

# HISTOIRE
# D'ALLEMAGNE.

# HISTOIRE

# D'ALLEMAGNE,

## PAR LUDEN;

TRADUITE ET CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS,

D'APRÈS

**Schmidt, Pfefel, Menzel, Schiller, Posselt, Heinrich, Pfister, etc., etc.,**

**PAR M. AUG. SAVAGNER,**

Professeur d'Histoire en l'Université, ancien Élève pensionnaire de l'École royale des Chartes,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844

# HISTOIRE

# D'ALLEMAGNE.

## LIVRE XIX.

L'EMPIRE TEUTSCH SOUS LES EMPEREURS FRANCONIENS : HEINRICH IV.— SUITE DE LA LUTTE OUVERTE ENTRE LE POUVOIR TEMPOREL ET LE POUVOIR SPIRITUEL. — LE TEUTSCHLAND EN PROIE AUX PLUS GRANDS TROUBLES.

### CHAPITRE PREMIER.

L'ARMÉE ROYALE APRÈS LA VICTOIRE DE HOHENBOURG. — CONTINUATION DE LA GUERRE DE SAXE. — SOUMISSION DES SAXONS.

L'an 1075.

La joie que le roi Heinrich IV ressentit de la victoire de Hohenbourg fut grande; grande aussi fut l'allégresse des guerriers qui l'avaient remportée. Mais elle ne dura pas longtemps, cette joie, et cette allégresse se changea bientôt en affliction, en tristesse, en inquiétude. Lorsque, le lendemain, les yeux se portèrent sur les campagnes qui avaient été le théâtre de la lutte, et que l'on vit les morts amoncelés, et toute cette atrocité sanglante qui s'était étendue avec une égale horreur sur les grands et sur les petits, le regard s'assombrit, et un morne silence régna dans toute l'armée royale. Ces milliers d'hommes (1) tués après des exploits héroïques, ou égorgés sans pitié, étaient des Teutschs privés de la vie par une main teutsche. Personne peut-être ne concevait dans toute sa netteté l'idée de peuple et de patrie; mais le sentiment qu'un crime venait de s'accomplir, que cette lutte était une lutte impie, pénétrait tout noble cœur; et ce sentiment était d'autant plus poignant, que l'on était plus vivement frappé de l'observation qu'à peu d'exceptions près, la mort n'avait frappé que des vassaux obscurs ou de simples soldats, qui avaient agi sans faute, sans ambition, sans volonté et sans but, puisqu'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres de leurs suzerains, aux passions desquels ils avaient été sacrifiés. Mais l'effroi universel, qui d'abord s'était emparé de toute l'armée, ne tarda pas à saisir chaque individu et le remplit de la plus amère douleur. On s'occupa de relever les blessés et d'ensevelir les morts. Amis et en-

nemis gisaient les uns à côté des autres et les uns sur les autres. Chacun trouvait son seigneur ou un parent chéri; le frère trouvait son frère, le père son fils, et le fils son père frappé, mutilé, mort. De là des cris de terreur et des gémissements, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur toute l'étendue du champ de bataille; et le père, en songeant que peut-être il avait lui-même tué son fils; le fils, en songeant que peut-être il avait lui-même tué son père, augmentaient encore la désolation générale. Et si l'un de ces hommes conservait assez de sang-froid pour se demander quel était après tout le fruit de la victoire, la réponse ne pouvait pas non plus être consolante. Dans la soirée qui suivit la bataille, le roi avait reçu la nouvelle que tous les chefs des Saxons, les véritables auteurs et fauteurs de la révolte, avaient payé de la vie leur trahison. Plusieurs de ses fidèles étaient venus à lui en lui assurant que ces princes avaient péri par leur épée, et un tel service leur avait valu les remercîments du roi. Mais on ne trouva au nombre des morts qu'un seul prince saxon, le comte Gevehard de Querfurt, père de ce comte Lothar qui arriva dans la suite au trône impérial; mais tous les autres, et en particulier les auteurs et les fauteurs du mal, avaient échappé au désastre. Il était donc à craindre que le gain de la bataille ne mît pas fin à la guerre, qu'il ne fît au contraire qu'en signaler le commencement, et l'inquiétude de la voir continuer était générale.

Le roi partageait les sentiments de son armée, surtout parce que les hommes qu'il considérait seuls comme ses ennemis s'étaient soustraits au désastre, et parce qu'en conséquence une victoire si chèrement achetée ne semblait pas devoir assurer de grands avantages à la chose publique. Mais ce qui le tourmentait bien plus encore, c'était la crainte de voir changer désormais les dispositions des princes qui l'entouraient; car l'on disait hautement que le succès était au-dessous des sacrifices, et il était à prévoir que les princes saxons n'épargneraient aucun de leurs artifices pour exploiter la douleur des autres princes de l'empire, afin de les détacher du roi. En conséquence, plus on laissait de temps aux Saxons, plus le succès devait devenir incertain. Dans cet état des choses, l'archevêque Sigefrid de Mayence lui rendit un service déplorable, mais important (2), sans que l'on puisse décider s'il y fut déterminé par le roi, ou s'il fut égaré par son propre égoïsme. Sigefrid en effet s'entendit avec quelques conseillers du roi, se mit tout à coup en avant; et sans que les princes des Thuringiens eussent été entendus, sans qu'un concile eût pris aucune résolution contre eux, il les frappa d'excommunication, parce que, l'année précédente, ils avaient pénétré contre lui, l'épée à la main, dans l'église. Et pour justifier un acte aussi contraire aux statuts de l'Église, il ne craignit pas de déclarer publiquement qu'il avait reçu formellement à cet égard les pleins pouvoirs du pape. Il se fit par là que les pensées des hommes reçurent une autre direction, que les sentiments furent divisés, que la guerre prit un caractère religieux, que l'on put dire à l'armée que cette guerre était méritoire, puisqu'elle était dirigée contre des maudits; et le très-petit nombre seulement était en état d'apprécier la conduite du prêtre-prince, et de distinguer les limites imposées aux effets de l'excommunication. Ce fut ainsi que l'on s'assura la bonne volonté de l'armée pour continuer la guerre. En conséquence, lorsque le roi eut pourvu au soin des blessés et renvoyé dans leurs foyers les hommes dont il était impossible de se servir; après que parmi les morts il eut envoyé les plus illustres à leur famille pour être convenablement ensevelis, et fait enterrer sur le champ de bataille ceux qui appartenaient au vulgaire; lorsqu'enfin il eut réuni les hommes dispersés et réglé tout ce qu'il avait à régler, il donna l'ordre du départ, et se dirigea par la Thuringe vers la Saxe.

Ce fut une marche malheureuse. L'armée, remplie de sentiments confus de douleur et de répugnance, de colère, de ressentiment et de fanatisme religieux, aurait peut-être retrouvé dans une nouvelle bataille, dans une bataille décisive, sa direction et son assurance; mais il ne se rencontra nulle occasion d'honorables exploits. Car les Saxons ne se remontrèrent point en pleine campagne, soit que les princes ne se fiassent point à leurs vassaux, soit qu'ils n'eussent pas le temps nécessaire pour s'entendre, ou qu'ils espérassent, en agissant autrement, diviser plus aisément leurs ennemis, les fatiguer et les gagner en partie; ils se renfermèrent au contraire dans leurs forteresses et dans leurs châteaux, et attendirent que les choses se développassent. Irritée de nouveau par là, l'armée royale donna un cours affreux

à sa fureur. D'épouvantables ravages signalèrent sa marche; le fer ni le feu ne furent ménagés. Partout le vol et le pillage, et ce que les hommes de guerre dédaignaient tombait entre les mains des hordes barbares qui suivaient l'armée pour prendre tout ce qui était à prendre. Ce furent les évêques et leurs vassaux qui se conduisirent avec le moins d'humanité. Les églises elles-mêmes ne furent pas épargnées, quoique le roi eût donné l'ordre de les respecter; et si les habitants se réfugiaient dans les bois et dans les marais pour échapper à ces cruautés, dans l'espérance que du moins leurs femmes et leurs enfants trouveraient, avec leur avoir, un asile dans les églises, cette espérance fut trompée de la plus odieuse manière; même dans le sanctuaire, des femmes et des jeunes filles furent enlevées et déshonorées (3).

De telles atrocités causèrent aux deux partis un grand embarras, une grande terreur et un grand danger. Des deux côtés on désirait le terme de ces horreurs, mais maintenant, comme autrefois, sans intentions droites. L'un voulait des concessions de l'autre, sans se montrer lui-même en la moindre chose disposé à des concessions. Le roi ne croyait pas devoir renoncer, comme vainqueur, à ses anciennes prétentions à une soumission sans réserve et à un appel public à sa merci; les princes saxons n'avaient pas encore perdu leur confiance dans les artifices par lesquels ils avaient précédemment désarmé le roi. Le roi envoyait fréquemment des députés aux prince saxons, et engageait les princes ses amis à leur en envoyer aussi: il les exhortait à se rendre et à mettre leur confiance dans sa bonté plutôt que dans leurs armes, dont ils avaient fait un si malheureux usage. Les princes saxons envoyaient tout aussi souvent des lettres aux princes qui tenaient pour le roi, de personne à personne; ils y répétaient ce qu'ils avaient constamment exprimé avant la guerre; ils s'y plaignaient des cruelles dévastations exercées sur la Saxe par son propre roi; ils y imploraient pitié et miséricorde; ils priaient enfin que l'on voulût bien représenter au roi que si les Saxons avaient pris les armes, ce n'était ni volontairement ni avec perfidie, mais seulement sous l'empire de la dernière nécessité et pour défendre leur vie; ils ajoutaient qu'il devait être convaincu que si sa colère ne pouvait être assouvie que par le sang des Saxons, le sang des siens coulerait aussi; qu'il devait avoir pitié et compassion, sinon des malheureux Saxons, du moins des siens. Mais toutes ces tentatives restèrent sans résultat immédiat. Les Saxons répondaient aux envoyés de Heinrich: Si maintenant enfin Dieu avait touché le cœur du roi de manière à l'émouvoir de commisération pour leur malheur infini, ils recevraient avec reconnaissance sa merci et lui seraient désormais fidèles et dévoués; si, au contraire, il persistait à vouloir qu'ils se soumissent à sa puissance, ils aimeraient mieux garder leur honneur intact et chercher, en hommes libres, la mort dans une lutte ouverte, que s'exposer au danger d'être égorgés comme un vil bétail, ou traîner plus longtemps une misérable vie dans une longue captivité, consumés par la faim, la soif ou d'autres tourments. D'autre part, les lettres des princes saxons ne manquaient peut-être point partout leur effet; mais, dans l'état présent des choses, tant que le roi était favorisé de la fortune, tant que l'occasion de pillage et de butin ne manquait pas, personne ne pouvait croire qu'il fût sage de se ranger du côté de ceux qui étaient exposés à mille dangers.

Dans l'intervalle, le roi visita Goslar, sa ville chérie, où il fut reçu avec la plus grande solennité par quelques évêques de la Saxe. Ce lieu devait réveiller en lui de pénibles souvenirs, et, tout en excitant dans son âme de douces émotions, il pouvait difficilement la disposer favorablement pour les Saxons. Mais son embarras était grand et augmentait chaque jour. La moisson était encore fort éloignée, et le mois de juillet même n'en assurait pas la maturité; l'armée rendait son propre entretien difficile en ravageant sans cesse le pays; de plus, il pouvait être dangereux de pénétrer plus avant dans les cantons septentrionaux, parce que les forts et les châteaux construits aux alentours des montagnes de Hartz étaient remplis de vaillants guerriers qui ne respiraient que vengeance. En de telles circonstances, le roi résolut d'envoyer encore une députation, à la tête de laquelle se trouvait l'archevêque Sigefrid de Mayence, vers quelques princes saxons qui occupaient, à ce qu'il paraît, plusieurs endroits bien fortifiés aux environs de Magdebourg (4). Sigefrid conjura ces princes, au nom de Dieu, de revenir enfin de leur opiniâtreté, et de détourner par là de leur peuple la ruine qui le

menaçait. En même temps il leur affirma de la manière la plus solennelle, avec ses collègues, que, s'ils se rendaient volontairement au roi, ils seraient rendus à la liberté le jour même, ou du moins au bout d'un temps fort court, sans perdre leurs dignités, leurs fiefs ou la moindre partie de leur fortune. Mais ces conditions mêmes furent rejetées, et non sans amertume, par la plupart des princes saxons. « Ils connaissaient le caractère cruel et impitoyable du roi ; ce qu'il avait pardonné par la paix de Gerstungen, il s'en vengeait maintenant encore de la manière la plus barbare. Quant à la garantie de l'archevêque, elle n'avait à leurs yeux aucune valeur : ils avaient appris ce que valait sa parole ; les champs ensanglantés de la Thuringe en rendent un grand témoignage. » Toutefois, le markgraf Udo, l'évêque de Mersebourg, et quelques autres hommes moins importants, abandonnèrent la cause de leur peuple et se soumirent au roi. Heinrich rendit aussitôt la liberté au markgraf, parce que celui-ci lui remit son fils pour otage ; l'évêque dut s'enfermer pour quelque temps dans le monastère de Lorch, et les autres furent de même confiés à la garde de divers princes.

Après que cette tentative eut également échoué, sinon tout à fait, du moins en majeure partie, les princes de l'armée du roi, fatigués d'une telle guerre, crurent qu'il n'y avait plus d'autre moyen que d'interrompre la guerre. Ils représentèrent au roi avec instance que leurs gens mouraient de faim et de soif; qu'il était nécessaire d'attendre la moisson. Et Heinrich n'osa pas le contredire. De Halberstadt, jusqu'où il s'était avancé, il ramena l'armée à Eschwége, sur la frontière de Thuringe. Là il reçut la ferme promesse des princes que, de nouveau bien équipés, ils se rassembleraient encore une fois autour de lui le 22 octobre à Gerstungen. Alors il renvoya chacun dans ses foyers, et il se rendit lui-même à Worms, la ville de sa joie et de sa confiance.

Sans aucun doute, l'interruption de la guerre lui était pénible ; mais la victoire de Hohenbourg lui avait pourtant relevé l'âme ; il se présentait tout autre que précédemment aux yeux du monde, et portait avec infiniment plus de confiance ses regards dans l'avenir. Et plusieurs événements qui s'accomplirent à cette époque étaient bien propres à le confirmer dans l'espérance qu'il avait conçue d'arriver enfin à un dénoûment favorable. D'abord il réussit à gagner le duc Gozelo de basse Lotharingie, homme faible de corps il est vrai, mais en même temps d'un génie actif et d'une force de volonté inébranlable, prudent et éloquent, brave et habile à manier les armes ; et il le gagna tellement, et il le gagna au point que désormais il ne l'appuya pas seulement selon les circonstances, mais embrassa loyalement sa cause. Et ce succès lui fut facile. Dietwin, en effet, évêque de Liége, mourut. Gozelo désirait que son proche parent, Heinrich, chanoine de Verdun, obtînt le siége épiscopal; et le roi, sans retard et sans hésitation, nomma Heinrich évêque de Liége. Par là il se fit deux amis qui lui prouvèrent constamment leur fidélité. Puis, d'une manière inattendue, sans action et sans service rendu, il fut tiré du besoin d'argent où il était tombé par suite des troubles de l'empire et de la guerre de Saxe. Joroslaw, un homme énergique, avait régné trente-cinq ans sur la Russie; mais il était mort vingt ans avant l'époque qui nous occupe, dans un âge avancé, et, conformément à sa volonté, ses fils s'étaient partagé ses Etats. D'après cette même volonté, les plus jeunes devaient être soumis à l'aîné, Démétrius, en sa qualité de grand prince ; mais cette seconde disposition fut moins bien suivie que la première. Il s'éleva entre les frères des discordes et des querelles qui, envenimées par l'irruption de peuples étrangers, finirent par devenir si violentes, que le malheureux Démétrius s'enfuit du pays devant ses frères, pour aller chercher des secours étrangers. A la fin de l'année précédente, séduit par la gloire du nom teutsch, il était venu dans le Teutschland, et, présenté par le markgraf Dedi, il s'était montré à Mayence devant le roi Heinrich IV. Il avait offert au roi de grands présents, et avait sollicité son assistance contre son frère Swaetoslaw. Là-dessus Heinrich avait envoyé à Kiew le prévôt de l'église de Trèves, Burchard, dont Swaetoslaw avait épousé la sœur, pour arranger les querelles élevées entre les frères et faire rentrer le malheureux Démétrius dans son héritage paternel ; si le prince russe refusait de faire ce qui était juste et équitable, Burchard devait le menacer des forces de l'empire teutsch. Ce personnage, il est vrai, n'avait pas atteint le but de sa mission, et peut-être

même n'avait-il pas cherché à l'atteindre ; mais, depuis les jours des aïeux, la gloire des armes teutsches était si grande, que même un prince russe jugea à propos d'employer une partie de ses trésors pour détourner les menaces du roi des Teutschs, qui alors était à peine maître quelque part dans son propre empire. A l'époque où nous sommes arrivés, Burchard revint dans le Teutschland avec ses trésors, et il était difficile de les mettre dans un moment plus convenable aux pieds du roi. L'argent russe mit Heinrich en état de satisfaire la cupidité de ceux qui, à une campagne achevée, voulaient être indemnisés, et se faire acheter ensuite pour une autre campagne. Et Démétrius, le grand prince russe expulsé, ne put même pas lui en vouloir de recevoir cet argent. Ce prince avait, pendant ce temps, vécu en Misnie, et avait été témoin des événements que nous avons racontés ; il devait par conséquent s'être bien convaincu que sa cause ne pourrait être avancée par Heinrich IV, et que ce roi n'avait autre chose à mettre en avant que le nom de son peuple (5). Enfin, toutefois le roi paraissait en droit de fonder ses plus grandes espérances sur la désunion qui, née dès avant la paix de Gerstungen, semblait se développer de plus en plus parmi les Saxons eux-mêmes.

Car, dès que le roi eut quitté la Saxe avec son armée, les princes de ce pays et de la Thuringe tinrent de nouvelles assemblées pour réveiller les esprits endormis des petits vassaux et des hommes tenus au service, et gagner de nouveau la multitude à la continuation de la guerre. Mais cette multitude était enflammée de la plus violente colère contre les princes. Elle leur reprochait d'avoir été égarée par leurs paroles violentes jusqu'à prendre les armes contre le roi ; mais, lorsqu'on en était venu au combat, eux, les princes, n'avaient songé qu'à leur propre salut, et avaient pris honteusement la fuite : par là, eux-mêmes, les hommes du peuple, avaient été exposés à l'épée de l'ennemi comme à être foulés aux pieds des chevaux, et beaucoup d'entre eux avaient été égorgés comme un vil bétail. Les princes repoussaient ces accusations, et accusaient à leur tour les hommes du peuple d'être restés, tandis qu'eux-mêmes marchaient au combat et se couvraient de gloire par leurs exploits, malgré leur petit nombre, lâchement et insoucieusement assis dans le camp, et de n'avoir point donné, comme c'était leur devoir, un secours que l'un désirait vivement. Mais cette accusation eut un effet tout différent de celui auquel les princes s'étaient attendus. La multitude arriva à une telle mutinerie, qu'elle prit les armes, et que les princes commencèrent déjà à craindre d'être arrêtés et livrés au roi comme prisonniers. Dans cet embarras, toutefois, des hommes rusés, Otho de Nordheim et l'évêque Burchard de Halberstadt, trouvèrent un expédient qui donna d'abord une autre direction à la colère de ces hommes indignés, et qui ensuite la calma par degrés. Ils représentèrent les Thuringiens comme les auteurs de tout le malheur : ils auraient barré le chemin aux Saxons ; ils auraient assailli les Saxons dans leur fuite ; ils les auraient pillés, maltraités et chassés, nus et dépouillés, de leur pays. Et quoique la plus grande partie de ces accusations pût être mensongère ou exagérée, il n'est pourtant pas invraisemblable que les Saxons, dans leur fuite à travers la Thuringe après la bataille de Hohenbourg, aient eu beaucoup à souffrir de la part des habitants exaspérés de ce pays, qui avaient été séduits et soulevés par les Saxons, et qui maintenant se voyaient exposés les premiers et sans défense à la vengeance d'un roi victorieux. A ce souvenir, les simples guerriers saxons oublièrent aussitôt leurs premiers griefs, et détournèrent toute leur rage de leurs princes pour la reporter sur les Thuringiens. C'était ceux-ci, pensaient-ils, qu'il fallait attaquer, au lieu de combattre le roi. Mais les princes, après avoir amené ce changement de dispositions, ne cessèrent point leurs discours, et continuèrent à calmer les esprits. On avait avec une si grande concorde pris les armes pour la défense de la liberté, ce serait un crime odieux de se servir maintenant de ces armes pour se déchirer ses propres entrailles. Les ennemis déploraient eux-mêmes la victoire qu'ils avaient remportée ; la discorde intérieure des Saxons réveillerait le courage de l'ennemi, et le provoquerait à une plus grande audace. La guerre était un grand mal ; on avait essuyé une défaite douloureuse, il s'agissait maintenant de rétablir la paix et de mettre tout en œuvre pour calmer l'indignation du roi. Mais le moyen le plus facile d'y arriver était l'union, la fidélité aux anciennes vertus, une disposition unanime à

combattre pour la liberté. Dieu, d'ailleurs, n'avait pas encore tout à fait détourné sa miséricorde des Saxons; on en avait la preuve sous les yeux. La retraite du roi leur donnait le temps nécessaire pour se refaire et pour s'armer. Il fallait prier Dieu qu'il accordât aux Saxons la plénitude de sa grâce.

Ces paroles et d'autres semblables, et en particulier le mot de paix, firent une profonde impression sur les âmes et les remplirent d'espérance et de joie. Mais tous insistèrent pour que l'on travaillât aussitôt au rétablissement de la paix. En conséquence, on choisit aussitôt pour ambassadeurs deux hommes qui, dans l'opinion générale, devaient être agréables au roi: l'archevêque Liemar de Brême, qui n'avait jamais violé sa fidélité, et Udo, comte de l'Ostmark, qui s'était soumis au roi. Ce choix satisfit la masse; mais, lorsque la première ardeur fut tombée, les princes donnèrent aux ambassadeurs des instructions telles, que cette fois encore il était impossible d'arriver à rien. Car Liemar et Udo ne firent que transmettre encore une fois au roi les anciennes propositions si souvent répétées, et dont le but n'était autre que de gagner du temps et une occasion de renouveler la conjuration avec les autres princes de l'empire. Les voici : « Le roi devait pourtant, pour l'amour de Dieu, ne pas extirper entièrement les malheureux débris des peuples saxons; il devait plutôt assigner aux princes un temps et un lieu où ils pussent avec sûreté défendre leur cause; ils étaient prêts, après la décision de tous les princes de l'empire, à lui faire toute satisfaction pour les outrages qu'il prétendait avoir reçus; si l'on épargnait leur vie et leur liberté, ils supporteraient volontiers tout; seulement il devait renoncer à sa nouvelle expédition en Saxe. » Après sa victoire, il était impossible que le roi fît à de telles propositions une réponse différente de celle qu'il avait faite avant sa victoire. Voici ce qu'il répliqua : « Il ne refuserait pardon ni à eux, ni à aucun homme qui offrira une satisfaction convenable pour une faute : mais, dans une affaire aussi terrible, il ne pouvait plus décider vite et seul; il devait attendre la réunion des princes de l'empire, sur lesquels retombait l'insulte faite à la majesté royale; d'ailleurs, tout en exprimant à chaque instant des intentions pacifiques, ils l'avaient toujours trompé. Le 22 octobre était le jour où son armée serait réunie près de Gerstungen pour une nouvelle expédition en Saxe; si donc les Saxons se sentaient un véritable repentir, ils pouvaient venir à Gerstungen, et y recevoir la juste sentence des princes de l'empire. »

Cette réponse prouvait aux Saxons que le roi comptait encore avec une grande confiance sur les dispositions des autres peuples et princes teutschs, et que par là même ils devaient s'attendre à une nouvelle attaque. Les princes des Saxons reprirent avec d'autant plus d'ardeur leurs anciennes menées pour dégoûter de la guerre les autres princes de l'empire, pour enflammer en eux les passions de toute nature, pour les brouiller avec le roi, et déjouer par là tous les projets de ce dernier. Et tout en poursuivant, non sans succès, cette œuvre, ils cherchèrent aussi à donner une âme toute nouvelle aux vassaux inférieurs et aux simples soldats de la Saxe. Ils tenaient sans cesse des assemblées où ils tâchaient d'aiguillonner les courages et de travailler les esprits. En dépeignant le caractère implacable, la cruauté du roi, et les misères qui devaient tomber sur la Saxe tout entière, ils surent amener ces hommes à la résolution unanime de tenter les dernières extrémités. On proposa, puisque le roi était ouvertement résolu à mettre tout à feu et à sang en Thuringe et en Saxe, et puisque nulle tache, nulle humiliation ne pouvait le détourner de cette résolution, de faire mieux encore, de changer soi-même les deux pays en déserts, et de se retirer au delà de l'Elbe avec les femmes, les enfants et tous les biens meubles; d'autres proposérent d'attirer les Liutizes dans le pays, pour combattre avec l'aide des étrangers un ennemi si barbare et si implacable. On proposa aussi d'abandonner les plaines, de se retirer dans les montagnes et dans les lieux inaccessibles, d'y rétablir les anciennes forteresses, ou d'en construire de nouvelles, et d'attendre ainsi en sûreté que cette rage se fût enfin dissipée. Mais les vassaux inférieurs rejetèrent tout ce que les princes s'efforçaient de leur persuader. Ils insistèrent pour une paix avec le roi, et déclarèrent avec résolution et fermeté que, si le roi résistait à toutes les prières, ils aimaient mieux supporter les traitements les plus odieux et les plus cruels, que de tenter encore une fois la fortune des armes après l'avoir tentée avec un si déplorable résultat.

Cet engourdissement complet de tout enthousiasme et de tout courage mit les auteurs et les

fauteurs de la conjuration et de la révolte en Saxe dans une position singulièrement affligeante. Comme ils désespéraient d'arriver désormais à quelque résultat par leurs anciens artifices, ils se virent réduits, dans leur désespoir, à faire le dernier pas pour atteindre le but qu'ils avaient toujours en vue, mais que jusqu'alors ils avaient toujours tenu derrière leurs menées et leurs intrigues, parce qu'il leur était impossible de le saisir ou même de le révéler en sûreté. Ce que, dans le cas où le roi Heinrich eût été vaincu, ils auraient attendu avec certitude de la fortune, ils essayèrent maintenant de l'extorquer à l'infortune du peuple saxon; et ce qu'ils voulaient, c'était la couronne de l'empire pour Otto de Nordheim, l'ancien duc de Bavière. Ils avaient remarqué que le nom de roi avait un écho sonore dans le cœur du peuple; avant la paix de Gerstungen, les simples guerriers avaient même assailli le duc Otto avec la prière de devenir leur roi : ils espéraient gagner d'autant plus certainement les esprits, si un roi leur était offert. En conséquence, les paroles suivantes furent adressées à la foule, soit par Otto lui-même, soit par l'un de ses affidés et de ses fauteurs (6) : « Il ne convient pas aux Saxons d'oublier leur ancienne vertu, de permettre qu'une tache obscurcisse leur gloire, et de terminer d'une manière honteuse ce qu'ils avaient commencé avec honneur. La cause des revers qu'ils ont essuyés jusqu'à présent se trouve en ce qu'ils n'avaient point de roi ou de prince sous la direction et le gouvernement duquel ils eussent fait la guerre, par l'ordre duquel ils eussent dressé leur camp, formé leur ordre de bataille, entamé le combat, et observé toutes les règles imposées par la discipline et par le bon ordre. Si l'on réparait cette faute, aucun roi désormais, aucune armée ne serait invincible pour la bravoure saxonne. Mais, pour échapper au mal, pour opposer en même temps une arme solide à l'insolence de l'ennemi, il n'y a qu'un moyen : il faut élire un roi, et prêter à ce roi le serment solennel de combattre jusqu'à la mort pour la patrie, pour femmes et enfants, pour la loi et pour la liberté. » Mais cette dernière tentative échoua aussi, et ces espérances ne furent point accomplies. Toutes les assemblées, toutes les discussions n'aboutissaient qu'à renvoyer ces hommes dans leurs foyers dans une incertitude plus grande qu'ils n'étaient venus.

Cependant arriva le jour fixé par le roi pour la nouvelle réunion de l'armée. Heinrich, ce jour-là, parut à Gerstungen; il y trouva tous les évêques et comtes de l'empire teutsch avec leurs hommes; il y trouva aussi le duc Théoderich de haute Lotharingie ou du pays de la Moselle, ainsi que le duc Gozelo de basse Lotharingie, qui avait amené des troupes si fortes, si bien choisies, si bien armées, qu'elles surpassaient en nombre et en éclat militaire tout le reste de l'armée. Mais il n'y trouva ni le duc Rudolf de Souabe, ni le duc Welf de Bavière, ni le duc Bertold de Carinthie. Ces princes s'étaient-ils entendus en cette circonstance parce que l'ivresse de leur premier zèle s'était dissipée, ou bien étaient-ils entrés dans une nouvelle alliance avec les princes saxons? C'est ce qu'on peut laisser dans l'incertitude; mais ils firent dire au roi : « Qu'ils regrettaient tant de sang versé en vain; que d'ailleurs ils voyaient avec peine sa conduite dure et implacable, sa conduite à lui, le roi, puisqu'en effet le feu de sa colère ne se trouvait éteint ni par les larmes des Saxons, ni par les torrents de sang qui avaient inondé les champs de la Thuringe; que par suite ils ne pouvaient se résoudre à prendre part à la nouvelle expédition contre les Saxons et les Thuringiens. » Une telle réponse faite à l'invitation de Heinrich ne devait pas le surprendre; peut-être aussi l'affligea-t-elle moins que l'on ne pouvait s'y attendre, parce que, parfaitement informé de l'état des choses en Saxe, il croyait pouvoir se passer de l'appui de ces princes, qui changeaient selon le vent; mais probablement elle laissa dans son âme un aiguillon, et si elle n'améliora pas les intentions du jeune prince, elle ne les affermit pas non plus dans le bien; probablement elle remplit de nouveau son cœur de méfiance, de soupçon, de mépris. Pour le moment cependant il comprima sa douleur. Son armée, quoique beaucoup plus faible que lors de la première expédition, était toujours encore assez forte pour attendre avec confiance une nouvelle victoire sur les Saxons : car il pouvait compter sans réserve sur le duc Gozelo, et, grâce à la puissance, à la force de volonté et à l'éloge de cet homme, il pouvait aussi être sûr des autres princes qui s'étaient une fois rassemblés autour de lui. Quant à l'archevêque Sigefrid de Mayence, il s'était tellement avancé qu'il lui était difficile de reculer. Hanno de Cologne ne pouvait pas non

plus agir dans le sens contraire ; épuisé par l'âge, par les fatigues et par le chagrin, il était aux portes du tombeau, et ce fut avant même la fin de cette année qu'il quitta la vie. Enfin le roi pouvait encore être sûr du duc de Bohême ; car le markgraf Dedi de Meissen était mort, et Wratislav, qui aspirait au markgraviat, devait rendre des services pour supplanter tout à fait ou du moins en partie le beau-fils de Dedi, le jeune Ikbet, auquel un droit d'hérédité était assuré, et pour obtenir l'investiture. Un heureux succès était donc à peine douteux, pourvu que l'affaire fût soumise à une prompte décision avant que les grands ducs du Teutschland méridional ne réussissent à passer de leur inaction à l'égard du roi à l'action en faveur des Saxons. Heinrich, bien instruit de ces relations, voulut donc entrer sans retard avec son armée sur le territoire ennemi.

Sur ces entrefaites, les princes saxons avaient réuni en toute hâte autant d'hommes qu'ils avaient pu, et avec ces forces ils avaient établi leur camp dans le voisinage du domaine royal de Nordhausen. De là ils envoyèrent l'archevêque de Brême, l'évêque de Hildesheim et le markgraf Udo vers le roi, et cette ambassade arriva à Gerstungen avant le départ de l'armée royale. « Qu'il plût au roi d'envoyer vers eux quelques princes; ils voulaient délibérer avec eux et consentir à tout ce qui serait juste. » Le roi rejeta d'abord cette proposition, qui encore une fois était tout à fait vague et équivoque. Ses princes, dit-il, n'étaient pas venus des parties les plus éloignées de l'empire pour perdre leur temps en luttes de paroles, mais pour venger la chose publique par les armes sur ses ennemis. Néanmoins il finit par céder aux instantes prières des envoyés; mais il ne se trouvait pas un prince dans son armée qui eût osé se charger d'une mission aussi peu précise. Pendant ce temps l'armée s'était mise en mouvement; pourtant elle n'avança qu'à petites marches, et non sans commettre de nouvelles dévastations. Le roi voulait, sans aucun doute, laisser aux Saxons, comme à ses princes, le temps de prendre une résolution, et il voulait tout à la fois montrer aux premiers ce qu'ils avaient à attendre, s'ils risquaient une autre bataille et s'ils le forçaient à entrer en vainqueur sur leur territoire. Les envoyés saxons suivirent le roi dans sa route, et continuèrent leurs efforts tant auprès du roi lui-même qu'auprès des princes qui l'accompagnaient. Enfin, trois jours s'étant écoulés de cette manière, les archevêques de Mayence et de Saltzbourg, les évêques d'Augsbourg et de Würtzbourg, et le duc Gozelo de Lotharingie, furent décidés à se rendre dans le camp saxon. Ces cinq princes avaient été particulièrement priés par les Saxons de se porter comme médiateurs, soit que les Saxons crussent réellement que cette médiation leur serait le plus avantageuse, soit qu'ils espérassent toujours détacher du roi les autres princes de l'empire, et qu'ils fussent certains de les gagner tous s'ils parvenaient à gagner ceux-ci. Lorsque les députés entrèrent dans le camp saxon, les princes saxons se jetèrent à leurs pieds, et les supplièrent de prendre leur infortune en pitié. « La dureté du roi les avait forcés à la révolte ; maintenant ils étaient vaincus, et il demandait avec une haine insatiable leur anéantissement. Si on leur accordait de défendre leur cause conformément au droit, aux lois et aux coutumes de leurs ancêtres, il leur serait facile de détruire toute accusation ; il leur serait facile de démontrer qu'ils n'avaient pas violé la paix de Gerstungen. Mais il y avait une nouvelle sorte de cruauté à ne donner à des innocents aucune occasion de se justifier, à décliner toute réconciliation, à rejeter toute satisfaction. Les cinq princes eux-mêmes devaient du reste veiller à leurs propres intérêts et se rappeler l'inconstance des choses humaines. Si l'on tenait jusqu'au bout une conduite aussi barbare envers les Saxons, il serait facile de la tenir dans la suite envers les autres princes de l'empire; il serait facile de la tenir contre eux-mêmes. » A ces paroles les princes répliquèrent : « Qu'ils ne voulaient ni blâmer le soulèvement des Saxons ni louer l'entêtement du roi; mais que tous les princes étaient d'accord sur ce point, que leur entreprise était un crime nouveau dans l'empire, inouï depuis des siècles, et que le roi et la chose publique ne pouvaient être satisfaits que par une soumission sans réserve. Toutefois eux, les envoyés, devaient constamment veiller à ce que de cette soumission il ne résultât aucun dommage pour la vie, l'honneur et la fortune des princes saxons. »

Comme après de longues discussions, toujours les mêmes, les princes saxons élevaient toujours le doute que le roi tînt les promesses faites par ses envoyés; comme, bien plus, ils exprimaient la crainte que, s'ils se remettaient

sans crainte entre ses mains, il ne leur fit subir toute sorte de mauvais traitements, d'humiliations et de cruautés, ces envoyés offrirent de retourner vers le roi et de lui demander formellement s'ils pouvaient en toute confiance donner leur parole aux Saxons et leur promettre le pardon. Ils y allèrent. Le roi accéda avec joie à tout, et il promit bien plus, d'après un bruit qui se répandit au loin, il promit avec serment que si les Saxons se rendaient, il ne ferait rien contre eux sans l'avis et la décision de ceux auxquels il devrait cette victoire non sanglante. Cette déclaration explicite du roi fut transmise aux Saxons par les médiateurs. Mais les princes saxons rejetèrent même la parole royale, et, par cette méfiance intempestive, ils firent peut-être naître aussitôt dans l'âme de Heinrich la pensée qu'il n'était plus enchaîné par sa parole, puisqu'elle n'avait pas été acceptée. On en vint, dans le camp saxon, à des scènes très-violentes; on en vint aux actes les plus barbares, et le cri aux armes! fut entendu souvent : car on pouvait compter plus sûrement sur toute autre chose que sur la parole d'un tel roi. Et le duc Gozelo et les évêques qui étaient avec lui ne réussirent que par les plus grands efforts à empêcher que l'on n'en vînt aux violences les plus téméraires, et à calmer jusqu'à un certain point les esprits; mais ils n'y réussirent qu'en confirmant eux-mêmes par un serment solennel que les Saxons ne souffriraient aucun dommage ni dans leur vie, ni dans leur liberté, ni dans leurs propriétés, ni dans leurs fiefs, ni dans leurs biens meubles, mais que, dès que par une soumission momentanée ils auraient rendu hommage à la personne du roi et à la majesté de l'empire (7), ils seraient congédiés et rendus à leur patrie et à la liberté, sans le moindre abaissement du rang qu'ils avaient tenu jusqu'alors. Et ce fut alors seulement qu'ils consentirent à se soumettre, et encore fut-ce au milieu d'éclats sauvages de la passion, avec des larmes, des gémissements et des cris de désolation. Mais la masse persévéra dans le désir d'une paix avec le roi, et il ne resta plus aux princes que d'accepter leur destinée.

Lorsque la nouvelle de la résolution prise par les Saxons fut connue dans le camp du roi, il retentit de grands cris de joie. On se félicitait l'un l'autre d'un tel dénoûment; tous reconnaissaient que cette issue valait mieux que la plus belle victoire remportée par les armes, et nul ne niait qu'il eût marché avec répugnance une seconde fois au combat contre les redoutables ennemis de Hohenbourg. Le lendemain, à la fin du mois d'octobre, dans la plaine de Spier sur la Helbe, non loin de Sondershausen, le roi fit ranger toute son armée en un grand carré, un côté ouvert, de telle sorte que l'espace vide au milieu pût être vu de toutes parts. Le roi lui-même se plaça au centre de cet espace; et ce fut ainsi qu'à la vue de toute son armée il célébra un triomphe imposant sur ces princes orgueilleux qui l'avaient si longtemps poursuivi de l'inimitié la plus acharnée, et qui avaient cherché à lui arracher l'empire, la liberté, la vie. Ce fut assurément le moment le plus brillant de sa vie, et peut-être aussi le plus heureux pour lui, puisque sans doute il oublia, dans l'enthousiasme de la jeunesse, l'inconstance des choses humaines. Car, après que l'armée saxonne eut été dissoute, les princes ecclésiastiques et laïques, tous les comtes et les seigneurs sous le commandement desquels l'armée s'était trouvée, comparurent là devant lui; ils comparurent sans armes, la tête nue, nu-pieds, et reconnurent sur les marches de son trône leur soumission à sa suzeraineté, comme leur roi et seigneur.

Voilà ce qui semble être hors de doute dans l'histoire de ces événements; quant à ce qui se fit de plus, les renseignements que nous avons sont incertains. Les écrivains, frappés des faits, manquant peut-être aussi d'indications précises, ne sont pas exacts; l'un se renferme dans des expressions générales, soit qu'il ignore les détails, soit qu'il se sente affligé de l'humiliation des princes saxons; l'autre confond ce qui s'est fait d'abord et ce qui s'est fait ensuite, et accumule sur un seul jour ce qui ne peut s'être fait qu'à de plus longs intervalles. De même que les événements étaient pleins des passions des hommes, de même le récit de ces événements n'est resté nulle part sans passion.

C'est ainsi que l'on nomme comme les princes qui se soumirent au roi près de Spier, non-seulement l'archevêque Weril ou Wernher de Magdebourg (8), l'évêque Bucco ou Burchard de Halberstadt, le duc Otto de Nordheim et le comte palatin Friedrich, mais encore le duc Magnus de Saxe, et son oncle, le comte Hermann; mais on dit aussi que le roi assigna ceux qui ne s'étaient pas trouvés à l'armée saxonne, à

comparaître devant une assemblée pour y faire leur soumission, s'ils ne voulaient pas être traités par lui comme ennemis de la chose publique. Et il est difficile d'admettre que les deux Billung aient assisté à la dernière campagne. Précédemment Magnus était resté étranger au soulèvement; qu'il y ait pris part après la défaite des Saxons, c'est ce qu'on ne peut supposer. Il est donc vraisemblable qu'il ne comparut pas auprès de Spier devant le roi, mais qu'il lui promit plus tard seulement fidélité et dévoûment. De tous les autres auxquels Heinrich fit subir cette humiliation, on ne nomme que le comte Diedrich de Katelenbourg, le comte Adelbert de Thuringe, les comtes Rudeger, Sizzo, Bérenger et Bern; et de même qu'on ne sait rien de positif sur la vie et les actions de ces hommes, de même on ne peut rien dire non plus au sujet du temps de leur soumission.

On nous apprend ensuite que le roi remit chacun des seigneurs soumis à la garde d'autant de princes, jusqu'au jour où une résolution commune aurait été prise à leur égard. Cette mesure était, sans aucun doute, conforme aux conventions faites; on ne trouve pas non plus qu'aucun prince s'y soit opposé. Mais on nous dit encore que, bientôt après, Heinrich, brisant le traité et méprisant tout ce qu'il avait promis sous serment, fit mener les princes prisonniers en Souabe, en Bavière, en Italie et en Bourgogne. Mais quand cela se fit-il? et pourquoi les princes qui avaient juré aussi décidément que le roi lui-même les conditions auxquelles les Saxons s'étaient rendus, souffrirent-ils cette extradition?

Enfin l'on ne prétend pas seulement qu'après la soumission des princes saxons le roi rétablit l'Asenbourg en Thuringe et y mit une garnison; on ajoute que le roi entra en Saxe avec une grande magnificence, et que ce fut avec une grande magnificence qu'on le reçut dans ce pays. Et pourtant le roi ne partit pas de Gerstungen avant le 25 octobre, et, après la victoire, il célébra à Worms la fête de Saint-Martin, le 10 novembre. Il est donc fort difficile qu'il ait encore séjourné en Saxe ou en Thuringe, ou qu'il y ait fait quelque acte important. L'assertion enfin que l'on trouve consignée, qu'en Saxe le roi ne ménagea pas plus ses amis que ses ennemis; que, bien plus, il commença par dépouiller ses parents et ses amis de leurs domaines pour les donner à ses conseillers et à ses courtisans, cette assertion nous met peut-être sur la véritable voie. Il paraît que ceux qui avaient soutenu la cause du roi et contribué à l'heureux dénoûment voulurent être récompensés et avaient sans doute aussi des promesses au jour du danger. Or Heinrich avait pris l'engagement de ne pas ôter leurs domaines aux princes et aux seigneurs de Saxe et de Thuringe qui se rendraient. Il fut donc forcé d'enlever à ses parents et à ses amis une partie de leurs fiefs pour satisfaire l'impatiente avidité de ses partisans. Sans aucun doute cela se fit de leur consentement, et sous la promesse d'un dédommagement à venir; mais la marche des événements rendit impossible ce dédommagement. Ses ennemis purent donc présenter sa conduite sous un jour odieux et comme une véritable cruauté. Et cette marche même des événements le mena peut-être à attaquer par degrés les possessions des prisonniers.

Toutefois laissons dans l'incertitude ce qui est incertain. Ce qui est certain, c'est que le soulèvement des Saxons fut étouffé, et que ses auteurs et ses chefs furent mis en prison. Le jeune roi revint en vainqueur à Worms, sa ville chérie; et ce ne fut pas assurément sans un sentiment d'orgueil et sans une grande confiance qu'il envisagea l'avenir qui se présentait à lui. Mais, dans le moment même où il croyait avoir triomphé, il éleva sur sa tête un nouveau et terrible danger qui, parce qu'il était d'une nature toute différente, ne pouvait être détourné par les armes qui l'avaient rendu vainqueur à Hohenbourg et à Spier.

## CHAPITRE II.

### CHANGEMENT DANS LA POSITION DU ROI A L'ÉGARD DU PAPE. — ORIGINE DES QUERELLES ENTRE CES DEUX HOMMES. — COMMENCEMENT DE LEUR HOSTILITÉ OUVERTE.

L'an 1075.

Aussitôt après la destruction de la Hartzbourg par les Saxons, le roi Heinrich IV avait envoyé, comme nous l'avons raconté, une ambassade au pape Grégoire VII, et accusé les Saxons d'avoir violé les choses saintes. Mais on ne

trouve pas qu'à la suite de cette accusation le pape ait fait la moindre chose contre les Saxons. Le pape n'avait pas cessé de rechercher l'amitié du roi, et de tâcher de le gagner à l'application des principes desquels il attendait le salut du monde. Peut-être même lui avait-il secrètement fait des promesses; mais, au lieu d'agir, il était resté, maintenant comme précédemment, tranquille spectateur des troubles du Teutschland, et, pour les empêcher, il n'avait employé que les conseils. Probablement, comme nous l'avons déjà remarqué, Grégoire avait d'excellentes raisons pour se conduire ainsi. Plus il pouvait désirer le rétablissement de l'autorité royale dans le Teutschland, pour se rapprocher par elle du grand but qu'il se proposait, moins il pouvait risquer un coup de hasard trop précipité. Les Saxons et tous les ennemis de Heinrich ne manquèrent pas non plus assurément d'opposer des accusations aux accusations du roi. Lui, Grégoire, ne pouvait saisir l'ensemble de ces profondes agitations: la jeunesse et la perturbation du roi ne permettaient pas de compter sur lui; la passion terrible qui régnait et poussait partout aurait peut-être repoussé avec mépris la parole du pape, et le succès de principes tels que ceux qu'il proclamait ne pouvait être subordonné à l'issue d'une lutte barbare. Il ne se mêla donc de rien; et Heinrich, de son côté, répondit par le silence au silence du pape. Il recherchait l'amitié de celui-ci, parce que, dans l'incertitude de ses relations, il avait son inimitié à redouter. Peut-être aussi reçut-il des avis de diverses natures, particulièrement de sa noble mère, l'impératrice Agnès, lors du dernier séjour de cette princesse dans le Teutschland. Mais le mécontentement resta dans son âme, et la méfiance dont son cœur était rempli le maintint dans une position hostile envers le pape comme envers le reste du monde.

Et à cette époque le roi fut d'une autre manière encore personnellement blessé par le pape. Au commencement de l'année précédente, 1074, se déchaîna sur la Hongrie cette guerre malheureuse dans laquelle le roi Salomon, mari de la sœur de Heinrich, fut forcé de se sauver dans le Teutschland, et d'abandonner son trône et ses États à Géisa, son cousin. Ce duc Géisa, en levant les armes contre son roi, avait écrit au pape Grégoire pour implorer son secours et sa protection contre Salomon, dont il prétendait avoir souffert ou avoir à craindre des persécutions et des injustices analogues à celles que les princes teutschs reprochaient à Heinrich IV. A cette lettre Grégoire n'avait répondu qu'en termes fort vagues, pour entretenir des communications intimes avec le duc (1): car la lutte entre Géisa et le roi était encore indécise, et par suite Grégoire n'osait pas encore de son côté parler ou écrire d'une manière positive. Salomon, de son côté, pour relever sa cause, se réfugia auprès de Heinrich IV, roi des Teutschs, lui promit une partie du territoire hongrois, et reconnut la souveraineté de l'empire teutsch sur la Hongrie. Mais cette humiliation ne fit que précipiter la marche des choses. Toute la Hongrie tenait pour Géisa; tout fut décidé, et une tentative du roi des Teutschs pour rétablir son beau-frère sur le trône et maintenir la suzeraineté de l'empire teutsch échoua complétement. En de telles circonstances, les princes rivaux s'adressèrent au pape, à Grégoire. Salomon réclama son appui, comme roi légitime des Hongrois; Géisa exposa ses vieilles plaintes, et les fortifia par cette grave accusation que Salomon avait cherché à rabaisser sa nation en cédant le territoire au roi des Teutschs et en se déclarant le vassal de ce dernier. En même temps la sœur de Heinrich IV, la femme de Salomon, la reine Judith, supplia, dans son malheur, sa mère l'impératrice Agnès, d'agir auprès du pape, et de chercher à le gagner à sa cause et à celle de son mari. Et Agnès ne manqua pas d'accomplir les prières de sa malheureuse fille. Ces sollicitations contradictoires mirent Grégoire dans l'embarras. Il ne pouvait repousser les prières de l'impératrice, dont l'infortune était grande, et qui était haut placée dans son estime; mais il croyait aussi ne pas pouvoir hésiter plus longtemps à se déclarer pour le vainqueur en Hongrie et pour l'ordre de choses établi, qui en lui-même était aussi conforme à la nature que propre à faire triompher les principes auxquels son âme s'était vouée. Il écrivit donc tout d'abord au roi Salomon: « qu'il était sorti du droit et de la justice en recevant le royaume de Hongrie du roi des Teutschs comme un fief de l'empire teutsch; que ce royaume ne devait être soumis à aucun roi étranger, mais seulement au siége apostolique. Tant que durerait cette relation, il n'aurait rien à attendre du siége aposto-

lique (2). » Mais comme cette lettre n'eut aucun effet, il écrivit ensuite à la reine Judith une lettre pleine d'onction, où il l'assurait de son intérêt le plus intime, où il cherchait à la consoler par des motifs tirés de la religion et par des considérations sur l'inconstance des choses humaines; où il lui donnait enfin la promesse de communiquer volontiers à sa mère tout ce qui pourrait servir à son honneur et à son salut, et de ne pas lui laisser manquer la protection du siége apostolique (3). Puis, un an peut-être après sa première lettre, il écrivit à Géisa, duc des Hongrois : « Cela ne souffre aucun doute : le royaume de Hongrie doit, comme tous les grands États, subsister dans sa propre liberté; il ne doit nullement être soumis au roi d'un autre royaume, mais seulement à la mère sainte et universelle, à l'Église romaine, qui ne traite point ses sujets comme des esclaves, mais les reçoit tous comme des fils (4). Et puisque, par abus, ton cousin a reçu ce royaume du roi teutsch, et non du pape romain, le tribunal de Dieu, je le crois du moins, lui en a refusé la souveraineté… » Et là-dessus, Géisa reçut la couronne du royaume de Hongrie; et une tentative de Grégoire pour ménager un accommodement entre les deux rois ne put avoir de résultat, par suite des événements postérieurs (5). Tout cela était la marche naturelle des choses, et le pape dans sa position, et d'après ses projets, ne pouvait certainement agir autrement. Mais Heinrich se sentait doublement blessé comme frère et comme roi, et il voyait dans la conduite de Grégoire quelque chose d'équivoque et de perfide qui ne pouvait qu'augmenter ses soupçons et aigrir son caractère.

Cependant, en réfléchissant à ses relations, il se contint, et entretint la bonne intelligence avec le pape, de même que celui-ci ne cessa point de témoigner sa bonne volonté au roi. Mais la bataille de Hohenbourg changea les relations. Le pape resta égal à lui-même; le roi, au contraire, qui croyait désormais pouvoir se passer de la bienveillance du pape, prit une autre position; il sembla presque qu'il en vint à songer à mettre le pape à l'épreuve. Après cette sanglante bataille, il envoya un émissaire au pape avec une lettre, pour lui rendre compte de l'état des choses; et il y ajouta sans aucun doute plus d'une instruction particulière. Comme l'archevêque de Mayence, pour aider à la continuation de la guerre, avait frappé les Thuringiens de la malédiction de l'Église, et assuré qu'il le faisait par l'ordre du pape, il est vraisemblable que Heinrich ne se borna pas à demander la confirmation de cette malédiction, mais qu'alors aussi il sollicita, ce qu'il doit avoir sollicité l'on ne sait en quel temps, que le pape frappât d'excommunication les évêques de Saxe qui, oubliant leur état, avaient pris place contre lui dans une bataille, et qu'il les déposât de leurs dignités ecclésiastiques comme traîtres, parjures et auteurs de la guerre civile. A ce message Grégoire répondit avec une extrême bienveillance; toutefois il passa sur la proposition du roi (6). Il était malade et éloigné de Rome, disait-il, et il ne pouvait prendre l'avis de ceux avec lesquels il devait délibérer au sujet des propositions de Heinrich. Mais il témoigne le désir non-seulement de vivre en paix et union avec lui, que Dieu a placé au point le plus élevé dans le monde (7), mais encore de s'attacher à lui de cœur et d'âme. Il se déclare prêt à l'orner désormais de la couronne impériale, « à lui ouvrir le giron de l'Église, à le recevoir comme seigneur, comme frère et comme fils, et à lui donner son assistance, ainsi que de droit, puisqu'il ne lui demandait autre chose sinon que de ne point fermer l'oreille aux avis utiles à son salut, et de rendre à Dieu, son créateur, l'honneur qui lui est dû. » Sur ce que le roi avait abattu l'orgueil des Saxons, qui lui avaient injustement résisté, il exprima sa joie dans l'intérêt de la paix de l'Église; seulement il déplora que cette victoire eût coûté tant de sang chrétien. Enfin il exhorta le roi à user de cette victoire, moins pour sa gloire personnelle que pour l'honneur et la justice de Dieu. Cette lettre, à ce qu'il semble, décida le roi à envoyer secrètement de Saxe à Rome deux ecclésiastiques chargés, en général, de maintenir le bon accord entre lui et le pape, mais munis en outre d'instructions particulières qui nous sont inconnues; car, dans une lettre adressée au pape, le roi exprimait le désir que nul ne connût ces instructions, si ce n'est le pape lui-même, la mère du roi et les deux nobles femmes Béatrix et Mathilde, parce que presque tous les princes de l'empire aimaient mieux voir régner entre le roi et le pape la discorde que la paix et l'union. Ces envoyés devaient rester à Rome, et Heinrich promit d'envoyer, aussitôt après

son retour de Saxe, de nouveaux envoyés investis de toute sa confiace, et de terminer par leur intermédiaire, d'un seul coup, tout ce qu'il y avait à terminer (8).

Mais avant que cette mission pût avoir quelque résultat, avant même que les envoyés pussent entrer dans Rome, arriva une seconde lettre du pape, que du reste le roi reçut avant son premier retour de Saxe (9). Dans cette lettre, Grégoire adressait au roi, *son fils le plus cher*, les plus grands éloges pour s'être si énergiquement opposé à la simonie, et pour contribuer si efficacement à forcer les prêtres à la chasteté. Ensuite il l'exhortait à porter remède aux grands désordres où, comme nous le remarquerons plus tard, l'Église de Bamberg était tombée. Quant aux évêques de Saxe, il ne disait pas un mot de tout ce qui tenait le plus à cœur au roi. Cette omission affligea le roi, et le décida vraisemblablement à ne pas envoyer à Rome les députés qu'il avait promis d'y envoyer. Lorsqu'on lui rappela cet engagement, il fit dire aux deux envoyés secrets qui étaient à Rome qu'ils eussent à prendre patience, que les députés arriveraient. De nouvelles instances lui furent faites, et il déclara qu'il ne désirait pas négocier avec le pape en secret, mais publiquement, à la connaissance des princes au sujet desquels il avait précédemment déclaré qu'ils préféraient la discorde à l'union. Cette conduite du roi parut singulière au pape, il se sentit blessé; il vit dans cette contradiction une astuce, une hostilité du roi; et plus sa confiance dans les intentions du roi avait été faible, plus il fut amené facilement à l'idée qu'il avait en vain recherché l'affection du jeune monarque, et que celui-ci ne serait maintenu que si on lui faisait sentir la puissance de l'Église.

Si la conduite de Heinrich, qui affligea si profondément le pape, avait les apparences de l'hésitation et de la bravade plutôt qu'elle ne trahissait un but déterminé, le roi se permit pourtant dès lors des actes qui semblent prouver qu'il ne craignait plus le pape, et qu'il était résolu à lui résister. De même que, pour gagner le duc Gozelo de Lotharingie, il avait arbitrairement disposé de l'évêché de Liége comme s'il n'y avait pas eu de pape au monde, de même il conféra d'autres places ecclésiastiques, sans s'inquiéter des décrets du pape, selon les circonstances et selon l'occasion. Mais chacune de ces démarches réagit fortement sur Grégoire VII; ce qui toutefois semble l'avoir le plus indisposé, c'est la conduite de Heinrich à l'égard de l'archevêché de Milan, parce que l'Église de Milan, jadis rivale de celle de Rome, avait une grande importance pour toute l'Italie, et par là sur tout le monde chrétien.

Depuis la mort de l'empereur Heinrich III, en effet, l'Église de Milan se trouvait livrée à de grands désordres. Ces désordres avaient leur source dans la lutte du pape contre la simonie, et dans sa prétention à contraindre les prêtres à la chasteté. Nous avons raconté plus haut les faibles résultats qu'avait pu obtenir, seize ans auparavant, comme légat du pape, le pieux et énergique zélateur Pierre Damiani. La paix que cet homme avait établie par la condescendance et par la douceur n'avait duré que trois ans. Ensuite le fanatique diacre Ariald, qui, dans son zèle ardent, voulait que l'on employât la plus grande sévérité, s'était assuré le secours d'un bras séculier très-fort; car il entraîna de son côté un Milanais éminent, Herlembold, homme faible de corps, mais doué d'un génie audacieux, pur dans sa vie, et d'une haute dignité morale. Un prêtre avait séduit la femme de cet Herlembold, dont cette infamie avait rempli le cœur d'une colère brûlante contre tous les ecclésiastiques qui avaient des relations avec des femmes. Depuis lors une lutte animée avait eu lieu contre l'archevêque Wido, que l'on accusait de se livrer lui-même à la simonie, et de souffrir et de pallier les vices des ecclésiastiques. Encouragé, favorisé, protégé par le pape Alexandre II, Herlembold servit de bannière à l'Église romaine, dont Ariald défendit les principes avec l'éloquence d'un fanatique. Après de longues luttes, après des scènes terribles où Ariald avait péri, l'archevêque Wido, frappé d'excommunication par le pape, se démit, l'an 1068, de sa dignité, et un de ses amis, Godefrid, obtint, sans que l'on puisse expliquer comment, le siége archiépiscopal. Les ecclésiastiques auxquels répugnaient les principes sévères du siége papal se prononcèrent pour lui, ainsi que le peuple de Milan. Il obtint aussi, au nom de Heinrich IV, l'investiture et la consécration en présence d'un envoyé du roi; mais il fut rejeté par le pape, le nouvel archevêque. Cette lutte désastreuse continua donc dans les murs de la ville et au dehors,

dans tout le diocèse archiépiscopal; car Herlembold et son parti opposèrent à l'archevêque Godefrid un autre archevêque, nommé Atto : celui-ci fut reconnu par le pape Alexandre II comme archevêque légitime, et chercha aussitôt, et par l'épée d'Herlembold, et par l'autorité du pape, à se mettre en possession du siége archiépiscopal. Tandis que la vieille querelle se continuait avec une nouvelle vigueur entre les deux archevêques et leurs partisans, eut lieu dans le Teutschland le soulèvement des Saxons, qui fit courir au roi Heinrich les derniers dangers. Dans cette position, l'amitié du pape était pour lui de la plus haute importance. Il se déclara donc prêt à remettre entre les mains du pape toute l'affaire de l'Église de Milan, ou, ce qui revenait au même, à abandonner l'archevêque Godefrid. Grégoire avait accepté cela avec plaisir, et sur cet abandon il avait fondé l'espérance de maintenir dans l'Église de Milan l'archevêque Atto, un homme qui partageait ses principes. Cependant la division était trop grande, les passions étaient trop déchaînées pour que cette espérance pût se réaliser promptement.

Mais, vers le même temps où, après sa victoire sur les Saxons, Heinrich revint à Worms, il arriva qu'Herlembold, le chef militaire du Saint-Siége dans la guerre de Milan, trouva la mort. Avec les siens, il avait fini par réduire au désespoir la majeure partie des habitants, grands et petits : car il avait traité avec la cruauté d'un fanatique les prêtres mariés ou accusés de simonie; il avait agi sans pitié envers tous ceux qui avaient des intentions plus douces; et même un incendie terrible, qui avait consumé une grande partie de la ville et rempli les habitants de crainte et d'épouvante, n'avait pu modérer sa sauvage fureur (10). Mais la haine qu'il inspirait s'était aussi reportée sur Atto, l'archevêque du pape, pour lequel il avait combattu. En conséquence, les Milanais prirent la résolution d'envoyer des députés dans le Teutschland pour prier le roi de leur donner un nouvel, un troisième archevêque, afin que les deux hommes des factions, Godefrid et Atto, fussent éloignés, et que tous les Milanais, ceux de la ville comme ceux de la campagne, réunis autour du siége archiépiscopal, pussent sortir de ce chaos. Cela eut lieu. Et le roi Heinrich ne put résister au désir d'exercer ses anciens droits dans une si grande Église. Se rappelant sa parole, en croyant avec raison que les relations dans lesquelles il l'avait donnée se trouvaient complétement changées par le décret du pape contre les investitures, et que par conséquent il n'était plus engagé; convaincu peut-être, comme cela s'était manifestement montré, qu'il était hors d'état de mettre un terme aux malheurs de Milan, il envoya son fidèle comte Eberhard de Nellenbourg, afin de se faire rendre compte par lui du véritable état des choses. Après que ce compte eut été rendu et qu'une nouvelle députation des Milanais fut venue auprès du roi, Heinrich ne fit pas difficulté de nommer archevêque de Milan un prêtre milanais, le sous-diacre Thédald, qui était chapelain à la cour du roi. Et cet homme fut reçu à Milan avec une grande joie par le clergé comme par le peuple, et les évêques du ressort de Milan lui donnèrent la consécration nécessaire pour ses saintes fonctions. De même que du temps de Heinrich III l'Église romaine avait eu trois papes, la sublime Église de Milan eut trois archevêques: Godefrid, qui n'avait pour lui que l'ancienneté de son droit; Atto, qui était reconnu par le pape comme le seul archevêque légitime, et Thédald, fort de l'investiture du roi et de la bonne volonté des Milanais.

Le monde fut scandalisé de ces malheureux désordres, et, les yeux fixés sur le pape Grégoire, il suivait ces relations non sans un étonnement mêlé de curiosité. Cette affaire avait pour le pape la plus haute importance, une importance décisive; il ne pouvait abandonner la cause d'Atto sans s'abandonner lui-même. Cependant il ne perdit, dans sa douleur, ni sa fermeté, ni sa résolution. A Thédald, l'archevêque royal, pour lequel quelques amis s'étaient employés, comme à un ecclésiastique milanais, il adressa une lettre pleine de calme, dans laquelle il lui représente qu'il ne peut être archevêque de Milan tant que vivrait un autre archevêque, Atto, que le droit défendait de rejeter; qu'il devait savoir lui-même cette vérité et la concevoir. Dans cette lettre encore il l'invitait à paraître devant un concile ou sur le seuil des apôtres, afin que cette affaire fût examinée et décidée; jusqu'alors il lui interdisait tout acte épiscopal; dans cette lettre enfin il l'exhortait et l'engageait à ne rien faire dont il pût se repentir. Entre lui et le roi Henrich, d'autre part, il ne pouvait y avoir aucune communauté, si Heinrich ne la recherchait

point par sa soumission ; d'autant moins que vraisemblablement Heinrich, bientôt après, sans s'inquiéter du pape, donna les évêchés de Spolète et de Fermo à des hommes complétement inconnus au souverain pontife.

Et comment le jeune roi eût-il pu rechercher cette communauté, puisque la fortune lui restait fidèle? Et comment eût-il pu consentir à se soumettre à un prêtre étranger, puisqu'à cette époque même de puissants princes ecclésiastiques du Teutschland tremblaient devant lui, et se trouvaient contraints de courber devant lui la tête? Désormais les relations entre lui et le pape avaient pris une tournure telle, que nécessairement chaque jour devait les rendre plus difficiles. Le pape céda d'autant moins qu'il savait mieux que la puissance de Heinrich n'était fondée sur rien, et qu'il était facile de faire manquer sous son trône le sol perfide de la féodalité : car les ennemis de Heinrich ne restaient pas tranquilles spectateurs de la marche des choses; ils excitaient le pape et agissaient auprès de lui de tous les côtés; ils employaient la plainte et la calomnie, mettaient en avant des vérités et des mensonges, et rattachaient tellement les choses les plus éloignées entre elles, que, dans tout ce qu'il lui arrivait de désagréable, Grégoire ne pouvait s'empêcher de voir la main du roi apôtre. Heinrich, de son côté, blessé dans ses sentiments comme dans ses droits, et une démarche hostile une fois faite, se laissa d'autant plus aisément entraîner à de nouvelles démarches hostiles, qu'il se trompait plus lourdement sur la position du pape, et que la perte de celui-ci lui semblait plus certaine : car il ne savait pas de quelle matière était construit le saint-siége de Rome, et, par une monstrueuse erreur, il croyait que ce siége n'était fait que d'un bois vulgaire. Grégoire en effet ne cessait de travailler de toutes ses forces, par tous les moyens et de toute manière, à supprimer le mariage des prêtres, à détruire la simonie et l'investiture. Par là il entretint et grossit l'orage que par ses décrets il avait soulevé contre lui dans tous les pays chrétiens. Tandis que les laïques songeaient avec une sèche indifférence ou avec une méprisante ironie à l'homme qui entreprenait de les frustrer de leurs droits ou de diminuer leurs revenus, sans avoir même daigné leur adresser une parole, injustement, arbitrairement, insolemment, les ecclésiastiques continuaient à vociférer contre le coupable qui méprisait les sentiments les plus sacrés et foulait aux pieds les lois de la nature. Et, en dehors des cloîtres, un petit nombre seulement de zélateurs et de fanatiques soutenaient la cause du pape : car celui aux yeux duquel la défense du mariage était une bonne chose avait trouvé la simonie profitable, et celui qui réprouvait la simonie comme un élément de corruption était partisan du mariage des prêtres. Heinrich, le roi, se voyait jeté au milieu de cette agitation, et, de près comme de loin, il entendait les plaintes élevées contre le pape, le mépris et l'exécration que témoignaient et exprimaient les ecclésiastiques et les laïques. Et une nouvelle et grande preuve des dispositions dominantes contre Grégoire lui fut encore donnée au moment où il commença sa nouvelle expédition contre les Saxons.

Le pape en effet n'avait pas cessé d'insister auprès de l'archevêque Sigefried de Mayence pour qu'il contraignît les ecclésiastiques de son ressort à quitter sur-le-champ leurs femmes, ou à renoncer au service des autels. Sigefried, se rappelant la mauvaise expérience qu'il avait faite l'année précédente, avait usé jusqu'alors de moyens dilatoires. Enfin le pape l'avait menacé lui-même, et, par cette menace, l'archevêque, dont la conscience était chargée de plus d'une forfaiture ecclésiastique, avait été décidé à assigner un nouveau concile. Celui-ci eut lieu au mois d'octobre. On y vit paraître, comme légat du pape, l'évêque Heinrich de Coire, avec les mêmes ordres du siége apostolique dont Grégoire avait déjà si souvent exigé l'exécution. Sigefried voulut lire ces ordres; mais à peine avait-il commencé, que tous les ecclésiastiques se levèrent, poussèrent de grands cris, montrèrent le poing à l'archevêque, et firent en général éclater des menaces si violentes, qu'il craignit pour sa vie. Et il ne put surmonter le tumulte qu'en disant que désormais il ne s'occuperait plus de cette affaire; que le pape aurait à terminer seul ce qu'il avait commencé seul.

Ce fut sous l'impression de cette scène que Heinrich marcha contre les Saxons, et ce fut avec le sentiment d'orgueil d'un vainqueur qui avait triomphé de ses ennemis les plus acharnés qu'il revint de la Saxe. Et toutes les nouvelles qu'alors, dans la première vivacité de ce sentiment, il reçut d'Italie, n'étaient propres qu'à

faire naître ou à confirmer dans son esprit la croyance qu'il serait impossible à Grégoire de se maintenir sur le siége apostolique, et qu'il devait au contraire succomber sans retour. Grégoire, en effet, avant même son avénement au saint-siége, avait irrité contre lui une foule d'esprits petits et ambitieux, par la puissante influence qu'il exerçait sur les papes et sur l'Église, et, par les papes et l'Église, sur le monde. L'envie, la jalousie, la cupidité, les passions de toute nature, s'étaient émues contre lui, contre cet homme que l'on ne pouvait comprendre. Depuis qu'il avait été revêtu de la dignité papale, le nombre de ses ennemis s'était singulièrement accru, et dans Rome même il était devenu considérable. Car ce n'étaient pas seulement les deux grandes affaires dont le reste du monde chrétien s'occupe, la simonie et le mariage des prêtres, qui agitaient les Italiens et en particulier beaucoup de Romains; c'était en général la sévérité que Grégoire déployait et exigeait dans toutes les affaires de l'Église. Il voulait éloigner toute souillure dont l'Église de Dieu se trouvait polluée; il voulait que l'autel du Seigneur fût purifiée de toute tache. Par là il attaqua profondément les relations de beaucoup d'hommes qui s'étaient nourris du désordre, des péchés et des vices. Le regard pénétrant avec lequel il surveillait les grands et les petits inspirait partout de la crainte, et la crainte produisit de secrets projets de défense et de vengeance. Ceux qui ne trouvaient pas de sûreté contre son bras puissant, même dans leur haute position, se rangèrent au nombre des mécontents; ils allumèrent et attisèrent le feu pour faire retomber sur lui le coup qui les avait eux-mêmes frappés. De ce caractère était ce Wibert qui jadis avait si puissamment contribué, comme chancelier du royaume d'Italie, à l'élection de Cadolaus, lequel avait si longtemps disputé le saint-siége au pape Alexandre II. Grégoire, alors le cardinal Hildebrand, l'avait aidé à obtenir l'archevêché de Ravenne, sans tenir compte des avertissements d'Alexandre II. Mais par cette haute dignité il n'avait pas fait naître en lui le sentiment de la reconnaissance; il n'avait même pas étouffé le ressentiment que lui avait laissé le mauvais succès d'efforts antérieurs; il n'avait fait au contraire qu'éveiller en lui de plus grands désirs. Et comme Grégoire avait été forcé d'interdire l'exercice des fonctions archiépiscopales à cet homme, à cause de son esprit récalcitrant, celui-ci ne trouvait, à ce qu'il semble, de satisfaction que dans la pensée de renverser Grégoire VII du siége apostolique pour s'y placer lui-même. De ce caractère était encore l'insolent cardinal Hugo, dont la colère et la haine contre Grégoire étaient sans bornes, parce qu'il lui attribuait plus qu'à tout autre la chute de Cadolaüs, duquel il avait attendu une nouvelle fortune. De plus, cette faction de la noblesse, qui jadis s'était si impudemment jouée du siége apostolique, n'était pas encore éteinte. Ce parti ne pouvait oublier son ancienne domination; il était animé de cet esprit batailleur inhérent à sa nature; l'ordre qui avait été en partie établi ou qui devait l'être, dans la nomination au saint-siége, lui était odieux, parce qu'il détruisait ses plus belles espérances; toute sa haine retombait sur Grégoire VII, contre lequel il avait déjà beaucoup de sujets de vengeance, parce que non-seulement il s'efforçait avec une volonté de fer de maintenir et de consolider cet ordre, et parce que de plus il avait plus que nul autre homme la force d'accomplir sa volonté. L'âme de cette faction était Concius, fils d'Étienne, ancien préfet de la ville de Rome, qui avait défendu la cause de Cadolaüs ou Honorius II contre Alexandre II par tous les moyens, mais seulement dans son intérêt personnel et pour satisfaire ses passions. C'était un homme farouche, téméraire, capable de toute sorte de violences, toujours prêt à tout, sans pudeur, insolent, souillé de vices et de crimes. Sa haine était d'autant plus envenimée que tous ses actes d'ignominie lui avaient moins profité, et qu'il pouvait espérer moins d'avantages dans l'état de choses que Grégoire s'efforçait de fonder.

Depuis longtemps peut-être ces chefs du désordre, Wibert, Hugo, Concius, et leurs adhérents, s'étaient ligués ensemble pour répandre le trouble partout, pour attiser partout le feu; peut-être même s'étaient-ils déjà concertés sur plus d'un plan, auquel il leur avait ensuite fallu renoncer, soit à cause des circonstances, soit à cause de la diversité de leurs tendances. Mais maintenant que le duc Robert Guiscard, frappé d'excommunication par le pape, était poussé, dans l'Italie inférieure, à une inimitié ouverte contre le pape; maintenant que, dans l'Italie supérieure, tout l'archevêché de Milan s'était en quelque sorte détaché du siége apos-

tolique; maintenant que, par suite de ces événements, l'esprit de résistance et de bravade s'était emparé, dans toute l'Italie, de ceux que froissait la sévérité du pape; maintenant enfin que de son côté le roi Heinrich IV avait remporté sur les Saxons une brillante victoire qui n'affermissait pas seulement son autorité dans le Teutschland, mais qui semblait de plus le mettre en état d'entreprendre bientôt une expédition en Italie, pour déployer et faire valoir dans ce pays sa puissance royale; maintenant ils crurent que le moment était venu de mettre leurs projets à exécution, d'autant plus sûrement que chacun croyait pouvoir cacher plus facilement le véritable but de ses efforts à l'ombre de la bannière royale. Ils s'entendirent donc entre eux, firent ce qu'il y avait à faire, remuèrent, troublèrent, provoquèrent, et informèrent le roi de l'état des choses, que naturellement ils lui présentèrent sous le jour qu'il leur convenait de le lui faire envisager, pour le décider à rompre entièrement avec le pape Grégoire.

On ne peut préciser jusqu'à quel point Heinrich s'avança avec ces hommes d'Italie, ce qu'il espérait d'eux et quelles espérances il leur donna. Mais on conçoit sans peine qu'après la soumission des Saxons, et sous l'impression du tableau qu'on lui fit sans aucun doute de la disposition générale des esprits en Italie, il n'a plus cru nécessaire de s'inquiéter du pape, qui paraissait perdu; et par suite il ne faut pas s'étonner que désormais il n'ait plus hésité à disposer selon son bon plaisir des places ecclésiastiques vacantes. Alors même il fut assez prudent pour garder, dans ces nominations, les moins pures de toute simonie, et pour ne pas tenir compte d'un intérêt personnel; car il ne voulait pas soulever contre lui la voix des ecclésiastiques, mais seulement s'opposer aux usurpations du pape.

L'évêque Hermann de Bamberg avait tenu fidèlement pour le roi, et jamais il n'avait pris le parti de ses adversaires ou même chancelé un instant; mais il était arrivé à sa dignité par une simonie scandaleuse; l'évêque lui-même avait avoué cette hérésie, et en conséquence le pape Grégoire VII lui avait interdit l'exercice de toutes fonctions épiscopales. Ce même Hermann avait fondé près de l'église de Saint-Jacques, à Bamberg, un établissement où vingt-cinq ecclésiastiques étaient instruits à ses frais dans les sciences. Égaré, soit par la colère contre la conduite du pape, qui ne se laissait apaiser ni par les prières ni par de grands présents, soit par une fausse idée du but que le pape se proposait, il en vint à la malheureuse idée de supprimer cet établissement, et de disposer des biens qu'il lui avait destinés en faveur du monastère de Saint-Michel. Par là il ne causa pas seulement une profonde douleur aux ecclésiastiques qui s'étaient trouvés dans cet établissement, mais il souleva encore l'indignation de tout le clergé de son diocèse. Et comme ni représentations ni prières ne purent le déterminer à révoquer son ordre; comme d'ailleurs ils ne trouvèrent d'appui ni auprès du roi ni auprès des princes de l'empire, les ecclésiastiques s'adressèrent au pape comme à leur dernier refuge, et le supplièrent de leur accorder la protection du saint siége. Mais, dans leur douleur, ils dépassèrent de beaucoup les bornes de leurs premiers griefs: car ils accusèrent l'évêque Hermann d'une entière ignorance, d'une criante usure, de trafic sur les églises et les abbayes de son diocèse, enfin d'une conduite honteuse sous tous les rapports. Grégoire paraît avoir été profondément affecté de la conduite de Hermann envers les ecclésiastiques. Vraisemblablement il y avait dans tout cela un grand malentendu. Peut-être Hermann attribuait-il au pape de la prédilection pour la vie monastique, et espérait-il en conséquence se réconcilier avec le pape en enrichissant un monastère; Grégoire, de son côté, paraît avoir vu dans la conduite de Hermann une insulte à son décret contre le mariage des prêtres. Quoi qu'il en soit, sur les accusations portées contre l'évêque par les ecclésiastiques de Bamberg, et Hermann n'ayant pas jusqu'alors donné suite à l'invitation que le pontife lui avait faite de comparaître sur le seuil des apôtres, le pape prononça l'excommunication contre l'évêque de Bamberg, et le déclara indigne de toutes fonctions ecclésiastiques. Et il maintint fermement cette malédiction, et nul effort ne put la lui faire révoquer. L'archevêque Sigefrid essaya d'interposer sa médiation: il ne reçut lui-même qu'une sévère remontrance pour avoir sacré l'évêque, quoiqu'il connût fort bien la simonie; et ce qu'il n'avait pu faire ne fut pas obtenu par les larmes et les supplications de l'évêque Hermann, ni par les efforts de ses amis. Hermann

toutefois, quand il fut remis de son premier trouble, comptant sur ses vassaux, résolut de garder l'évêché de Bamberg, en dépit du pape et de son excommunication. Mais comme tous les ecclésiastiques s'enfuirent de Bamberg dès que Hermann y fut entré, l'église de Bamberg se trouva tout à fait déserte, et tout service divin y cessa. En conséquence, et déjà auparavant, Grégoire avait écrit avec instance et à l'archevêque Sigefrid et au roi Heinrich, qu'ils eussent à pourvoir, dans le plus bref délai qu'il serait possible, à une nouvelle nomination à l'évêché de Bamberg. Néanmoins, tant que dura la guerre de Saxe, on fit d'autant moins attention à cette affaire, que ni Sigefrid ni Heinrich n'étaient disposés à agir contre le malheureux Hermann : car le premier était son ami, et le second pouvait compter sur lui. Mais, après la soumission des Saxons, après que Hermann, fatigué de ses vains efforts, se fut retiré dans un couvent, le roi résolut de donner un évêque à l'église de Bamberg, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Il se rendit donc à Bamberg, donna, le 30 novembre, l'investiture à Rupert, jusqu'alors prévôt de Goslar, et le fit sacrer évêque. Rupert était un homme adroit et qui ne manquait pas de connaissances; mais il s'était attiré la haine de beaucoup de gens, car il avait été constamment l'un des confidents du roi, et on le soupçonnait d'avoir entraîné Heinrich à beaucoup d'abus commis par ce prince. Son élévation éveilla donc une grande attention. De leur côté, les vassaux de l'évêché se montrèrent fort mécontents; les ecclésiastiques toutefois reçurent le nouvel évêque avec joie, parce qu'ils espéraient sortir enfin par lui des troubles où ils se trouvaient engagés.

Le jour qui suivit cet événement, il fallut élire un nouvel abbé de Fulda. Une multitude d'abbés et de moines étaient accourus de toutes les parties de l'empire pour tâcher d'obtenir ce riche bénéfice. Le roi siégea au milieu des princes présents. Devant cette assemblée parurent les abbés et les moines pour exposer leurs titres. Mais ce ne fut ni sur les connaissances, ni sur les vertus, ni sur les services rendus qu'ils fondèrent leurs prétentions; ils offrirent, sans honte et sans pudeur, à la vue de la désolation de Bamberg, l'un de payer de grandes sommes d'argent, l'autre de céder des fiefs qui appartenaient au monastère, le troisième un service militaire plus dur : de sorte que, par suite de ces offres et de ces sur-offres, une véritable enchère semblait avoir lieu. Le roi resta quelque temps spectateur de cette indignité, avec chagrin, dégoût et mépris ; puis il y mit tout à coup un terme. En effet, un moine de Hersfeld, nommé Ruzelin, avait été envoyé à la cour par son abbé pour les affaires, et se tenait à distance en observation. Heinrich appela ce moine auprès de lui, lui remit le bâton pastoral, le déclara abbé de Fulda, et sollicita instamment les moines et les vassaux de le reconnaître comme leur abbé. Une résolution si soudaine fut considérée par l'assemblée comme une inspiration divine (11) ; aussi, dans la surprise générale, fut-elle accueillie par des cris de joie. Le pauvre moine Ruzelin, qui n'avait jamais songé à l'abbaye de Fulda, était plus mort que vif, par suite de sa surprise et de sa terreur. Il refusa longtemps d'accepter cette haute dignité, et les sollicitations, les exhortations et les supplications des évêques présents purent seules le décider à s'incliner avec humilité devant cette décision miraculeuse.

Le roi tint une conduite analogue au sujet de la belle abbaye de Lorsch. L'abbé Udalrich était mort. Les moines et les vassaux s'étaient réunis pour élire abbé le prévôt du couvent. Ils croyaient que ce prévôt serait agréable au roi, parce qu'il s'était constamment signalé par une infatigable activité pour la cause de ce prince. Ils se rendirent donc avec confiance à la cour du roi. Mais Heinrich, soit qu'il sût que cette affaire n'était pas nette, soit que l'union des moines et des vassaux lui parût suspecte, ne s'inquiéta pas de leur proposition. Il se leva, prit la main à un moine du couvent, Adelbert, qui se tenait modestement dans la foule, lui présenta, à son grand étonnement et à celui de l'assemblée, le bâton pastoral, et amena sans peine les moines et les vassaux à reconnaître l'abbé nommé par lui.

Mais avant même que ces événements fussent connus du pape, Grégoire crut devoir changer le langage qu'il avait jusqu'alors tenu envers le roi, et lui montrer dans le lointain le pouvoir que l'Église pouvait exercer et exercerait contre lui. Il lui écrivit, vraisemblablement dans les premiers jours du mois de décembre, une lettre sévère, que devaient lui remettre des légats investis du plein pouvoir d'agir selon les

circonstances, et même selon l'impression que cette lettre ferait sur le roi. Dans l'adresse, Grégoire ne donne au roi la bénédiction apostolique que sous la condition qu'il obéirait au siége apostolique, comme cela convenait à un roi chrétien, sans y ajouter la moindre parole d'amitié ou même de politesse. Puis voici comment il s'exprime en somme : « On dit que tu es sciemment en communication avec des hommes mis au ban de l'Église. Si cela est vrai, tu ne peux obtenir la bénédiction apostolique, et je ne puis que te conseiller d'éloigner sans délai des hommes de cette espèce et de faire pénitence pour obtenir la levée de l'excommunication. De plus, je vois avec étonnement que tes lettres et tes paroles sont en contradiction très-tranchée avec tes œuvres. En paroles, tu es un fils de l'Église, soumis à nous dans la foi, plein d'amour et de respect; en actions, tu te montres ennemi opiniâtre de toutes règles canoniques et apostoliques. C'est ainsi que tu t'es montré au sujet de l'église de Milan, ainsi encore au sujet des églises de Fermo et de Spolète. Mais, comme fils de l'église, tu aurais dû tourner tes regards vers saint Pierre, auquel le Christ a dit : Je veux te donner les clefs du royaume des cieux; tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans le ciel; tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel. C'est à lui, à l'apôtre qu'est fait tout ce que tu me fais, à moi, son vicaire; tu dois réfléchir à cela. De même ce que, moi, j'exprime conformément aux principes des saints Pères, doit être reçu comme si cela venait de la bouche de l'apôtre lui-même. C'est ce que tu ne dois pas oublier. Dans le concile de cette année, auquel ont assisté aussi quelques-uns de tes fidèles, nous avons, pour rétablir dans l'Église l'ordre ébranlé, et pour sauver les troupeaux du Seigneur, cherché notre refuge dans la doctrine et dans les résolutions des saints Pères, mais nous n'avons rien ordonné de nouveau, rien qui soit de notre invention. C'est là ce que ceux qui préfèrent les choses humaines aux choses divines appellent un fardeau insupportable, une oppression inouïe; mais c'est ce que j'appelle la vérité, une lumière qui est nécessaire pour retrouver le chemin de la béatitude. Pour te rendre l'exécution plus facile, je t'ai fait faire l'ouverture d'envoyer vers moi les hommes les plus sages et les plus pieux de ton empire, afin de délibérer avec eux sur le choix des moyens les plus doux. Tes actes prouvent avec quel dédain tu as reçu cette proposition. Mais je t'exhorte avec une affection paternelle à ne pas persévérer dans cette voie. Reconnais le royaume du Christ au-dessus de toi; songe qu'il est dangereux de placer ton honneur plus haut que l'honneur du Christ, et, crois-moi, tu n'arrêteras pas la liberté de l'Église. Quant à la victoire que tu as remportée sur tes ennemis, elle devrait te porter à l'humilité et à la crainte de Dieu, dans la main duquel est ton empire et toute souveraineté. Rappelle-toi le roi Saül. Celui-ci se sentait fier d'une victoire, et dans son orgueil il ne tint pas compte des avis du prophète. Aussi fut-il rejeté par le Seigneur, et il perdit le trône. » C'est ainsi que cette lettre était conçue. Quant aux légats chargés de la remettre, il leur donna la mission d'exprimer au roi, dans le cas où il recevrait bien la lettre et se montrerait dévoué au saint-siége, le désir que les évêques saxons fussent mis en liberté, qu'ils fussent rendus à leurs églises, que les biens des églises leur fussent restitués, et qu'une assemblée publique fût fixée où le pape pût assister lui-même, afin que l'on pût juger ces évêques et prononcer sur eux; si, au contraire, le roi se montrait hostile, opiniâtre, récalcitrant, les légats devaient lui signifier qu'il eût à comparaître sur le seuil des apôtres devant un concile, et à rendre compte au saint-siége des méfaits dont il était accusé.

Dans cet état des choses, comme Heinrich devenait de plus en plus audacieux par le succès de sa conduite, se montrait tous les jours plus hostile au pape, tandis que Grégoire n'opposait à cette conduite qu'une contenance tranquille, il se commit à Rome un crime qui, odieux en lui-même, était d'une atrocité inouïe par le moment et par le lieu où il s'accomplit, mais qui vraisemblablement aussi eut des conséquences fort graves. Le jour de la fête de la naissance de Jésus-Christ et dans la nuit sainte, il tomba une pluie si prodigieuse, que les hommes, effrayés, commencèrent à craindre un nouveau déluge, et que l'on osait à peine franchir le seuil de sa maison. Aussi un petit nombre de personnes seulement avaient suivi l'usage pieux d'après lequel les fidèles se réunissaient, en cette nuit, dans l'église de la mère de Dieu, que l'on nomme Majeure (12), pour prier et s'acquitter de diverses autres

pratiques religieuses. Mais le pape et les ecclésiastiques remplirent comme d'habitude leurs fonctions. Le pape lisait la messe, et il venait, avec les autres ecclésiastiques, de recevoir la sainte Cene (elle fut présentée au reste des assistants), lorsque tout à coup le recueillement fut troublé par un grand bruit, par des cris et des hurlements, et une bande sauvage d'hommes armés se jeta l'épée nue dans l'église, et égorgea tout ce qu'elle rencontra. C'était Cencius avec les siens. Ils se précipitèrent en furieux vers le maître-autel, où se tenait le pape. L'un de ces hommes le saisit aux cheveux et le traîna hors du sanctuaire; un autre lui donna un coup d'épée et lui fit au front une grande blessure. Au milieu des injures, d'un bruit confus et d'outrages de toute nature, on lui arracha du corps l'habit papal; et dans cet état, abandonné de tous, excepté de lui-même, il fut entraîné avec des mauvais traitements continuels, et enfermé dans la tour fortifiée que Cencius avait construite dans Rome. Il ne fut pas assassiné toutefois, le saint-père, parce que les conjurés, à ce qu'il semble, n'étaient pas tombés d'accord sur le sort qu'on devait lui faire subir, et parce que la plupart d'entre eux voyaient la plus grande humiliation à livrer le pape vivant au roi Heinrich.

Mais ce crime eut une issue tout à fait inattendue. Le bruit s'en répandit rapidement dans la ville, et ébranla les âmes d'autant plus fortement qu'elles avaient été frappées plus vivement par l'orage épouvantable dont nous avons parlé, et qu'elles étaient plus profondément touchées du souvenir de la naissance du Sauveur du monde. Tous les autels furent abandonnés, et les ecclésiastiques coururent par les rues de Rome en poussant des cris de douleur. Bientôt des indices de tumulte retentirent de tous côtés, et en quelques heures toute la ville se trouva en mouvement. Le ciel, en s'éclaircissant, sembla aussi favoriser ces vues pieuses; et lorsqu'on eut découvert la tour où le pape se trouvait, une multitude immense se précipita sur elle, pour obtenir par la force la liberté du saint-père. A la première approche de cette foule, une partie des coupables prit la fuite; mais la bande la plus audacieuse d'entre eux se rassembla autour de son chef, autour de Cencius, décidée à défendre la tour. Au point du jour l'attaque commença avec des machines de siége de toute espèce, au milieu de grands cris qui vouaient à la mort tous ceux qui se trouveraient dans la tour. Devant ces cris, le farouche Cencius sentit faiblir son courage, alors surtout qu'il vit ses murs promptement battus en brèche. D'autant plus abattu que l'affaire avait été plus promptement décidée, Cencius se jeta aux pieds du pape, avoua son crime, reconnut ses péchés, se déclara prêt à toute espèce de pénitence, promit de se corriger pour l'avenir, et supplia avec la plus grande humilité le saint-père d'exercer en ce moment à son égard la miséricorde qu'il avait si bien et si souvent prêchée. Grégoire, toujours égal à lui-même, répondit à cet homme brisé : « Le crime que tu as commis à mon égard, je te le pardonne en père; mais le crime que tu as commis envers Dieu, envers la mère de Dieu, envers les apôtres et envers toute l'Église, c'est là ce qui ne te sera pardonné que si tu fais tout d'abord un pèlerinage à Jérusalem, si, à ton retour, tu t'abandonnes à ma direction et à mes conseils, si enfin tu rentres de cette manière en grâce auprès du Dieu tout-puissant. » Cencius promit tout. Alors eut lieu la mise en liberté du pape. Lorsque le saint-père se montra le visage ensanglanté aux yeux de la multitude, tout le peuple versa des larmes, et chacun chercha à lui prouver de toute façon sa douleur, sa joie, sa vénération. Mais lui, Grégoire, entouré d'une foule immense, il retourna aussitôt dans l'église de la sainte Vierge, d'où on l'avait arraché; il reprit au maître-autel la place où il avait été assailli, et continua les cérémonies du service divin qui avaient été interrompues. Puis il donna à la multitude rassemblée la bénédiction apostolique, et la congédia avec la même tranquillité que si toutes choses avaient suivi leur cours ordinaire.

## CHAPITRE III.

LUTTE OUVERTE ENTRE LE ROI ET LE PAPE. — DÉPOSITION DE GRÉGOIRE VII PAR LES CONCILES DE WORMS ET DE PLAISANCE. — DÉPOSITION DE HEINRICH IV PAR LE CONCILE DE ROME.

L'an 1076.

Le crime de la nuit de Noël, au lieu d'abattre l'âme du pape Grégoire VII, l'avait relevée. Il

avait vu la mort face à face, et s'était trouvé sauvé. Sa foi en sa grande mission fut peut-être fortifiée par l'issue, sa conviction de la vérité de ses principes fut peut-être confirmée. Mais peut-être aussi jugea-t-il nécessaire de mettre désormais un terme aux menées au milieu desquelles sa vie était si incertaine et exposée à tout danger: et comme la cause de l'Église lui semblait identifiée avec sa propre cause; justifié d'ailleurs à ses propres yeux par la force des choses, il ne crut peut-être pas nécessaire de régler constamment avec crainte, d'après les anciens principes de l'Église ou d'après la tradition et la coutume, ses démarches pour le salut de l'Église. Pour détruire les restes d'intrigues, d'astuce et de violence où l'on avait cherché à le prendre, il put s'imaginer que le meilleur moyen, et sans doute aussi le plus facile, était de s'y précipiter tête baissée, et d'en déchirer ou d'en confondre ainsi tous les fils. Et il en considérait comme le centre le roi Heinrich IV. Il n'est assurément pas vraisemblable que Heinrich, comme on l'en accusa, ait autorisé le crime de Cencius; il n'est pas vraisemblable non plus qu'il ait été d'avance instruit de l'entreprise; il est même possible que Grégoire VII ne lui en ait pas attribué la moindre faute. Mais, on ne peut le nier, Heinrich pouvait bien être considéré comme l'auteur indirect de ce forfait : car les conjurés avaient tourné vers lui leurs regards; s'il ne s'était pas montré hostile envers le pape, ils n'auraient pas osé se livrer à un acte si ouvertement audacieux : en cas d'échec, ils attendaient de lui appui et protection; l'œuvre, au contraire, réussissait-elle, les suites lui en devaient être favorables dans son sens. Une chose d'ailleurs devait paraître singulière et donner lieu à des interprétations diverses : c'est que Cencius, tandis que le pape, après sa délivrance, accomplissait le service divin, trouva occasion de se sauver par la fuite avec sa femme et ses enfants, se rendit dans le Teutschland, et que vers cette contrée se dirigea également le cardinal Hugo, frappé d'excommunication par le pape. Il est donc extrêmement vraisemblable que Grégoire eût employé bientôt contre le roi les mesures extrêmes, si Heinrich ne s'était pas soumis sans réserve; mais s'il s'en était tenu à l'humble réserve qu'il avait observée et montrée précédemment, dans ce cas le roi aurait sans aucun doute eu pour lui les suffrages du monde. Mais Heinrich fut assez insensé pour agir de telle sorte, que non-seulement le droit, mais aussi les sentiments des hommes restèrent du côté du pape.

Heinrich en effet célébra la fête de Noël à Goslar. Il avait invité à cette solennité tous les princes de l'empire, pour délibérer avec eux au sujet des princes saxons qui s'étaient soumis à lui. Outre le duc de Bohême, toutefois, on ne vit arriver qu'un petit nombre de personnages éminents. Heinrich reçut de ceux qui se trouvèrent présents la promesse faite avec serment qu'ils n'éliraient pour son successeur nul autre que son fils Kunrad, alors encore un faible enfant. Il paraît que l'absence des autres grands empêcha toute discussion au sujet des princes prisonniers. Vraisemblablement la plupart s'étaient abstenus de se rendre à l'invitation, parce qu'ils voulaient se dispenser de prononcer dans une affaire si malheureuse et si triste, où il était tout aussi difficile de suivre la voie de la justice que de trouver un accommodement qui parût satisfaisant pour les deux partis; et peut-être les princes présents ne se sentaient-ils ni inclination ni capacité pour prendre sur eux une chose qui regardait tout l'empire, et qui, par cette raison, ne pouvait être décidée que par une diète générale. Ce fut là peut-être aussi le motif pour lequel Heinrich continua à retenir ses prisonniers dans les fers, et pour lequel il les distribua de côté et d'autre, en vue de sa plus grande commodité et de sa plus grande sûreté. Ce que les Saxons lui ont reproché comme une vengeance et une cruauté, paraît alors encore n'avoir été qu'une mesure de nécessité. Toutefois Heinrich rendit la liberté à l'un de ces princes, et au plus important de tous. Ce prince était Otto de Nordheim, ancien duc de Bavière. Il se trouvait chez l'évêque Rupert de Bamberg. Le roi le fit venir à Goslar, et Otto ne s'approcha pas de cette ville sans inquiétude et sans crainte; car Heinrich, sans aucun doute pour prévenir une tentative possible qui aurait eu pour but la délivrance du duc, avait ordonné de ne le faire voyager que de nuit. Cette précaution toute naturelle sembla suspecte au duc (1); aussi son étonnement dut-il être d'autant plus grand, lorsque non-seulement il arriva sain et sauf à Goslar, mais lorsque là de plus la liberté lui fut offerte par le roi. Sans doute il dut livrer ses deux fils comme otages; mais il sembla que cette condition lui

fût imposée plutôt à cause des autres princes qui restaient encore en prison, et pour se conformer à l'usage traditionnel, que parce que Heinrich exigeait dans la personne des fils un gage de la fidélité du père. Car entre lui et le duc s'établit, par la mise en liberté de ce dernier, une réconciliation complète en apparence; et cette réconciliation, toujours en apparence, se changea aussitôt en familiarité, de telle sorte que désormais toutes les affaires, qu'elles fussent personnelles au roi ou qu'elles concernassent la chose publique, durent être tout d'abord discutées entre lui et Otto, et qu'un mot d'Otto fut par-dessus tout décisif auprès du roi. Il est difficile de dire d'où venait cette soudaine transformation d'une haine acharnée en une confiance amicale, et à quel point cette confiance était sincère de part et d'autre. Assurément il est bien possible qu'après tant d'efforts inutiles Otto eût été amené par son infortune à la conviction que jusqu'alors il avait suivi une mauvaise direction; la nouvelle liberté que lui avait annoncée si généreusement, à ce qu'il semblait, le roi qui l'avait fait craindre pour sa vie, fit peut-être aussi sur lui une forte impression et remplit peut-être aussi son cœur d'un sentiment de reconnaissance; enfin il est possible qu'en même temps la colère contre les princes du Teutschland méridional, et en particulier contre Rudolf de Souabe, qui, en passant du côté du roi, avaient ruiné la cause des Saxons, ait contribué à ranger l'orgueilleux duc dans le parti de Heinrich. Ce qu'il y a toutefois de plus vraisemblable, d'après la vie antérieure d'Otto, et ce qui est presque mis hors de doute d'après sa conduite ultérieure, c'est qu'il s'insinua dans cette nouvelle position pour abuser le roi, pour trouver le pouvoir et l'occasion de se venger de lui et de ses autres ennemis. En tout cas il est certain que Heinrich ne fut pas engagé par lui à une conduite prudente, mais seulement à des choses malheureuses. Mais, d'autre part, Heinrich avait peut-être pour son nouvel ami des intentions tout aussi peu loyales que celui-ci en avait pour lui. Lui aussi, à ce qu'il semble, se couvrait d'un voile hypocrite. Comme il était persuadé qu'Otto était le véritable auteur du soulèvement des Saxons, il pouvait croire qu'en cet homme il avait gagné la Saxe tout entière, et qu'il n'avait plus à craindre un corps dont il avait ôté l'âme. D'ailleurs, s'il avait triomphé du duc Otto et des siens, c'était parce que le duc Rudolf de Souabe s'était déclaré pour lui par ressentiment contre Otto; mais plus tard le duc Rudolf l'avait abandonné et avait renoncé à sa cause; il pouvait lui sembler désirable d'être soutenu, contre un homme aussi équivoque, d'un capitaine aussi énergique que l'était Otto, pour le contenir dans une tranquillité convenable, ou pour le réduire en cas de besoin. Enfin Heinrich, durant son séjour à Goslar, entra dans des relations nouvelles, ou plutôt dans des relations décidément hostiles avec le pape; et, tout en ne les jugeant nullement dangereuses, il devait tenir beaucoup à pouvoir considérer comme l'un des siens l'adroit, l'expérimenté duc Otto, respecté où il n'était pas craint.

A Goslar en effet étaient venus en grand nombre des députés du clergé et du peuple de Cologne, pour s'entretenir avec le roi au sujet d'une nouvelle nomination à ce siége archiépiscopal : car Hanno était mort le 4 décembre. Heinrich leur proposa Hidolf, chanoine de Goslar. Mais les envoyés firent des objections à cette proposition : cet homme était de trop petite taille, d'une figure trop laide, d'une naissance commune, doué de trop peu de qualités du corps et de l'esprit, pour qu'on pût le juger digne d'une si haute dignité sacerdotale. Par ces observations méprisantes et en général par leurs cris, les envoyés de Cologne firent du chanoine Hidolf l'objet de la risée universelle, et l'exposèrent à mille humiliations et à toute sorte de mauvais traitements. Le roi tint d'autant plus fermement à la résolution de placer ce personnage sur le siége archiépiscopal; et comme les envoyés de Cologne ne purent être déterminés à se désister de leur opposition, le roi les congédia avec l'assurance solennelle que tant qu'il vivrait ils n'auraient pas du tout d'archevêque, ou qu'ils accepteraient le chanoine Hidolf pour archevêque (2).

Et au milieu de ces négociations qui avaient réveillé dans l'esprit du roi l'idée de son droit de nomination aux places ecclésiastiques de l'empire, des légats du pape, qui voulait lui enlever ce droit, arrivèrent à Goslar, et lui présentèrent, le 1er janvier de l'an 1076, la lettre dont nous avons déjà fait connaître le contenu. Heinrich, dans l'orgueilleux sentiment de sa victoire, dans la conviction qu'il devait être maître dans l'empire et disposer à son gré des places ecclésiastiques; dans la pensée

qu'il venait à l'instant même de changer son plus redoutable ennemi en un serviteur fidèlement dévoué; dans la certitude que Grégoire ne pourrait se maintenir sur le siége apostolique, Heinrich ne put assurément recevoir qu'avec mépris la lettre sévère et menaçante de ce pape. Cette conduite détermina les légats à remplir le reste de leur mission. Ils notifièrent au roi l'ordre du pape en vertu duquel il devait comparaître le 22 février à Rome devant un concile, et le menacèrent en même temps, dans le cas où il ne se conformerait pas à cette sommation, d'être, ce même jour, exclu par l'excommunication de la communion de l'Église.

Une telle sommation, une telle menace faite au roi des Teutschs et contre le roi des Teutschs, que l'on était habitué à considérer comme le souverain du pape était assurément quelque chose de nouveau. Mais que, d'après les lois de l'Église, Grégoire n'ait pas eu le droit de faire cette sommation et cette menace, c'est ce qu'il est difficile de soutenir. D'après ces lois, l'excommunication frappait quiconque n'évitait pas toute communauté avec des hommes mis au ban de l'Église; et probablement il n'y avait aucune exception pour les rois, pas plus pour le roi des Teutschs que pour les autres. En conséquence, bien qu'il soit vrai que jamais encore l'Église n'avait agi contre un roi teutsch comme Grégoire VII agissait maintenant contre Heinrich IV, il n'est pas moins vrai, d'autre part, que la cause de l'Église et celle du monde n'avaient jamais encore été si profondément séparées qu'à cette époque, et que jamais encore un roi aussi réprouvé ne s'était trouvé en opposition avec un pape aussi énergique. Ce qu'on ne peut pas non plus nier, c'est que tout dépendait encore de Heinrich; peut-être, par une seule parole amicale, pouvait-il gagner du temps et tout réparer. Bien plus, il est possible que Heinrich, s'il s'était rendu à Rome, et s'il s'était entendu avec le pape, aurait été orné de la couronne impériale, et eût, à son retour, salué sa patrie plus puissant que jamais. Mais lui, le roi, soit qu'aveuglé par son heureuse fortune dans le Teutschland, et entouré des images du mensonge et de l'illusion par les Italiens, il crût n'avoir plus rien à craindre, soit qu'il fût poussé et aiguillonné par son nouvel ami, Otto de Nordheim, il entra dans une violente colère contre l'insolence du chef chancelant de l'Église, dont il renvoya de sa cour les légats avec insulte et mépris (3). D'autre part, il envoya aussitôt à tous les évêques et abbés de l'empire l'ordre de se réunir en concile à Worms le 24 janvier. Car il était résolu à déposer le pape, s'il pouvait le faire, par quelque moyen que ce fût, et il semblait convaincu que de cette mesure dépendait son salut et la stabilité de son empire.

Les évêques obéirent. Presque tous, excepté quelques prélats saxons, accoururent à Worms. Quelques princes laïques se rendirent également dans cette ville, et le roi ne parut pas sans une forte escorte. Lorsque le concile fut ouvert, on vit aussi ce cardinal Hugo, surnommé Blancus, et dont nous avons parlé à plusieurs reprises, entrer en scène avec d'autant plus d'impudence que l'attentat échoué de Cencius avait plus sûrement renversé ses espérances, et que l'excommunication prononcée contre lui par le pape à si juste titre l'avait frappé plus rudement. Il se présenta comme député des cardinaux, du sénat et du peuple de Rome, et soumit aux Pères assemblés un écrit où l'on reprochait tout d'abord au pape Grégoire VII la bassesse de son extraction, où on l'accusait ensuite aussi d'avoir mené une mauvaise vie dès sa jeunesse, d'avoir usurpé le siége apostolique par des voies illégales, d'avoir commis sans cesse les crimes les plus odieux, et de s'être livré aux vices les plus honteux, tels que l'incontinence, le meurtre, le mensonge, la magie et le blasphème; où enfin on terminait, comme par une conséquence naturelle, par affirmer qu'un tel homme devait être et serait facilement renversé du siége de l'apôtre.

Il est difficile que dans toute l'assemblée il se soit trouvé un seul homme qui ait regardé le cardinal Hugo comme un député de Rome, et qui ait cru un seul mot de toutes les accusations portées contre Grégoire, à l'exception peut-être du reproche qu'on lui faisait de l'obscurité de sa naissance. Le roi Heinrich lui-même savait probablement fort bien que tout cet écrit était d'un bout à l'autre une œuvre de mensonge. Mais cet écrit, bien qu'il n'eût pas été rédigé à son instigation, lui fit sans aucun doute plaisir, parce qu'il y voyait un moyen efficace pour atteindre son but; et parmi les vénérables Pères de l'Église régnait un singulier esprit de désordre qui les empêchait tous de voir et d'entendre, et qui les arracha des voies du droit et de la

justice (4). L'un cherchait lâchement à se soustraire à la colère du roi; l'autre visait, avec toute l'adulation d'un courtisan, à la faveur et aux présents; celui-ci, blessé par le pape, aspirait à se venger; celui-là, dans le sentiment de ses fautes, espérait échapper à l'excommunication qui le menaçait. Plusieurs étaient irrités de la sévérité inouïe de Grégoire et des désordres que l'interdiction du mariage des prêtres avait causés parmi le clergé; beaucoup aussi peut-être, jouant un jeu de fausseté, n'avaient d'autre but que de pousser le roi Heinrich dans un abîme de perdition. Ce fut sous l'empire de passions si diverses que l'assemblée prit la résolution suivante : « Celui-là ne peut être pape, ni avoir ou avoir jamais eu le pouvoir de lier et de délier, dont la vie est souillée de tels vices et de tels crimes. » Mais pour que dans la suite aucun des assistants ne pût nier qu'il avait donné son assentiment à cette résolution, chacun fut forcé de donner par écrit une déclaration personnelle portant que de ce moment il refusait toute obéissance à Hildebrand, et ne le reconnaîtrait plus pour pape, ni ne lui donnerait ce titre (5). Deux évêques seulement, Adelbert de Würtzbourg et Hermann de Metz, firent des difficultés. C'était déjà, dirent-ils, une chose fort inconvenante et contraire aux lois de l'Église, que de condamner quelque évêque que ce fût en son absence, sans un concile général, sans avoir entendu des accusateurs et des témoins légitimes et convenables, sans que les crimes dont on l'accusait fussent prouvés; mais contre l'évêque de Rome nul ne pouvait se porter accusateur, ni archevêque ni évêque. Contre ces hommes toutefois s'éleva avec la plus grande opiniâtreté l'évêque Wilhelm d'Utrecht, qui, à cette époque, jouissait d'une grande autorité dans le conseil du roi. « Ils devaient signer, s'écria-t-il, ou se détacher aussitôt du roi, auquel ils avaient juré fidélité. » Intimidés par cette menace, Adelbert et Hermann donnèrent aussi leur signature.

Là-dessus, et au nom de tous les évêques et abbés présents, fut rédigé un écrit insultant, où l'on notifiait à Grégoire VII qu'il eût à quitter aussitôt le siége pontifical, dont il avait pris possession contrairement aux lois de l'Église; car désormais on ne tiendrait aucun compte de ce qu'il ferait, commanderait, déciderait. Puis le roi adressa une lettre au pape; elle avait pour suscription : « Heinrich, roi non par usurpation, mais par une disposition de la grâce de Dieu, non à l'homme apostolique, mais à Hildebrand le faux moine. » Et la même aigreur qui se manifestait dans cette suscription régnait dans toute la lettre. Après avoir reproché au faux moine d'avoir jeté le trouble dans l'Église, d'en avoir maltraité les princes et les serviteurs, de s'être cru seul sage et de n'avoir compté que sur la destruction, il continue en ces termes : « J'ai supporté tout cela, parce que j'avais en vue l'honneur du siége apostolique. Tu as pris mon humilité pour de la crainte, et tu as osé par suite t'élever même contre la puissance royale que Dieu m'a remise, pour me l'arracher. Serait-ce de toi que j'ai reçu l'empire? Les empires et les souverainetés seraient-ils dans ta main et non dans celle de Dieu? Non, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a appelé à la royauté, et il ne t'a pas appelé au sacerdoce. En effet, comment t'es-tu élevé sur ces degrés? C'est par la ruse que tu as acquis l'argent, par l'argent la faveur, par la faveur le fer, par le fer le siége de la paix; et c'est du haut de ce siége de la paix que tu as détruit celle-ci. » Voici comment il termine : « Toi donc, maudit par l'excommunication de tous nos évêques, et aussi par ma sentence, descends enfin; quitte le siége de l'apôtre, afin qu'il se place sur le trône de saint Pierre un autre pontife qui ne noircisse point la religion, mais qui enseigne la véritable doctrine de l'apôtre. Moi, Heinrich, roi par la grâce de Dieu, je te l'ordonne avec tous nos évêques, descends, descends! » De plus, le même roi écrivit une autre lettre au clergé et au peuple de Rome, dans laquelle il leur fait part du contenu de sa lettre au pape, et provoqua l'un et l'autre, dans les termes les plus amers contre Grégoire, à le renverser du siége de l'apôtre, dans le cas où il ne voudrait pas le quitter, pour recevoir un autre pape qu'il leur donnerait de l'avis commun de tous leurs évêques et avec leur assentiment, afin que ce pape guérît les plaies que Grégoire avait faites à l'Église. Enfin des députés furent nommés qui devaient se rendre avec la plus grande promptitude en Italie pour décider les évêques langobards à accéder à la résolution de Worms, et porter ensuite ou envoyer à Rome toutes ces pièces, pour les soumettre au concile devant lequel Grégoire avait assigné le roi.

Il ne pouvait en être autrement; les événe-

ments de Worms devaient confirmer le jeune roi dans sa malheureuse illusion. Il voyait déjà terminé ce qui n'était que commencé. Son dernier grand ennemi, dont on lui avait fait craindre surtout, dont sa mère elle-même lui avait fait craindre la mystérieuse puissance, semblait terrassé dès la première attaque ouverte. Qui donc avait-il encore à redouter maintenant? Sans soin, sans rien pressentir, se livrant à son orgueil et à sa volonté arbitraire, il passa donc le temps de l'assemblée à Worms jusqu'aux fêtes de Pâques. De Worms il retourna aussitôt à Goslar, et là, entraîné par son arrogance et par sa vieille haine, il prit des mesures qui excitèrent la crainte et la terreur, et donnèrent la preuve la plus manifeste que sa colère n'était pas encore apaisée, ou que le feu qui couvait en lui était toujours entretenu. Il fit conduire dans les parties les plus éloignées de l'empire les princes saxons qu'il retenait prisonniers; ses favoris s'emparèrent de leurs biens avec sa permission; ceux qui ne s'étaient pas encore soumis furent menacés du feu, du fer et du bannissement; tous les châteaux qui avaient été détruits furent rebâtis par le travail et aux frais des Saxons et des Thuringiens; de nouvelles forteresses furent fondées, dans toute la Saxe et dans toute la Thuringe, sur les montagnes et sur les hauteurs; dans celles qui se trouvaient en bon état, parce qu'après la soumission des Saxons elles étaient tombées entre ses mains, furent jetées des garnisons : et tout cela se fit avec une telle précipitation et une violence si impitoyable, que la désolation fut grande partout. Mais, pendant son séjour à Goslar et par son ordre, de nouveaux députés vinrent de Cologne, au sujet de la nomination au siége archiépiscopal. Cependant on ne vit paraître que trois ecclésiastiques et un très-petit nombre de vassaux de l'archevêché. Heinrich demanda sèchement à ces hommes leur avis, et déclara aussitôt, sans attendre leur réponse, qu'il leur avait destiné pour archevêque le chanoine Hidolf, et qu'il s'en tenait à ce choix. Et pour terminer vigoureusement ce qu'il avait commencé avec irrésolution, il se rendit en personne à Cologne au commencement du mois de mars. Là il décida d'autant plus facilement l'évêque Wilhelm d'Utrecht, dont nous avons parlé à propos des événements de Worms, à donner la consécration au nouvel archevêque, qu'il promit l'évêché de Paderborn à l'un de ses cousins. Ce fut à Cologne qu'il apprit la mort du duc Gozelo de Lotharingie, qui, selon l'opinion commune alors, avait été assassiné à Anvers à l'instigation du comte Robert de Flandre (6). Et Heinrich, qui avait fait une grande perte dans la personne de cet homme fidèle et distingué, n'hésita pas à suivre l'exemple de son père, en donnant le duché vacant à son fils Kunrad, encore au berceau. Toutefois il donna la Marche d'Anvers à un neveu de Gozelo, à Godefrid, fils du comte Eustache, jeune homme habile, qui dans la suite, surnommé de Bouillon, devint le héros de son siècle; et peut-être lui remit-il aussi l'administration du duché au nom de son fils mineur. Cela se fit à Utrecht, où le roi s'était rendu pour célébrer dans un repos commode les fêtes de Pâques auprès de son ami zélé, l'évêque Wilhelm. Mais ce repos fut troublé d'une manière inattendue; car ce fut là, à Utrecht, qu'il reçut la première nouvelle du résultat de la députation qu'il avait envoyée de Worms en Italie, et cette nouvelle fit évanouir le beau rêve de victoire, de souveraineté et de puissance, par lequel ses yeux avaient été aveuglés jusqu'alors.

Cette députation, dès son arrivée en Langobardie, avait convoqué une assemblée des évêques du pays à Plaisance (7), et leur avait soumis la résolution prise par les évêques teutschs à Worms. Là ce décret fut une joyeuse nouvelle pour tous, ou du moins pour le plus grand nombre. Ils le signèrent, et, l'évêque Denis de Plaisance à leur tête, ils jurèrent, la main placée sur les saints Évangiles, que désormais ils ne reconnaîtraient plus Grégoire VII pour pape et lui refuseraient toute obéissance. Puis ils envoyèrent des députés dans d'autres parties de l'Italie, pour y annoncer ce qui s'était fait à Worms et à Plaisance, et pour inviter et exciter partout tous les évêques et abbés à accéder à ces décrets. Mais à Rome se rendit un ecclésiastique de Parme, nommé Roland, avec la malheureuse mission d'y porter les résolutions des évêques du Teutschland et de Langobardie, aussi bien que les lettres du roi au pape et aux Romains.

Grégoire venait précisément d'ouvrir, dans l'église du Sauveur dite de Constantin, les sessions du concile, auquel s'étaient rendus un grand nombre d'évêques, lorsque tout à

coup Roland, impudent de sa nature, ou insolent par désespoir, se présenta au milieu de l'assemblée. Se tournant vers le pape, et lui tendant les pièces, il s'exprima ainsi : « Mon seigneur le roi et les évêques teutschs et italiens t'ordonnent de quitter aussitôt le siége de saint Pierre, que tu as souillé, et l'Église romaine. » Puis il dit aux ecclésiastiques : « A vous, mes frères, j'annonce que vous devez paraître devant le roi à la Pentecôte prochaine, pour recevoir de sa main un pape et un père; car celui qui est ici ne se conduit pas en pape, mais en loup dévorant. » A peine ces mots furent-ils prononcés, que l'évêque Jean de Porto s'élança de son siége, et courut en s'écriant : « Arrêtez-le! sus sur le scélérat! » Et aussitôt le préfet de la ville, les juges, les vassaux, tous les nobles qui étaient présents, se précipitèrent l'épée nue sur Roland, qui semblait ne pouvoir échapper à la mort. Mais le pape se jeta sur lui, et couvrit de son corps l'homme qui venait de l'insulter, de l'outrager par ses mépris. Et lorsqu'il eut réussi à se faire écouter un instant, il parla avec tant de piété et avec une éloquence si pénétrante, avec tant de calme et de persuasion, que l'assemblée, soulevée d'une manière si terrible, revint aussitôt à la réflexion et à la tranquillité. « Vous, dit-il, fils de la sainte Église du Seigneur notre Dieu, ne troublez pas la paix. L'apôtre dit : Il viendra des temps épouvantables. La parole de Dieu nous crie : Oui, il doit arriver du scandale; mais malheur à l'homme par qui vient le scandale! Elle nous dit encore : Je vous envoie comme des agneaux parmi les loups; ayez donc la prudence du serpent, et soyez sans fausseté comme la colombe. Maintenant que le précurseur de l'Antéchrist s'élève contre l'Église, nous devons déployer cette double vertu. Ce n'est pas là une faute, c'est le secret de la véritable prudence » Tranquillisée par ces paroles, l'assemblée se sépara pour délibérer le lendemain, libre de la passion du premier mouvement, sur ce déplorable message.

Mais avant que, le jour suivant, le pape n'ouvrît la session, arrivèrent déjà des messagers de quelques évêques du Teutschland, qui rejetaient le décret de l'assemblée de Worms, reconnaissaient leur erreur, leur crime, s'excusaient sur la contrainte du moment, et vouaient au saint-père fidélité et obéissance. Grégoire entra avec d'autant plus de confiance dans le concile, où s'était rendu un plus grand nombre d'ecclésiastiques que la veille, et une multitude extraordinaire de laïques. Avant tout il fit lire l'écrit des évêques qui avaient été à Worms; puis, sinon sur la demande, du moins avec l'assentiment général du concile, il frappa d'excommunication l'archevêque Sigefrid de Mayence, et les évêques Wilhelm d'Utrecht et Rupert de Bamberg; quant aux autres personnes qui avaient pris part à la résolution de Worms, il leur fixa un jour où ils devaient présenter leur défense à Rome, s'ils voulaient éviter l'excommunication pour leur révolte contre le siége apostolique. Il fut défendu aux évêques de Langobardie de remplir plus longtemps les fonctions de leur ministère, et tous furent exclus de la communion de l'Église.

Ensuite il lut la lettre outrageante du roi, et dans un discours plein de feu, et avec les expressions les plus énergiques des saintes Ecritures, il parla de la conduite de ce prince, de sa position à son égard, de l'Église et de sa haute mission. « Ce roi, dit-il vers la fin de son discours, a cherché jusqu'à ce jour, par crainte, à couvrir ses embûches par des paroles et des messages perfides, comme par les ténèbres de la nuit la plus profonde. Maintenant il s'est tout à coup montré au grand jour, et a fait voir suffisamment ce qu'il a dans le cœur. Le malheureux ne fait pas attention à ce que la vérité éternelle a dit à notre maître, au prince de l'Église : Sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. En conséquence, mes frères, il est temps maintenant de brandir le glaive de la vengeance, afin que l'ennemi de Dieu et de l'Église soit anéanti, et afin que la tête tombe qui s'est élevée contre la pierre fondamentale de la foi et de toutes les Églises. » Aussitôt toute l'assemblée s'écria : « Saint-père, il t'appartient de faire, dans la personne de ce criminel, de ce tyran, de cet apostat, un salutaire exemple pour tous les temps à venir. Nous te soutiendrons; nous sommes prêts à souffrir la mort. Saisis le glaive, fais justice, afin que le juste se réjouisse et lave ses mains dans le sang du pécheur; arrache-lui la dignité royale, et enchaîne-le par les liens de la malédiction. »

Là-dessus Grégoire se leva, et prononça sur

le roi la malédiction de l'Eglise, peut-être de la manière la plus digne qu'il fût possible de le faire pour un acte si terrible; à savoir, dans une prière adressée à l'apôtre Pierre: « Saint » Pierre, prince des apôtres, penche vers nous » ton oreille, nous t'en supplions; écoute-moi, » moi, ton serviteur, que tu as protégé dès » l'enfance, que tu as délivré des mains des » impies qui me haïssent à cause de ma fidélité » envers toi. Tu m'es témoin, et la mère de » Dieu m'est témoin, et Paul, ton frère entre » tous les saints, que ta sainte Eglise romaine » m'a appelé contre ma volonté à la diriger. » Ce n'est point par le brigandage que je suis » monté sur ton siége; j'aurais mieux aimé » passer ma vie dans le malheur que de m'em- » parer de ton siége par amour de la gloire ou » dans des vues temporelles. Aussi j'ai la foi » qu'il te plaira, par pure faveur et non à » cause de mes œuvres, que le peuple chrétien, » qui est particulièrement soumis à ta con- » duite, m'obéisse à ta place. Et c'est par cette » même grâce que Dieu m'a donné le pouvoir » de lier et de délier dans le ciel et sur la » terre. Dans cette confiance, j'interdis, pour » l'honneur et la défense de ton Église, au » nom du Dieu tout-puissant, Père, Fils et St- » Esprit, comme ton vicaire, j'interdis au roi » Heinrich, fils de l'empereur Heinrich, pour » s'être révolté avec une insolence inouie » contre ton Église, le gouvernement de tout » le royaume des Teutschs et d'Italie. Je délie » tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont » juré ou qu'ils pourront lui jurer encore, » et je défends que qui que ce soit le serve » comme roi; car celui qui cherche à porter » atteinte à l'honneur de ton Église doit » lui-même perdre l'honneur qu'il croit avoir. » Et comme il dédaigne d'obéir en chrétien, » et qu'il n'est pas revenu au Seigneur, qu'il a » abandonné en entrant en communauté avec » des maudits, en commettant beaucoup d'im- » piétés, en dédaignant mes exhortations, tu » en es témoin, en se séparant enfin de ton » Église et en s'efforçant de la diviser, je l'en- » chaîne par les liens de la malédiction en ton » nom, afin que les nations voient et recon- » naissent que tu es Pierre, que sur cette pierre » le Fils du Dieu vivant a fondé son Église, et » que les portes de l'enfer ne prévaudront pas » contre elle. »

Ce fut de ces événements que Heinrich fut instruit à Utrecht par le retour de ses envoyés d'Italie.

## CHAPITRE IV.

EFFETS DE L'EXCOMMUNICATION LANCÉE PAR LE PAPE. — NOUVEAU SOULÈVEMENT DES SAXONS ET DES THURINGIENS. — NOUVELLE CONJURATION DES PRINCES DU TEUTSCHLAND MÉRIDIONAL. — NÉCESSITÉ INEXPRIMABLE DE HEINRICH IV.

L'an 1076.

L'effet que l'excommunication lancée par le pape contre le roi Heinrich IV produisit dans le Teutschland et en Italie fut grand, terrible, prodigieux. Grégoire ne négligea pas un seul des nombreux moyens qu'il pouvait employer pour la porter partout à la connaissane des hommes; et partout où elle fut connue, on fut frappé de stupéfaction, de colère, de joie, de curiosité, d'incertitude, de crainte et d'épouvante. L'homme réfléchi porta avec désolation ses regards vers les jours à venir, en voyant aux troubles affreux qui pesaient sur la vie se joindre encore ce nouveau scandale, qui devait nécessairement leur donner un surcroît incalculable. Et dans le fait il se manifesta aussitôt une grande discorde qui pénétra toutes les relations des hommes, brisa les liens les plus sacrés, sépara le fils du père, et bien plus, jeta plus d'un homme actif dans un malheureux désaccord avec lui-même, parce qu'il fut tiraillé en sens divers par des sentiments contradictoires, religieux et patriotiques. Nulle passion ne fut calmée, nul ressentiment ne fut éteint, nulle haine étouffée, nulle tendance avortée, rien ne fut oublié, si ce n'est peut-être la déposition de Grégoire, qui avait été prononcée à Worms; mais toutes les passions, toutes les tendances reçurent une nouvelle force de l'excommunication fulminée par le pape, de sorte que les relations les plus contradictoires et les plus compliquées semblèrent se résoudre en une seule grande faction : car l'un se déclara pour le trône, l'autre pour l'autel, selon qu'il espérait marcher d'un pas plus sûr, et des deux côtés sans doute on changea de position, si la marche des événements montrait que l'on s'était trompé.

Il ne fallait pas songer à un accommode-

ment. On n'aurait pu le trouver que dans un état de choses tout nouveau pour lequel toutes les conditions manquaient encore, dans la liberté de la vie et des communications d'un côté, et de l'autre dans la liberté des croyances et de la pensée; il aurait fallu renoncer au système féodal, qui s'appuyait sur l'Église, et l'on n'aurait pas dû défendre le système ecclésiastique, lequel s'appuyait sur la féodalité; et pour l'une et l'autre de ces choses les villes n'étaient pas encore assez fortes, et la civilisation était encore trop arriérée pour que la dignité humaine pût être respectée de ceux qui possédaient le pouvoir, ou invoquée par ceux qui étaient soumis à la puissance. Mais la victoire décisive d'un parti sur l'autre n'était pas non plus possible, parce qu'elle eût été contre Dieu et la nature, contre l'esprit qui pénètre la vie des hommes. N'importe à qui elle fût échue, cette victoire; elle eût paralysé le libre développement de l'intelligence, et ôté à la vie sa valeur, son âme. L'autel était beau dans la lutte, parce qu'il nourrissait le feu sacré de la lutte et poussait les hommes à tenter et à déployer la puissance de l'esprit, la force de la parole, la vigueur de la pensée; mais, après la victoire, l'Église, comme elle devait nécessairement être dirigée et gouvernée par des hommes qui étaient les élèves de leur siècle, aurait comprimé l'essor de l'intelligence et entravé la vie par toute sorte de liens. Le trône pouvait briller dans la lutte, parce que la magnificence de l'action et la gloire du succès saisissaient le cœur, enflammaient l'âme, et remplissaient l'imagination de tableaux hardis, et parce que le gain et ses jouissances pouvaient conserver son prix à la possession des biens terrestres et répandre de la sérénité sur la vie; mais, après la victoire, la féodalité, par un brutal asservissement, eût brisé les plus belles forces, anéanti les plus nobles sentiments, et changé la vie de l'homme en celle des animaux. Une fois que l'opposition entre l'Église et le monde avait pris un caractère si prononcé et si tranché que celui qu'elle avait maintenant, la lutte n'était plus une lutte de personnes, mais une lutte de deux pouvoirs ennemis qui, par leur inimitié, ne servaient que l'intelligence, et ne pouvaient achever la liberté de la vie que par leur ruine réciproque. Grégoire et Heinrich disparurent devant cette grande lutte, ils remplirent leur mission en l'amenant et en la commençant. Grégoire pouvait, par la terreur, amener le roi à se soumettre; Heinrich pouvait paralyser, dompter, anéantir le pape; ni l'un ni l'autre de ces événements ne pouvaient rien décider. Quel que fût le plateau de la balance qui s'élevât, cela était indifférent; tant que subsistait un système féodal tel qu'il était et tel qu'il fut, tant qu'il y avait une Église telle que Grégoire la concevait et se la figurait, la lutte devait nécessairement durer, et l'on ne pouvait s'attendre à en voir la fin que lorsque le monde germanique serait devenu assez mûr pour se croire lui-même capable et digne de la liberté civile et religieuse. La manière dont cela se fit par degrés est précisément ce qui donne une haute importance et un côté satisfaisant à la longue et formidable lutte entre l'Église et le pouvoir temporel, qui en elle-même cause une répugnance extrême.

Le roi Heinrich IV, comptant sur les résolutions des conciles de Worms et de Plaisance, paraît avoir reçu la première nouvelle de l'excommunication lancée contre lui par le pape, sinon avec indifférence, du moins sans une grande inquiétude; son ami, l'évêque Wilhelm d'Utrecht, le fortifia dans cette méprisante indifférence. Car Wilhelm traita l'excommunication papale comme une chose ridicule. Il annonça le jour de Pâques à sa communauté que le roi avait été frappé d'excommunication par le pape; mais, dit-il, ce pape avait été excommunié plus d'une fois lui-même par lui et par les autres évêques; c'était un parjure, un adultère, un apôtre de mensonge; aussi sa malédiction était-elle une bénédiction (1). Et sans doute Heinrich fut affermi davantage encore dans sa confiance par la nouvelle que tous les évêques et abbés de Langobardie, dès qu'ils avaient été informés de la conduite de Grégoire, s'étaient réunis en concile à Pavie, et avaient prononcé l'excommunication contre ce pape (2). Il se peut donc bien qu'il ait écrit des lettres à quelques princes ecclésiastiques et laïques, pour leur exprimer ses griefs contre Grégoire et les exhorter à la fidélité et à la persévérance; mais on ne sait point s'il prit quelque mesure particulière. Bientôt, toutefois, il vit tout changer : il vit un tel ébranlement, qu'il ne sut de quel côté se tourner; il vit qu'il ne pouvait compter avec confiance sur aucun évêque, sur aucun prince, sur aucun vassal, tandis que les Saxons se levaient par une nouvelle et terrible révolte.

Il n'avait pour lui que les dispositions de toutes les villes; car les habitants, qui pressaient leur essor, s'inquiétant fort peu du prêtre étranger, livrés aux arts, aux métiers, au commerce, ne cherchaient qu'à se mettre en sûreté contre l'arrogance et la violence de la noblesse, et tournaient leurs regards vers le roi comme vers leur ami, parce que leurs ennemis les plus dangereux, les vassaux grands et petits, ecclésiastiques et laïques, étaient aussi ses ennemis les plus dangereux. Mais Heinrich, trompé par son éducation et par son entourage sur la vie des villes, ne savait pas apprécier leur esprit, quoique Worms et Cologne lui eussent parlé, et il savait bien moins encore arriver à elles pour faire usage de leurs forces.

Durant ces mêmes fêtes de Pâques que le roi passa à Utrecht, et avant même d'avoir reçu la première nouvelle de l'excommunication prononcée par le pape, les ducs Rudolf de Souabe, Welf de Bavière, Bertold de Carinthie, les évêques Adelbert de Wurtzbourg et Hermann de Metz, eurent déjà une entrevue avec quelques autres princes pour examiner ce qu'il y aurait à faire en face des grands désastres qui frappaient la chose publique. Et, dans cette réunion, aucun des princes n'eut l'idée de parler pour Heinrich; bien plus, tous furent unanimes pour élever de graves accusations contre le roi. Ils se plaignirent de sa légèreté, de sa cruauté, de ses liaisons avec les hommes les plus pervers. « Il n'avait profité de sa belle victoire sur les Saxons que pour disposer arbitrairement de la vie et des biens de tous, et pour se livrer à toute sorte de vices. Quiconque avait le malheur de l'offenser ne pouvait conserver la moindre espérance, puisque, contrairement à son serment et à la parole des princes, il se livrait à des actes si odieux et si cruels envers des hommes soumis. Cela devait inquiéter tous les princes de l'empire, mais eux-mêmes particulièrement, puisqu'ils avaient contribué à la soumission des princes saxons. » Et pendant qu'ils étaient encore réunis, et que par leurs discussions ils s'excitaient mutuellement contre le roi Heinrich, ils reçurent d'Italie message sur message au sujet de l'excommunication papale. Ces messages décidèrent de tout. Les princes assemblés formèrent entre eux une conjuration, promettant de rester fermement unis et de ne rien faire que d'un commun avis; d'étendre d'ailleurs le plus possible leur association.

Pendant qu'on travaillait de toute manière à étendre cette conjuration, on fit courir des bruits d'apparitions merveilleuses et d'événements extraordinaires, qui ébranlèrent les esprits des hommes et nuisirent considérablement à la cause du roi. Par une coïncidence singulière, plusieurs princes qui avaient soutenu cette cause avec zèle furent frappés d'une mort soudaine et peu commune; et les ennemis du roi ne manquèrent pas de rapprocher ces morts et de les interpréter. Gozelo, dont nous avons déjà signalé le meurtre, avait été particulièrement gagné au roi par la violation d'un décret du pape; il avait ensuite combattu avec plus de zèle que personne pour la cause du roi; il s'était montré le plus violent ennemi des Saxons; on le considérait même comme le véritable auteur de la déposition du pape à Worms (3) : et maintenant cet homme était mort de la manière la plus singulière, d'une blessure reçue par-derrière, tandis qu'il satisfaisait un besoin naturel, dans le même temps, bien plus, le même jour peut-être où Grégoire prononçait l'excommunication contre le roi. Wilhelm, l'évêque d'Utrecht, avait parlé de cette excommunication avec une insolente arrogance, le jour de Pâques, dans l'église même, et impudemment insulté le pape; mais à peine le roi eut-il quitté Utrecht, que, peu de temps après la fête, Wilhelm tomba dangereusement malade (4). Il croyait voir auprès de son lit des esprits infernaux qui attendaient son âme: il poussait des cris et des gémissements terribles, se déclarait perdu pour l'éternité, repoussait toutes les consolations de la religion comme inutiles pour un maudit, et rendit le dernier soupir dans le délire du désespoir. Il ne pouvait en être autrement : ces faits et d'autres semblables qui arrivèrent réellement, qui, selon la renommée, frappèrent d'une manière tout aussi singulière plusieurs autres amis du roi, durent produire une impression profonde sur les esprits frappés et tendus, et rien ne fut capable d'effacer cette impression. Et bientôt de plus grands événements rendirent témoignage de l'état des choses.

Nous avons raconté plus haut comment, après la malheureuse journée de Worms, Heinrich était retourné à Goslar, et comment de cette ville il avait fait ressentir les effets de son despotisme et d'une méprisante violence à la Saxe et à la Thuringe. Ce qui ne souffre aucun

doute, c'est qu'il fut poussé à cette conduite, dans une grossière illusion, par sa propre haine et par son ressentiment; peut-être aussi n'est-il pas douteux qu'il y fut excité, entraîné, encouragé par son faux ami, Otto de Nordheim. Car Otto, fidèle à ses anciens projets, dévoré de la soif de la vengeance, assuré probablement de beaucoup de ses anciens amis, et prévoyant certainement que la résolution injuste et imprudente du concile de Worms ne manquerait pas de causer des troubles, Otto travailla à rallumer en Saxe le feu de la révolte, et à lui donner sans cesse de nouveaux aliments. Sa première entreprise avait honteusement échoué, parce qu'elle n'avait été que son œuvre et celle des princes conjurés avec lui, et parce que les petits vassaux, les feudataires vulgaires, la grande masse d'hommes, n'y avaient point pris part de cœur et d'âme, mais avaient seulement été soulevés par des mensonges, par des déceptions, par de vaines promesses ou par des menaces. Maintenant il fallait que la multitude fût réduite au désespoir par l'oppression, par la tyrannie et par des mauvais traitements de toute espèce, afin que, pour se soustraire elle-même à un sort cruel, elle fût d'autant plus disposée à le servir, lui et ses complices, et à ne reculer pour eux devant aucun sacrifice. Aussi aveugla-t-il le roi et le poussa-t-il de plus en plus à des actes qui devaient le précipiter dans le malheur et à sa ruine.

Mais plus étaient dures les mesures conseillées par Otto de Nordheim, plus elles flattaient l'esprit d'inimitié dont Heinrich était animé dès son enfance contre les Saxons, que son malheur n'avait fait qu'augmenter et que sa bonne fortune n'avait pas affaibli; aussi Otto sentit sa confiance s'accroître d'autant plus. En conséquence, lorsque, vers le temps de Pâques, il quitta Goslar pour se rendre à Cologne et à Utrecht, il confia au duc Otto la poursuite et l'achèvement des ouvrages commencés en Thuringe et en Saxe, ainsi que l'exécution et l'application de toutes les mesures qui avaient déjà été prises ou qui seraient jugées nécessaires. Il lui ordonna, à ce qu'il semble, d'agir contre les Saxons et les Thuringiens dans cet esprit d'inimitié dans lequel il avait lui-même commencé d'agir. Ainsi, Otto résida dans la Hartzbourg reconstruite, du haut de laquelle il poursuivit son œuvre avec une double ironie, et avec autant de vigueur que de ruse et d'adresse. Partout sur les montagnes et sur les hauteurs étaient placés en observation des hommes armés, pour empêcher toute réunion de Saxons et pour prévenir toute résistance; partout les maisons et les campagnes étaient livrées à la déprédation et au pillage; de lourds impôts étaient exigés et des sommes considérables amassées, en punition de la première révolte. Tout cela se faisait dans un but de bravade et de vexation, afin qu'à tous les Saxons, à ceux des hautes classes comme à ceux des rangs inférieurs, le présent devînt insupportable, et pour qu'à leurs yeux l'avenir fût tout à fait assombri. Pendant ce temps, la conjuration des princes du Teutschland méridional commença à faire sentir son action, et le bruit de la mort épouvantable de quelques amis et partisans du roi commença à exercer son influence. Plusieurs princes à la garde desquels étaient confiés les prisonniers saxons et thuringiens les mirent en liberté à l'insu du roi, bien plus, sans s'inquiéter de lui le moins du monde; ou bien ils leur donnèrent l'occasion de s'enfuir, soit parce qu'ils appartenaient à la conjuration, soit peut-être parce que, dans l'anxiété de leur cœur, ils n'osaient pas rester plus longtemps attachés à la cause du roi. Les princes saxons délivrés retournèrent aussitôt vers leur peuple; et chez leur peuple était arrivé pendant ce temps un événement qui donna à leur apparition plus d'importance qu'elle n'en aurait eu autrement.

Deux fils du comte Gero de Cambourg, de la maison de Wattin, Thiedrich et Wilhelm, s'étaient sauvés au delà de l'Elbe au moment où les autres princes s'étaient soumis au roi. Heinrich avait fait peu d'attention à eux, parce qu'ils ne s'étaient pas encore fait un nom et ne possédaient pas de grands domaines. Mais ils ne détournaient point leurs regards de leur patrie, et voyaient avec douleur les mauvais traitements qu'on lui faisait subir. En conséquence, et comme ils n'avaient point dans l'exil ce qui leur était nécessaire, ils rassemblèrent autour d'eux un certain nombre d'hommes et de jeunes gens qui se trouvaient dans la même position qu'eux, et commencèrent une petite guerre contre les oppresseurs de leur peuple. Leurs tentatives audacieuses eurent un heureux succès et leur valurent un riche butin. Bientôt les vassaux des princes captifs vinrent un à un se joindre à eux, bientôt ils vinrent se

ranger par bandes sous leurs ordres. En peu de temps ils se virent à la tête de troupes nombreuses, de sorte qu'ils ne furent plus réduits à se restreindre à des incursions passagères et à des surprises instantanées, mais purent risquer une lutte ouverte avec d'autant plus de confiance que tous les habitants du pays se montraient empressés à les favoriser et à les aider. Et dans le même temps où les choses en étaient venues à ce point, arrivèrent successivement en Saxe les princes auxquels leurs surveillants avaient donné la liberté, ou qui l'avaient eux-mêmes gagnée par la fuite, et avant tous le Billung, comte Hermann, oncle du duc Magnus, et Thiedrich, comte de Kathelenbourg. Ils accoururent à l'armée nationale, et l'animèrent d'une vie nouvelle et de nouvelles passions; car leur apparition dans un tel moment inspira la joie et l'enthousiasme, et les Saxons crurent y voir la fin de leurs maux et l'aurore de jours meilleurs. Aussitôt les Saxons se levèrent partout, et, leurs princes à leur tête, ils dirigèrent leurs attaques contre les châteaux et les forteresses du sein desquels la désolation s'était répandue sur la Saxe. Et ils réussirent à en prendre quelques-uns d'assaut et à forcer les autres à se rendre. Mais ils furent assez prudents pour ne pas faire de mal aux garnisons qui tombèrent entre leurs mains. Ils leur prirent ce qu'elles avaient, leur firent jurer de ne jamais revenir en Saxe en ennemis, et leur permirent de retourner en paix dans leurs foyers. Mais tout partisan du roi, tout homme qui se montrait défavorable à cette nouvelle entreprise, fut chassé du pays, et ce qui lui appartenait fut détruit ou ravagé.

Du haut de la nouvelle Hartzbourg, Otto de Nordheim était resté tranquille spectateur de tous ces événements, si peut-être il n'empêcha pas les fidèles du roi de se réunir pour la résistance ou de donner du secours aux garnisons. Il continuait la construction de la Hartzbourg et celle d'une autre forteresse sur le Steinberg, tout près de Goslar, et semblait être tout aussi indifférent à la cause des Saxons qu'à celle du roi. Mais enfin les Saxons, soit qu'en réalité ils commençassent à concevoir de la méfiance contre lui, soit que, d'après les conventions faites, ils voulussent désormais lui donner un prétexte de se déclarer contre le roi, lui envoyèrent une députation avec une mission énergique; « Il devait songer à la patrie et à la liberté, et suspendre la construction des forts. Depuis longtemps ses dispositions étaient douteuses. Voulait-il acheter au prix de leur sang la bienveillance du roi, et son propre avantage par la ruine de la Saxe? On pouvait le croire, puisqu'il s'était chargé de la souveraineté sur toute la Saxe, puisqu'il était devenu en Saxe le bourreau royal, et qu'il menait à fin avec une cruauté plus grande encore ce que le roi avait médité avec tant de cruauté. Il devait effacer cette tache odieuse de son honneur et de sa gloire en accourant au secours de son peuple, qui cherchait à reconquérir les armes à la main sa patrie et sa liberté. S'il ne se rendait pas à cette sommation, ils détruiraient tout ce qui était à lui, et le chasseraient du camp de son peuple dans l'exil, comme traître à la patrie, comme un lâche transfuge. » A ces avis Otto répondit avec bienveillance : « Ils n'avaient qu'à se tranquilliser et à se rappeler qu'il y avait encore des princes saxons dans les prisons du roi. Il allait envoyer de suite un message au roi pour que celui-ci mît les princes en liberté, rasât les forteresses, et rendît au peuple saxon sa liberté, les droits et les lois de ses aïeux. Si le roi accédait à ces réclamations, le but était certainement atteint tout à fait, et il n'était nul besoin d'une lutte sanglante; si au contraire, le roi les rejetait, rien ne l'empêcherait, ni les dehors de l'honneur, ni le serment, ni le danger de mort, de défendre, de favoriser, de protéger la cause de sa patrie et de ses proches. » Et en effet, comme il l'avait promis, il envoya aussitôt une ambassade au roi; mais les instructions de celle-ci sont inconnues. Tout ce qui est certain, c'est que, sans attendre la réponse de Heinrich, il fit sortir la garnison des deux forteresses, et se joignit sans autre hésitation aux Saxons, à son peuple. C'est ainsi que toute la Saxe et toute la Thuringe se détachèrent du roi, tandis que d'autres princes de l'empire, laïques et ecclésiastiques, continuaient leurs menées secrètes, et propageaient leur conjuration dans l'empire, ou cherchaient à se réconcilier et à s'entendre avec le pape.

Mais, devant ces grands mouvements et devant tant d'intrigues et de secrètes menées, le malheureux roi a disparu en quelque sorte de l'histoire. Les écrivains ne savent point, ou n'ont pas jugé qu'il valait la peine de dire où il était ni ce qu'il faisait. Probablement toute-

fois il se sentait effrayé, stupéfait, tiraillé par diverses passions, sans savoir quelle voie il devait suivre. Peut-être flotta-t-il dans l'incertitude, jetant l'ancre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais, de quelque côté qu'il se tournât, il marchait sur un sol creusé qui menaçait d'écrouler, et, de quelque côté qu'il jetât l'ancre, il ne trouvait pas de fond. Le monde que tout récemment il s'était construit dans ses rêves riants s'était encore une fois écroulé, et il se voyait avec effroi environné de ses immenses décombres.

Le jour de la Pentecôte il se trouvait à Worms. Là il attendit les princes de l'empire : car il les avait invités à s'assembler autour de lui en diète solennelle, afin de délibérer avec lui sur les affaires de l'État. Et dans le fait aussi un grand nombre de princes ecclésiastiques et laïques ne manquèrent pas de répondre à son appel; mais tous, à l'exception peut-être de ceux qui étaient atteints eux-mêmes par l'excommunication papale, n'étaient venus que pour s'éclairer eux-mêmes sur le véritable état des choses, et l'on n'y vit point paraître un seul des ducs de l'empire. Aussi la délibération que Heinrich avait projetée ne put-elle nullement avoir lieu : car si en temps de paix ces ducs donnaient d'ordinaire le suffrage décisif dans les affaires publiques, ils étaient, dans ces jours d'orage, la terreur de l'empire (5), et personne n'osait parler lorsqu'ils se taisaient. Dans la douleur de voir échouer tous les moyens de s'entendre, le roi indiqua une nouvelle diète qui devait avoir lieu à Mayence (12), et ajouta à cette assignation la prière la plus instante adressée aux ducs, de ne pas abandonner, dans de si grands dangers, sa personne et la cause de l'empire, et ne point rendre impossibles par leur absence tous les moyens de détourner le mal et toute délibération. Mais pas un seul n'écouta ces supplications elles-mêmes. Bien plus, parmi les princes qui s'étaient trouvés à Mayence eut lieu un nouveau scandale; car aux querelles qui divisaient les Teutschs entre eux on mêla publiquement pour la première fois l'excommunication fulminée par le pape, et par là ces querelles furent envenimées beaucoup plus qu'elles ne l'avaient été jusqu'alors. En effet Udo, archevêque de Trèves, s'était rendu à Rome pour se justifier devant le pape de la part qu'il avait prise à la résolution du synode de Worms, et se soumettre au siége apostolique. Revenu maintenant de Rome, et fier de sa position à l'égard du pape, il refusa d'avoir rien de commun avec les archevêques de Mayence et de Cologne, ou avec tout autre qui vivrait en contact avec le roi, parce que tous étaient, comme le roi lui-même, sous le poids de l'excommunication de l'évêque de Rome. A peine, dit Udo, avait-il obtenu du pape, à force de prières, la permission de parler au roi; mais, au-delà, il ne lui était accordé nulle communauté, ni pour manger ni pour boire, ni pour prier, ni pour toute autre chose. Cette déclaration du prêtre justifié excita l'horreur et le désespoir. Tous ceux qui se tenaient pour purs s'esquivèrent l'un après l'autre du palais, pour n'être point souillés par la présence du maudit. Il ne fut pas non plus possible de les décider à revenir; car, dirent-ils, il valait mieux offenser le roi qu'offenser Dieu. Les archevêques et les évêques qui étaient désignés comme maudits entrèrent, il est vrai, dans une grande colère; ils crièrent, firent du bruit, menacèrent; ils déclarèrent que l'excommunication prononcée par le pape était illégale, que c'était un acte de fureur sauvage; ils accusèrent l'archevêque de Trèves et ses compagnons de mensonge et d'hypocrisie; selon eux, ils n'avaient d'autre but que de jeter le désordre dans l'empire et de déshonorer la dignité royale; ils ne faisaient valoir l'autorité du pape que pour couvrir du manteau de la religion leur haine contre le roi. Mais, en agissant ainsi, leur âme était pleine d'incertitude et d'anxiété, et tout leur bruit n'aboutissait à rien. L'assemblée de Mayence se sépara donc comme s'était séparée celle de Worms, sans que l'on fût arrivé à aucun résultat.

Désormais il ne restait guère au malheureux roi d'autre moyen de s'entendre avec les Saxons révoltés et avec les princes conjurés, s'il était impossible de s'assurer la médiation des princes saxons qui étaient encore retenus dans les fers. Déjà on l'avait pressé de plusieurs manières et de toutes parts de mettre ces Saxons en liberté, puisqu'après tout leur captivité servait à beaucoup de prétextes pour justifier ou excuser leur inimitié contre lui. Il résista longtemps toutefois à cette sagesse; bien plus, il somma à plusieurs reprises les hommes auxquels il avait confié les prisonniers d'exercer à leur égard la surveillance la plus sévère; car il considérait les prisonniers comme des otages, comme des gages de la pos-

sibilité d'une paix, et il ne voulait pas laisser échapper de ses mains la dernière branche à laquelle il s'était rattaché. Mais par là il ne faisait que donner à ses ennemis un nouvel aliment à leurs calomnies; car ils se récrièrent tout haut sur son entêtement, et l'accusèrent impudemment d'être altéré de sang, et de méditer le cruel projet d'ôter la vie à ses captifs. De tels cris, de telles accusations augmentèrent encore le nombre des ennemis du roi. Mais enfin un événement tout particulier détermina le roi à prendre une autre résolution, et ensuite on vit clairement que par cette résolution même rien n'était gagné.

Parmi les prisonniers, en effet, il s'en trouvait un qui était plus particulièrement cher aux Saxons, et plus odieux que tous les autres au roi : c'était l'évêque Burchard de Halberstadt, homme dont l'esprit était assez riche pour déployer dans les choses temporelles la plus grande astuce, l'énergie et le goût des combats, et pour répandre pourtant autour de lui les apparences de la sainteté comme prêtre; l'un des auteurs de la première conjuration en Saxe, et l'un des fauteurs les plus infatigables du mal. Heinrich avait remis cet homme à la garde de son fidèle ami Rupert, évêque de Bamberg; mais comme il craignait qu'il ne fût pas assez en sûreté sous cette surveillance, il l'avait fait amener à sa propre cour pour l'avoir lui-même sous les yeux. Comme là même toutefois il pouvait devenir à charge, Heinrich songea à confier cet évêque à son beau-frère Salomon, qui s'était emparé de Presbourg, et qui combattait et négociait tout à la fois avec le roi Géisa. Un vassal bavarois, Udalrich, en qui le roi avait une grande confiance, devait escorter le prélat; mais en chemin l'évêque réussit à gagner le prélat. Udalrich conduisit celui-ci dans un château fort qui lui appartenait, lui procura un déguisement, et le renvoya en Saxe. Burchard rejoignit heureusement son peuple, que sa présence remplit de joie, et fit passer dans l'âme des Saxons tout le ressentiment qui agitait la sienne.

Convaincu par cet événement que la liberté serait successivement procurée à tous les prisonniers, Heinrich les fit tous venir à Mayence. Les plus importants d'entre eux étaient l'archevêque de Magdebourg, les évêques de Mersebourg et de Meissen, le duc Magnus de Saxe et le comte palatin Friedrich. Le roi reçut avec bienveillance et bonté ces princes et leurs compagnons. « Se rappelant leur naissance, dit-il, et leur vertu, qui pouvait servir à l'honneur et à l'appui de la chose publique, il avait résolu de leur pardonner tout ce qu'ils avaient fait contre lui, et de leur donner aussitôt la liberté, sans autre condition que de lui être désormais, et en toute vicissitude des choses, fidèles et dévonés, et de lui assurer leur assistance pour rétablir l'ordre dans l'empire, et pour calmer les factieux, ces hommes surtout qui agitaient journellement par des luttes intestines le peuple saxon, peuple simple et peu familiarisé avec les mauvais artifices. S'ils lui faisaient cette promesse et la remplissaient fidèlement, ils tiendraient le premier rang parmi ses amis, et chaque fois qu'il en trouverait l'occasion, il les récompenserait et les honorerait par sa munificence royale. » Les princes, enchantés d'une telle proposition, donnèrent volontiers leur parole, et la confirmèrent plus d'une fois par les serments les plus solennels. Puis, l'esprit satisfait, ils retournèrent chacun de son côté vers leur peuple sous une escorte royale.

Heinrich se fia à la parole jurée, ou sembla du moins s'y fier, parce qu'après tout il ne lui restait plus d'autres ressources. Il avait même encore foi au duc Otto de Nordheim, parce que ce prince, tant qu'il y avait encore des princes saxons au pouvoir du roi, croyait nécessaire de parler toujours encore au roi de sa fidélité, et de représenter ses communications avec les Saxons comme un simple artifice. En conséquence, avant même la délivrance des princes saxons, Heinrich avait envoyé à Otto l'ordre de se réunir à lui à Salfeld, pour délibérer verbalement sur les mesures à prendre ultérieurement. Mais maintenant qu'il avait reçu le serment de tant de princes saxons, il crut pouvoir atteindre le but plus facilement et plus vite en agissant avec promptitude. Il ne se rendit donc pas en personne à Salfeld au jour fixé, mais il fit dire au duc Otto, qui était réellement venu à Salfeld, parce que sans aucun doute la délivrance des princes saxons ne lui était pas encore connue, et parce qu'il désirait maintenir le roi dans l'illusion; il lui fit dire de mener dans la Marche de Misnie le plus grand nombre de gens de guerre qu'il pourrait; qu'il s'y joindrait à lui avec une armée bohème, pour entrer ensuite avec lui en Saxe et étouffer la révolte excitée par les fils de Géro. Otto promit de se trouver

au temps fixé dans la Marche de Misnie. Comptant sur cette parole, le roi adressa aux princes qu'il venait de rendre à leurs foyers sur la foi de leur parole et de leur serment, la prière la plus instante de se tenir prêts pour la même époque avec leurs vassaux et leurs hommes obligés au service, afin de soutenir son entreprise; et lui-même courut en Bohême en secret, et seulement avec un petit nombre d'hommes d'armes. Le duc de ce pays, Wratislav, averti d'avance, avait déjà rassemblé son armée; en conséquence et sans s'arrêter, le roi entra par les montagnes de Bohême en Misnie. Mais Otto de Nordheim ne se montra pas, et tous les autres princes ne se montrèrent pas non plus. Otto fit annoncer au roi ce qui suit par l'évêque Eppo de Zeitz, qui avait négocié avec lui à Salfeld au nom du roi, et qui vraisemblablement avait été de nouveau envoyé vers lui. « Il avait remis entre ses mains, entre les mains du roi, ce qui devait servir à son honneur et au salut de l'empire; mais comme lui, le roi, écoutait plutôt de stupides flatteurs que lui, et avait plus de confiance aux Bohêmes qu'aux Teutschs, il n'avait qu'à achever ce qu'il avait commencé; lui, Otto, ne voulait partager ni sa gloire ni sa honte. De plus, le roi avait violé la parole qu'il lui avait donnée, parce qu'au lieu de suivre son conseil il entreprenait une œuvre impie et ignominieuse; en conséquence il se croyait également dégagé de son serment, et il chercherait désormais à défendre de toutes ses forces, par les armes et par toutes ses ressources, la juste cause de son peuple. » Quant aux autres princes dont Heinrich avait réclamé le secours, voici la réponse qu'il en reçut: « Malgré leur bonne volonté, ils étaient hors d'état de rien faire pour lui: leurs vassaux leur refusaient un déplorable service contre leur patrie et contre leurs proches. » Et dans le fait maintenant tout le peuple de Saxe et de Thuringe (c'était là l'effet des menées d'Otto de Nordheim) se tenait comme un seul homme, plein de haine et de ressentiment, contre le roi Heinrich. Ce fut avec de terribles menaces contre leurs propres princes qu'ils demandèrent à être conduits contre leur cruel oppresseur; et ce fut en grandes masses, ayant à leur tête les fils de Gero avec sept mille hommes de cavalerie légère, qu'ils se précipitèrent dans la Marche de Misnie pour tirer vengeance de cette invasion impie. Et Heinrich n'eût pas échappé à sa perte devant de telles masses animées d'un tel esprit, si un débordement de la Mulde n'eût arrêté la marche des Saxons et des Thuringiens, et ne lui eût permis de retourner en Bohême. Là-dessus furent détruits par les Saxons les forts que Wratislav avait bâtis ou occupés dans la Marche de Misnie, et le jeune Ekbert fut mis en possession du markgraviat. Quant au roi, pénétré de douleur et de honte, abattu, brisé par le désespoir, il accourut par la Bavière à Worms, ville où il pouvait espérer trouver encore de la fidélité et quelque repos. C'était au commencement du mois d'août 6).

## CHAPITRE V.

### LES PRINCES A TRIBUR; LE ROI A OPPENHEIM. — ÉLOIGNEMENT DE HEINRICH DE L'EMPIRE ET SOUMISSION DU TRÔNE ROYAL AU SIÉGE PAPAL PAR LES PRINCES TEUTSCHS. — LE ROI DEVANT LE PAPE A CANOSSA.

De l'an 1076 à 1077.

Le pape Grégoire VII suivait sans aucun doute avec la plus grande attention les déplorables événements du Teutschland; certainement aussi il fut instruit de tout avec la plus grande exactitude; mais il s'abstint scrupuleusement de s'en mêler officiellement. Dans le fait aussi il pouvait attendre le développement des choses sans avoir à craindre d'être oublié. Sa cause ou la cause de l'Église était gagnée contre le roi Heinrich, puisqu'il ne se trouvait pas un seul homme, ecclésiastique ou laïque, qui osât se charger de défendre sa déposition par le concile de Worms, et puisque pour cette raison même il continuait à être considéré par tout le monde chrétien comme le légitime évêque apostolique. Précisément pour cela il pouvait attendre avec confiance deux choses: d'abord, que les évêques et abbés qu'il avait frappés ou menacés d'excommunication reviendraient bientôt à lui avec humilité, pour être délivrés de la malédiction ou pour l'éviter: et cette attente fut remplie plus tôt qu'il ne l'avait espéré; en second lieu, que le roi Heinrich sentirait aussi combien était insupportable le poids qu'il avait attiré sur lui par l'excommunication, et que, fui et abandonné comme maudit, il comparaîtrait à son tour avec humi-

lité devant lui, pour reconnaître sa soumission et sauver sa couronne et son empire: et l'accomplissement de cette espérance n'arriva pas moins vite. Sans doute beaucoup d'hommes, dès qu'ils se furent remis de leur premier étourdissement, commencèrent à réfléchir sur les relations de la vie civile avec l'Église. Ce qu'il y avait de nouveau et d'insolite dans la conduite du pape ramena ces hommes tantôt vers l'histoire des temps passés, tantôt vers l'étude de la nature et de l'essence de ces relations, et il s'éleva toute sorte de doutes qui ne furent pas sans une grande importance pour le développement de l'intelligence. Plus d'un esprit ne put se persuader qu'il fût permis au pape, chef suprême de la société ecclésiastique, de frapper d'excommunication le roi ou l'empereur, chef suprême de la société civile, suzerain du pape, protecteur de toute la société ecclésiastique. D'autres pensaient, il est vrai, que, comme membre de l'Église, un empereur même ou un roi était l'égal de tous les autres membres de l'Église, et que le Sauveur du monde, en donnant à l'apôtre les clefs du royaume des cieux et le pouvoir de lier et de délier, n'avait excepté ni l'empereur ni le roi; mais ils croyaient qu'il fallait distinguer l'homme du roi; que le premier était soumis au pouvoir de l'Église, et devait subir les peines de l'Église pour ses crimes, ses vices et ses péchés; que, quant aux fautes commises par le roi dans la société civile, elles regardaient la société civile, et non l'Église et le pape son chef; qu'en conséquence le pape pouvait bien prononcer l'excommunication contre un empereur ou un roi, si celui-ci menait une vie contraire aux lois chrétiennes, et sans doute aussi s'il empiétait sur l'Église; mais qu'il ne pouvait ni ne devait d'autre part le déclarer déchu de l'empire, de la couronne, ni délier du serment de fidélité ceux qui lui avaient juré ce serment; que cela ne servirait qu'à causer des malheurs et des désastres, et qu'à jeter le désordre dans les consciences; que l'homme frivole, impudent ou criminel foulerait avec joie son serment aux pieds, pour atteindre le but de ses passions personnelles; que l'homme d'honneur au contraire, l'homme droit et loyal, resterait fidèle à son serment et ne tiendrait compte d'aucune sentence papale. On pouvait tenir compte à la papauté, pour l'avenir, de ces pensées et d'autres semblables, qui ne se dégagèrent clairement que par degrés, et encore chez des individus seulement; elles ne firent rien perdre à Grégoire VII, ni rien gagner à Heinrich IV. Grégoire n'avait même pas besoin de faire ce que d'ailleurs il ne manqua pas de faire, de défendre ou de justifier sa conduite aux yeux du monde, en la représentant comme juste, comme conforme à la nature des choses, aux doctrines des saintes Écritures, aux lois de l'Église (1); il se serait maintenu même sans cette tentative. Son silence déjà parlait pour lui contre Heinrich; le doute déjà élevé par des hommes intelligents sur la légalité et la convenance de sa conduite était pour lui une victoire sur Heinrich. Car, tandis que ces hommes intelligents réfléchissaient et travaillaient, tandis qu'ils s'efforçaient de découvrir un moyen de concilier le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, la vie poursuivait son cours sans pouvoir être arrêtée, et les passions se déchaînaient, et les événements se précipitaient vers le dénoûment et vers le fait, et produisaient de nouveaux événements qui ne dominaient pas moins Grégoire VII que le roi. Ce qui manquait en poids à l'excommunication papale fut suppléé par le ressentiment des Saxons, et ce qu'il pouvait y avoir de blâmable dans ses prétentions fut couvert par la conjuration des princes du Teutschland méridional. Heinrich tomba au pouvoir de l'Église comme le poisson dans le filet, et ce furent les princes teutschs qui levèrent le filet pour le déposer aux pieds du pape.

Dans le même temps en effet où Heinrich entreprit sa malheureuse expédition par la Bohême contre les Saxons, les ducs Rudolf, Welf, Bertold, et leurs conjurés, eurent une entrevue à Ulm pour délibérer sur les moyens d'avancer leur œuvre de trahison. Vraisemblablement ils se trouvaient encore à Ulm lorsque le roi fut réduit à prendre honteusement la fuite; et ce fut encore là qu'ils reçurent une députation des Saxons qui leur apporta la nouvelle de leur succès, de leur colère, et de leur résolution de renverser le roi du trône (2). Une nouvelle de cette nature ne pouvait être dédaignée par les conjurés. D'une part, ils devaient la trouver satisfaisante, parce qu'elle assurait le succès de leur entreprise, qui était de déposer le roi; mais, d'autre part, elle faisait prévoir de nouveaux troubles. Rudolf de Souabe tenait toujours sa main étendue vers la couronne; Welf de Bavière ne songeait

point à renoncer à son duché. Mais Otto de Nordheim, placé encore une fois à la tête des Saxons, avait porté ses désirs vers le pouvoir suprême, et, si ce pouvoir lui échappait, il était impossible de lui donner un dédommagement moindre que le duché de Bavière. Cependant on ne pouvait repousser les Saxons, car les Saxons se tenaient sous les armes, libres et unis entre eux; à tout roi élevé sans leur assentiment ils n'eussent pas opposé une moindre résistance qu'au roi Heinrich. Il était d'autant plus nécessaire d'étendre le plus possible le champ des intrigues, afin que le nombre des chances fût plus considérable, et que l'on n'ôtât à personne l'occasion de poursuivre son but. Mais, avant tout, il dut paraître convenable à tous de gagner le pape, de reconnaître sa sentence pour valable, afin que la déposition du roi par le pape reçût son accomplissement, afin que de cette manière du moins le trône fût vacant, et qu'il fût possible à un autre d'y prendre place. On résolut donc que le 16 octobre une nouvelle assemblée aurait lieu à Tribur pour rétablir enfin la paix troublée dans l'Église; à cette assemblée devaient être invités les princes de tous les pays teutschs, et en même temps le pape devait être prié de venir en personne, ou du moins d'envoyer des légats, pour favoriser et activer cette œuvre pieuse. L'une et l'autre chose furent faites.

Dans cet état de choses, l'archevêque de Mayence et plusieurs évêques qui jusqu'alors avaient encore tenu pour le roi Heinrich reconnurent qu'ils se trouvaient du côté où il y avait le plus de danger et le moins de perspective d'honneur et de profit. Ils crurent donc, pour ne rien négliger, devoir bientôt retourner leur manteau de l'autre côté. Ils se détachèrent du roi, et Sigefrid tout le premier; ils se joignirent à la ligue des traîtres, et montrèrent contre le roi un zèle qui était d'autant plus ardent, que ces hommes, restés plus longtemps en arrière, désiraient plus vivement prendre place au premier rang, pour ne pas en être pour leurs frais peut-être. En même temps ils cherchèrent à rendre satisfaction au pape, afin que, tout en travaillant à ce qu'ils appelaient la réforme de l'empire, ils ne restassent pas exclus de la magnificence de l'Église. Cela est à peine possible : Grégoire a ressenti un profond mépris pour ces hommes de l'égoïsme, du mensonge et de la trahison, qui se faisaient sans cesse un jeu impie de l'honneur, du serment et de la fidélité, et qui, semblables à des girouettes, se tournaient toujours du côté d'où soufflait le vent de la fortune. Mais que lui restait-il? Pouvait-il changer ces hommes, princes dans l'Église et dans l'Empire? ou bien pouvait-il s'en débarrasser? En face d'eux peut-être il fut confirmé davantage encore dans la pensée de la nécessité de la domination de l'Église sur le monde par le pape, parce qu'en effet il pouvait bien être de plus en plus fortifié dans la conviction que le sort des peuples ne pouvait point rester en de telles mains; et, pour l'en arracher, il fallait se servir des peuples eux-mêmes. Il s'apaisa donc sans peine, et résolut d'accueillir de nouveau les schismatiques; il ne dédaigna pas d'envoyer à l'assemblée de Tribur deux légats avec une lettre adressée à tous les Teutschs, grands et petits. Ces légats étaient le patriarche Sigebard d'Aquilée, et Altmann, évêque de Passau, accompagnés de quelques pieux laïques.

A Tribur s'assemblèrent, au jour fixé, les princes teutschs, ecclésiastiques et laïques, de tous les pays teutschs, en grand nombre et avec des troupes considérables, et les légats du pape y arrivèrent aussi en temps utile. Ceux du Teutschland méridional allèrent au-devant des Saxons et des Thuringiens pour les recevoir et faire cesser toute discorde, dans la pensée commune de renverser le roi Heinrich du trône avec une entière unanimité. Les premiers princes se donnèrent mutuellement le baiser de paix; Otto de Nordheim et Welf eux-mêmes s'embrassèrent; et les inférieurs, à l'aspect de cette cordialité entre les plus grands, où ils voyaient non l'hypocrisie et le mensonge, mais la vérité et la loyauté, se reconnurent volontiers comme membres d'une même nation : le Souabe embrassa le Saxon, le Saxon le Souabe comme son frère, et tous versèrent des larmes de joie dans leur vive émotion. De leur côté, les légats du pape refusèrent d'avoir rien de commun avec quiconque avait eu des relations verbales ou effectives avec le roi Heinrich, ou avec tout prêtre marié, ou même avec tout prêtre qui avait acheté la consécration à prix d'argent ou de présents, jusqu'à ce qu'il eût reconnu son crime, témoigné son repentir, et obtenu de l'évêque Altmann la levée de l'excommunication. Lorsque cette affaire, dont la

passion du moment semble avoir empêché d'apprécier toute l'importance, fut terminée, et que par là le but de Grégoire fut singulièrement avancé, commencèrent les discussions au sujet du roi et de l'empire; mais elles ne marchèrent pas aussi vite que les ennemis de Heinrich s'y étaient attendus, et elles n'eurent pas non plus le résultat sur lequel ils avaient compté. Car ils avaient cru, sans aucun doute, que le pape, dans la chaleur de son zèle, exigerait avec force et énergie que le roi, frappé par lui d'excommunication et déclaré déchu du trône, fût mis de côté le plus tôt possible, et qu'un nouveau roi serait aussitôt élu. Mais, dans la lettre présentée par les légats, le pape se montrait si tranquille, si réfléchi, et si peu hostile au roi Heinrich; bien plus, il montrait une froideur si amère à l'égard des princes eux-mêmes, à l'égard des conjurés qui avaient amené cette assemblée, que les chefs se firent difficilement illusion (3).

« Heinrich, était-il dit dans cette lettre, était sans doute enchaîné par les liens de l'excommunication et dépouillé de la dignité royale; mais Dieu était témoin que le pape n'avait été poussé ni par un orgueil mondain, ni par une ambition brutale, mais simplement par sa sollicitude pour le saint-siége et pour l'Eglise universelle. Il les priait donc, au nom du Seigneur Jésus, de l'accueillir avec bienveillance, s'il revenait de tout cœur à Dieu, et de déployer à son égard non-seulement la justice, mais encore la miséricorde, ce qui couvre beaucoup de fautes. Il les priait de se rappeler la faiblesse de la nature humaine et la fragilité dont personne n'est exempt. Ils devaient se souvenir avec piété du père et de la mère de Heinrich, que, dans ces temps, personne n'égalait en dignité pour gouverner l'empire. Ils devaient éloigner de lui les mauvais conseillers qui, frappés, pour leur simonie, de la malédiction de l'Église, ne rougissaient pas de déshonorer leur propre seigneur. Ils devaient lui donner des conseillers qui n'aimassent pas seulement leur propre bien, mais qui l'aimassent lui-même et préférassent Dieu à tout avantage terrestre. Désormais il ne devait point considérer la sainte Église comme une servante soumise, mais comme une souveraine placée au-dessus de lui. Il ne devait point, animé par l'esprit d'arrogance, défendre de vieilles coutumes qui avaient été introduites contre la liberté de l'Église (4), mais suivre les préceptes des saints Pères, que Dieu a instruits pour notre salut. Si Heinrich le tranquillisait, lui, le pape, comme c'était son devoir, sur ces réclamations et sur d'autres qui pouvaient être faites à bon droit, ils devaient lui envoyer aussitôt des députés exprès, afin qu'il pût délibérer avec eux sur ce qu'il y aurait à faire ultérieurement; seulement personne ne devait prendre sur soi de relever Heinrich de l'excommunication avant qu'ils n'eussent obtenu l'assentiment du siége apostolique à cet égard. Si au contraire Heinrich ne revenait pas franchement à Dieu, il fallait, avec l'aide de Dieu, chercher un autre roi qui promît de faire droit à ces réclamations. Mais, afin qu'il pût confirmer leur choix, en cas qu'il devînt nécessaire, par la puissance apostolique, ils devaient faire connaître le plus promptement possible la personne, ainsi que ses mœurs et sa conduite. Il serait convenable aussi de consulter l'impératrice Agnès, dès qu'ils auraient pris la ferme résolution d'éloigner du trône le fils de cette princesse, et de prendre l'avis du pape lui-même au sujet de l'homme qu'ils auraient choisi pour gouverner l'empire. »

Cela est hors de doute, ces termes, qui semblaient prouver clairement que le pape pensait maintenir le roi sur le trône, ne purent causer que de l'abattement et jeter le désordre dans l'assemblée. Les grands seigneurs Rudolf, Otto, Welf, durent se sentir profondément blessés et se trouver dans un grand embarras. De même que l'eau fuyait les lèvres altérées de Tantale, de même échappait de leurs mains la couronne de l'empire teutsch, qui avait paru si assurée à l'un d'entre eux, qu'ils avaient déjà fait un arrangement sur la position que prendrait à l'égard du nouveau roi celui que le sort n'aurait pas favorisé (5). Ils ne savaient plus quelle résolution prendre. Sept ou dix jours se passèrent en vaines paroles, et sans doute aussi en scènes orageuses. Toutes les plaintes, tous les griefs, toutes les accusations vraies et fausses qui avaient été élevées précédemment contre Heinrich, furent reproduites avec un redoublement d'aigreur, et répétées pour prouver aux légats du pape que, par l'audace de ce seul homme, le sacré et le profane, les choses divines et les choses humaines, permises et défendues, avaient été mêlées et confondues, et que par conséquent cet homme devait être sans re-

tard et pour toujours éloigné de l'empire. Mais les légats s'en tinrent rigoureusement à leurs instructions; ils résistèrent à une semblable résolution, et refusèrent leur consentement à une nouvelle élection, tant que Heinrich ne se serait pas déclaré. Et les princes teutschs s'étaient eux-mêmes lié les mains. Ils avaient reconnu au pape le droit d'excommunier le roi et de le déposer : comment eussent-ils osé élire un nouveau roi sans l'assentiment du pape? Dans le fait les Saxons offrirent d'élever un Souabe sur le trône, et les Souabes se déclarèrent prêts à saluer roi un Saxon; mais, en pensant au redoutable prêtre de Rome, chacun se sentit empêché d'accepter une faveur si équivoque.

Mais ces retards donnèrent précisément aussi au roi Heinrich le temps et l'occasion de se rappeler au souvenir de l'assemblée de Tribur, et d'augmenter peut-être encore par là la confusion. En effet il avait rassemblé autour de lui avec leurs vassaux le petit nombre de princes ecclésiastiques et laïques qui ne l'avaient pas encore abandonné. C'étaient l'archevêque de Cologne, les évêques de Verdun, de Bamberg, de Strasbourg, de Bâle, de Spire, de Lausanne, de Leitz et d'Osnabrück, les comtes Udalrich de Cosheim, Eberhard de Nellembourg, Hartmann, et quelques autres dont les noms ne nous ont pas été transmis. De plus, beaucoup d'individus, jeunes gens et hommes faits, se joignirent peut-être à lui et lui formèrent un corps franc dans son malheur. Il avait réuni tous ses fidèles dans un camp à Oppenheim, en face de Tribur, tandis que Worms, sa ville fidèle et chérie, était confiée à une vaillante garnison. D'Oppenheim le roi envoyait presque chaque jour des députés à Tribur vers les princes assemblés. Nous ne connaissons ses communications qu'en général; mais il résulte avec la dernière clarté, des détails qui nous ont été conservés, que Heinrich était profondément pénétré de la grandeur et de la dignité de l'empire teutsch, et qu'il mit tout en œuvre pour amener les princes teutschs au sentiment de la honte dont ils se couvriraient s'ils laissaient la couronne teutsche à la merci du prêtre de Rome, et s'ils soumettaient l'empire au siége papal. Toutefois il ne disait pas un mot du pape, ni de ses relations à son égard; sans doute parce qu'il ne voulait pas, comme homme et comme chrétien, se fermer à lui-même les voies du retour dans la communauté du Seigneur. Il promettait de changer et de corriger tout ce qui leur avait déplu; il promettait d'effacer durant toute sa vie, par des bienfaits, le souvenir des anciennes injures; il promettait de ne rien entreprendre à l'avenir sans leur avis dans l'administration des affaires publiques; enfin il alla jusqu'à se déclarer prêt à renoncer tout à fait au gouvernement, et à passer condamnation sur tout droit et sur tout pouvoir dans l'empire, pourvu qu'ils lui laissassent le titre de roi et les insignes de la dignité royale : car, comme il avait reçu légalement ce titre et ces insignes, il ne pouvait en être dépouillé sans que la honte de cette dégradation ne retombât sur eux-mêmes, sur tous les princes de l'empire. Ils ne devaient pas permettre, après tout, que l'éclat de l'empire teutsch, qui avait été conservé pur et intact dans tous les siècles précédents, fût maintenant souillé par une décision aussi ignominieuse. De plus il offrait de confirmer ces promesses par tel serment que l'on voudrait, et de les corroborer en livrant des otages qu'ils pourraient eux-mêmes choisir.

Mais la fermeté elle-même de ce langage ne put rompre la chaîne des passions, et ne fit pas comprendre aux princes aveuglés à quelle issue on marchait réellement. Ils repoussèrent durement et sèchement le roi. « Sa parole n'était rien, son serment n'était que mensonge. Ce qu'il promettait maintenant dans le malheur, il le déchirerait comme une toile d'araignée dès que le danger serait passé. Pour une maladie si ancienne, il n'y avait plus ni remède ni espérance. La chose publique était bouleversée, la paix de l'Église détruite, la majesté de l'empire anéantie, l'autorité des princes perdue, les mœurs corrompues, les lois laissées de côté; la duplicité et le mensonge, le meurtre, le vol et l'adultère triomphaient; le sang coulait sans relâche, et il n'existait plus le moindre vestige de justice et de piété, de religion et de vénération. Quant à lui, ils ne pouvaient plus rien avoir de commun avec lui, s'ils ne voulaient compromettre le salut de leurs âmes, parce que ses vices l'avaient fait repousser de l'Église par la malédiction apostolique. Et puisque Dieu leur avait donné cette occasion favorable, ce serait assurément le dernier degré de folie que de n'en pas profiter pour accomplir enfin ce qu'ils avaient depuis longtemps déjà le projet d'accomplir, à savoir, pour élire un autre

roi qui procédât d'eux, et qui soutînt la lutte du Seigneur contre tout orgueil, contre tout homme qui s'élèverait contre la justice et la vérité de Dieu et contre l'autorité de la sainte Église romaine. »

Mais des paroles si sèches, tout aussi peu honorables pour ceux qui les prononçaient que pour celui à qui elles étaient adressées, ne firent pas, en face des prières humbles et pressantes du roi, faire un pas de plus aux affaires, et les légats du pape tinrent bon. En conséquence, pour amener un résultat plus prompt, les princes réunis à Tribur prirent la résolution de passer le Rhin avec des troupes, de surprendre le roi près d'Oppenheim, et de le faire prisonnier ou de le chasser de l'empire s'il échappait à la mort. Tout était préparé d'avance; antérieurement déjà, selon toute vraisemblance, l'archevêque de Mayence, pour empêcher le roi de passer le fleuve, s'était emparé de tous les moyens de transport, qu'il avait réunis sur la rive droite; le lendemain matin on devait tenter l'entreprise. Mais, de l'autre côté, le roi se tenait pareillement sur ses gardes; il avait réuni tout son monde, et attendait en homme et prêt au combat l'attaque de ses ennemis. Mais, au grand étonnement de tous, toute cette entreprise fut abandonnée au moment même où l'exécution devait avoir lieu. On ne sait ce qui occasionna ce changement de résolution, mais il est difficile de croire que les princes aient reculé par crainte des forces du roi. Lors même qu'ils n'eussent basé leur plan que sur une surprise du roi, lors même qu'ils n'auraient pu l'exécuter, parce qu'ils virent que le roi était prévenu et prêt à les recevoir vigoureusement, cette circonstance n'aurait sans doute amené qu'un ajournement de l'œuvre, ou peut-être une modification du plan; mais elle n'expliquerait nullement l'entier abandon de cette tentative à main armée, puisque Heinrich n'avait pas de forces à opposer à leurs forces. Il est donc vraisemblable que les légats du pape s'opposèrent à toute entreprise, et que dans la dernière nuit ils firent entendre de dernières et menaçantes paroles. Ce qui donne à cette conjecture une force toute particulière, c'est que, le matin même qui avait été fixé pour le passage du Rhin, les princes, au lieu de se rendre eux-mêmes sur l'autre rive, envoyèrent au roi une députation chargée de lui transmettre leur résolution commune, ou plutôt leur dernière déclaration. Cette résolution ne peut avoir été prise que dans la dernière nuit, lorsqu'on ne savait encore nullement que Heinrich se tenait prêt, et son contenu semble prouver que les légats du pape y mirent la main, ou plutôt qu'elle fut leur œuvre.

Les princes en effet firent notifier au roi: « qu'ils voulaient remettre toute cette affaire à l'examen du pape; qu'ils l'engageraient à venir à Augsbourg pour le 2 février de l'année suivante; que dans cette ville aurait lieu une assemblée de tous les princes de l'empire; que là toutes les parties produiraient ce qu'elles auraient à produire; qu'ensuite le pape l'absoudrait ou le condamnerait, lui, le pape. Mais si lui, le roi, n'était pas dans l'année relevé de l'excommunication, il perdrait tous ses droits à l'empire. S'il acceptait volontiers les conditions qui lui étaient offertes, et s'il promettait d'être soumis en toutes choses au pape de Rome et de lui obéir, ils le verraient par les preuves suivantes, lui, Heinrich, devait éloigner aussitôt de sa table et de son camp tous ceux que le pape avait frappés d'excommunication; il devait licencier son armée, à l'exception du seul évêque de Verdun et de quelques serviteurs que l'excommunication n'avait pas atteints; lui-même devait vivre à Spire en simple particulier, ne fréquenter aucune église, ne s'occuper d'aucune affaire publique, ne déployer aucune pompe royale, ne faire usage d'aucun des insignes de la royauté. Il devait de plus évacuer la ville de Worms, d'où il avait chassé l'évêque pour en faire une place de guerre et une caverne de brigands, et rendre l'évêque avec un serment et avec des otages, afin qu'à l'avenir ce prélat n'eût à craindre ni révolte ni embûches de la part des bourgeois. Si enfin quelqu'une de ces conditions n'était pas remplie, eux, les princes, se considéreraient comme libres de toute faute, de tout serment, de toute honte de félonie; sans attendre plus longtemps le jugement du pape de Rome, ils feraient, après une délibération commune, ce qu'ils jugeraient utile à l'État. »

Le roi avait essayé les moyens extrêmes pour maintenir l'indépendance de l'empire à l'égard du pouvoir papal; il était allé jusqu'à offrir de renoncer au gouvernement et à tout pouvoir dans l'empire, pour empêcher que les princes, aveuglés par la passion du moment, ne renonçassent à leur ancien droit de se choisir li-

brement eux-mêmes un roi, et ne remissent la couronne teutsche, la première couronne du monde chrétien, aux mains d'un prêtre étranger. Il n'était arrivé à rien; il lui était impossible de soutenir une lutte ouverte; il était à bout. Mais il était facile de pénétrer les vues de ses ennemis. Ils voulaient encore une fois l'humilier profondément, et se repaître eux-mêmes de son humiliation. Ensuite ils voulaient l'empêcher d'être relevé de l'excommunication, pour l'anéantir tout à fait. Car entre le jour où l'assemblée générale des princes teutschs devait s'ouvrir à Augsbourg sous la présidence du pape, et le jour où devait expirer l'année depuis son excommunication par le pape, il n'y avait qu'un petit intervalle qu'il était facile de remplir par des intrigues, par des violences, par des obstacles de toute espèce. En face de ces vues, il ne lui restait qu'un parti à prendre. En effet une soumission sans réserve au pouvoir du siége papal était inévitable, s'il voulait obtenir que le pape le relevât de l'excommunication et conserver l'empire; mais il semblait encore maître de faire cette soumission publiquement à Augsbourg, sous les yeux de ses implacables ennemis, ou en secret, à Rome par exemple, sur le seuil des apôtres, ou dans une autre ville d'Italie. La première tentative pouvait échouer tout aussi bien que la seconde. Tout était perdu, si la première échouait; si la seconde, rien. Dans la première, mille individus pouvaient se placer entre lui et le pape; dans la seconde, il se trouvait seul en face de l'évêque de Rome. Si la première réussissait, ses ennemis atteignaient tout au moins en grande partie leur but; si la seconde réussissait, tous leurs projets pouvaient être déjoués et tourner à leur honte. Dans les deux cas, la honte était la même; mais dans le premier l'humiliation était beaucoup plus poignante que dans le second, et d'un côté la voie de douleur était beaucoup plus longue que de l'autre. Dans les deux cas enfin, la faute ne retombait pas sur lui, mais seulement sur les princes, qui, dans leur aveugle passion, jetaient loin d'eux leurs propres droits, et ne comptaient pour rien la suzeraineté de l'empire teutsch. Et comme celui que l'on abaisse violemment ne s'incline que tant que pèse sur lui le fardeau qui le force à céder, l'espérance de jours meilleurs qui pouvaient rendre le plus faible le plus fort n'était pas non plus fermée. Il semble que ces pensées ou des pensées analogues, comme autant de rayons de lumière à travers une nuit épaisse, sillonnèrent l'âme de Heinrich, et lui dictèrent la conduite qu'il tint immédiatement.

Le roi accepta sans réserve ni retard les conditions posées par les princes. Il congédia aussitôt tous ceux qui se trouvaient auprès de lui; il remit la ville de Worms à l'évêque, appela auprès de lui sa femme, qui s'était trouvée à Worms, se rendit à Spire, et là se conforma strictement aux prescriptions que les princes de l'empire lui avaient imposées. D'autre part, les princes assemblés envoyèrent une ambassade à Rome pour prier le pape de vouloir bien venir à la diète fixée à Augsbourg, pour calmer les orages de si grandes guerres civiles dans le Teutschland; ensuite, remplis de joie parce qu'ils avaient abaissé le roi, ils retournèrent chacun dans ses foyers: mais les ducs Rudolf et Berthold se chargèrent d'occuper toutes les gorges et tous les passages des Alpes, afin qu'il fût impossible au roi Heinrich de se mettre en communication avec le pape avant la diète d'Augsbourg; preuve manifeste qu'ils ne se fiaient point aux dispositions du pape, et qu'ils ne craignaient rien tant pour leurs projets qu'une réconciliation entre le roi et le pontife.

Jusque-là la marche des événements est claire, et les documents sont si précis et si concordants, qu'il s'élève à peine un doute. Mais les choses changent à partir de ce moment. Jusqu'alors en effet le Teutschland avait été le théâtre des événements; un très-grand nombre d'hommes y furent acteurs, un très-grand nombre en furent témoins; bien plus, tout se passait à la vue du monde. Aussi les hommes qui crurent utile de conserver pour les générations à venir la mémoire de mouvements si grands et si féconds en résultats, ne purent rencontrer beaucoup de difficultés à découvrir la vérité, bien que, par suite de la division générale, il se trouvât à peine quelqu'un qui fût en état d'apprécier ce qui se passait avec cette impartialité qui ne devrait jamais faire défaut dans les choses historiques. Mais désormais les faits s'accomplirent en pays étranger, dans la solitude, dans les châteaux des princes, dans des forteresses, dans les appartements du pape. Un petit nombre seulement agirent, cachés aux yeux du monde, et ces hommes avaient intérêt à ne pas laisser voir au public la nature

et l'origine des faits. De plus, l'infortune de la maison royale éveilla vivement et de plus d'une manière l'imagination des hommes, et elle était tout à fait propre à montrer d'une part le néant des grandeurs humaines et les suites affreuses de l'imprudence et de l'immoralité des hommes, et d'autre part le caractère redoutable de la puissance remise aux mains du vicaire de l'Apôtre. Enfin la marche désastreuse des événements a exercé aussi son influence sur les siècles suivants; d'abord sur l'appréciation des choses accomplies en ces temps, et ensuite sur le récit des faits, parce que chacun les représenta sous un jour conforme à sa manière de voir. De cette manière naquirent des bruits populaires qui devaient compléter l'inconnu, et sur beaucoup de choses on répandit une lumière trop vive, pour rendre l'impression d'autant plus forte. Il est donc difficile de démêler la vérité de l'histoire; mais le moyen d'en approcher le plus, était de chercher à découvrir ce qu'il y avait de plus simple selon l'état des relations, et de ne pas s'attacher à la valeur de ce qui était en dehors de la réalité. C'est aussi ce que nous essayerons ici.

A peine le roi Heinrich eut-il accepté les conditions des princes et se fut-il rendu à Spire, qu'il envoya aussi au pape des députés chargés d'exposer au saint-père, avec l'humilité convenable, les événements de Tribur et d'Oppenheim, de l'assurer qu'il était prêt à se soumettre à lui entièrement et sans réserve, et de lui adresser en même temps la prière d'accepter sa soumission en Italie, et de ne pas le dégrader dans le Teutschland, sous les yeux et devant les passions de ses ennemis acharnés et implacables. Ces députés devaient aussi se rendre auprès de la marquise Mathilde, dont la mère, Béatrix, était morte tout récemment, et chercher à déterminer cette noble femme à s'intéresser pour lui, son parent, auprès du pape, afin que celui-ci prêtât l'oreille à sa prière. Et non-seulement ces députés arrivèrent heureusement à Rome (6), mais encore ils y arrivèrent avant les députés des princes, à la tête desquels était l'archevêque Udo de Trèves. Ceux-ci en effet furent empêchés à Plaisance, par l'évêque Denis, grand adversaire du pape, de continuer leur voyage, et ils ne purent se remettre en route que lorsque Heinrich eut déclaré de Spire à l'évêque Denis qu'il ne s'y opposait pas. Il fut donc possible aux députés du roi de s'acquitter d'abord de leur mission auprès de la marquise Mathilde, qui à cette époque se trouvait presque toujours dans le voisinage de Grégoire, et de se rendre ensuite sans obstacle auprès du pape.

On ne peut connaître avec certitude ce que répondirent Mathilde et Grégoire; mais il est difficile de douter que la marquise ait promis de s'intéresser pour le roi, son malheureux cousin, et le pape, de se rendre à la prière de Heinrich, et consentir à le recevoir à Canossa, château fort de la marquise Mathilde. Car Mathilde était bien disposée pour le roi, moins sans doute à cause de leur parenté, que par un sentiment d'humanité, par la compassion naturelle à une femme pour la prodigieuse infortune qui avait poursuivi Heinrich dans son enfance et dans sa jeunesse, et qui l'avait rendu ce qu'il était; mais sa voix avait un grand pouvoir auprès du pape. Certainement aussi la mère de Heinrich, la noble impératrice Agnès, pour laquelle Grégoire avait une profonde vénération, ne resta pas inactive (7); et l'âme de Grégoire était manifestement toujours encore bienveillante pour le roi. Sans doute il pouvait être peu satisfait de la conduite de Heinrich; bien plus, il pouvait le juger comme tombé bien bas sous le rapport moral; mais il connaissait aussi trop bien le monde et les hommes pour ne point rechercher les causes de cet abaissement. On ne pouvait refuser au roi beaucoup de bonnes qualités; et le pontife pouvait bien supposer à un jeune homme de vingt-six ans assez de force et de promptitude dans l'âme pour être en état de s'élever au-dessus de toutes les fautes de sa jeunesse. De plus, la fidélité avec laquelle la reine Bertha restait attachée à son mari, et qu'elle montra d'une façon si belle dans ces jours affreux, semblait donner en faveur de ce prince un témoignage dont il fallait tenir compte; et l'expérience terrible que Heinrich venait de faire était assurément de nature à faire naître dans l'âme du pape l'espérance de le voir renoncer désormais à toute autre tendance, et se soumettre sans réserve à sa direction. Mais lors même que Grégoire eût étouffé tous les souvenirs, résisté à toutes les influences, repoussé loin de lui tous les sentiments d'intérêt et de compassion, pour soumettre seulement les relations de ce temps au calcul le plus tranquille, il eût dû se décider enfin nécessairement à recevoir le roi en Italie, à le relever

de l'excommunication, à se réconcilier entièrement avec lui, pour le maintenir, le relever et le pousser dans son sens contre les princes de l'empire. Pouvait-il d'ailleurs se rendre à Augsbourg? Jusqu'alors il avait agi de Rome avec une puissance comme une divinité cachée, et il avait poussé les choses au point d'amener les princes teutschs à lui reconnaître le droit d'excommunier leur roi et de le déclarer déchu du trône; devait-il maintenant, cet homme déjà vieux, se montrer à nu, avec sa fragilité humaine, aux farouches désirs et aux passions déchaînées des princes teutschs, après une sanglante guerre civile? devait-il quitter Rome et l'Italie, dont l'agitation rendait sa présence nécessaire, pour se mêler, au nord des Alpes, à des relations désordonnées, et entreprendre une œuvre dont personne ne pouvait dire jusqu'à quel point il serait en état de la mener à bout? Dans le meilleur cas, il ne pouvait atteindre rien de plus haut qu'une nouvelle reconnaissance de Heinrich comme roi des Teutschs, et dans le Teutschland il lui eût été difficile de s'élever à cette hauteur. Ou bien pouvait-il concevoir l'idée d'éloigner réellement du trône le roi Heinrich? Mais y avait-il parmi les princes teutschs sur lesquels il eût pu jeter les yeux un seul homme qui méritât dans sa vieillesse plus de confiance que Heinrich dans sa jeunesse? N'étaient-ils pas tous coupables de félonie et de trahison? ne s'étaient-ils pas tous et constamment indignement joués de leur parole et de leurs serments? Et lequel pouvait-il espérer maintenir sur le trône, Rudolf, Otto, ou Welf? Non, cela n'est pas possible, Grégoire n'a pu avoir l'intention de se rendre à Augsbourg.

Mais, devant les députés des princes teutschs, il devait tenir secrètes ses véritables intentions, d'autant plus qu'il ne pouvait nullement prévoir si le roi Heinrich réussirait à passer les Alpes, et, dans le cas où il y réussirait, s'il pourrait s'entendre avec lui. En tout cas, d'ailleurs, il devait tendre à garder entre les mains la direction des choses, et il pouvait d'autant moins blesser les princes teutschs qu'il tenait plus à terminer par un accommodement pacifique les malheureuses discordes du Teutschland. Il écrivit donc aux Teutschs tranquillement, avec réflexion, froidement, sans louer ni blâmer leur conduite, ne montrant ni espoir ni crainte : « Il avait résolu de se rendre auprès d'eux, car, pour la liberté de la sainte Église et pour le bien de l'empire, il était prêt à verser son sang, s'il le fallait. Il voulait se trouver à Mantoue le 8 janvier de l'année suivante. Ils devaient faire en sorte qu'il y fût reçu convenablement, et qu'il pût continuer son voyage en toute sûreté. Du reste ils apprendront par les personnes chargées de remettre cette lettre quelles luttes il avait eu à soutenir avec les envoyés du roi, et par quels raisonnements il avait répliqué à leurs discours. »

Cependant le roi vivait à Spire de manière à n'éveiller les soupçons de personne. Il s'occupait seulement de rassembler en secret de l'argent; et il ne lui fut pas facile d'obtenir ce dont il avait besoin; car de ceux auxquels, au temps de sa prospérité, il avait prodigué ses bienfaits et auxquels il s'adressait maintenant, un petit nombre seulement se rappelèrent ses bontés, et un petit nombre seulement furent émus de son infortune. Mais, à la nouvelle que le pape voulait quitter Rome assez tôt pour être à Mantoue le 8 janvier, il résolut de se rendre lui-même en toute hâte en Italie pour avoir une entrevue avec le pape, comme celui-ci en était sans aucun doute convenu avec ses envoyés. Son départ devait nécessairement avoir l'air d'une fuite, et personne ne devait en avoir connaissance, afin qu'il ne rencontrât pas d'obstacle. Aussi un seul homme fidèle fut-il choisi pour accompagner le roi, sa femme, la noble Bertha, et son enfant, le petit Kunrad; et cet homme n'était pas d'une naissance illustre, car la famille royale avait besoin de la fidélité qu'elle doutait de trouver chez des hommes d'illustre naissance. Mais il s'entendit manifestement avec l'évêque Thiedrich de Verdun, qui était resté auprès de lui avec la permission des princes, soit pour des motifs religieux, soit peut-être aussi pour le surveiller. L'évêque était un homme loyal; il avait conservé ou rétabli de bonnes relations avec le pape, sans violer pourtant sa fidélité envers le roi. Comme il fut sans aucun doute instruit des intentions de Grégoire et de Heinrich, il favorisa certainement le voyage du roi autant que cela put se faire sans nuire. Il laissa le roi partir seul; mais il le suivit quelques jours après, peut-être sous le prétexte d'aller à la recherche du fugitif, mais certainement pour l'accompagner et lui apporter les ressources nécessaires. Quoi qu'il en soit, il manqua son but, car il fut fait prisonnier par un comte

Adelbért de Calw, dépouillé de tout ce qu'il avait pu ramasser avec le plus grand soin pour ce long voyage, et longtemps retenu captif. Le roi lui-même se mit en route quelques jours avant la fête de Noel, par un froid extraordinairement rigoureux. Le jour de Noel il était avec les siens à Besançon, et il trouva un accueil bienveillant, du repos et des soins chez Wilhelm, oncle de sa mère, qui avait de grandes possessions dans cette contrée. Mais le roi ne pouvait s'arrêter, parce que le départ du pape de Rome approchait, et parce qu'il devait prévoir l'embarras où son absence jetterait le saint-père. Aussitôt après la fête, il continua sa route avec une escorte convenable, grâce aux soins de Wilhelm. Comme tous les passages des Alpes étaient occupés, il se dirigea au nord le long du Jura vers Genève. Plus loin, au pied du mont Cénis, vint au-devant de lui la mère de sa femme, la puissante marquise Adelheid de Suse, veuve d'Otto, avec Amédée son fils. Ces parents reçurent la famille royale avec les plus grands honneurs et avec tous les égards dus à des princes. On accuse, il est vrai, la marquise Adelheid d'avoir vendu au roi le passage sur ses terres, d'avoir demandé pour prix cinq évêchés d'Italie limitrophes de ses domaines, et de s'être enfin contentée, non sans peine et sans se laisser toucher par les larmes de sa fille et par le malheur de son petit-fils au berceau, d'un beau territoire en Bourgogne, pour laisser la famille royale libre de se tirer d'affaire comme elle pourrait dans ces montagnes sauvages. Mais cette accusation, contre laquelle s'élèvent tous les sentiments du cœur humain, mérite d'autant moins de foi qu'elle est en contradiction avec la relation où l'on voit plus tard Heinrich avec sa belle-mère et avec son beau-frère. Bien plus, il est vraisemblable que la famille royale se rendit à Suse avec la marquise et son escorte, par le même chemin par lequel Adelheid était venue audevant de ses enfants, et que Heinrich donna par reconnaissance à sa belle-mère ces terres en Bourgogne que cette princesse, à ce que l'on prétend, lui extorqua d'une manière si indigne. Quant à la terrible description du voyage de Heinrich et des siens à travers les montagnes, au milieu des plus effroyables misères, elle appartient peut-être aux contes populaires, qui reçoivent si volontiers tout ce qui sent l'aventure et le prodigieux. Mais l'apparition de la marquise Adelheid pour recevoir ses enfants prouve aussi que l'arrivée de Heinrich en Italie n'était pas inconnue; il n'est donc pas impossible qu'aussitôt plusieurs princes italiens, ecclésiastiques et laïques, se soient rassemblés autour de lui, dès qu'il eut mis le pied sur le territoire, pour le saluer et lui prouver leur dévoûment.

Pendant ce temps le pape Grégoire était parti de Rome sous l'escorte de la marquise Mathilde, et vraisemblablement au commencement du mois de janvier, comme il l'avait promis aux princes teutsches. On croyait généralement qu'il voulait se rendre à Augsbourg; mais il n'alla pas jusqu'à Mantoue; il se détourna vers Canossa, et resta dans ce château fort de la marquise Mathilde. Comme motif de cette interruption de son voyage, il donna lui-même cette circonstance qu'il avait appris que les princes teutsches n'avaient pris aucune mesure pour lui faire passer les Alpes en toute sûreté, et que par conséquent il s'était trouvé dans l'embarras. Ces assertions peuvent être exactes, mais on ne peut y trouver la nécessité d'interrompre le voyage et de se rendre à Canossa; et cet embarras était probablement arrivé à propos pour le pape. Les écrivains, de leur côté, assurent que Grégoire avait reçu la nouvelle de l'arrivée inattendue du roi en Italie; qu'effrayé et ne sachant si Heinrich n'était pas venu avec des intentions hostiles, il chercha un asile à Canossa par le conseil de Mathilde. Mais si l'on réfléchit que Heinrich avait entrepris ce voyage au plus fort de l'hiver avec sa femme et son enfant; si l'on se rappelle qu'il n'était parti de Besançon qu'après la fête de Noël, et si ensuite l'on tient compte de l'éloignement des lieux qui sont nommés, et des grandes difficultés qui, en toute circonstance, devaient se rencontrer sur cette route et dans cette saison, on peut admettre avec confiance que l'assertion des écrivains est une erreur, et que Grégoire devait se trouver à Canossa longtemps avant que Heinrich n'eût pu mettre le pied sur la frontière d'Italie. Dans le fait aussi ces évêques et ces laïques qui étaient restés auprès de Heinrich après le traité d'Oppenheim, et qui pour cette raison avaient été frappés d'excommunication, parurent à Canossa devant le pape, reconnurent leur faute, subirent leur pénitence, et furent relevés de la malédiction, avant l'arrivée de Heinrich à Canossa (8). Car ces princes

qui tous nourrissaient le même désir qui avait poussé le roi, le désir d'être relevé de l'excommunication en Italie et en silence, devant la diète attendue d'Augsbourg, ces princes avaient réussi à passer heureusement les Alpes; le seul évêque Rupert de Bamberg fut fait prisonnier par le duc Welf de Bavière, qui le retint presque huit mois dans les fers.

Heinrich, lorsqu'il fut arrivé plus près, fit demander une entrevue à la marquise Mathilde. Mathilde n'y manqua pas. A l'entrevue assistèrent Adelheid, marquise de Suse, belle-mère de Heinrich, et Amédée, fils de cette princesse: tous deux, sans aucun doute, continuaient à accompagner le roi. Les autres assistants étaient le marquis Azzo d'Este et le pieux abbé Hugues de Clugny, qui jadis avait tenu le roi sur les fonts baptismaux, et qui se trouvait dans la suite du pape. Là aussi figurèrent d'autres princes italiens qui jouissaient d'une grande considération aux yeux de leur peuple. Le résultat de cette conférence fut que les princes et les princesses se chargèrent de la médiation entre le roi et le pape; moins sans doute pour la chose elle-même (car les deux parties étaient d'accord que le roi devait se soumettre avec repentir au pape, et que le pape devait relever le roi de la malédiction de l'Eglise) que pour les formalités et pour la manière dont cet acte devait s'accomplir. Les médiateurs se rendirent ensuite auprès du pape, retournèrent vers le roi, et allèrent d'un côté à l'autre jusqu'à ce que tout fût décidé. Mais il est difficile de croire que cette négociation ait souffert une grande difficulté. Heinrich était tombé dans une position telle, qu'il était hors d'état de résister à aucune des conditions que le pape jugerait à propos de lui faire. Et que pouvait demander encore raisonnablement Grégoire? Car Grégoire était un homme raisonnable; il avait atteint tout ce que, d'après l'idée qu'il se faisait des choses divines et humaines, il s'était cru obligé de chercher à atteindre. Heinrich, par cela seul qu'il s'était soumis à la sentence de Tribur, semblait reconnaître, quoique par contrainte, aussi bien que les princes teutschs, les prétentions et le pouvoir du pape. Il semblait, bien plus, concéder au pape non-seulement le droit de frapper d'excommunication l'empereur et le roi comme tout autre homme, mais aussi le droit de délier les peuples du serment de fidélité qu'ils avaient juré à un tel roi, et par là de déposer celui-ci. Si par conséquent Heinrich comparaissait maintenant devant lui, et si, repentant et avec humilité, la tête baissée, le genou plié, il implorait la levée d'une malédiction si féconde en résultats qu'il avait prononcée contre lui, Grégoire pouvait-il s'acharner davantage contre lui? ou bien le pape eût-il désiré humilier davantage encore le roi? Mais, lors même que Grégoire eût été animé de dispositions assez vulgaires et assez communes, et il est difficile de croire qu'il en ait été ainsi, pour repaître ses yeux du malheur d'un homme et de ses tortures physiques ou morales, ou pour se réjouir de la honte d'une grandeur tombée si bas, Heinrich ne pouvait être plus fortement humilié qu'il ne l'était déjà; et en cela déjà Grégoire eût trouvé sa récompense. Mais il y avait trois choses qu'il ne pouvait pas perdre de vue: en premier lieu, il devait appliquer les principes de l'Église et les formalités d'usage envers les excommuniés; en second lieu, il devait, pour lui et pour le roi, faire en sorte que l'âme de ce dernier fût profondément ébranlée, afin que Heinrich conservât à tout jamais le souvenir de ces jours déplorables; et enfin il devait se rappeler qu'il se trouvait en face des ennemis de Heinrich, en face des princes teutschs, dont il déjouait les projets; que ces princes n'apprendraient pas sans la plus violente colère l'absolution du roi, et qu'il était impossible de calculer ce que ces princes pourraient faire dans leur passion sauvage, s'il ne pouvait justifier sa conduite aux yeux du monde. Grégoire régla sans aucun doute ses prétentions sur cette triple considération, et l'étendue de ses prétentions se révèle par ce qui suit.

Canossa était entourée de trois murailles. Le 25 du mois de janvier, on fit passer Heinrich par deux portes; la troisième lui resta fermée. Là il sut éloigner tout ce qui rappelait la dignité royale pour se présenter tout à fait en homme repentant. Il dut ôter sa chaussure (9), mettre un vêtement de laine, et rester jusqu'au soir sans nourriture. Il en fut de même le second jour et le troisième. Toutefois Heinrich ne fut pas sans communication avec des hommes, ni sans conversation amicale, et il est aussi fort peu vraisemblable qu'il ait passé le temps, même de jour, en plein air. En général une pénitence de cette sorte n'avait en elle-même rien d'inouï dans ce siècle, et beaucoup de pécheurs, sans en excepter des empereurs et des

rois, avaient subi ou s'étaient imposé à eux-mêmes des peines plus dures. Cependant le roi excita la compassion de tous ceux qui étaient dans la forteresse. Les marquises Mathilde et Adelheid s'employèrent pour lui auprès du pape, le priant d'en finir; et vraisemblablement aussi la propre femme de Heinrich ne resta pas inactive avec son fils, et par sa douleur elle accrut l'intérêt des femmes et des hommes, des ecclésiastiques et des laïques : car tous se rappelaient sans aucun doute sa haute dignité, sa jeunesse et son immense fortune. En conséquence ils assaillirent le pape de leurs prières, le suppliant de ne pas prolonger le temps de la pénitence; et Grégoire le finit, ce temps, sinon de son propre mouvement, du moins vaincu par de telles prières. Le matin du quatrième jour, 28 janvier, le pape reçut le roi; et après qu'il eut dit ce qu'il y avait à dire, et reçu les réponses dans lesquelles Heinrich exprimait ses engagements pour l'avenir, il lui fit signer une assurance avec serment. Dans cette pièce Heinrich promettait, au sujet des griefs énoncés contre lui par les princes teutsches et de leurs querelles avec lui, de se soumettre au jugement du pape, ou de consentir à tout accord avec les princes que le pape lui conseillerait de faire, et tout cela avant une époque fixée par Grégoire; et si le pape jugeait convenable de passer les Alpes, de lui garantir et lui donner, autant qu'il serait en son pouvoir, toute sûreté et toute liberté d'aller et de venir. Cette assurance dut encore être signée, pour plus de force, des princes et princesses présents, nommément l'abbé Hugues de Clugny et les deux marquises Mathilde et Adelheid. Là-dessus le pape déclara l'excommunication levée, dit la messe, présenta au roi la sainte eucharistie, et le reçut ainsi de nouveau dans le sein de l'Église. Et désormais tous deux vécurent en bonne amitié; ils mangèrent et burent ensemble; et Grégoire chercha à fortifier le roi dans la pensée qu'ils devaient à l'avenir agir et travailler dans un même esprit, pour rétablir la paix dans l'Église, la tranquillité dans l'empire, et l'union entre l'un et l'autre. Puis il congédia le roi.

Mais il envoya aussitôt aux princes teutsches un compte rendu de cet événement, pour s'excuser en quelque sorte de sa conduite et tranquilliser les princes. Comme le roi, dit-il, était une fois venu en Italie et à Canossa, il n'avait pu ni refuser ni ajourner la levée de l'excommunication. Tous les assistants avaient été touchés d'un tel intérêt, d'une telle compassion, qu'ils s'étaient étonnés de la dureté de son cœur, et qu'ils avaient dit que ce n'était pas la rigueur de la sévérité apostolique, mais le cruel ressentiment de la tyrannie. Or, Heinrich ayant été reçu de nouveau dans le sein de l'Église, lui, le pape, désirait vivement se rendre auprès d'eux à la première occasion, afin de pouvoir travailler d'autant plus efficacement, avec l'aide de Dieu, à la paix de l'Église et à la concorde de l'empire. Ils verront, par l'assurance donnée par le roi avec serment, qu'il s'était réservé cette facilité. Mais leur union était tout aussi nécessaire que son arrivée dans le Teutschland. Ils devaient donc persévérer dans la fidélité et dans la justice; car ils reconnaîtront qu'il ne s'était engagé envers le roi à rien de plus que de lui dire en termes clairs : que lui, le roi, pouvait espérer en lui, le pape, en toutes choses où, par justice ou miséricorde, il pourrait lui être utile pour son salut et son honneur, sans danger pour l'âme du roi ou pour la sienne propre.

## CHAPITRE VI.

POSITION DE HEINRICH IV ET DE GRÉGOIRE VII L'UN ENVERS L'AUTRE ET ENVERS L'EMPIRE, APRÈS LA SCÈNE DE CANOSSA; ÉLECTION DE RUDOLF DE SOUABE COMME ROI DES TEUTSCHS. — COMMENCEMENT DE LA GUERRE ENTRE HEINRICH ET RUDOLF, ET PARTICIPATION DES VILLES TEUTSCHES A CETTE GUERRE.

L'an 1077.

La scène de Canossa n'avait nullement démêlé la grande complication où se trouvaient embarrassées les relations de l'Église et de l'empire; elle n'avait fait au contraire que l'augmenter encore. Ce qui s'était passé à Canossa, le pape et le roi l'avaient eu dans leurs mains; ils n'avaient qu'à s'entendre, et la malédiction qui s'était placée entre eux s'évanouissait. Mais qu'avait obtenu l'un? qu'avait obtenu l'autre? Rien. Les princes teutschs avaient, il est vrai, reconnu à Tribur qu'ils ne pourraient se croire déliés de leur serment que si Heinrich restait plus d'un an sous le

poids de l'excommunication, et qu'ils se souilleraient de la honte de la félonie et du parjure s'ils l'abandonnaient, s'ils lui résistaient, une fois qu'il serait déchargé de cette malédiction. Désormais il en était relevé, et par conséquent, de l'aveu même des princes, il était roi légitime des Teutschs, et tous les Teutschs lui devaient, comme à leur seigneur, fidélité et obéissance. Mais eux, les princes teutschs, ils n'avaient exprimé cet aveu que dans la prévision que Heinrich ne devait point obtenir et n'obtiendrait point la levée de l'excommunication. Précédemment, avant l'excommunication fulminée contre lui, ils ne lui avaient montré ni fidélité ni obéissance; pouvait-on espérer qu'ils lui montreraient fidélité et obéissance maintenant que, contre leur attente, il avait obtenu l'absolution? Cela est clair, Heinrich dut croire qu'il lui fallait quelque préparation avant de pouvoir oser remettre le pied sur le sol de la patrie, s'il ne voulait tomber au milieu d'un monde entièrement ennemi. Le pape lui-même ne pouvait désirer ni vouloir sous aucun rapport le retour du roi, parce qu'il tenait à faire valoir sa bénédiction aussi bien que sa malédiction, et parce qu'il avait à cœur d'arranger effectivement ces malheureuses querelles, et de rétablir la paix et la concorde dans l'Église, dans l'Empire et entre l'un et l'autre.

Mais le roi, en restant en Italie, entra dans une tout autre position. Désormais, du moins comme il pouvait le croire, le pape était de son côté contre les princes teutschs; car, comme Grégoire avait levé l'excommunication probablement contre le désir et l'attente des princes teutschs, il ne devait certainement pas douter que d'amis ils ne devinssent ennemis : il était en conséquence forcé d'autant plus à soutenir et à favoriser la cause de Heinrich, qu'il pouvait désormais désirer moins de placer encore l'un des princes à la place de Heinrich sur le trône. Mais il en était autrement en Italie. De même que les princes teutschs, dans leurs dispositions hostiles envers le roi, s'étaient rattachés au pape, de même les princes italiens, dans leurs dispositions hostiles envers le pape, s'étaient tournés vers le roi. Les évêques teutschs avaient à peine parlé encore une fois de la déposition de Grégoire prononcée par eux après que Grégoire eut prononcé l'excommunication et la déposition du roi; l'excommunication papale ou la menace de cette excommunication les avait fait frissonner, et, oubliant et le passé et l'avenir, ils n'avaient cherché qu'à se sauver eux-mêmes. Les évêques italiens, au contraire, après l'excommunication lancée contre le roi et contre eux-mêmes, avaient réitéré la déposition du pape, et avaient répondu par leurs propres foudres à leurs foudres. Dans le Teutschland, les princes laïques avaient la prépondérance par les conjurations, par les luttes et par les combats; en Italie, les princes ecclésiastiques avaient la supériorité par les conjurations, par les intrigues et par les artifices sacerdotaux. Dans le Teutschland, on avait en vue de renverser le roi du trône, afin que Rudolf de Souabe ou Otto de Nordheim pût s'y asseoir à sa place; en Italie, les efforts tendaient à arracher le pape du siége de saint Pierre, afin que du haut de ce siége Wibert, archevêque de Ravenne, pût exercer un pouvoir qui fût plus supportable aux pécheurs. Dans les villes teutsches enfin, le génie de la cité libre était éveillé, il est vrai, mais il était encore dans l'hésitation du premier réveil et connaissait à peine son but et sa direction; en Italie, le nombre des villes était considérable, le génie avait depuis longtemps et sur divers points senti sa force, et il embrassait d'un regard ferme la carrière qu'il devait suivre. Mais le génie des villes ne haïssait pas seulement la féodalité; il n'aimait pas non plus la contrainte ecclésiastique, qui menaçait de dissoudre en pratiques abrutissantes l'humilité naturelle et profonde devant Dieu, et sinon de paralyser, du moins de limiter et de diriger le libre emploi de toutes les facultés humaines. Il n'attendait sa délivrance que d'une société civile librement ordonnée, sur laquelle, pour l'union générale, devait dominer un trône éclatant occupé par un roi puissant.

Or les deux souverains, le pape et le roi, se trouvaient en Italie, entourés de ces relations d'un caractère tout particulier. Tandis qu'en face de ces relations ils avaient une position toute différente, il était resté dans leur position l'un envers l'autre un germe fécond de déloyauté et de méfiance, qui pouvait difficilement prendre un développement heureux, même avec la meilleure volonté des deux côtés. Vraisemblablement Grégoire désirait loyalement agir d'accord avec le roi, mais dans son sens, de telle sorte que le roi devait obéir au pape dans les choses temporelles comme dans les

choses spirituelles. Heinrich, de son côté, serait également resté volontiers d'accord avec le pape, une fois qu'il avait appris à connaître ce qu'il y avait de terrible dans son inimitié; mais il avait aussi reconnu la différence entre les choses temporelles et les choses spirituelles; il avait aussi reconnu la suprématie de l'empire : l'exemple de son père était présent à son âme; il ne voulait point mettre le trône sous les degrés du siége papal, qui s'était trouvé si longtemps sous les degrés du trône. Les vues du pape ne pouvaient être inconnues au roi, puisque Grégoire, après tout, les avait assez souvent exprimées; et le désir de Heinrich n'était pas caché pour le pape, car ce désir était dans la nature des relations, et Heinrich l'avait manifesté. Ils devaient se diviser au moment où ils semblaient s'être rapprochés à peine (1).

Lorsque le roi quitta Canossa pour s'avancer dans cette Italie si fortement agitée, il se conduisit, il est vrai, de telle façon qu'il sembla qu'il voulait maintenir la bonne harmonie avec le pape et travailler à gagner les Italiens au saint-siége. Grégoire resta à Canossa ou dans d'autres châteaux forts de la marquise Mathilde, pour être prêt à l'appuyer de ses conseils ou de ses secours, peut-être aussi pour le surveiller et pour attendre le résultat. Des légats pontificaux précédaient le roi pour apporter la levée de l'excommunication à tous ceux qui par leur commerce antérieur avec le roi avaient attiré sur eux la malédiction de l'Église, et sans doute aussi pour déterminer le reste des évêques et des laïques ennemis du pape à se réconcilier avec le pontife. Le roi pensait aller de localité en localité pour attirer à lui les vassaux ecclésiastiques et laïques, pour arranger les différends, rétablir l'ordre et rendre la justice. Mais les choses prirent une tournure autre que Grégoire ne s'y était peut-être attendu. Les légats n'étaient écoutés que rarement; d'ordinaire on les recevait avec insulte et mépris. On s'emportait contre l'excommunication lancée par le pape, on riait de l'absolution offerte. Les accusations les plus fortes qui eussent jamais été prononcées contre Grégoire furent reproduites; les termes les plus outrageants et les plus brutaux furent proférés. Ces insultes furent étendues jusqu'au roi, parce qu'il s'était déshonoré au point d'entrer en rapport avec un homme si décrié, et de se jeter à ses pieds, tandis qu'il eût dû le fouler lui-même aux pieds. Dans cette irritation croissante, on en vint à proposer de se détacher du roi, de saluer roi son fils Kunrad, de marcher avec celui-ci sur Rome pour nommer un nouveau pape et faire couronner empereur le roi enfant. Heinrich envoya de tous côtés des hommes qui lui étaient dévoués, pour prévenir une révolte effective; mais ces hommes étaient ou les mêmes princes teutschs qui même à Appenheim lui étaient restés fidèles, qui avaient été excommuniés avec lui, et dont quelques-uns seulement avaient été absous à Canossa, ou des Italiens qui se trouvaient encore sous le poids de l'excommunication. En conséquence, tout en empêchant une révolte ouverte, ils devaient être suspects au pape, et leur assertion que le roi n'avait fait ce qu'il avait fait que par nécessité, pour le bien de l'empire, cette assertion n'avait aussi rien de rassurant. Le roi lui-même fut en tout lieu mal reçu; personne ne cachait son mécontentement. L'un se détournait de lui sans le saluer; l'autre lui disait en face qu'après que l'on avait si longtemps espéré en lui, il avait honteusement abusé de leur confiance pour ne songer qu'à lui-même. En plusieurs endroits les portes lui étaient fermées, et on lui donnait à peine ce dont il avait besoin.

Heinrich se trouvait sans aucun doute dans un grand embarras. Dans le Teutschland, le pape l'avait renversé par les princes; en Italie, le pape ne pouvait le maintenir contre les princes. Devait-il éloigner de lui les Italiens, sans avoir gagné les Teutschs? ou bien devait-il se jeter dans les bras des Italiens, et par là pousser le pape du côté des Teutschs? Évidemment il lui était impossible d'agir ouvertement. En conséquence il n'est pas non plus invraisemblable qu'il ait cherché, comme on l'assure, à maintenir publiquement la bonne intelligence avec le pape, tandis qu'il avait en secret des conférences nocturnes avec les chefs des ennemis de Grégoire, où probablement on discuta des projets de diverses natures. Sans doute il ne manquait pas non plus d'espions qui transmettaient au pape des rapports, et encore des rapports exagérés. Par là Grégoire tomba également dans un embarras non moindre que celui où se trouvait le roi. Cela était évident; ses foudres gagnaient en force, en raison de l'espace qu'elles avaient à parcourir : lancées sur le Teutschland, elles avaient porté un coup

terrible; suspendues sur l'Italie, elles restaient sans effet, et menaçaient de retomber sur lui-même. Tant que Heinrich restait en Italie, Grégoire était paralysé. Les princes teutsches étaient incertains depuis sa réconciliation avec Heinrich; les princes italiens ne pouvaient être ni gagnés ni effrayés; et Grégoire pouvait tout aussi peu rester avec le roi dans les termes de l'amitié que se risquer contre lui dans des voies d'hostilité, sans se voir réduit à craindre les derniers malheurs. Pendant quelque temps, il est vrai, deux nobles femmes semblent s'être interposées entre le pape et le roi pour maintenir la concorde; car elles ne sentaient peut-être pas que l'inimitié ne reposait pas dans les personnes, mais dans les principes et dans les relations : c'était la marquise Mathilde, qui accompagnait toujours le pape, et qui, à cette époque peut-être, pour le consoler, avait fait don de ses domaines allodiaux au siége romain; et l'impératrice Agnès, mère du roi, qui, avant de coucher dans le repos éternel sa tête fatiguée, parut encore une fois à côté de son fils, lequel était aussi énergique que malheureux. Mais ces princesses elles-mêmes ne purent que parler aux hommes et non changer les relations. Et pendant que ces relations se troublaient de plus en plus, il se passa diverses choses qui révélèrent aussi au monde la position réciproque du pape et de l'empereur, et dont le monde ne manqua pas de tirer parti.

Heinrich, vraisemblablement à la demande des Italiens, désira se faire mettre sur la tête, à Monza, la couronne de fer du royaume langobard. Il pria donc le pape de permettre que le couronnement fût célébré par l'archevêque de Milan et par l'évêque de Pavie, et, dans le cas où ces évêques frappés d'excommunication lui répugneraient, de donner cette mission à quelque autre prélat. Le pape refusa de se rendre à cette prière, et par un motif raisonnable : lui, Heinrich, devait être roi de tout l'empire, et par conséquent être librement reconnu par tous les princes; mais, par un couronnement tel qu'il le désirait, au milieu de la discorde régnante, il ne pouvait être que le roi d'une faction, et courir ainsi à sa propre perte. Dans le fait Heinrich, sentant la force de ce motif, laissa tomber toute l'affaire; mais cet événement affligea les princes italiens ennemis de Grégoire, et par conséquent il affligea aussi, sans aucun doute, le roi lui-même. En conséquence, pour tenter un accommodement, Heinrich ménagea à Reggio une entrevue avec tous les évêques excommuniés par Grégoire. Les négociations avec ces prélats durèrent six jours; et vraisemblablement on parvint à s'entendre, car Heinrich se rendit de Reggio à Bianella, place située dans le voisinage de Canossa. Là vint également le pape, accompagné de Mathilde. Sur la proposition de Heinrich, que la marquise appuya, on convint d'une diète qui devait se tenir à Mantoue, et à laquelle devaient être invités tous les princes d'Italie. Le roi se rendit ensuite au delà du Pô, sans doute pour prendre les mesures nécessaires. Au temps fixé, le pape et Mathilde suivirent et passèrent également le Pô; mais à peine furent-ils arrivés, qu'ils retournèrent vers les châteaux forts qui étaient au pouvoir de Mathilde. On ne sait ce qui les décida à cette résolution; si Grégoire jugea dangereuse, à cause des princes teutsches, une discussion générale avec les Italiens; s'il avait conçu des soupçons contre le roi, ou s'il avait été averti que le roi avait le projet de le faire prisonnier avec la marquise, et, dans ce cas, si cet avis avait quelque chose de vrai, ou s'il n'était qu'une calomnie imaginée par un ennemi de la paix; mais ce qui est certain, c'est que la diète de Mantoue n'eut pas lieu, que Grégoire et Heinrich ne se revirent pas, et que le monde put voir qu'entre le roi et le pape il y avait un mur de séparation qu'il était impossible de franchir ou de renverser.

Mais pendant qu'en Italie les relations de cette manière étreignaient de plus en plus le pape et le roi, de telle sorte que l'un et l'autre ne pouvaient ni avancer ni reculer, il se passa dans le Teutschland des choses qui entraînèrent le roi dans une carrière où il pouvait prouver à ses contemporains et à la postérité qu'il avait en lui assez de génie et de vigueur pour repousser des peuples chrétiens le joug dont l'Église menaçait leur liberté intellectuelle et le développement de leur caractère propre, mais qui, d'autre part, mirent le pape dans une position où il trouva l'occasion de prouver à ses contemporains et à la postérité qu'il avait la conviction la plus intime de la vérité de ses principes, et de montrer aux peuples chrétiens un moyen de sortir de l'esclavage auquel les avait soumis la force brutale de la féodalité.

Les princes teutsches en effet (6), ecclésias-

tiques et laïques, avaient été livrés à la plus vive agitation par la fuite du roi de Worms. Le départ de Heinrich avait fait manquer la diète d'Augsbourg; mais les chefs ne renoncèrent pas à leurs projets. Dès le commencement du mois de février, les grands-ducs du Teutschland méridional, Rudolf, Welf et Bertold, eurent à Ulm une entrevue à laquelle assistèrent aussi les évêques de Mayence, de Wurtzbourg et de Metz. Ils tombèrent d'accord pour inviter les grands seigneurs de tout l'empire, ecclésiastiques et laïques, à une assemblée générale fixée au 13 du mois de mars à Forchheim, pour accomplir enfin ce qui était depuis si longtemps préparé. Cela se fit. En même temps ils envoyèrent le comte Mangold de Veringen, frère de Hermann l'historien, en Italie vers le pape, pour prier le saint-père de favoriser de sa présence cette assemblée de Forchheim, afin d'avancer l'affaire. Et afin que Heinrich, le roi, ne parût pas de son côté et n'excitât pas la désunion par sa présence, le duc Rudolf de Souabe lui fit savoir, sous les dehors de l'amitié d'un beau-frère, que l'indignation contre lui était au dernier point; qu'il ne serait pas un instant en sûreté; qu'il restât donc en Italie jusqu'à ce que le pape ou sa mère lui eussent préparé le terrain. Mais, avant même l'arrivée du comte Mangold, Grégoire avait été informé de la résolution prise par l'assemblée d'Ulm, et cette nouvelle ne lui déplut pas assurément, parce qu'il se sentait comme enchaîné dans sa position envers le roi et les princes italiens. Il envoya donc aussitôt des légats dans le Teutschland, et vraisemblablement à Rudolf: ils devaient ajourner l'élection d'un autre roi jusqu'à son arrivée, si du reste cela pouvait se faire sans danger. Par la première de ces mesures, il voulait sans aucun doute conserver à sa conduite actuelle l'air, d'être d'accord avec sa conduite antérieure, bien que probablement il n'eût pas alors plus qu'auparavant le dessein de se rendre dans le Teutschland; par la seconde, il exprimait le désir de son âme que l'on pût désormais élire un roi, car il voulait se donner de l'air en Italie. Le lendemain du départ des légats, arriva le comte Mangold. Aussitôt que le pape eut entendu le rapport de ce personnage, il l'envoya avec un légat, le cardinal Grégoire, vers le roi Heinrich, sans doute d'abord pour conserver aux yeux du roi l'air d'agir dans un sens tout à fait conforme aux conventions de Canossa, et en second lieu pour maintenir le comte Mangold, et par lui les princes de l'empire teutsch, dans la croyance qu'il avait réellement l'intention de venir dans le Teutschland, et que les circonstances seules l'empêchaient d'accomplir ce projet. Il fit notifier au roi : « que les princes teutschs avaient résolu de tenir le 13 du mois de mars une diète à Forchheim; que lui, le pape, songeait à s'y rendre, si Heinrich voulait lui accorder une escorte sûre; et que Heinrich lui-même pourrait aussi paraître à Forchheim, réfuter les accusations portées contre lui, et attendre la sentence. » Le roi répondit, comme Grégoire s'y était certainement attendu, de la seule manière dont il pouvait répondre : «Que lui-même était hors d'état de paraître à Forchheim; pour la première fois en Italie, il était trop accablé d'affaires dont il ne pouvait se débarrasser; d'ailleurs, vu l'éloignement des lieux, il était absolument impossible d'arriver à Forchheim avant le jour fixé que, pour cette même raison le pape ne pourrait pas non plus aller à Forchheim. Du reste, le saint-père savait tout aussi bien que lui-même que, dans les relations où se trouvaient l'Italie et le Teutschland, il ne pouvait garantir aucune sûreté. » Dès que Grégoire eut reçu cette réponse, il envoya en toute hâte dans le Teutschland deux légats, le cardinal Bernhard et l'abbé Bernhard de Marseille, qui devaient raconter aux princes à Forchheim la marche des choses, et leur représenter que, cerné à l'instigation de Heinrich, il ne pouvait ni faire le voyage du Teutschland, ni retourner à Rome. « Eux, les princes teutschs, pouvaient donc veiller eux-mêmes de leur mieux au bien de l'empire, ébranlé depuis si longtemps par la légèreté enfantine d'un seul homme, jusqu'à ce qu'il fût assez heureux pour paraître au milieu d'eux, et délibérer avec eux sur ce qui pouvait et devait se faire pour le rétablissement et l'affermissement de la paix dans l'Empire et dans l'Église. »

L'assemblée de Forchheim eut lieu; toutefois elle ne fut pas précisément nombreuse. Les légats du pape y furent présents, et s'acquittèrent de leur mission. Du côté des princes teutschs furent répétées encore une fois les mêmes accusations qu'ils avaient si souvent exprimées contre Heinrich, et ces vieilles plaintes remplirent toute une journée. La nuit fut proba-

blement aussi employée à s'entendre avec les légats. Le lendemain, ces légats exprimèrent, il est vrai, le désir que l'on ajournât encore quelque temps l'élection d'un autre roi, jusqu'à ce que le pape pût venir dans le Teutschland, mais ils témoignèrent aussi leur étonnement que l'on eût souffert si longtemps un tel homme comme roi. Les princes déclarèrent, de leur côté, que la nécessité était si grande, que l'on ne pouvait sans le plus grand danger différer cette élection. Les lé ats du pape ayant répliqué que c'était la propre affaire des princes, et qu'assurément ils devaient connaître mieux que personne les besoins de l'empire, les princes présents se crurent assurés de l'assentiment du pape, et résolurent de procéder aussitôt à l'élection. La première voix appartenait à l'archevêque de Mayence, en sa qualité de légat; il se prononça pour Rudolf, duc de Souabe, et les autres votèrent de même. Otto de Nordheim ne voulut donner son suffrage qu'après avoir obtenu l'assurance que le duché de Bavière lui serait rendu. Encouragés par cet exemple, d'autres posèrent d'autres conditions, de l'exécution desquelles ils firent dépendre leur vote. Les légats du pape toutefois intervinrent, et empêchèrent la discorde d'éclater. Si, pour devenir roi, dirent-ils, un prince faisait de semblables promesses, on pourrait dire qu'il a acheté le trône, qu'il est arrivé à la couronne comme par simonie, et non par une élection libre; il suffisait d'ailleurs que le nouveau roi promît d'exercer la justice envers tous. Là-dessus tous les assistants donnèrent leur voix au duc Rudolf. Mais comme dans cette occasion aussi les légats du pape désiraient avancer les affaires de l'Église; comme d'ailleurs, dans les discussions qui avaient eu lieu jusqu'alors, les princes teutschs avaient fait la découverte que l'empire teutsch, s'il n'avait été, pouvait du moins devenir un empire libre électif, si leur élection devait avoir de la consistance; et comme ceux qui cette fois étaient exclus du trône ne voulaient pas du moins en fermer l'accès à eux-mêmes ou à leurs descendants, on fit au nouveau roi deux conditions auxquelles Rudolf n'hésita pas à se soumettre. La première, posée sans doute à l'instigation des légats, était à l'avantage de l'Église, dans l'esprit des principes de Grégoire: le roi ne devait donner un évêché ni pour de l'argent ni par amitié, mais reconnaître à chaque église la libre élection de son évêque. L'autre, qui avait les princes pour auteurs, était à l'avantage des princes, pour le malheur du peuple teutsch et pour la désolation de toutes les générations à venir: le pouvoir royal ne devait échoir à personne par héritage, mais le fils du roi, lors même qu'il aurait le mérite le plus transcendant, ne devait devenir roi que par une élection libre et non par un droit d'hérédité; mais si le fils du roi n'était pas digne, ou si la nation, c'est-à-dire les seigneurs et les vassaux, ne voulaient point de lui, la nation devait avoir le droit de faire un roi à son gré. Et alors les assistants prêtèrent au roi élu le serment de fidélité, et les deux archevêques de Mayence et de Magdebourg lui donnèrent l'onction royale. Ensuite Rudolf, accompagné d'une partie de l'assemblée, se mit en route pour Mayence. Là il reçut, le douzième jour après son élection, le 26 mars, la consécration royale des mains de l'archevêque Sigefrid (5).

Si Rudolf n'avait pas été ébloui par l'éclat de la couronne, il l'eût rejetée loin de lui; car il eût dû se dire qu'il n'était pas en état de la porter avec plus de dignité que l'homme auquel il l'avait arrachée, bien qu'il fût doublement son beau-frère. Si le mauvais génie qui l'avait si longtemps entraîné à travers les intrigues et les conjurations, à travers des désirs effréués et des espérances déçues, ne l'avait pas entouré d'un nuage et aveuglé, il eût mieux aimé quitter son trône ducal que prendre possession du trône royal; car il eût dû se dire que la fidélité des félons qui avaient tenu jusqu'alors pour lui était un avantage incertain, et que la manière dont il arrivait à la dignité royale pouvait difficilement lui gagner un homme de bien. Peut-être toutefois ses anciennes illusions s'étaient-elles déjà évanouies à Forchheim, si du reste il put remarquer l'aigreur d'Otto de Nordheim et des Saxons, l'hésitation des Bavarois et des Souabes, et la conduite équivoque des légats du pape. Mais si là même le bandeau ne lui était pas encore tombé des yeux, à Mayence déjà du moins, lorsqu'il eut à peine reçu la consécration sacerdotale, le cercle d'or dut profondément brûler son front. Les bourgeois de Mayence, en effet, ne virent qu'avec indignation et colère ce roi de la trahison et des artifices sacerdotaux. Leur archevêque, qui lui avait placé la couronne sur la tête, n'avait ni leur affection ni leur respect, et

même en ce jour il donna aux ecclésiastiques et aux laïques une nouvelle preuve de la duplicité de son langage, en repoussant de l'autel un prêtre qui était suspect de simonie. Grande était en général la haine contre l'arrogante noblesse, et le vin, qui ne fut pas ménagé en un tel jour, anima vivement l'esprit net des habitants de cette noble ville. Or il arriva que les jeunes hommes de la suite du roi Rudolf se livrèrent noblement, après le banquet, aux plaisirs du jeu et de la plaisanterie. De grandes troupes d'habitants de la ville se rangèrent autour d'eux, regardèrent ce mouvement joyeux, et rirent, plaisantèrent, raillèrent. Enfin un jeune homme de la ville profita d'un moment favorable, coupa à un jeune courtisan un morceau de son habit de fête, et déforma sa riche toilette. Le courtisan lésé poursuivit le coupable; ses compagnons ne ménagèrent peut-être pas les bourgeois qui se tenaient autour, mais ceux-ci se mirent en défense. Bientôt on entendit de tous côtés le tocsin, et toute la ville se souleva. De là confusion, lutte, sang versé et scènes affreuses, de sorte que personne n'a pu saisir ou décrire l'ensemble des événements. L'issue toutefois montre assez clairement comment en somme les choses se passèrent. Cette issue fut que Rudolf se vit contraint de battre en retraite avec sa suite; que Sigefrid aussi dut quitter Mayence au milieu des insultes et des railleries de son troupeau, et que ni l'un ni l'autre ne revit cette ville.

Et l'impression que cet événement fit sans aucun doute sur l'âme de Rudolf ne fut adoucie en rien, mais fortifiée par tout ce qu'il vit et entendit. Il voulut se rendre à Worms, en compagnie de l'évêque de cette ville. Les habitants de Worms, se souvenant de l'affection que Heinrich leur avait montrée, et profondément aigris parce qu'à Tribur les artifices de Rudolf avaient contribué à leur arracher le roi et sa noble épouse, fermèrent leurs portes, et se montrèrent prêts à défendre leur ville par les armes. Rudolf et l'évêque durent se retirer. Mais lui, le nouveau roi, entra dans la Souabe, son duché, le pays de sa jeunesse et de ses vains efforts; et là aussi il ne trouva nulle joie, nul attachement, nul dévoûment, mais seulement de la défiance, de l'indifférence, de l'antipathie. Car les vassaux temporels se rappelaient la préférence que Heinrich avait eue pour eux, comme l'espérance de possessions en Saxe qu'il avait fait naître en eux; et parmi les ecclésiastiques il y en avait beaucoup qui, parce qu'ils ne pouvaient s'accommoder des principes sévères de Grégoire VII, ou parce qu'ils les redoutaient, ne pouvaient reconnaître un roi qui en général et en tout cas ne semblait pouvoir se maintenir qu'en s'attachant fermement au pape. Aux fêtes de Pâques, Rudolf se trouvait à Augsbourg, et il s'en fallut de peu que l'évêque Imbrico ne se détachât ouvertement de lui. D'Augsbourg l'un des légats du pape voulut retourner en Italie; mais le comte Udalrich de Lentzbourg le dévalisa et le jeta en prison. Rudolf toutefois, bien que dans cet événement il eût pu reconnaître l'esprit qui régnait en Bourgogne, se dirigea vers ce pays, et partout il trouva devant lui ce qu'il avait laissé derrière lui. L'évêque de Constance rejeta sans hésiter ses offres et s'éloigna de la ville. Il ne se trouvait dans tout l'empire qu'un très-petit nombre d'hommes sur lesquels il pût encore compter avec confiance.

Pendant ce temps Heinrich reçut la nouvelle de l'élection de Rudolf. Il se trouvait à Pavie; auprès de lui étaient sa femme, sa mère, et beaucoup de princes du Teutschland et d'Italie. Peut-être fut-il surpris par cette nouvelle; mais il est difficile de croire qu'elle lui ait été désagréable, parce qu'elle devait mettre un terme à l'embarras de ses relations, et parce qu'elle le tirait du désordre de misérables intrigues pour l'appeler sur le théâtre de la vie et de l'activité. Aussitôt il envoya des députés au pape pour l'engager à frapper d'excommunication le rebelle Rudolf; non assurément parce qu'il attendait l'accomplissement de cette prière, mais parce qu'il voulait prouver au monde que le pape n'était pas étranger à cet événement. Le pape fit la seule réponse qu'il pouvait faire : qu'il ne voyait pas encore clair dans cette affaire; que, d'après les lois de l'Église, il ne pourrait prononcer l'excommunication qu'après que Rudolf aurait été entendu. Là-dessus Heinrich se rendit à Vérone, assembla dans cette ville tous ses adhérents, et leur déclara en homme et avec résolution qu'il était déterminé à combattre jusqu'à la mort pour sa couronne et pour son empire, comme pour son bon droit. Ensuite, le dimanche des Rameaux, il se mit sans retard en route sur Aquilée, où il célébra la fête de Pâques, et de là sur la Bavière. Sa marche ne fut pas arrêtée.e t elle ne pouvait

l'être. Il se manifesta clairement que dans tout le Teutschland méridional, comme originairement en Saxe, l'inimitié contre Heinrich n'était qu'une œuvre artificieuse des ducs et de quelques autres princes ecclésiastiques et laïques. La plupart se joignirent volontairement à lui; d'autres, qui étaient incertains, furent gagnés, comme le patriarche d'Aquilée, par des donations ou des promesses. Les évêques et les archevêques craignaient de voir leur antique autorité absorbée par la toute-puissance du pape, dont ils regardaient Rudolf comme le champion; les ecclésiastiques des rangs inférieurs croyaient ne pouvoir sauver leurs femmes et leurs enfants que par Heinrich, prince qu'ils supposaient à jamais séparé du pape; et les moines tinrent seuls peut-être pour Rudolf, afin d'avancer les affaires de Grégoire. Les vassaux laïques, comtes et seigneurs, en étaient déjà venus en majeure partie à voir que les ducs avaient abusé d'eux; et plus était grande d'ordinaire leur jalousie contre les ducs, qu'ils ne considéraient avec raison que comme leurs chefs au nom du roi, plus ils se tournaient volontiers vers le roi, de qui les ducs avaient reçu leur pouvoir. Et la voix des villes, surtout des plus grandes, ne pouvait pas non plus rester sans influence, et dans toutes les villes il n'y avait qu'une seule voix qui parlait hautement pour Heinrich, le roi légitime des Teutsch. Elles n'éprouvaient que du dégoût pour la manière dont l'égoïsme, l'arrogance et l'orgueil se jouaient du serment, de l'honneur et de la fidélité; elles avaient à redouter toute sorte de violences; elles n'aspiraient encore qu'à la justice et à une équitable liberté; et elles ne pouvaient attendre la justice et la liberté d'un prince qui était arrivé à la couronne par de sourdes menées, par le mensonge et la trahison.

Lorsque Heinrich arriva à Ratisbonne, il fut reçu avec de bruyantes acclamations, et Welf, qui s'intitulait duc des Bavarois, se vit forcé de fuir, et, moins heureux qu'Otto de Nordheim, à faire valoir en aventurier ses prétentions sur le duché. Heinrich assembla à Ratisbonne les vassaux et seigneurs bavarois, et les gagna presque tous sans peine à sa personne et à sa cause. Outre les évêques de Passau et de Saltzbourg, il y eut à peine un homme en Bavière qui restât son ennemi, quoique sans doute plus d'un personnage balançât entre les deux partis. Et les Bohêmes arrivèrent aussi, et saluèrent leur roi avec le dévoûment des anciens jours. Bientôt douze mille hommes prêts au combat furent réunis autour de lui. Avec cette armée, il se porta vers la Souabe, dont Rudolf était duc; et à chaque pas qu'il faisait en avant le nombre de ses partisans augmentait. Outre les évêques de Coire et de Worms, dont le dernier, comme nous l'avons remarqué, avait été pour la seconde fois chassé de la ville, il resta à peine dans tout le sud-ouest du Teutschland, en Souabe et en Bourgogne, un prince ecclésiastique du côté de Rudolf, et l'évêque Imbrico d'Augsbourg, qui déjà avant la fête de Pâques n'avait été décidé qu'avec peine à reconnaître son autorité, communia en présence de toute sa communauté, et prit le saint sacrement à témoin de l'assurance que la cause de Heinrich était la plus juste. En même temps les princes et seigneurs de ces contrées abandonnèrent en majeure partie la cause de Rudolf. Plusieurs même de ceux qui étaient unis à lui par les liens du sang passèrent du côté de Heinrich; et son gendre même, le comte de Bregenz, devint son ennemi, comme s'il eût dû donner une compensation aux torts qu'il avait eus envers l'impératrice Agnès. Mais ce qu'il y eut de plus efficace et de plus satisfaisant, ce fut l'intérêt que les villes témoignèrent à Heinrich et à sa cause. Cet intérêt ne lui manqua presque nulle part, et pour la première fois on vit dans l'armée royale leurs jeunes gens et leurs hommes sous les armes à côté des seigneurs et des vassaux. Et ces troupes des villes persévérèrent, et suivirent, à ce qu'il semble, le roi partout où il les conduisit. Les évêques et les comtes, au contraire, qui ne se servaient du nom royal que comme d'un prétexte, non pour aider le roi à recouvrer sa puissance dans l'empire, ni pour lui assurer une victoire complète sur son adversaire, mais pour vider d'anciens différends avec des évêques et des comtes voisins qui tenaient pour Rudolf, afin de gagner eux-mêmes en puissance et en possessions, ou de tirer vengeance des outrages qu'ils avaient subis, les évêques et les comtes ne soutinrent peut-être d'ordinaire que des guerres privées, du sein de leurs domaines, sans s'inquiéter de l'intérêt général plus qu'il n'était nécessaire. Il arriva de là que Heinrich, quoique le nombre de ses partisans fût si considérable, ne put réunir des forces assez imposantes pour en finir promptement et par de grandes batailles; mais

il arriva aussi que la lutte, en s'éparpillant en guerres privées et de détail, devint singulièrement confuse et extraordinairement destructive : car si les ravages et les crimes les plus affreux sont rejetés sur les Bohêmes, cela ne se fait en partie que par suite des anciens sentiments hostiles contre les Bohêmes; en partie peut-être aussi les Bohêmes imitèrent-ils les exemples de barbarie et de cruauté que les Teutschs leur donnaient; il arriva enfin que cette malheureuse guerre se porta malheureusement de côté et d'autre, et fut d'autant plus désastreuse pour tout le Teutschland.

Rudolf, qui avait rêvé un autre rêve, fut épouvanté de cette défection générale, ou plutôt de cette absence de haine contre Heinrich, haine qu'il s'était attendu à trouver chez tous, parce qu'elle était en lui-même. Les ducs Welf et Bertold tenaient, il est vrai, pour lui, et il pouvait compter sur eux d'autant plus fermement qu'ils pouvaient moins espérer se faire écouter de Heinrich; mais deux ducs sans territoire, renfermés dans des châteaux forts, sans vassaux et sans feudataires à la tête desquels ils pussent se montrer, n'ajoutaient pas beaucoup à sa force: il ne put réunir qu'environ cinq mille hommes; avec eux il assiégea le château de Sigmaringen (1). Heinrich marcha contre lui et dispersa sa troupe. Lui-même s'enfuit en Saxe, accompagné, à ce qu'il paraît, des évêques de Passau, de Worms et de Wurtzbourg, dont aucun n'était maître dans sa ville, et peut-être aussi du légat du pape, du cardinal Bernhard; sa femme, qui se trouvait à Zurich, chercha un asile dans un château fort de Bourgogne. Mais Heinrich, hors d'état d'user de sa victoire, ne le poursuivit pas; il se rendit à Ulm, où il assembla ceux qu'il croyait pouvoir considérer comme ses fidèles. Dans cette assemblée, il se montra la couronne sur la tête, et fit accuser de trahison et de révolte contre leur roi les ducs Rudolf, Welf et Bertold, et tous leurs adhérents. La preuve était évidente. Mais les trois ducs étaient souabes; aussi l'assemblée rendit-elle sa sentence conformément à la loi des Allemanni; et, selon cette loi, elle condamna les accusés à mort, et les déclara déchus de leurs fiefs et de leurs domaines.

Mais si une semblable sentence mettait Heinrich en état de récompenser par des concessions de fiefs ses plus fidèles partisans, et d'amener à une résolution par la perspective de récompenses ceux qui avaient été moins décidés, ces affaires n'entraînèrent pas moins la perte irréparable d'un temps précieux. Heinrich savait bien où était la difficulté; aussi somma-t-il ses fidèles de faire effectivement une expédition en Saxe. Mais tout ce qu'il obtint, ce fut la promesse avec serment qu'ils l'accompagneraient en Saxe plus tard, dans l'automne peut-être; quant à présent, son armée se sépara en majeure partie. Dans le fait, par suite de l'apparition inattendue du roi, cette armée était accourue sans être convenablement équipée, et sans doute de meilleurs préparatifs pouvaient être nécessaires. Plusieurs probablement aussi, lorsqu'ils virent l'anti-roi en fuite, en vinrent à penser qu'il y avait assez de fait, et qu'en Saxe, où son rival Otto de Nordheim exerçait une immense influence, Rudolf trouverait encore moins de partisans qu'en Souabe, pays de sa naissance et de ses foyers. Enfin beaucoup avaient peut-être à cœur de mettre en sûreté le butin que leur avaient produit les courses faites jusqu'alors. Mais on oubliait que les Saxons avaient en Saxe une autre position qu'en Bavière ou en Souabe; car Heinrich, comme nous l'avons raconté, avait été entraîné par les intrigues d'Otto de Nordheim à une conduite si coupable et si arbitraire, que tout le peuple saxon, les petits comme les grands, à très-peu d'exceptions près, était rempli contre lui d'une haine invétérée. En conséquence, quelque mécontents que les Saxons en général, et Otto de Nordheim en particulier, pussent être du résultat de la diète de Forchheim, et quelque répugnance qu'ils eussent eue à honorer le roi dans la personne du duc Rudolf, s'il se fût trouvé seul, les succès importants et inattendus de Heinrich dans le Teutschland méridional devaient néanmoins frapper de terreur la Saxe entière, et devant cette terreur toute passion devait s'évanouir. Et en effet Rudolf, lorsque vers le temps de la Pentecôte il vint à Erfurt, fut déjà reçu solennellement par beaucoup de Saxons et de Thuringiens; il fut accompagné solennellement à Mersebourg, et là salué roi dans une grande assemblée. Il ne manqua pas de profiter du zèle des Saxons, et les décida facilement à rassembler une armée. Avec cette armée de Saxons et de Thuringiens, il franchit au mois d'août les frontières de Thuringe, et commença le siége de Würtzbourg, tandis que

dans les duchés méridionaux les guerres privées et de détail se continuaient d'une manière déplorable.

Heinrich lui-même, le roi, après l'assemblée d'Ulm, était d'abord retourné vers la Bavière, et là il avait dévasté sans miséricorde, à la manière de ses partisans, les terres et les domaines de ses adversaires, des évêques de Passau et de Saltzbourg, ainsi que du comte Ekbert, qui était seigneur de Neubourg sur le Danube, sans forcer ses ennemis à se soumettre; ensuite il s'était rendu vers le Rhin, afin d'animer les villes de ces contrées et de s'en servir pour son armement contre les Saxons. Il attendait avec impatience le jour pour lequel les Bohêmes et les Bavarois lui avaient promis cette expédition; mais ce jour était encore éloigné. Dans l'intervalle, il apprit que les ducs déposés, Welf et Bertold, avaient rassemblé des bandes de soldats, avec lesquelles ils songeaient à venir devant Wurtzbourg au secours de leur roi Rudolf. Les bourgeois de la noble ville de Wurtzbourg avaient jusqu'alors opposé une vaillante résistance aux armes et aux artifices de Rudolf et des Saxons; mais Heinrich craignait que la défense contre des forces plus grandes encore ne fût impossible à ces hommes fidèles. Il résolut donc d'essayer d'empêcher la jonction des deux ci-devant ducs avec Rudolf, quoique ses troupes fussent peu nombreuses et mal exercées. Cette tentative échoua; Heinrich se vit forcé de faire en toute hâte volte-face et de retourner à Worms (5). Welf et Bertold, de leur côté, opérèrent devant Wurtzbourg leur jonction avec Rudolf; mais le courage des bourgeois de Wurtzbourg ne chancela pas non plus devant des forces ainsi doublées. En conséquence, sous le prétexte que l'on craignait de se souiller d'un péché si la ville était prise d'assaut, parce que les églises et les sanctuaires pouvaient être profanés, le siége fut levé; mais le véritable motif était la crainte de voir le siége traîner encore en longueur jusqu'à ce que Heinrich eût réuni son armée, et l'espérance de l'anéantir avant cette réunion. Rudolf et les siens se mirent donc en marche vers le Rhin. Mais, dans l'intervalle, Heinrich avait pris entre le Rhin et le Necker une si belle position, que ses ennemis n'osèrent pas l'attaquer, malgré le petit nombre de ses soldats. Ils campèrent en face de lui sur la rive droite du Necker, et restèrent longtemps dans cette position, sans oser l'attaquer, lui et ses guerriers fournis par les villes. Mais l'histoire du développement de ces choses nous manque; les récits qui nous ont été transmis sont manifestement entachés de mensonge, soit parce que les écrivains n'avaient point de bons renseignements, soit parce qu'ils ont écrit dans un esprit d'inimitié contre le roi. Car voici ce que dit la tradition : Rudolf et les siens mirent tout en œuvre pour amener Heinrich à une bataille; mais ce fut en vain. Ils employèrent l'insulte, les railleries, les mépris; inutilement. Ils offrirent de reculer de deux milles si Heinrich voulait passer le Necker avec son armée pour engager l'action, ou de passer eux-mêmes le Necker dans ce but, si Heinrich voulait reculer avec son armée; et ils n'obtinrent pas de réponse. Rudolf provoqua son ennemi au jugement de Dieu par le duel; et Heinrich écouta en silence cette provocation. Rudolf essaya une fuite simulée, pour attirer le roi de l'autre côté du fleuve à sa poursuite; mais cette tentative échoua également. C'est ainsi que cette tradition fait faire à l'anti-roi Rudolf ce que d'autres ont fait avec lui; il n'y manqua qu'une seule chose, qui eût été honorable, et qui en même temps eût conduit au but: c'était de passer le fleuve à la vue de l'ennemi, ou de tourner l'armée du roi. Et plus une telle conduite est invraisemblable, moins le récit du dénoûment doit avoir de valeur. On eut, est-il dit, une entrevue; on tomba d'accord que la querelle devait se vider non par les armes, mais par le raisonnement : on convint donc que, hors de la présence des deux rois, les princes les plus éminents tiendraient une assemblée sur les bords du Rhin, feraient une enquête sur toute l'affaire et décideraient, et que l'on réunirait de part et d'autre ses forces pour soutenir la sentence contre celui des deux rois qui ne voudrait pas s'y soumettre. Cette convention fut jurée, et les deux armées se séparèrent. Mais au moment même où Rudolf se retirait, arrivèrent les Bohêmes et les Bavarois, attendus par Heinrich depuis si longtemps et avec tant d'impatience. Cette circonstance détermina le roi, non sans doute à poursuivre son ennemi, mais à rompre le traité, et à combattre durement et cruellement les adhérents de son ennemi en Bavière.

Mais cette tradition, conçue en termes vagues, sans indiquer ni temps, ni nom d'hommes ou de lieux, ne paraît pas mériter plus de foi

que la fable des événements accomplis sur le Necker. Elle semble avoir été inventée pour justifier l'anti-roi Rudolf et les Saxons du mauvais succès de l'expédition, et jeter un nouveau tort sur le roi Heinrich. Voici donc tout ce que l'on peut maintenir comme vérité historique : Rudolf et les siens remontèrent contre le roi Heinrich jusqu'au Necker ; mais comme ils se virent hors d'état de le vaincre, ils retournèrent, au mois de septembre, aux lieux d'où ils étaient venus. Là-dessus Heinrich continua en Souabe, et particulièrement en Bavière, l'œuvre qu'il avait commencée dans la première moitié de l'année. Il combattit les partisans de son ennemi en Bavière, força le château du comte Ekbert, le contraignit à s'enfuir en Hongrie, ainsi que l'évêque Gebhard de Saltzbourg à s'enfuir en Souabe, et donna les évêchés et les abbayes qui étaient vacants ou possédés par des partisans de Rudolf à des hommes sur lesquels il croyait pouvoir compter, sans s'inquiéter du pape ni des décrets pontificaux. Et Rudolf se conduisit de la même manière avec les siens en Saxe, particulièrement en Westphalie, contre les partisans de Heinrich IV, avec cette différence toutefois qu'il se montra constamment fils obéissant de l'Église et subordonné fidèle du pape Grégoire VII.

## CHAPITRE VII.

### GRAND EMBARRAS DU PAPE GRÉGOIRE VII. —CONTINUATION DE LA GUERRE ENTRE HEINRICH ET RUDOLF. — BATAILLES DE MELLRICHSTADT ET DE FLARCHEIM.

De l'an 1077 à l'an 1080.

Après le départ de Heinrich d'Italie, le pape resta encore quelques mois en Lombardie, en partie peut-être parce que dans les châteaux forts de Mathilde il trouvait la plus grande sûreté, en partie certainement parce qu'il voulait être plus près des événements du Teutschland, et maintenir dans les deux partis la croyance qu'il avait l'intention de passer les Alpes et de décider ces dangereuses querelles. Mais son séjour dans ces contrées n'avait rien d'agréable. D'abord le chancelier de Heinrich en Italie, l'évêque Grégoire de Verceil, convoqua, sous ses yeux en quelque sorte, une assemblée générale qui devait avoir lieu au commencement du mois de mai, dans la plaine de Roncaglia, pour résoudre la déposition du pape ; et la mort subite du chancelier empêcha seule cette tentative insultante. En second lieu, il reçut la nouvelle que son fidèle ami, le préfet de Rome Cencius, avait été assassiné par Étienne, frère de ce farouche Cencius qui lui avait fait subir à lui-même de si mauvais traitements. Ensuite il apprit que Robert Guiscard continuait ses hostilités et se montrait de jour en jour plus dangereux (1). Enfin ce qu'on lui faisait savoir du Teutschland ne pouvait lui causer de plaisir, mais plutôt le mettre dans un nouvel et grand embarras. S'il avait été possible que jusqu'alors encore il se fût fait illusion sur la source d'où étaient sorties les plus graves accusations des princes teutschs contre Heinrich, la réception que le roi trouva dans le Teutschland, les succès avec lesquels il allait toujours plus avant, durent nécessairement lui ouvrir les yeux. Et pourtant, à cause de la position des Saxons, ces succès n'étaient pas décisifs ; et pourtant Grégoire ne pouvait pas non plus désirer qu'ils devinssent décisifs, car il ne pouvait et ne voulait pas renoncer à ses principes ; et comment eût-il pu attendre ou espérer que Heinrich qui, en Italie, s'était lié avec ses ennemis et avait pris lui-même contre lui une position hostile, se soumettrait jamais à ses principes, s'il parvenait sans lui à se faire par l'épée seul roi des Teutschs ? Mais il pouvait être tout aussi peu disposé à prendre le parti de Rudolf. Lors même qu'il eût continué à détourner les yeux de la manière dont Rudolf s'était fait donner le titre de roi, le trône de ce prince se trouvait pourtant si complétement dénué d'un fondement solide, qu'il ne pouvait nullement lui tomber dans l'esprit de confondre sa grande affaire avec le maintien de ce trône ; et d'autre part il ne pouvait pas non plus rejeter le roi Rudolf, parce qu'il était impossible de gagner le roi Heinrich. De plus, il devait tenir compte de la marche que les choses avaient suivie jusqu'alors, afin que sa conduite ne fût pas en contradiction avec ses actes extérieurs.

En de telles circonstances, il restait à peine autre chose au pape que d'attendre le développement des relations dans le Teutschland, de se maintenir impartial entre les deux rois, et de ne favoriser le roi Rudolf qu'autant que cela

serait nécessaire pour empêcher la victoire de Heinrich, afin que ce roi fût ramené au sentiment qu'il ne pouvait se passer du saint-siége. Et ce fut dans ce sens que Grégoire agit; mais il n'approcha pas davantage de son but. La roue des événements continua de rouler, et celui qui en saisissait les jantes était entraîné.

D'abord Grégoire défendit aux évêques de Lotharingie, du Rhin, de Franconie, de reconnaître Heinrich comme roi. Pour la Bavière, une semblable défense serait arrivée trop tard; pour la Souabe et la Saxe, il ne la jugea pas nécessaire; mais, auprès de ceux auxquels elle était adressée, elle fut sans résultat. Ensuite, Heinrich ayant déjà fait de grands progrès, et les deux rois ayant envoyé des messages vers lui, le pape, l'un pour lui annoncer le succès de ses affaires, l'autre pour l'informer de sa mauvaise fortune, Grégoire ordonna, le 30 mai, à ses deux légats dans le Teutschland, d'exhorter les deux rois, Heinrich et Rudolf, à lui ouvrir une route sûre vers le Teutschland; il voulait discuter publiquement leur cause, et montrer à qui l'empire appartenait selon la justice. A celui des deux qui refuserait d'accéder à cette demande ils devaient interdire l'empire, et l'exclure, avec tous ses adhérents, de la communion de Jésus-Christ et du seuil de la sainte Église; mais celui qui obéirait avec humilité à ses ordres, ils devaient, dans l'assemblée d'ecclésiastiques et de laïques la plus nombreuse qu'ils pourraient réunir, le confirmer dans la dignité royale, et l'assister de leurs conseils et de leur secours. Il informa, par une autre lettre, tous les Teutschs de cet ordre, et, dans l'esprit qui l'avait dictée, il y ajouta des exhortations paternelles et sacerdotales (2). Mais cette tentative aussi resta sans effet, comme, du reste, Grégoire s'y était attendu. Lorsque ces lettres arrivèrent dans le Teutschland, l'un des légats du pape était déjà prisonnier; l'autre, le cardinal Bernhard, sut, il est vrai, faire parvenir la lettre aux mains des deux rois, mais cela ne servit à rien. Heinrich connaissait son droit et sentait son épée. Il n'était pas disposé à soumettre sa cause à un tribunal, parce qu'il la regardait comme décidée, et espérait pouvoir la défendre. Il rejeta donc sèchement la proposition du pape, et fit jeter dans les fers celui qui lui apporta la lettre pontificale. Rudolf, de son côté, se montra, il est vrai, fils obéissant de l'Église, et parut prêt à tout; mais sa volonté était sans force; il ne pouvait garantir aucune sûreté au pape, parce que Heinrich était en possession des Alpes. D'ailleurs, quelque humilité qu'il pût montrer, il fut certainement bien plus vivement affecté des lettres pontificales que son adversaire. Heinrich n'avait pu s'attendre à une autre conduite de la part de Grégoire; mais lui, il avait compté sur le pape. Bien plus, ses adversaires étaient convaincus qu'il ne pouvait y avoir rien de commun entre Heinrich et le pape, et que précisément pour cette raison la cause de Rudolf et celle du pape n'en faisaient qu'une; et maintenant Grégoire se tenait tout aussi éloigné de lui que du roi Heinrich, et ce que ses partisans avaient regardé comme une affaire terminée était de nouveau remis en question. Aussi, tandis que Heinrich traitait les lettres pontificales avec une méprisante indifférence, Rudolf s'efforçait avec une inquiétude craintive à en cacher le contenu au monde. Le temps suivit donc son cours au milieu des événements dont il a été fait mention.

Au mois de septembre, le pape retourna à Rome, parce qu'il ne pouvait plus arriver à rien en Lombardie. Son anxiété, ses inquiétudes, étaient grandes à cause du désordre qui régnait dans l'empire. Par suite de la position que Heinrich avait dans le Teutschland méridional, et de l'agitation hostile qui avait lieu dans la haute Italie, il finit par ne plus recevoir aucune nouvelle de l'état des choses dans le Teutschland. Il n'apprit rien de ses légats, et ce que ses lettres étaient devenues lui resta inconnu (3). De son côté, Rudolf pouvait d'autant moins attendre de lui quelque consolation; et Rudolf était sans aucun doute en proie à de pénibles soucis. Comme il avait perdu presque toute influence dans le Teutschland méridional, et comme l'expédition même des Saxons en Souabe, sur les bords du Necker, s'était terminée sans rien de satisfaisant, son impuissance était grande. Précisément pour cette raison il était nécessaire qu'il arrivât quelque chose pour maintenir du moins les Saxons dans une certaine agitation, afin qu'ils ne regardassent pas aussi sa cause comme perdue. Ce fut là, à ce qu'il semble, le motif de l'assemblée d'évêques et de princes saxons que le légat du pape, le cardinal Bernhard, d'intelligence avec l'archevêque de Mayence, convo-

qua le 12 novembre à Goslar, pour, en conséquence de l'ordre du pape du 30 mai, interdire l'empire au roi Heinrich, en l'excluant de la communion de l'Église, et confirmer cet empire à l'anti-roi Rudolf (4). C'était l'œuvre de la nécessité et non celle de l'espérance; elle était surtout calculée en vue des Saxons, pour les maintenir dans l'illusion, et, par l'illusion, dans le zèle.

Grégoire, le pape, agit autrement. Soit que cette conduite de son légat ne vînt pas à sa connaissance, soit qu'il la trouvât dangereuse, et qu'il voulût prévenir tout malentendu d'après lequel il se serait décidé pour Rudolf, il convoqua un grand concile, qui devait s'ouvrir à Rome vers le mois de mars 1078, et où l'on devait discuter, avec d'autres affaires ecclésiastiques, la querelle entre les deux rois du Teutschland. En même temps il invita les deux rois du Teutschland à faire soutenir par des députés leur cause devant ce concile. Heinrich ne fit pas difficulté de donner suite à cette invitation. Il envoya à Rome deux hommes distingués, l'un par son érudition et par la variété de ses connaissances, l'autre par la pureté de sa réputation et par son caractère consciencieux; tous deux par leur renom de piété et de modération: les évêques Benno d'Osnabrück et Thiedrich de Verdun. Rudolf aussi aurait volontiers envoyé à Rome des députés dignes de ces personnages; mais Heinrich était maître des abords de l'Italie, et personne ne voulait s'exposer au danger d'une captivité. Cette raison nécessita, à ce qu'il semble, une assemblée de princes saxons, qui put avoir lieu dans les premiers jours du mois de février. Les Saxons, qui croyaient fermement que le pape considérait leur roi Rudolf comme le seul roi de tous les Teutschs, que Heinrich était de nouveau frappé d'excommunication, et que Rudolf avait été confirmé dans l'empire par le pape au moyen de ses légats, furent saisis d'étonnement et de colère. En butte à cette colère, le cardinal Bernhard se vit peut-être dans la nécessité de justifier sa conduite à Goslar; en tout cas les deux lettres du pape du 30 mai à ses légats et à tous les Teutschs, et dont nous avons parlé, furent alors connues des Saxons; et l'impression que ces lettres, où ils crurent voir de l'hésitation, de la duplicité, de l'astuce, firent sur eux, résulte clairement d'une lettre qu'ils adressèrent au pape. « Ta Sainteté, est-il dit dans cet acte, et tes lettres en sont témoins, ce n'est point par suite de nos griefs et de nos plaintes, mais à cause des injures du saint-siége, que tu as dépouillé notre roi de la dignité royale, que tu nous as interdit de le servir, et que tu as délié tous les chrétiens du serment qu'ils lui avaient prêté ou qu'ils lui prêteraient. Nous avons obéi. Pour cela il a exercé contre nous la plus grande cruauté. Et quel a été le résultat? Absous de l'excommunication sans notre avis et sans amélioration, il a obtenu la liberté de nous nuire de nouveau. Or, dans la lettre où l'absolution nous a été notifiée, il était dit que rien n'était changé au sujet de l'empire. Nous ne comprenons pas non plus comment cela a été possible; nous ne comprenons pas comment on pouvait lever l'annulation du serment; et sans serment il n'y a pas de dignité royale. En conséquence, après que l'empire se fut trouvé plus d'un an sans roi, un autre roi a été élu par nos princes. Sur lui se reporta notre espérance; et voici qu'arrivent à l'improviste tes lettres, et elles parlent de deux rois dans un seul empire, et elles mettent en avant le déposé, et elles lui demandent, comme à un puissant seigneur, une escorte sûre pour toi, afin que tu puisses venir dans cette contrée et discuter l'affaire. Cette manière d'agir, — tu nous pardonneras l'expression, — nous paraît singulière. Celui en effet qui a été déposé par la sentence d'un concile, tandis que l'autre a été confirmé dans la même dignité par la toute-puissance apostolique, doit maintenant être mis en jeu; ce qui était déjà terminé doit commencer de nouveau, et une affaire qui ne souffre point de doute doit être remise en question. Nous savons, très-cher seigneur, et nous avons cette confiance en ta piété, que tu agis dans de bonnes intentions et après l'examen le plus subtil; toutefois nous sommes des hommes simples, et nous ne pouvons point pénétrer de tels mystères; mais ce que nous voyons et entendons comme procédant de cet encouragement aux deux partis, nous voulons l'exprimer. Ce sont des guerres intestines, plus cruelles que des guerres civiles; ce sont des meurtres, des dévastations, des incendies dans les maisons et dans les églises sans distinction; c'est l'oppression des pauvres et le pillage des biens ecclésiastiques; c'est enfin la ruine de toute loi divine et humaine sans espérance. Et par-dessus tout cela la querelle de deux rois

qui tous deux ont reçu de toi l'espérance de conserver l'empire; une telle ruine de tous les domaines royaux, que désormais ces rois, dans nos contrées, seront forcés de vivre de brigandage plutôt que des domaines royaux. Ces désavantages n'auraient nullement eu lieu, ou du moins n'auraient eu lieu que sur une bien moindre échelle, si au commencement de ton voyage ta pensée ne s'était tournée ni à droite ni à gauche. Mais si, à cause des dangers qui te menacent, tu ne peux résister à front découvert au perturbateur, veille du moins à ce que tu as fait ne soit point fait en vain. Car si ce qui a été résolu dans un synode romain et confirmé par un légat du siége apostolique doit être couvert par le silence et compté pour rien, nous ne savons pas ce que dans la suite nous pourrons encore croire et tenir pour certain. »

Telle est en substance la lettre des Saxons. Grégoire, bien que peut-être il fût affecté de l'aigreur de cette lettre, étouffa sa susceptibilité. Mais comme il n'avait pas été possible aux Saxons d'envoyer des personnages importants à Rome en qualité de députés; comme, au contraire, ils n'avaient pu faire parvenir leur lettre qu'à la dérobée en quelque sorte, et par des voies secrètes, il eut l'air de n'avoir point reçu de lettre des Saxons, et de ne point reconnaître pour les envoyés de ces derniers les hommes qui la lui avaient remise. D'autre part il permit aux envoyés du roi Heinrich de suivre l'affaire de leur maître devant l'assemblée, où furent présents soixante-dix évêques. Les envoyés suivirent l'affaire avec tant d'adresse, que de plusieurs côtés on proposa de prononcer aussitôt l'excommunication contre Rudolf, duc de Souabe, comme vassal félon et parjure; et le pape ne put qu'avec peine empêcher une résolution si précipitée. Enfin, le 2 mars, il réussit à décider le concile à une sentence par laquelle non-seulement la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors fut approuvée, mais qui l'autorisa de plus à y persévérer. Car, en vertu de cette décision, des envoyés pontificaux devaient encore une fois se rendre dans le Teutschland pour essayer d'arranger, dans une grande assemblée d'ecclésiastiques et de laïques, l'affaire des deux rois, ou décider selon la justice; contre quiconque, grand ou petit, oserait contrecarrer les envoyés et les troubler dans leur œuvre de paix, fut prononcée dans les formes les plus solennelles une malédiction formidable qui frappait à la fois le corps et l'âme. Puis Grégoire congédia les envoyés de Heinrich, en compagnie desquels ses légats, pour leur sûreté, devaient entreprendre leur voyage; il les congédia avec bienveillance, sans toutefois leur donner publiquement la bénédiction apostolique; il renvoya en secret les députés de Rudolf avec mille assurances d'intérêt (5); il annonça à tous les Teutschs, dans une lettre expresse, ce qui s'était passé, et ne se fit pas faute d'exhortations; enfin il engagea instamment quelques personnages importants, tels qu'Udo, archevêque de Trèves, à contribuer énergiquement au rétablissement de la paix, de l'ordre et de la concorde dans l'empire. De cette manière il conserva, à ce qu'il croyait du moins, les choses dans les anciens errements, et s'assura la possibilité d'avancer les affaires de l'Église, grâce à la discorde des rois, sans s'exposer à un danger qui ne pourrait être détourné. Ce qui le déterminait à se conduire ainsi, c'était la nécessité qui ressortait des relations.

Cependant les factions continuaient dans le Teutschland; la dévastation s'étendait de plus en plus, et la désolation croissait. Les deux rois cherchaient à s'attacher mutuellement leurs adhérents, et recouraient à tous les moyens pour augmenter leur puissance; les princes et les seigneurs continuaient leurs guerres privées, et cherchaient à couvrir leurs passions et leurs crimes du drapeau de l'un des rois. Et, avec l'épée et la torche de l'incendie, les décrets du pape contre les investitures et la simonie, ainsi que contre le mariage des ecclésiastiques, exerçaient une influence désastreuse et destructive. L'empire était en pleine dissolution, et la société humaine se trouvait dans un état de confusion générale où l'on ne peut découvrir rien de satisfaisant que l'essor de l'intelligence dans les classes inférieures, essor produit ou développé par cette affreuse agitation. Le nombre de ceux qui tenaient pour Heinrich augmentait sans cesse; mais Rudolf gardait cet avantage que les Saxons et les Thuringiens le soutenaient comme une masse compacte, tandis que dans le Teutschland méridional il avait toujours encore quelques amis, et qu'il pouvait compter sur les ducs Welf et Bertold, qui tra-

vaillaient contre Heinrich, non moins par leurs intrigues que par leur bravoure et leur activité. En conséquence ce roi ne put rien entreprendre d'important contre son ennemi; mais il attendit près de Ratisbonne le retour de ses envoyés à Rome, dans l'espérance que le concile amènerait quelque changement dans l'état des choses. Mais, à la première nouvelle de la résolution prise par le concile de Rome, il se rendit sur le Rhin, et reçut les légats du pape à Cologne de la manière la plus bienveillante, comme s'il était prêt à tout. Ils restèrent auprès de lui. C'était un avantage pour Heinrich: car cette circonstance ne prouvait pas seulement au monde que le pape ne reconnaissait pas l'excommunication prononcée contre lui à Goslar par son légat Bernhard; elle semblait aussi prouver que Grégoire penchait du côté de Heinrich. D'autant plus vif fut le chagrin des Saxons et de Rudolf, leur roi. Ils adressèrent en conséquence une seconde lettre au pape, conçue tout à fait dans l'esprit de la première, et non sans un surcroît d'aigreur. Ils y exprimaient des plaintes mêlées de reproches sur ce que lui, le pape, tenait d'eux si peu de compte, et ne daignait pas répondre à leurs griefs; ils le pressaient avec instance de ceindre enfin le glaive de la justice, et, sinon pour toute autre considération, du moins pour l'honneur du saint-siége, de confirmer enfin ce que son légat avait fait à Goslar en son nom et par son ordre; ils donnaient enfin à entendre, de la manière la plus claire, que leur confiance en la justice et la vérité du saint-siége avait reçu un rude échec, et qu'elle s'évanouirait tout à fait si elle n'était bientôt ranimée et affermie. Grégoire fut, sans aucun doute, vivement affecté de la rudesse de cette lettre, mais il ne voulut point répondre aux Saxons. Il publia une adresse à tous les Teutschs, ecclésiastiques et laïques, où il témoignait de la manière la plus solennelle que rien ne lui tenait plus à cœur que de mettre un terme à l'état déplorable où se trouvait l'empire teutsch, mais qu'il ne croyait point pouvoir y réussir autrement que par l'exécution de la sentence du concile de Rome; il demandait instamment que l'on ne doutât pas de lui, que l'on ne le crût pas capable de favoriser le parti injuste; il protestait enfin qu'il aimerait mieux souffrir la mort pour leur salut, qu'acheter par leur perte toute la magnificence du monde. Mais une telle lettre même, dont au reste la connaissance parvint difficilement à tous, resta sans aucune influence dans les circonstances données.

Car, pendant ces négociations, des tentatives furent faites aussi dans le Teutschland, mais sans succès, pour réunir la diète. Les deux partis se donnèrent les apparences de ne pas y être opposés, parce que l'un comme l'autre voulait persuader qu'il était certain de la justice de sa cause; mais ni l'un ni l'autre n'était loyal dans sa bonne volonté; il n'y voyait qu'un moyen de gagner du temps, de profiter des éventualités et d'accroître ses forces. A la diète, qui devait être tenue à Fritzlar, ne vinrent que peu de seigneurs, les partisans de Rudolf toutefois en plus grand nombre que ceux de Heinrich; elle finit comme elle avait commencé, par la méfiance et l'inimitié. Et comment en aurait-il pu être autrement, lorsque les amis de Heinrich ne voulaient voir dans l'anti-roi Rudolf qu'un rebelle contre son roi et seigneur; lorsque, de leur côté, les amis de Rudolf ne voulaient pas renoncer à soutenir que Heinrich était sous le poids de l'excommunication, qu'il avait été déposé de l'empire, qui avait été confirmé à Rudolf, et que tous les Teutschs étaient déliés du serment qu'ils lui avaient autrefois prêté? Avec des dispositions si hostiles, le glaive seul pouvait décider. Dans le fait, le glaive, durant ce temps, n'était jamais resté dans le fourreau; bien plus, des scènes atroces se passaient en Lotharingie, en Franconie, en Souabe, sur le Rhin. Les ducs Welf et Bertold tiraient une cruelle vengeance de tous ceux qui avaient le malheur d'être vaincus par eux. Pour échapper à ces barbaries, les évêques de Strasbourg et de Bâle, qui devaient leur élévation à Heinrich, n'hésitèrent pas à soulever le peuple des campagnes et l'appeler aux armes. Mais quiconque, parmi ces paysans, avait le malheur de tomber aux mains de l'ennemi, payait cher son audace: Bertold, fils de Bertold, le punissait par la castration. Les insolents chevaliers, qui n'avaient nulle idée de la dignité de l'homme, regardaient une aussi effroyable atrocité comme une preuve de douceur; mais par ces crimes ils n'étouffèrent point l'esprit qui désormais était éveillé parmi le peuple des campagnes comme parmi celui des villes; loin de là, la haine contre ces oppresseurs

asservissants n'en fut que plus grande, et l'on attendit le jour des représailles.

Ce fut peut-être ce soulèvement du bas peuple qui décida Liutpold, margrave d'Autriche, et sans doute aussi d'autres grands seigneurs, à quitter le parti de Heinrich. Peut-être aussi fut-ce également ce soulèvement qui fit comprendre à Rudolf et aux Saxons la nécessité d'attaquer le plus tôt possible le roi Heinrich avec toutes leurs forces, sans attendre les secours de l'étranger, ceux de la France et de la Hongrie, que Rudolf avait sollicités dans une folle espérance. Ils informèrent de leurs projets les ducs du Teutschland méridional, et l'on convint de réunir toutes les forces. La nouvelle de la résolution prise par ses ennemis arriva à l'improviste, à ce qu'il paraît, au roi Heinrich, qui se trouvait à Ratisbonne; il n'était pas prêt pour une si grande lutte; il était d'autant plus nécessaire d'empêcher la réunion des ducs Welf et Bertold avec les Saxons et les Thuringiens. Il excita donc les paysans de Souabe à se soulever contre leurs cruels oppresseurs et à se ranger du côté de leur roi. Et les paysans, animés des sentiments les plus purs du cœur humain, non moins que par les sentiments de la colère et de la vengeance, répondirent à l'appel du roi. Heinrich toutefois ne put pourvoir d'armes de guerre que douze mille hommes; et cette armée, mal exercée, il est vrai, mais résolue, par sa parole et son serment, aux dernières extrémités, fut opposée par lui aux ducs Welf et Bertold sur le Necker, tandis que lui-même, avec tous les hommes d'armes qu'il put rassembler, marcha vers le Mein et au delà du Mein contre l'armée des Saxons et des Thuringiens, qui s'avançait par la forêt de Thuringe. Les paysans furent, il est vrai, vaincus sur le Necker par les ducs, après un combat terrible; et alors encore les vainqueurs insultèrent ignominieusement la virilité des vaincus, en mutilant ceux qui avaient échappé à la mort; mais ces violences retrempèrent l'esprit des basses classes du peuple, et fortifièrent en elles le sentiment de la dignité de l'homme. En tout cas, ces infortunés avaient rendu un service réel au roi Heinrich; car ils lui avaient rendu possible de soutenir contre Rudolf une rude bataille, où, selon toutes les probabilités, il devait être écrasé, si les paysans souabes n'avaient couvert ses derrières et occupé les ducs Welf et Bertold.

Cette bataille eut lieu le 7 août, le même jour où les paysans furent anéantis sur le Necker, aux environs de Mellrichstadt, sur la petite rivière de Strey, au nord du Mein. Ce fut pourtant moins une bataille rangée, conduite de part et d'autre par un général en chef d'après un plan combiné, qu'un choc violent de quelques princes et de leur suite, sans appui mutuel, loin à travers la plaine, de sorte que chacun ne pouvait faire attention qu'à ce qu'il avait devant lui. D'autant plus acharnée fut la lutte, d'autant plus divers le résultat; car, des deux parts, on fuyait sur un point, on triomphait sur l'autre. Dans l'armée de Rudolf, les premiers qui prirent la fuite furent les évêques de Magdebourg et de Mersebourg, tous deux appelés Wernher. Leur exemple fut suivi par Bernhard, légat du pape; par Sigefrid, archevêque de Mayence, et Adelbert, évêque de Worms. L'évêque de Magdebourg fut assommé par les habitants de la campagne, qui tenaient également pour Heinrich; l'évêque de Mersebourg fut pillé et renvoyé nu chez lui. Bernhard, Sigefrid et Adelbert furent faits prisonniers; les deux premiers réussirent toutefois à se sauver à la faveur du tumulte, et Adelbert seul eut la douleur d'être amené prisonnier devant le roi. Mais la fuite des évêques eut d'autres résultats, et une grande partie de l'armée y fut entraînée. Rudolf s'efforça vainement de retenir les fuyards; prières, promesses, menaces, rien ne put surmonter la terreur qui s'était emparée d'eux. Il prit donc lui-même la fuite, dans la persuasion que tout était perdu, et il retourna d'où il était venu. Mais tout n'était pas perdu, quoique les Billungs, le duc Magnus et son oncle le comte Hermann, fussent aussi tombés aux mains de l'ennemi (6). Sur l'autre point du champ de bataille, le duc Otto de Nordheim et le comte palatin Friedrich soutinrent le combat contre le roi Heinrich. Ils résistèrent vaillamment à une vaillante attaque, forcèrent le roi à la retraite, et le poursuivirent bien loin jusque sous les murs de Würtzbourg. Mais le désordre était si grand, que vainqueurs et fuyards se mêlèrent, et qu'il fut impossible de distinguer les amis des ennemis. Cette confusion causa la mort des uns, le salut des autres. Hartwig, archichapelain de Mayence,

qui, l'année suivante et à pareil jour, monta sur le siége archiépiscopal de Magdebourg, n'échappa à sa perte qu'en se joignant à une troupe des partisans de Heinrich, comme s'il était l'un d'eux, jusqu'à ce que le hasard lui fournît l'occasion de se sauver. Wilhelm, fils du comte Géro, fut fait prisonnier et gardé avec soin par le comte Eberhard le Barbu, parce que, comme l'un des principaux auteurs du nouveau soulèvement en Saxe, il semblait devoir être un présent agréable au roi Heinrich. Toutefois une bande de Saxons se jeta sur les flancs, tua le fidèle Eberhard de Nellenbourg, et rendit la liberté à Wilhelm captif. Mais Otto de Nordheim et le comte palatin Friedrich furent si complétement séparés par le tumulte, toujours plus confus, que l'un ne sut plus ce que l'autre était devenu. Friedrich revint le soir sur le champ de bataille, et y campa pour s'assurer l'honneur de la victoire. Otto arriva bientôt après. Pourtant il prit la troupe de Friedrich pour un corps ennemi; et comme, par suite des grands efforts de cette sanglante journée, il n'osa point risquer une attaque, il se replia, et partit plein de tristesse. Quant à Friedrich, il passa la nuit sur le champ de bataille et célébra sa victoire. Le lendemain matin, il rassembla les hommes épars de l'armée saxonne, fit piller ce qu'il y avait encore à piller dans cette contrée, retourna ensuite également chez lui par Schmalkaden (7), et tira sur sa route, par le fer et le feu, une effroyable vengeance des habitants, pour l'inimitié qu'ils avaient montrée à Rudolf et aux Saxons.

Telle fut l'issue de ce combat, et ce combat même ne décida rien; et si les Saxons s'attribuèrent la victoire parce que le comte palatin Friedrich resta le dernier sur le champ de bataille, et parce que de leur côté n'avait été tué qu'un seul prince, l'archevêque de Magdebourg, tandis que les partisans de Heinrich avaient perdu, outre le comte Eberhard, Poppo, comte de Henneberg, et Théobald et Heinrich de Lechsgomünd, leurs affaires n'en avaient pas avancé le moins du monde. En peu de temps Heinrich se trouva de nouveau en Bavière à la tête d'une armée considérable. Il n'osa pas, il est vrai, pénétrer avec elle en Thuringe et en Saxe; mais, sans que les Saxons osassent rien entreprendre contre elle, il la mena en Souabe pour châtier les ducs Welf et Bertold de la cruauté avec laquelle ils avaient abusé de leur victoire sur le Necker; et le châtiment fut terrible. Sur les domaines de ses ennemis, Welf et Bertold, l'armée de Heinrich se livra aux violences les plus affreuses contre les hommes et contre les choses; les églises et les couvents ne furent pas plus ménagés que les bâtiments profanes. Le vieux duc Bertold se tenait dans son château fort de Lintberg, et du haut de ses murs il voyait tout autour les colonnes de fumée qui lui annonçaient la destruction de ses domaines. Son âme ne put supporter ce spectacle; il tomba malade, et mourut, au bout de quelques jours, de chagrin et de douleur. Son fils, nommé Bertold comme lui, hérita du titre de duc. Mais les ravages commis par l'armée royale allèrent bien au delà des possessions des maisons de Welf et de Zachringen. Tous les partisans de Rudolf furent attaqués et domptés; le seul comte Hugo se défendit dans son château fort de Tübingen, et non sans succès. Au siége de cette place, Udo, archevêque de Trèves, fils d'Eberhard de Nellenbourg, trouva la mort.

Ces événements, qui remplissaient le Teutschland de malheurs inouïs, et qui ouvraient d'autant moins la perspective de voir terminer ces désastreuses factions, que d'ailleurs aucun danger ne menaçait du dehors qui pût réveiller le vieil esprit national et ranimer le souvenir de la patrie commune; ces événements maintinrent le pape Grégoire VII dans son ancienne et grande perplexité. Il ne pouvait et n'osait rien faire de décisif, tant qu'il ne serait rien arrivé de décisif entre les deux rois du Teutschland. En vain les Saxons l'assaillirent de nouvelles lettres où leur aigreur allait jusqu'à l'insulte; il s'opiniâtra à garder son ancienne contenance, et ne fit que ce qui semblait nécessaire pour attirer constamment les regards du monde sur le siége de l'Apôtre. Il tint deux nouveaux conciles à Rome, le premier au mois de novembre de cette année 1078, l'autre au mois de novembre de l'année suivante; mais en réalité aucune de ces deux assemblées ne fit faire un pas à l'affaire. Lors du premier concile, des envoyés des deux rois vinrent à Rome pour veiller aux intérêts de leurs maîtres; alors, comme précédemment, le pape demanda que l'affaire fût examinée et décidée, comme il l'avait indiqué, dans une diète d'empire, et les envoyés des rois jurèrent avec serment que

leurs maîtres n'empêcheraient point cette diète. Dans le second concile, où les deux rois avaient également envoyé des députés, les Saxons firent publiquement lire au pape un nouveau et violent mémoire; et les députés de Rudolf, qui n'étaient arrivés en Italie qu'à travers mille difficultés, les évêques de Passau et de Metz, représentèrent la conduite de Heinrich sous des couleurs si odieuses, que dans le fait une partie des assistants fut amenée à croire qu'une telle infamie ne pouvait être supportée plus longtemps. Mais les députés de Heinrich défendirent aussi avec énergie leur maître contre de si graves accusations, et rejetèrent toute la faute sur Rudolf et sur son parti. Grégoire put donc cette fois encore rester fidèle à son ancienne règle de conduite, quoique son légat Bernhard, qui avait réussi à revenir en Italie déguisé et par des chemins détournés, se présentât à lui avec la prière de confirmer l'excommunication que lui, Bernhard, avait prononcée à Goslar contre Heinrich, au nom du pape et par sa délégation. Les envoyés des deux rois durent lui jurer encore une fois que la diète d'empire ne serait point empêchée, soit qu'il s'y rendît lui-même, soit qu'il y envoyât ses légats, et que leurs maîtres seraient prêts à se soumettre à la sentence du pape ou à celle des légats. Puis il chercha à justifier ou à excuser sa conduite dans des lettres adressées aux Teutschs. Enfin il nomma trois légats qui devaient se rendre dans le Teutschland pour défendre aux deux rois de continuer la lutte, et presser la convocation des princes de l'empire. Mais le choix tomba sur des hommes qui semblent autoriser à croire qu'il inclinait toujours encore du côté de Heinrich : c'étaient Pierre, évêque d'Albe, homme trespieux, il est vrai, mais peu fait pour s'acquitter d'une mission de cette nature; Udalrich, évêque de Padoue, qui se distinguait par sa prudence et son éloquence, et qui avait toujours été fidèle à Heinrich, et Heinrich, patriarche d'Aquilée, qui avait toujours été dévoué au roi, et qui était arrivé par lui à sa haute dignité.

Pendant ces événements, les deux rois avaient continué les malheureuses menées dont nous avons parlé plus haut. L'un dans le midi de l'empire, l'autre dans le nord, ils avaient combattu leurs ennemis, sans rien entreprendre immédiatement l'un contre l'autre; ils avaient cherché, par des artifices de toute nature, à s'arracher mutuellement leurs partisans; une nouvelle tentative aussi avait été faite pour arranger la querelle à l'amiable, mais seulement pour alimenter l'esprit de faction et enflammer de nouveau les passions, et précisément pour cette raison sans nul succès. D'autre part, à cette époque même fut jetée la semence d'une discorde toute particulière, qui, avec le temps, se développa d'une manière terrible et désastreuse. Le comte Rudolf de Rheinfelden, qui s'intitulait maintenant roi des Teutschs, avait autrefois été investi, avec droit héréditaire, du duché de Souabe, par Agnès, mère de Heinrich IV, agissant au nom de son fils. Rudolf, en conséquence, lorsqu'il eut accepté la couronne, et vraisemblablement lorsqu'il fut contraint de se retirer devant Heinrich du Teutschland méridional vers la Saxe, avait remis, sans autre formalité, ce duché à son fils Bertold, non assurément sans espérer que le fils réussirait à regagner les cœurs que le père s'était aliénés (8). Les deux ducs Welf et Bertold avaient reconnu sans peine le nouveau duc, à cause de leurs possessions en Souabe, et, après la mort de Bertold I[er], Agnès, fille de Rudolf, avait été unie avec le fils de ce prince, avec Bertold II. Jusqu'alors le roi Heinrich avait semblé donner une médiocre attention à ces circonstances; mais dans l'année qui nous occupe, comme il célébrait la fête de Pâques à Ratisbonne, il donna aux Souabes un nouveau duc, dont le caractère énergique et la fidélité éprouvée lui inspiraient une grande confiance. C'était le fils aîné de Friedrich de Buren, le comte Friedrich, que l'on surnommait de Staufen, parce qu'il s'était construit un château fort sur une haute pointe du rocher de l'Alpe sauvage entre la Vils et la Rems. Heinrich, pour l'affermir encore dans sa fidélité, lui donna en mariage sa propre fille Agnès, et fonda, par cette union, la puissante maison des Hohenstaufen, qui acquit tant de gloire dans les deux siècles suivants, et qui non-seulement eut à souffrir tant de malheurs, mais les attira aussi sur tout le peuple teutsch. Et à peine l'élévation de Friedrich au duché eut-elle eu lieu, que l'on vit commencer en Souabe une nouvelle lutte, dans laquelle, d'une part, Friedrich combattit pour lui et pour le roi Heinrich, et de l'autre Welf et Bertold de Zaehringen pour eux-mêmes, ainsi que pour Rudolf et son fils.

Ce fut dans ces circonstances que les légats

du pape arrivèrent dans le Teutschland, et ils commencèrent d'une manière équivoque l'accomplissement d'une mission équivoque. Ils se montrèrent officiellement très-favorables aux Saxons exaspérés et à leur roi, et ne se firent pas faute de promesses amicales ; mais en secret ils étaient évidemment du côté de Heinrich, auprès duquel ils s'étaient d'abord rendus à Ratisbonne. Par là les Saxons furent confirmés dans leur ancienne méfiance, et Heinrich ne perdit rien de sa confiance. Les deux parties se déclarèrent également prêtes à soutenir leur cause devant les légats dans une diète d'empire, et à se soumettre à leur sentence ; mais ni l'une ni l'autre ne dissimulait l'équitable condition que la sentence lui serait nécessairement favorable. Heinrich déclarait hautement qu'à la diète, qu'il favoriserait volontiers, il attendait la soumission de Rudolf et des Saxons, pour leur accorder ensuite, par affection pour le pape, le pardon de leur révolte; et les Saxons ne demandaient pas moins haut que Heinrich, comme frappé d'excommunication par le pape, fût éloigné de l'empire, et que l'empire, qui avait été reconnu à Rudolf, lui fût confirmé. En conséquence, tout le résultat que les légats du pape obtinrent fut de prévenir une nouvelle lutte entre les deux rois, et ils n'empêchèrent les deux partis de s'engager qu'en menaçant d'excommunier aussitôt l'armée qui ferait l'attaque. Du reste, de côté et d'autre, ils acceptèrent tous les présents qu'on leur fit, et enrichis par ces présents, après avoir toutefois confirmé les évêques établis par Heinrich, ils reprirent au commencement du printemps le chemin de l'Italie et de Rome. Le patriarche d'Aquilée pourtant resta dans le Teutschland auprès du roi.

En général, la contenance et la conduite de ces légats eurent une influence favorable pour Heinrich, bien qu'ils eussent refusé de prononcer l'excommunication contre Rudolf, démarche où Heinrich eût bien voulu les amener. Le rapport d'Udalrich au pape fut tout à l'avantage de Heinrich ; le vieux zélateur Pierre d'Albane, dont la piété enthousiaste avait peut-être été blessée par Heinrich, montra une grande méfiance contre ce roi. Cette déclaration contradictoire de ses légats maintint le pape soucieux dans l'incertitude; mais la majorité des Romains prit le parti de Heinrich. Et ce ne fut pas seulement à Rome que sa cause gagna des partisans; parmi les Saxons même, plusieurs princes se détachèrent de Rudolf, se liguèrent contre lui, et n'attendirent qu'une occasion pour passer du côté de Heinrich, soit que les passions se fussent calmées par degrés, soit que les légats eussent complètement dissipé l'erreur où ils avaient été jusqu'alors au sujet de la position de Heinrich à l'égard du pape.

Cette disposition des Saxons ne resta certainement pas inconnue au roi Heinrich, et ce fut peut-être surtout le désir de la mettre à profit qui le décida à entreprendre au milieu de l'hiver une expédition en Saxe. Mais plus il comptait sur la désunion des Saxons, et plus il espérait qu'il leur serait impossible de se réunir dans cette saison, plus il agit, à ce qu'il semble, avec précipitation, et moins il mit de prévoyance dans ses armements. Il rassembla en Bourgogne, en Souabe, en Bavière, en Franconie et en Bohême, une armée aussi considérable qu'il put, et au mois de janvier de l'an 1080, par un froid très-dur, il la conduisit par la Thuringe en Saxe. Mais les Saxons avaient eu connaissance de son projet; ils s'étaient réunis, et marchèrent contre lui avec des forces imposantes (9). A son approche toutefois, les comtes Widekind, Wiprecht, et Thiéderich, fils de Géro, passèrent de son côté avec beaucoup d'autres Saxons. Le markgraf Ekbert II, réuni à la markgrafine Adala de Lusace, sa belle-mère, était aussi entré dans la ligue contre Rudolf; il prit possession de plusieurs châteaux forts, s'avança ensuite lentement, et garda avec ses troupes une position telle, que, sans prendre part à la lutte, il pouvait se ranger du côté de celui pour qui la fortune se déclarerait. Magnus lui-même, duc de Saxe, et son oncle, le comte Hermann, arrivèrent pour mener leurs troupes au roi Heinrich; car, après la bataille de Mellrichstadt, Heinrich leur avait donné la liberté contre la promesse de lui rester dorénavant fidèles et de le secourir contre ses ennemis. Ils se rappelaient leur parole. Mais quelques évêques, qui devinaient leur dessein, les ayant empêchés de l'accomplir, ils retournèrent dans leurs résidences, et abandonnèrent à son sort le roi Rudolf. Cependant les choses tournèrent autrement que l'on ne pouvait s'y attendre après des faits semblables, et ce qui semble n'y avoir pas peu contribué, c'est que Sigefrid, arche-

vêque de Mayence, n'hésita point, pour enflammer les esprits des Saxons et les remplir de confiance, à prononcer l'excommunication contre le roi Heinrich et ses partisans.

Les deux armées se rencontrèrent le lundi 27 janvier en un lieu nommé Hathecheim, et qui est vraisemblablement aujourd'hui Flarcheim, au sud de Muhlhausen. Elles n'étaient plus séparées quo par un ruisseau étroit, mais profond (10). Les Saxons, pour attendre l'attaque, avaient établi leur camp sur le penchant d'une colline, l'ancien duc Otto de Nordheim se trouvant le plus avant contre l'ennemi. Mais Heinrich trompa leur attente. Il profita d'un temps orageux, tourna l'armée ennemie, et se montra soudain sur ses derrières. L'anti-roi Rudolf fut effrayé. Sa confiance reposait sur la bravoure et l'expérience d'Otto de Nordheim; et ce prince, qui avait été désigné pour tenir le premier rang au combat, se trouvait rejeté au dernier. Rudolf le fit prier d'accourir en toute hâte pour soutenir le premier choc, comme l'on en était convenu; sur lui reposait l'espoir de la victoire. Otto répondit que cela était impossible; que ceux qui des derniers étaient devenus les premiers n'avaient qu'à se battre vaillamment, qu'il serait bientôt à côté d'eux. La bataille commença donc. Les Saxons furent vivement serrés, et reculèrent sur tous les points. Meinfrid, burkgraf de Magdebourg, fut tué, et Wratislav, qui se trouvait en avant avec ses Bohêmes, s'empara de la bannière que les Saxons considéraient comme la bannière royale. Mais le désordre se mit dans l'armée de Heinrich, qui poursuivait l'ennemi avec trop d'ardeur. Alors Otto de Nordheim arriva avec ses troupes en bon ordre; il se jeta avec impétuosité au milieu des bandes en désordre, fit une terrible moisson parmi les Bohêmes, dont plus de trois mille furent massacrés, et arracha au roi Heinrich la victoire dont il s'était déjà cru certain. La nuit était déjà arrivée, lorsque le roi se fit forcé à la retraite. Pendant la nuit, les Saxons se rendirent maîtres du camp royal, qui ne fut que faiblement défendu, et où Heinrich n'avait pu rentrer. Mais ils avaient fait de si grandes pertes, que même le lendemain ils ne purent songer à poursuivre l'ennemi et furent eux-mêmes forcés à la retraite. Cependant, non-seulement ils s'attribuèrent la victoire à Flarcheim, mais encore le bruit se répandit que le roi Heinrich s'était sauvé seul et abandonné par des chemins détournés; que son armée battue, campée dans le voisinage de la Wartbourg, avait été surprise par la garnison de cette forteresse, et forcée d'abandonner pour butin au vainqueur tout ce qu'elle avait emmené en chevaux, armes et autres choses.

## CHAPITRE VIII.

CONDAMNATION DE HEINRICH ET CONFIRMATION DE RUDOLF PAR GRÉGOIRE VII. — BATAILLE SUR L'ELSTER ET MORT DE RUDOLF. — EXPÉDITION DE HEINRICH EN ITALIE, ET ÉLECTION DE HERMANN.

De l'an 1080 à l'an 1084.

Au fond, la bataille de Flarcheim avait eu la même issue que celle de Mellrichstadt; mais elle eut de tout autres conséquences, et amena dans les choses un malheureux changement. Il ne pouvait en être autrement, car, dans cette bataille, tous les partis avaient complétement perdu l'espérance de trouver par les moyens employés jusqu'alors une issue quelconque aux prodigieux désordres qui menaçaient d'entraîner une barbarie et une désolation générales.

Rudolf, roi des Saxons et des Thuringiens, avait, il est vrai, remporté la victoire; mais il ne pouvait se dissimuler qu'il la devait au hasard et à la témérité de son ennemi plus qu'à ses propres forces. Et ce qui s'était passé avant la bataille, l'indécision de tant de Saxons, leur lenteur, leur conjuration, leur défection, tout cela n'était pas propre à remplir son cœur de confiance. Il eût été nécessairement anéanti, si la victoire fût restée du côté de Heinrich. Maintenant, après la victoire, il pouvait sans doute réussir à contraindre par la force des armes les princes et les seigneurs saxons qui lui avaient été infidèles, soit à servir sa cause, soit à quitter le pays; et en effet il commença aussitôt, et non sans succès, la lutte contre ces transfuges; mais cette lutte elle-même augmenta le mal, et coûta de l'argent et du sang. Mais il n'y avait pas à compter sur des hommes contraints, et les artifices de Heinrich, son ennemi, n'étaient pas encore à bout. Sans Otto de Nordheim, il eût été perdu à Flarcheim. Et ce prince orgueilleux et ambitieux ne pouvait-il pas suivre l'exemple de son ami, le duc

Magnus de Saxe? et avait-il jamais combattu pour sa cause, et non pour la sienne propre? Certainement la position où se trouvait Rudolf n'était pas digne d'envie.

Celle du roi Heinrich n'était pas meilleure. Il s'était rendu en Saxe avec la ferme confiance que nécessairement il réussirait cette fois à triompher de son adversaire, et la honte avait succédé à cette espérance. Il lui fallait abandonner à la vengeance de Rudolf les Saxons qui avaient pris son parti, et il ne pouvait pas s'attendre que de nouvelles tentatives pour désunir les Saxons auraient un heureux résultat. Sa position n'était pas moins singulière à l'égard de ses amis qu'à l'égard de ses ennemis. Les sources de sa puissance n'étaient pas taries, mais il ne savait ni en tirer ni en exploiter le produit. Les grands seigneurs n'avaient certainement pas vu avec indifférence l'éveil donné aux classes inférieures, et plus d'un, sans doute, s'était demandé où ce mouvement mènerait et où il s'arrêterait. Aussi la plupart de ceux qui lui étaient restés fidèles n'étaient restés fidèles qu'à leur égoïsme; l'égoïsme ne pouvait être satisfait que par des victoires, et, d'après les errements suivis jusqu'alors, il s'offrait à peine une perspective de victoires. Il n'était pas possible de réunir les forces des villes, et Heinrich ne savait toujours point quel usage en pouvait en faire; mais les événements arrivés sur le Necker avaient excité le dégoût et l'effroi, et bien prouvé que le temps des paysans n'était pas arrivé. Toutefois, c'était à l'égard des ecclésiastiques que sa position était le plus mauvaise. Ceux qui admettaient et désiraient faire passer dans la vie les principes de Grégoire VII sur l'investiture, la simonie et le mariage des prêtres, ne pouvaient avoir foi en Heinrich, parce qu'il continuait à disposer arbitrairement des dignités de l'Église, chassait les évêques qui avaient pour lui des dispositions hostiles, donnait leurs siéges à d'autres, et n'avait pas la moindre retenue dans ses rapports avec les ecclésiastiques. Ceux, au contraire, qui repoussaient la sévérité de Grégoire, soit qu'elle les eût atteints eux-mêmes, soit qu'ils la considérassent comme mal entendue, dangereuse, inapplicable, n'osaient point prendre confiance dans le roi, parce que, pour gagner la faveur du pape, il ne cessait point de lui envoyer des députés, de recevoir de lui des légats, et de se déclarer constamment en contradiction avec ses actes, prêt à obéir au saint-siége. Aussi l'attrait et la sympathie pour lui pouvaient sans peine être aussi grands que l'activité contre lui, non-seulement dans le Teutschland, mais encore en Italie; aussi encore l'excommunication lancée contre lui par l'archevêque Sigefrid ne fut-elle nullement une chose indifférente. Mais les relations ecclésiastiques tombèrent dans le plus affreux bouleversement, et l'homme pieux ne pouvait pas plus trouver à sa dernière heure quelque consolation pour l'éternité, qu'il n'avait pu trouver de sûreté durant sa vie. Cela ne souffre aucun doute, Heinrich ne pouvait rester plus longtemps dans la position où il s'était vu jusqu'alors; il lui fallait ou se mettre sans réserve aux mains du pape, ou recommencer à s'élever hardiment contre lui.

Et le pape Grégoire VII lui-même, enfin, était dans un aussi grand embarras que les deux rois, entre lesquels il s'était tenu jusqu'alors soucieux, hésitant et temporisant, présentant tour à tour à l'un et à l'autre le miel et l'absinthe. Depuis sept ans il était assis sur le siége de l'Apôtre, et l'œuvre de sa vie était encore ce qu'elle avait été le premier jour, une grande pensée. Il y avait trois ans que Heinrich s'était humblement incliné à Canossa, et nulle espérance n'avait été accomplie. Sa conduite hardie, son audacieuse initiative, sans égard et sans ménagement, avaient valu jadis au siége apostolique une puissante autorité, et le monde avait tremblé au nom de Grégoire; mais, depuis que, soupçonneux et craintif, il avait fait dépendre sa cause et la cause de l'Église de la marche des événements, elle n'avait pas fait un seul pas dans le Teutschland et en Italie. Rien nulle part que des désordres publics et des intrigues secrètes, rien que corruption, indolence, misère et désolation. Il baissait dans l'estime des deux partis. Sa modération était traitée de faiblesse, sa prévoyance de ruse, sa prudence d'astuce. La foudre de son excommunication glissait sans les toucher sur ceux qu'elle devait briser, et la foi s'évanouissait avec la crainte. Les partisans de Heinrich le tournaient en dérision, et les partisans de Rudolf étaient mal disposés pour lui; on peut s'en faire une idée d'après les lettres par lesquelles les Saxons avaient cherché sans cesse à le pousser à la résolution. Dans les dernières adresses des Saxons, qui arrivèrent probablement au pape vers la fin de l'an 1079, les idées sont si frap-

pantes et les termes si tranchants, que Grégoire dut s'avouer qu'il n'y avait point à faire un bien grand pas pour arriver de déclarations de cette nature à une complète séparation du saint-siége. Voici ce qu'on lisait dans une de ces adresses (1) :

« Ainsi donc il faut toujours chercher dans une assemblée d'ecclésiastiques et laïques de quel côté est la justice. Ce qui nous étonne d'abord, c'est que les évêques qui sont attachés au saint-siége, chassés presque tous de leurs évêchés, sont réduits à errer en fugitifs et à se cacher devant leurs persécuteurs : comment pourraient-ils, ces hommes, se rencontrer avec leurs oppresseurs, et négocier sur une chose pour laquelle les uns ont péri, les autres ont été jetés en prison, et d'autres encore dépouillés de ce qu'ils possédaient? Ce qui nous étonne en second lieu, c'est que nous devons traiter cette affaire avec cet homme que le légat de la sainte Église romaine a par votre ordre chassé du seuil de la sainte Église. Mais, en laissant tout cela de côté, est-ce notre affaire de remettre en question ou de révoquer un jugement prononcé depuis longtemps par un concile romain? Est-ce notre affaire de rechercher si la justice est du côté de celui auquel vous avez interdit, il y a trois ans déjà, dans un concile, le gouvernail de l'empire? L'enquête devait précéder le jugement, et non le suivre ; nous avons eu d'ailleurs assez de confiance en votre pénétration pour croire qu'un concile sous votre présidence ne prononcerait point sur une affaire qui n'a pas encore été l'objet d'une enquête. Pourquoi donc une nouvelle enquête? L'enquête n'a pas été faite, et, comme vous le dites, il faut la faire encore : mais par quel motif la dignité royale a-t-elle été enlevée à cet homme par la dignité apostolique, sans aucune condition? L'enquête n'a pas été faite, et il faut la faire encore : comment donc avez-vous pu nous ordonner d'obéir à un autre roi? Ensuite vous nous avez déliés de nos serments dans un concile. Si cet acte doit avoir effet, cet homme ne peut être roi; si cette libération apostolique, au contraire, ne vaut rien, que deviendront les évêques et les autres, qui, aussi déliés, ont violé le serment juré à Heinrich? Doivent-ils par hasard être considérés comme parjures? Ils ont évidemment agi injustement, s'il peut régner avec justice. Et encore, que deviendra le serment que l'on a juré au roi Rudolf? Nous demandons à tout homme de bon sens (2) si l'on a jamais entendu quelque chose de semblable et si jamais il y a eu dans l'Église un désordre semblable à ce désordre! »

Ainsi s'exprimait-on dans une lettre. Dans une autre, dans la dernière, le langage n'est pas moins fort : « Tout le mal que nous avons à souffrir, nous le souffrons de ceux que vous devez et que vous pouvez empêcher. Votre fameuse impétuosité, pourquoi ne venge-t-elle point cela? Si par hasard nous autres, pauvres moutons, nous avons fait un faux pas, la sévérité apostolique s'est aussitôt déployée; mais maintenant qu'il s'agit des loups qui, avec des dents bien aiguisées, exercent leur fureur dans le troupeau du Seigneur, on remet tout avec patience et longanimité, et l'on supporte tout dans l'esprit de douceur. Est-ce que par hasard vous auriez été intimidé par la crainte que peut inspirer cet homme couvert de péchés? ou bien le doux bavardage de personnes intimes vous a-t-il attendri? Mais, nous vous en prions au nom du Seigneur Jésus, prenez courage, et tâchez que, si vous n'avez pas compassion de nous, il soit mis un terme à l'effusion de sang, en preuve du moins de votre innocence. » Cela est clair : même sans la bataille de Flarcheim, Grégoire n'eût pu marcher plus longtemps dans son ancienne voie, sans être repoussé par les deux partis ; la bataille, d'autre part, devait le forcer aussi à se décider, et elle l'y força.

En effet, aussitôt après la bataille, les deux rois envoyèrent des députés à Rome avec les instructions que les circonstances exigeaient. Ces députés arrivèrent peu de temps avant l'ouverture d'un nouveau concile, que Grégoire avait fixé au commencement du mois de mars. Heinrich avait envoyé l'archevêque Liemar de Brême et l'évêque Robert de Bamberg, deux hommes qui, d'après leurs relations précédentes avec le pape, ne pouvaient certainement pas lui être agréables. Ce qui dut encore paraître plus singulier au pape, c'est que dans leur voyage à travers l'Italie ils s'étaient mis en rapport avec les évêques sur lesquels pesait l'excommunication. Mais, par les prétentions qu'ils notifièrent au pape au nom du roi, ils mirent un terme à toutes ses incertitudes : car ils ne lui laissèrent ouverte que la seule voie que d'ailleurs il aurait sans aucun doute suivie

s'il avait été libre dans son choix. Ils demandèrent en effet ce que Heinrich avait si souvent et toujours en vain demandé aux légats apostoliques, savoir : que lui, le pape, prononçât aussitôt l'excommunication contre Rudolf, et le reconnût par là, lui, Heinrich, comme le seul roi de tout l'empire; à cette demande, ils ajoutèrent la menace que si le pape refusait de faire droit, Heinrich nommerait sans perdre de temps un autre pape.

Il est possible que Grégoire n'ait pas vu dans cette prétention de Heinrich ce qu'elle était réellement, le cri de la nécessité, et qu'il l'ait considérée au contraire comme une marque de bravade et d'arrogance; quoi qu'il en soit, il ne lui restait plus désormais qu'à risquer les moyens extrêmes, et qu'à se ranger décidément du côté de Rudolf, le vainqueur, le fils obéissant de l'Église. Sans aucun doute, il s'entendit avant tout avec les envoyés de ce prince; puis il ouvrit le concile, où s'étaient rendus un très-grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques. D'abord on traita de plusieurs affaires ecclésiastiques; on répéta aussi l'interdiction de l'investiture. Ensuite les envoyés des deux rois obtinrent l'entrée de la vénérable assemblée. Les envoyés de Rudolf élevèrent aussitôt des accusations contre Heinrich; c'étaient les anciennes plaintes si souvent réitérées. Ils conclurent en demandant humblement justice, moins pour eux-mêmes que pour la sainte Église de Dieu, contre Heinrich, le perturbateur impie de cette Église. Les députés de Heinrich demandèrent à répondre et à défendre leur roi et seigneur; mais l'assemblée leur imposa silence, et ils restèrent muets devant ce mauvais traitement, qui était une menace. Enfin le pape Grégoire prit la parole avec une émotion profonde, mais avec vigueur et énergie. S'adressant à Pierre, prince des apôtres, et à Paul, le docteur des peuples, il implora l'assistance de ces saints, et les invoqua comme témoins de la vérité de ses discours. Dans ce discours il exposa la marche des choses depuis son avénement au trône apostolique jusqu'au moment actuel, pour montrer que jamais il n'avait cherché de vains honneurs, que jamais il n'avait songé à lui-même, mais qu'il avait toujours eu en vue le bien de l'Église de Dieu; pour montrer que, dans ses rapports avec Heinrich, il n'encourait aucun reproche, mais que tout le mal était venu de Heinrich; que du reste les évêques et les princes teutschs avaient, sans son avis, élu le duc Rudolf pour leur roi; que Heinrich avait repoussé un juste arbitrage entre lui et son adversaire; qu'il lui avait refusé toute obéissance, et que par là, ainsi que par ses crimes et ses infamies, il s'était lui-même enchaîné par l'excommunication de l'Église. « C'est pourquoi, ajouta-t-il, me confiant au jugement et à la miséricorde de Dieu et de la mère de Dieu, la Vierge Marie; appuyé sur votre puissance, je soumets ledit Heinrich, que l'on appelle roi, et tous ses partisans, à l'excommunication de l'Église, et je les enchaîne avec les liens de la malédiction, et je leur interdis encore une fois, au nom du Dieu tout-puissant et en votre nom, l'empire des Teutschs et l'Italie, et je lui retire toute dignité et toute puissance royale, et je défends qu'aucun chrétien lui obéisse comme à son roi; et tous ceux qui lui ont prêté, lui prêteront serment au sujet de la souveraineté dans l'empire, je les délie de ce serment. Heinrich lui-même ne doit avoir avec ses partisans aucune force dans la guerre, et ne remporter aucune victoire tant qu'il vivra. D'autre part, je permets, affirme et confirme en votre nom, que Rudolf, que les Teutschs ont élu pour leur roi, gouverne et défende en votre fidélité l'empire des Teutschs; je donne à tous ceux qui lui sont fidèles la rémission de tous leurs péchés et la véritable bénédiction dans cette vie et dans la vie à venir. Car, de même que Heinrich sera rejeté à bon droit de la dignité royale, à cause de son arrogance et de sa désobéissance et de sa fausseté, de même la puissance et la dignité de l'empire seront reconnues à Rudolf, à cause de son humilité, de son obéissance et de sa sincérité (3). »

Cette condamnation du roi Heinrich, qui fut prononcée le 7 mars, donna aussitôt une nouvelle vie à la marche ralentie des choses, et changea, sinon les dispositions des hommes, du moins leurs relations. De même que le pape s'était prononcé clairement et résolument, de même il était désormais nécessaire que chacun prît un parti clairement et résolument, du moins en apparence. Grégoire lui-même ne tenait pas peu de compte de la tempête qui, comme il prévoyait, devait dès ce moment s'élever contre lui, et son premier soin fut de se préparer, si cela était possible, un abri en cas de malheur. Il s'efforça donc aussi de rétablir les anciennes relations amicales avec le duc

Robert Guiscard, avec lequel il avait vécu jusqu'alors dans une violente inimitié, et contre lequel il avait prononcé plus d'une malédiction; et comme l'excommunication du pape n'était pas moins nuisible au duc dans ses projets aussi hardis qu'astucieux contre l'empire grec que son inimitié était affligeante et dangereuse pour le pape, tous deux s'entendirent aisément, et au bout de quelques semaines l'excommunication était levée, et Robert avait promis d'être un fidèle vassal du saint-siége. Cette amitié de ce prince audacieux et puissant devait être d'autant plus agréable au pape, que dans le fait la puissance de la marquise Mathilde ne semblait plus suffisante même pour lui donner quelque sécurité. Car à peine la nouvelle de l'excommunication du roi Heinrich se répandit-elle, que toute l'Italie devint la proie d'un mouvement convulsif. Déjà, lorsqu'à leur retour les députés de Heinrich traversèrent ce pays, des désordres éclatèrent en Toscane, de sorte que ces députés purent être accusés d'avoir soulevé le peuple contre la noble comtesse. En Lombardie, ils semblent en effet s'être entendus avec les évêques qui étaient ennemis de Grégoire; il paraît aussi que l'on convint d'une assemblée de ces évêques à Brixen, qui devait avoir lieu dès que l'on aurait reçu des nouvelles du Teutschland: car, dès lors, l'attente de ce que Heinrich allait faire sembla tout tranquilliser.

Heinrich reçut la nouvelle de la sentence de Grégoire durant les fêtes de Pâques, à Bamberg. Il est difficile qu'il ne s'y soit pas attendu, et peut-être même ne lui fut-elle pas désagréable. Sans aucun doute la crainte de l'excommunication s'était depuis longtemps effacée de son cœur; sous le poids de cette sentence, dans les relations où se trouvaient l'Empire et l'Église, il ne pouvait rien perdre, mais gagner beaucoup. Sans doute aussi il devait être confirmé dans cette espérance par les insultes les plus violentes auxquelles les évêques qui l'entouraient s'emportaient contre le pape. Dans le fait, une lettre conçue dans les termes les plus forts fut aussitôt adressée à tous les sujets de l'empire, et une diète fut annoncée à Mayence pour le 31 mai, pour déposer Grégoire et élire un nouveau pape. Bientôt pourtant quelques évêques sentirent s'éteindre leur première ardeur. Il ne se trouva à Mayence que dix-neuf évêques ou archevêques, ou plutôt dix-neuf seulement tinrent bon, et se détachèrent de Grégoire; toutefois ils n'élurent pas non plus un nouveau pape, soit qu'ils ne se sentissent pas assez forts pour écraser la tête du *serpent venimeux*, du vieux Grégoire, soit que, ce qui est plus vraisemblable, les évêques schismatiques d'Italie se fussent chargés de porter le premier coup dans cette lutte. D'autre part, ils émirent une invitation à ces évêques d'Italie pour l'élection d'un nouveau pape, avec promesse de l'approuver, et en général de ne pas leur faire défaut pour le rétablissement de l'Église et de l'Empire. Quant à Grégoire, ils lui envoyèrent un message ouvert, où, confondant le vrai et le faux, ils lui disaient devant le monde entier les choses les plus dures. Voici comment ils le terminaient, en en résumant le contenu : « Puis donc que ton avénement est souillé de graves parjures, et que l'Église de Dieu est mise en danger par l'abus de tes innovations, et puisque ta vie et ta conduite sont déshonorées par mille infamies, nous renonçons à l'obéissance envers toi, que d'ailleurs nous ne t'avons jamais promise; et puisque tu as déclaré publiquement que jusqu'à ce jour nul d'entre nous n'a été évêque à tes yeux, tu ne dois pas être non plus pape pour aucun d'entre nous. » Ensuite trente évêques de Lombardie s'assemblèrent à Brixen, et Heinrich, évêque de Spire, auteur des deux lettres dont nous venons de parler, se rendit à Brixen pour les y soumettre et les expliquer au nom de l'assemblée de Mayence; le roi Heinrich s'y rendit aussi, sans aucun doute pour activer les actes. Dans l'assemblée éclata de nouveau, d'une manière terrible, la fureur impétueuse et longtemps contenue des évêques italiens, et Grégoire fut mensongèrement accusé, avec la plus grande insolence, des plus grands crimes, des vices les plus grossiers, et de la plus honteuse ignominie. Enfin cette réunion prit la résolution suivante : « Comme il est connu qu'Hildebrand, le faux moine, appelé le pape Grégoire VII, n'a pas été élu de Dieu, mais qu'il a été honteusement intrus par la tromperie et la corruption; lui, qui renverse l'ordre ecclésiastique, qui trouble l'empire chrétien, qui cherche à perdre corps et âme le roi catholique et pacifique, qui défend le roi parjure, qui a semé la discorde parmi les hommes unis, la haine entre les pacifiques, la dissension entre les frères, la division entre les époux, et ébranlé tout ce qui paraissait en

repos : nous, assemblés au nom de Dieu et par l'ordre du roi Heinrich, nous prononçons contre l'insolent Hildebrand, qui prêche le pillage des églises et l'incendie, qui défend le parjure et le meurtre, qui révoque en doute la croyance catholique et apostolique du corps et du sang du Seigneur, l'ancien disciple de l'hérétique Bérenger, l'interprète des songes et des signes, le magicien manifeste ; nous prononçons contre lui à l'unanimité, conformément aux lois de l'Église, ce jugement, qu'il doit être déposé et chassé, et damné à perpétuité, s'il ne descend de lui-même du saint-siége. » Après cette sentence, l'assemblée élut pape le vieil ennemi de Grégoire, Wibert, archevêque de Ravenne. Wibert accepta l'élection, et le roi Heinrich lui promit d'entreprendre, l'année suivante, une expédition à Rome, pour recevoir la couronne impériale le jour de la Pentecôte. Puis le nouveau pape frappa d'excommunication le roi Rudolf et le duc Welf, et donna sa bénédiction au roi Heinrich. C'est ainsi que se termina, le 25 juin, cette scène inouïe, sur laquelle le jugement le plus sévère ne serait pas trop sévère. Wibert se rendit avec les siens en Italie, et Heinrich retourna dans l'empire avec la bénédiction papale, pour tenter sa bonne épée contre Rudolf, comme il avait tenté contre Grégoire la colère de prêtres mécontents.

Et au bout de quelques semaines il se crut assez fort pour attaquer l'ennemi. Au commencement du mois d'octobre, il s'avança de nouveau par la Thuringe vers l'Unstrut. Il avait avec lui son gendre, le duc Friedrich de Staufen; il avait avec lui les archevêques de Cologne et de Trèves, ainsi que quatorze autres évêques. Mais cette fois encore il ne prit pas les Saxons au dépourvu : ils se tenaient dans un camp fortifié, près d'un endroit nommé Cancul (4), vraisemblablement sur l'Unstrut. Heinrich n'osa pas les attaquer; il se retira vers Erfurt. Aussitôt les Saxons le suivirent; mais Heinrich avait jeté sur leurs derrières un corps de cavalerie légère qui incendia les villages dans la direction de Goslar. Lorsque les Saxons virent ces colonnes de fumée, ils craignirent d'être tournés; ils cessèrent donc leur poursuite, et se replièrent sur leur pays. Heinrich arriva donc sans obstacle à Erfurt, qu'il fit piller et brûler; puis il marcha sur Naumbourg et passa la Sale, pour se rapprocher, à ce qu'il semble, des renforts qu'il attendait de la Misnie et de la Bohême. Les Saxons toutefois, bientôt revenus de leur erreur, accoururent de nouveau sur Naumbourg, et poursuivirent si vivement le roi, qu'il fut forcé de s'arrêter au bord de l'Elster et d'attendre l'ennemi. Il prit position derrière le marais de Grona (5), une aile appuyée sur l'Elster; les Saxons se rangèrent de l'autre côté du marais. Aussitôt, des deux côtés, des railleries, des insultes, des provocations à l'attaque; mais le marais tenait les deux armées séparées. Enfin les Saxons découvrirent qu'on pouvait le tourner; alors une partie de l'armée dut quitter ses chevaux pour ouvrir le combat à pied. Ce fut le 15 octobre que les Saxons commencèrent l'attaque, en entonnant le psaume : Dieu se tient dans la communauté de Dieu (6). La lutte fut terrible, comme les batailles précédentes de Mellrichstadt et de Flarcheim. D'abord les Saxons furent repoussés, et dans l'armée de Heinrich on regardait déjà la victoire comme décidée ; mais deux circonstances donnèrent aux choses une autre tournure. D'abord Otto de Nordheim sut tirer de l'infanterie un parti si avantageux sur un terrain marécageux, que les cavaliers de Heinrich, qui poursuivaient l'ennemi dans sa fuite, tombèrent dans un grand danger et furent même contraints à la retraite; ensuite le comte Rappod, un des chefs les plus vaillants de l'armée de Heinrich, tomba dans la mêlée, et ceux qui rapportèrent son corps dans le camp s'écrièrent, soit par douleur de cette perte, soit par trahison : Sauvez-vous ! sauvez-vous ! A ce cri, la plus grande partie de l'armée prit la fuite, car la terreur répandue soudain fut d'autant plus grande que l'on pouvait moins voir ou calculer le danger. Le comte Heinrich de Lacha, qui ignorait tout à fait ce qui s'était passé, tint seul bon sur le champ de bataille, et il remerciait Dieu de la victoire, qu'il croyait générale, parce que lui-même avait chassé les ennemis contre lesquels il devait combattre ; mais Otto de Nordheim le surprit au milieu de ses chants de victoire, et mit aussi sa troupe en fuite. Cette fuite fut d'autant plus désastreuse pour l'armée royale, que, le marais une fois tourné, le combat avait reçu une direction telle qu'on ne pouvait le prendre que par l'Elster. Plus d'un guerrier échappé au fer ennemi se précipita du bord escarpé de ce fleuve, et perdit son cheval, souvent la vie, parce qu'il ne put franchir l'autre rive. Et tout le camp royal tomba

aux mains des Saxons; et beaucoup de choses précieuses, que les seigneurs ecclésiastiques avaient portées avec eux pour leur luxe et leur commodité, et tout le butin d'Erfurt et d'autres villes et villages de la Thuringe, furent la proie du vainqueur.

Mais la joie que cette victoire inspira aux Saxons fut bientôt cruellement troublée. A leur retour dans leur camp, ils trouvèrent le roi Rudolf horriblement souffrant de deux blessures. L'une l'avait mutilé, car elle lui avait enlevé la main droite; l'autre, dans le bas-ventre, l'avait frappé mortellement. Il était impossible de lui sauver la vie; il mourut le jour même, ou le lendemain de la bataille. Divers bruits se répandirent au sujet de ses derniers moments. Selon les uns, il conserva jusqu'au dernier instant sa présence d'esprit et son courage, se réjouissant de la victoire des siens, consolant et ranimant tous ceux qui gémissaient autour de lui. Selon les autres, il dit avec un profond soupir aux évêques présents, en regardant sa main coupée: « Voici la main avec laquelle j'ai juré fidélité à mon roi et seigneur Heinrich; maintenant je quitte son empire et la vie. Vous m'avez poussé à monter sur son trône; m'avez-vous en effet conduit dans le droit chemin? » Ce qui est plus certain, c'est que Rudolf fut enseveli à Mersebourg, et ses partisans lui élevèrent un monument qui n'était pas indigne d'un roi.

Heinrich, lorsqu'il apprit la mort de Rudolf, ne crut pas devoir perdre un moment aussi favorable pour essayer si enfin il n'amènerait pas les Saxons à se réconcilier avec lui et à reconnaître sa souveraineté; et il trouva un certain nombre d'hommes qui, par fidélité ou par calcul, se montrèrent prêts à le suivre dans cette expédition. Il l'entreprit au mois de décembre, non sans espoir de célébrer les fêtes de Noël à Goslar. Mais les Saxons, qui avaient pressenti une tentative de ce genre, s'étaient préparés à défendre leur pays. Heinrich, qui n'avait pas la volonté d'engager un combat, et qui d'ailleurs n'était pas en état de le soutenir, retourna donc sur ses pas et tenta de nouer des négociations pacifiques. Il fit dire aux Saxons que « s'ils voulaient absolument un roi particulier, ils n'avaient qu'à élire son fils. Il jurait que, dans ce cas, il ne mettrait jamais le pied sur leur territoire. » Mais Heinrich parait avoir oublié que le plus habile de ses ennemis, Otto de Nordheim, vivait encore, et que depuis vingt ans ce prince avait combattu pour s'assurer à lui-même la couronne. En effet, Otto répondit durement aux propositions du roi: « que d'un mauvais taureau ne vient jamais qu'un mauvais veau; que par suite il ne voulait pas plus du fils que du père. »

Le roi se voyait dans un nouvel embarras. Une autre expédition contre les Saxons ne pouvait aboutir à rien, dans les dispositions et la situation où était ce peuple; elle devait plutôt avoir pour résultat d'amener les Saxons à élire un autre roi; et qui pouvaient-ils élire, sinon le plus dangereux de ses ennemis, Otto de Nordheim? D'autre part, une campagne en Italie était nécessaire: Heinrich avait promis de la faire l'année suivante. Une victoire que ses partisans avaient remportée près de Volta, sur l'armée de la marquise Mathilde, le jour même où fut livrée la bataille sur l'Elster, promettait un heureux succès, si l'on savait en profiter; en général, on ne pouvait espérer rétablir la tranquillité en Allemagne et en Italie, comme Heinrich le désirait, tant que Grégoire resterait sur le siége de saint Pierre, et que son anti-pape, Wibert, aurait à lutter contre lui; enfin le roi était encore poussé par un vif ressentiment contre Grégoire, qui lui avait fait passer de si mauvaises heures, qui lui avait fait subir une si grande humiliation, et dont il voulait punir l'arrogante audace. Il résolut donc d'abandonner à eux-mêmes les Saxons, sur la désunion desquels il pouvait compter, de marcher sur l'Italie, et de vaincre tous ses ennemis dans la personne du pape Grégoire VII. Cependant il noua encore, dans le cours de l'hiver, des négociations avec les Saxons, moins assurément dans l'espoir du succès, que parce qu'il voulait cacher par là ses véritables projets, ou du moins faire naître des doutes à cet égard. Cinq évêques furent envoyés par chaque parti: du côté de Heinrich, les évêques de Cologne, de Trèves, de Bamberg, de Spire et d'Utrecht; du côté des Saxons, les évêques de Mayence, de Magdebourg, de Saltzbourg, de Paderborn et d'Hildesheim. Ces évêques s'assemblèrent dans le mois de janvier de l'an 1081, sur la rive gauche du Wéser, dans la forêt de Kaufungen, et tinrent leurs séances publiquement, à la demande du parti saxon. Les dix princes de l'Église restèrent longtemps en présence, s'observant et se mesurant les uns les autres, trai-

nant le temps en longueur. Enfin Gebehard de Saltzbourg, après avoir encore une fois répété les vieilles plaintes contre le roi, formula, au nom des Saxons, cette demande : « Ou prouvez-nous que Heinrich peut régner à bon droit, ou laissez-nous prouver qu'il ne le peut pas. » Cette demande, qui ne pouvait aboutir qu'à de vains bavardages, fut repoussée par les évêques royalistes; mais ils proposèrent une trêve qui devait durer du premier février au milieu du mois de juin, et donner le temps de pousser plus loin les négociations. Les Saxons ayant demandé si la paix serait générale, les royalistes répondirent : Pour tous les Teutschs, honorablement et loyalement. Là-dessus Otto de Nordheim s'écria : « Mais pendant ce temps vous voulez, si Dieu le permet, maltraiter à votre aise celui qui est notre chef? Retournez d'où vous êtes venus. » C'est de cette manière aussi que l'assemblée se sépara sans avoir rien produit.

Cependant Heinrich avait poussé ses armements, et il les continuait. On ne nous dit point comment, par quels moyens, de quels hommes il forma son armée. Mais, dans les dispositions où se trouvaient les Italiens après la victoire de ses partisans sur les forces de la marquise Mathilde, et dans le moment où Robert Guiscard, tout en rejetant les avances de Heinrich, mais aussi sans s'inquiéter de l'embarras où était le pape, son suzerain, activait ses préparatifs contre l'empire grec, une grande armée ne semblait pas nécessaire pour soumettre Rome et dompter le prêtre romain. Et en effet les partisans de Grégoire étaient dans la plus vive inquiétude, et ne cessaient point de supplier le saint-père de s'entendre avec Heinrich; ce qui ne pouvait être difficile, maintenant que Rudolf avait quitté la scène du monde. Grégoire néanmoins résista à leurs instances, soit que, convaincu de la justice de sa cause, il regardât comme impossible de succomber, soit qu'il ne pût croire que la haine de Heinrich pût être calmée avant qu'il ne l'eût réduit aux dernières humiliations (7). Il mit au contraire tout en œuvre pour donner une âme nouvelle aux ennemis de Heinrich dans le Teutschland; pour retenir le roi loin de l'Italie, ou du moins pour le contraindre à quitter promptement ce pays, par les troubles suscités dans cet empire, et surtout en suscitant un autre anti-roi; et Heinrich, de son côté, ne cessa point d'opposer un ennemi à chacun des partisans du pape dans le Teutschland, afin de rendre impossible la jonction de toutes les forces: c'est ainsi qu'il ôta la Marche d'Autriche au comte Lintpold pour en investir le duc Wratislav de Bohême, et qu'il nomma d'autres évêques aux siéges de Saltzbourg et de Passau. Enfin, au mois de mars, il se mit en route pour l'Italie, animé des plus belles espérances: et aussi, à son arrivée en Italie, les plus hardies de ces espérances semblèrent s'accomplir; partout il fut accueilli par des acclamations, sinon avec loyauté, du moins avec tous les témoignages extérieurs de la sincérité; presque tous les princes et seigneurs accoururent pour lui rendre hommage et pour défendre sa cause. La marquise Mathilde seule, toujours égale à elle-même, ne chancela pas un instant, mais resta fidèle à la cause qu'elle croyait avoir reconnue pour vraie et juste, et à l'homme auquel elle avait donné toute sa confiance, parce qu'il lui en semblait digne; elle ouvrit ses places fortes à tous les exilés et à tous les fugitifs, résolue à défendre ces places jusqu'à la dernière extrémité; et, ne ménageant ni le sacré ni le profane, elle envoya au pape tout ce qu'elle put réunir d'or et d'argent, sachant bien qu'à Rome les espèces sonnantes auraient plus d'influence qu'une grande pensée.

Dans ces entrefaites, Heinrich avançait. Aux fêtes de Pâques il était à Vérone; à Milan, il reçut vraisemblablement la couronne du royaume de Lombardie; à Pavie, son pape, Wibert, fut solennellement reconnu dans un concile où assistèrent la plupart des évêques de Lombardie, tandis qu'en même temps Grégoire le saluait d'une nouvelle excommunication fulminée dans un concile tenu à Rome; dans les Apennins, les châteaux forts de la grande marquise résistèrent, il est vrai, à ses armes et à ses tentatives, mais en pleine campagne il ne rencontra point de résistance, et en Toscane même les villes et la plupart des évêques se déclarèrent pour lui, comme pour leur roi et seigneur légitime; à la Pentecôte enfin, au moment même où Robert Guiscard, sourd aux pressantes instances du pape, son suzerain, qui l'appelait à son secours, mettait à la voile vers Durazzo pour attaquer dans cette ville l'empire grec, Heinrich avait dressé son camp aux portes de Rome, dans les prés de Néron. Mais la suite de l'entreprise ne répondit pas à ces heureux commencements. Si dans une lutte de

principes et d'idées la force brutale doit décider, le commencement doit être la fin; si la victoire s'ajourne, le coup décisif s'éloigne à l'infini dans l'avenir, parce que la force brutale s'épuise, tandis que la pensée devient d'autant plus forte qu'elle doit plus longtemps déployer sa force. Le roi ne réussit pas à se rendre maître de la ville de Rome comme par un coup de main; aussi, dès que la première terreur fut passée, il s'éleva bientôt devant lui, sur ses côtés, sur ses derrières, à travers toute l'Italie, un si horrible désordre, et une lutte si affreuse, où se mêlèrent et le glaive et la parole, la vérité et le mensonge, la fidélité et le parjure, qu'après trois années des plus énergiques efforts, il se vit à peine en état de prendre la ville.

Et, pour l'Italie comme pour le Teutschland, ces trois années furent des années de bouleversements, de misères, de guerres civiles désastreuses et de luttes sanglantes. A peine le roi Heinrich était-il parti pour l'Italie, que les chefs de ses ennemis envoyèrent à tous les peuples de langue teutsche ce message : « Il faudrait pourtant élire un autre roi; si l'on ne prend ni Heinrich ni le fils de Heinrich, ils serviront tout autre avec fidélité : tous les membres de l'empire devaient, comme aux anciens jours, se réunir sous un seul roi. » Et ce message faisait sans doute aussi un appel aux passions; car, dès le mois de juin, les Saxons se jetèrent avec des forces militaires dans la France orientale; ils s'y livrèrent au vol et au pillage, et à droite et à gauche de la route qu'ils suivirent ils incendièrent tout au loin. Aux environs de Bamberg, ils opérèrent leur jonction avec leurs amis de Souabe, qui s'avançaient du côté opposé, comme probablement cela avait été convenu, et aussitôt on négocia pour le choix d'un nouveau roi. Les détails de ces pourparlers sont inconnus; mais ils durèrent longtemps, et le résultat permet d'en deviner la marche. Les Saxons en effet désiraient élever au trône Otto de Nordheim; les princes et les seigneurs du Teutschland méridional, au contraire, les ducs Welf, Bertolf, fils du roi Rudolf qui avait succombé, et Bertold de Zæringen, ne voulaient point reconnaître ce Saxon. Les Saxons toutefois refusèrent peut-être de donner leurs voix à l'un des grands princes du Teutschland méridional. Pendant ce temps, le gendre de Heinrich, Friedrich de Hohenstaufen, duc de Souabe, rassembla une armée pour empêcher l'élection d'un nouveau roi. Les Saxons et les Souabes réunis se portèrent donc plus loin vers le Danube; et dans cette marche, presque à la vue de l'ennemi, contre lequel ils n'osaient pas se mesurer désunis, ils convinrent entre eux que Hermann, comte de Salm, fils de Giselbert, comte de Lützelbourg, deviendrait roi. Le 9 août, les deux armées saluèrent roi Hermann; et deux jours après, non loin de Hochstaedt, elles repoussèrent le duc Friedrich dans ses châteaux forts. Ensuite elles s'avancèrent devant Augsbourg, et, soutenues par le markgraf Luitpold, elles assiégèrent cette noble ville durant trois semaines; puis elles se retirèrent sans l'avoir prise. Ceux que l'on nommait Souabes retournèrent chez eux, et Hermann, le roi nouvellement élu, suivit les Saxons dans leur pays.

Mais Hermann ne savait pas encore s'il arriverait à la couronne. C'était sans doute un riche et vaillant seigneur; mais, avant son élection, il était à peine connu des peuples du Teutschland propre. Il n'avait aucune prétention au trône; son élection, qu'on peut à peine appeler une élection, il ne la devait qu'au hasard, c'est-à-dire au danger momentané dont le duc Friedrich de Hohenstaufen sembla menacer les insurgés. Maintenant que le danger était passé, Otto de Nordheim crut ne devoir plus cacher son mécontentement de la nouvelle vexation qu'il venait d'éprouver. Soit qu'il n'eût pas assisté à l'élection de Hermann, soit qu'il lui eût refusé sa voix, il ne voulut point prêter au nouveau roi le serment de fidélité, et, par son refus, il jeta l'indécision dans tous les Saxons. D'autre part, il entra en négociation avec les partisans de Heinrich, et fut si complétement gagné par ces derniers, que tous attendaient, espéraient, redoutaient sa défection publique. Toutefois un nouveau hasard d'une autre nature fit changer le vieux prince de résolution. Au mois de novembre son cheval s'abattit dans une plaine, et lui foula fortement la cuisse. Il vit dans cette chute un avertissement de Dieu. Il rompit donc avec ses vieux ennemis, et déclara à ses compatriotes que toute sa vie il leur resterait fidèle. Enchantés de cette déclaration, les princes saxons se rassemblèrent, et le second jour des fêtes de Noël Hermann fut sacré et couronné roi à Goslar, par Sigefrid, archevêque de Mayence (8).

Mais la couronne ne donna ni autorité ni puissance au nouveau roi. En lutte en Saxe à de grandes passions, même avant son couronnement, il fut, après son couronnement, hors d'état d'étouffer les passions au sein de ce peuple. Comme les Saxons ne le respectaient point, les autres peuples le méprisèrent bientôt. Le Teutschland était rempli d'agitations et de luttes, de querelles et de guerres civiles; personne n'y faisait faute, excepté le roi. Hermann ne servait qu'à entretenir l'esprit de parti et à donner à quiconque poursuivait son but privé par le fer et le feu un prétexte derrière lequel il pouvait cacher son ambition; il servait à maintenir le titre de roi présent à tous, qu'ils fussent pour ou contre Heinrich, et à rappeler à tous que le Teutschland devait former un seul empire, et tous les Teutschs une seule nation. Tandis qu'en Autriche le duc Wratislav de Bohême disputait victorieusement à Liutpold, le markgraf déposé, la possession du pays; tandis que la Bavière et la Souabe étaient déchirées par des luttes désastreuses; tandis que partout régnaient la famine, les maladies et la désolation, le roi Hermann vivait presque inaperçu au milieu des Saxons, principalement occupé, à ce qu'il semble, à empêcher les princes saxons de se détacher ouvertement de lui. Et il paraît n'avoir réussi que difficilement dans ses efforts; car, vers la fin de l'an 1082, il abandonna ce pays à l'ancien duc Otton de Nordheim, et se rendit en Souabe auprès du duc Welf, auquel il était véritablement redevable du titre de roi. Sans doute on ignore les motifs qui le déterminèrent à cette démarche, mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait eu le projet de se porter sur l'Italie pour secourir le pape contre Heinrich IV (9). Quoi qu'il en soit, cette expédition n'eut pas lieu; car, au commencement de l'an 1083, Otto de Nordheim sortit du monde, à l'incalculable bouleversement duquel ses passions avaient eu une part si terrible; et, à la nouvelle de sa mort, Hermann se hâta de revenir en Saxe, pour retenir uni ce qui pouvait encore être retenu.

Et en Saxe il se perdit de nouveau, une misérable course de brigandage en Franconie ayant été sans importance. On dit qu'il parvint à établir une paix entre les partisans du pape, mais personne ne fait connaître le nombre de ces partisans; et en admettant même que ceux-ci vécussent entre eux en paix, ils ne pouvaient se soustraire à la nécessité de se défendre contre les ennemis du pape. Dans le fait, la lutte continua sans interruption dans le Teutschland méridional, et se soutenait avec une barbarie toujours croissante. Parmi les atrocités qui se commirent sans mesure et sans nombre, nous nous bornerons à citer la destruction de l'antique et noble ville d'Augsbourg, qui expia d'une manière cruelle son attachement au roi légitime Heinrich. De même qu'en beaucoup d'autres évêchés, deux hommes se disputaient le siége épiscopal d'Augsbourg; Sigefrid, qui devait son élévation à Heinrich, et Wigold, qui servait le parti opposé. Mais le duc Welf se rendit maître de la ville par trahison : l'évêque Sigefrid ne parvint qu'avec peine à sauver sa vie par la fuite; les malheureux habitants souffrirent les traitements les plus horribles de la part des hordes militaires du duc. Tout fut volé et pillé; les églises subirent les souillures les plus odieuses, et l'anti-évêque Wigold remit lui-même les trésors du sanctuaire aux mains barbares qui avaient commis tous ces crimes (10).

C'était une affreuse situation; l'âme se fatigue au spectacle d'une pareille désolation. Le nom d'empire teutsch était un mot vide de sens; le nom du peuple teutsch n'était qu'une vaine idée. Dans le Teutschland il n'y avait pas plus de société ecclésiastique que de société civile. Beaucoup de choses que les générations précédentes avaient fondées en faveur de leurs descendants pour le progrès, l'aisance et le charme de la vie, périrent; peu d'institutions se maintinrent; rien ne pouvait prospérer. Les couvents seuls s'accroissaient en nombre et en grandeur; le nombre seul des moines et des nonnes augmentait; et cela même était le résultat de la misère générale. Beaucoup d'hommes désespéraient de la vie, et cherchaient un asile dans les murs sacrés, qui garantissaient du moins la plus grande sûreté. D'autres donnaient volontiers leurs richesses aux couvents qui existaient déjà, ou en fondaient de nouveaux, puisqu'après tout ils n'étaient pas un instant sûrs de ce qui leur appartenait. Parmi ceux-là même qui s'étaient livrés à une agitation sauvage et souillés de brigandages et de meurtres, plusieurs, lorsqu'ils songeaient à ce grand mur de séparation qui s'élève entre l'éternité et les choses d'ici-bas, remettaient l'épée dans le

fourreau ou la rejetaient loin d'eux, déposaient sur l'autel du Seigneur les richesses qu'ils avaient volées dans leurs courses, fondaient ou agrandissaient un monastère, s'y jetaient eux-mêmes, poussés par le remords et le dégoût, et cherchaient à se réconcilier avec Dieu et avec eux-mêmes par la prière, par des pratiques pieuses ou par des études scientifiques. C'est pour cela que se conserva dans les cloîtres, même au milieu de semblables orages, et quoique toujours avec inquiétude, la flamme sacrée du génie des sciences, qui s'éteignait ou menaçait de s'éteindre partout ailleurs; et le violent ébranlement du monde, causé par la lutte de la puissance spirituelle avec la puissance temporelle, entraîna nécessairement des hommes saisis eux-mêmes par cet ébranlement, par-dessus de misérables arguties et de petites subtilités théologiques, et les amena à réfléchir sur les principes sur lesquels doit se fonder la vie sociale des hommes. Sans doute des études de ce genre étaient impuissantes à exercer quelque influence sur ces temps de passion; mais elles ne pouvaient rester sans influence sur les siècles à venir. Quelques idées sont peut-être oubliées; mais le génie reste, et la pensée plane toujours plus haut et pénètre toujours plus bas.

Heinrich IV trouva le Teutschland dans la situation que nous venons de décrire, lorsqu'en l'an 1084 il revint d'Italie orné de la couronne impériale, couronne qui n'avait d'appui que la bénédiction d'un pape frappé lui-même plus d'une fois de la malédiction de l'Église.

## CHAPITRE IX.

HEINRICH DEVANT ROME ET DANS ROME. — SON COURONNEMENT COMME EMPEREUR — SON RETOUR DANS LE TEUTSCHLAND. — MORT DE GRÉGOIRE VII.

De l'an 1081 à l'an 1085.

Comme nous l'avons raconté, le roi Heinrich, le jour de la Pentecôte de l'an 1081, avait dressé son camp sous les murs de la ville de Rome; mais au bout de quelques semaines déjà il se retira sans avoir pris la ville, sans même avoir dirigé sur elle une attaque. Deux choses, à ce qu'il semble, rendirent cette retraite nécessaire. D'abord, comptant peut-être sur des intelligences dans Rome, il avait entrepris cette marche rapide et hardie dans l'espoir de se mettre sans difficulté en possession de la ville; mais il trouva les Romains préparés à la résistance, et les moyens d'attaque et de siége lui manquaient. Ensuite la Lombardie avait peut-être éveillé en lui des inquiétudes; il avait traversé ce pays comme en volant : pouvait-il compter sur la fidélité et le dévoûment des habitants, sur lesquels les prêtres devaient sans aucun doute essayer tous leurs artifices? Et le moindre mouvement dans ce pays, qu'il vînt des habitants eux-mêmes, ou qu'il fût suscité du Teutschland et de Rome, pouvait l'exposer à un danger d'autant plus grand que les châteaux et les forces de Mathilde le menaçaient d'une manière plus terrible sur ses derrières. Sa retraite, faite à propos, ne rencontra point d'obstacle; mais il ne réussit pas à réduire en son pouvoir la ville de Florence, qu'il aspirait à gagner. Il alla jusqu'au delà du Pô, et séjourna jusqu'à la fin de l'année entre ce fleuve et les Alpes. Peut-être aussi cherchait-il à réagir de la Lombardie sur ses partisans dans le Teutschland; mais certainement il cherchait à accroître de toute manière son autorité dans ce pays, et à gagner les esprits ou à les affermir dans sa foi; de toute manière, disons-nous, mais surtout en donnant les évêchés à des hommes éprouvés, en favorisant ceux des évêques qui étaient le plus prononcés pour sa cause, et en encourageant le mouvement de l'intelligence et de la liberté dans les villes. Et comme il n'avait pas réussi à faire entrer le duc Robert Guiscard dans une alliance contre le pape, il se ligua d'autant plus volontiers avec l'empereur grec Alexis contre les redoutables Normands, qu'il devait recevoir avec plus de plaisir les sommes d'argent que l'empereur lui envoyait en effet ou promettait de lui envoyer.

Vers le commencement de l'année suivante, et malgré un froid extraordinairement rigoureux, il se remit en marche, passa le Pô sur la glace, descendit l'Italie, et se montra une seconde fois devant Rome durant le carême. Cette fois probablement il s'était mieux préparé; mais Grégoire, de son côté, n'avait pas perdu de temps pour augmenter les moyens de défense de la ville éternelle, et la marquise Mathilde ne cessait point de lui fournir les ressources nécessaires pour satisfaire les Romains avides d'argent. La prise de la ville fut donc cette fois

encore impossible. Heinrich ordonna de grandes dévastations, qui ne lui gagnèrent nullement les cœurs. Il passa le Tibre pour entrer dans la partie méridionale du pays, en partie pour couper les communications de Rome avec les princes normands, en partie pour recevoir l'argent de l'empereur Alexis : cet empereur du reste, après avoir perdu près de Durazzo une bataille contre Robert Guiscard, se trouvait dans la plus grande inquiétude devant cet astucieux et cruel conquérant. L'apparition de Heinrich sur les frontières de la domination normande et au delà de ces frontières ne fut pas non plus sans résultat. Beaucoup de villes saluèrent en lui leur sauveur et leur seigneur; les monastères lui montrèrent du respect et du dévoûment; le prince normand Jordan de Capoue se déclara pour lui, et reçut de lui son territoire en fief; d'autres chefs des Normands entrèrent en alliance avec lui, et parurent disposés à le reconnaître pour leur suzerain; les habitants de l'Apulie enfin crurent que le jour était arrivé où ils seraient délivrés de la cruelle domination des Normands, et, dans cet espoir, ils commencèrent à résister aux exigences de leurs oppresseurs, et bientôt, sur divers points, on en vint à des révoltes ouvertes. Toutes ces choses ne forcèrent point, il est vrai, le duc Robert à renoncer à ses grands projets contre l'empire grec, mais elles le forcèrent à revenir en personne en Italie, pour maintenir ou rétablir sa domination dans ce pays; quant au roi Heinrich, elles ne lui furent d'aucun avantage. Lorsque arrivèrent les chaleurs de l'été, il se vit contraint de retourner en Toscane, en partie parce qu'il craignait de voir périr par l'insalubrité du climat et par l'épée des Normands son armée, qui avait perdu le courage et l'entrain; en partie sans doute aussi parce que la marquise Mathilde faisait des tentatives dangereuses pour lui. Il laissa, il est vrai, dans le fort de Tivoli une partie de l'armée sous le commandement de son pape Wibert, qui, après tout, était aussi bien fait pour être général d'armée que chef suprême de l'Église; mais Wibert était tout au plus capable de railler les Romains et de les tourmenter en ravageant le pays et en empêchant les vivres de leur arriver, mais il était absolument hors d'état d'entreprendre rien de décisif contre Rome et contre le pape. Heinrich lui-même essaya sans succès de triompher de la marquise Mathilde. Il n'était pas facile de pénétrer dans la forêt de forteresses (1) que cette femme héroïque avait créées, ou entretenait du moins, sur des montagnes inaccessibles, et, après de longs efforts, Heinrich se vit forcé de se retirer sans avoir rien fait.

Quant à lui, il retourna sur Rome. A la fin de cette année ou au commencement de l'année suivante, 1083, il parut pour la troisième fois devant cette ville, et cette fois avec la ferme résolution d'en finir. Cette résolution, née de la colère et de l'honneur, fut affermie en lui par deux nouvelles : d'abord il apprit le retour du duc Robert Guiscard, dont peut-être il avait été instruit déjà précédemment; puis la mort du duc Otton de Nordheim, dont il avait été informé peu de temps après son arrivée à Rome. Le retour de Robert autorisait à croire que celui-ci, dès que les troubles seraient étouffés en Apulie, viendrait au secours des Romains et du pape contre Heinrich, qui avait réellement excité ces troubles, et qui par là avait déjoué ses projets; personne ne pouvait prévoir les conséquences de la mort d'Otto, et il était bien possible qu'elle nécessitât la présence de Heinrich dans le Teutschland. Dans le fait aussi ses entreprises contre Rome devenaient alors bien plus énergiques et plus rapides qu'auparavant. Les environs de Rome étaient livrés aux plus affreux ravages; par là, les habitants furent comme séparés du reste du monde, et se virent réduits à la dernière extrémité. Heinrich essaya en même temps de forcer les murailles de la ville elle-même, et, bien qu'il mît longtemps et inutilement en œuvre toutes les ressources que pouvaient fournir l'art et les machines, il se mit pourtant, au bout de quelques mois, et par trahison, à ce qu'il semble, en possession de la partie de la ville située sur la rive droite du Tibre, et que l'on appelait la ville de Léon (2). Par là le Vatican et l'église de Saint-Pierre tombèrent en son pouvoir. Le pape Grégoire toutefois ne quitta point la rive droite du Tibre, qu'il avait si longtemps et si heureusement défendue; mais il s'enferma dans le château Saint-Ange pour mettre sa personne en sûreté dans cette forteresse, et pour ranimer de là, auprès et au loin, le courage et la confiance de ses partisans. Mais les Romains n'avaient point la fermeté du pape, et celui-ci ne put la leur communiquer. Ils sentaient leur mi-

sère, la famine, et la perturbation de leur existence; ils soupiraient donc après la fin de leurs maux. Et le roi Heinrich ne cessait point ses efforts pour persuader à ces hommes fatigués que leur malheur ne venait nullement de lui. Après que l'argent qu'il avait reçu de l'empereur Alexis, ou su réunir d'une autre manière, lui eut gagné ou retenu dans son parti quelques Romains, afin qu'ils pussent agir pour lui selon le temps ou l'occasion, il déclara publiquement qu'il était prêt à reconnaître Grégoire VII pour pape légitime, à se réconcilier avec lui, et à recevoir de lui la couronne impériale. Et ces paroles firent une impression profonde sur les Romains; tous, ecclésiastiques et laïques, conjurèrent le pape de prendre pitié de la malheureuse ville, et d'accepter la main que Heinrich lui tendait. Mais Grégoire, sachant bien que Heinrich ne pouvait avoir d'autres vues que de séduire les Romains, fit la seule réponse qui fût digne de lui : « Il ne pouvait y avoir rien de commun entre lui et Heinrich, tant que celui-ci n'aurait pas fait lever l'excommunication qui pesait sur lui. »

Cette contre-déclaration par laquelle le pape rejetait les propositions du roi l'exposait aux plus grands dangers; mais en même temps elle maintenait intacte la cause de l'Église et la couleur qu'il avait donnée à sa vie, tandis que s'il eût cédé, il eût terni la gloire de sa carrière et trahi la cause de l'Église. Et sa résolution, sa ferme confiance en la justice de cette cause, paraissent avoir produit une certaine impression sur les Romains; car, bien que Heinrich, durant ces négociations, mit en œuvre toutes les ressources de l'affabilité, des présents, des promesses et des menaces, pour soulever tous les Romains contre un pape si opiniâtre, qui seul était cause de leurs maux, et l'empêchait seul de verser sur eux tous les trésors de sa bonté, ils n'entreprirent pourtant rien contre le saint-père, et se bornèrent à conclure avec le roi un traité en vertu duquel Grégoire devait être mis en demeure de convoquer au mois de novembre un concile général à Rome, qui devait décider entre le pape et le roi, et à la sentence duquel les deux parties devaient se soumettre sans réserve.

Après ce traité, Heinrich bâtit un fort dans le voisinage de l'église de Saint-Pierre, y mit une vaillante garnison, se rendit ensuite à Ravenne jusqu'au jour fixé avec son pape Wibert, et engagea de nouveau une lutte inutile contre Mathilde et ses forteresses. Le pape, de son côté, pour regagner les Romains, convoqua effectivement, sur leur demande, le concile; mais comme Robert Guiscard l'avait suffisamment pourvu d'argent pour assouvir ou enflammer l'avarice de ce lâche peuple, il prévint, dans la bulle même de convocation, d'une manière si décisive le jugement du concile, que nulle personne qui n'était point pour le pape ne pouvait se sentir disposée à se rendre à cette assemblée (3). Heinrich se crut d'autant plus en droit de retenir des évêques et les abbés qui voulaient se rendre au concile, de les piller et de les mettre en prison. Aussi un petit nombre seulement d'évêques de l'Italie inférieure et de la France purent arriver à Rome. Grégoire néanmoins ouvrit le concile dans le même esprit où il l'avait convoqué. Au bout de trois jours l'assemblée fut dissoute, et les choses restèrent ce qu'elles étaient.

Le roi s'était rapproché de la ville pour attendre l'issue du concile, dont au reste il ne pouvait douter le moins du monde. Mais comme le résultat de cette assemblée ne put pas non plus décider les Romains à agir pour lui et contre le pape, il resta tout l'hiver dans la partie de Rome dont il était maître, ou dans le voisinage de Rome, emporta quelques forteresses, détruisit ce qui restait, intercepta les convois destinés aux Romains, et fit subir mille maux à ceux-ci. Des actes de cette nature ne lui causaient néanmoins nulle satisfaction; il se fatiguait, comme son armée, de tant de désolation, et ne voyait ces dévastations qu'avec dégoût. Aussi résolut-il de retourner dans sa patrie, où la désolation n'était guère moindre, afin de ne pas perdre tout à fait l'empire teutsch, tandis qu'il ne gagnerait rien en Italie. Mais les Romains ne pouvaient pas non plus supporter leur position; et comme le pape Grégoire VII montrait au comble du malheur la même égalité d'âme qu'il avait montrée dans la fortune la plus prospère, et comme on ne pouvait le décider à reculer même de l'épaisseur d'un cheveu dans les prétentions qu'il croyait devoir élever dans l'esprit et le sens de l'Église, ils résolurent d'ouvrir au roi les portes de leur ville, et de mettre par là un terme à leur misère. Mais la puissance qu'exerçait sur les esprits une persistance si pleine de foi resta si grande, même en de

telles circonstances, que le peuple romain n'entreprit rien contre cet homme vénérable pour s'en faire un titre de recommandation auprès de l'ennemi, et que vraisemblablement il ne fit qu'agir de concert avec lui; car on lui donna la possibilité de mettre ses partisans en sûreté dans quelques maisons de la ville fortifiées comme des châteaux, et de se retirer lui-même dans le château St-Ange avec un certain nombre d'hommes fidèles qui aimèrent mieux subir les plus dures extrémités pour ce que leur conscience leur révélait comme la justice, que servir l'iniquité en vue d'aucun avantage temporel. Et ce ne fut que lorsque la plus grande sûreté possible eut été donnée à lui et à ses partisans, que les Romains députèrent vers le roi et l'invitèrent à prendre possession de la ville. Heinrich ne perdit pas un instant pour se rendre à cette invitation, fit aussitôt son entrée dans Rome, et s'occupa tout d'abord de bloquer le château St-Ange et les autres forts du pape; puis il convoqua les évêques qu'il fut possible de réunir en un concile dans l'église de l'apôtre Pierre. Le pape Grégoire fut également invité à se rendre à cette assemblée pour y défendre sa cause, mais il n'y vint point; aucun cardinal ne s'y montra, ni aucun ecclésiastique de l'Église romaine. L'assemblée attendit trois jours avec une hypocrite affectation des formes légales; puis, le dimanche des Rameaux, elle élut pape l'homme qui avait déjà été élu par le concile schismatique de Brixen, Wibert, archevêque de Ravenne, comme si par le lieu où cet acte s'accomplissait le monde avait pu être trompé et amené à croire que, parce que Wibert avait été élu à Rome, il avait été élu par les Romains et par les voies légales. Wibert accepta de nouveau l'élection, et prit le nom de Clément III. Il fut sacré par des évêques qui, comme lui, étaient frappés d'excommunication; et le jour de Pâques de cette même année, le 31 mars, le nouveau pape couronna le roi Heinrich empereur, et impératrice Bertha, épouse de Heinrich.

Le nouvel empereur toutefois devait, après ces scènes de violence, se sentir un poids sur le cœur. S'il calculait ce qu'il avait réellement gagné après trois années d'efforts, la réponse ne pouvait être consolante. Tout était incertain, sans en excepter la couronne impériale; car assurément il ne savait guère s'il la possédait ou non. Tandis que le Teutschland, ainsi que nous l'avons dit, se trouvait comme dans un lointain inconnu, il se voyait entouré d'étrangers au milieu d'un pays agité de passions sauvages, où un roi teutsch n'avait pas encore été bienvenu pour d'autres que pour ceux qui voulaient se servir de lui pour satisfaire leurs passions; et encore ne convenait il à ceux-ci que tant qu'ils nourrissaient l'espérance de trouver en lui un instrument. Et Rome était-elle donc pour lui sûre ou dévouée? Le peuple l'avait reçu pour apaiser sa faim, et nullement avec la résolution de faire cause commune avec lui. Grégoire restait indompté, et la vigueur de son génie n'était pas affaiblie. Il inspirait l'intérêt et le respect par la manière dont il supportait le malheur, et il était plus loin que jamais de penser à se soumettre. Bien plus, l'empereur devait souvent se figurer qu'on ne l'avait laissé entrer dans la ville que parce qu'il serait plus facile de le vaincre en dedans des murs qu'en dehors. Et pourtant il se vit forcé de congédier aussitôt une grande partie de son armée, soit que les moyens de subsistance manquassent, soit qu'il lui fût impossible d'étouffer plus longtemps chez ses soldats le désir de prendre quelque repos, de revoir leurs familles et leurs foyers. En même temps commença la lutte tantôt cherchée, tantôt acceptée, contre les forts du pape dans les rues de Rome; et cette lutte ne fut pas heureuse pour l'empereur.

De cette manière quelques semaines s'écoulèrent, et chaque jour amenait de nouvelles et cruelles inquiétudes. Mais, au commencement du mois de mai, Heinrich et Grégoire reçurent en même temps par Desiderius, abbé du mont Cassin, la nouvelle que le duc Robert Guiscard était en marche sur Rome. Robert en effet avait étouffé avec de grands efforts et une grande dureté les troubles qui, lors de l'apparition de Heinrich dans l'Italie inférieure, avaient éclaté en Apulie. Ce but atteint, sa première pensée fut de tirer vengeance du roi; et il serait fort possible que Grégoire eût été affermi jusqu'à un certain point dans sa persévérance par l'attente que les Normands viendraient à son secours et le délivreraient de ses ennemis; car le duc Robert était resté en alliance avec lui, et lui avait envoyé de l'argent pour le mettre en état de continuer sa résistance. Peut-être lui avait-il été impossible d'achever plus tôt ses préparatifs et de sauver Rome; peut-être aussi

avait-il temporisé jusqu'à ce que les Romains eussent ouvert au roi des Teutschs les portes de la ville, afin que, dans le cas où Heinrich viendrait à lui échapper, il pût se dédommager sur les Romains; et toute la conduite de ce héros astucieux, pillard et violent et la promptitude avec laquelle il accourut après la prise de la ville, rendent la seconde de ces conjectures plus probable que la première. L'armée avec laquelle il s'avançait consistait en trente mille hommes d'infanterie et six mille chevaux. De telles forces eussent écrasé Heinrich; il ne lui restait d'autre ressource que la retraite. Aussi, dès qu'il eut reçu la nouvelle de la marche du duc Robert, il détruisit la ville de Léon, se mit en route, accompagné de Clément III, et abandonna Rome à son sort. Sa marche à travers la Toscane dut être assez précipitée, parce qu'il dut chercher à éviter les forces de la marquise Mathilde; elle ressembla assez à une fuite. Ce ne fut qu'en Lombardie qu'il prit quelque repos pour lui et les siens; il séjourna particulièrement quelque temps à Vérone. Bientôt après, il continua sa route sans le pape, et revint par les Alpes dans sa patrie, soit qu'il crût sa présence plus nécessaire dans le Teutschland qu'en Italie, soit qu'il n'espérât point lutter heureusement avec une nouvelle armée lombarde contre les Normands si redoutés. Au mois de juin il était à Ratisbonne.

Mais, tandis qu'il traversait et quittait l'Italie, Rome fut frappée d'un épouvantable malheur. Robert Guiscard en effet parut devant la ville après la retraite de l'empereur, et s'en empara pendant la nuit avec un déploiement inutile de ruses et de forces, sans trouver de résistance. Au cri de guerre *Guiscard! Guiscard!* qui était la terreur des Italiens, il traversa les rues de la ville, tira le pape du château Saint-Ange, le ramena au Vatican, et reçut là, à genoux avec toute son armée, la bénédiction apostolique du saint-père. Soit qu'il regardât les Romains comme coupables de trahison envers le pape, soit que, suivant son habitude, il eût fait à son armée des promesses qu'il ne voulait pas laisser sans accomplissement, il donna tellement la ville en pillage à ses soldats, qu'ils purent s'y conduire comme si elle avait été prise d'assaut et fût devenue la proie de hordes sauvages sans ordre et sans commandement. Durant trois jours Rome fut pillée et souillée de la manière la plus affreuse; des crimes de toute nature furent commis sans honte et sans pitié sur les hommes et sur les choses; on ne fit aucune distinction de rang, d'âge ni de sexe, et les malheureux habitants, glacés de désespoir, furent spectateurs immobiles de ces atrocités impies. Mais enfin, lorsqu'on ne prévoyait point de terme à ces infamies, lorsqu'on ne répondait encore aux cris de douleur des mères et des filles outragées que par le mépris et l'ironie, enfin au moment où il n'y avait plus d'espoir, ni presque plus rien à perdre, qu'une vie malheureuse et déshonorée, la vengeance de la nature humaine éclata ici, là, partout. Les Romains attaquèrent les Normands avec une exaspération qui montait jusqu'à la fureur, et dans les rues de Rome s'éleva une lutte effroyable qui eût perdu Robert, s'il n'eût livré la ville aux flammes, et amorti la rage des Romains par la crainte de l'incendie. Lorsque la plus grande partie de la ville fut en flammes, lorsque les combattants furent frappés de la crainte de perdre encore la place où ils étaient accoutumés à reposer leur tête, après avoir déjà perdu tous leurs meubles, et avec cette place les personnes qui leur étaient le plus chères, ils furent saisis d'un désespoir insurmontable, et à la plus grande surexcitation succéda une léthargie universelle. Un grand nombre de Romains furent encore égorgés; beaucoup d'autres furent plus tard faits esclaves et vendus (4); les autres s'humilièrent devant le pape et devant le duc, et furent épargnés parce qu'ils n'étaient plus à craindre. Robert resta quelques jours à Rome, occupa le château Saint-Ange, et quitta ensuite la ville, en partie pour emporter le butin, en partie parce qu'un plus long séjour au milieu de ruines et de décombres ne servait à rien, en partie pour s'emparer des châteaux d'alentour que tenaient les partisans de Heinrich et de Wibert. Et le pape Grégoire quitta également la ville, non certainement qu'il craignît de ne pas trouver de sûreté à Rome, car le château Saint-Ange et les Normands étaient prêts à le défendre, mais sans aucun doute parce que l'aspect de cette épouvantable destruction et de cette misère infinie, causées par ses amis et ses protecteurs, devait lui être insupportable. Il se rendit d'abord au mont Cassin, et bientôt plus loin, à Salerne. Mais les passions qui animaient les hommes de ce siècle étaient si violentes, que parmi les ennemis de Heinrich IV

il s'en trouva à peine un seul qui eût quelque pitié des malheureux Romains; loin de là, presque tous virent dans le sort cruel de cette population un châtiment de sa lâcheté et de son inconstance, sans lui tenir compte de ce qu'elle avait souffert depuis trois ans pour le pape Grégoire, et sans se demander quelle avait été la cause de sa lâcheté, d'où était venue son inconstance.

Quant à l'empereur, qui avait dû recevoir encore en Italie la nouvelle du malheur de Rome, il fut probablement déterminé par cet événement à hâter encore sa retraite. Et dans le Teutschland aussi il ne trouva guère de sujets de consolation; car dans le Teutschland méridional, où il entra d'abord, tout était livré à de cruelles guerres privées. Mais comme son apparition était inattendue; comme les esprits étaient fatigués de cette longue et orageuse agitation; comme dans le Teutschland on était peu informé de l'état des choses à Rome et en Italie, et que Heinrich revenait décoré du titre d'empereur, il est vraisemblable que son retour fit une profonde impression, ici de terreur, là de joie, et jeta partout les grands et les petits dans l'attente. Ce qui d'ailleurs devait, à ce qu'il semble, lui être avantageux, c'est que non-seulement le plus irréconciliable de ses ennemis, Otto de Nordheim, auquel avaient tenu beaucoup d'hommes, sur lequel beaucoup s'étaient guidés, n'était plus; mais qu'encore beaucoup d'autres personnages influents, tels que l'avide, audacieux et retors consommé Sigefrid, archevêque de Mayence, étaient morts également. Et de fait il se manifesta partout une certaine hésitation, et même un certain désir de voir enfin s'établir un gouvernement un et fort; mais la barbarie des princes, des seigneurs et des vassaux, était trop grande, l'agitation d'idées obscures trop vive, la lutte d'éléments sociaux contraires trop acharnée, pour qu'un homme tel que Heinrich IV pût réussir à tout embrasser d'un coup d'œil, à tout saisir, à tout organiser. Sans doute il avait été formé et trompé par les prodigieux événements de sa vie; sans doute il avait renoncé aux défauts de sa jeunesse, et s'était enrichi de plusieurs des qualités et des vertus qui conviennent à un prince, et même de presque toutes; mais deux ou trois obstacles s'opposaient toujours à lui, et détruisaient son œuvre lorsqu'à peine elle semblait réussir. Dans son âme vivait un ineffaçable soupçon; aussi éveillait-il aisément la méfiance des autres; il savait bien pardonner, mais il lui était impossible d'oublier. Aussi le talent de gagner les hommes ne lui manquait point, mais il ne pouvait conserver leur affection; il ne pouvait être d'aucun secours à l'empire.

Vers le commencement du mois de mars, il marcha avec une armée bavaroise contre Welf, en Souabe, pour porter secours à son gendre Friedrich de Hohenstaufen. Le Lech séparait les deux armées. Welf toutefois fut contraint à la retraite. Ensuite Heinrich entra dans Augsbourg au milieu des cris de joie, et rétablit son évêque Sigefrid sur le siége épiscopal. Bientôt après ce premier succès, il accourut à Mayence, où il fut également accueilli aux acclamations publiques. Il plaça sur le siége archiépiscopal vacant un ecclésiastique de l'église d'Halberstadt, nommé Wernher ou Wezil, sur la fidélité duquel il pouvait compter, parce qu'il avait toujours été l'ennemi acharné du pape Grégoire. Ensuite il fit une rapide expédition en Lotharingie, et revint pour les fêtes de Noël à Cologne. A l'occasion de ces fêtes, les princes s'assemblèrent en grand nombre pour le saluer comme empereur. Son compétiteur Hermann célébra ces mêmes fêtes à Goslar, cette ville de si beaux et de si pénibles souvenirs.

Dans l'intervalle, des négociations furent nouées. Les évêques dévoués au pape Grégoire virent probablement avec inquiétude les bonnes dispositions de tant de princes pour l'empereur; aussi désirèrent-ils lui faire tomber les armes des mains, pour reculer le moment décisif par de vains bavardages; peut être aussi jugèrent-ils nécessaire de soulever de nouveau les passions ou les sentiments religieux. Et cette tentative leur réussit. Ils invitèrent à une conférence publique les évêques qui étaient avec Heinrich. L'invitation fut acceptée; une trêve qui devait durer jusqu'après la semaine de la Pentecôte (3) fut conclue; puis les discussions elles-mêmes s'ouvrirent le 20 janvier 1085, vraisemblablement à Berka sur la Werra. Parmi les partisans de l'empereur, on y vit figurer les archevêques de Brême, de Mayence et de Cologne, avec quelques-uns de leurs suffragants; de l'autre côté, l'archevêque de Saltzbourg et la plupart des évêques de Saxe. Otto, évêque d'Ostie, y fut également présent; car Grégoire avait renouvelé à Sa-

lerne l'excommunication contre Heinrich, et Otto était envoyé dans le Teutschland pour notifier et mettre à exécution cette sentence. De plus, beaucoup de laïques étaient venus pour assister aux conférences. Gebehard de Salzbourg porta la parole pour les ennemis de l'empereur : « Nous sommes venus ici, dit-il, pour vous prouver que nous ne pouvons avoir rien de commun avec ceux qui ont été exclus de l Église, et bien moins encore lorsque le pape lui-même a prononcé l'excommunication dans un concile public; » et il chercha à motiver cette thèse. L'archevêque Wezil de Mayence et l'évêque Konrad d'Utrecht lui répondirent. Sans discuter le principe, ou rien dire de défavorable contre Grégoire, ils soutinrent que ce principe ne pouvait s'appliquer à l'empereur Heinrich; car un statut d'un ancien concile avait décidé : « que nulle personne privée de son bien ne pouvait être assignée, jugée, condamnée, devant un concile. Or Heinrich, lorsque l'excommunication avait été prononcée contre lui, se voyait dépouillé de la Saxe et d'une partie de la Souabe; par conséquent le pape avait fait un acte injuste, et Heinrich ne devait nullement être considéré comme atteint d'excommunication. » Ce nouvel argument semble avoir causé quelque embarras au parti adverse; car Gebehard ne sut rien répliquer, si ce n'est « qu'il ne leur appartenait pas de discuter avec le pape, mais seulement d'obéir au pape; que le pape avait prononcé l'excommunication contre Heinrich; était-ce à bon droit ou à tort? c'était là son affaire, et non la leur, car le pape était le juge suprême de l'Église et ne reconnaissait point de juge au-dessus de lui. » Et avec ces paroles se termina l'assemblée, parce qu'elles rendaient toute discussion impossible.

Mais elles ne restèrent pas sans conséquences. Un nouveau brandon avait été jeté dans la société. Les Saxons ne donnèrent pas tous leur adhésion aux principes que Gebehard avait exprimés en leur nom; on contredit peut-être énergiquement ces principes lorsque les partisans de Heinrich se furent éloignés, et peut être la fermentation fut grande; car les Saxons et les Thuringiens tinrent une nouvelle assemblée, où chacun dut déclarer sans détour et positivement s'il était ou non disposé à tenir bon jusqu'à la mort. Dans cette assemblée, Udo, évêque d'Hildesheim, Konrad, frère de ce prélat, et un comte Thiedrich, furent accusés d'avoir promis au roi Heinrich de trahir la patrie; ils nièrent. On leur demanda des otages pour répondre de leur fidélité; ils rejetèrent avec fierté cette indigne exigence. Aussitôt les épées furent tirées; le comte Thiedrich, beau-frère du markgraf Ekbert, fut tué; un de ses cousins, également nommé Thiedrich, qui chercha à le sauver, eut le même sort, et n'échappa qu'avec peine, avec son frère, à la mort par la fuite. Là-dessus Udo se rendit auprès de l'empereur à Fritzlar, et, non content de faire sa soumission personnelle, il promit d'interposer sa médiation entre les Saxons et l'empereur, pour décider ce peuple à se soumettre. Heinrich, de son côté, lui promit sous serment que son gouvernement en Saxe serait celui d'un père, et que le droit avantageux que les Saxons avaient toujours maintenu depuis le temps de Karl le Grand, leur conquérant, leur serait inviolablement assuré. Cette promesse, exigée par l'évêque Udo, et donnée par l'empereur, nous semble très-remarquable. Elle montre pour quel motif les Saxons avaient véritablement engagé la lutte; elle jette quelque lumière sur ce qu'ils appelaient leur liberté : c'étaient ces terribles droits féodaux par lesquels le dur conquérant de la Saxe avait espéré briser le génie et la force de ce peuple libre; ces droits féodaux par lesquels les opprimés avaient été réduits au désespoir, et pour l'anéantissement desquels la malheureuse Stellinga avait en vain versé son noble sang. L'agitation qui se fit remarquer dans les classes inférieures, et les innovations que Heinrich III avait commencées, firent craindre aux princes et aux vassaux qu'une brèche ne fût faite à ces droits; et puis, quelle fin pouvait avoir un tel commencement? De là cette exaspération et cette implacable jalousie.

Mais la scène sanglante qui se passa dans l'assemblée des Saxons et des Thuringiens, et la réconciliation de l'évêque Udo avec l'empereur Heinrich, eurent de plus grands résultats. Lorsque la nouvelle se répandit en Saxe que Heinrich avait promis de conserver intact l'ancien droit, tout le pays changea de face. Partout, et principalement parmi les jeunes princes et seigneurs, la pensée se fit jour que l'on devait accepter cette promesse; et cette pensée, et le désir de sortir de ce désordre, et sans doute aussi l'impression produite par le

titre d'empereur, excitèrent bientôt une véritable émulation pour faire alliance avec Heinrich et le saluer comme empereur. Le désir de voir l'empereur en Saxe devint peu à peu aussi grand qu'avait été précédemment le désir de chasser l'empereur de ce pays. En conséquence, les archevêques et les évêques qui encore à Berka s'étaient prononcés d'une manière si tranchée contre Heinrich tombèrent dans la plus vive anxiété; et cette anxiété s'accrut encore lorsque l'empereur convoqua un concile qui devait s'assembler à Mayence. En partie sans doute parce qu'ils étaient pénétrés des principes de Grégoire, en partie peut-être aussi parce qu'ils craignaient de perdre leurs siéges, ou, s'ils les avaient déjà perdus, de ne pouvoir y remonter, ils crurent nécessaire d'en prévenir les résolutions par des résolutions formées en sens contraire, et de se lier de nouveau par là pour sauver leurs affaires dans une déconfiture générale. Ils tinrent donc un concile à Quedlinbourg, dans la semaine sainte, sous la présidence du légat pontifical Otto, évêque d'Ostie; et, bien qu'ils ne fussent que quatorze évêques présents ou attendus, ils décorèrent cette assemblée du titre de concile général. Le roi Hermann assistait aussi à cette réunion, ainsi que les princes qui lui étaient encore fidèles, et parmi ceux-ci les plus importants étaient le markgraf Ekbert et le fils d'Otto de Nordheim, Heinrich le Gros et Konrad de Benchlingen. Ce concile fut animé des mêmes passions qui s'étaient manifestées à Berka; et bien qu'un ecclésiastique de Bamberg, Gumbert, osât y combattre, comme une pure usurpation du pape lui-même, le principe que le pape ne pouvait être jugé par personne, sa voix n'en fut pas moins étouffée par les cris de tous les seigneurs ecclésiastiques; puis un laïque lui ferma la bouche par cette parole de Jésus-Christ: que le disciple n'est pas au-dessus du maître. De même que cette décision, toutes les résolutions furent conformes aux principes de Grégoire. Enfin, et avec la plus grande solennité, à la lueur des cierges, l'excommunication fut prononcée contre Wibert, l'anti-pape Clément III, et plusieurs évêques d'Italie; ensuite contre les archevêques et évêques teutschs adhérents de Heinrich et de ce pape, Liemar de Brême, Udo d'Hildesheim, Otto de Constance, Burchard de Bâle et Huzemann (6) de Spire; enfin contre Wezil de Mayence, Sigefrid d'Augsbourg, Norbert de Coire, et tous leurs complices.

Aussitôt après la clôture de ce concile de Quedlinbourg, il se tint à Mayence un autre concile convoqué par l'empereur. Là se présentèrent des légats du pape Clément III, comme aussi les députés de plusieurs évêques de Lombardie et de France. Le Teutschland y fut représenté par quatre archevêques, Wezil de Mayence, Angelbert de Trèves, Segiwin de Cologne, Liemar de Brême, et par dix-neuf évêques; et quelques autres encore avaient envoyé leurs fondés de pouvoir (7). Ce concile, auquel du reste l'empereur assista en personne, se crut d'autant mieux en droit de se considérer comme concile général. Il déclara le roi Hermann, ainsi que tous les évêques qui s'étaient assemblés à Quedlinbourg, rebelles à la souveraineté légitime de l'empereur, et par là même déchus de toutes leurs charges et dignités; et Heinrich nomma de nouveaux évêques à la place des prélats déposés. Du reste le concile s'occupa de l'établissement de la paix de Dieu, moins sans doute dans l'attente qu'au milieu des passions de ce siècle une si grande et belle pensée trouverait de l'écho, que dans l'espoir que l'idée de la paix apporterait quelque consolation aux pauvres et aux opprimés, et gagnerait des cœurs à l'empereur, qui désirait cette paix. Car les scènes de Berka, de Quedlinbourg et de Mayence avaient fourni bien des aliments nouveaux au vieil incendie, et l'espérance de voir arriver enfin les jours d'un ordre meilleur s'était encore une fois évanouie.

Et l'Italie n'était pas moins déchirée et tourmentée que le Teutschland. A son départ de ce pays, Heinrich avait sommé les princes de la Lombardie de continuer la guerre contre ses ennemis et les leurs, et les princes, encouragés peut-être par la promesse du prochain retour de l'empereur, avaient répondu à cet appel. Mais la marquise Mathilde, la femme la plus héroïque de ce siècle, fidèle aux principes qu'elle croyait avoir une fois reconnus pour les seuls vrais, d'autant plus profondément dévouée au pape Grégoire que le malheur qui frappait ce vénérable vieillard était plus grand; et de plus, si par hasard quelque doute s'élevait dans son âme, redressée, raffermie par le noble et sage Anselm, évêque de Lucques, qui ne la quittait jamais, et rem-

plie par lui d'une nouvelle confiance en Dieu et en la cause la plus juste; Mathilde, que n'effraya pas le danger de la mort, avait, avec autant de courage que de prudence, conduit contre eux une armée qui leur avait fait essuyer une rude défaite. Cette victoire remportée par cette femme sublime avait aussi détruit en Lombardie la prépondérance dont l'empereur et l'anti-pape Clément III avaient jusqu'alors joui dans ce pays, et par suite la lutte dégénéra désormais en petites guerres privées et sans combinaison, qui ne firent que la rendre plus désastreuse. Et tandis que l'Italie était foulée et désolée de la manière la plus cruelle par ces petites guerres, on vit fondre, cette même année 1085, sur ce misérable pays un effroyable fléau qui sembla devoir consommer sa ruine. La stérilité et les inondations causèrent une famine si cruelle, que les hommes ne furent pas seulement réduits à se nourrir de toute sorte d'immondices, mais que, si l'on s'en rapporte aux récits contemporains, ils mangèrent même de la chair humaine. Puis la disette, le dégoût et l'impression produite par tant d'horreurs, causèrent de si cruelles maladies et une mortalité si terrible, que l'on assure que le tiers des habitants survécut à peine, et que le pays resta en friche, faute de bras pour le cultiver. Et néanmoins, tant le cœur humain était remué jusque dans ses dernières profondeurs! un tel malheur même n'amena point parmi les hommes de réconciliation ni de bonne intelligence. On frissonnait devant ces horreurs, on s'épouvantait devant cette désolation, mais on aimait mieux voir dans cet état désespérant un châtiment de Dieu attiré par des vœux ennemis que se résoudre à se tendre mutuellement la main.

Pour ces raisons, la mort même du pape Grégoire VII ne pouvait amener un grave changement dans les relations; et elle le pouvait d'autant moins que, comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, la querelle n'existait pas entre quelques hommes, mais entre des principes, entre l'Empire et l'Église, entre le trône et l'autel, entre le glaive et la parole. Le seul résultat qu'eut la mort de Grégoire, c'est que la lutte prit une autre couleur, qu'elle fut conduite par l'Église avec moins de pureté et de grandeur, et que les tentatives et les efforts de Heinrich lui-même excitèrent moins d'intérêt, parce qu'il n'avait plus en face un ennemi digne de lui. Or, cette mort arriva dans le même temps où, comme nous l'avons raconté, les animosités prenaient de nouveau dans le Teutschland un caractère si malheureux, le 25 mai de cette année. Grégoire en effet quitta avec le duc Robert les ruines fumantes de la ville de Rome, et se rendit à Salerne. Les revers cruels qui, dans les derniers temps, l'avaient frappé avec beaucoup de ses amis et de ses admirateurs, ne l'avaient point fait chanceler dans ses principes; il était toujours le même, absorbé et perdu dans ses idées sur les choses saintes et sur les choses mondaines, comme dans une vérité éternelle que nul cœur pur ne pouvait révoquer en doute. Mais si, pour cette raison même, il ne pouvait douter du triomphe définitif de sa bonne cause; si, bien plus, il avait la conviction la plus intime d'amener, selon ses vues et ses forces, cette cause au meilleur terme, et de n'avoir rien fait qui n'eût été exigé ou permis par les circonstances; si même, par conséquent, il se sentait la conscience la plus nette, il ne pouvait du moins ni nier ni affaiblir l'immense désolation qui avait frappé Rome, l'Italie, le Teutschland, et même tout le monde chrétien. Peut-être aussi se disait-il que le joug si lourd de la force brutale qui avait si longtemps pesé sur les peuples de l'Europe ne pouvait être ni brisé ni allégé sans soulever jusque dans leurs profondeurs les plus intimes tous les éléments sociaux; il avait sous les yeux cet immense malheur, et il est impossible qu'il l'ait envisagé tranquillement. Dans le fait il était fort accablé depuis son éloignement de la ville éternelle et du sanctuaire des apôtres. Depuis le commencement de cette année, ses forces baissaient si visiblement, que ceux qui l'entouraient ne purent plus longtemps se faire illusion sur son état. Comme sa dernière heure approchait, ceux de ses amis qui étaient présents lui demandèrent en quelles mains, après sa mort, il aimait le mieux voir remettre la cause de l'Église. Il nomma trois hommes comme les plus dignes d'occuper la chaire de saint Pierre : l'abbé Desiderius du mont Cassin, et les évêques Otto d'Ostie et Hugo de Lyon; toutefois il recommanda particulièrement le premier, parce que les deux autres n'étaient pas en Italie. On lui rappela aussi le grand nombre de ceux qu'il avait frappés d'excommunica-

lion, dans la pensée que peut-être, aux portes de l'éternité, il révoquerait cette malédiction. Sur cet appel, il leva l'excommunication de tous ces hommes, et leur donna sa bénédiction, pourvu qu'ils crussent qu'il avait reçu ce pouvoir des apôtres; il excepta toutefois le roi Heinrich et Wibert, qui s'intitulait le pape Clément III, et quelques chefs et fauteurs du schisme de l'Église. Bien plus, il se fit promettre, en se faisant frapper dans la main, que Heinrich et Wibert ne seraient jamais reçus dans le sein de l'Église, à moins qu'ils ne se soumissent sans réserve au siége apostolique. Ses dernières paroles furent celles-ci : « J'ai aimé la justice et détesté l'iniquité, c'est pourquoi je meurs dans l'exil. »

## CHAPITRE X.

CONTINUATION DE LA LUTTE DANS LE TEUTSCHLAND APRÈS LA MORT DE GRÉGOIRE. — ABDICATION ET MORT DE L'ANTI-ROI HERMANN. — LE MARKGRAF EKBERT DE MEISSEN. — RÉCONCILIATION DE HEINRICH IV AVEC LES SAXONS.

De l'an 1085 à l'an 1090.

A l'expiration de la trêve, lorsque le mauvais succès des négociations fit de nouveau recourir à l'épée, au commencement de juillet 1085, tandis qu'en Souabe et en Bavière se déchaînaient les guerres civiles les plus opiniâtres, l'empereur Heinrich entreprit une expédition en Saxe. Sans doute il la commença avec de grandes espérances; et assurément les circonstances, la mort du pape Grégoire, l'alliance de Heinrich avec l'évêque Udo d'Hildesheim, les dispositions favorables de tant de princes laïques en Saxe qui s'exprimaient sans détour, rendaient vraisemblables de grands résultats. Mais, par cette expédition, l'empereur ne fit qu'ajouter un nouvel anneau à la chaîne des malheureux événements dont la patrie avait déjà souffert si cruellement à travers une si longue série d'années; car, bien que dans le principe tout parût lui réussir, cependant, et cela ne pouvait être autrement, la marche des choses prit bientôt une autre tournure, et la balance descendit et monta tour à tour, de sorte que les relations restèrent en réalité ce qu'elles avaient été. Seulement le désordre, dans les années suivantes, fut plus grand qu'auparavant, et le spectacle des événements fatigue. Car les écrivains qui vécurent à cette époque, ou peu de temps après, n'ont consigné que les indications de quelques faits, presque jamais sans passion, mais toujours sans ensemble, sans vérité et sans couleur. Aussi ces faits révèlent, il est vrai, fort bien l'horrible confusion dans laquelle s'était dissoute la vie, et nous permettent de voir le déplorable état de l'empire, mais ils ne peuvent que rarement éveiller quelque intérêt, et à peine quelquefois donner quelque enseignement.

A son apparition en Saxe, l'empereur ne trouva point de résistance. Il s'avança jusqu'à Magdebourg, dressa son camp devant la ville, où il fit son entrée solennelle, recevant des habitants le meilleur accueil. Le roi Hermann perdit si bien toute confiance, qu'il recula devant l'empereur, et s'enfuit chez les Danois avec Hartwig, archevêque de Magdebourg, et Burchard, évêque de Halberstadt. Mais, avant même la fin de l'année, Heinrich fut contraint de sortir encore une fois de la Saxe; les princes fugitifs revinrent; beaucoup de ceux qui avaient reconnu avec joie la souveraineté de l'empereur prirent les armes contre lui, et toutes choses rentrèrent dans l'ancien état. Deux ou trois circonstances semblent avoir amené cette révolution. D'abord, les Saxons furent blessés de l'arbitraire avec lequel Heinrich donna les siéges épiscopaux de ses ennemis à des hommes investis de sa confiance, au moyen desquels il espérait augmenter le nombre de ses partisans. En second lieu, Heinrich ne put ou ne voulut point satisfaire à toutes les demandes que les Saxons déduisirent de son traité avec l'évêque Udo d'Hildesheim, demandes parmi lesquelles figurait au premier rang la restitution des biens confisqués ou donnés à d'autres. En troisième lieu, le roi Hermann et les évêques fugitifs ou chassés ne cessaient point d'allumer et d'attiser le feu (1); et cette dernière cause eut une action d'autant plus puissante, que la méfiance éveillée chez les Saxons par les deux premiers motifs était plus grande. En de telles circonstances, le markgraf Ekbert de Meissen, jeune homme (2) hardi et ambitieux, qui aspirait à remplacer parmi les Saxons Otto de Nordheim, et même, dans l'espoir d'une plus favorable fortune, à monter sur le trône, semble avoir levé l'éten-

dard de la guerre, et beaucoup de princes saxons semblent s'être rangés sous cet étendard. Quoi qu'il en soit, il est certain que Heinrich attribua au markgraf Ekbert le mauvais succès de son expédition contre les Saxons; car, le 7 février de l'année suivante, 1086, il tint avec les princes saxons et thuringiens qui étaient encore pour lui, à Wehmar, en Thuringe, une diète où le markgraf Ekbert, pour avoir, contre toute conscience, tout droit et toute fidélité, violé le serment qu'il avait prêté à l'empereur, et pour avoir osé attenter à l'honneur et à la vie de l'empereur, fut déclaré ennemi de l'État et de l'empire romain, déchu de ses fiefs et de ses alleux, d'une partie desquels Heinrich disposa sans autre formalité (3).

Mais le mauvais succès de sa tentative sur la Saxe, qu'il renouvela du reste après la diète de Wehmar, semble avoir eu bien d'autres résultats. Les Bavarois en effet étaient restés le plus fermement fidèles à Heinrich; mais maintenant, lorsqu'ils virent que les affaires de ce prince ne se soutenaient point, et que, bien plus, ils furent arrivés eux-mêmes à la conviction que ce prince ne réussirait jamais à réunir l'empire, ils prirent la résolution de se réconcilier avec leur duc Welf, pour mettre du moins un terme aux déplorables guerres civiles dans l'intérieur de leur pays. Ce projet ne paraît pas avoir été un secret pour l'empereur. Il accourut donc de la Thuringe à Ratisbonne, sans aucun doute pour empêcher les Bavarois d'exécuter leur dessein: mais il était trop tard; plusieurs des princes mécontents s'étaient déjà rendus maîtres de la ville de Freisingen; déjà ils avaient appelé le duc Welf, qui continuait à sa vieille manière sa lutte en Souabe, et, avant qu'il fût possible à l'empereur de rassembler une armée, ils s'avancèrent, réunis à Welf, contre Ratisbonne. Heinrich se trouva dans le plus grand embarras. Il ne lui servit à rien de publier à Ratisbonne, pour montrer aux Bavarois les suites de la félonie, le ban de l'empire qui avait été prononcé à Wehmar contre le markgraf Ekbert; il se vit bientôt forcé de quitter Ratisbonne, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il atteignit Mayence; mais, après sa retraite, Ratisbonne tomba aux mains du duc Welf, et ensuite il ne fut pas difficile à ce prince de faire déclarer pour lui la plus grande partie de la Bavière (4). Quant à Heinrich, il n'avait désormais pour lui presque plus un seul prince laïque dont il fût sûr, excepté son gendre, le duc Friedrich de Hohenstaufen, auquel il avait confié la défense de Wurtzbourg, place regardée comme le point de séparation entre ses ennemis du nord et du sud, et le duc Wratislav de Bohême, qui n'avait guère chancelé dans sa fidélité envers lui. En partie pour affermir ce duc dans sa fidélité éprouvée, en partie pour le dédommager des markgraviats de Meissen et d'Autriche, qui lui étaient tous deux promis sans qu'il eût pu se les assurer; en partie sans doute aussi pour rappeler aux Bavarois qu'aux anciens jours les Bohêmes les avaient menacés de plus d'un danger, ou leur avaient fait éprouver des dangers réels, l'empereur investit à Mayence le duc Wratislav de la dignité royale, et donna à Egilbert, archevêque de Trèves, la mission de placer la couronne sur la tête du nouveau roi. Egilbert célébra le couronnement à Prague le 15 juin de cette même année.

Vers le même temps où ceci se passait, les ennemis de Heinrich, au sud et au nord du Teutschland, convinrent de réunir leurs forces, et, pour les entretenir, de s'emparer de Wurtzbourg. Au mois de juillet ils s'avancèrent des deux côtés; le duc Welf avec les Bavarois et les Souabes, le roi Hermann et le markgraf Ekbert avec les Saxons et les Thuringiens. En vain l'empereur essaya, en faisant de Mayence une prompte marche contre Welf et les siens, d'empêcher cette jonction; il dut battre en retraite, et l'armée ennemie réunie commença à cerner Würtzbourg. L'empereur avait à cœur de conserver cette place; il mit donc tout en œuvre pour former une armée avec laquelle il pût oser tenter de la sauver; et il parvint, dit-on, à rassembler près de vingt mille hommes de cavalerie et d'infanterie, grâce aux évêques et aux villes du Rhin. Il arriva avec cette armée lorsque le siége durait déjà depuis cinq semaines. A son approche, l'armée ennemie se forma pour marcher à sa rencontre. Comme ceux qui composaient cette armée se considéraient comme les fidèles de saint Pierre, résolus à combattre un ennemi frappé d'excommunication, elle se prépara par des pratiques religieuses; et une croix énorme, ornée d'une bannière rouge, fut dressée comme symbole sur un chariot, et placée en avant de l'ordre de bataille. Et, afin de pouvoir résister à l'infanterie de l'empereur, le duc Welf résolut de quitter lui-même ses chevaux avec sa troupe, et de

combattre à pied ; et les troupes de l'archevêque de Magdebourg suivirent cet exemple. La bataille eut lieu le 11 août, à Bleichfeld, non loin de Würtzbourg. Mais à peine fut-elle engagée, que les troupes de Cologne et d'Utrecht, soit par trahison, soit sous le coup d'une terreur religieuse, prirent la fuite, en entraînèrent d'autres avec elles, et causèrent un grand désordre dans l'armée de l'empereur. Et bien qu'il puisse y avoir de l'exagération dans l'assertion de ses ennemis, qu'il y eût dans cette armée une épouvantable boucherie, et qu'après une perte considérable d'hommes et de choses, l'empereur fût contraint à prendre honteusement la fuite, il est hors de doute que Heinrich ne remporta point la victoire, mais qu'il retourna d'où il était venu. Ses ennemis revinrent devant Würtzbourg. Le duc Friedrich toutefois, voyant l'issue de la bataille, avait quitté la ville avec ses guerriers, et par suite il ne fut pas difficile à ses ennemis et à ceux de l'empereur de se rendre maîtres de la place le lendemain. Mais eux-mêmes, quelque faible perte qu'on leur attribue, avaient probablement beaucoup souffert à la journée de Bleichfeld; car, après avoir pris possession de la ville, ils retournèrent aussitôt chez eux, et laissèrent, à ce qu'il semble, à l'évêque Adalbert, qu'ils avaient rétabli sur le siége épiscopal, le soin de défendre la place. Peu de temps après leur retraite cependant, l'empereur s'avança de nouveau et se rendit maître de la ville; et comme ni séductions ni menaces ne purent faire chanceler Adalbero dans ses principes, en tout conformes à ceux du pape, il rendit l'église de Würtzbourg à son évêque Meginhard. On disposait ainsi partout violemment des siéges épiscopaux, et l'on exhortait le peuple à considérer les hommes de la prépondérance du moment, qui se maudissaient entre eux les uns les autres, comme de saints personnages et comme des pasteurs qui devaient les diriger ou les maintenir dans le chemin de la vérité. Il ne pouvait en être autrement : réfléchir à la nature de la puissance temporelle et des relations sociales, et à la querelle des papes et des évêques entre eux et avec la puissance temporelle, devait délivrer l'esprit humain de la superstition, de la folie et de la contrainte de l'Église. Il était impossible encore de sortir du labyrinthe de cet immense désordre; mais sous la domination de la contradiction et du mensonge s'éleva dans l'âme humaine le désir de la lumière et de la vérité, et sous le long abus de l'épée se releva la noblesse de la nature humaine, et le désir de la liberté et du droit se propagea nécessairement parmi les hommes maltraités.

Après la prise de Würtzbourg, l'empereur se sentit assez fort pour entreprendre en hiver une expédition en Bavière, sans aucun doute pour tenter de ramener, en tout ou en partie, les Bavarois à leur ancienne fidélité. Dans le même temps, l'anti-roi Hermann se trouvait en Souabe. Cet homme malheureux sentait de plus en plus le néant du titre de roi, qui ne lui donnait ni dignité ni pouvoir. Pénétré du sentiment qu'il n'était rien en Saxe que le jouet des passions, il s'était rendu en Souabe après la bataille de Bleichfeld, avec l'espérance probablement de recevoir des Souabes un accueil honorable dans l'éclat de la victoire. Mais cet espoir ne fut pas réalisé. Comme il ne pouvait se présenter avec la splendeur et la libéralité d'un roi, et comme la victoire du parti opposé à l'empereur n'était pas mise sur son compte, il trouva encore plus d'indifférence, de froideur et de mépris chez les Souabes qu'il n'en avait trouvé chez les Saxons, et il revint en conséquence bientôt en Saxe, accablé de découragement et de chagrin. Quant à l'empereur Heinrich, ses actes en Bavière sont inconnus. On raconte que très-peu de temps avant Noël Heinrich assiégea un château, mais que les ducs Welf et Bertold le cernèrent, et ne lui accordèrent une libre retraite que lorsque ces princes l'eurent décidé à promettre de ne pas troubler une assemblée de tous les princes de l'empire qui devait se tenir pour mettre un terme à ces longues discordes. Ce récit est évidemment inexact; toutefois il se peut qu'un accommodement ait eu lieu en d'autres circonstances. Il paraît aussi qu'une assemblée de quelques princes fut tenue à Oppenheim, dans le carême de l'année suivante, 1087. Comme on le conçoit bien, elle n'eut pas le moindre résultat; et Heinrich est accusé, probablement à tort, d'avoir cherché d'abord à empêcher cette réunion, et ensuite à y jeter le désordre. Cependant il semble que l'on convint d'une autre assemblée; car, le 1er août, beaucoup de princes se réunirent à Spire, et l'empereur s'y trouva en personne. Là, les *fidèles de saint Pierre*, comme on les appelle, lui offrirent non-seulement de le reconnaître pour roi et empereur, mais encore de l'aider à se mettre en possession effec-

tive de l'empire, s'il voulait travailler à faire lever l'excommunication qui pesait sur lui (5). Mais Heinrich ne vit probablement dans cette offre qu'une répétition des actes de Tribur, ce qui dut lui rappeler cruellement la honte de Canossa; il rejeta donc cette proposition. Tenant fermement au principe que l'archevêque de Mayence et l'évêque d'Utrecht avaient formulé à Berka, il prétendit qu'il ne pouvait nullement être considéré comme frappé d'excommunication. Mais, lors même que leur langage eût été sincère, ce qu'il est difficile de croire, les ennemis de l'empereur pouvaient d'autant moins reconnaître cette prétention, que dans cette assemblée même fut lue publiquement une lettre du pape Victor III, qui, comme nous le raconterons, avait été élu pour successeur du pape Grégoire VII; lettre dans laquelle le pape annonçait aux princes teutschs qu'il avait reçu la consécration pontificale; qu'il était résolu à marcher sur les traces du pape Grégoire, et qu'il avait confirmé l'excommunication lancée par celui-ci contre l'empereur Heinrich et ses partisans. Les ennemis de Heinrich déclarèrent, au contraire, que désormais ils ne pouvaient faire avec lui ni paix ni accord (6). Là-dessus il leur annonça pour la fête de saint Michel le renouvellement de la guerre, qui probablement avait été interrompue, à cause des négociations, par une trêve d'une durée indéterminée; ils répliquèrent qu'ils l'attendraient huit jours avant cette époque. Et c'est ainsi que cette tentative finit comme les précédentes.

L'empereur entreprit, quoique malade, l'expédition dont il avait menacé la Saxe, et les Bohêmes vinrent à son secours. De l'autre côté, les Saxons se montrèrent prêts à le recevoir. Le markgraf Ekbert de Meissen crut ces circonstances favorables pour se faire restituer par l'empereur les fiefs et les alleux qu'il lui avait enlevés, et en même temps il pouvait espérer, par sa réconciliation avec l'empereur, rendre service aux Saxons et aux Thuringiens, en les délivrant de la crainte des Bohêmes. Il offrit donc de se soumettre, si Heinrich voulait se retirer jusqu'à Hersfeld. Heinrich se retira; et à Hersfeld, Ekbert se présenta devant lui, lui jura fidélité et dévoûment, et fut rétabli dans ses biens et dans ses domaines. Là-dessus l'empereur licencia son armée. Mais à peine Ekbert eut-il quitté Hersfeld, qu'il fut comme fait prisonnier par Hartwig, archevêque de Magdebourg, et par Burchard, évêque de Halberstadt, et peut-être vivement interpellé au sujet de son traité avec Heinrich. Ces ennemis acharnés de l'empereur répandirent peut-être contre lui tout leur fiel, et sans doute ils firent entrevoir en même temps au markgraf le danger auquel il s'était exposé, pour la vie présente et pour la vie à venir, par son alliance avec ce maudit. Et lorsque ces hommes artificieux crurent avoir ébranlé son âme, ils firent briller à ses yeux la couronne de l'empire teutsch, pour maintenir l'impression qu'ils avaient faite sur lui : Cette couronne, disaient-ils, lui était due; il devait la recevoir, le misérable Hermann n'en étant point digne, et Heinrich l'ayant perdue par la malédiction du pape. L'ambitieux et orgueilleux Ekbert, inquiet pour le salut de son âme, aveuglé par l'éclat de la couronne, se livra aux prêtres. Il envoya aussitôt un député à l'empereur : Il ne pouvait violer, dit-il, la foi que précédemment il avait jurée à son peuple; il ne pouvait en conséquence tenir le serment qu'il lui avait prêté, ni rien faire de ce qu'il lui avait promis. Heinrich, sans armée et sans secours, était hors d'état de châtier cette félonie; rempli de douleur et de honte, il revint sur le Rhin. Mais l'homme qui l'avait honteusement trahi, le markgraf Ekbert, n'eut pas non plus à se féliciter de son manque de foi, et les prêtres qui avaient séduit ce dernier ne jouirent pas longtemps de leur œuvre.

Aux fêtes de Noël, les princes de Saxe et de Thuringe se rassemblèrent autour de leur roi Hermann, nullement pour lui montrer un loyal dévoûment, mais par habitude et par hypocrisie, et pour s'informer les uns les autres de l'état des choses, et s'encourager mutuellement dans leurs intrigues. Dans cette assemblée, Ekbert fit valoir ses prétentions à la couronne; mais les princes saxons les rejetèrent, et les prêtres de Magdebourg et de Halberstadt semblent avoir songé fort peu à leur parole, une fois qu'ils eurent atteint leur but. Des scènes orageuses éclatèrent peut-être, qui arrachèrent le masque à plus d'un personnage et mirent à découvert bien des vues secrètes. Mais deux hommes furent frappés de découragement et de dégoût, et prirent la résolution de ne pas suivre plus longtemps dans leur voie ces princes : ces hommes étaient Hermann, que l'on appelait roi, et Ekbert, le markgraf, qui se vit publiquement joué et humilié. Hermann,

depuis longtemps fatigué de ses déboires, et du poids du vain titre de roi sans honneur et sans autorité, fut amené à une résolution décisive par l'impudence qui maintenant se révélait à ses yeux. Convaincu que, dans la position où il s'était trouvé jusqu'alors, il ne pouvait se rendre utile ni à lui-même ni aux autres, il s'adressa à Heinrich, s'entendit avec lui, déposa le titre de roi, obtint la permission de retourner dans ses domaines; mais il mourut bientôt après, vraisemblablement en 1088, soit par accident, soit d'inquiétude et de chagrin. Il en fut autrement du markgraf Ekbert; soit qu'il se fût de nouveau réconcilié avec l'empereur, soit qu'il feignît de l'être, et désormais fermement résolu à combattre les ennemis de ce prince (7), il se jeta, dans le carême de l'an 1088, avec des troupes, sur l'évêché de Halberstadt, pour se venger de Burchard, l'astucieux évêque. Burchard fut effrayé de la dévastation de son diocèse, qu'il lui était impossible d'empêcher. Il s'adressa donc en suppliant au markgraf. On négocia. On ne sait point quelles furent les promesses de l'évêque; mais comme le markgraf n'avait point de ressentiment contre les vassaux et les sujets de l'évêché, mais seulement contre l'évêque, il fit un accommodement en vertu duquel un armistice devait être conclu, pendant lequel des négociations amiables auraient lieu à Goslar dans la semaine avant le dimanche des Rameaux. Le markgraf Ekbert se rendit ensuite à Goslar; plus tard, et avant le jour fixé, l'évêque Burchard y vint aussi, non comme à une œuvre de paix, mais comme à une œuvre de guerre, entouré de ses vassaux et de ses serviteurs; et il s'y trouva beaucoup de grands seigneurs qui étaient tous dévoués à l'évêque et haïssaient le markgraf Ekbert, tels que l'archevêque de Magdebourg, et Cono ou Konrad de Beuchlingen, fils d'Otto de Nordheim. Cet appareil éveilla des soupçons dans l'âme du markgraf. Le soupçon s'accrut lorsqu'il remarqua que tous les princes qui se trouvaient à Goslar étaient résolus à prendre le parti de l'évêque contre lui; il se vit, dans sa méfiance, entouré de piéges si dangereux, qu'il crut ne pouvoir les déjouer que par des moyens extraordinaires. Il essaya donc de soulever les habitants de Goslar contre les princes qui se trouvaient dans leurs murs, et en particulier contre l'évêque Burchard; et les habitants de Goslar, comme ceux de toutes les villes, étaient dévoués à l'empereur, dont Ekbert prétendait soutenir la cause, et tous les vassaux leur étaient odieux. Ils écoutèrent donc aisément le markgraf, en qui ils croyaient avoir un ferme appui. Dans la nuit qui suivit la première délibération, la tempête éclata d'une manière si violente et si inattendue, que du côté des princes on ne put songer à la défense. Tous les hommes de guerre de l'évêque qui ne purent se sauver de la ville par la fuite trouvèrent une mort honteuse. La multitude furieuse, ne trouvant plus personne à tuer dans les rues, se précipita sur la demeure de l'évêque Burchard : et plus cette demeure était forte, plus fut grande la rage, de sorte que personne n'écouta les cris de douleur du malheureux, et que personne ne fut ému de le voir tendre ses mains en suppliant. La maison fut enfin forcée et prise après de grands efforts, et tous ceux qui s'y trouvaient, armés ou désarmés, furent massacrés. L'évêque lui-même fut horriblement traité et blessé mortellement. Mais il ne trouva pas encore la mort; car ses guerriers, qui s'étaient sauvés par la fuite, se rassemblèrent devant la ville, y pénétrèrent de nouveau, mirent le feu partout, et arrivèrent enfin à la maison de leur seigneur. Ils le trouvèrent au milieu des ruines et des décombres, baigné dans son sang, et ayant encore dans la plaie le fer meurtrier; ils le relevèrent et le transportèrent à Isembourg. Il y mourut le lendemain au soir (8), et en lui périt le plus opiniâtre et le plus énergique des ennemis de l'empereur. Quant aux grands seigneurs qui étaient venus à sa défense à Goslar, ils s'étaient, comme le markgraf Ekbert, sauvés de côté et d'autre.

Cet événement sanglant confondit tous les projets. L'archevêque de Magdebourg, ayant sous les yeux le cadavre de son ami, redoutait d'autant plus les forces du markgraf Ekbert, qu'il ne savait point si cet Ekbert avait réellement pris les armes pour l'empereur, ou s'il n'avait agi que sous l'impulsion de la vengeance. Dans cette incertitude et dans cette crainte, il s'adressa à l'empereur pour lui offrir réconciliation, dévoûment et fidélité. Heinrich se trouvait dans les contrées du Rhin, et sans doute son âme était livrée à de sombres idées; car, dans le Teutschland méridional, la guerre continuait comme auparavant avec tous ses désastres, et l'avantage n'était pas

pour les siens. Dans le même temps où avait lieu l'émeute de Goslar, le duc Welf s'empara par trahison de la ville d'Augsbourg, et agit avec la plus grande dureté contre son prisonnier, l'évêque Sigefrid, l'ami de l'empereur, et contre les fidèles habitants de la ville. D'autres revers vinrent l'assaillir. Des phénomènes extraordinaires dans la nature frappèrent les esprits, et un tremblement de terre ébranla sans doute, même en ce temps, une âme habituée à de si rudes destins (9). Un grand nombre de chefs qui avaient tenu pour lui, l'empereur, tombèrent successivement dans la poussière. En général, la mortalité fut grande parmi les hommes. Mais ce qui, comme on ne peut s'empêcher de le croire conformément au cœur humain, le toucha probablement le plus profondément, ce fut la mort de son épouse, de cette noble femme qu'il avait impliquée dans de si malheureuses relations, et qui l'en avait payé par une fidélité sans bornes, toujours égale à elle-même dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, aussi tendrement dévouée à son mari que généreusement prête à tout sacrifice; l'impératrice Bertha lui avait été enlevée à la fin de l'année précédente, au moment où, sans doute avec peu de plaisir, elle venait de voir couronner roi son fils aîné Kunrad, enfant de treize ans (elle avait eu un second fils, Heinrich, l'an 1081). Après d'immenses souffrances, elle trouva le repos éternel dans la cathédrale de Spire. L'empereur se trouvait donc dans une disposition d'esprit où il devait recevoir avec plaisir les ouvertures de l'archevêque Hartwig et d'autres évêques de Saxe. Dans le fait il les reçut avec bienveillance, et laissa ces hommes en possession de leurs évêchés, quoiqu'il eût déjà disposé de ceux-ci, comme du siége de Magdebourg. Mais cette réconciliation elle-même, que l'archevêque Hartwig n'avait cherchée que par crainte et nullement avec des intentions loyales, n'eut point les résultats que Heinrich pouvait en espérer dans les dispositions favorables où se trouvaient les princes temporels de la Saxe; le markgraf Ekbert renversa ces espérances. Soit que ce prince n'eût aucunement songé à l'empereur, mais qu'en réalité il n'eût fait que se jouer hypocritement du nom impérial, lorsqu'il avait entrepris son expédition contre l'évêque Burchard, soit qu'il craignît de voir ses calculs déjoués par la réconciliation des évêques saxons avec l'empereur, il est certain qu'Ekbert reprit aussitôt une position hostile à l'égard de l'empereur, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette réconciliation, et qu'il mit tout en œuvre pour attiser de nouveau le feu qui semblait enfin près de s'éteindre.

Heinrich fit une expédition en Saxe, en partie sans doute pour recevoir les princes qui avaient reconnu son autorité, en partie sans doute aussi pour écraser Ekbert avant que ce prince ne pût, par ses forces et ses intrigues, ranger de son côté quelques-uns de ces princes. Il tint en Saxe une diète où parurent aussi les princes ecclésiastiques et laïques, ou du moins la plupart de ceux qui jusqu'alors avaient été contre lui, et où le markgraf Ekbert fut encore une fois, comme précédemment à Wehmar, dépouillé de ses fiefs et de ses alleux. Puis l'empereur paraît avoir entrepris une campagne contre le markgraf, tandis que le roi de Bohême faisait une irruption dans la Marche de Meissen; mais il n'eut pas de succès, et fut peut-être près de Mersebourg forcé à la retraite. Il se tourna contre le château de Gleichen, près d'Erfurt, qui appartenait au markgraf, et en commença le siége au mois d'août. Il y fut rejoint par beaucoup d'évêques de Saxe avec leurs soldats; parmi les princes laïques qui se réunirent à lui, se trouvait aussi Magnus, duc de Saxe. Cependant le château tint bon. Dans l'intervalle, Ekbert refoula peut-être les Bohêmes. Ce but une fois atteint, il se porta à l'est en tournant le Hartz, assiégea Quedlinbourg, et commit dans les environs de cette ville les plus cruels ravages. L'empereur détacha en conséquence l'archevêque de Magdebourg, afin d'opposer une digue à ces excès, soit que peut-être il le considérât comme l'ennemi le plus décidé du markgraf, soit que ce prélat dût tenir plus que tout autre à éloigner le markgraf de ces contrées. Mais l'archevêque donna de secrets avis au markgraf. Ensuite, tandis qu'il tournait le Hartz à l'ouest, et faisait semblant de courir à la recherche du markgraf, celui-ci rebroussa chemin brusquement, longea le Hartz au sud, et dirigea sa marche sur son château de Gleichen, devant lequel l'empereur était campé. Il y arriva la veille de Noël. L'armée impériale ne se doutait pas le moins du monde de son approche; bien des princes et des seigneurs l'avaient quittée pour célébrer la fête chez eux. Vers le soir de ce jour, lorsque déjà le soleil se couchait, on

annonça à l'empereur que le markgraf était tout près avec beaucoup de monde. Aussitôt du tumulte et de la confusion pour prendre les armes, pour se ranger en bataille. Mais le markgraf se précipita avec ses troupes bien rangées au milieu de ces masses en désordre, avant qu'elles eussent pu se reconnaître. On ne pouvait songer à la victoire; l'action était décidée du moment où elle avait commencé. Pourtant elle dura bien avant dans la nuit, parce que la fuite même était impossible ou difficile. Beaucoup de fidèles de l'empereur trouvèrent la mort; parmi eux l'évêque Burchard de Lausanne, homme vaillant et belliqueux, qui portait la bannière de l'empire, et qui aima mieux mourir en la tenant que la jeter loin de lui et sauver sa vie. Beaucoup furent faits prisonniers; parmi eux le noble archevêque Liemar de Brême, dont l'âme était constamment dirigée vers la justice, la fidélité et la science, et dont en des temps meilleurs l'action eût été bienfaisante pour son siècle et pour la postérité; beaucoup enfin furent blessés. L'empereur néanmoins échappa au désastre; il se rendit à Bamberg.

Le vainqueur lui-même, le markgraf Ekbert, ne retira aucun profit de la victoire. L'empereur, il est vrai, n'était pas en état de venger la honte qu'il venait de subir, mais Ekbert n'échappa point à la vengeance; il avait trop ouvertement formé son plan, il l'avait commencé d'une manière trop équivoque, poursuivi avec trop de violence, pour que tous les princes saxons, ecclésiastiques et laïques, ne fussent point soulevés contre lui. Comme il s'imaginait n'avoir besoin de personne, il ne s'était point fait d'alliés; aussi la jalousie s'éleva-t-elle en tous. Comme tout le monde connaissait son but, et personne ses moyens, la méfiance et la haine furent générales; mais tous ceux qui lui tournèrent le dos se déclarèrent pour l'empereur. Ekbert put donc bien quelque temps encore se livrer à sa colère et à son arrogance, mais sa ruine était inévitable, et il trouva honteusement sa perte. L'an 1089 il maltraita particulièrement l'évêque Udo d'Hildesheim, et répandit au loin la crainte et la terreur. Mais comme il voulut, l'année suivante, renouveler ses courses dévastatrices, et dans l'une d'elles, se trouvant accablé de fatigue et de chaleur, prendre quelque repos dans un moulin (et les moulins semblent avoir eu mauvais renom à cette époque, parce qu'ils donnaient occasion à des scènes de débauche), il fut tué dans ce moulin par une main inconnue, et toute la Saxe se réjouit de la mort de cet homme dangereux.

Tout semblait décidé par la mort d'Ekbert; Heinrich parut maître de mettre un terme au déplorable désordre qui durait alors depuis une génération, et de réunir tous les Teutschs autour du trône impérial. Tous les Saxons et les Thuringiens, peut-être à quelques exceptions près, reconnurent son autorité, ou se montrèrent du moins éloignés de la résistance. Les pays franconiens, ceux de l'est en descendant le Mein, comme ceux de l'ouest, la Hesse et le Rhin, lui étaient dévoués. Les deux Lotharingies lui étaient fidèles, et l'élévation de Godefroi de Bouillon, le prince le plus estimable de ce temps, dont nous avons déjà parlé, au duché de basse Lotharingie, l'an 1088, était une forte garantie de la continuation de cette fidélité. Sans doute, en Bavière et en Souabe, toutes choses étaient encore indécises; les guerres privées continuaient leur cours désastreux; les ducs Welf de Bavière, Bertold, fils de l'antiroi mort, et Bertold de Zaeringen, soutenaient la lutte, et un nombre considérable de comtes et de seigneurs était avec eux. Mais Friedrich de Hohenstaufen, gendre et fidèle de l'empereur, ne regardait pas sa cause comme perdue; et bien d'autres, ecclésiastiques et laïques, se réglaient virilement sur son esprit héroïque, et contre-balançaient, bien qu'avec quelque hésitation, les ennemis de l'empereur. Dans tout l'empire il n'y avait plus que quatre évêques qui fussent ennemis déclarés de l'empereur: c'étaient Adalbero de Würtzbourg, Altmann de Passau, Adelbert de Worms et Gebehard de Constance, auxquels on pourrait encore ajouter Hermann de Metz (10). D'autre part, toutes les villes étaient animées d'un même sentiment, le dévoûment à l'empereur et à la patrie; et bien que les villes ne fussent pas en état de manifester et de faire valoir en commun ce sentiment, chacune d'elles néanmoins était prête à le développer aussi souvent que l'occasion s'en offrait. Toutes les relations dans le Teutschland permettaient en conséquence de s'attendre à voir ce tourbillon ténébreux et confus qui dominait la vie, et l'avait presque putréfiée par tant d'agitations, trouver enfin un terme et passer comme un fleuve limpide; car, selon toutes les apparences, il ne devait pas être difficile à l'empereur, qui désor-

mais avait tant de partisans, de gagner tout le pays à sa cause, soit par les bons procédés, soit par la force.

Mais, quelque rapproché que semblait être le but, avec quelque ardeur que Heinrich, désormais arrivé à la maturité de l'âge, pût désirer de rétablir la paix dans l'empire sous son autorité impériale, il n'obtint pas cette paix, et ne pouvait l'obtenir. Le siége apostolique s'interposait entre elle et lui. Urbain II et Clément III se disputaient le siége de l'Apôtre. Le premier occupait le siége de Grégoire VII, le second un siége fondé par Heinrich et par les autres ennemis de Grégoire, et tous deux s'étaient frappés mutuellement et avaient frappé leurs partisans réciproques des plus terribles excommunications. Que devait faire Heinrich, l'empereur, dans cette position des deux prêtres? Devait-il se déclarer contre l'homme qui avait si longtemps défendu sa cause en Italie, qu'il avait lui-même salué pape, de qui il avait reçu la couronne impériale, pour se jeter aux pieds de son adversaire qui l'avait chargé de malédictions? Voilà pourtant ce qu'exigeaient de lui ceux qui, dans le Teutschland, s'intitulaient les fidèles de saint Pierre. Il semblait aussi lui-même, tant il désirait rendre le repos à l'empire, n'être pas éloigné de cette soumission; mais les évêques qui lui devaient leur élévation, et qui prévoyaient qu'ils seraient tous entraînés dans la chute de Clément III, résistaient de toutes leurs forces à de telles exigences. Heinrich fut donc contraint de renoncer à cette pensée, parce que non-seulement en Italie, mais encore dans le Teutschland, il se serait fait des ennemis de tous ceux qui jusqu'alors s'étaient montrés ses amis, sans même être certain de se faire des amis de ses anciens ennemis. Ou bien devait-il renoncer tout à fait à l'Italie, se détacher de l'un et de l'autre pape, et tenter de réunir toutes les églises teutsches en une Église nationale, indépendante de l'autorité de tout prêtre étranger? Mais, dans ce siècle, nul homme ne pouvait concevoir une telle pensée; l'exécution en eût été impossible, parce que personne ne pouvait la vouloir; et lors même qu'elle eût été possible, un tel schisme avec l'Église universelle, au lieu de favoriser les progrès de l'esprit humain, n'eût fait que produire de nouveaux troubles. Mais si Heinrich ne voulait et ne pouvait vouloir ni l'une ni l'autre de ces deux choses, il ne lui restait qu'à continuer la lutte contre le pape Urbain II et ses partisans, et une expédition en Italie eût été nécessaire pour renverser le pape Urbain, ou du moins pour ranimer ses ennemis, quand même d'autres motifs ne l'eussent point appelé en Italie; mais il y était encore attiré par d'autres circonstances.

## CHAPITRE XI.

### LE PAPE VICTOR III ET URBAIN II. — L'EMPEREUR HEINRICH IV EN ITALIE. — RÉVOLTE DU JEUNE ROI KUNRAD CONTRE SON PÈRE.

De l'an 1085 à l'an 1095.

En Italie, comme dans le Teutschland, la société continua, après la mort de Grégoire VII, à être bouleversée par les anciens et désastreux désordres. Si une alliance avait pu se former entre la marquise Mathilde et le duc Robert Guiscard, le parti impérial eût sans doute été facilement écrasé après la retraite de Heinrich d'Italie et la victoire de Mathilde sur ce parti, dont nous avons fait mention; mais Mathilde seule soutenait sérieusement la cause de l'Église dans l'esprit de Grégoire; Robert, au contraire, ne combattait que pour sa propre grandeur et pour sa propre puissance. Lors donc qu'il eut chassé de Rome l'empereur et tiré des Romains une vengeance satisfaisante du danger dont il s'était vu menacé, il s'inquiéta peu de l'Église et du pape, et reprit aussitôt contre l'empire grec les projets dans l'exécution desquels il avait été entravé. Mais le terme de sa carrière était aussi arrivé; il mourut sept semaines après Grégoire (1), et aussitôt s'élevèrent de violentes discordes entre ses deux fils Boemund et Roger, nés de deux mères, et qui se disputèrent le souverain pouvoir. Ces discordes affaiblirent les forces des Normands; ils restèrent assez forts pour conserver ce qu'ils possédaient, mais la crainte de leur puissance s'évanouit. Le parti impérial le sentit bientôt, et continua ses intrigues avec des espérances d'autant plus grandes.

D'autre part, le parti de l'Église ne perdit pas non plus courage, mais il perdit contenance. La grande marquise n'était pas en état de le soutenir par elle seule, d'autant que la mort lui enleva bientôt Anselm, évêque de Lucques, homme aussi pieux que résolu. Grégoire, en mourant, avait, comme nous l'avons dit, désigné Desiderius, abbé du mont Cassin,

pour son successeur sur le siége de saint Pierre. Les partisans du pape défunt, cardinaux, prêtres et laïques, considérèrent aussi le vœu du grand homme expirant comme un testament sacré dont l'exécution leur était remise; mais l'abbé Desiderius refusa cette haute mission. C'était évidemment un homme distingué, d'une grande sagesse, de connaissances étendues, d'une conduite pleine de piété; mais précisément pour cette raison il avait cherché à conserver la neutralité au milieu des prodigieuses passions de ce siècle, parce que sans doute il voyait bien que des deux côtés le juste et l'injuste se mêlaient, et que le parti le plus sage pour l'homme réfléchi, en des circonstances si difficiles, était de s'abstenir, et de laisser à une main plus puissante le soin de frapper le coup décisif. Par là il avait excité tantôt la colère du pape, tantôt le mécontentement de l'empereur; mais comme l'un et l'autre étaient forcés de reconnaître la force de son esprit, il avait aussi regagné l'estime du pape et la bienveillance de l'empereur : encore, à l'approche du duc Robert, il leur en avait donné également avis à tous deux, pour annoncer à l'un l'approche du danger, à l'autre l'arrivée du secours. De cette manière il avait réussi à maintenir dans son couvent, au milieu des plus horribles tempêtes, la tranquillité dont il avait besoin pour ses études scientifiques et pour ses pratiques religieuses. Il est donc facile de comprendre combien cet homme vénérable devait sentir de répugnance à renoncer à cette tranquillité pour monter sur le siége apostolique, qu'il savait à peine où asseoir avec sûreté, et s'y exposer aux assauts de ses amis et de ses ennemis, auxquels le puissant Hildebrand lui-même n'avait pu résister, d'autant qu'il sentait vraisemblablement ses forces s'épuiser. Une année tout entière s'écoula sans résultat après la mort de Grégoire. Puis le parti de l'Église parvint, il est vrai, moitié par adresse, moitié par force, à imposer à l'abbé Desiderius le titre de pape, sous le nom de Victor III, et les insignes extérieurs de la papauté; mais il s'enfuit aussitôt de Rome dans son convent, rejeta loin de lui, en route, ces insignes de la dignité pontificale, et se renferma de nouveau dans ses murs sacrés. Et dix mois encore s'écoulèrent dans la confusion. Il s'éleva en conséquence de violentes colères contre l'abbé, que l'on représentait comme la cause de ce malheur : de dures accusations de duplicité et d'hypocrisie furent répandues contre lui, et l'on rendit suspects sa vie et ses desseins. Enfin il tint à Capoue une assemblée de cardinaux et d'autres ecclésiastiques; il y accepta la dignité de pape, moins parce que ses opinions et ses principes avaient changé que parce que désormais il avait lui-même à redouter le pouvoir papal, s'il le laissait passer en d'autres mains. Le premier usage qu'il fit de sa puissance, après sa consécration sous le nom de Victor III, fut de prononcer, dans une juste colère, l'excommunication contre l'un des deux hommes que Grégoire avait déclarés les plus dignes après lui de la chaire de saint Pierre; à savoir, contre l'évêque Hugo de Lyon; car Hugo avait été l'un des principaux propagateurs des calomnies répandues contre lui, et au dernier moment encore il avait cherché, par ses méprisables injures, à l'éloigner du siége apostolique, parce qu'il nourrissait l'espérance d'y monter lui-même. Mais l'Église ne retira aucun avantage de son élévation; six mois après sa consécration, on rendait les derniers honneurs à son cadavre (2).

Si, dans ces deux années ou dans ces deux années et demie qui suivirent la mort de Grégoire, il avait été possible à l'empereur de passer en Italie avec une armée, il eût vraisemblablement réussi à faire reconnaître de tous, en Italie comme dans le Teutschland, son pape Clément III, et à contraindre tous ses ennemis à l'obéissance. Car alors même il fut possible à l'anti-pape Clément de rentrer dans Rome, et d'y prendre une position assez forte pour que le prince de Capoue fût contraint d'accompagner le pape Victor III avec des forces militaires dans la ville éternelle et dans l'église de Saint-Pierre, pour appuyer son couronnement; et Clément ne put être chassé de Rome ni par lui ni par les guerriers de la marquise Mathilde. Bien plus, le pape Victor, fatigué de ces scènes honteuses et sanglantes qui se passaient dans les rues de la ville, se vit dans la nécessité de sortir encore une fois de Rome, de retourner au mont Cassin, et de laisser pour ainsi dire le champ libre à son rival. Combien la victoire n'eût-elle pas été plus complète, si l'empereur s'était montré avec une armée teutsche! Mais une telle victoire eût-elle été durable? les autres nations chrétiennes de l'Occident auraient-elles reconnu Clément III comme chef suprême de l'Église? ou l'Église ne serait-

elle pas tombée en dissolution complète? ou encore l'esprit humain et la civilisation eussent-ils fait plus de progrès? Ce sont là des questions dont on peut laisser la réponse à l'homme réfléchi et pensant. Ce qui est certain, c'est que l'empereur ayant été retenu ces deux ans et demi dans le Teutschland, la victoire fut pour lui perdue sans retour; car, six mois après la mort de Victor, une assemblée de cardinaux, tenue à Terracine, élut pape un homme qui ne peut, il est vrai, être comparé sous aucun rapport à Grégoire VII, mais qui pouvait aisément devenir plus dangereux pour l'empereur que ne l'avait été Grégoire lui-même : cet homme était Otto, évêque d'Ostie, précédemment légat du pape dans le Teutschland. Le nouveau pape prit le nom d'Urbain II. Cet Urbain, Français de naissance, ne manquant ni d'instruction ni d'éloquence, eût difficilement conçu le premier la grande pensée de Grégoire; il eût difficilement entrepris le premier cette œuvre; mais il avait embrassé avec amour cette idée, et il tendait avec une vive ardeur à consommer l'œuvre entamée. Comme toutefois il n'était pas en cela créateur, mais qu'il continuait seulement les projets d'un autre, il ne se perdait point dans l'œuvre, mais il se tenait derrière, réfléchissant, temporisant, étudiant et calculant avec prudence le résultat de ses actes, chose dont Grégoire avait rarement tenu compte. Et comme d'ailleurs il n'avait ni la volonté de fer de Grégoire, ni les austères principes de morale de ce pape, il oubliait, en vue du but, de considérer la moralité des moyens, et ne rougissait point d'employer de mauvais artifices dont l'idée ne fût jamais venue à l'esprit de Grégoire. En agissant ainsi, il gardait une apparence de douceur qui rendait sa résolution plus commode; cette adroite douceur fit considérer l'austère vertu de Grégoire comme une dureté intolérable et digne de blâme. C'est par là même qu'Urbain fut pour Heinrich un si dangereux ennemi.

Urbain connaissait les relations et les dispositions des hommes du Teutschland mieux que Grégoire ne les avait jamais connues. Il savait bien que partout on était fatigué d'une si grande désolation, et que partout on penchait vers une réconciliation avec l'empereur, vers la paix et la concorde; il savait que le duc Welf de Bavière maintenait seul encore ensemble les ennemis de Heinrich et en formait un parti, et que, si Welf renonçait, la cause de l'Église, telle que le pape la concevait, serait tout à fait perdue dans le Teutschland. Mais qui pouvait dire si cette cause se relèverait jamais, une fois que tous les Teutschs l'auraient abandonnée? Aussi dut-il croire nécessaire de donner une âme nouvelle aux partisans du siége apostolique dans le Teutschland comme en Italie, afin qu'ils continuassent à tenir bon. Mais pour cela il fallait avant tout enflammer l'ambition et l'égoïsme qui animaient le duc Welf; puis, si cette tentative ne suffisait point, soulever de nouveau la haine contre Heinrich, haine qui chez les Teutschs pouvait se fonder le plus solidement sur un dégoût moral. Sans doute il est difficile de déterminer historiquement à quel point Urbain trempa personnellement dans la direction et la préparation des choses, et il est possible qu'il n'en ait pas été toujours l'auteur, mais seulement l'instigateur et le fauteur; mais il est difficile de croire qu'il se soit jamais abstenu en rien. En général, en Italie, l'esprit de parti était envenimé jusqu'à la fureur. Bonizo, évêque de Sutri, avait soutenu par ses écrits et ses discours la cause de Grégoire et du siége apostolique contre Heinrich IV, avec plus de zèle et de constance que d'adresse. Il fut donc nommé évêque de Plaisance en l'année 1089, et reçu avec joie dans cette ville par les champions de saint Pierre. Mais les partisans de l'empereur et de l'anti-pape l'assaillirent, lui arrachèrent les yeux, et le mutilèrent de la manière la plus cruelle, jusqu'à ce que l'infortuné rendît le dernier soupir (3). Si de telles atrocités se commettaient d'un côté, on se crut sans doute aussi autorisé de l'autre côté à bien des choses condamnées dans tous les siècles par la religion et la morale.

Un mariage fut convenu entre la marquise Mathilde et Welf, fils du duc Welf de Bavière, et les fiançailles ecclésiastiques furent réellement célébrées. Mais c'était là un jeu illusoire qu'on faisait du mariage. Mathilde était une veuve de quarante-trois ans, et Welf un jeune homme de dix-huit ans. L'âme de Mathilde était pleine de grandes pensées, son cœur de pieux sentiments; les idées d'amour et de mariage étaient loin d'elle. Elle ne pouvait voir dans son fiancé qu'un adolescent qui ne devait point s'approcher d'elle, et en général elle n'avait jamais laissé sur elle aucun pouvoir aux plaisirs des sens; mais elle espérait affermir le duc Welf

dans ses dispositions et le déterminer à une activité nouvelle, et elle ne reculait devant aucun sacrifice pour l'Église du Seigneur, et méprisait le jugement du monde, qui ne portait que sur les apparences et non sur la réalité. Le jeune Welf, de son côté, ne voyait probablement dans sa fiancée qu'une femme sur le retour de l'âge, qui, si elle ne manquait pas de dignité, était du moins dépourvue de charmes et d'attraits. Lui aussi faisait un sacrifice, non par sa volonté, mais pour se rendre aux désirs de son père, qui espérait acquérir pour sa maison les grands biens et les possessions de la marquise. Mais tous deux se trompaient mutuellement. Mathilde avait depuis longtemps, mais en secret, fait don de ses biens au siége apostolique, et elle était bien loin de songer à révoquer cette donation; le zèle du duc Welf ne pouvait donc durer qu'autant qu'il ignorerait qu'il avait mal établi ses calculs.

Comptant sur la première ardeur du duc et sur l'effet de l'alliance entre lui et Mathilde, le pape Urbain II nomma, en avril 1089, neuf mois après son élection, les évêques Gebehard de Constance et Altmann de Passau ses légats dans le Teutschland, avec de grands pouvoirs, et confirma en même temps à trois reprises l'excommunication que Grégoire avait prononcée contre Heinrich et Wibert, contre leurs fauteurs et leurs adhérents, et contre tous ceux qui avaient quelque chose de commun avec eux. L'empereur ne craignait assurément pas que, dans les dispositions dominantes du Teutschland, l'activité des légats lui fût bien dangereuse; sans doute aussi, accoutumé qu'il était depuis longtemps aux malédictions pontificales, il ne fit pas grande attention au renouvellement de l'excommunication. Mais, à ce qu'il semble, l'impression faite par l'alliance entre la marquise Mathilde et la maison des Welf le rendit inquiet. Peut-être aussi ses partisans en Italie, et particulièrement son pape Clément, le prièrent-ils de venir à leur secours; et dans le fait il pouvait bien croire que le Teutschland lui serait assuré s'il réussissait à rompre cette alliance et à dompter la marquise. Il se décida donc à une nouvelle expédition en Italie, et il exécuta cette résolution au mois de mars 1089. Il passa les Alpes avec une armée considérable; car son gendre, le duc Friedrich de Hohenstaufen, Kunrad, frère de celui-ci, et plusieurs évêques d'Allemannie, l'accompagnèrent dans cette campagne. Il commença aussitôt le siége de la ville de Mantoue, pour se donner un point d'appui sûr et important à l'entrée des États de la marquise Mathilde. La marquise, devinant ce dessein, avait accordé de grands priviléges aux bourgeois de cette ville, pour les gagner, et pour leur rendre plus légers, par le plus précieux des biens, par la liberté, les sacrifices que pouvait exiger la défense de la place. Dans le fait, Mantoue se défendit onze mois contre l'empereur; elle ne se rendit que la veille de Pâques de l'année suivante, après avoir été vivement serrée, et moins sans doute par trahison, que parce que les bourgeois désespéraient de résister plus longtemps avec succès. Et cette ville une fois rendue, les ennemis de Heinrich faiblirent partout dans la haute Italie, et dans le cours de l'année tout le pays jusqu'au Pô reconnut son autorité.

Ce succès des armes impériales eut une grande influence au sud comme au nord. Les partisans de l'empereur s'agitèrent dans toutes les provinces d'Italie. Les Romains s'emparèrent par force de la tour de Crescentius, reçurent dans leur ville l'anti-pape Clément, et contraignirent le pape Urbain II à se retirer à Bénévent. Les habitants de Capoue se soulevèrent, chassèrent leurs oppresseurs, les Normands, et conçurent l'espérance de se rendre libres sous la protection de l'empereur. Adelheid, marquise de Suse, mère de Bertha, la première femme de Heinrich, approchait du tombeau, et n'avait point de fils capable de prendre possession du marquisat; l'empereur éleva donc des prétentions sur ce pays au nom de son fils aîné, le jeune roi Kunrad, qu'il avait déjà précédemment envoyé en Italie, et qui alors était près de lui : personne ne doutait qu'il ne le conservât et qu'il n'accrût par là la puissance de son père. En de telles circonstances, le jeune Welf, l'époux simulé de la chaste Mathilde, perdit courage; il ne se montra pas éloigné de s'entendre avec l'empereur. Mathilde toutefois restait fidèle à ses anciens principes, et faisait peu d'état de ce jeune homme, les espérances que lui avait fait concevoir son mariage ne se réalisant pas. Il s'éleva donc entre Welf et la marquise une discorde (4) d'autant plus dangereuse que le duc Welf, père du jeune Welf, se vit lui-même dans un embarras où non-seulement il dut renoncer à l'idée de porter des secours en Italie contre l'empereur, mais où il conçut

même des inquiétudes pour son maintien dans le Teutschland. Car les ducs Liutpold de Carinthie et Bertold de Souabe, fils de l'ancien anti-roi Rudolf, étaient morts, et leur mort avait causé une dissolution plus grande encore des relations sociales, dans laquelle beaucoup d'hommes se souvinrent de l'heureux empereur, et se déclarèrent pour lui, bien qu'ils eussent été autrefois ses ennemis les plus acharnés. Mais Bertold de Zaeringen était résolu à s'assurer le duché, et probablement il était à craindre qu'il ne se réconciliât avec l'empereur pour atteindre son but; car, bien que Heinrich eût depuis longtemps investi de ce duché Friedrich de Hohenstaufen, le duché de Carinthie était aussi vacant, et un arrangement était donc possible. Toutes ces choses déterminèrent le duc Welf à se rendre en personne en Italie, non pour lutter contre l'empereur, mais pour lui faire des offres d'accommodement, pour se mettre en sûreté, lui et son fils, d'autant que l'un des légats pontificaux dans le Teutschland, l'évêque Altmann de Passau, qui jusqu'alors avait défendu avec le zèle le plus ardent la cause du siége apostolique, venait de mourir. On ne sait point quelles offres le duc Welf fit à l'empereur. On trouve cette remarque chez un contemporain: que Welf offrit une réconciliation à l'empereur, si Heinrich promettait de renoncer au pape Clément, et lui assurait à lui-même, à son fils et à leurs adhérents, la restitution de tous les domaines qui leur avaient été retirés injustement. Mais il est difficile de croire que, dans des circonstances telles que nous les avons fait connaître, le duc se soit présenté devant l'empereur, en Italie, avec de semblables propositions. D'autre part, il est certain que la négociation n'eut pas de résultat, et que Welf revint dans le Teutschland sans avoir rien terminé.

A son retour, le duc, animé de colère et de crainte, mit tout en œuvre pour amener l'élection d'un nouveau roi, peut-être moins dans le but d'obtenir maintenant lui-même le titre de roi, que dans le désir d'impliquer l'empereur Heinrich dans de nouveaux embarras, et de lui arracher la victoire qui semblait enfin se déclarer décidément en sa faveur. On ne sait ce que firent Welf et les autres ennemis de l'empereur; mais si l'on se rappelle ce qui s'était antérieurement passé, si l'on tient compte du danger où se trouvaient réellement les ennemis de Heinrich, ou du moins où ils craignaient de se trouver, et si l'on réfléchit enfin au désordre moral, aux déchirements religieux, et particulièrement au zèle sacerdotal, qui se croyait tout permis, parce qu'il s'imaginait que tout devait céder au sanctuaire, on peut admettre comme certain que rien ne fut ménagé, que, bien plus, on employa tout levier jugé capable de soulever de nouveau les hommes et de les ranger du côté du siége apostolique. Dans le fait aussi, les partisans de Heinrich ne cessèrent point de prendre Dieu et la nature à témoin de la justice de la cause de leur roi et seigneur, pour ébranler les âmes par la superstition commune dans ce siècle. Ils représentèrent comme l'effet d'un jugement de Dieu que les principaux ennemis du roi avaient tous trouvé une mort misérable, ecclésiastiques comme laïques: l'anti-roi Rudolf, par une blessure grave reçue dans une bataille contre son seigneur légitime; l'anti-roi Hermann, après les humiliations les plus poignantes, comme par une main invisible; le duc Otto de Nordheim, après avoir vidé jusqu'à la lie le calice amer du mauvais succès de tous ses immenses efforts, par le chagrin et l'engourdissement; le duc Bertold, par le désespoir que lui causait son malheur; le markgraf Ekbert, par la main d'un meurtrier, comme dans un lieu mystérieux; Grégoire VII, précipité de sa hauteur, après une longue lutte, dans l'exil; Victor III, lorsqu'après une longue hésitation, parce qu'il reconnaissait le crime, il venait à peine d'oser se revêtir du titre de pape; l'évêque Burchard de Halberstadt, dans une émeute, après avoir subi d'horribles traitements; d'autres enfin d'une autre manière, mais dans le même sens. Il ne pouvait donc guère en être autrement: les partisans du siége apostolique devaient employer tous les moyens possibles pour affaiblir l'impression que de semblables rapprochements, appuyés d'expressions de l'Écriture sainte et de raisonnements, semblaient devoir produire sur les esprits. Et comment y mieux réussir qu'en dégradant de nouveau l'empereur dans l'opinion, qu'en cherchant de nouveau à le couvrir de crimes, de honte et de vices, pour révolter les sentiments humains, et faire croire par là que Dieu ne pouvait protéger un tel homme, et qu'en conséquence ces événements ne pouvaient être considérés comme un jugement de Dieu?

Toutefois ces menées restèrent d'abord sans

effet dans le Teutschland. Le duc Welf, il est vrai, réussit à déterminer un certain nombre de ses vassaux de Souabe à reconnaître Bertold de Zaeringen pour leur duc, sans s'inquiéter du roi; mais il ne réussit pas à faire effectuer l'élection d'un nouveau roi, comme en somme les ennemis de l'empereur ne réussirent pas non plus à renforcer leur nombre. Bien plus, plus d'un homme considérable, jusqu'alors ennemi déclaré de l'empereur, pencha maintenant pour lui, et plus d'un qui avait hésité passa décidément de son côté. Des phénomènes extraordinaires dans la nature, d'épaisses nuées d'insectes inconnus, des météores de feu, de mauvaises récoltes et la disette, inquiétèrent, occupèrent et tourmentèrent les hommes, et en empêchèrent probablement beaucoup de se prononcer d'une manière positive. La Saxe se tint donc tranquille; tous les autres peuples teutschs qui, comme nous l'avons remarqué précédemment, avaient été pour l'empereur, à peu d'exceptions près, persévérèrent dans ces sentiments. La forte préoccupation des esprits, toutefois, l'incertitude des choses, et la crainte de ce que l'avenir cachait, portèrent, particulièrement en Allemannie, un nombre toujours plus considérable d'individus à se réfugier dans les monastères ou à s'y rattacher : car des laïques en grand nombre, hommes et femmes, se donnaient avec tous leurs biens à un couvent, devenaient serfs, et vivaient en commun, selon les statuts du monastère, sous la conduite et la protection de l'abbé. Bien plus, non-seulement des familles, mais des villages tout entiers renoncèrent aux choses de ce monde, et se vouaient, à l'imitation des moines, à la vie religieuse sous la direction d'un prêtre. D'autres enfin vendaient ce qu'ils avaient, prenaient la besace du pèlerin, et se dirigeaient vers le sépulcre du Sauveur, pour échapper à la désolation qui pesait si lourdement sur la vie, sans qu'il fût possible d'en prévoir le terme.

En Italie au contraire, la lutte que Welf avait essayé d'interrompre alla plus loin. Les plateaux de la balance s'élevaient et s'abaissaient tour à tour, mais en somme la fortune resta du côté de l'empereur. Le pape Urbain II se vit forcé de séjourner encore toute l'année 1092 dans l'Italie inférieure, loin de la ville éternelle, et de laisser son rival, Clément III, tranquille possesseur de Rome. Le fils de Heinrich, Kunrad, se mit en possession du marquisat de Suse après la mort de son aïeule, et l'empereur Heinrich lui-même continua la lutte contre la marquise Mathilde et contre Welf, son jeune époux. Il leur enleva plusieurs châteaux, et les mit tous deux dans un tel embarras, que leurs vassaux, épuisés par de si longs efforts, et pénétrés de douleur de la marche des choses, demandèrent formellement et résolument la paix avec l'empereur; et ce ne fut pas sans peine, ni sans stimulants religieux, que la marquise parvint à les calmer. Mais elle avait passé par une grande épreuve, et elle n'était plus un seul instant sûre de ses hommes. Mais si une fois elle renonçait de gré ou de force, cette énergique comtesse, à la lutte pour l'Église, la cause de l'Église semblait perdue; aussi, à la fin de cette année 1092, les fidèles de saint Pierre se virent assurément dans un danger qu'il était nécessaire de détourner par quelque moyen que ce fût, parce que, si l'on ne le détournait point, leur perte paraissait inévitable. Mais où trouver les moyens? comment les appliquer?

Il n'y a rien de plus horrible dans la vie que lorsque des hommes, dans leurs menées passionnées, sont aveuglés sur le bien et sur le mal au point d'oser défendre une cause sainte par des actes impies, et rêver qu'ils gagneront le ciel en servant l'enfer. Dans un tel état, l'intelligence ne s'éteint pas, mais son œuvre soulève contre elle les plus nobles sentiments de notre cœur, et une terreur insurmontable nous détourne d'un si malheureux égarement de la nature humaine.

Ces moyens furent trouvés, l'application fut tentée, et la tentative réussit; mais les moyens furent odieux, l'application impie, le résultat déplorable. On ne sait point comment tout arriva et se passa. Qui peut enlever à la nuit son obscurité, et mettre au grand jour une œuvre de ténèbres? Mais on ne peut se soustraire à la pensée que la marquise Mathilde, dans le dépit féminin que lui causaient ces vicissitudes sans fin, où ses forces s'étaient engourdies et son cœur brisé, fut travaillée et circonvenue par les artifices des prêtres, à ce point que, ne voyant plus que le but, sacré à ses yeux, elle prêta les mains à l'exécution comme un instrument dépourvu de sentiment.

Les récits et les indications des écrivains sont obscurs, incompréhensibles et pleins de contradictions. Mais si on les compare entre eux, et

si on les contrôle les uns par les autres, en présence de cette malheureuse situation, et conformément à la nature des choses et des passions humaines, voici le résultat auquel ils semblent conduire; et, en tout cas, ce résultat est probablement conforme à la vérité dans son ensemble, bien que le manque de documents nous empêche d'éclaircir tous les détails.

Après la mort de sa première femme, l'empereur Heinrich avait épousé en secondes noces, l'an 1089, la veuve du markgraf Udo de Stade, qui était une princesse russe (5), et que l'on nomma tantôt Adelheid, tantôt Praxède ou Eupraxia. On n'a pas la moindre notion sur sa position à l'égard de cette femme dans les trois années écoulées depuis son mariage; mais comme il l'avait emmenée en Italie, il semble du moins que sa société lui plaisait.

Son fils aîné Kunrad était un jeune homme de dix-neuf ans. Il lui était né dans les circonstances les plus malheureuses (6), et semble en conséquence n'avoir pas eu son affection. L'enfant avait à peine deux ans lorsque Heinrich fit jurer aux princes, qu'il avait assemblés à Goslar, de ne pas reconnaître, après sa mort, d'autre roi que ce fils. Bientôt après il nomma le petit Kunrad duc de Lotharingie. Encore, dans le voyage qu'il fit pour se sauver en Italie, vers le pape Grégoire, il ne laissa pas l'enfant derrière lui, pas plus que la mère de celui-ci, la noble Bertha. Il y avait cinq ans qu'il avait fait couronner roi le jeune Kunrad, puis il avait envoyé ce prince, âgé de treize ans, en Italie, pour donner à ses partisans un gage de ses dispositions et stimuler leur fidélité. On ne trouve nulle part que Kunrad ait quitté l'Italie; il est plus vraisemblable que le père retrouva le fils dans ce pays, lorsque trois ans à peu près avant l'époque où nous sommes arrivés, il entreprit son expédition au delà des monts. Et encore, durant son séjour en Italie, Heinrich semble avoir témoigné à son fils la bienveillance d'un ami et d'un père : car même, dans l'année 1092, il lui avait donné une armée pour qu'il pût se mettre en possession de l'héritage de son aïeule Adelheid. Du reste on ne sait rien du caractère ni des qualités du jeune Kunrad. Les louanges qu'on lui donne sont d'une nature équivoque, mais paraissent prouver néanmoins qu'à un bel extérieur il réunissait bien des vertus aimables; qu'il était susceptible du vrai et du bien, mais qu'il manquait de l'énergie nécessaire dans un tel siècle, et qu'enclin aux pratiques religieuses, il prêtait volontiers l'oreille aux discours des prêtres.

Or, après plusieurs combats heureux, l'empereur Heinrich avait reçu de l'armée de la marquise Mathilde, près de Canossa, et dans la seconde moitié de l'an 1092, un échec considérable. A la suite de ce revers, le pays qu'il avait conquis au delà du Pô fut de nouveau perdu pour lui; et même ses ennemis passèrent le Pô, et prirent position sur la rive septentrionale de ce fleuve. Vint l'hiver, qui interrompit la guerre. Peu avant Noël, Heinrich quitta l'Italie; car il était convenu avec le roi Ladislaus de Hongrie, qui avait jadis combattu Salomon, beau-frère de l'empereur, mais qui depuis s'était réconcilié avec lui, d'une entrevue qui devait, il l'espérait du moins, avoir pour résultat une étroite alliance. A son départ, sa femme et son fils, le roi Kunrad, restèrent en Italie. Mais ses ennemis profitèrent de son absence pour lui porter un coup mortel. Dirigé sans aucun doute, protégé et soutenu par la trahison, un détachement de guerriers de Mathilde se rendit à Vérone, où se trouvaient précisément Kunrad et Adelheid, les surprit tous deux, se rendit maître de leurs personnes, et les amena à la marquise dans le fort de Canossa.

Aussitôt ces malheureux furent assaillis, troublés, assourdis par tous les artifices du monde et de l'Église. Flatteries, séductions, menaces, tout ce que le temps et l'éternité ont de magnificence et de terreur fut mis en œuvre pour les déterminer à se détacher d'un père, d'un époux maudit, pour ne pas tomber avec lui dans la damnation; à se ranger contre lui du côté du saint-siége, pour assurer dans ce monde et dans l'autre le salut de leurs âmes. L'impératrice paraît avoir résisté plus longtemps à ces insinuations; mais le jeune roi Kunrad paraît y avoir cédé bientôt : car on sut lui présenter la demande sous un jour tel, qu'elle perdait toute sa dureté, et que l'on pouvait être sûr en même temps d'accomplir un vœu cher à tous les Italiens; et la joie des Italiens pouvait facilement donner à ce jeune homme comme une preuve que l'on voulait une chose bonne et juste. Lui-même en effet, le roi Kunrad, ne devait nullement se révolter contre son père et son empereur, mais seulement prendre

à son égard une position qui lui permît de donner la paix à l'empire, et de retirer son père du chemin de sa ruine, par une réconciliation avec l'Église: car Heinrich, s'il obtenait la levée de l'excommunication, devait rester empereur de tout l'empire et roi des Teutschs; mais Kunrad devait devenir roi d'Italie, et réunir tous les Italiens autour de son trône. Kunrad entra dans ces idées; et sa déclaration fut à peine connue, qu'un grand mouvement agita l'Italie, et dans plus d'un noble cœur s'éleva de nouveau la pensée d'un seul peuple italien et d'une seule patrie italienne. Quatre villes, Milan, Crémone, Lodi et Plaisance, se déclarèrent aussitôt contre l'empereur, et firent alliance pour vingt ans, non qu'elles démentissent leur ancien esprit, mais parce que désormais elles espéraient arriver par un meilleur chemin au but vers lequel elles avaient toujours tendu: et certes c'était un grand pas vers la liberté, que ces villes pussent se permettre de former une ligue comme si elles étaient des républiques libres; un pas que les circonstances seules rendirent possible, que Kunrad, Mathilde et Welf louèrent et approuvèrent sans aucun doute, et qui ne pouvait rester sans conséquences. Anselm, archevêque de Milan, abandonna le parti de l'empereur, se rangea du côté du siége apostolique et de ses défenseurs, et plaça à Monza la couronne de fer sur la tête du jeune Kunrad, qu'il sacra roi d'Italie.

L'empereur Heinrich revint en Italie sans avoir vu le roi Ladislaus, soit que, comme nous le dirons, il eût été empêché par le duc Welf d'accomplir son voyage, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il eût appris que son fils et sa femme avaient été enlevés de Vérone. Lorsqu'il vit toute l'étendue de son malheur, un tel destin le frappa d'une immense douleur, et ce coup cruel anéantit cette énergie qui avait résisté à tant d'orages. Dans son désespoir, il porta la main sur lui-même pour mettre fin à ses jours, et la prévoyante surveillance de ses fidèles put seule prévenir l'exécution de ce dessein (7). Mais le goût de la vie l'avait quitté, et il s'écoula du temps avant qu'il surmontât l'indifférence pour ce monde et sa magnificence, peut-être par le souvenir de son second fils, Heinrich, innocent enfant de douze ans, assez pour qu'il lui fût possible d'envisager avec calme cette infortune. Durant ce temps, bien des choses changèrent; les habitants de la ville de Vérone, les témoins les plus immédiats de ce qui s'était passé, restèrent fidèles à l'empereur; chez beaucoup d'autres s'éveilla la compassion pour l'homme malheureux qui, après les souffrances les plus poignantes, était réduit maintenant à voir son propre fils en armes contre lui. Nul père, nulle mère, quelle que pût être son opinion, ne pouvait se sentir le cœur content à la vue de relations si contraires à la nature. Mais, si ensuite on recherchait la manière dont ces relations s'étaient formées, nul noble cœur ne pouvait battre pour la cause d'un parti qui ne rougissait pas de recourir à de semblables moyens; et cette circonstance qu'Anselm, archevêque de Milan, mourut l'année même où il avait célébré le couronnement de Kunrad, et selon toute apparence sans confiance dans l'éternité, ne resta pas non plus sans effet sur les esprits préoccupés et impressionnables. Heinrich dut donc arriver à voir qu'il n'était pas encore réduit à regarder sa cause comme perdue, et à accepter l'offre de son pape Clément III, qui sortit de Rome, se présenta à lui, et se déclara prêt à renoncer au siége apostolique, si l'empereur ne pouvait obtenir la paix qu'au prix de ce sacrifice. Bien plus, le parti pontifical eut à craindre de perdre même le fruit de ses derniers actes de perfidie.

Il devint d'autant plus nécessaire à ce parti d'induire le monde en erreur, de rejeter toute faute sur l'empereur, de couvrir ce prince de honte et d'ignominie, et de le ruiner complétement dans l'opinion. Et, pour atteindre ce but, il suffisait de renouveler l'accusation d'un vice infâme autrefois accréditée en Saxe, et dont un écrivain saxon avait souillé la jeunesse de Heinrich; de l'entourer de circonstances encore plus venimeuses, et de verser ensuite cette boue indélébile sur l'homme de perdition, qui d'ailleurs était déjà voué à l'enfer par la malédiction pontificale. Cela se fit, sans aucun doute, en partie avec préméditation, en partie par la renommée, qui exagère si volontiers toutes choses et se plaît à tout défigurer. On dit donc, d'abord, que Mathilde ne s'était point emparée par la force du fils et de la femme de l'empereur; que, loin de là, elle les avait protégés et sauvés; que d'abord le fils avait cherché à se soustraire à toute solidarité avec son père; que l'empereur n'avait pas ignoré cette intention de son fils; qu'il l'avait en conséquence constitué prisonnier; que Kunrad

toutefois s'était sauvé de cette captivité, et avait cherché un asile auprès de la marquise Mathilde, et qu'enfin il avait exécuté, avec les conseils et l'appui de cette princesse, un projet qu'il avait formé depuis longtemps; que l'impératrice Adelheid, de son côté, elle-même, haie d'un époux qui lui était odieux, et séparée de lui depuis plusieurs années, avait été, dans les derniers temps, également retenue prisonnière à Vérone; que de cette ville elle avait prié la marquise Mathilde de la tirer du pouvoir de son ennemi; que là-dessus Mathilde, émue de compassion et de pitié, avait envoyé secrètement une troupe d'hommes armés à Vérone, et que cette troupe avait délivré la malheureuse femme pour la placer sous la protection de la marquise. Mais cette fable si bien imaginée dut porter les hommes à se demander d'où venait cette inimitié contre nature entre le père et le fils? d'où cette haine violente entre le mari et la femme? La réponse fut bientôt trouvée; elle consistait dans les vieilles accusations élevées contre Heinrich. L'empereur, disait-on, avait indignement fait de sa femme l'instrument de débauches contre nature; enfin il l'avait enfermée, et l'avait livrée, dans sa prison, aux violences de beaucoup d'hommes; enfin il avait provoqué le jeune roi Kunrad lui-même à des violences de cette sorte, et, Kunrad ayant repoussé avec horreur ces provocations, l'empereur, comme pour s'excuser, avait assuré que Kunrad n'était pas son fils, mais celui d'un prince souabe. De là, la haine, la prison, la fuite, la révolte.

Ces absurdes mensonges, aussi pitoyables d'invention que grossièrement racontés, méritent l'attention, bien qu'on ne les voie formulés que peu à peu, en ce qu'ils renferment un grand et grave témoignage de la dissolution morale de ce siècle; mais s'il est impossible qu'ils donnent le change à aucun homme pensant, il est difficile aussi qu'alors même ils aient été pris pour des vérités par aucun homme honnête et réfléchi. On assure, il est vrai, que l'impératrice Adelheid elle-même avoua, en versant un torrent de larmes, au pape Urbain II, la honte qu'elle avait subie, et que le pape lui donna l'absolution; mais il n'a pas été possible d'éclaircir si le pape l'avait instruite de ce qu'elle devait dire, ou s'il lui donna l'absolution de ce qu'elle avait fait involontairement. Sans doute on assure aussi que cette malheureuse femme ne rougit pas de révéler toute l'ignominie de sa vie conjugale devant le grand concile de Plaisance, dont nous parlerons bientôt; mais le caractère de mensonge qui domine ici doit d'autant plus faire douter de cette assertion, que plus tard Adelheid paraît plus sur la scène; et ce récit serait-il vrai, il ne ferait que prouver que l'on dégrada cette pauvre femme jusqu'au sacrifice de toute pudeur, on qu'on la poussa, par la crainte, jusqu'à l'indifférence pour tout ce qu'il y a de noble dans le cœur d'une femme. Le jeune roi Kunrad, au contraire, quelle que fût sa faiblesse, ne put être amené à avouer la honte de son père, pour excuser sa défection, et d'ailleurs il dut bientôt s'apercevoir qu'on ne voulait se servir de lui que comme d'un instrument. Il montra constamment la plus grande humilité envers l'Église, et consentit à tenir l'étrier au pape; mais il ne souffrit point que jamais personne exprimât devant lui les calomnies que l'on cherchait à répandre dans toute l'Italie contre son père; bien plus, il en parlait toujours avec respect, et ne l'appelait jamais autrement que son seigneur et son empereur. Il consentit aussi à nommer devant le monde sa femme, et à traiter comme telle la comtesse Roger de Sicile, avec laquelle on désirait qu'il se mariât, pour favoriser de vastes projets; mais jamais il ne put se résoudre à vivre conjugalement avec elle, moins sans doute par l'idée qu'il pouvait se faire du prix de la chasteté, que par méfiance à l'égard des hommes qui le contraignaient à tant de docilité. Et il arriva de là qu'en dépit de toute violence, de tout artifice et de tout mensonge, la révolte de Kunrad contre son père fut, il est vrai, une nouvelle source de malheurs, de désordres et de honte pour l'Italie, mais qu'elle n'amena nullement le résultat décisif que les fidèles de saint Pierre en avaient attendu.

Mais ces faits odieux eurent dans le Teutschland un effet moins encore décisif qu'en Italie. Il paraît que dans les parties centrales et septentrionales de l'empire teutsch on y fit à peine attention, au milieu d'autres calamités qui effrayaient et occupaient les âmes. Dans le sud, au contraire, le duc Welf tâcha de tirer de ces événements le parti le plus avantageux possible pour lui et pour sa maison. Dès qu'il eut appris la révolte et le couronnement de Kunrad, il accourut en Italie pour convenir avec le nouveau roi, avec

son fils, et avec Mathilde, épouse de ce dernier, qu'ils agiraient en commun contre l'ennemi, afin que celui-ci pût être saisi tout à la fois par-devant et par-derrière. A son retour, et pour rendre cette convention efficace, il s'efforça tout d'abord de déterminer les princes du Teutschland méridional à la paix et à l'union entre eux. Et la position de Gebehard, évêque de Constance, rendit cette œuvre plus facile; car Gebehard était légat du pape Urbain II dans le Teutschland, et, comme nous l'avons déjà remarqué, frère de ce Bertold que beaucoup de Souabes avaient reconnu pour leur duc. Bertold s'était précédemment déjà déclaré vassal de son frère l'évêque, et, pour s'en faire un puissant appui, maintenant Welf se déclara également vassal de l'évêque; par là il entra en étroite alliance avec les deux frères. Et maintenant ces alliés eurent à Ulm une entrevue avec plusieurs évêques, comtes et seigneurs de tout rang d'Allemannie et de Bavière; là on établit tout d'abord en principe que l'on devait obéir à l'évêque Gebehard conformément aux lois de l'Église, et suivre le duc Bertold conformément aux lois des Allemanni. Ensuite on convint d'une sorte de paix publique, qui devait durer à partir de ce moment, c'est-à-dire, de la fin du mois de novembre 1093, jusqu'à Pâques de l'an 1096 : vraisemblablement on espérait qu'à cette époque on aurait anéanti l'empereur Heinrich. Cette paix publique ne devait pas avoir lieu seulement entre les princes, elle ne devait pas s'appliquer seulement aux églises, aux couvents et à leurs domaines, mais encore, chose digne de remarque, parce qu'elle prouve que l'on craignait les villes et qu'on cherchait à les détacher de l'empereur, aux marchands et à quiconque déclarerait l'accepter. Les princes présents jurèrent tous cette paix, et chacun d'eux s'engagea à la propager selon ses forces, et à la faire jurer autant qu'il le pourrait. Et dans le fait on réussit, dans le cours de l'année suivante, à déterminer beaucoup de princes et de seigneurs à reconnaître cette paix, de sorte qu'elle s'étendit du Rhin aux frontières de Hongrie, et que quelques-uns y accédèrent aussi en Alsace et en Franconie. Sans aucun doute on s'y montra aussi bien disposé, parce que des calamités de divers genres pesaient sur le Teutschland : des tempêtes et des inondations causaient de grands ravages; une mauvaise récolte continuelle, produite à la fois par la nature et par la désorganisation sociale, avait pour suite la famine et les maladies pestilentielles. La mortalité était inouïe parmi les grands comme parmi les petits; cependant beaucoup se donnaient volontairement la mort, ou étaient dévorés par les loups (8).

Quant au duc Welf, il fut cruellement trompé dans ses espérances; elles s'évanouirent toutes à la fois au moment même où son œuvre semblait le plus près du succès. En effet la discorde entre son fils et la femme de celui-ci, la marquise Mathilde, discorde dont nous avons indiqué l'origine, avait pris un caractère de plus en plus grave. Soit que le jeune Welf ne pût se faire aux intrigues qu'imaginait et conduisait en Italie, sans honte et sans remords, le parti ecclésiastique, étourdi par les artifices sacerdotaux, soit qu'il fût arrivé à la conviction qu'on ne l'avait attiré en Italie que dans la seule vue de faire de lui un instrument, il est certain qu'il prit la résolution de se séparer de sa femme, d'autant plus facilement qu'il n'avait jamais vécu avec elle en mari; et il exécuta réellement cette résolution à la fin de l'an 1094 ou au commencement de l'année suivante. Son père accourut aussitôt en Italie pour tenter une réconciliation, parce qu'il ne voulait pas laisser échapper à sa maison les domaines considérables de la marquise, qui lui tenaient seuls à cœur dans toute cette affaire. Or il fit la découverte qu'il ne pouvait plus être question de ces domaines, parce que depuis longtemps la marquise en avait fait donation au saint-siége et à l'Église romaine. Alors, transporté de douleur et de colère, le vieux duc s'adressa à celui qu'il avait si longtemps renié et combattu, à l'empereur Heinrich, et lui fit des offres de réconciliation et de fidélité. Heinrich ne pouvait rejeter une telle offre; il se réconcilia avec les deux Welf, et leur confirma le duché de Bavière. Ainsi fut engagée une nouvelle complication d'événements; les passions avaient senti un nouvel aiguillon, et des deux côtés la victoire était aussi éloignée que l'espoir d'une réconciliation.

## CHAPITRE XII.

LES CROISADES; PIERRE L'ERMITE. — CONCILE DE PLAISANCE ET DE CLER-

MONT. — COMMENCEMENT DES GUERRES SAINTES.

De l'an 1095 à 1096.

La lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel durait depuis un demi-siècle. Aussi souvent qu'elle avait semblé près du moment décisif, et que la victoire avait paru se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre, il s'était toujours présenté des événements qui poussaient tantôt un parti, tantôt l'autre, d'autant plus loin du but auquel il tendait qu'il s'en était cru plus rapproché. C'est ainsi que la lutte s'était prolongée jusqu'à ce moment à forces égales, bien qu'avec des moyens différents. Il est hors de doute que ce fut un avantage pour l'esprit humain et la civilisation que la lutte soit restée indécise, la réconciliation n'ayant pas eu lieu entre le pape et l'empereur; car cette lutte aiguisa l'intelligence, fit naître des pensées, et éleva les âmes au-dessus de beaucoup d'erreurs; tandis que la victoire d'un parti ou de l'autre eût consolidé la seigneurie féodale, ou entravé tout essor de l'esprit. Mais la société ne pouvait pas non plus suivre plus longtemps les anciens errements, si tout ce qu'elle avait de noble et de bon ne devait pas disparaître, si le sentiment du but pour lequel nous vivons et nous existons ne devait pas s'effacer. L'immense malheur qui pesait sur les hommes qui virent ces années était devenu insupportable; une barbarie universelle avait tout envahi. Sans doute les têtes avaient des idées plus nettes, mais les cœurs se montraient comme consumés; sans doute des facultés énergiques se développaient, mais il manquait quelque chose de saint et de grand à quoi elles pussent s'appliquer. La lutte avait perdu toute moralité; des choses vulgaires absorbaient les tendances les plus intimes de l'homme, et les passions devenaient graduellement si tenaces et si corrosives, qu'elles menaçaient de dévorer tout ce qui donne à la vie de la valeur et de la dignité. Si le monde germanique, et cette pensée se fait jour violemment, ne devait pas retomber dans la barbarie dont il commençait à peine à se dégager, il était absolument nécessaire que le cœur des hommes, si ce n'est de tous, du moins de beaucoup, fût rempli de quelque chose de saint qui l'élevât au-dessus des misérables relations du siècle, détruisît en eux l'égoïsme, purifiât les passions, les éclaircît et les réduisît au silence; de quelque chose de saint, c'est-à-dire d'un grand sentiment qui détournât de ces désordres, qui dominât l'homme tout entier, et qui le rendît prêt à toute action, à tout sacrifice, à tout renoncement, jusqu'à la mort. Et voilà que ce sentiment pénétra dans le cœur des hommes, ou qu'il y fut éveillé. Il produisit cette série de grands et importants événements que l'on désigne habituellement sous le nom de croisades.

Lorsque d'abord, des hauteurs où calcule la froide raison et où nous a placés la civilisation des temps modernes, on jette les yeux sur ces croisades, on ne peut prononcer sur elles qu'un jugement sévère. Sans doute aussi la raison la plus tranquille ne peut s'empêcher de reconnaître la puissance du génie sur le vulgaire dans l'homme, même dans la tempête des passions les plus sauvages; elle ne peut pas plus s'empêcher d'avouer que des événements qui remplirent deux siècles, qui saisirent ou ébranlèrent successivement presque tous les peuples chrétiens d'Occident, qui déterminèrent des milliers d'hommes à se détacher de ce qui d'ordinaire est le plus cher à l'homme, pour aller dans un pays lointain et s'exposer volontairement à toute sorte de dangers; qui par là même touchèrent nécessairement d'une manière ou d'une autre tous les hommes de l'Occident chrétien: cette raison ne peut s'empêcher d'avouer que de tels événements doivent avoir exercé une influence incalculable sur la vie et sur toutes les relations de la vie; mais il lui sera permis de douter si cette influence entrava ou favorisa le génie et la civilisation, et si le génie et la civilisation n'auraient pas fait bien plus de progrès dans le cas où tout le bien matériel détruit par les croisades serait resté aux peuples chrétiens, et où tous ces hommes et ces femmes pleins d'activité qui affluèrent de ces peuples auraient passé toute leur vie dans leur patrie, et essayé, éprouvé, frotté, trempé leurs forces les uns contre les autres et les uns avec les autres. Puis, si elle demande quel fut le but des guerres saintes, si elle calcule les rapports où étaient avec ce but les moyens qui furent employés pour l'atteindre, elle n'hésitera pas, comme aussi elle n'a pas hésité, à représenter les croisades, au point de vue temporel, comme des guerres folles et aventureuses, et, au point de vue religieux,

comme des phénomènes d'une aveugle superstition.

Mais si l'on se reporte au temps où les croisades eurent lieu, et si l'on se suppose membre de la société qui existait alors, avec sa manière de voir et sa foi, avec ses préjugés et ses mœurs, avec sa violence et sa force, avec son esprit belliqueux et sa manière de faire la guerre, avec ses désordres et son manque de lois, avec ses idées enfin agitées et tumultueuses, qui, dans cette désolation infinie et dans cette insurmontable misère, ne trouvaient rien où se prendre, l'entreprise paraît naturelle et même nécessaire; chacun sera forcé d'avouer qu'il lui eût été difficile de ne pas y prendre part. On peut croire que, lorsqu'une fois la renommée des mauvais traitements subits par les chrétiens d'Orient, et de la souillure du saint sépulcre par des barbares infidèles, et l'appel au devoir de les secourir, de les sauver, de les venger, eut retenti, il s'introduisit dans la vie un entraînement religieux irrésistible, qui saisit successivement tous les hommes, depuis le pape jusqu'au pauvre esclave qui entendit cet appel, et les poussa tous à agir eux-mêmes ou à encourager les autres; et tout doute fut tranché : car l'action avait sa valeur en elle-même, et nullement dans les résultats auxquels on arriverait peut-être; et le salut n'était pas au bout de la route, mais à chaque pas qu'on y faisait. Si donc tant d'hommes entrèrent dans cette route du salut, cela est moins étonnant que de voir tant d'hommes trouver assez de motifs pour se justifier à leurs propres yeux, à ceux du monde et de Dieu, de rester dans leurs foyers.

L'homme enfin qui envisage les croisades dans tout l'ensemble de la vie; celui dont l'esprit passe en revue les siècles qui s'étaient écoulés depuis l'entrée en scène des peuples teutschs et depuis la propagation de la religion de Jésus-Christ; celui qui calcule ce que dans ces siècles on avait gagné de ces biens qui appartiennent à l'intelligence et donnent à la vie son importance; celui qui se demande ensuite en quoi consistait le développement de cette vie et où elle tendait, soit que l'on considère l'état intérieur des peuples, ou la position des peuples entre eux; celui-là ne peut envisager les croisades que comme la satisfaction d'un besoin dominant de cette époque, et, pour cela même, comme une grande manifestation de l'esprit des hommes dans le monde germanique. Elles ont entraîné ces peuples hors du cercle de fer dans lequel ils avaient jusqu'alors, et souvent mesquinement et sans avantage, usé leurs forces; elles leur ont ouvert le monde, étendu le coup d'œil, animé le cœur; elles ont éveillé en eux le sentiment humain; elles ont sinon brisé, du moins étiré la bride formidable que l'Église et la féodalité avaient si durement imposée à la vie, et par là elles ont empêché celle-ci d'étouffer ou de s'assoupir, elles ont donné de l'air et de l'espace où devint possible un libre développement de l'intelligence selon le caractère propre à chaque peuple.

Mais l'histoire de ces événements si grands, si remarquables et si importants, ne peut et ne doit être qu'effleurée, et non racontée dans cet ouvrage; car ces événements n'appartiennent pas au peuple teutsch, mais au monde chrétien. Toutefois trois ou quatre observations se pressent d'elles-mêmes. D'abord, dans la situation du Teutschland et de l'Italie, telle que nous l'avons décrite, les croisades n'auraient sans doute pas eu lieu; si la querelle entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel avait été décidée en faveur de l'un des deux partis, n'importe lequel, le mouvement eût été vraisemblablement entravé à sa naissance. En second lieu, comme l'Église était divisée dans son propre sein et le monde chrétien partagé entre deux papes, les croisades ne pouvaient nullement terminer la querelle, qui avait duré si longtemps et introduit un antagonisme universel; car elles étaient une œuvre religieuse, et par conséquent, au lieu de réunir les partis hostiles, elles ne pouvaient que renforcer l'un d'eux, à savoir, celui du pape. En troisième lieu, plus fut large l'écoulement que ces guerres ouvrirent au parti pontifical, tandis que le parti impérial était exclu, plus l'équilibre devait être sûrement rétabli, et plus la querelle devait se prolonger; car l'un des partis gagnait ce que l'autre perdait en force. Enfin, dès le commencement du mouvement, l'attention des deux partis fut tenue en éveil : celle de l'un, parce qu'il se vit entraîné par le mouvement; celle de l'autre, parce que, se tenant en dehors du mouvement, il ne pouvait prévoir quelle direction il prendrait. Tous deux perdirent de vue, jusqu'à un certain point, leurs anciennes menées, et ne purent employer les artifices mis jusqu'alors en œuvre. Il était donc naturel que la lutte eût un temps d'arrêt, et s'évanouît en

quelque sorte devant ce mouvement. Or, le commencement tomba presque dans le même temps où, comme nous l'avons raconté, le duc Welf cherchait et parvenait à se réconcilier avec l'empereur.

Un Français, Pierre, surnommé l'Ermite, était revenu, l'an 1094, de la Terre-Sainte, où il avait entrepris un pèlerinage; homme étonnant et comme le type de son siècle par son extérieur, son caractère, son inquiète activité, et sa vague curiosité. Son cœur était enflammé de honte, de colère, et d'un saint zèle; car il avait été témoin des traitements affreux et des outrages cruels que les Turcs, maîtres du pays, avaient criminellement exercés sur les chrétiens qui s'y trouvaient et sur les lieux saints; et comme Siméon, patriarche de Jérusalem, lui avait donné la conviction qu'une délivrance que, par pitié et par crainte de Dieu, il tenait pour nécessaire, ne pouvait venir que des peuples chrétiens d'Occident, il avait formé la résolution de mettre ces peuples en mouvement pour Dieu et pour le Fils de Dieu, pour tirer châtiment et vengeance de ceux qui avaient souillé ce qu'il y a de plus saint. A son retour, il s'était tout d'abord adressé au pape Urbain II, qu'il considérait comme le seul chef suprême de l'Église; mais vraisemblablement il n'en avait reçu que des réponses évasives. En effet Urbain, à cette époque, se trouvait bien à Rome même; mais non-seulement le château Saint-Ange, mais encore l'église du Vatican, et peut-être même le palais de Latran, étaient encore au pouvoir de son adversaire Clément III. Certainement aussi la pensée que les chrétiens d'Occident devaient délivrer leurs frères d'Orient du joug des infidèles n'était pas nouvelle pour lui, car plus d'une fois cette question avait été agitée (1); mais, dans les circonstances actuelles, il était impossible qu'Urbain voulût que maintenant même cette pensée fût mise à exécution; car il ne pouvait considérer cette exécution comme une œuvre facile; une participation grande, générale, à cette œuvre, n'était pas à prévoir, et dans tous les cas il devait s'attendre à ce que, si l'on gagnait des hommes à cette cause, ils ne se trouveraient probablement que parmi ses partisans; mais plus serait considérable le nombre de ses partisans qui se jetteraient sur l'Orient, plus son parti devait nécessairement s'affaiblir, plus le parti de son adversaire devait gagner de force. Il n'est donc nullement vraisemblable que le pape soit entré dans les idées de l'Ermite. Mais, comme dans cet homme, qui ne se présentait pas seulement comme envoyé du patriarche de Jérusalem, mais croyait aussi tenir sa mission du Sauveur lui-même, il dut reconnaître un fanatique qui pouvait lui devenir dangereux s'il le repoussait sèchement, on peut supposer qu'il chercha à le gagner par des assurances vagues et bienveillantes, par des consolations et des promesses, et qu'il le congédia avec la confiance que son zèle se perdrait bientôt dans les relations passionnées de cette époque. Mais Pierre alors parcourut l'Italie, et surtout la France, sa patrie. Partout il se présenta comme l'envoyé du patriarche, du pape, du Sauveur lui-même; partout, avec des soupirs et des larmes, il peignit sous les couleurs les plus vives la honte de celui de qui était venu le salut du monde, et les malheurs inouïs des chrétiens d'Orient; et, avec le langage de l'enthousiasme le plus hardi, avertissant et menaçant, il somma tous les fidèles, au nom de leur bonheur éternel, de donner leurs bras et leur vie pour venger cette honte et détourner ces malheurs. Son apparition excita partout la curiosité et l'attention. Comme ermite, pèlerin et saint, il fut entouré de respects; sa parole frappait vivement les cœurs; son zèle fit naître des zélateurs qui entretinrent la semence qu'il avait jetée autour de lui. En peu de temps, la France, les pays voisins de Lotharingie et de Bourgogne, comme une partie de l'Italie, furent remplis du cri de douleur de l'Ermite. Partout on fut pénétré d'une expédition guerrière vers la Terre-Sainte, pour la sauver et la venger; il ne manquait plus qu'une réunion de forces, qu'un point d'appui commun; et de quel côté pouvaient se diriger les regards des individus, si ce n'est vers la chaire apostolique, où siégeait le chef suprême de l'Église universelle?

L'effet des prédications de Pierre n'échappa point au pape Urbain. Il vit le torrent se gonfler, et dut redouter un furieux débordement pour sa propre perte, s'il ne mettait son attention à lui assigner à temps une carrière. Il se rendit donc, à la fin de l'an 1094, en Lombardie, auprès de la marquise Mathilde. C'est là qu'il se trouvait lorsque le duc Welf vint en Italie, et sa présence contribua peut-être réellement à jeter le vieux Welf dans le parti de l'empereur. Et alors, comme pour éprouver l'esprit

du siècle, il eut la témérité de convoquer un concile général, qui devait se tenir sous les yeux de l'empereur, au milieu du pays des schismatiques, à Plaisance (2). On y vit paraître près de quatre mille ecclésiastiques et plus de trente mille laïques d'Italie, de France, de Bourgogne, de Souabe et de Bavière. L'empereur Heinrich n'essaya même pas de troubler l'assemblée, moins assurément parce qu'il craignait les armes de la marquise, que parce que son âme était frappée de ces singuliers événements. L'assemblée eut lieu le 1er mars 1095, en pleine campagne; car aucune église n'était assez grande pour contenir cette multitude. Avant l'ouverture, des ambassadeurs de l'empereur grec Alexis étaient arrivés en Italie, pour essayer d'obtenir quelque secours d'Occident contre les Turcs formidables, qui s'étaient avancés jusque sous les murs de Constantinople, et jetaient dans des inquiétudes mortelles l'empereur et les habitants de cette ville. Ces ambassadeurs furent décidés, puisque le concile semblait devenir si brillant, à s'adresser au pape, auquel ils n'eussent certainement pas eu recours dans les circonstances antérieures; et leur mission était bien propre à provoquer les hommes à manifester leurs dispositions. Après donc que le concile eut délibéré sur une série d'affaires ecclésiastiques, après qu'il eut renouvelé les anciens statuts contre la simonie et le mariage des prêtres, et prononcé encore une fois à la lueur des cierges l'excommunication de l'anti-pape Clément III et de ses adhérents et fauteurs, Urbain introduisit les ambassadeurs grecs dans l'assemblée; et le tableau qu'ils firent de la conduite des Turcs à l'égard des chrétiens, et du danger qui menaçait tous les peuples chrétiens, si l'on n'opposait pas une barrière à ces conquérants barbares, ne détermina pas seulement beaucoup de princes présents à promettre sous serment d'aller au secours des chrétiens, mais il donna peut-être aussi occasion de discuter l'affaire plus grande de la délivrance de la Terre-Sainte. Le pape vit clair désormais. Il était difficile qu'un tel enthousiasme s'éteignît; en tout cas, il fallait en profiter, et, bien exploité, il semblait promettre au siége apostolique la victoire sur tous ses ennemis. Cependant aucune résolution ne fut prise; toute précipitation pouvait être dangereuse. Il ne pouvait ni se décider pour l'entreprise avant d'être sûr du succès, ni se déclarer contre elle, parce que l'exécution en pouvait devenir inévitable; mais il avait déjà gagné beaucoup. Naguère encore à peine sûr de sa vie, il était désormais, dans une assemblée qui peut-être n'avait jamais eu de pareille, reconnu et salué avec obéissance et respect comme le chef suprême et légitime de l'Église une et universelle, et ses adversaires, comme honteux, avaient été de loin les spectateurs de son triomphe.

Après le concile, le pape s'entendit avec les partisans qu'il avait depuis longtemps ou qu'il venait de gagner en Langobardie. Il s'attacha fortement, par un serment de fidélité et par une promesse équivoque de la couronne impériale, le jeune et malheureux Kunrad, qu'ils appelaient roi, et qui maintenant montrait à cet homme puissant l'humilité la plus profonde. Puis il se rendit par les Alpes maritimes en France, sa patrie, le foyer de l'enthousiasme pour la sainte entreprise. Sans aucun doute Urbain voulait s'assurer mieux encore de l'état des choses dans cette contrée; mais peut-être aussi, comme il avait bravé l'empereur, voulait-il braver aussi le roi récalcitrant Philippe Ier de France : et pourtant il dut bientôt reconnaître que la surexcitation des esprits était grande et générale. Il assigna donc un nouveau concile, qui devait s'ouvrir à Clermont en Auvergne, au milieu du mois de novembre, huit jours après la fête de saint Martin; et il le fit avec un tel succès, qu'il n'y eut pas en France un seul évêque ni un seul abbé qui osât s'abstenir d'y paraître. Dans le fait, et malgré la rigueur de la saison, on vit venir à Clermont treize archevêques, deux cent cinq évêques et beaucoup d'abbés; de plus, une multitude innombrable de laïques de tout rang, poussés par un saint zèle ou par une pieuse curiosité. Mais le pape Urbain, ou ne partageait pas encore l'enthousiasme qui animait une grande partie de l'assemblée, ou, malgré cet enthousiasme, il conservait encore assez de réflexion pour ne pas oublier un seul moment les intérêts du siége apostolique. Sa conduite ferait croire que son intention était, soit en général, soit avant tout, d'encourager simplement les dispositions des hommes pour la cause de l'Église dans le sens de Grégoire VII, et de ne faire pour l'affaire de la Terre-Sainte que ce qu'il ne pourrait éviter, soit qu'il la considérât toujours encore comme

dangereuse pour le siege apostolique, soit qu'il prévît de grandes calamités et qu'il voulût détourner de lui toute faute, soit enfin qu'il crût toujours que la proposition d'une expédition militaire pût échouer. Après s'être félicité de sa grande victoire sur l'opiniâtre roi Philippe Ier, qui souillait d'honorables tendances par une vie impure, et avoir osé le frapper d'excommunication dans son propre royaume, publiquement, devant la multitude assemblée, il arrêta trente-deux statuts. Un seul de ces statuts se rapportait, et vaguement encore, à l'entreprise d'une expédition vers la Terre-Sainte. Voici ce statut : « Pour quiconque, par pure piété, sans aucune vue d'ambition ou d'intérêt, se rend à Jérusalem pour délivrer l'Église de Dieu, ce voyage tiendra lieu de toute pénitence ecclésiastique (5). » Cette froideur du pape mène à penser que si Pierre l'Ermite n'eût mis en mouvement à sa manière la multitude assemblée, et ne l'eût décidée à déclarer son attente et son désir, le pape se serait contenté de l'avantage qu'il avait déjà obtenu. Mais lorsqu'il vit qu'il pourrait terminer ce concile comme il avait terminé celui de Plaisance, il se présenta lui-même devant l'assemblée, et prononça, dans le sens de l'Ermite, avec un enthousiasme factice, un discours par lequel il conjura le monde chrétien d'achever l'œuvre que Pierre avait si bien préparée. Des matériaux inflammables sont facilement embrasés, et une ferme volonté passe aisément à l'action. Il ne fallait à la multitude assemblée qu'un mot de sympathie de la part du saint-père pour réunir toutes les impressions en un profond sentiment religieux. Le cri général *Dieu le veut!* par lequel on répondit au pape, ne fut nullement l'effet du discours du saint-père, mais ce fut le cri du besoin qu'éprouvaient les cœurs oppressés; et les soupirs et les larmes qui accompagnèrent ce cri étaient l'éclat de toutes les impressions religieuses dont Pierre l'Ermite avait rempli les âmes. Mais, après que ce cri eut retenti, le pape n'avait plus qu'à s'emparer du mouvement, qu'à régler autant qu'il le pourrait l'enthousiasme, et à prévenir tout malheur. Il donna des instructions raisonnables qui, bien qu'elles n'aient été suivies qu'en partie et par les hommes les plus éclairés, eurent pourtant et certainement un effet bienfaisant, et garantirent les peuples d'Europe d'une perturbation complète de toutes les relations. Et afin que la décision du moment reçût le caractère d'une résolution ferme, il établit que quiconque déclarerait se vouer au service du Rédempteur et marcher à la délivrance de la Terre-Sainte devait s'attacher sur l'épaule une croix rouge, tout à la fois signe d'un vœu irrévocable et signe de ralliement.

Aussitôt après la dissolution de l'assemblée, qui avait duré sept jours, il s'éleva en France, comme dans une partie de la Lotharingie et de la Bourgogne, un mouvement si orageux, que toute l'histoire de l'humanité dans les siècles antérieurs offre à peine un phénomène analogue. Tous ceux qui avaient assisté à l'assemblée cherchèrent à propager leur enthousiasme; et certes ils ne le firent pas toujours sans tumulte. La croix fut annoncée par tous les évêques, du haut de toutes les chaires, du haut de tous les toits; et un merveilleux esprit de vertige domina partout les hommes, les femmes, les ecclésiastiques, les laïques. Cent mille individus se placèrent la croix sur l'épaule, l'imprimèrent par le feu sur leur peau, se la gravèrent sur le front, vendirent à tout prix ce qu'ils possédaient, et, continuellement ébranlés par des signes et des miracles sans nombre, s'armèrent pour l'expédition vers la Terre-Sainte. Mais, dans cette agitation humaine, des éléments impurs se mêlèrent bientôt à la cause sainte. La pensée qu'un pieux fanatisme avait produite, que la foi et la dévotion avaient excitée, que la prudence du pape avait formée et jetée dans la vie, ne manqua pas d'être exploitée par des passions impures; le crime et le péché, la scélératesse et la légèreté, l'ambition et l'avarice, l'esprit d'aventures et de débauches, s'en emparèrent, et cherchèrent à exploiter le zèle des hommes dévots, pieux et zélés; et ceux qui prêchaient le plus haut la croix, ou qui déployaient la plus grande activité pour l'œuvre du Seigneur, n'étaient pas toujours les plus croyants.

Mais les peuples du Teutschland ne furent point entraînés par ce mouvement, ni par l'enthousiasme, ni par le vertige; ce ne fut que peu à peu, lorsqu'ils eurent vu de grands et respectables princes se joindre, avec piété et dévoûment, à ces expéditions avec une suite brillante, qu'ils cédèrent aussi à l'appel de la croix du Seigneur. Ce ne fut pas assurément le défaut de sensibilité pour les impressions du fanatisme religieux qui les tint en repos; ce ne fut pas

non plus une plus grande prudence à calculer le but et les moyens : non; le motif en était dans leur ignorance de l'événement en général, et dans leur position à l'égard du saint-siége, qu'Urbain II occupait. Les courses de Pierre l'Ermite ne s'étaient point étendues à travers les cantons teutschs, et l'éloquence par laquelle il enflammait les Français, ses compatriotes, n'était pas venue jusqu'à leurs oreilles. Le peu qu'ils apprirent des événements de France était inintelligible pour eux, et agit pourtant avec tant de force sur leur imagination, qu'ils virent peut-être plus de signes et de miracles que les Français eux-mêmes. D'autre part, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, les peuples teutschs s'étaient successivement déclarés pour l'empereur Heinrich, et par là même ils avaient pris une position hostile à l'égard du pape Urbain. Sans doute il en était autrement en Souabe et en Bavière; de Souabe et de Bavière aussi quelques évêques avaient assisté au concile de Plaisance; mais cette circonstance que le duc Welf de Bavière, qui avec l'évêque Gebehard de Constance, légat du pape, avait le plus opiniâtrément défendu la cause du siége apostolique, se réconcilia avec l'empereur précisément dans le moment où ce concile avait lieu, cette circonstance changea également bien des choses en Bavière et en Souabe. Si donc même le pape Urbain avait fait pour la cause du saint sépulcre plus qu'il ne fit réellement, il eût travaillé inutilement auprès des Teutschs. Et dans le fait aussi, il ne fit pas même une tentative de ce côté, et, au concile de Clermont, on entendit à peine un nom teutsch. Il arriva ainsi que quelques Teutschs prirent, il est vrai, individuellement part aux premières croisades, mais que le Teutschland, à l'exception des pays lotharingiens situés sur les frontières de France, resta inactif; mais il n'y manqua ni souffrances ni scènes odieuses et sanglantes.

Au printemps de l'an 1096, les premiers qui avaient pris la croix traversèrent, en grandes bandes et par diverses routes, le Teutschland. C'était une tourbe grossière, accourue sans ordre, et avec une ardeur sauvage ou tumultuairement soulevée, qu'un délire religieux et une impatience aventureuse empêchaient d'attendre les préparatifs calculés des princes et des seigneurs, et qui trouvait même ces préparatifs en partie superflus, coupables et impies, en partie trop lents et propres seulement à perdre le temps, et qui sans doute aussi nourrissait l'espoir que le meilleur butin tomberait en partage aux premiers arrivés. La première bande, de quinze mille hommes, fut conduite paisiblement par Walter de Pexejo à travers la Hongrie vers sa destinée; la seconde bande aussi, avec laquelle se trouvait Pierre l'Ermite, et qui, par le zèle de cet homme, s'accrut jusqu'au nombre de quarante mille hommes, se dirigea, sans commettre de désordre, par la Souabe, la Bavière et l'Autriche, vers la Hongrie. Les peuples teutschs, sur le territoire desquels ils passèrent, ne virent donc ces malheureux qu'avec un étonnement mêlé de curiosité et de pitié, peut-être aussi avec un rire ironique. Mais bientôt eurent lieu d'autres événements : sur la rive gauche du Rhin se rassemblèrent, en majeure partie de Lotharingie et sans doute aussi de France, de nouvelles masses d'hommes qui tombaient de plus en plus dans les erreurs les plus malheureuses. Sur le bas Rhin, un prêtre, Folkmar, se mit sinon à la tête, du moins au milieu d'une horde sauvage. Avec une autre horde, également sur le bas Rhin, un prêtre, Gottschalk, était le seul homme dont le nom pût être donné. Sur le haut Rhin affluèrent d'autres hordes qui semblent avoir été plus que toutes les autres en dehors des voies de la raison; et à ces malheureux s'associa un comte grossier et farouche, Emicho de Lininchen, qui, parce qu'il possédait de grands biens et parce qu'il semblait être aussi habile à la guerre que belliqueux, fut bientôt considéré comme leur chef. Mais ce comte Emicho ne fut point le régulateur et l'ordonnateur de cette masse confuse; mais il abusa de son influence pour provoquer ces malheureux à de mauvaises actions, et pour leur servir en ce sens d'exemple et de modèle. Toutes ces hordes, sans qu'il soit possible de dire laquelle prit l'initiative, bien que l'on ne puisse s'empêcher de soupçonner le comte Emicho, se firent cette idée qu'elles avaient après tout pris la croix pour combattre les ennemis du Rédempteur, dont elles étaient la milice; que les Juifs étaient les premiers et les plus anciens ennemis du Sauveur, et que ce serait une folie et même un péché de courir après les infidèles dans des contrées lointaines, et de laisser ces ennemis derrière soi dans sa propre patrie. La séduisante perspective du riche butin que l'extermination des Juifs assurerait corrobora bientôt

la folle idée de la nécessité et du mérite d'une œuvre semblable. Les Juifs, ces débris épars d'un peuple dispersé, qui, parce que de lui est sortie la plus grande influence sur la marche de la vie de l'humanité, et parce qu'il avait souffert un destin cruel, inouï, eût dû trouver dans toute âme humaine le plus vif intérêt; les Juifs vivaient parmi les peuples de l'Europe, disséminés dans les villes comme des fils repoussés; ils n'y menaient une vie tranquille qu'en se vouant aux sciences, même sous le poids d'une dure oppression; ils cherchaient à se soutenir par une conduite prudente et résignée, et aussi par toute sorte de moyens sages ou astucieux. Ils tournaient avec désir leurs regards vers le pays de leurs pères, vers cette terre de promission où les guerriers chrétiens se portaient, et exprimaient leur fidélité sans fin, avec une douleur saisissante, on des chants d'affliction sans espérance. C'était dans leurs livres sacrés que les chrétiens puisaient leur sagesse la plus sublime; ils croyaient comme eux fermement aux oracles de leurs prophètes; ils affermissaient en même temps avec eux leurs cœurs, et remplissaient leurs âmes de courage et de consolation par l'étude de la vie de leurs grands hommes, et dans leurs plus belles fêtes ils chantaient les mêmes cantiques de leurs poëtes sacrés, que les Juifs répétaient aussi. Cependant ces hordes barbares de croisés commencèrent contre ces infortunés la plus cruelle persécution. Ils la commencèrent dans les villes du Rhin, sans pitié et sans miséricorde, et les évêques ne firent que des efforts faibles, équivoques, inutiles, pour détourner ces atrocités. A Cologne, dit-on, des bourgeois de la ville prirent part au meurtre et au pillage des Juifs; mais ce ne fut certainement que le peuple, qui était au niveau de ce rebut des croisés. Les maisons et la synagogue des Juifs furent démolies, et la fuite même ne les sauva pas du massacre. A Mayence, l'archevêque Ruthard avait rassemblé ses vassaux. Les Juifs se réfugièrent avec leurs biens dans le palais de l'évêque, et se mirent sous la protection de sa parole et de ses armes. Ce fut en vain : l'évêque et ses vassaux veillèrent à la sûreté des trésors, et non à celle des hommes; près de neuf cents Juifs de tout âge et de tout sexe furent massacrés dans le palais archiépiscopal. A Trèves, ces infortunés furent saisis d'un tel désespoir, que des mères égorgèrent leurs enfants, et se jetèrent ensuite, la pierre au cou, dans la Moselle, pour échapper aux tortures de cette fureur avide de sang. L'évêque Albero de Worms promit aux Juifs de sa ville sa protection, s'ils consentaient à recevoir le baptême. Ils demandèrent du temps pour réfléchir : l'évêque leur assigna une salle; on attendit le résultat : la salle ne se rouvrit pas. Lorsqu'enfin on entra, on trouva les Juifs morts, et baignés dans leur sang. Comment eussent-ils pu se convertir à une religion dont les sectateurs étaient capables d'une si odieuse indignité! ils avaient mieux aimé se donner eux-mêmes la mort. En général, si par hasard quelque Juif, forcé de choisir entre le baptême et la mort, eut le cœur assez faible pour accepter le baptême, il revenait à la foi de ses pères dès que le danger était passé (4). A Spire seulement, l'évêque Jean assura aux Juifs un meilleur sort. Dans cette ville aussi, les persécutés se réfugièrent dans le palais du roi et de l'évêque. Celui-ci, dont ils implorèrent l'assistance, les arma, se plaça à leur côté, et chassa sans peine les lâches meurtriers. Bien plus, et même plus tard, lorsqu'ils avaient déjà pris la fuite, il fit, dans sa juste colère, massacrer plusieurs d'entre eux. Aussi, comme personne ne croyait que l'on pût s'intéresser aux Juifs par humanité et par vertu chrétienne, l'accusa-t-on de s'être laissé corrompre par les Juifs. Mais les héros du sang et du meurtre, qui se disaient chrétiens, ne trouvant plus rien à faire sur le Rhin, traversèrent successivement le Teutschland, Folkmar par la Saxe et la Bohême, Gottschalk par la Franconie, Emicho par le même chemin que l'Ermite avait suivi; et les derniers avec de tels actes de folie, qu'il devient impossible de leur attribuer leurs actions, et que l'on ne sait s'ils ne méritent pas plus de pitié que de haine. Sur leur route ils continuèrent ce qu'ils avaient commencé, non-seulement à Prague, mais partout. Mais les Juifs se trouvèrent en grand nombre, par la fuite à travers les forêts, en Pologne, comme toujours; et si parfois cette fuite les jeta dans de nouveaux malheurs, ils échappèrent du moins à une destruction complète. Enfin le Teutschland fut délivré de cette tourbe qui déshonorait la croix; elle se dirigea sur la Hongrie pour y recevoir le châtiment dû à ses crimes.

Certes, la religion chrétienne ne peut point souffrir de ce que de farouches sectateurs ont

abusé du nom de son fondateur pour commettre tant de crimes et tant d'atrocités; quoi qu'il se soit passé maintenant ou dans la suite, elle est et elle reste la religion de l'amour et de la miséricorde. Mais il est certain, d'autre part, que les Juifs ne durent pas aux chrétiens ce qui resta en eux ou ce qu'ils recouvrèrent de bon; loin de là, les chrétiens avaient tout fait pour les dégrader et les rendre mauvais; et c'est pour cela enfin qu'il est certain que les sectateurs de la religion de Jésus-Christ ont à effacer aux yeux des Juifs de grands crimes accumulés par leurs ancêtres ou par leurs coreligionnaires. Aussi l'on doit d'autant plus se sentir saisi de tristesse et de douleur par l'ignoble sentiment qui prend toujours encore plaisir à l'oppression de ces infortunés, et l'on doit être stupéfait de la perversité et de la faiblesse d'esprit de ceux qui, dans un siècle qui se prétend si civilisé, cherchent à défendre de semblables indignités.

Dans le Teutschland, l'impression douloureuse produite sans aucun doute sur des cœurs nobles par ces scènes sanglantes fut bientôt, sinon effacée, du moins affaiblie par la marche du duc de basse Lotharingie, Godefroi de Bouillon, qui traversa le Teutschland, en descendant le Danube, avec une armée nombreuse, brillante et bien équipée, de princes, de seigneurs et d'hommes habiles à la guerre. Godefroi était un homme entouré d'une auréole d'éminentes vertus qui jettent un bel éclat à travers la nuit de ces temps. Il montra au monde qu'une piété sans hypocrisie peut tout aussi bien se concilier avec la douceur, la modération et l'humanité, qu'avec la dignité de la noblesse, les talents militaires et la plus audacieuse bravoure; mais le monde ne vit pas beaucoup d'hommes s'efforcer d'imiter un tel modèle. Jusqu'alors Godefroi avait tenu loyalement pour l'empereur, et combattu honorablement dans la lutte soutenue par ce prince. On dit même qu'avant la bataille sur l'Elster il avait été jugé le plus digne de porter la bannière de l'empire, et que dans la bataille, s'étant jeté en avant de Heinrich, il porta à l'anti-roi Rudolf, avec la hampe de la bannière, un coup dans la poitrine qui causa la mort de ce prince. Et maintenant aussi, lorsque la cause du Seigneur le saisit si vivement qu'il ne put résister au désir d'entrer dans une carrière plus belle et plus héroïque, il ne se détacha nullement de son empereur, mais il obtint de lui la permission de diriger sa route à travers le Teutschland avec ses croisés : car ce n'était pas le pape, l'ennemi de l'empereur, qu'il voulait servir, c'était pour le salut éternel de son âme, Dieu et le fils de Dieu. De tous les princes qui prirent part à la première croisade, il fut le seul qui prit sa route par le Teutschland, et il montra aux Teutschs l'œuvre sainte sous un jour si honorable, qu'à partir de ce moment l'enthousiasme pour la guerre sainte s'éveilla aussi chez les peuples de l'intérieur du Teutschland, et que peu à peu, parmi les grands et les petits, la conviction se répandit que l'on ne pouvait laisser passer une si belle occasion d'agir et d'acquérir, d'assurer sa gloire et son salut.

## CHAPITRE XIII.

RETOUR DE HEINRICH IV DANS LE TEUTSCHLAND. — INFLUENCE DES CROISADES; TRANQUILLITÉ DANS LE TEUTSCHLAND. — LE PAPE PASCAL II. — COURONNEMENT DE HEINRICH V, QUI SE DÉTACHE DE SON PÈRE.

De l'an 1097 à l'an 1104.

Il ne pouvait en être autrement : les croisades durent avoir une grande influence sur la querelle entre l'empereur et le pape; mais les croisés eux-mêmes n'eurent nul soin de cette querelle. Que dans le Teutschland il n'ait été fait aucune tentative pour le pape et contre l'empereur, cela se conçoit sans peine : probablement les premières hordes barbares savaient à peine quelque chose de cette querelle; et Godefroi de Bouillon resta fidèle ami de l'empereur, tout en partant sous les enseignes du pape. Mais, en Italie même, quoique l'empereur et l'anti-pape se trouvassent dans ce pays, les armées croisées n'entreprirent rien pour Urbain. Sans doute l'empereur fut paralysé par ce mouvement universel, et il se peut que plus d'un individu soit passé du côté opposé, par cette seule raison qu'il ne trouvait pas d'occupation du côté de l'empereur; mais l'on ne trouve pas que les croisés aient rien fait contre lui, soit pour l'anéantir, soit même pour le chasser d'Italie; on ne trouve pas même que la marquise Mathilde ait hasardé la moindre opération militaire de concert avec le jeune roi

Kunrad, vraisemblablement parce que ces mêmes forces qui paralysaient l'empereur la contraignaient également à l'inaction. Heinrich resta donc durant les années 1095 et 1096 tout entières en Italie, aux environs de Padoue et de Vérone, sans gloire, il est vrai, et sans victoire, mais aussi sans défaite et sans honte; et probablement il resta où il était parce qu'il devait craindre de ne pas trouver une meilleure position même dans le Teutschland. L'antipape impérial, Clément III, resta de même sans être attaqué. Après le concile de Clermont, Urbain II n'était pas revenu en Italie; mais il séjourna en France jusqu'au milieu de l'année 1096. Dans ce pays, il eut la satisfaction de voir l'humble soumission du roi Philippe I^er, qu'il avait frappé d'excommunication; et cette soumission le satisfit aisément, parce que Philippe était un homme insignifiant qui ne se distinguait que par ses excès dans les plaisirs les plus grossiers des sens. Comme partout les âmes étaient tendues au plus haut degré, et n'étaient remplies que d'une seule idée, celle de la croix du Seigneur, il réussit aussi à étendre plus loin et à affermir le filet de sa puissance. Il ne revint en Italie que lorsque les armées des croisés lui eurent frayé le chemin. A leur suite, ou à travers leurs colonnes, il s'y présenta sans doute ensuite entouré de la plus grande considération. A Rome aussi on lui fit la réception la plus solennelle; mais le château Saint-Ange restait toujours au pouvoir de son adversaire, Clément, et l'on ne trouve point que les croisés aient fait même une tentative pour prendre cette forteresse et chasser l'ennemi du saint-père.

Cependant l'empereur dut reconnaître de plus en plus que sa cause était tout à fait perdue en Italie, et que par un long séjour il ne ferait que perdre du temps sans atteindre aucun résultat. Il quitta donc, au printemps de l'année 1097, ce pays où il avait inutilement lutté et combattu durant sept ans, et revint dans le Teutschland pour y sauver ce qu'il était encore possible de sauver. Il se rendit aussitôt à Ratisbonne, où il fut reçu aux acclamations de joie. Les deux Welf, le père et le fils, se rattachèrent d'autant plus étroitement à lui, qu'ils étaient engagés en Italie dans une guerre difficile de famille, par suite de laquelle ils eussent pu facilement perdre le duché de Bavière, s'ils ne s'étaient pas assuré la bienveillance de l'empereur. Vers ce temps en effet mourut, à l'âge de plus de cent ans, le markgraf Azzo II d'Este, père du duc Welf. Il avait été marié deux fois : sa première femme, Kunigunde, lui avait donné Welf, qui maintenant était duc de Bavière; de la seconde, Garsenda, il avait eu deux fils, nommés Hugo et Fulco. Comme l'aîné, Welf, avait tant de possessions dans le Teutschland, qu'il semblait bien en état de soutenir l'éclat de la maison, le vieil Azzo avait résolu de laisser à ses deux autres fils ses vastes domaines d'Italie. Mais Welf, toujours insatiable, et animé de l'espoir qu'après avoir vu échapper à son ambition, quand il tenait pour le pape, les États de la marquise Mathilde, il réussirait à faire dans le parti de l'empereur une autre acquisition, Welf ne tint pas compte de la volonté de son père, réclama les domaines de celui-ci, et fit des armements considérables pour passer bientôt en Italie et combattre ses frères. Voilà pourquoi il attachait tant de prix à l'amitié de l'empereur. La vengeance avait produit sa fidélité, et l'avidité la fit grandir. Heinrich savait probablement fort bien ce qu'il en était, mais il laissa les choses telles qu'elles se trouvaient. En général il se conduisit avec une grande prudence, de manière à n'inspirer d'inquiétude à aucun prince, en partie sans doute parce qu'après une absence de sept ans il se considérait comme un étranger dans sa patrie, en partie peut-être aussi parce qu'abattu par les rudes vicissitudes de sa vie, il n'était plus le même, et qu'il craignait de ranimer les vieilles passions et de tourner contre lui l'esprit qui mettait le monde en mouvement.

Il était arrivé à Ratisbonne vers la Pentecôte. Il passa la plus grande partie de l'été dans cette ville et à Nürnberg; puis il se rendit à Spire, et de là à Mayence. Nulle part il ne déploya la magnificence impériale, et à peine exerça-t-il le pouvoir royal (1); seulement il eut pitié des malheureux Juifs que l'on avait contraints à subir le baptême, et il leur permit d'honorer Dieu à la manière de leurs pères. Mais plus il montra de tranquillité et de bienveillance, plus son apparition fut bienfaisante, et plus il gagna aisément les cœurs. Les croisades d'ailleurs exerçaient une grande influence. Les Teutschs, il est vrai, n'y avaient encore pris aucune part; mais ce que l'on avait vu et appris de ces expéditions occupait plus ou moins les esprits, et le

tombeau du Seigneur faisait, pour ainsi dire, oublier le vicaire du Seigneur, le pape, l'ennemi de l'empereur. Aussi la vieille querelle avait perdu son ancienne importance, et près du roi national on songeait à peine au prêtre étranger et éloigné, dont on avait peu besoin depuis que le saint sépulcre avait ouvert une issue aux désordres de la société. Vers le commencement du mois de décembre, l'empereur tint une assemblée à Mayence pour délibérer avec les princes de l'empire sur ce que l'on pourrait obtenir et faire afin de rétablir tout à fait la tranquillité dans l'État (2). Dans cette assemblée régna un esprit de paix et de conciliation inconnu depuis un demi-siècle. Bertold de Zaeringen, homme naturellement modéré, capable de toute sagesse et voué à toute vertu, avait été jeté par les passions du siècle du côté des ennemis de l'empereur. Convaincu fermement peut-être de la justice de leur cause, il avait combattu opiniâtrément l'empereur, d'abord comme gendre de l'anti-roi Rudolf de Rheinfelden, ensuite comme beau-frère du duc Bertold de Rheinfelden. Enfin, excité par le duc Welf et par l'évêque Gebehard de Constance, légat du pape, il avait disputé le duché de Souabe à Friedrich de Hohenstaufen, gendre de l'empereur. Maintenant il était, dans le Teutschland méridional, le seul prince considérable qui troublât encore la paix. Cette position l'affligeait. Il parut donc à Mayence, s'humilia devant l'empereur, et remit volontairement au gendre de celui-ci, à Friedrich de Hohenstaufen, le duché de Souabe. L'empereur, de son côté, ravi de ses bonnes dispositions, confirma à Bertold de Zaeringen et à sa maison la dignité ducale, détacha la ville de Zurich et le Thurgau du duché de Souabe, et les donna au duc Bertold à titre de fief immédiat de l'empire. De cette manière, cette malheureuse querelle fut aisément arrangée, et les bases furent jetées de la fortune ou de la grandeur à venir de deux nobles maisons, celles de Staufen et de Zaeringen.

Les dispositions étaient en général si favorables à la paix, que même une forte discussion entre l'empereur et l'archevêque Ruthard de Mayence n'eut pas de suites. Heinrich en effet, comme nous l'avons remarqué, s'était intéressé aux Juifs dès son arrivée dans le Teutschland, sans aucun doute par pitié, par compassion, et par une vue plus libre des choses religieuses. Or, tandis qu'il se trouvait à Mayence, il apprit que l'évêque Ruthard et ses vassaux avaient, il est vrai, mis en sûreté la fortune des Juifs, mais qu'ils n'avaient pas défendu les Juifs eux-mêmes contre les meurtriers. Il ordonna donc une enquête pour savoir ce qu'étaient devenus les biens des victimes. Son but était peut-être de démasquer les hypocrites qui n'avaient pas rougi de livrer, sous les dehors d'un zèle pieux et chrétien, des hommes sans défense aux plus affreux traitements, à la mort la plus criminelle. Mais il se peut aussi qu'il ait pensé, et non sans raison, que les trésors des Juifs, une fois qu'ils avaient été massacrés, devaient échoir à la chambre impériale, parce que les Juifs, n'appartenant à aucun peuple teutsch, étaient immédiatement soumis à l'empire, et devaient être considérés comme serfs du domaine impérial. Il demanda donc que le produit de ce brigandage lui fût livré. Il se trouva bientôt, par l'enquête, que parmi les voleurs il se trouvait des parents de l'archevêque, et le bruit courait que l'archevêque lui-même n'avait pas dédaigné de s'attribuer une forte part du butin. Ruthard défendit d'abord opiniâtrément les voleurs; mais, lorsqu'il vit que le soupçon le touchait lui-même, il sortit secrètement de Mayence et se rendit en Thuringe (3). Et il chercha même à donner à cette retraite une couleur religieuse : il ne pouvait, disait-il, avoir rien de commun avec un homme frappé d'excommunication. Mais il ne fit illusion à personne par ce prétexte, car personne n'avait oublié qu'il avait reçu de l'empereur sa forte position, et qu'il avait été partisan zélé de l'anti-pape Clément III. La voix de l'archevêque ne fut donc point écoutée; bien plus, il vécut en Thuringe comme en exil, et Heinrich put confisquer les revenus de l'archevêché, faire la guerre aux partisans de l'archevêque et les humilier, sans qu'aucun homme notable prît parti pour eux. Mais Ruthard n'oublia point cet affront; il pensa à la vengeance, et non à des intrigues.

En de telles circonstances, l'empereur Heinrich crut pouvoir suivre une autre affaire, qui, malgré une dure expérience, semble lui avoir tenu fortement à cœur. S'il récapitulait sa vie, et calculait les avantages, les joies et les honneurs que lui avait procurés le titre de roi, son cœur, comme on devait le croire, ne pouvait qu'être pénétré d'une douleur amère. Pourtant il dé-

sirait conserver ce titre à sa maison; car une couronne semble être entourée d'un charme qui enchaîne sans retour l'homme dont elle a une fois orné le front. Mais cette couronne, il ne voulait pas la transmettre à son fils aîné, au malheureux Kunrad, qui avait fourni à ses ennemis l'occasion de l'outrager, lui, l'empereur, de la manière la plus insultante; qui, de plus, par faiblesse ou par erreur, avait levé la main contre lui, son père: et pourtant, dix ans auparavant, il lui avait placé cette couronne sur la tête conformément à son propre désir; bien plus, il la destinait à son second fils Heinrich. Les princes teutschs, avec lesquels il négocia cette affaire, durent nécessairement voir que si, conformément au désir de l'empereur, ils rejetaient le roi Kunrad et élisaient Heinrich, cette élection, dans le cas le moins défavorable, serait le germe d'une guerre entre deux frères qui faisait prévoir de nouvelles et désastreuses complications. Mais, soit qu'ils considérassent la révolte d'un fils contre son père comme trop contraire à l'ordre de la nature; que les calomnies par lesquelles on avait essayé de justifier cette révolte leur répugnassent trop, et que, pour cette même raison, ils crussent devoir à un père si cruellement blessé une satisfaction éclatante aux yeux du monde et de la postérité; soit qu'ils vissent du danger à remettre le trône teutsch à un prince qui depuis longtemps avait vécu avec des mœurs étrangères au milieu d'un peuple étranger, et qui ne connaissait pas plus sa patrie qu'il n'y était lui-même connu; soit qu'après tant de troubles, et dominés par la pensée toute récente du saint sépulcre, ils ne vissent trône et couronne qu'avec indifférence, parce que depuis longtemps le trône n'avait montré, acquis, donné ni gloire ni puissance, la couronne ni splendeur ni protection; parce que, bien plus, l'un et l'autre étaient presque tombés en oubli pendant les sept années d'absence du roi; les princes teutschs, ecclésiastiques et laïques, se rendirent bientôt aux propositions de l'empereur; et, dans une diète tenue à Cologne à la fin de l'an 1098, le fils aîné de Heinrich, Kunrad, fut déclaré déchu du trône, et le second fils, Heinrich, reconnu comme successeur de son père à l'empire. Au commencement de l'année suivante, le 6 janvier, le jeune roi prêta à Aix-la-Chapelle, sur le tombeau de Karl le Grand, le serment solennel d'être en toutes choses fidèle et obéissant à son père, et il reçut ensuite la couronne de l'empire teutsch. Heinrich, le cinquième de son nom, était, au moment de son couronnement, dans la dix-huitième année de son âge. Le monde ne savait pas encore ce qu'il y avait en lui, et probablement son père lui-même le connaissait peu. C'est ce que semble révéler le serment de fidélité et d'obéissance que l'on demanda au jeune prince. Mais ce serment, on ne le comprend pas. Si le père n'avait point de méfiance contre le fils, pourquoi, par ce serment, éveillait-il son attention sur des choses auxquelles peut-être il n'avait pas encore pensé? Si au contraire il se méfiait de lui, comment, après tant d'expériences, pouvait-il espérer enchaîner la passion par un serment? et comment pouvait-il enflammer les désirs de son fils par une couronne, puisqu'il savait mieux que personne que quiconque espère une fois obtenir aisément un trône se place à l'ombre d'autrui avec autant de déplaisir que celui qui s'est une fois assis sur un trône?

Quant au roi Kunrad, il semble que le couronnement de son frère fit sur lui une grande impression. Depuis longtemps il avait reconnu sa destinée; maintenant il semble que les accusations de son père, son rejet par les princes de l'empire teutsch, et l'élection de son frère Heinrich, firent sur lui l'effet d'un terrible jugement de Dieu, et brisèrent complétement les forces de son âme; et plus tôt il s'abandonna lui-même, plus universellement fut-il abandonné de ceux qui l'avaient entraîné dans le malheur et la honte. Car en Italie ils n'avaient plus besoin de lui, et dans le Teutschland il ne pouvait être d'aucune utilité. Ils lui ôtèrent donc ce qui lui restait encore, l'expulsèrent, et le laissèrent à sa douleur. Et il se consuma dans sa douleur, et s'éteignit à la fleur de l'âge, comme frappé de la malédiction paternelle, sans considération, sans honneur, sans inspirer d'intérêt ni d'affection, effrayant exemple d'un fils qui s'est perdu et qui n'est point revenu. Il mourut à Florence, où la marquise Mathilde semble lui avoir donné asile par pitié, l'an 1101; et seulement lorsqu'il ne fut plus, d'inutiles éloges lui furent prodigués çà et là.

Tandis que la mort prématurée de ce malheureux prince faisait tout à fait disparaître le danger d'une guerre entre deux frères, tout, dans le Teutschland, vers le commencement du nouveau siècle, inclinait de plus en plus,

sinon à la concorde, du moins à la tranquillité. L'empereur n'était entouré ni d'une grande puissance ni d'un grand éclat; mais sa dignité n'était ni attaquée ni enviée, et rarement on bravait, jamais on ne méprisait son autorité. Les anciennes passions avaient usé leur feu; et le bruit de la conquête de Jérusalem, la ville sainte, par les croisés, qui remplit toute l'Europe de dévotion et de joie, sembla détruire ce qui pouvait encore en être resté. Plus se prolongeaient les rapports entre l'empereur et les princes de l'empire, moins l'on comprenait la haine du temps passé; et moins l'on soupçonnait l'astuce et les intrigues, plus l'on tentait et l'on méditait rarement l'astuce et l'intrigue. Tout prince de l'empire qui venait avec confiance à l'empereur était reçu avec amitié et congédié avec bonté. Dans la distribution des fiefs d'empire, l'empereur semblait oublier tout à fait l'ancienne discorde, et se faisait par là des amis de ses ennemis : un fils d'Otto de Nordheim, nommé Heinrich, obtint la Marche de Frise. Et si par hasard il se passait quelque scène de la vieille et barbare espèce, l'empereur cherchait d'abord à dompter le coupable, et puis, si c'était un homme habile, à se l'attacher par une dignité de l'empire : c'est ainsi que l'impétueux comte Heinrich de Limbourg devint, après avoir été humilié, duc de basse Lotharingie, et en même temps fidèle partisan de l'empereur. L'avidité même, qui jadis avait été insatiable, semblait éteinte dans les cœurs. Godefroi de Bouillon avait renoncé à un duché, afin de sauver son âme en combattant pour le Seigneur, et un royaume avait été la récompense de sa fidélité dans cette lutte. Un tel événement ne resta pas sans effet, et fit envisager à beaucoup d'hommes sous un jour tout différent les choses de ce monde. Dans le Teutschland méridional, beaucoup de personnages éminents des deux sexes et bien des milliers d'hommes des classes inférieures, entraînés par l'exemple du vieux duc Wilhelm de Bavière et de la belle marquise Ida d'Autriche, prirent la croix pour aller à la Terre-Sainte; et Thimo, archevêque de Saltzbourg, ne craignit pas d'accompagner dans une telle expédition le duc Welf, qui venait, peu de temps auparavant, de la maltraiter de la manière la plus dure. Dans le Teutschland septentrional, au contraire, les princes saxons reprirent, il est vrai, contre les Slaves Liutizes la guerre qui avait été si longtemps interrompue; mais, à ce qu'il semble, ils conduisirent avec plus de douceur qu'autrefois ces hostilités, qui du reste contribuèrent à contenir l'ancienne discorde. Jadis le pillage et l'asservissement des Wendes avaient été le véritable but de la lutte, et l'on avait abusé du nom du Dieu crucifié pour atteindre ce but d'autant plus vite, plus sûrement, plus complétement. C'est là ce qui avait poussé les peuples wendes à cette rage qui les avait rendus en général indomptables et irrésistibles en quelques cas, et qui avait fait souffrir des calamités si inouïes aux provinces saxonnes limitrophes. Mais, depuis l'interruption de la guerre, l'énergie des peuples slaves s'était assoupie ou dissipée; et certes il ne manqua pas d'hommes pieux qui cherchèrent avec zèle à propager et à fonder la foi en Jésus-Christ, bien que la gloire de ces hommes ait été tout à fait obscurcie dans la suite du temps par le noble Otto, évêque de Bamberg, le véritable apôtre des Poméraniens. Et les efforts de tels hommes restèrent d'autant moins sans résultat, que l'on peut admettre avec plus de probabilité que les germes du christianisme, jetés plus anciennement parmi les peuples wendes, n'étaient pas entièrement détruits. Mais maintenant l'esprit des croisades exerça son action, et, sous l'influence de cet esprit, les princes saxons, le duc Magnus et le markgraf Udo, semblent avoir eu en vue, en renouvelant la guerre, l'établissement du christianisme plus que le pillage, la violence et l'asservissement. Il arriva donc que leurs entreprises contre les peuples slaves furent désormais couronnées de plus de succès qu'autrefois, de sorte que non-seulement les peuples teutschs furent mieux garantis contre les irruptions des Slaves que dans les époques précédentes, mais qu'encore les limites de l'empire et celles de la chrétienté prirent une plus grande extension.

De plus, l'empire teutsch se trouvait avec tous les peuples voisins en de tels rapports d'amitié, qu'il n'avait à redouter de danger d'aucun côté. Les Hongrois, adoucis par le christianisme et la vie européenne, avaient perdu leur vieille passion pour le pillage; de longues et cruelles guerres intestines avaient donné une autre direction à leurs passions; le souvenir de leurs anciens revers dans le Teutschland vivait encore en eux, et le passage des armées de croisés sur leur territoire réclamait toute leur

attention. Les Polonais, autrefois provoqués seulement par les attaques des Teutschs, avaient renoncé volontiers à leurs irruptions dans le Teutschland, depuis qu'on les avait laissés en repos; d'ailleurs des guerres avec les Russes et les Hongrois, des luttes intestines et de graves désastres avaient affaibli leurs forces, et leur duc ou roi actuel, Wladislav, était beau-frère de Heinrich par son mariage avec la veuve de ce malheureux roi Salomon de Hongrie, que l'on avait poussé jusqu'à la fureur et au désespoir. Le duc ou roi Bretislav de Bohême, de son côté, prouvait dans toutes les circonstances la plus grande fidélité à l'empereur; et son frère Boriwoi, qui lui succéda, non sans une lutte difficile, sur le trône, après qu'il eut péri de mort violente, imita cette fidélité. En France on pouvait n'avoir pas encore oublié la Lotharingie, mais la faiblesse du roi et l'enthousiasme des vassaux pour le tombeau du Seigneur empêchaient maintenant plus que jamais de songer à renouveler les tentatives pour reconquérir ce beau pays. La tranquillité et la sécurité régnaient également au nord de l'empire. Depuis que le nom mystérieux de Nordmans avait peu à peu cédé la place aux véritables noms des peuples des pays septentrionaux, de grands changements s'étaient accomplis chez ceux-ci, dans l'espace de deux siècles, dans les relations sociales comme dans la manière de penser et d'agir. A peine entendait-on parler encore des pirateries des Nordmans; la fureur des Bersekers ne vivait plus que dans la tradition. Sous Knut le Grand, la puissance des Danois avait pris son plus grand développement en Norwége et en Angleterre, et à de grandes victoires avaient succédé de grands revers qui arrêtaient et paralysaient ces forces, tandis que le christianisme commençait à exercer son influence de douceur et de moralisation. A cette époque donc, les peuples des frontières et des côtes du Teutschland n'avaient non plus rien à craindre de ce côté.

Enfin, si des affaires temporelles nous reportons nos regards sur celles de l'Église, la querelle entre l'empereur et le pape semblait avoir perdu dans le Teutschland toute son ancienne aigreur. Sans doute çà et là peut-être quelques personnes se rappelaient ces longues discordes, mais le vieux zèle des partisans du siége apostolique s'était éteint. Les communications entre les deux partis n'étaient nullement troublées; et si même ils se haïssaient, aucun des deux partis du moins ne cherchait à persécuter ses adversaires; bien plus, beaucoup de ceux qui s'appelaient les catholiques ou les fidèles de saint Pierre abandonnèrent la cause qu'ils avaient défendue, et passèrent ouvertement du côté de l'empereur. Heinrich disposait des évêchés vacants comme ses prédécesseurs sur le trône de l'empire teutsch en avaient disposé, et l'on ne voyait que rarement un homme consciencieux, comme le pieux Otto, dont nous avons fait mention plus haut, lors de sa nomination à l'évêché de Bamberg, hésiter à recevoir des mains de l'empereur l'investiture avec la crosse et l'anneau. Rien plus, l'empereur put même donner l'ordre que des actes sacerdotaux importants dont l'accomplissement appartenait à l'archevêque de Mayence, tels que la consécration épiscopale, fussent accomplis par le cardinal Rupert, légat de son pape Clément III, Ruthard ayant abandonné son siége; et personne ne le contredit, et personne ne résista à un tel ordre; et en conséquence Hermann, évêque de Prague, reçut à Mayence sa consécration des mains Rupert (4). Les foudres mêmes de l'excommunication lancées par le pape semblèrent s'être émoussées, et non-seulement les anciennes sentences lancées si souvent contre l'empereur par Grégoire et par Urbain (car les années en avaient peut-être usé la force), mais encore une nouvelle excommunication ne fit nulle impression, et il semblait presque que ce moyen laissé à la disposition des papes était complétement tombé en désuétude.

L'an 1099, le pape Urbain II mourut, à la fin du mois de juillet, à Rome, et déjà seize jours après, Raiaer, Toscan de naissance, précédemment moine dans le monastère de Cluny, puis cardinal-prêtre à Rome, occupait la place d'Urbain II sur le siége de l'Apôtre (5), sous le nom de Pascal II. Il était profondément dévoué aux principes de Grégoire VII; par son caractère et sa conduite il ressemblait à son prédécesseur, mais en prudence et en énergie il n'égalait ni Grégoire ni Urbain. Au commencement de son règne, ce nouveau pape vit encore en face de lui l'autre pape Clément III; aussi procéda-t-il avec précaution. Clément, il est vrai, était sorti de Rome, vraisemblablement peu de temps après que l'empereur s'était retiré de l'Italie, parce que, privé de cet appui, il dés-

espérait peut-être du succès de sa cause. Il avait fini par se retirer à Ravenne, son archevêché; mais, tant qu'il vivait, le nouveau pape avait eu lui un ennemi dangereux. Toutefois, dès l'année suivante, Pascal fut délivré de cet ennemi. Clément mourut, considéré par ses adhérents comme un martyr d'une bonne cause, dans l'exil; aussi sa mort fit une telle impression, que bien des personnes crurent voir des miracles s'accomplir sur son tombeau. Et dans le fait ses ennemis eux-mêmes durent lui reconnaître tant de glorieuses qualités, que l'on ne peut s'empêcher de penser que lui aussi fut victime des malheureuses relations de ce siècle. En d'autres circonstances, cet homme aurait pu acquérir une grande gloire; mais il est bien permis de douter qu'en d'autres circonstances il eût rendu plus de services à l'esprit humain. Après la mort du pape Clément, ses partisans firent, il est vrai, encore plusieurs tentatives pour établir un autre anti-pape; et, par ces tentatives, ils causèrent au pape Pascal des inquiétudes, des chagrins, des embarras de diverses natures. Mais aucun des anti-papes ainsi suscités ne put même obtenir quelque importance; ils ne servirent qu'à affermir d'autant plus le pape Pascal sur le siége apostolique. Toutefois l'avantage le plus important que ces tentatives eurent pour le pape, c'est qu'elles ranimèrent le zèle de la marquise Mathilde pour le saint-siége. En effet cette noble femme avait, comme elle s'exprime elle-même, donné volontairement à l'Eglise de St-Pierre, par l'intermédiaire du pape Grégoire VII, tous ses biens présents et à venir, sans s'inquiéter jusqu'où pourraient s'étendre les conséquences d'une semblable donation; mais l'acte même de cette donation ne pouvait plus se retrouver. Elle renouvela donc et confirma, avec aussi peu de réflexion, cette donation, par un diplôme du 17 novembre 1102, de la manière la plus expresse et la plus solennelle, entre les mains du cardinal Bernard, légat du pape. Mais ces tentatives avaient précédemment déjà réveillé les anciennes passions contre l'empereur Heinrich; car Pascal et la marquise, ainsi que tous leurs partisans, semblent avoir été convaincus qu'il trempait les mains dans cette œuvre de désordre; et ce que l'on ne peut nier, c'est qu'en admettant même qu'il n'agît pas directement, les adversaires du siége apostolique dirigeaient pourtant vers lui leurs regards, et que maintenant, comme aux jours d'Hildebrand, leurs intrigues se rattachaient à son nom. Heinrich, il est vrai, se donnait l'air de vouloir arranger la vieille querelle avec le siége apostolique; mais il le faisait de telle façon, que Pascal et Mathilde pouvaient bien être confirmés dans l'opinion que ses dispositions étaient tout aussi hostiles que par le passé. En effet, au commencement de cette même année 1102, l'empereur eut une conférence avec les princes de l'empire. A la suite de cette conférence, d'après le vœu ou les insinuations des princes, il annonça un voyage à Rome: là, disait-on, il voulait convoquer un concile général où devait se faire une enquête sur sa cause et sur celle du pape, et l'union être rétablie en toutes choses entre la royauté et le sacerdoce. Mais cette annonce déjà devait en elle-même être blessante pour le pape, parce qu'elle provoquait une enquête; elle devint suspecte, parce que Heinrich ne la notifia nullement au pape Pascal; et elle dut le devenir bien plus encore, parce qu'elle resta sans résultat, et que l'empereur lui-même y renonça. A cause de toutes ces choses, Pascal crut ne devoir pas hésiter un instant, afin que l'empereur ne s'imaginât point que l'énergie du siége apostolique s'était endormie depuis qu'un nouveau pape, depuis que lui-même y était assis, et afin que le vieil esprit des partisans de saint Pierre ne s'éteignît pas tout à fait dans le Teutschland. En conséquence, il tint à Rome, au mois de mars, un grand concile, où beaucoup d'évêques étaient venus de toute l'Italie. Il y fit avant tout signer à chaque assistant la déclaration qu'il maudissait toute hérésie, et surtout cette hérésie qui troublait l'état de l'Église romaine en enseignant et en soutenant qu'il ne fallait tenir aucun compte de l'excommunication de l'Église; qu'il promettait obéissance au pape actuel Pascal et à ses successeurs, et qu'il n'approuvait que ce qu'approuve la sainte Église universelle, et ne condamnait que ce qu'elle condamne. Puis il renouvela et confirma les excommunications que les papes Grégoire et Urbain avaient prononcées contre Heinrich, l'empereur ou patrice des Romains, parcequ'il ne cessait point de déchirer la robe du Seigneur, c'est-à-dire de devaster l'Église par le pillage et l'incendie, et de la souiller de débordements, d'offenses et de meurtres. Mais cette

excommunication elle-même, dont sans aucun doute le légat du pape Gebehard, évêque de Constance, dirigea la publication dans le Teutschland, sembla ne faire aucune impression sur les peuples teutschs. Elle ne resta probablement pas sans effet sur l'esprit de beaucoup d'hommes; elle causa peut-être de l'incertitude, du doute et de la crainte, peut-être même de l'exaspération et des intrigues, mais elle n'eut point de résultat sensible, et la tranquillité ne fut point troublée.

Si donc l'empereur Heinrich IV étudiait dans son ensemble cette situation, sous le rapport spirituel comme sous le rapport temporel, cet homme dont la jeunesse avait été si malheureuse, dont l'âge viril avait été si orageux, dont toute la vie avait été si troublée et si agitée, cet homme devait nécessairement prévoir avec confiance une vieillesse tranquille, et envisager l'avenir avec une grande espérance. Mais Heinrich ne se laissa-t-il pas tromper par l'apparence qui lui avait si souvent fait illusion; son coup d'œil, au contraire, a-t-il pénétré jusqu'aux agitations intimes de la société à laquelle il appartenait? Lui, ou tout autre homme pensant, ne se contenta-t-il point de comparer ce court intervalle de repos, si favorable à toute activité humaine, et si bienfaisant pour toute noble tendance, surtout pour la vie et le mouvement des villes, avec les années précédentes de pillage, de meurtre, de dévastations et de crimes de toute espèce; ont-ils au contraire pensé à l'avenir, et se sont-ils demandé sérieusement et résolument où devait nécessairement aboutir un tel état de choses? Alors ils ne pouvaient être sans inquiétude, sans crainte, sans vives préoccupations, et l'idée des jours et des années qui se présentaient dans l'avenir devait troubler et déranger pour eux la joie que leur donnait l'agrément du moment. Dans le fait, où devait décidément conduire la route où l'on était entré? Les églises du Teutschland devaient-elles se séparer à tout jamais du siége apostolique et de l'Église une et universelle qui avait le pape pour chef? Une séparation de cette nature était peut-être possible; mais était-elle désirable, avantageuse et bienfaisante pour le christianisme, pour l'esprit humain et la civilisation? Les Teutschs étaient-ils assez avancés pour former une Église chrétienne nationale? Et où celle-ci trouverait-elle sa base et son appui? serait-ce dans le trône royal? L'expérience des cinquante dernières années témoignait-elle par hasard que la nomination par les rois aux évêchés serait toujours conforme à l'esprit de la religion et de l'humanité, et que les hommes qui devaient leur fortune au trône emploieraient leur puissance dans l'intérêt de la liberté, de la justice, de la vertu et de la science? Ou bien le Teutschland était-il assez mûr pour la fondation de communautés libres; assez éloigné des mœurs païennes, de la folie et de la superstition, pour pouvoir supporter ou éliminer des prêtres mariés et des enfants de la simonie; assez fort et assez bien ordonné pour arrêter le bras armé d'avides vassaux, et les empêcher de piller les biens de l'Église et de détruire toute pieuse fondation? Certes, tout homme réfléchi, loyal envers la religion, envers sa patrie, envers lui-même, qu'il fût prince ou simple citoyen, devait reculer avec effroi devant l'idée d'une séparation du Teutschland d'avec le siége papal et l'Église universelle. D'un autre côté, le pape ne pouvait et ne devait pas souffrir que l'on méprisât son autorité dans le Teutschland : plus était faible l'effet de son excommunication, plus il devait se sentir vivement tenté d'employer toute espèce de moyens pour lui donner de l'efficacité; et, à quelque moyen qu'il recourût, selon l'occasion ou un sage calcul, il ne pouvait manquer de mains prêtes à l'employer.

Et de fait aussi, évidemment quelque chose de pénible pesait sur la vie; partout on avait le sentiment que les relations ne pouvaient rester ce qu'elles étaient, mais personne ne connaissait de remède. Des hommes pieux, réfléchis et pensants, veillaient et gagnaient du temps; les partisans du saint-siége, aiguillonnés par l'archevêque Ruthard, dirigés par Gebehard, légat du pape, qui avait également été chassé de son évêché de Constance, appliquaient dans l'ombre leurs artifices sacerdotaux; et le pape Pascal lui-même travaillait sans relâche, par ses lettres, par ses envoyés, par toutes sortes de moyens à séduire les princes et les seigneurs, ecclésiastiques et laïques, et les menaçait afin de les soulever, pour le salut de leurs âmes, contre l'empereur, et de les réunir autour de son légat, l'évêque Gebehard. Du reste, et indépendamment de ces causes, les princes et la noblesse furent bientôt fatigués de la paix, non-seulement parce que le cheval de bataille et l'armure d'airain leur rappelaient les combats et la guerre, ou que les récits, les chants popu-

laires retraçaient à leur souvenir l'activité et la gloire, mais aussi parce que le grand nombre de gens de guerre que nourrissait leur hospitalité leur faisait sentir qu'ils n'avaient plus le produit des courses de brigandage et du crime. Les habitants des villes et les malheureux paysans étaient seuls satisfaits; et, si la jouissance leur manquait, l'espérance du moins commençait à naître. Les chemins et les fleuves étaient sûrs, ou du moins semblaient l'être; et cette sécurité anima aussitôt les facultés des bourgeois et des paysans : car sur tous les points où s'effaça le sauvage dévastateur, partout où disparut l'impitoyable pillard, des mains actives se vouèrent à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. Mais précisément pour cette raison, les cœurs des paysans, et mieux encore ceux des bourgeois, battirent plus vivement pour Heinrich, l'empereur; car à lui, pensaient-ils, ils devaient ce qu'ils avaient, et ils pouvaient attendre de lui des avantages bien plus grands encore.

L'empereur lui-même, quoique, entouré des troubles de sa vie, il portât ses regards dans les relations comme dans une parole obscure, ne paraît pas être resté longtemps dans l'illusion. Et certes il devait reconnaître qu'il n'avait personne sur qui il pût se reposer, si ce n'était précisément les bourgeois et les paysans; aussi devait-il s'efforcer d'assurer à l'empire la paix dont il jouissait. Mais les dispositions de la noblesse rendaient difficile l'accomplissement de cette pensée; et la voie où Heinrich entra, où il n'entra certainement que par nécessité et par embarras, était assurément une voie dangereuse, parce qu'elle ne menait à aucune solution, et qu'elle permettait à peine de rétrograder.

A la fin de l'an 1102, l'empereur se trouvait à Mayence, et il y célébra la fête de Noel avec beaucoup de princes de l'empire. On ne sait pas ce qui se passa entre Heinrich et ces princes; mais Heinrich déclara aux princes qu'il était résolu à remettre l'empire à son fils Heinrich, et à entreprendre lui-même un voyage au saint sépulcre; et cette résolution, il la fit publiquement annoncer pendant la messe par Emebard, évêque de Wurtzbourg, le jour des Rois 1103. Dans l'attention générale des esprits, cette annonce fit une puissante impression. Grands et petits, laïques et ecclésiastiques, louèrent l'empereur, soit qu'ils fussent réellement satisfaits d'une telle résolution, soit que personne ne crût pouvoir blâmer le vœu d'une croisade. Son vœu d'ailleurs détermina beaucoup d'hommes, dans les différentes parties de l'empire, à se préparer à l'expédition pour marcher avec lui vers la Terre-Sainte (6). L'empereur alla plus loin, et profita de la disposition du moment pour assurer la tranquillité dont les classes inférieures de la société éprouvaient un si vif besoin. Il appela à sa cour les hommes les plus éminents de l'empire, et leur demanda de jurer pour quatre ans une paix générale dans tout l'empire; et ils jurèrent cette paix à cause du but sacré que l'empereur assurait vouloir poursuivre. Et pour donner à cette œuvre une apparence plus grande encore de vérité, Heinrich fit paraître une lettre à l'abbé Hugo de Cluny, qui, par sa contexture singulière, s'adressait au monde plus qu'à ce vénérable vieillard. En effet, il y annonce bref et sec au pieux abbé qu'ayant jusqu'alors troublé l'Église, il est résolu à travailler désormais de toutes ses forces à la restauration de l'Église, afin de réunir de nouveau par le ciment de l'unité ce qui avait été séparé par le coin de la discorde; qu'il a pris également la résolution de se rendre à Jérusalem dès que la royauté et le sacerdoce seraient réconciliés et que la paix serait affermie, et que pour toutes ces raisons il se recommande instamment aux pieuses prières du saint homme. Mais une telle lettre ne gagna certainement aucun cœur à l'empereur, et elle fit illusion au pape moins qu'à tout autre. Bien plus, Pascal crut découvrir dans la conduite de l'empereur plus d'astuce qu'il n'y en avait réellement; car il crut que s'il voulait se prêter à une réconciliation avec l'empereur, Heinrich élèverait ses prétentions; que si au contraire il persévérait dans les principes d'Hildebrand, Heinrich renoncerait à la croisade, et rejetterait sur lui toute la faute. Il redoubla donc de rigueur dans ses efforts, bien que Heinrich n'eût eu en vue que la paix de l'empire.

D'autre part, cependant, on opposa à ses artifices d'autres artifices plus efficaces et qui eurent une action plus profonde. Dans le fait, il ne pouvait être difficile de rendre suspect son vœu de croisade, et avec lui toutes ses vues. Il retint à sa cour beaucoup de princes qui s'étaient rendus auprès de lui ou qu'il avait appelés, sans aucun doute dans l'intention de les

réunir d'autant plus sûrement à lui, pour les éloigner de leurs vassaux, et pour les empêcher de troubler la paix. Mais ces princes découvrirent bientôt que leur séjour à la cour de l'empereur n'aboutissait à rien, et qu'ils y consumaient inutilement leurs ressources. Ils se communiquèrent entre eux cette découverte, et sentirent fort bien que l'empereur les jouait. Ils feignirent donc la fidélité et le dévoûment à l'empereur, mais ils convinrent aussi de s'assister mutuellement; et les mêmes hommes dont Heinrich s'était flatté de se faire des amis l'entourèrent en ennemis et avec des desseins hostiles.

Dans cet état de choses, il arriva que Cono, fils d'Otto de Nordheim, fut attaqué et assassiné sur un chemin public par des hommes du peuple. Deux ans auparavant, Heinrich le Gros, frère de Cono, avait éprouvé le même sort. Cet Heinrich avait été nommé par l'empereur markgraf de Frise; mais il avait usé de son pouvoir avec tant de dureté, que l'esprit indépendant des Frisons ne put plus le supporter. Des Frisons de la basse classe l'épièrent donc. Lui, s'apercevant des embûches qu'on lui tendait, chercha à se sauver en fuyant vers la mer, mais il fut saisi et étouffé par les matelots qui devaient l'emmener. Cet événement avait assurément excité l'attention, mais ensuite il était tombé dans l'oubli. Le markgraf Heinrich n'était pas d'ailleurs à l'abri de tout reproche, et peut-être les esprits furent-ils aigris par l'évêque d'Utrecht, à qui l'institution du markgraf avait fait du tort. Mais comme maintenant Cono, frère de la victime, fut aussi assassiné; comme on ne semblait pas connaître la cause de ce crime, et comme Cono avait joui de la meilleure réputation, les ennemis de l'empereur réunirent ces deux crimes et les rejetèrent sur un seul auteur. Bien plus, toute la noblesse du Teutschland vit avec terreur des hommes des basses classes oser porter la main sur de tels personnages, et, bien que tous ne soupçonnassent pas l'empereur, tous du moins l'accusèrent d'avoir, par la faveur qu'il accordait aux bourgeois et aux paysans, provoqué ceux-ci à tant d'audace. Mais les princes et les seigneurs de Saxe commencèrent à devenir fort turbulents.

Pour les fêtes de Noël, l'empereur se rendit à Ratisbonne. Le duc Welf de Bavière, qui avait été si longtemps l'ennemi de l'empereur, était mort au retour de la Terre-Sainte, et Heinrich avait loyalement laissé le duché à son fils Welf II, comme il l'avait promis au père au moment de leur réconciliation. Le pays plut à l'empereur; là aussi la tranquillité avait fait sentir son heureuse influence. Les terres étaient bien cultivées; dans les villes se montrait une vie active; et le nouveau duc Welf, familiarisé, comme mari de la marquise Mathilde, avec les magnificences que les villes d'Italie avaient conservées des anciens jours ou acquises de nouveau, favorisait et encourageait volontiers toute tendance pacifique. L'empereur séjourna donc en Bavière bien avant dans l'année suivante 1104. Durant son séjour, on lui porta des plaintes énergiques au sujet des grandes vexations que les avoués faisaient subir aux hommes non libres sur les domaines de l'Eglise; et Heinrich, toujours prêt à soutenir les pauvres et les opprimés, détermina légalement, par une ordonnance expresse, ce que les avoués avaient le droit d'obtenir de ceux qui étaient soumis à leur juridiction. Une telle ordonnance blessa les avoués. Ces comtes et ces seigneurs, habitués à la violence, habitués à pressurer les pauvres selon leur bon plaisir, ne voulaient pas voir diminuer leurs revenus, et pourtant ils n'avaient point de motif légal pour justifier la conduite qu'ils avaient tenue jusqu'alors. Ils cherchèrent donc à donner carrière à leur mécontentement contre l'empereur, qui travaillait contre eux et prenait fait et cause pour des hommes sans défense. Mais, pour exciter mutuellement leur passion et pour justifier leur ressentiment, ils ne trouvèrent point d'autre prétexte que de soutenir que l'empereur les laissait de côté, eux, les comtes et les seigneurs de Bavière; qu'il montrait beaucoup plus d'amitié aux princes saxons qui l'entouraient, et les traitait avec beaucoup plus de confiance qu'eux-mêmes dans leur propre pays.

Parmi les Bavarois, nul n'était plus exaspéré que Sigehard, comte de Burghausen, sans aucun doute avoué d'une des grandes églises de Bavière; seigneur fier de son illustre naissant, arrogant avec tout le monde, et dur pour tous ceux qui dépendaient de lui. Il vint avec une nombreuse escorte d'hommes d'armes à Ratisbonne auprès de l'empereur, avec l'intention de recourir aussitôt aux armes, si d'ailleurs l'occasion s'en offrait. Mais elle ne s'offrit pas, cette occasion; il trouva en tout

plus de tranquillité qu'il ne s'y était attendu, car les mécontents ne s'étaient pas encore entendus. Au bout de quelques jours, le comte congédia donc son escorte, vraisemblablement parce que l'entretien en était trop coûteux pour lui. Mais ses intentions n'étaient restées un secret pour personne. L'empereur était indigné; le plus vif ressentiment couvait chez les habitants de Ratisbonne et chez les vassaux de l'évêché. Bientôt ce ressentiment éclata en une émeute terrible. L'habitation du comte fut six heures assiégée. Le jeune roi Heinrich, fils de l'empereur, se montra au milieu de la multitude soulevée; mais il ne réussit nullement à la faire rentrer dans l'ordre : la foule voulait la mort de son impitoyable oppresseur. Enfin les portes furent enfoncées, et l'on s'empara de la personne du comte. La multitude, aussi pieuse que cruelle, permit à l'infortuné de se confesser et de recevoir la communion, afin qu'il ne passât point à l'éternité chargé du poids de ses péchés; puis on lui trancha la tête.

Cet affreux événement aigrit au plus haut point beaucoup de princes et de seigneurs en Bavière et dans les pays voisins; car la parenté de Sigehard était fort étendue, et comptait dans son sein beaucoup d'hommes riches et audacieux (7). L'empereur n'avait point paru au milieu de la foule ameutée : ces hommes y virent une preuve manifeste que s'il n'avait pas allumé la sédition, il avait du moins favorisé le meurtre de Sigehard; ils brûlèrent de tirer de l'empereur une vengeance terrible. Et ainsi, tandis que le mécontentement couvait et pointait en Saxe, il se forma également contre Heinrich IV, dans le Teutschland méridional, des intrigues sourdes et formidables, et partout se préparait un nouveau soulèvement contre ce malheureux prince.

Mais, dans leur exaspération, les ennemis de l'empereur rêvèrent une vengeance bien poignante. Ils ne voulaient pas seulement le précipiter du trône, ils voulaient encore l'en précipiter de manière à le blesser dans ses affections les plus intimes et lui causer la plus vive douleur. Or ils avaient vu quel abattement profond avait causé au père la révolte de son fils aîné Kunrad; ils pouvaient donc espérer que s'ils parvenaient à séduire et à entraîner le second fils, le roi Heinrich V, dans une révolte contre son père, cette œuvre porterait au vieil empereur un coup mortel. Ils pouvaient en même temps espérer que tous les ennemis de l'empereur se réuniraient plus aisément autour du fils de ce prince qu'autour d'aucun autre personnage que l'on susciterait contre lui, parce qu'il avait déjà été universellement reconnu comme roi et comme successeur de son père, et que jusqu'à ce moment il s'était tenu en dehors des intrigues des partis. Et les occasions ne manquaient point pour essayer auprès du jeune roi les artifices de l'astuce et de la perfidie (8). L'empereur en effet permettait volontiers à son fils des relations amicales avec les jeunes princes, parce qu'il pouvait croire que de cette familiarité naîtrait la fidélité. Ces princes accompagnaient donc le jeune roi à la chasse, et le menaient aux fêtes et aux plaisirs. Partout ils lui montraient de la bonne volonté, de la complaisance, de la prévenance, et ils le comblaient de flatteries, de protestations et de témoignages d'affection. Peu à peu ils enveloppèrent son âme comme d'un réseau magique; puis ils éveillèrent en lui l'ambition, et jetèrent dans son cœur des inquiétudes pour l'avenir. « C'était un malheur, disaient-ils, qu'à cette époque le Teutschland eût un roi si faible; un homme qui sans doute ne succombait pas encore sous le poids des années, mais qui était épuisé, et dont l'énergie était brisée. Le Teutschland avait besoin d'un roi jeune, remuant, prompt à l'action; d'un roi comme lui, Heinrich V. Et l'on ne voyait pas d'issue. Le roi pouvait vivre longtemps encore; mais maintenant déjà il était inactif, sans volonté et sans résolution; plus il vivrait, plus s'endormirait son goût pour les affaires publiques de la chose commune, et plus la vie s'écoulerait dans l'indolence. Et personne ne pouvait prévoir ce qui arriverait si l'empereur venait à mourir. L'empereur était frappé d'excommunication; l'Église, dont les affaires s'étaient relevées mieux que jamais, maintiendrait cette excommunication. Personne ne se croirait obligé de remplir les promesses qu'il aurait faites, même sous serment, à un tel empereur; car un serment prêté à un excommunié n'est pas obligatoire. Et lui-même, le jeune roi Heinrich, était certainement impliqué dans l'excommunication lancée contre son père; l'Église mettrait tout en œuvre pour l'éloigner du trône, lui, le fils d'un tel père, et il se trouverait aisément un autre homme, favorisé par l'Église et soutenu par les anciens ennemis

de l'empereur, pour réclamer ce trône. » Par ces paroles ou par des paroles analogues, où il y avait autant de vérité que d'astuce, ils obscurcissaient aux yeux du jeune roi le présent comme l'avenir; et lorsqu'ils eurent tué la piété filiale, qui sans doute vivait aussi dans son cœur, et qu'ils l'eurent détourné de la voie du droit et du devoir, alors, par indifférence, par peur et par corruption, le désir du pouvoir éclata en lui avec violence. Mais la réflexion n'échappa point aux séducteurs: « Assurément il se devait à lui-même, il devait à sa maison, de maintenir fermement la couronne une fois placée sur sa tête. Mais il ne pouvait être assuré de la couronne que s'il mettait de son côté la puissance du siége apostolique et de l'Église; et il n'y réussirait qu'en se détachant tout à fait de son père, qu'en prenant à l'égard de son père la position d'un ennemi déclaré: car, s'il restait avec son père jusqu'à la mort de celui-ci, personne ne pouvait nier qu'il ne tombât sous l'excommunication dont il était frappé; le pape devait admettre qu'il persévérait aussi dans les principes de son père, et que par conséquent il était nécessaire de l'éloigner du trône et de la couronne. Du reste un acte semblable n'était pas non plus dangereux, car de fait l'épée et le sceptre avaient déjà échappé aux faibles mains de l'empereur, et le serment qu'il lui avait prêté n'était qu'un mot sans valeur. » Ces motifs séduisirent d'autant plus vite le jeune roi, que son âme était plus complétement devenue la proie des passions. Il forme donc une conjuration avec ses nouveaux amis, et l'on convint des moyens d'atteindre le but.

L'empereur, ne se doutant point de ces intrigues, s'était rendu de nouveau, vers le temps de Pâques, de Ratisbonne à Meyence, et ensuite à Liége. Il y appela le prieur Hartwig de Magdebourg, qu'il avait nommé archevêque, afin que ce prélat reçût de lui l'investiture. Le prieur fut accompagné de Hermann, le burgraf de Magdebourg. Mais en chemin l'un et l'autre, Hartwig et Hermann, furent arrêtés et retenus prisonniers par Theoderich, un comte saxon: le prétexte de cette violence était que Hartwig avait acquis par simonie l'archevêché de Magdebourg. L'empereur crut ne devoir pas souffrir cette insolence, dans laquelle il vit peut-être un mauvais indice de l'activité du parti papal. Il rassemble donc les forces nécessaires, et vint avec son fils, au commencement du mois de décembre, jusqu'à Fritslar, pour pénétrer plus avant en Saxe. Mais là, à Fritslar, le fils quitta tout à coup et secrètement le père, accompagné de quelques hommes qui, comme lui, avaient hypocritement affecté la plus grande fidélité envers son père et avaient vécu avec ce dernier dans les relations les plus intimes. Le roi Heinrich se rendit en Bavière, et fut reçu de la manière la plus solennelle sur la frontière par les grands seigneurs du pays, à la tête desquels était Thiepald, markgraf du Nordgau, neveu du comte Sigehard assassiné; on le conduisit comme en triomphe à Ratisbonne, pour y célébrer les fêtes de Noel. L'empereur Heinrich, de son côté, frappé de la manière la plus cruelle par ce nouveau coup, n'osa point, en face d'une telle trahison, dont il ne connaissait ni l'étendue ni les fils, continuer son expédition en Saxe: il rétrograda, et passa dans la tristesse les jours saints à Meyence, tandis qu'à Ratisbonne on les passait dans la joie et dans l'allégresse. Et alors commença une série d'événements odieux et de scènes déplorables qui n'excitent que la haine et la colère, le dégoût et l'indignation; et c'est tout au plus si ces sentiments douloureux sont adoucis par la pensée que dans les classes inférieures l'esprit de liberté et la conscience de la dignité humaine devaient se développer d'autant plus fortement, que la corruption se montrait plus impudemment chez les grands et même chez les plus grands.

# NOTES DU LIVRE XIX.

## CHAPITRE Ier.

(1) On prétend que les Saxons et les Thuringiens perdirent 8,000 hommes, et l'armée royale 5,000. Lambert toutefois a remarqué que le nombre des morts des deux côtés *haud facilè poterat æstimari. Hoc tamen*, ajoute-t-il, *palam constante, plus hir* (du côté du roi) *nobilium, plus illic cecidisse plebeiæ multitudinis.*

(2) Lambert : *Pessimæ rei pessimum remedium adhibuit.*

(3) Et naturellement les plus grands crimes sont imputés aux Bohémes.

(4) D'après Lambert. *Ita defixi persistentes, haud procul a Magdeburg, locis munitissimis se continebant.* D'autre part Bruno raconte (p. 193) qu'il fut révélé à une servante de Dieu que si l'on portait autour des limites du siége épiscopal (*episcopii*) la tête de saint Sébastien, qui était en grand honneur à Magdebourg, nul ennemi ne pourrait franchir ces limites; et qu'il en arriva ainsi. Aussi *ubicuaque rex ad ipsos terminos venit, divino nutu perterritus, rediens nusquam illud episcopium intravit.*

(5) C'était pour cela aussi que Démétrius s'était adressé au pape Grégoire VII avant même le retour de Burchard.

(6) Lambert ne donne pas le nom de l'homme qui tint ce langage. Les *principes* firent la proposition, *quibus primum authoribus sa rabies inarserat*; et eeux-ci *sedulo instabant.*

(7) Lambert. : *Postquam faciem regis si regni majestatem momentaned satisfactione magnificassent...*

(8) Lambert le nomme Wezil; Bruno le nomme Werner; lui-même, dans une lettre donnée par Bruno, s'appelle Warinher.

## CHAPITRE II.

(1) *Epist.* (lib. I, § 8) : *ad Gensam ducem Hungarorum. Data Romæ* XVI *Kal. Aprilis* 1074.

(2) *Epist.* (II, 13)..... *Tu a regia virtute et moribus longè discedens jus et honorem sancti Petri, quantum ad te, imminuisti et alienasti, dum ejus regnum* (la Hongrie) *a rege Teutonirum* (Teutonicorum ?) *in beneficium suscepisti.....* Cette lettre est écrite *V Kal. Novembris* 1074.

(3) *Epist.* (II, 44). De cette lettre (*quarto Idus Januarii*, 1075) résulte ce que nous avons remarqué ici, que la reine Judith chercha à influencer le pape au moyen de sa mère.

(4) *Notum tibi esse credimus, regnum Hungariæ sicut et alia nobilissima regna in propriæ libertatis statu debere esse, et nulli regi alterius regni subjici, nisi sanctæ et universali matri Romanæ Ecclesiæ, quæ subjectos non habet, ut servos, sed ut filios suscipit universos.*

(5) L'*Epist.* II, 70, écrite XVIII *Kal. Maii*, 1075, témoigne d'une tentative de cette nature.

(6) Cette lettre (III, 7) n'a point de date; mais évidemment elle a été écrite avant l'autre lettre au roi (III, 3). D'ailleurs il est évident qu'elle a dû être écrite après la victoire du roi à Hohenbourg, et avant la soumission des princes saxons à Spire. C'est de cette lettre qu'est tiré ce qui suit.

(7)..... *quem Deus in summo rerum posuit culmine.*

(8) Tout ceci ressort de la lettre du pape à Béatrix et à Mathilde sa fille (III, 5; *Romæ tertio Idus Septemb.* 1075).

(9) *Epist.* (III, 3). *Romæ*, XIII *Kalend. Augusti*, 1075.

(10) Et déjà quelques années auparavant, en 1071, la ville avait souffert d'un grand incendie.

(11) Heinrich agissait *divino, ut creditur, spiritu actus.*

(12) *Beatæ Mariæ ecclesia, quæ ob tantarum devotionum merito Major vocata est*, dit *Paulus Bernried.*, cap. 49. Et cet écrivain est celui qui raconte le plus complétement le fait. C'est de lui que nous avons tiré ce qui suit; comparez toutefois Lambert. a. 1076; Bernold. Constant. a. 1076, et Arnulph., V, cap. 6.

## CHAPITRE III.

(1) Bruno, toujours constant avec lui-même, raconte naturellement (page 195) que Heinrich avait véritablement le projet de faire tuer le duc, mais qu'Otto se délivra lui-même; que là-dessus l'affaire fut connue à Goslar, et que Heinrich n'osa plus exécuter son mauvais dessein.

(2) Lambert attribue d'autres vues au roi. *Rex*, dit-il, *recolens Annonis archiepiscopi constantiam et invictum adversum omnes nefarios suos conatus spiritum, consulto talem ei successorem ordinari satagebat, cujus facilitate ad omnia, quæ vellet, pro libito suo abuti posset.*

(3) Lambert. : *Abjectis cum gravi contumelia legatis.*

(4) Lambert. : *Hujus authoritatem tanquam divinitus sibi destinatam gratissime amplexati* (les

évêques) rel. Mais cela était encore bien plus vrai pour le roi.

(5) Bruno (pag. 197) : *Fecit* (rex) *unumquemque — abnegationem Hildebrando cartis singulis inscribere hoc modo :* Ego N. civitatis N. episcopus, Hildebrando subjectionem et obedientiam ex hac hora interdico et eum posthac Apostolicum nec habebo nec vocabo.

(6) Lambert. (que nous suivons dans tout ce récit) : *Occisus est per insidias (ut putatur) Ruberti flandrensis comitis. Cum enim quadam nocte, quiescentibus omnibus, ad necessitatem naturæ secessisset, appositus extra domum spiculator confodit eum per secreta natium...* — Bertold. Constant. (a. 1076) :.... *a quodam coquo per posteriora, cum ad necessarium sederet, vulneratus....*

(7) Non à Pavie. Bonizo et Bertold. Constant. ont *Placentia*. Paulus Bernried. (cap. 67) confond deux conciles.

## CHAPITRE IV.

(1) Lambert reste encore la source principale pour ce qui suit. C'est sur lui qu'est fondé notre récit. Toutefois d'autres écrivains fournissent de bons détails.

(2) Bonizo (lib. VIII, pag. 815). Le concile fut tenu *post Pascha, auctore Guiberto*, archevêque de Ravenne.

(3) Bertold. Constant. (a. 1076).

(4) C'est ce que Lambert dit expressément : *Brevi, postquam rex, exactis paschalibus feriis, trajecto discesserat....* Selon Bruno au contraire (pag. 207), la maladie arriva *in ipso loco, in quo romano episcopo derogabat.*

(5) Lambert.... : *Nullus aderat supra dictorum ducum, a quibus reipublicæ periculum timebatur, et quorum potissimum authoritate, si res tranquillæ essent, summam publicorum negotiorum disponi oportuerat.*

(6) Selon toute vraisemblance : mais le temps n'est pas indiqué.

## CHAPITRE V.

(1) Paul. Bernried. (cap. 77 et 78. — Gregor. *Epist.* (IV, 2) : *ad Herimannum episcopum Mettensem.*

(2) Bruno (p. 210) fait mention de cette ambassade ; il ne dit pas où elle alla.

(3) C'est sans aucun doute la lettre *ad Germanos* (lib. IV, ep. 3).

(4) Sans aucun doute il s'agit ici du droit d'investiture.

(5) C'est ce que dit Bruno d'Otto et de Welf. Ils se donnèrent le baiser de paix *hac conditione, ut electo novo rege, quicunque eorum ipsum honorem jure retineret, alter ei non invidens libenter concederet.*

(6) Donniza (*Vita Mathildis*, dans Leibnitz, *Scriptt. rr. Brunsvo.*, I, p. 660) :

> *Non aliter se rex noscens regnare valere,*
> *Ad consobrinam Mathildim misit, ut ipsa*
> *Consilium caperet, quo papa veniret ab urbe*
> *Langobardiam, peteret veniam sibi dignam.*

Gregorii VII *Epist.* (IV, 12) : *rex etiam priusquam intrasset Italiam, supplices ad nos legatos præmittens....*

(7) Arnulph. (*Hist. Mediol.*, lib. V, cap. 8) : *Interim consilio sanctissimi cluniacensis abbatis, Agnetis quoque regiæ matris, nec non sapientissimæ jam dictæ Matildæ statuitur generale colloquium inter ipsos regem et apostolicum, pacis ac justitiæ causa.*

(8) Et cela dura *per aliquot dies*, avant qu'ils obtinssent l'absolution. Mais ils reçurent l'absolution dès avant l'arrivée de Heinrich ; cela ressort de ce que le pape *abeuntibus iterum iterumque præcepit, ne rege Heinrico, donec sedi apostolicæ.... satisfecisset, aliquatenus communicarent*, rel.

(9) Suivant Lambert il était *nudis pedibus* ; selon Grégoire lui-même, *discalceatus.*

## CHAPITRE VI.

(1) L'exposé qui suit est fondé sur Lambert. Schafn. (*De rebus gestis Germanorum*), qui malheureusement finit ici. J'ai de plus consulté Paulus Bernried., ainsi que tous les documents qui se rapportent à ces événements.

(2) *Saxonis et Suevi.*

(3) Bruno : *consecrationem regis accipiebat.* — Paul. Bernr : *consecratus est.* — Bertold. Const. : *principes regni... Rudolphum... coronarunt.*

(4) Burkhard (*De casibus monast. S. Galli*, cap. 7).

(5) Selon Bertold. Const., Heinrich avait fait brûler dans une église où ils s'étaient enfermés, plus de cent hommes qui lui résistaient.

## CHAPITRE VII.

(1) Bertold. Constant., a. 1077 ; Bonizo, p. 816.

(2) *Epist.* (IV, 23 et 24). Les deux lettres écrites *Carpinetæ secundo Kal. Junii.*

(3) *Epist.* (V, 7).

(4) Bernold. a. 1077 ; comparé avec les lettres des Saxons dans Bruno, pag. 218 et suiv.

(5) Bernold. (pag. 76 et suiv.) Paul Bernried (cap. 90) ; Mansi (XX).

(6) Comparez *Chronic. Usperg.* (a. 1078).

(7) *Smelekalinn*, dans Bruno.

(8) Bonizo (p. 817) : *qui regibus interdicerent, ut non pugnarent, et episcopos ad concilium vocarent.*

(9) Ceci est du moins très-vraisemblable. Du reste les sources sont assez confuses.

(10) Bernold dit que Heinrich avait rassemblé une *militia non parva*. D'autre part, l'armée de Rudolf est appelée par lui *prægrandis militum exercitus.*

(11)... *rivus non latus quidem, sed profundus.* Serait-ce l'Unstrut même ? Le nom n'est donné nulle part.

## CHAPITRE VIII.

(1) Bruno (p. 223).

(2).... *omnes qui sanum sapiunt....*

(3) Paulus Bernried. (cap. 106 et 107), dans Mansi (XX, col. 531 et suiv.) L'excommunication est souscrite, *Actum Romæ nonis martii.* — Il est inutile de parler de la tradition relative à la couronne que Grégoire aurait

envoyée à Rudolf en 1076, en 1077, ou à l'époque dont nous parlons ici, et qui aurait porté cette inscription :

*Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodulpho.*

Ou bien,

*Roma dedit Petro, Petrus diadema Rudolpho.*

Ou encore,

*Petra dedit Romam Petro, tibi Papa coronam.*

(4) Bruno (page 226). Cet auteur est en somme celui qui expose le plus complétement les événements qui suivent.

(5)... *ad paludem quæ vocatur Grona.*

(6) Psaume 82.

(7) Epist. (IX, 3).

(8) Selon Bruno, qui s'arrête avec ce récit.

(9) D'après Bernoldus, ce fut dans cette intention qu'il se rendit en Souabe.

(10) *Chronic. August.* (a. 1082 et suiv.).—Bernold. (a. 1083).

CHAPITRE IX.

(1) Expression de Muratori.

(2) Nommée *Léonine*. Bonizo : *civitas S. Petri, quam Leo IV Papa ædificaverat.*

(3) La lettre 28 (liv. IX) *ad universos fideles* n'a pas de date, il est vrai; mais il est probable qu'elle se rattache au concile dont il est ici question. *Disponimus tractare et diligenti excussione detectum in faciem orbis ex occultis tergiversationum suarum antris extrahere quicunque ille est, qui tantorum malorum...... causa et auctor extitit*, rel.

(4) Bonizo : *Dehinc apud Lateranense palatium per multos dies degens multa millia Romanorum vendidit ut Judæos, quosdam vero captivos duxit usque Calabriam.*

(5) Cette année, la Pentecôte tombait au 8 juin.

(6) Voyez Mansi. Il s'appelait Hermann.

(7) Mansi (XX, col. 612-614).

CHAPITRE X.

(1) On peut supposer ceci, quoique Waltram, évêque de Naumbourg, ne le dise pas.

(2) Waltram. Numburgensis episc. le qualifie *puer et adolescens* dans son écrit : *De unitate ecclesiæ conservanda* (Freher-Struve, I, p. 284).

(3) La condamnation du markgraf Ekbert se fit conformément au *jus gentium*. Konrad, évêque d'Utrecht, reçut les biens du condamné les comtés d'Ostergau et de Westergau (*Ostrogoure et Westrogoure*) en Frise. (Voyez le diplôme dans Bohmer, p. 97.)

(4) *Chronic. August.* a. 1086 (Freher-Struve, I, p. 504); Bernold. a. 1086.

(5) *Bernold.* a. 1087 : *si de excommunicatione exire vellet.*

(6) Id., ibid. : *unde et nostri nullam pacem vel concordiam cum eo habere statuerunt.*

(7) Waltram (l. c., p. 308) dit : *Egbertus..... iterum datis obsidibus atque juramentis confirmavit pactum pacis et fidei cum imperatore* : mais il n'existe pas d'indication plus précise.

(8) VII. *Id. Apr. V. feria*, selon l'annaliste saxon; le jeudi 6 avril.

(9) L'annaliste saxon fait mention de ce tremblement de terre. Entre autres phénomènes qui signalent cette année, Sigebert. Gemblac., a. 1088, consigne le suivant : *Domesticæ aves, pavones, gallinæ et anseres, se a domibus extrahentes, omnes fiunt sylvaticæ.*

(10) Bernold. a. 1090, *initio.*

CHAPITRE XI.

(1) Le 17 juillet 1085.

(2) Il mourut le 16 septembre 1087.

(3) Bernold. a. 1080. C'est le même Bonizo sur le témoignage duquel nous nous sommes tant de fois appuyé dans ce qui précède.

(4) Bernold, qui, en général, donne pour cette année les renseignements les plus importants, semble indiquer l'origine de cette discorde dès l'an 1090 : *Welfo dux Italiæ multa incendia et depredationes ab Heinrico rege... patitur : sed ab hortatu dominæ Mathildis suæ charissimæ* (certes!) *conjuges eidem Heinrico resistere et in fidelitate S. Petri persistere viriliter contendit.*

(5)... *filia rex Ruzarum.* Cependant on ne peut dire avec certitude quel fut son père. On peut aussi contester que son premier époux ait été le markgraf Udo, quoique cela soit assuré positivement. (*Chronogr. S.*).

(6) A Hersfeld, en 1074.

(7) Bernold. : *nimia dolore affectus se ipsum morti tradere voluit*, rel.

(8) Bernold. a. 1094 : *In Teutonicis partibus.... homines se ipsos suspenderunt, et lupi multos manducaverunt.*

CHAPITRE XII.

(1) Grégoire VII, comme nous l'avons remarqué en son lieu, n'avait pas non plus oublié les malheureux chrétiens d'Orient.

(2) Bernold., a. 1095, dit d'un ton triomphant : *In media Langobardia in civitate Placentia, inter ipsos schismaticos et contra ipsos generalem synodum indixit.*

(3) Mansi (XX, col. 816). C'est le titre II. *Quicunque pro sola devotione, non pro honoris vel pecuniæ adeptione, ad liberandam ecclesiam Dei Jerusalem profectus fuerit, iter illud pro omni pœnitentia reputatur.*

(4) La *Chronique d'Ursperg* exprime ceci par une image qui lui plaît : *Plurimi, sicut canes ad vomitum, post retro rediebant.*

CHAPITRE XIII.

(1) Il vivait, selon l'expression de Bernold, *satis private.*

(2) *Chronic. Ursperg.*, a. 1097 : (à Ratisbonne) *aliquandiu moratus, Judæis, qui baptizari coacti sunt, judaizandi ritum concessit.*

(3) Id., ib. : *cum principibus colloquium de pace habuit.*

(4) Sur les domaines qui appartenaient à l'église de Mayence. L'*Annaliste saxon* dit du reste (1100) qu'il fut chassé de Mayence.

(5) *Annalista S.* a. 1100, *initio.*

(6) Bernold. a. 1099. Comparez Muratori (*Annali d'Italia*, VI, p. 330).

(7) La *Chronique d'Ursperg* (an. 1103) ne dit pas qu'ils aient réellement pris la croix : *multos et diversis regni partibus ad ejusdem itineris comitatum se præparare ipso voto succendit* (*imperator*).

(8) *Annal. Hildesh.* a. 1104. *Unde orta est maxima persecutio Imperatori a cognatis illius, et a cunctis principibus regni*, rel.

(9) La suite de ce récit est tirée en somme de la *Vita Henrici IV* (pag. 387).

# LIVRE XX.

L'EMPIRE TEUTSCH SOUS LES EMPEREURS FRANCONIENS : HEINRICH V.— REPRISE DE LA LUTTE ENTRE LE POUVOIR SPIRITUEL ET LE POUVOIR TEMPOREL, ET ACCOMMODEMENT DE LA QUERELLE DES INVESTITURES. — FIN DE LA MAISON DE FRANCONIE.

## CHAPITRE I[er].

LUTTE DE L'EMPEREUR HEINRICH IV CONTRE SON FILS, LE ROI HEINRICH V. — MAUVAIS TRAITEMENTS, CAPTIVITÉ, DÉPOSITION, DÉLIVRANCE, BONHEUR ET MORT DE L'EMPEREUR.

De l'an 1105 à l'an 1106.

Lorsqu'après la fuite de son fils, l'empereur Heinrich IV fut un peu revenu à lui, il envoya, au commencement de l'an 1105, de Mayence à Ratisbonne, une députation qui devait essayer de ramener le prince égaré dans le chemin de l'honneur, du droit et du devoir (1). Cette députation était composée des archevêques de Trèves et de Cologne, du duc Friedrich et du chancelier Erlof. Mais comme son envoi ne fit que témoigner de l'embarras où se trouvait le malheureux père, elle n'obtint aucun succès auprès du fils rebelle. Entre lui et son père, répondit le roi, il ne pouvait y avoir rien de commun tant que celui-ci resterait sous le poids de l'excommunication lancée par le siége apostolique. Dans le fait, précédemment déjà, aussitôt après Noël, ce roi avait envoyé un compte rendu au pape Pascal; et Pascal, qui certainement avait été depuis longtemps informé de ses projets, apprit avec une grande joie qu'ils avaient été couronnés de succès; aussi fit-il immédiatement donner au roi, par l'évêque Gebehard, sa bénédiction apostolique. Avec cette bénédiction, le roi Heinrich partit aussitôt de Ratisbonne, emporta la forteresse de Nürnberg, et se dirigea sur la Thuringe. A Erfurt, où il arriva avec une troupe considérable de gens de guerre, il fut reçu de la manière la plus solennelle et salué comme roi par l'archevêque Ruthard de Mayence, qui, comme nous l'avons raconté, s'était enfui de Mayence devant l'empereur. Sur

ces entrefaites, beaucoup de princes saxons s'étaient rassemblés à Quedlinbourg. A ces princes vinrent se joindre, de Bavière, le markgraf Thiepald et le comte Beringer de Sultzbach, les auteurs et les fauteurs principaux de la conjuration, et leur promirent au nom du roi toute justice, s'ils s'accordaient aussi à lui donner le trône. Les princes saxons lui promirent fidélité et service, et l'invitèrent à venir en Saxe pour les fêtes de Pâques. Heinrich se rendit à cette invitation, et, comme s'il avait cru devoir couvrir du manteau de la religion son attentat contre son père, il entra nu-pieds dans Quedlinbourg. De là il alla à Halberstadt, à Hildesheim, à Goslar. Outre l'archevêque Ruthard, il avait à côté de lui le légat du pape, Gebehard de Constance. Protégés par les armes de Heinrich, ces deux princes de l'Église changèrent, partout où il se présenta, les relations des églises et des monastères. Les ecclésiastiques qui devaient leurs places à l'empereur furent contraints ou à se retirer, comme l'évêque Udo de Hildesheim, ou à solliciter auprès du légat du pape la levée de l'excommunication; ceux qui précédemment avaient été expulsés à cause de leur attachement au siége pontifical revinrent comme en triomphe; partout l'autorité de ce siége fut rétablie, l'autorité impériale fut anéantie, et le roi Heinrich prêta humblement les mains à cette œuvre. A Goslar il eut une entrevue avec un grand nombre de princes saxons. Sur la proposition de Gebehard et de Ruthard, on y résolut que dans la semaine avant la Pentecôte un concile serait tenu à Nordhausen, pour rétablir autant que cela se pourrait l'Église dans son ancien état, et renouveler les principes des Pères, à savoir, pour agir contre les évêques qui étaient arrivés à leurs siéges par la simonie, en déposant ceux qui vivaient encore, en déterrant ceux qui étaient morts, puis ordonner de nouveau les prêtres qui avaient reçu l'ordination de ces évêques, et enfin pour éloigner de toutes fonctions sacerdotales les prêtres mariés. Et le concile se tint en effet. Avec les évêques et les prêtres accoururent aussi en foule les abbés et les moines, pour réclamer l'unité de l'Église. Les mesures approuvées à Goslar furent érigées en statuts à Nordhausen, et l'on y ajouta diverses autres dispositions. Le roi, avec une humble modestie, voulut être simple assistant dans cette assemblée des serviteurs de Dieu, s'il était invité à y paraître. Il y fut invité, y parut, obéissant à l'appel, en mauvais habits, et du haut d'un siége plus élevé que les autres il donna avec bonne volonté son assentiment, ou répondit avec une grande réserve à des propositions inintelligibles; puis, versant des larmes, il assura qu'il ne désirait point, par une ambition effrénée, obtenir l'empire et supplanter son père, mais qu'au contraire il plaignait vivement celui-ci, et était prêt à lui rendre le trône dès qu'en fidèle chrétien il se soumettrait à saint Pierre et à son vicaire. Ces paroles pleines d'onction transportèrent la pieuse assemblée, qui se confondit en louanges, et pria avec larmes pour la conversion du père et pour le salut d'un tel fils. Et cette émotion, véritable ou feinte, s'accrut encore, parce qu'au moment même où le roi prononçait ce discours mensonger, les évêques Udo de Hildesheim, Friedrich de Halberstadt et Heinrich de Paderborn, entrèrent, se jetèrent aux pieds de leur métropolitain, et protestèrent de leur obéissance au siége apostolique.

Cependant l'empereur avait fait des armements à Mayence. Les habitants de cette noble ville considéraient sa cause comme leur propre cause, et étaient prêts à le soutenir et à combattre pour lui : ce fut vraisemblablement de leurs fils qu'il forma son armée. Sans doute aussi, bien des seigneurs et des vassaux s'étaient rassemblés autour de lui; mais on ne voyait aucun prince à ses côtés (2) : car la foi en sa fortune était partout ébranlée, et le seul prince qui ne l'eût pas abandonné, son gendre, le Hohenstaufen, le duc Friedrich de Souabe, mourut en ce temps de danger, ne laissant que deux fils mineurs, Friedrich et Kunrad, le premier âgé de quinze ans, le second de douze. Toutefois ces armements inquiétèrent le roi Heinrich. En conséquence, après la clôture du concile de Nordhausen, il se mit en marche avec une armée saxonne, accompagné de l'archevêque Ruthard, et se dirigea vers le Rhin pour une guerre parricide. Il arriva vers la fin du mois de juin sur les bords de ce fleuve, mais il n'y trouva pas les bateaux que le comte palatin Sigefrid avait promis de tenir prêts : car l'empereur était parvenu à attirer ce prince dans son parti; les bateaux furent donc amenés dans le port de Mayence, et l'armée impériale, composée de bourgeois et de vassaux, se

montra prête à livrer bataille sur l'autre rive.

Ce temps d'arrêt amena, à ce qu'il semble, quelques-uns des princes qui étaient avec le roi, à réfléchir un peu sur cette malheureuse entreprise. Sur leur demande, on noua des négociations. L'empereur offrit d'associer immédiatement son fils au gouvernement de l'empire, et de le reconnaître de nouveau pour son successeur ; le roi exigea de son père une soumission complète au siége apostolique, et le rétablissement de l'unité de l'Église. Les négociations devaient échouer devant cette prétention, et elles échouèrent en effet. Mais vraisemblablement par là même la désunion se mit parmi les partisans du roi ; car le jeune Heinrich renonça bientôt tout à fait à la tentative de passer le Rhin, et, pendant la retraite, l'armée qui l'avait accompagné se sépara. Une partie se rendit en Thuringe avec l'archevêque Ruthard; Heinrich lui-même conduisit l'autre partie à Wurtzbourg en remontant le Mein. Il chassa de Wurtzbourg l'évêque impérial Erlung, et plaça sur le siége épiscopal le prévôt de cette église, Rupert, homme dévoué au pape. La désunion élevée dans l'armée royale n'échappa point à l'empereur. Il poursuivit vivement son fils; dès le 1er août il se trouvait à Wurtzbourg, et rétablit sur son siége son évêque Erlung.

Heinrich le fils s'était porté sur Nurnberg. Là, selon toute apparence, les Saxons et les Thuringiens, fatigués de cette fuite, l'abandonnèrent en masse, ou du moins en majeure partie. Lui-même se rendit à Ratisbonne, comptant sur les Bavarois, qui avaient projeté son œuvre, et par conséquent sans doute dans l'espoir que l'empereur son père n'oserait pas le poursuivre dans leur pays. Mais l'empereur osa le faire. Dès l'arrivée du roi, le cri de guerre avait, il est vrai, retenti dans la province, et de toutes parts les princes et les seigneurs accoururent, parce qu'ils avaient à redouter le père et à défendre le fils; mais le père était arrivé avant qu'ils eussent pu réunir les secours nécessaires. Les habitants de Ratisbonne, inspirés par les lois de la nature, poussés par l'amour de la liberté, fidèles à l'empereur comme les habitants de toutes les villes, se mirent en mouvement; et Heinrich le fils se trouva dans un tel embarras, qu'il put à peine se sauver par la fuite, lorsque déjà l'on voyait les troupes de son père sur le pont du Danube. La ville de Ratisbonne salua de ses cris de joie l'empereur triomphant.

Mais cette ville aussi fut le terme de sa course victorieuse. La fatalité qui domine toute sa vie se montre encore ici : tout malheur qui le frappait dévorait jusqu'à la substance la plus intime de la vie; tout bonheur qui lui arrivait se dissipait en poussière et en fumée. Il était hors d'état de poursuivre au loin son fils; et bientôt autour de celui-ci se rassemblèrent des bandes plus nombreuses de Bavarois et de Souabes, qui de jour en jour le rendirent plus redoutable. L'empereur avait sommé Boriwoi, duc de Bohême, et Liutpold, markgraf d'Autriche, de venir à son secours, et l'un et l'autre prince avaient répondu à cet appel. Il revint donc sur la rive gauche du Danube, et passa le Regen pour opérer sa jonction avec les deux princes qui s'avançaient. La jonction se fit, et ensuite l'empereur se dirigea de nouveau vers l'Occident; mais lorsqu'il revint sur le Regen, voilà que tout à coup il vit sur l'autre rive les nombreuses bannières de son fils. Les deux armées prirent position sur les rives de la rivière; bientôt des combats de détail s'engagèrent dans le lit même de celle-ci. Bien des hommes tombèrent morts, bien des hommes furent faits prisonniers. Dans ces combats, les chefs des deux partis éprouvaient leurs dispositions mutuelles, en même temps qu'ils mesuraient réciproquement leurs forces. On trouva peut-être que la résolution et la force étaient égales, et que, si l'on en venait à une bataille, on aurait des deux côtés une lutte terrible à soutenir, et de grandes pertes à essuyer. Cette découverte, qui rendait la victoire incertaine, et certaine au contraire la mort de beaucoup d'hommes, amena les esprits à réfléchir sur la nature de cette guerre. Et alors on trouva qu'une telle guerre n'était ni juste ni avantageuse, et qu'elle ne valait point tant de dangers; on trouva qu'après tout on devait ménager le sang de ses frères (car les ennemis étaient des frères), le sang chrétien, et éviter une bataille parricide.

Les princes qui étaient avec le jeune roi arrivèrent tard, il est vrai, mais du moins les premiers, à cette sage réflexion ; ils tenaient aussi plus que personne à la faire valoir, parce que sans doute ils devaient bien reconnaître qu'ils vaincraient le roi, s'ils réussissaient à le désarmer maintenant. Ils entrèrent donc secrète-

ment en pourparlers avec le duc de Bohême et avec le markgraf d'Autriche; et les motifs, les promesses, les présents qu'ils mirent en œuvre auprès de ces princes, eurent assez de poids pour les séduire tous deux, et pour leur persuader qu'une lutte ne devrait pas avoir lieu entre le fils et le père. Au markgraf en particulier on promit en mariage la fille de Heinrich IV, la sœur de Heinrich V, veuve de Friedrich de Hohenstaufen, duc de Souabe; et cette union semblait lui ouvrir sous le jeune roi une telle perspective de puissance et de grandeur, qu'il lui fut impossible, en vue de sa propre fortune, de plus songer à l'infortune de l'empereur. Les amis du roi lui firent part de leurs conventions avec les deux princes, parce que, comme leur créature, il était en leurs mains; elles furent cachées à l'empereur par des hommes qui jusqu'alors avaient été ses partisans, soit qu'ils eussent honte de cette œuvre de mensonge, soit qu'ils craignissent la colère d'un père et d'un maître si cruellement blessé. Le roi accepta cet accommodement avec reconnaissance; il promit des récompenses, et assura de la manière la plus solennelle à ses chers compagnons d'armes qu'il ne voulait ni être parricide, ni s'entendre flétrir de ce nom; que de plus il ne désirait point attaquer son père, mais combattre pour le trône paternel; que, bien plus, il se contenterait de tout ce que lui accorderait la bonté de son père; qu'il ne demandait qu'une chose, à savoir que son père se soumît au joug de l'obéissance envers le pape, et que ses devoirs comme chrétien lui faisaient une loi de cette demande. Ainsi s'exprima le fils. Le père, de son côté, resta dans sa confiance; ne se doutant point des intrigues secrètes dont il était entouré et dont il était le but, il fit ses dispositions pour un combat honorable. Mais le soir qui précéda le jour fixé par lui pour l'attaque, il vit tout à coup l'ennemi lever son camp, et en se retirant les troupes de son fils crièrent avec ironie aux siennes : « Nous partons par respect pour la majesté impériale (3). » Heinrich prit aussitôt des mesures pour poursuivre l'ennemi le lendemain. Mais il fut arrêté dans ces soins par le duc de Bohême et le markgraf d'Autriche, qui lui déclarèrent que personne n'était disposé à se battre. Cette déclaration porta au malheureux monarque un coup d'autant plus terrible, qu'elle devait mieux lui rappeler les trahisons antérieures qui lui avaient tant de fois arraché une occasion préparée par de longs et constants efforts. Dans son immense douleur, il supplia les deux princes de ne pas lui refuser du moins leur appui, si même tous les autres l'abandonnaient. Mais ni l'un ni l'autre ne se rendit à sa prière : Liutpold la repoussa froidement; Boriwoi se sentit hors d'état de soutenir seul tout le poids d'une telle guerre. La nuit vint; à la faveur des ténèbres arriva un mystérieux message du roi Heinrich : « L'empereur devait chercher à se sauver; les princes qui se trouvaient dans son camp étaient conjurés contre lui; il l'en informait avec l'affection et la sollicitude d'un fils. » Après la trahison dont il venait d'être victime, l'empereur crut ces princes capables de tout; d'autre part, il n'avait pas encore si complétement perdu la foi aux plus nobles sentiments du cœur humain, pour ne pas s'imaginer volontiers que son fils voulait du moins lui sauver la vie. En conséquence, accompagné d'un petit nombre d'hommes fidèles, il quitta aussitôt, pendant la nuit, son camp, et chercha à se sauver par la fuite. Lorsqu'on sut le lendemain que l'empereur avait disparu, les uns furent transportés de joie, les autres consternés; tous sentirent le désir de retourner le plus vite possible dans leurs foyers. Le duc Heinrich put donc aussitôt se considérer comme souverain dans toute la Bavière, et la ville de Ratisbonne, à sa grande terreur et à son grand dommage, se vit bientôt contrainte à se soumettre à un prince vainqueur sans avoir rien fait. Quant à l'empereur, il fut contraint, pour échapper aux partisans de son fils, de s'enfuir à travers la Bohême et à travers le pays entre l'Elbe et la Sale. Il eut à courir de grands dangers, à essuyer de grandes fatigues; mais il trouva en Bohême et chez les Sorbes des secours de toute espèce pour son voyage, surmonta tous les obstacles, et arriva, bien qu'abattu et brisé, à Mayence.

Durant l'expédition de l'empereur vers le Danube, les habitants de la noble ville de Mayence avaient été en proie à des inquiétudes de plus d'un genre. Ils avaient été tourmentés par de faux bruits qui leur avaient annoncé un danger prochain. Tantôt on disait que le roi Heinrich arrivait sur la ville avec les Saxons et les Thuringiens; tantôt que les évêques de Metz et de Verdun marchaient contre elle avec le duc de Lotharingie, pour rétablir l'odieux Rutbard sur le siége archiépiscopal; tantôt que les

archevêques de Trèves et de Cologne nourrissaient de perfides projets contre l'empereur, contre l'empire et contre la ville de Mayence. Ils ne s'étaient donc pas endormis; ils avaient armé, ils avaient fait alliance avec les vassaux de l'évêché sur les deux rives du Rhin, et mis sur pied, pour leur défense, vingt mille hommes de cavalerie et d'infanterie. Mais ils avaient aussi écrit à l'empereur, l'invitant avec instance à revenir le plus promptement possible au milieu d'eux, ou à leur envoyer du secours; car leurs ennemis étaient ses ennemis, et sa cause était leur cause. Vraisemblablement l'empereur n'avait pas reçu cette lettre, et pourtant il arriva plus vite qu'ils ne l'avaient pensé. Mais il ne revint point comme il était parti, ni comme ils l'avaient espéré; il n'amenait point d'armée; il arrivait en fugitif qui avait besoin de secours de toute nature. Pourtant ils restèrent inébranlables dans leur fidélité, et se montrèrent résolus à tout faire et à tout souffrir. Mais l'empereur lui-même était changé; les derniers coups du sort avaient produit sur lui un effet trop violent.

D'autre part, le roi Heinrich ne négligea rien pour profiter du succès de ses artifices. Il quitta Ratisbonne, et se dirigea par Wurtzbourg vers le Rhin, près de Spire; et les mêmes artifices auxquels il devait jusqu'alors ses succès le mirent à même de passer sans obstacle le Rhin dans la nuit du 1er novembre. Comme à Ratisbonne et à Wurtzbourg, il éleva aussitôt à Spire sur le siége épiscopal un homme dévoué au pape; puis il descendit le Rhin. L'empereur envoya au-devant de lui l'abbé Theoderich pour lui rappeler qu'il était son père. Le fils répliqua que si son père ne quittait aussitôt Mayence, il ferait traiter la ville en ennemie. Cette réponse arrogante effraya, sans aucun doute, l'empereur comme les habitants de Mayence. Mais Heinrich ne voulut pas exposer à un tel danger ces bourgeois fidèles et dévoués, pour la défense desquels il ne pouvait donner que sa vie désormais usée; il sortit donc de la ville et se rendit à Hammerstein, et bientôt plus loin dans les villes du Rhin, où il trouva partout dévoûment et fidélité. Le roi son fils entra dans Mayence, rappela de Thuringe l'archevêque Ruthard, le rétablit sur le siége de la première église du Teutschland, convoqua une diète générale qui devait s'ouvrir à Mayence le jour de Noel, et se rendit ensuite en Bourgogne, sans aucun doute pour réduire aussi sous son autorité ce pays, qui se trouvait sur ses derrières.

Cependant l'empereur avait repris une nouvelle activité. Il forma encore une fois une armée, vraisemblablement composée en majeure partie des fils des villes; deux princes pourtant restèrent aussi fidèles à sa cause : le comte palatin Sigefrid, dont nous avons déjà parlé, et un comte Wilhelm. Lorsqu'il vit avec quel zèle beaucoup de princes teutschs se rendaient à la diète sur l'invitation de son fils, pour ne rien négliger il fit remonter le Rhin par les deux princes Sigefrid et Wilhelm, afin d'empêcher la diète, si cela était possible; car il n'était pas encore en état d'entrer lui-même en campagne avec l'armée. Mais le roi, promptement instruit de ce qui se passait, revint précipitamment sur ses pas, profita du zèle encore tout frais des princes teutschs, et les mena avec leurs troupes au-devant des deux comtes. Les comtes rencontrèrent l'armée royale dans la forêt de San. Trop faibles pour combattre, ils firent aussitôt volte-face et battirent en retraite. Le roi les poursuivit jusqu'à Coblentz, où ils passèrent la Moselle. Lorsqu'il arriva au bord de ce fleuve, il vit son père sur l'autre rive, et le père vit son fils. Aussitôt l'empereur envoya des messages de paix à cet ennemi, pour lequel il sentait toujours de l'affection dans son cœur. Le fils, éclairé par sa propre finesse ou par ses pieux amis, sentit aussitôt quel avantage on pouvait tirer d'un tel aveu de faiblesse pour terminer promptement la lutte. Il se rendit donc sur l'autre rive, et s'approcha de son père. Celui-ci, son fils devant ses yeux, ne put se contenir, dans l'excès de ses sentiments paternels et de son malheur; il tomba aux pieds de son fils, et le supplia, les mains jointes, au nom même de son salut éternel, de ne pas se rendre si coupable envers Dieu et la nature, et de cesser une si odieuse persécution contre son propre père. Le fils, dominé peut-être par le dernier reste d'une sensibilité vraiment humaine, ou bien, en héros complet de mensonge et de fausseté, capable de maîtriser ses expressions et son visage même dans un moment aussi affreux, releva vivement son père, se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, pleura, gémit, supplia, avoua, se repentit, promit et assura, sur cette vérité et cette fidélité avec lesquelles Dieu a ordonné aux enfants d'honorer

leurs parents, que tout ce qu'il désirait était de voir son père se réconcilier avec le saint-siége. L'empereur déclara que c'était aussi son désir; que le roi lui-même et les princes de l'empire eussent à décider à quelles conditions cette réconciliation devait et pouvait se faire. Le fils proposa que son père l'accompagnât à la prochaine diète à Mayence; il s'engagea à donner des garanties pour son entière sûreté pour venir et partir; mais il prétendit qu'il vaudrait mieux que l'empereur montrât de la confiance et ne vînt pas avec une armée, mais qu'il se contentât, comme il était prêt à le faire lui-même, d'une faible escorte militaire, non pour sa défense, mais pour sa dignité. L'empereur Heinrich, ravi d'avoir retrouvé son fils perdu, et tournant encore une fois un œil serein vers les jours de sa vieillesse, accepta toutes ces propositions avec la sainte confiance d'un père, renvoya son armée, et, accompagné d'environ trois cents cavaliers, suivit le roi son fils en remontant le Rhin.

En route, quelques-uns des amis de l'empereur ressentirent des inquiétudes. Malgré eux peut-être, ce voyage leur semblait plutôt une marche vers l'échafaud qu'une marche vers le trône. Ils avertirent l'empereur; mais il ne put croire à une si noire trahison, et y eût-il cru, il lui eût été impossible d'y échapper soit les armes à la main, soit par une fuite secrète; car il était de tous côtés entouré des guerriers de son fils. Dans cette incertitude, il fit demander une conférence avec son fils. Le roi Heinrich vint, et se montra si dégagé et si ouvert, et réitéra si naïvement et si franchement ses promesses et ses serments, que l'empereur repoussa loin de lui toute méfiance. Tous deux, le père et le fils, se rendirent près de là, à Bingen, pour y passer la nuit, le 21 décembre; et ils passèrent ensemble la soirée dans la conversation la plus intime, pleins d'affection réciproque, pleins de tendresse et d'amitié. Mais le lendemain matin, au moment où l'empereur pensait à se mettre en route pour Mayence avec son fils, celui-ci se présenta à lui, en se plaignant de ce qu'ils ne pouvaient entrer ensemble à Mayence; que l'archevêque Ruthard se refusait à recevoir l'empereur dans la ville, parce qu'il était frappé d'excommunication, et de ce que, de plus, il y avait dans la ville tant de princes bavarois et souabes exaspérés, que lui, le roi, n'osait pas y faire entrer l'empereur. Il le priait donc de se rendre dans le château de Beckelheim, pour y célébrer tranquillement et en paix, dans la société de toutes les personnes dont il voudrait s'entourer, la fête de la naissance de Jésus-Christ; pendant ce temps il se rendrait lui-même à Mayence, et travaillerait de toutes ses forces à leurs intérêts communs. L'empereur sentit son cœur comme frappé d'un glaive. « Mon fils, dit-il, Dieu soit témoin entre toi et moi. » Heinrich le fils répéta pour la troisième fois ses protestations, et il ne restait pas de choix au père. Lorsque l'empereur entra dans le château de Beckelheim, la porte fut fermée derrière lui si précipitamment, que trois seulement de ses compagnons purent rester avec lui, et en même temps des gardes furent placés partout pour tenir le prisonnier sous une surveillance sévère, et pour cela on choisit des hommes mal disposés pour lui. Et là-dessus le jeune roi, comme si cette perfidie envers son père eût été pour lui honorable et glorieuse, continua, satisfait de lui-même, sa route vers Mayence; et de Mayence il envoya, la veille de Noël, à Beckelheim, l'évêque Gebehard, ci-devant évêque de Hirschau, que lui, le roi, avait placé sur le siége épiscopal de Spire: ce prélat était chargé d'empêcher toute tentative qui pourrait être faite pour délivrer son père.

La fête solennelle de la naissance du Sauveur du monde ne fut dignement célébrée ni par le père ni par le fils. L'empereur, isolé et abandonné, privé de toutes les commodités auxquelles il était habitué, dépourvu même des choses de la plus urgente nécessité, exposé aux insultes et aux plaisanteries de ses insolents gardiens, tourmenté, agité par le souvenir des maux qu'il avait soufferts, par la crainte que lui inspiraient les projets de son fils égaré ou méchant et de ses autres ennemis acharnés, et de plus privé de toute conversation amicale, et même sans les consolations de la religion en ces jours solennels, l'empereur passa la fête dans le plus grand découragement, dans l'abattement, dans la tristesse, dans la désolation et dans les larmes. Le roi son fils, au contraire, célébra la fête au sein de la joie et des plaisirs. Il y avait à Mayence, et certainement avec un grand cortége, des princes du Teutschland, au nombre de cinquante-deux, et de plus deux légats du pape. Devant ces princes, le jeune roi raconta, avec la satisfaction de l'amour-propre, par quel adroit strata-

gème il avait mis à exécution leurs sages projets, comment il avait habilement déçu et trompé son père jusqu'à ce qu'il l'eût désarmé et enfermé sous bonne garde dans le château de Beckelheim, de sorte qu'il se trouvait à leur libre disposition. Et l'assemblée, poussant des cris de joie, combla d'éloges et de félicitations ce pieux fils pour une œuvre si pieuse; et les légats du pape, dans l'enthousiasme que leur inspirait une telle victoire, ne purent résister au plaisir de lancer encore une fois l'excommunication contre l'ennemi vaincu, pour l'écraser sans retour.

Mais il semble que cette joie fut bientôt troublée jusqu'à un certain point. Le bruit de l'emprisonnement de l'empereur par son propre fils se répandit rapidement dans Mayence et dans le pays, et souleva partout le mécontentement et le dégoût. Car les classes inférieures de la société, les bourgeois, les hommes de service, les serfs, mesuraient les choses sur une autre mesure que les princes et les seigneurs, que les évêques et les abbés; et ce que les hommes des palais appelaient un pieux service rendu à la cause de Dieu et de l'Église, les habitants des chaumières l'appelaient ignominie, bassesse, dépravation. Manifestement les bourgeois de Mayence ne furent tenus en repos que par la présence des princes et de leur cortége armé; mais dans la campagne commença un mouvement qui présentait des symptômes dangereux. Il était à craindre que ce mouvement ne s'étendît, et qu'on ne rappelât aux masses qu'elles avaient aussi des bras et que les massues ne leur manquaient point. L'évêque Gebehard de Spire fut donc, sans aucun doute, d'autant mieux accueilli à Mayence, lorsqu'il vint dans cette ville, le 27 décembre, avec une commission de l'empereur prisonnier, et qu'il donna des nouvelles de l'infortuné. L'empereur, en effet, ignorant le mouvement qui agitait le peuple, et pénétré de la triste conviction qu'il ne lui restait plus que lui-même, ne voyant pas d'issue, accablé de chagrin, d'inquiétude et de crainte, n'avait pas de désir plus vif que de se voir délivré de sa prison, à quelque prix que ce fût, parce qu'il sentait qu'en peu de temps il s'y éteindrait. Il avait donc engagé l'évêque à faire le voyage de Mayence pour demander formellement à son fils et aux princes assemblés ce qu'enfin ils exigeaient de lui, et leur transmettre en même temps sa déclaration qu'il était prêt à tout, et qu'en fait de biens il ne désirait garder que ce qui lui serait nécessaire pour soutenir son existence. Ce message arriva fort à propos au roi et aux princes, et dut leur être d'autant plus agréable que tout ce que l'évêque leur raconta du chagrin, des larmes et de l'abattement de l'empereur, leur donna la certitude qu'ils n'avaient plus rien à craindre de lui, et qu'il ne s'agissait plus que de le dégrader aux yeux de ses partisans, afin qu'ils renonçassent à lui comme il y avait renoncé lui-même. Ils envoyèrent donc aussitôt un député à Beckelheim (1) : si l'empereur voulait avoir la vie assurée, il devait livrer tous les insignes de la dignité impériale, la couronne, le sceptre, la croix, la lance, le glaive. Ces signes d'honneur de l'empereur se trouvaient dans le château de Hammerstein. Heinrich donna aussitôt l'ordre de les livrer. Mais comme il craignait que la garnison de la forteresse ne refusât d'obéir à cet ordre, il ajouta que sa vie dépendait de cette remise; et deux hommes, l'un, le comte Werinher, dévoué au roi, l'autre, Wolkmar, fidèle conseiller de l'empereur, furent envoyés par le roi à Hammerstein, le dernier pour affirmer la vérité de l'ordre et opérer la remise, le premier pour prendre livraison.

Mais à Mayence on craignait que la remise même de ces insignes ne servît à rien. Pour tranquilliser les esprits, il sembla nécessaire que l'empereur parût publiquement devant les princes de l'empire assemblés, prononçât devant eux sa renonciation à l'empire et à la couronne, et qu'il y ajoutât la déclaration que tout cela se faisait de sa propre volonté, parce qu'il se reconnaissait indigne du trône. L'empereur, avide d'air et de lumière, paraît avoir fait même cette promesse. Son fils toutefois et les autres ennemis de l'empereur n'osèrent point le faire venir à Mayence, parce qu'ils craignaient que la ville ne se soulevât à la vue de l'empereur. L'assemblée des princes, et le roi Heinrich à sa tête, prit la résolution de se rendre dans le voisinage, à Ingelheim, afin que les murs de ce palais du restaurateur de la dignité impériale en Occident dérobassent leurs œuvres aux yeux du monde, qui n'y songeait qu'avec dégoût. Ils s'y rendirent, jouant les amis de l'empereur en prétextant d'aller au-devant de ce prince pour l'escorter avec honneur dans la ville; et Heinrich l'empereur, qui avait quitté Beckelheim avec l'espérance d'être conduit à

Mayence et d'y être entendu, fut également conduit à Ingelheim sous une forte escorte de gens armés. Là, le 30 décembre, le vieil empereur comparut devant son fils, devant l'assemblée des grands princes, et devant les légats du pape; il comparut tout seul, sans nul appui, sans entendre une seule parole d'intérêt. Quant à ce qui se dit et se fit dans cette scène odieuse, cela est incertain dans les détails, et il est heureux pour les sentiments d'humanité que ces actes restent ensevelis dans les ténèbres. Mais ce qui est certain, c'est que l'empereur Heinrich IV fut en butte aux traitements les plus cruels, aux plus violents outrages, et que son fils Heinrich V ne donna pas le moindre signe d'émotion à la vue de cette humiliation de son père, bien que plusieurs des ennemis de ce prince présents à l'assemblée ne pussent retenir leurs larmes à l'aspect de cette grandeur déchue. Ce qui est certain, c'est qu'on reprocha à l'empereur tous les malheureux événements accomplis depuis un demi-siècle, comme s'il en était seul coupable, de sorte que toute sa vie semblait n'être qu'un seul crime; et s'il essayait d'élever la voix pour se défendre, on lui imposait le plus profond silence. Ce qui est certain, c'est qu'on exigea de l'empereur qu'il renonçât sans retour et sans condition à l'empire et à toutes ses dignités, s'il désirait conserver la vie; et lorsque, sur cette insinuation, il déclara qu'il y renonçait et qu'il voulait seulement savoir si, après avoir consommé cet abandon, sa vie serait réellement en sûreté, le légat du pape répondit: nullement, s'il ne reconnaissait publiquement qu'il s'était injustement élevé contre Hildebrand, qu'il avait injustement opposé à celui-ci Wibert, et que jusqu'à ce jour il s'était livré à une persécution injuste contre le siége apostolique et contre l'Église tout entière. Ce qui enfin est certain, c'est qu'au moment où, sous le poids de la plus vive douleur, l'empereur se jeta à genoux, et, dans les termes les plus solennels, invoquant Dieu et la justice éternelle, demanda en suppliant qu'on lui assignât un temps et un lieu où il pût montrer à tous les princes jusqu'à quel point il était innocent, et jusqu'à quel point il se reconnaissait coupable, pour se soumettre, conformément à leur décision, à une pénitence et à une satisfaction, et qu'en même temps il offrit de donner en otage ceux que l'on choisirait parmi les princes de l'empire qui lui étaient fidèles, il reçut du légat cette sèche réponse: que tout devait être décidé immédiatement, ou qu'il ne lui resterait plus, à lui empereur, aucun espoir de salut; que l'excommunication aussi devait être maintenue; et que dans le cas même où lui, l'empereur, avouerait tout et se prêterait à tout, lui le légat ne pourrait encore l'absoudre; que, bien plus, l'empereur devait se rendre à Rome, et obtenir lui-même l'absolution sur les degrés du siége apostolique. Sur cette réponse, Heinrich déclara, fatigué et indifférent, comme on le lui avait prescrit, qu'il renonçait à l'empire, à toutes les dignités et à tous les honneurs de la royauté, et qu'il ne faisait pas cette renonciation par contrainte, mais de sa propre et libre volonté, parce qu'il sentait que ses faibles mains étaient incapables de tenir plus longtemps le gouvernail.

Après donc que cette déclaration volontaire ont été extorquée à l'empereur, il fut emmené comme un homme vulgaire et tenu en prison à Ingelheim, afin de pouvoir, comme il avait également été contraint à le promettre, s'occuper du salut de son âme; quant au roi Heinrich et aux princes qui étaient venus avec lui, ils retournèrent à Mayence, sinon le cœur content, du moins avec un appareil solennel, comme s'ils avaient obtenu quelque chose de grand et de bon. Et dans cette ville les princes assemblés reconnurent encore une fois le roi Heinrich V; les légats pontificaux le confirmèrent par l'imposition des mains, et, le 5 janvier 1106, l'archevêque Ruthard lui remit les insignes de la dignité impériale, que dans l'intervalle on avait fait apporter de Hammerstein, avec le vœu menaçant exprimé à haute voix: « qu'il eût à subir le même sort que son père, s'il ne se montrait pas juste administrateur de l'empire et défenseur de l'Église de Dieu. » Sans aucun doute l'archevêque, par cette menace, espérait jeter sans retour le jeune roi dans les bras de l'Église, qui avait précipité son père du trône pour l'y élever lui-même; mais il ne réfléchit pas qu'un homme qui était resté impassible devant l'infamie d'Ingelheim pouvait être aigri par de telles paroles et éclairé sur sa position à venir, mais que certainement il ne pouvait être intimidé ni déterminé à remettre entre les mains des prêtres la dignité royale, pour l'acquisition de laquelle il s'était livré aux actes les plus odieux que la terre connût, à la trahison et à la violence contre son

propre père. Du reste, l'assemblée de Mayence arrêta qu'une grande députation où tous les peuples du Teutschland seraient comme représentés serait envoyée à Rome, pour porter à l'entière connaissance du saint-siége la manière dont enfin on était parvenu à mettre en lieu de sûreté son vieil ennemi désormais sans appui; pour délibérer et conclure tout ce qui pourrait être conclu pour le présent et pour l'avenir; pour engager aussi le pape Pascal à visiter une fois en personne le Teutschland, à y célébrer le triomphe du siége apostolique, et y régler lui-même les affaires de l'Église. Les membres de cette députation, auxquels on adjoignit quelques laïques éminents du côté du roi, étaient les évêques Bruno de Trèves, Heinrich de Magdebourg, Otto de Bamberg, Eberhard d'Eichstadt, Gebehard de Constance, et Wido de Coire. Et afin que cette assemblée de Mayence finit dans le même esprit qu'elle avait commencé, on prit, dans un zèle saint pour le commandement de Dieu, la résolution que, de même que le corps de l'hérétique anti-pape Wibert avait été, par ordre de l'Église romaine, arraché au tombeau où il avait été déposé cinq ans auparavant, de même, dans le Teutschland, pour effrayer tous les schismatiques, les corps de tous les faux évêques seraient tirés de la sépulture qu'on leur avait donnée dans les églises, et que tous ceux qui avaient reçu les ordres de ces évêques seraient interdits de toute fonction ecclésiastique. Puis l'assemblée se sépara, dans la ferme conviction, à ce qu'il semble, que l'unité de l'Église était désormais solidement rétablie, et que pour l'avenir tout prétexte de querelle entre l'Église et l'Empire était détruit.

Mais ce que les princes ecclésiastiques et laïques qui s'étaient assemblés à Mayence ne connaissaient point, ou ce dont ils ne tenaient point de compte, le sentiment de la vérité et du droit, vivait partout dans les classes inférieures, et n'était pas non plus étranger à plus d'un prince laïque ou ecclésiastique. Les troubles étaient sur divers points devenus si inquiétants, que le roi crut nécessaire de se mettre en route avec des troupes pour les étouffer. Il remonta le Rhin de ville en ville, et amena les habitants, tantôt par la douceur, tantôt par la force, à reconnaître sa souveraineté. C'est ainsi qu'il arriva à Rufach en Alsace. Là, sa suite se conduisit avec insolence. Cela blessa les habitants; ils se mirent sous les armes. Heinrich accourut, non pour châtier les auteurs du désordre, mais pour exciter les siens à tirer une plus forte vengeance des récalcitrants. Par là il mit les habitants de cet endroit populeux dans une si grande colère, que tous affluèrent, les femmes avec les hommes, les valets avec les maîtres, le faible avec le fort, et ils attaquèrent les coupables avec une fureur irrésistible. Le roi fut mis en fuite avec ses guerriers, et il se sauva avec tant de précipitation, que les insignes de la dignité royale restèrent aux mains des vainqueurs, de la populace de Rufach.

Cette honte qui frappa le jeune roi sitôt après qu'il eut obtenu une grandeur si vivement désirée lui pesa probablement fortement sur le cœur. Elle pouvait toutefois être effacée; mais très-vraisemblablement elle eut un résultat d'une grande importance, un résultat qui mit de nouveau en question tout ce que le roi avait regardé comme décidé. Son père en effet, l'empereur Heinrich IV, avait été tiré de prison et mis en liberté. Sans doute on ne sait pas comment cette délivrance fut opérée, mais il est presque hors de doute que de fidèles partisans de l'empereur profitèrent de l'impression produite par l'événement de Rufach pour tirer de force ou par ruse le captif d'Ingelheim. Ils le mirent sur un bateau qu'ils tenaient prêt, et descendirent vivement le Rhin vers Cologne (5). Lorsque les bourgeois de cette ville virent en fugitif l'empereur, vers lequel ils avaient toujours tourné leurs regards avec amour et espérance, lorsqu'ils apprirent de sa propre bouche ce qu'il avait supporté et souffert, ils furent touchés d'une profonde compassion, et la résolution de faire pour lui tout ce qui serait possible fut aussitôt ferme dans tous les cœurs. Mais lui, Heinrich, sans aucun doute pour donner lieu à un plus grand mouvement, se rendit aussitôt à Liége. L'église de Liége, l'évêque Otbert avec tout le clergé, étaient depuis longtemps en mauvaise relation avec le siége apostolique, parce qu'ils ne voulaient point adopter les principes émis par Grégoire VII, et parce que par là même on les considérait comme attachés à l'empereur. Cette église était même frappée de l'excommunication apostolique, et tous les ecclésiastiques, l'évêque à leur tête, avaient été déclarés faux prêtres. Quant aux bourgeois, ils étaient,

comme ceux de toutes les villes, dévoués de cœur et d'âme à l'empereur, parce qu'ils voyaient en lui leur seul appui et leur seul soutien. Heinrich, l'empereur, fut donc reçu avec la plus grande solennité à Liége par le clergé et par les bourgeois, et tout fut employé pour le consoler des mauvais traitements qu'il avait subis. Alors il appela auprès de lui le duc Heinrich de Lotharingie et d'autres princes du pays. Le duc et les princes vinrent, et lorsqu'ils apprirent de sa propre bouche comment toutes choses étaient arrivées et se trouvaient, ils promirent, sous l'impression de la pitié et de la colère, de tenir loyalement à lui dans son malheur. L'empereur, donc, fortifié et encouragé par ces preuves d'intérêt général, adressa des lettres explicites aux rois des Français, des Anglais, des Danois et d'autres peuples, où il racontait l'histoire de ses souffrances, sans doute moins dans l'espoir d'obtenir de ces rois des secours contre son fils, que dans le but de mettre la vérité dans tout son jour aux yeux de ses contemporains et de la postérité : car, quoiqu'il crût que sa cause était la cause de tous les rois, et qu'il était du devoir des rois de faire disparaître de la terre tant de trahison et de méchanceté, il savait pourtant fort bien, sans aucun doute, que l'un était trop faible et l'autre trop éloigné pour pouvoir lui donner quelque assistance. Il écrivit aussi cette histoire de ses souffrances à son vieil ami, le vénérable abbé Hugo de Cluny, avec la prière de s'interposer comme médiateur entre le pape et lui : car il semble avoir été convaincu que le pape, s'il tenait compte de lui-même et de la cause de son siége, ne pouvait avoir rien de commun avec son fils, et il se déclarait prêt à faire tout ce que le pape demanderait, pourvu qu'on laissât intact son honneur, qu'il avait constamment identifié avec la dignité de son trône. Enfin il envoya au loin des lettres analogues aux villes pour se gagner les esprits, et expédia des agents dans les campagnes pour parler au bas peuple des infortunes de l'empereur. Et ces lettres et ces messages ne restèrent pas sans succès; bien plus, l'effet en fut vraisemblablement bien plus considérable que les documents de cette époque ne nous l'apprennent. De même que les villes de Lotharingie et du Rhin firent des armements pour se défendre en faveur de l'empereur, de même les villes de tout l'empire se mirent probablement en mesure de soutenir l'empereur si l'occasion s'en présentait. Et si même le peuple des campagnes ne pouvait encore être amené à la résolution et à l'action, du moins les sentiments humains s'éveillaient en lui de plus en plus, ainsi que des pensées qui devaient atteindre la grandeur des puissants, et des jugements sur les dominateurs qui occupaient les trônes de l'Église et des États. Peut-être aussi fut-ce par un effet des lettres et des messages de l'empereur que les ambassadeurs envoyés à Rome par l'assemblée de Mayence furent arrêtés en route. Ces seigneurs en effet, comme ils en étaient convenus, se réunirent presque tous vers la fin du mois de février à Trente, et y passèrent la nuit. Mais le lendemain matin, les bourgeois de cette ville, à la tête desquels était un jeune comte, Adelbert, se jetèrent sur eux, les dépouillèrent, et les mirent sous bonne garde en prison. Cela se faisait, dit Adelbert, par ordre de l'empereur, son maître. L'évêque Otto de Bamberg fut seul traité avec ménagement, parce que Adelbert possédait des fiefs dans son diocèse. L'évêque Gebehard de Constance toutefois s'échappa par des chemins détournés à travers les Alpes; quant aux autres, sans doute le duc Welf de Bavière leur procura aussi la liberté, et leur ouvrit, les armes à la main, la route d'Italie; mais ils étaient tellement intimidés, qu'ils n'osèrent pas continuer leur voyage.

Tous ces événements éveillèrent sans aucun doute, sous plus d'un rapport, des chagrins dans le cœur du roi Heinrich V, à mesure qu'ils vinrent à sa connaissance; et, de son côté, il ne négligea rien pour paralyser, aplanir, détourner les difficultés. Aussitôt après sa fuite de Rufach, il avait rassemblé des forces plus considérables, pour venger la honte que l'on avait infligée aux siens; et lorsque, sur ces entrefaites, il apprit que son père lui avait échappé, il dut s'irriter d'autant plus. Il commença donc des négociations, et promit aux habitants de Rufach de leur pardonner leur crime s'ils voulaient lui rendre les insignes de l'empire. Les malheureux acceptèrent cette offre, et remirent les insignes. Puis au moment où, désarmés, ils se félicitaient de l'issue pacifique de cette affaire, il se jeta sur eux, fit massacrer sans distinction tout ce qui tomba sous la main de ses guerriers furieux, et ensuite piller et incendier la ville. Et puis, après

une telle vengeance, il envoya aux princes de l'empire ses amis, aux hommes de l'assemblée de Mayence, un message pour les informer de ce qui était arrivé, et les invita à se réunir aussitôt autour de lui pour étouffer en toute hâte l'incendie dans son commencement. « Il voulait, ajoutait-il ironiquement, célébrer les fêtes de Pâques à Liége avec son père. » Cependant il descendit le Rhin jusqu'à Cologne. Sans aucun doute il pensait réunir dans cette ville ses partisans, et sans doute aussi contraindre au repos les bourgeois, comme ceux des autres villes du Rhin. Mais l'empereur son père avait repris vers ce temps toute sa résolution, et opposait une grande prudence à la méprisante arrogance de son fils. Dès qu'il apprit que son fils avait annoncé aux princes qu'il voulait célébrer les fêtes de Pâques à Liége, il lui envoya un message conçu dans les mêmes termes de confiance qu'il avait employés précédemment à son égard. « Pourquoi, mon très-cher fils, écouter plutôt ceux qui t'engagent à persécuter ton père, que le commandement de Dieu, qui dit : Tu dois honorer ton père? Ils te trompent; ils veulent te perdre, et me perdre aussi. Si, comme mes ennemis le prétendent, Dieu m'a repoussé de l'empire à cause de mes péchés, il ne te convient pourtant pas de prêter la main à mon renversement, et de m'arracher l'empire que je t'ai préparé. Pourtant un autre est, plutôt que toi, l'auteur de mes infortunes; car tu étais dans les mains des séducteurs, et ils n'étaient pas dans les tiennes. Mais pourquoi veux-tu tenir précisément à Liége ta cour pour les fêtes de Pâques? Assurément je voudrais aussi volontiers passer en paix ces fêtes avec toi; mais je me crains. Je ne puis me défendre de craindre ceux qui se repentent de m'avoir laissé naguère la vie, lorsque ma vie et ma mort étaient en leurs mains; j'ai peur de tout, surtout dans une grande foule, où la sûreté contre tout danger devient d'autant plus difficile, que l'occasion du crime se présente plus souvent. Aussi me suis-je retiré du milieu de ceux qui me haïssent, et je me suis retiré jusqu'aux limites de ton empire, pour être en sûreté dans cette retraite, ou, dans le cas où ma destinée m'y forcerait à réclamer l'humanité des étrangers, pour pouvoir d'autant plus vite m'échapper de tes États. Je t'en prie donc, tiens, par considération pour ton père, ta cour de Pâques dans un autre endroit, et permets-moi de rester au moins comme hôte, puisqu'il ne m'est pas donné de le faire comme empereur, dans la demeure de celui qui m'a reçu par humanité. Si tu te rends à cette prière, je t'en aurai de la reconnaissance; si tu me la refuses, j'aime mieux devenir esclave dans un pays étranger que de servir de risée dans des États qui m'ont jadis appartenu. » Ainsi parla le père au fils; et il arriva ce que l'on pouvait prévoir d'avance : le fils ferma l'oreille aux paroles de son père. Il crut ne trouver dans ces paroles qu'une preuve de la grande perplexité où se trouvait le vieillard; et en conséquence, aussitôt après le dimanche des Rameaux, il se mit en route de Cologne vers Aix-la-Chapelle, pour ensuite passer la Meuse, en finir avec son père avant Pâques, et célébrer réellement cette fête à Liége, comme il l'avait annoncé. Mais, dans ces circonstances, l'empereur déclara à l'évêque de Liége et au duc Heinrich (il est difficile de dire si ce fut sérieusement ou pour les éprouver) qu'il était résolu à se retirer plus loin et à se cacher dans les forêts, pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis, et pour qu'eux-mêmes ne fussent exposés à aucun danger par attachement pour lui. A cette déclaration, les deux princes se répandirent en expressions de colère et de zèle, et s'opposèrent à l'exécution d'une résolution de cette nature. « L'empire lui était enlevé, mais la fidélité de ses amis lui restait. Ils ne demandaient pas mieux que de vivre en paix; mais, si la querelle devait se vider par les armes, ils n'hésiteraient pas non plus à opposer la force à la force (6). » Alors l'empereur resta, et s'entendit avec le duc Heinrich sur les mesures de défense.

Tous les ponts sur la Meuse furent coupés; un seul, près de Wegesar (7), resta intact. Pour le garder, le duc y porta son fils avec un petit nombre de braves cavaliers, et tout le reste des troupes dut, un peu plus loin, prendre position des deux côtés de la route, de telle sorte que l'élévation de la rive et d'autres avantages les empêchaient d'être vues de l'ennemi. Le jeudi saint, l'armée royale arriva d'Aix-la-Chapelle et s'avança jusqu'au pont. Lorsque les premières bandes virent le fils du duc Heinrich, elles firent halte pour attendre les autres. Le roi lui-même était encore à Aix-la-Chapelle. Cependant les habiles cavaliers lotharingiens, de l'autre côté du pont, firent

aux yeux des royaux toute sorte de mouvements hardis, et leur jeune chef provoqua les royaux à passer sur l'autre bord, mais en nombre égal, comme pour un combat honorable. Les royaux, à la vue de cette petite masse et de leur grand nombre, acceptèrent le défi. Pendant ce vif engagement, d'autres royaux suivirent leurs amis, puis d'autres encore, enfin tous ceux qui se trouvaient sur la rive droite du fleuve. Alors les Lotharingiens se retirèrent; l'ennemi les suivit; bientôt la fuite et la poursuite. Mais tout à coup les impériaux sortirent de leur embuscade, et se précipitèrent des deux côtés sur les royaux, dont ils firent un effroyable carnage. Les royaux, horriblement détrompés, prirent aussitôt la fuite dans le plus grand désordre; mais un petit nombre seulement put se sauver en repassant le pont; beaucoup, dans leur désespoir, se jetèrent dans le fleuve et trouvèrent la mort dans les flots. Bientôt, devant et sur le pont, l'encombrement fut si grand, que les hommes se poussaient les uns les autres dans le fleuve, pour sauver leur propre vie, jusqu'à ce qu'enfin le pont s'écroula sous le poids, écrasant chevaux et hommes, les entraînant sous ses ruines dans les eaux, et ôtant tout espoir de salut à tous ceux qui se trouvaient encore sur l'autre rive.

Le roi Heinrich retourna aussitôt en toute hâte à Cologne, soit qu'il redoutât une attaque, soit qu'il fût entraîné par les débris de son armée découragée. Mais la nouvelle de sa défaite était arrivée avant lui à Cologne; aussi les bourgeois de cette ville fermèrent leurs portes au roi, méprisèrent ses menaces, et le repoussèrent avec mépris de leurs murs. Il se rendit à Bonn et y passa le jour de Pâques, sans aucun doute en des sentiments tout autres que ceux dans lesquels il avait espéré célébrer cette fête à Liége. Il ne s'arrêta pas longtemps; la crainte s'était invinciblement emparée de lui et des siens. Ce ne fut qu'à Mayence qu'il se permit quelque repos, parce qu'il espérait y trouver quelque sûreté.

Le vieil empereur se réjouit vivement de ce brillant éclat qui se répandait encore une fois sur sa vie, au moment où il s'était cru déjà réduit à la terminer dans les ténèbres et la tristesse. La fête de la Résurrection, qui approchait, reçut comme une double et haute importance, et il la célébra à Liége avec les vainqueurs des bords de la Meuse dans la dévotion et la joie. Puis il se rendit à Cologne, où, pour la première fois après sa captivité, il avait trouvé de l'intérêt et des consolations, et il fut salué avec enthousiasme par les fidèles bourgeois. L'archevêque s'enfuit de la ville ou en fut chassé, et les bourgeois lui jurèrent solennellement de garder leur ville pour lui. Ensuite l'empereur leur traça un plan pour la fortifier; ils suivirent ses ordres avec un zèle intelligent, et Cologne fut mis sur un pied respectable de défense. Et afin que les forces des bourgeois de Cologne ne fussent pas au-dessous de leur bonne volonté, on plaça dans la ville une garnison de guerriers vaillants, disciplinés et exercés, qui devaient leur servir tout à la fois de modèles et d'instructeurs. Le duc Heinrich envoya ses guerriers à leur secours; et les bourgeois de Cologne se cotisèrent, n'ayant pas de fiefs à donner comme les princes et les seigneurs, afin de payer leurs services. De là ces guerriers reçurent le nom de *Gelduner*. Et de même que Cologne, d'autres villes encore qui semblaient exposées à une attaque furent mises en état de défense par des ouvrages de fortification et des garnisons. Mais on publia aussi une rigoureuse ordonnance impériale qui obligeait tout homme à se tenir prêt à défendre contre un ennemi menaçant, la patrie, la liberté et la vie.

De l'autre côté, le roi Heinrich ne fut pas non plus inactif dans sa honte et dans sa colère. Il annonça aux princes, avec des plaintes amères et d'humbles flatteries, ce qui était arrivé. « Sa honte était leur honte. Ils l'avaient élevé; d'autres cherchaient à le renverser. Leur décision était tournée en dérision. Si la tête d'un seul, à savoir, celle du plus grand, tombait, cela avait peu d'importance; mais si les princes étaient foulés aux pieds, l'empire devait nécessairement s'écrouler. » C'est en ces termes qu'il les convoqua près de lui à Worms pour la Pentecôte. Ils vinrent; car à leurs yeux aussi le grand intérêt que trouvait l'empereur semblait dangereux. Dans leur assemblée, le roi déclara déchu le duc Heinrich de Lotharingie, et il reçut d'eux la promesse avec serment qu'ils se réuniraient pour une expédition contre les récalcitrants. Wurtzbourg fut désigné comme le rendez-vous général de l'armée, sans doute parce que l'on regardait comme perdus les pays sur la rive gauche du Rhin, et qu'en conséquence on croyait devoir se tenir loin de ce fleuve. Et alors, de ce côté également, la vie déploya toute

son activité, et l'on agit en tous sens par parole et par action.

Mais le 1er juillet, le roi passa le Rhin avec une armée de vingt mille hommes, et dirigea sa première entreprise contre Cologne; car il pensait que si cette tête des villes rebelles tombait une fois, les membres ne feraient plus de résistance; d'ailleurs il avait contre Cologne un ressentiment tout particulier, parce que cette ville avait osé lui fermer ses portes et le repousser. Mais la première attaque par laquelle il espérait emporter la ville fut vaillamment repoussée, et il essuya une perte considérable. Son armée n'était pas disposée à une seconde attaque; il se vit donc dans la nécessité de faire le siége de Cologne. Mais ce siége ne réussit pas non plus; dans les rencontres de détail, les bourgeois de Cologne et leurs compagnons d'armes, les Gelduner, déployèrent tant de valeur et d'habileté, tant d'adresse et de talent, que l'issue était toujours ou habituellement défavorable à l'armée royale. Cependant on fit encore des tentatives pour arranger l'affaire, moins avec l'intention de faire des concessions, que dans l'espoir de tenir de part et d'autre les esprits en haleine et de les animer d'un nouveau ressentiment. L'empereur fit remettre à son fils une notification officielle, adressée aux évêques, aux ducs, aux markgrafs, aux comtes et à tous les autres princes de l'empire, dans laquelle il déclarait encore une fois hautement qu'il avait été dépouillé de la manière la plus impie, par son fils, de son honneur et de son empire; il sommait de la manière la plus pressante tous ces princes d'empêcher son fils de le persécuter plus longtemps, lui et ses fidèles; enfin il invoquait le pape et le siége de Rome. A cette notification, le roi Heinrich, avec l'assentiment de ses princes, répondit dans les termes les plus amers; tout le mal qui, depuis quarante ans, avait frappé l'Église et l'Empire, était rejeté sur l'empereur; sa notification était attribuée à la vieille et toujours active perfidie avec laquelle il cherchait à remettre en doute ce qui était déjà décidé, et à susciter de nouveaux troubles (8). Mais ces accusations n'avançaient pas le siége de Cologne; bien plus, l'armée royale, devant cette place, tombait, par les chaleurs de l'été, dans un embarras de plus en plus grand: car les dispositions des habitants des campagnes environnantes étaient hostiles, et les vivres, que l'on devait amener par eau sur le Rhin, étaient enlevés par les bourgeois des villes le long de ce fleuve. Au bout de quelques semaines, les assiégeants semblèrent être les assiégés; de tous côtés accouraient des hommes belliqueux pour les anéantir tout à fait; et peut-être eussent-ils été anéantis en effet, si l'empereur ne s'était opposé à une attaque générale, dans l'espoir d'atteindre le but sans effusion de sang. Enfin le roi se décida à tirer l'armée du danger où elle se trouvait; il leva le siége, vraisemblablement pour continuer sa route le long du Rhin jusqu'à ce qu'il pût passer ce fleuve en toute sûreté. Mais, dans ce moment, l'état des choses changea tout d'un coup d'une manière inattendue: en effet, l'empereur Heinrich IV était mort à Liége. Après des vicissitudes inexprimables, entouré d'hommes qui lui restaient fidèles, et dans l'espérance la plus certaine que sa fortune prendrait une meilleure tournure, il avait enfin eu le bonheur de sortir de cette vie par une mort subite, le 7 août de cette année. Il était âgé de cinquante-six ans, et avait porté cinquante ans le titre de roi des Teutschs.

## CHAPITRE II.

RELATIONS DE L'EMPIRE ET POSITION DE HEINRICH V. — RENOUVELLEMENT DE LA QUERELLE ENTRE LE POUVOIR SPIRITUEL ET LE POUVOIR TEMPOREL. — EXPÉDITIONS DE HEINRICH V EN HONGRIE, EN POLOGNE ET EN BOHÊME.

De l'an 1106 à l'an 1110.

La mort de l'empereur Heinrich IV fit une profonde et puissante impression sur le monde, sur les amis comme sur les ennemis de ce prince, mais en un sens tout différent.

A Liége les cris de douleur furent immenses aux funérailles, et les gémissements furent universels. Alors seulement on vit d'une manière manifeste ce que Heinrich avait été pour les pauvres gens, pour les veuves et les orphelins, pour les bourgeois des villes et pour les habitants des campagnes. Pendant qu'avec une pieuse fidélité l'évêque Otbert veillait aux funérailles solennelles dignes d'un tel mort, tous ces pauvres gens affluèrent de la ville et des campagnes, se prosternèrent à côté du ca-

davre, pleurèrent, prièrent, couvrirent de baisers ces mains froides maintenant, mais autrefois si libérales, et déplorèrent le sort de leur souverain et leur propre malheur. Alors même que les cérémonies de la sépulture furent terminées dans l'église de Saint-Lambert, ils ne se retirèrent point; le jour et la nuit on trouvait auprès de la tombe impériale des hommes qui ne cessaient de prier et de pleurer. Et la même douleur qui éclatait à Liége si haut et d'une manière si déchirante se répandit probablement dans toutes les villes et dans tous les cantons de la grande patrie.

Il en était autrement dans le camp du roi Heinrich V, et chez le plus grand nombre des vassaux ecclésiastiques et laïques. Dans ce camp, on n'osa point ajouter foi au premier bruit de la mort de l'empereur; mais bientôt arrivèrent Erkenbald, le fidèle camérier de l'empereur, et Burchard, évêque de Munster, qui avait été tenu en prison par l'empereur (1), et ils apportèrent au fils, comme un saint testament, les derniers insignes et les dernières paroles du père. Les insignes étaient l'épée et l'anneau de l'empereur; les paroles exprimaient la prière du mourant: « que le roi voulût bien du moins ne pas persécuter les hommes qui lui étaient restés fidèles jusqu'à la fin, à lui, empereur; qu'il voulût bien aussi lui assurer à lui, son père, un dernier asile dans la cathédrale de Spire, à côté des restes de ses parents. » De ce moment s'évanouirent tous les doutes sur la vérité de cette bonne nouvelle. Aussitôt s'élevèrent d'immenses cris de joie, causés par un événement aussi heureux qu'inattendu. Car, maintenant qu'il n'était plus, cet homme odieux, ses ennemis les plus acharnés eux-mêmes n'hésitaient plus à reconnaître qu'en ce siècle il n'avait pas eu d'égal pour la beauté de la forme, pour l'élégance, l'intelligence, la vigueur, l'audace, l'adresse. Aussi sentit-on généralement peut-être qu'on ne l'eût vaincu ni par l'épée ni par les artifices de la ruse, si le malheur n'eût brisé son âme, et s'il n'eût succombé lui-même à ses douleurs indicibles. D'autant plus bruyants furent les cris de joie dans le camp royal. Et Heinrich V eut sinon la douleur, du moins la honte, d'être forcé à prendre part à la joie que causait la mort de son père; car, dans les premiers transports de cette joie, ses partisans lui présentèrent leurs félicitations, et il dut recevoir ces félicitations ou y répondre, comme s'il eût remporté une glorieuse victoire sur un dangereux ennemi de la patrie.

Tel fut l'effet produit par l'arrivée du camérier Erkenbald et de l'évêque Burchard. Quant à la mission que ces deux hommes avaient reçue de l'empereur mourant, elle embarrassa, à ce qu'il semble, Heinrich V. Il reçut, comme lui appartenant, l'anneau et l'épée de son père; mais il ne pouvait accorder la prière de celui-ci, sans l'assentiment de ceux entre les mains desquels il se trouvait lui-même. D'ailleurs il n'était disposé à accorder que la sépulture du corps, et nullement des ménagements pour les partisans de son père, qui l'avaient mis dans un si grand danger. Il assembla donc ses princes. Ceux-ci décidèrent: « que le roi tomberait sous l'excommunication de l'Église, s'il souffrait que le corps de son père reposât en terre sainte; que, bien plus, l'évêque de Liége et les autres évêques qui l'avaient assisté seraient tenus, si du reste ils désiraient rentrer dans la communion de l'Église, de déterrer le cadavre et de le garder dans un lieu non consacré, où le cadavre resterait jusqu'à ce que le roi eût obtenu du siége apostolique l'absolution de son père (2). » Le noble et fidèle évêque Otbert se soumit à cette sentence, parce que, dévoré de soucis et d'inquiétudes, il n'était pas assez fort pour résister, et parce que désormais aussi la résistance n'avait plus à ses yeux ni but ni résultat. Le cadavre fut secrètement porté dans une île de la Meuse, sans les cérémonies religieuses d'usage. Un moine de Jérusalem toutefois, arrivé par hasard, se soucia fort peu du sauvage emportement des passions; il se rendit dans l'île, et chanta jour et nuit des psaumes près du cercueil du défunt empereur. Et Heinrich V lui-même revint peu à peu, à ce qu'il semble, à quelque sentiment de honte; car, au bout de quelques semaines, il fit réellement porter à Spire, comme l'empereur l'avait désiré, le corps de son père dans un cercueil de pierre, accompagné de fidèles serviteurs de ce prince, sous la surveillance du camérier Erkenbald. Au commencement du mois de septembre, le funèbre cortége entra dans la noble ville que l'empereur avait tant aimée. Le clergé et le peuple de Spire allèrent à sa rencontre, et reçurent avec respect et en versant des larmes le corps d'un homme dont ils avaient vu si souvent les souffrances et la résolution; ils le

portèrent avec des cérémonies religieuses et une pieuse émotion dans l'église de Notre-Dame, que le défunt empereur lui-même avait ornée et embellie d'objets d'art et de riches présents offerts avec libéralité et affection, si bien que cette église excitait l'admiration de tous ceux à qui il était donné de la voir (5). Mais cet intérêt d'humanité lui-même ne trouva pas grâce devant la haine ecclésiastique de ce temps, qui ne connaissait ni limite ni mesure. Car à peine cette solennité fut-elle terminée, que l'évêque de Spire se livra à une religieuse colère, comme s'il avait été commis un crime affreux. Il interdit le service divin dans l'église souillée; il soumit tous ceux qui avaient péché en accompagnant le mort qu'ils aimaient, à une pénitence ecclésiastique; il fit enlever le cercueil impérial de l'église, pour le reléguer dans une chapelle située hors du cloître et non encore consacrée. Mais, par ces mesures, il excita un grand mécontentement et de grandes plaintes parmi le peuple; et, bien qu'il réussît à prévenir un soulèvement effectif, il ne put du moins pas empêcher les bourgeois de se rendre en pèlerinage à cette chapelle pour prier auprès du cercueil de l'empereur, comme auprès des reliques d'un saint.

Sur ces entrefaites, l'évêque Othert de Liége, et d'autres personnages qui, dans les derniers temps, avaient défendu la cause de Heinrich IV, s'étaient présentés devant Heinrich V, à Aix-la-Chapelle, pour se soumettre à lui et le saluer comme leur roi et seigneur. Et Heinrich accepta cette soumission. Mais Heinrich, le duc de Lotharingie, ne parut point devant l'empereur. Non-seulement, comme nous l'avons déclaré, le duché lui avait été ôté, mais le roi avait investi de ce grand fief le comte Godefrid de Louvain. Il ne pouvait donc pas attendre plus d'avantages de la soumission que de la résistance, et, dans cette incertitude, il devait regarder comme le parti le plus sûr de tenter du moins la fortune. Mais il la tenta en vain : il n'était en état ni de conserver ni de reconquérir le duché; il se vit au contraire forcé de servir le roi d'une manière moins honorable, et d'ajourner ses espérances à des temps meilleurs.

Bien plus enfin que contre les princes qui avaient montré de la fidélité à son père, la colère de Heinrich V était enflammée contre la ville de Cologne, qui avait eu l'insolence de le repousser si brutalement de ses portes, et de lui faire éprouver de si grandes pertes. Ce fut contre elle, contre cette cité qui déployait si vivement ses efforts, qu'il tourna en conséquence ses armes, et probablement il douta à peine que maintenant, privée de son empereur, n'ayant plus nul espoir de secours, réduite à ses propres forces, elle ne renonçât à toute résistance et ne reçût les coups de verges qu'il avait résolu de lui faire sentir. Mais, cette fois aussi, les choses tournèrent autrement qu'il n'avait compté; même dans des circonstances si difficiles, les bourgeois de Cologne ne perdirent pas, sinon l'espérance, du moins le courage. Ce qu'il y eut pour eux de plus désavantageux, c'est que le roi contraignit les bourgeois des autres villes du Rhin à lui fournir des secours; car ils ne redoutaient point les chevaliers et les seigneurs de l'armée royale, mais ils s'engageaient avec peine dans une lutte avec d'autres bourgeois, qui devaient les bloquer et les attaquer par eau; et, bien qu'ils pussent compter sur la sympathie de ces ennemis, leur position à l'égard de ceux-ci n'en était pas moins une position malheureuse. Ils essayèrent donc d'acheter du roi leur pardon à prix d'argent. Et Heinrich n'hésita pas devant ce marché; il accepta l'argent (six mille livres pesant d'argent, dit-on), et se retira sans honneur et sans gloire avec son armée. Les bourgeois de Cologne, de leur côté, le regardèrent partir d'un œil méprisant; ils pouvaient bien oublier leur argent en considération de la conscience d'eux-mêmes et de leur force, et, dans le développement tout nouveau de la vie civile, par un prudent usage du pouvoir royal, il leur était facile de réparer les sacrifices qu'ils avaient faits pour la dignité humaine, la liberté et le droit.

C'est ainsi que désormais Heinrich V était devenu seul roi dans les royaumes des Teutschs et d'Italie. Comme, ainsi que le prouvent les faits racontés jusqu'ici, ce jeune prince avait un grand pouvoir sur lui-même; comme il était capable de maîtriser ses passions et de se montrer tel qu'il lui plaisait de se montrer, il est possible qu'il ait été maître de ses pensées, ce qui d'ordinaire est le plus difficile, et qu'il ait été capable d'étouffer tout souvenir qui eût été pour lui pénible ou inquiétant. Mais si même il brisait derrière lui et repoussait dans un éternel oubli les degrés de l'échelle par laquelle il s'était élevé à la hauteur où désor-

mais il se voyait arrivé; arrivé une fois à cette hauteur, il lui était du moins impossible de ne point porter ses regards autour de lui et au loin sur le vaste empire, pour se familiariser avec l'état de cet empire et avec sa propre position : et ses regards ne pouvaient tomber sur un spectacle bien consolant. L'empire, par suite de la déplorable lutte qui avait rempli toute une génération, lutte à laquelle il avait rêvé de mettre un terme, était tombé dans une effroyable désorganisation. Sans doute il ne manquait point d'hommes pieux sous l'habit ecclésiastique, ni de nobles efforts d'intelligence et de science derrière les murs des cloîtres; mais il n'y avait point d'Église, mais seulement des églises, et la plupart encore étaient en décadence; rarement l'une ou l'autre n'avait ni discorde, ni colère, ni ressentiment, ni rancune, ni autre passion : ici, il manquait d'ecclésiastiques pour satisfaire aux besoins des fidèles, parce que l'interdiction du mariage des prêtres en avait éloigné beaucoup de leurs places, et avait empêché beaucoup d'hommes de se vouer à la carrière sacerdotale; là siégeait un évêque imposé, qui vivait dans la plus grande inimitié avec son clergé et son troupeau; ailleurs, un pieux pasteur faisait paître son troupeau dans les pâturages de la bénédiction, tandis qu'un autre signalait sa houlette comme un tison d'enfer; partout des malédictions et des excommunications séparaient ceux qui devaient être les directeurs des âmes, et de sauvages désirs, la cupidité et l'ambition, donnaient vie et force à ces malédictions et à ces excommunications. Et la monde des vassaux n'était pas mieux organisé. Ce que les croisades avaient éveillé de bon chez beaucoup d'hommes actifs avait été étouffé de nouveau ou jeté dans une fausse direction par cette dernière lutte impie entre un père et un fils. Sans doute cette affreuse brutalité à laquelle Heinrich IV s'était précédemment opposé, s'était évanouie; mais une plus grande tranquillité résulta non d'une plus grande légalité, mais de la fatigue et de l'épuisement. En tout cas, on ne trouvait nulle part l'amour de l'union et de la patrie; le trône royal, bien qu'il fût l'objet de fréquentes visites, n'était nulle part considéré, et ceux-là seuls tournaient vers lui leurs regards, qui se trouvaient dans l'embarras et ne dédaignaient aucun secours, ou qui, par une singulière contradiction avec leur vie, désiraient donner à leurs violences le cachet du droit. Enfin, entre les deux pouvoirs, entre le système ecclésiastique ébranlé et le système féodal de l'empire, se trouvaient les villes, agrandies et développées, fortifiées et renforcées, parce que seules elles avaient assuré quelque refuge aux hommes opprimés, dans les orages des derniers temps; et dans ces villes s'agitait un merveilleux esprit, qui tantôt se courbait humblement, tantôt se redressait avec fierté, dont personne ne connaissait et ne pouvait calculer la nature, le but et la force; et vers ces villes tournaient avec désir leurs regards les habitants pauvres et opprimés des campagnes, qui savaient bien ou sentaient que leur destinée dépendait de la destinée des villes.

Quant au jeune roi Heinrich V lui-même, il se trouvait en face de ce désordre dans une position bien faite pour effrayer un homme moins résolu. Son père avait eu à lutter contre des ennemis terribles; mais aussi, du moment qu'il avait résisté avec énergie et résolution aux prétentions du siége papal, il n'avait jamais manqué d'amis puissants, et les bourgeois des villes et les pauvres gens de la campagne lui avaient été dévoués de cœur et d'âme, prêts à tout faire et à tout sacrifier. Il n'avait jamais été vaincu dans une lutte loyale, mais la victoire ne lui avait constamment été enlevée que par la perfidie et par la trahison. Et le roi était bien forcé de s'avouer qu'aux yeux de tous ceux qui avaient agi loyalement envers son père et lui étaient demeurés fidèles, il était un objet de haine et d'horreur, et que jamais ces hommes ne tiendraient pour lui, s'il ne marchait lui-même sur les traces de son père, qu'il avait persécuté jusqu'à sa mort. Quant à cette partie de la noblesse qui s'était déclarée pour lui contre son père, il ne pouvait pas non plus compter sur elle : ces hommes ne connaissaient pour la plupart nulle foi et ne tenaient compte d'aucun serment; ils ne voulaient qu'avoir et encore avoir, et tournaient le dos à quiconque ne voulait ou ne pouvait pas donner; et ce qu'il pouvait attendre des partisans du saint-siége parmi le clergé s'était déjà révélé. Séduit et entraîné d'abord, puis poussé par l'ambition et l'amour du pouvoir à des actes blâmables, il s'était mis sans réserve à leur discrétion, dans le dessein peut-être de se servir dans son intérêt de ceux qui voulaient se servir de lui. Il pouvait aisément

se faire illusion à lui-même sur la manière dont ils s'étaient rendus maîtres de lui; il pouvait attribuer à sa propre finesse ce que ses amis considéraient comme le résultat de leurs artifices; mais ce qu'il lui était impossible de se cacher, c'est que jusqu'alors il n'avait été qu'un instrument entre les mains des prêtres, et les traitements qu'on avait exercés sur le cadavre de son père avaient assez clairement prouvé qu'il devait, au gré des prêtres, rester à jamais un instrument. Si donc le roi Heinrich V voulait régler avec réflexion ses actes, il ne lui restait en réalité qu'un choix : ou il devait rester au service des prêtres, le serviteur des serviteurs de Dieu, à la fois fidèle et lâche, ou bien il lui fallait relever le bouclier à l'abri duquel son père avait si longtemps et avec tant de persévérance défendu la dignité royale, le trône, l'empire et la liberté contre l'Église, contre tous les artifices sacerdotaux, et enfin contre lui-même. Et certes, s'il envisagea clairement tout l'état des choses, c'est une preuve d'une grande confiance en son génie et en sa force que d'avoir choisi le dernier parti. Mais, par là même, il fut de nouveau prouvé aux yeux des contemporains et de la postérité que la querelle soutenue réciproquement par Heinrich IV et par les papes n'était point une querelle de personnes, mais une querelle de principes, et que par conséquent on ne peut pas plus en faire un crime à Heinrich qu'à Hildebrand. Et à partir du moment où Heinrich V eut fait son choix avec une vue nette ou par un juste sentiment, il se trouva dans une position suspecte à l'égard du pape et des partisans du pape, et peut-être dans une position d'autant plus hostile qu'il sentait plus profondément que par la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors il avait élevé contre lui beaucoup de préventions, et fait bien des concessions qu'il fallait retenir maintenant. Et il ne se passa pas beaucoup de temps sans qu'il trouvât l'occasion ou sans qu'il se vît dans la nécessité de prouver au monde et au pape que désormais il ne désirait nullement être sans réserve le fils obéissant de l'Église.

Dans le même temps en effet où l'empereur Heinrich IV quitta la vie, le pape Pascal II se trouvait dans la haute Italie. Avant même qu'il n'eût reçu la nouvelle de cet événement, il avait assigné un concile à Guastalla (4), et, maintenant que le vieil ennemi des prétentions apostoliques était dans la tombe, il attendait cette assemblée avec la plus grande confiance et avec l'impatience la plus vive. Mais dans cette réunion déjà ses yeux s'ouvrirent; il s'y trouva en effet un grand nombre d'évêques; la marquise Mathilde, fidèle à ses anciens principes, arriva aussi pour donner de l'éclat au concile; beaucoup d'autres illustres laïques y assistèrent; mais on n'y vit point les députés du jeune roi Heinrich. Ces députés avaient sans aucun doute remis leurs instructions au pape avant l'ouverture de l'assemblée. On ignore, il est vrai, en quoi consistaient au fond ces instructions; mais la prétention du roi « que le pape eût à lui reconnaître le droit de l'empire, » était tout aussi grave que l'assurance « qu'il désirait être fidèle au saint-siége comme à une mère, et soumis comme à un père, » dut paraître équivoque dans la bouche d'un jeune homme de ce caractère (5). Sans doute le pape eut l'air de ne pas comprendre cette prétention, et de ne reconnaître, loin de tout soupçon, dans cette assurance, que l'humble obéissance de son fils bien-aimé; sans doute aussi la marquise Mathilde loua la pieuse résolution que le roi avait exprimée (6); mais il paraît néanmoins que Pascal crut nécessaire de se prononcer aussitôt décidément contre le roi dans ce nouveau concile, afin de ne laisser aucun doute au monde, afin de mettre chacun à même de prendre son parti, afin que le roi lui-même fût averti et sût ce qu'il avait à faire. Il ouvrit l'assemblée au mois d'octobre, et agit en général en vainqueur orgueilleux et confiant; par rapport au Teutschland et au roi des Teutschs, il émit deux résolutions dont on voit difficilement la nécessité, mais qui en tout cas étaient singulièrement favorables au but qu'il semble avoir eu en vue. D'abord, en effet, le giron de l'Église fut ouvert à tous les évêques du Teutschland qui auraient reçu la consécration durant la séparation de ce grand empire de l'Église, pourvu qu'ils ne fussent pas arrivés à leurs places par la violence et la simonie, ou qu'ils ne fussent pas souillés de quelque autre crime; et la même résolution fut appliquée aux autres ecclésiastiques de tout degré dont la vie et les connaissances n'y faisaient point obstacle. En second lieu, l'investiture par un laïque fut interdite de nouveau : l'ecclésiastique qui recevait cette investiture devait être puni de l'expulsion de l'état ecclésiastique; le laïque qui donnerait

celle investiture devait être frappé d'excommunication (7). Le pape chercha à justifier la première de ces résolutions par l'observation, fort juste assurément, que si on ne l'adoptait point, le Teutschland manquerait des prêtres dont il avait besoin; mais, comme on pouvait prévoir que les ecclésiastiques, grands et petits, dont l'affaire n'était pas claire au point de vue de l'Église, seraient forcés de s'adresser eux-mêmes au siége papal pour être reçus dans la communion de l'Église, il n'était assurément pas nécessaire que le pape les prévînt par une invitation expresse : aussi le véritable motif de sa bonne disposition au pardon et à l'oubli se trouvait sans doute dans l'inquiétude que le roi équivoque ne se liguât avec ces évêques et ces prêtres, et ne se fît ainsi un parti considérable contre le pape. Quant à la seconde résolution, elle contenait la réponse à la demande faite par Heinrich, que le pape lui reconnût le droit de l'empire; et le renouvellement de cette résolution ne pouvait avoir d'autre but que de déclarer au roi nettement et sans détour qu'entre eux, le pape et le roi, il ne pouvait y avoir de nouvelle transaction, mais que Heinrich devait à l'avenir, comme il l'avait fait jusqu'alors, se montrer fils obéissant de l'Église. Si donc même le pape se donna l'air de vouloir se rendre à l'invitation du roi, de venir lui-même dans le Teutschland pour régler en personne les relations de l'Église et tout ce qui pouvait être en désordre, on peut néanmoins admettre avec certitude qu'il n'avait pas l'intention de passer les Alpes dans les circonstances présentes, et de se rencontrer dans le Teutschland avec un jeune roi dont les projets et les ressources lui étaient également inconnus.

Le roi Heinrich V pénétra sans aucun doute le saint-père, car les premiers prêtres du Teutschland avaient bien eu soin de l'initier aux artifices sacerdotaux. Il agit cependant comme s'il croyait à l'arrivée du pape, et se rendit probablement avec un grand cortége d'ecclésiastiques et de laïques, d'abord à Augsbourg, et plus tard à Ratisbonne, pour y attendre et recevoir dignement le saint-père. Mais le pape ne vint point. La fête de Noel arriva, et le pape ne vint toujours point. Cela ne souffre aucun doute : cette vaine attente, qui parut insupportable à plus d'un prince teutsch ecclésiastique et laïque, éveilla des réflexions, excita du mécontentement, et donna lieu à des manifestations énergiques et amères. Les soupçons du roi furent partagés par bien des gens, et une certaine intelligence entre lui et plusieurs princes contre le pape fut une suite naturelle des relations, si elle ne fut pas formellement convenue. Enfin l'on apprit que le pape avait passé les Alpes pour se rendre, non dans le Teutschland, mais en France : car le saint-père avait appris que les Teutschs ne reconnaîtraient pas aisément la défense de l'investiture par des laïques, et que l'âme orgueilleuse du jeune roi n'était pas encore, sous tous les rapports, convenablement préparée pour le joug du Seigneur. Il célébra la fête de Noël à Cluny, et, en restant aussi près des frontières teutsches, il excita des soupçons de plus en plus grands de dispositions hostiles contre le Teutschland et le roi des Teutschs. Le saint-père avait certainement d'excellents motifs pour son voyage en France, et en effet il y trouva beaucoup à faire pour étendre et affermir l'autorité de son siége; mais on se crut en droit de supposer avec assez de vraisemblance qu'il dirigeait surtout ses regards sur le Teutschland, qu'il tournait les limites de l'empire, et qu'il n'attendait qu'une occasion pour y faire valoir sa puissance, même contre le nouveau roi, qui l'avait si fidèlement servi contre l'ancien.

En de telles circonstances, Heinrich V crut que le mieux était de résister aux défenses du pape, non par des paroles, mais par des actions. En conséquence, partout où l'occasion s'en présenta, et comme l'avaient fait son père et ses prédécesseurs de l'empire, il donna sans hésiter l'investiture aux évêques de l'empire; et les évêques reçurent l'investiture également sans hésiter. C'est de cette manière que Richard de Verdun, Reinhard de Halberstadt, et sans doute aussi Godeschalk de Minden, reçurent leurs siéges épiscopaux. L'archevêque Ruthard de Mayence, qui déjà avant le concile de Guastalla avait rétabli dans sa dignité, sans la permission du pape, l'évêque Udo de Hildesheim, ne fit pas difficulté de consacrer le nouvel évêque Reinhard de Halberstadt; et le légat du pape lui-même, Gebehard de Constance, qui avait consacré aussi l'archevêque Heinrich de Magdebourg, donna son assentiment à cette consécration (8), trompé peut-être par une explication inexacte de la résolution du concile de Guastalla.

Toutes ces choses affligèrent probablement d'autant plus le pape, que partout en France on lui prodiguait de plus grandes preuves de vénération et d'attachement. Il circula dans ce royaume, à Tours, à Saint-Denis, et partout où il vint, il jouit de la plus grande autorité. Le roi Philippe et son fils Louis mirent tout en œuvre pour le fêter dignement. Et lorsque le pape, les flattant tous deux, pria le roi présent et le roi à venir de suivre l'exemple de Karl le Grand, leur prédécesseur, en soutenant le vicaire de St Pierre dans sa lutte contre les ennemis de l'Église, particulièrement contre Heinrich, roi des Teutschs, ils lui promirent conseil, amitié et secours. Mais Heinrich interrompit les fêtes que le pape trouvait en France, par une ambassade importune qu'il fit partir pour la France, et qui rencontra le pape à Châlons. Le roi avait été déterminé à cette ambassade, moins, à ce qu'il paraît, parce qu'il redoutait la puissance du roi de France, que parce que le pape avait assigné un concile à Troyes, devant lequel il désirait exprimer encore une fois ses principes. Heinrich en effet s'était rendu de Ratisbonne en Saxe, avait parcouru ce pays; et Magnus, le dernier Billung, était mort à la fin de l'année précédente, sans postérité mâle; il avait conféré le duché de Saxe au comte Lothar de Supplingenbourg, fils de Gebehard (9), qui devint roi des Teutschs après Heinrich V. Puis il célébra les fêtes de Pâques à Mayence, et, accompagné d'un grand nombre de princes ecclésiastiques et laïques, il s'avança sur la frontière de Lotharingie, comme s'il attendait toujours encore le pape, mais dans le fait pour avoir quelque influence sur le concile. L'ambassade partit donc de la frontière de Lotharingie, et vraisemblablement de Metz (10). Mais Heinrich choisit pour ambassadeurs des hommes qui ne savaient pas seulement manier la parole, mais qui semblaient encore propres à faire quelque impression sur les princes et les vassaux français, ecclésiastiques et laïques. Parmi les ecclésiastiques, le premier, chargé de porter la parole, était l'archevêque Bruno de Trèves, dont il a déjà été question, seigneur poli, agréable et plein d'esprit, de sagesse et d'éloquence (11); à la tête des laïques était le duc Welf de Bavière, prince qui se distinguait autant par le luxe et la magnificence que par sa taille haute et gigantesque, qui avait coutume de se montrer arrogant et méprisant, et ébranlait tout par sa forte voix. La marche de ces seigneurs, avec leur nombreux cortége, était plus hardie et plus menaçante qu'humble ou modeste; ils avaient plutôt l'air de vouloir inspirer de la crainte que de vouloir négocier tranquillement. L'archevêque Bruno cependant offrit au saint-père le salut du roi Heinrich, et en même temps la soumission de ce prince, sous la réserve toutefois des droits de l'empire (12). Puis il notifia au pape, au nom de l'empereur : « que depuis les temps anciens ç'avait été un droit de l'empire qu'à l'élection d'un évêque ou d'un abbé, l'ordre suivant fût observé : d'abord on s'accordait dans le secret sur l'homme que l'on voulait élire; puis on devait, également dans le secret, prendre l'opinion du roi; ensuite, si le choix convenait au roi, et sur la demande du peuple, l'élection se faisait par le clergé, et par le roi la confirmation de l'élu; puis celui-ci devait être présenté au roi librement et sans simonie, pour recevoir du roi, par la crosse et l'anneau, l'investiture des domaines temporels de l'Église, et, en retour, s'engager envers le roi à la fidélité et au service; après cela enfin, l'investi recevait la consécration. Et cet ordre était fondé sur la nature des choses : car il n'y avait pas d'autre moyen d'obtenir des villes, des châteaux, des marchés et des péages, ou nulle autre chose qui appartenait à la dignité impériale. Si en conséquence le seigneur pape était disposé à maintenir cet ordre, il n'existerait entre l'Empire et l'Eglise, pour le salut de tous deux et pour l'honneur de Dieu, que paix et concorde. » A cette ouverture, le pape fit répondre par l'évêque de Plaisance : « L'Eglise, rachetée et rendue libre par le sang de Jésus-Christ, ne doit pas être servante; si aucun prélat ne pouvait être élu sans le consentement du roi, Jésus-Christ serait mort en vain, et l'Église serait la servante du roi : la crosse et l'anneau appartenaient à l'autel; si un laïque investissait avec ces symboles, la crosse serait un bâton levé contre Dieu; des mains consacrées au corps et au sang du Seigneur ne devaient pas être soumises aux mains d'un laïque souillées de sang; si cela se faisait, cela serait une atteinte à l'état sacerdotal et à l'onction sainte. » Une réponse si brève et si tranchée excita le plus grand mécontentement chez les députés teutschs, et les seigneurs laïques s'écrièrent avec une violente colère :

« que c'était une querelle qui ne pouvait se décider là, mais à Rome par l'épée. » Et, à ces mots, ils se retirèrent.

Après cette scène, le pape tint le concile à Troyes, tandis qu'Adalbert, chancelier et ami de Heinrich, cherchait à négocier tranquillement avec lui. Dans l'assemblée, le pape renouvela la défense de l'investiture, et interdit à l'archevêque Ruthard de Mayence, et à l'évêque Gebehard de Constance, l'exercice de toute fonction sacerdotale, parce qu'ils avaient, comme nous l'avons dit plus haut, péché contre les lois de l'Église ou contre les principes du siége apostolique. Quant aux négociations avec le chanchelier du roi, elles n'aboutirent à rien; Pascal refusa de venir dans le Teutschland, parce que, comme il s'en plaignit hautement, il ne trouvait pas encore dans les cœurs des Teutschs l'humilité qu'il désirait (13). Et comme Heinrich rejeta les résolutions du concile de Troyes, parce qu'aucune décision ne pouvait être prise dans un pays étranger au sujet du droit de l'empire, le pape le fit inviter à comparaître à Rome dans le délai d'un an, afin que l'affaire fût décidée dans cette ville par un concile général. Là-dessus le pape retourna à Rome, le roi des Teutschs repassa le Rhin, et l'Église et l'Empire se trouvèrent de nouveau dans una opposition aussi tranchée qu'aux jours de Heinrich IV : la seule différence qu'il y eût, c'est que Heinrich V était un autre homme que n'avait été son père, et que Pascal n'avait en lui de Grégoire VII que ce qu'il en avait pris, à savoir, les principes du siége apostolique qui avaient été formulés par Grégoire.

Mais il se pouvait bien que le roi Heinrich eût repassé le Rhin avec le sentiment que ses envoyés avaient eu raison, quand à Châlons ils avaient proféré cette parole : qu'une telle querelle ne pouvait se décider qu'à Rome par l'épée. Peut-être donc l'idée d'une expédition à Rome occupa-t-elle désormais son âme. Mais si une telle expédition devait avoir de l'importance, n'être pas entreprise en vain et ne pas aggraver le mal, de longs préparatifs étaient nécessaires, et toute précipitation devait être évitée. Son autorité dans l'empire, aux yeux des ecclésiastiques et des laïques, avait encore besoin d'être mieux affermie; avant tout il fallait accoutumer de nouveau les princes teutschs à des expéditions militaires dirigées contre l'étranger sous la conduite du roi. Et comme bientôt, d'abord à l'ouest, ensuite à l'est de l'empire, il s'offrit à lui plusieurs occasions de guerre, il n'en négligea aucune, tandis que dans l'empire même il continua, comme il avait commencé, à maintenir et à exercer le droit de l'empire. D'autre part, un phénomène singulier, dans lequel les partisans du pape virent sans aucun doute un avertissement de Dieu, ne jeta aucune incertitude dans son âme. Le roi se trouvait à Goslar : là, au milieu de la nuit, la foudre tomba à côté du lit où il dormait; le dos de son bouclier, mis à côté de sa tête, et une partie de la lame de son épée, placée sous le bouclier, se trouvèrent fondus, sans que lui-même eût reçu la moindre atteinte (14). Cette circonstance même semble lui avoir donné une confiance d'autant plus grande, et il attendit d'autant plus tranquillement les foudres de l'excommunication papale. En tout cas il est certain qu'il continua d'un pas ferme la carrière où il était une fois entré.

Il entreprit sa première expédition dès l'automne de cette année contre Robert, comte de Flandre. Le pieux voyage de Jérusalem, d'où il était revenu sain et sauf, n'avait pas décidé au repos cet homme audacieux et énergique. L'épée et la lutte étaient un besoin pour lui, et il se donnait volontiers l'air de servir avec le plus de plaisir une cause sainte, l'Église et le siége apostolique, si du reste ses entreprises promettaient un bénéfice suffisant. Provoqué précédemment déjà par le pape à châtier les Liégeois récalcitrants, mais arrêté dans son œuvre par les événements que nous avons racontés, il semblait vouloir revenir sur ce qui avait été manqué. Il se jeta sur les pays voisins, et les dévasta ou les menaça par le fer et le feu. Le roi accourut donc contre ce prince téméraire; et il repoussa les ennemis, entra en Flandre, ravagea le pays, et, bien qu'il ne le vainquît point, il réduisit le comte Robert à comparaître devant lui à Mayence, le jour de Noël, pour solliciter la paix et la faveur du roi. Ce succès n'était pas sans importance pour les projets de Heinrich.

Quant aux expéditions que le roi entreprit l'année suivante, il en trouva l'occasion dans les relations confuses des peuples qui demeuraient à l'orient du Teutschland, des Hongrois, des Bohêmes, des Moraves, des Polonais, enfin de toutes les races slaves en descendant l'Elbe et l'Oder jusqu'à la mer Baltique et jusqu'aux

frontières du Holstein. Tous ces peuples avaient été considérés, dans les temps antérieurs, comme soumis à la suzeraineté de l'empire teutsch, et dans le fait eux ou leurs princes s'étaient déclarés dépendants de l'empire teutsch. Les guerres et les luttes diverses qui avaient amené ces relations ont été en partie développées, en partie indiquées dans les livres précédents de cet ouvrage. Cependant la dépendance de ces peuples n'avait jamais été durable : car la fortune s'était tantôt portée d'un côté et tantôt de l'autre; la guerre avait balancé de sens et d'autre, et le Teutschland n'avait pas moins souffert des peuples étrangers que les pays étrangers n'avaient souffert des Teutschs. Mais, depuis un demi-siècle, depuis la désorganisation de l'empire sous Heinrich IV, la suzeraineté sur les peuples slaves était tombée en oubli, aussi bien que la suzeraineté sur la Hongrie. La Bohême seule, à cause de sa position, était restée impliquée dans les relations du Teutschland; les ducs de Bohême étaient toujours considérés comme vassaux de cet empire, et en général ils avaient tenu avec plus de fidélité au trône et à l'empire qu'aucun prince teutsch. Ces peuples avaient donc été livrés à eux-mêmes; et assurément, débarrassés de leurs anciens oppresseurs, ils auraient pu se réunir et s'organiser. Mais, à l'exception des peuples slaves établis entre le Holstein, l'Elbe, le Havel, l'Oder et la mer, et peut-être des Hongrois au temps du roi Ladislaus (le saint), ils n'arrivèrent ni à une plus grande unité ni à une plus grande puissance; bien plus, comme nous l'avons indiqué à plusieurs reprises, ils souffrirent aussi des mêmes maux sous le poids desquels le Teutschland usait ses propres forces. Les princes des peuples se disputaient le pouvoir frères contre frères, parents contre parents; et les passions sauvages, soulevées dans une pareille lutte, trouvaient un aliment particulier dans cette circonstance particulière, que les princes hongrois et les princes des peuples slaves se trouvaient diversement liés par des mariages et des parentés. Mais si, dans ces querelles et dans ces luttes, un de ces princes était trop faible contre son adversaire, ou s'il était vaincu et contraint à la fuite, il se rappelait bien l'empire teutsch, et tournait ses regards vers lui, on il y cherchait conseils et secours. Et ce fut dans des relations de cette nature que Heinrich V s'engagea pour acquérir de la considération et de l'argent; ce furent ces relations qui lui donnèrent l'occasion de l'expédition qu'il désirait entreprendre, non dans le but immédiat de faire des conquêtes, ou de rétablir la suzeraineté de l'empire teutsch sur des pays étrangers, mais plutôt dans le but de s'habituer lui-même et d'habituer de nouveau les princes teutschs au commandement et à l'obéissance, à l'ordre et à la discipline, aux marches, à la fatigue et au combat, et de préparer de cette manière une autre expédition qui lui tenait bien plus à cœur, à savoir, l'expédition en Italie et à Rome. Toutefois il avait sans aucun doute espéré de ces querelles et de ces tentatives un résultat meilleur que celui qu'il obtint en réalité.

Dès l'an 1107, lorsque Heinrich se rendit de Metz en Saxe, il trouva dans ce pays le duc Boriwoi de Bohême, qui était venu réclamer sa protection et son appui. Ce duc Boriwoi, dont il a déjà été question plus d'une fois, avait été chassé de Bohême, au moyen de la perfidie et de la violence, par ses cousins, le duc Suatopluk ou Suiatopolk de Moravie, et Otto, frère de celui-ci, fils de son oncle Otto, duc de Moravie. Boriwoi, homme doux et bon, pour qui la bonne foi était sacrée, s'était d'abord adressé à Boleslaw III de Pologne, son neveu, mais il n'en avait pas obtenu les secours dont il avait besoin. Il était donc venu dans le Teutschland, et là il fit de grandes promesses au roi Heinrich s'il le rétablissait dans sa dignité et sa puissance. Heinrich promit, et envoya aussitôt à Suiatopolk l'ordre de comparaître devant lui. Suiatopolk n'hésita pas à se rendre dans le Teutschland, mais il échelonna dans les forêts de la frontière de Bohême une bonne armée, dont il remit le commandement à son frère Otto. Heinrich le mit aussitôt en lieu de sûreté, et ordonna à sa suite de retourner sur-le-champ à Prague sous la conduite du comte Wibert de Groitsch, neveu, par sa mère, de Boriwoi, et de rétablir celui-ci dans sa dignité comme leur duc légitime. Ils partirent. Mais, près de la forteresse de Donin ou de Dohoa, le détachement fut assailli et dispersé par Otto, frère de Suiatopolk, de sorte que Boriwoi ne put que se sauver en Pologne par la fuite la plus prompte; et Heinrich, le roi des Teutschs, n'avait pas réuni les forces nécessaires pour venger sur-le-champ cet affront. L'embarras du roi n'échappa point à Suiatopolk, aussi rusé que violent. Il lui offrit dix mille marcs d'argent, s'il

voulait lui accorder la possession du duché, et lui promit en même temps le service militaire et le plus fidèle dévoûment; et Heinrich n'hésita point à accepter cette offre. Suiatopolk reçut la liberté, retourna en Bohême, et chercha à extorquer à tous les Bohêmes, grands et petits, ecclésiastiques et laïques, chrétiens et juifs, tout ce qu'ils purent donner, pour dégager sa parole. Sans doute il lui fut impossible de réunir plus de sept mille marcs; mais Heinrich se contenta de cette somme, Suiatopolk lui ayant, pour le reste, remis son frère Otto en otage. Et comme bientôt après cet Otto prit la fuite, Heinrich chercha à s'en dédommager, en partie en ce qu'il sut influencer Suiatopolk pour l'exécution d'autres projets, en partie en ce qu'il accepta du duc chassé Boriwoi l'argent que ce malheureux prince lui avait précédemment promis, et que maintenant même il lui paya autant qu'il le put; car il n'avait nullement encore renoncé à la Bohême, et par conséquent il ne voulait pas se faire du roi un ennemi.

Dans cet état des choses en Bohême, Heinrich entreprit l'année suivante, 1108, une campagne en Hongrie. Le roi de Hongrie s'appelait Kolomann; un frère de ce prince, le duc Almus, régnait sur un pays le long de la mer Adriatique. L'envie et le soupçon avaient fait naître entre ces frères une violente discorde; Almus s'était enfin vu réduit à s'enfuir dans le Teutschland, et à invoquer l'appui du roi Heinrich contre le roi Kolomann. Heinrich résolut d'entreprendre aussitôt une expédition en Hongrie. Dans le même temps, un fils naquit au nouveau duc Suiatopolk de Bohême; il envoya ce fils au roi Heinrich pour qu'il voulût bien le tenir sur les fonts baptismaux. Heinrich se rendit à cette prière, donna son nom à son filleul, et, en le renvoyant, il remit, à titre de cadeau comme parrain, au père, les trois mille marcs d'argent que celui-ci lui devait encore. D'autre part, il demanda que Suiatopolk assistât à sa campagne de Hongrie, et, de son côté, Suiatopolk céda au vœu du roi. Heinrich s'avança jusqu'à la ville de Presbourg; Suiatopolk l'aidait par d'affreux ravages. Au mois de septembre, le roi commença le siége de la ville, et le duc des Bohêmes et des Moraves repoussa les Hongrois qui tentèrent d'empêcher le siége. Toutefois l'attaque sur Presbourg n'eut pas de succès : la ville fut défendue vaillamment; les Hongrois, qui s'efforçaient de venir à son secours, trouvèrent dans la nature du sol, dans les rivières, dans les marais, dans les tourbières, mille occasions de nuire à leurs ennemis. Toutes ces incommodités excitèrent un vif mécontentement parmi les princes teutschs qui accompagnaient le roi, et Heinrich, qui connaissait leurs trahisons et leur habileté dans l'intrigue, commença à douter de leur fidélité; enfin le bruit courut que Boriwoi, le duc des Bohêmes chassé, s'était jeté en Bohême, ligué avec le duc Boleslav de Pologne, et que le pays n'avait pas été défendu par ceux à qui Suiatopolk en avait remis la défense. A cette nouvelle, Suiatopolk fut agité par l'inquiétude, par l'anxiété, par la colère; et, dans sa passion, on ne put le décider à rester plus longtemps en Hongrie. Mais son départ força aussi Heinrich, le roi des Teutschs, à lever le siége de Presbourg et à retourner dans ses Etats. Il n'avait gagné ni honneur ni gloire, mais il était devenu plus riche en expériences de diverses sortes, et l'irruption du duc Boriwoi en Bohême ne lui fut certainement pas désagréable; car, d'une part, elle ôtait toute honte à sa retraite, et d'autre part elle rendait une nouvelle expédition contre les Polonais si nécessaire, que les princes teutschs pouvaient difficilement s'y soustraire. Et ils ne la déclinèrent point.

Lorsque Suiatopolk revint en Bohême, les Polonais avaient déjà quitté ce pays, parce qu'ils avaient à repousser une attaque des Poméraniens. Mais lui, cet homme de passions indomptables, exerça une cruelle vengeance sur les Bohêmes qu'il soupçonnait d'avoir favorisé la cause de leur ancien duc Boriwoi, et qui par conséquent avaient traîtreusement tâché de faire passer le pays sous son pouvoir; et sa colère fut d'autant plus grande que Kolomann, roi des Hongrois, fit, après sa retraite et celle des Teutschs, une irruption désastreuse en Moravie, pour tirer à son tour vengeance du malheur qui avait frappé son peuple. Et lorsque lui, le duc Suiatopolk, eut assouvi son ardente fureur dans le sang de beaucoup de nobles Bohêmes, et lorsqu'il eut repoussé les Hongrois, il tourna, malgré la perte d'un œil, des regards de colère vers la Pologne, pour achever contre ce peuple ce qu'il avait commencé contre les Bohêmes et les Hongrois. Cependant Heinrich, le roi des Teutschs, armait aussi pour une expédition contre les Polonais; et sans doute il n'activa pas ces armements sans

de grandes espérances de victoire, de butin et de gloire; car, outre ses propres forces et le ressentiment de Suiatopolk, il avait encore un allié qui semblait devoir lui assurer une puissante influence. En Pologne, en effet, comme en Bohême et en Hongrie, il existait une lutte terrible pour le pouvoir. Le duc Boleslaw avait pour compétiteur un frère illégitime, Sbigueus, qui cherchait à le supplanter tout à fait, ou du moins à le contraindre par la force à un partage. Et comme ce Sbigueus, malgré son audace et sa bravoure, n'avait pas jusqu'alors été heureux dans ses tentatives, il s'était maintenant rendu auprès de Heinrich, roi des Teutschs, et avait trouvé auprès de lui un accueil d'autant plus amical, que le parti que le prince polonais assurait avoir dans sa patrie semblait être plus considérable. Ce fut donc avec une confiance d'autant plus grande que Heinrich V notifia ses prétentions au duc Boleslaw, comme à un vassal de l'empire teutsch, s'il voulait éviter la guerre; et en même temps, vers la fin de l'an 1109, il entra en campagne avec une forte armée, pour prouver que ces prétentions ne devaient pas être de vaines paroles. Boleslaw venait précisément de remporter une brillante victoire sur les Poméraniens lorsqu'on lui remit ces exigences; dans l'orgueilleux sentiment de la victoire, il les repoussa sèchement. Alors Heinrich s'avança jusqu'à l'Oder, passa ce fleuve, ravagea le pays tout alentour, et commença le siége de Glogau. Les fortifications de cette place étaient en mauvais état; aussi le roi comptait-il sur une prompte reddition : pourtant il trouva de la résistance. Sur ces entrefaites aussi, le duc arriva de Poméranie avec son armée victorieuse. Comme toutefois cette armée était affaiblie par la guerre et fatiguée de la marche, il ne risqua point la tentative de dégager Glogau; mais il prit dans le voisinage une forte position d'où il pouvait menacer, braver et inquiéter l'ennemi. Cependant les habitants et la garnison de Glogau se trouvèrent bientôt dans un grand embarras; ils s'adressèrent à Heinrich et implorèrent sa pitié. Heinrich conclut avec eux un armistice de cinq jours, pour leur donner le temps d'envoyer vers Boleslaw, leur seigneur, de lui représenter leur danger, et de solliciter de lui la permission de rendre leur ville; ils donnèrent des otages pour la stricte observation de la trêve durant ces cinq jours. Mais Boleslaw repoussa les ouvertures des habitants de Glogau, les menaça de châtiments cruels s'ils rendaient la ville, et leur promit sans doute aussi de les délivrer bientôt. La lutte recommença donc; et comme Heinrich fut assez perfide pour ne pas rendre les otages de Glogau, cette lutte fut désormais soutenue par la ville avec la dernière exaspération. Irrité de cette opiniâtreté, et voulant la briser, Heinrich eut la cruauté d'attacher ces otages aux machines avec lesquelles il cherchait à détruire les ouvrages de la ville, et contre lesquelles étaient dirigés les projectiles des défenseurs de Glogau. Mais, comme sa perfidie n'avait fait que redoubler l'exaspération, cette cruauté produisit la rage du désespoir; les défenseurs de Glogau n'eurent pas pitié même de leurs pères ni de leurs enfants; mais ils continuèrent leur œuvre sans interruption, en redoublant d'efforts, tandis que Boleslaw mettait tout en œuvre pour tourner l'armée teutsche, pour la braver, la resserrer, lui couper les vivres, et lui faire tout le mal possible : et l'effet ne fut pas manqué. Heinrich et son allié, Suiatopolk, se trouvèrent dans le plus grand embarras. Pour en sortir, ils risquèrent un assaut contre Glogau; mais cet assaut encore, tenté par désespoir seulement et non avec l'espoir du succès, échoua tout à fait, et causa une grande perte à l'armée teutsche et à l'armée bohême. Après cette tentative, le roi se vit forcé de lever le siége.

Mais Heinrich, au lieu de revenir aussitôt sur l'Elbe, remonta l'Oder jusque devant Breslau, soit que les chemins ne fussent plus sûrs, soit qu'il espérât obtenir du moins encore une partie de ses prétentions. Boleslaw toutefois, assuré désormais de sa victoire, refusa toute concession partielle avec la même résolution avec laquelle il avait précédemment refusé le tout, et par là il renversa jusqu'aux dernières espérances du roi. D'autre part, il offrit la paix sous condition désavantageuse pour lui. Et vraisemblablement Heinrich accepta cette offre, et s'ouvrit du moins par là une libre retraite; car on ne trouve point que dans leur retraite les armées teutsche et bohême aient été inquiétées par les Polonais. Bien plus, en se retirant, les guerriers teutschs chantèrent des chansons en l'honneur du duc Boleslaw de Pologne; et, bien qu'il puisse être certain que par ces chansons ils voulaient moins célébrer le Polonais qu'exprimer leur mécontentement contre leur propre roi à cause du mauvais succès de l'expé-

dition, ils n'en seraient pourtant pas venus, sans doute, à des chants de cette nature, si l'épée des Polonais ne les avait pas menacés de front ou par-derrière.

Mais, au moment du départ, il arriva encore dans le camp du roi un fait qui, s'il fut horrible en lui-même, entraîna aussi plus d'un malheur pour la Bohême. Lorsqu'en effet Suiatopolk, comme nous l'avons raconté, était revenu plein d'une sauvage colère de Hongrie en Bohême, il avait tout d'abord tourné sa fureur contre la grande famille des Wrissowik, parce qu'il lui attribuait la trahison qui s'était faite ou devait s'être faite. Il avait détruit cette famille de la manière la plus cruelle, et un petit nombre seulement de ses membres avait réussi à se sauver par une fuite secrète en Pologne ou en Hongrie. Ceux qui avaient échappé gagnèrent un soldat déterminé pour assassiner le duc cruel. Cet homme se mêla à la suite de Suiatopolk, au moment où, le soir avant le départ, ce roi voulait établir les dernières conventions avec le roi, et il le poignarda au moment où il sortait de la tente de Heinrich pour revenir dans son propre quartier. Le lendemain matin, lorsque le premier trouble fut un peu passé, le roi se rendit dans le camp des Bohêmes, et leur permit de se choisir un prince parmi les fils de leurs princes. Ils élurent Otto, frère du duc assassiné, et se dirigèrent sous ses ordres vers la Bohême. Mais l'évêque de Prague, Hermann, le préfet de la ville, et en général le peuple bohême, rejetèrent l'élu, et demandèrent que Wladislaw, frère de Boriwoi, auquel ils avaient déjà promis avec serment la dignité ducale, obtînt cette dignité. Et au milieu de la lutte de ces deux princes se jeta enfin, soutenu par le comte Wiebert, le duc chassé Boriwoi, pour rentrer en possession du trône d'où il avait été si honteusement précipité; et il réussit à se rendre maître de la ville de Prague elle-même. Ces relations firent naître parmi tous les Bohêmes la division la plus grave : car l'un se prononça pour un parti, l'autre pour un autre; à peine encore pouvait-on distinguer un ami d'un ennemi, et devant Prague un combat horrible semblait inévitable, bien que l'on ne pût même de ce combat attendre une solution, tant les relations étaient compliquées. Mais au mois de janvier de l'année suivante, Heinrich V entra de Bavière en Bohême avec une armée, pour mettre un terme à ces malheurs. Mais il ne décida pas en vérité et en justice; au contraire, il donna le duché à Wladislaw, frère de Boriwoi, non parce qu'il était l'homme le plus noble parmi les princes contendants, non parce qu'il avait le meilleur droit et pouvait faire valoir les plus grands services, mais parce qu'il lui avait promis un tribut annuel de cinq cents marcs d'argent. Précisément pour cette raison, une décision de cette nature ne pouvait ni terminer cette querelle entre des frères et des cousins, ni réconcilier les esprits ou prévenir des malheurs, des persécutions et des cruautés ultérieures; bien plus, la Bohême resta livrée à de grands troubles et à un grand désordre.

Évidemment tous ces événements, considérés en eux-mêmes, ne donnèrent au roi Heinrich ni gloire ni honneur, ni aucun avantage important; mais ce que l'on ne peut nier, c'est qu'ils étaient d'une autre nature que ceux dont les cinquante dernières années avaient été témoins : les regards étaient de nouveau tournés vers les choses de la guerre; le roi s'était montré à la tête d'armées teutsches; il pouvait donc croire qu'il n'avait plus besoin d'ajourner une expédition en Italie.

## CHAPITRE III.

### MARIAGE DE HEINRICH V AVEC MATHILDE D'ANGLETERRE. — SON EXPÉDITION EN ITALIE. — SA QUERELLE AVEC LE PAPE; LE SAINT-PÈRE FAIT PRISONNIER.

Années 1110 et 1111.

Dans les trois années qui s'étaient écoulées depuis le concile de Troyes, durant les campagnes du roi Heinrich V en Flandre, en Hongrie, en Pologne et en Bohême, la querelle élevée entre lui et le pape s'était jusqu'à un certain point apaisée; du moins on ne trouve pas qu'elle ait fait des progrès. L'inimitié toutefois était restée : Heinrich, chaque fois qu'il en avait eu l'occasion, avait appliqué aux églises ce qu'il appelait le droit de l'empire; et que Pascal ne soit pas resté inactif, c'est ce que non-seulement on peut supposer en général, mais cela semble aussi ressortir de cette circonstance, que l'archevêque de Mayence et l'évêque de Constance, auxquels toute fonction sacerdotale avait été interdite, lui avaient

donné satisfaction, et que pour cette raison il révoqua la sentence prononcée contre eux (1).

Mais, en l'an 1109, Heinrich, vraisemblablement à son retour de Pologne, avait envoyé à Rome une brillante ambassade, les archevêques Friedrich de Cologne et Bruno de Trèves, son chancelier Adelbert, le comte Hermann do Winzenbourg, markgraf de Thuringe, et d'autres princes de Thuringe, avec la mission de travailler au rétablissement de la concorde, et d'annoncer et de préparer le voyage du roi à Rome. Le pape, quelque peu agréable que pût lui être leur message, avait répondu à ces envoyés ce qu'il y avait à répondre: que certainement il recevrait le roi avec toute la bienveillance d'un père, s'il se montrait au saint-siége de Rome comme roi catholique, comme fils et défenseur de l'Église, et comme ami de la justice (2).

Là-dessus le roi déclara, au commencement de l'année suivante, aux princes de l'empire qui, à la fête des Rois, avant sa campagne de Bohême, s'étaient rassemblés autour de lui à Ratisbonne, que son intention était de faire un voyage au delà des Alpes, à Rome, la capitale du monde (3), pour recevoir l'onction impériale du pape, pour opérer l'union à l'empire teutsch, par une paix fraternelle, par la justice et selon les anciennes lois, des vastes provinces d'Italie, et, de plus, pour montrer qu'à un signal du père apostolique, il était prêt à tout ce qu'exigeait la défense de l'Église. Et Heinrich, par sa conduite qu'il avait tenue jusqu'alors, avait déjà gagné une telle autorité, que personne ne fut contre lui; bien plus, tous les assistants donnèrent la promesse d'accompagner le roi, d'autant plus volontiers qu'ils songeaient avec plus de plaisir aux magnificences de l'Italie qu'aux tourbières et aux horreurs de la Hongrie et de la Bohême: Celui-là ne serait pas un homme, dirent-ils, qui chercherait à se soustraire à une entreprise si virile. Se fiant à ces bonnes dispositions, le roi se mit aussitôt à négocier, au sujet de ce voyage, avec d'autres princes de l'empire qui n'étaient point à Ratisbonne; et ces négociations échouèrent rarement, quoiqu'au commencement du mois de juin une comète, présage d'un malheur, remplit bien des hommes de crainte et de terreur. Aussitôt donc que le roi fut revenu de Bohême, on arma, on se remua partout; et si çà et là on remarqua quelque lenteur et quelque hésitation, le roi y pourvut par des paroles amicales, par de pressantes exhortations, par une grande facilité de promesses et de garanties. Au bout de six mois, tout était préparé pour l'expédition, d'une manière qui, depuis deux générations, était tout à fait inconnue dans le Teutschland, et qu'en général on avait vue rarement.

Cependant Heinrich ne manqua pas de pourvoir à sa sûreté autant que cela était possible, et de s'assurer comme un arrière-appui pour des cas qui certes pouvaient se présenter, dans la position incertaine où il se trouvait à l'égard du siége apostolique. Il rechercha, et avec succès, la main de Mathilde, fille de Henri Ier d'Angleterre. Comme cette princesse n'était encore qu'une enfant de dix ans, tandis que le roi était un jeune homme de presque trente ans, il ne put être déterminé à cette recherche que par un prudent calcul des relations de son empire et de sa position personnelle. Mais, comme nous l'avons raconté, le pape Pascal avait reçu du roi Philippe Ier et de son fils et associé, Louis le Gros, la promesse qu'en cas de besoin ils l'assisteraient de leurs conseils et de leurs secours contre tous les ennemis du saint-siége, et en particulier contre le roi Heinrich V lui-même; le roi Henri Ier d'Angleterre, de son côté, par l'arrestation de son frère Robert, duc de Normandie, avait réuni ce duché à la couronne d'Angleterre, et par là il s'était assuré une puissante influence sur la France. Si donc Heinrich, le roi des Teutschs, pouvait s'attacher le roi d'Angleterre, Henri Ier, par un lien tel qu'il pût être sûr de lui, il lui était certainement permis d'espérer que le roi de France ne ferait rien contre lui; car il lui eût mis à dos un ennemi puissant qu'il lui eût été difficile de supporter, et non moins difficile d'écarter. Le roi d'Angleterre, de son côté, semble s'être allié volontiers avec Heinrich V; car lui, roi d'un peuple indépendant, se trouvait, comme duc de Normandie, dans une position fort peu naturelle, dans celle de vassal; et cette position devait être singulièrement désagréable et affligeante pour les Français, qui ne pouvaient la supporter que tant qu'ils ne seraient pas en état de la faire cesser. Aussi l'amitié du roi des Teutschs, du puissant voisin du roi des Français, ne pouvait lui être indifférente; bien plus, elle devait lui être extrêmement agréable. Quoi qu'il en soit,

il est certain que l'alliance entre le roi des Teutschs et le roi d'Angleterre se fit réellement. La jeune fiancée Mathilde fut reçue par Burchard, évêque de Cambrai, accompagné de princes éminents de l'empire, et amenée dans le Teutschland (1). Elle fut remise au roi à Liége, où vinrent aussi le rejoindre ses envoyés, revenus de Rome; et, le jour de Pâques de cette année, 1110, la bénédiction sacerdotale du mariage eut lieu à Utrecht avec une grande magnificence et une grande solennité. Avec la jeune princesse étaient venus aussi dans le Teutschland beaucoup d'illustres Normands pour assister aux fêtes. Ils avaient espéré que cette alliance ouvrirait aussi, dans le Teutschland, à leur bravoure et à leur audace, la route de cette même grandeur et de cette même puissance où ils étaient arrivés en Angleterre et en Apulie; mais Heinrich, le roi des Teutschs, pénétra leurs vues, et n'était nullement disposé à jeter encore au milieu des passions qui agitaient et tourmentaient le Teutschland, de nouveaux aliments propres à y entretenir et à y augmenter l'envie, la jalousie, la convoitise, et les autres désirs dominants. Il traita donc les Normands avec une grande amitié, il leur fit des présents avec une grande libéralité, mais il les renvoya tous chez eux. Quant à sa jeune épouse, il la fit sacrer reine à Mayence, le jour de Saint-Jacques, par l'archevêque Friedrich de Cologne; car l'archevêque Ruthard était mort, et l'illustre siége de Mayence n'était pas encore occupé de nouveau. Durant la cérémonie sainte, l'archevêque Bruno de Trèves tint dans ses bras la reine enfant. Quant au roi Heinrich, il ne s'occupa que de la confier à une bonne surveillance, afin qu'elle fût instruite dans la langue teutsche et élevée dans les mœurs teutsches, jusqu'à ce que son âge lui permît de vivre avec lui comme son épouse.

Cependant les armements du roi et des princes de l'empire qui pensaient assister à l'expédition d'Italie étaient terminés; mais le roi, dans sa prévoyance, et pour être prêt à tout événement, n'avait pas songé seulement aux armes chevaleresques, mais aussi aux armes spirituelles. Reconnaissant bien que le pape aurait peu de chose à opposer à ses forces militaires, et que précisément pour cela il essayerait d'autant plus certainement d'employer contre lui la puissance de la parole, il avait réuni autour de lui des hommes éclairés qui étaient en état de peser les raisons du pape, d'expliquer les termes de la sainte Écriture, d'examiner des assertions historiques, et de discerner en général le vrai du faux. Parmi ces hommes brillait au premier rang David, Écossais de naissance, sous la conduite duquel avaient été placées les écoles de Wurtzbourg, et que la pureté de ses mœurs avait fait nommer chapelain du roi. Il reçut du roi la mission d'écrire l'histoire des événements de cette expédition; et David s'acquitta, dans la suite, de cette honorable mission de manière à mériter la reconnaissance des hommes intelligents, ecclésiastiques et laïques. Il est d'autant plus déplorable que ses trois livres se soient perdus, ou que peut-être ils aient été détruits à dessein, afin que le monde fût d'autant plus aisément déçu et induit en erreur au sujet des relations du pape Pascal II avec le roi Heinrich V, et des intrigues secrètes du clergé romain dans ces relations.

Au mois d'août enfin, le roi Heinrich V donna l'ordre du départ. L'armée passa les Alpes en deux colonnes. L'une fut conduite par le roi lui-même par la Bourgogne et le grand Saint-Bernard: il descendit en Italie par la vallée de la Dora et par Ivrée; l'autre corps se dirigea par le Brenner sur Trente. La route ne se fit pas sans difficultés ni sans obstacles; mais on les évita ou on les surmonta, et les deux divisions de l'armée se réunirent dans les plaines de Roncaglia, près de Plaisance. Leur camp réuni s'étendit au loin sur les campagnes, car l'armée était plus grande qu'aucune de celles qui jamais étaient venues du Teutschland en Italie. On y comptait trente mille guerriers à cheval, et une multitude incalculable formait les accessoires, la suite et le train de ces forces militaires, de sorte que de nuit le camp éclairé présentait un aspect aussi beau que formidable (5). L'Italie, non accoutumée à un tel aspect, fut frappée de stupeur, et se demanda avec crainte quelles pouvaient être les vues du roi. Le pays était excité en divers sens, et marchait en avant avec une force toute nouvelle, mais désuni, divisé, déchiré, maintenant comme autrefois. L'esprit humain, qui s'était élevé si vivace dans les villes au temps de Kunrad II, et qui s'était montré si fort lorsque Heinrich IV était empereur, n'avait perdu ni son énergie ni sa di-

rection. Sans doute les luttes désordonnées sous Heinrich IV avaient entravé bien des efforts et troublé bien des développements; mais elles avaient aussi stimulé, encouragé, augmenté le mouvement; elles avaient ouvert des perspectives et fait naître des espérances; elles avaient aiguisé la vie par de nouvelles pensées, trempé et ranimé l'intelligence, et donné lieu à des efforts scientifiques. Et ce qui avait pu être arrêté ou retardé fut promptement mis en évidence par les croisades, qui donnèrent le mouvement et l'attrait à une grande activité, afin que de grandes besoins trouvassent leur récompense et leur satisfaction. En de telles circonstances, les grandes villes de Langobardie s'étaient élevées à un si haut degré de puissance, qu'elles semblaient être mûres pour former des communautés libres, et que le système féodal était anéanti dans son essence la plus intime. Mais les villes pouvaient penser d'autant moins à une résistance contre le puissant roi des Teutschs, qu'elles se trouvaient plus isolées, et que la jalousie était plus grande avec laquelle elles se surveillaient dans leurs efforts vers la liberté, la richesse et la puissance. A l'entrée du roi en Italie, la ville de Novare avait osé se montrer désobéissante à ses ordres; pour la punir de cette audace, le roi l'avait détruite par le fer et le feu, sans qu'aucun bras italien se fût levé pour secourir la malheureuse cité. Un tel exemple effraya les autres villes, et de tous côtés accoururent leurs députés pour témoigner au roi leur dévoûment et leur fidélité, et pour s'assurer sa bienveillance par de riches présents. La noble et populeuse ville de Milan continuait seule à nourrir dans son sein l'esprit de fierté qu'elle avait déjà montré jadis, quoique dans un autre sens. Elle ne promit point obéissance au roi, et ne lui envoya point de présents pour acheter sa faveur (6). Peut-être les bourgeois étaient-ils indignés de ce que Heinrich, durant son séjour à Verceil, sans aucun doute pour faire montre de son humilité, avait confirmé à l'abbaye de Saint-Ambroise de Milan, par un diplôme spécial, tous ses domaines et ses immunités; car il se peut que dans cette confirmation ils aient cru reconnaître une disposition qui n'était nullement favorable à la liberté civile. Quant aux vassaux d'Italie, avaient-ils autre chose à faire que de s'attacher au roi? Dans le fait, ils accoururent avec leurs hommes tenus au service, renforcèrent l'armée teutsche, qui ne semblait pas avoir besoin de renfort, et saluèrent Heinrich V comme leur roi et seigneur. La marquise Mathilde seule ne parut pas devant lui. Elle sentait bien, cette grande princesse, qu'elle ne pourrait lutter contre ce roi, qui disposait de forces si considérables, comme elle avait lutté contre son père; mais elle ne devait pas démentir sa vie, et elle se fiait trop à la force de ses châteaux et de ses citadelles pour se croire dans la nécessité de dévier aussitôt de sa marche. Heinrich, de son côté, ne méprisait ni Mathilde ni sa puissance; bien plus, il désirait vivement que, lorsqu'il continuerait sa marche, elle ne restât point sur ses derrières avec des projets hostiles. Plusieurs princes de l'armée royale se rendirent donc auprès de cette femme énergique à Canossa, et aucun ne revint sans être pénétré d'admiration pour elle. De cette manière furent nouées entre le roi et la marquise des négociations qui, conduites non avec une bienveillance et une confiance mutuelle, mais avec une précaution et une crainte réciproque, eurent enfin pour résultat un accommodement conclu à Bibianello. Mathilde se soumit au roi comme à son suzerain, et lui promit le service militaire qui lui était dû, toutefois avec la condition expresse qu'elle ne servirait jamais contre le saint-siége de Rome; et Heinrich, qui, s'il craignait son inimitié, croyait pouvoir se passer de son secours, se montra satisfait de cette réserve.

Mais déjà avant la conclusion de ce traité le roi était parti avec son armée des plaines de Roncaglia, et s'était dirigé vers les Apennins. Le traité conclu, il continua sa marche avec d'autant plus de confiance. Mais elle ne fut pas facile, cette marche; des pluies immenses, dans les deux derniers mois de l'année, détériorèrent les chemins à travers les montagnes d'une manière effroyable, et rendirent toujours difficiles, quelquefois impossibles, les convois de subsistances. L'effet fut grand et s'étendit loin: les chevaux s'abattirent en grand nombre de fatigue et de faim; on perdit beaucoup de bagages et de machines, et les souffrances des hommes furent grandes. Le mécontentement, qui devint général dans l'armée teutsche, rendit dur, contraignit à des réquisitions, afin que le nécessaire ne manquât point, et occasionna sans doute aussi des atteintes aux choses saintes. D'autre part, la conduite des étrangers, qui déjà leur était par elle-même onéreuse, affli-

geante et répugnante, irritait de plus en plus les Italiens, et ceux-ci firent toute sorte de maux aux Teutschs, dont l'embarras ne leur échappa point. Il ne manqua pas non plus de résistance ouverte; le fort de Pontrémoli, qui appartenait vraisemblablement aux princes d'Este, fortifié par la nature et par l'art, brava le roi et son armée. Heinrich emporta la place, et la détruisit, comme Novare, de fond en comble; mais, par cet acte, il ne fit qu'alimenter l'inimitié des Italiens, et ils ne se laissèrent pas gagner, parce que çà et là, comme entre Pise et Lucques, le roi arrangea tous les différends et les querelles. Bien plus, sinon tous les Italiens, du moins beaucoup d'entre eux, considérèrent le roi Heinrich V comme le dévastateur du pays, comme un fléau que Dieu, dans sa colère, avait envoyé sur l'Italie (7).

Au bout de six pénibles semaines, peu avant les fêtes de Noel, le roi atteignit Florence, et célébra dans cette ville les jours sacrés. Mais il n'y séjourna pas longtemps, et, après avoir pris quelque repos, il continua sa marche sur Rome. Et sur cette route encore se manifesta de nouveau l'inimitié des Italiens. La conjecture que nous avons faite au sujet de l'orgueilleux silence de Milan semble confirmée par ce qui se passa à Arezzo. Les bourgeois de cette ville, en querelle avec leur évêque, avaient détruit l'église de Saint-Donat, située hors de leurs fortes murailles, afin que l'évêque ne pût y fixer sa résidence. Lors donc que Heinrich approcha de cette ville, le clergé alla au-devant de lui en lui rendant les honneurs; les méfiants bourgeois, au contraire, fermèrent les portes. Heinrich, enflammé de colère, et désirant se montrer comme un homme pieux, força les murailles, détruisit les tours sur la résistance desquelles les bourgeois avaient compté, et, sur la prière des ecclésiastiques, rendit à cette église tous les droits qui lui avaient été arrachés. D'Arezzo il envoya des députés au pape pour lui annoncer son approche, et proposer une délibération sur son entrée à Rome et sur son couronnement. Aux consuls, au sénat et au peuple de Rome, grands et petits, il adressa une lettre, où il déclarait aux Romains : que depuis longtemps il nourrissait le désir de voir la capitale le siége de son empire, et, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, de l'élever, de l'honorer, de l'enrichir, comme un seigneur ses fidèles, un père ses fils, un citoyen ses concitoyens; qu'il avait déjà ramené à la justice et à la concorde l'Italie désunie et divisée; qu'il venait à eux avec des intentions pacifiques; qu'ils eussent à envoyer au-devant de lui des députés convenables et intelligents, avec lesquels il pût s'entendre sur tout ce qui était nécessaire. Mais il continua sa marche sans attendre le retour de ces envoyés.

La conduite du pape Pascal II, en présence des mouvements et des événements racontés jusqu'ici, est inconcevable; mais peut-être ne l'est-elle que parce que nous ne la connaissons pas, car il est à peine question de lui. Après que la première députation du roi, qui s'était rendue à Rome dès l'an 1109, eut quitté cette ville, le pape avait tenu à Latran un concile au printemps de l'année suivante. Non-seulement il y avait confirmé de nouveau la défense de l'investiture par les laïques, mais il y avait encore interdit aux laïques de disposer des biens ecclésiastiques de quelque manière que ce fût. Puis il s'était rendu dans l'Italie inférieure, avait appelé à lui les princes normands, et s'était fait promettre par eux qu'ils se tiendraient prêts à le soutenir de leurs forces contre le roi Heinrich, si du reste leurs forces étaient nécessaires; et à son retour il avait reçu la même promesse de la noblesse romaine. Mais il ne fit rien de plus, autant que nous l'apprennent les documents de cette époque. Il resta tranquille spectateur des armements du roi; il ne fit rien pour l'empêcher d'entrer en Italie; il ne s'éleva point, mais se montra tout à fait inactif, durant la marche de l'armée teutsche à travers la Lombardie et la Toscane, à la vue de la destruction de villes italiennes et des violences qui furent indubitablement commises. Et ce ne fut que lorsque le roi fut arrivé dans le voisinage de Rome avec son armée rafraîchie et formidable, qu'il somma, dit-on, les Langobards de venir au service de l'Église. Mais, bien que cette vaine sommation ne lui valût que ce qu'il en pouvait attendre, à savoir, de vaines excuses, il ne prit pas la moindre mesure ni pour se mettre en sûreté par un traité avec le roi, ni pour s'éloigner de Rome; mais il resta dans la ville éternelle, il attendit dans l'inaction la marche des choses; et si lui, le saint-père, fut entraîné dans un grand mouvement qui avait lieu autour de lui, ce ne fut que par les députés que le roi Heinrich envoya d'Arezzo à

Rome. Dans le fait il serait difficile d'expliquer cette conduite autrement que par un plan mystérieux et caché, formé contre le roi par le pape ou par des conseillers, peut-être par le rusé Pierre, fils de Léon, confident du pape. Pascal et les siens devaient certainement aussi reconnaître qu'avec le génie et la vigueur de Heinrich, dans la position qu'il avait su prendre dans le Teutschland, en face des dispositions et des relations de l'Italie, ils lutteraient contre lui tout aussi inutilement par les armes que par la parole; qu'il ne leur restait donc qu'à attendre patiemment jusqu'au moment où ils réussiraient à amener le roi à des actes qui eussent contre eux l'opinion du monde, ou à l'attirer sur un théâtre où il lui deviendrait impossible de se servir de ses armes : alors seulement on pouvait espérer que la puissance spirituelle serait employée avec succès, et que la supériorité du roi serait détruite. Et tout ce qui arriva immédiatement semble justifier cette idée. Mais il est impossible de déterminer le véritable plan primitif du pape, parce que l'exécution donna aux choses une tournure qui n'avait pas été prévue, et qui par conséquent n'était pas entrée dans les calculs.

Le roi en effet conduisit son armée par Aquapendente à Sutri. A Aquapendente il fut rejoint par les députés qu'il avait envoyés à Rome, et des députés romains les accompagnaient. Comme tout se présentait favorablement, il envoya à Rome d'autres députés qui devaient continuer la négociation, et il s'arrêta à Sutri pour attendre le résultat. Dans la négociation, le pape déclara résolument et expressément qu'il ne pouvait et ne devait souffrir plus longtemps l'investiture d'aucune manière et à aucune condition, parce que, source de la simonie, elle était trop pernicieuse et trop condamnable, et ne pouvait s'accorder avec la dignité de l'Église, et que par conséquent le roi devait nécessairement renoncer à cette investiture avant qu'il pût être question de son couronnement comme empereur. A cette déclaration les envoyés du roi, effrayés, répondirent : que l'accomplissement de cette prétention était impossible, quelque disposé que fût le roi à toute concession; que depuis plus de trois siècles le droit d'investiture avait été exercé par les prédécesseurs du roi dans l'empire; que, sans ce droit, l'empire ne pouvait subsister; car, depuis le temps de Karl le Grand, tant de régales, de domaines et de droits avaient été donnés par les empereurs et les rois à l'Église, que la puissance de l'empire disparaîtrait entièrement; que le roi ne serait rien, s'il renonçait à l'investiture des évêques et des abbés, et par là même aux services et aux prestations auxquels les évêques et les abbés étaient obligés pour les régales qu'on leur avait inféodées. Le pape, ou son négociateur, Pierre, fils de Léon, ne pouvait nier la vérité de cette remarque, mais il sut y répondre d'une manière inattendue. L'Église, répliqua-t-il, ne pouvait absolument pas accorder le maintien de l'investiture; mais elle pouvait tout aussi peu avoir le dessein de nuire au roi ou à l'empire. Mais il y avait un moyen de concilier les deux intérêts. L'Église pouvait rendre tout ce qui appartenait à l'empire et ce que jusqu'alors elle avait tenu de l'empire par l'investiture, et le clergé pouvait se contenter des dîmes, des donations et de ses domaines propres, sur lesquels l'empire n'avait aucune espèce de droit. Ainsi le roi pouvait incontestablement se priver de l'investiture et affranchir l'Église.

Certes on ne pouvait pas exprimer plus nettement que par une offre semblable, que le pape avait la conviction la plus intime du caractère pernicieux et condamnable de l'investiture. Il pouvait donc assurément s'attendre à ce que cette offre fît une puissante impression sur les députés du roi, sur le roi lui-même, bien plus, sur le monde chrétien tout entier; il pouvait s'attendre à donner par elle la preuve la plus frappante qu'il luttait non pour des choses terrestres et vulgaires, mais pour quelque chose de sacré qu'il ne pouvait abandonner selon sa ferme conviction, pourquoi il ne devait pas reculer devant les plus grands sacrifices; et pour cela même il pouvait bien espérer d'ébranler le roi et de gagner beaucoup de cœurs. Dans le fait, cette offre semble avoir effrayé les députés du roi; mais la singulière contradiction qu'elle renfermait ne semble pas les avoir frappés : cette contradiction consistait en ce que le pape, tout en offrant de restituer tout ce que jusqu'alors les évêques et les abbés avaient tenu de l'empire par l'investiture, demandait pourtant la renonciation du roi à l'investiture; car l'investiture devait assurément perdre toute valeur, dès que les évêques et les abbés n'élevaient plus ou n'avaient plus à

élever aucune prétention sur les régales. Les envoyés royaux déclarèrent que ce n'était nullement l'intention du roi d'user de violence contre l'Église, ni de commettre à son détriment aucune spoliation. Le pape répliqua qu'aussi n'était-il nullement question de violence ni de spoliation; que, bien plus, sa proposition était conforme à la loi divine et aux préceptes de l'Église; que, d'après cette loi et ces préceptes, les prêtres ne devaient point s'occuper des choses temporelles : mais que, dans l'empire teutsch, les évêques et les abbés étaient astreints tantôt à tenir des cours de justice, tantôt à servir à l'armée, et que cela pouvait difficilement se faire sans brigandage, sans crime, sans incendie et sans meurtre; que les serviteurs des autels étaient devenus des serviteurs de la cour, parce qu'ils avaient reçu des rois, des villes, des markgraviats, le droit de monnaie, et d'autres choses dépendantes du service de l'empire; que précisément de là était née la coutume, intolérable pour l'Église, que des évêques élus ne reçussent point la consécration avant qu'ils eussent reçu l'investiture de la main du roi. C'était contre ces maux et d'autres que s'étaient élevés les papes Grégoire et Urbain; et lui, le pape Pascal, marchait sur les traces de ces papes, parce qu'il était nécessaire de remédier à ces abus. Et maintenant, après ces déclarations réciproques, les députés du roi ne crurent pas pouvoir résister plus longtemps, car l'avantage offert à leur maître était évident. En conséquence, fut conclu entre eux et le négociateur pontifical, Pierre, fils de Léon, le 4 février 1111, un traité qui, transcrit en deux actes, contient en résumé ce qui suit :

« Le pape doit recevoir le roi honorablement et avec bienveillance; il doit, à l'exemple de ses prédécesseurs catholiques, le couronner empereur consciencieusement et sans tromperie, et le soutenir de l'appui de ses fonctions pour conserver l'empire.

» Le roi, de son côté, ne doit contribuer, ni par le fait ni par le conseil, ni par lui-même ni par autrui, à ce que le pape Pascal II perde la papauté de Rome, ou sa vie, ou ses membres; il ne doit pas contribuer non plus à ce qu'il soit mis en prison par perfidie. Bien plus, il doit garantir toute sûreté, comme au pape lui-même, aux fidèles de celui-ci qui se portaient garants pour lui, et aux légats qu'il pourrait envoyer vers le roi, et leur rendre satisfaction pour toute offense qu'ils pourraient recevoir à son insu. Le tout fidèlement et sans fraude.

» Le jour du couronnement, le pape devait ordonner aux évêques présents de remettre au roi et à l'empire ce qui avait appartenu à l'empire au temps de Karl le Grand, de Ludwig et des autres rois, et régler par écrit, par sa puissance papale, sous menace d'excommunication, que nul d'entre eux, qu'il fût présent ou absent, et que même aucun de leurs successeurs, ne réclamerait ou n'usurperait ces régales, à savoir, les villes, duchés, markgraviats, comtés, monnaies, péages, marchés, tribunaux et cours, qui avaient incontestablement appartenu à l'empire, avec leurs dépendances, services militaires et forteresses. Lui-même, le pape, ne doit pas inquiéter à l'avenir, au sujet de ces choses, le roi et l'empire; il doit défendre à ses successeurs, par acte formel et sous peine d'excommunication, de les inquiéter.

» De son côté, le roi doit, également au jour du couronnement, en présence du clergé et du peuple, renoncer par acte formel à toute investiture de quelque église que ce soit. Il doit confirmer avec serment qu'à l'avenir il ne réclamera plus le droit d'investiture, mais qu'il laissera complétement libres les églises avec leurs donations et domaines qui n'appartenaient pas au domaine de l'empire; que, de plus, il rétablirait le patrimoine de saint Pierre, comme cela avait été fait par Karl, Ludwig, Heinrich et d'autres empereurs, et qu'il aiderait le pape à le conserver. »

Tel fut ce traité. Lorsqu'il fut présenté au roi à Sutri, il ne dut pas être moins étonné que ne l'avaient été ses envoyés. Il était évident que la restitution de toutes les régales de la part des églises à l'empire était impossible à réaliser. Le pape aussi ne s'obligeait pas à opérer cette restitution, mais seulement à en donner l'ordre et à excommunier quiconque s'y refuserait; mais, toutefois, il n'était nullement à supposer que le pape se résoudrait à donner de vains ordres, et à prononcer des excommunications de l'inefficacité desquelles il devait être convaincu d'avance. Il fut donc difficile au roi de ne pas attribuer au pape des vues perfides. Probablement il se sentit d'autant plus enclin à cette supposition, que pendant les négociations il fut personnellement blessé par le pape : car il avait sollicité du pape la permission d'en-

sevelir le corps de son père dans une terre consacrée, ou la levée de l'excommunication sous le poids de laquelle son père était mort, et alors même encore Pascal avait refusé cette prière, sans doute pour réveiller en lui, précisément en ce moment, et avec force, le sentiment de ce qu'il y avait de terrible dans l'excommunication de l'Église. Mais, persuadé comme il l'était que le pape agissait avec perfidie, Heinrich fut peut-être confirmé dans cette idée par cette circonstance, que, pour négocier avec ses députés, le pape n'avait point donné ses pleins pouvoirs à un ecclésiastique, mais que toute l'affaire avait été conduite par un laïque qui devait inspirer quelque soupçon, à savoir, par Pierre, dont, comme on l'assurait, le père, Léon, avait été juif. Il put donc bien croire devoir user de précaution; mais il n'avait point à redouter de danger à la tête d'une grande armée qui le respectait comme roi et comme général. De plus, le contenu du traité fournissait l'occasion de se soustraire à toute perfidie. D'abord, il n'était pas décidé si l'ordre du pape aux évêques et la renonciation du roi lui-même à l'investiture devaient avoir lieu avant le couronnement ou seulement après; à dessein ou sans dessein, il n'était question, d'une manière générale, que du jour du couronnement. En second lieu, ce qui restait douteux ou pouvait être facilement mis en doute, précisément parce qu'il avait été dressé deux actes qui se référaient l'un à l'autre, et semblaient par conséquent exiger la simultanéité; il restait douteux qui, du pape ou du roi, devait faire le premier pas. Heinrich crut donc pouvoir donner sans inconvénient son assentiment à cette convention. Et cet assentiment, il le donna; mais toutefois il le donna seulement sous la condition que le traité n'aurait de force que sur une base ferme et sincère, avec le consentement et l'accord de toute l'Église, et avec l'approbation des princes de l'empire. Le pape semble avoir tenu peu de compte de cette condition, parce que son accomplissement devait nécessairement être ajourné à des temps ultérieurs, et parce qu'il pouvait espérer que le jour du couronnement tirerait d'embarras pour cet accomplissement. Du reste on prit encore avec une grande rigueur de part et d'autre, pour le jour du couronnement, des garanties d'autant plus inutiles que le traité, on pouvait bien le dire, était déjà rompu avant d'avoir été ratifié par le pape et par le roi. Les médiateurs ou les plénipotentiaires durent jurer que la partie pour laquelle ils avaient agi accomplirait certainement tout ce qu'elle avait promis, et qu'eux-mêmes, dans le cas où cela ne se ferait pas, consentaient à échoir, avec leur personne et leur fortune, à l'autre partie. Des otages furent aussi livrés et des mesures prises réciproquement pour leur sûreté (8); on prit également d'autres précautions tout aussi trompeuses.

Le 11 février, le roi s'avança avec son armée jusque devant les portes de Rome, pour faire le lendemain, dimanche d'*Esto mihi*, son entrée dans la ville éternelle. Et là déjà, devant les portes, s'élevèrent des querelles. Les Romains demandèrent que le roi jurât de respecter l'honneur et la liberté de la ville: Heinrich jura, mais en langue teutsche; aussi les Romains crièrent à la trahison, et rentrèrent dans la ville au milieu de ces cris. Le lendemain l'entrée eut lieu, mais avec des cérémonies singulières et inouïes, qui, bien qu'à notre époque on ne puisse plus les apprécier, semblent presque montrer plus de dérision et de mépris que de respect. Car Rome tout entière se mit en mouvement, et tout ce que la ville put fournir de raretés et de merveilles fut employé pour signaler ce jour (9). En même temps, aux cris de la multitude, qui retentissaient comme des acclamations de joie, se mêlèrent des violences exercées sur des Teutschs sans armes; car l'on ne rougit pas de maltraiter, de blesser, de tuer ou dépouiller ces hommes sans défense, que la curiosité, et peut-être la joie de voir le roi des Teutschs dans sa majesté, avaient attirés dans le tumulte devant la porte. Le roi cependant, bien que ce crime ne semble point lui avoir échappé, continua sa marche, et arriva, entouré de ses fidèles guerriers, à l'église Saint-Pierre. A la porte de cette église, l'attendait le pape, entouré des cardinaux et d'autres ecclésiastiques. A sa vue, le roi descendit de cheval, s'avança vers le saint-père, s'agenouilla devant lui, lui baisa les pieds, et l'aida à descendre de cheval. Alors tous deux s'embrassèrent et se baisèrent à trois reprises. Ensuite le roi prit la main droite du pape, et alla avec lui jusqu'à la porte d'argent. Là le roi jura d'être le défenseur et le protecteur de l'Église, fut désigné par le pape comme empereur, et reçut de nouveau le baiser de paix.

Enfin, arrivés dans l'intérieur de l'église, tous deux s'assirent sur des siéges préparés d'avance.

Là, dans le lieu saint, devant l'autel du Seigneur, se passa une scène qui, sous le rapport du scandale, a peu de pareilles dans l'histoire. Entre le pape et le roi s'éleva une discussion qui, entraînant bientôt tous les assistants, ecclésiastiques et laïques, à y prendre part, interrompit brutalement la solennité de ce jour, et fit honteusement manquer le but de cette réunion. Les contradictions et le désordre que l'on trouve dans les récits qui nous sont parvenus de cet événement ne nous permettent pas d'en démêler avec certitude le commencement et le développement; mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est que l'astuce et le soupçon étaient en présence : le pape et le roi exigèrent réciproquement l'un de l'autre l'exécution du traité; chacun craignait de prononcer la première parole nette et non équivoque : de là des expressions tronquées et partielles qui, saisies avidement par les assistants, tantôt du côté du pape, tantôt du côté du roi, furent discutées par eux, blâmées, incriminées, réprouvées, au milieu de cris farouches, comme inacceptables ou comme hérétiques. Mais de toute cette agitation il résulte que le pape avait fait et promis tout ce qu'il avait fait et promis jusqu'à ce jour, dans l'espoir que devant l'autel du Seigneur, sur les tombeaux des apôtres, entouré de toute la magnificence, de toute la majesté de l'Église catholique, à la vue d'une innombrable multitude, le roi chercherait à obtenir la couronne impériale à quelque condition que ce fût, et par conséquent qu'avant tout il renoncerait publiquement et solennellement à ce droit d'investiture, sans insister, en cette heure solennelle, sur le surplus du contenu du traité. Mais Heinrich, qui, de son côté, s'était peut-être attendu à ce que, dans les circonstances signalées plus haut, le pape n'oserait point, sous aucun prétexte, se refuser au couronnement, Heinrich était résolu à ne point se laisser jouer. Il comptait sur son armée; et dans cette armée, comme dans l'âme de Heinrich, vivait toujours le souvenir de l'exclamation des princes teutschs à Châlens, que la querelle ne pouvait être vidée qu'à Rome par l'épée.

Enfin, après que la dispute eut duré longtemps, lorsqu'il s'y mêla des choses étrangères qui menaçaient de la prolonger encore, et comme le jour commençait à baisser, un homme de la suite du roi vint enfin audacieusement se placer devant le pape, et lui dit sèchement et résolument : « Il ne s'agit point ici de parler plus longtemps ; tu sais de quoi il s'agit : l'empereur, notre seigneur, demande de recevoir la couronne comme Karl, Pippin et Ludwig l'ont reçue. » A ces mots, le pape répondit qu'il ne pouvait point accomplir le couronnement, et qu'il ne l'accomplirait pas. Par là il souleva la plus grande colère chez le roi comme chez la plupart des Teutschs qui étaient avec le roi. Et, dans sa colère, le roi, conseillé, dit-on, par son chancelier Adelbert et par l'évêque Burchard de Münster, donna l'ordre de se saisir de la personne du pape. Comme alors des guerriers teutschs entourèrent le saint-père, les cardinaux et les évêques pressèrent celui-ci de procéder au couronnement, et de mettre ainsi un terme à cette scène odieuse. Pascal aussi était désormais prêt à céder; mais, dans leur exaspération, les Teutschs repoussèrent une telle conduite. En vain l'archevêque Kunrad de Saltzbourg fit connaître son mécontentement de la violence exercée sur le pape sans armes; il n'échappa qu'avec peine à l'épée qu'un chevalier furieux, Heinrich der Kopf, brandissait sur sa tête pour le châtier d'une telle disposition. En vain les ecclésiastiques romains cherchèrent à célébrer la messe, pour calmer ces farouches esprits; le désordre était si grand, qu'il leur fut à peine possible de préparer le sacrement (10), et que leur tentative n'eut pas le moindre succès. Plus la confusion durait, plus le bruit augmentait. Beaucoup de cardinaux et d'ecclésiastiques, comme aussi beaucoup de laïques, furent retenus prisonniers par les guerriers teutschs; d'autres Romains présents furent maltraités; et, comme sur ces entrefaites la nuit arriva, il y eut probablement d'autres excès, vol et pillage, et probablement on ne fit guère de différence entre le sacré et le profane (11). Enfin le pape fut emmené avec les autres prisonniers. Les évêques Jean de Tusculum et Léon d'Ostie réussirent seuls à se sauver par la fuite, à la faveur d'un déguisement.

Cependant un grand cri de douleur traversa la ville de Rome, à la nouvelle du crime des Teutschs et du malheur du saint-père. Un tumulte sauvage remplit la nuit; tous les Teutschs qui se trouvaient dans la ville, qu'ils y eussent été attirés par la curiosité, par la dévotion ou par des affaires d'intérêt, furent assaillis et tués.

Le lendemain matin, la multitude furieuse pénétra par le pont du Tibre dans le faubourg de Saint-Léon, qui était occupé par les Teutschs, et plus avant encore, vers l'église de Saint-Pierre, autour de laquelle le noyau de l'armée royale avait établi son camp. L'attaque fut si impétueuse, que les Teutschs se virent dans un grand danger. Le roi lui-même, qui s'était précipitamment élancé sur un cheval sans être complétement armé, fut blessé et renversé de cheval; et il n'eût pas survécu à cette journée, si un comte milanais, Otto, ne lui avait aussitôt donné sa monture. Cet acte de dévoûment causa le malheur d'Otto; il tomba entre les mains des Romains, fut traîné à travers la ville, mis en morceaux, et l'on abandonna ses restes aux chiens. Mais le roi était sauvé, et ses cris de colère éveillèrent tant de honte dans le cœur de ses soldats, qu'ils continuèrent la lutte avec la plus grande énergie, et ne semblèrent plus songer qu'à la victoire ou à la vengeance. Ce fut au milieu d'un affreux carnage que les Teutschs réussirent enfin (et parmi eux plus d'un vaillant homme périt d'une mort moins glorieuse qu'il n'avait mérité de la trouver) à repousser les Romains au delà du pont ou dans le fleuve; mais ils ne réussirent point à prendre le château Saint-Ange, sans la possession duquel on ne pouvait se risquer à pénétrer dans la véritable ville de Rome, au delà du Tibre. Tout le sang répandu n'avait donc rien décidé. Le Tibre seul sépara des ennemis aussi acharnés. Rome était dans l'exaspération la plus terrible, et pendant deux jours les Teutschs n'osèrent point poser les armes. Pendant ce temps, l'évêque de Tusculum chercha à rétablir l'ordre et l'union, et à transformer en organisation militaire et régulière la fureur sauvage du peuple. Il parla aux Romains avec la plus grande animosité contre les Teutschs, ces profanateurs du plus grand sanctuaire du monde chrétien, ces criminels si coupables envers le vicaire de l'Apôtre. Il leur représenta comme facile la victoire sur ce peuple barbare, et prêcha comme une croisade contre l'armée royale; puis il remit leurs péchés à tous ceux qui combattraient contre elle. Soit que le roi fût informé de ces menées dans Rome, soit qu'en somme il jugeât que le meilleur parti était de laisser se dissiper l'esprit qui s'était élevé chez les Romains d'une manière si inattendue, soit que son armée, fatiguée de veilles continuelles, eût besoin de repos et de nourriture, le roi partit avec ses troupes le second jour après le combat, et emmena avec lui le pape et les évêques prisonniers. Et il craignait tant les embûches et la surprise, qu'il ne se retira point par la porte de la ville, mais qu'il fit abattre une partie des murailles, pour s'éloigner en toute sûreté (12).

Si maintenant on récapitule et si l'on étudie sérieusement ces faits dans leur ensemble, il sera difficile de ne pas se rappeler la scène de Canossa entre Grégoire VII et Heinrich IV, et l'on ne pourra s'empêcher de voir dans les événements de Rome, tels qu'ils ont été racontés ici, la contre-partie de cette scène de Canossa. A Canossa, l'Église avait eu le dessus; à Rome, l'empire. Là ce fut le chef de l'Église qui fit valoir cette supériorité; ici, ce fut le chef de l'empire. Mais, dans la manière dont cela se fit, les contemporains et la postérité purent voir comment l'autel et comment le trône auraient employé la victoire, si, dans cette lutte prodigieuse, une victoire complète eût été donnée à l'un ou à l'autre.

## CHAPITRE IV.

TRAITÉ DE HEINRICH V AVEC LE PAPE, ET SON COURONNEMENT COMME EMPEREUR. — SON RETOUR DANS LE TEUTSCHLAND ET SA CONDUITE DANS L'EMPIRE. — EXCOMMUNICATION DE L'EMPEREUR ET CONJURATIONS CONTRE LUI.

De l'an 1111 à l'an 1112.

De Rome, et emmenant avec lui le pape, les cardinaux et les autres prisonniers, le roi remonta la rive droite du Tibre jusqu'au mont Soracte. Là il traversa le fleuve. Sans aucun doute il avait un triple but. D'abord il devait craindre les Normands et empêcher une jonction entre eux et les Romains. Jusque-là les vassaux du saint-siége s'étaient abstenus de toute participation à la querelle, soit qu'ils jugeassent l'armée royale trop forte, soit que le pape ne les eût pas appelés assez tôt: mais maintenant que la ville de Rome semblait déterminée à l'extrême résistance; maintenant que le roi avait quitté le champ de bataille après une lutte sanglante; maintenant que le pape était promené en captif, et, comme le bruit en courait, traité de la manière la plus indigne, on pouvait assurément s'attendre à ce que les Normands

viendraient au secours des Romains pour opérer la délivrance du saint-père, et pour chasser de leur voisinage et de celui de Rome, pour chasser même d'Italie les étrangers, dont l'arrivée ne leur était pas non plus agréable. En second lieu, il voulait s'assurer l'assistance du comte de Tusculum et d'autres seigneurs dans le voisinage de Rome. Cette assistance n'était pas sans importance; mais les seigneurs n'étaient pas assez puissants pour la garantir à qui ils voulaient: ils s'attachaient au plus fort. Le roi pouvait compter sur eux, s'il se rapprochait d'eux; ils étaient contraints de suivre les Normands, si les Normands le prévenaient. Enfin il voulait menacer ou attaquer la ville éternelle de l'autre côté, où elle était plus accessible, l'amener par la crainte à se soumettre, ou l'emporter de force.

Et il atteignit complétement son but, sous les deux premiers rapports, plutôt par une faveur de la fortune que par sa puissance; mais ses efforts pour arriver au troisième résultat furent sans succès. Le comte de Tusculum et les autres vassaux d'alentour se déclarèrent aussitôt en faveur du roi, et le servirent avec bonne volonté. Robert, prince de Capoue, qui, de même que les princes normands, avait été instamment prié de Rome, par l'évêque Jean de Tusculum, d'accourir au secours du saint-siége si honteusement offensé, détacha trois cents cavaliers pour faire ce qu'il pouvait; mais l'arrivée du roi barra le chemin à cette troupe, et elle fut renvoyée par le comte Ptolémée de Tusculum. Et bientôt après cet événement moururent le duc Roger et le prince Boemund, fils de Robert Guiscard, sur la tête duquel se résumaient désormais toutes les espérances des Romains; et ils moururent si subitement l'un après l'autre, que personne parmi les Normands ne put songer à donner quelque secours; bien plus, tous furent saisis de la plus grande inquiétude devant l'armée teutsche; car ils sentaient très-bien que, dans les circonstances présentes, il serait très-facile de les chasser entièrement du beau pays qu'ils avaient réduit en leur puissance autant par des crimes insolents que par d'audacieux exploits (1). Aussi chacun s'efforça de se fortifier dans son château, ou, comme Robert de Capoue, d'obtenir la paix du roi Heinrich. La ville de Rome resta donc abandonnée à elle-même; mais l'évêque Jean de Tusculum avait gagné le cœur des habitants, et continuait à soutenir leur courage. Le roi, d'autant plus irrité qu'il osait moins entreprendre la conquête de la ville par la force des armes, fit exercer d'effroyables ravages dans le pays d'alentour. Les Romains ne virent certes pas sans douleur, sans gémissements et sans ressentiment ces dévastations; mais ils ne faiblirent point, et tinrent fermement à leur déclaration, qu'ils ne voulaient point avoir affaire à lui tant qu'il n'aurait pas mis le pape en liberté.

Ainsi les jours, les semaines se succédèrent. De même que le pape Grégoire VII perdit, aussitôt après l'humiliation du roi à Canossa, la victoire qu'il croyait avoir gagnée par ses armes, par sa malédiction et sa bénédiction; de même, après les violences commises dans l'église de Saint-Pierre, s'évanouit pour le roi Heinrich V l'avantage qu'il croyait avoir acquis par l'épée et par la prison. Le pape ne montra pas moins de fermeté que les Romains. Il ne voulut consentir à aucune concession, bien que, dans sa prison du château de Trevi, il fût privé tout à fait, ou presque entièrement, de toute communication avec les cardinaux et évêques captifs, et qu'il se vît constamment entouré de Teutschs. Le roi se trouvait donc dans un grand embarras, qui s'augmentait chaque jour: car, au milieu de ces bouleversements, son armée ne se trouvait certainement pas dans une position agréable; plus d'une personne aussi arriva sans doute à réfléchir, et à reconnaître alors seulement pour un crime ce qui s'était fait avec sa coopération dans un lieu saint, et personne ne pouvait prévoir l'issue de ces choses. Il est donc bien possible que Heinrich, comme on l'assure, dans son impatience, ait tantôt proféré les plus violentes menaces contre le pape prisonnier, et tantôt supplié ce même pape, dans les termes les plus humbles, avec repentir et promesses, de consentir du moins à un accommodement. En tout cas, il est certain que l'on sollicita de toutes parts le pape pour le déterminer à un arrangement; on lui représenta qu'après tout l'investiture ne portait absolument ni sur l'Église ni sur les fonctions spirituelles, mais seulement sur des choses temporelles, à savoir les régales; on lui parla de sa propre position et de celle de ses compagnons de captivité; on lui exposa les horribles ravages exercés autour de lui; on lui dépeignit le grand danger où se trouvait la ville de Rome; on lui mit sous les yeux les calamités de toute l'Église, et l'effrayant tableau

d'un nouveau schisme, si, dans sa colère, le roi se laissait entraîner à établir un anti-pape. Ainsi parlèrent au saint-père des princes, ainsi des ecclésiastiques et des laïques, ainsi même des bourgeois de Rome qui se présentèrent devant lui dans son infortune, et auxquels on donna accès près de lui, parce que Heinrich désirait sortir d'embarras (2) : car les Romains bravaient, il est vrai, la puissance du roi, et repoussaient l'argent qu'il offrait, mais ils craignaient la famine qui les menaçait. Longtemps Pascal résista à toutes les raisons, à toutes les prières, à toutes les représentations; il aimait mieux, disait-il, risquer sa vie que d'accorder l'investiture des évêchés et des abbayes. Mais enfin, après deux mois environ de captivité, lorsque aussi les grands jours de la Passion et de la Résurrection du Sauveur du monde se furent passés sans opérer de changement, et lorsqu'il ne se montra plus nulle part d'espérance que tout ce désordre se terminât dans l'esprit des principes apostoliques, il commença à chanceler, soit qu'il cédât réellement à tant de secousses et de fatigues, soit que l'on eût jeté dans son âme la pensée qu'une concession qui lui aurait été arrachée en de telles circonstances n'engagerait à rien, mais que, les circonstances une fois changées, elle pourrait être retirée par lui-même ou par d'autres. Il s'écria en fondant en larmes : « Je suis forcé de souffrir pour la liberté et la paix de l'Église une chose à laquelle je n'aurais jamais consenti pour ma vie. » Puis on en vint à des négociations. Elles furent menées avec la même méfiance soupçonneuse que les négociations précédentes; mais elles aboutirent à un traité conclu dans le camp royal, devant le pont de Mammée (3) sur l'Anio, qui séparait l'armée teutsche des Romains. Voici le contenu de ce traité au sujet du point essentiel, c'est-à-dire au sujet de la vieille querelle de l'investiture.

« Les évêques et les abbés doivent être élus librement, sans violence et sans simonie, avec l'assentiment du roi et empereur. L'évêque ou l'abbé librement élu doit recevoir du roi l'investiture par l'anneau et la crosse; enfin l'investi doit recevoir de l'archevêque ou de l'évêque duquel il dépend la consécration suivant les lois de l'Église. Si des discussions s'élèvent au sujet d'une élection, le soin de les concilier doit être remis à la majesté royale. Tout homme enfin, ecclésiastique ou laïque, qui osera troubler sciemment cet ordre, doit être frappé d'excommunication, et perdra ses honneurs et dignités. »

Puis, au sujet des malheureuses relations qui existaient entre le roi Heinrich V et le pape, on décida ce qui suit :

« Le roi rendra le lendemain la liberté au pape, aux évêques et aux cardinaux, à tous les prisonniers et otages; il assurera la paix et toute sécurité au pape, aux fidèles du pape et aux Romains, pour leurs personnes et leurs biens, pour eux et les leurs; il sera également obéissant envers le pape, sans préjudice toutefois pour la dignité royale et impériale.

» Le pape, de son côté, ne doit inquiéter ni le roi ni l'empire au sujet de l'investiture; il ne doit, pour les offenses faites en cette affaire à lui et aux siens, nuire ni au roi ni à aucun autre dans leurs personnes ou dans leurs biens. En particulier, il ne doit jamais lancer l'excommunication contre le roi Heinrich; bien plus, il doit le couronner, et l'aider, selon son pouvoir, à conserver la dignité royale et impériale. »

Enfin il semble que le pape accorda encore particulièrement au roi la permission de célébrer solennellement les funérailles de son père.

Toute cette convention, qui concernait la relation personnelle du pape et du roi, fut solennellement jurée par le roi comme par le pape : avec le roi jurèrent quatorze princes ecclésiastiques et laïques; avec le pape, un nombre égal d'évêques et de cardinaux. Mais le traité proprement dit, qui établissait les principes que l'on devait observer à l'avenir pour la nomination aux siéges épiscopaux, fut signé comme un diplôme de faveur de la propre main du pape, et scellé du sceau pontifical, qu'il fallut faire venir de Rome, sans que le pape le jurât, et sans que les évêques et les cardinaux y prissent une part officielle. Et tout fut aussitôt exécuté comme l'on en était convenu. L'empereur renvoya le pape, et le suivit à Rome en repassant le Tibre. Le 13 avril (4), il fit son entrée dans la ville de Saint-Léon, et sa marche ne fut troublée par aucune affluence de peuple; car les portes de la ville de Rome proprement dite étaient fermées, afin d'éviter de nouvelles collisions et de nouveaux malheurs. A l'église de St-Pierre, il fut reçu par le pape, et le couronnement se fit avec les cérémonies traditionnelles.

Après le couronnement, Heinrich rendit au pape l'acte du traité, comme pour chercher à savoir s'il ne se repentait pas de ce traité; le pape toutefois le remit aux mains de l'empereur. Ensuite, durant la célébration de la messe, il offrit à l'empereur la sainte eucharistie, en lui disant : Seigneur empereur, ce corps du Seigneur, qui est né de la vierge Marie, et qui a souffert pour nous sur la croix, ainsi que le croit la sainte Église apostolique, je te le donne pour confirmer une paix sincère entre toi et moi. Et lorsqu'enfin Heinrich eut fait au saint-père des présents de prix, ils se séparèrent avec des protestations d'amitié, mais avec des cœurs désunis; avec des dehors de paix, mais avec des sentiments d'antipathie. Le pape se rendit dans la ville de Rome, où il fut reçu avec d'immenses cris de joie et avec tous les témoignages du plus vif intérêt; quant à l'empereur, il quitta la ville éternelle, et se dirigea sans retard vers les Alpes et vers la patrie.

Dans sa retraite à travers l'Italie, les ducs, princes et seigneurs qui précédaient l'empereur rendirent visite à la marquise Mathilde, et tous revinrent pénétrés d'une nouvelle admiration. Aussi Heinrich ne voulut point quitter l'Italie sans avoir vu lui-même cette femme remarquable. Mathilde reçut l'empereur le 16 mai, dans son château fort de Bibianello, avec beaucoup d'amitié et de magnificence. Car, au milieu de ses violences envers le pape, l'empereur s'était montré bien disposé pour elle, et avait tenu compte de sa parole; et quoique le traité conclu par Heinrich avec le pape ne répondît pas à ses principes, elle se réjouit pourtant, sans doute, de cet arrangement, probablement parce qu'elle sentait les approches de l'âge, et soupirait après le repos, fatiguée qu'elle était des terribles orages qui avaient frappé l'Italie. L'empereur resta trois jours auprès de la marquise, et ses conversations avec elle se firent en langue teutsche, que Mathilde savait parler. Quant à la profonde impression que la grande comtesse fit sur l'empereur, cet homme d'un caractère si énergique, Heinrich la manifesta par ses discours et par ses actions. Il la salua constamment du nom de mère; il déclara qu'il n'avait point vu de femme qu'on pût lui comparer; il la nomma enfin son lieutenant dans le royaume de Langobardie (5). Ce fut ainsi qu'il prit congé d'elle avec les plus grandes marques de respect et de dévoûment, sans toutefois, à ce qu'il semble, l'avoir fait chanceler dans ses principes et dans son affection pour le siége apostolique. A la Pentecôte, Heinrich se trouvant à Vérone, régla ce qu'il y avait à régler, et arriva bientôt sans obstacle sur le sol de la patrie.

Dans le Teutschland, l'empereur trouva en général la paix et la tranquillité; comme tant de princes et de seigneurs avaient suivi le roi en Italie, il n'y avait pas eu de grandes occasions de querelles importantes. La guerre avait continué entre la Bohême et la Pologne, mais elle n'avait pas touché le véritable Teutschland. On parle aussi d'une incursion de peuples slaves dans les pays sur l'Elbe; mais il est impossible de déterminer l'occasion, le but, l'extension de cette irruption (6). En effet, nous avons dit précédemment que les peuples slaves entre l'Elbe et la mer étaient arrivés à une plus grande union qu'autrefois : cette union fut opérée par le prince Heinrich, fils de ce Godeschalk dont nous avons raconté les courses et la singulière destinée, au temps de Heinrich III et de Heinrich IV. Après la mort affreuse de son père, et lors de l'effroyable destruction de l'organisation chrétienne qu'il avait introduite, Heinrich s'était réfugié chez les Danois. Depuis lors, des princes païens avaient régné parmi les Wendes, et entre les Teutschs et les Wendes il n'y avait point eu d'autres rapports que ceux que peuvent établir le fer et le feu. Mais, dans les derniers temps de Heinrich IV, un prince, Kruko, avait eu le pouvoir dans les régions septentrionales des Wendes, et, avec une sauvage cruauté, il avait exercé des hostilités implacables contre les Saxons transalbins. Dans cet intervalle pourtant la colère avec laquelle les Wendes s'étaient soulevés en masse contre Godeschalk s'était peu à peu calmée, l'esprit public s'était évanoui, et les forces communes s'étaient perdues en diverses querelles des peuples entre eux. En de telles circonstances, Heinrich était revenu du Danemark; il avait eu le bonheur, non sans ruse ni sans violence, d'anéantir le prince Kruko. Là-dessus il avait fait une alliance ouverte et honorable avec les Saxons transalbins, les Holsates, les Stormariens, les Dithmarses; il avait établi sa résidence à Lubeck, et commencé à rétablir le christianisme. En même temps il s'était soumis au duc Magnus de Saxe, et avait promis de lui

payer un tribut annuel. Et ainsi, avec le secours du duc Magnus et la fidèle assistance des Saxons transalbins, il avait réussi en peu d'années, en partie par de prudentes négociations, en partie par de brillants exploits, à soumettre les peuples slaves entre l'Elbe et la mer, comme au loin entre l'Elbe et l'Oder. Même contre les Rugiens, qui s'avancèrent par mer avec un armement considérable, et dirigèrent une attaque formidable contre le siége de sa domination, il remporta une grande victoire sur la Trave; et, bien que la fortune ne lui restât pas fidèle contre eux, lorsqu'il chercha à soumettre leur propre île, sa domination sembla pourtant consolidée, et il fut nommé roi dans tout le pays des Slaves. Mais il ne survécut pas longtemps à ses victoires, et par conséquent il est incertain si l'irruption de peuples slaves dans les pays saxons de l'Elbe eut encore lieu sous son règne; et, dans ce cas, il faudrait peut-être en chercher le motif dans cette circonstance que son vieil ami le duc Magnus était mort dans l'intervalle, et que ses relations avaient changé avec le nouveau duc Lothar; ou bien si elle n'eut lieu qu'après sa mort. En tout cas, le duc Lothar ne repoussa pas seulement les Slaves, mais encore il se vengea de leur incursion par une expédition dans leur pays, de sorte que cette guerre semble n'avoir été qu'avantageuse pour l'empire teutsch. Et comme l'empereur Heinrich V revint dans la patrie avec la plus ferme persuasion que sa position à l'égard du saint-siége était solidement établie pour toujours, il était certainement aussi animé de la ferme résolution de rétablir désormais dans l'empire même la dignité du trône et la puissance de la majesté impériale, de les étendre et de les maintenir contre tous, ecclésiastiques et laïques : c'est de quoi témoigne sa conduite; c'est de quoi témoigne le caractère qu'il montra toute sa vie. Et dans le fait quel homme peut reculer devant les obstacles les plus faibles, lorsqu'il croit avoir surmonté les obstacles les plus forts?

Le premier acte de l'empereur sur le sol de la patrie était peut-être pour lui une nécessité pour soulager sa conscience; mais il était aussi bien calculé pour lui gagner le cœur de tous les gens de bien. Il convoqua beaucoup d'évêques et d'abbés, ainsi que quelques princes laïques, et fit porter en leur présence le corps de son père, le jour même où cinq ans auparavant le malheureux empereur était mort, dans la cathédrale de Spire, à côté des restes de ses aïeux, et lui donna le repos éternel de la manière la plus digne et la plus solennelle. Et à cet acte religieux et touchant l'empereur en rattacha d'autres qui certainement étaient nobles et bons dans leur but, mais qui témoignent de peu de prévoyance. Il déchargea les habitants de la ville d'un impôt onéreux qu'ils devaient payer de chaque héritage à leur seigneur l'évêque, et qui leur rendait impossible de disposer librement de leurs biens après leur mort; en retour, ils devaient, chaque année, le jour anniversaire de la mort de son père, assister à la messe avec des cierges allumés, et donner aux pauvres un pain par famille. Il fit graver ce diplôme en lettres d'or sur le bas-côté de la cathédrale. Bien plus, il accorda encore aux bourgeois de Spire, par acte authentique, d'autres immunités, en particulier celle du droit de protection; et il les leur accorda, ainsi qu'il le déclara expressément, en reconnaissance de la fidélité qu'ils avaient montrée et conservée à son père.

Il ne peut en être autrement : une telle récompense et de tels éloges donnés à la ville de Spire ont dû éveiller l'attention. Il y avait là une sorte d'attrait, de provocation pour les autres villes; d'autre part, elle dut faire réfléchir les vassaux ecclésiastiques et laïques; elle semble prouver qu'il s'était fait un changement dans l'empereur, qu'il avait tourné ses affections vers les villes, et que par là même il les retirait aux vassaux. Une telle démonstration inspira des soupçons et excita l'attention. D'autre part, personne ne put le blâmer d'élever son chancelier Adelbert au siége archiépiscopal de Mayence, qui était resté vacant depuis la mort de Ruthard, et qu'il semble avoir réservé à Adelbert. Adelbert n'était pas, il est vrai, un homme qui eût de grandes alliances de famille; bien plus, il n'avait dû sa haute position qu'à l'empereur seul, qui avait reconnu en lui les grandes qualités dont il était orné; et en retour, il semblait assurément dévoué de toute son âme à l'empereur, comme il l'avait particulièrement montré dans l'expédition d'Italie. Mais aussi le génie supérieur d'Adelbert était universellement reconnu, de sorte que personne ne lui disputa le siége sublime de Mayence; et on savait, dans ces temps-là tout aussi bien que dans le nôtre, que celui qui porte ses vues sur un siége princier est,

tant qu'il y aspire, un autre homme que lorsqu'il a atteint son but. Adelbert fut du reste élu à l'unanimité, et reçut de l'empereur l'investiture par la crosse et par l'anneau. Ce qui du reste paraît avoir fait une bonne impression, c'est que Heinrich, vraisemblablement à Noel, fête qu'il célébra à Goslar, donna la liberté au comte palatin Sigefrid. Trois ans auparavant, Heinrich avait fait arrêter et remis à la garde de l'évêque de Wurtzbourg ce comte palatin, sur la dénonciation de l'ancien duc Heinrich de Lotharingie, qui l'accusait de l'avoir engagé à se révolter contre le roi. Dans cet acte il avait agi d'une manière fort arbitraire; maintenant, comme si l'empereur avait voulu réparer la faute du roi, non-seulement, sur l'avis et la prière des princes de l'empire qui s'étaient rassemblés à sa cour, il le mit en liberté, mais encore il chercha réellement à se le concilier, tint un de ses fils sur les fonts de baptême, et lui promit de lui faire oublier l'injustice qu'il lui avait fait souffrir. Mais l'impression favorable qu'une telle conduite put faire sur les princes de l'empire fut bientôt effacée par une décision contre des princes saxons, qui fut prise dans le même temps à Goslar.

Le duc Lothar de Saxe, en effet, et Rudolf, qui administrait la Marche du Nord pour son neveu mineur, fils d'Udo, avait, pour des motifs peu connus, mis en prison le comte Friedrich de Stade, et le faisait garder à Saltzwedel. Le comte prisonnier réussit à mettre son affaire sous les yeux de l'empereur. Soit maintenant que Heinrich fût convaincu de la justice de sa cause, soit qu'il ne voulût pas reconnaître aux ducs et aux markgrafs un pouvoir tel que celui que Lothar et Rudolf avaient exercé, parce qu'il le considérait comme inconciliable avec l'autorité du trône royal, il ordonna aux deux princes saxons de comparaître devant lui à Goslar pour donner leurs explications. Ils ne comparurent point. Là-dessus l'empereur déclara, avec l'assentiment des princes présents, les récalcitrants comme ennemis de l'empire, déchus de leurs dignités d'empire, et il nomma aussitôt le comte Otto de Ballenstadt, gendre du dernier Billung, du duc Magnus, duc de Saxe, et le comte Helprich de Plozke, comte de la Marche du Nord. Mais Lothar et Rudolf refusèrent de se soumettre à la sentence impériale, et se préparèrent à la résistance. L'empereur se vit donc forcé, dans l'été de l'an 1112, d'entreprendre une expédition en Saxe. Il se dirigea sur Saltzwedel, où le comte Friedrich était retenu prisonnier; là se tenaient prêts à se défendre le duc Lothar et le markgraf Rudolf avec leurs troupes, et des deux côtés on s'attendait à voir commencer le combat. Toutefois les deux princes hésitèrent à risquer ce combat, moins sans doute par répugnance pour une guerre contre leur roi et seigneur, que par l'examen de leurs forces et de celles de leur adversaire. Ils s'avancèrent vers l'empereur, donnèrent la liberté au comte Friedrich, protestèrent sans doute aussi de leur fidélité et de leur dévoûment, et firent de cette manière que l'empereur n'insista point sur la sentence de Goslar, mais les laissa en possession de leurs dignités, du duché de Saxe et de la Marche du Nord.

Ainsi cette querelle s'apaisa, sans doute, sans avoir donné lieu à une nouvelle guerre civile; mais assurément elle ne resta pas sans effets ultérieurs. Le duc Lothar et le markgraf Rudolf avaient été humiliés par l'empereur, mais l'empereur ne les avait pas gagnés, et le souvenir de l'affront resta en eux. Les comtes Otto de Ballenstadt et Helprich de Plozke, qui se voyaient privés de ces hautes dignités que l'empereur leur avait déjà conférées, furent peut-être calmés, mais ils ne se sentirent certainement pas très-favorablement disposés pour l'empereur. Et tous les princes de l'empire, et particulièrement les princes saxons, qui, depuis le temps de Heinrich IV, conservaient toujours un certain éloignement à l'égard du trône, qui, bien plus, n'avaient jamais beaucoup aimé l'empire, depuis que la couronne avait passé à la maison de Franconie, purent-ils s'empêcher de saisir, dans la conduite de l'empereur, l'intention de limiter leur pouvoir pour agrandir sa propre puissance? Quant à sa facilité à se réconcilier, ils purent l'attribuer tout aussi bien au sentiment de sa faiblesse qu'à des principes de douceur, dont après tout il n'avait précédemment donné aucune preuve. Il paraît, de plus, qu'en ce même temps arrivèrent diverses petites choses où Heinrich chercha toujours avec ardeur à assurer et à augmenter les droits et les revenus royaux (7); de sorte qu'en réfléchissant à des temps antérieurs, l'opinion se répandit que l'empereur empiétait, et attirait à lui tout ce qu'il pouvait attirer, pour se rendre tout-puissant. Et au moment où cette opinion

commençait à s'affermir, arriva un événement qui sembla la confirmer d'une manière plus frappante.

A peine les querelles de l'empereur avec le duc Lothar et le markgraf Rudolf étaient-elles assoupies, que le comte Udalrich de Weimar, prince riche et considéré en Thuringe, mourut. Udalrich descendait des anciens comtes d'Orlamunde, et était le dernier rejeton mâle de cette maison. L'empereur considéra donc les domaines du comte comme dévolus à l'empire, et ordonna en conséquence leur réunion au domaine de la couronne. Et, on ne peut le nier, l'empereur, par cette décision, n'agissait pas seulement pour l'autorité de son trône et pour le bien-être de l'empire ; il agissait encore conformément aux principes primitifs du droit féodal, en tant que sa décision ne concernait que les domaines dont Udalrich avait été investi par l'empire : car, en vertu de ces principes, les fiefs vacants devaient faire retour au fisc royal, duquel le vassal les avait reçus non en propriété, mais à titre de récompense et d'usufruit. Mais le comte palatin Sigefrid (du Rhin), qui tout récemment avait obtenu de l'empereur la liberté avec les témoignages les plus affectueux de bienveillance, forma opposition, et réclama les domaines du comte Udalrich comme son légitime héritage. Ce comte palatin, en effet, était fils du comte Adelbert de Ballenstadt; sa mère, Adelheid, femme d'Adelbert, était fille du markgraf Otto de Meissen, comte d'Orlamunde, et ce markgraf Otto avait été le grand-oncle du comte Udalrich de Weimar. Il est donc assurément possible que le comte palatin Sigefrid, en élevant ses prétentions, eût compté particulièrement sur la parole de l'empereur, que lui, l'empereur, voulait réparer le tort que lui, comte palatin, avait souffert; mais il est possible aussi que Sigefrid se crût dans son droit : car, avec le temps, les principes primitifs du système féodal étaient tombés, sinon dans un entier oubli, du moins dans un complet mépris; les fiefs, ce qui ne pouvait être autrement, étaient devenus héréditaires; ils s'étaient transmis non-seulement du père au fils, même lorsque celui-ci était incapable de remplir les devoirs féodaux, mais aussi à des parents collatéraux; et probablement les filles et les descendants des filles conservèrent assez souvent les fiefs qui étaient une fois devenus la possession de leur auteur. De plus, vers ce temps, la distinction entre les fiefs et les alleux, qui dans l'origine avait été très-rigoureuse, avait presque entièrement disparu : le devoir du service militaire, que Karl le Grand avait imposé à toute propriété, lui avait ôté une partie de son ancienne importance, et l'hérédité des fiefs l'avait tellement effacée, qu'il était rarement possible de dire des possessions d'un grand seigneur : Ceci est un bien féodal, et ceci est un bien allodial. En tout cas, il est certain que le comte palatin Sigefrid présenta l'injustice de l'empereur sous un jour si odieux, qu'il était à peine possible de douter qu'il n'eût foi en la justice de sa cause; et ses plaintes vives et amères ne trouvèrent pas seulement des oreilles favorablement disposées, parce que déjà, comme nous l'avons montré, diverses méfiances s'étaient élevées contre l'empereur, mais aussi parce que vers ce temps l'Église avait cherché à déjouer les calculs de l'empereur, avait pris à son égard une tout autre position, et avait lancé contre lui une nouvelle excommunication.

Aussitôt en effet que l'empereur eut quitté Rome et qu'il se fut éloigné à une assez grande distance pour que son retour ne fût plus à craindre, le clergé romain se mit à ouvrir un nouveau trésor de ressources et d'artifices qui était resté complètement caché aux regards pénétrants de l'empereur. Les évêques, les cardinaux et les autres ecclésiastiques qui n'avaient point partagé la captivité du pape Pascal, et qui par conséquent n'avaient pas délibéré sur le traité général de celui-ci avec l'empereur, ni reconnu et juré la convention particulière entre le pape et l'empereur, commencèrent à murmurer contre la condescendance du pape, et mirent tout en œuvre pour faire partager de proche en proche leur mécontentement à tous les ecclésiastiques d'Italie et hors de l'Italie, et pour convaincre même les laïques des suites pernicieuses de cette condescendance. Et bientôt leur voix s'éleva hautement; elle s'étendit de plus en plus, et finit par un cri sauvage. Le pape et les évêques et cardinaux qui avaient été en captivité avec lui furent accusés de lâcheté, d'hérésie et de trahison envers l'Église; ils furent exposés à toute sorte d'insultes et de reproches; on ne rougit pas même de dire qu'un homme qui avait agi d'une manière si criminelle contre le bien de l'Église de Dieu devait être renversé de la chaire de l'Apôtre, afin qu'un

plus digne occupât le saint-siége, qui fût aussi apte que résolu à prévenir le déshonneur de l'Église et l'abaissement de l'ordre ecclésiastique. Sans doute le pape et les cardinaux qui avaient été avec lui luttèrent, et avec une ardeur apparente, contre ces passions réelles ou feintes. Ils cherchèrent à défendre ce qu'ils avaient fait; ils cherchèrent à justifier par l'état des choses le traité conclu avec l'empereur; le pape prit même des mesures sévères contre ses adversaires; et à l'évêque Bruno de Signi, qui, avec les démonstrations les plus vives d'affection et de fidélité filiales, lui opposait avec le plus d'opiniâtreté des raisonnements et des conclusions, il retira la riche abbaye du mont Cassin, qu'il possédait outre son évêché. Mais la lutte du pape et des siens se bornait tellement à la défensive, et les moyens qu'ils mirent en avant furent tenus si faiblement, que l'on ne peut s'empêcher de penser que les deux parties savaient fort bien ce qu'elles voulaient, et tendaient vers un seul et même but. Leur querelle, tout à fait apparente, n'avait d'autre objet que de gagner partout les ecclésiastiques, et de préparer le monde à l'anéantissement du traité entre l'empereur et le pape, sans que le saint-père et les cardinaux qui s'étaient trouvés avec lui pussent être accusés d'avoir agi de mauvaise foi et des'être publiquement parjurés. Et ce qui certes ne contredit pas cette idée, ce qui, bien plus, témoigne pour elle, c'est que le pape, avant qu'une année se fût écoulée, arriva à voir que ses adversaires et ses accusateurs avaient raison, et qu'il avait fait ce qu'il n'aurait pas dû faire, et ce que l'Église ne pouvait souffrir.

Dès le mois d'octobre de l'an 1111, le pape informa l'empereur de l'état des choses, pour apprendre, à ce qu'il semble, à connaître les dispositions et les vues de Heinrich. « A cause du traité entre toi et moi, on lève de près et de loin la tête contre moi; on déchire mes entrailles par une guerre intestine, et on me fait monter de honte le sang au visage. Mais, comme je ne puis faire justice de ces hommes, et afin de ne pas ébranler plus violemment encore l'Église, je remets à Dieu leur jugement. » Mais il semble que Heinrich ne fit pas grand'chose de cette indication. Il consola d'autant plus et en secret les ecclésiastiques, tandis qu'il continuait à lutter officiellement pour le maintien du traité, et il les exhorta à ne rien gâter par un zèle intempestif. Car précédemment déjà, au mois de juillet, il avait écrit aux évêques Jean de Tusculum, Léon de Villetri et à d'autres, qui s'étaient réunis pour délibérer : « Ce que j'ai fait pour mes frères et mes fils, afin de détourner la ruine de la ville et du pays, je m'efforcerai de le réparer, afin que l'Église voie que j'ai amélioré en moi-même ce que j'ai amélioré en d'autres. Vous donc, travaillez dans l'Église pour l'Église, de telle sorte que l'Église éprouve le zèle qui vous anime pour Dieu. » Et ce qu'il n'osait encore exprimer lui-même, que le traité entre Heinrich et lui n'était nullement obligatoire, parce qu'il lui avait été extorqué, et parce qu'il ne l'avait accepté qu'afin d'éviter un plus grand malheur pour le moment et pour l'avenir, cette thèse fut développée et appuyée de toutes sortes de raisons par d'autres qui avaient entrepris sa défense. Mais l'archevêque Guido de Vienne s'étant informé auprès de lui de l'état de choses, il lui donna les explications nécessaires, et ajouta sans détour : « Je considère tout ce qui a été fait et écrit dans ce camp comme nul et de nul effet, et je prononce, sous peine d'excommunication et de damnation, que cela ne doit avoir aucune force ni aucun souvenir. Quant à ce qui, dans ces affaires, a été interdit et condamné, arrêté et confirmé, particulièrement par les papes Grégoire et Urbain, je l'interdis et le condamne, je le décide et le confirme aussi, et je reconnais que je maintiendrai leurs décrets. »

Au mois de mars de l'an 1112, le pape tint à Latran un concile où assistèrent plus de cent évêques et cardinaux-prêtres, tous d'Italie, à l'exception de deux: l'un de ces deux étrangers était l'archevêque Guido de Vienne, dont nous venons de parler. Le cinquième jour de ce concile, le 22 mars, le pape raconta aux Pères assemblés ce qui s'était passé entre lui et Heinrich, roi des Teutschs, et ce qui avait été établi par acte officiel et juré. Il dit à l'assemblée qu'il avait juré de ne pas inquiéter à l'avenir le roi au sujet de l'investiture, et de ne point prononcer d'excommunication contre lui; il déclara qu'aussi, fidèle à son serment, il était résolu à ne jamais excommunier l'empereur et à ne jamais l'inquiéter au sujet de l'investiture: mais que le diplôme de confirmation n'avait été signé par lui qu'à la dernière extrémité; que nul évêque n'y avait donné son avis,

qu'aucun ne l'avait signé; que d'ailleurs, relativement à eux, il n'était lié par aucune promesse; ayant donc reconnu cet acte comme pernicieux, il le déclarait pernicieux, et désirait qu'avec l'aide de Dieu un changement fût opéré. Les Pères assemblés devaient donc méditer comment cela pourrait se faire sans détriment pour l'Église ni pour sa propre âme. Sur cette déclaration, les Pères assemblés remirent leur décision au lendemain. Et ce jour-là le pape déposa une profession de foi complète, comme pour prouver au concile que, loin d'être entaché d'aucune hérésie, il était animé de principes véritablement apostoliques. Il termina cette profession de foi par les paroles suivantes: « Je tiens fermement aux décrets des saints papes romains, et avant tout aux décrets de mon Seigneur, à ceux du pape Grégoire et du pape Urbain, de bienheureuse mémoire. Ce que ces papes ont approuvé, je l'approuve; ce qu'ils ont soutenu, je le soutiens; ce qu'ils ont damné, je le damne; ce qu'ils ont réprouvé, je le réprouve; ce qu'ils ont interdit, je l'interdis. Et je veux persévérer dans ces principes. » Là-dessus l'évêque Gérard d'Angoulême lut une résolution qu'il avait rédigée dans une conférence particulière avec beaucoup d'autres évêques. En vertu de cette résolution, l'acte qui, l'année précédente, avait été violemment extorqué au pape Pascal par le roi Heinrich, était, d'après les lois de l'Église et le jugement du Saint-Esprit, déclaré révoqué, nul, réprouvé et damné, parce qu'il était contraire au Saint-Esprit et à la constitution de l'Église que des ecclésiastiques élus régulièrement par le clergé et par le peuple ne pussent être consacrés avant d'avoir reçu l'investiture du roi. Après la lecture de cette résolution, toute l'assemblée s'écria d'une voix unanime: *Amen! amen!* Ainsi soit-il! ainsi soit-il! Et la résolution fut confirmée comme décret du concile par les ecclésiastiques présents, qui la signèrent (8). Du reste, cet acte fit la clôture du concile, et les vénérables Pères quittèrent Rome, sans aucun doute avec la conviction qu'ils avaient fait quelque chose de grand, et prudemment assuré l'intérêt de l'Église.

Mais bientôt l'expérience leur apprit que rien n'était gagné. Une ambassade, présidée par l'évêque Gérard d'Angoulême, auteur de la résolution du concile, se rendit dans le Teutchsland, à la demande du pape et de l'assemblée, pour sommer l'empereur de renoncer à l'investiture, ou pour lui notifier cet arrêt, dans le cas où il ne se rendrait pas à cette sommation. L'empereur reçut ces envoyés à Cologne. Leur mission excita à la cour impériale une grande attention et même un grand bruit; quant à l'empereur Heinrich, il reçut leur message avec une tranquille indifférence, et renvoya ces députés avec amitié et avec de riches présents (9). Car il pouvait bien croire que la sentence d'un certain nombre de prêtres ne méritait nulle attention; ce n'étaient, après tout, que d'impuissantes paroles. Il avait en main, signé et scellé par le pape, l'acte qui lui reconnaissait le droit d'investiture; il disposait des mêmes forces grâce auxquelles on lui avait donné cet acte; dans l'intervalle, il avait exercé sans contradiction le droit d'investiture, même pour le premier siége archiépiscopal de l'empire teutsch, et il était résolu à en continuer l'exercice. Le pape lui avait aussi juré de ne jamais prononcer contre lui l'excommunication, son épouvantail et celui de son siècle; quatorze évêques étaient comme conjurateurs garants de ce serment; beaucoup de princes et de seigneurs, ecclésiastiques et laïques, en étaient témoins; et, dans le concile de Rome, le pape ne s'était pas seulement souvenu de ce serment; il avait, de plus, déclaré expressément qu'il était résolu à le tenir, pour ne pas compromettre le salut de son âme. Et certes il ne pouvait lui venir à l'idée, à cet empereur si déterminé, qu'une excommunication qui ne serait pas lancée du haut du saint-siége fût possible contre lui. Mais il se trompait. Les ecclésiastiques sentaient fort bien à quel sol tenait son ancre, et ils n'hésitèrent pas à essayer s'ils ne pourraient pas l'en arracher en cas de besoin, et même sans l'assentiment du pape. Guido, l'archevêque de Vienne, dont nous avons parlé à diverses reprises, convoqua une assemblée d'ecclésiastiques pour reprendre en sous-œuvre ce que le concile de Rome avait négligé, ou ce qu'il avait laissé de côté par modération et par prudence; et dans une ville placée sous la suzeraineté de l'empire teutsch, en présence des envoyés de l'empereur, et après avoir répété les décrets du concile de Rome, cette assemblée prit la résolution suivante: « Le roi des Teutschs, Heinrich, qui, après être venu à

Rome avec une paix hypocrite, et avoir juré au pape Pascal sûreté pour sa vie, son corps et sa liberté, a fait prisonnier ce même pape sur le siége apostolique, devant les reliques de saint Pierre, après lui avoir donné le baiser de paix sur les pieds, sur la bouche et sur le front, par trahison, avec parjure et sacrilége, comme un second Judas, avec des cardinaux, des évêques, des archevêques et beaucoup de nobles romains; qui l'a traîné dans son camp, dépouillé de la splendeur apostolique, traité d'une manière indigne, avec mépris et ironie; qui lui a extorqué par violence un acte indigne et affreux; ce Heinrich, nous le frappons d'excommunication, nous le maudissons, et nous le retranchons du giron de la sainte Église notre mère, jusqu'à ce qu'il ait tout révoqué et fait complète satisfaction à l'Église. » Guido, l'archevêque, répandit cette excommunication dans le monde; et en même temps il l'envoya au pape, avec prière de la confirmer, mais aussi en lui annonçant soumission et obéissance pour le cas où le saint-père refuserait cette confirmation. Et le pape Pascal II accorda sa confirmation. Sans doute par souvenir de son serment, il ne nomma nullement le roi ou l'empereur; mais il crut pouvoir, sans manquer à ce serment, approuver et confirmer en général ce qui avait été arrêté à Vienne; et il le fit au mois d'octobre de l'année indiquée (10).

Ce fut en de telles circonstances que le comte palatin Sigefrid éleva sa plainte contre l'empereur, celui-ci, comme nous l'avons raconté, ayant entrepris de réunir au domaine de la couronne les possessions d'Udalrich de Weimar; et, en de telles circonstances, cette plainte devait trouver plus d'un écho; car le souvenir du malheur inoui où l'excommunication avait jeté Heinrich IV semblait justifier l'attente que Heinrich V ne pourrait pas non plus échapper à un grand embarras, quoique l'excommunication fût prononcée contre lui d'une manière tout à fait nouvelle. Et aussitôt en effet, avec un but différent, il est vrai, mais avec une égale inimitié, des princes ecclésiastiques et laïques s'élevèrent contre lui en grand nombre et avec des ressources considérables; et chacune des parties espérait avoir dans l'autre une alliée active: car les princes laïques pouvaient bien toujours souhaiter au roi le droit d'investiture, et par conséquent être mécontents de la conduite du clergé; mais comme en partie ils se croyaient blessés par Heinrich, ou qu'en partie ils craignaient de sa part des empiétements sur leurs droits ou sur leurs projets, l'excommunication prononcée contre l'empereur leur était agréable, parce qu'elle semblait devoir contribuer à leur défense. Les ecclésiastiques, de leur côté, qui, parce qu'ils tendaient à rendre l'Église indépendante du pouvoir temporel, désiraient donner à l'excommunication son effet, espéraient assurer le succès de leurs efforts par une révolte des laïques contre l'empereur. Et ce fut ainsi que les ecclésiastiques et les laïques s'appuyèrent mutuellement pour travailler, en réunissant leurs forces, contre l'empereur, qui s'était montré aux uns et aux autres tantôt violent et tantôt menaçant; et il se forma une ligue qui prit assurément un aspect formidable. Avec le comte palatin Sigefrid se confédérèrent le duc Lothar de Saxe, le markgraf Rudolf de la Marche septentrionale, le comte palatin de Saxe, Friedrich de Sommersebourg, le comte Wiebert de Groitsch, dont la mère, comme celle de Sigefrid, était fille d'Otto d'Orlamunde, et le comte Ludwig de Thuringe; enfin Gertrude, la puissante veuve du markgraf Heinrich le Gros de Frise, qui était belle-mère du duc Lothar. A la tête des ecclésiastiques qui embrassèrent la cause du pape et de l'Église, et qui par conséquent cherchaient à rendre efficace l'excommunication lancée contre Heinrich, se mit Adelbert, l'ancien chancelier et ami de l'empereur. Celui-ci jusqu'alors avait tout dirigé, tout mené; l'empereur n'avait rien fait sans lui; à Rome notamment, c'était lui qui s'était prononcé le plus hardiment contre le pape, et il n'avait reçu que depuis l'année précédente, de l'empereur, le siége archiépiscopal de Mayence. Cependant il se ligua avec les princes saxons, et employa des artifices de toute sorte contre l'empereur. Car Adelbert savait bien que désormais il avait obtenu la position la plus brillante qu'il pût obtenir en luttant pour l'empereur; aussi voulait-il essayer s'il ne lui serait pas possible de monter plus haut encore en luttant contre l'empereur.

## CHAPITRE V.

### CONDUITE DURE ET ARBITRAIRE DE HEINRICH CONTRE DES PRINCES DE L'EMPIRE.

— GRANDE CONJURATION ET RÉVOLTE CONTRE L'EMPEREUR. — GUERRE MALHEUREUSE DE CELUI-CI. — BATAILLE DU WELFESHOLZ.

De l'an 1112 à l'an 1115.

La ligne des princes saxons ne resta pas, il est vrai, à ce qu'il semble, longtemps cachée à l'empereur, mais il n'en pénétrait pas l'étendue, et n'avait point entre les mains de preuves de la perfidie de ces princes. D'autre part, il connut bientôt la défection et les sentiments hostiles de l'archevêque Adelbert, soit par des dénonciations secrètes, soit par des faits publics. Et les événements qui venaient précisément d'avoir lieu à Rome et à Vienne l'avaient aigri sans aucun doute, et avaient rempli son âme de colère et de ressentiment. Précédemment peut-être il avait cru que, lors de sa révolte contre son père, il avait été initié aux mystères des artifices sacerdotaux, et que précisément par là il réussirait à s'en garantir; mais maintenant il avait fait la grande épreuve que néanmoins il avait été joué, et qu'il ne savait nullement calculer les richesses du sacerdoce. Aussi, plus il s'était montré maître en dissimulation et en hypocrisie, plus il supposait aisément la dissimulation et l'hypocrisie chez les autres, et pour cette raison même il fut promptement convaincu de la trahison de l'archevêque. Mais comme il n'avait compté sur aucun homme aussi fermement que sur cet Adelbert; comme aussi il n'avait montré à aucun autre autant de confiance; comme il n'en avait distingué aucun autre avec autant de bienveillance, le crime d'Adelbert fut à ses yeux une chose monstrueuse, une horrible ingratitude. Il fut en proie, sinon à une profonde douleur, du moins à la plus violente colère. De plus, l'affaire pouvait lui paraître d'autant plus dangereuse, qu'Adelbert avait plus d'influence sur les ecclésiastiques et sur les laïques.

Mais Heinrich V, dans le sentiment de sa jeunesse, de sa force, et de la fortune qui l'avait favorisé jusqu'alors, ne cédait pas aisément à l'opposition, et ne reculait pas sans peine devant un danger menaçant. Des résolutions décidées et une action prompte l'avaient conduit à la victoire et à la puissance; de longues négociations, au contraire, la lenteur des enquêtes, des appels au droit, à la vérité et à Dieu, n'avaient pas sauvé son père de sa ruine. Il ne douta donc pas un instant qu'il ne dût continuer d'agir comme il l'avait fait avec succès. Il fit donc arrêter aussitôt et jeter dans une étroite prison, et sans l'entendre, l'archevêque Adelbert (1) : car ce qu'il avait fait au chef de l'Église, pourquoi ne le ferait-il pas à un de ses membres récalcitrants? Puis, lorsqu'il crut avoir intimidé les ecclésiastiques par cet acte de violence, il opposa à tous les seigneurs de l'empire, ecclésiastiques et laïques, comme un avis, pour les rendre attentifs au mouvement du temps. Il confirma aux bourgeois de la noble ville de Worms les libertés et les droits dont son père les avait gratifiés; et en même temps il déclara officiellement que cette confirmation leur était donnée à cause de la constante et inviolable fidélité que les bourgeois de Worms avaient montrée à son père, d'heureuse mémoire, et qu'ils devaient lui montrer aussi; elle était donnée parce qu'aucune autre ville n'avait des bourgeois aussi dignes que Worms, et parce que tous devaient apprendre, par leur exemple, à rester fidèles à leur roi et seigneur. Puis il annonça que pour les fêtes de Noel il avait résolu de tenir sa cour à Erfurt; et il se rendit effectivement dans cette ville avec des forces militaires, au milieu du pays dont les princes lui étaient devenus suspects. Il voulait voir si les princes saxons et thuringiens oseraient, selon l'antique usage, se montrer à cette cour, et, par leur présence ou par leur absence, il voulait éprouver leurs sentiments.

Ils s'abstinrent tous de venir. Heinrich ne crut pas avoir besoin d'une preuve plus complète. Il fit donc aussitôt, même pendant les fêtes (2), ravager par le fer et par le feu les domaines de ses ennemis qui se trouvaient dans le voisinage. Et ensuite, dès qu'il eut réuni des forces plus considérables, il pénétra lui-même en Saxe, et tourna d'abord ses armes contre l'évêché d'Halberstadt; car l'évêque Reinhard s'était également joint à ses ennemis, soit qu'il eût été gagné par les princes saxons et par l'archevêque Adelbert, soit, comme il le prétendait, qu'il eût été lésé dans ses biens par l'empereur. A l'approche de l'empereur, l'évêque prit la fuite. Heinrich assiégea aussitôt la forteresse de Hornbourg, sur laquelle l'évêque avait fondé ses plus grandes espérances, et il prit et détruisit ce château. Le comte palatin Sigefrid et les comtes Wiebert de Groitsch et Ludwig

de Thuringe étaient, il est vrai, accourus avec leurs hommes, et s'étaient avancés jusque dans le voisinage de Hornbourg; mais, avant que, réunis à l'évêque, ils pussent risquer une bataille pour sauver la forteresse, elle tomba au pouvoir de l'empereur. Bien plus, Heinrich put, comme sous leurs yeux, entrer dans Halberstadt même, et s'emparer de cette ville l'épée à la main : et Halberstadt subit un sort cruel. Comme l'empereur voulait mettre l'évêque hors de défense, et qu'il craignait que dans la suite il ne mît une garnison dans la place, il fit piller la ville, puis raser les murailles, abattre les maisons, et saccager et brûler les villages environnants. Une telle désolation semble avoir brisé le courage de l'évêque et l'avoir décidé à s'adresser à l'empereur. Heinrich lui fixa un jour pour sa justification, s'il la croyait possible. Cette fixation peut-être lui inspira l'espoir d'une réconciliation, et il paraît que dans cet espoir il sépara sa cause de celle de ses alliés. Cette rupture mit probablement les princes confédérés dans un certain embarras. Le comte Ludwig de Thuringe semble également avoir abandonné la cause de ses alliés, et être retourné chez lui. Quant aux deux autres princes, le comte palatin du Rhin Sigefrid, et le comte Wichert do Groitsch, ils convinrent d'une entrevue à Warenstadt, aux environs de Quedlinbourg, sans doute pour délibérer sur ce qu'il y aurait à faire. Mais là ils furent assaillis par le fidèle de l'empereur, l'audacieux comte Hoyer de Mansfeld; et comme cependant ils essayèrent de s'assurer la liberté les armes à la main, il arriva que le comte palatin Sigefrid fut blessé mortellement, et que le comte Wichert devint prisonnier de l'empereur. Il semble que là-dessus le comte Ludwig de Thuringe protesta auprès de l'empereur de sa soumission et de sa fidélité; mais l'empereur paraît n'avoir ni accepté ni rejeté ces assurances, qu'il reçut sans rien dire.

De cette manière, le comte palatin de Saxe, Friedrich de Sommersebourg, ayant aussi été fait prisonnier par le comte Hoyer de Mansfeld, les ennemis les plus proches de l'empereur furent anéantis ou désarmés. Quant à lui, il ne continua pas la guerre contre le duc Lothar et les autres princes de la Saxe septentrionale, soit qu'il ne voulût pas s'éloigner à cette distance, soit qu'il espérât que cet exemple serait suffisant, soit enfin pour d'autres motifs. Bien plus, il se rendit sur le Rhin, et célébra les fêtes de Pâques à Worms. Là il se fit amener l'archevêque de Mayence prisonnier, pour lequel le pape lui-même s'était employé, comme s'il pouvait rester avec l'empereur dans des rapports d'amitié, puisqu'il n'avait pas prononcé l'excommunication (3); il lui arracha l'ordre de lui livrer la forteresse de Trifels, et le fit ensuite reconduire dans sa prison, bien que beaucoup d'évêques fussent présents à la cour de l'empereur. Après les fêtes, Heinrich retourna en Saxe. Et, dans ce voyage, il chercha peut-être à gagner quelques princes et à les affermir dans sa fidélité; à d'autres peut-être il garantit ou promit le pardon, mais non sans de lourdes conditions, de sorte que leurs principales forteresses devaient être détruites ou livrées; et même, pour le comte Wichert de Groitsch, ses fils purent obtenir, il est vrai, la vie au prix de la cession de tous leurs domaines, mais ils ne purent le délivrer de sa prison. Evidemment Heinrich V, soit pour le bien de la patrie, soit pour satisfaire son ambition, avait le projet de donner au trône royal une autorité royale, et il croyait atteindre ce but par la dureté plutôt que par la douceur. Et quel homme, s'il a sous les yeux l'histoire des temps passés, peut prétendre qu'il ait eu tort? Il peut être difficile de se réconcilier avec son cœur; capituler avec son intelligence n'est pas chose facile. Et celui qui croit pouvoir tout réprouver parce que tout n'a pas réussi sera pourtant forcé de lui reconnaître une admirable activité.

Dans cette même année encore, parce qu'il savait employer le temps, il en trouva assez pour contraindre à la soumission un autre vassal récalcitrant dans une autre partie de son vaste empire. Ce fut le jeune comte Rainald de Bar et Mousson. Celui-ci s'était emparé du comté de Verdun, qui appartenait à l'évêque Richard, un fidèle partisan de l'empereur; et, dans son orgueil et dans son arrogance, il s'était permis d'autres graves injures contre ce vénérable prêtre. L'empereur marcha contre lui. Rainald comptait sur ses châteaux, si bien fortifiés par la nature et l'art, que bien des gens les regardaient comme imprenables. Heinrich attaqua Bar, emporta le château d'assaut, et fit l'insolent comte prisonnier. Aussitôt il s'avança devant le château de Mousson, où se trouvait la femme du comte, alors enceinte,

et somma la place de se rendre. Cette sommation fut repoussée. Il était presque impossible de prendre la forteresse, car elle était située sur une montagne élevée et d'un accès difficile. L'empereur, en conséquence, fit dresser un gibet en vue du château, et envoya à la comtesse l'ordre menaçant d'ouvrir les portes le lendemain matin, ou de s'attendre à voir son mari pendu à ce gibet. Le lendemain matin, les gens du château envoyèrent à l'empereur un message : « Et lors même qu'il ferait pendre le comte, ils ne lui ouvriraient pas le château; car, la nuit dernière, sa femme avait mis au monde un fils, et ils avaient aussitôt juré fidélité à cet enfant. » Dans la colère que lui causa cette déclaration, l'empereur ordonna que le comte Rainald fût conduit au gibet. Les princes présents conseillèrent de ne point exécuter cet ordre; mais Heinrich persista dans sa volonté. Et comme l'un de ces princes le pria de redouter la vengeance divine, il répondit l'œil enflammé : « Le ciel est au maître du ciel; mais il a donné la terre aux enfants des hommes. » Cependant il renonça à cette cruauté inutile, revint chez lui sans avoir pris Mousson, et emmena avec lui le comte Rainald prisonnier (4).

Pendant ce temps, le pieux évêque Otto de Bamberg avait inspiré quelques soupçons à l'empereur, comme s'il voulait aussi faire valoir l'excommunication; car il avait refusé de paraître à la cour. Heinrich toutefois avait trop de respect pour le pieux zélateur, et connaissait trop bien la considération dont Otto jouissait aux yeux des ecclésiastiques et des laïques, pour agir contre lui comme il avait agi, par exemple, contre l'évêque d'Halberstadt. Loin de là, il transporta sa cour pour les fêtes de Noël à Bamberg, afin de donner à l'évêque Otto l'occasion de montrer publiquement devant le monde s'il le fuyait comme un excommunié, ou s'il voulait rester avec lui dans la communion de l'Empire et de l'Église. Et le succès justifia la prudence de l'empereur. Otto le reçut solennellement et sans préoccupation, et se conduisit avec tant d'adresse qu'on ne put remarquer en lui le moindre indice d'intentions hostiles. Car il savait bien, cet homme pieux, que, comme toujours, dans les circonstances présentes particulièrement, la concorde parmi les Teutschs était nécessaire avant tout, et que cette concorde serait le moyen le plus facile d'arranger enfin la querelle entre le trône et le siége apostolique (5).

Et son exemple semble n'être pas resté sans résultat. Peu de jours après les fêtes de Noël, le 7 janvier de l'an 1114, le roi voulut célébrer à Mayence son mariage avec la jeune Mathilde, avec laquelle il s'était déjà uni avant son expédition d'Italie, et qui déjà aussi avait été sacrée comme reine. En ce jour il désira voir réunis autour de lui tous les princes de l'empire (6), afin que sa jeune épouse pût voir dans tout son éclat et dans toute sa majesté le trône sur lequel elle devait s'asseoir à côté de lui. Et peut-être aussi espérait-il que tous les princes de l'empire, ecclésiastiques et laïques, gagnés par la joie et les fêtes, pénétrés d'un seul sentiment, se rattacheraient dans ce sentiment plus fermement au trône, et que sa jeune épouse, dont l'apparition semblait devoir éveiller la pensée aux générations à venir, pourrait devenir comme la médiatrice de la paix entre lui et les princes de l'empire. Mais une partie seulement de ses espérances s'accomplit; il fut cruellement trompé pour le reste, sans que l'on puisse dire si ce fut par la faute de l'empereur ou par la faute d'autrui. A Mayence en effet parurent, sur l'invitation de l'empereur, les princes de l'empire en grand nombre, de sorte que l'on avait vu rarement une assemblée aussi brillante. On vit même venir le duc Lothar de Saxe, dont la culpabilité ne pouvait plus être douteuse, après que d'autres princes, qui avaient été lignés avec lui, étaient déclarés coupables et avaient subi ou subissaient encore un rude châtiment. Mais Lothar aussi ne vint point, comme les autres, avec éclat et magnificence, mais en homme repentant qui vient demander pardon, couvert de vêtements grossiers, et pieds nus. C'est ainsi qu'en présence de toute l'assemblée, il se prosterna devant l'empereur; et Heinrich ne put résister à une telle humiliation, parce qu'assurément il n'avait pu donner une plus forte preuve de sa grandeur et de sa puissance que de montrer un si grand prince prosterné à ses genoux comme devant tout l'empire.

Mais si ce fut pour l'empereur Heinrich un heureux moment que celui où il vit Lothar à ses pieds, ce fait produisit sur les princes présents une tout autre impression qu'il ne s'y était attendu. Ce qui lui semblait être une marque satisfaisante du rétablissement d'une

véritable dignité royale, d'où il était permis d'espérer un ordre durable dans l'empire et le bonheur et le bien-être pour toute la patrie, ne fut aux yeux des princes de l'empire qu'une preuve honteuse de leur profond abaissement. Depuis près de deux générations, les princes avaient été maîtres dans l'empire, et chacun avait fait dans ses terres ce qu'il avait voulu; peu d'années encore auparavant, ils avaient fait un jeu frivole du titre de roi; ils l'avaient donné tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon leur bon plaisir et leur caprice, et ils ne l'avaient donné que pour poursuivre à son ombre leurs propres intérêts; le trône était devenu un siége vulgaire qui ne trouvait nulle part une place fixe, et la couronne un joyau sans valeur, dont la poussière et la cendre avaient terni l'éclat. Et maintenant comme tout cela était changé! Le premier prince ecclésiastique avait été jeté en prison sans avoir été entendu et sans jugement; et dans la ville de ce prélat, au pied du siége archiépiscopal vide et profané, l'empereur, au mépris de l'Église et du monde, les avait rassemblés, eux, les princes de l'empire, afin qu'ils célébrassent son mariage, flattassent son orgueil, et fussent amenés au sentiment écrasant de sa supériorité et de leur propre faiblesse. Et au milieu de ces solennités venait l'un des premiers princes de l'empire, comme un criminel mendiant, pour implorer le pardon de l'empereur, et il venait de la province la plus éloignée de l'empire, sans avoir été vaincu, sans avoir été attaqué, poussé seulement par la crainte de cet impitoyable tyran, crainte qui les avait réellement portés tous à se rendre à Mayence, pour ne pas être considérés comme suspects, et ne pas être punis violemment par la perte de leurs biens et de leurs honneurs. Car, après des événements comme ceux qui s'étaient accomplis dans les deux dernières années, qui pouvait compter sur quelque sûreté, s'il ne voulait se prêter à la soumission la plus humiliante?

Mais à de tels sentiments ou à de telles considérations devait sans doute s'opposer cette question : Comment donc s'était opéré ce grand changement? comment l'empereur était-il devenu si redoutable et la terreur générale de l'empire? Et si les princes n'avaient pas oublié que ç'avait été par eux-mêmes ou par leurs pères, par leurs conjurations et leurs révoltes, que le père avait été réduit au dernier abandon, il est certain aussi qu'à cette question ils devaient tous répondre qu'ils avaient eux-mêmes, par leur facilité et leurs sacrifices, élevé le fils sur le trône, et, une fois sur le trône, encouragé jusqu'à la plus intolérable arrogance. Ils devaient reconnaître qu'en tenant à lui avec confiance, en l'accompagnant à Rome, en l'aidant à braver le pape, devant lequel, sans leur assistance, il fût, comme son père, tombé dans la poussière; bien plus, en maltraitant le pape de la manière la plus scandaleuse, ils l'avaient autorisé à croire qu'il n'avait plus besoin de leur bonne volonté, mais qu'il pouvait et devait les dominer par la terreur. Si donc la faute en était à eux, c'était en eux aussi que semblaient se trouver les moyens de la réparer.

De cette manière, les esprits de tous ou du moins de presque tous les princes se révoltèrent contre l'empereur, et la fête à laquelle ils devaient donner de l'éclat fut une fête de mensonge. Ce qui se passait dans l'un se trahissait par le regard, par le geste, par la parole, et ne pouvait rester caché aux autres. Bientôt on en vint à des conférences secrètes et à des associations, et les vues de Heinrich furent complétement déjouées, et son plan tourné contre lui-même. Il avait pensé réunir les princes teutschs pour son trône, mais ils se réunirent contre son trône. Leurs menées toutefois ne lui échappèrent pas, quelque secrètes qu'elles pussent être. Ce fut probablement pour cela, afin d'intimider encore une fois par la terreur, qu'au milieu de ces solennités il fit arrêter et jeter de nouveau en prison le comte Ludwig de Thuringe, qui croyait être resté dans ses bonnes grâces parce qu'il avait volontairement déposé les armes et fait sa soumission, et s'était rendu à Mayence dans cette confiance. Mais il manqua son but; ce nouvel acte de violence ne servit aux princes, dans leurs dispositions présentes, que de preuve du danger qui les menaçait tous, et ne fit qu'envenimer leur exaspération, et que rendre plus ferme leur résolution de ne plus compter désormais que sur leurs armes (7). Et ce fut dans ce ressentiment qu'ils quittèrent la cour impériale; et de tous les princes de l'empire, il en resta à peine plus de trois ou quatre dans sa fidélité : c'étaient ses deux neveux, les fils du duc de Souabe (Friedrich de Hohenstaufen), Friedrich et Kunrad, deux jeunes hommes habiles, énergiques, dis-

tingués, dont le premier avait succédé à son père dans le duché de Souabe, et Godefrid qui, après la mort de Sigefrid, avait obtenu le comté palatin du Rhin. Il pouvait compter sans réserve sur ces trois princes. Mais le duc Welf de Bavière ne lui était pas non plus opposé; s'il était moins disposé à agir et à le secourir, il tenait pourtant avant tout à la paix dans l'empire, et, formé à une grande école, il savait bien que cette paix ne pouvait exister si elle ne trouvait pas dans le trône son appui et sa solidité. Mais les princes mécontents, ecclésiastiques et laïques, armèrent en secret ou ouvertement; ils crièrent tout haut contre l'oppression et les spoliations que l'empereur se permettait à l'égard de l'Eglise et des biens de l'Église, et non moins haut contre l'arbitraire coupable avec lequel il foulait le droit aux pieds et maltraitait les princes laïques. Et la ligue des princes contre l'empereur devint de plus en plus grande ou de plus en plus solide; et même d'anciens ennemis devinrent amis, pour se soulever avec leurs forces communes contre un tel danger (8).

Certainement l'empereur ne se fit pas illusion, mais il n'en redouta pas plus l'orage qui le menaçait. Tant qu'il restait sûr du Teutschland méridional, et qu'il pouvait compter ici, en Bavière, sur la tranquillité; là, en Allemannie, sur toute espèce de secours, il croyait, grâce à la diversité des hommes et des intérêts, trouver dans son génie et dans son caractère assez de moyens pour dompter ses ennemis d'autant plus sûrement qu'ils étaient plus nombreux; mais il ne lui fallait pas perdre de temps. Au printemps de cette même année 1114, et peut-être dans le but de contraindre ses ennemis secrets à lever le masque, il annonça une expédition contre les Frisons ou contre les Iles de la Frise. Les navires devaient sans doute être fournis par les villes du Rhin, et la ville de Cologne en particulier semble avoir reçu l'ordre de tenir prêts un certain nombre de navires. Mais les habitants de Cologne n'avaient pas encore oublié avec quels odieux artifices cet empereur avait persécuté son père; ils se rappelaient encore la guerre cruelle qu'ils avaient été forcés de soutenir contre lui huit ans auparavant; et, dans l'intervalle, ils n'avaient peut-être pu découvrir en Heinrich V rien qui fût capable d'effacer le mépris qu'ils avaient jadis ressenti pour lui, et de le changer en dévoûment et en respect. Aussi, enhardis par la gloire avec laquelle ils avaient eu d'autres temps défendu leur ville, ils osèrent rejeter la demande de l'empereur. Cette résistance fut peut-être pour l'empereur d'autant plus inattendue, que dans ces dernières années il s'était montré favorable et bienveillant pour les villes, tandis qu'il avait agi durement contre les vassaux, ennemis et oppresseurs des villes. Mais sans doute aussi il considéra comme dangereux un tel exemple au milieu de l'inimitié de tant de vassaux. En tout cas, il renonça tout à fait à l'expédition contre les Frisons, que d'ailleurs la résistance des bourgeois de Cologne lui rendait impossible, et il marcha avec une armée de Bavarois et de Souabes contre Cologne pour châtier cette ville et lui faire éprouver sa vengeance. Aussitôt plusieurs princes levèrent l'étendard de la révolte, non assurément parce qu'ils désiraient donner quelque facilité à la ville de Cologne, mais parce qu'ils s'attendaient à une vaillante défense de la part des bourgeois de cette ville, qui occuperait longtemps l'empereur et affaiblirait ses forces. Les plus importants de ces princes étaient l'archevêque Friedrich de Cologne, le duc de la basse Lotharingie, Godefrid de Louvain, et Heinrich de Limbourg, auquel Heinrich avait ôté le duché pour en investir Godefrid; enfin l'audacieux comte Friedrich d'Arnesberg. Et ce que ces princes avaient prévu arriva; les habitants de Cologne firent une résistance aussi opiniâtre qu'heureuse. Ils ne défendirent pas seulement leurs murailles; mais leur vaillante jeunesse sortit de l'enceinte, et, sur les deux rives du Rhin, à cheval et à pied, elle combattit victorieusement contre les seigneurs, chevaliers et soldats de l'armée impériale. Leurs archers, bien exercés, savaient attendre le moment favorable et en profiter, et leurs traits manquaient rarement leur but. Ainsi, pour la seconde ou la troisième fois, Cologne donna à l'empereur et au monde une forte preuve de l'énergie et de l'esprit qui animaient les villes; mais les rois savent rarement comprendre les signes du temps, et ils sont plus rarement encore heureux dans le choix de leurs amis. Heinrich continua la lutte contre la noble ville; mais, au lieu de réussir à la soumettre, il se vit contraint, après avoir ravagé le pays d'alentour, à repartir sans avoir rien terminé, de même que, huit ans auparavant, il s'était retiré sans gloire, mais cette fois sans avoir reçu d'argent comme alors.

Ce qui le força à lever ainsi le siége de Cologne, ce ne fut pas seulement la vaillante résistance qu'il avait trouvée devant cette ville, mais aussi l'approche des troupes que les princes ennemis amenaient de divers côtés. Il alla au-devant de ces princes, mais désormais sans aucun succès. S'il repoussait l'un, l'autre le mettait en danger; s'il se tournait contre celui-ci, il était encore une fois menacé par celui-là; et Cologne était toujours redoutable sur ses derrières. De là donc une lutte compliquée, cruelle, qui coûta beaucoup de sang et causa beaucoup de ravages, mais ne décida rien. En automne, l'empereur rassembla une nouvelle armée, parce qu'il pouvait regarder les forces des princes comme épuisées pour cette année; mais cet effort même resta sans résultat. L'hiver arriva, les armées ennemies quittèrent la campagne, et tout resta indécis.

Mais désormais la lutte prit une extension plus grande encore. Les princes saxons en effet ne pouvaient oublier l'humiliation que l'empereur leur avait infligée, ni le sort cruel qui avait frappé leurs alliés, le comte palatin Sigefrid et les comtes Ludwig et Wiebert. Le premier était dans la tombe; le second n'avait obtenu qu'avec peine, grâce aux efforts et aux sacrifices de son fils, la liberté dont il avait été privé par violence et presque par trahison; quant au troisième, son fils n'avait pu que difficilement racheter sa vie en livrant tous les biens et tous les domaines de sa maison; et le père gémissait toujours encore en prison, et le fils, également nommé Wiebert, avait erré comme un criminel banni, vivant de brigandages, jusqu'au moment où l'archevêque Adelgot de Magdebourg lui avait, par pitié et par compassion, ouvert un asile. Le duc Lothar, qui, pendant ce temps, avait fait une expédition heureuse dans l'intérieur des pays slaves, et mis, par un mouvement habile, le prince des Rugiens lui-même dans un tel danger qu'il s'était vu forcé d'acheter une libre retraite par la promesse d'un tribut annuel, et le turbulent évêque Reinbard de Halberstadt, avaient eux-mêmes été extrêmement aigris par les vexations et les offenses que l'empereur leur avait fait subir. Le comte palatin Friedrich de Saxe n'avait pu racheter sa liberté qu'au prix des plus grands sacrifices, et Rudolf enfin, le markgraf, se croyait gravement offensé. Huit ans auparavant, il s'était chargé du gouvernement de la Marche septentrionale pour son neveu mineur, Heinrich, fils de son frère Udo, et il ne s'était pas encore senti disposé à remettre la Marche à ce jeune homme; mais les ordres menaçants de l'empereur l'avaient contraint à renoncer à un pouvoir qui lui avait été cher. Aussitôt donc que la lutte désavantageuse de l'empereur contre la ville de Cologne et les princes occidentaux eut affaibli la crainte qu'inspirait sa puissance et révélé le secret de sa faiblesse, tous ces hommes, Reinhard, Lothar et Rudolf, avec le comte palatin Friedrich, se réunirent et se conjurèrent à Kreutzbourg contre leur empereur et maître. Et à leur conjuration accédèrent la puissante comtesse Gertrude, belle-mère de Lothar, et les fils du comte prisonnier Wiebert de Groitsch, ainsi que l'archevêque Adelgot de Magdebourg, le protecteur de ces fils. Ces menées ne restèrent pas inconnues à l'empereur, bien que peut-être il n'en embrassât pas toute l'étendue. Il accourut donc en hiver en Saxe, pour prévenir le commencement des hostilités. Sans doute il se fit accompagner de la seconde armée qu'il avait rassemblée en automne, et il y réunit, en Saxe même, autant de volontaires qu'il put en gagner. Mais les alliés lui échappèrent, et déployèrent leurs forces, comme pour narguer l'empereur, sur le territoire de son plus fidèle soutien, le comte Huyer de Mansfeld, près d'un endroit nommé Walbike, où ils élevèrent de respectables fortifications. L'évêque Reinbard de Halberstadt était avec eux, mais non Adelgot, l'archevêque de Magdebourg. Heinrich, l'empereur, se rendit pour les fêtes de Noël à Goslar, et invita les princes conjurés à s'y montrer à sa cour. Au lieu de venir, les invités restèrent dans leur position à Walbike : l'archevêque Adelgot seul obéit à l'ordre de l'empereur; car, comme il était resté chez lui, il pouvait espérer que l'empereur ignorait son accession à la conjuration (9). Mais on lui porta la nouvelle, vraie ou fausse, que Heinrich avait le projet de le déposer de sa dignité le jour suivant et de le mettre en prison. A cette nouvelle, il s'enfuit secrètement de Goslar pendant la nuit. Et cette fuite de l'archevêque, et cette absence des autres princes, prouvèrent assez clairement à l'empereur qu'ils étaient résolus à tenter contre lui le sort des armes. Il crut donc nécessaire d'ouvrir le plus tôt possible la lutte.

Il se mit en marche au mois de janvier 1115. Tandis qu'il faisait assiéger par ses partisans le château fort d'Orlamunde, il prit lui-même

possession de Brunswick et de Halberstadt; puis il marcha contre l'armée des princes saxons. Mais, dans l'intervalle, ceux-ci avaient déjà reçu des renforts : car Friedrich d'Arnesberg, Heinrich de Limbourg et d'autres princes étaient venus à son secours de la Westfalie et des bords du Rhin. L'empereur trouva les ennemis prêts à combattre. Cependant ils ne firent aucun mouvement, comme s'ils désiraient éviter un combat; bien plus, ils envoyèrent des députés à l'empereur avec ce message : « Ce n'était point pour attaquer leur roi et seigneur qu'ils s'étaient témérairement réunis, mais seulement par nécessité, pour se défendre contre la force. » Ce langage pacifique ne pouvait qu'être agréable à l'empereur dans les circonstances présentes. L'issue de son expédition contre Cologne et les princes du Rhin avait assurément fait naître des doutes dans son âme, et lui avait fait sentir l'inconstance de la fortune. Dans le fait, il s'engagea dans des négociations, et un accommodement était d'autant plus vraisemblable qu'il semblait plus désirable aux deux partis. Cette vraisemblance éveilla chez l'intrépide comte Hoyer de Mansfeld la plus violente colère. Pour lui l'idée d'un arrangement pacifique était insupportable ; s'il se faisait, il restait ce qu'il avait été, le comte de Mansfeld, et il pouvait de nouveau prendre possession de ses domaines dévastés; mais la guerre lui donnait carrière pour de nouveaux exploits; dans son héroïque courage, il ne doutait pas de la victoire, et la victoire devait le conduire aux plus hautes dignités de l'empire : car, depuis les jours de Warenstadt, il ne jouissait pas seulement de la plus grande faveur auprès de l'empereur, mais Heinrich lui avait aussi promis le duché de Saxe, dont Lothar s'était rendu indigne par sa révolte. Aussi, pour rompre les négociations, et amener la victoire, dont l'idée dominait son âme, il rassembla autour de lui un nombre de vaillants jeunes hommes qui partageaient son indignation et son amour de la gloire; et avec eux, sans ordre et sans permission, il fit, le 11 février, près de Welfeholz (10), une attaque sur l'armée ennemie : lui, en avant de tous; à côté de lui, un seul brave, Ludolf, Wiebert de Groitsch, fils de Wiebert, courut au-devant de lui avec deux hardis compagnons, Kunrad et Hermann, suivis des Saxons. Entre Hoyer et Wiebert s'engagea un combat terrible; car ils étaient dignes l'un de l'autre, ces vaillants hommes. Mais Hoyer tomba sous le glaive de Wiebert, non qu'il fût le plus faible ou qu'il lui cédât en adresse militaire, mais parce que la fortune favorisa son adversaire, qui combattait pour une meilleure cause : car Hoyer combattait pour les honneurs et la grandeur; Wiebert, pour la vie et la liberté de son père. Et, le comte étant tombé, la bataille s'étendit, et bientôt elle fut générale entre les deux armées. Des deux côtés se firent de grands exploits, et beaucoup de braves périrent d'une mort digne d'une meilleure cause. La décision toutefois fut telle que le commencement devait le faire pressentir : l'armée impériale fut complétement battue, et les Saxons remportèrent une victoire aussi brillante que malheureuse.

Mais une meilleure victoire fut remportée en ce même temps par un prince saxon isolé, qui, à ce qu'il semble, était resté étranger aux querelles entre l'empereur et les princes de l'empire, peut-être à cause d'espérances antérieures déçues (11), et qui pour cela même ne perdait pas de vue la patrie : c'était le comte Otto de Ballenstadt. Depuis deux ans, en effet, les Liutizes étaient excités par le comte Rudolf, et avaient fait plusieurs incursions sur le territoire teutsch (12). Maintenant peut-être ils avaient été informés des nouveaux troubles de l'empire teutsch, et ils étaient résolus à en profiter pour de nouveaux brigandages. Mais la première bande, qui avait passé l'Elbe, fut massacrée par le comte Otto, avec une poignée de braves, d'une manière si terrible, que non-seulement ses débris prirent la fuite, mais que les autres encore perdirent l'envie de faire une nouvelle tentative. Sans doute il y a de l'exagération dans le récit qui nous a été conservé; selon ce récit, Otto de Ballenstadt, avec soixante guerriers teutschs, aurait vaincu deux mille huit cents Slaves, et leur aurait fait éprouver une grande défaite. Mais ce qui peut rester comme certain, c'est qu'il se fit des actes de bravoure, et qu'Otto remporta près de Kœthen une victoire sinon considérable, du moins glorieuse.

## CHAPITRE VI.

SUITES DE LA BATAILLE DU WELFESHOLZ. — GRAND SOULÈVEMENT DES PRINCES DU NORD DE L'EMPIRE CONTRE L'EM-

PEREUR. — HEINRICH V DANS LE PLUS GRAND EMBARRAS.

Années 1115 et 1116.

Le mauvais succès de la lutte de l'empereur contre Cologne et contre les princes occidentaux de l'empire avait détruit la crainte de sa colère et de sa puissance; sa défaite près du Welfesholz, qui le rejeta de la Saxe sur le Rhin, et dont la renommée aux mille bouches porta bientôt la nouvelle dans toutes les parties du Teutschland, ne pouvait produire que le mépris et la dérision et toute sorte de résistances. Et dans le fait elle eut de graves conséquences : elle le mit dans un grand embarras; elle lui remit sous les yeux le sort qu'il avait lui-même aidé à préparer à son père; elle lui arracha peut-être l'aveu que l'arrogance dans la prospérité ne convient pas à l'homme, dans quelque rang qu'il se trouve, mais seulement la sagesse et la modération.

Jusqu'alors l'excommunication que depuis trois ans et demi déjà le concile de Vienne avait prononcée contre l'empereur avait à peine été mentionnée dans le Teutschland. Sans doute cette sentence avait été connue certainement des évêques, peut-être de tous les ecclésiastiques, et sans doute aussi de beaucoup de laïques; mais les laïques ne touchèrent point à des choses qui devaient être maniées par les ecclésiastiques; et, quant à ceux-ci, le sort d'Adelbert, archevêque de Mayence, leur avait bientôt enchaîné de nouveau la langue, si du reste dans le principe elle s'était déliée en quelques endroits. Mais désormais les chaînes étaient brisées. Déjà, sur le champ de bataille du Welfesholz, l'évêque Reinhard de Halberstadt intervint, et défendit de donner la sépulture à ceux qui étaient tombés du côté de l'empereur, selon les saints usages de l'Église chrétienne; car la malédiction qui pesait sur l'empereur avait passé sur ces infortunés (1). Et le même zèle sacerdotal que montra Reinhard se manifesta bientôt partout. Un légat du pape, l'évêque Cono de Préneste, avait déjà, vers la fin de l'année précédente (2), à Beauvais en France, renouvelé l'excommunication contre l'empereur, déterminé sans doute à cet acte par la nouvelle du mauvais succès des armes impériales contre Cologne et contre les princes du Rhin; et, à la seconde nouvelle de la perte de la bataille de Welfesholz, le légat renouvela la sentence de malédiction à Reims, le 28 mars de cette année 1115 (3). Et comme désormais il pouvait supposer chez les évêques teutschs plus de dispositions à donner effet à cette malédiction contre l'odieux empereur, il informa, devant le concile de Reims, l'archevêque Friedrich de Cologne, qui avait lui-même porté victorieusement les armes contre l'empereur, de tout ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait dessein de faire, le sommant de ne pas non plus hésiter plus longtemps de son côté, mais de publier et de faire valoir l'excommunication, sans égards et sans ménagements. L'archevêque assurément était irrité au dernier point contre l'empereur, mais dans son cœur vivait encore, à ce qu'il paraît, un reste des anciennes inquiétudes inspirées par cet homme puissant, et l'aspect des dévastations que Heinrich avait ordonnées autour de Cologne alimentait sans aucun doute son ressentiment; de plus, il ne pouvait pas savoir quelle impression serait produite sur les princes teutschs de voir le légat étendre l'excommunication sur l'évêque de Munster et sur le comte Hermann de Winzenbourg, à cause de leur attachement à l'empereur. Il hésita donc à agir conformément à la sommation du légat; mais il chercha à gagner d'autres évêques teutschs à cette idée, et avant tout le vénérable évêque Otto de Bamberg, qui, à cause de la pureté de sa vie, de sa piété sans hypocrisie, de son zèle chrétien et sacerdotal uni à la modération et à la prudence, jouissait du respect universel, et semblait par conséquent devoir exercer une influence décisive par son exemple. Il lui écrivit en ces termes : « Vénérable frère, si tu es pénétré jusqu'au fond du cœur du zèle pour la maison de Dieu (4); ou plutôt, si tu es réellement pénétré de l'amour de l'Église, qui est la maison de Dieu, ne supporte pas plus longtemps une si complète dévastation, une si affreuse spoliation, une telle profanation de l'héritage de Dieu, avec une patience beaucoup trop grande. Vois : la miséricorde de Dieu nous a ouvert une grande porte, afin que la vérité, qui s'est tue si longtemps, puisse se manifester, et afin que notre liberté, si longtemps opprimée, puisse relever la tête : car la sainte Église romaine a déjà prononcé la sentence pour elle et pour nous; la France se joint à nous, et la Saxe confesse librement la vérité. » Mais,

avant que ces excitations, auxquelles étaient ajoutées, comme motifs, des plaintes amères sur l'abandon et le désordre de toutes les affaires ecclésiastiques, eussent pu produire un résultat, le légat pontifical Cono arriva en personne à Cologne, et trouva un logement tout préparé chez l'archevêque Friedrich. Le 19 avril, il prononça dans l'église de Saint-Géréon l'excommunication contre l'empereur.

Cependant les Saxons ne perdirent pas le fruit de leur victoire du Welfesholz. Dans le cours de l'été, ils assiégèrent et prirent les forteresses et les châteaux qui étaient restés dans la fidélité de l'empereur, ou qui avaient reçu de lui une garnison. L'évêque de Halberstadt, le comte palatin Friedrich et le markgraf Rudolf réduisirent en leur pouvoir Heimenbourg et Quedlinbourg; le duc Lothar prit et détruisit Dortmund, força la ville de Munster à abandonner son évêque, excommunié avec l'empereur, et à se déclarer pour son parti et pour celui de ses alliés; puis il se dirigea sur Corvei. L'archevêque de Cologne enleva plusieurs forteresses que l'empereur avait construites pendant la guerre, l'année précédente, ou qui appartenaient à ses amis; les bourgeois de Cologne enfin renversèrent un château qui est appelé Wischele (5). Ainsi tout le nord et tout louest du Teutschland furent perdus pour l'empereur. Mais les Saxons ne restèrent pas non plus en arrière par rapport à l'Église. Un cardinal, Thiedrich, se trouvait en Bavière, comme légat du pape; les évêques saxons lui envoyèrent un message, et l'invitèrent à venir en Saxe. Thiedrich vint, et, après avoir consacré à Brunswick un couvent fondé par la comtesse Gertrude, il annonça publiquement à Goslar, le 8 septembre, en présence de l'archevêque Adelgot de Magdebourg et de beaucoup d'autres évêques et de princes séculiers, l'excommunication prononcée contre l'empereur Heinrich V; mais il reçut de nouveau dans la communion de l'Église et du saint-siége de Rome l'archevêque et les autres évêques de Saxe.

A tous ces faits l'empereur n'avait rien à opposer; du moins les documents du temps ne nous apprennent pas qu'il ait rien fait pour arrêter ou détourner le cours des choses. Il semble avoir séjourné à Mayence et dans les villes du haut Rhin, occupé sans doute de projets de salut et de vengeance, toutefois hors d'état d'exécuter un de ces projets. Il n'était certain de nulles forces avec lesquelles il pût encore une fois tenter la décision par l'épée: peut-être n'oserait-il point exhorter les Souabes tout seuls à une telle témérité, qui eût tout mis en jeu d'un seul coup; le duc Welf de Bavière tenait trop fermement à ses principes de paix, pour se laisser engager dans ces troubles, qui pouvaient aisément envahir aussi sa chère Bavière et anéantir tout ce qu'il avait planté ou cultivé. Heinrich V avait complètement perdu la confiance des villes; elles n'espéraient pas de lui qu'il favorisât loyalement les libertés auxquelles elles aspiraient; aussi ne pouvaient-elles être disposées à sacrifier pour lui leurs trésors et leur sang, ni à lui assurer les consolations qu'elles avaient si affectueusement prodiguées à son père en chacune de ses infortunes.

Dans ces circonstances, l'empereur reçut d'Italie une nouvelle qui lui rendit encore plus pénible sa pénible position dans le Teutschland. Le 24 juillet était morte la marquise Mathilde, qui, et ses ennemis eux-mêmes étaient désormais forcés de le reconnaître, avait surpassé tout le monde en piété et en vertu, et avait été la femme la plus grande de son siècle. Certes cette mort était pour l'empereur un grand événement. Depuis trois ans déjà il avait été mis en garde contre les intrigues secrètes du pape; on avait insisté près de lui de la manière la plus pressante pour qu'il revînt le plus tôt possible en Italie, afin de briser le réseau de ces intrigues avant que les fils qui le formaient ne devinssent trop forts par eux-mêmes, et ne se rattachassent trop fortement les uns aux autres (6). Et il avait été lancé bien loin dans le monde, ce réseau. L'empereur d'Orient, Alexis Comnène, avait, et non sans en avoir été sollicité de Rome même, envoyé une ambassade dans cette ville pour témoigner au saint-père, par une lettre expresse, sa douleur des mauvais traitements et de la captivité que Heinrich V lui avait fait souffrir, et aux Romains, sa joie de la courageuse résistance qu'ils avaient opposée à leur oppresseur. En même temps l'empereur avait déclaré qu'il pouvait être certain des bonnes dispositions des Romains; lui-même ou son fils Jean se tiendraient prêts à venir à Rome, pour recevoir, à l'exemple des anciens empereurs orthodoxes, la couronne des mains du pape de Rome, et rétablir de cette manière

l'unité de l'empire romain. A Rome on était entré dans cette proposition, et on avait choisi une grande et brillante ambassade pour aller à Constantinople et amener à Rome l'empereur Alexis. Cependant on s'en était tenu au choix, et l'ambassade ne s'était pas mise en route, soit qu'à Rome même l'on fût effrayé de la témérité de cette démarche, soit que l'on eût conçu des doutes sur la loyauté ou sur la puissance de l'empereur grec, soit encore que l'ambassade tout au moins n'eût pas eu de résultat, et qu'Alexis, pressé par ses propres embarras, eût renoncé à l'affaire, après en avoir fait quelque temps un jeu, peut-être à cause des Normands. Il est difficile de dire combien, dans cette circonstance, il y eut des deux côtés de vérité, combien de ruse et de mensonge; mais ce qui n'est guère douteux, c'est qu'à Rome on avait espéré trouver un moyen de plus de se venger de l'empereur Heinrich. Car, dans le même temps, on travaillait fortement à détacher de l'empereur la Lombardie, qui tenait encore à lui par crainte ou par affection, et à la ramener aux principes du siége apostolique, afin que l'Italie tout entière lui fût inaccessible; et l'on ne travailla pas sans succès. C'était pour cela que les amis de Heinrich avaient conçu des inquiétudes, et lui avaient exprimé avec tant d'instance le désir de ne point lui voir perdre de temps pour se montrer de nouveau avec une armée au milieu de ces races inconstantes. Il est donc bien possible, il est même vraisemblable, que ces relations en Italie, qui pouvaient bien assurément inquiéter l'empereur, influèrent sur sa conduite dans le Teutschland, et qu'à cause d'elles il crut nécessaire d'agir partout promptement pour en finir vite et se rendre possible une nouvelle expédition en Italie (7). Mais les événements avaient pris une tournure inattendue, et, par les mêmes actes au moyen desquels Heinrich avait espéré mettre de grandes forces à sa libre disposition, il s'était vu de jour en jour plus paralysé, et impliqué dans des troubles incalculables. A tout cela se joignit la nouvelle de la mort de la grande marquise, et avec elle les pressantes sollicitations de ses amis et de ses partisans en Italie de passer sans retard les Alpes, pour prendre possession des riches domaines de cette princesse, comme empereur et comme parent, par droit féodal et par droit de succession. Et ces sollicitations durent sans aucun doute paraître à l'empereur d'autant plus fondées, que certainement il n'ignorait pas que la marquise avait fait donation de tous ses biens au siége apostolique.

Dans le principe, l'empereur paraît avoir été tout à fait indécis sur la voie qu'il suivrait dans ces relations du Teutschland et de l'Italie. Mais peu à peu il sentit naître en lui l'espoir que les relations en Italie pourraient devenir un moyen d'arranger ses querelles avec les princes teutschs. Les domaines de la marquise, s'ils tombaient à sa disposition, lui ouvraient une belle perspective; et dans un repas luxueux les hôtes manquent rarement, et moins que tous autres ceux qui aiment les excès. C'était donc un essai qui valait bien la peine d'être fait, que de tenter si l'idée d'une expédition en Italie, qui promettait un riche profit, n'amènerait point ses ennemis dans le Teutschland à oublier les tendances qui les agitaient chez eux.

L'empereur engagea l'évêque Erlong de Wurtzbourg et le duc Welf de Bavière à se rendre en Saxe, auprès du duc Lothar, pour nouer avec ce prince des négociations au sujet du rétablissement de la paix et de l'union. L'entrevue eut lieu à Corvei. Mais le duc Lothar n'eut point de confiance aux discours de l'empereur, du moins il eut l'air d'y voir un piége. Et vraisemblablement il fit valoir cette opinion parmi les siens; car il entreprit une prompte expédition en Thuringe, pour s'emparer de la ville d'Erfurt, afin, assurait-il, de se mettre à l'abri d'une attaque de la part de l'empereur; et en route il détruisit les châteaux de Falkenstein et de Walhausen, sous prétexte que les hommes du comte Hermann de Winzenbourg, enfermés dans ces châteaux, se livraient au brigandage et commettaient toute sorte de crimes. Mais ce premier échec ne fit pas renoncer l'empereur à sa tentative. Il envoya de nouveau l'évêque Hartwig de Ratisbonne, homme sage et modéré, et un vaillant et honorable guerrier, Thiederich d'Ara, au duc Lothar et aux autres princes saxons, pour les détourner de continuer leurs entreprises hostiles. Ces hommes, qui semblent avoir rencontré le duc avant qu'il n'eût atteint Erfurt, exprimèrent aux princes toute l'ardeur avec laquelle l'empereur désirait la paix; ils déclarèrent que dans une diète l'empereur laisserait chacun parler librement, qu'il donnerait à

chacun justice et satisfaction, et que désormais il délibérerait avec les princes sur toutes les affaires de l'empire; ils promirent enfin, au nom de l'empereur, que désormais il se corrigerait des fautes jusqu'alors peut-être naturelles à l'ardeur de la jeunesse. De cette manière les deux envoyés de l'empereur déterminèrent les princes saxons et leurs alliés à suspendre les hostilités.

Alors l'empereur convoqua les princes de l'empire à une diète (8) qui devait avoir lieu à Mayence le 1er novembre. Mais un petit nombre seulement d'évêques se rendit à Mayence sur cet appel; pas un prince laïque n'y vint. Beaucoup peut-être restèrent chez eux pour agir avec plus de sécurité; et c'était sans aucun doute dans un juste milieu, sans prendre part aux événements : un grand nombre au contraire, et vraisemblablement ceux qui avaient pris les armes contre l'empereur, se réunirent à Fritzlar, ayant avec eux ou à leur tête Thiederich, le légat du pape. La crainte des forces de l'empereur ne pouvait les arrêter, car l'empereur n'avait pas autour de lui de forces qu'ils eussent à redouter; ils n'avaient pas à craindre davantage des résolutions que l'on aurait pu prendre contre leur volonté, car ils étaient beaucoup contre un petit nombre. Il paraît plutôt qu'ils avaient le projet de renouveler la déplorable scène d'Oppenheim, pour ôter toute arme à l'empereur, comme jadis ils avaient désarmé son père, et pour le jeter sans armes au pied du siége papal. Mais on n'en vint point à de telles scènes; avant même que l'on pût présenter à l'empereur un semblable calice, il dut en vider un autre non moins amer.

Lorsqu'en effet les vassaux et les gens de guerre de l'archevêché de Mayence se furent aperçus d'eux-mêmes, ou sur les indications des princes réunis à Fritzlar, de l'embarras où se trouvait l'empereur, ils crurent ne pas devoir laisser passer l'occasion de se faire valoir auprès de ses ennemis, et de leur rendre un service digne de récompense. Et ils réussirent sans peine à soulever par de perfides artifices les habitants de Mayence contre cet empereur qui autrefois et récemment s'était montré à eux sous un jour si odieux. Ils pouvaient tout aussi peu que les habitants de Cologne se réconcilier avec lui; et ce qui probablement indignait même les moindres d'entre eux, c'était de voir le premier siége du Teutschland, leur siége archiépiscopal, rester vacant depuis trois ans, et de voir Henrich tenir, par une violence si scandaleuse, dans une dure prison, leur pasteur suprême, l'archevêque Adelbert, qu'il avait élevé lui-même. Il se déclara donc tout à coup à Mayence un soulèvement général contre l'empereur sans défense : chevaliers, vassaux et bourgeois accoururent, cuirassés et armés, vers le palais impérial, le cernèrent en poussant des cris sauvages, et se montrèrent résolus à le détruire, pour ensevelir sous ses ruines l'empereur avec tout son entourage, s'il ne leur accordait aussitôt leur demande. Or leur demande était que l'archevêque fût mis en liberté. Heinrich toutefois, quelque grand que fût l'embarras où il se trouvait, semble n'avoir rien perdu de son sang-froid. Sans doute décidé par les prières des personnes effrayées qui l'entouraient, plutôt qu'épouvanté des menaces des séditieux qui s'étaient soulevés contre lui, il consentit à promettre la mise en liberté de l'archevêque Adelbert, et à donner des otages pour l'accomplissement de sa parole; mais il ne fit pas cette promesse sans condition. Cette condition était que l'archevêque se présenterait dans le délai d'une année, et ferait satisfaction de la trahison dont il était accusé; que les rebelles donneraient pour cela des garanties, et qu'il livrerait lui-même des otages pour que cela se fît. Après cet arrangement, l'empereur quitta la ville de Mayence, qui lui était devenue odieuse, et se rendit à Spire, où il espérait trouver des amis et de la fidélité. Ce fut à Spire aussi que fut conduit l'archevêque Adelbert, et il reçut la liberté dès que de son côté il eut rempli les conditions de l'empereur.

L'archevêque avait maigri et s'était affaibli; sa physionomie portait les traces de grands maux et de grandes passions. Mais son génie était indompté, et dans son cœur s'étaient amoncelés l'indignation, la colère, le ressentiment, qui l'exaspérèrent au dernier point dès qu'il sentit de nouveau l'air de la liberté. Il ne respira que colère et vengeance; et il était d'autant plus dangereux, que sa vue excitait tant d'intérêt et de compassion, que personne n'osait s'informer de quel crime il était accusé, pas même rappeler son crime envers le pape et l'Église, tandis que la renommée de la supériorité de son génie se réveilla avec plus de force que jamais, et lui donna la position d'un héros ressuscité avec une énergie toute nouvelle.

Adelbert envoya aussitôt des députés au cardinal Thiederich, légat du pape, pour lui affirmer par écrit et verbalement qu'il se soumettait complétement et sans réserve au siége apostolique : car il était, assurait-il, arrivé à voir que nous avons en Jésus-Christ la même pensée et la même existence; que les membres doivent rester d'accord avec la tête, s'ils ne voulaient tomber dans la damnation éternelle; que celui-là se sépare de Dieu, qui se sépare de l'Église romaine. En même temps il invita le légat à venir à Cologne pour la fête de la naissance du Seigneur, pour lui donner l'onction sainte, qu'il n'avait pas encore reçue comme archevêque de Mayence; il invita également les évêques de l'empire à se trouver à Cologne, non-seulement pour assister à la solennité de son sacre, mais aussi pour délibérer en commun sur les affaires de l'Église, et pour prendre ensemble les résolutions nécessaires. Le cardinal Thiederich n'hésita pas à mettre en oubli tous les torts de l'archevêque envers le saint-père et l'Église, et à se rendre à son invitation. Quatorze évêques de l'empire également n'hésitèrent pas à se rendre à Cologne; parmi eux était même le vénérable Otto de Bamberg, qui, quelle que fût du reste son opinion sur la marche des choses, regardait comme nécessaire la consécration définitive d'Adelbert. De plus, le duc Lothar, accompagné d'autres princes saxons, amena son armée à Cologne, comme pour protéger l'assemblée. Mais le légat du pape, le cardinal Thiederich, mourut subitement en se rendant dans cette ville; son corps y fut transporté et solennellement enseveli. Cet accident toutefois ne retarda que d'un jour la consécration d'Adelbert; le vénérable Otto de Bamberg ne fit pas difficulté de la lui donner. Et bien que la mort du légat pontifical eût laissé l'assemblée sans âme; bien que, par conséquent, ses actes ne pussent avoir le résultat que les ennemis de l'empereur avaient pu en attendre; bien qu'en particulier l'excommunication prononcée contre l'empereur ne fût peut-être pas réellement publiée, il est hors de doute néanmoins que cette excommunication n'ait été reconnue par tous les assistants, et que l'éloquence astucieuse et envenimée de l'archevêque Adelbert n'ait enflammé tous les cœurs contre l'empereur, d'une manière d'autant plus terrible, qu'elle découlait des lèvres pâles d'un homme qui semblait n'avoir échappé tout récemment que par hasard à la mort à laquelle l'avait voué, croyait-on, la violence de l'empereur.

L'empereur Heinrich V lui-même se trouvait cependant à Spire, abandonné, peu considéré, entouré d'une suite peu nombreuse d'hommes fidèles. Aux fêtes de Noël même, un petit nombre seulement d'évêques et de personnages éminents dans l'empire osèrent se montrer à sa cour, soit parce que les autres le considéraient comme perdu, et ne voulaient point par conséquent unir leur sort au sien, soit qu'ils redoutassent l'embarras où pourrait les jeter l'excommunication ecclésiastique, s'ils continuaient à avoir quelque chose de commun avec lui. Comme, à la nouvelle de l'assemblée de ses ennemis à Cologne, il tint pour certain que le légat du pape y prononcerait de nouveau l'excommunication contre lui, et qu'il ne trouverait point de défenseur parmi les évêques présents, il avait envoyé à Cologne l'évêque Erlong de Wurtzbourg, sur le dévoûment duquel il croyait pouvoir compter, afin qu'il défendît ses intérêts devant l'assemblée. Mais, bien que le légat du pape fût mort, Erlong n'obtint la permission d'entrer à Cologne qu'après avoir promis d'être soumis au siége apostolique (9).

Cette conduite de tant d'évêques, et d'évêques en partie respectables, semble avoir fait sur lui une impression vive et profonde. Il retourna auprès de l'empereur pour l'informer du mauvais succès de sa mission; mais il refusa d'avoir désormais plus rien de commun avec l'empereur, tant que celui-ci se trouverait sous le poids de l'excommunication. Heinrich, irrité de cette lâcheté, contraignit par de violentes menaces l'évêque à dire la messe devant lui. Erlong la dit; mais aussitôt, frappé de crainte et de terreur, effrayé même au point d'en mourir, il s'enfuit de la cour impériale, méprisa la faveur et les bonnes grâces de l'empereur, et ne chercha plus qu'à effacer par les larmes et la pénitence le péché dont il s'était chargé. Heinrich, effrayé et aigri tout à la fois par un tel égarement, qui semblait être contagieux comme une maladie pestilentielle, finit par être convaincu qu'il lui serait impossible de détacher les évêques teutschs du siége pontifical, et que précisément par là il lui serait également impossible de ramener ou de garder de son côté les princes laïques de l'empire. Il crut donc que ce qui était nécessaire avant tout, comme aussi ce qu'il y avait de plus fa-

cile, était de porter la hache à la racine de l'arbre, et, en s'emparant du tronc, de se rendre maître aussi des branches. C'est ainsi que lui vint l'idée de quitter le Teutschland, où il n'y avait plus rien à gagner, et de passer en Italie, pays qui semblait riche en moyens, pour accomplir de meilleures espérances. Mais, pour punir l'infidèle évêque de Würtzbourg, et pour s'assurer en même temps un nouvel et fort appui, il nomma duc de la France orientale son second neveu, Kunrad de Hohenstaufen, dont le frère Friedrich était, comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, duc de Souabe; et, par cette nomination, il enleva au siége épiscopal le pouvoir que jusqu'alors il avait exercé dans ces contrées sur les affaires temporelles. Et maintenant peut-être nourrissait-il l'espérance que, durant son éloignement en Italie, sa cause ne deviendrait pas dans le Teutschland pire qu'elle n'était. Il pouvait constamment compter sur les deux Hohenstaufen; quant au duc Welf, on pouvait prévoir qu'il se maintiendrait dans une position où jusqu'alors il avait agi d'une manière si avantageuse pour la Bavière.

## CHAPITRE VII.

HEINRICH POUR LA SECONDE FOIS EN ITALIE; LES DOMAINES DE LA MARQUISE MATHILDE. — SUITE DE LA QUERELLE AVEC LE SIÉGE APOSTOLIQUE. — MORT DE PASCAL II. — LES ANTI-PAPES GÉLASE II ET GRÉGOIRE VII.

De l'an 1116 à l'an 1118.

Au mois de février de l'an 1116, Heinrich V, voulant échapper aux passions des princes teutschs, et accompagné de sa jeune épouse et de toutes les forces militaires de sa cour impériale, franchit les Alpes pour passer en Italie (1). Plusieurs évêques teutschs l'accompagnèrent également ou le suivirent, de même que Heinrich le Noir, frère du duc Welf de Bavière. Assurément aucun de ces princes ne venait sans troupes, mais on ne saurait déterminer la force de l'armée teutsche que Heinrich rassembla de cette manière. Toutefois on ne peut l'élever à un chiffre bien considérable. Pourtant il semble avoir été bien reçu en Italie, et salué comme empereur et souverain. Beaucoup de ses partisans parmi les ecclésiastiques et les laïques se réunirent autour de lui dès qu'ils eurent appris son arrivée, et accrurent ses forces. Mais lui, calculant avec une grande finesse les relations, laissa les Teutschs s'avancer et les Italiens arriver successivement sur les rives du Pô, et se rendit à Venise (2), afin de visiter et de se concilier cette ville royale, qui resplendissait au loin par les efforts de son intelligence, par sa prudence et son habile politique. S'il obtenait ce résultat, il s'assurait un avantage incalculable: car Venise était un phénomène incomparable dans le monde occidental; on la regardait avec étonnement, comme une merveille du génie des hommes; on l'estimait et on l'enviait pour ses richesses et sa grandeur toujours croissantes; elle exerçait une puissante influence par l'argent, par le commerce et par les armes; elle était le modèle et l'objet d'émulation de toutes les villes d'Italie. Et l'empereur atteignit son but. Déjà, lors de son premier séjour en Italie, à son retour de Rome, il avait inspiré aux Vénitiens des dispositions favorables : car il avait arrangé à leur satisfaction des différends entre eux et la ville de Padoue, et, dans ces négociations, il avait acquis l'amitié du doge de Venise, Ordelaffo Faledro. Il fut maintenant reçu avec d'autant plus de bienveillance : il habita le palais ducal, visita avec une grande dévotion les tombeaux des saints, admira dans les termes les plus élogieux la situation et la construction de la ville, ainsi que l'organisation de l'État, et nomma le territoire un royaume (3). De leur côté, les Vénitiens le fêtèrent, semblèrent reconnaître volontiers sa suzeraineté, et personne ne pensa qu'il était frappé d'excommunication, ou qu'on dût l'éviter parce que des prêtres passionnés avaient lancé contre lui les foudres de l'Église. C'était là un grand exemple, et il ne pouvait rester sans effet.

A son retour de Venise à son armée, il s'avança sur les terres de la marquise Mathilde, et s'empara successivement de ses domaines considérables, mais épars, sans contradiction de la part du pape, et sans rencontrer la moindre résistance. En s'emparant des fiefs, il était assurément dans son droit; mais il n'y était pas en s'emparant des alleux. Il se vantait, il est vrai, de sa parenté avec la femme illustre qui était morte, mais il ne pouvait se vanter d'une parenté bien proche avec elle; et que Mathilde eût réellement donné ses pro-

priétés particulières au siége apostolique, c'était ce qu'on ne pouvait pas plus nier que son droit de faire cette donation. Le siége apostolique était par conséquent l'héritier légitime des propriétés personnelles laissées par la marquise. Mais, à cette époque, il n'était pas plus possible en Italie que dans le Teutschland de distinguer les fiefs et les alleux. Quelque différence qu'il y eût eu dans l'origine entre ces deux sortes de propriétés, le torrent de la vie en avait rongé les signes caractéristiques, et les possesseurs eux-mêmes avaient tout fait pour les effacer. En conséquence, et pour ne pas se trouver lésé, l'empereur Heinrich V crut que le parti le plus sûr était de tout prendre, fiefs ou alleux. Il le fit avec d'autant moins de scrupule que personne ne se présenta avec un droit meilleur. Et, on ne peut le nier, ce n'était nullement une prétention sans fondement que de soutenir que toute possession foncière, de quelque manière qu'elle eût été acquise, devait être considérée comme fief de l'empire; car il fallait, sans aucun doute, que les parties eussent ou prissent la nature du tout; et la nature de l'empire, considéré comme le tout, était le système féodal. Les vassaux, avec leur chef, le roi, étaient les fondateurs de l'empire; c'étaient eux qui, appuyés sur les fiefs, formaient l'empire. Toute terre sur laquelle ils étendaient leurs bras et leur bouclier était leur propriété commune, dont nul ne pouvait posséder même la moindre partie, s'il ne l'avait obtenue en fief, sous la condition du service vassalitique, d'eux-mêmes par l'organe du roi. C'était là l'idée fondamentale du système féodal, et, devant cette idée, une véritable propriété foncière, un héritage pur ne pouvait subsister: car c'était assurément une contradiction choquante que, sous le pouvoir de l'empire, des individus possédassent quelques parties du bien commun des vassaux, des parties comme détachées de cette propriété commune, avec un droit meilleur, à savoir, avec le droit de véritable propriété, que les vassaux et le roi lui-même, qui, après tout, formaient l'empire. Cette contradiction était venue du manque de force par suite duquel on avait été contraint de procéder avec ménagement, afin de faire accepter d'autant plus facilement le joug de la féodalité; elle avait été supportée dans la suite du temps, parce qu'au milieu des grands bouleversements de la vie le pouvoir de l'empire avait été rarement fort, et que probablement le véritable sens du système féodal ne s'était manifesté clairement qu'à un petit nombre d'individus; elle était devenue supportable, en partie par l'hérédité des fiefs mêmes, en partie par les empiétements successifs de l'Église et par la position qu'elle avait prise graduellement. Karl le Grand avait ouvert la voie par laquelle on pouvait la faire disparaître, en soumettant à une égale obligation du service tous les propriétaires fonciers, qu'ils vécussent sur des domaines féodaux ou sur leur héritage pur; mais ni ses propres descendants, ni les races royales qui vinrent après eux, n'avaient su ou pu persévérer dans la voie qu'il avait ouverte. Aussi ne s'était-il jamais établi de relations nettes; le système féodal était toujours resté incomplet, et par là même, heureusement pour l'esprit humain et pour la civilisation, on avait eu un moyen de plus de le détruire un jour tout à fait. D'après toutes ces considérations, il est donc permis d'admettre que Heinrich V avait assurément, comme nous l'avons remarqué plus haut, tort à l'égard du pape en prenant possession de tous les biens de la marquise Mathilde, mais seulement si l'on se borne à envisager l'état actuel des relations; que, d'autre part, il pouvait bien se croire dans son bon droit, si toutefois il a tenu compte de la nature du système féodal et du véritable sens de l'empire, fondé sur ce système.

Mais, tandis que sur les domaines de la marquise il exerçait un pouvoir vraiment impérial, et qu'en même temps il s'efforçait de toute manière d'augmenter son parti parmi les Italiens, Rome était le théâtre de scènes en partie singulières, en partie odieuses, qui n'étaient pas sans rapport avec son apparition en Italie. Vraisemblablement aussitôt après la mort de Mathilde, l'empereur avait fait savoir au pape qu'il projetait une expédition en Italie, pour éveiller son attention au sujet des domaines de la marquise; ce qui est certain, c'est qu'avant de se mettre lui-même en route pour passer les Alpes, il se fit précéder d'une ambassade envoyée au pape à Rome. Dans cette ambassade, le véritable orateur était Ponce, abbé de Cluny, parent de Pascal, dit-on. Sans aucun doute Heinrich voulait sauver les apparences, et s'assurer de la position et des intentions du pape; mais il voulait aussi voir s'il n'était pas possible de gagner le pape, afin d'agir de concert

avec lui, et de résister aux prêtres passionnés qui s'intitulaient l'Église. Et comme le pape s'était constamment refusé à excommunier lui-même l'empereur, on pouvait assurément espérer le succès d'une tentative de cette nature. Il écrivit donc au pape une lettre que l'abbé Ponce dut lui présenter comme pièce de créance. Dans cette lettre, l'empereur exprime au saint-père son chagrin de ce qu'à cause de ses relations avec lui il avait à souffrir tant de désagréments; il assure au pape que ces désagréments lui tiennent plus à cœur que les siens propres; et il se déclarait prêt à le soustraire, lui, le pape, à tous ces ennuis, et à consolider avec lui une union indissoluble; il le priait seulement de réfléchir avec l'abbé et avec d'autres hommes pieux sur la manière dont on pourrait le mieux atteindre ce but. Mais le vieux Pascal II prévit la tempête qui s'élèverait en Italie à l'apparition de Heinrich; le souvenir de ses anciens malheurs lui fit perdre toute fermeté et toute contenance. Il se voyait placé entre deux abîmes qui semblaient tous deux le menacer de sa perte.

Dans son danger, le saint-père convoqua un concile à Rome pour détourner le péril, sinon tout à fait, du moins en partie. Ce concile se tint au Latran, dans le même temps où l'empereur se trouvait à Venise. Il y assista un grand nombre d'évêques; plusieurs princes et seigneurs laïques qui professaient les principes apostoliques établis par Hildebrand furent présents (4). Pendant l'assemblée, le pape continua de négocier avec les envoyés de l'empereur; mais le saint-père ne trouva ni consolation ni secours. Par crainte plutôt que par prudence, il mit sur le tapis, dans les premières sessions, des choses de peu d'importance, évidemment pour sonder les esprits, pour calmer les passions, pour rappeler à tous les assistants l'ordre de l'Église et la dignité de l'évêque apostolique. Mais bientôt on lui rappela brutalement et durement l'importance du moment, et l'abus de l'autorité pontificale, par lequel on ajournait la question essentielle pour la solution de laquelle on s'était assemblé. Le pape, embarrassé, rentra alors dans la voie par où, quatre ans auparavant, il avait échappé au danger. Il s'excusa encore une fois de la faiblesse avec laquelle il avait reconnu au roi Heinrich le droit d'investiture par la crosse et l'anneau; et il s'en excusa sur le malheur inouï qui, en ces jours, s'était appesanti non-seulement sur lui et sur ses compagnons de captivité, mais encore sur Rome et sur l'Église tout entière, et il maudit encore une fois comme mauvais et pernicieux l'acte qu'il avait émis au sujet de ce droit d'investiture. Mais si toute l'assemblée applaudit volontiers à cette condamnation, elle ne suffit pas pour apaiser la passion des évêques. L'opiniâtre évêque Bruno de Segna ne craignit pas de tirer de cet acte et de jeter ironiquement au visage du pape cette conséquence, qu'il était un hérétique. Et probablement il eût été difficile au vieux Pascal de repousser ou de réfuter cette accusation écrasante, s'il n'avait trouvé un ardent défenseur dans le cardinal diacre et chancelier de l'Église, Jean de Gaëte.

Mais une autre épreuve non moins rude était réservée à l'empereur. Cet évêque, Cono de Préneste, dont nous avons raconté précédemment qu'à plusieurs reprises, en France et à Cologne, il avait prononcé l'excommunication contre l'empereur, se mit en avant, et somma le pape de déclarer positivement en face de l'assemblée s'il avait été ou non son légat, et s'il approuvait ou non les actes qu'il avait faits en son nom. Il paraît que, dans la confiance que lui inspirait la colère de plusieurs des évêques présents, Cono posa ces questions si sèchement et avec tant d'arrogance, que le pape n'osa point y répondre négativement. Là-dessus Cono déclara que lorsqu'à Jérusalem il avait appris les cruautés que le roi Heinrich avait exercées d'une manière si impie contre le pape, contre des cardinaux et contre des nobles romains, il s'était senti animé du zèle de Dieu, et qu'en vertu de ses pleins pouvoirs comme légat du pape, il avait prononcé l'excommunication contre le roi, d'abord à Jérusalem, puis dans cinq conciles, en Grèce, en Hongrie, en Saxe, en Lotharingie et en France (5); et comme maintenant le pape venait de confirmer ses actes comme légat, il demanda que les Pères assemblés confirmassent aussi l'excommunication lancée contre l'empereur. Aussitôt se présentèrent des députés de l'archevêque Guido de Vienne, et ils exprimèrent le même désir de vive voix et par écrit. Bien que cette double demande fit murmurer quelques évêques, personne néanmoins n'osa s'y opposer, et le plus grand nombre même trouva que la demande

était juste. L'excommunication fut donc approuvée, sinon par une résolution solennelle, du moins par un assentiment tacite. Et le pape Pascal resta silencieux et embarrassé en présence de semblables scènes, et ne put ni calmer ni gagner les esprits soulevés.

Mais Pascal, en perdant sa considération aux yeux des ecclésiastiques, ne put pas non plus conserver la confiance des laïques. Peu après le concile de Latran, mourut Pierre, préfet de Rome. Les Romains, à ce qu'il semble, craignaient que le pape n'eût le projet d'élever à ces fonctions son favori et son confident, Pierre, fils de Léon, qui paraissait l'avoir tout à fait enchaîné par son habileté et par ses richesses. Mais Pierre était extrêmement odieux aux Romains: aux uns, parce qu'il était le fils d'un homme qui, après avoir quitté la religion juive pour la religion chrétienne, avait acquis de grandes richesses; aux autres, parce qu'on lui attribuait tout le mal que le pape avait pu faire dans sa faiblesse; à d'autres enfin, parce qu'il était le véritable auteur des malheureuses relations où le pape s'était engagé avec l'empereur. Pour prévenir cette résolution, les Romains les plus ardents cherchèrent donc à établir préfet de la ville le fils du défunt, malgré sa jeunesse, et comme sur le cadavre de son père; et, pour achever tumultuairement ce qu'ils avaient tumultoairement commencé, ils se précipitèrent, le jour des funérailles du père, au moment où le pape accomplissait à l'autel les cérémonies saintes, dans l'église avec le fils, afin que le saint-père confirmât aussitôt ce qu'ils appelaient leur élection. Le pape toutefois fut protégé par la sainteté du lieu et par la solennité du moment, et il repoussa avec dignité cette demande tumultuaire. Mais il n'avait pas pris le dessus. Rome tout entière se mit en mouvement; partout le désordre et le crime. Les partisans du pape, et surtout les maisons de Pierre, fils de Léon, furent en butte à des attaques sauvages. Le pape lui-même et son cortége, les cardinaux et les prêtres, furent assaillis de pierres et de cris barbares dans une procession solennelle, le second jour de Pâques. Enfin la licence devint telle, que le saint-père se vit réduit à chercher son salut dans la fuite. Mais il trouva hors des murs de la ville ce qu'il avait laissé au dedans: la colère, le mécontentement, la félonie. Le comte Ptolémée de Tusculum lui-même ne s'intéressa à sa personne que pour obtenir de lui un domaine important et le tromper ensuite traîtreusement. Il ne resta donc au saint-père, après qu'il eut aussi recouru vainement aux armes, d'autre ressource que de céder, et de reconnaître le jeune préfet de la ville, afin de ne pas être tout à fait chassé du siége de l'Apôtre (6). Toutefois l'an 1116 s'était écoulé au milieu d'événements si déplorables.

Mais ces événements arrivèrent fort à propos pour l'empereur Heinrich V. Ils lui facilitèrent ses opérations dans la haute Italie, et probablement ils jetèrent aussi dans son parti bien des hommes qui se fussent déclarés pour le saint-siége, s'il eût été occupé par un homme du caractère de Grégoire VII. Ces événements, il en resta le tranquille spectateur, mais il ne manqua pas d'en profiter. Il envoya de riches présents au jeune préfet de Rome et aux Romains eux-mêmes, et leur promit de se rendre bientôt dans leur ville (7). Par là sans doute il se concilia les Romains; mais, comme il retarda son arrivée, il ne les empêcha pas de recevoir de nouveau le pape. Dans l'intervalle, il ne manqua pas non plus de négocier avec le pape; ce fut néanmoins sans succès. Enfin, lorsque lui-même fut arrivé près de Rome, et que le pape fut revenu dans la ville, il envoya encore une fois vers le pontife les évêques de Plaisance, d'Asti et d'Aqui. Ces trois hommes devaient être d'autant plus réservés dans les menaces, les avis, les exhortations adressées au pape, qu'ils se donnaient et devaient se donner l'air de n'être pas réellement envoyés par l'empereur, mais d'avoir été conduits vers le pontife par leurs propres inquiétudes pour le bien de l'Église. Et comme en même temps ils déclarèrent au nom de l'empereur que celui-ci était prêt à se justifier, selon les lois et les canons de l'Église, de l'accusation de n'avoir pas tenu loyalement son traité avec le pape, ou à donner satisfaction, en cas qu'il fût trouvé coupable, le pape, effrayé, donna, en présence et avec l'assentiment des cardinaux, et à la vue du prince des apôtres, la déclaration suivante: « Qu'il n'avait eu de relations d'amitié, ni de vive voix ni par écrit, avec aucun des ennemis de l'empereur; que, de même que toute l'Église romaine, il considérait l'archevêque Adelbert de Mayence comme traître envers Dieu, envers son seigneur et envers toute la chrétienté; que le cardinal Cono n'a-

vait pas été envoyé par lui à Cologne ni en Saxe; que tous les actes de celui-ci étaient nuls; que Thiedrich s'était donné faussement pour son légat (8); que si Guido de Vienne avait levé le glaive de l'excommunication contre l'empereur, lui, pape, ne l'avait ni ordonné ni approuvé. Mais, ajouta-t-il, quant à l'excommunication prononcée par les membres les plus puissants de l'Église, il ne pouvait la lever sans leur assentiment, puisqu'on accorderait aux deux parties d'être entendues devant un concile. » Et cette réserve anéantissait incontestablement la déclaration amicale du pape. L'empereur résolut donc de continuer dans une meilleure saison sa marche sur Rome.

Mais l'hiver fit peser de grands malheurs sur le Teutschland comme sur l'Italie. Vers Noël, un météore merveilleux excita la curiosité et l'inquiétude parmi les hommes. Puis, le 3 janvier 1117, presque toute l'Italie fut ébranlée par un tremblement de terre effroyable: les murs de beaucoup de villes s'écroulèrent, des églises furent renversées, des tours élevées tombèrent sur elles-mêmes; à Vérone, à Venise et en d'autres cités, la plupart des maisons furent détruites, et beaucoup d'hommes trouvèrent la mort, et beaucoup de choses furent anéanties. Puis, pendant plusieurs mois de suite, le temps fut affreux. Vers la fin de janvier surtout, une tempête horrible, le tonnerre, les éclairs, un vent d'orage, et une grêle horrible, traversèrent l'Italie, et causèrent de nouveaux ravages. Au printemps toutefois, l'empereur s'approcha de Rome avec son armée. A la nouvelle de son arrivée, le pape quitta la ville, et se rendit par le mont Cassin à Bénévent. Quant à Heinrich, il entra dans Rome, et fut reçu par le préfet, par le sénat et par le peuple, avec solennité, avec un enthousiasme véritable ou simulé. Pourtant son but fut manqué; le pape était absent, le clergé ne se moutra point. A quoi lui servait son entrée à Rome? à quoi lui servaient les cris de la multitude, ou l'attachement du comte Ptolémée de Tusculum? Il put renouveler la négociation avec les cardinaux comme représentants du siége apostolique; eux aussi s'en tinrent à l'ancienne prétention qu'il eût à supprimer le scandale de l'investiture par la crosse et l'anneau. Il put bien aussi déterminer un ecclésiastique distingué, l'archevêque Maurice de Braga en Portugal, que le pape avait envoyé vers lui, à lui placer la couronne sur la tête; mais ce fut tout ce qu'il obtint. Il put, pour les fêtes de Pâques, donner au peuple de Rome le spectacle d'un brillant cortége; mais les choses restèrent ce qu'elles étaient. Et tandis qu'il s'efforçait de faire oublier aux Romains sa conduite antérieure, pour gagner leur amitié, qui pouvait à peine lui être de quelque utilité, le pape et ses partisans travaillaient de toutes leurs forces auprès des Normands et des autres habitants de la basse Italie à susciter partout des ennemis contre lui. Leurs soins ne furent pas non plus inutiles, bien qu'ils n'obtinssent pas tout ce qu'ils désiraient obtenir. Dans le fait, Heinrich semble avoir jugé dangereuses les relations qui se formèrent successivement; car, dès que la saison devint plus chaude, il quitta la ville, sous prétexte d'éviter la chaleur, et avec l'assurance de revenir bientôt, et il se dirigea vers la Lombardie, s'inquiétant peu du grand désordre qui régnait autour de Rome, et qui devait éclater à Rome même aussitôt qu'il se serait éloigné; au seul comte Ptolémée, auquel il avait donné en mariage sa fille Bertha, non encore nubile, il assura quelque appui, afin qu'il pût d'autant mieux se défendre contre les Normands et contre les autres partisans du pape.

Et ce que l'on pouvait prévoir arriva. Dès que l'empereur eut quitté Rome, on vit commencer autour de cette ville les guerres privées qu'un tel état de choses devait produire; et, lorsqu'on le crut assez éloigné, le pape commença à se rapprocher du siége de l'Apôtre. Et, bien qu'il fût brisé par la maladie, sa constance ne fut pas sans résultat. Au commencement de l'année suivante, 1118, il réussit même à passer le Tibre, à prendre la ville de Saint-Léon, à se mettre par là en possession de l'église de Saint-Pierre, et à se consoler près du tombeau de l'Apôtre de ses diverses souffrances. Son cœur était brisé par la crainte, la colère et le malheur. Il mourut le 21 janvier, dévoué à Dieu, et, à ce qu'il paraît, fermement convaincu d'avoir bien agi et bien vécu.

Mais à peine le pape Pascal II eut-il cessé de vivre, que les cardinaux furent invités à s'assembler le plus tôt possible pour élire un nouveau pape (9). Les cardinaux, en toute hâte comme avec le plus grand secret, s'assemblè-

rent dans un couvent : car ils voulaient maintenir le droit de libre élection, et ils craignaient d'être inquiétés et troublés par les partisans de l'empereur, si on laissait aux passions le temps de se développer. Et dès le quatrième jour après la mort de Pascal II, ils élurent le cardinal-diacre Jean, natif de Gaëte, le même qui avait résolument défendu le pape Pascal contre le reproche d'hérésie. Ce Jean descendait d'une famille illustre ; il avait été élevé dans le monastère du mont Cassin, où il avait été moine. C'était un homme d'une érudition généralement admirée, et très au courant des affaires et des relations de l'Église, car il remplissait depuis toute une génération les importantes fonctions de chancelier de l'Église romaine, auxquelles il avait été nommé par Urbain II; et non-seulement il s'était prononcé énergiquement pour les principes apostoliques, mais encore, dans toutes les circonstances, il avait tenu aux papes avec un dévoûment inébranlable. Il fut salué pape sous le nom de Gélase II, non-seulement par les ecclésiastiques, mais aussi par quelques sénateurs romains et par d'autres laïques éminents qui avaient assisté à l'élection.

Le couvent où cette élection eut lieu était voisin de l'habitation de Cencius Fragapane, illustre Romain qui n'était pas le dernier parmi les partisans de l'empereur. Avec quelque secret que les cardinaux eussent pu procéder à leur œuvre, ce qui se passa ne resta pas inconnu à ce personnage, et précisément ce qu'il y avait en cela de mystérieux l'enflamma de la plus violente colère qui monta jusqu'à la fureur. Entouré de ses gens, il enfonça par force les portes de l'église, saisit le nouveau pape à la gorge, le traîna par les cheveux, avec les traitements les plus brutaux, jusque dans sa maison, le chargea de chaînes et le tint prisonnier. Les cardinaux et les évêques furent également livrés à de mauvais traitements, et tous les ecclésiastiques et les laïques que le hasard amena sur le chemin de cette bande furieuse furent assaillis de la manière la plus déplorable, renversés à terre, dépouillés et assommés. Ce crime cependant remplit d'un égal mécontentement les amis et les ennemis. L'un se laissa entraîner par la pitié que lui inspiraient ce vieillard qui venait d'être salué pape, de vénérables ecclésiastiques et tant d'innocents; l'autre fut poussé par la vieille passion de la haine contre les partisans de l'empereur; un autre peut-être calculait les suites que ce désordre devait avoir pour la ville, de Rome, pour le siége apostolique et pour l'Église, dans un moment où Heinrich V se trouvait en Italie. Ainsi accoururent de tous côtés des gens en armes, le jeune préfet de la ville, aussi bien que Pierre, fils de Léon, qui jamais ne faisait faute au siége apostolique; bien plus, quiconque à Rome était capable de porter les armes les prit et accourut au Capitole. Les Fragapanes (10) furent frappés de terreur à la vue de ce mouvement tumultuaire. Le pape fut aussitôt livré; ensuite le peuple, dans son enthousiasme, le fit monter sur un cheval blanc, et le mena au Latran avec de grands cris de joie et avec toute sorte de solennités. Et alors Rome revint, sinon à l'ordre, du moins à quelque tranquillité; le pape siégea paisiblement dans la chaire de l'Apôtre, et l'on commença les préparatifs pour le consacrer comme prêtre et comme pape. Mais cet état de choses ne dura pas longtemps.

A peine en effet cinq semaines furent-elles écoulées, que, pendant la nuit, on apporta au pape la nouvelle que l'empereur s'était avancé secrètement, qu'il s'était emparé de la ville de Saint-Léon, et qu'il avait pris possession de l'église de Saint-Pierre. Car, à la nouvelle de la mort du pape Pascal II, Heinrich s'était, avec le plus profond mystère, mis en route des bords du Pô, et il avait traversé le pays avec tant de rapidité et de prudence, qu'à Rome on n'avait pas eu le moindre indice de son approche. Les Romains vivaient donc d'autant mieux dans la plus complète sécurité, que non-seulement ils regardaient sa prochaine arrivée comme impossible; que lui-même leur avait annoncé qu'il comptait venir les visiter à Pâques, et que cette annonce même, à ce qu'il semble, ne leur avait pas inspiré de créance. Mais son but était, sans aucun doute, d'arriver à Rome avant la consécration du nouveau pape, soit pour s'entendre préalablement avec lui, et ensuite exercer et rétablir l'ancien droit de confirmation impériale, ou bien, dans le cas où la tentative d'une bonne intelligence échouerait, pour rejeter l'élection et en ordonner une nouvelle. Mais il n'arriva au but ni par la promptitude ni par la prudence. Le pape Gélase se fiait d'autant moins à lui, que son arrivée secrète à Rome lui semblait plus suspecte. Dans sa

terreur, il se décida à la fuite; et comme nuls préparatifs n'avaient été faits pour cette fuite, et que lui-même était déjà vieux et faible, il se cacha pendant la nuit, avec ceux qui se trouvaient près de lui, dans la maison d'un particulier. Le lendemain matin de très-bonne heure, et comme l'on jugeait trop dangereux de sortir de la ville par terre, il se rendit sur le Tibre pour continuer par eau sa fuite. Le pape descendit le fleuve sur deux bateaux avec les cardinaux, les évêques et d'autres ecclésiastiques. Mais le voyage fut extrêmement difficile et fatigant : le temps était très-orageux; l'embouchure du Tibre était déjà occupée par les troupes impériales, qui lancèrent des traits sur les embarcations, et menacèrent de les brûler si on ne leur livrait le pape; la mer s'éleva et repoussa les fugitifs dans le fleuve. Pourtant, pressé par la nuit et par la tempête, il fut assez heureux pour être sauvé d'une manière presque romanesque, et les bateaux abordèrent enfin heureusement à Gaëte, sa ville natale. Et dès que le bruit de l'arrivée du pape se répandit dans Gaëte, accoururent de toutes parts les archevêques, évêques et abbés, et des seigneurs laïques et du petit peuple en grande multitude, pour rendre leurs hommages à ceux que le sort venait de sauver, et leur offrir des consolations. Et aussitôt, le premier du mois de mars, il fut consacré, d'abord comme prêtre, puis comme pape, sous le nom de Gélase II. A cette solennité assistèrent le duc Guillaume de Pouille et les princes Robert de Capoue et Richard d'Aquila, ainsi que beaucoup d'autres barons et seigneurs; et tous prêtèrent au saint-père le serment de fidélité féodale.

Quant à l'empereur, il fut sans aucun doute très-affligé du mauvais succès de tous ses efforts, et son chagrin dut s'accroître lorsqu'il apprit comment les choses avaient tourné à Gaëte. Il envoya plus d'une ambassade à Gaëte vers le pape, et il invita celui-ci à revenir à Rome, d'abord avec amitié et avec de belles promesses, bientôt en le menaçant d'élever un autre homme sur le siége apostolique. Gélase, témoin oculaire des mauvais traitements que Pascal II avait subis, et compagnon de sa captivité; excité de plus par les derniers événements, par l'entrée subreptice de Heinrich à Rome, par son propre danger, par la manière merveilleuse dont il s'était sauvé, et par son honorable consécration, ne se laissa ni séduire par les paroles bienveillantes de l'empereur, ni effrayer par ses menaces. Pour dernière réponse à l'empereur, il lui envoya cette blessante déclaration : « Il acceptera volontiers un arrangement au sujet de la querelle entre l'Église et l'Empire, ou une décision équitable que prendrait un concile convoqué pour le 18 octobre à Milan ou à Crémone; car les évêques et les abbés, ses frères, avaient été établis par Dieu juges dans son Église, et une semblable affaire ne pouvait être discutée sans leur jugement (11). » Mais cette déclaration prouva de la manière la plus évidente à l'empereur qu'il ne réussirait pas non plus auprès de ce pape à le gagner ou à le rendre complaisant : et il y avait une certaine bravade envers Heinrich dans la désignation des deux villes de Milan et de Crémone pour un concile qui ne devait être tenu que dans sept mois; car, à cette époque, ces deux villes avaient à son égard une position hostile qu'il considérait comme une véritable révolte. Il crut donc qu'il ne lui restait d'autre ressource que de recourir maintenant contre Gélase, comme il l'avait fait autrefois contre Pascal, aux dernières extrémités, bien que, d'une autre manière, les circonstances ne fussent pas les mêmes; et il ne perdit pas de temps.

Le vingt-quatrième jour après l'élection de Gélase, le 9 mars, l'empereur assembla le peuple romain, autant du moins que celui-ci voulut répondre à son appel, dans l'église de Saint-Pierre. On ne vit pas toutefois d'ecclésiastiques dans cette église, à l'exception d'un petit nombre qui étaient sous le poids de l'excommunication lancée par les papes précédents; car tous s'étaient éloignés de Rome. Parmi les assistants, Mauritius Bardinus, archevêque de Braga en Portugal, dont il a déjà été question, était le plus considérable (12). C'était un homme distingué par ses connaissances, ses belles manières et son éloquence, et fort versé dans les affaires du monde. Trois ans auparavant, des discussions au sujet des empiétements de l'archevêque de Tolède sur sa province l'avaient amené à Rome, et Pascal II lui avait donné des témoignages de considération et de bienveillance. Vraisemblablement aussi il l'avait retenu, parce que ses conseils et ses connaissances lui étaient agréables. Mais lorsque, l'année précédente, Pascal s'était retiré de Rome devant Heinrich V, ce pape, que l'archevêque avait accompagné, l'avait renvoyé à

Rome pour négocier avec l'empereur. Et alors Mauritius, comme en vertu de pleins pouvoirs du pape, avait placé la couronne sur la tête de l'empereur le second jour de Pâques. Il est possible et même vraisemblable que l'archevêque ait accompli cet acte de bonne foi et dans une bonne intention, parce qu'il pouvait le considérer comme un moyen d'accommoder ces déplorables querelles. Mais le pape Pascal II y avait vu un crime odieux, et, pour cette raison, dans un concile tenu à Bénévent, il avait frappé l'archevêque d'excommunication. En conséquence, Mauritius était resté auprès de l'empereur, et était revenu avec lui à Rome; et alors aussi il se trouvait avec lui dans l'église de l'Apôtre. Or l'empereur fit lire au peuple assemblé la réponse du pape Gélase dont nous venons de parler. Cette réponse excita une colère violente et générale. Chez beaucoup peut-être, cette colère était feinte pour plaire à l'empereur; mais chez beaucoup aussi elle était sincère et véritable, parce qu'ils trouvaient la déclaration du pape plus insultante que sérieuse, et parce qu'ils voyaient avec peine que, par cette déclaration, Gélase repoussait toute tentative de réconciliation. On s'écria donc qu'il fallait aussitôt élire un nouveau pape. Sans doute on opposa à ce cri le doute que le peuple romain, tel qu'il était assemblé, pût, conformément aux lois et aux canons de l'Église, élire un pape; mais ce doute aussi fut dissipé sans peine. A la suite de l'empereur se trouvaient plusieurs hommes versés dans la connaissance du droit, et parmi eux maître Guarnerius de Bologne, le même que l'on a cru toujours reconnaître sous divers noms, et que, dans les temps postérieurs, on a honoré et cru pouvoir honorer du titre de restaurateur de la science du droit romain. Ces hommes furent appelés. Un habile lecteur lut les règlements relatifs à l'élection du pape; et ces hommes, qui s'entendaient au droit, interprétèrent ces règlements de telle sorte que toute hésitation disparut. En conséquence, le peuple romain assemblé élut l'archevêque Mauritius, et le salua pape sous le nom de Grégoire VIII. Et Heinrich confirma sans retard le nouveau pape, et le conduisit ensuite solennellement par le château Saint-Ange au Vatican.

Et désormais Heinrich V se trouva dans la même position où s'était trouvé son père; et le monde chrétien, de nouveau divisé d'une manière déplorable, eut encore une fois sous les yeux deux papes, dont l'un comme l'autre prétendait être le véritable successeur de l'Apôtre. Pourtant les choses se présentaient autrement que jadis. Lorsque Gélase eut reçu la nouvelle de l'élévation de son adversaire, il ne se contenta pas de prononcer dans les termes les plus durs l'excommunication contre l'archevêque Mauritius, mais il le déposa même des dignités ecclésiastiques qu'il avait précédemment remplies, et frappa en même temps Heinrich V d'une nouvelle malédiction. Grégoire VIII, de son côté, ne laissa pas l'excommunication sans réplique; il la renvoya à son ennemi, et avec une égale force. Le monde chrétien pourtant ne voyait pas ces événements avec une foi aveugle; mais il commençait à étudier les relations, à examiner les motifs, et à juger les hommes. Clément III n'avait peut-être par personne, et certainement point par Heinrich IV, été considéré comme le véritable pape apostolique; bien plus, il est possible qu'il ne crût pas lui-même en lui. Ce ne fut que la sauvage surexcitation des esprits, ce ne fut qu'une haine profonde contre Grégoire VII et ses successeurs, qui jetèrent du côté de Wicbert une partie des ecclésiastiques et des laïques de l'Italie et du Teutschland. Mais maintenant les opinions furent très-partagées dans tous les pays chrétiens. Peut-être Grégoire fut-il tenu pour le véritable pape par tout autant de personnes que Gélase, et peut-être y eut-il plus de personnes encore aux yeux desquelles l'un et l'autre furent indifférents. Pour beaucoup, l'archevêque Mauritius, qui s'était élevé à force d'efforts et de luttes, et qui, dans le besoin et le danger, avait été un fidèle pasteur pour bien des hommes pieux, semblait plus digne du siége le plus sublime, que Jean de Gaëte, qui ne semblait devoir son autorité qu'à son adresse dans les affaires et à son dévoûment servile pour tout pape; beaucoup peut-être aussi en vinrent à penser que l'élection précipitée et cachée de Gélase cachait probablement plus d'impuretés que l'on cherchait à voiler, que l'élection publique, quoique tumultuaire, de Grégoire VIII; mais la plupart, et parmi eux les plus nobles et les meilleurs, non moins que les irréfléchis, détournèrent sans doute volontiers leurs regards de relations qui ne pouvaient éveiller que la douleur, l'indignation et la colère. De là, la différence des dispositions, et le peu d'intérêt pour les événements, partout où des projets et

des tendances temporels n'y faisaient pas voir un moyen de soulever ou d'augmenter les passions.

Quant à l'empereur, il séjourna quelque temps encore à Rome et dans le voisinage de cette ville. Pendant ce temps, se dissipa en fumée une entreprise à laquelle le pape Gélase avait décidé contre lui le prince Robert de Capoue, le Normand : une ambassade de lui au prince suffit pour le détourner de recourir aux armes. Pendant ce temps, le pape Grégoire VIII réussit aussi à former en quelque sorte une nouvelle Église romaine, avec tous les règlements et toutes les institutions sacerdotales que l'on considérait comme nécessaires, parce qu'elles étaient d'usage. De plus, l'empereur fut peut-être informé de la diversité d'opinions et de manières de voir qui régnait partout, et il semblait pouvoir compter d'autant plus fermement sur les Romains, qu'après tout, si quelque injustice avait été commise contre Gélase, ils devaient en tout cas en être considérés comme les complices. Après donc qu'à la Pentecôte il eut une seconde fois reçu la couronne des mains de son pape Grégoire, et après qu'il eut encore donné aux Romains le spectacle d'une marche brillante, il quitta la ville éternelle, et retourna vers la haute Italie, où sa présence semblait être nécessaire.

## CHAPITRE VIII.

### GRANDS TROUBLES DANS LE TEUTSCHLAND DURANT L'ABSENCE DE L'EMPEREUR. — LES HOHENSTAUFEN FRIEDRICH ET KUNRAD. — RETOUR DE L'EMPEREUR, ET MORT DU PAPE GÉLASE II.

De l'an 1116 à l'an 1119.

Tandis que l'empereur Heinrich V dominait, agissait et gouvernait en Italie de la manière que nous avons exposée, le Teutschland était encore une fois le théâtre d'événements déplorables, désastreux et honteux. Le départ de l'empereur semblait avoir fait tomber la dernière barrière qui jusqu'alors avait contenu jusqu'à un certain point les passions les plus sauvages; et à peine cette barrière fut-elle tombée, que partout ces passions éclatèrent de la manière la plus odieuse. On vit de nouveau une dissolution complète de toutes relations sociales, et, ni dans les choses spirituelles ni dans les choses temporelles, il ne resta de traces d'une organisation commune. Chacun agit à son caprice, et se permit tout ce qu'il pouvait faire; nul ne reconnut d'autre loi que la loi du plus fort, ni d'autre mesure que la mesure du pouvoir (1). Les princes de l'Église abusaient de ce qu'il y a de plus sacré, pour satisfaire leur soif de vengeance, et employaient au mal tous les moyens religieux, la bénédiction et la malédiction; les princes laïques levèrent leur épée pour dévaster les domaines de leurs ennemis, et pour dépouiller les habitants des campagnes et les cultivateurs sans défense. Et une fois que les grands seigneurs eurent ouvert la carrière, il se forma partout des bandes de brigands qui semblèrent avoir pour principe de piller et de détruire, de déshonorer et d'égorger, et de ne rien laisser aux vaincus.

Les écrivains qui, vivant à cette époque, ont parlé de l'état des choses, ne peuvent trouver d'expressions pour rendre ces horreurs, ni de couleurs qui semblent assez fortes pour un tel tableau. Perfidie réciproque et secrètes intrigues, émeutes des habitants des villes, évêques chassés des cités, construction de forteresses, destruction de forts anciens, dévastation de contrées entières par le fer et le feu, surprises et meurtres commis par les chevaliers des deux partis, oppression des pauvres et des étrangers, traitements barbares envers des captifs, et exercés par des chrétiens sur des chrétiens; nul respect pour la paix de Dieu, nulle sainteté des traités jurés; hommes de tout âge et de tout rang, à l'exception des ecclésiastiques, traînés çà et là comme de vils animaux; une telle négligence des églises, que dans plusieurs, par misère et par nécessité, on fut obligé de suspendre tout service spirituel; bien plus, que le riche couvent de Fulda, si célèbre dans tout le Teutschland, tomba dans la dernière pauvreté : tels sont les traits sous lesquels on représente l'état du Teutschland à cette époque.

Mais les écrivains se sont presque contentés de cette peinture générale, sans entrer dans le récit de beaucoup d'événements particuliers. Peut-être leur douleur était-elle trop grande à la vue de relations aussi malheureuses, pour qu'ils pussent s'arrêter longtemps à la recherche et à l'exposition de la succession des faits; peut-être aussi ne leur était-il pas plus possible de découvrir un lien commun que de distin-

guer clairement les détails. Dans le fait, comment décrire un désordre général, comme un tumulte cruel et sauvage, des vicissitudes continuelles et toujours les mêmes? et à quoi aurait servi d'essayer une description semblable? En somme toutefois, voici ce qu'on ne peut méconnaître : dans le Teutschland méridional, en Souabe, dans la Franconie orientale, en Bavière, le parti de l'empereur avait le dessus; dans le Teutschland septentrional, au contraire, en Saxe, en Thuringe et dans la Franconie occidentale, les ennemis de l'empereur avaient la haute main, et dans les pays occidentaux de l'empire, en Lotharingie, les forces étaient peut-être partagées. Le parti impérial avait pour chef le Hohenstaufen le duc Friedrich de Souabe, jeune homme distingué, non moins aimable que brave, aussi réfléchi que déterminé, également propre à effrayer et gagner les hommes (2); avec lui tenait fermement et décidément son frère Kunrad, duc de la Franconie orientale, homme également habile, moins prudent toutefois et moins réfléchi, et un peu plus rude dans ses manières. On l'accuse, il est vrai, d'avoir poussé d'abord au delà de toute mesure d'impitoyables dévastations; mais comme cela se fit dans l'évêché de Würtzbourg, où lui avait été conférée la dignité ducale que l'évêque devait perdre, il est assurément possible et vraisemblable que des circonstances particulières, que surtout des intrigues secrètes et une résistance ouverte à sa nouvelle dignité, l'entraînèrent et le forcèrent à une conduite aussi dure. L'âme du parti opposé, qui agissait contre l'empereur, était le vindicatif Adelbert de Mayence, lequel, si dans son ressentiment il ne connaissait point de bornes, semblait inépuisable en intrigues et artifices de toute nature; et avec lui tenaient en fidèles auxiliaires l'archevêque Adelgot de Magdebourg et l'évêque Reinhard de Halberstadt. Aux intrigues sacerdotales, les princes laïques de Saxe, que précédemment nous avons nommés si souvent, prêtaient leurs bras et leur épée, et ajoutaient la force brutale aux raffinements d'une astuce trop exercée. Ce qu'on ne peut méconnaître davantage, c'est que les habitants des villes inclinaient pour le trône et pour ceux qui défendaient effectivement la cause du trône ou prétendaient la soutenir, et plus d'une fois ils combattirent à leurs côtés; d'autre part, les vassaux, les chevaliers et les seigneurs étaient plus dévoués aux ennemis de l'empereur. Au surplus, il est difficile d'expliquer complétement les détails (3).

Dans la première moitié de l'an 1116, le duc Lothar assiégea Binitheim (4), que l'on appelle une ville très-forte et très-belle; il la prit et la détruisit par le feu. Les évêques de Magdebourg et de Halberstadt, unis au comte palatin Friedrich, et aux jeunes comtes Wichert et Ludwig, prirent Naumbourg. Ils réussirent aussi à faire prisonnier dans Arnesbourg le remuant ami de l'empereur, Heinrich de Meissen, surnommé *à la tête* (5); et il semble que bientôt après, lorsqu'on en vint à des négociations sur le Rhin, les princes prisonniers, le vieux Wiebert de Groitsch, Ludwig de Thuringe et le burkgraf Burchard, obtinrent, en échange de cet homme héroïque, la liberté dont ils étaient toujours encore privés (6).

Pendant ce temps, le duc Friedrich de Souabe descendit le Rhin de Bâle à Mayence, pour affermir dans la fidélité de l'empereur la rive gauche du Rhin, où se trouvait, à cause du grand nombre de villes, la plus grande force du trône. Dans toutes les positions convenables il construisit des forts destinés à tenir en bride les vassaux d'alentour; et il n'alla pas plus loin, avant d'avoir assuré ses derrières par une nouvelle construction, de sorte que l'on dit proverbialement : Le duc Friedrich a toujours une forteresse à la queue de son cheval (7). Cette conduite, jointe à l'affabilité et à la libéralité, décida aussi beaucoup d'hommes de l'ordre équestre à passer de son côté. Il réussit donc à s'avancer jusque sous les murs de la ville de Mayence. Il aurait aussi pris cette ville, s'il n'avait craint que la nombreuse populace, jointe à son armée, ne se livrât à de violents excès dans la ville une fois prise, sans respecter même les églises et les sanctuaires. L'archevêque Adelbert répondit par la perfidie à ces ménagements du duc. Il envoya des députés vers celui-ci, et demanda la paix. Friedrich lui accorda une entrevue. Adelbert lui promit de rentrer en grâce auprès de l'empereur. Le duc pouvait attendre de cette réconciliation l'entier rétablissement du calme dans l'empire, parce qu'il semble avoir considéré l'archevêque comme l'auteur et le fauteur de tous ces troubles. Il se laissa donc décider à lever le siége, à congédier en majeure partie son armée, et à n'en garder auprès de lui qu'un faible corps,

avec lequel il sortirait de l'archevêché. Mais à peine se fut-il mis en route, que l'archevêque, à la tête d'un corps considérable, se précipita hors des portes de la ville, et assaillit le duc, qui se retirait en paix. Mais Friedrich et ses braves, plus surpris qu'effrayés, ne perdirent ni le courage ni le sang-froid. Exaspérés par une telle perfidie, ils se jetèrent résolument au milieu des ennemis; et le véritable chef de ceux-ci, le farouche comte Emicho de Leiningen, étant tombé grièvement blessé, les autres prirent la fuite, et furent poursuivis par le duc jusqu'aux portes de la ville. Mais le mauvais succès d'Adelbert ne s'arrêta pas avec la poursuite. Les bourgeois de Mayence, constamment fidèles au trône, bien que Heinrich V n'eût pas leur affection, voyaient peut-être depuis longtemps avec une colère concentrée les intrigues et les menées de leur archevêque. Maintenant l'échec si bien mérité de l'odieux oppresseur, qu'une partie d'entre eux avaient aidé à faire sortir d'une rigoureuse captivité, leur sembla une occasion favorable de se débarrasser de lui; et ils n'hésitèrent pas à en profiter. Ils fermèrent leurs portes à l'archevêque et à ses guerriers fugitifs, et les contraignirent à chercher un autre asile.

Mais ils ne conservèrent pas longtemps leur liberté; lorsque la réflexion leur fut revenue, ils n'osèrent pas défendre ce qu'ils avaient gagné ou pris tumultuairement. Dans le même temps où l'archevêque voulut surprendre le duc, les princes saxons, inquiets des progrès que celui-ci avait faits jusqu'alors, s'avançaient en toute hâte vers le Rhin; et, en agissant avec tant de témérité, Adelbert semble avoir compté sur leur prochaine arrivée. Ils arrivèrent, à ce qu'il semble, bientôt après l'événement que nous venons de raconter, et passèrent le Rhin à Mayence; et, à leur aspect, les bourgeois de Mayence n'osèrent pas résister. L'archevêque Adelbert rentra donc dans la souveraineté de la ville, et l'audace des bourgeois ne resta pas impunie.

Puis l'armée saxonne remonta le Rhin vers Worms. Le duc Friedrich se trouvait dans cette ville; avec lui était le vaillant Gotefrid. Beaucoup d'autres chevaliers s'étaient de nouveau rassemblés autour de lui, et les fidèles habitants de la ville le soutenaient avec courage et prêts au combat. Les ennemis campèrent donc dans les plaines de Worms; mais, comme une attaque sur la ville leur sembla trop dangereuse, ils proposèrent la paix au duc Friedrich. Cette offre donna lieu à une conférence entre les princes des deux partis. Cette négociation affligea les braves bourgeois de Worms (8); ils n'y virent avec raison que mensonge et déception, et préférèrent une prompte décision par un combat honorable, à la prolongation de l'ancien et rude malheur, par un arrangement illusoire et perfide. En conséquence, et à l'insu du duc Friedrich, ils se précipitèrent, durant la conférence, hors de la ville contre l'ennemi, sans aucun doute dans l'espoir d'entraîner dans la lutte l'armée du duc, et d'amener par là un résultat décisif. Mais le duc eut honte d'imiter l'exemple qu'avait donné l'archevêque de Mayence. Il continua la négociation, et abandonna les bourgeois de Worms au sort qu'après tout ils s'étaient eux-mêmes préparé. Et les infortunés payèrent cher leur témérité; ils furent repoussés dans la ville après avoir perdu beaucoup de vaillants hommes. Mais le mécontentement que les négociations leur avaient inspiré fut justifié par le résultat. Une trêve, il est vrai, fut conclue, et l'on convint d'une diète qui devait être tenue à Francfort le jour de la Saint-Michel; mais l'armistice, qui après tout n'engageait que les plus grands princes, apporta tout au plus un faible soulagement, et la diète de Francfort n'eut pas lieu : car les princes souabes et bavarois ne s'y rendaient point, parce qu'ils avaient remarqué que les princes ennemis du Teutschland septentrional venaient en grand nombre et avec des forces considérables, et que, par conséquent, il était à prévoir qu'il serait impossible d'empêcher des résolutions hostiles contre l'empereur. Quant aux princes du Teutschland méridional, irrités de l'absence des princes du Teutschland septentrional, ils se rendirent en partie à Mayence, après avoir inutilement attendu quelques jours. Là, à Mayence, Thietmar, qui avait été élu évêque de Verden, fut solennellement consacré par l'archevêque Friedrich de Cologne, en présence de tous les évêques qui se trouvaient avec l'armée; et, par cette consécration, on exprima hautement que l'on ne jugeait pas nécessaire la confirmation de l'élection par l'empereur, et que l'on ne lui reconnaissait plus le droit d'investiture. Après cette solennité, les princes, en majeure partie ecclésiastiques, remontèrent le Rhin jusque dans

l'évêché de Spire. Ils assiégèrent l'abbaye fortifiée de Lintbourg, qu'ils désiraient d'autant plus réduire en leur pouvoir, que, fondée par l'empereur Kunrad, elle était particulièrement chère à l'empereur Heinrich. Mais, quoiqu'elle fût dépourvue de subsistances, la forteresse tint durant trois semaines (9). Dans l'intervalle, le duc Friedrich arriva, appela aux armes les habitants de l'Alsace, accourut au secours de la garnison serrée de près, et mit aisément l'ennemi en fuite jusque sous les murs de la ville de Mayence. Et ce fait termina les plus grands événements de cette année.

Mais, au commencement de l'année suivante, arrivèrent les effroyables phénomènes qui, comme nous l'avons remarqué plus haut, firent peser de si grands malheurs sur l'Italie. Des désastres analogues frappèrent le Teutschland. Le tremblement de terre du 3 janvier 1117 semble non-seulement y avoir été très-violent, mais encore s'être fait sentir dans la plus grande partie du pays; car, dans les Alpes, des montagnes s'écroulèrent, et le lit de l'Unstrudt fut si violemment brisé, que le fleuve fut absorbé, et ne coula de nouveau dans son ancien cours qu'au bout de plusieurs heures, lorsque l'abîme eut été comblé. A ce tremblement de terre succédèrent de violentes tempêtes, des orages, des éclairs terribles, le tonnerre et des torrents de pluie, d'autant plus épouvantables, qu'ils eurent lieu en hiver, aux mois de janvier, février et mars, et, à ce qu'il paraît, ils continuèrent toute l'année. En beaucoup d'endroits on s'attendait à la fin du monde. Et bien que cette crainte se dissipât peu à peu, de grandes inondations, qui se renouvelèrent même l'année suivante, causèrent des dommages considérables çà et là, mais surtout dans la partie septentrionale de la Lotharingie, dans le pays de Liége, d'Utrecht, et plus loin en descendant vers la mer.

Ces terribles événements ne restèrent pas sans effet. Bien qu'ils ne pussent calmer les passions des hommes, ils semblent pourtant avoir profondément ébranlé beaucoup d'âmes. Beaucoup de gens aussi se virent peut-être privés des moyens nécessaires pour continuer cette agitation sauvage, ou inquiétés dans leur emploi. Il arriva donc que les petites guerres privées, les pillages et les brigandages, la dévastation et les incendies, ne cessèrent pas, il est vrai, mais que les grandes entreprises des premiers princes les uns contre les autres s'arrêtèrent peu à peu. L'archevêque Adelbert seul conserva toute la vivacité de son ressentiment, et l'alimenta avec d'autant plus de soin par de nouvelles hostilités, qu'il avait moins approché de son but, même en l'absence de l'empereur. Encore, en l'année 1118, il fit attaquer, de concert avec le comte Hermann, Oppenheim, où le duc Friedrich avait une garnison; et Oppenheim fut pris et brûlé, et plus de douze cents personnes trouvèrent la mort dans les flammes.

Dans le même temps, non-seulement on apprit dans le Teutschland la mort du pape Pascal II, mais on y apprit aussi (10) que les cardinaux avaient élu le pape Gélase II, et qu'à ce pape l'empereur Heinrich en avait opposé un autre, Grégoire VIII. Heinrich, depuis qu'il était en Italie, n'avait pas perdu de vue le Teutschland. Les désastres immenses qui avaient frappé les peuples teutschs, en partie par les passions des princes, en partie par les funestes phénomènes de la nature, l'avaient déterminé plus que tout le reste à précipiter ses entreprises, pour réaliser une réconciliation avec le pape Pascal : car il semble avoir nourri la ferme espérance que, s'il revenait dans sa patrie avec cette réconciliation, il parviendrait sans peine à rétablir le calme dans tout l'empire; et il croyait cette espérance d'autant plus fondée, qu'il y avait plus de constance dans la fidélité que lui témoignaient et lui prouvaient ses neveux et quelques autres princes de l'empire. Il ne négligea donc pas non plus d'animer les princes sur lesquels il pouvait compter, et même les habitants des villes, de les exhorter et de les encourager à la persévérance. Mais la chose à laquelle, à ce qu'il semble, il tenait le plus, c'était d'amener les Teutschs à croire qu'il n'était nullement sous le poids de l'excommunication; et les déclarations faites, comme nous l'avons raconté, par le pape Pascal, dans un premier moment d'embarras, pouvaient facilement se présenter et s'expliquer dans ce sens. Mais les événements qui suivirent changèrent toutes les relations. Tant que l'on ne savait point dans le Teutschland quelle position l'empereur prendrait à l'égard du pape, et s'il réussirait à s'arranger avec lui, l'archevêque Adelbert ne pouvait espérer d'amener les évêques teutschs à des démarches décisives; et il pouvait l'espérer d'autant moins, que les armes de son parti ne pouvaient prendre le dessus. Mais,

après que Pascal fut mort et que l'empereur eut opposé son pape au pape des cardinaux, personne ne put plus se faire illusion sur sa position à l'égard de l'Église. Pour les ennemis de l'empereur, pour les fidèles de Saint-Pierre, cet événement était décisif; mais ils n'étaient point sans inquiétude. Le pape impérial, Grégoire VIII, était en possession de la ville impériale, et son siége était placé sur les reliques de l'apôtre dont l'évêque de Rome prétendait être le successeur; le pape de l'Église, au contraire, Gélase II, errait d'un endroit à l'autre dans la basse Italie, et ne trouvait personne qui pût entreprendre de conquérir pour lui la ville de Rome (11). Il se hasarda, il est vrai, lorsque l'empereur eut quitté Rome pour retourner dans la haute Italie, à se rendre à Rome, pour essayer de gagner les Romains et de chasser son ennemi; mais il fut réduit à entrer dans la ville à pied et en cachette, comme un voleur de nuit. Ce ne fut qu'à la dérobée qu'il prit possession d'une petite église, tenu caché par une garde d'un petit nombre de partisans, comme un fugitif poursuivi. Mais lorsque, six semaines environ après le départ de Heinrich de Rome, et sur la prière du cardinal Désidérius, il entreprit de célébrer la messe dans l'église de Sainte-Praxède, le jour de la fête de cette sainte, et que par cet acte public il trahit sa présence à Rome, les Frajapani accoururent avec une troupe considérable d'hommes armés, à pied et à cheval, pour se rendre maîtres de sa personne. Toutefois les partisans du pape se mirent en défense. Il s'engagea une lutte acharnée qui se continua plusieurs heures avec fureur: sang et mort des deux côtés. Le saint-père néanmoins parvint à s'échapper dans la mêlée. Et lorsqu'on sut qu'il était en sûreté, les deux partis renoncèrent au combat, et retournèrent chez eux non réconciliés; loin de là, brûlant de haine et de vengeance. Le saint-père lui-même fut retrouvé par les siens dans un champ voisin de l'église de St-Paul. Il était abattu, profondément ébranlé, et fondait en larmes. On le mit en lieu de sûreté, où il put se remettre de ses fatigues; mais il ne reprit de forces que pour exhaler sa colère contre Rome. Il appela la ville éternelle une nouvelle Sodome, une nouvelle Egypte, une nouvelle Babylone, et, dans son indignation, il avoua hautement que, si cela était possible, il aimerait mieux un seul empereur que tant de maîtres. Dans cette même indignation, il proposa à ses amis de quitter un pays où il n'y avait plus rien à espérer, pour attendre en pays étranger des temps meilleurs; et ses amis acceptèrent cette proposition. Aussitôt on prit les précautions, les mesures et les dispositions nécessaires; et, au mois d'août, le pape s'embarqua avec ses cardinaux, ses évêques et quelques laïques, arriva heureusement à Pise, séjourna quelque temps dans cette ville, et alla ensuite plus loin par mer à Gènes, et plus loin encore vers les côtes de France. Il y débarqua au mois d'octobre (12).

Cependant l'empereur séjournait dans la haute Italie, occupé sans aucun doute des affaires du pays, et travaillant à gagner tous les habitants à sa cause et à celle de son pape. Dans le fait aussi les princes laïques étaient tous ou en majeure partie de son côté : mais, comme dans le Teutschland l'archevêque de Mayence, de même en Italie l'archevêque de Milan était l'âme du contre-parti qu'il était impossible de faire sortir de la route où il s'était une fois engagé. Et tant que ce parti persistait dans son inimitié, et s'appuyait sur un pape, Heinrich parait avoir regardé comme dangereux de quitter l'Italie. Le voyage du pape d'Italie en France changea l'état des choses. Comme on ne pouvait prévoir ce que Gélase entreprendrait en France, ni dans quel rapport il se mettrait avec l'archevêque Adelbert et avec le parti de celui-ci, la présence de l'empereur sembla dès lors plus nécessaire dans le Teutschland qu'en Italie. Il est donc vraisemblable que Heinrich serait dès lors revenu dans sa patrie, lors même qu'il ne serait pas arrivé d'autres événements qui le décidèrent à ce retour. Mais il se passa d'autres choses encore.

Aussitôt, en effet, que fut arrivée dans le Teutschland la nouvelle que l'empereur avait opposé un autre pape au pape des cardinaux, l'archevêque Adelbert, se rappelant la conduite des princes teutschs contre Heinrich IV, et voulant donner une nouvelle vie aux ennemis de l'empereur, prit la résolution de mettre tout en œuvre pour arracher la couronne de la tête de Heinrich V, et opposer à celui-ci un autre roi. Avec lui tenaient fermement les archevêques de Cologne, de Magdebourg et de Saltzbourg; ce dernier, nommé Kunrad, avait été chassé de son siége, et vivait en Saxe. Dès le mois de juin, à l'instigation de ces princes de l'Église, un con-

cile devait se tenir à Mayence; mais il paraît que cette tentative échoua complétement, parce que la plupart des évêques teutschs sentaient fort bien jusqu'où la passion des quatre archevêques que nous venons de nommer se proposait de les pousser, et parce qu'ils trouvaient dangereux de prendre contre l'empereur une attitude qui rendrait impossible toute réconciliation. Mais bientôt après arriva à Cologne ce Cono de Préneste dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Dans son anxiété, le vieux pape Pascal l'avait envoyé de nouveau en France, revêtu de la dignité de légat du siége apostolique, et le pape Gélase II l'avait confirmé dans cette dignité. Il était poussé par ce vieux zèle apostolique qui le faisait se vanter d'avoir si souvent prononcé l'excommunication contre Heinrich V (13), et ce zèle le fit assurément bien venir des évêques teutschs qui agissaient avec des passions si violentes contre l'empereur. Dans le fait, on vit se rassembler aussitôt autour de lui les archevêques et les évêques qui nourrissaient la colère la plus vive contre l'empereur, et qui avaient le plus à redouter la colère de l'empereur. Et, bien que le plus grand nombre des évêques teutschs semble ne pas s'être rendu à l'invitation du légat apostolique, ceux qui se trouvèrent présents se considérèrent néanmoins comme un véritable concile. Le légat publia de nouveau l'excommunication papale contre l'empereur, et prononça en même temps, avec l'assentiment du concile, la même sentence contre le duc Friedrich de Souabe, contre Kunrad, duc de la Franconie orientale, contre le comte palatin Godefrid, de même que contre tous ceux qui étaient complices de leur crime. Mais le légat et les vénérables évêques voyaient fort bien qu'ils ne se tireraient pas plus d'affaire par des paroles de malédiction que par des paroles de bénédiction. Moins était considérable le nombre de ceux qui s'étaient assemblés à Cologne, moins on pouvait attendre de leur excommunication. Le légat Cono convoqua donc un nouveau concile à Fritzlar, et employa les exhortations et les menaces pour décider les évêques récalcitrants à paraître à cette assemblée. Il est difficile de dire quel effet produisirent ces menaces et ces exhortations; il paraît toutefois qu'elles ne restèrent pas sans résultat. Peut-être aussi la présence du rigide et zélé Norbert, fondateur de l'ordre des prémontrés, donna-t-elle une nouvelle vie à l'assemblée, quelque peu agréable que fût à beaucoup des Pères assemblés la sévérité de ses principes; car on résolut, et cela avec l'assentiment des princes laïques, de tenir à Würtzbourg une diète où l'empereur, s'il était présent, aurait à se justifier, ou bien serait déposé, s'il était absent.

La nouvelle de cette résolution détermina l'empereur à hâter son départ d'Italie pour empêcher la diète de Würtzbourg; toutefois, afin que l'Italie eût à redouter son prochain retour, il laissa dans ce pays sa femme avec la plus grande partie de son armée. Vers le même temps où Gélase débarqua en France, Heinrich arriva peut-être dans sa patrie, et son arrivée y fut si inattendue, qu'elle fit la plus profonde impression sur ses amis comme sur ses ennemis. Mais lui, l'empereur Heinrich, extrêmement irrité de tout ce qu'il avait appris de la marche des choses, comme de tout ce que la marche des choses offrait à ses regards, il ne put réprimer sa colère au point de se mettre en état de tenter le rétablissement de l'ordre autrement que l'épée à la main. Ses neveux, les Hohenstaufen, étaient à sa disposition avec toutes leurs ressources. Et à peine le bruit de cette conduite de l'empereur se fut-il répandu dans le Teutschland, que partout on reprit les armes que sur divers points on avait déposées dans ces derniers temps. L'un les reprit dans la joie que lui causait le retour de l'empereur, et avec le désir de favoriser l'œuvre de son seigneur; l'autre, par inquiétude pour sa propre sûreté, et pour empêcher la réunion de tous ceux qui étaient favorables à l'empereur; d'autres enfin, pour être prêts à tout événement. Et ainsi recommença partout avec un redoublement de force la lutte déplorable à peine un instant interrompue (14). Un nouvel événement toutefois, qui arriva peu de semaines après le retour de l'empereur, paralysa jusqu'à un certain point les rapides progrès de la discorde, et arrêta un peu les dévastations.

Le pape Gélase, dès que se fut répandue la nouvelle de son arrivée en France, avait été salué de la manière la plus honorable par Louis VI, roi de ce pays. De plus, Guido, l'évêque de Vienne, s'était aussitôt mis de son côté. Ces exemples, soutenus par la compassion qu'éveillaient son infortune et son abandon, jetèrent dans son parti presque tous les évêques français et bourguignons. Il pouvait donc bien espérer qu'il réussirait à réunir un

grand concile, devant lequel et par lequel il soutiendrait victorieusement sa cause. Cependant il tomba malade, et souffrit surtout de la goutte. Néanmoins on le porta plus loin; mais, avant d'avoir pu entreprendre quelque chose d'important, il mourut à Cluny le 29 janvier de l'an 1119.

## CHAPITRE IX.

LE PAPE CALIXTE II. — NÉGOCIATIONS DE HEINRICH V AVEC CE PAPE. — CONCILE DE REIMS ; NOUVELLE EXCOMMUNICATION PRONONCÉE CONTRE L'EMPEREUR.

L'an 1119.

La mort du pape Gélase, quelque odieux que cet homme eût pu lui être, ne donna à l'empereur Heinrich V ni joie ni avantage; car, avec la nouvelle de la mort de ce pape, arriva dans le Teutschland celle de l'élection d'un nouveau pape, faite trois jours après par les cardinaux qui s'étaient enfuis en France avec Gélase. Et ils avaient élu un homme dont le nom et l'autorité devaient rendre l'empereur fort soucieux : c'était l'archevêque Guido de Vienne, qui s'appela Caliste ou Calixte II, le même qui le premier avait osé prononcer l'excommunication contre l'empereur, lorsque Pascal II avait reculé devant une semblable sentence. Par cette audace il avait attiré sur lui l'attention du monde, et partout son influence sur le clergé était devenue grande. Mais cette influence était rendue plus forte encore par le caractère personnel et par les alliances de cet homme. Il se distinguait par son érudition, par ses richesses, et par l'élégance de ses manières. De plus, il descendait de la maison des rois de Bourgogne; son frère était comte de Bourgogne, et une fille de sa sœur avait épousé Louis VI, roi de France; de plus, par Agnès, épouse de Heinrich, il était parent de l'empereur lui-même, de Heinrich V.

Un tel homme revêtu de la dignité apostolique excita tour à tour, dans les deux partis formés entre les Teutschs, l'espérance et la crainte; de telle sorte que la crainte d'un parti faisait l'espérance de l'autre, et que l'espérance d'un parti faisait la crainte de l'autre. Les ennemis de l'empereur s'attendaient avec confiance à voir le nouveau pape, fidèle à lui-même, employer désormais toute la puissance de l'Église contre un empereur réprouvé, afin que les foudres de l'excommunication, auxquelles les papes Pascal et Gélase avaient eux-mêmes, par lâcheté et par imprévoyance, ôté leurs forces, reçussent enfin la puissance écrasante qu'elles devaient avoir, si l'on ne voulait pas qu'elles tombassent dans le mépris; et cette même attente jetait les amis de l'empereur dans les plus vives inquiétudes. D'un autre côté, ces amis de l'empereur ne pouvaient croire que le nouveau pape, qui se trouvait attaché par tant de liens de parenté à de grands seigneurs temporels, et qui était si poli dans ses mœurs et dans ses manières, déployât toute la rudesse dont le zèle sacerdotal était habitué à s'entourer; mais ils pensaient que lui précisément serait plus disposé que tout autre à un arrangement amiable : et les ennemis de l'empereur ne pouvaient pas non plus se défendre de croire et de conjecturer la même chose; aussi paraît-il qu'ils ne furent pas sans quelque méfiance. L'empereur lui-même partageait, sans aucun doute, ces craintes comme ces espérances.

En de telles circonstances, les armes tombèrent des mains des deux partis, et le tumulte sauvage soulevé de nouveau par le retour de l'empereur d'Italie commença à se calmer. Il sembla qu'une tentative d'apaiser les dissensions dans l'empire devait réussir d'autant plus que le besoin de repos et de tranquillité était universel. Quant à Heinrich, il céda peut-être d'autant plus volontiers aux vœux d'ecclésiastiques et de laïques qui le priaient de convoquer une diète générale. Dans le fait, il convoqua cette assemblée à Tribur pour la fête de saint Jean-Baptiste; et elle eut réellement lieu, quoiqu'il soit incertain si ce fût au jour et au lieu fixés. Les documents de l'époque ne nous ont pas, il est vrai, conservé les discussions; mais le simple énoncé des résolutions semble prouver que les deux partis étaient fatigués et épuisés, et que, bien que peut-être les dispositions ne fussent point pacifiques, on croyait nécessaire d'attendre la tournure que prendraient les relations entre l'empereur et le nouveau pape. Car on décida, de l'avis commun des adversaires et des amis de l'empereur, qu'une paix générale régnerait dans l'empire; qu'on rendrait à chacun toute propriété dont il aurait été dépouillé; que l'empereur, de son côté, rentrerait en possession de tous les biens

du fisc dont ses prédécesseurs avaient joui.

Mais cette convention de l'empereur avec les princes de l'empire, bien qu'elle contienne un grave témoignage des dispositions du moment, ne fut pas faite probablement avec la conviction qu'elle serait exécutée; car tous, l'empereur comme les princes, savaient assurément fort bien que des difficultés presque insurmontables s'opposaient à cette exécution. On avait cependant immédiatement en vue les relations ecclésiastiques, et l'on ne voulait, à ce qu'il semble, entraver par aucun obstacle la concorde entre la royauté et le sacerdoce, concorde que l'on désirait voir rétablie. Et, sous ce rapport, l'empereur montra une condescendance à laquelle personne ne s'était peut-être attendu. A la diète, en effet, vinrent aussi des députés des deux papes, de celui de Rome et de celui de Vienne; et il ne paraît pas que Heinrich V ait rien fait pour maintenir son pape Grégoire VIII. Les évêques teutschs se déclarèrent tous pour le pape Calixte; ils lui promirent obéissance; ils approuvèrent le concile qu'il convoquait à Reims pour le 18 octobre; et Heinrich ne blâma nullement cette conduite, mais il promit même de s'employer à rétablir l'unité de toute l'Église. Sans doute, par cette promesse, l'empereur n'abandonnait pas encore son pape, mais il lui apprenait, comme il apprenait au monde, qu'il n'hésiterait pas à l'abandonner s'il réussissait à s'entendre avec Calixte II.

Et, pour arriver à cette entente, furent noués entre l'empereur et le pape, après la diète et avant le concile de Reims, des négociations qui doivent être remarquées, parce qu'elles prouvent que la longue querelle entre la royauté et le sacerdoce n'était pas restée sans effet, mais que l'on était arrivé à une idée plus nette des choses spirituelles et des choses temporelles, et des relations des unes avec les autres. Cette querelle, comme nous l'avons fait voir précédemment, était née de ce que Heinrich III avait cherché à mettre l'Église dans la dépendance de l'Empire, à placer l'autel au-dessous du trône, et à disposer de toutes les dignités ecclésiastiques, sans en excepter le siége apostolique, avec autant d'arbitraire qu'il était habitué à disposer des dignités temporelles, des duchés et des comtés. Mais cette idée, quelque concevable qu'elle soit par le génie, l'énergie et le bonheur du puissant empereur, était complétement mauvaise et à rejeter; car, et à cause des liens du siége romain avec tous les pays chrétiens d'Occident, et à cause de la nature négative du système féodal sur lequel le trône royal chancelait au lieu de s'appuyer, et à cause de la brutalité et de la violence qui dominaient la vie, son exécution eût produit un indomptable bouleversement de la société humaine; elle eût exposé la religion chrétienne au plus grand danger, et ôté toute base à la civilisation. Mais Hildebrand en empêcha l'exécution. Cet homme énergique se prononça avec des projets tout à fait opposés contre l'empereur, et, dans la personne de l'empereur, contre tous les princes temporels de la terre. Selon lui, le trône devait être placé au-dessous de l'autel, et l'Église, dont le pape était le chef, devait disposer librement de toutes les puissances temporelles comme de toutes les dignités ecclésiastiques. Sans aucun doute cette idée n'était pas moins à rejeter que l'idée de Heinrich III; mais ce qu'on ne peut nier, c'est qu'elle avait une apparence moins grossière, parce qu'elle plaçait le sacré au-dessus du profane, et la foi au-dessus de l'épée; et aussi, le pape une fois considéré par tous les peuples chrétiens d'Occident comme le chef de toute l'Église, et toutes les églises de tous les pays une fois regardées comme des membres de cette Église une et universelle, elle semblait moins contraire à la nature des choses humaines, parce que son exécution non-seulement assurait à chaque peuple une vie libre et nationale, mais pouvait encore prévenir beaucoup de conflits et d'inimitiés destructives. Pour Grégoire VII toutefois, les trois grandes prétentions qu'il formula, la liberté de l'élection du pape par les cardinaux de l'Église romaine, la suppression du droit royal d'investiture et le célibat des ecclésiastiques, ne devaient pas être autre chose que trois grands leviers destinés à élever l'Église au-dessus de toute influence temporelle; pas autre chose que des moyens pour asseoir la domination du pape sur le monde par l'Église. Mais, dans la génération qui s'était écoulée depuis la mort de Grégoire VII, les vues s'étaient extrêmement modifiées des deux côtés, ou plutôt le sens primitif de la querelle était tombé en oubli. L'ancien but que Heinrich III s'était proposé avait déjà disparu aux yeux de Heinrich IV, et Heinrich V et ses partisans ne savaient plus du tout, à ce qu'il

semble, pourquoi le trône était en réalité engagé dans la querelle. Toute la lutte, de leur côté, ne fut quo défensive. Ils voulaient seulement n'être point troublés en deux choses : dans leur bonheur spirituel par l'excommunication de l'Église, et dans leur puissance temporelle par le retrait des prestations et des services qu'ils avaient le droit d'exiger des domaines de l'Église. Leurs efforts ne tendaient à rien de plus; mais ils ne pouvaient renoncer à ces deux choses sans se perdre dans le temps et dans l'éternité. D'autre part, les successeurs de Grégoire n'avaient pas non plus saisi la pensée de ce grand homme. Urbain peut-être la maintint, quelque temps du moins; mais elle ne se retrouvait plus sous Pascal. Ce qui n'avait été qu'un moyen pour Grégoire VII devint un but pour ses successeurs. Ce qui chez Grégoire était né d'une manière toute particulière d'envisager le monde, et ce qu'il avait cherché à fonder sur la foi, à la vérité absolument nue, de la doctrine de Jésus-Christ, comme sur une base aussi ferme que le roc, fut considéré par ses successeurs comme quelque chose d'extérieur et de traditionnel, quo l'on devait défendre pour l'honneur de l'Église. Il n'était plus du tout question de la domination du pape sur le monde par l'Église, dans le sens de Grégoire. Quant au célibat des prêtres, c'était tout au plus la peine d'en parler; car, en partie, ce célibat devenait de plus en plus général; en partie, lors même qu'on ne pouvait pas l'introduire, on le considérait de plus en plus comme nécessaire, de sorte quo l'on ne pouvait plus guère douter de son triomphe complet. Ce n'était que par dignité extérieure que l'Église croyait devoir insister sur la libre élection aux fonctions sacerdotales, et sans doute l'élection libre du pape semblait impliquer l'élection libre des évêques. Mais pourquoi le roi n'eût-il pas concédé cette élection libre, pourvu qu'on lui laissât les prestations et les services dus par les domaines ecclésiastiques, auxquels il ne pouvait renoncer sans faire un tort incalculable à sa puissance royale, et auxquels il avait obligé les ecclésiastiques par l'investiture? et pourquoi l'Église n'eût-elle pas consenti ces prestations et ces services, puisqu'elle ne plaçait pas son but plus haut?

Voilà à peu près la forme qu'avaient prise peu à peu, par ces longues luttes, les opinions des deux partis, lorsqu'eut lieu la négociation entre le pape Calixte et l'empereur Heinrich. Et, les opinions étant ainsi, il semblait qu'un accommodement devait être facile, pourvu que la passion n'y fît pas obstacle. Or, ces négociations eurent lieu à Strasbourg, où deux envoyés du pape, l'évêque de Châlons et l'abbé de Cluny se réunirent avec l'empereur (1). Heinrich ouvrit la conférence en demandant à ces vénérables personnages de quelle manière, à leur avis, la concorde pourrait être rétablie entre la royauté et le sacerdoce sans désavantage pour l'empire. A cette question, l'évêque répondit avec une franchise vraie ou feinte : « Si tu désires, ô roi, une paix véritable, il est de toute nécessité que tu renonces au droit d'investiture des évêchés et des abbayes; mais tu peux être convaincu que par là ton empire ne perd rien. Vois : j'ai été élu évêque dans le royaume des Francs, et, ni avant ni après la consécration, je n'ai absolument rien reçu de la main du roi; cependant je sers le roi sous le rapport du cens, de la guerre, du péage et de tout ce qui appartenait jadis à la république, et de ce qui anciennement a été donné par des rois chrétiens à l'Église de Dieu, aussi fidèlement que peuvent te servir dans ton empire les évêques que tu as investis, et par l'investiture desquels tu t'es attiré cette discorde et même l'excommunication. » Surpris de ces paroles, l'empereur leva la main et s'écria tout étonné : « Mais c'est précisément ce que je veux, et je ne demande rien au delà (2). » L'évêque, non moins surpris de cette exclamation, ajouta : « Eh bien! si c'est là ta véritable pensée, nous espérons, avec l'aide de Dieu, mettre un terme à cette déplorable querelle. » Mais, afin de pouvoir mener d'autant plus promptement l'affaire auprès du pape, il demanda une déclaration solennelle de l'empereur, comme l'assentiment des ecclésiastiques et des laïques qui se trouvaient à sa suite. Heinrich conféra avec ses hommes, promit ensuite, en donnant solennellement la main aux envoyés, qu'il tiendrait ce qu'il avait déclaré, et les ecclésiastiques et les laïques présents donnèrent de la même manière leur adhésion à cette promesse. Puis les deux envoyés du pape Calixte accoururent à Paris pour rendre compte au saint-père du résultat de leur mission.

Calixte sembla fort satisfait; mais il n'eut pas de confiance, ou fit comme s'il n'en avait point. Il envoya donc de nouveau les deux députés, avec l'évêque Lambert d'Ostie et le cardinal

Grégoire, vers l'empereur, avec la mission de préciser plus rigoureusement et de recevoir par écrit ce que Heinrich avait promis en général. Les quatre députés rencontrèrent l'empereur à la tête d'une grande armée, avec laquelle il s'approchait des frontières de l'empire, pour ne pas être loin du concile de Reims, entre Metz et Verdun. Ils lui transmirent les paroles bienveillantes du pape, et reçurent de lui un bienveillant accueil. Puis on dressa deux diplômes, et l'on stipula que le 24 novembre aurait lieu une entrevue de l'empereur et du pape à Monsson (3), où ces deux actes seraient signés, l'un par l'empereur, l'autre par le pape, et mutuellement échangés. Heinrich jura de se rendre à Monsson et de tenir sa parole, et le duc Welf de Bavière, et beaucoup d'autres princes et seigneurs ecclésiastiques et laïques, jurèrent avec lui; d'autre part, les quatre députés du pape jurèrent aussi que Calixte accomplirait les promesses qu'ils avaient faites en son nom. Quant à l'acte qui contenait les concessions de Heinrich, voici ce qu'il portait : « Moi, Heinrich, par la grâce de Dieu empereur romain, je renonce, pour l'amour de Dieu, en faveur de saint Pierre et du seigneur pape Calixte, à toute investiture de toutes les églises, et je donne une paix véritable à tous ceux qui, depuis l'origine de la discorde, ont combattu ou combattent encore pour l'Église; quant aux possessions de l'Église et de tous ceux qui travaillent pour l'Église, je les restitue, si je les ai, ou, si je ne les ai pas, je contribuerai fidèlement à en amener la restitution. Si, à cette occasion, des discussions s'élèvent, les choses ecclésiastiques doivent être décidées par le droit ecclésiastique, et les choses temporelles par le droit temporel. » Voici ce que portait l'autre acte, rédigé au nom du pape : « Moi, Calixte II, par la grâce de Dieu évêque catholique de l'Église romaine, je donne une paix véritable à l'empereur romain et à tous ceux qui ont été ou sont encore avec lui contre l'Église; je rends, si je les ai, les possessions de ceux qui ont perdu dans cette querelle, et, si je ne les ai pas, je contribuerai fidèlement à en opérer la restitution. Si une discussion s'élève à ce sujet, les choses ecclésiastiques seront décidées par le droit ecclésiastique, et les choses temporelles par le droit temporel. »

Les envoyés se rendirent à Reims avec ces deux actes. Dans l'intervalle, le pape y était arrivé pour célébrer le concile indiqué; et quinze archevêques, plus de deux cents évêques et un grand nombre d'abbés, beaucoup d'autres ecclésiastiques et aussi beaucoup de laïques, étaient arrivés d'Italie, du Teutschland, de France, d'Espagne, de Bretagne et d'autres pays chrétiens. L'archevêque Adelbert de Mayence était accouru avec sept évêques, et ces vénérables pères s'étaient fait accompagner d'une escorte militaire de cinq cents hommes d'armes. Le dimanche 19 octobre, le saint-père fit l'ouverture du concile. Le lendemain, il rendit compte à l'assemblée de l'état de ses négociations avec l'empereur Heinrich, et lui déclara qu'en vue de la paix, il était résolu à interrompre le concile, à se rendre au lieu fixé pour une entrevue avec l'empereur, pour voir par lui-même si « cet homme agissait ou non dans la vérité (4). » Il exhorta les vénérables pères et frères, et leur recommanda de soutenir son œuvre par des cantiques, des prières, des processions et d'autres pratiques religieuses. Le quatrième jour il se mit en route, accompagné d'archevêques, d'évêques, d'abbés, et d'autres hommes sages en grand nombre, et, le lendemain, il arriva à Monsson, dans le voisinage du camp impérial, qui était établi à Ivoi. A Monsson, Calixte assembla les hommes de sa suite afin de lire encore une fois avec eux les deux actes, et d'en peser de nouveau tous les termes; et il se trouva qu'un seul passage était assez équivoque pour nécessiter une rédaction plus précise. Dans le diplôme impérial, on lisait ces mots : « Je renonce à toute investiture de toute église. » On crut que l'on pouvait craindre qu'entre *les églises* et *les possessions des églises* l'empereur ne fît une distinction astucieuse, et que dans l'avenir il n'attirât à lui les possessions des églises, on ne continuât à en conférer l'investiture; que, par conséquent, il était nécessaire de déclarer à l'empereur que sous l'expression *d'églises* on devait aussi comprendre les possessions des églises. On ne trouva pas moins dangereuse cette phrase de l'acte pontifical : « Je donne une paix véritable à l'empereur romain et à tous ceux qui ont été ou qui sont encore avec lui contre l'Église. » Car cette paix n'était que la réadmission à la communion de l'Église, et ne pouvait s'étendre plus loin; de plus aussi, les ecclésiastiques qui étaient arrivés à leurs dignités après l'expulsion des prêtres légitimes, de même que les prêtres légalement déposés,

devaient rester exclus de la paix, et ceci devait également être déclaré à l'empereur et formellement reconnu par lui.

L'empereur Heinrich ne pouvait, à ce qu'il semble, se refuser raisonnablement à cette précision plus rigoureuse de la seconde phrase; car, comme par sa négociation avec le pape Calixte il n'hésitait pas à laisser tomber son pape Grégoire VIII, ce vénérable archevêque Mauritius, qui s'était sacrifié pour lui, il était difficile de croire qu'il pût être disposé ou décidé à s'intéresser aux ecclésiastiques d'un moindre rang, aux évêques et aux abbés, qui avaient obtenu leurs dignités de la même manière que Grégoire VIII. Mais il n'en était pas de même pour la première phrase; l'empereur ne pouvait accepter le sens que l'on voulait lui donner : ici la ruse n'était pas, à ce qu'il semble, de son côté, mais du côté des prêtres. D'après la déclaration que l'évêque de Châlons avait faite devant lui à Strasbourg, il devait admettre que le pape distinguerait rigoureusement les fonctions sacerdotales des domaines ecclésiastiques; qu'il voulait détruire l'influence du pouvoir temporel sur la nomination aux fonctions sacerdotales, mais que tout domaine ecclésiastique, comme appartenant aux choses temporelles, resterait soumis au pouvoir temporel, et que, pour cette raison, le prêtre, dès qu'il était en possession de ce domaine, devait assurer et rendre le cens et le service à l'empereur, qu'il eût ou non reçu l'investiture; et c'était sans aucun doute dans cette opinion qu'il avait juré de signer l'acte. Mais le sens que l'on cherchait maintenant à donner au mot *églises* faisait assurément craindre que le pape n'eût le dessein d'enlever à l'empire tous les domaines ecclésiastiques, et de le rendre tout à fait libre de tout cens, de tout service, de toute influence du trône royal. Et Heinrich n'était pas encore tombé assez bas, et l'idée qu'on se faisait des choses spirituelles et des choses temporelles n'était plus aussi confuse, pour qu'il se vît dans la nécessité de s'exposer au danger d'une telle interprétation.

Jusqu'ici l'habile pape et ses adroits envoyés avaient conduit leur œuvre avec une apparente franchise; mais maintenant qu'il fallait faire le dernier pas, le saint-père semble avoir perdu courage. Il craignait l'entrevue avec l'empereur, qui avait été convenue, et en conséquence, le 24 octobre au matin, il envoya encore une fois une ambassade nombreuse dans le camp de ce prince; elle devait lui soumettre la rédaction plus précise que l'on tenait pour nécessaire. L'évêque de Châlons porta la parole. Lorsque Heinrich entendit l'explication de ses paroles par ce personnage, il fronça le sourcil, et répondit sèchement : « Je n'ai pas promis cela (5). » Ces mots éveillèrent chez l'évêque « le zèle de Dieu. » Il rappela à l'empereur, avec une grande colère, son serment; mais il avança toujours que ces expressions ne souffraient nulle autre interprétation. Heinrich répliqua que l'évêque avait expressément déclaré que l'empire n'éprouverait aucun dommage. L'évêque répondit, il est vrai, à cette objection : « L'empire ne doit pas non plus éprouver de dommage et n'en éprouvera pas; que, loin de là, les évêques devaient continuer à lui rendre les devoirs qu'ils avaient rendus à lui et à ses prédécesseurs. » Mais l'empereur ne pouvait se fier à ces paroles fugitives, parce que si elles étaient réellement exprimées dans les instructions du pape, et si elles devaient réellement être appliquées, l'investiture ne devait plus sembler qu'une chose tout à fait indifférente, et par conséquent le pape n'avait pas besoin d'insister sur la suppression formelle de ce droit. Heinrich déclara donc qu'il ne pouvait admettre le sens que l'on donnait à ses paroles, et qu'il était dans l'obligation d'examiner avec les princes de l'empire si la suppression de l'investiture dans le nouveau sens ne tournerait pas au détriment de l'empire. Il demanda donc un délai. Le pape, pour conserver l'air de vouloir sérieusement la paix, resta à Mousson jusqu'au lendemain. Mais, l'empereur ayant de nouveau demandé deux jours, parce qu'il lui était impossible de prendre plus tôt l'avis de ses princes (6), le pape partit aussitôt, passa la nuit dans un château du comte de Troyes, et revint à Reims, le 26 octobre, avec la même précipitation que s'il eût eu un ennemi sur ses traces.

Son retour excita une grande curiosité parmi les princes assemblés. Ceux qui avaient accompagné le pape, et parmi lesquels l'archevêque Adelbert de Mayence avait été sans aucun doute le chef et l'instigateur, ne manquèrent pas de rejeter toute la faute sur l'empereur. Et les Pères eurent le temps de travailler convenablement la colère soulevée en eux; car le pape Calixte tomba malade d'indignation, à ce que l'on pré-

tendit, de chagrin et de fatigue. Au bout de trois jours seulement, le 29 octobre, il put reparaître dans l'assemblée. Et cette assemblée accepta sans peine, en présence du roi de France Louis VI, une série de résolutions qu'il convenait au pape de faire recevoir. On interdit de nouveau, sous peine d'excommunication, l'hérésie de simonie, et la transmission comme par droit d'hérédité des dignités et des bénéfices ecclésiastiques; on établit sous la même peine l'inviolabilité des domaines ecclésiastiques et le célibat des prêtres, des diacres et des sous-diacres. Mais un règlement au sujet de l'investiture trouva, tel qu'il fut proposé par le pape, une grande contradiction, pour prouver clairement que les idées étaient devenues plus nettes. Le règlement du pape portait : « Nous défendons l'investiture de toutes églises et de toutes propriétés ecclésiastiques par la main des laïques, sous quelque forme que ce soit. » Mais à peine ces mots eurent-ils été lus, que le mécontentement de beaucoup d'ecclésiastiques et de laïques éclata avec tant de bruit, que le saint-père fut contraint de lever la séance pour ce jour, et de consentir le lendemain à une autre rédaction. Mais, bien que dans cette nouvelle rédaction il ne fût pas question des domaines ecclésiastiques, le pape ne rédait rien néanmoins; car désormais le règlement portait : « Nous défendons absolument que l'investiture des évêchés et des abbayes ait lieu par la main des laïques. Par conséquent, tout laïque qui se permettra de donner une investiture de cette sorte sera frappé de la peine d'excommunication; et quiconque aura reçu l'investiture perdra la dignité dont il aura été investi, sans espoir de la recouvrer (7). » Et sous cette forme la prohibition de l'investiture ne fut pas seulement acceptée, mais encore Calixte put se hasarder à clore le concile de la manière la plus hostile. Tandis qu'il publiait en termes magnifiques une paix de Dieu sur une grande échelle, il n'hésitait pas à jeter dans le monde un nouvel et terrible tison, qui semblait ne pouvoir allumer qu'une nouvelle guerre et de nouveaux troubles. Car il fit distribuer aux évêques et aux abbés présents, au nombre de quatre cent vingt-sept, des cierges allumés, leur ordonna de se lever, chacun un cierge à la main, et prononça ensuite l'excommunication contre beaucoup de personnes dont les noms furent lus. Mais les premiers que frappa cette malédiction furent l'empereur Heinrich et l'anti-pape Grégoire VIII. Ensuite il déclara que tous ceux qui avaient prêté serment de fidélité à l'empereur étaient déliés de ce serment, et termina l'assemblée en donnant à tous l'absolution de leurs péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

## CHAPITRE X.

### NOUVEAUX TROUBLES DE DIVERSES NATURES DANS L'EMPIRE. — ACCORD GÉNÉRAL DES PRINCES TEUTSCHS ENTRE EUX ET AVEC L'EMPEREUR. — ARRANGEMENT DE LA QUERELLE AU SUJET DE L'INVESTITURE.

De l'an 1119 à l'an 1123.

Après la conclusion du concile de Reims, le pape Calixte II se rendit de nouveau à Paris. Il passa l'hiver en France, et, ce qui ne pouvait être autrement, il fut désormais célébré partout au plus haut point, par les laïques non moins que par les ecclésiastiques. Vers le printemps de l'an 1120 il se dirigea vers les Alpes, et son voyage fut une promenade triomphale. D'abord il fut accompagné par le roi Louis VI et par la reine; plus loin, par d'autres hommes pieux et chevaleresques, qui voulaient l'honorer et s'honorer eux-mêmes, ou pour lesquels la bénédiction apostolique était un besoin. Au mois de mars, il franchit heureusement les monts; et il retrouva en Italie les mêmes honneurs qu'il avait trouvés en France. Dans ce pays, la vie des villes faisait chaque année, chaque jour, de nouveaux et puissants progrès dans son développement. Le système féodal, depuis longtemps attaqué dans son essence, n'avait plus été soutenu que par la grande marquise Mathilde; depuis la mort de cette femme il s'était rapidement affaissé, et l'apparition de Heinrich V en Italie ne l'avait pas relevé. Les anciens noms, les anciennes fonctions, les anciennes dignités étaient restées; mais les plus grandes villes, sachant se soustraire de plus en plus au pouvoir des ducs, des marquis et des comtes, avaient pris la position de républiques libres, et commençaient déjà non-seulement à se faire la guerre les unes aux autres, mais encore à se confédérer entre elles pour l'attaque ou pour la défense. Comment, dans une telle dissolution des relations anciennes, eût pu subsister l'esprit de

faction qui, aux jours de Heinrich IV et de Grégoire VII, avait jeté les Italiens dans un parti ou dans l'autre? Comment pouvaient-ils s'intéresser à Grégoire VIII, à un pape qui désormais était réprouvé par le clergé de presque tous les pays chrétiens, et abandonné par l'empereur? En conséquence, ils reçurent le pape Calixte comme s'ils n'avaient pas entendu parler d'un pape Grégoire, et les honneurs qu'on lui rendit furent d'autant plus grands, que toute cette querelle était devenue plus indifférente aux Italiens.

Quant aux Romains, ils étaient dans une mauvaise position. Ils n'avaient pas élu pape l'archevêque Mauritius Burdinus; ils ne l'avaient pas même salué comme pape Grégoire VIII. Sans doute nous ne savons rien de la manière dont Grégoire s'acquitta de ses fonctions apostoliques; il est vraisemblable que l'on a gardé le silence sur ses actes parce qu'il a été malheureux, et que l'on a supprimé à dessein les pièces officielles qui pouvaient témoigner de lui et en sa faveur, parce qu'il a été maltraité. Mais il siégeait depuis deux ans dans la chaire de saint Pierre, et il avait conservé sans interruption son autorité à Rome. Il semble aussi s'être montré digne, à tous égards, de la haute position où l'empereur l'avait élevé; car, en dépit de toutes les passions que Calixte déploya ou chercha à soulever contre lui, on n'a pu lui faire un seul reproche, si ce n'est celui de ne pas être arrivé par une voie légitime à la dignité papale (2). Cependant, comment les Romains auraient-ils pu se hasarder à le défendre contre le monde, qui l'avait désormais rejeté, puisque sans aucun doute les partisans du pape Calixte se remuaient aussi à Rome et autour de Rome, et essayaient toute sorte d'artifices? Et Grégoire VIII lui-même sentait fort bien qu'à Rome rien n'était sûr, et qu'il ne pouvait se maintenir sans une lutte sanglante, dont, en tout cas, l'issue était douteuse. Lors donc qu'au mois de mai son adversaire s'approcha de la ville, il se résolut à la quitter et à se retirer à Sutri. Et les Romains semblent avoir favorisé plutôt qu'entravé son départ, soit par respect pour ses vertus, soit par reconnaissance pour son dévoûment à épargner Rome, soit encore par compassion pour le sort de cet homme respectable. Il semble, bien plus, qu'il ne manqua pas d'hommes disposés à le suivre et à lier leur sort au sien: après tout, il fut en état de fortifier suffisamment Sutri, et même de repousser une attaque. Car il ne pouvait renoncer à sa foi en l'empereur; mais il espérait que Heinrich ne le laisserait pas tomber au pouvoir de ses ennemis, pourvu qu'en résistant il lui donnât le temps d'arriver. En conséquence, Calixte II fit, il est vrai, sans obstacle son entrée à Rome et dans le palais de Latran, le 3 juin; bien plus, il fut reçu avec des témoignages de joie d'autant plus bruyants que les Romains tenaient plus à faire oublier leur conduite antérieure et la contenance qu'ils avaient eue jusqu'alors, et à étourdir en quelque sorte la conscience du nouveau pape. Mais il ne se débarrassa pas de son vieil ennemi, et, des Alpes à Rome, malgré tous les hommages qu'on lui prodigua, il ne trouva nul moyen de l'anéantir. Pendant plus d'une année encore, le vénérable Mauritius Burdinus siégea à Sutri, attendant l'empereur. Là, il continua à être honoré comme pape, et ce ne fut assurément pas sans honte et sans douleur que du haut de son siége il abaissa ses regards sur les intrigues des hommes. Quant au pape Calixte, cet anti-pape lui était d'autant plus odieux, qu'il ne pouvait être dompté, ni peut-être gagné. Tant que Grégoire VIII se trouvait à Sutri, Calixte ne pouvait se croire en sûreté, surtout à cause de sa position hostile à l'égard de l'empereur. Enfin toutefois, au commencement de l'an 1121, il parvint à déterminer des Normands, auxquels il s'était adressé dans sa perplexité, à une expédition contre Sutri. Lorsque ces redoutables guerriers assiégèrent la forteresse et ébranlèrent les murailles, les habitants de Sutri perdirent courage; et, dans la terreur que leur inspiraient les Normands pillards et le pape exaspéré, ils se saisirent de la personne du malheureux anti-pape et le livrèrent aux mains de son ennemi. Ils l'auraient même assassiné, si Calixte n'eût pas désiré le laisser vivre pour prolonger ses souffrances. Car, dans l'âme orgueilleuse de cet homme, que troublaient la fortune et le ressentiment, s'éleva, par la joie de la victoire et le sentiment poignant de son peu de gloire, un désir brûlant de tirer vengeance de l'infortuné qui avait osé lui résister si longtemps. Il ordonna donc que son prisonnier fût couvert d'une peau de bête encore velue, puis placé sur un chameau, le visage tourné vers la queue de l'animal; et,

vers la fin du mois d'avril, il le mena avec lui à Rome, comme en triompha, et le fit promener en cet état à travers les rues de la ville. Et lorsqu'il eut suffisamment humilié cet homme respectable, lorsqu'il en eut fait un objet de dérision pour le monde, il le fit traîner de cachot en cachot, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de quelques années, il trouva la mort dans le monastère de Cava, près de Salerne. Mais la vengeance du pape Calixte n'était pas encore satisfaite; il eut soin de signaler sa victoire aux temps à venir par un tableau injurieux placé dans le palais de Latran. Voilà à quelles cruautés, à quelles horreurs poussait encore à cette époque le zèle ecclésiastique.

Il est possible que Calixte, ainsi qu'on l'a présumé, ait cherché à humilier, par sa conduite inhumaine, l'empereur, plutôt que Mauritius Burdinus, resté sans défense. Il est également vraisemblable que Heinrich V fut profondément affecté du déplorable anéantissement de cet homme, qu'il avait entraîné dans le malheur. Mais ces scènes odieuses n'eurent pas sur la marche des événements une influence désavantageuse pour l'empereur, et ce fut dans la personne de son pape que l'empereur fut le moins vaincu. Sans doute l'embarras de Heinrich fut grand après la levée du concile de Reims, et le Teutschland fut de nouveau témoin de faits malheureux; mais les opinions du monde, ayant changé, se prononcèrent bientôt pour l'empereur; partout ce mouvement désordonné avait perdu son ancienne vie: et l'archevêque Adelbert de Mayence, que le pape avait nommé son légat perpétuel dans le Teutschland, essaya vainement, par ses passions et par ses artifices, de faire éclater de nouveau l'incendie prêt à s'éteindre; il ne put produire qu'un vain feu de paille.

Après que le concile eut été congédié, Heinrich revint des frontières de l'empire sur le Rhin, et les princes qui l'avaient accompagné, et qui semblent avoir partagé sa douleur comme sa colère, retournèrent chez eux. Pour les fêtes de Noël, il se trouvait à Worms. Mais sa cour fut sans éclat et sans splendeur; car les princes laïques n'y vinrent qu'en petit nombre, parce que beaucoup d'entre eux l'avaient à peine quitté, et les princes ecclésiastiques trouvèrent embarrassant de se rendre auprès de lui, quoiqu'ils n'approuvassent pas tous l'excommunication lancée contre lui par le pape Calixte II. Plusieurs évêques qui l'avaient soutenu jusqu'alors se déclarèrent d'ailleurs résolument dès ce moment contre lui. Il semble pourtant que Heinrich n'en voulut pas à l'archevêque Udo de Trèves de se rendre auprès du pape Calixte, et de briguer la faveur de ce pontife. Car précédemment, comme nous l'avons raconté, Udo avait soutenu et énergiquement défendu, contre le pape Pascal, le droit d'investitura; il avait encore accompagné l'empereur dans sa dernière campagne en Italie; et Heinrich savait bien que maintenant il n'embrassait point par trahison la cause du pape, mais seulement parce que le nouveau légat pontifical, Adelbert de Mayence, et Étienne, nouvel évêque de Metz, et neveu du pape Calixte, et qui venait à peine de recevoir de celui-ci le pallium, croyaient pouvoir insolemment l'inquiéter, lui, l'archevêque Udo, dans les droits de son siége, où l'empereur lui-même ne pouvait le protéger. Il ne pardonna pas au contraire à l'archevêque de Strasbourg de s'être déclaré ouvertement pour le pape et pour l'excommunication, et il le chassa sans façon de son siége.

Mais, plus les ecclésiastiques devenaient partout incertains pour lui, plus les menées de l'archevêque Adelbert devenaient perfides, moins les princes laïques semblaient disposés à prêter encore une fois leur bras et leur épée aux intrigues sacerdotales; car il était devenu clair aux yeux de ces princes, surtout par les derniers actes, que la liberté des fonctions sacerdotales pouvait fort bien se concilier avec l'investiture des domaines ecclésiastiques, et qu'il était tout aussi peu nécessaire d'anéantir les droits de l'empire pour assurer la dignité de l'autel, que de tirer l'épée contre l'autel pour protéger le pouvoir temporel. Les anciennes relations de l'empereur avec les princes du Teutschland méridional, de Souabe et de Bavière, continuaient à exister; et, au commencement de l'an 1120, les choses semblaient tourner de telle façon, que Heinrich pouvait espérer gagner aussi les princes saxons. En effet, le comte Friedrich d'Arnesberg, jusqu'alors un de ses ennemis les plus acharnés, guerrier farouche et redoutable dont la main était levée contre tous, comme la main de tous était levée contre lui, se déclara en sa faveur pour des raisons inconnues, s'attacha, à ce qu'il semble, fermement à lui, lui ouvrit la Saxe et le fit entrer dans ce pays. Puis Heinrich tint sa

cour à Goslar. Là parurent devant lui le duc Lothar de Saxe, le comte palatin Friedrich, Rudolf, comte de la Marche septentrionale, ainsi que plusieurs autres princes du pays; et il se réconcilia avec tous ces princes, de sorte que de ses ennemis ils semblèrent être devenus ses amis. Mais il ne réussit pas à gagner les ecclésiastiques. Bien que l'archevêque Friedrich de Cologne, entraîné peut-être par le comte d'Arnesberg, fût venu à Goslar pour se réconcilier avec l'empereur, les évêques saxons s'en tinrent à leur refus d'entrer en communication avec l'empereur. Heinrich quitta donc la Saxe et se rendit en Franconie, pour voir si dans ce pays une tentative lui réussirait mieux.

L'empereur une fois parti, les princes saxons et thuringiens, ecclésiastiques et laïques, tinrent des réunions pour rechercher s'ils pourraient s'entendre à suivre une même conduite. Et deux choses facilitèrent leur bonne intelligence : d'abord une terrible tempête, qui frappa le pays au mois de juin, et qui causa autant de mal que d'effroi; en second lieu, la mort du comte palatin Friedrich, homme âgé, qui venait à peine d'engager sa fidélité à l'empereur, et qui, aux portes de l'éternité, ne voulut pas retirer sa parole. Mais ces princes s'accordèrent à maintenir la paix dans les limites de la Saxe et de la Thuringe, à concilier les différends à leur naissance, à repousser avec leurs forces réunies, et sans égard pour l'empereur (2), quiconque oserait pénétrer dans leurs pays, et à régler et à décider les affaires ecclésiastiques d'après le droit ecclésiastique. Par suite de cette convention, ils chassèrent une garnison impériale de Wassenbourg en Thuringe, qui s'était livrée à des excès autour de la forteresse, et occupèrent les évêchés de Magdebourg et de Munster, sans s'inquiéter de l'empereur, d'après les principes du siége apostolique. Car l'archevêque Adelgot de Magdebourg était mort l'an 1119, et le chanoine Rugger avait été élu à sa place. L'évêque Burchard de Munster, qui avait tenu pour l'empereur avec la plus grande fidélité, avait été envoyé par lui, vraisemblablement encore d'Italie, à Constantinople vers l'empereur Alexis, et il avait trouvé la mort en route. Thiedrich de Winzebourg fut nommé évêque par l'élection ecclésiastique. Les deux élus furent consacrés selon les lois de l'Église et sans avoir reçu l'investiture, par l'archevêque Adelbert de Mayence, qui, comme nous allons le dire, s'était enfui en Saxe devant l'empereur. A Magdebourg on se montra satisfait de cette conduite; mais à Munster on ne voulut souffrir aucun évêque qui serait arrivé à sa dignité contre la volonté de l'empereur. En conséquence, au commencement de l'an 1120, le duc Lothar et le comte Hermann de Winzebourg marchèrent avec des troupes sur Munster, et mirent par la force le nouvel évêque en possession de sa dignité. Mais il semble qu'ils n'arrivèrent à ce but qu'après une rude lutte; car Munster fut la proie des flammes; la cathédrale elle-même fut dévorée par l'incendie, et tous ceux qui avaient défendu la ville, les vassaux aussi bien que les hommes de service, furent emmenés captifs par les vainqueurs. Toutefois, et malgré de si tristes événements, la Saxe jouit en général d'une telle tranquillité, que le duc Lothar put se hasarder à une expédition dans les pays wendes, et gagner plus d'espace ou donner plus de solidité au christianisme et à la domination teutsche.

Pendant ce temps l'empereur n'était pas inactif. Néanmoins ses entreprises ne furent pas accompagnées d'un succès remarquable. Il réussit, il est vrai, à gagner l'évêque Erlong de Wurtzbourg; mais tout ce qu'il fit par là, ce fut de reprendre le duché de la France orientale, dont cinq ans auparavant il avait investi son neveu Konrad, le Hohenstaufen, et de rendre la puissance ducale à l'église de Wurtzbourg. Et une telle condescendance même n'amena point un changement décisif à son avantage; bien plus, dans ces contrées mêmes l'empereur ne trouva qu'attente et retenue, et sans doute aussi des sentiments ennemis et acerbes. Comme le siége de toute résistance, ou, comme l'empereur s'exprimait lui-même, de toute révolte, était dans Mayence, Heinrich résolut d'attaquer cette ville et de la conquérir par les armes. Mais comme il ne pouvait disposer immédiatement d'une armée telle qu'il en fallait une pour prendre cette grande et forte ville, il commença la guerre par de petites et pernicieuses manœuvres. Il ferma tous les chemins par eau et par terre, empêcha tout commerce et toute communication, et coupa les vivres aux habitants. Mais il trahit ses projets en agissant ainsi; il mit l'archevêque Adelbert, le seul contre qui il pouvait après tout diriger

sa juste colère, en état de prendre des mesures pour la défense de la ville, au moyen de ses vassaux et de ses hommes de service, et de se sauver lui-même de la ville, avec tous ses artifices, pour aller chercher un asile en Saxe; il fit enfin tomber tout le véritable poids de la guerre immédiatement sur les habitants de Mayence, des bonnes dispositions desquels il ne pouvait cependant nullement douter. Vers le milieu de l'été toutefois, 1121, l'armée que l'empereur avait rassemblée en Alsace descendit le Rhin et marcha sur Mayence. Cette armée, ou, en comptant sur elle, les habitants des villes, chassèrent de leurs siéges les évêques de Spire et de Worms, qui furent réduits, de même que d'autres prélats, à errer comme dans l'exil. Mais vers le même temps vint de la Saxe une armée pour défendre la ville. L'archevêque Adelbert, en effet, avait su tirer parti, auprès des Saxons, non-seulement de son éloquence, mais aussi de son autorité comme légat papal; il s'était adressé à tous les princes, ecclésiastiques et laïques, et il avait su les intéresser si fortement et d'une manière si vive à la nécessité de sauver l'Église-mère de tout le Teutschland, que beaucoup d'entre eux, et surtout les évêques, en étaient venus à la conviction qu'en leur qualité de chrétiens catholiques ils ne pouvaient absolument pas se soustraire à cette pieuse expédition. Cette armée se mit donc aussi en route, quoique probablement plus d'un homme puissant ne marchât qu'avec peine au renouvellement de la guerre, et toutes les églises furent remplies de cantiques, de prières et d'autres pratiques religieuses, pour invoquer la victoire en faveur de ces troupes chrétiennes catholiques.

Mais il n'y eut pas de victoire; il n'y eut même pas de bataille. Des deux côtés on était également peu disposé à remettre la décision au sort des armes. Devant cette répugnance échouèrent les passions tumultueuses d'Adelbert et des siens. Vraisemblablement aucun des deux partis, s'il mesurait ses propres forces et celles de l'ennemi, ne pouvait être sûr de l'issue. Ce qui dut agir encore plus fortement, c'est que les princes laïques étaient fatigués de servir les prêtres, de sacrifier leurs biens et leur sang, et de vivre au milieu de ruines et de ravages, pour faire valoir des prétentions du pape, dont l'accomplissement, comme ils le voyaient bien désormais, rendrait impossible tout empire et toute vie laïque. L'aspect de la Bavière frappa sans doute aussi bien des esprits. Dans ce pays, le duc Welf avait gouverné en paix; jamais, depuis qu'il était revenu des erreurs de sa jeunesse, il n'avait porté les armes contre l'empereur; et pourtant il s'était maintenu dans la considération du pape et de l'Église; et il était mort en paix l'année précédente, et son frère Heinrich, surnommé le Noir, lui avait succédé sans contradiction comme duc dans ce beau pays qui devenait si florissant. Mais ce qui probablement fit le plus d'impression, c'est qu'au moment où les deux armées étaient en présence, la nouvelle de l'anéantissement de l'anti-pape Grégoire VIII par Calixte II était connue ou fut précisément connue des deux partis; et cette nouvelle dut certainement faire naître dans les princes laïques de l'empire la pensée que désormais, le pape ayant obtenu ce qui lui était dû, il fallait assurer aussi à l'empereur ce qui était à l'empereur.

Ce qui est certain, c'est que « l'esprit de conseil et l'esprit de paix » animaient les princes des deux armées. On en vint à une négociation, et Heinrich put se reposer avec tant de confiance sur les vœux et les dispositions actuelles des deux armées, qu'il osa remettre en leurs mains toute l'affaire. On choisit de chaque côté douze hommes considérés et intelligents, qui devaient négocier un accord pour mettre un terme au mal. Et comme ces hommes avaient la volonté sincère de rendre la tranquillité à l'empire et d'arranger la déplorable querelle entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, la dissension ne fut pas seulement conduite avec la plus grande concorde, mais aussi amenée à une rapide solution. Ils convinrent que dans trois mois environ, à la fête de saint Michel, une diète générale serait tenue à Wurtzbourg, pour établir tout ce qu'il y avait à établir pour le maintien de la paix et le rétablissement de la concorde entre l'Empire et l'Église; et après cette convention, qui renfermait un armistice, tous les délégués se donnèrent la main, se séparèrent satisfaits et en paix, et les deux armées se licencièrent et rentrèrent dans leurs foyers.

Pour la diète, l'empereur vint à Wurtzbourg avec une suite nombreuse de ses partisans. Les princes saxons, l'archevêque Adelbert et les autres qui jusqu'alors avaient été contre l'em-

pereur, vinrent camper à une journée de marche environ de Wurtzbourg, sur le ruisseau de Wernitz. Après que les deux partis se furent salués par des messages réciproques, et qu'ils se furent de nouveau promis toute sûreté, ceux de Werntz se dirigèrent le troisième jour vers la ville. L'empereur les reçut en dehors des murs, parce qu'au dedans il n'y avait pas de place pour contenir toute cette multitude. Puis, pendant sept jours de suite, on délibéra avec soin sur les moyens de mettre un terme à la discorde qui régnait dans l'État. Il y avait, il est vrai, des ennemis de la paix qui mirent tout en œuvre pour empêcher tout accord et ajouter de nouvelles semences de discorde aux anciennes; et l'âme de ces hommes était sans aucun doute l'archevêque Adelbert de Mayence; mais tous leurs efforts furent vains, on ne tint nul compte de tout ce qui fut fait pour rappeler le pouvoir de l'Église et la terreur des peines ecclésiastiques. Car l'empereur avait eu la précaution de ne pas permettre aux ecclésiastiques de délibérer à part, mais de réunir dans une seule assemblée tous les membres de la diète, ecclésiastiques et laïques. Et les princes laïques, comme Heinrich le savait fort bien, avaient pour principe que l'empire ne pouvait et ne devait souffrir aucun dommage; et ils tenaient désormais d'autant plus fermement à ce principe, que l'empire pouvait maintenant rester parfaitement tranquille et tout laisser aux mains des princes laïques. Et ils ne trompèrent point son attente. En somme, voici ce qui fut résolu : « Désormais quiconque troublera la paix publique sera puni de mort. Les choses temporelles regardent l'empire; les choses spirituelles regardent l'Église. Les hommes spoliés rentreront en possession de leurs biens; les héritiers recouvreront leur héritage; toute personne, tout ordre jouira du droit qui lui appartient. Les brigands et les voleurs seront poursuivis conformément aux ordonnances impériales, ou punis selon les anciennes lois, et tout désordre et tout trouble seront extirpés par tous les moyens et jusqu'à la racine dans tout l'empire teutsch. »

Il en fut ainsi pour les relations de l'empire. Il fut aussi question de l'excommunication prononcée par le pape contre l'empereur, et d'où, selon l'opinion commune, était né tout le désordre; mais, bien que plus d'une parole hardie fût probablement proférée contre cette malédiction, on crut cependant ne pas devoir décider cette affaire en l'absence du pape, pour ne pas occasionner de nouveaux différends, dont la portée était incalculable. On résolut donc d'envoyer une ambassade à Rome pour informer le pape des résolutions qui venaient d'être prises et de l'état des choses, et pour l'amener à en finir désormais à son tour dans un concile général avec l'empereur, et à faire aboutir à une décision ce que la diète avait laissé indécis. On ne paraît pas même avoir songé au cas d'un refus de la part du pape; et à quoi bon d'ailleurs? Les actes mêmes accomplis à Wurtzbourg avaient dans le fait réprouvé l'excommunication papale, du moins dans son importance temporelle. Les évêques eux-mêmes étaient entrés en alliance avec l'empereur. Peut-être aussi fut-il expressément établi qu'à l'avenir nul évêque ne se soustrairait à la communion avec l'empereur; et si cela ne fut pas exprimé, ce n'en était pas moins probablement l'opinion générale. On pouvait donc attendre tranquillement la résolution du pape. Du reste, l'archevêque de Trèves et l'abbé Arnulf de Fulda furent envoyés comme députés à Rome; et comme beaucoup de princes bavarois avaient été empêchés d'assister à la diète de Wurtzbourg, l'évêque de Bamberg, le comte Heinrich et le comte Bérenger de Sultzbach se chargèrent de faire connaître aux absents les résolutions qui avaient été prises, et de les y faire accéder.

La diète se sépara, et ses députés se rendirent à Rome. Sans aucun doute, tout noble cœur ressentit une grande joie du résultat que l'on avait obtenu, et peut-être l'espérance avec laquelle on envisageait l'avenir était plus grande encore. Les princes bavarois se réunirent en une diète qui eut lieu le 1er novembre à Ratisbonne. Les ecclésiastiques qui avaient été chassés de leurs siéges y revinrent, comme l'archevêque Kunrad de Saltzbourg, qui depuis longtemps avait eu à subir des vicissitudes presque romanesques, et les évêques de Spire et de Worms, dont le dernier toutefois ne fut pas encore remis en possession de la ville de Worms. En général la paix et l'union régnèrent, et nul évêque ne refusa de communiquer avec l'empereur; mais tous n'observèrent pas la paix avec des dispositions pacifiques. Il était resté sur divers points un levain pernicieux de haine et de discorde. Ceux qui avaient cherché à em-

pêcher la paix et à répandre les semences de nouvelles dissensions, portaient dans leur cœur un ressentiment d'autant plus âpre que leurs efforts avaient été plus infructueux. Plus que tous les autres toutefois, l'archevêque Adelbert devait ressentir profondément l'échec qu'avaient éprouvé tous ses artifices. Et comme l'empereur était, il est vrai, d'accord avec les princes de l'empire, mais qu'il ne l'était nullement encore avec le pape, il ne regardait pas encore sa position comme perdue. Dans le fait, il osa risquer une nouvelle tentative pour faire naître encore une fois une querelle entre l'empereur et le pape, et pour ruiner tout à fait l'œuvre de réconciliation. Et cette tentative réussit si bien dans le principe, que la paix que l'on venait à peine de gagner était menacée de la manière la plus dangereuse trois mois déjà après la diète de Wurtzbourg. L'histoire de ces événements est sans doute obscure, pleine de lacunes et défigurée; mais ce qui ressort des documents avec la dernière évidence, c'est qu'Adelbert sut entraîner l'empereur à un abus du droit d'investiture, pour inspirer au pape la conviction qu'il devait de toute nécessité insister sur la suppression de ce droit.

Le 28 décembre mourut l'évêque Erlong de Wurtzbourg. Aussitôt l'empereur se rendit à Wurtzbourg pour assister à l'élection d'un nouvel évêque, et pour empêcher l'élu de recevoir la consécration avant d'avoir reçu de lui l'investiture. Au bout de quelques jours aussi l'on procéda publiquement à l'élection. Heinrich ne paraît pas avoir exercé d'influence sur cet acte; tous les membres de l'église de Wurtzbourg, au contraire, à l'exception du prévôt Otto et du diacre Rudger, y furent, dit-on, présents; et grâce aux intrigues de l'archevêque Adelbert et de ses parents, amis et adhérents, le choix fut porté sur Gebhard, un fort jeune homme qui n'avait pas encore terminé ses études, qui n'avait pas encore été ordonné prêtre, mais qui appartenait à la maison des comtes de Henneberg. L'affaire avait semblé fort épineuse au jeune Gebhard lui-même, et il ne s'était rendu qu'après avoir reçu l'assurance la plus solennelle que non-seulement l'archevêque de Mayence verrait son élection avec plaisir, mais qu'encore il l'avait désirée, et après avoir été accusé de lâcheté par ses parents. Quant à l'empereur, il ne trouva peut-être rien d'irrégulier dans la manière dont se fit l'élection; et comme l'archevêque de Mayence s'était employé lui-même auprès de lui, sinon immédiatement, du moins par des voies tierces, en faveur du jeune homme; comme d'ailleurs il espérait sans doute aussi, par l'avancement d'un seigneur éminent, gagner quelques partisans considérables, il n'hésita pas à investir sans retard le nouvel élu par la crosse et l'anneau. Aussitôt aussi il présenta le nouvel investi à l'archevêque, à Breidingen, et Adelbert ne fit nulle difficulté au sujet de la consécration. Mais à peine Gebhard fut-il de retour à Wurtzbourg, et à peine l'empereur se fut-il remis en route, qu'il se fit, vraisemblablement dans le couvent de Schwarzach, une nouvelle élection pour laquelle quelques membres de l'église de Wurtzbourg avaient été gagnés. Par ceux-ci, et, dit-on, par une partie du peuple, fut élu le diacre Rudger, qui, précédemment déjà, et durant qu'Erlong vivait encore, avait brigué le siége épiscopal. Et ce Rudger, qui du reste paraît avoir été l'homme le plus digne, reçut aussitôt de l'archevêque Adelbert la consécration dans le couvent que nous venons de nommer.

Cette double élection, où l'un des élus avait reçu l'investiture de l'évêché, et l'autre la consécration pour l'évêché, fit réellement éclater avec une force terrible l'ancienne discorde qu'Adelbert avait cherché à réveiller; et il en résulta des troubles divers et considérables. Les ennemis de la paix se réjouirent sans doute, et crièrent malheur sur l'empereur; mais probablement la plupart des princes de l'empire ne virent qu'avec indignation, chagrin et douleur, ce déplorable événement, sans se prononcer pour l'un ou pour l'autre parti. Dans cette indignation et dans cette douleur, les Hohenstaufen eux-mêmes abandonnèrent leur oncle, l'empereur, auquel ils avaient été jusqu'alors attachés et dévoués avec une inviolable fidélité (5); et dans le fait aussi cette affaire put les toucher d'autant plus vivement, que Kunrad, pour favoriser la cause de son oncle, venait tout récemment de sacrifier le duché de la France orientale. L'évêque Gebhard put donc réussir à se maintenir dans Wurtzbourg, tandis que Rudger dut se borner à se maintenir dans la partie de l'évêché située sur le Necker. Et quelques princes ayant essayé de marcher avec des troupes contre Wurtzbourg, pour placer sur le siége épiscopal Rudger, l'é-

vêque consacré, les bourgeois de la ville tinrent pour lui avec un dévoûment si fidèle, qu'il put oser faire une sortie, et mit en fuite les troupes des princes. L'empereur lui-même ressentit sans aucun doute la plus vive colère, et toute son indignation se tourna contre l'archevêque de Mayence, l'auteur et l'infatigable fauteur des nouveaux troubles, qui ne s'était pour ainsi dire jamais montré plus hostile que par cette nouvelle perturbation de la paix. Adelbert savait aussi fort bien que maintenant l'empereur le détestait plus que jamais, et qu'il chercherait nécessairement à lui infliger un châtiment terrible. Aussi, tandis que l'empereur se préparait effectivement à l'attaquer par les armes, il rétablit, pour se défendre le mieux possible, une très-vieille forteresse, tout à fait ruinée, Aschaffenbourg; et certainement, par cette construction, il ne diminua ni l'indignation ni la colère de l'empereur.

Mais, tandis que de cette manière s'allumait un nouvel incendie, dont la flamme menaçait de gagner en définitive tout le Teutschland, on travailla cette fois avec intelligence et douceur à l'éteindre et à l'étouffer, précisément du côté où l'on n'avait jamais fait que répandre de l'huile sur le feu. En effet, les députés de la diète de Wurtzbourg étaient arrivés heureusement auprès du pape Calixte II. Et, d'après le compte qu'ils rendirent des actes de la diète de Wurtzbourg, et les indications que lui avaient données l'archevêque Adelbert et probablement aussi d'autres affidés sur les opinions et les dispositions des princes teutschs, et particulièrement des princes laïques, le prudent pontife reconnut complétement que désormais la balance était en équilibre, et que par suite, par un mot énergique ou dur, et encore plus par des prétentions partielles, il jetterait dans le plateau de l'empereur un poids qui le ferait aisément pencher. Mais probablement aussi il reconnut que, s'il entrait tout à fait dans les vues des princes teutschs, il ne risquerait rien pour l'Église, et que, quant aux prétentions que ses prédécesseurs et lui-même avaient élevées et défendues contre les empereurs, il en serait toujours encore sauvé suffisamment pour conserver à l'Église, à ses successeurs sur le trône apostolique, la possibilité de profiter aussi, en des temps favorables, de circonstances favorables. Car il ne pouvait lui échapper que dans tous les actes des dernières années, qu'ils eussent eu lieu entre lui et l'empereur, ou entre l'empereur et les princes teutschs, il n'avait pas été question des relations du siége romain et de la position de celui-ci à l'égard de l'empereur et de l'empire. Heinrich V avait laissé tomber son propre pape, Grégoire VIII, et négocié avec lui-même, Calixte II, comme s'il n'était nullement possible de douter de la légitimité de son pouvoir; les princes teutschs, ecclésiastiques et laïques, avaient tout aussi peu élevé d'objection contre la légitimité de son pouvoir. Et pourtant il était arrivé à sa dignité simplement par l'élection des cardinaux, et encore d'une partie des cardinaux; et il n'avait nullement reçu la confirmation de l'empereur. Par là, le règlement d'Hildebrand au sujet de l'élection du pape avait été reconnu, sinon expressément, du moins tacitement, par l'empereur et par les princes teutschs. Mais par cette reconnaissance aussi le siége romain était élevé bien au-dessus de tous les siéges épiscopaux, l'Église était rendue bien plus indépendante de l'Empire que l'Empire ne l'était de l'Église, et le pape devenait plus libre et par là même plus élevé que l'empereur. Car l'Église libre se donnait elle-même, par les cardinaux, son chef le pape, et ce pape administrait librement dans toutes les affaires spirituelles, dont une riche expérience avait révélé la puissance sur les choses temporelles. Le roi, au contraire, devait être élu ou tout au moins reconnu par tous les princes de l'empire, par les ecclésiastiques non moins que par les laïques, et sans aucun doute le pape libre avait toujours une grande influence sur les ecclésiastiques; mais le roi élu ou reconnu ne devenait empereur qu'après être venu se présenter devant le pape sur le tombeau des apôtres, et qu'après avoir sollicité et obtenu le couronnement.

Sans doute il est difficile de dire si Calixte II pénétra clairement toutes ces choses, et s'il pressentit toutes les conséquences qui pourraient en être tirées; mais il est certain qu'il ne jugea pas convenable de se prononcer, dans les circonstances présentes, contre les propositions des princes teutschs; bien plus, il écrivit à l'empereur une lettre fort amicale, où il rappelait avec émotion leur parenté, où il ne respirait que paix, concorde et amour, et où il se déclarait avec désintéressement prêt à rendre à l'empereur ce qui est à l'empereur, pourvu que l'Église conservât ce qui est au Christ. En

même temps il envoya dans le Teutschsland, avec les députés de la diète, une ambassade chargée de terminer en son nom la vieille querelle et de rétablir la paix si désirée. Cette ambassade, dont le vieux et vénérable cardinal Lambert d'Ostie était le personnage le plus important, trouva, à son arrivée dans le Teutschland, les esprits préoccupés au plus haut point des événements de Wurtzbourg et de leurs conséquences. Mais elle dut bientôt reconnaître que, dans cette affaire, l'empereur pouvait, il est vrai, s'être rendu coupable de précipitation, mais que la plus grande faute retombait sur l'archevêque Adelbert; que de plus, dans cette circonstance, celui-ci avait montré une ignoble cupidité, dont on ne pouvait parler par égard pour le siége romain lui-même, et que, précisément pour cette raison, le plus sage serait de passer sur toute cette affaire, et d'empêcher seulement qu'elle n'aboutît à des scènes de violence, ou qu'elle ne troublât l'œuvre de paix, dont l'accomplissement tenait désormais à cœur au pape. Par leurs efforts, ils réussirent non-seulement à établir un accommodement provisoire par suite duquel l'affaire de l'évêché de Wurtzbourg devait rester indécise jusqu'à nouvel ordre (4), mais encore à amener véritablement à sa conclusion la paix si désirée, telle qu'elle était un besoin général dans l'état des choses. Et le prudent Adelbert, auprès duquel les envoyés pontificaux se rendirent aussitôt à Mayence, travailla dès lors au rétablissement de la paix avec d'autant plus de zèle, de concert avec ces envoyés, que le pape lui parla plus sérieusement dans une lettre personnelle, et qu'il devait prévoir plus nettement que la paix pouvait seule lui épargner de grands embarras.

L'évêque d'Ostie, en effet, indiqua à Mayence un concile pour le 8 septembre, fête de la naissance de la sainte Vierge, et, par une lettre extrêmement amicale, il pria l'empereur d'honorer aussi cette assemblée de sa présence. Dans cette lettre, il déclarait à l'empereur que sans doute la concorde entre la royauté et le sacerdoce devait être conclue de telle manière que la justice fût observée, et qu'il n'en résultât point pour l'Église un scandale plus grand encore; mais il ajoutait aussi que la majesté de l'empire devait être reconnue et ne point être lésée. « Vous devez savoir, dit le cardinal, que nous ne voulons rien faire contre vous, mais tout pour vous, sous la réserve de la justice; vous devez savoir que nous n'avons pas le projet d'affaiblir en quoi que ce soit l'honneur de votre empire, mais de l'augmenter en toute manière. » Et l'assemblée eut réellement lieu, et Heinrich s'y rendit; mais, au lieu de se tenir à Mayence, elle se tint à Worms, quelques jours plus tard, peut-être parce que Heinrich jugea plus convenable que l'archevêque Adelbert vint en quelque sorte comparaître devant lui, dans sa ville bien-aimée, à Worms, plutôt que de se montrer lui-même dans la résidence d'un homme qui lui était odieux. A Worms, les discussions durèrent ensuite environ huit jours, et elles ne furent pas conduites sans une grande dépense de finesse et de raisonnements; mais elles ne le furent pas non plus sans prudence et sans douceur, et plutôt, à ce qu'il semble, par point d'honneur que parce que l'on était éloigné les uns des autres dans les opinions et les tendances. On tomba donc d'accord; et les articles sur lesquels on s'accorda furent consignés dans deux actes, dont l'un devait être exécuté par l'empereur, et l'autre par le pape (5). Ils étaient conçus de la même manière que les deux pièces dont il fut question devant le concile de Reims, et ils contenaient aussi les mêmes assurances générales et réciproques d'une paix loyale, de la restitution des biens, et de soutien mutuel. Quant au point capital, et pour la fin de la querelle, l'acte impérial ne contient que la déclaration de Heinrich, que par amour de Dieu, de la sainte Église romaine, du seigneur pape Calixte, et pour le salut de son âme, il restitue toute investiture par la crosse et l'anneau à Dieu, aux saints apôtres Pierre et Paul et à la sainte Église catholique, et que dans toutes les Églises de son royaume et de son empire, il reconnaît l'élection conformément au droit ecclésiastique et la libre consécration. Dans l'acte papal, au contraire, sont consignées les trois dispositions suivantes : « D'abord, les élections des évêques et des abbés de l'empire teutsch, qui appartiennent à l'empire, doivent avoir lieu en présence de l'empereur, conformément aux lois de l'Église, sans simonie et sans violence. En cas de discorde, l'empereur devait donner, de l'avis et de la décision de l'archevêque et des évêques du pays, son assentiment et son aide au parti le plus raisonnable. En second lieu, l'élu (6) recevra de l'empereur et par le sceptre les régales (7), à l'exception de ce qui appartient

notoirement à l'Église, et en rendra à l'empereur ce qu'il est en droit tenu de lui en rendre. Enfin, des autres parties de l'empire, le consacré doit recevoir dans les six mois, de l'empereur et par le sceptre, les régales. »

Tel fut le traité. Mais pour peu que l'on examine ce traité dans son contenu et dans sa rédaction, on remarque nécessairement qu'il ne mettait nullement fin à cette longue querelle, qu'il était tout à fait équivoque, qu'il ne consolidait rien, mais qu'il laissait tout incertain, et que, dans toute la force du terme, il était fondé sur le vent. D'abord l'empereur laissait la crosse et l'anneau à l'autel, et recevait en retour le sceptre. Mais ce changement dans les symboles opérait-il un changement dans les choses? Certes, l'empereur pouvait bien croire que son droit d'investiture continuait à subsister dans son ancienne force. En second lieu, l'empereur renonçait à toute influence sur l'élection de tous les évêques et de tous les abbés sans distinction; mais on faisait néanmoins une distinction entre le royaume teutsch et l'empire. Dans le royaume teutsch l'élection doit avoir lieu en présence de l'empereur; mais il n'est pas question de la présence de l'empereur aux élections qui se feront dans les pays qui appartiennent, il est vrai, à l'empire, mais non au royaume teutsch. Le motif de cette disposition était, sans aucun doute, que l'empereur pouvait souvent être empêché de se trouver présent dans des pays si éloignés, et que les siéges épiscopaux ne devaient pas rester si longtemps vacants. Mais où étaient les limites du royaume teutsch? Que l'Italie fût considérée comme partie de l'empire, mais non du royaume teutsch, cela ne souffre nul doute. Mais était-il décidé que la Bourgogne appartînt au royaume teutsch? ou la Lotharingie? ou les pays slaves? Le pape et ses partisans pouvaient bien se dire qu'ici on laissait ouvert un vaste champ à des tendances à venir. En troisième lieu, par sa présence à l'élection, l'empereur n'obtenait pas, il est vrai, le droit d'influer sur cette élection, mais il en recevait la possibilité et y était provoqué. Bien plus, il était presque nécessaire que l'on prît avec lui des réserves et qu'on l'inquiétât dans ses désirs. Et, dans des élections contestées, il devait même avoir le droit et le devoir d'influer; car il devait décider la querelle, après avoir pris l'avis et le jugement des évêques. Dans les pays au contraire qui appartenaient non au royaume teutsch, mais à l'empire, il ne conservait pas cette influence, mais tout pouvait s'arranger comme s'il eût eu le dos tourné. Cette différence des relations des deux parties ne leur fournissait-elle pas des prétextes et des occasions continuelles de travailler l'une contre l'autre, pour introduire l'unité dans l'Église ou dans l'Empire? En quatrième lieu, l'empereur conservait le droit d'investiture partout, dans l'empire comme dans le royaume, quoique le mot d'investiture fût évité, ou plutôt abandonné. Mais, pour cette investiture encore, il est fait une distinction entre le royaume et l'empire. Dans le royaume teutsch, l'*élu* doit recevoir l'investiture par le sceptre. Il paraît donc que la consécration, dont il n'est fait nulle mention, doit suivre l'investiture. Si cette opinion est exacte, un arrangement à l'amiable semble rester possible. Car, selon l'observation précédente, on devait s'attendre à ce que l'élection tombât constamment sur un homme auquel l'investiture aurait été promise d'avance; et certes, dans le royaume, et sous les yeux de l'empereur, la consécration ne pouvait être refusée à l'élu, à l'investi. Mais, dans cette relation, la vieille accusation de simonie était-elle affaiblie pour le pape? Et puis, comment les choses devaient-elles être dans les pays qui appartenaient à l'empire, en dehors du royaume des Teutschs? Dans ces pays, le *consacré* devait recevoir l'investiture de l'empereur dans un délai de six mois. Mais devait-il la solliciter ou l'exiger? L'empereur devait-il rester libre de l'accorder ou de la refuser? ou bien devait-il être obligé de donner l'investiture à l'évêque élu et consacré? Dans le premier cas, si l'empereur pouvait refuser l'investiture, n'était-il pas à craindre que l'élection et la consécration ne dégénérassent souvent en vaines cérémonies, et n'apportassent divers troubles dans les relations ecclésiastiques? Dans le second cas, l'investiture n'était-elle pas un droit fort peu agréable, que l'on pouvait aisément considérer comme une ironie contre la dignité du suzerain? Dans l'un et dans l'autre cas, pouvait-il manquer d'occasions de querelle et de discorde entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel? Cinquièmement, du moment que l'on avait reconnu à l'empereur le droit de donner par le sceptre, dans le royaume teutsch, les régales à l'évêque ou à l'abbé élu, les régales de l'Église

romaine étaient formellement exceptées. Dans la détermination au sujet des pays de l'empire qui n'appartiennent pas au royaume teutsch, il n'est nullement question de l'Église romaine, sans aucun doute parce que l'on présupposait l'immunité de l'investiture pour les possessions et les droits de cette Église. Mais qu'y avait-il donc dans cet article? Était-il simplement question des régales que l'Église romaine avait déjà, ou aussi des régales qu'elle acquerrait encore? Et comme nulle part il n'est fait mention de la confirmation du pape par l'empereur, ne peut-on pas, de cette immunité expresse des régales de l'Église romaine de la transmission par le sceptre, tirer cette conséquence, que le pape est souverain libre dans tous les domaines de l'Église romaine? Ajoutons enfin que tout le traité était absolument personnel entre l'empereur Heinrich et le pape Calixte. L'empereur Heinrich garantit au pape Calixte; le pape Calixte promet à l'empereur Heinrich. Il n'est nulle part question de leurs successeurs, soit sur le siége apostolique, soit sur le trône.

Or, soit que l'on eût à dessein tout mis et laissé dans cette incertitude, soit que l'on eût passé sur tout cela par la fatigue d'une trop longue négociation, et par la crainte d'une nouvelle rupture au moment même où l'on aspirait au repos, il est certain que le traité de Worms, ou, comme on l'appelle, le concordat de Calixte, ne décida nullement la vieille querelle, et ne fit que l'arrêter et la suspendre. Le traité n'était pas un traité de paix, mais seulement un arrangement, un palliatif pour le moment. Il renferme un grand témoignage de l'état et des dispositions de ce temps, mais il laisse l'avenir à lui-même. Il ne lie point les mains aux empereurs et aux papes des temps futurs; ils peuvent reprendre l'épée et le bouclier, dès que cela leur plaira, et le traité leur fournit assez de prétextes pour se justifier. Il s'agira donc des relations, il s'agira du caractère personnel des papes et des empereurs à venir, pour savoir si le traité sera valable ou non.

Cependant, lorsque le 23 septembre les actes furent lus en pleine campagne, près de Worms, sur les bords du Rhin, à la multitude qui s'était rassemblée, celle-ci exprima d'une voix unanime sa reconnaissance. Et lorsque ensuite le légat du pape, Lambert d'Ostie, présenta, après une messe solennelle, la sainte Eucharistie à l'empereur, lui donna le baiser de paix; lorsqu'enfin il releva de l'excommunication et reçut de nouveau dans la communion de l'Église tous ceux, sans exception, qui, durant ces discordes, avaient tenu pour l'empereur, la joie fut grande et les acclamations générales, et, au milieu de cette joie et de ces acclamations, les princes traversèrent avec leur suite les cantons de la patrie, et retournèrent comme messagers de paix dans leurs foyers. L'empereur lui-même assembla à Bamberg, le 11 novembre, les princes de l'empire qui s'étaient trouvés à Worms, pour recevoir aussi leur adhésion à ce traité; et ces princes se réjouirent avec tous leurs compatriotes de la tranquillité rétablie, et s'attachèrent volontiers à l'empereur. A la nouvelle enfin de cet événement, que l'empereur annonça par une députation expresse, chargée en même temps de lui remettre de riches présents, à son parent chéri, au saint-père Calixte II, le pape confirma de la manière la plus solennelle le traité dans le grand concile général qu'il tint l'année suivante à Latran.

## CHAPITRE XI.

### DERNIÈRES ANNÉES DE HEINRICH V. — SA MORT. — EXTINCTION DE LA MAISON DE FRANCONIE.

De l'an 1122 à l'an 1125.

L'union entre l'empereur et le pape, rétablie par le traité de Worms, ne fut plus troublée tant que vécurent Heinrich et Calixte. Le même besoin qui les avait poussés à la conclusion de ce traité les empêcha l'un et l'autre de le rompre; et la circonstance que l'un et l'autre ne survécurent que deux ans environ à cet acte, facilita assurément l'observation des conditions établies. Déjà dans la réunion des princes teutschs qui ne s'étaient pas trouvés à Worms, au mois de novembre (1) de l'an 1122, à Bamberg, l'empereur eut occasion d'investir selon le mode nouveau un prince ecclésiastique, l'abbé Odelrich de Fulda, des régales et des domaines de cette abbaye, et il put certainement reconnaître que, tant que le bon accord subsisterait, il pouvait être indifférent pour lui de donner la crosse et l'anneau ou un sceptre. Car il se fit sans aucun doute prêter le serment de fidélité, comme jadis, quoique, ou plutôt

parce que rien n'avait été décidé à Worms relativement à ce serment. Et bien que dès lors peut-être on blâmât à Rome le traité, on ne crut pourtant pas convenable d'élever la moindre objection.

Mais bientôt, dans le Teutschland, la joie causée par le traité de Worms fut troublée de diverses manières. On s'était habitué peu à peu à considérer la discorde entre l'Empire et l'Église comme la véritable cause de tout le mal, parce que cette discorde avait suivi son cours insolent et tenu haut sa tête furieuse, depuis plus de deux générations, à travers toutes les dissensions et toutes les querelles, à travers toutes les violences, tous les crimes et toutes les ignominies. Mais on avait oublié qu'antérieurement aussi aux luttes des empereurs avec les papes, depuis la naissance du système féodal, la haine et la discorde, l'inimitié et les guerres privées, le brigandage et les dévastations, la perfidie et la trahison, avec tout leur cortége, avaient rarement fait défaut. On ne savait point que dans la nature dissolvante et négative de la féodalité il y avait un germe fécond de semblables désordres et de telles atrocités. Mais tant que cette source coulait, tant que l'oppression était considérée comme puissance, l'humeur querelleuse comme bravoure, l'arrogance comme honneur, et le brigandage comme gain; tant que la société civile n'était point assise sur la force de la loi, mais dépendait de la force du bras, il ne fallait point songer à la paix intérieure ni au progrès des arts paisibles. Or, comment, après cette agitation sauvage d'un demi-siècle, comment les passions eussent-elles pu être aussitôt domptées? Comment le souvenir de tout ce que l'on avait fait et souffert, la joie de tel succès, le désir de venger tel affront, eussent-ils pu disparaître aussitôt de l'âme des hommes? De l'empereur au dernier des individus qui portaient les armes, de l'archevêque Adelbert au dernier de ceux qui portaient l'habit ecclésiastique, il n'était personne qui n'eût été inquiété, fatigué, tourmenté par un désir non satisfait, par une espérance déçue, par la perte d'un lieu précieux. Dans le fait aussi, il ne semble pas que le Teutschland ait eu un seul jour de tranquillité universelle; du moins, en Saxe d'abord, et bientôt partout, se montrèrent, comme si elles se multipliaient du sein de la terre, des hordes de brigands, qui s'appelaient chevaliers, et, pour ne point laisser se perdre leur vieille industrie, elles continuèrent leurs crimes avec la plus impudente arrogance. Et cette industrie, elles l'exercèrent surtout et le plus volontiers aux dépens des domaines de l'Église; mais en général elles n'épargnèrent nulle part l'être sans défense, et elles contraignirent ceux qui ne pouvaient soutenir leur existence que par les moyens les plus misérables, à employer toutes les ressources qu'ils pouvaient employer, à livrer tout ce qu'ils pouvaient posséder, afin que leurs passions fussent satisfaites. C'est ainsi qu'elles continuèrent à vivre dans leurs actes honteux, et qu'elles se renforcèrent de nouveau.

Mais cette agitation sauvage et pernicieuse de ces prétendus chevaliers ne fut pas le seul mal au sujet duquel le Teutschland éleva ses plaintes; bientôt se manifestèrent encore des désordres d'une nature plus élevée, ou du moins parmi des hommes plus éminents; et l'empereur lui-même ne resta pas étranger à ces désordres. Et ces désordres s'élevèrent d'abord dans la partie occidentale, mais bientôt aussi dans la partie orientale de l'empire.

L'empereur, en effet, célébra les fêtes de Noel à Utrecht. Là il y eut des conflits entre les gens de sa suite et les serviteurs de l'évêque. Des deux côtés on prit les armes. Aussitôt, à la cour impériale, on conçut le soupçon que ceux d'Utrecht avaient formé une conjuration contre l'empereur et contre sa suite. De là, attaque et défense, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Après que de part et d'autre bien des hommes eurent trouvé une mort sans gloire, la victoire pencha pour les Impériaux; et à ceux d'Utrecht qui avaient échappé à la mort ou à la captivité, il ne resta d'autre ressource que de se sauver dans une tour fortifiée, qu'il n'était pas facile de prendre. Puis l'évêque Godebald fut mis en prison par ordre de l'empereur, soit parce que Heinrich, par chagrin de ces scènes sanglantes, et de l'obstacle que la tour fortifiée apportait à la terminaison de cette affaire, se laissât emporter par sa passion, soit parce qu'il était réellement persuadé que l'évêque avait eu part à tout ce désordre, qui pourtant n'était peut-être que l'effet du hasard.

Dans le même temps où ces choses se passaient à Utrecht (2), il s'éleva aussi en Saxe une querelle singulière entre des princes qui jusqu'alors avaient été unis, querelle dont il

est difficile de démêler la cause immédiate. Toutefois le duc Lothar s'était installé à Blankenbourg. Par ce changement de résidence, il semble avoir fait naître chez les princes saxons le soupçon qu'il formait de grands projets. Les gens de l'évêque de Halberstadt, comme pour le braver, se mirent donc à rétablir le vieux fort de Heimenbourg. A peine le duc connut-il cette entreprise, qu'il rassembla les troupes nécessaires pour bloquer et attaquer ce fort. Mais l'évêque Reinhard de Halberstadt, le markgraf Heinrich de Stade, le markgraf de Meissen, Heinrich d'Eilenbourg, le comte Ludwig de Thuringe et un comte Hothold accoururent sans perdre de temps pour empêcher le duc d'exécuter son dessein. Le duc prit position en face de cette troupe de princes, pour tenter le sort des armes. Aussitôt aussi l'archevêque Adelbert de Mayence s'avança à son secours, et par l'intervention de ce personnage, qui, sans aucun doute, renforça considérablement l'armée du duc, la bataille fut évitée. On fit un arrangement, en vertu duquel le fort de Heimenbourg fut livré au duc, qui le détruisit de fond en comble. Quant à Lothar, cette issue le fit considérer comme vainqueur, et sa puissance fut tenue pour grande, parce qu'il avait osé se présenter seul contre tant de princes confédérés.

Ces deux événements, celui d'Utrecht et celui de Heimenbourg, semblent avoir réagi plus loin. En effet, l'emprisonnement arbitraire de l'évêque d'Utrecht, comme s'il eût été coupable de lèse-majesté, suscita à l'empereur beaucoup d'ennemis dans les Pays-Bas. Parmi ces ennemis, celui qui se mit en avant avec le plus d'audace fut une femme, la comtesse Gertrude ou Pétronelle de Hollande, qui gouvernait le pays au nom de son fils Thiedrich encore mineur. Car elle était sœur du comte Lothar de Saxe, et, comptant sur la puissance que son frère venait précisément de déployer, elle n'hésita pas à se détacher de l'empereur et à manœuvrer contre l'autorité impériale. On ne sait point ce qu'elle entreprit, et il semble presque qu'elle ne travailla d'abord qu'à une ligue des princes voisins; mais en tout cas ses tentatives furent assez importantes pour décider, au commencement du mois de juin 1123, l'empereur à une expédition dans ce pays. Il commença son entreprise par le siége du château de Schulenberg, qui appartenait à l'évêché d'Utrecht; de sorte que, par la prise de ce fort, il pouvait espérer blesser d'abord l'évêque prisonnier Godebald, et s'ouvrir en même temps un chemin pour continuer plus loin sa marche sur la Hollande. Mais, tandis qu'il campait devant le château, le duc Lothar, confédéré avec l'évêque Thiedrich de Munster, s'avança pour le contraindre à lever le siége. Comme ces princes furent empêchés par un marais de s'approcher de l'armée impériale, ils se tournèrent contre la forteresse impériale de Deventer, prévoyant avec raison que l'empereur aimerait mieux lever le siége du château que laisser succomber Deventer. Dans le fait, Heinrich se mit en route dès qu'il eut appris que cette forteresse était attaquée; toutefois il serait arrivé trop tard, si déjà la garnison n'eût repoussé un assaut des gens de l'évêque de Munster. Le duc Lothar réussit, il est vrai, à ravitailler Schulenberg en l'absence de l'empereur; mais il renonça à la lutte, et retourna chez lui, sans doute parce que les relations en Thuringe et en Saxe lui ouvraient une autre perspective, et lui rendaient impossible de continuer cette guerre. En conséquence, il exhorta peut-être sa sœur à céder, et invoqua la médiation d'autres princes. Cette guerre ne fut pas moins onéreuse pour Heinrich l'empereur. On en vint donc à un accommodement par la médiation de sa femme, l'impératrice Mathilde, de l'archevêque Friedrich de Cologne et d'autres princes. Il semble que la comtesse Gertrude se soumit; et l'évêque Godebald d'Utrecht obtint la liberté, mais il dut livrer à l'empereur son château de Schulenberg, qui fut incendié sous ses yeux.

Cependant il s'était engagé, au sujet du markgraviat de Meissen, des querelles qui furent très-inquiétantes pour l'empereur, mais dont on ne trouve l'origine qu'en remontant à une époque bien antérieure. Car longtemps auparavant (on ne peut préciser l'année(3)), Heinrich l'ancien, d'Eilenbourg, markgraf de Meissen, était mort sans laisser d'enfants. Aussitôt l'empereur Heinrich IV avait donné le markgraviat à un oncle du feu comte, Thimo de Wettin. Mais en ce même temps, et avant d'avoir pris possession de sa nouvelle dignité, Thimo avait trouvé la mort. D'autre part, ses fils, les comtes Kunrad et Dedo de Wettin, avaient réclamé les domaines du markgraf Heinrich, comme s'ils leur étaient échus désormais à titre héréditaire. Mais, sur ces entrefaites, la veuve du markgraf

Heinrich, Gertrude, avait déclaré, aussitôt après la mort de son mari, qu'elle était enceinte, et que, également par droit d'hérédité, le markgraviat devait être réservé à son enfant non encore né, en cas que ce fût un fils. Les vassaux du pays tinrent cette prétention pour juste et équitable, et Heinrich IV lui-même et bien des princes de l'empire partagèrent peut-être cet avis. Comme toutefois le feu markgraf avait été le troisième époux de Gertrude, et que la princesse veuve touchait à l'âge où les femmes ne sont plus fécondes, les comtes de Wettin et leurs partisans conçurent le soupçon que son assertion n'était pas fondée, et qu'elle cherchait à tromper le monde (4). Révoltée de cet injurieux soupçon, la markgrave n'hésita pas à réfuter de la manière la plus évidente cette indigne accusation (5); mais elle ne se concilia pas ses ennemis, et ce bruit calomnieux ne fit que changer de forme. Lorsque la nouvelle se répandit que la markgrave était accouchée d'un garçon, auquel elle avait donné le nom de Heinrich, on prétendit que cet enfant avait été changé, et que cette femme astucieuse avait substitué le fils d'un cuisinier à la fille qu'elle avait mise au monde. Cette intrigue n'eut, il est vrai, nulle influence sur les domaines et les dignités (6); loin de là, le petit Heinrich fut surnommé le jeune pour le distinguer de son père, il fut reconnu comme markgraf, et Gertrude, sa mère, gouverna le pays en son nom et de manière à commander le respect; du reste elle était parente de grands princes, et le duc Lothar de Saxe était son gendre. Mais l'affaire ne fut pas oubliée. A mesure que le jeune markgraf grandit, la tache dont on avait cherché à souiller sa naissance fut rafraîchie par la plaisanterie et l'ironie, et plus d'une fois on mit à sa porte la broche humiliante. Aussi, dès que sa mère fut morte et qu'il fut lui-même en état de porter les armes, il avait cherché à tirer vengeance de ses ennemis. Et ce n'avait pas été en vain; car il y avait déjà un temps assez long qu'il avait réussi, dans une guerre privée soutenue contre lui, à faire prisonnier le comte Kunrad de Wettin; et, dans son exaspération, il avait fait conduire le prisonnier dans le château de Kirchberg, vraisemblablement près d'Iéna, et, par ses ordres, il y fut traité fort durement.

Mais maintenant, en l'an 1123, pendant que l'empereur entreprenait la campagne de Hollande, dont nous venons de parler, le jeune markgraf Heinrich de Meissen mourut de mort violente, empoisonné par une main inconnue. Comme vraisemblablement il n'avait pas encore été marié, l'empereur put croire que le markgraviat était vacant et à sa libre disposition. Du moins il ne fit pas difficulté de disposer des pays dont le markgraf Heinrich avait été prince. Il divisa toutefois ces pays, soit pour affaiblir la puissance du prince, soit pour gagner plus d'un homme. Il donna le markgraviat de Meissen proprement dit à Wiebert, et vraisemblablement à ce même Wiebert de Groitsch qu'il avait traité précédemment avec une inimitié si rigoureuse, mais que, dans les derniers temps, depuis que ce personnage avait de nouveau gagné sa bienveillance, il avait tenu en grande distinction et nommé markgraf de Lusace; quant à l'autre partie de ce pays, vraisemblablement l'ancienne Marche septentrionale de Thuringe, il en investit le comte Hermann de Winzebourg.

Mais dans l'intervalle, aussitôt après la mort du markgraf Heinrich, le comte Kunrad de Wettin était parvenu à s'évader de sa prison du château de Kirchberg, vraisemblablement parce que ses gardiens croyaient désormais avoir plus d'intérêt à le laisser partir qu'à le retenir. Kunrad se rendit aussitôt auprès du duc Lothar, pour lui demander aide et appui. Lothar, soit qu'il crût bien fondé le droit de Kunrad sur Meissen, soit qu'il ne cherchât qu'à impliquer l'empereur dans de nouvelles querelles, soit encore qu'il fût animé par des dispositions hostiles contre les princes que Heinrich avait choisis pour markgrafs, accourut aussitôt du bas Rhin, avec son protégé, vers le moyen Elbe. A lui se joignit Adelbert, fils du comte Otto de Ballenstædt, petit-fils du dernier Billunger, du duc Magnus de Saxe, né d'Elika, fille de celui-ci, appelé habituellement Albert l'Ours; et ces princes réussirent à mettre le comte Kunrad de Wettin en possession du markgraviat de Meissen, et à le faire reconnaître par les vassaux, avant que Wiebert, le markgraf impérial, pût arriver. Puis Lothar se dirigea avec le comte Adelbert sur Eilenbourg, mit ce prince en possession du pays que l'empereur avait donné au comte Hermann de Winzebourg, et il sut aussi décider les vassaux à le reconnaître. Et il fut tout aussi peu question des droits du trône que de la dignité impériale.

Heinrich V fut sans aucun doute affligé et offensé au dernier point de ce mépris pour ses dispositions, et surtout de cette conduite violente d'un prince d'empire, comme si un roi n'existait pas et n'était pas nécessaire. Mais, avec toute sa colère et toute sa pénétration, que pouvait-il faire contre l'arrogance des grands vassaux? Il ne pouvait dompter les princes que par des princes, et précisément pour cette raison il était constamment aux mains des princes. Il aurait bien pu entreprendre lui-même une expédition vers l'Elbe, et certainement il eût réussi à rassembler une armée assez forte pour rétablir son autorité; mais il venait à peine de faire sa campagne sur le bas Rhin, dont tout au moins le succès n'était pas brillant; la comtesse de Hollande devait lui être suspecte; il devait la soupçonner d'être liguée avec son frère, le duc Lothar, et par conséquent il devait craindre qu'elle n'éclatât dès qu'il se serait éloigné du Rhin pour aller combattre le duc. Il résolut donc de ne pas quitter le Rhin; d'autre part il chargea les ducs de Bohême et de Moravie, Wratislav et Otto, de marcher avec des troupes sur Meissen, d'en chasser les Saxons, et d'installer le markgraf Wiebert dans son office d'empire. Wiebert lui-même arma également, et l'archevêque Adelbert de Mayence vint à son secours, soit sur les instances de l'empereur, soit par ancienne amitié pour Wiebert, soit aussi, ce qui est plus vraisemblable, parce que, dans sa vieille astuce, il ne voulait manquer dans aucun trouble, et peut-être parce qu'il espérait pouvoir agir le plus efficacement contre l'empereur dans le parti même de l'empereur. Les Bohêmes et les Moraves passèrent dans le fait les montagnes, et descendirent l'Elbe; Wiebert et son allié l'archevêque s'avancèrent sur la Mulde; le duc Lothar se tenait, avec les siens, entre les deux armées, pour empêcher leur jonction. Mais il paraît que nulle part il n'y eut d'engagement; mais tout fut arrangé par négociation, de telle sorte qu'on maintint non ce que l'empereur avait décidé, mais ce qu'avait décidé le duc Lothar. Et deux choses portent à supposer que, dans ces négociations, l'archevêque Adelbert employa de nouveau dans l'ombre ses anciens artifices si bien éprouvés, et qu'il amena ce résultat si peu honorable pour l'empereur. D'abord Wiebert, avec qui Adelbert se tenait, fut le premier à quitter le terrain, lui qui devait plus que personne s'intéresser à l'exécution des ordres de l'empereur; et ce ne fut qu'après son départ que les Bohêmes rebroussèrent chemin. En second lieu, le duc Lothar retourna également chez lui, comme s'il ne lui restait plus rien à faire; et pourtant, non-seulement l'archevêque Adelbert resta en Thuringe, mais encore, le duc Ludwig étant mort, il osa renouveler les vieilles prétentions de son siége sur les dîmes de Thuringe. Et ni Adelbert ni aucun autre prince de quelque poids ne s'opposa à lui. Pourtant il échoua dans son œuvre. Déjà les habitants de la Marche de Duderstadt, où il fit faire les premières tentatives pour la levée des dîmes, lui firent une résistance si animée, que les soldats de l'archevêque ne purent s'acquitter de leur mandat qu'en employant la force la plus brutale. Mais à peine la nouvelle de cette cruauté se fut-elle répandue, que des hommes prêts au combat se rassemblèrent de tous les cantons de Thuringe à Tritebourg, et, dès qu'ils se furent entendus, ils marchèrent au nombre de vingt mille contre Erfurt, pour demander à l'archevêque Adelbert, qui se trouvait dans cette ville, compte d'une entreprise aussi injuste et aussi criminelle. Adelbert fut effrayé. Il ne s'était pas attendu à tant d'union et de résolution chez les Thuringiens, et il ne s'était pas préparé à leur résister. Il céda donc, parla avec l'adresse qui le caractérisait, prodiguant de douces paroles aux Thuringiens irrités, laissa tomber ses prétentions, se tira heureusement d'affaire, et, après les avoir calmés, les décida à retourner chez eux.

Cela ne souffre aucun doute, l'empereur Heinrich V ne vit pas toutes ces choses sans une grande indignation; mais on ne trouve pas que publiquement ou en secret il ait travaillé contre. Bien plus, il laissa toutes choses aller comme elles allaient. Si l'on compte ses années, il était, il est vrai, à peine arrivé à toute la force de l'âge d'homme; mais, depuis son dernier retour d'Italie, on ne peut méconnaître en lui une certaine faiblesse, qu'elle fût le résultat de l'irritation ou celui de l'engourdissement. Autrefois il avait déployé une grande force d'esprit et d'énergie; mais elle s'était bientôt épuisée, moins parce qu'il n'en avait pas su sagement entretenir la richesse, que parce que la source où il puisait manquait de profondeur. Il n'y

avait pas en lui cette plénitude persistante, cette imperturbable tension de l'âme que son père avait montrée. Sa véritable nature était une intelligence calculatrice, qui pouvait bien vaincre et soumettre, mais non gagner. D'autre part, deux qualités qui sont inépuisables, et dont son père était riche, manquaient à son cœur : il manquait de cette générosité qui rend l'homme susceptible de tout ce qui est noble et beau, et qui a de l'amour et de la sympathie, et de cette imagination qui élève l'homme au-dessus de toute grossière réalité, renferme l'espérance, et embellit les jours à venir de fraîches images. De plus, il restait horriblement isolé entre le passé et l'avenir, repoussé par l'un, exclu de l'autre. Heinrich IV pouvait toujours trouver dans l'innocente et immense infortune de son enfance et de sa jeunesse une grande consolation, et plus d'une excuse à ses erreurs des années suivantes; de sorte que, s'il se rendait compte de sa vie, il ne sentait peut-être pas un poids trop lourd peser sur son cœur. Si au contraire Heinrich V portait ses regards en arrière sur le cours de sa vie, il y rencontrait, dès le début, l'ombre d'un vieillard, l'ombre de son père, un fantôme profondément humilié et outragé; tellement humilié, tellement outragé par lui-même, que, sans aucun doute, il se sentait contraint de détourner les yeux. Si ensuite il portait ses regards vers l'avenir, il ne pouvait sans doute être saisi de la crainte qu'un fils usât de représailles et cherchât à le précipiter du trône; mais aussi il n'avait pas à ses côtés un fils pour qu'il pût lutter et combattre, à qui il pût laisser un jour le trône et l'empire, et, malgré sa jeunesse, sa femme ne lui donnait pas d'espérance. Il n'était pas non plus dédommagé de cette privation de bonheur domestique par la fidélité des vassaux ni par l'affection des villes; car la fidélité était rare chez les vassaux : dans les meilleurs cas, ils n'obéissaient que par crainte, on ne s'attachaient que par intérêt; mais les villes ne donnaient leur affection qu'à celui qui savait gagner leur confiance; et cette confiance, Heinrich l'avait perdue dès le principe. Il n'est donc pas invraisemblable que lui, cet homme énergique, ait porté ses regards avec une certaine indifférence, avec une certaine misanthropie, sur les législations du monde; et cette misanthropie explique peut-être et sa condescendance dans les querelles de l'Église, et sa conduite indécise en face de l'arrogance des princes laïques de l'empire.

Le 2 février de l'année suivante, 1124, arriva une éclipse de lune. Le Hohenstaufen Kunrad, autrefois duc de la Franconie orientale, comme s'il eût été effrayé de ce phénomène, le prit pour prétexte d'un voyage à la Terre-Sainte, où il voulut aller combattre pour le Seigneur, afin d'expier les péchés de sa vie antérieure. Une telle résolution, qui donna la preuve que les vassaux de l'empereur étaient toujours encore mal disposés à son égard, ne pouvait sous aucun rapport être agréable à Heinrich V, ou lui rendre le calme et le goût de la vie. Sur qui pouvait-il donc compter, puisque les Hohenstaufen eux-mêmes semblaient avoir contre lui un implacable ressentiment, et que l'un de ces Hohenstaufen déclarait la nécessité de faire pénitence pour le temps où il avait soutenu son parti, celui de son oncle? Mais lui, l'empereur, il eut dans ces circonstances, et durant le carême, une conférence avec les princes de l'empire à Worms, sans aucun doute pour se les concilier, et pour examiner avec eux ce qu'il y avait à faire contre le duc Lothar. Puis il convoqua tous les princes de l'empire à une diète qui devait avoir lieu le 7 mai à Bamberg. Cette ville paraît avoir été proposée par l'empereur et choisie par lui, parce que le vénérable évêque Otto était un sujet de scandale pour les autres évêques de l'empire, et était devenu suspect à l'empereur : car il vivait à part, sans éclat et sans luxe; rassemblait des ressources, et ne les dépensait pas en magnificences, mais les employait à des œuvres pies, au progrès de la vie scientifique dans les monastères, à l'ennoblissement du service divin et au soutien des pauvres. Pour cette raison, on voulut lui imposer la charge d'une diète, et le forcer par là à dépenser ses richesses. Mais ces richesses ne tenaient pas à cœur au noble homme; ses pensées étaient tournées vers les choses saintes. Provoqué par les messages et les lettres de Bolislav, duc des Polonais, il était disposé à se rendre, avec la permission du pape, en Poméranie, pour fonder, affermir, purifier le christianisme parmi ce peuple. Et comme l'empereur, comme les princes assemblés ne purent reconnaître un projet aussi pieux que par la gratitude et par les éloges, le vénérable évêque sut, de son côté, gagner par son attention, et par ses soins se con-

cilier la bienveillance de tous ses hôtes; car non-seulement il fournit avec la meilleure volonté ce que l'usage et le droit l'obligeaient à fournir, mais il passa les limites avec une rare libéralité. Et le nombre des princes assemblés fut grand de toutes les parties de l'empire. Lothar toutefois, le duc des Saxons, n'y vint point; ils n'y vinrent pas non plus, ceux qui étaient ligués avec lui. Mais le duc Lothar ne se contenta pas de blesser l'empereur par son absence, mais il exprima encore d'une manière particulière son mépris pour l'autorité impériale. Auprès de lui, en effet, s'était réfugié le duc Sobieslav, qui, chassé par son frère le duc Boleslav de Bohême, cherchait partout justice et secours. Or ce prince vint à Bamberg, accompagné d'un envoyé du duc Lothar, qui somma l'empereur, au nom de Lothar, d'assurer le droit de Sobieslav expulsé, et de le réconcilier avec son frère. Cette insolence, qu'un prince de l'empire osât le rappeler au droit et à l'équité, tandis qu'il était lui-même en révolte ouverte contre lui, et agissait sous tous les rapports avec arbitraire et arrogance, blessa non-seulement l'empereur, mais aussi tous les princes qui étaient présents à Bamberg trouvèrent intolérable l'insulte que cette conduite impliquait, et, dans leur indignation, ils promirent à l'empereur, avec serment, de se réunir pour la fête de saint Jacques avec leurs guerriers, afin de faire avec lui une expédition contre le duc récalcitrant. L'empereur toutefois ajourna cette expédition au mois d'août.

On ne trouve point indiqué le lieu où l'armée dut se rassembler; mais on trouve bien cette remarque, qu'un petit nombre seulement de princes y vinrent avec leurs troupes. Cette absence perfide mit sans aucun doute l'empereur dans un grand embarras. Une campagne en Saxe devint dangereuse; peut-être même eût-elle été impossible. D'autre part, il pouvait être non moins dangereux, aux yeux de l'empereur, de congédier sans rien faire les princes qui s'étaient joints à lui. Son âme ne supporta point un aveu aussi public d'abandon et de faiblesse. Et qui pouvait aussi en calculer d'avance les suites? C'est pour cela peut-être qu'il entra dans une autre voie, où il espérait sauver jusqu'à un certain point l'honneur. Comme, vers ce temps en effet, la vieille et rude guerre entre Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, et le roi de France, Louis VI, surnommé le Gros, s'était rallumée, l'empereur résolut de marcher au secours du premier, son beau-père, comme celui-ci le désirait et l'en avait sollicité depuis longtemps. On pouvait donc assurément s'attendre à ce qu'une attaque venue du Teutschland ne fût point entreprise sans succès. Mais, si l'expédition réussissait, on gagnait du butin et de la gloire : alors Heinrich, l'empereur, pouvait bien espérer aussi que d'autres et meilleures dispositions s'éveilleraient chez les princes teutschs, et qu'oubliant les discordes intestines, ils accourraient à lui et se rangeraient sous ses drapeaux victorieux. L'entreprise n'était donc pas aussi imprudente qu'elle pouvait le paraître à beaucoup de gens. Mais lui, l'empereur, lorsqu'il eut décidé à cette expédition les princes qui étaient autour de lui, il se dirigea sur Reims; et c'est vraisemblablement cette circonstance qui a donné naissance à l'opinion qu'il avait aussi entrepris cette campagne pour tirer vengeance du roi de France et de la ville de Reims, parce que le roi avait permis au pape Calixte II de prononcer dans son royaume l'excommunication contre lui, et parce que la sentence avait été fulminée dans le concile de Reims (7). Mais il se vit trompé dans son attente et dans toutes ses espérances; l'entreprise échoua complétement, et Heinrich fut contraint d'y renoncer, sinon avec honte, du moins sans gloire.

Aussitôt, en effet, que l'empereur eut parlé d'une guerre contre la France, ce projet fut vendu par des courtisans perfides au roi Louis. A cette nouvelle, le bon roi fut saisi de la plus grande frayeur; et cette frayeur lui était inspirée, non par la puissance de l'empereur, mais par le nom teutsch. Dans son effroi, il souleva toute la France contre un tel danger, et toute la France partagea l'inquiétude du roi. Ce fut avec une bonne volonté et un empressement rares et inouïs que les barons du pays accoururent avec leurs hommes d'armes, de près et de loin, à la défense du royaume. Mais le pieux roi s'adressa à saint Denis, le constant protecteur de sa personne et du royaume; il implora son assistance par toute sorte de pratiques religieuses, reçut l'étendard de son sanctuaire, l'oriflamme, et se rendit, avec ce signe d'un grand danger et de pieuse résolution, à la frontière, afin que tous les barons se rassemblassent autour de ce signe. Et ils se rassemblèrent en nombre tel, que les écrivains

français ont de la peine à trouver des mots pour exprimer leur étonnement et leur joie, et que, dans leur zèle, pour être à la hauteur de la chose, ils n'hésitent point à comparer cette masse d'hommes à une nuée de sauterelles.

Le mouvement qui agitait la France ne resta point inconnu à l'empereur Heinrich V. En approchant de la frontière, il reçut par ses espions des rapports qui chaque jour devinrent plus défavorables; et comme il y avait dans son armée beaucoup de choses auxquelles toute cette entreprise ne convenait nullement, il ne manqua pas non plus d'exagérations de toute nature, ni d'hommes qui se mirent à réfléchir et à calculer, pour répandre l'incertitude et la crainte. Dans ces circonstances, l'empereur reconnut bientôt qu'il ne devait s'attendre à aucun succès, et bientôt aussi qu'il serait dangereux de continuer l'expédition. Et en ce moment arriva une autre nouvelle qui dut être décisive. Jusqu'alors, en effet, la vieille et opiniâtre Saxe, hostile à l'empire, avait été le siége de la rébellion; mais maintenant il s'était passé à Worms des choses qui firent craindre à l'empereur que la révolte ne s'étendît sur le Rhin; et là elle semblait devoir être beaucoup plus pernicieuse que dans cet autre pays éloigné et presque étranger. Il ne faut donc pas s'étonner que l'empereur ait pris la résolution de renoncer aussitôt à la guerre contre la France; mais il faut s'étonner qu'il n'ait pas hésité à battre en retraite à la vue de l'armée française, sans avoir pris auparavant des arrangements amiables avec le roi de France. On ne sait si Heinrich agit ainsi par indifférence, ou par mépris pour les Français, ou peut-être parce qu'il désirait que les Français fissent une attaque sur le Teutschland, et parce qu'il nourrissait en même temps l'espoir qu'une telle attaque ramènerait les princes teutschs à l'unité de volonté et de force, et les rassemblerait sous son commandement. Mais il est certain que les Français ne suivirent pas l'empereur. Sans doute il ne manqua pas, dans le camp français, de propositions audacieuses, de grands mots et de merveilleuses vanteries; mais on craignit, à ce qu'il semble, de réveiller le lion endormi. Car les plus téméraires eux-mêmes virent bientôt que la retraite de l'empereur, ou plutôt sa fuite à la seule vue des armes françaises, était une victoire bien plus belle qu'une victoire remportée sur le champ de bataille; et, dans cette conscience, l'armée française se sépara, et chacun retourna content de soi-même dans ses foyers, remerciant Dieu d'une telle issue.

Quant à l'empereur, il se dirigea sur Worms. Cette ville, malgré le traité entre l'empereur et le pape, n'était pas encore rentrée sous la possession de l'évêque Bucco ou Burchard, mais vraisemblablement elle avait conservé une garnison impériale. Il est difficile de dire quels motifs poussèrent Heinrich à tant de dureté envers ce prêtre. Bucco s'était, il est vrai, montré précédemment fort hostile à son égard, et par conséquent il est possible qu'il ait toujours continué à nourrir contre lui un grand ressentiment. Cependant on ne peut décider s'il fut déterminé par ce seul ressentiment à exclure l'évêque de la ville, ou s'il craignait qu'une fois en possession de la ville, l'évêque ne séduisît les habitants, ne fortifiât la place, et ne poursuivît ensuite, du sein de ces fortifications, des projets séditieux, à l'exemple de l'archevêque Adelbert. Or, pendant la campagne de l'empereur en France, l'évêque Bucco réussit à se rendre maître de la ville de Worms, sans aucun doute par les vassaux de l'évêché, et, ce qui dut être particulièrement pénible pour l'empereur, avec l'aide du Hohenstaufen, du duc Friedrich de Souabe; et à peine en fut-il maître, qu'il commença effectivement les fortifications. Que les habitants de la ville, les bourgeois de Worms, aient désiré le retour de l'évêque, et qu'ils le lui aient facilité, c'est ce qu'on ne peut guère supposer, d'après les faits accomplis jusqu'alors dans la vie des villes, et d'après ce que Heinrich lui-même avait fait pour cette cité, bien que quelques individus aient pu être gagnés et agir comme fauteurs; mais maintenant que l'évêque était devenu maître de la ville avec ses vassaux et avec des vassaux étrangers, ils se virent sans aucun doute contraints de s'acquitter des services qu'on leur imposa. Mais cet état de choses ne dura pas longtemps. L'empereur parut devant la ville, et ses forces étaient encore suffisantes, sinon contre la France, du moins contre Worms. On en vint à la lutte; le sang coula des deux côtés; mais, comme il ne vint nul secours, une plus longue résistance eût été aussi impossible qu'inutile. L'évêque Burchard quitta

la ville; les défenseurs de celle-ci se soumirent, et Worms dut payer une amende de cinq mille talents d'argent.

Ce fut là le dernier acte de l'empereur Heinrich V; il avait commencé par la destruction de Rufach, il finit par le châtiment de Worms. Il est possible que son âme méditât encore des projets pour accroître sa puissance, projets excités, dit-on, par son beau-père, le roi d'Angleterre; ce qui est plus certain, c'est qu'il s'occupa des moyens de rétablir et de maintenir la paix dans l'empire : car il souffrait d'un ulcère cancéreux, et ce mal le rendait sans aucun doute plus sensible encore à l'impression que les malheurs des derniers temps avaient dû faire sur lui. Mais l'hiver, durant lequel il vécut encore, ne fut pas propre à ramener quelque sérénité dans son cœur. Avec un froid rigoureux il régna une telle disette, qu'il y eut une véritable famine, à la suite de laquelle se propagèrent de terribles contagions. La mort moissonna cruellement les hommes, d'abord dans les basses classes de la société, et, montant de degré en degré, elle n'épargna ni rang, ni âge, ni sexe. Un tiers de la population périt, dit-on, dans l'année 1125; en divers lieux, dit-on encore, les vivants manquèrent pour enterrer les morts. La vue d'une telle désolation agit sans aucun doute fortement sur l'empereur dans sa propre maladie. Peut-être ne fut-ce point sans motif qu'il choisit la ville de Liége pour y passer les fêtes de Pâques; cette ville d'où, bien qu'inutilement, il avait, dix-neuf ans auparavant, cherché à chasser son père, pour célébrer sur celui-ci, dans ces mêmes fêtes, un déplorable triomphe. Peut-être était-ce pour son cœur un besoin de visiter, précisément à Pâques, les lieux où son père, entouré d'amour et de respect, avait attendu sa dernière heure. Peut-être crut-il possible de terminer aussi ses jours à Liége. Mais il ne trouva pas sa fin à Liége; à la Pentecôte, il était à Utrecht. Là, le sentiment que sa mort approchait devint si fort, qu'il ne songea plus qu'à s'y préparer. Il chercha donc encore à réparer quelques injustices contre l'Église, et à se réconcilier de toute manière avec Dieu et avec les hommes. Il fit aussi venir près de lui sa femme Mathilde, son neveu le duc Friedrich, et d'autres princes de l'empire. Il transmit sa fortune au duc Friedrich, et lui recommanda son épouse. Il ordonna que la couronne et les autres joyaux de l'empire, insignes de la dignité royale, fussent gardés dans le château fort de Hammerstein jusqu'à ce que les princes de l'empire eussent élu un nouveau roi. Après ces dispositions, il reçut la sainte Eucharistie, et mourut le 23 mai, haï de beaucoup, plaint d'un petit nombre, pleuré peut-être par quelques-uns, mais certainement regretté de personne. Son corps fut porté à Spire, et enseveli avec une froide pompe à côté de son père, de son aïeul et de son bisaïeul.

Avec lui, avec l'empereur Heinrich V, s'éteignit la maison des empereurs franconiens. Dans le cours de tout un siècle, cette illustre maison n'avait donné au trône des Teutschs que quatre hommes, mais quatre hommes de génie et d'énergie, en une série sans interruption, tels que n'en a produit aucune autre maison royale, ni dans les temps précédents, ni dans les temps postérieurs. Elle a produit le plus grand roi que le Teutschland ait eu, et le plus malheureux. Elle s'était élevée promptement et est arrivée à une splendeur inouïe, sans une longue suite d'ancêtres puissants, qui eussent acquis dans l'agitation de la vie, par leurs hauts faits et leur habileté, des richesses, de la considération ou de la puissance, et jeté par là les solides fondements d'un grand édifice. Favorisée par personne, elle avait dû tout à elle-même. Entourée d'un monde ennemi, elle n'avait eu à lui opposer que le titre de roi, la couronne impériale et la vigueur de son propre génie; et le monde n'avait pu quelque chose contre elle que parce qu'il n'avait pas rougi d'abuser de l'enfance, et d'égarer la jeunesse en l'entourant d'astuce et de vices. Les empereurs franconiens ont commis des fautes et servi le mal; mais tout ce qu'ils ont fait de grand leur a appartenu à eux-mêmes; toutes les fautes qu'ils ont commises, tout ce qu'ils ont fait de mal résultait des relations. Kunrad et Heinrich III ont été les héros de leur siècle; Heinrich IV et Heinrich V ont été les victimes de leur. Et tous, lorsqu'ils étaient dégagés des filets de l'astuce, ont tendu vers un même but : ils ont eu constamment en vue l'honneur de l'empire, la stabilité du trône et la splendeur de la couronne du peuple teutsch, et pour ces grands biens ils ont combattu et souffert, pour ces grands biens ils ont commis leurs erreurs et leurs fautes.

Mais par eux rien ne fut perdu ; le Teutsch-

land ne le cédait encore à aucun autre empire dans le monde chrétien. Le Teutschland pouvait encore devenir un empire grand et fort, et toutes les nations teutsches former un peuple un et grand. Dans l'histoire des empereurs franconiens se trouvait écrit en traits de feu dans quelle voie les rois à venir devaient entrer, si ce grand but devait être atteint. Il leur fallait d'abord ne point perdre de vue l'honneur de l'empire et la dignité de la couronne, ne point chercher pour leur maison une autre grandeur, ne point faire d'usurpations pour assurer à leur maison une autre puissance que celle qui était dans l'empire même. En second lieu, il leur fallait travailler à éviter tout contrat hostile avec les papes, et à consolider la relation que par le traité de Worms on avait gagnée entre l'Empire et l'Église. Il leur fallait, en troisième lieu, renoncer aux malheureuses expéditions d'Italie, et consacrer toute leur énergie au peuple teutsch. Il leur fallait enfin relever les classes inférieures, et chercher avant tout à favoriser de toute manière la vie des villes, pour combattre par elle les usurpations de la noblesse et détruire le système féodal. Mais si les rois à venir des Teutschs s'écartaient de ces principes par leur volonté ou par la contrainte, par caprice ou par nécessité, peu importe; s'ils agissaient même contrairement à ces principes; si par conséquent ils visaient à établir la grandeur particulière de leur maison à côté de la puissance de l'empire ou même aux dépens de celle-ci; s'ils attiraient de nouveau sur eux l'excommunication papale; s'ils troublaient l'Église et s'en faisaient une ennemie; s'ils continuaient et renouvelaient les malheureuses expéditions d'Italie; si enfin ils méprisaient le libre esprit qui s'était manifesté avec tant d'énergie dans les habitants des villes, et s'ils favorisaient au contraire la noblesse et consolidaient la féodalité, il ne pouvait en être autrement, les rois des Teutschs pouvaient, comme hommes et comme héros, acquérir de l'honneur et de la gloire; mais le sort de l'empire était décidé; la dégradation du trône était tout aussi certaine que la dissolution du peuple teutsch en petites peuplades particulières.

# NOTES DU LIVRE XX.

### CHAPITRE Ier.

(1) Cela se fit, selon les *Annales de Hildesheim*, *statim post Epiphaniam*.

(2) C'est ce que dit expressément le *Chronic. Ursperg : Cum non parva militum turba, nonnullisque primatibus, non tamen principibus.*

(3) *Chronic. Ursperg. : ... cessere loco regiæ phalanges imperatoriæ majestati se reverentiam exhibere clamantes.*

(4) Heinrich lui-même dit de cet homme qu'il était *quidam principum Wicbertus.*

(5) Ces assertions sont tirées de la remarquable *epistola Leodiensium adversus Paschalem papam*, dans le *Cod. Udalr.*, 2, 34, chez *Eccard* (II, col. 238). Cette lettre a été écrite, en tout cas, dans la première moitié de l'année 1106, à l'époque où Liége prenait une part si vive à la cause de Heinrich.

(6) Tout cela est tiré de la *Vita Henrici IV* (page 390).

(7) C'est ainsi que le *Chronicon Ursperg.* écrit le nom de lieu; OTTO DE FRISINGEN écrit *Guegasar*.

(8) Le *Chronic. Ursperg.* fait monter l'armée à ce nombre considérable.

### CHAPITRE II.

(1) *Annal. Hildesh.* (ann. 1106) : *quem tunc vinctum tenebat* (Heinrich IV).

(2) Comparez la *Chronique d'Ursperg.* et les *Annales de Hildesheim*.

(3) Outre les écrivains cités, voyez aussi le *Præmium de la Vitæ Henr. IV.*

(4) *Chronic. Ursperg.* (an. 1106) : *Concilium generale in provincia Longobardia super ripam Padi fluminis, loco qui Vuarstallis nuncupatur.*

(5) DONNIZO (pag. 679). Le pape tint le concile *juxta Padum. Natus defuncti regis* envoya *suum missum* au pape.

*..... quærens ut jus sibi regni*
*Concedat, sedi sanctæ cupit ipse fidelis*
*Esse velut matri, subjici sibi vult quasi patri.*

(*) *Regis legatis pater almus verba bearit.*

*His aderat dictis cum multis alta Mathildis,*
*Quæ laudans regis pia missis verba petentis...*

(7) *Chronic. Ursp.* (loco citato). — MANSI (XX, col. 1209-1210).

(8) *Annal. Hildesh.* (an. 1107).

(9) Ce fut vraisemblablement à cette occasion que Lothar fut investi du duché. Les écrivains toutefois (*Ursperg.*, *Annales Hildesh.*, *Annal. Sax.*), après avoir indiqué la mort de Magnus en 1106, ajoutent aussitôt que Lothar lui succéda dans le duché.

(10) Il s'y trouvait du moins à la Pentecôte, selon les *Annales de Hildesheim.*

(11) Il était aussi, selon SUGER, *gallicana cothurno exercitatus.*

(12) *Salutem et servitium salvo jure regni.*

(13) *Chronic. Ursperg.* (an. 1107) : *Rursum necdum humilitatem quam quæsivit germanicis in cordibus invenire se, satis conquestus est.*

(14) *Annal. Hildesh.* (an. 1107).

### CHAPITRE III.

(1) Ceci est indiqué dans la *Chronique Ursperg.*, à l'an 1107, sans détermination plus précise du temps.

(2) *Annal. Hildesh.*, an. 1109.

(3) *Chronic. Ursperg.*, an. 1110 : *quæ caput mundi est.*

(4) ORDERIC. VITAL. (*Hist. eccles.*, an. 1109). MASCOVII *Comment.*

(5) OTTO FRISING. *Chronic.* (VII, cap. 14). Otton élève l'armée à *XXX millia equitum electorum.* Les autres s'expriment vaguement : *Manus fortis, manus valida, immensus exercitus.*

(6) DONNIZO (page 680) :

*Nobilis urbs sola Mediolanum populosa*
*Non servivit ei, nummum neque contulit æris.*

(7) MURATORI (*Annali d'Italia*, VI, p. 362).

(8) Parmi les otages que l'empereur dut fournir, on nomme l'évêque Bruno de Spire; et c'est le seul ecclésiastique qui figure dans tous ces événements.

(9) *Chronic. Casin.* (IV, cap. 37) : *Altero die obviam ei pontifex misit in montem Gaudii, qui et Marii dicitur, Bajulos, Cereostatarios, Stauroferos, Aquiliferos, Leaniferos, Lupiferos, Draconarios, Candidatos, Defensores, Stratores, et maximam populi multitudinem cum floribus et palmis.* Hors de la porte chantaient les juifs, sous la porte les Grecs. On trouve de savantes remarques dans Muratori; mais ce n'en est pas moins une bien singulière procession.

(10) *Chronic. Casin.* (IV, cap. 38) : *... Vix ad sacramenta divina conficienda panem, vinum, aquam invenire potuerunt.*

(11) DONNIZO (page 681) : *Atque cruces sanctas rapiebat gens alemanna.*

(12) OTTO FRISING. Ou bien le roi ne fit-il une brèche que parce qu'il ne put trouver d'autre issue? Le *Chronic. Casin.* représente sa retraite comme une fuite : *ut non solum sarcinas, sed multos etiam sacias in ospiciis reliquerit.*

## CHAPITRE IV.

(1) *Chronic. Cacin.* (IV, cap. 11)... *Re enim vera vehementer conturbati fuerant de adventu imperatoris, ne videlicet pellerentur de principatibus, Apulia seu Calabria.*

(2) *Chronic. Car.... Hoc per cives romanos sollicitus satagebat* (le roi).

(3) Ibid... : *juxta potem Mammum.* MURATORI fait cette remarque : *Ab Antonino Pio extructum; a Mammea Alexandri imperatoris matre instauratum, cujus nomen retinuit, Mammeus, seu Mammolus.*

(4) Voyez, pour le jour, MURATORI (*Annali d'Italia*, VI, p. 368).

(5) DONNIZO (page 682) :

*Cui Liguris regni reginam dedit, in vice regis.*

MURATORI (*Annali d'Italia*, VI, p. 369) traduit ainsi ces mots : « La dichierò sua vicegerente, osie viceregina in Lombardia. »

(6) *Annal. Hildesh.* (a. 1100). *Slavi regionem Albianorum irrumpunt, multisque occisis et captis redeunt.*

(7) Cela semble du moins résulter des plaintes formulées plus tard par les princes qui se détachèrent du roi.

(8) Les actes, avec citation des écrivains, dans MANSI (XXI, col. 49-68).

(9) *Anonymi histor. pontif. et comitum Engolism.* —LABBE *t. Biblioth.* Ms. (II, p. 259).

(10) MANSI (XXXI, col. 73-76).

## CHAPITRE V.

(1) Dans le dernier quart de l'année 1112, sans aucun doute, mais on ne peut préciser le jour. Du reste le *Chronic. Ursperg.* dit : l'archevêque, *re cognita, custodiæ traditur.* Il serait donc bien possible que Heinrich n'ait pas agi avec autant d'arbitraire et de violence qu'on l'en a accusé. Mais ce que dit OTTON DE FREYSINGEN (*in Chron.* VII, cap. 14) : *Diversis tormentis et incredibili famis inedia afflixit eum* (l'archevêque), n'a été dit probablement que d'après les plaintes d'Adelbert et les exagérations de la renommée.

(2) *Chronic. Ursperg.* (an. 1113) : *Inter ipsa festa.*

(3) *Cod. Udalr. Num.* 272. Il donne des conseils à l'empereur *tanquam pater filio.* La lettre est datée de Bénévent, VII *Kalend. febr.*

(4) OTTO FRISING. (*de gestis Frider.* I, lib. I, cap.

(5) *Chronic. Ursperg.* (an. 1114) : *Ipse vero* (l'évêque Otto) *transitoriis pro concordia ecclesiastica non parcens, beneficiis indefessis animositatem regis gloriose devicit.*

(6) *Chronic. Ursperg.* (loc. cit.).... : *ubi etiam vix aliquos, aut certe nullum de magnatibus abesse noluit.*

(7) *Annal. S.* : ... *quæ rex multas principum contra imperatorem excavit.*

(8) De même que l'ancien duc de la basse Lotheringie, Heinrich de Limbourg, et comme le duc actuel, Godefrid de Louvain.

(9) Et probablement il était resté, parce qu'il semblait pouvoir servir ses amis à la cour impériale mieux que partout ailleurs.

(10) Sans aucun doute dans le voisinage de Walbek, sur la Wipper.

(11) A savoir, sur le duché de Saxe.

(12) *Annal. S.* (an. 1113)... *Liutici, consilio Rodolfi marchionis... multas strages patriæ intulerunt.*

## CHAPITRE VI.

(1) *Chronic. Ursperg.* (an 1115) : *Episcopus halberstatensis R... imperatoris de parte cæcis etiam sepulturæ interdixit communionem.*

(2) VIII. *Idus decemb.*

(3) MANSI (XXI, col. 122).

(4) *Codex Udalrici* (Num. 277) : *Si zelus domus Dei, imo et veraciter amor ecclesiæ, qui domus Dei est, vos medullitus comedit, rel.*

(5) *Annal. S.* (an. 1115).

(6) *Codex Udalrici* (num. 258 et 259).

(7) *Abbas farfensis* (lettre citée dans le *Codex Udalr.*, 259) le provoque à cette conduite. *Præterea excellentiæ vestræ suggerimus, ut adventum vestrum quantocius efficere studeatis, ne forte adversantium fraus contra vestram coronam diu inveterata roboretur. Si quid in illis partibus, ubi moramini, secus vel in Longobardia ab aliquibus agitur, quam congruum videtur, pro tempore curatote, ne vestro adventui fiat impedimentum.... Ad ultimum iterum hortamur, ut nullo modo venire tardetis.* Voilà ce qui se passait dès l'an 1112.

(8) *Ursperg.... Generalem curiam instituit.*

(9) C'est assurément le sens de ce que dit le *Chronic. Ursperg.* (an. 1116) : *Missus ab eo illuc præsul Wirzburgensis, audientiam vel communionem, non nisi reconciliatus habere meruit.*

## CHAPITRE VII.

(1) *Chronic. Ursp.* (an. 1116). *Imperator in Italiam se una cum regina, totaque domo sua contulit.* Le mot *domus* doit, ce me semble, se prendre ici dans son ancien sens. Ce sont les troupes domestiques de l'empereur, le corps de compagnons libres, qui le sert dans l'espoir d'obtenir des fiefs et des dignités.

(2) IV *Idus martii* il était à Venise. Voyez les citations données par MURATORI (*Annali d'Italia*, VI, p. 382.)

(3) ... *In quibus* (privilegiis), *ducalem provinciam regnum appellat.*

(4) La *Chronique d'Ursperg* dit même : *Congregatis ex diversis regnis et provinciis episcopis, abbatibus, catholicis ducibus et comitibus, legatis universarum provinciarum quam plurimis.*

(5) Cono ou Cuno (Kunrad) sembla avoir ajouté *Saxonia* par erreur de zèle. Mais en France aussi il avait réitéré trois fois la malédiction; il pouvait donc bien tomber dans une erreur de cette nature. Peut-être aussi croyait-il que Cologne était en Saxe, et peut-être Reims en Lotharingie.

(6) Cela est du moins vraisemblable; car le pape est de retour à Rome, et le *puer adolescens* est prélat.

(7) *Chronic. Cas.* (IV, cap. 60).

(8) *Damnavit Theodericum, eo quod in regno nostro legatum et ejus domini apostolici mentitus fuerit.*

(9) Cela se fit par le cardinal-évêque Pierre de Porto, *qui primatum post papam per longum jam diutius*

*tempora detinuerat.* C'est ce qu'on lit dans la *Vita Gelasii II*, de Pandulphe de Pise (p. 380). Du reste tout le récit qui suit est, en substance, tiré de cette même vie.

(10) C'est la même famille qui bientôt est aussi appelée *Frangipani*. Je suis l'orthographe de Pandulphe de Pise.

(11) *Epistola Gelasi papæ II ad Gallos* (Mansi, XXI, col. 166).

(12) Voyez *Vita Mauritii Burdini, scriptore Steph.* Balusio (*Miscellan.*, lib. III, p. 471). On y trouve toutes les citations pour ce qui suit.

## CHAPITRE VIII.

(1) *Chronic. Ursperg.* (an 1116): *Et quia rex abierat, unusquisque non quod rectum, sed quod sibi placitum videbatur, hoc faciebat.*

(2) Le jugement qu'Otto de Freisingen exprime sur lui (*de gestis Frider.*, I, cap. 12) ne doit pas être suspect, à cause de leur parenté, puisque les succès du duc le justifient.

(3) Le *Chronic. Ursperg.* ne donne absolument point de détails. Ce qui suit est en majeure partie tiré de l'*Annalista Saxo.* Je ne sais d'où a pu le prendre celui-ci, qui copie d'habitude.

(4) Probablement Bentheim.

(5) *Henricus cum capite de Misna.*

(6) Selon la *monachus Pegaviensis* (ad an. 1117), l'empereur leur donna la liberté *pro relaxatione Henrici.*

(7) Otto Frising.: *Dux Fridericus in cauda equi sui semper trahit castrum.*

(8) *Urbani.*

(9) Il y avait bien encore des vivres, mais les moines les avaient cachés. Lors donc que dans la garnison il fut question de se rendre, un Allemand, Ulrich de Horningen, s'écria qu'avant de rendre le fort (*castrum*), il fallait manger ces moines si gras. Cette exclamation fit ouvrir les magasins, la cave et le grenier. (Otto Frising., cap. 14.)

(10) Cela est du moins vraisemblable.

(11) Heinrich quitta la ville aussitôt après les fêtes de la Pentecôte. Cette année, la Pentecôte tomba au 2 juin; la fête de sainte Praxède est au 21 juillet.

(12) Il était à Marseille le 23 octobre. Voyez à ce sujet, et pour la suite de son voyage, la note (a) dans Bouquet (t. XII, p. 116, sur Suger, *Vita Ludovici Grossi*).

(13) Voyez le chapitre précédent.

(14) *Chronic. Ursperg.* (an 1119): .... *Mox invasionum, deprædationum atque incendiorum furor, qui jam sopiri posse sperabatur, hoc exempla .recentoris scilicet universalis excitabatur.* Mais les détails manquent.

## CHAPITRE IX.

(1) Le récit qui suit est tiré de Hesso Scholasticus, cité aussi par le *Chronic. Ursperg.*, et qui assure lui-même: *quod vidi et audivi, fideliter et quanto brevius potui, descripsi.* Nous avons comparé les récits d'autres écrivains, réunis par Mansi (XXI, col. 233 et suiv.). On trouve le *Commentariolum* de Hesso dans le même volume (col. 244).

(2) *Eia, sic fiat; non quæro amplius.*

(3) Sur la Meuse, *castrum in Remensis archiepiscopi dominio.*

(4) *Utrum in veritate homo ille ageret.*

(5) .... *Se nihil horum promisisse omnimodis negabat.*

(6) Le vendredi 24 octobre, les députés du pape arrivèrent dans le camp impérial. Heinrich obtint d'eux un délai jusqu'au samedi matin. Il demanda un délai (*inducias*) jusqu'au lundi.

(7) Dans le second canon. *Qui investitus fuerit,* honore *quo investitus est, absque ulla recuperationis spe, omnimodis careat.* Quel parti ne pouvait-on pas tirer, en cas de besoin, de cette expression si vague, *honor!*

## CHAPITRE X.

(1) La *Chronique d'Ursperg* dit, il est vrai, sous l'année 1121: *Sunt etiam qui talibus eum* (à savoir *pseudopapam Burdinum*) *asserant deprensum flagitiis, quæ nostris indignum duximus tradere scriptis.* Mais, dit Baluze (dans la *Vita Mauritii Burdini*, p. 510), et avec raison: *Si istius modi scriptorum testimoniis integra fides habenda esset, multum periclitaretur bona quorumdam pontificum fama.*

(2) Voici l'expression de la *Chronique d'Ursperg*: *suppressa imperatoris persona.* Il me semble que cela veut dire: sans s'inquiéter de l'empereur.

(3) *Chronic. Ursperg.* Il semble pourtant qu'ils ne firent rien contre l'empereur.

(4) Cette affaire resta indécise; c'est ce que prouve la confrontation des documents donnés par Ussermann (*Episcopatus Wirceburgensis, num.* XXV, etc.).

(5) Pour éviter les citations, je renvoie à Mansi (XXI, col. 273-296), où se trouve rassemblé tout ou presque tout ce qui se rapporte à cette affaire.

(6) *Electus.*

(7) *Consecratus.*

## CHAPITRE XI.

(1) *In festo S. Martini* (*Chronic. Ursperg.*).

(2) Ces faits eurent lieu à Utrecht (selon la *Chronique d'Ursperg* et l'*Annaliste Saxon*), *in ipsis festis diebus;* les événements suivants en Saxe s'accomplirent (selon l'*Annaliste Saxon*) le second jour de Noël, *proxima feria post natalem Domini.* C'est sur cet aunaliste que nous avons fondé le récit qui suit.

(3) La *Chronique d'Ursperg* toutefois le fait mourir en 1103.

(4) Un serviteur du comte Kunrad de Wettin fit courir ce bruit: *quod ipse, plumario ventri alligato, prægnantem se esse hoc artificio mentiretur.*

(5) .... *Universis mariti sui ministerialibus convocatis, in medio ipsorum, in loco eminenti, astans, devoluto ex humeris usque ad nates pallio, nudam se ostendit, dicens,* rel.

(6) Quoique Kunrad de Wettin semble avoir porté le titre de markgraf de Meissen (voyez le diplôme de l'an 1119, dont fait mention le *Directorium diplomat.*, I, p. 252).

(7) Sugerius, *de Vita Ludovici Grossi* (dans Bouquet, XII, p. 49): *Imperator Henricus, collecto longo animi rancore contra dominum regem Ludovicum, eo quod in regno ejus, Remis, in concilio domini Calixti anathemate innodatus fuerat, exercitum,* rel.

# LIVRE XXI.

LE TEUTSCHLAND SOUS LOTHAR LE SAXON ET SOUS LE PREMIER HOHENSTAUFEN.—RUINE DES ESPÉRANCES LAISSÉES PAR LES EMPEREURS FRANCONIENS POUR L'UNITÉ ET LA PUISSANCE DE L'EMPIRE. — ORIGINE DE LA QUERELLE ENTRE LES WELFS ET LES WAIBLINGER.

## CHAPITRE Ier.

LE DUC FRIEDRICH ET L'ARCHEVÊQUE ADELBERT. — ÉLECTION DE LOTHAR COMME ROI DES TEUTSCHS.

L'an 1125.

Les principes de l'observation desquels semblaient dépendre, dans les relations qui suivirent la mort de Heinrich V, l'honneur de la couronne, la puissance de l'empire, l'unité et la grandeur du peuple teutsch, étaient tout aussi faciles à découvrir qu'à formuler. L'observation de ces principes était assurément difficile, mais elle n'était pas impossible. Il était seulement nécessaire que le trône échût à un homme d'une volonté pure et d'une énergie décidée. Et, selon les prévisions humaines, un tel homme ne manquait nullement dans le Teutschland; et il était si haut placé qu'on ne pouvait non plus ne pas le voir : c'était le duc Friedrich de Souabe, le Hohenstaufen, le neveu de l'empereur Heinrich V, surnommé le Borgne (1).

Le duc Friedrich était âgé de trente-cinq ans. Il était orné des plus belles vertus de l'homme et du prince; sa vie était sans reproche. Personne ne pouvait jeter une tache sur lui, personne ne pouvait le charger d'un grief pour lequel on eût à demander compensation ou à tirer vengeance. Dans sa jeunesse, il avait tenu avec une inviolable fidélité pour l'empereur; et il avait combattu avec zèle pour sa cause, non point parce qu'à ses yeux cette cause était juste, mais parce qu'elle était la cause de son oncle, auquel il devait la garde de sa jeunesse. Dans l'âge d'homme, il avait suivi son propre jugement, et il s'était même éloigné de son oncle dès que celui-ci avait semblé franchir les limites de l'équité; car, si dans les années précédentes il avait voulu que ce qui était dû à l'empereur restât à l'empereur, il avait aussi, dans les dernières années, réclamé le respect pour les droits reconnus de l'Église. La modération et la ré-

flexion avaient toujours été ses compagnes. Il avait acquis un brillant renom dans la guerre, et il ne le cédait à aucun prince de l'empire en bravoure et en talent. De plus, il était un riche seigneur; et sous ce rapport il ne le cédait guère à nul autre, parce qu'aux biens et aux domaines que lui avait laissés son père et qu'il avait acquis grâce à la faveur de l'empereur, son oncle, il venait d'ajouter tout l'héritage de cet oncle. Enfin aucun autre prince ne semblait non plus l'égaler en puissance : les Souabes lui étaient attachés avec respect, dévoûment et confiance; son frère Kunrad se trouvait, il est vrai, en Terre-Sainte; mais son retour pouvait bientôt avoir lieu, et dans ce frère il avait un fidèle et excellent coopérateur; le duc Heinrich le Noir de Bavière était son beau-père; sa mère était mariée en secondes noces au markgraf Léopold d'Autriche; il était en amicales relations avec la noble maison de Zæhringen; la Bourgogne ne lui était pas hostile, et la Lotharingie n'avait nul motif de le voir en ennemi.

Un tel homme, dans une telle position et avec de telles alliances, pouvait sans doute, selon le jugement des hommes, devenir le roi dont le Teutschland avait besoin; et dans le fait Friedrich semble avoir eu la croyance que la couronne lui était due, qu'elle ne lui échapperait point et ne pouvait lui être soustraite. Mais il était dans une grave erreur. Ces mêmes qualités, ces mêmes vertus qui le rendaient le plus digne du trône, faisaient désirer à beaucoup de princes de l'en éloigner. Sans doute on était généralement convaincu que le Teutschland devait avoir un roi; mais on voulait, maintenant comme jadis, non pas un roi fort, mais un roi faible; on voulait trouver dans le roi, non une puissance protectrice pour maintenir le droit et la justice et pour soigner l'ordre social, mais une autorité dépendante que l'on pût contraindre à distribuer des fiefs, à signer des concessions, à consacrer des iniquités et à confirmer le brigandage. Ainsi pensaient beaucoup. Chez d'autres, toutes les vertus du duc Friedrich étaient balancées par ce seul vice qu'il était petit-fils de Heinrich IV, neveu de Heinrich V, et en même temps l'héritier de la maison impériale, à la succession de laquelle ils eussent volontiers pris part. Ils reportaient sur lui la haine qu'ils sentaient en eux contre ces empereurs, même après leur mort, et ils feignaient de croire qu'il était à craindre qu'on ne lui continuât à vivre l'esprit qu'ils avaient combattu dans les deux Heinrich avec autant de persévérance que d'insuccès. Plus d'un aussi pouvait considérer les Hohenstaufen comme des parvenus qui s'étaient devenus grands que par un caprice de Heinrich IV : car il n'y avait pas bien longtemps que Friedrich de Büren avait fait connaître son nom en établissant sa résidence sur le Staufenberg; et comment l'envie ne se serait-elle pas éveillée, en voyant, dès la seconde génération, ce château dominer avec menace et arrogance le pays d'alentour, en voyant que pour le petit-fils le trône impérial lui-même ne semblait pas un siége trop élevé? Les évêques enfin, et les prêtres en particulier, qui tenaient pour les principes apostoliques, et qui pour cela même n'avaient vu qu'avec mécontentement et colère l'arrangement entre l'Église et l'Empire, pensaient peut-être que, maintenant que l'on était délivré de cette maison impériale, récalcitrante et hérétique, on devait prendre, pour le présent et pour l'avenir, des précautions afin d'échapper à de semblables querelles, afin de conserver à l'Église ce qu'elle possédait, et de lui rendre ce qu'elle avait abandonné ou négligé (2). Ils pouvaient donc assurément, ces évêques et ces prêtres, considérer comme nécessaire l'éloignement du duc Friedrich du trône.

Mais l'âme de tous les adversaires du duc était le vieil et irréconciliable ennemi de Heinrich V, l'archevêque Adelbert de Mayence, dont la haine était devenue d'autant plus tenace et plus brûlante, qu'il avait moins pu la satisfaire dans sa vengeance sans repos. Et Adelbert n'était pas seulement résolu à exclure du trône le Hohenstaufen, auquel il reprochait d'abord sa parenté avec Heinrich V, et auquel, de plus, il tenait compte de ce qu'il avait combattu victorieusement contre lui-même; mais encore, et très-vraisemblablement, il était déjà, peut-être même dès avant la mort de l'empereur, d'accord avec l'homme qu'il s'efforçait, par tous les artifices qui étaient à sa disposition, d'élever sur le trône. Cet homme était le duc Lothar de Saxe : le seul prince en effet dont Adelbert pût espérer qu'il serait en état de se maintenir sur le trône en face du puissant duc Friedrich; un prince en même temps qui semblait tout à fait propre au

but qu'Adelbert poursuivait. Il ne faut pas, il est vrai, faire peu de cas de Lothar : lui aussi était un prince doué de bien des qualités estimables (5) ; il s'était fait un nom parmi le peuple des Teutschs, et il s'était particulièrement acquis la réputation la plus prisée à cette époque, la réputation d'habileté militaire. Mais il était le bienvenu auprès de l'archevèque Adelbert pour d'autres motifs. Ce qui le recommandait déjà, c'est qu'il avait été constamment l'ennemi de Heinrich V, et qu'il avait tenu jusqu'au bout de cette inimitié. Adelbert et lui avaient tenu ensemble à plusieurs reprises, et Adelbert connaissait tous les côtés par où le duc était saisissable. Les deux princes aussi se devaient une reconnaissance mutuelle : Adelbert avait trouvé un asile auprès de Lothar, lorsqu'il avait été contraint de prendre la fuite devant l'empereur ; Lothar avait reçu des secours d'Adelbert, lorsque devant Heimenbourg il se vit menacé par une grande ligue des princes saxons ; peut-être aussi avait-ce été grâce à sa prudence que les choses sur la Mulde avaient pris cette tournure qui rendit possible que Kunrad de Wettin restât markgraf de Meissen, comme Lothar l'avait demandé. De plus, Lothar n'avait pas cette puissance dont le Hohenstaufen s'enorgueillissait. Déjà la position plus lointaine de ses possessions, ainsi que les relations de la Saxe à l'égard des peuples slaves, présentait divers obstacles, et les événements de Heimenbourg avaient bien prouvé que Lothar ne pouvait nullement se reposer sur les comtes de Saxe. D'ailleurs les alliances de ce duc étaient moins sûres. La Hollande était, il est vrai, gouvernée par sa sœur Gertrude ; mais cette comtesse précisément était une femme dont le gouvernement devait cesser à la majorité de son fils ; et bien que l'on pût attendre de Kunrad de Wettin qu'il tînt fidèlement à Lothar ; bien que l'on pût espérer d'autant plus de lui, que Wicbert de Groitsch, nommé markgraf de Meissen par Heinrich V, était mort dans l'intervalle, la position de Kunrad n'était pourtant pas nette, et le droit lui manquait. Il était donc à supposer que les relations de Lothar deviendraient nécessairement assez difficiles, et que, pour se maintenir contre le Hohenstaufen, il aurait besoin de l'assistance du clergé, et que, par conséquent, il montrerait de la condescendance pour l'Église. Enfin les relations personnelles de Lothar offraient de belles perspectives : il était déjà avancé en âge, et l'affaissement de ses forces, s'il n'était pas sensible, n'était pas non plus éloigné ; le terme même de ses jours n'était pas très-reculé ; de plus, il n'avait point de fils, mais une fille unique, nommée Gertrude. Il pouvait donc attacher beaucoup d'importance au titre de roi ; mais, à ce qu'il semblait, il ne pouvait tenir beaucoup à l'accroissement de la puissance royale, puisqu'il n'avait pas de maison à rendre grande ou brillante. En tout cas on devait prévoir l'élection d'un nouveau roi pour une époque rapprochée, et ce que l'on n'obtiendrait pas maintenant, on pourrait l'obtenir dans la suite.

Toutes ces choses font sans aucun doute comprendre pourquoi l'archevêque Adelbert, et avec lui le pape et tous les partisans du siége papal, s'efforcèrent d'élever le duc Lothar sur le trône de l'empire teutsch. Mais on ne peut suivre sans étonnement les astucieuses menées par lesquelles Adelbert sut arriver à l'accomplissement de ses vœux.

Jusqu'à présent, en effet, dans le Teutschland comme partout, selon la nature des choses humaines, il s'était montré une grande disposition à laisser la couronne devenir héréditaire : rarement il a été difficile à un roi père de faire reconnaître son fils pour son successeur au trône. Après le cours de six ou sept générations, cette reconnaissance du fils du vivant du père eût certainement été tout aussi peu nécessaire dans le Teutschland qu'en France ; le fils, au contraire, se serait placé, en vertu de son bon droit, sur le trône de son père mort. Mais le sort qui planait sur le Teutschland ne donnait pas une si longue durée à une maison royale ; aussi l'idée que le roi devait être élu resta d'autant plus vivante, que l'on s'était regardé comme plus en droit de faire des anti-rois au temps de Heinrich IV. Mais, dans le Teutschland, on n'avait pas encore songé (ou l'on avait négligé de le faire) à préciser par une loi la manière dont on devait procéder à l'élection d'un nouveau roi. A l'extinction de la maison karolingienne, le Franconien Kunrad I[er] ne s'était assuré la couronne que par une prompte action, et à peine put-il la conserver sur sa tête par les plus prodigieux efforts. Elle fut, cette couronne, volontairement déposée aux pieds du grand Saxon, Heinrich I[er], par les Franconiens découragés ; et Heinrich, par ses

exploits et ses vertus, ne sut pas seulement déterminer tous les princes de l'empire à reconnaître sa suprématie, mais il put encore transmettre à ses descendants, avec un éclat bien plus brillant, la couronne qu'il n'avait pas lui-même portée. A l'extinction de la maison de Saxe, sainte Kunigunde, veuve de Heinrich II, amena la diète de Kamba, où l'empire fut comme abandonné au fondateur de la maison de Franconie, à Kunrad II, par l'intermédiaire des prêtres. Heinrich V enfin avait recommandé, pour les garder avec toute sûreté, les joyaux de l'empire, les insignes de la dignité royale, à son neveu Friedrich ; et par là peut-être il lui avait donné à entendre qu'il eût à conserver ce qui était venu en sa possession. Si donc Friedrich se fût risqué à convoquer une diète aussitôt après la mort de l'empereur, il pouvait ne pas être douteux que, lors même que les Saxons et les Thuringiens n'eussent point paru, il eût été salué roi par les Souabes, les Bavarois et les Franconiens, et que la Lotharingie et la Bourgogne l'eussent reconnu ; et ensuite le duc Lothar, ayant sous les yeux le sort de Rudolf de Rheinfelden et de Hermann de Lutzelbourg, se serait assurément bien gardé de se mettre en avant comme anti-roi. Mais Friedrich suivit une autre voie, soit par fierté, parce qu'il se croyait placé assez haut pour pouvoir être certain de son élection, soit par magnanimité, parce qu'il ne voulait pas être roi s'il n'avait pas pour lui les suffrages de tous les Teutschs, ou, ce qui est le plus vraisemblable, par une confiance trop grande, au sein de laquelle il se laissa illusionner par les discours flatteurs de l'archevêque Adelbert ; car, depuis longtemps, il s'était rapproché de ce prêtre redoutable. Dans la querelle au sujet de la nomination au siége épiscopal de Wurtzbourg, il s'était rangé du côté de l'archevêque ; dans les querelles au sujet de la Misnie, il n'avait point donné de secours à son oncle ; en dernier lieu, il avait mis en possession de la ville de Worms, contre la volonté de l'empereur, l'évêque Bucco, fidèlement dévoué à Adelbert. Il s'était donc formé d'amicales relations entre le duc et le prêtre de Mayence. Mais Adelbert abusa maintenant de ces relations pour persuader au duc de remettre entre ses mains les insignes de la dignité royale. Sans doute on ne sait point sous quel prétexte il demanda la remise de ce trésor, et par quels artifices il l'obtint ; mais ce qui peut-être ne souffre aucun doute (et un ancien auteur l'a assuré), c'est qu'Adelbert et les siens feignirent d'être convaincus eux-mêmes de la nécessité d'élire Friedrich, et qu'ils trompèrent l'esprit élevé de Friedrich en lui représentant qu'il ne pouvait arriver à la couronne que de la manière la plus honorable, par une élection entièrement libre, s'il s'éloignait de cette couronne, s'il n'y prétendait point, s'il se la laissait volontairement offrir. Et en quelles mains pouvait-elle être mieux remise qu'en celles d'un tel ami, du premier ecclésiastique de tout l'empire des Teutschs ? A peine toutefois Adelbert eut-il en sa possession les joyaux de l'empire, qu'il prit toute la direction de cette grande affaire, et convoqua lui-même une diète qui devait se tenir à Mayence. Mais cette astuce de l'archevêque Adelbert et cette malheureuse confiance du duc Friedrich furent le germe de troubles nouveaux et inouïs, et de malheurs prodigieux, qui, dans la suite du temps, affaiblirent l'empire teutsch, déchirèrent le peuple teutsch, et détruisirent toutes les espérances conçues peut-être par des hommes sages et honnêtes à l'extinction de la maison de Franconie.

A la diète de Mayence, fixée au 24 août, fête de saint Barthélemi, vinrent avec de grandes troupes de vassaux les princes de l'empire, archevêques, évêques et abbés, ducs, markgrafs et comtes. On prétend qu'il ne s'y rassembla pas moins de seize mille hommes, sans compter le grand train de gens à pied et sans armes : car chacun des princes et seigneurs amena avec lui tout ce qu'il put mettre sur pied, parce qu'ils étaient convenus que durant l'élection du roi, et quatre semaines après, il n'y aurait point de guerre privée ni de combat dans l'empire. Il arriva aussi des légats du pape Honorius II (4), parmi lesquels on nomme le cardinal Gerhard ; on prétend que l'abbé Suger de Saint-Denis lui-même, l'ami et le conseiller du roi Louis de France, fut présent, sans aucun doute, si du reste cette assertion est exacte, pour seconder l'archevêque Adelbert dans ses efforts en faveur de l'Église. Les princes campèrent avec leurs troupes dans le voisinage de Mayence, sur les deux rives du Rhin. Cette mesure, qui d'ailleurs il pouvait être facile de justifier, fut certainement aussi dictée par Adelbert, pour faire que les princes ne passent que difficilement, et le vulgaire pas du tout, commu-

niquer ensemble. Le duc Friedrich avait descendu la rive gauche du Rhin; ce fut donc sur cette rive qu'il établit son camp. Sur le côté droit de ce fleuve campèrent le duc Lothar avec les Saxons, et le duc Heinrich avec les Bavarois. Sans aucun doute les Franconiens se tinrent aussi sur la rive droite, quoique l'on n'indique pas leur position, vraisemblablement parce qu'ils n'avaient point de ducs à leur tête. Les Lotharingiens semblent n'avoir pas plus été invités que les Bourguignons, soit qu'à cause du traité de Worms les partisans du siége papal eussent tenu à confondre les véritables limites du royaume teutsch, soit par d'autres motifs.

Mais, sous un autre rapport encore, cette division de l'armée teutsche était fort bien calculée pour aider à atteindre le but que l'archevêque Adelbert s'était proposé, et sur lequel il s'était probablement entendu avec les légats du pape, et avec tous les prêtres qui étaient dans les principes apostoliques. Comme jamais en effet on n'en était guère venu à une véritable élection d'un roi, la question de savoir qui aurait à donner sa voix, les princes seuls, ecclésiastiques et laïques, les archevêques, évêques, abbés, les ducs, markgrafs, comtes, ou tous les ecclésiastiques et tous les laïques, n'avait été décidée ni par la coutume ni par un acte formel. Or cette question, dans l'état actuel des choses, eût assurément pu être soulevée, si on avait laissé communiquer librement toutes ces masses assemblées; et non-seulement la discussion en eût été très-difficile en elle-même, mais encore elle eût aisément donné lieu à des recherches sur la position et les relations des princes, et, de plus, sur la nature du système féodal, et les princes avaient de bonnes raisons pour redouter ces investigations. Mais, cette fois, le cours du Rhin permit heureusement de passer sur cette question. Les princes seuls se réunirent à Mayence, et il ne fut pas question des autres. Le duc Friedrich, toutefois, ne parut point dans cette assemblée de princes, mais il resta avec son armée. Vraisemblablement cette absence eut lieu d'après une convention avec l'archevêque Adelbert, afin que l'élection du duc pût avoir lieu avec d'autant plus de liberté et d'éclat en son absence; mais on l'interpréta contre lui, avec autant de perfidie que d'aveuglement, comme s'il redoutait d'entrer dans la ville de Mayence. Or les princes assemblés furent, en l'absence de Friedrich, décidés par l'archevêque Adelbert à la résolution de choisir dix hommes expérimentés et sages, dans chacune des nations, parmi les Bavarois, les Souabes, les Franconiens et les Saxons, pour examiner publiquement l'affaire et accomplir l'élection; l'homme qu'ils auraient élu, ces quarante princes, devait être reconnu sans conditions par tous les autres comme roi des Teutschs. Les quarante électeurs furent choisis; ils étaient, sinon tous, du moins en majorité, ecclésiastiques. Parmi eux se trouvait l'archevêque Adelbert, ou du moins la présidence lui fut réservée; en tout cas il fut l'orateur et l'ordonnateur. Sur sa demande, les élus proposèrent, pour chacun des quatre peuples, un prince qu'ils jugeaient le plus digne du trône. Les Saxons nommèrent leur duc Lothar; les Souabes, de même, leur duc Friedrich; les Bavarois, non leur duc Heinrich le Welf, soit parce que Heinrich était un homme faible, indolent, maladif, auquel les affaires de ce monde semblent avoir été assez indifférentes, soit parce que lui-même ne voulut pas être nommé, mais le markgraf Léopold d'Autriche; les Franconiens enfin semblent avoir proposé, en désespoir de cause, le comte Karl de Flandre, qui était absent, non avec l'intention que l'on eût le moindre égard à sa candidature, mais seulement pour satisfaire à la demande qui leur était faite.

Dans le fait il ne fut pas question davantage du comte Karl. Mais les deux princes présents, lorsque leurs noms furent proclamés, se jetèrent à genoux, et demandèrent avec supplications et avec larmes qu'on eût pitié d'eux, et qu'on ne leur donnât pas le titre de roi: Léopold, sans aucun doute, en vérité et sérieusement; car il pensait peut-être à sa femme et aux espérances de son beau-fils, et probablement, par suite du voisinage des Hongrois, il ne se sentait pas assez puissant pour se maintenir contre Friedrich et Lothar; Lothar seulement, selon toute apparence, par feinte, pour être d'autant plus assuré de la couronne en la déclinant avec cette modestie et cette humilité. Dans l'intervalle, on insinua peut-être au duc Friedrich que l'on attribuait son absence à la crainte. Aussitôt qu'il eut été informé de la tournure que les choses prenaient à Mayence, il se rendit seul, sans aucune escorte, dans la ville, et parut dans l'assemblée, sans aucun doute au grand mécontentement de l'arche-

vêque Adelbert. Adelbert toutefois ne perdit pas la tête; il posa aussitôt aux trois princes déclarés dignes du trône, et qui maintenant étaient tous présents, cette question : S'ils voulaient promettre d'obéir sans contradiction, sans arrière-pensée et sans envie, à celui qui serait élu roi? Le markgraf Léopold et le duc Lothar s'empressèrent de répondre : oui; le premier, parce qu'il voulait se débarrasser de l'affaire; l'autre, parce qu'il savait que celle-ci était en bonnes mains. Mais le duc Friedrich, soit qu'il fût surpris par cette question inattendue, soit qu'il fût irrité du changement de contenance de l'archevêque Adelbert, par où il pouvait désormais reconnaître aisément la fausseté de cet homme, répliqua brièvement et sèchement : qu'il ne pouvait s'entendre à aucune déclaration à l'insu des siens et sans leur assentiment; et, à ces mots, il quitta l'assemblée et retourna dans son camp. Mais ces paroles et cette conduite si prompte excitèrent un étonnement général; étonnement simulé chez Adelbert et chez ses confidents, mais réel chez les autres. Bientôt le mécontentement éclata. C'était de l'orgueil, disait-on, de l'arrogance, de l'insolence. Friedrich exigeait la couronne comme si elle lui était due; il la réclamait violemment, comme si elle ne pouvait lui être refusée. Mais un homme qui, avant son élévation, montrait un esprit de domination si méprisant, ne pouvait s'asseoir sur le trône des Teutschs. Tout le monde était d'accord sur ce point.

Le jour suivant (c'était le quatrième à compter du commencement de la réunion), l'archevêque posa encore une fois aux deux princes proposés pour le trône, et dont on tenait encore compte, au duc Lothar et au markgraf Léopold, la question que Friedrich avait si sèchement repoussée; et tous deux donnèrent la même réponse qui la veille avait été accueillie avec tant de bienveillance. Là-dessus les deux princes furent congédiés; les électeurs, au contraire, furent sommés par Adelbert de déclarer maintenant en conscience qui ils pensaient élever à l'empire (5). Mais à peine cette sommation eut-elle été faite, qu'il s'éleva dans la foule des assistants, travaillée sans aucun doute et endoctrinée depuis la veille, ce cri tumultueux : Que Lothar soit roi! Et en même temps Lothar fut saisi, élevé en l'air, rapporté dans l'assemblée, et salué roi de diverses manières. Lui-même, cet homme déjà vieux, peu satisfait de sa position incommode sur les bras et sur les épaules de la multitude, chercha à prendre pied, et cria tout haut à la violence.

Cette scène tumultueuse, toutefois, fut trop forte pour la plupart des princes. Ils s'exprimèrent hautement et avec amertume sur une conduite aussi indigne. Les évêques de Bavière, en particulier, se montrèrent irrités, et l'archevêque Kunrad de Saltzbourg déploya la même juste colère avec laquelle, quatorze ans auparavant, dans l'église de Saint-Pierre de Rome, il s'était, bien qu'inutilement, opposé à la force brutale pour empêcher l'emprisonnement du pape Pascal. Et ici encore sa parole ne resta pas sans effet. Il se leva, en effet, avec les évêques bavarois, pour quitter une telle assemblée, sans liberté et sans dignité; mais l'archevêque Adelbert, courant au-devant des mécontents, fit fermer les portes, de sorte qu'on ne put plus ni entrer ni sortir. Et alors il y eut un tapage fort scandaleux; Lothar fut porté autour de la salle au milieu d'acclamations étourdissantes; et, au dehors, la multitude, sans connaître le roi, répondait par des cris tumultueux. Les vénérables évêques étaient au désespoir, et le nouveau roi suppliait qu'on le sauvât de cette ovation écrasante. Enfin des hommes raisonnables réussirent, par leurs efforts, à calmer cette étonnante agitation, et à faire replacer tous les assistants sur leurs siéges. Alors le cardinal Gerhard, légat du pape, s'approcha des évêques de Bavière, et leur représenta les suites que devait entraîner leur désaccord. S'ils ne revenaient pas à la paix et à l'union, et s'ils n'y ramenaient pas les moins instruits, ils seraient responsables de tout le brigandage, de tout le massacre, de tous les incendies qui nécessairement arriveraient. Là-dessus l'archevêque de Saltzbourg, l'évêque de Ratisbonne parlèrent, il est vrai, en faveur de la concorde pour l'honneur de l'empire, mais ils déclarèrent en même temps qu'en l'absence du duc Heinrich de Bavière, ils ne décideraient rien au sujet d'un roi, et ils demandèrent satisfaction pour la manière honteuse dont on avait interrompu leur délibération. Cette satisfaction fut aussitôt garantie par les perturbateurs de la tranquillité; d'autre part, on envoya au duc Heinrich l'invitation de ne point tarder à paraître dans l'assemblée.

Heinrich se trouvait dans le camp de son

gendre, le duc Friedrich. On ignore, il est vrai, ce qui l'avait amené dans ce camp, mais il est difficile de croire que sa visite n'ait eu rien de commun avec les affaires publiques. Il est vraisemblable, au contraire, que Heinrich lui-même avait déjà été gagné aux intérêts de Lothar, et qu'il avait l'intention de préparer d'une manière quelconque son gendre à sa défection. Dans l'agitation hypocrite et perfide qui règne dans toute cette affaire, il est bien possible que Heinrich ait été rendu chancelant dès avant la diète de Mayence, et que ce fût précisément pour cette raison qu'il avait donné aux princes électeurs de Bavière la mission de ne pas le proposer pour la couronne. En tout cas, il est à supposer qu'après la scène du jour précédent on le sonda, et les perspectives qu'on put lui ouvrir étaient assurément fort belles; car on pouvait lui montrer dans l'avenir un mariage entre son fils Heinrich et Gertrude, fille unique de Lothar. Et quelle héritière eût été aussi riche que cette princesse? et derrière l'héritage de la jeune princesse n'y avait-il pas le duché de Saxe lui-même? Et à quel autre Lothar, le roi des Teutsehs, pouvait-il remettre ce duché, s'il ne le donnait à l'époux de sa fille unique, au fils de Wulfhilda, fille du duc Magnus de Saxe, le dernier des Billung (6)? Evidemment le marché était singulièrement avantageux pour les deux parties. Heinrich, suivant un calcul raisonnable, et en comptant sur la fortune, dont l'homme a toujours besoin pour atteindre quelque chose de grand, pouvait assurément fort bien concevoir l'espérance que par ce marché sa maison, la maison des Welf, deviendrait la première et la plus puissante parmi les maisons princières teutsches; le duc Lothar, d'autre part, l'archevêque Adelbert, tous les adversaires enfin des Hohenstaufen, pouvaient s'attendre à ce que cette maison odieuse, la maison des Waiblinger, ne se maintiendrait jamais devant une semblable alliance. Et quelle cause pouvait empêcher ce marché de se conclure? Adelbert, Lothar et leurs partisans ne risquaient rien; quant au duc Heinrich de Bavière, il s'exposait tout au plus à l'inimitié de son gendre, qui ne semblait pas être dangereuse, et il avait peut-être à craindre la perte de sa fille Judith, épouse du duc Friedrich. Mais des choses de cette nature, quand et où ont-elles été mises en compte dès qu'il s'est agi de fonder une puissance et une grandeur? Toutefois, de quelque manière que toutes choses aient pu être et venir, il est certain que le duc Heinrich de Bavière revint à Mayence au sein de l'assemblée; et devant elle il se prononça de telle sorte, que le duc Lothar fut, de ce moment, élevé unanimement par tous les assistants au rang de roi des Teutschs.

Mais ce ne fut pas sans conditions qu'il dut accepter, et qu'il accepta réellement, soit par un acte formel, soit verbalement. Il fut établi en substance: « que l'Église aurait la liberté vers laquelle elle avait tendu constamment, et que l'Empire aurait en toutes choses la puissance nécessaire pour se soumettre, par les voies de douceur et sans violence, ce qui appartient à l'empereur. » Et cet article, vague et équivoque sous beaucoup de rapports, fut si bien interprété, que l'Église gagna beaucoup, tandis que l'Empire ne gagna rien; que le traité de Worms fut anéanti, et que l'Empire, remis à la charité de l'Église, dut perdre toute influence sur les relations ecclésiastiques. « L'Église, était-il dit, doit, sous le rapport spirituel, avoir une élection libre, qui ne soit contrainte ni par la crainte que peut inspirer le roi, ni opprimée, comme cela s'est fait jusqu'ici, par la présence du roi, ni limitée par la recommandation. Il doit appartenir à la dignité impériale d'investir des régales solennellement, toutefois sans indemnité pécuniaire, par le sceptre, celui qui a été librement élu et canoniquement consacré, et de le lier par serment de fidélité à obéir à de justes injonctions, sous la réserve toutefois du but de son état. » Adelbert voulait un homme qui consentît à tout cela; le pape et l'Église voulaient un tel homme. Le Hohenstaufen Friedrich ne leur convenait pas.

Le jour suivant, Lothar, troisième de son nom dans la série des rois, reçut de vingt-quatre évêques et d'un très-grand nombre d'abbés, pour la dignité de l'empire, pour l'affermissement de la paix et de la concorde entre l'empire et le sacerdoce, le serment de fidélité; mais le serment de service du vassal ne fut prêté ou exigé d'aucun ecclésiastique. Ensuite les princes laïques accoururent de toutes parts, remirent au nouveau roi leurs possessions et leurs honneurs, et les reçurent de nouveau, confirmés par le roi, en échange du serment de fidélité et de service. Le duc Friedrich de Souabe lui seul ne se présenta point. On lui avait fait une blessure qui ne pouvait jamais se

guérir. Et bien que les exhortations de beaucoup de princes, particulièrement les sages discours de l'évêque de Ratisbonne, mais surtout sa propre étude des circonstances qui, en ce moment, ne lui laissaient que le choix entre la reconnaissance du roi Lothar ou sa reine, le décidassent enfin, vraisemblablement le 30 août, à s'incliner devant le nouveau roi, à lui rendre hommage, il ne le fit cependant qu'avec une âme brisée de douleur; et, par le refus des plus grands revenus dont Lothar voulut l'honorer, il donna aussitôt à ce prince une preuve de ses dispositions, si du reste Lothar avait pu en douter.

Mais, après que Friedrich aussi se fut rendu, le nouveau roi confirma aussitôt la paix dans l'empire, dont les princes étaient convenus, jusqu'à la fête de la naissance du Seigneur. Puis, tandis que les autres princes retournaient chez eux, il se rendit, avec un grand cortége d'ecclésiastiques et de laïques, à Aix-la-Chapelle, où il reçut des mains de l'archevêque Friedrich de Cologne, et le 13 septembre, sur le tombeau de Karl le Grand, la couronne de l'empire teutsch (7).

## CHAPITRE II.

COMMENCEMENT DE LA LUTTE ENTRE LE ROI ET LES HOHENSTAUFEN. — LE DUC HEINRICH LE SUPERBE DE BAVIÈRE, GENDRE DU ROI. — KUNRAD LE HOHENSTAUFEN, ANTI-ROI. — SA MALHEUREUSE EXPÉDITION EN ITALIE.

De l'an 1125 à l'an 1130.

Les circonstances dans lesquelles Kunrad le Saxon était parvenu à la couronne de l'empire teutsch, et la manière dont il l'avait obtenue, ne permettaient point d'espérer que le roi serait content de la couronne, ni que l'empire serait content du roi. Personne ne pouvait se dissimuler que le Hohenstaufen Friedrich de Souabe, blessé au cœur, portait en lui un profond ressentiment; que, dans ce ressentiment, il devait mettre tout en œuvre pour tirer vengeance de la lâche astuce avec laquelle on avait trompé ses plus belles espérances. On devait prévoir aussi, ce qui arriva en effet, que Kunrad, frère de Friedrich, reviendrait bientôt de la Terre-Sainte, qu'il partagerait le ressentiment de son frère, et que, réuni à lui, il montrerait encore plus d'opiniâtreté contre le nouveau roi et le nouvel ordre de choses. Car Kunrad s'était, aux jours antérieurs, montré fort impétueux; le mécontentement l'avait poussé vers la Terre-Sainte, il n'était pas à supposer qu'il revînt avec des prétentions moindres que celles dans lesquelles on l'avait joué. Ce qui méritait bien aussi quelque réflexion, c'est qu'il n'avait pas reconnu le roi Lothar. Les ennemis des Hohenstaufen durent se presser d'autant plus de briser la puissance de ceux-ci; ils durent d'autant plus insister auprès du roi pour qu'il cherchât querelle au duc Friedrich, tant que ses amis étaient encore dans la première ardeur de leur zèle, et avant que ne pût se faire jour la pensée qu'une injustice avait été commise envers les Hohenstaufen.

Le roi se rendit d'Aix-la-Chapelle, où avait eu lieu son couronnement, en Bavière, sans aucun doute pour cultiver sa nouvelle amitié avec les Welf. Ce fut vraisemblablement dans ce voyage que l'archevêque Friedrich sacra à Cologne, et en qualité de reine, l'épouse de Lothar, Richenza, fille de Heinrich de Nordheim, markgraf de Frise, et de cette Gertrude de Brunswick, sœur du markgraf Ekbert, et de laquelle il a été parlé en dernier lieu comme markgrave de Meissen (1). Le roi tint une assemblée de princes à Ratisbonne. Vraisemblablement il n'y assista que des princes ennemis des Hohenstaufen; car ils prirent une résolution qui évidemment était dirigée immédiatement contre le duc Friedrich, et peut-être contre lui seul. Ils posèrent en effet cette question : si les biens confisqués à cause des délits de leurs possesseurs échéaient au roi ou à l'empire; et il fut décidé qu'ils échéaient à l'empire. Cette décision était juste sans aucun doute; mais la question, comme la décision, était, sans doute aussi, dictée par des intentions peu droites; car on avait en vue, non l'avenir, mais le passé. En effet, durant les prodigieuses tempêtes qui avaient ébranlé le Teutschland dans le siècle des empereurs franconiens, beaucoup de personnages avaient été condamnés à perdre leurs biens. Comme d'ordinaire le droit de la force était le seul valable, l'un et l'autre avaient probablement tiré à eux les lambeaux de ces biens, et on les conserva tantôt l'épée à la main, tantôt sans nulle contestation, en silence; bien des

domaines aussi purent rester aux mains des rois, et être réunis au domaine privé de ceux-ci, tantôt sans que l'on y fît attention, tantôt en dépit de toutes les réclamations. Or, en prenant la résolution de Ratisbonne, on avait en vue de notifier au duc Friedrich, comme héritier de l'empereur Heinrich V, et par suite, de toute la maison de Franconie, qu'il eût à restituer ces biens de l'empire, nullement pour conserver ces biens à l'empire, mais pour avoir une raison contre ce prince odieux et préparer sa ruine. Car probablement personne n'était en état de désigner ces biens, ni Lothar ni Adelbert l'archevêque, qui voulaient gagner, ni Friedrich le duc, qui devait perdre. Mais cette incertitude même et ce désordre ne pouvaient qu'être avantageux (ils l'espéraient du moins) aux ennemis des Hohenstaufen; car, par là, en cas de succès, ils pouvaient se croire autorisés à appliquer le principe que Heinrich V avait appliqué avec bonheur au sujet des biens de la marquise Mathilde; et ce principe était de tout prendre pour ne rien perdre. On ne peut, il est vrai, parce que les documents manquent, reconnaître clairement la marche ultérieure des choses; mais il semble que l'on engagea le duc Friedrich à rendre les biens d'empire dont il avait pris possession comme par droit d'hérédité, et que, cette proposition n'ayant été faite qu'en termes vagues, Friedrich la déclina de même en termes vagues. Car le roi se rendit pour les fêtes de Noël à Strasbourg, soit pour blesser le duc, soit, ce qui n'est pas invraisemblable, pour lui donner l'occasion de se soumettre et de s'entendre avec lui, le roi. A Strasbourg se trouvèrent beaucoup de princes des pays du Rhin et de Lotharingie, ecclésiastiques et laïques, pour lui former une cour. Le duc Friedrich n'était point parmi les princes, mais l'archevêque Adelbert y était. Friedrich fut déclaré, par les princes assemblés, ennemi du roi et de l'empire. Comment cela se fit-il? sur l'accusation de qui? en quelle forme? voilà ce qui est complétement inconnu; mais il est certain que cela se fit contre toute tradition et contre tout droit, non dans une assemblée d'empire complète, non après que l'accusé eut été entendu. Mais, sans aucun doute, son refus de restituer les biens d'empire, et son absence de la cour royale, lui furent imputés à crime. Et, après tout ce que nous avons raconté jusqu'ici, on peut bien admettre que l'archevêque Adelbert et les autres partisans du siége papal poussèrent le roi, leur créature, à la condamnation du duc : car la sentence était manifestement précipitée; le roi manquait de tout moyen préalable pour la faire valoir; bien plus, elle est presque inconcevable, et on ne peut guère l'expliquer qu'en admettant que les ennemis des Hohenstaufen entraînèrent le roi à condamner Friedrich, afin de rendre impossible, ou du moins fort difficile, une réconciliation entre ces deux princes. Dans le fait, rien ne se fit au-delà pour donner suite à cette condamnation; bien plus, le roi quitta Strasbourg et se rendit en Saxe. Là, il rassembla à Goslar un certain nombre de princes, vraisemblablement de Saxe et de Thuringe; et cette assemblée résolut, il est vrai, une expédition contre le duc Friedrich, mais elle ne montra pas non plus un empressement bien vif, car cette expédition ne devait avoir lieu qu'après la Pentecôte de l'an 1126.

Mais, pendant ce temps, Lothar se laissa impliquer dans des querelles qui n'eurent rien de louable dans leur origine, rien de raisonnable dans leur exécution, et rien de glorieux dans leur issue. Nous avons déjà raconté que Wladislav, duc de Bohême, avait chassé du pays son frère Sobieslav. Comme il n'avait point de fils adulte, il était allé si loin dans sa haine dénaturée, qu'il avait exclu son frère de la dignité ducale, pour assurer la succession de Bohême à son cousin et beau-frère, Otto du Moravie. Mais, dans les premiers mois de l'an 1125, il était tombé malade. Devant son lit de douleur était venue sa vieille mère, qui était celle aussi de Sobieslav; elle lui avait parlé avec toute la pénétrante tendresse d'un cœur brisé de douleur, pour amener une réconciliation entre lui et son frère. Et au moment où déjà elle avait ébranlé ce fils opiniâtre; au moment où elle venait de lui rappeler les portes de l'éternité, sur le seuil desquelles il se trouvait, le vénérable évêque Otto de Bamberg, revenant de Poméranie et de Pologne, arrivait précisément à Prague, et rappelait, avec tout le zèle d'un prêtre, au duc malade, les conditions desquelles dépend, selon la religion de Jésus-Christ, le salut éternel d'un homme. Wladislav n'avait pas résisté à des influences de cette nature; il avait désiré voir son frère. Sobieslav, qui, favorisé par beaucoup de Bohêmes fidèles, séjournait depuis longtemps en secret aux envi-

rons de Prague, s'était montré; la réconciliation s'en était suivie, le duc avait déclaré son frère son successeur; Otto, inquiet pour sa liberté, s'était sauvé en Moravie, et Sobieslav s'était placé sur le trône ducal après la mort de Wladislav, et à la joie de tous les bons Bohèmes.

Or Otto, cherchant du secours, vint vers le roi Lothar, tandis, à ce qu'il semble, qu'il tenait encore l'assemblée des princes saxons à Goslar. Moins de deux ans auparavant, Lothar s'était intéressé à Sobieslav, qui maintenant était duc de Bohême; il avait sommé l'empereur Henrich V d'assurer les droits de ce prince innocent. Et pourtant il se prononça maintenant pour ce même Otto que jadis il avait accusé d'injustice. Mais aussi Otto parlait en termes trop flatteurs de la majesté impériale, de sa justice protectrice, de sa propre fidélité et de son dévoûment à tout jamais, pour que ses discours ne fussent pas bien venus à l'oreille du roi; et, comme il ne se fit pas faute non plus de promettre aux princes saxons de grandes choses, « des monts d'or, » il réussit d'autant plus facilement à gagner le roi et les princes, qu'il signalait moins les difficultés qui s'opposaient à lui, et qu'il représentait comme plus considérable le parti sur lequel il pouvait compter parmi les Bohèmes. On exprima donc ce principe que, « d'après l'ancien droit, c'était à la majesté de l'empereur à nommer, à élever, à affermir le duc de Bohème. Or, comme, contrairement à ce droit, Sobieslav s'était attribué le duché, il a offensé l'empereur et l'empire, et son crime ne peut être rapporté. » Puis Lothar nomma et confirma Otto comme duc de Bohème. Aussitôt on notifia au duc Sobieslav qu'il eût à évacuer la Bohème, afin qu'Otto, le duc légitime, prît possession du pays. Sobieslav en appela à Dieu et à son bon droit, et rejeta cette sommation. Le roi rassembla donc une armée pour marcher sur la Bohème; mais, dans sa confiance aux assertions d'Otto, son protégé, il n'appela que des troupes peu considérables. Selon des écrivains teutschs, ses forces n'excédaient pas trois mille hommes; selon des écrivains bohêmes, au contraire, elles étaient considérables et ne se composaient que de Saxons. Sobieslav, de son côté, réunit les forces des Bohèmes près de Chlumetz (2). Lorsqu'il fut informé de l'arrivée du roi, il envoya au-devant de lui quelques hommes éminents avec le message suivant : « L'ancien droit était que le roi fût élu, non par l'empereur, mais par les princes bohèmes; mais la confirmation appartenait à l'empereur. On devait en rester là. L'innovation que l'empereur imposait aux Bohèmes, ils ne pouvaient la tolérer, et ils aimaient mieux périr. Si l'empereur persistait dans son injuste proposition, le Dieu tout-puissant jugerait entre eux. » Mais ces paroles mêmes ne trouvèrent pas accès; Otto prétendait être sûr des grands seigneurs de Bohème : sa seule apparition, croyait-il, déciderait tout; il n'y aurait pas besoin des armes; on pouvait, comme en se jouant, entrer dans le pays, le faucon et l'épervier au poing. Dans une confiance déraisonnable en ces forfanteries, ou trompé par des traîtres qui se trouvaient dans sa propre armée (3), le roi continua sa route, sans aucune précaution, entre deux chaînes de montagnes. La plupart de ses hommes, à cause de l'épaisseur de la neige, quittèrent leurs armes et marchèrent à pied. Mais tout à coup, le 18 février, lorsque l'armée royale se trouvait dans la gorge la plus étroite des montagnes, l'armée du duc Sobieslav sortit de défilés cachés, en trois corps, et se jeta sur ces troupes sans méfiance, sans ordre, sans armes, et fatiguées, et, dans un rude combat, fit couler d'horribles flots de sang. Au milieu du carnage tomba Otto, qui avait espéré gagner la Bohème; beaucoup de vaillants hommes tombèrent sans gloire, beaucoup qui étaient fiers de leur illustre naissance; beaucoup aussi furent faits prisonniers par les Bohèmes. Le roi Lothar lui-même réussit, il est vrai, avec un petit nombre de gens qui se trouvaient près de lui, à s'échapper de cette vallée pernicieuse; mais ce ne fut que pour tomber dans un nouveau danger, car, à peine eut-il gagné et occupé une éminence, que Sobieslav se montra avec ses troupes victorieuses, et cerna la hauteur. L'épée seule semblait pouvoir ouvrir une issue.

Mais le roi ne pouvait songer à cette tentative, au renouvellement de la lutte; la malheureuse issue était trop certaine; et si même l'on eût pu espérer s'ouvrir un chemin à travers les ennemis, il eût été dangereux de revenir en Saxe avec une si petite escorte, et de laisser dans le pays des Bohèmes tant de morts, entre les mains des Bohèmes tant de prisonniers.

Lothar, en conséquence, subordonnant la majesté à la nécessité, envoya donc une dépu-

tation à Sobieslav vainqueur, pour lui témoigner le désir, moitié comme prière, moitié comme ordre, de venir auprès de lui. Sobieslav, sentant bien que par sa victoire il n'était pas encore devenu le plus puissant, accomplit aussitôt le désir du roi. Lorsqu'il se présenta devant lui, il parla avec autant de fermeté que de modestie : « Ce n'a pas été par ambition, ni par arrogance, ni pour répandre le sang de tes grands, ou pour jeter une tache sur ta majesté, ô excellent roi, que nous avons combattu, mais simplement parce que nous ne voulions pas courber le dos sous le joug d'une nouvelle prescription que nos ancêtres n'ont point supportée. Maintenant un jugement de Dieu a prononcé pour la justice de notre cause; il n'existe donc plus de motif de discorde. Laisse subsister les anciennes relations. Tous les services que nos ancêtres ont rendus à la majesté royale, nous les offrons encore maintenant, et nous sommes prêts à les rendre. » Après de tels évènements, le roi Lothar accepta volontiers une telle proposition. Il confirma le duché à Sobieslav, lui remit l'étendard ducal, lui donna le baiser, et chercha de toute manière à se faire un ami de cet ennemi. Il put donc se retirer en paix; mais il rapporta un grand deuil en Saxe; car, bien que les prisonniers eussent reçu des Bohêmes la liberté, une grande honte néanmoins pesait sur lui et sur eux, et bien des larmes coulèrent pour ceux qui avaient succombé. De là aussi les Saxons conservèrent une grande haine contre les Bohêmes, bien qu'ils eussent eux-mêmes causé ce malheur, et bien que, dans la suite, le nouveau duc Sobieslav conservât consciencieusement la fidélité qu'il avait jurée à l'empereur.

Il n'est pas besoin de remarquer que cette expédition de Lothar en Bohême tourna à l'avantage du duc Friedrich de Souabe. Il y gagna le temps de se préparer aux événements; la confiance en l'empereur avait diminué, et sa puissance, dont le noyau était en Saxe, s'était affaiblie. Le roi entreprit, il est vrai, dans cette année encore, une campagne contre le duc Friedrich; mais comme l'on n'indique pas avec précision l'époque où cette expédition eut lieu, on dit encore moins avec quelle assistance et de quelle manière elle fut entreprise; si elle fut faite dans le sens de la résolution de Goslar, ou immédiatement avec les troupes domestiques du roi, comme duc de Saxe. En tout cas, Lothar passa le Rhin près de Mayence, remonta la rive droite de ce fleuve avec l'archevêque Adelbert et d'autres évêques, et arriva jusqu'à Strasbourg; mais en réalité rien ne fut obtenu. Friedrich ne s'engagea dans aucun combat en rase campagne; mais, pour attendre le retour de son frère, il ménagea ses forces en les retenant dans les places fortifiées, et le roi n'avait pas assez de troupes pour emporter et prendre ces places.

Cette expédition inutile servit toutefois peut-être à convaincre le roi qu'il serait difficile de vaincre le duc rebelle, et par conséquent nécessaire de se faire des amis en face d'un tel ennemi. Il saisit avec d'autant plus d'empressement toute occasion qui s'offrit à lui; et il s'en offrit plus d'une, soit pendant, soit après l'expédition.

A Magdebourg, l'archevêque Adelgot était mort; pour la nouvelle nomination au siége archiépiscopal devait être observé l'ordre établi par le traité de Worms. Mais à Magdebourg, comme partout, l'exécution de ce règlement rencontra de grandes difficultés; on ne put être d'accord au sujet de l'élection. Dans un tel cas, l'arrangement du différend appartenait au roi. Or Lothar, à son retour de Bohême, avait célébré à Magdebourg les fêtes de Pâques, et, pendant son séjour dans cette ville, il avait cherché à calmer les esprits, en vain toutefois. En conséquence il avait chargé les ecclésiastiques du diocèse de Magdebourg de nommer des plénipotentiaires (4) qui pussent discuter avec lui. Or ces plénipotentiaires parurent devant lui au moment où, remontant le Rhin, il se trouvait à Spire (5). A sa cour se trouvait vers ce temps le légat papal, le cardinal Gerhard, le même qui s'était montré si actif lors de l'élection de Lothar, mais qui, dans l'intervalle, s'était rendu à Rome avec une ambassade teutsche, pour rendre compte au pape Honorius II de l'heureuse issue de la diète de Mayence. Mais à la cour du roi arriva aussi, comme par hasard, saint Norbert, fondateur de l'ordre des moines prémontrés. Cet homme, natif de Xanten, tiré seulement depuis sept à huit ans d'une agitation sauvage et désordonnée par un coup de foudre, avait, dans ce court espace de temps, par une vie singulièrement sévère et rude, par une indifférence en apparence complète pour le monde comme pour les biens et les jouissances du monde, par son dé-

vouement pour les pauvres, par son dévoûment envers Dieu, et par toute sorte de pratiques religieuses, une réputation de sainteté qui retentissait au loin, et qui grandissait d'autant plus que Norbert semblait moins s'inquiéter des rires et des moqueries des compagnons de ses précédentes débauches. Mais il avait bien prouvé sa grande intelligence et sa puissance sur les esprits des hommes, en ce qu'il ne lui avait pas été difficile de rassembler une congrégation d'hommes qui avaient fait vœu de se consacrer à la vie monastique en se conformant à toute la rigueur de ses principes. Il n'y a donc rien d'étonnant dans la résolution que prirent les députés de l'église de Magdebourg d'élever cet homme sur le siége archiépiscopal. Et qui se serait prononcé contre lui? Nul n'était plus désirable que lui aux yeux du saint-siége; et le roi Lothar pouvait d'autant plus fermement espérer qu'il trouverait en Norbert un puissant ami dans le Teutschland septentrional, que Norbert avait précédemment déjà manifesté plus énergiquement ses dispositions hostiles à l'égard de Heinrich V et de tout ce qui touchait à cet empereur. Norbert devint donc archevêque de Magdebourg.

Mais l'empereur réussit, en ce même temps, à gagner encore un autre ami qui, à cause de sa position à l'égard du Hohenstaufen, n'était pas à dédaigner dans une lutte avec ce prince. Peu de temps après la mort de l'empereur Heinrich V, Wilhelm III, comte de la haute Bourgogne, surnommé l'Enfant, et le dernier rejeton de sa race, avait été assassiné. Selon la coutume en vigueur dans ces contrées, ce Rainald de Châlons, qui, comme nous l'avons raconté, avait bravé l'empereur et avait été si durement châtié par lui, devait hériter du comté comme le plus proche parent du côté paternel; et dans le fait il en prit possession. Mais, par suite de cette nouvelle acquisition, jointe aux pays qu'il avait déjà possédés jusqu'alors, Rainald se sentit si puissant, qu'il dédaigna de demander l'investiture de Lothar, le nouveau roi des Teutschs. Plus les rois des Teutschs, au milieu des bouleversements du Teutschland et de l'Italie, avaient pu rarement faire valoir leur suzeraineté dans les pays de l'ancien royaume de Bourgogne, moins cette suzeraineté y avait été respectée. Rainald, en conséquence, en observant surtout comment Lothar était arrivé à la couronne de l'empire teutsch, pouvait bien nourrir l'espérance que désormais il lui serait possible de rejeter la suzeraineté de cet empire, et de rétablir un royaume de Bourgogne indépendant. Il osa donc soutenir que Kunrad II avait soumis la Bourgogne; qu'avec Heinrich V la maison de Kunrad s'était éteinte, et que la Bourgogne était redevenue libre; et précisément pour cette raison il refusa de paraître à la cour de Lothar. Mais Lothar, pour le punir de cette opposition, le déclara, dans la cour plénière de Spire, déchu du comté de Bourgogne, dont il donna l'investiture au duc Kunrad de Zœhringen, oncle du dernier comte Wilhelm de Bourgogne. Par cette investiture, il obtint deux choses: d'abord il maintint les droits de l'empire teutsch sur la Bourgogne; puis, pour le moment et en tout cas, le Zœhringen était détaché du Hohenstaufen, dont il était le beau-frère (6), et forcé de combattre comme vassal du roi; par la suite aussi, Kunrad, s'il restait vainqueur, pouvait être d'un puissant secours contre l'odieux ennemi.

Ce qui enfin semblait ne pouvoir être qu'avantageux à la cause du roi, c'est que le faible duc de Bavière, Heinrich le Noir, renonça, vers la fin de 1126, par amour pour un salut d'un ordre plus élevé, au monde et à ses magnificences, et mourut peu de temps après avoir pris l'habit monastique; car il eut pour successeur, sans contradiction et sans obstacle, selon le droit d'hérédité, son fils, comme lui nommé Heinrich, et auquel la fille du roi était destinée pour épouse. Ce jeune homme montra un esprit tout autre que celui qu'avait montré son père, et de tout autres dispositions, soit que la nature l'eût doué de plus grandes facultés, soit que la brillante fortune qui se présentait à lui éveillât en lui des facultés plus grandes. Il était magnanime, aimait le luxe, et visait à la grandeur et à la puissance. Toutefois il n'a reçu que plus tard le surnom de Superbe, lorsqu'on chercha une affaire contre lui. Dès sa première apparition au milieu des princes bavarois, dans une diète qu'il tint à Ratisbonne, peu de temps après avoir pris possession du duché, il montra ce qui était en lui. Il fit énergiquement valoir l'autorité ducale, qui était presque tombée en oubli, étouffa avec vigueur les guerres privées qui régnaient dans le pays, contraignit les assistants à jurer une paix publique solide, et parcourut ensuite le pays avec des troupes pour détruire les châteaux de

ceux qui n'avaient point paru à la diète de Ratisbonne, ou qui s'étaient soustraits à l'ordre dont le pays avait besoin et que ses principes soutenaient. Plus il réussit dans cette voie, plus Lothar crut pouvoir attendre de lui; moins aussi perdit-il de temps pour resserrer le lien par lequel il espérait le gagner sans retour à sa cause. Dès la Pentecôte de l'an 1127, il célébra à Mersebourg le mariage du duc avec sa fille Gertrude; mais les espérances qu'il avait fondées sur cette union ne s'accomplirent nullement.

Aux domaines dont Friedrich de Souabe s'était rendu maître comme lui étant échus en vertu du droit d'hérédité, mais que l'on réclamait comme domaines de l'empire, appartenait la forte ville de Nurnberg. Or le roi, à ce qu'il paraît, accompagna sa fille, lorsque de Mersebourg elle suivit en Bavière son jeune époux, avec toutes les troupes qu'il put rassembler, jusqu'à cette forteresse. Puis, tandis que son gendre continuait sa route pour célébrer son mariage près d'Augsbourg, au milieu d'un grand nombre de princes et de seigneurs de Bavière et de Souabe, le roi Lothar lui-même commença le siége de Nurnberg. Mais la place résista à ses armes; Friedrich l'avait bien pourvue, et y avait mis une vaillante garnison. Lothar reçut un renfort considérable de Sobieslav, duc de Bohême; mais ce secours même n'amena rien de décisif. D'ailleurs les Bohêmes montrèrent une telle inimitié, ou du moins une telle avidité de butin contre tous les Teutschs, de quelque parti qu'ils fussent, que le roi crut ne pouvoir mieux faire que de les renvoyer chez eux. Leur départ, toutefois, le contraignit probablement à sommer son gendre, le duc Heinrich, de venir à son secours. Mais la marche des événements est obscure; il semble presque que la mésintelligence se mit entre le roi et l'orgueilleux duc son gendre, peut-être parce que celui-ci s'était attendu vainement à recevoir l'investiture du duché de Saxe lors de son mariage avec Gertrude, fille de Lothar. Car le duc vint devant Nurnberg dans le camp du roi, et y reçut l'investiture du duché de Saxe et de tous les fiefs que Lothar avait reçus d'évêques et d'abbés, toutefois, à ce qu'il semble, sous la condition que provisoirement le roi conserverait l'autorité ducale en Saxe, qu'elle n'écherrait au duc Heinrich qu'après la mort du roi, ou qu'elle lui serait remise par le roi dans une occasion plus convenable. On ne peut décider si cette condition encore ne satisfit pas le duc (7), ou si, par suite de sa guerre privée avec le comte Friedrich (de Bogen), avoué de l'église de Ratisbonne, dont il sera parlé plus loin, il ne lui fut pas possible d'amener autant de troupes qu'il lui en fallait pour la prise de Nurnberg; mais il est certain que la forteresse ne fut pas prise. Dans l'intervalle, en effet, le Hohenstaufen Kunrad était revenu de la Terre-Sainte; et comme il était opiniâtre, et sans doute aussi pénétré du sentiment du mérite de son pèlerinage, il avait embrassé avec la plus grande ardeur la cause de son frère et de sa maison. Les deux frères s'avancèrent donc avec une vaillante armée; car Friedrich, entraîné par Kunrad, ne craignait plus maintenant la rase campagne. A leur approche de Nurnberg, ils firent à la garnison les signaux convenus; à la vue de ces signaux, la garnison poussa de grands cris de joie. Et à la vue de ces signaux mystérieux, au bruit de la joyeuse réponse que l'on y fit, l'armée royale fut saisie d'une telle terreur, qu'après d'inutiles efforts soutenus durant plus de deux mois, Lothar leva le siége, et cela avec tant de précipitation, qu'il laissa à ses ennemis un butin considérable. Quant à lui, poursuivi par les Hohenstaufen, il se retira par Bamberg à Wurtzbourg; Heinrich, son gendre, de son côté, se porta sans aucun doute vers le Danube (8).

Mais tous ces événements amenèrent probablement un changement dans les relations comme dans les idées. Par la nouvelle fuite à laquelle il s'était vu contraint, il était impossible que le roi gagnât en respect et en confiance; son alliance déjà avec le duc Heinrich devait paraître dangereuse en elle-même à tout prince de l'empire. Depuis longtemps la maison des Welf avait possédé de grands domaines en Souabe et en Bavière; elle y avait joint de vastes possessions en Saxe par le mariage du père de Heinrich avec la fille du duc Magnus le Billung. Maintenant s'était ouverte la perspective d'un nouvel et riche héritage par le mariage de Heinrich avec la fille unique de Lothar; enfin, outre le duché de Bavière, qui était regardé comme héréditaire, et dont il avait pris possession par droit d'hérédité, il avait reçu l'investiture du duché de Saxe. Des richesses, une puissance, telles que Heinrich les

possédait déjà ou les attendait, semblaient n'avoir jamais encore été réunies aux mains d'un seul prince. Devant cette puissance, nul autre prince, le trône lui-même, ne pouvait se maintenir. Les exploits et la victoire eussent peut-être fait oublier les inquiétudes qu'inspirait cet état de choses, mais il était impossible de lui gagner les esprits; il fallait qu'il fût imposé par la force; on ne pouvait le leur faire accepter de bonne volonté. Et le mauvais succès des entreprises d'un roi de quelques jours, qui semblait mettre en danger l'avenir de tous les princes teutschs, dut assurément faire naître partout des réflexions. Dans le fait, beaucoup d'hommes qui précédemment avaient été contre les Hohenstaufen, et qui par conséquent s'étaient rapprochés du Saxon, semblent s'être dès lors détachés de Lothar. L'archevêque Friedrich de Cologne lui-même devint sinon ennemi, du moins froid, et, en Lotharingie, il resta à peine un seul prince laïque dévoué au roi. Quant aux villes, elles s'inquiétaient peu des noms et des alliances; elles étaient du côté de celui qui s'intéressait à elles et qui favorisait la cause de la liberté; peu leur importait que ce château ou cet autre fût son château héréditaire. Les passions toutefois étaient grandes et profondément remuées. Si donc les Hohenstaufen voulaient réellement gagner ce que Lothar perdait, il leur fallait procéder avec autant de prudence que d'énergie; il leur fallait conserver leurs amis, et gagner à leur parti les indécis, sans éveiller la susceptibilité de leurs ennemis. Mais ils manquaient de la modération nécessaire, et par conséquent les événements que nous venons de raconter ne leur donnèrent pas l'avantage qu'ils auraient pu en tirer.

Sans doute leur première conduite après la victoire de Nurnberg fut bonne et prudente: car ils ne cherchèrent point à pousser le roi Lothar vers la Saxe pour porter la guerre dans ce pays rude et mal disposé, et pour y hâter les choses vers une prompte décision; mais après avoir encore une fois rappelé, par un méprisant jeu d'armes sous les murs de Wurtzbourg, leur victoire et sa fuite, ils le laissèrent en possession de cette ville, et se dirigèrent sur le Rhin, où les rois franconiens avaient trouvé leur plus grande puissance. Ils se rendirent maîtres de la ville de Spire, chassèrent l'évêque Sigefrid, mal disposé pour eux, et firent entrer au loin, à ce qu'il semble, les villes et les campagnes dans leur parti. Or, dans cette rapide fortune, ils perdirent la tête, soit qu'ils fussent entraînés par leur propre orgueil, soit qu'ils fussent poussés par d'hypocrites amis qui méditaient leur ruine; car Kunrad prit le titre de roi, et fut salué roi par son frère Friedrich et par quelques autres princes. Sans doute il ne manquait pas de motifs pour donner le rôle d'anti-roi au plus jeune des deux frères et non à l'aîné: Friedrich avait juré fidélité au roi Lothar; Kunrad n'avait pas juré. Kunrad ne violait donc pas de serment en se plaçant sur un trône; et il pouvait trouver d'autant moins de danger à risquer cet acte, que la perfidie seule avait frustré son frère de ce trône. De plus, Friedrich jouissait d'un beau duché; Kunrad, au contraire, avait été dépouillé de sa puissance ducale, et, sous ce rapport encore, il se trouvait libre de tout engagement envers l'empire. L'ancien usage que le prince qui arrivait au trône investît un autre prince des dignités d'empire dont il avait été revêtu jusqu'alors, eût pu aussi mettre le duc Friedrich dans l'embarras; tandis que, si son frère arrivait à l'empire, il pouvait rester sans contestation en possession de son duché. Qui d'ailleurs eût dû l'élire, lui, le duc Friedrich? Kunrad n'était revêtu d'aucune dignité d'empire, et nul autre duc n'était prêt à se mettre en avant pour lui, et à faire pour Friedrich ce que celui-ci pouvait faire pour son frère. Enfin Kunrad, s'il avait moins de génie que Friedrich, était plus téméraire ou plus audacieux; il franchissait sans hésiter les limites où Friedrich avait coutume de s'arrêter. Et qui pouvait le nier? se poser comme anti-roi était en tout cas une entreprise téméraire, facile à commencer, mais difficile à soutenir jusqu'au bout.

Lothar célébra les fêtes de Noël à Wurtzbourg, ville où il semble être resté après sa fuite de Nurnberg. Pendant ce temps, il mit enfin en ordre les relations ecclésiastiques de Wurtzbourg, qui restaient toujours troublées depuis l'an 1122, et qu'il avait déjà mises en discussion l'année précédente à Strasbourg. Cela était d'autant plus aisément possible, que dans l'intervalle Rokker, l'évêque qu'Adelbert de Mayence avait consacré, était mort, et que précisément pour cette raison l'évêque impérial, Gebehard, semble avoir trouvé

moins d'intérêt. Lothar chassa ce dernier de Wurtzbourg; les évêques présents le condamnèrent comme indigne de ce siége illustre, et à sa place fut élu évêque de Wurtzbourg un fidèle partisan de Lothar, le prieur Embricho d'Erfurt. Mais, le jour même de Noel, Lothar reçut la nouvelle que Kunrad le Hohenstaufen avait pris le titre de roi. Cette nouvelle paraît l'avoir profondément ébranlé dans le premier moment. Quelle mesure avait-il aussi pour une telle œuvre? L'intrigue lui avait donné la couronne, l'intrigue pouvait la lui ôter; son mauvais succès en Bohême et à Nurnberg avait sans doute aussi jeté de la méfiance dans son âme. Les Hohenstaufen victorieux étaient des alliés bien plus convenables pour Heinrich le Welf, et Heinrich était depuis plus longtemps attaché à eux qu'à lui par des liens d'amitié et de parenté; ils pouvaient assurément lui assurer ce qu'il lui avait promis. Plus donc il pouvait se sentir affecté à cause de toutes ces relations, plus, sans aucun doute, il dut sembler nécessaire aux ennemis des Hohenstaufen de frapper aussitôt un coup décisif, afin de soutenir son courage. Et dans le fait, les archevêques de Magdebourg, de Mayence et de Saltzbourg, d'accord avec plusieurs évêques qui se trouvaient également à Wurtzbourg, n'hésitèrent pas à lancer, sans autre formalité, l'excommunication contre Kunrad, qui avait osé usurper le titre de roi.

On ne peut sans doute déterminer quel effet cette excommunication peut avoir eu sur les Hohenstaufen et sur leurs partisans; il paraît toutefois qu'elle fit sur eux une forte impression, et qu'elle troubla tout à fait la fortune qui jusqu'alors leur avait été si favorable. Une grande preuve de cette conjecture semble se trouver dans cette circonstance que Kunrad, peu de temps après que l'excommunication eut été prononcée, dans les premiers mois de l'année suivante, 1128, quitta le Teutschland et se rendit en Italie. Assurément on ne connaît pas les motifs qui décidèrent ce prince à une semblable résolution; il est possible aussi, quoiqu'on ne puisse le prouver, qu'il ait reçu des Italiens plus d'une invitation de passer les Alpes, et d'établir son trône en Italie. Car ce pays était dans un état de complète dissolution; depuis le dernier séjour que Heinrich V y avait fait, rien ne s'y était exécuté en commun, sous aucun rapport. Les villes, ne songeant chacune qu'à elles, ne s'inquiétaient pas de l'ensemble, et avaient continué à suivre la carrière où elles étaient déjà entrées précédemment, pour fonder, assurer, développer une vie civile libre; leur noble zèle avait déployé de grandes facultés, mais aussi il les avait poussées les unes contre les autres à une vive jalousie et à des luttes acharnées. Pour ne pas rester en arrière, chaque ville s'efforçait de devenir la première; et à Milan, qui était la première, qui venait précisément de soutenir victorieusement une lutte de dix ans contre Côme, le désir s'était élevé de réduire sous sa dépendance toutes les autres villes qui s'efforçaient de venir après elle. Cependant l'idée d'un royaume d'Italie n'avait encore nulle part disparu du souvenir des hommes, et de ce souvenir était inséparable celui du Teutschland. Les forts donc n'apprirent peut-être pas sans indignation que dans le Teutschland un homme déjà vieux, qui leur était inconnu, s'était élevé, par l'échelle de l'astuce et de l'intrigue, jusqu'au trône, et demandait aussi d'être leur roi; les faibles, de leur côté, désiraient bien un roi, parce qu'ils craignaient de ne pouvoir résister autrement à leurs ennemis; et en Lombardie Heinrich IV n'était pas encore oublié. D'ailleurs, comme il existait partout une grande répugnance contre Rome, on n'avait probablement pas vu sans plaisir que Heinrich V eût arraché au siége papal les possessions de la marquise Mathilde. Cela avait servi à beaucoup, à des particuliers et à des communautés; et ce qui avait été gagné semblait être mis en danger, si l'on disposait d'une autre manière de ces possessions. Faibles et forts faisaient donc peut-être d'autant plus des vœux en faveur des Hohenstaufen, héritiers de la maison salique. En conséquence, il est très-vraisemblable que les Hohenstaufen furent provoqués de plus d'une manière à venir en Italie pour conserver ce qui leur appartenait, et pour compenser ce dont on les avait dépouillés dans le Teutschland. Mais il est difficile de croire que Kunrad n'ait été déterminé que par des provocations de cette nature à quitter son frère et la cause de leur maison dans le Teutschland, pour acquérir en Italie la couronne qu'on lui avait montrée dans le Teutschland, mais qu'on n'avait pu lui donner; il est impossible qu'il ait cru réussir à devenir par la force roi d'Italie. Deux cas sont possibles : ou bien, comme plusieurs auteurs l'ont cru,

sans toutefois qu'aucun l'ait prouvé, Kunrad avait eu déjà sous son oncle Heinrich V un grand gouvernement en Italie, ou depuis longtemps il ne s'était pas rendu dans ce pays. Dans le premier cas, il devait savoir que dans cette contrée, quoique l'on y parlât fréquemment d'un roi, il n'y avait ni place ni position pour un roi, pas plus pour un roi étranger que pour un roi national. Dans l'autre cas, il se serait jeté dans un monde inconnu, et son expédition aurait l'air d'une entreprise aventureuse. Aussi ne serait-ce pas trop hasarder que de supposer que le motif principal de l'expédition de Kunrad en Italie était l'effet produit par l'excommunication lancée contre lui. Les deux frères, en effet, reconnaissaient peut-être que désormais ils ne parviendraient pas à renverser le roi Lothar, ou à soutenir contre lui la lutte telle qu'elle convenait à un anti-roi, et en conséquence ils purent juger convenable de scinder leur cause. Friedrich, délivré de l'excommunié, pouvait bien, maintenant comme jadis, espérer faire une heureuse résistance; et l'un et l'autre pouvaient espérer que l'apparition de Kunral en Italie aurait tout au moins pour effet de déterminer le roi Lothar à faire aussi une campagne au delà des Alpes, et à affaiblir sa puissance dans le Teutschland, assez pour qu'ils pussent se maintenir contre lui.

Mais, quelle qu'ait été la véritable connexion des choses, il est certain que Kunrad, accompagné de forces peu considérables, entreprit l'expédition au delà des Alpes. Il arriva heureusement en Italie; partout où il se présenta il fut reçu avec joie et honorablement; mais ce fut à Milan qu'on l'accueillit avec le plus de joie et avec les plus grands honneurs. L'archevêque Anselme partageait le fier esprit de cette ville, depuis les temps les plus anciens, l'Eglise de Milan avait eu, presque sans interruption, des querelles de diverse nature avec l'Église romaine, et même, dans les derniers temps, ces dissensions n'avaient pas cessé; bien plus, l'archevêque Anselme lui-même avait résisté aux prétentions du pape Honorius II, qui avait remplacé, au commencement de l'an 1125, le pape Calixte II sur le siége apostolique (9). Il plut donc aux Milanais et à leur archevêque de braver les autres villes et le pape, en établissant le duc Kunrad roi d'Italie. Le 29 juin, Kunrad reçut à Monza, des mains de l'archevêque Anselme, la couronne de fer, et ensuite il fut encore une fois couronné roi à Milan même, et salué comme roi de la manière la plus solennelle par les Milanais. D'ailleurs il gagna bientôt l'affection des Milanais, et les remplit d'enthousiasme pour sa cause. Par là il lui fut possible de réunir des forces considérables, avec lesquelles il put se hasarder à pénétrer sans hésiter plus avant en Italie. Il entra en Toscane, et alla plus loin, ayant Rome en vue. Les villes où il se présenta le reçurent fort bien; les markgrafs, les comtes et d'autres hommes de la noblesse accoururent au-devant de lui, et lui témoignèrent par leurs discours et par leurs serments leur dévoûment et leur fidélité. Ceux, en petit nombre, qui se montrèrent récalcitrants, furent soumis par la force des armes. Bien que sa marche fût interrompue, personne ne fut en état de l'arrêter. Il paraît qu'il arriva assez loin pour pouvoir espérer atteindre Rome sans difficulté; mais tout à coup les relations changèrent, et contraignirent ce prince audacieux à la retraite.

En effet, dès son arrivée en Italie, et à la première nouvelle de cet événement, le jour de Pâques, le pape Honorius II avait fulminé contre le roi Kunrad une violente excommunication. Cette sentence toutefois ne fut ni notifiée ni reconnue à Milan; Kunrad au contraire, comme nous l'avons raconté, fut salué et couronné roi. Aussi n'avait-il pas lui-même à s'inquiéter de la malédiction papale; il ne put qu'être décidé par elle à précipiter sa marche vers Rome. Mais maintenant, durant cette marche, se présentèrent deux circonstances qui rendirent sa position dangereuse, et donnèrent une grande importance à l'excommunication. D'abord plusieurs villes de Lombardie, Pavie, Novare, Brescia, Crémone, Plaisance, s'élevèrent, par jalousie envers l'arrogante Milan, contre Kunrad, parce que celui-ci avait été établi roi par les Milanais; et ces villes se servirent de l'excommunication papale comme d'un lien pour leur confédération. En second lieu, le pape Honorius envoya le cardinal Jean de Crème en Lombardie, pour tenir un concile à Pavie. Dans ce concile, non-seulement l'excommunication de Kunrad fut publiée, mais encore on interdit l'archevêque Anselme de Milan de l'exercice de ses saintes fonctions, parce qu'il s'était permis de sacrer et de couronner cet homme roi d'Italie. Et à peine la nouvelle de ces événements fut-elle arrivée à Milan,

que même à cette époque beaucoup d'esprits devinrent chancelants, plus peut-être parce que tant de villes rejetaient le roi Kunrad, et aussi parce que l'on pouvait prévoir que désormais les princes et seigneurs d'Italie le rejetteraient également, et que Milan serait impuissante à le soutenir seule, que par une crainte religieuse de l'excommunication. L'archevêque Anselme résista, il est vrai, et chercha à maintenir son œuvre; mais chaque jour affaiblissait son parti et augmentait celui de ses adversaires, de sorte qu'enfin il fut forcé de céder au pape. En même temps peut-être la discorde se mit dans l'armée de Kunrad, qui pourtant était désormais son seul appui. Que restait-il donc encore dans un pays qui lui montrait des ennemis de front, des ennemis sur le derrière, des ennemis sur les flancs, sans lui assurer des amis sur lesquels il pût se reposer de toute son âme? Il battit en retraite. Cela changea son œuvre audacieuse en une entreprise aventureuse; et il n'osa point revenir à Milan, mais il se rendit à Parme. Là peut-être encore il combattit et lutta de diverses manières, mais il est certain que ce fut sans succès. Il séjourna encore plusieurs années, à ce qu'il semble, dans cette contrée, mais seulement comme témoin de la ruine complète de ses affaires.

Cependant, durant les deux années que Kunrad passa inutilement ou perdit en Italie, la lutte commencée précédemment continua dans le Teutschland. Les documents toutefois de cette époque sont si incomplets et si pauvres, qu'ils ne permettent point d'embrasser dans son ensemble la marche de cette lutte, et les événements de détail se présentent rarement ou ne se présentent jamais sous un jour assez clair et assez précis pour exciter un intérêt particulier ou donner quelque instruction. En général on ne peut méconnaître que le duc Friedrich se mit de nouveau sur la défensive, et chercha à sauver derrière des retranchements et des murailles ce qu'il était en état de sauver. Cette conduite pouvait, dans le commencement, partir d'un principe, parce qu'il voulait attendre le résultat de l'entreprise de son frère; mais, dans la suite, elle fut probablement dictée par la nécessité; car l'on ne peut pas méconnaître davantage que Lothar, dès que Kunrad se fut déclaré contre lui en prenant le titre de roi, déploya toutes ses forces pour détourner le danger dont le menaçait une telle démarche; et bien des choses lui réussirent. L'archevêque Friedrich de Cologne, après avoir tenu pendant deux ans une position hostile envers le roi, avait été ramené à son parti dans une diète assemblée à Corvei; l'archevêque Bruno de Strasbourg, qui avait été chassé quatre ans de son siége, fut réconcilié avec lui par l'intervention de la reine; Nurnberg et Spire furent prises; en Lotharingie enfin, quelque autorité tout au moins fut rendue au nom du roi, car le comte Gerhard de Gueldre se soumit à la suzeraineté du roi; et, dans la basse Lotharingie, le duc rebelle Godefrid fut déposé de sa dignité par le roi, et Walram de Limbourg, fils de ce duc Heinrich de Limbourg auquel Heinrich V avait ôté le duché de basse Lotharingie, combattit avec autant d'énergie que de bonheur pour le duché dont Lothar l'avait investi. Mais Friedrich le Hohenstaufen ne fut nullement dompté. Plusieurs de ses amis lui furent enlevés; quelques parties avancées de ses domaines lui furent arrachées; en réalité toutefois il conserva la même position et la même puissance dont il avait joui au commencement de la lutte, avant le retour de son frère de la Terre-Sainte.

Il y avait peut-être plusieurs causes de cette marche des choses. Ce qui sans doute y contribua le plus, c'est que nul prince teutsch, à l'exception tout au plus de l'archevêque Adelbert, ne pouvait, d'après les considérations déduites plus haut, vouloir l'entier anéantissement du noble Staufe. La lutte fut donc, à ce qu'il semble, conduite avec plus de modération que de passion; et, bien que probablement il ne manquât point de quelques scènes violentes et odieuses, la prudence semble avoir régné partout. Mais ensuite ce qui fut d'un grand avantage pour Friedrich, c'est que le duc Heinrich de Bavière ne donna pas, et il s'en fallut de beaucoup, à son beau-père Lothar, tous les secours que celui-ci avait certainement attendus de lui. Car on raconte, il est vrai, de Heinrich, qu'il marcha au secours du roi, ou qu'il entreprit une irruption sur les domaines du duc Friedrich; bien plus, l'infatigable renommée l'a accusé, contre Friedrich, de tentatives hostiles qui le rangent au nombre des hommes sans honneur et des traîtres; mais si, d'après tout le caractère de Heinrich, cette dernière accusation ne mérite nulle foi, ses entreprises militaires semblent aussi avoir été sans importance. En tout cas, il est certain qu'elles n'en-

rent pas un grand succès; car le souvenir de son ancienne amitié avec Friedrich, continuait à vivre dans l'âme de Heinrich, de sorte qu'il lui était trop douloureux de contribuer sérieusement à sa ruine, bien que sa sœur, épouse de Friedrich, fût morte vraisemblablement dès l'an 1126. D'ailleurs il resta constamment dans son propre pays, en Bavière même, impliqué dans des guerres privées et dans des querelles qui, si elles ne l'inquiétaient pas, l'occupaient du moins. L'énergie avec laquelle, lors de son avénement au duché, il s'était opposé à l'ancienne confusion, lui avait bien fait quelques amis, mais lui avait aussi attiré beaucoup d'ennemis. Les seigneurs avides et pillards du pays s'étaient inclinés devant sa colère et devant son épée, mais ils n'avaient pas oublié que par lui ils avaient été troublés dans leurs vieilles jouissances; aussi, dès que l'occasion s'en présentait, nul ne manquait de donner carrière à son mécontentement. Mais, parmi les ennemis du duc, le plus actif et le plus audacieux était ce comte Friedrich de Bogen, avoué de l'église de Ratisbonne, dont il a déjà été question une fois. Il montra sans cesse au duc de l'arrogance et du mépris, et, plein de confiance dans son château fort de Falkenstein, il ne rougissait pas de commettre contre le duc toute sorte de crimes. Toutefois il ne frappa le coup décisif que dans l'année 1130. Cette année, en effet, mourut l'évêque Cono de Ratisbonne. Aussitôt le comte Friedrich, sans s'inquiéter de Heinrich le duc, fit élire un nouvel évêque, et le plaça sur le siége épiscopal. C'était Heinrich, neveu du puissant comte Otto de Wolfratshausen. Par là il gagna cette maison, qui, comme lui, était alliée aux plus grands seigneurs de Bavière.

Il se forma donc contre le duc Heinrich le Superbe une grande ligue qui, comptant sur les Hohenstaufen et sur le markgraf Léopold, beau-père des Hohenstaufen, se sentit assez forte pour tenir tête au duc en rase campagne. Le duc marcha avec toutes ses forces contre ces dangereux ennemis. Ils réunirent également leurs forces, établirent leur camp sur l'Isar, sous les murs du château de Wolfratshausen, et attendirent l'attaque du duc. Mais, au moment d'une prochaine décision, un homme noble et sage, songeant au malheur qui naîtrait, pour la Bavière et pour le Teutschland tout entier, du sang des Bavarois versé par des mains bavaroises, s'avança au milieu des princes ennemis, leur adressant des paroles de conciliation, et chercha à les décider à étouffer cette pernicieuse discorde. C'était le comte palatin Otto de Wittelsbach. Il réussit, par des menaces et par des promesses, à amener ces deux princes laïques à se séparer de l'évêque Heinrich et à se soumettre au duc Heinrich. Toutefois, pour apaiser la colère du duc, ils durent se constituer prisonniers entre ses mains, et consentir à ce que le château de Wolfratshausen, témoin de ces événements, fût détruit par l'incendie. Puis l'évêque Heinrich de Ratisbonne acheta par de grands sacrifices sa réconciliation avec le duc, et ce ne fut qu'à partir de ce moment que Heinrich le Superbe put disposer de ses forces pour la querelle avec les Hohenstaufen.

Quant au reste des événements, on ne peut rappeler encore en particulier qu'un seul fait, parce qu'il est presque le seul qui ait une couleur caractéristique. Vers le milieu de l'an 1129, le roi vint assiéger une seconde fois la ville de Spire, qui était plus chère que toutes les autres villes au duc Friedrich, parce qu'elle était le lieu de sépulture de la maison salique. Afin que ce siége n'échouât pas aussi, le duc Heinrich de Bavière vint au secours de son beau-père, et, pour barrer à Friedrich le passage du Rhin, il prit une forte position sur la rive droite de ce fleuve. Friedrich, en conséquence, pour ranimer le courage des bourgeois et de la garnison, envoya dans la ville sa seconde femme, Agnès, fille du comte Friedrich de Sarbrück, nièce de l'archevêque Adelbert de Mayence. Et Agnès remplit sa mission de la manière la plus belle. Par ses discours et par son exemple, elle soutint le courage des bourgeois et de la garnison pendant six mois entiers, au milieu de privations, de misères et d'efforts de toute nature; toutefois la famine força la ville à se rendre le 20 décembre (10). Mais, ensuite, même cette reddition ne fut pas approuvée sans condition; loin de là, le roi dut confirmer à la ville de Spire les droits et les libertés qu'elle avait obtenus des empereurs franconiens; la duchesse Agnès obtint une libre retraite avec les compagnons de ses efforts et de ses sacrifices, et Lothar, à la vue de cette femme héroïque, lui fit des présents dignes d'un roi, soit par estime pour son dévoûment

et par intérêt pour ses souffrances, soit parce qu'elle était nièce de l'archevêque Adelbert de Mayence (11).

## CHAPITRE III.

### LES ANTI-PAPES INNOCENT II ET ANACLET II. — SUITE DES TROUBLES DANS LE TEUTSCHLAND. — LES LANDGRAFS DE THURINGE. — INNOCENT II EN FRANCE ET DANS LE TEUTSCHLAND.

De l'an 1130 à l'an 1131.

Dans cet état de choses, la cause des Hohenstaufen étant ruinée sans temps d'arrêt en Italie, et tandis que dans le Teutschland, bien que tout ne fût pas perdu, la marche des événements tournait contre les Hohenstaufen, et semblait devoir amener leur chute, il arriva un événement qui changea les relations, et qui était de nature à donner de nouvelles espérances aux deux frères.

Le 14 (1) février de l'an 1130 mourut le pape Honorius II, ce vénérable évêque Lambert d'Ostie, qui avait, en qualité de légat papal, négocié et conclu le traité de Worms. Sa mort causa une grande discorde à Rome et dans l'Église; car déjà depuis longtemps le cardinal Pierre avait brigué le siége apostolique. Mais si Pierre avait de nombreux amis, il avait aussi de grands ennemis : il s'était instruit à Paris; il avait été moine dans le monastère de Cluny; Pascal II l'avait attiré à Rome; Calixte II l'avait élevé au titre de cardinal, et en même temps il l'avait employé dans beaucoup d'affaires importantes pour l'Église. Pierre avait rempli avec intelligence et habileté les missions qui lui avaient été confiées, et par là il avait rendu de grands services au saint-siége; en général, sa vie paraît avoir été sans reproche. Maintenant, il est vrai, après la mort du pape Honorius, de graves reproches d'immoralité et de sensualité furent articulés contre lui; et en particulier on lui reprocha d'avoir abusé de la manière la plus coupable de ses relations comme légat papal, et de n'avoir pas plus ménagé le sacré que le profane pour s'enrichir (2). Mais comme au fond ces accusations sont les mêmes que celles que les partisans des prétendus papes légitimes, les véritables successeurs de l'Apôtre, ont élevées contre tous les anti-papes, et même contre tous les schismatiques et tous les hérétiques, et comme elles ne sont mises en avant qu'à partir de ce moment, après la mort d'Honorius II, on peut assurément douter non-seulement que Pierre ait été réellement aussi mauvais qu'on le représente, mais encore qu'il ait eu en général une mauvaise réputation. Et certes, l'inimitié qui se manifesta contre lui peut s'expliquer d'une autre manière, et cette inimitié à son tour peut expliquer ces accusations. Pierre, en effet, était fils de ce Pierre nommé si souvent précédemment sous la désignation de fils de Léon, et au sujet duquel nous avons remarqué que Léon, son père, était un juif baptisé. Ce Pierre, fils de Léon, avait, comme nous l'avons fait voir, tenu constamment pour les papes légitimes contre l'empereur Heinrich V, comme contre tous leurs adversaires, et il avait défendu la cause du saint-siége avec autant d'habileté que de dévoûment. Par là il avait acquis une grande influence sur toutes les affaires de l'Église et de l'État, et il avait su augmenter cette influence par un prudent emploi de ses grandes richesses. Mais précisément pour cela il avait aussi excité une grande envie, et, comme nous l'avons également remarqué, il s'était fait beaucoup d'ennemis acharnés. Parmi ceux-ci, les plus redoutables et les plus violents étaient les membres de la puissante famille des Frajapani ou des Frangipani. C'est par ces ennemis que furent répandus les mauvais bruits sur les moyens coupables par lesquels Léon, père de Pierre, avait acquis ces grandes richesses, et par lesquels il les avait lui-même augmentées; et comme Pierre consacra en même temps à l'état ecclésiastique un de ses fils, également nommé Pierre, et qu'il profita sans aucun doute de son influence sur les papes pour lui procurer de toute manière de l'avancement, le soupçon put bien naître qu'il ne soutenait avec tant d'énergie et de persévérance la cause du siége apostolique que pour placer son fils sur ce siége. A mesure donc que ce fils s'était élevé par degrés sur l'échelle des dignités ecclésiastiques, l'envie contre le père, la haine contre le fils, la colère contre tous deux, s'étaient accrues dans beaucoup d'âmes; et comme, à l'approche de la mort du pape Honorius II, le fils, Pierre le cardinal, prit réellement des mesures pour franchir même le der-

nier échelon, ses ennemis formèrent la résolution de l'empêcher de toutes les manières de faire ce pas. La tentative fut faite, et, pour la justifier aux yeux de tous les peuples de foi chrétienne, il fut nécessaire de signaler le cardinal Pierre comme un homme qui, par sa vie et ses mœurs, s'était rendu tout à fait indigne du siége apostolique.

Mais, quelle qu'ait pu être la source des graves accusations élevées contre le cardinal Pierre, dès qu'Honorius fut mort, les plus considérables et les plus sages des cardinaux formèrent la résolution de faire en commun et dans la forme usitée jusqu'alors l'élection d'un nouveau pape dans l'église de Saint-Marc. Mais à peine cette résolution fut-elle prise, et vraisemblablement communiquée à tous les cardinaux, que seize ou dix-sept cardinaux qui avaient approché le plus près du saint-père, et avaient été le plus avant dans son intimité, se réunirent, et, avant que sa mort ne fût connue, et comme sur le cadavre non encore enseveli, ils élurent en secret un nouveau pape(3). Sans aucun doute ces cardinaux avaient longuement et mûrement réfléchi à ce qu'ils faisaient maintenant; ils s'étaient dit par avance que le maintien de leur entreprise rencontrerait des obstacles d'autant plus grands qu'elle déviait plus de la loi et de la tradition, et qu'elle devait plus avoir l'air d'une œuvre d'intrigue; ils s'étaient dit d'avance qu'en face des ressources et des artifices du cardinal Pierre, ils ne pourraient rien mettre en avant pour leur justification aux yeux du monde, si ce n'est peut-être le mérite de l'homme de leur choix. Et dans le fait ils étaient tombés d'accord sur un homme de mérite : c'était le cardinal Grégoire, distingué par sa science, par son caractère tout ecclésiastique, par la pureté de sa vie, par beaucoup de belles vertus de l'homme et du prêtre. Ils lui donnèrent le nom d'Innocent II. Mais immédiatement après cet événement, et vraisemblablement le lendemain, la majorité des cardinaux, au nombre de trente environ, s'assembla, sans rien savoir peut-être de l'élection du pape Innocent, et comme on en était convenu, publiquement dans l'église de Saint-Marc, et ils élurent également pape le cardinal Pierre. Il prit le nom d'Anaclet II, et fut salué sous ce nom par tout le peuple.

Or les documents du temps qui sont arrivés jusqu'à nous ne disent pas, il est vrai, comment toutes choses furent et vinrent; mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est qu'à Rome se forma bientôt une grande division. Le parti d'Anaclet, dès le principe le plus considérable, embrassa bientôt Rome presque tout entière, et Innocent ne compta qu'un petit nombre de partisans fidèles. Anaclet fut accusé par ses ennemis d'avoir enlevé d'une main criminelle l'or et l'argent de l'église de Saint-Pierre, et d'avoir, avec le produit de ce brigandage, corrompu et attiré dans son parti les habitants de cette lâche ville, grands et petits; mais les partisans de cet homme repoussèrent ce reproche, et Anaclet lui-même n'attribua l'intérêt général pour sa cause qu'à la légitimité de son élection et à la considération générale qu'il s'était acquise. En tout cas, il est certain qu'Innocent II ne trouva une retraite sûre que dans les bâtiments fortifiés des Frajapani ou Frangipani, tandis qu'Anaclet disposait de toutes les églises et de la ville entière. Les deux papes restèrent à Rome jusqu'aux fêtes de Pâques, et donnèrent au monde un déplorable scandale. Mais, lors de cette fête, qui cette année tomba au 30 mars, Anaclet, du haut du sanctuaire, fulmina contre son adversaire une excommunication terrible; et il épargna tout aussi peu les cardinaux qui avaient entrepris l'élection de celui-ci, que ceux qui à l'avenir feraient leur cause de la sienne. Innocent ne laissa sans doute pas cette excommunication sans représailles; mais il ne gagna rien par là. Bien plus, à partir de ce moment, il semble que les Romains attaquèrent l'habitation des Frangipani eux-mêmes. Ceux-ci, leurs partisans et les partisans du pape Innocent, firent, il est vrai, une résistance opiniâtre; mais ils en vinrent bientôt à voir que tous les efforts seraient complétement inutiles et ne leur donneraient jamais la victoire, d'autant plus que le pape Anaclet avait déjà réussi à gagner les Normands, et à ranger de son côté le duc Roger d'Apulie. Innocent résolut donc de se sauver par la fuite, tandis qu'il lui semblait encore possible de se sauver. Il exécuta aussitôt cette résolution, et avec bonheur. Tous les cardinaux qui l'avaient élu pape l'accompagnèrent; l'évêque Kunrad de Sabino resta seul et en secret à Rome, comme vicaire du pape. Innocent passa le Tibre en bateau avec ses compagnons; il se rendit d'abord à Pise, puis à Gênes, enfin en France.

Et bientôt on vit qu'Innocent avait pris le meilleur parti. Il avait eu, vraisemblablement aussitôt après l'élection d'Anaclet, la précaution d'envoyer en France des messagers qui devaient chercher à préparer d'avance les esprits; et ces messagers avaient réussi à lui gagner des personnages considérables et à les prévenir contre Anaclet. Il est difficile qu'il y ait eu en France un homme raisonnable qui eût pu se charger de défendre la manière dont Innocent avait été élu; bien plus, chacun devait reconnaître que ce n'était pas lui, mais Anaclet qui était arrivé par les voies légales au siége apostolique. Mais à peine y avait-il eu jamais une élection tout à fait légale; depuis que la loi sur l'élection du pape était en vigueur, le monde chrétien avait toujours été contraint, et même après la mort du pape Calixte II, à se prononcer entre deux concurrents. Cette nécessité se présentait maintenant encore une fois. Si Anaclet était venu le premier en France, il est possible qu'en général on se fût prononcé pour lui plus volontiers que pour son adversaire; mais comme Anaclet, trompé peut-être par l'exemple de Grégoire VII, avait mieux aimé s'adresser aux Normands, et qu'Innocent, au contraire, recourut à la France en lui demandant de le sauver et de le défendre, les esprits impressionnables des Français furent facilement aliénés au plus puissant, et poussés en faveur de l'opprimé sans appui. Le bon roi Louis VI semble s'être senti flatté de ce que lui, comme roi de France, le fils aîné de l'Église, était invoqué par des papes opprimés comme leur seul protecteur. Gélase II avait trouvé protection en France; devant Calixte II, que la France la première avait salué pape, avait succombé Grégoire VIII, le pape de l'empereur Heinrich V; il ne pouvait en être autrement: le monde devait être frappé de stupeur si maintenant Innocent II était aussi affermi sur le siége pontifical par la décision de la France. Des pensées de cette nature agirent peut-être sur Louis VI et sur les hommes de son conseil. De plus, beaucoup d'ecclésiastiques de France éprouvèrent probablement de la compassion pour l'homme du malheur et de la fuite; beaucoup sans doute aussi fondèrent de grandes espérances sur la faveur d'un pape qui ne se serait maintenu que par leur appui dans la dignité papale; mais ce qui y contribua le plus, c'est que l'on avait réussi à gagner à Innocent II l'homme entre les mains de qui, à cause de sa puissance irrésistible sur les âmes des hommes, étaient tous les Français, l'abbé Bernard de Clairvaux. Cet homme, issu d'une noble famille, et par là même en relations avantageuses avec de nobles familles, distingué par les plus grands efforts et par des connaissances variées, distingué par une piété sans hypocrisie, par le zèle religieux et par une vie pure et vertueuse, avait dès lors répandu autour de lui une telle atmosphère de sainteté, que personne ne pouvait résister à la puissance de sa parole; en lui la France fut gagnée à la cause du pape Innocent II. Il reste, il est vrai, incertain par où cet homme fut gagné à cette cause, mais il paraît qu'il jugeait le pape Innocent plus digne du siége apostolique que son adversaire, et que devant la valeur morale de l'élu il ne tint pas compte de la légalité de l'élection.

Après l'arrivée du pape en France, le roi Louis VI convoqua les archevêques, les évêques, les abbés et d'autres hommes pieux, à une assemblée à Étampes. Mais il invita particulièrement saint Bernard à se rendre à Étampes; et plusieurs des premiers évêques appuyèrent de leurs vœux et de leurs désirs l'invitation du roi. Bernard vint, mais non sans hésitation, probablement parce que la cause du pape n'était pas pure. Les vénérables Pères, le roi et tous les assistants, lorsqu'ils virent le saint homme, remirent sans réserve entre ses mains la décision de la querelle entre Innocent et Anaclet. Il l'entreprit en tremblant et en hésitant; mais ensuite il parla de l'ordre de l'élection, du mérite de l'élu, de la vie et de la bonne renommée de celui qui avait été élu le premier, et il en parla avec une onction si sainte, que tous s'écrièrent d'une seule voix: Innocent est le chef légitime de l'Église! Et à partir de ce moment, Innocent fut salué et traité comme le véritable pape dans toute la France, à peu d'exceptions près (4); on lui rendit toute sorte d'honneurs, et il put remplir sans hésiter toutes les fonctions attribuées aux papes. Puis le roi Henri d'Angleterre fut aussi décidé par saint Bernard à reconnaître le pape Innocent II, et, peu de temps après, Innocent fut aussi reconnu en Espagne pour le véritable pape.

Pendant ce temps, dans le Teutschland, la vieille discorde allait plus loin à pas lents et

dangereux. Mais les choses n'en vinrent à aucune décision, et même la lutte contre le duc Friedrich semble s'être tout à fait arrêtée. Le motif de cette inaction était peut-être qu'on lui avait arraché les ouvrages avancés, et que le roi et ses partisans ne voulaient pas l'attaquer au cœur de ses domaines, parce qu'il semblait inoffensif, ou qu'ils n'osèrent point l'y attaquer, parce qu'ils voyaient du danger à le pousser au désespoir, et à déterminer par là d'autres princes à se prononcer en sa faveur. Lothar, cependant, ne négligea pas de se faire des amis sur la fidélité desquels il espérait pouvoir appuyer son autorité. Il confirma au comte Kunrad de Wettin le markgraviat de Meissen, où il l'avait jadis installé par la force, en dépit de l'empereur Heinrich V. Le comte de la Marche septentrionale, Udo IV, ayant été assassiné cette année à Aschersleben, il investit de la Marche du Nord un parent de sa femme, le comte Kunrad de Plœzke, jeune homme distingué par son esprit et par sa beauté, de sorte qu'il s'assurait aussi facilement le respect des hommes que la faveur des femmes. Mais il fit en Thuringe un changement important et durable.

Dans ce pays, en effet, les relations publiques étaient d'une nature particulière. Lorsque Otto le Grand remit à la maison de Billung la dignité ducale de Saxe, que son père, Heinrich I^er, avait su, avec autant d'intelligence que d'avantage, réunir à la dignité ducale de Thuringe ainsi qu'à la majesté de l'empire, le duché de Thuringe ne fut pas rétabli; bien plus, cette contrée fut désormais gouvernée par des comtes, qui étaient ou du moins devaient être placés sous l'autorité immédiate du roi. Dans les temps orageux des empereurs franconiens, particulièrement durant les déplorables luttes contre Heinrich, les Thuringiens avaient, il est vrai, tenu habituellement avec les Saxons; par là sans doute aussi les ducs de Saxe avaient exercé une grande influence sur les affaires de Thuringe; mais comme cette alliance entre les Saxons et les Thuringiens n'était résultée que de la position des pays, de l'ensemble des relations, et du soulèvement de grandes passions, de même cette influence des ducs, qui put avoir lieu, ne fut pas une influence légale, mais seulement l'action des relations et des passions. Or, au temps de Heinrich IV et de Heinrich V, paraissent, à côté des comtes de cantons, qui tiraient leurs noms de leur résidence, comme les comtes de Weimar ou d'Orlamunde, des comtes de Thuringe(5), dont il a été fréquemment question dans cet ouvrage. On ne sait pas comment ces comtes sont arrivés à se décorer de cette qualité; cependant on ne peut s'empêcher de conjecturer que le premier d'entre eux, Ludwig, déploya le plus d'activité dans les diverses assemblées et délibérations des princes thuringiens de cette époque, et devint peut-être un appui pour tous les autres; peut-être aussi, dans les négociations avec les Saxons, se mit-il plus que personne en évidence, comme orateur par exemple, parmi les députés. C'est probablement de cette manière que la qualification de cômte de Thuringe, ou veuu de Thuringe, devint habituelle en Saxe; elle fut probablement acceptée et transmise héréditairement, sans assurer de privilége légal. Mais, vers la fin du règne de Heinrich V, se manifeste un nouveau phénomène : le comte Hermann de Winzinbourg, dont nous avons parlé plusieurs fois à cause de son fidèle attachement à l'empereur Heinrich V, est désigné comme landgraf. On ne sait absolument comment ni quand il arriva à cette qualité. A peine l'histoire semble-t-elle indiquer une autre occasion où il ait pu l'acquérir, que les circonstances dans lesquelles, sept ou huit ans auparavant, Heinrich V investit le comte Hermann de la Marche septentrionale de Thuringe, dont néanmoins il ne se mit pas en possession, parce qu'il en fut empêché par Lothar de Saxe. Comme Wicbert obtint le pays principal, le markgraviat proprement dit de Meissen, l'empereur avait peut-être cru devoir indemniser le comte Hermann en lui conférant une nouvelle dignité d'un ordre supérieur. Cette conjecture permet aussi d'expliquer pourquoi ce nouveau titre ne donna pas un nouveau pouvoir à Hermann; car, comme il n'arriva pas à la possession de la Marche, il resta naturellement ce qu'il avait été, à savoir un comte qui s'intitulait landgraf, c'est-à-dire sans doute un comte supérieur auquel les comtes cantonaux devaient être subordonnés, comme, en Bavière, en Souabe, en Saxe et en Lotharingie, ils étaient subordonnés à des ducs. Cependant Hermann, à sa mort, arrivée dans son pays natal, en Bavière, transmet héréditairement le titre de landgraf à son fils, également appelé Hermann.

Or il arriva que, dans l'année présente, 1130, ce second vassal, Hermann de Winzenbourg, fit assassiner son vassal, le comte frison Burchard de Lukenheim, parce que celui-ci avait construit un fort contre sa volonté. Mais ce comte Burchard était un ami et un conseiller secret du roi Lothar (6) : Lothar fut d'autant plus irrité de ce crime. Lors donc qu'à la Pentecôte, beaucoup de princes se furent réunis autour de lui à Quedlinbourg, il se porta vraisemblablement lui-même pour accusateur du landgraf. Les princes déclarèrent le landgraf Hermann déchu de ses honneurs et dignités. Aussitôt le roi transféra la dignité du prince condamné au comte de Thuringe, Ludwig Ier, également parent de sa femme, qu'il éleva au rang de premier landgraf de Thuringe. D'autre part, la Winzenbourg, située dans l'évêché d'Hildesheim, fut assiégée et attaquée. Hermann la défendit tout le reste de l'année. A Noël, toutefois, il se rendit au roi à Gendersheim, et lui livra la forteresse. Lothar fit tenir cet infortuné comme prisonnier à Blankenbourg; mais la Winzenbourg fut d'abord détruite par le feu, puis rasée au niveau du sol. Du reste nul document ne nous fait connaître l'ordre qui fut introduit en Thuringe. Le nouveau landgraf, Ludwig Ier, était précédemment déjà, par ses vastes possessions, un puissant seigneur; il devint plus puissant encore par l'héritage qui lui échut cette année après le meurtre de son frère Heinrich. Il exerça donc, sans aucun doute, du haut de sa belle Wartbourg, une grande influence sur les affaires publiques des Thuringiens. Mais on ne sait point quel pouvoir légal lui était accordé sur les comtes de la Thuringe; on ne sait pas non plus quelle pouvait être sa position à l'égard de Heinrich le Superbe, auquel le roi avait donné l'investiture du duché de Saxe. Vraisemblablement le landgraf ne devait pas être subordonné au duc; et peut-être l'institution elle-même du landgraviat de Thuringe fut-elle vue avec défaveur, précisément par ce motif que le roi jugeait nécessaire de séparer en quelque sorte par une puissance intermédiaire les deux duchés de Bavière et de Saxe, pour rassurer plus aisément les esprits au sujet de la réunion de ces duchés entre les mains d'un seul prince.

Mais, de quelque manière que les choses aient pu se comporter, l'année s'écoula en majeure partie avec les événements que nous avons racontés, et avec d'autres événements d'une moindre importance. Pendant ce temps, les deux papes Innocent et Anaclet n'avaient rien négligé pour se concilier l'amitié du roi Lothar et des princes teutschs qui tenaient pour le roi. Ils avaient envoyé des lettres, des députations dans le Teutschland pour défendre réciproquement leur cause. Car les affaires des Hohenstaufen, et particulièrement du Hohenstaufen Kunrad, qui s'intitulait roi, semblaient à tous deux si compromises, qu'aucun d'eux n'osait fonder ses espérances sur leur réussite. Bien plus, Anaclet, pour gagner Lothar, crut bon de prononcer une excommunication solennelle contre Kunrad; mais cette tentative échoua comme tout ce qu'il entreprit. Il semble toutefois que dans le Teutschland on hésita longtemps à se prononcer. Là, comme dans le reste du monde, on ne pouvait se dissimuler que le bon droit était du côté d'Anaclet; et comme ce pape se trouvait en possession de Rome, et comme il n'avait pas fait difficulté de se déclarer librement contre l'anti-roi Kunrad, Lothar et ses partisans pouvaient bien n'être pas très-disposés à se décider pour Innocent. Dans le fait, il semble que dans le Teutschland on n'avait pas encore pris de parti, lorsque Innocent avait déjà gagné sa cause en France; car ce ne fut qu'au mois d'octobre que, convoqués par le roi, quinze ou seize évêques teutschs s'assemblèrent à Wurtzbourg. Dans cette assemblée se trouva aussi l'évêque Gualter de Ravenne, qui, en qualité de légat du pape Innocent II, avait poussé à la faire; et en sa présence, sans doute aussi sur ses instances, Anaclet fut rejeté, et Innocent reconnu comme véritable pape apostolique. En même temps l'excommunication fut fulminée non-seulement contre Pierre, qui alors même se nommait le pape Anaclet, mais aussi contre les Hohenstaufen Kunrad et Friedrich. Par cette dernière excommunication, que le légat confirma sans aucun doute au nom du pape, Anaclet, qui s'était empressé de prendre les devants en excommuniant Kunrad, fut non-seulement supplanté, mais encore laissé en arrière par Innocent, parce qu'il n'avait pas étendu sa malédiction sur Friedrich.

Innocent II reçut la nouvelle de la résolution prise à Wurtzbourg dans un concile qu'il tint au mois de novembre à Clermont; elle lui fut apportée par l'archevêque Kunrad de Saltzbourg, et par Ekbert, évêque de Munster. Un

tel message causa une grande joie, augmenta les démonstrations d'honneur qu'on lui avait déjà faites, et lui fit prendre la résolution de se rendre dans le nord de la France, et de là dans l'empire teutsch, pour s'entendre avec le roi Lothar au sujet d'une expédition à Rome, qui devait lui assurer le siége de l'Apôtre, et au roi la couronne impériale. A Fleury, près d'Orléans, il fut reçu par Louis, roi de France, qui était accouru au-devant de lui avec sa femme, avec ses fils et avec toute sa cour : le roi courba dans la poussière, devant le saint-père, sa tête couronnée, et baisa les pieds du pontife. Le roi Henri d'Angleterre ne resta pas en arrière. Entraîné par l'éloquence de saint Bernard, Henri vint, au commencement de l'année suivante, 1131 (7), à Chartres, pour prouver au pape son respect, avec une égale humilité, et il le décida à se rendre avec lui à Rome. De Rouen, le pape se rendit, durant le carême, à Liége ; car dès Noël il avait envoyé un cardinal, Gerhard, vers le roi à Gandersheim, et plus tard un autre cardinal, Anselme, à Goslar, et il lui avait fait connaître le désir d'une entrevue où ils s'entendraient; et ils étaient tombés d'accord que le roi le recevrait à Liége avec les princes de l'empire, ecclésiastiques et laïques. Conformément à cette convention, Lothar était allé à Liége; et beaucoup d'archevêques, d'évêques et d'abbés, beaucoup de princes et de seigneurs laïques, invités par le roi, s'étaient réunis à Liége avec une suite nombreuse. Lorsque le saint-père, monté sur un cheval blanc, et entouré d'un grand nombre de seigneurs ecclésiastiques, approcha de la ville de Liége, le roi, allant au-devant de lui à pied, lui témoigna avec humilité son respect, et mena ensuite son cheval par la bride à travers une foule empressée. Le roi aida le pape à descendre de cheval, le fit reposer sur son bras, et l'honora ainsi aux yeux du peuple qui assistait à ce spectacle. Le dimanche suivant, 29 mars, le pape se dirigea solennellement vers l'église de Saint-Lambert, y dit lui-même la messe, et, en témoignage de joie, de fête et d'union, en présence de tout le peuple, il plaça la couronne royale sur la tête du roi et de la reine, pour rendre manifeste au peuple la majesté du trône.

Toutefois un grand danger menaça bientôt cette union du pape et du roi. Le pape Innocent, en effet, avait obtenu tout ce qu'il pouvait obtenir de ce côté des Alpes. Aussi ses pensées devaient désormais se reporter sur Rome, et sur l'entier anéantissement de son ennemi Pierre, qui se nommait Anaclet II. Mais, où pouvait-il trouver les forces nécessaires pour atteindre ce but, si ce n'est chez le roi des Teutschs, auquel revenait la couronne impériale, et, avec cette couronne, la souveraineté territoriale sur Rome? Il provoqua donc le roi à une expédition sur Rome, pour recevoir de sa main, sur les tombeaux des apôtres, la première dignité du monde, la couronne impériale.

Lothar et ses amis ne se faisaient pas illusion sur la position du pape. Ils savaient bien que celui-ci avait obtenu un grand résultat en gagnant tous les princes et les seigneurs des pays chrétiens en dehors de l'Italie; mais ils savaient aussi qu'à ce résultat manquait l'essentiel, sans quoi tout le reste était au plus haut point incertain, à savoir la possession de Rome : car, dans la croyance des peuples, le siége du chef de l'Église n'était pas un meuble que l'on pût transporter d'un endroit à un autre, que l'on pût placer tantôt ici, tantôt là; mais tous les regards étaient dirigés sur Rome, et ne cherchaient le siége apostolique que sur les ossements des apôtres. Car Anaclet, l'adversaire d'Innocent, n'était pas resté inactif durant les voyages de celui-ci en France, et bien des choses semblaient lui réussir. Non-seulement (du moins il pouvait le croire) les habitants de Rome étaient affermis, par des moyens de toute nature, dans sa fidélité; mais encore, dans l'Italie inférieure comme dans l'Italie supérieure, il s'était ménagé un appui qu'il ne semblait pas facile de renverser.

Précédemment déjà, comme nous l'avons remarqué, il s'était mis en rapport avec le Normand Roger II, fils de Roger I, neveu de Robert le Rusé, petit-fils de Tancrède de Hauteville. Il avait aussi entretenu et cultivé cette alliance après la fuite du pape Innocent; et comme Roger, après avoir achevé la conquête de toute la Sicile, qui avait été commencée par son père, nourrissait maintenant le vif désir de réunir toute la puissance que les Normands avaient graduellement acquise sous la suzeraineté féodale du saint-siége, et de l'élever à la dignité extérieure qui lui semblait due parmi le reste des puissances chrétiennes, Anaclet, appréciant les grands résultats dont son adver-

saire Innocent avait à se féliciter en France et en d'autres pays, n'hésita pas à lui conférer à lui, le duc Roger, la dignité royale. Trois ans auparavant encore, lors de la mort du duc Wilhelm d'Apulie, qui ne laissait pas d'enfants, le pape Honorius II avait conçu la pensée de faire valoir les droits féodaux que Grégoire VII avait acquis sur les pays normands, et de réunir immédiatement toutes les possessions du duc Wilhelm aux possessions de l'Église romaine. Toutefois le comte Roger II de Sicile, dont il est ici question, se fiant surtout sur le droit de l'épée, n'avait pas hésité à s'emparer de toutes ces possessions, comme le plus proche parent présent du duc. Puis il avait bravé la puissance spirituelle comme la puissance temporelle du saint-père; et les foudres du pape étaient tombées sans effet à terre, et toutes les armes terrestres qu'Honorius II put mettre en usage contre lui avaient perdu leur force devant le génie, la renommée et la puissance de cet homme. A la fin, Honorius avait dû s'estimer heureux que Roger se contentât de l'investiture des duchés d'Apulie et de Calabre. Et maintenant, cent ans environ après l'arrivée des Normands en Italie comme d'aventureux mercenaires, Anaclet, sous la nécessité des circonstances, accorda la réunion de tous les pays que les Normands avaient conquis en Italie et en Sicile, en un seul royaume, de telle sorte que même des princes qui jusqu'alors recevaient immédiatement l'investiture du pape, tels que les princes de Capoue, fussent vassaux du nouveau roi, seul vassal du saint-siége. Le jour de Noël de l'an 1130, le prince Robert II de Capoue, en présence du cardinal Conte, légat du pape, à Palerme, plaça sur la tête du duc Roger une couronne royale, et Roger fut salué par tout le peuple roi de Sicile et d'Italie (8). Sans aucun doute, avant ce couronnement, le nouveau roi s'était obligé à se tenir avec toutes ses forces à la disposition du pape Anaclet, pour le défendre en cas de besoin envers et contre tous, et en particulier contre Innocent et contre les adhérents de celui-ci. Mais ce contrat semblait devoir le déterminer d'autant plus certainement à la résolution et à l'action, que sa dignité royale semblait essentiellement dépendre du maintien d'Anaclet sur le siége apostolique. D'autre part aussi, Anaclet s'efforça probablement d'attacher le roi Roger à ce siége par d'autres liens encore; et il est bien possible qu'il ait cherché à le séduire par l'idée du patriciat, et peut-être même de l'empire.

Mais ce n'est pas seulement dans les Normands que le pape Anaclet avait de puissants amis qui pouvaient disputer à l'anti-pape Innocent la possession de la ville de Rome, et lui en rendre la conquête très-difficile; dans la haute Italie aussi, en Lombardie, il ne manquait pas d'hommes puissants qui avaient des dispositions hostiles, soit contre le pape Innocent, soit contre Lothar, le roi des Teutschs. Kunrad, il est vrai, le Hohenstaufen, s'était vu forcé d'interrompre sa course victorieuse, et de reculer sur le chemin par lequel il s'était avancé devant Rome; le Milanais, il est vrai, l'avait salué roi avec autant d'amitié que d'empressement: mais les relations du saint-siége étaient maintenant toutes différentes de ce qu'elles avaient été lorsque Kunrad se mit de côté devant l'excommunication qui l'avait frappé, et les Milanais ne lui avaient nullement tourné le dos; ils avaient seulement été poussés à la désunion, et par la désunion à l'inaction. Maintenant la querelle élevée au sujet du siége papal avait tout changé. L'archevêque Anselme de Milan, qui avait été frappé d'excommunication par le pape Honorius II, avait passé du côté d'Anaclet; les Milanais en masse avaient suivi leur archevêque; et la cause d'Anaclet semblait être la cause des Hohenstaufen, puisque le roi Lothar s'était déclaré pour Innocent II. Mais l'exemple de Milan semble avoir réagi au loin à travers la Lombardie; et bien que l'archevêque Gualter de Ravenne, dont nous venons de parler comme légat papal, fût le lien et l'appui d'un vigoureux parti contraire, il fallait évidemment reconnaître que c'était chose fort difficile de conduire à travers la Lombardie le pape Innocent à Rome, de prendre Rome, d'installer le pape sur le siége apostolique, de le maintenir et de l'affermir sur ce siége contre le roi Roger et contre tous les amis et partisans d'Anaclet et des Hohenstaufen.

Tenant compte de ces relations, Lothar crut, en retour du secours qu'Innocent II lui demandait, pouvoir s'attendre à des concessions de la part du pape. Il promit donc de conduire le pape à Rome; mais il exigea, comme en récompense d'un service si important, le rétablissement d'une institution à la destruction de laquelle il avait contribué lui-même avec tant

d'ardeur, et, comme il le reconnaissait sans doute maintenant, avec tant d'inconséquence; le rétablissement de l'investiture, soit (et vraisemblablement ce fut ainsi qu'il formula d'abord sa demande) comme cette investiture avait été exercée par les rois des Teutschs jusqu'au traité de Worms, ou du moins (et il n'arriva vraisemblablement que plus tard à restreindre ainsi ses prétentions) telle qu'elle avait été réglée par le traité de Worms; de telle sorte que l'élection de l'évêque ne pût avoir lieu qu'en présence du roi, et que la consécration de l'élu ne pût se faire qu'après l'investiture, et non auparavant. Mais après les expériences que, vers cette époque, le monde avait déjà faites, Lothar aurait dû savoir que l'Église romaine se tait sans doute et regarde de côté, ou qu'elle souffre ce qu'elle ne peut empêcher, qu'elle accorde même ce qu'elle n'est pas en état de refuser, mais qu'aussi elle ne renonce jamais à ce qu'elle a une fois gagné, et qu'elle ne regarde jamais comme obligatoire la parole d'un pape qui a renoncé à quoi que ce soit. Sa prétention était donc vaine, et il eût pu convenablement la laisser de côté. Toutefois le pape, les cardinaux et les autres Romains qui l'entouraient, tombèrent devant elle dans une grande terreur. Certes, cette terreur ne venait pas de la pensée que l'Église pourrait réellement souffrir quelque dommage ou être forcée à renoncer à un droit; mais elle naissait, chez ces hommes, de leur inquiétude pour leur propre sûreté : car ils se trouvaient désarmés dans une ville teutsche, entourés d'hommes teutschs en grand nombre et armés, et les violences que Heinrich V avait exercées contre des papes et des cardinaux étaient encore toutes fraîches dans leur mémoire (9). Mais ils s'étaient tourmentés à tort; car l'abbé Bernard de Clairvaux combattit le roi avec toute la plénitude de son éloquence : et la vie de Lothar, et les encouragements qu'il avait précédemment donnés aux prétentions de l'Église contre Heinrich V, ainsi que ses révoltes continuelles contre cet empereur, ses promesses, tandis qu'il aspirait à la royauté, son bénévole abandon de droits jusqu'alors sauvés, pour s'affermir sur le trône avec l'assistance de l'Église, tout cela présentait trop de points vulnérables pour que les paroles énergiques du saint homme pussent manquer leur effet. Lothar céda, mais avec répugnance, à ce qu'il semble. Il ne fit aucune tentative pour contraindre le pape à se rendre à ses exigences; mais il ne renonça pas non plus, à ce qu'il paraît, à ses prétentions. Il ne promit pas non plus d'entreprendre une expédition en Italie et vers Rome, à laquelle le pape avait espéré le déterminer. Il s'éleva donc entre le pape et le roi une certaine froideur, et même de l'antipathie et des dispositions hostiles. Ce fut dans ces dispositions que le saint-père quitta Liége, et retourna en France, assez satisfait, selon toutes les apparences, de laisser derrière lui les frontières de l'empire teutsch (10).

## CHAPITRE IV.

NOUVELLES RELATIONS A L'ÉGARD DES DANOIS ET DES WENDES. — DÉSACCORD AVEC LE PAPE INNOCENT II. — PREMIÈRE EXPÉDITION DU ROI EN ITALIE, ET SON COURONNEMENT COMME EMPEREUR LOTHAR II.

De l'an 1131 à l'an 1133.

Le roi Lothar quitta Liége, sans aucun doute avec un grand mécontentement. Il espéra, à ce qu'il semble, trouver quelque dédommagement en continuant avec énergie la lutte contre le duc Friedrich. Il resta donc sur la rive gauche du Rhin, célébra les fêtes de Pâques à Trèves, et la Pentecôte à Strasbourg. Mais alors, comme jadis, ses efforts contre les Hohenstaufen n'eurent pas de résultat important. Friedrich s'attacha à éviter une lutte en pleine campagne. Le roi réussit, il est vrai, à emporter quelques châteaux du duc en Alsace (1); mais il y gagna peu, et la perte ne fut pas grande pour Friedrich. Il eut aussi bientôt occasion de retourner en Saxe; car parmi les Danois et les Wendes septentrionaux il se passait des choses qui semblaient rendre l'intervention du roi des Teutschs d'autant plus nécessaire, qu'il tenait plus au duché de Saxe, soit qu'il se regardât encore comme duc de ce pays, soit qu'il en considérât déjà son gendre Heinrich comme administrateur.

Vingt-six ans auparavant, en effet, le roi des Danois, Erich III, homme énergique, d'un génie redoutable et de passions violentes, avait quitté son royaume pour expier, par un pèlerinage au Saint-Sépulcre, les péchés que, dans

sa passion, il avait commis en grand nombre. Avant son départ du Danemark, il institua son frère naturel, Nicolas ou Niels, né d'une concubine, administrateur du royaume pendant son absence; car ses deux fils aînés ne paraissaient pas aptes au gouvernement, et le troisième, Kanut, était encore trop jeune pour prendre les rênes de l'État. De plus, l'administration du royaume semblait devoir être singulièrement difficile; car les conquêtes d'Erich lui avaient donné des hors-d'œuvre qui assurément pouvaient sans peine se trouver en danger. Il avait en effet, avec autant d'adresse que de bravoure, profité des troubles qui avaient eu lieu dans l'empire teutsch sous Heinrich IV, et des bouleversements civils et religieux qui avaient agité les peuples slaves après le meurtre de Godeschalk, prince des Wendes; et, par sa prudence comme par sa bravoure, il avait réussi à réduire en son pouvoir la partie la plus septentrionale des pays slaves, depuis les limites du Schleswig, le long des côtes de la mer Baltique, jusqu'à l'Oder, en remontant ce fleuve. Erich, en remettant le royaume à son frère Nicolas, confia aussi à sa haute surveillance Kanut, son fils mineur. D'autre part il se fit prêter par Nicolas le serment solennel que, dans le cas où il ne reviendrait pas de son pieux voyage, Nicolas remettrait le sceptre au jeune prince, dès que celui-ci aurait atteint sa majorité. Il trouva la mort dans l'île de Chypre; et sa femme, la belle Botilde, qui était restée attachée avec un admirable dévoûment à cet homme dissolu, et qui l'avait accompagné même dans ce pèlerinage, le suivit en ces mêmes lieux au tombeau. A ce moment même, Nicolas avait déjà oublié le serment qu'il avait fait à son frère. A la nouvelle de la mort de celui-ci, il n'hésita pas à s'emparer sans autre formalité du royaume des Danois, à prendre le titre de roi, et à exclure du trône tous les fils d'Erich. Cependant le jeune Kanut réussit à s'enfuir dans le Teutschland, et à trouver auprès du duc Lothar de Saxe bon accueil, secours et protection. De plus, la médiation de Lothar amena entre Kanut, lorsque celui-ci fut arrivé à sa majorité, et Nicolas, une réconciliation, en ce sens que ce roi remit à son neveu le duché de Schleswig, et que, sans doute, Kanut renonça à ses prétentions sur le royaume même. Depuis ce temps, qu'on ne peut rigoureusement préciser, Kanut avait fort bien opéré et gouverné en divers sens dans son duché, et il s'était montré prince habile; de plus, par la pratique de beaucoup de vertus chrétiennes, il avait acquis une grande réputation de piété. Mais entre lui et son oncle, le roi Nicolas, il ne pouvait se former de relations amicales. Kanut ne pouvait oublier que, bien qu'aucune loi sur la succession au trône ne fût encore en vigueur, son oncle l'avait, par un parjure, privé de la couronne, et souvent sans doute l'idée lui venait de le renverser du trône, ou du moins d'exclure du trône son fils, nommé Magnus; mais Nicolas portait en lui le sentiment de son injustice, et ce sentiment produisit de la méfiance et du soupçon contre son fils, une haine implacable.

Tandis que ces malheureuses relations se formaient, et qu'elles prenaient d'année en année un caractère plus odieux, il se faisait dans le pays des Wendes des changements qui influèrent fortement sur ces relations, et portèrent au dernier point l'inimitié du roi Nicolas et de son fils Magnus. Presque dans le même temps en effet où Nicolas se déclarait roi des Danois, le prince Heinrich, fils de Godeschalk, réussit, comme nous l'avons raconté, à s'assurer sur son peuple le pouvoir que son père avait possédé; et ce pouvoir, il sut lui donner plus de force et l'étendre davantage. En rétablissant et en encourageant avec autant de zèle que d'intelligence le christianisme, et en s'attachant avec fermeté et fidélité au duc Magnus de Saxe, le dernier Billunger, dont il reconnut volontiers la suzeraineté féodale sur son pays, il opéra la réunion de presque tous les peuples wendes dans ces contrées, de sorte qu'il fut regardé comme le seul roi de tous les Wendes. Sous sa direction, à la faveur du repos et de la paix intérieure que son gouvernement produisit et maintint, le pays commença ensuite à fleurir, et ses habitants, sans être précisément gagnés à la doctrine du Christ, semblèrent se féliciter du bonheur que le christianisme répandait sur eux. Mais après quelques années d'une heureuse administration, le roi Heinrich quitta la vie (2), et bientôt après lui toute la descendance mâle de sa maison fut détruite. Deux fils, Kanut et Zwentepold, qui lui survécurent, et un petit-fils, Suinike, fils de Zwentepold, périrent de mort violente, soit qu'aux yeux du peuple ils ne fussent pas dignes de leur père et de leur aïeul, soit que le fidèle attachement de Heinrich

aux Teutschs et son zèle pieux pour la religion chrétienne rencontrassent trop d'adversaires parmi le peuple, soit enfin que d'autres passions l'eussent emporté. Mais lui, Heinrich, avait, dit-on, presseuti depuis longtemps le sort de sa race, et l'on prétend que, pour le cas où elle s'éteindrait, il avait promis volontairement ou par contrainte la succession à son trône au prince danois, au duc Kanut de Schleswig, fils de sa sœur, après avoir soutenu contre lui des guerres peu heureuses. Ce qui est plus certain, c'est que Kanut obtint tout le pouvoir que Heinrich avait possédé, sous le titre de roi des Abodrites ou Obotrites, quoiqu'il existât encore deux princes de la maison des chefs wendes, Pribitzlav et Niklot, lesquels descendaient vraisemblablement d'un frère de Heinrich nommé Buthuo. Car Kanut entra en alliance avec Lothar, roi des Teutschs; et comme nonseulement il reconnut volontiers la suzeraineté du roi des Teutschs, mais qu'il était encore pourvu de grandes sommes d'argent, Lothar n'hésita pas à lui donner l'investiture des pays slaves, et de plus à le couronner roi des Obotrites (3).

Mais cet agrandissement de la puissance du duc Kanut et cet accroissement de sa dignité inquiétèrent sous un triple et quadruple rapport, au sujet de leur avenir, le roi des Danois, Nicolas, et son fils Magnus, et firent naître en eux la plus vive jalousie. Dans leur anxiété, ils résolurent de se mettre en sûreté et de se débarrasser de cet homme redouté. Et afin d'exécuter cette résolution, Magnus feignit pour lui la plus grande amitié, lui montra en apparence la plus grande confiance, et le circonvint avec toute sorte de perfidie. Et après avoir ainsi étourdi ce prince imprévoyant et sans méfiance, il convint avec lui d'une entrevue, dans laquelle il le fit assassiner au ommencement de l'an 1131. Après la mort de Kanut, sa femme Ingeburge mit au monde un fils qui fut nommé Waldemar, et qui reçut dans la suite le surnom de Grand; mais les deux princes parents du roi Heinrich réclamèrent les pays vacants, auxquels Kanut les avait contraints à renoncer; Pribitzlav et Niklot commencèrent à se rendre maîtres de ces pays, et, dans le fait, partout où ils se présentèrent, ils furent volontiers salués par les peuples wendes comme leurs princes et seigneurs, quoique, ou peut-être parce qu'ils étaient dévoués au paganisme et ennemis de la religion chrétienne.

Or, ce furent ces événements qui parurent assez importants au roi Lothar pour le décider à une expédition contre les Danois. Le meurtre d'un fidèle vassal, sur la tête duquel il avait lui-même placé une couronne, le meurtre de Kanut, duc de Schleswig et roi des Wendes, put assurément le frapper au cœur; peut-être aussi considéra-t-il comme une question d'honneur de ne point passer silencieusement sur un tel crime (4); mais ce qui, sans aucun doute, le détermina surtout, ce fut l'appréciation des relations où ces événements semblaient devoir jeter l'empire, et le duché de Saxe en particulier. Si le roi Nicolas et son fils Magnus réussissaient à s'emparer, comme sans aucun doute ils avaient dessein de le tenter, de tous les pays que l'homme qu'ils avaient assassiné avait gouvernés comme duc et comme roi, ils pouvaient assurément acquérir une puissance dangereuse et menaçante pour le Teutschland septentrional; et la lutte de Lothar avec les Hohenstaufen, sa position à l'égard du pape, et les relations entre le Teutschland et l'Italie, ne permettaient assurément pas de tenir peu de compte de ce danger. Mais si même un tel bonheur n'arrivait pas au roi Nicolas, Lothar ne pouvait du moins pas permettre que les deux princes slaves, Pribitzlav et Niklot, se rendissent maîtres des pays wendes sans s'inquiéter de lui ni de l'empire teutsch; il ne pouvait point permettre que l'on anéantît encore une fois le christianisme dans ces pays et la suzeraineté de l'empire teutsch sur eux. Il était nécessaire de régulariser jusqu'à un certain point les relations septentrionales. En conséquence, au commencement de cette année, Lothar mena d'abord une armée contre le roi des Danois et le fils de celui-ci, dans le seul but évidemment d'arriver à un arrangement quelconque, pourvu que cet arrangement ne fût pas sans honneur, et nullement dans l'intention de s'engager dans une grande guerre, ou pour conquérir et soumettre des provinces. Dans sa position dans l'empire, la puissance et les moyens lui manquaient pour cela. D'ailleurs, la force de l'armée à la tête de laquelle il se trouvait n'est évaluée qu'à six mille hommes. Mais il comptait sur une tentative qu'un frère naturel de Kanut, du roi assassiné, nommé Erich, avait faite pour venger le crime, et pour arracher

aux auteurs de ce crime, à Nicolas et à son fils Magnus, le fruit de leur scélératesse. Et son calcul n'était pas absolument faux. Il s'avança jusqu'auprès de la ville de Schleswig, jusqu'à l'antique Danewirk, que jadis Gotrik, roi ou prince des Danois, avait élevé pour protéger le pays contre Karl le Grand. Ce fut là que Magnus se présenta contre lui avec une grande armée. Magnus toutefois n'attaqua pas, et n'attendit pas non plus l'attaque du roi Lothar, soit que, comme s'en vantent des écrivains teutschs, il eût trop de crainte de la bravoure des Teutschs; soit, ce qui est plus vraisemblable, que, tourmenté par la conscience de son meurtre, il ne se fiât pas au peuple, et que par conséquent Erich lui inspirât des inquiétudes plus grandes qu'il n'eût dû peut-être en concevoir. Il envoya vers Lothar, et lui offrit, outre de grandes sommes d'argent, de lui rendre foi et hommage comme vassal de l'empire teutsch, de telle sorte que cette suzeraineté s'étendit sur tout le royaume de Danemark ou du moins sur le duché de Schleswig, s'il pouvait se résoudre à renoncer à la guerre. Lothar calcula peut-être que, dans l'état des choses dans le Teutschland, il lui serait difficile d'obtenir davantage par une longue guerre et par de brillantes victoires; peut-être aussi savait-il bien qu'en définitive ce serait chose tout à fait indifférente de reconnaître Nicolas et son fils comme vassaux de l'empire, ou de mettre un autre prince en possession de ces pays. Il céda donc, accepta l'offre, confirma aux princes danois les pays dont ils étaient en possession, et ramena l'armée qui l'avait suivi pour cette entreprise. Mais il semble que dans sa retraite il attaqua, ou menaça du moins d'une attaque, les deux princes slaves, Pribitzlav et Niklot; et il est possible, il est même vraisemblable que les Danois s'étaient obligés au service militaire contre les Slaves. Mais ces princes aussi ne jugèrent pas à propos de s'en remettre au sort des armes pour décider de leurs affaires. Ils offrirent également de reconnaître la suzeraineté de l'empire teutsch, et de rendre hommage comme vassaux au roi Lothar. Lothar accepta aussi cette offre. Pribitzlav obtint le pays des Wagriens et des Polabes, et Niklot celui des Obotrites. C'est ainsi que se termina la campagne du roi Lothar, sans exploits, il est vrai, et sans gloire, mais non sans honneur. Du moins tous les pays qui précédemment avaient été soumis au nom teutsch lui restèrent soumis.

D'ailleurs Lothar eût peut-être fait davantage et obtenu de plus grands résultats, si la querelle où il s'était engagé avec le pape ne lui avait inspiré des inquiétudes. Sans doute on ne sait pas ce qui s'était passé entre lui et le saint-père depuis le moment où celui-ci était parti de Liége, mais on peut regarder comme certain qu'Innocent avait cherché à agir dans un sens hostile au roi, et à gagner les princes ecclésiastiques du Teutschland. Avant même que le roi ne se fût éloigné du Rhin, avait eu lieu, en sa présence, à Mayence, une assemblée d'évêques teutschs, dont on ne nous fait nullement connaître le véritable but, mais qui semble néanmoins avoir travaillé à décider le roi à montrer de la condescendance envers le pape. Un légat papal, le cardinal Matthieu, y fut présent, et dirigea les discussions avec l'archevêque Adelbert. On y vit aussi deux choses qui ont une apparence équivoque. D'abord des accusations graves furent énoncées contre l'évêque Bruno de Strasbourg, et elles furent soutenues avec tant d'énergie, que Bruno, pour se soustraire à un jugement plus rigoureux, jugea convenable de se démettre volontairement de sa dignité épiscopale. On ne peut assurément dire à quel point cette affaire touchait le roi; mais il est certain que deux ans seulement auparavant, comme nous l'avons remarqué plus haut, Lothar avait replacé cet évêque sur le siége épiscopal, d'où précédemment il l'avait lui-même chassé. La seconde affaire a plus de couleur. Aux fêtes de Pâques avait eu lieu à Trèves l'élection d'un archevêque en l'absence du roi. Le clergé avait élu un ecclésiastique de l'église de Metz, nommé Adalbero; mais cette élection avait été contestée par les laïques. Des tentatives de conciliation ayant échoué, le roi avait fait difficulté d'investir cet homme par le sceptre. Les ecclésiastiques de Trèves envoyèrent donc des députés à Mayence, qui cherchèrent à obtenir l'investiture pour l'élu. Alors encore Lothar hésita, parce que le bon accord n'était pas rétabli. Là-dessus le clergé de Trèves s'adressa au pape, qui vivait et agissait encore une fois en France. Le pape donna son approbation à la conduite des ecclésiastiques, déclara l'homme qu'ils avaient élu légitime archevêque de Trèves, en dépit du roi et de son refus; et probablement il promit de faire valoir

publiquement sa déclaration dans le prochain concile. Mais ces événements et d'autres semblables prouvent suffisamment que le pape Innocent, quoiqu'il vécût encore dans une sorte d'exil, était fermement résolu à contraindre le roi Lothar à céder, ou à employer contre lui toute la puissance dont les papes se prétendaient revêtus comme représentants de l'Apôtre.

Ce qui est hors de doute, c'est que, sous plusieurs rapports, ces choses jetèrent le trouble parmi les Teutschs, ecclésiastiques et laïques, et qu'elles ne furent nullement indifférentes aux yeux du roi Lothar, qui fut certainement pressé de tous côtés; car il était tout à fait impossible de calculer les suites que pourrait avoir l'excommunication du pape lancée contre lui. Or Innocent assigna un grand concile à Reims, qui devait s'ouvrir le 18 octobre. On pouvait prévoir que, dans ce concile, on examinerait la position du pape à l'égard du roi des Teutschs; et le nom même de la ville de Reims pouvait paraître de mauvais augure, car c'était à Reims que le pape Calixte II avait prononcé l'excommunication contre l'empereur Henri V. En tout cas, Lothar crut bon d'aller au-devant. Il envoya par l'archevêque Norbert de Magdebourg, accompagné de Bernard, évêque d'Hildesheim, une lettre au saint-père, où il lui promettait désormais obéissance, et s'engageait à entreprendre l'année suivante, avec toutes ses forces, une expédition en Italie pour délivrer Rome du faux pape, placer le vrai pape sur le siége de St-Pierre, et recevoir lui-même de ses mains la couronne impériale. Vraisemblablement il était grand temps de se montrer condescendant; car, lorsque Norbert arriva à Reims, l'assemblée était déjà ouverte, et Innocent avait déjà assigné à cet Adalbéro, élu par le clergé de Trèves, mais auquel Lothar avait refusé l'investiture, sa place parmi les archevêques, et par là il avait donné à connaître de la manière la plus claire qu'il était résolu à ne tenir compte ni du roi ni de son refus. La lettre du roi néanmoins, et sans doute aussi les discours de saint Norbert, semblent avoir tout concilié, et dans l'assemblée de Reims il ne fut fait nulle mention du roi des Teutschs.

De ce moment Lothar chercha à cultiver les relations amicales avec le pape Innocent, à arranger, à concilier, à ordonner toutes choses dans l'empire, et à se préparer à l'expédition promise en Italie. L'élection d'un archevêque de Cologne, au sujet de laquelle il s'éleva également des discussions, fut arrangée par lui et par trois légats du pape, et Bruno, ami de l'abbé Bernard de Clairvaux, reçut à Noel l'investiture et la consécration (5). Lorsque ensuite, aux fêtes de Pâques de l'année suivante, 1132, parut devant lui, à Aix-la-Chapelle, cet Adalbéro, qui à Reims avait été traité par le pape comme véritable archevêque, et qui depuis avait aussi été consacré par lui, Lothar fit, il est vrai, connaître son mécontentement à ce prêtre, de ce qu'il avait reçu la consécration avant d'avoir obtenu de lui, du roi, l'investiture par le sceptre des domaines du siége archiépiscopal; mais il ne persista point dans sa colère; il donna au contraire l'investiture à l'archevêque, dès que Bruno eut prononcé quelques excuses et déclaré qu'il avait été forcé par le pape à accepter sa dignité. Il semble d'ailleurs que ce prêtre ne considéra pas son investiture comme une marque de bienveillance de la part du roi, qui l'obligeât à quelque reconnaissance, mais au contraire comme une obligation à laquelle le roi n'avait pu se soustraire. Car à peine eut-il reçu cette investiture, qu'il expulsa publiquement de l'église le duc Simon de Lotharingie, proche parent du roi, au moment de la lecture de l'Evangile, parce qu'il avait commis des crimes contre l'Église; et le roi, non moins que le duc lui-même, dut supporter avec patience l'arrogance du prêtre. Mais il est difficile de croire que ces faits et d'autres semblables n'aient point fait une impression défavorable sur son esprit. Si donc il continua néanmoins à nourrir l'idée d'une expédition en Italie, il ne semble pas toutefois y avoir songé avec plaisir et avec satisfaction; mais il ne paraît y avoir persisté que parce qu'il en avait fait la promesse, et qu'il sentait bien qu'il devait nécessairement s'acquitter de cette promesse. Et dans tout l'empire, à ce qu'il paraît, cette entreprise ne trouva point d'intérêt. Il n'en était pas plus avancé avec les Hohenstaufen; et parmi les princes ecclésiastiques, beaucoup, l'archevêque Adelbert à leur tête, ne tenaient à lui qu'avec répugnance, d'une manière équivoque, et méditant des projets dans leur intérêt particulier.

Vers le temps de la Pentecôte, Lothar écrivit

à son gendre, le duc Heinrich de Bavière et de Saxe, une lettre qui contenait ce qui suit : « Je te considère comme mon fils. Je veux donc remettre à ta fidélité la protection de tout l'empire, afin que tu le défendes énergiquement contre Friedrich, ton parent, lequel a des dispositions si hostiles à mon égard, quoique, je ne veux pas te le cacher, il m'ait très-souvent fait adresser des offres suppliantes de paix et d'alliance (6) par les archevêques de Mayence et de Cologne, par les évêques de Spire et de Ratisbonne, ainsi que par d'autres de mes fidèles. Extermine-le donc, afin que tu sois l'héritier de l'empire, comme tu es l'héritier de mon affection. De plus, accours auprès de moi pour le saint jour de la Pentecôte ; car, en ce jour, je compte délibérer avec les princes et les autres fidèles au sujet de mon expédition (en Italie). » A la réception de cette lettre, le duc Heinrich répondit : « Rien ne me semble dur, rien ne me semble pénible, si je puis exécuter tes ordres. Pourtant il me semble beaucoup trop pénible d'entreprendre la guerre contre Friedrich, qui m'a constamment aimé comme un frère. En conséquence je te prie de faire la paix avec lui avant l'expédition de Rome, si du reste cette paix peut se concilier avec ton honneur et avec celui de l'empire. Mais si elle est impossible, je remplirai ta mission ; je m'engagerai dans la lutte contre lui ; je défendrai l'empire contre lui, afin qu'à ton retour tu ne le trouves pas dans un plus mauvais état. Je me permets toutefois de faire une seule observation : cherche à t'entendre le plus tôt possible avec le duc de Bohême et avec les fils du markgraf Léopold, et montre-toi bienveillant à leur égard; car Friedrich tient plus de compte de leurs conseils que de ceux de tout autre homme. Si je vis, je paraîtrai devant toi au jour fixé, avec mon frère et avec le pieux et fidèle archevêque Kunrad de Saltzbourg. Du reste, je t'en prie, n'ouvre point tout ton cœur à l'archevêque de Mayence, mais feins de l'aimer par-dessus tout : car il te donne des paroles perfides de paix, tandis que son âme est contre toi ; il a du miel dans la bouche, et du fiel dans le cœur. Lis cette lettre en secret, et ensuite livre-la aux flammes. »

Ces deux lettres sont sans aucun doute remarquables. Plus il est certain qu'elles ont été conçues dans la plus intime confiance, plus on peut aisément ajouter foi à leur contenu. Si d'un côté elles témoignent de la défiance mutuelle des princes du Teutschland, elles font comprendre, d'autre part, comment il fut possible à Friedrich de Hohenstaufen de se maintenir contre le roi. Car, puisque le duc Heinrich le Superbe lui-même déclare au roi qu'il ne peut faire la guerre à Friedrich, comment peut-on s'attendre à ce que d'autres princes aient montré un plus grand zèle ? Mais précisément pour cette raison, sont réfutées les assertions des écrivains qui représentent le duc Heinrich comme l'ennemi acharné de Friedrich, et prétendent que non-seulement il désola les domaines de celui-ci par le fer et le feu, mais qu'encore il alla jusqu'à la perfidie et la trahison. Avec tout cela on ne sait quels effets eurent les deux lettres. A la Pentecôte, le roi se trouva à Fulda ; on ignore toutefois si Heinrich y fut présent, quels autres princes s'y rendirent, sur quoi l'on y délibéra, ou que l'on y résolut. On ne sait pas davantage si de nouvelles tentatives furent faites pour rétablir la paix avec le duc Friedrich. Mais il est certain que la paix ne se fit point, et Lothar entreprit son expédition, laissant derrière lui cette déplorable guerre dans l'intérieur de l'empire teutsch.

Au mois d'août il se mit en route, de Wurtzbourg. Il était accompagné de plusieurs archevêques, évêques et abbés, presque tous de Saxe et de Thuringe, ainsi que d'un petit nombre de princes laïques. Mais son armée était si petite, que l'on ne comprend guère comment il osa se montrer avec elle au milieu des peuples d'Italie, n'eût-il eu en vue que l'honneur de l'empire teutsch et de la dignité royale. On la fixe à 1,500 hommes d'armes, et lors de son arrivée à Rome, à deux mille vassaux. En tout cas, il est certain que si Lothar espérait atteindre un but de quelque importance en Italie, il ne pouvait fonder cette espérance sur la force de son armée teutsche, mais seulement sur la désunion des Italiens eux-mêmes. Le roi entra paisiblement dans Augsbourg. Mais les habitants de cette vieille et noble ville ne lui étaient pas favorables, à lui, le Saxon, ni à sa cause ; au contraire, ils étaient dévoués à leurs voisins et amis, les Hohenstaufen. Il s'éleva donc bientôt une querelle entre les bourgeois d'Augsbourg et l'armée royale. On en vint à de grands désordres, durant lesquels, soit par hasard, soit par la colère de vassaux avides de ven-

geance, la ville devint la proie des flammes, et la plus grande partie des édifices fut brûlée, et et beaucoup d'habitants furent détruits par le fer par le feu (7). Après cet événement aussi odieux que déplorable, le roi continua sa route, passa les Alpes, et entra en Italie par la vallée de Trente.

Le pape Innocent II était accouru au-devant du roi. Il se trouvait depuis plus de trois mois dans la haute Italie. Partout où il s'était présenté, il avait trouvé, sinon un amical accueil, du moins une certaine adhésion extérieure; car il apportait la nouvelle, qui se répandit promptement de tous côtés, que le roi Lothar était en marche avec une armée teutsche; et cette nouvelle effrayait tous les Italiens, ou réduisit du moins au silence et au repos les partisans du roi Kunrad, comme à une tranquille inaction les adversaires de ce prince. Lothar, à son arrivée, trouva donc bien des choses préparées pour le recevoir, et le champ vidé par Kunrad. Quelques princes ecclésiastiques et laïques s'étaient rassemblés dans les plaines de Roncaglia, dès qu'ils avaient appris que le roi était en marche. Là vint aussi le pape Innocent, pour conférer avec lui sur ses entreprises ultérieures. Or, lorsqu'il parut lui-même, le roi des Teutschs, et que l'on compta ceux qui l'accompagnaient, l'espérance manqua à bien des gens qui lui étaient favorables; le courage manqua à beaucoup; mais chez ses adversaires, la faiblesse numérique de l'armée du roi excita la risée et le mépris, et la crainte que le nom teutsch avait jusqu'alors inspirée en Italie commença à disparaître partout. Les princes, il est vrai, qui avaient une fois paru devant le roi, ne pouvaient le quitter aussitôt; les villes au contraire s'inquiétèrent peu de lui et du pape. Celles qui s'étaient hâtées de lui envoyer des députés pour s'assurer ses bonnes grâces, feignirent de persister dans sa foi; mais celles qui ne se croyaient pas encore engagées raillaient derrière leurs murs le roi et son armée. Mais ce qui manquait au roi en troupes, il y trouvait une compensation dans la désunion des Italiens et dans la haine qu'ils se portaient les uns aux autres. Paralysant tout et empêchant tout, cette désunion et cette haine permirent au roi de continuer son expédition. Il arriva, sinon sans difficulté, du moins sans résistance grave, devant Rome. Et Rome ne fut pas même défendue par les Normands, sur lesquels l'anti-pape Anaclet avait compté avec tant de confiance; car le royaume du roi Roger n'avait pas non plus été à l'abri de la dissolution générale qui régnait en Italie.

Dans le même temps en effet où Lothar entrait en Italie, un grand soulèvement des vassaux avait eu lieu en Apulie et en Calabre contre Roger, le nouveau roi du pays. Ce soulèvement avait été produit en partie par le chagrin de voir un roi qui avait sa résidence en Sicile, la plus récente des conquêtes des Normands, et conquête faite avec les forces de l'Italie, prétendre régner désormais sur l'Italie, en partie par la jalousie et l'envie qu'inspirait la maison de Tancrède de Hauteville, en partie enfin par une dureté et une oppression réelle qui continuait à avoir lieu. Ce qui toutefois aussi avait fait éclater ici les passions, c'était la nouvelle de l'arrivée du roi Lothar avec une armée teutsche. Mais comme Lothar se proposait de mener le pape Innocent à Rome, tous ceux qui s'élevaient contre Roger devaient naturellement aussi rejeter le pape Anaclet, par qui Roger avait été déclaré roi, et se tourner vers le pape Innocent et vers le roi des Teutschs. Roger, il est vrai, était venu de Sicile avec des troupes pour dompter ses vassaux rebelles et les ramener à l'obéissance; mais cette tentative avait échoué. Il avait été battu et réduit à retourner en Sicile. Là il fit de nouveau des armements considérables en vue d'une seconde tentative, et ces armements tinrent les contrées de l'Italie inférieure dans une telle tension, que personne ne pouvait songer à défendre Rome contre Lothar et Innocent. Mais ces événements n'étaient pas non plus restés sans une profonde influence morale sur les Romains eux-mêmes. Ils avaient jeté parmi eux une grande incertitude, bien plus, une grande discorde, de sorte que la ville ne pouvait pas non plus être défendue par eux.

Ce fut en de telles circonstances que le roi établit son camp devant la ville, près de l'église de Sainte-Agnès. Là parurent devant lui Théobald, préfet de la ville, et d'autres hommes considérables du clergé et de la noblesse, qui se donnaient pour ennemis du pape Anaclet, pour le saluer avec une joie apparente et l'inviter à prendre possession de la ville. Le 29 avril de l'an 1133, Lothar fit son entrée dans la ville, sans trouver de résistance; car Anaclet s'était emparé, avec ses fidèles, du

château Saint-Ange, de l'église de Saint-Pierre sur le Vatican, et d'autres édifices de la ville qui ne pouvaient être pris aisément, fermement résolus à attendre tranquillement dans leurs forteresses la marche des choses, ou, en cas d'attaque, à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le pape Innocent II établit donc sa résidence au Latran ; quant à Lothar, il tint sa petite armée réunie sur le mont Aventin. Tous deux reçurent de Pise et de Gênes quelques secours qui arrivèrent par mer; mais ni les forces qu'ils avaient déjà ni les secours ne les mettaient en état de chasser le pape Anaclet; bien plus, ils n'osèrent pas même attaquer celui-ci dans ses forts et dans ses tours. Quelques négociations qui alors, comme précédemment, purent être nouées tantôt par un parti, tantôt par l'autre, n'aboutirent également à rien. Anaclet et ses partisans demandaient la convocation d'un concile général, qui rechercherait lequel des deux personnages qui s'intitulaient papes devait être regardé comme régulièrement élu, et par conséquent reconnu pour le véritable successeur de l'Apôtre; Innocent de son côté, et les ecclésiastiques qui étaient venus avec lui à Rome, ou qui s'étaient déclarés pour lui, ne pouvaient et ne voulaient point accorder une enquête, mais ils soutenaient que l'Église avait déjà décidé, et qu'Innocent avait déjà été déclaré par elle pape légitime. Lothar lui-même, le roi, ne semble pas avoir été contraire à la convocation d'un nouveau concile, soit qu'il reconnût la cause d'Anaclet pour la plus juste, soit qu'alors seulement il apprit des choses qui jusqu'à ce moment lui avaient été cachées, soit enfin que les discussions dont nous avons fait mention lui eussent inspiré contre Innocent un certain mécontentement dont il ne pouvait se rendre maître; mais il s'était mis dans une position telle, qu'il ne pouvait plus se séparer du pape Innocent. On ne tint nul compte de sa parole, et il se vit contraint de tenir bon; mais sa position n'était ni sûre ni satisfaisante. Anaclet et ses adhérents tentèrent sans aucun doute tous les moyens pour soulever en masse les Romains contre l'odieux étranger, contre Lothar et les Teutschs; et leurs forts et leurs tours leur offraient plus d'une ressource. Avant que quelques semaines se fussent écoulées, les Teutschs, qui se vantaient d'une belle victoire, parce qu'ils étaient entrés dans Rome, semblèrent être les assiégés au milieu de la ville éternelle. Et le roi sentit probablement aussi quelque honte, lorsque les princes normands, qui avaient lutté contre Roger, se présentèrent maintenant à lui, pour obtenir des secours contre le duc Roger de Sicile (c'est ainsi qu'ils le nommaient), dont les formidables armements leur avaient inspiré une grande terreur, et qu'il fut obligé de leur laisser voir sa propre faiblesse. Bien plus, on peut croire que Lothar se trouvait dans une position si mauvaise, qu'il ne pouvait s'élever en lui d'autre pensée que celle d'une prompte retraite dans sa patrie, tandis que cette retraite lui était encore possible.

Avant toutefois de quitter Rome, il reçut, le 4 juin, dans l'église Constantine, du pape Innocent II, la couronne comme empereur Lothar II; et sa femme, Richenza, fut en même temps couronnée impératrice. Si l'on tient compte des circonstances désavantageuses au milieu desquelles se fit ce couronnement, il est difficile de ne pas se poser cette question : qui, de Lothar ou d'Innocent, poussa à cet acte? et on sera forcé de répondre qu'en tout cas le pape devait avoir le plus grand intérêt au couronnement. Lothar, en effet, songeant à quitter par nécessité Rome et l'Italie, ne pouvait guère considérer la couronne impériale autrement que comme un souvenir permanent de sa position à Rome, qui n'était nullement encourageant, que comme un vain ornement qui ne faisait qu'ajouter à ses obligations, sans augmenter son pouvoir; et pour les Teutschs la couronne impériale ne pouvait être qu'un signe que leur roi avait réellement été à Rome. Le pape, au contraire, Innocent II, devait considérer le couronnement comme un acte important, et même comme l'acte le plus important qu'il pût accomplir. Par cet acte il devait se croire affermi plus que par tout autre dans sa dignité apostolique. Quoi qu'il pût faire, du reste, était un acte d'autorité ecclésiastique que tout autre évêque eût pu entreprendre; par le couronnement impérial, au contraire, Rome recevait un souverain territorial, et elle ne pouvait le recevoir que par l'évêque de Rome, par le véritable successeur de l'Apôtre. Si Lothar avait quitté Rome sans recevoir la couronne impériale, sa retraite eût pu facilement être interprétée par le monde contre le pape, comme sa Lothar, après avoir visité Rome, avait appris

des choses qui l'eussent déterminé à rejeter le pape Innocent. Mais par cela même que Lothar recevait d'Innocent la couronne impériale, et même dans un lieu saint, il est vrai, mais inaccoutumé, Innocent n'avait pas seulement attaché pour toujours à sa cause le roi et les princes teutschs, mais il pouvait de plus offrir au monde un grand témoignage qu'il devait en effet être considéré comme le pape légitime. Et pourtant il semble que l'on décida le roi Lothar à acheter du pape Innocent la couronne impériale au prix d'une grande concession en faveur du saint-siége.

Précédemment en effet nous avons raconté que la grande marquise Mathilde, l'amie fidèle du pape Grégoire VII, et en lui, du siége apostolique, avait fait donation à ce siége de toutes ses possessions; nous avons raconté aussi que Heinrich V n'avait pas reconnu cette donation, et qu'au contraire il avait repris et réuni à la couronne tout ce que la marquise Mathilde avait compté comme appartenant à son domaine, alleux et fiefs. Depuis la mort de Heinrich, ces pays étaient restés dans des relations incertaines. Il paraît que le pape Honorius II avait essayé sans doute de les soumettre au siége de Rome, mais on ne sait pas à quel point il avait réussi dans cette tentative. Or Innocent II amena le roi Lothar II à abandonner tout à fait les droits de l'empire sur les domaines de la marquise, et à reconnaître sur eux la suzeraineté du siége romain. Il se fit en effet investir, ainsi que sa femme, de ces domaines, par le pape, et par l'anneau; et, dans cette investiture, il se soumit à la condition de payer annuellement cent livres d'argent à Innocent ou à ses successeurs, et qu'à sa mort cette propriété reviendrait intégralement à la sainte Église romaine (8). Il fut convenu en même temps que quiconque possédait un château dans le pays ou obtiendrait l'administration du territoire, jurerait fidélité à saint Pierre, au pape actuel et aux successeurs de celui-ci. Sans doute par affection pour Lothar et par bienveillance apostolique, le pape donna en même temps ces domaines au duc Heinrich de Bavière et à l'épouse de ce dernier; mais il ne se contenta pas de soumettre le duc à toutes les obligations auxquelles Lothar s'engageait, mais il lui imposa aussi cette condition, que Heinrich ferait hommage, comme à son seigneur féodal, à saint Pierre, au pape lui-même, ainsi qu'aux successeurs de celui-ci.

Sans doute il est vrai que, dans le diplôme dressé par le pape au sujet de cette investiture, les biens allodiaux seulement de la marquise Mathilde sont remis à l'empereur; mais, par suite de la confusion de la propriété pure avec les fiefs, confusion dont nous avons parlé ailleurs, il devait toujours être difficile et souvent impossible au roi Lothar et à ses successeurs, s'ils élevaient des prétentions sur quelque terre, comme sur un fief, de fournir les preuves d'une telle assertion. De plus, soit à dessein, soit naturellement, mais en tout cas avec adresse, on se servit, dans l'acte d'inféodation, au lieu du mot *alleu*, du mot *territoire;* puis on transmit au duc Heinrich et à son épouse *le même territoire*, qui précédemment était désigné comme alleu (9). D'ailleurs la condition que quiconque possédait un château ou gouvernait le pays, avait à jurer fidélité au pape, comme à son suzerain, ne pouvait que contribuer à la confusion des propriétés avec les fiefs. Enfin le pape réserva expressément dans toute l'inféodation à l'Église romaine tout droit et toute propriété, et par là même un moyen de donner aisément aux choses une autre tournure, selon les circonstances. Du reste, l'acte fut dressé peu de jours seulement après le couronnement (10), de sorte qu'il ne peut être soumis à aucun doute que la convention au sujet de l'héritage de la marquise Mathilde se rattachait au couronnement, et l'une avait été manifestement une condition de l'autre; et ce qui peut encore moins être soumis au doute, c'est que tout l'avantage était du côté du pape. Ou bien l'empereur Lothar avait oublié l'empire et s'était laissé aveugler par son propre intérêt, ou bien il n'osa point résister à l'influence des prêtres qui l'entouraient.

Peu de jours après ces événements, l'empereur quitta Rome, et revint en toute hâte dans la haute Italie; le pape Innocent, sentant bien qu'il serait anéanti à Rome, se retira également aussitôt, pour chercher refuge et sécurité à Pise. Mais l'empereur ne s'arrêta pas non plus dans la haute Italie; poussé par la nécessité, il précipita sa marche à travers les Alpes. Toutefois le retour par ces montagnes ne lui fut pas aussi facile que l'avait été son entrée en Italie. Les habitants de ces contrées, voyant sa faiblesse, avaient occupé une *cluse* qui menait à Brixen. A leur tête était un comte Adelbert,

que l'on ne connait pas du reste. L'empereur fut forcé de s'ouvrir un passage l'épée à la main, et il remporta la victoire. Il réussit même à emporter un château qu'Adelbert avait construit, et à emmener le coupable prisonnier dans le Teutschland. Mais ces victoires, non de la gloire, mais du salut, ne furent pas remportées sans une perte considérable. Vers le mois d'août, un an après son départ, Lothar revint dans sa patrie. Le 8 septembre il se trouvait à Wurtzbourg.

## CHAPITRE V.

GRANDE CONSIDÉRATION DE L'EMPEREUR LOTHAR DANS L'EMPIRE ET CHEZ LES PEUPLES ÉTRANGERS. — CALME GÉNÉRAL DANS L'EMPIRE. — RÉCONCILIATION DE LOTHAR AVEC LES HOHENSTAUFEN.

De l'an 1133 à l'an 1135.

L'empereur Lothar, à son retour d'Italie, trouva toutes choses dans l'état où il les avait laissées comme roi. Sans doute la vie n'était pas restée tranquille, et probablement il se passa bien des choses çà et là; les documents aussi de cette époque donnent des indications sur des détails, en bien et en mal; mais rien ne peut éveiller l'intérêt, rien ne peut donner d'instruction; car partout manque l'ensemble, et tout nous apparait sans couleur et sans forme. Même pour les relations du Teutschland méridional entre le duc Heinrich le Superbe et le Hohenstaufen Friedrich de Souabe, on ne peut rien démêler avec certitude. Peut-être se tinrent-ils dans une position hostile l'un envers l'autre; peut-être aussi continuèrent-ils en apparence la lutte; peut-être même des expéditions militaires furent entreprises de part et d'autre, dans lesquelles quelques châteaux furent emportés; mais il n'arriva rien de grand, d'important, de décisif. Tout ce qui est certain, c'est que Kunrad, de retour d'Italie, s'était rangé de nouveau du côté de son frère, et vraisemblablement il donna plus de vie aux choses de la guerre.

Il ne pouvait en être autrement : en de telles circonstances l'heureux retour d'Italie devait donner à l'empereur une grande réputation, et son autorité devait s'accroître de beaucoup. Lorsqu'un an auparavant il entreprit avec des forces si peu considérables de passer les Alpes, quel homme raisonnable eût osé espérer une heureuse issue de cette tentative? Les témoins oculaires pouvaient seuls avoir une idée de l'état de l'Italie; tout autre devait craindre pour le roi la fuite la plus honteuse ou une ruine sans gloire. Maintenant aussi les divers actes que Lothar et son armée avaient faits en Italie, ainsi que tout ce qu'il avait souffert ou éprouvé, n'étaient probablement connus que de peu de gens; mais ce que tous éprouvaient, et ce que personne ne pouvait nier, c'est que Lothar, arrivé jusque devant Rome, avait reçu la couronne impériale des mains d'Innocent II, qui, dans le Teutschland, était généralement reconnu pour le pape légitime, et c'était décoré de cette couronne qu'il était heureusement revenu dans sa patrie. Son entreprise qui, si elle eût échoué, eût rencontré partout un blâme sévère comme une folle témérité, fut maintenant hautement admirée et vantée comme une œuvre audacieuse de génie et de vigueur. Lothar lui-même semblait d'autant plus respectable, qu'il parlait avec plus de modestie de ce qu'il avait projeté et exécuté; et ceux qui avaient avec lui salué la ville éternelle cherchaient sans doute aussi à relever sa conduite et la leur. Mais les ecclésiastiques qui avaient identifié leur cause avec celle d'Innocent II ne manquèrent point de tourner, par de religieux discours, l'expédition de Lothar à Rome à l'avantage de leur pape et de l'Eglise.

Mais les princes seuls, la noblesse seule conçurent des sentiments favorables pour l'empereur, non les habitants des villes. Dans les villes on n'avait pas oublié combien Heinrich III et Heinrich IV avaient été bienveillants envers les villes. Heinrich V, il est vrai, avait montré de la dureté et de la roideur aux villes, et par là il avait perdu leur affection, qui avait si souvent consolé son père dans ses malheurs; mais Heinrich V avait semblé se départir généralement de l'esprit de sa maison, et à cause de cela on ne doit pas croire que l'ancienne bienveillance de la maison de Franconie pour les habitants des villes ait entièrement disparu; bien plus, on semble avoir fondé de plus fermes espérances sur les Hohenstaufen, fils de la fille de Heinrich IV. Pour cela même on ne pardonna pas à l'empereur Lothar d'avoir amené par des ruses personnelles et par les artifices

ecclésiastiques le duc Frédéric à l'empire. Sa condescendance pour le pape promettait peu aussi aux villes. Il était encore impossible que son voyage officieux en Italie et à Rome, plutôt pour servir d'escorte au pape que pour son propre honneur et pour l'honneur de l'empire, lui attirât jamais aucune noble âme; la raillerie des villes d'Italie sur le roi des Teutschs retentit peut-être dans les villes teutsches; les flammes d'Augsbourg enfin pouvaient bien avoir rallumé beaucoup de vieux souvenirs. Ainsi, lorsque Lothar voulut recevoir pour la première fois à Wurtzbourg en qualité d'empereur, le jour de la fête de la Ste Vierge, les princes de l'empire, ils accoururent en foule de tous côtés, assurèrent l'empereur de leur fidélité et de leur dévoûment, l'accueillirent avec des acclamations de joie, et louèrent sa sagesse ainsi que ses actions. Quant aux fêtes de Noël, l'empereur voulut les célébrer à Cologne. Mais ici il fut tout autrement reçu par les citoyens de la ville. Même sous ses yeux, et sans doute contre lui et sa suite arrogante, le débordement fut si général qu'il se trouva hors d'état de rétablir l'ordre, et fut obligé d'abandonner la ville et de se sauver à Aix-la-Chapelle (1).

Cette mortification toutefois, bien qu'il n'en eût reçu aucune réparation, fut bientôt oubliée par l'empereur, grâce à l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli par les Saxons, dans le pays desquels il se fixa désormais. Les Saxons se réjouissaient plus que tous les autres de la gloire acquise par leur vieux duc et compatriote, et qu'en réalité il n'avait acquise qu'avec le secours des Saxons. Ce qui sans doute donna non-seulement une nouvelle vie, mais inspira de la jalousie et de l'envie aux Saxons, c'est que si Lothar rapporta de son voyage audacieux la dignité impériale, ceux qui l'avaient accompagné en Italie revinrent chargés de nouveaux honneurs et de nouvelles dignités. Le pape Innocent et l'empereur agirent de concert. Les églises de tous les pays septentrionaux de l'Europe furent de nouveau confiées par le pape à l'archevêque Adalbert de Brême, de sorte que la grande pensée d'Adalbert de Brême ne semblait nullement éteinte; l'archevêque Norbert de Magdebourg eut la direction des églises de Pologne, et l'évêque Bernard de Paderborn reçut une distinction extérieure qui n'était guère inférieure au pallium de l'archevêque (2). L'empereur Lothar avait coopéré à toutes ces concessions papales. Mais il ne s'occupait que des seigneurs temporels qui l'avaient accompagné. Précédemment, il avait eu des raisons d'être irrité contre Adelbert de Ballenstædt, surnommé *der Bær* (l'Ours); mais, pendant le voyage en Italie, Adelbert lui avait rendu de nouveaux services. Dans ce voyage même, le jeune marquis Kunrad de Plotzke, dont nous avons parlé ci-dessus, avait trouvé la mort; l'empereur nomma donc le comte Adelbert de Ballenstædt comte de la Marche du Nord à la place de Kunrad. D'autres encore purent être récompensés de la même manière, à des degrés convenables, pour les services qu'ils avaient rendus. Par ces récompenses et d'autres semblables, l'empereur acquit sans aucun doute beaucoup de partisans, tant parmi les ecclésiastiques que parmi les laïques; car on était partout disposé et prêt à acquérir et à recevoir, et le chemin était sous les yeux.

Cependant une solennité encore plus brillante était réservée à l'empereur. Les princes danois, savoir, Nicolas, roi, et Magnus, fils du roi, pouvaient, accusés d'un crime sanglant, ne pas pardonner au roi des Teutschs de s'être mêlé de leurs affaires, de les avoir humiliés, et d'avoir fait connaître leur crime au monde. Ils étaient en effet excités de différentes manières. Erich en effet, frère naturel de Kanut assassiné; n'avait pas été réconcilié par la paix à laquelle le roi Lothar s'était décidé lors de sa retraite en Allemagne. Il poursuivit au contraire la guerre qu'il avait commencée avec la plus grande vigueur, se retourna de tous côtés, cria malheur sur les meurtriers, et n'épargna aucun moyen, ne négligea aucune voie pour obtenir vengeance, et pour arracher la couronne de son père aux meurtriers de son frère. La lutte qu'il soutenait alors consistait réellement plutôt en essais aventureux qu'en une guerre réglée; mais il tenait les esprits des hommes dans l'attente; il trouvait partout d'autant plus de sympathie à mesure que les affaires du roi Nicolas et de son fils devenaient plus désespérées; il rendait tout incertain, et amena ses ennemis, par le sentiment d'un danger toujours croissant, à une manière d'agir extrêmement passionnée. Dans cette situation et dans cette disposition d'esprit, Nicolas et Magnus exhalèrent leur colère en particulier contre les Teutschs, qui s'étaient établis dans le pays des Danois et qui y séjournaient, soit

que ces Teutschs se fussent réellement rendus coupables d'une démonstration en faveur d'Erich, soit que la méfiance générale des princes danois les eût poussés à les persécuter. Il est cependant probable qu'Adolphe II, comte de Holstein, fut particulièrement excité par la cruauté que le roi des Danois déployait contre les Teutschs, à entreprendre une expédition hostile contre Schleswig, pendant que Lothaire faisait son voyage en Italie. Mais Adolphe ne fit qu'empirer la position des malheureux; car il fut battu par Magnus, et la mauvaise réussite de son entreprise augmenta la violence des passions. Nicolas cependant, roi des Danois, et Magnus, son fils, fondant toutes leurs espérances sur l'éloignement du roi Lothar du Teutschland (3), semblent avoir espéré, ou qu'il serait anéanti en Italie, ou qu'étant embarrassé par une guerre opiniâtre, ils n'auraient rien à craindre de lui. Et maintenant Lothar, contre leurs espérances, était non-seulement revenu sain et sauf, mais encore revenu avec tout le lustre de la couronne impériale; la rumeur qui leur était parvenue avait transformé son voyage sans résultats en une expédition héroïque; dans l'empire il paraissait s'être acquis la plus grande considération; ce qui se passait dans le midi du Teutschland était étranger au nord du Teutschland, et par conséquent caché aux Danois. Lothar a-t-il transmis des sommations menaçantes aux Danois? Son projet était-il d'ailleurs d'entreprendre une nouvelle campagne contre les Danois, ou avait-on mis en avant une telle expédition parce qu'elle paraissait nécessaire, principalement aussi à cause du zèle avec lequel Pribitzlav et Niklot cherchaient de nouveau à extirper le christianisme dans le pays des Wendes? c'est ce qui peut rester à décider. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en Danemark on craignait l'empereur Lothar, et Nicolas et Magnus jugèrent à propos de prendre les devants en lui déclarant la guerre. Magnus se rendit donc en Teutschland pour solliciter la protection de l'empereur. Son projet réussit encore cette fois, mais non sans de grands sacrifices. Il apporta non-seulement avec lui des sommes considérables, mais il se livra lui-même au pouvoir de l'empereur, donna des otages pour garant de sa bonne foi, et promit par serment que dorénavant ni lui ni aucun de ses successeurs ne monterait sur le trône de Danemark sans la permission de l'empereur. Après ces négociations, Magnus fut, aux fêtes de Pâques de l'année 1134, dans une assemblée nombreuse de princes et de seigneurs teutschs à Halberstadt, couronné par l'empereur roi futur des Danois, et, la couronne en tête, porta l'épée devant l'empereur, qui avait également la couronne sur la tête. Une telle solennité n'avait pas encore eu lieu en Allemagne, et une plus grande preuve ne semblait guère pouvoir être donnée de la puissance de l'empereur.

Mais la magnificence de cette cérémonie procura à l'empereur Lothar ou à l'empire teutsch aussi peu d'avantages durables, qu'au prince Magnus son humiliation et son couronnement. Car, à peine était-il revenu parmi son peuple, qu'il perdit, le jour de la Pentecôte, la victoire et la vie dans une bataille contre Erich; son père Nicolas périt trois semaines plus tard, près de Schleswig, dans un affreux massacre; Erich, fils naturel d'Erich III, jadis hué et maintenant fêté par les Danois (4), se rendit maître de l'empire, et si ce nouveau roi n'était encore nullement affermi sur le trône auquel il était parvenu par le meurtre et la désolation, il n'avait cependant à craindre que son frère aîné Harold, et nullement l'empereur Lothar. Car Lothar parut peu disposé par la suite à se mêler de nouveau des affaires des Danois, et à faire valoir les droits qu'il avait acquis, reconnaissant bien qu'il fallait qu'il oubliât le midi, ou qu'il renonçât au nord; et la situation de l'empire, toutes les alliances, les dispositions, les efforts et les passions, le portaient et l'entraînaient vers le midi.

Précisément pour cela, il n'entreprit également rien d'important contre les peuples slaves au nord de l'Elbe, quelque dangereuse que pût être l'inimitié que les princes Pribitzlav et Niklot montraient et exerçaient contre la chrétienté. Il cherchait plutôt à fonder et à établir un point d'appui pour le culte divin, d'où l'on pût obtenir quelques jours heureux pour le présent, et quelque chose de grand et de solide pour l'avenir. Lothar même se trouvait avec son épouse Richenza à Bardewik. Ce fut là que parut devant lui le prêtre du Christ, le vénérable Vicelin, pour exposer le besoin dans lequel se trouvaient la religion chrétienne et ses adhérents dans les pays slaves. Vicelin, disciple de l'école de Paderborn, laquelle à cette époque était la plus distinguée

de toutes les autres écoles, avait acquis tant de belles connaissances, et avait montré un zèle si ardent pour les sciences, qu'il fut appelé à Brême pour reconstituer dans cette ville le système d'éducation qui était tombé en décadence. Mais il parut ici que Vicelin ne savait pas enseigner avec modération les connaissances qu'il avait acquises en abondance. Son zèle était trop grand, et sa sévérité envers ses écoliers allait jusqu'à la cruauté. Il jeta la confusion dans l'école dont on attendait de lui la reconstruction. Ce fut probablement pour ces motifs que l'archevêque Adalbert de Brême décida le pieux enthousiaste à se rendre parmi le peuple wende, et à lui prêcher la parole du Seigneur. Et Vicelin avait entrepris et s'était efforcé d'accomplir la pieuse mission avec dévoûment et abnégation. Mais les événements qui avaient eu lieu après le meurtre du roi Canut lui avaient suscité des entraves. Les semences qu'il avait déjà répandues furent arrachées ou foulées aux pieds, et il ne put trouver de terrain pour de nouvelles semailles. Ce fut pour cette raison qu'il se réfugia auprès de l'empereur. Mais l'empereur Lothar n'était nullement disposé ou n'était pas en état de protéger et d'appuyer par la force des armes l'œuvre pieuse du respectable prêtre auprès des Wendes, comme Charles der Hammer avait autrefois protégé et appuyé l'œuvre pieuse de saint Boniface auprès des Teutschs. Cependant il n'eut pas la force de rejeter les prières du prêtre. Bien plus, il accéda à la proposition qu'il lui fit de fonder, sur une montagne dans le Wagrien, appelée l'Alberg, et d'où Kanut, roi des Obotrites, avait aussi agi en faveur du christianisme et de sa domination, un château fort et un cloître, pour que la croix pût être plantée en sûreté dans ce pays, et pour qu'une résidence et un refuge fussent préparés pour les propagateurs du christianisme. Il fit visiter le lieu et l'occasion; il s'y rendit lui-même, et comme la montagne semblait convenable pour son but pieux, il engagea tout le peuple transalbin à bâtir la forteresse, et à fonder une église; et les princes slaves eux-mêmes furent contraints à jeter promptement les fondements de ces ouvrages, quelque pénible que fût pour eux cette entreprise, et quelque profonde que fût leur conviction que la construction de cette citadelle servirait par la suite à river les chaînes de leur patrie. Lothar donna à la nouvelle forteresse, sur laquelle il fondait de grandes espérances, le nom de Sigebert, y plaça une forte garnison, et en nomma gourverneur un de ses affidés, nommé Hermann. Quant à l'église, qui fut richement dotée, Vicelin en fut nommé directeur; et Vicelin travailla, de Sigeberg, avec son ancien zèle pour Jésus-Christ, à prêcher sa parole d'abord à Lubeck, et ensuite de tous côtés par le moyen de pieux disciples.

Dans ces entrefaites, les choses dans le midi du Teutschland restaient dans le même état. On avait pu travailler pour obtenir la paix, mais elle n'avait pas été conclue; la guerre avait pu continuer, mais sans amener aucun résultat. Les frères Hohenstaufen avaient rassemblé leurs forces auprès d'Ulm, et avaient vigoureusement assiégé cette ville. Henri le Fier avait, à ce qu'il paraît, vu avec patience tous ces préparatifs; du moins il ne s'y était pas opposé. Peut-être cependant s'était-il attiré par cette inaction le mécontentement de l'empereur, son beau-père; car, au mois d'août, Lothar se rendit à Wurtzbourg, y assembla une armée, avec laquelle il pénétra dans la Souabe pour combattre en personne les Hohenstaufen. Mais le duc Heinrich, craignant, à ce qu'il paraît, les suites que pourrait avoir l'irrésolution qu'il avait montrée jusqu'alors, si l'empereur attaquait les Hohenstaufen en personne, soit qu'il les vainquît ou qu'il fût vaincu par eux, se hâta d'aller le joindre, afin de réparer ce qui avait été tant soit peu négligé. Il s'approcha d'Ulm avec des forces considérables. Ce fut alors que les Hohenstaufen reconnurent combien était formidable la réunion de l'empereur et du duc Heinrich; car non-seulement il leur était impossible de secourir la ville d'Ulm, mais ils étaient en danger d'y être anéantis. Pour cette raison, ils abandonnèrent la ville, mais ils reçurent des habitants la promesse de faire une vigoureuse résistance; ils emmenèrent aussi avec eux douze des principaux hommes, afin que les habitants tinssent plus fidèlement leur parole. Les citoyens d'Ulm firent en effet tout ce qui était en leur pouvoir; ils adressèrent au duc Heinrich les représentations les plus énergiques sur l'attaque de leur ville, et, n'ayant pu se faire écouter, ils se défendirent contre ses armes, mais en vain. Heinrich s'empara de la ville, l'abandonna au pillage, et la livra, à l'exception des églises, aux flammes. Comme l'empe-

reur parut aussi sur ces entrefaites avec son armée, toute résistance devenait désormais inutile. Les Hohenstaufen se virent de nouveau forcés de renfermer le reste de leurs troupes dans leurs places fortes, et eurent la douleur, des murs de ces forteresses, de contempler dans l'inaction la dévastation du pays; et cette dévastation atteignit même, et peut-être avec le plus de violence, les domaines héréditaires de leur maison.

Dans cet état de choses, comme le duc Heinrich avait uni ses forces à celles de l'empereur et avait changé l'hésitation qu'il avait montrée jusqu'alors en une hostilité énergique; comme aussi plusieurs vassaux en Souabe, qui avaient jusqu'à cette époque servi les Hohenstaufen avec fidélité, les abandonnèrent, recherchèrent et obtinrent la faveur de l'empereur, ces Hohenstaufen, ou du moins le duc Friedrich, perdirent sinon courage, du moins toute espérance d'un résultat avantageux pour leurs armes. Ils désespérèrent du succès, et renoncèrent à l'idée de traiter avec l'empereur comme avec un ennemi, car il devint aussi désireux qu'eux-mêmes de terminer la lutte. Pour cette raison Friedrich se décida le premier à se soumettre; du moins il fit le premier pas pour regagner la faveur de l'empereur. Kunrad ne pouvait peut-être plier son caractère opiniâtre, ni supporter l'idée qu'il devait se courber devant l'homme auquel il avait osé s'opposer comme roi; peut-être aussi les deux frères craignaient-ils que Lothar, dans son bonheur actuel, ne voulût entendre à aucune réconciliation avec Kunrad, à moins que la soumission de Friedrich ne lui eût auparavant paré le chemin.

Lothar, après avoir quitté la Souabe dévastée, s'était retiré à Fulda, où il séjourna quelque temps avec son épouse Richenza. Le duc Friedrich se rendit donc à Fulda. Mais il n'osa pas paraître devant Lothar, et s'adressa à l'impératrice; et il ne s'approcha de cette noble dame que nu-pieds et avec la plus grande humilité. Dans un tel attirail, il s'attira bientôt la compassion et la faveur de l'impératrice. Il paraît cependant que Richenza elle-même ne put obtenir son pardon complet de son époux. Tout ce qu'elle put obtenir consistait en deux choses, lesquelles étaient vraiment importantes, mais préparaient cependant au duc une nouvelle humiliation. Elle négocia d'abord pour Friedrich auprès d'un légat du pape, qui se trouvait à Fulda, la levée de l'excommunication qui avait été lancée trois fois contre lui, et en second lieu elle obtint qu'il lui serait accordé, dans une assemblée spéciale des princes de l'empire, d'implorer le pardon de l'empereur. Mais Friedrich fut obligé de s'engager par un serment solennel à paraître réellement à cette assemblée des princes de l'empire, et que jusque-là il serait fidèlement attaché à l'empereur.

L'assemblée eut lieu à Bamberg, et cela le 17 du mois de mars de l'année suivante 1135. Presque tous les princes de l'empire étaient présents. L'empereur, entouré d'un cortége nombreux et guerrier, parut en grande pompe. Friedrich, duc de Souabe, parut aussi. Mais, en apercevant la brillante assemblée et la magnificence dont était entouré l'empereur, l'homme qui l'avait dépouillé de la couronne et qui l'avait réduit à un tel état d'abandon, le duc fut si profondément affecté du sentiment de son infortune, qu'il ne put d'abord supporter l'idée de s'agenouiller publiquement devant l'empereur, et de lui demander à genoux grâce et pardon. Lothar avait peut-être élevé ses prétentions plus haut encore; peut-être s'était-il refusé à promettre sur-le-champ à son ennemi humilié le duché de Souabe, et avait-il exigé qu'il restât en prison, comme cela se faisait ordinairement, et qu'il attendît son sort de décisions ultérieures; peut-être demanda-t-il aussi que Kunrad se remît en même temps en son pouvoir. Ce qui est certain, c'est que l'intervention de l'irrésistible orateur Bernard de Clairvaux, que vraisemblablement le pape avait déterminé à se rendre à Bamberg, put seule calmer les passions et amener un arrangement. Friedrich plia le genou devant Lothar, et Lothar lui accorda son pardon. Lothar confirma au duc Friedrich le duché de Souabe, et Friedrich s'engagea envers l'empereur à l'accompagner dans une nouvelle expédition en Italie. Tous deux se promirent mutuellement que toute hostilité cesserait en Souabe: vraisemblablement Lothar se porta garant pour son gendre Heinrich; Friedrich de son côté, pour son frère Kunrad, qui restait encore exclu de la grâce de l'empereur, quoique l'abbé Bernard ne cessât point de travailler aussi pour lui, et de disposer l'âme de Lothar à une complète réconciliation.

Cet arrangement avec le duc Friedrich, cette perspective d'un arrangement avec Kunrad, qui

s'était intitulé roi, ne furent sans doute pas moins satisfaisants pour l'empereur Lothar que pour les Hohenstaufen. Si lui, l'empereur, réfléchissait à sa vie antérieure, le bonheur même qui lui était échu dans les dernières années devait éveiller en lui des inquiétudes; d'ailleurs, il était impossible qu'il se dissimulât que ses jours étaient comptés, et que d'un moment à l'autre le poids des ans l'arrêterait dans sa carrière. Il ne peut guère avoir eu d'autre désir que d'assurer la couronne de l'empire teutsch et la couronne impériale à l'homme qu'il avait rendu si puissant, et à qui il avait donné la fille unique dans les fils et petits-fils de laquelle il espérait revivre. Et par suite des principes qui dominaient alors et qu'il avait lui-même reconnus (5), l'accomplissement de ce désir semblait dépendre de deux choses, du rétablissement de la paix dans l'empire, et du rétablissement de l'unité dans l'Église. Il chercha donc à intervenir et à réconcilier tout dans le Teutschland, et à gagner les cœurs par la réconciliation. C'est pour cela qu'il tenait tant à une nouvelle expédition en Italie. Cette expédition devait être entreprise dès que l'empire serait rendu à une complète tranquillité, et de plus il y était poussé, non-seulement par les instances du pape Innocent II, mais aussi par son propre désir de se montrer encore une fois au milieu des Italiens dans la plénitude de la puissance impériale, car la première fois il s'était montré parmi eux d'une façon qui avait éveillé le mépris plutôt que le respect.

Avant déjà sa réconciliation avec le duc Friedrich, il s'était entendu avec la ville de Cologne, dont, à Noël, des ambassadeurs avaient paru devant lui à Aix-la-Chapelle, et peut-être reconnut-il à cette ville des privilèges importants pour le commerce et l'industrie, et même pour l'administration de ses propres affaires : car Bruno, archevêque de Cologne, se brouilla avec l'empereur dans le temps même où la ville se réconciliait avec celui-ci, et ce ne fut qu'à Bamberg que le prêtre rentra dans les bonnes grâces du prince. Après sa réconciliation avec Friedrich, Lothar revint en Saxe; il célébra les fêtes de Pâques à Quedlinbourg, où il s'arrêta quelque temps. Ce fut vraisemblablement durant ce séjour à Quedlinbourg qu'il accorda à cette ville ce remarquable diplôme (6), dans lequel, en supposant qu'il soit authentique, il prit les marchands de Quedlinbourg sous sa protection, de la même manière dont les empereurs et rois ses prédécesseurs avaient pris sous leur protection les marchands de Goslar et de Magdebourg; dans lequel encore il leur accorda un libre commerce et une libre circulation dans tout l'empire, de telle sorte qu'en deçà des Alpes ils n'avaient à payer nulle part de péage, excepté à Cologne, à Thiele et Bardewik; dans lequel enfin il assura aux bourgeois plusieurs privilèges, notamment le droit de se juger eux-mêmes entre eux en tout ce qui se rapportait aux moyens de subsistance (7). Mais de telles concessions semblent prouver que l'empereur cherchait désormais à attirer dans son parti les villes qui jusqu'alors s'étaient montrées mal disposées pour lui et dévouées aux Hohenstaufen.

A la Pentecôte, Lothar se trouvait à Magdebourg. Là, il sut déterminer les princes de l'empire qui s'étaient rassemblés autour de lui à jurer une paix inviolable de dix ans; et lorsque les princes eurent juré cette paix, les petits vassaux furent aussi tenus de prêter le même serment, d'abord ceux qui se trouvaient avec leurs princes à Magdebourg, puis successivement les absents dans toutes les parties de l'empire. Tout réussit; le besoin de la paix et de la tranquillité était trop grand parmi les hommes. En général, les fêtes à Magdebourg furent singulièrement brillantes. Il s'y était trouvé des ambassadeurs de Bohême et de Pologne, de Danemark et de Hongrie, par la bouche desquels les rois et princes de ces pays témoignèrent à l'empereur leur dévoûment, et reconnurent la suzeraineté de l'empire teutsch. Il est certain que Lothar n'était pas un homme de grandes actions comme le furent plusieurs rois des Teutschs, avant et après lui. L'histoire ne nous fait pas voir non plus qu'il ait été doué d'une grande sagesse; mais les divers événements dont il avait été témoin, auxquels il avait participé, l'avaient amené à une grande modération, et l'âge avait produit en lui une certaine douceur, en inspirant aussi aux autres ce respect que l'on refuse rarement à des cheveux blancs. De plus, son gendre Heinrich le Superbe, duc de Bavière et de Saxe, se tenait derrière lui on à ses côtés comme un puissant géant, et suppléait à la force dont manquait son propre bras. Heinrich semblait d'autant plus puissant, plus il employait par prudence le pouvoir qu'il avait à ses ordres dans le conseil pendant qu'il avait

le trône sous les yeux; et comme personne ne pouvait plus douter qu'il avait été longtemps en son pouvoir d'anéantir les Hohenstaufen s'il avait voulu, de même aucun prince ne semblait en état de se soustraire à l'oppression contre laquelle Lothar et Heinrich travaillaient d'accord. Tout cela procura la paix et la tranquillité à l'empire, et amena un accord entre la tête et les membres contre lequel la rancune de Kunrad le Hohenstaufen, laquelle subsistait encore, semblait ne devoir même pas être prise en considération. Quand même la source de cet accord eût été moins dans les sentiments des princes et des seigneurs de l'empire que dans la situation des choses, il n'en était pas moins là, comme une apparition inattendue devant les yeux des nations étrangères, chez lesquelles le souvenir de l'ancienne gloire du nom teutsch et l'ancienne crainte des armes teutsches étaient loin d'être éteints. Ce fut pour cette raison qu'elles s'efforcèrent avec tant d'ardeur de gagner la bienveillance du roi des Teutschs par des présents et des paroles amicales; ce fut pour cette raison qu'il fut si facile au roi Lothar d'arranger à l'amiable les différends amers qui existaient entre quelques-unes d'entre elles, spécialement entre les Polonais et les Bohêmes. Même dans une cour plénière que l'empereur tint à Mersebourg, le jour de la fête de l'Assomption de la Ste Vierge, Boleslas, que les Teutschs appelaient duc, mais à qui les Polonais donnaient le titre de roi de Pologne, ne se fit aucun scrupule de se déclarer vassal du roi des Teutschs, de lui jurer fidélité, de payer les arrérages de douze années de tribut, et de porter devant lui son épée lorsqu'il se rendait à l'église. Il se présenta aussi à Mersebourg des envoyés de l'empereur d'Orient, pour engager Lothar, empereur d'Occident, à une alliance contre le duc Roger de Sicile, à qui l'anti-pape Anaclet II avait accordé le titre de roi; et Lothar accéda d'autant plus volontiers à cette ouverture qu'il avait à cœur un nouveau voyage à Rome, et que les envoyés de Constantinople savaient appuyer leurs grandes promesses de vaisseaux et de troupes par toutes sortes de curiosités qu'ils étaient autorisés à présenter à l'empereur. Lothar les congédia avec les paroles les plus amicales, et envoya même avec eux une ambassade à Constantinople, qui devait conclure les négociations commencées. A la tête était le noble, habile et savant évêque Anselme de Havelberg, qui semblait plus que tout autre propre par ses mœurs, et par la manière claire et aimable dont il savait traiter les matières théologiques les plus embrouillées, à gagner l'estime et la bienveillance des Grecs, tant pour lui-même que pour son peuple.

Dans de telles circonstances, la réconciliation entre Lothar l'empereur et le Hohenstaufen Kunrad, qui avait essayé d'enlever la couronne au premier, ne pouvait tarder à avoir lieu. Kunrad avait perdu tout espoir d'une heureuse solution de ses affaires, et il ne lui restait d'autre alternative que de se soumettre à l'empereur ou d'être entièrement anéanti. Lothar, de son côté, éprouvait de la répugnance à réveiller les passions en poursuivant jusqu'à la mort un prince digne d'estime, et à rendre de nouveau indécis ce qui semblait avoir été déjà décidé. Des négociations peuvent avoir eu lieu en même temps, dont les traditions ne nous ont rien appris; il est probable aussi que l'abbé Bernard de Clairvaux ne se reposa pas dans l'accomplissement de ce qui avait été si heureusement commencé. Même le pape Innocent II, qui s'opposait avec la plus grande ardeur à une nouvelle expédition de l'empereur, ne négligea rien pour l'engager à la douceur et à l'indulgence (8); et la propre épouse de Lothar désirait sincèrement d'arracher de son cœur cette pénible inquiétude. Toujours est-il certain que le jour de la St-Michel Kunrad parut à Mulhouse, où se trouvait l'empereur, mais sans les insignes de la dignité royale, mais comme un homme repentant qui cherche à se réconcilier avec Dieu et avec les hommes. Il abdiqua la dignité royale, il en déposa les insignes, et fut ensuite relevé de l'excommunication de l'Eglise par l'archevêque Kunrad de Magdebourg, qui, après la mort de Norbert arrivée l'année précédente, avait succédé à cette haute dignité. Puis l'impératrice Richenza se plaça entre lui et son époux. Il promit à l'empereur fidélité et dévoûment; il promit aussi de prendre part à l'expédition en Italie. En retour, l'empereur lui rendit ce qui lui avait appartenu en biens et en fiefs, l'assura de sa bienveillance à tout jamais, et le nomma, comme les témoignages en existent, porte-étendard de l'empire.

## CHAPITRE VI.

### DE L'ÉTAT DE L'ITALIE. — DEUXIÈME EXPÉDITION DE LOTHAR II DANS CE PAYS. — MORT DE L'EMPEREUR.

De l'an 1133 à l'an 1137.

Tandis que l'empereur Lothar agissait et gouvernait dans le Teutschland comme on vient de le voir, l'Italie était remplie d'une nouvelle vie, de confusion et de combats, d'infortune et d'horreurs. Dans la partie supérieure du pays, en Langobardie, l'esprit des villes, séduites par la grandeur et la richesse de Venise, s'élevait de plus en plus, pour fonder ou pour affermir partout une libre vie civile. Mais plus les efforts des villes isolées étaient vifs et puissants, plus était violente leur jalousie réciproque, lorsqu'elles avaient à craindre qu'on ne leur nuisît de quelque manière que ce fût, dans leur voisinage, leur industie ou leur commerce. Aussi, non-seulement les anciennes discussions, les vieilles luttes, les anciens déchirements continuèrent, mais ils prirent encore de l'accroissement et de la force, parce que le cercle n'avait pas encore été trouvé où chaque ville eût pu raisonnablement se mouvoir sans paralyser les autres villes, ou sans leur causer de préjudice. Mais, dans ces circonstances, le schisme dans l'Eglise, qui fut si fatal au repos de toute l'Italie, eut aussi une grande influence. Les deux papes Anaclet et Innocent étaient encore debout l'un près de l'autre, et employaient tout ce qu'ils possédaient en ruses ecclésiastiques et en moyens temporels pour augmenter et animer leur propre parti, et pour troubler, diviser et détruire le parti contraire. Anaclet était en possession non interrompue de la ville de Rome. Il avait en sa faveur la légitimité de son élection, le tombeau de l'Apôtre, la majesté du nom de Rome, l'intérêt qu'on lui portait dans la ville, le voisinage de son puissant vassal Roger, roi de Sicile et d'Italie ; et beaucoup de gens tenaient à lui parce que ses affaires paraissaient en bon état. Innocent habitait Pise. Il se reposait sur la déclaration des Teutschs, des Français et d'autres peuples, qu'il était le véritable évêque apostolique, et que son droit au saint-siége ne pouvait plus être mis en question. Cette déclaration produisit aussi un grand effet sur les Italiens, et plusieurs qui n'avaient aucun attachement pour Innocent prirent cependant son parti, parce qu'ils désespéraient qu'Anaclet pût résister à la décision de tant de nations. L'abbé Bernard de Clairvaux en particulier mit ici à profit la considération extraordinaire qu'il s'attirait de plus en plus parmi tous les peuples chrétiens, pour conduire par la puissance de son nom et la force de ses discours les affaires du pape, qui avait enfin réussi à se l'attacher. Il détermina la ville de Milan à abandonner son archevêque Anselme à un triste sort, et, oubliant tous les principes qu'elle avait adoptés précédemment, à se déclarer en faveur d'Innocent ; et l'exemple de cette grande et puissante ville ne manqua pas d'avoir une grande influence sur les villes plus petites et plus faibles. Innocent, malgré cela, ne se trouvait pas dans une position agréable. Tant qu'Anaclet était en possession de Rome, il ne pouvait s'empêcher, quoique le plateau de sa balance semblât baisser et celle de son adversaire s'élever de plus en plus, de se considérer comme vivant dans une position déplorable. Et quand même il eût pu oublier Rome, les malheurs de l'Italie méridionale le tortureraient cruellement.

En effet, tous les embarras, tant dans les choses spirituelles que dans les choses temporelles, que l'Italie supérieure et centrale avaient à souffrir, n'étaient rien en comparaison des calamités incalculables dont la partie méridionale de ce pays était accablée. Déjà dans l'année 1133, à l'époque où l'empereur Lothar quitta Rome, et peut-être avant qu'il quittât cette ville, le roi Roger était venu de Sicile avec des forces supérieures, et avait exercé une vengeance sévère contre la révolte qui, comme il a été raconté, s'était élevée contre lui. Partout où il avait été vainqueur, il avait tout ravagé avec le feu et l'épée ; il fut sans pitié, même cruel envers tous ceux qui l'avaient combattu, qui l'avaient abandonné et qui n'avaient fait que se détourner ; il avait pillé le pays de la manière la plus horrible, partout où son bras avait pu atteindre. Par cette conduite il avait répandu une telle terreur parmi les princes, les comtes et les seigneurs normands du pays, ainsi que parmi les villes en général, que lorsqu'après avoir conduit son butin en sûreté en Sicile, et qu'il fut revenu

l'année suivante avec de nouvelles forces, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes sur-le-champ, et implorèrent sa clémence; les princes et les seigneurs qui se trouvaient dans le pays cherchèrent de concert à se réconcilier avec lui, et se déclarèrent tout prêts à être par la suite, avec une fidélité inviolable, ses vassaux. Mais Roger n'avait gagné que la parole des hommes et nullement leurs sentiments. Une vive colère existait dans chaque poitrine; le désir de la vengeance était général. Il arriva maintenant que Roger, à son retour en Sicile vers le printemps de l'année 1135, fut attaqué d'une grave maladie, et il était à peine convalescent, lorsque son épouse Alberia, noble femme remarquable par sa piété et sa bienfaisance, lui fut enlevée par la mort. Cette perte remplit la forte âme du roi Roger, que sa propre maladie n'avait pu vaincre, de la plus profonde douleur. Le monde, et tout ce qu'il contient de grand et de beau, lui devint à charge; même la suite brillante de sa vie princière et belliqueuse semblait n'avoir plus de valeur pour lui. Il rejeta toute société, se renferma dans son appartement, et ne vécut qu'avec le souvenir de l'épouse qu'il y avait perdue. Aussitôt s'éleva la rumeur, qui s'étendit avec la plus grande rapidité dans toute l'Italie, que Roger était mort, et qu'on tenait sa mort secrète. Cette rumeur réjouit, comme la nouvelle la plus agréable, le cœur de tous les hommes dans l'Apulie et dans la Calabre, et en peu de temps appela de nouveau aux armes tous les ennemis de ce prince puissant. Mais le cri de jubilation avec lequel ces ennemis contractèrent derechef une alliance entre eux, et avec lequel ils donnaient cours à leur haine pour ainsi dire sur le cadavre du roi, pénétra jusqu'à l'oreille de Roger, le réveilla de sa stupeur, et lui rendit toute sa force. Dès le mois de juin Roger parut après une manœuvre habile devant Salerne, et donna par là à ses ennemis non-seulement la preuve qu'il vivait encore, mais leur donna bientôt aussi la preuve qu'il était toujours le même pour la guerre, le combat et la dévastation. Cependant on fit çà et là quelques tentatives de résistance, principalement comme il était arrivé de Pise quelques secours pour les villes de la côte; mais ces tentatives se montrèrent bientôt vaines, et il ne resta à peine d'autre alternative aux vassaux et aux seigneurs que la fuite, et aux villes que celle d'une soumission humiliante.

Ces malheureux événements étaient excessivement désavantageux au pape Innocent II; non-seulement ils lui étaient odieux, mais chaque pas en avant du roi Roger mettait un nouvel obstacle à l'accomplissement de son désir dans la possession de Rome; ils lui étaient non-seulement odieux parce que tous ceux qui, comme ennemis de Roger, avaient été maltraités par ce roi, étaient ses amis et le reconnaissaient ou l'honoraient comme le successeur légitime de l'Apôtre; mais il était encore d'un autre côté douloureusement ému et affecté des conséquences de ces événements. Les habitants d'Apulie, par exemple, croyaient que l'empereur Lothar seul était en état de les délivrer de leur cruel persécuteur. Mais ils ne connaissaient d'autre moyen d'arriver à Lothar que par l'entremise du pape. Ils assiégeaient par conséquent le saint-père de toutes les manières, pour qu'il eût à solliciter, à engager et à forcer l'empereur à une grande expédition en Italie. Même les seigneurs normands fugitifs de l'Italie méridionale se rendirent tous à Pise près du pape Innocent, et l'importunèrent de leurs besoins, le tourmentèrent de leurs plaintes, et le fatiguèrent de leurs désirs qu'il eût à se procurer le secours des Teutschs. Ce fut pour cela même qu'Innocent ne cessait pas d'exhorter et de supplier l'empereur de passer en Italie avec des forces imposantes pour terminer le schisme de l'Église, et pour tarir la source de malheurs si accablants. Au commencement de l'année 1136, il envoya encore une ambassade à l'empereur, pour lui exposer de nouveau la même prière, de la manière la plus pressante et la plus propre à attendrir son cœur. Son ambassadeur était le cardinal Gérard. Avec ce dernier se rendirent cependant aussi en Teutschland, moins comme envoyés du pape qu'en leur propre nom, le prince Robert de Capoue, et Richard, frère du comte Rainolf d'Alife, qui s'étaient arrêtés à Pise avec d'autres fugitifs (1).

Mais auprès de l'empereur Lothar il n'était plus besoin d'exhortations. Si celui-ci jusqu'ici n'avait pas accédé aux sommations du pape, c'était moins sa faute que celle des circonstances. Maintenant qu'il pensait avoir entièrement pacifié l'empire, il était fermement résolu à entreprendre l'expédition d'Italie. Déjà aux fêtes de Noël, avant que l'ambassade du

pape eût quitté Pise, il avait invité les princes de l'empire à se rendre à Spire, afin de s'entendre avec eux sur l'expédition, et par quel moyen elle pouvait être conduite d'une manière convenable, sans exposer l'empire à quelque danger. Et les princes parurent réunis à Spire en grand nombre. Mais, pendant sa route pour se rendre à la résidence impériale, Heinrich, fils de Wiebert de Groitsch, marquis de Lansitz et burgrave de Magdebourg, fut attaqué à Mayence d'une maladie dont il mourut bientôt. Lothar, en conséquence, donna à Spire le Lansitz au marquis de Meissen Kunrad de Wettin, et la châtellenie de Magdebourg, au contraire, à Burchard, frère de l'archevêque Kunrad. D'ailleurs, le roi trouva à Spire parmi les princes de l'empire tant d'empressement pour l'expédition d'Italie, que le lieu et le jour du rassemblement de l'armée purent être fixés. L'empereur pouvait accueillir les envoyés du pape avec d'autant plus d'amitié; il pouvait leur donner avec d'autant plus de certitude la promesse qu'il arriverait dans le courant de la même année, et amènerait les secours qu'un attendait de lui avec tant d'ardeur. Là-dessus tout fut préparé. L'empereur ne négligea pas non plus de travailler incessamment à l'œuvre de la réconciliation, dont la réussite sembla lui procurer une grande joie. Il se montrait cependant çà et là quelques discordes désagréables dans l'empire, lesquelles démontraient clairement que la tranquillité extérieure n'avait encore produit aucune paix intérieure. Cependant l'empereur considérait avec raison ces signes comme peu importants. Quelques peuples slaves essayèrent aussi de franchir les frontières; mais le marquis Adelbert de Ballenstædt, surnommé aussi de Salzwedel, non-seulement les repoussa, mais pénétra plus d'une fois dans leur pays afin de les punir de leur audace, et de les détourner de nouvelles entreprises. A la fin du mois de juin, l'évêque Anselme revint de Constantinople, où il avait été envoyé, comme on l'a dit, pour contracter avec l'empereur Jean Comnène une alliance contre Roger, roi de Sicile, ennemi commun des deux empires. Cet homme vénérable avait inspiré aux savants grecs une haute considération pour le savoir des ecclésiastiques teutschs; mais près de l'empereur Jean il n'avait guère trouvé autre chose que des sentiments hostiles au roi Roger, des paroles amicales pour l'empereur Lothar, et de grandes promesses pour l'accomplissement desquelles il ne manquait qu'une chose, savoir, la force.

Dans le mois d'août se rassembla à Wurtzbourg l'armée qui devait accompagner l'empereur en Italie. Dans cette ville Lothar célébra la fête de l'Assomption de la sainte Vierge d'une manière brillante, entouré des princes et des seigneurs des États ecclésiastiques et laïques, qui, à la tête d'armées nombreuses, n'attendaient que l'ordre du départ. Parmi les princes ecclésiastiques paraissaient au premier rang l'archevêque Bruno de Cologne, Adalbert de Trèves, Kunrad de Magdebourg; parmi les princes laïques, le duc Heinrich, gendre du roi, le duc Kunrad le Hohenstaufen, le marquis Kunrad de Meissen, qui depuis peu de temps seulement avait été distingué par l'empereur. Le duc Friedrich de Souabe, au contraire, n'était pas parmi les princes qui se réunirent autour de l'empereur, quoiqu'il eût été forcé, lors de la réconciliation de Bamberg, de lui promettre formellement sa coopération à l'expédition. On ne peut douter que le duc ne se fût refusé à tenir sa parole; et il est par conséquent probable et même certain qu'il s'était tenu en arrière avec l'assentiment et par la volonté de l'empereur. Soit que l'empereur Lothar ait eu la pensée de mettre les deux Hohenstaufen à la tête de forces armées, soit qu'il eût jugé convenable de donner au duc Friedrich une grande preuve d'une confiance particulière, comme s'il ne se reposait sur personne davantage, parce qu'il avait bien reconnu que Friedrich était incapable d'abuser d'une telle confiance, ou soit que des circonstances qui nous sont inconnues aient produit leur effet, c'est ce qui est incertain; la seconde supposition paraît cependant la plus vraisemblable.

L'empereur se mit en route aussitôt après la fête. Son armée était assez grande et assez forte; mais elle n'était cependant nombreuse qu'en comparaison de l'infériorité de celle avec laquelle il avait entrepris sa première expédition en Italie. On n'en donne pas le nombre exact; on remarque seulement, au sujet du duc Heinrich de Bavière et de Saxe, qu'il avait amené 1,500 vassaux, ou guerriers parfaitement armés et à cheval (2). Cette relation ne donne pas une mesure exacte pour le tout; mais elle semble cependant justifier la supposi-

tion qu'aucun autre prince n'était accompagné d'une troupe aussi nombreuse. L'expédition se dirigea vers Trieste, en descendant l'Etschtal. Ce ne fut pas sans querelles et sans obstacles. Les premières survinrent entre les vassaux des archevêques de Cologne et de Magdebourg, dont les porte-étendards voulaient tous deux se placer à la droite du porte-étendard royal. Les obstacles furent occasionnés tantôt par la destruction d'un pont, tantôt par la fermeture d'une écluse, ainsi que par la résistance qu'on eut à vaincre par les armes. On ne nous apprend cependant nulle part qui avait exercé ces hostilités, ni qui avait opposé cette résistance. Il est au contraire certain que toute querelle entre les vassaux fut apaisée par l'empereur lui-même avec courage et sagesse, et que tous les obstacles furent vaincus par l'armée. On arriva enfin, comme il paraît, sans perte considérable, dans les plaines de la Lombardie.

En Italie, l'empereur trouva la réception qu'on devait attendre de la situation du pays. L'attachement ni la fidélité ne se montrèrent et n'existèrent jamais, ni de la part des vassaux, ni dans les villes; bien plus, la méfiance était générale, et générale était la haine contre les étrangers du Nord. De temps en temps on pouvait montrer de la joie à l'arrivée de l'empereur, mais ce n'était pas cette joie avec laquelle un peuple accueille son prince, qui, se plaçant à sa tête, s'occupe de défendre le pays, et s'efforce de servir le bien général de la société; mais c'était la joie d'une passion sauvage, laquelle provenait de l'espérance que les étrangers réussiraient à gagner contre un ennemi intérieur, qu'on parviendrait ainsi à châtier, à soumettre, à anéantir. On accourait bien de tous les côtés au camp de l'empereur sur le Mincio, les ecclésiastiques de la ville non moins que les princes et les seigneurs; on pouvait bien avoir fait de fortes protestations et apporté des présents: cependant tous ceux qui venaient à l'empereur étaient encore plus richement pourvus de plaintes et de doléances pour solliciter sa justice, et enfin pour en obtenir des secours pour la vengeance ou la victoire. L'empereur se mit à juger, et ne balança pas à décider les affaires pour lesquelles on sollicitait sa décision, ou dont il s'attribua lui-même la solution; et il jugea, en matière de vassaux, d'après les principes qui existaient depuis Kunrad II, et dans les différends entre les villes, d'après ceux qui lui semblaient justes et équitables, ou d'après ce que semblait exiger l'unité de l'Eglise, dont le chef, selon son opinion, était le pape Innocent II. Mais sa décision ne fut respectée de personne que de ceux en faveur de qui il avait parlé. Pour cette raison, Lothar ou ses Teutschs furent reçus différemment ici et là, mais le plus souvent avec tiédeur et répugnance. Quelques villes même ne se firent aucun scrupule de fermer leurs portes aux Teutschs sans autre raison. Lothar cependant, ou ceux qui lui étaient le plus proches pour le conseil et le secours, reconnurent parfaitement qu'ils étaient trop faibles pour résister longtemps dans de semblables proportions, et ne reconnurent pas moins qu'ils ne parviendraient jamais, avec des passions pareilles à celles qui semblaient excitées chez les Italiens, à atteindre par des négociations paisibles une bonne intelligence avec eux. En conséquence ils adoptèrent la seule route qui leur restât ouverte: ils entrèrent d'assaut dans ce monde embrouillé, brisèrent les murs qui ne voulaient pas s'ouvrir, abattirent ce qui opposait de la résistance, et cherchèrent par de tels moyens, comme il était si souvent arrivé dans des temps antérieurs aux rois teutschs, à répandre la terreur et à arracher l'obéissance par la terreur. Par ces moyens ils réussirent, comme on avait déjà réussi antérieurement, à se frayer un chemin dans l'intérieur de l'Italie; mais rien n'était fondé, rien n'était affermi ou assuré, mais au contraire l'ancien esprit qui vivait dans les villes fut encore plus excité, et l'ancien sentiment d'animosité des Italiens contre les Teutschs demeura ce qu'il était, ou devint encore plus amer.

Après que l'empereur, encore au commencement du mois de novembre, eut tenu une cour splendide dans les plaines de Roncaglia, pendant laquelle, par un édit impérial, le démembrement et la dilapidation des plus petits fiefs furent interdits, — édit qui est resté en vigueur par la raison qu'il était fondé sur la nature des choses, — il se rendit par Pavie à Turin, et revint par Plaisance à Parme, uniquement, à ce qu'il paraît, pour montrer sa puissance à ces villes, et pour leur rappeler que l'Italie avait un roi, afin que, pendant sa marche progressive dans l'intérieur de l'Italie, il pût

être d'autant plus sûr que la tranquillité serait maintenue derrière lui. Durant les fêtes de Noel il parut sous les murs de Bologne, laquelle ville lui avait également fermé ses portes. Elles furent cependant bientôt ouvertes, et il ne paraît pas que l'empereur ait jamais destiné un châtiment à une ville qui à cette époque semblait d'autant plus haut placée dans l'étude des sciences, qu'on était moins accoutumé à l'instruction et au savoir hors des écoles des cloîtres. Là-dessus il envoya son gendre le duc Heinrich avec une armée considérable en Toscane, avec un double dessein : d'abord pour réinstaller le marquis Engelbert, qui avait été expulsé du pays, dans ses dignités; ensuite pour conduire le pape Innocent II à Rome. Lui-même se dirigea vers Ravenne, en descendant les côtes septentrionales vers Ancône. Cette ville lui ferma également ses portes; il l'attaqua, mais il ne fut pas, à ce qu'il paraît, en état de la réduire, et fut au contraire obligé de se retirer sans avoir rien accompli. Il marcha sur Spolette, mais ne suivit pas plus loin le chemin de Rome, et alla, laissant Rome à sa droite, dans l'intérieur de l'Apulie. Peut-être fut-il engagé à cette manière d'agir par le prince Robert de Capoue, qui était venu le trouver de Pise, et avait imploré son assistance; lui, Robert, et Sergius, duc de Naples, lui avaient peut-être fait part des espérances qu'ils paraissaient, d'après les dispositions des princes bannis, avoir fondées sur un parti puissant en Apulie. Sans doute le projet était que le roi occupât les forces du roi Roger et les débusquât du voisinage de Rome; par ce moyen, Rome, dépourvue de tout secours, serait obligée de se soumettre; mais alors Heinrich, duc de Bavière, devait, après avoir soumis la Toscane, conduire le pape de Pise à Rome, afin que le saint-père, reçu par l'empereur dans la ville immortelle, pût être placé de suite et sans aucun obstacle sur le siége de l'Apôtre.

Bientôt après les fêtes de Pâques de l'année 1137, l'empereur entra en Apulie et commença l'œuvre qu'il avait entrepris d'accomplir dans ce pays, non sans succès. Mais les événements prirent bientôt une tournure à laquelle Lothar était loin de s'attendre. Roger, par exemple, concentrant ses forces, ne se laissa attirer en rase campagne dans aucun combat sérieux, mais battit en retraite devant l'empereur, quoique dans la direction du nord. Pourquoi n'aurait-il pas aussi ménagé ses forces? Il lui restait, en cas de nécessité, l'île de Sicile comme un refuge certain. Il pouvait aussi espérer que chaque pas de l'empereur en avant amènerait une perte de plus, et que les Teutschs pourraient d'autant moins échapper aux effets de la chaleur de l'été qui s'approchait, d'un pays étranger et d'une manière de vivre inaccoutumée, qu'ils s'aventureraient davantage dans les contrées du Midi. Et comment les habitants des villes, comment les vassaux grands et petits, pourraient-ils se résoudre à adopter sincèrement le parti de l'empereur, et à se déclarer contre Roger? Quel que pût être leur sentiment en considération des choses temporelles, par rapport aux affaires ecclésiastiques il était bien différent. Plusieurs d'entre eux, qui haïssaient le roi Roger et qui désiraient anéantir sa domination, tenaient cependant le pape Anaclet pour le successeur légitime de l'Apôtre, et considéraient Innocent II, pour qui l'empereur combattait, comme un faux pape qui ne se soutenait que par la force d'étrangers aveuglés. Ceux-là même qui rejetaient le pape Anaclet avec autant de violence que le roi Roger, ne pouvaient guère être sincères; car ils devaient reconnaître sans doute, si leurs yeux n'étaient pas troublés par la passion, que, quoique l'empereur fût en état, avec une armée d'hommes braves et belliqueux telle que celle dont il était environné, de dévaster l'Italie depuis les Alpes jusqu'à la mer, il ne pourrait cependant jamais réussir, même avec des forces dix fois supérieures, à soumettre un roi qui avait la Sicile sous sa domination. Pour ces raisons, Lothar ne trouva partout, par le fait, que des cœurs ennemis, aliénés, très-inquiets, tièdes ou aux aguets; et il n'obtint rien malgré tous ses efforts, quoique le Hohenstaufen, le duc Kunrad, lui restât fidèlement attaché, et que son armée fût un modèle et un type de bravoure et d'abnégation, que les villes dont il brisa les murailles, ou le pays qu'il dominait par ses armes. Il paraît même n'avoir généralement conquis ces villes et ce pays que par des combats sanglants. Roger, cependant, battit en retraite vers le nord, afin de détourner l'empereur de Rome, et délivrer, par ce moyen, le pape Anaclet de la position fâcheuse dont il était menacé. Soit que l'empereur se hasardât à se diriger vers la droite pour menacer Rome, ou pour couper le passage à tout secours,

Roger était toujours sur ses derrières, et pouvait facilement donner la meilleure direction à tous ses moyens.

Dans ces circonstances, l'empereur Lothar se vit forcé d'appeler à lui le duc Heinrich de Bavière. Le duc même, pendant ce temps-là, avait pénétré en Toscane, et y avait trouvé ce que les Teutschs avaient rencontré partout en Italie, tantôt une tiède réception, tantôt une résistance opiniâtre. Cependant il paraît avoir toujours été vainqueur partout où il avait eu à combattre; mais le marquis Engelbert, qu'il avait été chargé de remettre en possession du pays, trouva la mort dans les combats; puis, d'abord, il n'est plus question d'Engelbert; secondement, on mit en avant que Lothar avait donné à son gendre Heinrich l'investiture de la Toscane.

A Grosseto, le pape Innocent II vint de Pise trouver le duc Heinrich, probablement d'après le désir de l'empereur, qui pouvait attendre de l'apparition du saint-père en Apulie, outre le secours que le duc amènerait, une tournure favorable à ses affaires. Quoi qu'il en soit, le pape Innocent accompagna le duc Heinrich dans son expédition en Apulie, par Viterbo et Sutri; et quoique tous les deux, pendant la route, eussent plus d'une fois des querelles concernant les intérêts de l'Église et ceux du monde, cependant ils furent assez raisonnables pour laisser reposer sur eux les causes de cette querelle, afin, s'il était possible, d'accomplir les choses plus importantes qui leur étaient communes.

L'arrivée du duc Heinrich dans l'Apulie donna une nouvelle vie au cours des choses, et semble avoir produit de tous côtés une profonde impression. Le roi Roger lui-même en fut effrayé. Il s'adressa à l'empereur et lui offrit de grosses sommes d'argent; mais ce qu'il cherchait par là à acheter était d'une telle nature, que Lothar, quoiqu'il ne fût pas d'ailleurs insensible à l'argent, rejeta la proposition. L'œuvre de guerre commença donc. L'empereur s'était déjà dirigé vers la gauche, et avait commencé à assiéger Troja et Bari; le duc, en conséquence, prit sa direction vers la droite. Après s'être rendu maître du Mont Cassin, il parut devant Capoue, s'empara de cette ville, et réintégra le prince Robert. Il s'avança ensuite vers Bénévent; cette ville, comme si elle eût été saisie de frayeur, se rendit promptement; puis sur la gauche, probablement pour accélérer les entreprises de l'empereur. Troja fut également prise en passant, et bientôt Bari tomba aussi au pouvoir de l'empereur après une vive résistance, accompagnée d'un grand carnage et d'une grande dévastation. Là-dessus, des délégués des plus petites villes sur la mer Adriatique s'empressèrent, pleins d'anxiété, de venir offrir leur soumission, de sorte que maintenant tout semblait être terminé de ce côté.

Dans ces conjonctures, les Pisans avaient paru avec un grand nombre de vaisseaux sur les côtes opposées; et telle était la confusion, que cette flotte pouvait réussir à s'emparer des villes l'une après l'autre. Salerne seule était encore au pouvoir de Roger, et la conquête de cette ville semblait devoir compléter la soumission de toute l'Italie méridionale. Pour cette raison, l'empereur et le pape, qui s'étaient revus avec beaucoup de joie réciproque un peu avant Bari (5), désiraient hâter cette conquête. Le duc Sergius de Naples et le prince Robert de Capoue reçurent donc l'ordre de commencer le siége de Salerne du côté de la terre, tandis que les Pisans l'attaqueraient par mer; les Génois et les Amalfitans renforcèrent d'une flotte nombreuse les forces qui se réunissaient contre Salerne. La ville fut assiégée avec vigueur; les ennemis avaient la certitude qu'elle se rendrait bientôt. Les Pisans calculaient déjà le profit que leur rapporterait le pillage; peut-être aussi le leur avait-on promis pour stimuler leurs efforts. Mais tout d'un coup l'empereur et le pape arrivèrent devant la ville de Salerne, et à peine étaient-ils arrivés que les assiégés se tournèrent vers eux, implorèrent leur grâce et offrirent leur soumission. L'empereur et le pape acceptèrent la soumission, quoique la ville se rendît seule, et non la citadelle.

Cet événement eut de grandes conséquences, et fut l'apogée des conquêtes des Teutschs dans les pays étrangers et lointains. C'était sans doute par pure générosité que l'empereur s'était proposé d'accorder leur grâce aux habitants de Salerne; c'était par le désir de terminer la guerre aussi promptement que possible: car on se trouvait déjà dans la deuxième moitié du mois de juin, et la chaleur de l'été avait commencé à exercer une influence mortelle sur les Teutschs. Mais les Pisans, qui avaient sans

doute travaillé et combattu avec la plus grande ardeur contre Salerne, déclamèrent contre cette générosité avec la plus grande colère, à cause de la perte des calculs qu'ils avaient fondés sur le pillage de Salerne. Dans leur colère, ils détruisirent leurs propres ouvrages, avec lesquels on eût pu obtenir aussi la reddition de la citadelle, montèrent à bord de leurs vaisseaux, retournèrent dans leur patrie, entraînant avec eux les autres qui étaient arrivés avec des flottes, et ne s'inquiétèrent plus de l'empereur ni du pape. Cette défection produisit, à ce qu'il paraît, une vive impression. Les habitants du pays, par exemple, dans lequel on avait jusqu'alors combattu, qu'on avait réduit à la soumission, étaient déjà, depuis quelque temps, revenus de leur première terreur; ils avaient commencé à se demander à eux-mêmes compte de leur timide condescendance; ils avaient commencé à compter, à stipuler, et à demander l'issue. Dans cette disposition des esprits, l'insolence avec laquelle les Pisans avaient impunément tourné le dos à l'empereur et au pape, devait nécessairement produire une grande rupture dans la situation actuelle des choses. Dans le fait, les habitants du pays, tant les Normands que les autres, se montrèrent bientôt comme transformés. Chacun reconnaissait dans les Teutschs des étrangers stupides, auxquels rien n'appartenait en Italie, et qui ne s'étaient introduits dans ce beau pays que pour le piller et le souiller. Personne ne pensait plus que la puissance des Teutschs sur cette contrée serait de longue durée. La peur qu'on avait eue jusqu'alors de la présence de l'empereur et de son armée céda aux appréhensions de l'avenir, à l'appréhension, par exemple, de la vengeance de Roger, lorsque les Teutschs se seraient sauvés de nouveau dans leur pays éloigné, et chacun ne pensait plus maintenant qu'à découvrir quelque moyen d'adoucir cette vengeance. Cette disposition des Italiens devenait pourtant tous les jours plus forte et plus amère, parce qu'ils méprisaient tous les jours davantage le pouvoir de l'empereur. Car l'armée teutsche n'avait pu parvenir sans des pertes nombreuses aux résultats dont elle se glorifiait. Un grand nombre des vaillants soldats qui la composaient étaient las de cette vie sauvage; beaucoup étaient harassés de fatigue; personne ne sentait en soi l'ancienne ardeur avec laquelle on était entré en Italie; et la chaleur de ces jours et les propriétés du climat et de la manière de vivre agissaient comme des somnifères, et pouvaient avoir produit des maladies qui en enlevèrent un grand nombre.

A tout cela vint encore se joindre un différend entre l'empereur et le pape, lequel, dans les circonstances présentes, ne pouvait être d'une faible importance. On a déjà remarqué ci-dessus que des dissensions avaient été près d'éclater entre le pape et le duc Heinrich pendant le voyage de Toscane en Apulie, parce que les intérêts temporels et ceux de l'Église ne s'accordaient pas ensemble; et que ces dissensions n'avaient été nullement accommodées, mais qu'elles avaient été écartées par prudence. Cette même prudence avait aussi jusqu'ici guidé l'empereur et le pape, de sorte que l'union entre eux deux ne paraissait pas avoir été troublée. A Salerne cependant éclata la rupture qui avait été longtemps retenue. Le pape soutenait que la ville appartenait à l'Église romaine; l'empereur soutenait que la ville appartenait à l'Empire. Et une fois que ces prétentions eurent été opposées l'une à l'autre, il était impossible que la question en discussion ne fût pas poussée plus loin : à qui appartenait donc l'Apulie entière ? Le pape disait : L'Apulie est un fief de l'Église; l'empereur : un fief de l'État, et par conséquent de l'Empire. Il ne pouvait donc pas manquer que la dispute se rallumât de nouveau dans toutes les circonstances qui se présentaient. Elle éclata cependant avec le plus de violence au sujet de l'investiture d'un nouveau duc d'Apulie. Comme on avait, par exemple, arraché en grande partie ce pays au roi Roger, on était d'accord sur ce point qu'un nouveau duc devait être nommé qui pourrait et devrait à l'avenir le défendre contre Roger. L'empereur et le pape furent bientôt d'accord sur l'homme qui semblait le plus propre à résoudre ce problème. Le comte Rainulf d'Avellino fut élevé à cette dignité. Mais le nouveau duc devait maintenant recevoir l'investiture, et l'empereur, non moins que le pape, prétendait avoir le droit de conférer cette investiture. Les négociations sur ce droit durèrent pendant trente jours, et ne furent pas conduites sans violence tant d'un côté que de l'autre. Jusqu'alors l'empereur avait cédé dans toutes les disputes; cette fois il ne céda point. Mais le pape non plus ne voulut pas en démordre. Pour en venir enfin à une conclusion, on tomba d'ac-

cord que la question du droit resterait indécise, et que le duc actuel, afin que ni l'empire ni le saint-siége n'eussent rien à abandonner, recevrait de tous deux l'investiture. Et cette convention fut exécutée. L'empereur et le pape saisirent tous deux l'étendard et le présentèrent au duc Rainulf.

Ces événements, cependant, paraissent avoir produit parmi les Teutschs en général, grands et petits, le plus vif mécontentement; et il est bien possible, comme l'a assuré un historien étranger, qu'ils aient montré des symptômes de révolte, et que le gendre même de l'empereur ait partagé leur mécontentement. En effet, comment auraient-ils pu trouver plus longtemps du plaisir à l'œuvre à laquelle ils avaient travaillé jusqu'à présent? Ils avaient parcouru l'Italie comme un ouragan; ils avaient abattu ce qui leur avait résisté; ils avaient prouvé de la manière la plus concluante qu'ils étaient tout à fait égaux à leurs pères en activité et en force. Lors de leur départ pour l'Italie, ils avaient pu compter sur le secours des Grecs; mais aucun vaisseau grec ne s'était montré, aucun Grec ne s'était placé à leurs côtés. Cependant, toute l'Italie méridionale avait été conquise par eux, et si quelque point éloigné n'était pas tombé sous leur glaive, la seule cause en était qu'on n'avait pas pris le temps de le conquérir. Maintenant pourtant, pour qui avait-on accompli toutes ces conquêtes? Ils désiraient sans doute voir le pape Innocent sur le siége apostolique, afin que la discorde pernicieuse fût éloignée de l'Église; mais de lui soumettre un royaume, de lui procurer une grande puissance temporelle, c'est ce qui n'avait jamais été dans leur pensée, et moins que tout autre le duc Heinrich de Bavière et de Saxe avait-il formé un tel projet. C'est pourquoi ils insistaient pour retourner dans leur patrie, et ce désir était d'autant plus violent que le pape s'opposait avec le plus de présomption aux prétentions légitimes de l'empereur.

Lothar, l'empereur, céda aux désirs de son armée sans répugnance; car lui aussi, le vieillard, était sans doute las de cette course vagabonde, et devait aussi prévoir que ses rapports avec le pape prenaient peu à peu une tournure qui pouvait facilement mener à une rupture complète. Il partit donc d'Avellino vers le commencement du mois de septembre : huit cents guerriers Teutschs restèrent néanmoins au service du nouveau duc d'Apulie. Il se rendit par Bénévent et Capoue à Monte-Cassino. Touchant ce cloître aussi, lequel s'était d'abord déclaré pour le pape Anaclet, mais qui avait été placé par le duc Heinrich de Bavière sous la protection de l'empire, il s'était élevé pour le choix d'un abbé une contestation entre Lothar et Innocent II; cette contestation, à la vérité, était maintenant arrangée, mais la contestation elle-même avait sans doute excité les passions de nouveau, et ce n'était qu'avec difficulté qu'elles avaient pu être parfaitement apaisées par l'accommodement. De là l'empereur suivit la route de Rome. Rome avait été toujours, pendant les événements dont il a été question, au pouvoir de l'anti-pape Anaclet; cependant les conquêtes des Teutschs dans l'Italie méridionale et la retraite continuelle du roi Roger avaient aussi peu manqué leur effet sur les Romains que sur le pape Anaclet. Et maintenant, lorsqu'ils reçurent la nouvelle des mouvements de l'armée impériale, quels que pussent être leurs sentiments, ils semblent avoir pris la résolution de n'opposer aucune résistance, parce qu'elle serait inutile, et ne ferait que plonger la ville dans de grands malheurs. Ceci devait être reconnu par Anaclet non moins que par les habitants, surtout comme il ne manquait pas à Rome d'individus attachés au pape Innocent, et qui par conséquent travaillaient de toutes les manières aux entreprises de l'empereur. Pour cette raison Anaclet abandonna la ville, se retira avec ses partisans les plus dévoués dans les fortifications, dans lesquelles il avait déjà une fois trouvé un abri pendant une tempête menaçante, et laissa les Romains pourvoir à leur sûreté comme ils le jugeraient à propos. Et les Romains ne perdirent pas de temps pour envoyer à l'empereur des députés qui lui portèrent les marques de leur soumission et promirent ce qu'on désirait. L'empereur pourtant n'entra pas dans la ville. Il prit sa dernière position près de Tibur. Ce fut là qu'il quitta le pape Innocent II. Celui-ci entra dans Rome et prit son siége dans le Latran. Lothar, au contraire, se hâta de retourner dans sa patrie, sans avoir égard à ce que le roi Roger était déjà débarqué ou était sur le point de débarquer à Salerne avec de nouvelles troupes pour reconquérir ce pays qu'il lui avait enlevé. A Bologne, il abandonna les Italiens qui avaient été avec lui en Apulie; beaucoup de Teutschs obtinrent

aussi la permission d'aller en avant. Le 6 novembre, l'empereur se trouvait à Vérone; le 10 du même mois, il célébra la fête de Saint-Martin à Trieste. Ce fut là qu'il tomba malade. Son désir de revoir sa patrie était si vif, qu'après cette maladie il ne se donna nullement le temps, ou du moins il ne se donna pas le temps nécessaire pour attendre sa guérison. Mais, pendant la suite du voyage, sa maladie empira de plus en plus, jusqu'à ce qu'il fût enfin obligé, dans les Alpes, à un endroit appelé Bredavan (1), de se réfugier dans une misérable chaumière. Dans cette chaumière il mourut le 3 du mois de décembre.

La nouvelle de sa mort excita une grande et universelle sympathie, car ses louables efforts antérieurs pour le rétablissement de la paix dans l'empire avaient été pour ainsi dire couronnés par sa dernière et glorieuse expédition en Italie, et la gloire de l'empereur s'en était accrue parmi ses contemporains. Son épouse Richenza fit transporter en Saxe le cadavre du défunt, et le fit enterrer avec la plus grande solennité dans le couvent de Luter (3) qu'il avait fondé lui-même.

## CHAPITRE VII.

AVÉNEMENT DU HOHENSTAUFEN KUNRAD III A L'EMPIRE. — LUTTE ENTRE KUNRAD ET LE WELF HEINRICH LE SUPERBE. — MALHEUR ET MORT DU DUC HEINRICH.

De l'an 1138 à l'an 1139.

Si les princes de l'empire teutsch avaient réellement reconnu et franchement désiré le bien général, ils n'auraient osé élever personne autre au trône, ainsi qu'on l'a affirmé avec confiance, que le duc Friedrich de Souabe, le Hohenstaufen. Mais il s'était élevé des passions humaines entre le duc et le trône, lesquelles avaient fait commettre aux princes la faute de choisir on de reconnaître à son préjudice le duc Lothar de Saxe pour roi des Teutschs. Le choix de Lothar avait donc eu pour conséquence le cours des choses qu'on a jusqu'ici essayé de décrire; et on avait par là atteint une situation dans laquelle le vrai eût été tout-à-fait difficile à trouver, quand même aucunes passions n'y eussent influé.

La pensée d'une patrie unique, au bonheur de laquelle devait se rattacher le bonheur de chacun, ne vivait peut-être dans le cœur de personne. De là on peut donc aisément concevoir que chacun des princes, qu'il fût ecclésiastique ou laïque, n'avait maintenant comme autrefois d'autre pensée que de se conserver, d'augmenter ses possessions, d'accroître sa puissance, et de rendre son influence aussi considérable que possible. Mais, quand même ceci eût été leur désir et leur volonté, il était impossible qu'ils fussent disposés à mettre sur le trône l'homme pour lequel l'empereur Lothar avait travaillé, qu'il avait élevé au plus haut rang, et qui par conséquent ne croyait pas possible que le trône lui échappât ou lui fût enlevé, le duc Heinrich de Bavière et de Saxe. Car devant la puissance de ce prince, dont les possessions, quoique avec de nombreuses interruptions, s'étendaient depuis la mer teutsche et Baltique jusqu'aux Alpes, et même jusqu'à la mer de Sicile (1), aucun autre prince n'aurait pu exister s'il avait ajouté à ses dignités la couronne impériale; bien plus, il semblait qu'il eût en son pouvoir de décider despotiquement ce que chacun devait être, beaucoup ou peu. Et comment aurait-on pu s'exposer à un tel danger, ainsi qu'à la pensée de se réconcilier avec lui?

Mais ce n'était pas seulement les princes teutschs qui étaient indisposés contre le prince Heinrich, mais aussi le pape Innocent II, sur qui tous les yeux étaient fixés dans ces circonstances, devait lui être contraire. Innocent eut le bonheur, au commencement de l'année 1138, d'être délivré, par la mort, de son adversaire Anaclet II (2). Par là ses espérances d'accomplir à l'avenir beaucoup pour la prospérité de l'Église et pour la considération du siége apostolique s'étaient sans doute bien accrues, mais l'accomplissement de ces espérances était menacé de grands obstacles si Heinrich parvenait à l'empire. Le pape connaissait parfaitement le duc; il avait fait avec lui l'expédition en Apulie. Déjà pendant cette expédition il avait eu avec lui des différends, parce que Heinrich défendait les intérêts de l'empire contre ses prétentions à lui, le pape; et si ces différends n'avaient pas conduit à une querelle ouverte, lui, le pape, devait cependant très-bien savoir que cette querelle n'avait été nullement évitée par la condescendance du duc.

Mais on ne devait pas attendre du roi, de l'empereur, qu'il fléchirait plus facilement devant les droits de l'Église que le duc. Et une nouvelle semence de discorde fut bientôt répandue, qui pouvait porter de riches fruits. Heinrich avait obtenu de l'empereur Lothar, en fief les, biens de la marquise Mathilde. Mais comment? Cette investiture devait-elle s'éteindre à la mort de l'empereur, ou Heinrich devait-il, même après la mort de son beau-père, rester en possession de la propriété? Le pape pouvait ne pas être disposé à accorder que Lothar avait eu le droit de conférer l'investiture des biens de Mathilde pour un plus long espace de temps, surtout comme Lothar lui-même avait reçu de lui l'investiture de ces biens, et par là avait reconnu qu'ils étaient la propriété de l'Église romaine; et cependant il était à craindre que Heinrich ne se refusât à abandonner les biens, ou à les accepter une seconde fois comme fief du saint-siége. Mais un combat ouvert avec un roi aussi violent que devait l'être Heinrich, d'après toutes les probabilités, pouvait devenir sans doute très-nuisible pour l'Église et pour la considération du pape. Il était donc dans la nature des choses que le pape s'opposât de toutes manières à l'élévation du fier duc de Bavière et de Saxe au trône des Teutschs.

D'un autre côté, il était aussi délicat et aussi dangereux de rejeter ce puissant prince que de le choisir. Si on le comparait comme homme avec les autres princes de l'empire, on était forcé de reconnaître qu'il n'était inférieur à personne, ni sur le champ de bataille, ni dans le conseil, ni en administration. Il avait bien montré son courage héroïque et sa connaissance de l'art de la guerre, tant lors de la révolte du comte Friedrich de Bogen que dans la lutte contre les Hohenstaufen, et pendant la campagne d'Italie. Une grande preuve de son administration courageuse, circonspecte et sévère, existait en Bavière, par la tranquillité qu'il savait y maintenir, par un commerce actif pendant cette tranquillité, et par une prospérité satisfaisante. Il avait montré ses nobles sentiments sous le jour le plus favorable pendant la guerre avec les Hohenstaufen; quelles que fussent les rumeurs répandues contre lui, et produites par la curiosité, élevées par la sottise, ou mises à profit par la passion, il n'est pas douteux que les deux frères, Friedrich et Kunrad, auraient été anéantis par sa puissance et celle de son beau-père, s'il avait souhaité leur perte, et s'il n'avait pas désiré leur conservation, en souvenir de l'amitié de leur jeunesse. Ce qu'on rapportait de son esprit altier, de son arrogance et de son orgueil, mérite donc d'autant moins de croyance, qu'on a déjà dit comment on désirait l'éloigner de l'empire, quoiqu'il soit possible que, par le sentiment de sa grandeur et de sa bonne fortune vis-à-vis de ceux qu'il pouvait de beaucoup surpasser en esprit, en puissance et en richesse, il n'eût pas toujours montré la modération et la prévenance qu'ils désiraient et attendaient de lui comme ses égaux. Et si enfin il pouvait avoir été surpassé par d'autres dans la fondation de cloîtres et autres ouvrages de destination ecclésiastique, il avait beaucoup travaillé à l'avancement du bien-être et à l'embellissement de la vie terrestre; et la fondation du pont de pierre sur le Danube, qu'il avait entrepris de concert avec la noble ville de Regensburg, est non-seulement un souvenir honorable de ses sentiments et de ses efforts, mais a excité d'autant plus fortement l'envie, que l'admiration qu'il produisait parmi ses ennemis comme parmi ses amis était plus grande. Personne ne pouvait par conséquent nier que le duc Heinrich sous tous les rapports ne fût digne du trône, et personne ne pouvait se cacher qu'il se considérait lui-même comme digne du trône. Comme il avait été aussi, pour ainsi dire, considéré et traité par Lothar comme l'héritier de sa couronne; comme Lothar avant sa mort lui avait abandonné les joyaux de l'empire; comme il vivait d'ailleurs continuellement avec la pensée de devenir roi, et même, si on ose le dire, avait fait de cette pensée la règle de toute sa vie; comme enfin, sans aucun doute, tant d'hommes avaient été gagnés à cette pensée par Lothar et par lui-même, à un tel point qu'ils pouvaient à peine se représenter un autre roi, et qu'ils pouvaient même avoir fondé sur l'élévation de Heinrich au trône de grandes espérances d'honneur et de profit personnel; on pouvait croire, voire même assurer avec confiance, qu'il (le duc Heinrich) ne se retirerait nullement de bonne volonté, mais bien plus qu'il s'opposerait les armes au poing à quiconque se hasarderait à lui disputer l'empire. Et par la violence semblait-il à peine pouvoir être réduit. Par conséquent, quel que fût celui qui étendrait sa main vers la

couronne, cette couronne flottait sur un abîme, et le danger de s'y précipiter était plus grand que la probabilité d'atteindre la couronne et de la conserver.

Plus les princes teutschs considéraient et appréciaient donc ces circonstances avec circonspection, plus, sans doute, ils étaient incertains de la route qu'ils avaient à prendre. Mais ils parurent avoir bientôt vaincu cette incertitude. La passion triompha de la raison, l'égoïsme de l'opinion commune. On avait même rarement montré du goût pour la tranquillité générale; bien plus, on avait été accoutumé de toute antiquité aux discordes, aux guerres et aux combats, et on n'avait aucune idée d'une vie réglée dans tout l'empire. Cependant la grande expérience qu'on avait acquise pendant les troubles antérieurs avait appris qu'aucune puissance n'est bien assise sur l'esprit féodal, que la fidélité des vassaux est une chose versatile, qu'une entreprise hardie réussit souvent, et que les artifices ecclésiastiques, dirigés du haut du siége apostolique, peuvent agir en dehors de tout calcul. La résolution fut donc bientôt prise, quoique quelques-uns pussent hésiter, que le duc Heinrich n'oserait pas être et ne serait pas roi. Et il se trouva bientôt des raisons qui justifièrent son exclusion du trône. En effet, sur quoi Heinrich pouvait-il donc fonder ses prétentions? Un peu sur la circonstance qu'il était le mari de la fille de l'empereur défunt, et que, comme il était héritier d'une partie des biens des Supplinburger, il devait être aussi l'héritier du trône, parce que le dernier des Supplinburger y avait été assis. Mais quand même il ne devait pas être question d'un droit de succession au trône, le Hohenstaufe ne devait-il pas suivre l'empereur Heinrich V? Et Lothar n'avait-il pas dépossédé ce Hohenstaufen, nullement sans finesse et sans artifice? et n'avait-il pas, par cette manière d'agir, formé les principes sur lesquels il avait lui-même bâti plus tard, sur lesquels son gendre cherchait maintenant à bâtir, et n'était-il pas formellement reconnu que dorénavant aucun droit de succession au trône ne servirait plus? Ou fondait-il, Henri, ses prétentions purement sur la grandeur de sa puissance, sur l'union de deux grands duchés, et sur les propres possessions de sa maison et des maisons de Billunger et de Supplinburger? Mais c'étaient cette puissance, cette richesse même qui rendaient dangereux son avénement à l'empire, et il en devait une grande partie à l'empereur Lothar, qui avait mésusé du pouvoir royal pour le rendre, son gendre, grand parmi les princes de l'empire, indifférent pour ceux par lesquels il était lui-même arrivé à l'empire, encore plus indifférent pour le bien public. Et si Heinrich, parvenu à l'empire, allait commencer par agir à la manière de Lothar, il ne pourrait bientôt plus se trouver d'autre maison princière dans le Teutschland, que celle des Welfs; et l'ardeur avec laquelle Heinrich avait travaillé à l'accroissement de son fief et de ses dignités, non-seulement dans le Teutschland, mais encore en Italie (3), donnait à penser qu'il n'y mettrait aucun terme, qu'il ne connaîtrait aucune borne. En somme, il ne devait sembler important que de considérer la grandeur de la puissance et de la fortune. Ceci était un appât trop fort pour les puissants, et la liberté des plus petits ne pouvait résister avec de tels principes.

Si cependant Heinrich devait être exclu du trône, c'était une véritable nécessité de se tourner vers les Hohenstaufen, et de choisir un des deux frères pour roi. Eux seulement, les Hohenstaufen, avaient un nom opposé au nom des Welfs, et qui pouvait leur être opposé; ils avaient excité, par leur résistance au pouvoir de l'empereur et de son gendre, une sympathie d'autant plus vive que tout homme respectable pouvait se dire qu'on avait commis une injustice à leur égard; peut-être avaient-ils acquis une gloire plus grande par l'issue de la querelle que Lothar, et dans cette gloire leur pouvoir pouvait facilement paraître plus grand qu'il n'était. Ils étaient donc en état de résister à Heinrich, où personne ne pouvait le faire. D'ailleurs, on pouvait s'attendre que, quoique nullement ami des Hohenstaufen, le duc Heinrich trouverait un formidable adversaire dans Adelbert, comte de la Marche du Nord (4). Car Adelbert, comme le duc Heinrich, petit-fils du dernier Billunger, du duc Magnus, par Eilike, fille aînée du dernier, ne pouvait pas oublier que, d'après les mêmes principes que l'empereur Lothar et le duc Heinrich avaient cherché à faire valoir dans leur prise de possession de l'empire, le duché de Saxe aurait dû être conféré à son père, le comte Otto de Ballenstædt et d'Askanien. Mais Heinrich V l'avait donné à Lothar; Lothar avait gardé le duché, quoique

l'empereur eût fait un effort pour le lui ôter et le donner au comte Otto; enfin Lothar, arrivé au trône, contre lequel il avait toujours été en rébellion, par des artifices criminels, avait octroyé le duché à son gendre, le superbe Heinrich; et lui-même, Adelbert, avait été l'obligé, bon gré, mal gré, du pauvre Nordmark. Tout cela prouvait au delà du doute qu'Adelbert devait aspirer au duché de Saxe; et Adelbert était pour Heinrich un ennemi d'autant plus dangereux que les Saxons tenaient davantage à leur indépendance, et que leurs esprits opiniâtres ne pouvaient consentir à appartenir au duc de Bavière comme des enfants d'un autre lit. Cependant les frères Hohenstaufen n'étaient pas si puissants qu'ils pussent jamais exciter d'appréhension, pas si puissants qu'ils pussent se passer de l'appui du clergé en général, et de l'évêque apostolique en particulier; et ceci leur servit, vis-à-vis du puissant Henri, comme une grande recommandation auprès du pape et du clergé. Enfin, dans le courant des douze années qui s'étaient écoulées depuis la mort d'Heinrich V, la face des choses était bien changée; l'ancienne haine contre la maison franconienne, qu'on avait transportée sur les neveux du dernier empereur, s'était refroidie; et ce qu'il y avait de plus important, le plus amer et le plus irréconciliable ennemi d'Heinrich V et de ses neveux, l'archevêque Adelbert de Mayence était mort au moment même où le choix du nouveau roi occupait les esprits; avec lui avait disparu l'âme du parti opposé aux Hohenstaufen (5). D'autre part, chaque homme réfléchi devait prévoir que si l'on voulait à la fois écarter les Hohenstaufen et le Welf, aucun autre prince ne serait en état de conserver le trône, et de maintenir avec quelque mesure la considération royale. Car les Hohenstaufen n'étaient certainement pas indifférents pour le trône, lequel, d'après leur opinion, n'aurait jamais dû leur échapper; au contraire, ils étaient formellement résolus à le disputer à tous les princes, sans exception. Il était par conséquent à croire qu'ils se réuniraient au duc Heinrich contre tout autre roi, ou du moins, s'ils ne se réunissaient pas à lui, ils paraîtraient en même temps que lui en armes contre tout autre roi.

Il fallait donc qu'un Hohenstaufen fût élevé sur le trône. Mais ce n'est pas le frère aîné, Friedrich, qui fut choisi, mais bien Kunrad, le plus jeune. Il est difficile de dire pourquoi. Peut-être que Friedrich, ayant maintenant acquis un mûr jugement de la valeur des grandeurs et de la magnificence humaines, dans la tranquille possession d'un duché où il était honoré et aimé, reculait devant les tempêtes qui assiégeaient toujours le trône des Teutschs; peut-être que les débuts désagréables qui avaient eu lieu après l'élection de Lothar à Mayence étaient encore présents à sa mémoire; peut-être pensait-il aussi que son frère Kunrad, qui se faisait appeler duc sans posséder de duché, serait coupable de renoncer au titre royal, puisque lui, Kunrad, s'était déjà aventuré une fois à prendre le titre de roi et à se laisser féliciter comme tel. Mais il est encore possible que Friedrich, dans les derniers temps, ait été éclipsé par son frère, et qu'à l'ombre de celui-ci les yeux du monde fussent moins fixés sur lui. Lors de l'expédition en Italie, on avait fait la découverte que Kunrad avait un parti puissant dans ce pays, et qu'il y était estimé et honoré. Friedrich n'avait pas assisté à cette expédition; Kunrad y avait tenu la première place auprès de l'empereur; il avait, modèle de bravoure et de persévérance, fait preuve envers l'empereur d'une fidélité et d'une obéissance inaltérables, montré de l'amitié et de la condescendance envers les princes, et de la douceur et de la sympathie envers ses inférieurs. D'ailleurs, il avait traité les ecclésiastiques avec distinction, et s'était conduit envers eux avec cette modestie qui attirait leur bienveillance; et il avait ainsi réussi à détruire l'ancienne opinion qu'on avait de sa violence, de son impétuosité, de son manque de ménagement et de son arrogance, et il s'était fait la réputation d'un homme qui, par beaucoup de vertus élevées, savait s'accommoder de tout et avec tous, et était agréable et convenable pour les grands et pour les petits.

Or, il n'est pas facile de reconnaître quel fut le véritable cours des choses, parce que tous les préparatifs se firent en secret; toujours est-il certain qu'après ces préparatifs secrets le Hohenstaufen Kunrad obtint la couronne d'une manière qui n'était pas moins et qui même était plus contraire à l'ordre et à la justice que celle dont Lothar l'avait reçue. Le jour de la Pentecôte de l'année 1138, un jour public fut donc choisi pour l'élection d'un nouveau roi à Mayence. Par qui, de quelle manière,

c'est ce qu'on ne trouve nulle part. Peut-être, d'après des événements antérieurs, par l'impératrice veuve Richenza, d'après les sollicitations des princes qui étaient revenus d'Italie avec Lothar. Mais une circonstance eut bientôt lieu, très-décourageante pour les partisans des Hohenstaufen. La reine en personne convoqua les princes saxons à une assemblée à Quedlinbourg, le 2 février, à la fête de la Purification de la Vierge, sans doute pour les séduire en faveur de son gendre le duc Heinrich, et de stipuler avec eux tout ce qui était nécessaire. Mais le marquis Adelbert s'opposa à main armée à cette assemblée, et il ne manqua pas d'adhérents. Lorsque la reine essaya par conséquent d'entrer à Quedlinbourg, Albert la repoussa, dispersa toute sa suite, et ne s'abstint pas lui-même de vol et de dévastation. Cet événement, sans doute, ne manqua pas son effet. Comme l'impératrice pouvait par là clairement apercevoir qu'il ne serait pas facile de décider les Saxons à reconnaître son gendre à la fois comme duc de Saxe et comme roi des Teutschs, les Hohenstaufen et leur parti pouvaient aussi être convaincus qu'ils ne resteraient pas sans secours, s'ils essayaient, par une tentative hardie, de rompre l'assemblée impériale de Mayence, dont l'issue était tout à fait douteuse; mais ils auraient pu aussi sentir qu'il était nécessaire de faire promptement ce qu'ils voulaient faire, afin qu'aucun autre, par une usurpation précipitée ou impétueuse, ne détruisît leur ouvrage avant qu'il fût commencé. Pour cette raison les deux frères s'étaient, dans ce même mois de février, réunis à Coblentz avec quelques princes qui étaient dévoués à leurs intérêts. La convocation de ces princes avait été poussée par Albero, archevêque de Trèves, qui pendant l'expédition d'Italie avait contracté une amitié intime avec le duc Kunrad (6). Mais peu d'entre eux se trouvèrent à l'assemblée, soit qu'il n'y en eût que peu d'invités, soit que peu se fussent décidés à accepter l'invitation. Outre Friedrich et Kunrad, aucun prince laïque d'importance n'était présent; et, quant aux princes ecclésiastiques, outre l'archevêque de Trieste, il n'y avait que l'archevêque Arnold de Cologne et l'évêque Bucco de Worms dont les noms méritent d'être cités. Et ce petit nombre de princes ne se firent aucun scrupule de proclamer, le 22 février (7), le duc Kunrad de Hohenstaufen, roi des Teutschs, sous le nom de Kunrad III. Ensuite ils se rendirent avec leur roi à Aix-la-Chapelle; et à Aix-la-Chapelle, sur le tombeau de Charlemagne, Kunrad fut sacré, le 6 du mois de mars, roi des Teutschs, par le légat du même pape par lequel il avait été excommunié. Il paraît cependant qu'il n'y eut pas de couronnement, sans doute parce que le duc Heinrich de Saxe et de Bavière était en possession des joyaux de l'empire.

Cette vive et audacieuse manière d'agir détruisit bientôt le magnifique édifice sur lequel l'empereur Lothar et son gendre le duc Friedrich avaient travaillé avec autant de zèle que de confiance depuis douze années; et il fut bientôt démontré que cette manière d'agir n'était nullement aussi dangereuse qu'elle pouvait le paraître au premier aspect. Car dans des temps où la loi ne décide point, mais bien le fait, celui qui entreprend une œuvre audacieuse avec un en avant énergique, reste rarement sans partisans, et celui qui sait donner une direction aux passions des hommes a à moitié gagné sa partie. Le nouveau roi Kunrad se rendit d'Aix-la-Chapelle à Cologne. Ce fut dans cette ville qu'il célébra les fêtes de Pâques, et là parurent déjà un nombre considérable de princes laïques et ecclésiastiques pour lui faire la cour. Les princes laïques, cependant, étaient tous des Pays-Bas; mais parmi les ecclésiastiques se trouvaient aussi les évêques de Munster et de Wurtzbourg, d'Osnabruck et de Halberstadt, et ces princes signèrent tous de leurs noms des documents qui avaient pour but de reconnaître Kunrad comme roi. De là à Mayence pour préparer le choix d'un nouvel archevêque pour le premier siége ecclésiastique du Teutschland. Et tout réussit selon les désirs du roi : à la place du défunt Adelbert, un autre Adelbert fut choisi, neveu du précédent, fils du comte de Sarbruck, la fille duquel le duc Friedrich de Souabe, comme il a été raconté, avait épousée en secondes noces; un homme qui ressemblait parfaitement à son oncle le défunt archevêque Adelbert, et qui, par la suite, ne justifia nullement les espérances que les frères Hohenstaufen fondaient alors sur lui (8). De sorte que le nouveau roi, le Hohenstaufen Kunrad, à peine cinq mois après la mort de Lothar, à peine deux mois après son sacre à Aix-la-Chapelle (lequel sacre il devait uniquement à une prompte résolution et aux artifices ecclésias-

tiques, lui qui, sans terre et sans suite, peu d'années auparavant, chargé de la malédiction de l'Église, était revenu d'Italie en Allemagne comme un fugitif, à ce qu'il paraissait, exposé à une perte inévitable), lui, le nouveau roi, avait, dans ce court espace de temps, gagné à son parti, outre son frère et le saint-père, les trois premiers princes ecclésiastiques, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne; il avait même gagné tout le Rhin, sur les bords duquel, d'après les vues de l'empereur franconien, se trouvait la plus grande puissance de l'empire, et, confiant dans cette puissance, il ne pouvait plus douter maintenant de la conservation de la couronne. La féodalité était une mer quelquefois calmée par les nobles sentiments de quelques hommes puissants, et ordinairement soulevée par les orages des passions les plus violentes. Les vagues s'élevaient, les vagues s'abaissaient, et la masse essayait toujours de regagner l'équilibre. Deux ouvrages puissants étaient cependant fermement établis dans cette mer; l'un de ces ouvrages élevé à une hauteur extraordinaire, l'autre ne faisant que naître à la surface, et assez fréquemment encore couvert par le flot : c'étaient l'Église et le système des villes. Sur ces deux ouvrages s'appuyait le génie qui s'efforçait à refréner le désordre, pour assurer l'ordre et le droit, et dans le droit la liberté.

Mais Heinrich le Welf semblait d'autant plus confondu de ce que Kunrad le Hohenstaufen avait entrepris et accompli, qu'il ne pouvait d'aucune manière s'y opposer. Se reposant avec trop de sécurité sur sa puissance et sur les longs préparatifs de Lothar, il attendait, à ce qu'il paraît, la Pentecôte, qui devait lui procurer la couronne de l'empire teutsch, et persévérait encore fermement dans cette espérance, lorsque Kunrad avait déjà été sacré à Aix-la-Chapelle, lorsqu'à Cologne, entouré d'un grand nombre de princes, il tenait déjà une cour brillante et accomplissait plus d'un acte de pouvoir royal. Mais bientôt, cependant, une grande incertitude, bientôt le doute, la méfiance, la jalousie, parurent s'introduire dans son âme, et cette incertitude fut peut-être sinon créée, du moins excitée par un nouvel événement en Saxe, événement qui devait s'être passé en même temps que ceux dont il vient d'être question. Tandis que le duc Heinrich lui-même considérait dans l'inaction le changement des choses, lesquelles tantôt faisaient irruption, tantôt menaçaient, l'impératrice Richenza, sa belle-mère, irritée de l'insolence avec laquelle le marquis Adelbert avait marché contre elle, appela les princes saxons aux armes contre ce téméraire. Sur cet appel, plusieurs de ces princes se mirent sur-le-champ en campagne, et parmi eux le plus considérable était le markgraf Kunrad de Meissen (9); car ils ne pouvaient pas prévoir l'issue des événements, et devaient désirer être, dans tous les cas, préparés. Mais quand on devait en venir à un combat, les princes confédérés, soit par nonchalance, soit que dans l'intervalle les affaires de Kunrad sur le Rhin eussent été décidées, se laissèrent, près de Mimirberg, surprendre par le marquis Adelbert, sur lequel il ne paraissait pas difficile de remporter la victoire, et une partie d'entre eux du moins furent faits prisonniers. Cette malheureuse circonstance pouvait, de même qu'elle ouvrait les yeux de l'impératrice sur les sentiments des Saxons, avoir aussi convaincu le duc Heinrich qu'il ne pouvait pas se reposer entièrement sur les Saxons; et le dépit et le chagrin l'avaient peut-être alors empêché de prendre une mesure décisive, car il fallait bien qu'il s'avouât aussi à lui-même qu'il y avait encore en Bavière un parti contre lui; que la conduite sévère qu'il avait tenue antérieurement avait laissé des sentiments amers chez beaucoup de chevaliers belliqueux, et que l'humiliation du comte Friedrich de Saxe et de son parti n'avait pas encore été oubliée.

Sur ces entrefaites, le roi Kunrad convoqua une diète générale, qui devait s'ouvrir à Bamberg le 22 du mois de mai, jour de la Pentecôte, et à laquelle furent invités en particulier les princes qui ne l'avaient pas encore reconnu comme empereur; car la roue de sa fortune était tournée d'un côté si favorable, qu'il n'osait pas différer; et si profonde était l'impression produite par les événements qui avaient eu lieu jusqu'alors, que maintenant personne ne prenait aucun délai pour faire connaître son véritable sentiment, et que ceux même qui devaient avoir de l'intérêt à ce que les affaires d'Heinrich le Welf réussissent, se faisaient scrupule de se déclarer contre le Hohenstaufen. De toutes les parties de l'empire, les princes accoururent à Bamberg pour y apporter leur hommage au nou-

veau roi; les Saxons eux-mêmes, qui antérieurement, pour ne pas déplaire à l'impératrice et pour ne pas empiéter trop vite sur la marche des affaires, s'étaient montrés mécontents de l'élection frauduleuse de Kunrad, parurent tous ensemble, et avec eux parut aussi, le cœur sans doute plein d'un chagrin amer, l'impératrice Richenza, qui avait certainement reconnu, d'après la brutale conduite d'Adelbert, ce qui lui arriverait si elle restait chez elle. De la Bavière même, il ne manqua pas quelques princes ecclésiastiques, qui, comme l'évêque Heinrich de Ratisbonne, avaient antérieurement appartenu aux ennemis du duc Heinrich, et avaient été combattus ou châtiés par lui. Lui seul, le duc Heinrich, était absent, et avec lui la plupart des princes de Bavière, tant ecclésiastiques que laïques; l'un peut-être par véritable attachement pour le duc Heinrich, l'autre certainement par une ancienne appréhension de la colère du violent prince. Cette absence, en attendant, devait d'autant moins inquiéter le roi Kunrad, quoiqu'il connût parfaitement le changement des choses humaines, qu'il la comprenait sans doute parfaitement, et que deux autres événements à Bamberg semblaient tendre à affermir sa considération royale. D'abord, un prince bohémien, Wladislav, probablement fils du duc Sobieslav, dont il a été question plus en détail précédemment, fut assuré de la succession du duché de Bohême, après la mort de Sobieslav; en même temps, il paraît qu'une alliance fut arrêtée entre ce prince et Gertrude, fille du marquis Léopold d'Autriche et de la fille d'Heinrich V, Agnès, qui avait eu d'un premier lit les frères Hohenstaufen Friedrich et Kunrad (10). Secondement, Adelbert, le nouvel archevêque de Mayence, beau-frère du Hohenstaufen Friedrich, obtint le sacre du respectable évêque Othon de Bamberg, et cette pieuse cérémonie fit une impression d'autant plus forte et augmenta d'autant plus la considération du nouvel archevêque, en l'amitié duquel le roi Kunrad avait alors toute confiance, qu'Othon mourut peu de temps après, vénéré de tout le monde et honoré comme un saint.

Dans le fait, Kunrad avait maintenant atteint le principal; mais le plus difficile, le plus dur était encore devant lui. L'arbre qu'il cherchait à abattre était dépouillé de son feuillage, de ses branches et de ses rameaux, mais le tronc était encore debout, plein d'une nouvelle sève, et l'étoile de la couronne était entière. Personne ne pouvait calculer la résistance qu'elle opposerait encore. Lui-même, Kunrad venait d'apprendre à connaître de nouveau la versatilité du monde des vassaux; la ferme volonté d'un prince d'une telle race et avec de tels souvenirs qu'Heinrich le Welf, pouvait facilement donner à ce monde une nouvelle direction. Pour cette raison Kunrad devait sans doute chercher à profiter vivement et promptement de la faveur du moment. En effet, il envoya de Bamberg des délégués au duc Heinrich, pour engager celui-ci à remettre les joyaux de l'empire à un jour donné, et en même temps il écrivit aux princes de Bavière qui n'avaient pas assisté à la diète de Bamberg, les requérant, leur ordonnant et les menaçant, pour qu'ils eussent à paraître devant lui le jour de la St-Jean à Regensburg, et à lui apporter le serment de fidélité qu'ils lui devaient comme à leur roi. Et il paraît avoir atteint son but auprès de ces princes; car ils parurent tous ensemble, peut-être même avec l'approbation d'Heinrich, à sa cour, et lui prêtèrent pour la plupart le serment en usage d'après les coutumes de la féodalité. Même le vieux et vénérable archevêque Kunrad de Salzbourg n'y manqua point, quel que pût être son mécontentement de cette manière d'agir violente et artificieuse dont le trône des Teutschs avait été disputé et usurpé; car il devait considérer comme impossible de procurer maintenant la couronne au duc Heinrich sans une guerre sanglante et sans des artifices qui seraient également subversifs de la religion et de la morale; aussi sentait-il au fond de sa conscience que son exemple servirait beaucoup à exciter une pieuse horreur d'être l'occasion d'une pareille guerre ou l'application de pareils artifices. Cependant, sachant que la charrue ne se met pas avant les bœufs, il ne voulut pas prêter serment, mais se contenta de déclarer que le roi n'avait rien à craindre de lui; et Kunrad fut assez prudent pour se contenter de cette déclaration (11). Auprès du duc Heinrich, au contraire, Kunrad n'atteignait qu'à moitié son but. Heinrich consentit bien à abandonner les joyaux de l'empire et à les envoyer à Kunrad, parce qu'il devait reconnaître que la couronne était perdue pour lui, et qu'il serait plus sage

de conserver ses deux duchés que de prétendre à un bien qu'il n'était pour cette fois plus possible d'obtenir; mais il ne consentit à cet abandon qu'après de grandes promesses, dont les délégués du roi ne paraissent pas avoir été avares. On ignore également ce que les délégués lui promirent au nom du roi, et s'ils avaient tout pouvoir du roi pour faire ces promesses; mais on ne peut entretenir aucun doute qu'Heinrich ne crût que les deux duchés de Bavière et de Saxe lui seraient assurés, ainsi que tous ses biens héréditaires, et tous ceux qui lui étaient échus par succession. Dans tous les cas il est certain qu'une entrevue fut convenue entre le roi Kunrad et le duc Heinrich, laquelle dut avoir lieu à Augsbourg, afin que tout ce qui avait été promis et arrêté des deux côtés fût reconnu et ratifié, afin surtout d'établir leurs rapports entre eux. A ces conditions, Heinrich envoya les joyaux de l'empire au roi à Ratisbonne.

Peu de temps après ces événements, Kunrad, conformément à la convention, se rendit à Augsbourg; mais il ne s'y rendit point comme à une entrevue avec un ancien ami, mais entouré de beaucoup de princes et d'hommes de guerre. Il est bien possible qu'il n'eût nullement le dessein d'employer la violence, mais qu'il ne fût mû que par la pensée de la dignité du trône et de l'empire. Mais le duc Heinrich, dont l'âme était remplie de dépit, de dégoût et de défiance, trouva un tel voyage suspect. Pour cette raison il assembla une force supérieure pour se protéger, lui et son pays, contre une invasion, et avec cette force il vint camper vis-à-vis d'Augsbourg sur le bord opposé du Lechs (12). Dans cette position du roi dans la ville et du duc dans le camp, une conférence amicale, comme elle devait du moins avoir lieu entre le chef et l'un des membres de l'empire, n'était guère possible; bien plus, ils devaient maintenant négocier comme deux princes qui sont en présence à la tête de deux armées ennemies. S'ils s'étaient vus en personne, ces deux princes, ils se seraient peut-être rappelé les jours de leur jeunesse; dans ce souvenir de projets, de joies et d'espérances communes, ils se seraient peut-être reconnus; et Friedrich, le duc de Souabe, qui ne pouvait certes pas se dissimuler que l'amitié de Heinrich l'avait sauvé lui-même et, à cause de lui, son frère de la ruine, se serait peut-être placé entre son frère et son parent, et aurait ranimé l'ancienne amitié dans les deux princes. Mais maintenant la négociation dut avoir lieu par des délégués des deux partis, qui ne trouvaient peut-être pas tout avantage dans la réconciliation des princes, qui dans tous les cas rapportaient les paroles de l'un et de l'autre sans l'âme avec laquelle Kunrad les eût adressées à Heinrich, et Heinrich à Kunrad. Ainsi ils s'éloignèrent l'un de l'autre au lieu de se rapprocher. Heinrich vit dans Kunrad un ennemi rusé qui cherchait à l'opprimer; Kunrad dans Heinrich un vassal arrogant qui avait le dessein de soulever contre lui tous les Teutschs, pour lui arracher de nouveau la couronne qu'il venait à peine de céder à contre-cœur. Kunrad exigeait de Heinrich, pour preuve de sa réconciliation sincère, sa renonciation au duché de Saxe; Heinrich exigeait de Kunrad, pour véritable preuve de sa bienveillance royale, la confirmation de tous ses fiefs et de toutes ses dignités. Tous deux pouvaient facilement considérer leurs demandes comme aussi justes que nécessaires, et être par conséquent aussi peu disposés à céder. Car Kunrad devait sans doute regarder comme dangereux qu'un prince teutsch réunît deux pays aussi considérables que la Bavière et la Saxe, et il pouvait bien penser qu'un rapport pur et libre, sans méfiance réciproque, ne pouvait exister entre un vassal si puissant de l'empire et un roi élu ou volontairement reconnu. D'ailleurs, il n'osait peut-être pas risquer de confirmer au duc Heinrich les deux duchés, sans s'exposer de gaîté de cœur à un autre danger plus grand. Tous les princes teutschs, par exemple, ou du moins la plupart, étaient sans doute passés de son côté; mais ce qu'il lui en avait coûté pour les gagner si promptement est incertain. Les vassaux agissaient rarement sans intérêt personnel; bien plus, ils avaient soin ordinairement de faire rendre leurs comptes à ceux à qui ils juraient fidélité, et à qui ils prêtaient leurs bras ou leur épée. Le markgraf Adelbert avait excité le premier mouvement en Saxe. Si même il avait, ce qui n'est pas probable, agi au commencement en faveur du Hohenstaufen sans aucunes conditions, il devait cependant par la suite avoir exigé et reçu du nouveau roi des promesses que Kunrad n'oserait pas manquer de remplir. De l'autre côté, on ne devait certainement

pas en vouloir au duc Heinrich si, dans l'état des choses, il ne voulait rien abandonner de ce qu'il considérait comme lui appartenant. La réunion des deux duchés n'était nullement sans exemple dans la vie des Teutschs. Lui-même avait reçu l'investiture de la Saxe de l'homme auquel le droit d'investiture appartenait, de l'empereur Lothar, et les princes teutschs ne s'étaient pas opposés à la réunion de la Saxe et de la Bavière entre ses mains. Il était donc en possession légitime des deux pays. Et si l'on ose admettre maintenant, ce dont on peut à peine douter, que parmi les promesses avec lesquelles Kunrad avait engagé le duc Heinrich à l'abandon des joyaux de l'empire, il se trouvait aussi la promesse qu'il resterait en possession de tous ses honneurs et de toutes ses dignités, comment aurait-il pu se résoudre à consentir maintenant à la renonciation du duché de Saxe? Qui lui garantirait donc aussi que l'ennemi qui se trouvait vis-à-vis de lui le laisserait à l'avenir en possession du reste de ses terres et de ses honneurs? Ne devait-il pas plutôt craindre que celui-ci avait le dessein de le rendre incapable de défense, pour le précipiter ensuite par degrés et à travers toutes les humiliations jusqu'à une ruine totale?

Evidemment, dans la position et les sentiments où Kunrad et Heinrich étaient placés l'un vis-à-vis de l'autre, il était impossible que les négociations pussent avoir une heureuse issue. Mais sur la manière dont celles-ci furent rompues après trois jours, les rapports sont si incertains et si réservés, qu'on ne peut pas s'abstenir de la pensée que Kunrad avait montré envers le duc Heinrich une arrogance si blessante, que même parmi ceux qui étaient avec lui un grand mécontentement se manifesta, et qu'il fut forcé de se soustraire à ce mécontentement par la fuite. Car le rapport ne contient que ces mots : « La négociation fut rompue. Comme le roi craignit alors qu'on ne mît en usage quelques ruses contre lui, il eut l'air, après le souper, de vouloir se mettre au lit, mais commanda en secret qu'on lui amenât des chevaux, et s'éloigna de la ville avec une suite peu nombreuse, sans prendre congé d'aucun des princes, et abandonna le reste de son armée au plus grand danger. » Mais maintenant, par qui ces manœuvres pouvaient-elles être préparées et conduites, desquelles le roi éprouvait une telle appréhension qu'il pût se décider à une fuite pusillanime? Était-ce par le duc Heinrich? Mais le duc était posté avec son armée de l'autre côté du fleuve, de sorte que, quand même, ce qui est peu croyable, on eût pu le croire capable d'essayer une attaque perfide après une telle transaction, le roi eût certainement été en état, ayant conçu des soupçons, soit de se défendre dans la ville d'Augsbourg jusqu'à ce qu'il eût pu recevoir de son frère les secours nécessaires, ou du moins d'esquiver avec les siens l'attaque qu'il craignait. Ou bien par les bourgeois de la ville d'Augsbourg? Mais, dans ce cas, Kunrad se serait du moins concerté avec les princes qui étaient autour de lui, il se serait réuni à eux avec tous ses partisans, et aurait ou résisté de concert avec eux au danger menaçant, ou aurait essayé de l'éviter avec eux; mais il ne se serait nullement séparé de ces princes et de ces partisans sans adieu et sans remercîment, pour mettre sa propre vie en sûreté. Dans le fait, il ne peut guère en avoir été autrement : Kunrad, le roi, devait lui-même avoir montré de la défiance contre ceux qui étaient venus avec lui à Augsbourg. Dans tous les cas, il est certain que Kunrad ne montra nullement des sentiments nobles et élevés dans ces circonstances. La relation de cette époque l'a placé dans un jour équivoque, et de cette ambiguïté le vénérable évêque Othon lui-même n'a pas pu le délivrer, ou ne l'a pas entrepris, quoique lui, Othon, fût né du second mariage de la mère de Kunrad.

Mais le cours des choses n'éclaircit rien non plus. Les rapports sur les événements subséquents sont si pauvres, si incertains et si contradictoires, qu'il est impossible de découvrir la véritable connexion des affaires, et même on ne peut se défendre de la pensée que personne n'a osé dire la vérité. Un voile funeste est étendu sur les événements, qu'il est impossible de soulever et très-difficile de percer. Et qui oserait essayer de nos jours d'exprimer ce qu'il croit voir, lorsque les contemporains n'ont pu rendre témoignage, ni émettre leur sentiment?

Le roi se rendit à Wurtzbourg. Là même Heinrich, d'après la décision de quelques princes, fut mis au ban de l'empire. Aux fêtes de Noël, Kunrad se trouvait à Goslar. Sans doute il espérait détourner facilement du proscrit les Saxons qui avaient montré précédem-

ment tant d'aversion pour le duc Heinrich, et qui lui avaient prêté serment de fidélité avec tant d'empressement. Mais il paraît qu'il ne connaissait pas les Saxons. Ce peuple puissant et vigoureux formait avec les peuples teutschs du Midi, et particulièrement avec les Souabes, un grand contraste, lequel s'était répandu, pour ainsi dire, parmi les Thuringiens et les Francs. Craint à cause de sa puissance, peu estimé à cause de son caractère particulier, il tenait avec d'autant plus de jalousie, de roideur et d'opiniâtreté à ce caractère, et défiait le monde par le sentiment de sa force. Mais un profond respect pour les droits et la justice ne manquait pas, aussitôt que la connaissance en était acquise. De là il est possible que les Saxons tous ensemble, à l'exception de ceux qui étaient aveuglés par des liens de parenté, n'aient pas vu d'abord de mauvais œil l'avénement de Kunrad au trône des Teutschs, parce qu'ils pouvaient reconnaître que le Hohenstaufen avait souffert une injustice, et parce qu'il leur était désagréable que Lothar, après avoir conquis la couronne par des ruses et des artifices sur un Saxon, leur duc, eût cherché à jeter cette couronne à son gendre, si l'on se sert de l'expression générale, pour ainsi dire comme dans le tablier d'une femme. Mais maintenant, lorsqu'ils apprirent que le Hohenstaufen avait obtenu par des promesses fallacieuses les joyaux de l'empire du duc Heinrich, du fils d'une fille de leur pays, d'une héritière de l'ancienne grande maison des Billunger, laquelle avait été si longtemps à leur tête, du mari d'une fille de leur pays, de l'héritière présomptive de leur dernier duc, de l'empereur Lothar; lorsqu'ils apprirent qu'ensuite, devant Augsbourg, il n'avait pas tenu sa parole, mais s'était dérobé à ses engagements par une fuite pusillanime, et qu'il avait cependant osé, sans accorder au duc Heinrich d'être entendu pour sa défense devant une diète, le déclarer arbitrairement ennemi de l'empire, ils changèrent alors leur sentiment et leur jugement des choses. De pesants souvenirs pouvaient s'être élevés en eux; ils pouvaient avoir commencé à craindre que l'esprit de la maison impériale franconienne, sous la domination de laquelle de si grands malheurs étaient arrivés à la Saxe, ne se fût transmis au Hohenstaufen, petit-fils d'Heinrich IV. Dans tous les cas, ils se détournèrent du roi Kunrad; et si, en conséquence de leur lenteur, ils ne parent rien entreprendre de concert, ils donnèrent du moins par leur inactivité une assez grande preuve de leurs inclinations. Il parut à la cour de Kunrad, aux fêtes de Noel, si peu de princes saxons bien intentionnés, qu'il lui fut impossible de se servir de leurs conseils sur aucune affaire publique. Il pouvait d'autant plus sembler nécessaire à Kunrad d'exciter dans les Saxons la passion de la cupidité; et pour cette raison il investit arbitrairement, lorsque le ban fut déclaré, le marquis Adelbert de Salzwedel, le plus téméraire des princes saxons, soit réellement du duché de Saxe, dont celui-ci avait si longtemps convoité la possession, ou du moins il lui promit cette investiture avec tant d'assurance, qu'Adelbert ne se fit aucun scrupule de se considérer comme duc de Saxe, et de s'en donner le titre. Mais cela ne gagna pas le cœur des Saxons; et Adelbert, également petit-fils du duc Magnus de Saxe, comme le duc Heinrich, ne se fit aucun scrupule d'accepter le duché dans de telles circonstances, lequel avait été non-seulement légitimement promis au dernier, mais devait même lui être arraché avec violence. Le roi négocia pendant un mois entier là-dessus, de Goslar, avec les princes saxons, pour les obliger à paraître à sa cour; mais il ne put les décider à une réunion. Quelques-uns, et parmi ceux-là l'archevêque Kunrad de Magdebourg, promirent sans faute de paraître, et se rendirent en effet, lors de la fête de la Purification de la sainte Vierge, à Quedlinbourg, où le roi se trouvait. Mais personne ne vint avec des sentiments favorables; aussi ne prirent-ils pas leur résidence dans la ville même, mais s'établirent dans le voisinage, sans doute pour négocier avec le roi. Mais cette attitude des princes parut au roi si suspecte, et même si dangereuse, qu'il crut de nouveau nécessaire de se sauver par la fuite. Il abandonna à la hâte la ville de Quedlinbourg, pour se rendre en Bavière; et il l'abandonna avec la menace que l'été suivant de cette année 1139, il entreprendrait certainement une expédition en Saxe pour le châtiment et la vengeance.

Kunrad cependant ne semble pas avoir été engagé à ce départ précipité de Quedlinbourg, lequel ressemblait à une fuite, par les sombres dispositions seulement qui s'étaient montrées parmi les princes rassemblés, mais

encore par l'avis qui l'avait saisi et effayé, que son ennemi, le duc Heinrich, avait fait une irruption en Saxe. Comme en effet le roi avait fui d'Augsburg, le duc avait pu concevoir de nouvelles espérances. Il réussit à gagner le duc Kunrad de Zæhringen, qui précédemment avait tenu pour le roi Kunrad, mais qui avait été exaspéré par son indigne conduite (15). Par le moyen de ce Zæhringen, Heinrich espérait probablement occuper le duc Friedrich de Souabe, frère du roi, et pouvoir l'expulser de la Bavière. Mais dans la Bavière il croyait avoir une telle autorité qu'elle le mettrait à même d'y contenir son ennemi. Il pouvait au contraire avoir dirigé ses regards avec la plus grande appréhension vers la Saxe, ce pays étranger, avec la jeunesse de laquelle il n'avait pas été jeune. Cependant les rapports qu'il obtenait sans doute sur les desseins et les dispositions qui dominaient parmi les Saxons, l'avaient peut-être amené à la conviction que la Saxe n'était pas perdue non plus, s'il paraissait lui-même dans le pays, et s'il essayait de réunir tous les mécontents et de les amener au fait. Par conséquent, lorsqu'il eut pris aussi bien que possible ses dispositions en Bavière, il quitta ce pays. Mais comme il ne voulait pas affaiblir ses partisans en Bavière et qu'il voulait éviter l'éclat, il se dirigea dans l'intérêt de sa sûreté, presque seul, accompagné seulement de quatre hommes dévoués et avec le plus grand silence, vers la Saxe; et à peine fut-il arrivé, que des Saxons se réunirent autour de lui, qui firent de ses affaires leurs affaires, et ne voulurent pas endurer la trahison dont le Hohenstaufen s'était rendu coupable envers lui. Kunrad, le roi, au contraire, fut d'autant plus troublé à la nouvelle de son arrivée, qu'il n'avait aucunes forces autour de lui, et qu'il n'osait se fier à aucun Saxon, excepté au marquis Adelbert, qui se donnait maintenant le titre de duc de Saxe; et Adelbert était, comme on le verra plus tard, déjà éloigné et engagé dans un rude conflit. Dans cet embarras, il résolut d'aller en toute hâte en Bavière, dans lequel pays il croyait pouvoir compter sur les ennemis de Heinrich et sur ses amis, même à cause de l'espoir qu'en Bavière lui réussirait ce qui lui avait manqué en Saxe. Et il s'abusait en effet sur le compte des Bavarois aussi peu qu'Heinrich s'était abusé sur le compte des Saxons.

Kunrad, en effet, se rendit probablement à Ratisbonne, près de l'évêque Heinrich, qui conservait soigneusement en lui-même et soignait religieusement son ancienne rancune contre le duc Heinrich pour les humiliations qu'il en avait souffertes. A Regensburg il reçut sans doute l'accueil le plus amical, et l'évêque prêta volontiers les mains à tout. A Regensburg se rendit aussi, sur son appel, Léopold son beau-frère, fils du markgraf Léopold d'Autriche. Il donna à celui-ci, sans autre formalité, l'investiture du duché de Bavière, comme si non-seulement Heinrich, par cela seul qu'il avait prononcé contre lui arbitrairement et injustement le ban de l'empire, avait perdu tous ses honneurs et domaines, mais aussi comme si lui-même avait eu le droit de disposer à son gré de ses honneurs et de ses domaines. Le nouveau duc fut donc bientôt reconnu par l'évêque de Ratisbonne, et la partie corvéable des hommes de l'évêché mise à son service. Sans doute, les comtes de Bogen et de Wolfrathshausen prirent également parti pour le roi et le nouveau duc, parce qu'ils devaient croire que le jour de la vengeance était arrivé; et le marquis Léopold d'Autriche n'hésita pas non plus à soutenir les affaires de son fils par la force d'une armée. Mais la rumeur de la présence du roi, et du mouvement qui s'était opéré par le moyen du roi, se répandit promptement en Bavière, et plongea tout dans l'incertitude et la terreur. Pour cette raison, les vassaux commencèrent, grands et petits, ecclésiastiques et laïques, à accourir en foule pour féliciter le roi et le nouveau duc; car chacun craignait de rester court s'il venait trop tard. De là il advint que tout le midi du Teutschland fut perdu pour le duc Heinrich. Car, tandis que Léopold de Bavière traversait et assemblait des états à Lech, sur les frontières du duché, pour porter un jugement sévère sur ceux qui avaient été négligents dans leur trahison envers leur duc, Friedrich, duc de Souabe, frère du roi, avait attaqué avec un succès égal la puissance du duc Kunrad de Zæhringen. Dans cette lutte, Friedrich, fils du duc Friedrich, qui fut plus tard empereur, et qui était alors un jeune homme à peine en état de porter les armes, donna les premières preuves de la vigueur d'esprit qu'il y avait en lui, et qui par la suite le porta, pour sa gloire et pour son malheur, aux entreprises les plus extrava-

ganles. Par ses efforts Zurich fut conquise; les possessions des Zæhringen furent çà et là dévastées; Zæhringen même, la forteresse qui portait le nom de cette noble race, et qui était si bien fortifiée par la nature et par l'art qu'elle était considérée comme imprenable, fut emportée d'assaut; mais tous ces faits forcèrent le duc Kunrad à chercher la paix avec les Hohenstaufen, et à reconnaître l'élévation du roi Kunrad, seulement pour sauver son honneur et ses possessions (14).

Il en était autrement en Saxe. Aussitôt en effet que le marquis Adelbert eut reçu l'investiture du duché de Saxe de la part du roi Kunrad, il se mit en route pour recevoir la reconnaissance de sa nouvelle dignité. Mais il reçut rarement un accueil favorable, et fut bientôt obligé d'avoir recours aux armes. Mais devant ces armes, partout où il les porta, personne ne se présenta, parce que personne n'était préparé. Il avait conquis Luneboug, l'ancien siége du duc de la maison de Billung; il s'était emparé des villes de Bardenwick et de Brême, toutes les deux depuis longtemps le foyer du commerce et du trafic dans le Teutschland septentrional; il avait même franchi l'Elbe, avait chassé du pays le comte de Holstein, Adolphe de Schaumbourg, qui ne pouvait se résoudre à trahir la fidélité qu'il avait jurée au duc Heinrich, et en avait placé un autre dans le comté, Heinrich de Badewid; il avait aussi pris la forteresse de Sigeberg, de la fondation de laquelle, comme boulevard du christianisme dans cette contrée, il a été question. De cette manière, il avait soumis à son épée tout le nord-est de la Saxe, l'ancienne Ostphalie. Mais ce bonheur ne dura pas longtemps. Sur ces entrefaites, le duc Heinrich était entré en Saxe, et le roi Kunrad avait abandonné ce pays. Au duc s'était bientôt joint l'archevêque Kunrad de Magdebourg; d'autres princes saxons, qui antérieurement déjà avaient tenu avec l'évêque, s'y joignirent également; de la Bavière et de la Souabe accoururent des hommes fidèles, qui avaient dédaigné de se soumettre au roi Kunrad et au duc Léopold, et qui n'avaient pas été en état de leur résister; de sorte que le duc se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Avec celle-ci, il se tourna d'abord vers la citadelle du comte Bernard de Plotzke, l'attaqua et la réduisit en son pouvoir. Cet événement, grossi par la rumeur, amena, à ce qu'il paraît, beaucoup d'autres Saxons à se décider. Heinrich s'avança à pas précipités. Les forteresses qui appartenaient à Adelbert, ou qui tenaient pour lui, furent emportées; ses possessions furent dévastées; tout fut conquis. Dans un court espace de temps, le superbe marquis, qui se donnait le titre de duc, se vit si faible et si complétement abandonné de tous, qu'il ne lui resta d'autre ressource que de se réfugier auprès de son ami le roi Kunrad.

Kunrad n'avait pas vu avec indifférence le cours des choses; il n'avait pas non plus oublié les menaces après lesquelles il avait quitté la Saxe pour se rendre en Bavière. En même temps qu'Adelbert se rendait auprès de lui en fugitif, il était déjà en marche avec une armée. Les archevêques de Mayence et de Trèves, les évêques de Worms, de Spiro, de Wurtzbourg, ainsi que d'autres abbés, l'accompagnaient. Ludwig aussi, le landgraf de Thuringe, jugea que le plus sûr était de se joindre à lui. Léopold, le nouveau duc de Bavière, n'osa naturellement pas manquer, et ou ne mit pas moins à profit la nouvelle alliance avec le duc Sobieslav de Bohême. De l'autre côté, Heinrich le Welf s'avança pour défendre la Saxe, et avec lui l'archevêque Kunrad de Magdebourg et le reste des princes saxons qui s'étaient déclarés pour lui et contre Adelbert. Le roi campa près de Hersfeld; Heinrich près de Creuzbourg. Une bataille semblait aussi inévitable à cause de la position des armées, que nécessaire à cause des passions brûlantes : et cependant on n'en vint pas à une bataille; elle fut évitée par les artifices des prêtres. L'archevêque Adelbert de Trèves procura une négociation par laquelle un combat honorable fut détourné. On assure qu'une paix fut conclue jusqu'à la Pentecôte de l'année suivante, et ensuite le roi se dirigea vers le Rhin, et le duc vers la Saxe. On assure aussi qu'une entrevue eut lieu à Quedlinbourg, et aussi que Heinrich, après avoir tout bien réglé en Saxe, avait l'intention de se rendre en Bavière. Il est certain que, le 20 du mois d'octobre 1139, le duc Heinrich de Saxe et de Bavière mourut subitement à l'âge de 37 ans, et son cadavre fut inhumé dans le monastère de Luter, à côté de son beau-père l'empereur Lothar. On ne sait rien autre chose de vrai. L'un dit brièvement et sèchement, il mourut; un autre, il mourut d'une maladie;

un troisième, il mourut de la maladie incurable du chagrin ; beaucoup enfin assurent qu'il mourut par le poison. Mais comme tout autre renseignement manque, et comme d'ailleurs on ne dit pas qui a mêlé le poison et qui l'a administré, qui est-ce qui pourrait maintenant, après 700 ans, faire disparaître l'obscurité, laquelle à dessein ou sans dessein a été répandue sur cette époque?

## CHAPITRE VIII.

CONTINUATION DE LA GUERRE ENTRE LES WELFS ET LES WAIBLINGEN. — ESSAI INUTILE D'UN ACCORD PAR LE MARIAGE DE LA DUCHESSE GERTRUDE AVEC HEINRICH D'AUTRICHE. — CHANGEMENT DE SITUATION DU SIÉGE APOSTOLIQUE.

De l'an 1139 à l'an 1146.

Le voyage n'est pas plus sûr si pendant une tempête le pilote du vaisseau ennemi tombe ou est précipité par-dessus le bord. Si le duc Heinrich était mort à une époque comme le jour où, à Bamberg, les princes teutschs apportèrent tous ensemble leur serment de fidélité au roi Kunrad, ou après le jour où il avait délivré les joyaux de l'empire; même fût-il mort avant le départ équivoque d'Augsbourg, et avant la conduite arbitraire de Kunrad à Wurtzbourg et à Goslar; certes, la querelle qui s'était élevée entre les maisons des Welfs et des Hohenstaufen aurait dû, d'après toutes les données humaines, en venir à une conclusion, et Kunrad en aurait eu la décision entre les mains. Si ensuite cette décision avait été suivie de quelque justice; si, par exemple, la maison des Welfs avait obtenu le duché de Bavière et les possessions qui en dépendaient, et si par contre le duché de Saxe avait été conféré à un homme qui eût eu pour lui la voix des vassaux, tant ecclésiastiques que laïques, de ce pays, elle aurait, d'après toutes les données humaines, également été terminée, et de grands malheurs auraient été épargnés au peuple teutsch. Mais maintenant, après que la première impression produite par le bonheur inespéré de Kunrad eut disparu, après que la conduite de Kunrad eut été exposée au jugement, au blâme de beaucoup d'hommes; enfin, après que l'épée eut été tirée, que le sang eut coulé, et que de grandes passions nobles et viles eurent été éveillées, maintenant Kunrad avait peu à gagner par la mort de Heinrich : car la maison des Welfs n'était pas anéantie avec lui, et les passions qui avaient été mises en mouvement contre les Hohenstaufen auraient un appui tant qu'il resterait un Welf pour y faire droit.

Mais le duc Heinrich avait laissé un fils, que sa jeune épouse Gertrude lui avait donné environ dix ans auparavant, et qui, portant également le nom de Heinrich, obtint plus tard le surnom de Lion (1). Il laissait aussi un frère, Welf, qui, à la mort du père, comme Heinrich succéda au duché de Bavière par droit d'héritage, fut doté des possessions héréditaires de la maison des Welfs en Bavière, en Souabe et en Italie, mais qui jusqu'alors avait à peine paru sur la scène des affaires. Gertrude, la jeune veuve, se trouvait à la mort de son mari, avec son fils, près de sa mère, la noble impératrice Richenza, en Saxe, où elle s'était probablement rendue après la paix de la Werra; Welf se tenait en Bavière ou en Souabe.

Gertrude, fille du pays, fille d'un empereur saxon, par alliance, par de vieux souvenirs et de vieux traités, en relations nombreuses avec beaucoup de grands seigneurs de Saxe, trouva dans son malheur, sinon une universelle, du moins une grande sympathie chez les grands et chez les petits; et on montra une sympathie encore plus intime envers son fils, le jeune Heinrich, qu'ils avaient vu naître au milieu des plus belles espérances de grandeur et de puissance futures, et qui devait maintenant être dépouillé de la grandeur espérée, avant que son bras pût porter l'épée pour la défense de ce qui lui appartenait, avant qu'il pût même comprendre ce qu'on lui disputait. Une telle injustice ne pouvait être endurée par les Saxons ; et comme l'archevêque Kunrad de Magdebourg ne se fit aucun scrupule de conserver à la veuve et au fils le même attachement que le duc Heinrich avait montré envers lui, cette sympathie ne se dissipa nulle part en affliction inutile, mais elle se manifesta en résolution et en effets. Gertrude fut nommée duchesse de toute la Saxe (2); elle osa elle-même porter ce titre, et fut partout reconnue comme duchesse, sans doute parce qu'on la regardait comme tutrice naturelle de son fils en bas âge. Cependant le markgraf Adelbert essaya de profiter de la première

impression produite par la mort subite de Heinrich sur l'esprit des hommes, pour obtenir la possession du duché de Saxe; et peut-être eût-il, par suite de la consternation des Saxons, réussi, sinon à atteindre son but, du moins à causer une grande confusion, s'il avait obtenu de Kunrad, le roi, un secours efficace. Mais Kunrad était engagé dans de mauvaises affaires dans la Lotharingie, ce qui l'empêcha, au commencement, d'aider son vassal avec vigueur; et plus tard d'autres embarras se présentèrent, qui l'auraient également empêché de prêter assistance au marquis, quand même tout n'eût pas déjà été décidé en Saxe.

Le roi Lothar, en effet, avait déjà, depuis plus de dix ans, promis le duché de la Lotharingie inférieure au duc Godefried de Louvain, et accordé l'investiture à un fils de ce Heinrich de Limbourg, nommé Waleran, à qui Heinrich V, comme on l'a raconté, avait enlevé le duché. Ce duc Waleran était maintenant mort. Kunrad, par conséquent, considérant l'ami de Lothar comme son ennemi, et désirant par-dessus tout amener la gestion des terres de l'empire dans d'autres mains, dans des mains alliées, conféra de nouveau le duché, un jour de gala qu'il tint à Liége après la paix de la Werra, au prince détrôné Godefried de Louvain, seigneur actif quoique âgé, et qui était considéré comme l'ornement du pays. En même temps il maria le fils du nouveau duc, qui se nommait également Godefried, à une sœur de sa propre épouse; et comme le vieux Godefried, à ce qu'il paraît, mourut peu après ces événements, il conféra au jeune Godefried, maintenant son beau-frère, l'investiture avec le duché. Mais aussitôt Heinrich de Limbourg, fils de Waleran, prit les armes, soit qu'il pensât avoir droit au duché, soit parce qu'il voyait que la discorde était partout dans l'empire, que les partisans de Kunrad rencontraient çà et là de l'opposition, et que dans tous les cas il ne pouvait courir un grand danger en cherchant à conserver la dignité dont son père avait été revêtu. De cette manière, une guerre éclata en Lotharingie, ou du moins était sur le point d'éclater; et par conséquent Kunrad, le roi, ne pouvait nullement venir au secours du markgraf Adelbert. Adelbert entreprit donc, de sa propre autorité, une expédition contre la Saxe, et à sa propre manière. A Brême, par exemple, on tenait déjà à cette époque un grand marché, où se rassemblait beaucoup de monde. Adelbert se rendit en toute hâte dans cette ville, dans l'espoir qu'il serait salué par la foule assemblée comme duc de Saxe, et qu'alors il ne lui serait pas difficile, après une telle salutation, d'arranger une assemblée publique à Brême, et de gagner la reconnaissance des vassaux saxons. Il entra à Brême le jour de la Toussaint. Mais il se vit bientôt réduit à une telle extrémité, que ses amis purent à peine le sauver; et il fut pour la seconde fois obligé de fuir du pays, et de voir ensuite de loin que même les biens de sa famille, parmi lesquels se trouvait aussi le château d'Anhalt, étaient ravagés et détruits par ses ennemis (3). Et le roi ne pouvait maintenant rien faire pour lui, parce que les choses en Bavière avaient, vers cette époque, commencé à prendre une tournure inattendue.

Dans ce pays, en effet, les grands vassaux avaient tous ensemble abandonné la cause du duc Heinrich et s'étaient attachés au nouveau duc Léopold; cependant deux frères, les comtes Othon et Kunrad, se confiant dans leur forte citadelle de Phalei, étaient demeurés fidèles au premier, et après sa mort n'avaient pas fléchi dans leur fidélité. Une telle opiniâtreté devait sembler d'autant plus dangereuse au duc Léopold, qu'il lui était difficile de se dissimuler qu'il ne pouvait compter sur personne que sur ces grands vassaux mêmes. Car le duc Heinrich leur était devenu odieux, parce qu'il avait essayé de les opprimer et de profiter de leurs guerres continuelles; cependant leur haine n'avait été nullement partagée par les petits vassaux, parce qu'ils trouvaient rarement de la gloire et de l'honneur dans les guerres des grands, mais devenaient plus souvent les victimes de l'arrogance étrangère; mais les habitants des villes, qui ne désiraient rien, pour leur maintien et leur prospérité, qu'une libre industrie et un libre commerce, s'étaient réjouis de la sécurité qu'Heinrich leur avait procurée, et étaient par conséquent attachés de tout cœur à ce prince, à sa maison et à ses principes. C'est pour cette raison même que Léopold croyait devoir à la fin vaincre par la force des armes la résistance des comtes Kunrad et Othon. Il commença donc à assiéger leur forteresse de Phalei. Mais avant qu'il eût pu emporter cette forteresse, Welf, frère de Heinrich, arriva au mois d'août de cette année, avec une armée qu'il avait levée dans ses pos-

sessions, sinon inaperçu, du moins sans opposition, tomba sur le duc, et le mit en fuite. Cet événement parait maintenant avoir eu de grandes conséquences. Que les deux frères, que Welf avait délivrés, se soient sur-le-champ réunis au vainqueur, cela ne peut naturellement souffrir aucun doute; mais beaucoup d'autres encore, qui avaient jusqu'alors suivi le courant parce qu'ils n'avaient pas osé s'y opposer, délivrés maintenant de leur première frayeur, se déchaînèrent contre Léopold et ses partisans. De là commença en Bavière une guerre compacte et désordonnée; le pays fut visité par tous les maux qui sont ordinairement la conséquence d'une guerre civile, et cette situation déplorable commença, sur laquelle le frère du duc Léopold, Othon, qui sur ces entrefaites parvint à l'évêché de Freisingen, a fait des lamentations si amères.

Mais Welf aussi, le vainqueur de Phalei, changea alors de langage. Il avait, d'après les apparences, pris les armes pour conduire les affaires de son neveu le mineur Heinrich; maintenant cependant, après la fuite du duc Léopold devant ces armes, comme il soutenait le grand mouvement qui s'élevait en Bavière contre son ennemi, maintenant il se déclara lui-même duc de Bavière. Ceci est un fait. Pourtant, sur les raisons qui ont poussé Welf à cette conduite, on ne peut porter avec certitude aucun jugement, parce que lui-même l'a trop peu confirmée. Toutefois il est probable que lui, comme tant de vassaux des temps anciens et modernes, atteint d'un désir ignoble, se soit saisi du duché et ait préféré travailler pour lui-même que pour son neveu. Il peut pourtant être plus probable que Welf ait été forcé par les ennemis du roi Kunrad et du duc Léopold en Bavière de prendre la dignité de duc : car il était dans la nature des choses que ces Bavarois voulussent plutôt reconnaître pour leur duc un homme dans la force de l'âge, qui pouvait se placer à leur tête, chevaucher à leur tête, et réunir leurs forces, qu'un jeune garçon dont personne ne connaissait l'esprit et les manières, dont personne ne pouvait calculer le développement, et qui, né d'une mère saxonne, vivant en Saxe, faisait naître l'appréhension qu'il pouvait être étranger aux Bavarois. Mais à lui-même, le duc Welf, il n'a pas manqué de raisons pour justifier sa conduite, d'avoir cédé aux désirs des Bavarois. La Bavière, en effet, était revenue à son grand-père, le duc Welf I<sup>er</sup>, de l'empereur Heinrich IV par droit de succession, et personne ne s'était opposé à cette destination impériale. En conséquence Welf II, fils du premier, plus tard son frère Heinrich le Noir, et enfin le fils de celui-ci Heinrich le Superbe, propre frère de Welf, avaient joui conjointement de la dignité ducale, comme par droit légitime héréditaire, sans obstacle et sans opposition. La Bavière pouvait donc à bon droit être considérée par la maison des Welfs comme un duché héréditaire. Mais maintenant le Hohenstaufen Kunrad, qui était à présent reconnu roi des Teutschs, avait élevé la prétention que deux grands duchés ne pouvaient pas être réunis dans une seule main; et personne ne pouvait nier que cette assertion ne reposât sur de bonnes raisons, quoiqu'elle ne fût justifiée par aucune loi précise, et qu'elle ne l'eût jamais été une seule fois par l'usage. De là il devait être excusable que Kunrad eût cherché à enlever le duché de Saxe au duc Heinrich, mais on ne pouvait dans aucun cas le justifier d'avoir entrepris de le dépouiller aussi du duché de Bavière. Et quand même Heinrich aurait mérité d'être mis au ban de l'empire, et qu'il eût été privé de toutes ses dignités et de tous ses honneurs, non avec passion et arbitraire, comme cela était arrivé, mais lors d'une diète, après qu'il aurait été entendu, et par le jugement des princes; cette sentence l'aurait atteint seul, et non la maison des Welfs, non le fils de Heinrich, et non lui-même Welf, frère de ce dernier. Mais comme le fils, le mineur Heinrich, avait été reconnu comme duc par les Saxons, comme sa mère Gertrude s'était posée comme duchesse de Saxe, et comme les Saxons semblaient déterminés à conserver loyalement le duché au jeune prince, Welf pouvait surtout considérer comme le meilleur moyen pour gagner les princes de l'empire, cette circonstance qu'il avait lui-même entrepris la conquête de la Bavière, et avait par ce moyen non-seulement maintenu le droit légitime de succession de sa maison sur cette terre, mais avait encore assuré la séparation des deux duchés que le roi désirait. Et le bonheur qui l'avait accompagné à son début semblait aussi justifier l'espérance qu'il exécuterait ce qu'il avait commencé, si les Saxons, comme on devait s'y attendre, tenaient ferme.

Mais le duc Welf se vit bientôt cruellement

déçu dans ses espérances et troublé dans ses projets; car à peine eut-il élevé et fait valoir ses prétentions à la Bavière, qu'il obtint avis que le roi, conjointement avec son frère Friedrich, avait attaqué les possessions héréditaires de la maison des Welf et assiégeait et pressait la forteresse de Weinsberg. Welfs, fier de sa victoire et de son bonheur, espérait chasser le roi aussi facilement de Weinsberg qu'il avait chassé le duc Léopold de Phalei. Il conduisit donc son armée pendant l'hiver contre le roi, et risqua contre lui une bataille sous les murs de Weinsberg le 21 décembre. Mais il risqua cette entreprise dans une heure malheureuse. Il ne lui servit de rien que les siens, comme s'il avait été le héros belliqueux Gédéon avec l'épée du Seigneur, se précipitassent à l'attaque sous le cri : « Ici Welf! » Ils ne firent qu'attirer du milieu de l'ennemi le cri contraire : « Ici Waiblingen! » par lequel leurs cris durent être bientôt étouffés. Il perdit la bataille. Beaucoup des siens trouvèrent la mort, un grand nombre furent faits prisonniers, lui-même se sauva avec peu de monde par la fuite, et Weinsberg tomba entre les mains du vainqueur.

Ces événements détruisirent les espérances du duc Welf, mais n'anéantirent pas son courage. Il avait perdu la bataille et la ville de Weinsberg, mais ses affaires n'étaient pas encore désespérées. Ses ennemis pouvaient suivre avec plus d'assurance qu'auparavant la route dans laquelle ils se trouvaient; mais lui ne manquait pas non plus d'amis. La lutte était peut-être plus embrouillée qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; et Welf était d'autant moins forcé d'y renoncer, ou d'être plus négligent pour la continuer, que les secours que lui offraient ses propres possessions étaient considérablement augmentés par deux rois étrangers, de même que les excitations de ceux-ci ne devaient pas peu le pousser à l'activité. C'étaient le roi Roger de Sicile, dont il a été question précédemment, et le roi Geisa de Hongrie, ou plutôt, comme Geisa venait de succéder comme mineur au trône de Hongrie, les conseillers de ce dernier.

Roger, en effet, comme on l'a dit, avait paru de nouveau sur ces entrefaites en Apulie avec de nouvelles forces, dans le temps où le roi Lothar avait quitté ce pays et les environs de Rome pour retourner en Teutschland. Depuis cette époque, étant bien au fait de la terreur qui le précédait, il avait soumis à sa domination, partie par la force ouverte, partie par ses artifices, tout ce qu'il avait perdu, et le bonheur l'avait beaucoup favorisé dans toutes ses entreprises. En même temps il savait bien qu'il avait contre lui les sentiments des hommes, que leur haine était grande, qu'il les avait seulement subjugués, mais non gagnés; que par conséquent son ouvrage n'était pas solide, que bien plus, il serait facilement renversé par la première commotion qui aurait lieu. Et le pape Innocent II ne cessait pas de travailler à alimenter et à accroître l'inimitié contre lui; et les efforts de ce dernier étaient d'autant plus à craindre, qu'après la mort du pape Anaclet, Innocent depuis le commencement de l'année 1138 était de plus en plus considéré et reconnu comme seul pape (4). Sur ces entrefaites le temps se passait, et le pape obtenait peu de chose. Même l'excommunication qu'il lança sur Roger, au commencement de l'année suivante, dans le deuxième concile de Latran, n'eut d'effet qu'autant que le duc Rainulf d'Apulie sut la faire valoir avec son épée. Mais après la mort de Rainulf, le 30 avril, le danger parut si grand, que le pape, se défiant des armes de l'Église, résolut de saisir des armes temporelles pour combattre l'ennemi, des futures conquêtes duquel Rome et le saint-siége avaient tout à craindre. Il entra donc lui-même en campagne, conjointement avec le prince Robert de Capoue, contre cet ennemi dangereux. Mais les armes temporelles ne lui faillirent pas moins que les spirituelles. Il se laissa surprendre le 22 du mois de juillet par le fils du roi Roger, également nommé Roger, et fut fait prisonnier avec la plus grande partie des siens. Il fut conduit au roi comme prisonnier. Mais Roger fut assez prudent pour traiter le saint-père avec autant de respect que d'inimitié et de fermeté, et par ce traitement il amena facilement le pape à renoncer à sa manière d'agir précédente, et à se montrer enclin à une réconciliation avec l'homme dans les mains duquel Dieu l'avait livré. Il releva le roi de l'excommunication prononcée contre lui; il lui conféra aussi l'investiture du royaume de Sicile, et à ses deux fils, l'investiture de l'Apulie et de la Calabre, de sorte que Capoue même n'en fut pas exclue : Roger et ses fils, à leur tour, prêtèrent serment de fidélité au pape comme fidèles vassaux, et promirent de payer

annuellement une certaine somme d'argent au siége apostolique. De cette manière eut lieu la réconciliation entre le saint-père et le roi Ruger. Lorsqu'elle eut été conclue, le roi fit accompagner le pape à Rome avec le plus grand respect; et Innocent fut reçu partout où il arriva, de la manière la plus solennelle et la plus joyeuse, et partout où la nouvelle de la réconciliation du pape et du roi fut connue, la jubilation fut grande; car d'elle seule les grands et les petits attendaient maintenant des jours plus heureux (5).

Dans de telles circonstances, le roi et le pape avaient à cœur d'obtenir et de consolider l'ordre, lequel, à cause de la nouveauté de leur réconciliation, était encore incertain, ainsi que tous les grands avantages qu'ils s'étaient promis antérieurement. A cause de ces événements, les grands seigneurs de Hongrie, qui gouvernaient l'empire au nom du roi mineur Geisa, étaient attentifs; et ils conçurent des appréhensions lorsqu'ils apprirent que le duc Wladislav de Bohême aussi, beau-frère de Kunrad, était actif en Teutschland et auprès du roi en faveur de Boris : car les Bohémiens étaient dans de mauvais termes avec les Hongrois; ils espéraient se tirer plus facilement de ces difficultés si Boris parvenait au trône de Hongrie. Pour ces raisons, les Hongrois désiraient que les Teutschs fussent occupés d'eux-mêmes, et fussent par là empêchés de se mêler des affaires de Boris et de leurs affaires; et les gouverneurs de l'empire entrèrent en alliance avec le duc Welf, et lui accordèrent volontiers des sommes considérables afin qu'il ne se lassât pas dans sa lutte contre Kunrad le roi.

De cette manière, Welf fut mis en état de continuer la guerre commencée pendant plusieurs années, sans jamais être exposé au danger de succomber. Il était pour le roi Kunrad une cruelle croix, comme le duc Friedrich de Souabe l'avait été autrefois pour l'empereur Lothar. Les forteresses et les châteaux sur ses biens héréditaires, en Bavière, en Souabe, en deçà et au delà du Rhin, lui offraient de nombreuses occasions d'attaque et de défense; et comme il ne manquait pas d'argent, il ne manquait pas non plus d'hommes qui étaient déterminés et prêts à combattre pour lui. Kunrad, le roi, semblait plus souvent sur la défensive que sur l'offensive; et son embarras devait être d'autant plus grand, qu'il pouvait moins se dissimuler que Welf avait pour lui la sympathie de beaucoup de monde, et surtout des habitants des villes. Dans cette position il saisit le véritable moyen d'élargir la rupture que Welf avait faite dans les affaires de la maison des Welfs, afin de diviser par là les partisans de cette maison, de les mettre en opposition, de susciter des brigues, et de briser ainsi ou paralyser le pouvoir de son puissant ennemi, le duc Welf. Mais même ce moyen ne le conduisit pas au but qu'il s'était proposé.

Le duc Léopold de Bavière, par exemple, voulait, à ce qu'il paraît, mettre à profit l'échec que Welf avait souffert devant Weinsberg, pour accroître et consolider son influence dans le duché. Mais les mesures qu'il prit excitèrent un grand mécontentement; et avant qu'il eût pu commencer l'exécution de ses projets, une révolte éclata à Ratisbonne, ville où il avait établi son siége, laquelle le jeta dans le plus grand danger. Cependant il réussit à éviter ce danger; mais il n'y réussit qu'en permettant à ses affidés de livrer çà et là la ville aux flammes, et en mettant à profit la confusion des bourgeois, qui cherchaient à éteindre l'incendie ou à se soustraire au danger. Cependant il réussit encore, après avoir abandonné la ville, à rassembler une armée, avec laquelle il établit un camp dans le voisinage de la ville, pour ravager la contrée environnante, afin de pouvoir terrifier et tourmenter par ce moyen les habitants de Regensburg, pour qu'ils se soumissent de nouveau et qu'ils rachetassent leur faute par une grosse somme d'argent; mais une telle victoire ne pouvait pas lui assurer une grande joie, et la vue de la dévastation à laquelle il avait réduit les siens, et le sentiment de la haine qu'il avait soulevée contre lui, ne pouvaient certainement pas ranimer son âme.

Et comment pouvait-on ramener à l'ordre les chevaliers et les seigneurs pillards, une fois qu'on avait lâché la bride à leurs désirs? Léopold entreprit avec eux une expédition à travers la Bavière jusqu'au Lech, pour effacer les taches qu'il avait gagnées devant Phalei, moins en effet dans le but de la vengeance, que dans celui du vol et du pillage pour la satisfaction des siens. Du moins les amis furent aussi peu épargnés que les ennemis. Même l'évêché de Freisingen, qui était gouverné par le noble et respectable pasteur Othon, frère consanguin de Léopold, eut beaucoup de déprédations à souf-

frir de ces hordes avides et violentes. Le duc Léopold cependant, qui n'avait pas encore joui de sa nouvelle dignité, qui n'était ni aimé ni estimé du plus grand nombre des Bavarois, qui aussi devait bien reconnaître que le duc Welf, à qui les Bavarois tenaient, et qui étaient contre lui, ne laisserait pas la conduite des siens sans vengeance; qui s'était de cette manière plongé dans une position si malheureuse, qu'il devait désespérer de devenir leur maître; le duc Léopold paraît avoir eu le cœur brisé par ces événements. Il tomba malade à Ratisbonne. Pendant cette maladie, il fut saisi d'un ardent désir pour sa patrie et pour le bonheur des choses, qu'ils avaient jusqu'ici conduites ou préparées. Innocent devait se trouver fatigué des tempêtes qui l'avaient jeté çà et là, et Roger devait reconnaître que les sources où il avait puisé jusqu'alors coulaient par degrés moins abondamment qu'au commencement de la lutte. Cependant, un renversement ou du moins un grand dérangement du nouvel ordre de choses était à craindre, si le nouveau roi des Teutschs, Kunrad III, venait en Italie avec une force armée, pour recevoir le trône impérial et pour revendiquer ses droits ou ses prétentions à la souveraineté. Il était d'autant plus à craindre, qu'Arnold de Brescia, comme on en fera mention plus tard, avait déjà dans ce temps-là commencé à répandre avec un grand succès ses dangereuses hérésies en Italie. Il était pourtant à prévoir que Kunrad, bien au fait des affaires de l'Italie, n'hésiterait pas à entreprendre une expédition dans ce pays, où il avait toujours beaucoup de partisans, pour venger l'ancien outrage par sa nouvelle magnificence, aussitôt qu'il aurait rétabli en quelque sorte la tranquillité en Italie. D'ailleurs, on n'ignorait pas que Kunrad, pour beaucoup de raisons, serait excité et entraîné à une expédition en Italie. Robert, par exemple, le prince de Capoue, avec lequel le pape était entré en campagne, avait été sacrifié par le saint-père aux exigences de la captivité, et s'était vu forcé, après la réconciliation du pape avec le roi, de prendre la fuite. Mais il avait, ainsi que tous ceux qui lui étaient attachés de plus près, et qui avaient conduit ses affaires avec le plus de loyauté, pris la fuite vers le Teutschland, auprès du roi Kunrad; et auprès de ce roi, les fugitifs mirent en mouvement tout ce que l'amour de la patrie, des grandeurs et des richesses, tout ce qu'en outre les passions ont de prudence, de ruse, de noble et de vil, pour le décider à une campagne en Italie, dont la conduite, d'après leur assertion, n'était pas difficile, et dont l'issue ne pouvait être douteuse. Pour ces raisons, le pape et le roi Roger étaient tous deux intéressés à entretenir, à fomenter et à augmenter la discorde et le trouble dans le Teutschland; et qui pouvait mieux convenir pour accomplir ce désir que le duc Welf, dont l'influence était grande, le parti considérable, qui aussi était déjà sous les armes, et qui s'était distingué dans les armes, quoique pas toujours avec le même bonheur? Le pape cependant, songeant non moins à sa haute dignité qu'à la nécessité d'entretenir une bonne intelligence avec le roi des Teutschs, qui pouvait demain ou après-demain paraître devant lui pour recevoir la couronne impériale et se faire valoir comme seigneur de Rome, ne se mit pas en avant, mais ne travailla qu'en secret; il envoya même une propre ambassade à Kunrad, dont dut faire partie saint Bernard de Clairvaux, pour convaincre le roi qu'il n'avait fait que ce qu'il n'avait pas été en son pouvoir de refuser, et par là maintenir ou rétablir le bon accord; Roger, au contraire, le roi, poussa ouvertement le duc à la continuation de la guerre jusqu'à ce qu'il eût conclu avec lui un traité, et s'engagea, par serment, à lui fournir annuellement un secours en argent de mille marcs.

Mais ce secours en argent fut encore augmenté par la somme que Welf obtint, quoique probablement un an plus tard, de la Hongrie. Dans cet empire, en effet, mourut au commencement de l'année 1141 le roi Bela II, qui, quoiqu'il fût aveugle, avait porté la couronne pendant dix ans avec beaucoup de dignité; et après sa mort, son fils Geisa II, un enfant de dix ans, fut placé sur le trône avec un rare accord par les Hongrois. Le roi des Teutschs, Kunrad, avait cherché à gagner l'amitié de Bela; et pour cet effet, de même qu'il avait marié ses belles-sœurs aux princes de Bohême et de Pologne, il avait fiancé son propre jeune fils, Heinrich, avec la fille de Bela, Sophie, qui était encore enfant. Mais maintenant vint un prince hongrois, Boris (6), fils du roi Colomann (qui, comme sa mère avait été répudiée par le roi, avait subi un

sort malheureux), comme fugitif dans le Teutschland, pour y chercher non-seulement protection, mais assistance; car il croyait avoir les prétentions les plus légitimes au trône de Hongrie, et n'en avoir été exclu que par la passion et le crime. Le roi Kunrad pouvait d'autant plus facilement s'opposer à ses efforts qu'il pouvait moins se vanter d'être maître dans l'empire des Teutschs; Boris cependant trouva beaucoup d'amis, de chevaliers et de seigneurs qui auraient volontiers aidé à la conquête d'une couronne pour faire leur fortune; et Kunrad lui-même pouvait avoir donné beaucoup d'espoir au malheureux Boris, comme maintenant, après la mort de Bela, il ne devait plus compter sur le mariage de son fils avec la jeune princesse Sophie, et celui-ci mourut en route, à Altaich, dans le voisinage de Straubeng, peut-être le jour où, deux ans auparavant, cessa de vivre l'homme à qui avait été injustement arraché le duché qui lui fut conféré (7).

Cette mort inattendue semble cependant avoir inspiré au roi Kunrad la pensée d'entrer dans une nouvelle route pour tourner le cours des choses à son avantage et à celui de sa maison. Il résolut, en effet, de conférer l'investiture du duché de Bavière à son autre beau-frère, l'aîné des frères consanguins du défunt duc Léopold et de l'évêque Othon de Freisingen, Heinrich d'Autriche, auquel l'esprit du peuple, à cause d'une expression affirmative à laquelle il s'était accoutumé, avait donné le surnom de « Oui, ainsi me fasse Dieu (8); » et, comme ce prince n'était pas encore marié, de conclure un mariage entre lui et Gertrude, duchesse de Saxe, veuve de Heinrich le Superbe, à de telles conditions qu'hormis le duc Welf, tous les partis seraient contents. Une négociation fut donc ouverte avec Gertrude.

La duchesse Gertrude, la veuve, était une jeune femme de la vie et des actions de laquelle, depuis la mort de son époux, l'histoire ne nous a presque rien transmis. Il est cependant à présumer qu'elle n'était pas sans éprouver une grande appréhension pour son avenir et celui de son fils. Sans doute les Saxons avaient reconnu son fils Heinrich (le Lion) pour leur duc; ils s'étaient ralliés à elle, et Adelbert, le markgraf, avait été forcé de quitter le pays. Mais Heinrich n'avait pas de droits héréditaires au duché de Saxe comme au duché de Bavière, et Kunrad, le roi reconnu des Teutschs, ne lui avait pas conféré l'investiture. Il s'était passé sous ses yeux de grands changements, et des choses avaient eu lieu à la possibilité desquelles elle aurait à peine pu croire. Pouvait-elle avec confiance se fier dans toutes les circonstances à la fidélité des Saxons? Le markgraf Adelbert avait certainement encore de nombreux partisans qui n'étaient pas moins formidables, et il n'épargnait sans doute aucune influence; mais les Hohenstaufen Kunrad, le roi, et le duc Friedrich, son frère, et tous ceux qui étaient attachés à la maison des Waihlingen par parenté, par reconnaissance, ou par l'espoir d'une récompense future, employaient sans doute aussi tous les moyens pour exclure le jeune duc Heinrich; même des hommes honorables, qui tenaient par-dessus tout à la concorde dans l'empire, pouvaient bien en venir à la pensée qu'il serait mieux de se rallier à des hommes comme les frères Hohenstaufen qu'à un enfant comme Heinrich, de qui personne ne pouvait prédire comment il se développerait, ce qu'il serait un jour. D'ailleurs la situation, dans une partie de la Saxe, s'était montrée sous un aspect très-défavorable. Adelbert de Ballenstædt, par exemple, en prenant le titre de duc de Saxe, avait refusé le Holstein au comte Adolf II, parce que celui-ci tenait avec fidélité à l'impératrice Richenza, et à son gendre Heinrich le Superbe, et Heinrich de Bavière avait été investi par lui de ce comté. Le nouveau comte avait pénétré dans le Holstein et le ravageant cruellement, et Adolf avait été forcé d'abandonner le pays. Ces événements furent cependant mis à profit par les princes slaves, particulièrement par Pribitzlav, dont il a été question plus haut, pour surprendre les pays chrétien au delà de l'Elbe, et les dévaster d'une manière horrible. Heinrich de Badewid avait alors tourné ses armes contre les Slaves, et les Holsates, quoiqu'ils ne reconnussent pas le nouveau duc, avaient également combattu contre eux avec bravoure et succès. Mais, après que le duc Adelbert eut été forcé par Heinrich le Superbe de renoncer au duché de Saxe, le comte Adolf était aussi retourné dans le Holstein, et Heinrich avait été aussi peu en état de lui résister qu'Adelbert de résister à Heinrich le Superbe. Mais, dans sa colère de cet échec, Heinrich de Badewid avait résolu de n'abandonner à son adversaire Adolf qu'un pays entièrement

dévasté. A cet effet il avait détruit Sigeberg et Hamborg, ainsi que tout ce que sa rage put atteindre. Cependant la duchesse Gertrude s'était laissé décider, après la mort de son époux, à donner au comte Heinrich de Badewid l'investiture de la Wagrie. Elle avait sans doute cherché par ce moyen à ménager un accommodement entre les deux princes; mais elle n'avait fait qu'attiser l'animosité, et sa conduite fut d'autant plus désagréable aux Saxons, que les princes des peuples slaves avaient cherché et avaient réussi à profiter de la confusion qui régnait en Saxe pour la continuation de la lutte contre le christianisme et contre la domination teutsche.

Comme maintenant, si le duc Welf réussissait à se réconcilier avec le roi, devait-on attendre de lui qu'il prendrait soin de son neveu le jeune duc Heinrich, lui qui avait cherché à dépouiller ce neveu du duché de Bavière, et à l'acquérir pour lui-même? Ou bien, si Welf, qui continuait maintenant encore la guerre contre le roi avec énergie, venait à être vaincu, et que le roi dirigeât alors la force entière du Teutschland méridional et occidental contre la Saxe, Gertrude était-elle sûre que, dans cette circonstance encore, les Saxons seraient prêts, unis et assez forts pour la défense de son fils? Non; il est certain que la duchesse avait des raisons d'une juste appréhension par rapport au sort de son fils. Il faut maintenant y ajouter que la jeune femme perdit, par la mort, deux soutiens sur lesquels elle se reposait avec la plus grande confiance. D'abord mourut sa mère, l'impératrice Richenza, qui, par sa manière de vivre, sa pénétration, sa fermeté et son âge, avait eu le plus grand ascendant sur les Saxons; et peu après mourut aussi l'archevêque de Magdebourg, qui avait fait des affaires du jeune Heinrich, son parent, ses propres affaires. La duchesse Gertrude, privée de telles consolations, de tels conseils et de tels soutiens, pouvait bien se sentir doublement délaissée avec son fils, et peut-être ne trouva-t-elle personne qui fût en état de réparer une pareille perte.

Certes on peut concevoir que Gertrude, quand même elle eût conservé dans son sein le souvenir le plus pieux du père de son fils, se serait fait un scrupule de rejeter, dans de telles circonstances, la proposition du roi d'un mariage avec son frère le nouveau duc de Bavière. Si le roi confirmait à son fils le duché de Saxe, elle pouvait même, dans le cas où son deuxième mariage serait stérile, considérer la nouvelle union comme un moyen de plus de procurer encore de nouveau à son fils le duché de Bavière. La négociation fut donc ouverte. Pendant ce temps, le roi fit, au commencement de l'année 1142, une campagne guerrière en Bohême. Car son beau-frère, Wratislav, duc de ce pays, avait été attaqué et chassé par Kunrad, prince de Moravie, qui se donnait également le titre de duc, et qui comptait sur des intelligences parmi les Bohémiens mécontents. Le proscrit s'était réfugié près du roi des Teutschs, et Kunrad avait d'autant plus volontiers accueilli ses demandes de secours, qu'on pouvait clairement prévoir que l'entreprise n'offrirait aucune grande difficulté, et procurerait cependant de nombreux avantages. Et en effet il réussit facilement à forcer le prince morave à l'évacuation du pays. Il fit son entrée à Prague en triomphateur, et remit, probablement aux fêtes de Pâques, le duc Wratislav de Bohême, son beau-frère, en possession de ses dignités et de son pouvoir. Ensuite il se rendit en Saxe auprès de la duchesse Gertrude, pour amener à une conclusion ce qui avait été négocié jusqu'alors. Le mariage de la duchesse avec Heinrich, frère du roi, fut conclu; le roi conféra à son frère l'investiture du duché de Bavière; au fils de la mariée, la duchesse Gertrude, à Heinrich (le Lion), il confirma le duché de Saxe; enfin, à tous les Saxons qui avaient pris part aux affaires, on accorda la réconciliation ou le pardon, de sorte que le markgraf Adelbert devait aussi obtenir la restitution de son markgraviat et des biens de sa famille; au contraire le duc mineur Heinrich, jeune garçon d'environ treize ans, d'après les désirs de sa mère, fit une renonciation au duché de Bavière. Et de cette manière tout semblait arrangé. Kunrad éprouva, à ce qu'il paraît, la plus grande joie de cet arrangement; car il conduisit probablement lui-même sa nouvelle belle-sœur à Francfort, du moins le mariage fut célébré à Francfort, à la Pentecôte, pendant quatorze jours, aux frais du roi, avec la plus grande magnificence; et une foule de princes et de seigneurs de toutes les parties de l'empire, et particulièrement de la Saxe, s'étaient trouvés à cette fête; ils partagèrent la joie du roi, parce qu'ils considéraient aussi le mariage de la duchesse Gertrude avec

le duc Heinrich comme un gage de paix pour l'empire, laquelle semblait, en effet, être devenue une nécessité pour les grands comme pour les petits.

Mais l'espérance du rétablissement de la paix ne fut pas remplie. Personne n'avait fait attention au duc Welf pendant les négociations. On avait passé sur lui comme s'il n'était pas nécessaire de faire attention à lui, et comme s'il eût été une victime à laquelle l'union de Heinrich et de Gertrude devait donner le coup de la mort. Un tel dédain lui déplut. Il prit en conséquence la résolution de prouver aux ennemis réunis qu'il n'était pas encore renversé à terre, et, par les moyens qu'il avait à sa disposition, il put sans doute continuer la guerre. Dans la noble ville de Ratisbonne, dont le malheur n'avait pas altéré les sentiments, et dans l'évêque de cette ville, Heinrich, auquel il ne restait plus d'autre parti, ainsi que dans le brave markgraf Ottokar de Syrie (9), il avait aussi des amis et des alliés qui étaient en état de donner beaucoup à faire à ses ennemis. Aussitôt après les fêtes de Francfort, il fit une irruption en Bavière, comme pour tâter le nouveau duc. Heinrich, se souvenant de son nouveau grade comme de sa jeune épouse, et désireux de se montrer digne de l'un et de l'autre, s'opposa à l'attaque avec une grande amertume, et agit avec d'autant moins de ménagement qu'il ne pouvait être sûr des sentiments des Bavarois. La guerre continua donc d'après l'ancien mode de destruction. Il advint des faits qui procurèrent beaucoup de gloire et d'honneur aux hommes qui les accomplirent, mais qui eurent toujours de grands malheurs pour résultat, et ne conduisirent à rien de décisif. Les vagues montaient et baissaient alternativement, de sorte que tantôt un parti semblait être perdu, et tantôt l'autre, sans qu'aucune espérance fût remplie. Et lorsqu'enfin le duc Heinrich sembla avoir acquis la supériorité, il fut engagé par le prince chassé des Hongrois, Boris, dont il a été question précédemment, dans une guerre avec ce peuple, laquelle le jeta lui-même dans un grand danger, et ruina presque entièrement son armée. Car, à cause de Boris, une incursion fut faite de l'Autriche dans l'empire hongrois, et Presbourg fut emportée par surprise. Mais les Hongrois parurent aussitôt, assiégèrent la citadelle, et forcèrent les Autrichiens d'acheter une libre retraite. Cependant, non content de cette vengeance, le jeune roi Geisa assembla une grande armée, afin de châtier le duc Heinrich pour sa violation du territoire hongrois. Heinrich marcha contre les Hongrois. Dans les landes près de la Leitha, on en vint à une bataille, dans laquelle Heinrich fut complétement battu; sept mille hommes teutschs moururent d'une mort inutile, et le duc lui-même échappa à peine à un sort pareil. C'était dans l'année 1146. Sur ces entrefaites, de nouvelles passions naquirent de toutes parts, et de nouvelles guerres éclatèrent çà et là, et le temps se passait, et les affaires demeuraient dans l'ancien bouleversement.

Dans une telle situation, ce fut sans doute un grand malheur que la duchesse Gertrude, qui avait été placée comme médiatrice entre la maison des Waiblingen et le principal héritier de la maison des Welfs, ait rendu l'âme en mal d'enfant dans l'année 1143 (10). Fût-elle restée au monde jusqu'à ce que son fils et celui de Heinrich le Superbe eût atteint l'âge d'homme, la position entre les Waiblingen et les Welfs aurait pu être amenée à quelque solidité. Mais sa mort même dans ces circonstances rendait de toute incertitude que le duc Welf se retirât jamais du théâtre de la guerre; car la paix entre les Waiblingen et Welf était même dans ce cas tout à fait incertaine, parce qu'elle reposait sur la parole d'un mineur qui n'avait pas compris la promesse qu'on lui avait arrachée par persuasion et par flatterie.

## CHAPITRE IX.

ROME ET L'ITALIE. — ARNOLD DE BRESCIA; ÉTABLISSEMENT D'UNE RÉPUBLIQUE ROMAINE. — POSITION SINGULIÈRE DE KUNRAD III ET D'EUGÈNE III VIS-A-VIS DES ROMAINS ET L'UN VIS-A-VIS DE L'AUTRE.

Pendant les événements qui viennent d'être racontés, l'idée d'une expédition en Italie n'était jamais sortie de l'esprit du roi Kunrad. Le désir de l'exécuter pouvait être d'autant plus ardent, qu'on avait plus fortement travaillé contre l'évacuation de l'Italie par le pape Innocent II et Roger, roi de Sicile. Mais il était resté sans accomplissement, ce désir, à cause de ces mêmes événements, et à cause de beau-

coup d'embarras dans lesquels le roi était plongé avec les Polonais et autres peuples slaves; embarras dont il ne sera plus question ici, parce qu'ils ne présentent rien d'intéressant en eux-mêmes, et n'ont en aucunes conséquences importantes. En attendant, il ne cessa jamais d'y travailler.

Pour cette raison, il entra volontiers en alliance avec l'empereur grec, Jean Comnène, pour obtenir do celui-ci du secours contre Roger, leur ennemi commun. Probablement que Jean proposa le renouvellement du traité qu'il avait conclu avec Lothar, lequel était dès lors resté sans effet (1); car Roger était aussi craint que haï des Grecs, parce que non-seulement il tenait en son pouvoir leurs possessions de Sicile et d'Italie, mais encore il menaçait incessamment leurs possessions de l'autre côté de la mer. Et Kunrad ne repoussa pas les propositions de l'empereur, quelque peu d'assistance qu'il pût en espérer. Des ambassades furent envoyées des deux côtés, et le traité fut heureusement conclu, quoiqu'on ne fondât peut-être dessus, d'aucun côté, de grandes espérances. Un mariage fut même convenu entre Manuel, fils de l'empereur, et Berthe, fille du comte Berengar de Sulzbach, sœur de la reine Gertrude, épouse de Kunrad, comme Kunrad faisait alors tous ses efforts pour donner par des mariages une base plus large à la puissance do sa maison. Et le mariage eut réellement lieu; mais ce ne fut cependant qu'après la mort de l'empereur Jean, lorsque Manuel fut parvenu au trône, l'an 1143.

Kunrad ne préparait pas moins, autant qu'il était en son pouvoir, en Italie. Dans la partie supérieure de ce pays, il y avait encore, comme on l'a remarqué, beaucoup d'hommes qui lui étaient dévoués par fidélité ou par intérêt personnel. De toutes parts il y avait d'ailleurs de nombreuses querelles et de nombreux combats; et même, dans tout le pays, il ne se trouvait pas une seule contrée, une seule ville, qui fussent tranquilles; mais partout des querelles avaient lieu, et de temps en temps des querelles très-sanglantes, jointes à des abominations continuelles. Tous ceux cependant auxquels ces disputes et ces querelles étaient préjudiciables, ou qui craignaient qu'elles ne leur devinssent préjudiciables, tournaient leurs yeux vers le Teutschland, et souhaitaient que Kunrad pût venir avec une force armée en Italie, pour y effectuer un changement dans les affaires sur lequel ils pussent fonder de nouvelles espérances. Il ne manquait par conséquent pas de prières et d'invitations pour une expédition en Italie; et même le pape Innocent II, quelle que pût être la crainte qu'il avait éprouvée au commencement, après sa réconciliation avec le roi Roger, de l'apparition du roi à Rome, fut cependant, par degrés, plongé dans une position si extraordinaire, qu'il ne savait peut-être pas réellement s'il devait craindre ou désirer l'arrivée du roi.

Dans Rome, par exemple, fermentait et poussait le même esprit de liberté bourgeoise qui agitait et animait plus ou moins fortement toutes les villes de l'Italie, et on pourrait bien ajouter, toutes les villes du Teutschland. Par le grand changement dans les choses qui avait eu lieu, depuis un siècle, par les querelles continuelles entre les empereurs et les papes; parmi les continuels efforts que les deux parties belligérantes avaient tentés pour briguer la faveur des Romains, et dans la diversité des situations dans lesquelles la ville éternelle avait été quelquefois plongée, et d'où elle avait été quelquefois retirée, il devait naturellement s'être élevé à Rome la pensée de nombreuses considérations sur les choses spirituelles ainsi que sur les choses temporelles, sur le passé, le présent et le futur, sur ce qui était réellement et sur ce qui aurait dû être. Ces considérations pouvaient être sans doute fort erronées; il pouvait être impossible aux hommes, même aux plus nobles et aux plus instruits, d'arriver, dans la vie contradictoire de cette époque, à de fermes principes, à un aperçu distinct. Mais moins on pouvait parvenir à trouver une issue, moins on pouvait même découvrir le but vers lequel il fallait tendre; plus l'âme était tendue, plus l'esprit était accessible à toute idée nouvelle qu'on lui présentait. Et la situation des Romains envers le pape Innocent II augmenta encore cette tension, et rendit cette faculté plus sensible. Innocent, par exemple, était cependant un homme bon, bienveillant, respectable; mais il n'avait pas la sympathie de la plus grande partie des Romains. La plupart avaient été du parti d'Anaclet; et de même qu'Anaclet avait su gagner leurs sentiments, il avait compris aussi la manière de les tenir fermement. Par la mort d'Anaclet, le schisme de l'Église avait cependant entièrement disparu; Innocent

avait été généralement reconnu comme le seul pape; mais la fissure intérieure était restée, et, aux yeux des Romains peu affectionnés, le pape était entouré d'une atmosphère d'ambiguïté qui les avait toujours tenus éloignés de lui. Même la nouvelle attitude du pape envers les Normands, envers le roi Roger, ne pouvait pas leur paraître autrement que suspecte. Si le roi des Teutschs entrait en Italie avec une force armée, il y avait à prévoir de grands et de nouveaux désordres dans Rome et dans le pays; mais, si on empêchait l'expédition du roi en Italie, personne ne pouvait calculer d'avance jusqu'où s'étendraient peu à peu les prétentions et les usurpations de Roger. Innocent n'avait réellement rien fait que ce qui avait été fait précédemment par Anaclet; mais Anaclet s'était élevé vis-à-vis d'un anti-pape puissant, et Innocent était le chef unique de l'Église entière. Réellement encore, l'investiture de Roger par Innocent n'avait eu lieu que par suite d'une grande nécessité, et n'avait nullement été l'œuvre volontaire du saint-père; mais cette considération ne changeait nullement les choses, et la situation extraordinaire du pape n'était pas améliorée.

Par ces vues et cette situation des Romains, il arriva que de nouvelles doctrines furent prêchées et répandues en Italie, lesquelles saisirent toutes les âmes sensibles par leur caractère particulier, et devaient aussi, par la manière dont elles étaient exprimées, ébranler même les hommes moins irritables. Le propagateur de ces doctrines était Arnold, ecclésiastique de Brescia, où il était probablement aussi né (2). Son histoire antérieure est inconnue ou incertaine. Sans doute que lui aussi, comme tant d'autres, fut saisi et animé par le grand nombre d'idées nouvelles que la longue querelle entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir laïque avait fait éclore dans la position sociale des hommes; sans doute les querelles sérieuses et les combats des villes d'Italie avaient agi sur lui, lesquelles n'avaient pas été simplement conduites avec l'épée, mais aussi avec la parole; et ce n'avait pas été non plus sans son influence qu'on avait commencé de plus en plus, et surtout à Bologne, à parler des droits romains, et qu'on avait cherché à répandre dans le monde le nom de l'empereur Justinien. Dans tous les cas, Arnold paraît avoir été un homme d'un esprit puissant, animé d'un désir ardent d'accroître ses connaissances, de fermes principes moraux, et d'une indifférence remarquable pour toutes les jouissances sensuelles (3). Mais il avait eu connaissance de la considération et du succès avec lesquels Pierre Abeilard, homme d'un esprit hardi et de passions violentes, avait parlé en France, depuis le commencement du XII$^e$ siècle, devant un grand nombre d'auditeurs avides de science, d'une manière sévère et éloquente, sur les choses spirituelles et temporelles, avait osé soumettre les doctrines mystérieuses de l'Église chrétienne au jugement de la raison humaine, et penser humainement. Il s'était hâté de se rendre auprès d'Abeilard pour partager une telle sagesse; et les leçons d'Abeilard avaient fait sur lui une impression ineffaçable, soit par la profondeur des pensées, ou par la nouveauté de l'exposition, laquelle alors, comme plus tard, tint souvent la place de la profondeur des pensées. Mais l'écolier choisit bientôt une autre route que celle prise par le professeur. Abeilard, quoique scrutateur loyal de la vérité, animé cependant d'un désir ardent pour la gloire et l'honneur, voulait éblouir le monde de l'éclat de son esprit, qui trouvait du plaisir dans les choses savantes, et était ravi quand il excitait l'admiration d'hommes illustres : il aimait le jeu vif des pensées; il aimait à gagner ses écoliers à la vérité; et comme vérité, il faisait valoir son opinion, qu'il pouvait défendre contre toute attaque; une victoire publique en éloquence sur un adversaire qui avait de la considération dans le monde, était pour lui la plus belle satisfaction, comme le stimulant le plus puissant vers de nouvelles recherches, jusqu'à ce qu'enfin, réduit par ses propres passions et celles des autres à l'opprobre et au malheur, il trouva derrière les saints murs d'un cloître la réconciliation avec le monde et avec l'Église, ainsi que la paix de l'âme, dans laquelle l'homme bon ne désire que d'être séparé de la lumière du soleil. Arnold, au contraire, pénétré de la morale la plus sévère, portait les peines du monde dans son sein; pour cette raison, il détourna son âme des vains arguments de l'école, et la fixa sur la vie pour améliorer et pour ennoblir la position de la société humaine. Il pouvait cependant, dans ses vues sur la nature des choses, rester dans les voies d'Abeilard; mais il fit encore, aussitôt après son retour en Italie, étant mécontent d'un

creux raffinement ou d'une vive contemplation, une application de son savoir à la vie. Et ceci seul est important pour le développement de la situation sociale de cette époque, quelque violemment qu'ait pu agir l'excitation de l'esprit, particulièrement à une époque ultérieure.

Arnald cependant, espérant, comme tous les plus respectables parmi ses contemporains, toute félicité de la religion chrétienne pour une Eglise purifiée, prêchait hautement devant les ecclésiastiques et les laïques « qu'il n'était pas permis et qu'on ne devait pas souffrir que les ecclésiastiques eussent des propriétés, les évêques des droits régaliens, et les moines des bénéfices. Ces choses temporelles appartiennent aux empereurs, et ne peuvent être accordées que par les empereurs en usufruit aux laïques. Elles sont la ruine des ecclésiastiques, parce qu'elles les détournent de leur haute vocation, et les embrouillent dans les affaires générales de ce monde au détriment irréparable de la religion. Il est convenable pour eux de se contenter de la dîme et des dons volontaires des fidèles. »

Une telle doctrine pouvait d'autant moins manquer de produire une impression violente, qu'Arnold la prêchait avec éloquence, et qu'il la prouvait victorieusement par sa propre abstinence. Plusieurs ecclésiastiques furent même entraînés, par le zèle enthousiaste de cet honnête homme, à l'aveu que celui qui se consacre à la sainteté ne doit rien désirer au delà du nécessaire, et que, pour le nécessaire, la dîme et les dons volontaires des fidèles sont suffisants (4). Mais les laïques, grands et petits, comment auraient-ils pu être favorables à de tels principes? Pour les rois, le gain était équivoque qu'Arnold désirait leur procurer; mais, pour les vassaux, il s'ouvrait de belles perspectives; et même au commun des hommes il ne pouvait guère être désagréable que ceux qui leur prêchaient la modération et le contentement ne fissent pas ces recommandations dans la plénitude de la jouissance, mais fussent au contraire forcés d'être eux-mêmes sobres et modérés, et de se contenter de peu. Mais nulle part, à ce qu'il paraît, la semence qu'Arnold répandait à pleines mains ne trouva un terrain si bien préparé et si bien engraissé qu'à Rome même, au milieu des circonstances dont il a été question. Cela n'échappa pas non plus au saint-père. Dans le grand concile de Latran, l'an 1139, auquel durent assister mille princes de l'Eglise, Innocent condamna les doctrines du malin hérétique, et espéra par cette condamnation l'intimider au point de lui faire garder le silence (5); mais il n'obtint rien. Cependant Arnold jugea convenable de se soustraire au danger auquel il était réellement exposé; il passa donc les monts, et trouva à Zurich non-seulement une réception amicale, protection et égards, mais encore une approbation si décisive de sa doctrine, que saint Bernard de Clairvaux lui-même, à qui personne ne pouvait résister, ne put, malgré les coups les plus forts de son éloquence, réussir à l'écraser. Et qu'est-ce que l'Italie, qu'est-ce que Rome avait gagné? Rien. La semence qu'Arnold avait semée se répandit partout, et avec d'autant plus d'usure là où elle ne portait pas de fruits; mais à Rome, dans la ville immortelle, la nouvelle doctrine conduisit d'autant plus facilement à des conséquences, que les ruines d'anciens ouvrages rappelaient davantage le souvenir de l'ancienne grandeur et de l'ancienne magnificence de Rome, devant lesquelles le pouvoir du pape le plus puissant semblait s'évanouir.

Tandis, par exemple, qu'Arnold de Brescia cherchait dans des pays étrangers une nouvelle patrie, ou du moins une résidence où il fût en sûreté, il arriva qu'entre Rome et Tivoli d'anciennes querelles éclatèrent de nouveau pour des raisons inconnues. Le pape excommunia la ville de Tivoli. Mais comme ce moyen n'amena pas la soumission des habitants de Tivoli, la ville fut enfin, probablement dans l'année 1142, attaquée à main armée, et, après une longue résistance, réduite à l'extrémité. Dans leur nécessité, les habitants de Tivoli, l'année suivante, se donnèrent pour perdus. Ils promirent par serment de remplir les conditions que le pape leur imposerait, et donnèrent des otages pour garant de cette promesse. Les Romains, cependant, nobles et peuple, voulurent que le pape imposât aux vaincus les conditions les plus dures, savoir : la démolition des murs de leur ville et l'abandon des demeures de leurs pères; car ils avaient été précédemment honteusement battus par ces derniers, abandonnant dans leur fuite un butin considérable, et estimaient ne pouvoir effacer une telle honte que par une vengeance sanglante. Mais il fut impossible au saint-père, homme humain et bienveillant, de penser seulement à une de-

maude aussi cruelle. Pour cette raison, il se refusa à la faire, mais non sans exprimer son mécontentement d'une telle barbarie. Aussitôt il s'éleva parmi les Romains un grand tumulte. Ils se rendirent en toute hâte au Capitole, et crurent, en se voyant réunis en grand nombre dans ce lieu des grands souvenirs, ils crurent, parce qu'ils habitaient Rome, être encore des Romains, savoir, des fils de ces Romains qui avaient bâti le Capitole et y avaient décidé du sort du monde, et n'être pas indignes d'une telle origine. Dans ces ruines sublimes, une autre race errant d'une manière sauvage, ils s'excitèrent réciproquement par leurs discours et leurs répliques, et résolurent d'être dorénavant un peuple libre, et de rétablir l'ancienne dignité de la ville immortelle. Et comme le sénat romain, depuis le temps de Charlemagne, avait été ou anéanti tout d'un coup, ce qui est incertain, ou par degrés avait disparu tout à fait, ils choisirent sur-le-champ un nouveau sénat, lequel devait sans doute, d'après des lois résolues par la populace, gouverner l'esprit public, de telle sorte que le pape n'aurait plus à s'occuper que des affaires de l'Église. De cette manière, un essai fut fait pour introduire en usage, par l'éloignement du pape des choses temporelles, la doctrine d'Arnold de Brescia, du moins à moitié; et les habitants de Rome avaient pu croire que, comme ils avaient prononcé de nouveau les vieux noms de sénat et de peuple, la puissance romaine ressusciterait certainement aussi.

On n'en peut douter, ce qui se passa à Rome était une extravagance; d'après la connaissance que nous avons du cours de l'histoire, des mœurs, de la croyance, des principes et de l'entière position de la vie sociale à cette époque, cela a tout l'air d'une sottise. Cependant cet événement ne peut ni être jugé avec raillerie, ni considéré comme tout à fait sans importance. Celui qui est pénétré d'un sentiment profond ne calcule pas, mais il agit. Dans tous les cas, les résolutions du peuple romain, réveillées par là, prouvent qu'il était rempli du désir d'une position plus noble, peut-être du désir d'une patrie, et que les maux et la dégradation de mille années n'avaient pu détruire le souvenir de la grandeur de leurs pères. Et de même que cet événement prouve, d'un côté, de la manière la plus claire, que les doctrines d'Arnold de Brescia n'avaient pas manqué de produire une puissante influence sur la position et l'accord des hommes de ce temps-là, il avait aussi, d'un autre côté, opéré puissamment sur les villes d'Italie, et bien aussi sur les villes d'Allemagne et d'autres pays; avait poussé plus loin la contemplation des relations sociales, et avait amélioré l'esprit de différentes manières.

Pourtant le pape Innocent II restait, vis-à-vis du nouvel esprit public, dans un grand embarras, et même dans l'accablement. Il n'épargna rien pour ramener ceux qui étaient égarés à la réflexion, ni exhortations, ni menaces; mais les exhortations s'envolèrent devant le zèle fanatique avec lequel les Romains accueillaient avec acclamation la nouvelle liberté, et il ne pouvait donner aucune suite aux menaces. Le bas peuple aurait peut-être pu être gagné; mais la noblesse, qui espérait sans doute se rendre maîtresse de la meilleure partie des biens de l'Église, résista à tous les efforts du saint-père. Le bon pape fut rempli de tant de chagrin et de peine par cette opiniâtreté et cette indocilité insensée, qu'il tomba malade, et rendit l'âme le 24 septembre de cette année 1143.

Trois jours après sa mort, Célestin II fut salué pape. Avant le cours de six lunes, celui-ci fut également un cadavre, et Lucien II s'assit sur le siége de l'Apôtre. Mais on ne voit nulle part quelque chose d'intelligible sur les actes et la position de ces deux papes dans les traditions de cette époque. Il paraît cependant que le nouvel esprit public romain ne fit aucun progrès. On assure de Célestin qu'il s'efforça de renouveler les rapports dans lesquels Innocent était entré avec le roi Roger; mais il est incertain par quelles raisons : s'il avait une autre vue des choses, et avait jugé dangereux de faire volontairement ce qu'Innocent avait fait par la nécessité de la captivité, ou s'il fut empêché de confirmer l'alliance par le nouvel esprit public, par le sénat et le peuple de Rome. Cette dernière raison n'est pas tout à fait invraisemblable, car Lucien aussi, quoique allié spirituel et depuis longtemps ami du roi Roger, éprouvait un scrupule de reconnaître sa dignité royale, de lui conférer l'investiture du royaume de Sicile, et d'accepter de lui le serment de fidélité. Et en effet la puissance d'investiture du pape se trouvait déjà dans la contradiction la plus frappante avec les nouveaux principes que les Romains avaient

reconnus. Mais comme une conférence avait deux fois eu lieu entre le pape Lucien et le roi Roger, sans qu'on en vînt à une convention, le dernier prit de nouveau une attitude hostile envers le pape, et commença à piller et à ravager les biens de l'Eglise. Par cette conduite, il força le saint-père à la condescendance, au renouvellement du l'ancien traité; mais en même temps il le plaça par là dans une position encore plus difficile envers les Romains.

Les Romains, en effet, qui jusqu'ici avaient toujours montré quelques égards pour le saint-père, entrèrent dans la colère la plus violente au sujet de l'union du pape avec le Normand. Pour donner de la vigueur à cette colère, ils résolurent de transformer leur nouvel état public en empire romain, d'offrir cet empire au roi des Teutschs, et, comptant sur lui comme futur empereur, de procéder avec plus de force contre le pape avec leurs principes. Ils choisirent donc sur-le-champ un fils de Pierre, fils de Léon, probablement frère du pape Anaclet (6), nommé Jordan, pour patrice, afin que celui-ci, par suite de la dignité établie par Heinrich III, pût exercer tout pouvoir dans les choses temporelles, comme représentant de l'empereur, et se soumirent à lui comme à leur prince et seigneur. Ensuite ils envoyèrent des délégués au saint-père, avec l'injonction de renoncer sur-le-champ à toutes régales tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville, et qu'il les remît entre les mains du patrice, aux droits duquel elles appartenaient. Mais, sur la question du pape : De quoi donc lui, de quoi donc l'Eglise subsisterait-elle? ils donnèrent pour réponse : qu'il devait, d'après les mœurs des anciens prêtres, vivre de la dîme et des dons volontaires des fidèles.

On ignore comment le saint-père se délivra de cette importunité. Peut-être, dans son trouble, promit-il ce qu'on exigeait; peut-être aussi demanda-t-il le temps de réfléchir. Mais il est certain que le pape eut la pensée de combattre le peuple entier à main armée, et de rétablir son autorité par la force. Il rassembla une armée nombreuse. De quelle manière cet enrôlement lui fut possible, il est également impossible de le découvrir; mais la maison des Frangipans, les anciens adversaires des Teutschs, était aussi cette fois à la tête, et avait probablement procuré tous ses partisans. On pouvait aussi avoir tiré du secours de Tivoli. Dans tous les cas, tous les efforts du saint-père furent sans effet. Le peuple révolté avait solidement fortifié le Capitole, et le défendit avec tant de résolution, que l'armée papale, aussitôt après la première attaque, fut mise en fuite; la présence du saint-père même ne put les retenir. Bien plus, le pape lui-même fut si grièvement blessé par une pierre, que, soit de sa blessure, soit des suites qu'elle eut, il mourut bientôt après, le 25 février 1145. Lui aussi avait occupé le saint-siége moins d'une année entière.

Le deuxième jour après sa mort, les cardinaux élurent déjà un nouveau pape, le Florentin Bernhard, disciple du vénérable abbé de Clairvaux, et précédemment moine au couvent de Clairvaux, mais dernièrement abbé lui-même du couvent de Saint-Athanase à Rome. Celui-ci se nomma, comme pape, Eugène III. On l'avait jusqu'ici considéré comme un homme d'une humeur douce, mais assez simple; mais aussitôt qu'il fut investi de la dignité papale, il se montra habile, éloquent et adroit, soit, comme beaucoup l'ont cru à cette époque, qu'il eût reçu de Dieu une grâce particulière, soit que son professeur, le saint Bernard, l'eût assisté de son esprit dans ses paroles et dans ses œuvres. Mais, vers le même temps qu'Eugène fut élu, Arnold de Brescia, sans doute extrêmement satisfait du cours des choses, et comme il avait pu en juger de loin, revint en Italie, et arriva même à Rome. Son arrivée avait donné une nouvelle vie aux efforts du sénat et du peuple de Rome. Le pape, effrayé, n'osa point par conséquent recevoir la consécration à Rome; les cardinaux, effrayés aussi, n'osèrent pas la conférer. Bien plus, Eugène abandonna secrètement avec les cardinaux la ville immortelle pendant la nuit, et se rendit au cloître de Farfa. Là il fut sacré.

Mais son éloignement excita encore davantage les esprits, et Arnold l'hérétique jeta avec zèle du bois dans les anciennes flammes. Le souvenir des temps antiques, de la majesté de la ville immortelle, fut, quoique plutôt de l'enthousiasme que de la vérité, de nouveau aiguillonné. Et certainement c'était une grande pensée qu'autrefois, par la sagesse du sénat romain et la bravoure de la jeunesse romaine, le monde avait été subjugué; pensée qui devait remplir de grands sentiments le sein des

hommes nobles, et qui pouvait bien exciter des âmes vulgaires à de nobles efforts. Pour cette raison, non-seulement les résolutions et les institutions antérieures furent confirmées, mais l'ordre des chevaliers fut aussi rétabli : institution à laquelle les hommes de basse extraction ne s'opposèrent pas, parce qu'on désirait vivement le retour de l'ancienne Rome, et qui reçut d'autant plus l'approbation de ceux d'une classe élevée, que le nom de chevalier leur était devenu plus cher, depuis que les vassaux, en opposition aux bourgeois des villes, se considéraient comme d'une condition particulière, celle de la noblesse, et avaient pris l'habitude de ne faire leur service féodal qu'à cheval, bien cuirassés, et depuis que, dans la Terre-Sainte, des ordres de chevaliers avaient paru comme chefs et soutiens de cette condition. Mais on ne se contenta pas à Rome de ces vagues déterminations; dans le zèle brûlant qu'on avait atteint peu à peu, on en vint à l'action ; et en effet on procéda bientôt au crime et à l'abomination. Les forteresses et les châteaux de beaucoup d'entre la noblesse qui s'étaient montrés contraires à la nouvelle organisation des choses furent pillés et détruits, les demeures des cardinaux furent dévastées, des hommes furent blessés, le sacré et le profane mêlés ensemble; même l'église de Saint-Pierre fut transformée en citadelle, et des pèlerins étrangers, qui voulaient adorer le seuil de l'Apôtre, furent forcés de la manière la plus brutale d'aider à ce travail, et maltraités jusqu'à la mort s'ils refusaient. Cependant ces extravagances eurent un effet tout autre que celui qu'en attendaient peut-être les instigateurs et les exécuteurs : car des désordres par suite desquels la ville était tombée enfin au pouvoir des plus méchants et des plus déhontés; par suite desquels la férocité devenait toujours plus grande et plus générale; au milieu desquels toute sécurité pour la propriété, la vie et l'honneur, devait disparaître; de tels désordres ne pouvaient être du goût de personne à qui il fût resté quelque raison, ou qui eût jamais conçu un noble sentiment pour la société humaine. De là survinrent bientôt dans Rome même de grandes discordes. Plusieurs d'entre ceux qui avaient secondé les nouvelles institutions retirèrent leur appui ; d'autres qui précédemment avaient considéré en silence ces transactions extraordinaires commencèrent maintenant à s'y opposer.

Mais, avant que ce changement dans les dispositions de beaucoup d'hommes pût avoir quelque effet, les Romains, qui s'appelaient le sénat et le peuple de Rome, s'adressèrent au roi Kunrad pour mettre à ses pieds ce qu'ils avaient obtenu honnêtement ou par le crime, ou ce qu'ils croyaient avoir obtenu. Précédemment déjà ils avaient donné connaissance au roi des événements de Rome, et lui avaient assuré qu'ils continuaient à lui être fidèles, et que tout ce qu'ils entreprenaient n'avait été et ne serait entrepris que pour la gloire de sa couronne. Kunrad cependant n'avait pas fait cas de leurs protestations, soit qu'il les eût considérées, dès le commencement, comme des extravagances suspectes, soit que les lettres de plainte du pape, dans lesquelles il l'informait des désordres, et implorait sa protection pour l'Église de Rome, eussent effacé l'impression que ces protestations pouvaient avoir produite, ou bien qu'il fût décidé, par la situation des affaires dans l'empire teutsch, à ne pas se mêler de choses qui devaient être aussi incompréhensibles qu'elles étaient incommensurables. Cependant ils ne furent pas retenus par la froideur du roi de s'adresser à lui de nouveau, et de le supplier, d'une manière plus pressante que jamais, de venir à Rome et de prendre possession de l'empire romain. « Nous méditons et nous prenons soin, disaient-ils, d'élever, d'agrandir l'empire des Romains, qui a été commis par Dieu à votre direction pour le ramener à l'état où il était aux jours de Constantin et de Justinien, qui, par le pouvoir du sénat et du peuple de Rome, tenaient le monde entier dans leurs mains. Pour cette raison, nous avons rétabli le sénat; nous avons en grande partie anéanti les révoltés contre votre empire, ceux qui ont enlevé à l'empire romain un si grand honneur, afin que vous soyez convaincu partout et en toutes choses de ce qui est à l'empereur et à l'empire. Et, dans ce but, nous avons posé une bonne fondation. Nous garantissons la paix à tous ceux qui veulent la paix; mais nous nous sommes emparés des fortifications, des tours et des maisons des puissants de cette ville qui avec le séculier et avec le pape se sont élevés contre votre pouvoir royal, et, de celles-ci, nous en avons maintenu

quelques-unes dans votre fidélité, et les autres au contraire ont été démolies par nous. Maintenant, comme notre fidélité envers vous est si grande, nous prions, afin que nos espérances ne nous trompent pas, que votre dignité royale ne nous méprise pas, nous, vos fils; que votre puissance impériale vienne promptement à nous; qu'elle prenne, pour l'exprimer clairement et en peu de mots, son siége dans la ville qui est la capitale du monde, et gouverne, après que tout empêchement de la part des ecclésiastiques aura été éloigné, mieux et plus librement que tous vos prédécesseurs, sur toute l'Italie et sur l'empire teutsch. »

Mais toutes ces offres et toutes ces prières ne trouvèrent aucun accès auprès de Kunrad, quoiqu'elles fussent accompagnées de grandes promesses, soit qu'il ne s'y fiât point, soit que les circonstances dans le Teutschland lui parussent trop dangereuses, soit qu'il fût assez intelligent pour considérer comme nécessaire la conservation de l'Église avec ses biens et ses priviléges en opposition aux bravades des princes et des vassaux laïques (7). La dernière supposition est la plus vraisemblable, quoique la première et la seconde aient pu y contribuer. Car le pape lui envoya une ambassade, à la tête de laquelle était le cardinal Guido de Pise, chancelier de l'Église romaine, pour solliciter de lui le renouvellement des anciens priviléges de cette Église. Et Kunrad reçut l'ambassade avec beaucoup de respect, et la congédia de même; et il envoya lui-même une ambassade au pape, pour entretenir plus sûrement, par un commerce continuel, la bonne intelligence avec le saint-père. Pour cette raison, il est encore probable qu'il confirma le désir du pape, sinon authentiquement, du moins par des promesses verbales. Le sénat et le peuple de Rome, cependant, paraissent avoir été jetés dans un grand embarras par son silence, et par cette nouvelle alliance avec le siége papal. La division qui avait éclaté précédemment à cause des extravagances et des horreurs commises devint plus grande. Les anciens adversaires du mouvement, tous les amis du siége apostolique se montrèrent avec plus de hardiesse, et ceux qui, dévoués d'abord aux changements, s'étaient en dernier lieu retirés, pouvaient bien aussi sortir de leur inactivité et se mettre à l'ouvrage; de sorte qu'il arriva que personne ne tint plus à d'autres, et qu'une dissolution générale eut lieu. Mais le pape Eugène III et ses partisans, à qui cette dissolution ne resta pas cachée, cherchèrent à en profiter de toutes les manières, et à séparer avec violence ce qui semblait déjà se séparer de soi-même. Tandis que ses partisans cherchaient à introduire leurs artifices dans toutes les fissures qui s'offraient à Rome, il fit lui-même usage des armes ecclésiastiques qu'il avait à sa disposition, et s'efforça en même temps de rassembler une force armée qui fût assez forte pour marcher contre Rome et pour attaquer ou menacer la ville immortelle. Mais il ne réussit pas à décider l'homme sur lequel il avait placé sa plus grande confiance, devant lequel les Romains éprouvaient la plus grande appréhension, son vassal, le roi Roger de Sicile, à une entreprise hostile contre Rome; car Roger, occupé de grands projets, avait tourné ses armes contre l'empire d'Orient, et avait entrepris des expéditions dans la Grèce proprement dite, lesquelles, si elles avaient encore à cette époque l'apparence de brigandages, ne devaient être cependant que des préparatifs pour une œuvre plus vaste et plus décisive. Mais il réussit cependant, le pape, à réunir une armée avec laquelle il croyait pouvoir tenter une attaque contre Rome, et les habitants de Tivoli paraissent lui avoir aidé de tout leur pouvoir.

Les Romains furent effrayés de tels artifices, de telles dispositions et d'une telle puissance. Personne n'osait s'opposer au danger, parce que chacun craignait les ruses qu'on pouvait ourdir derrière lui ou à ses côtés. Moins ils se fiaient les uns aux autres, moins la défense paraissait possible à tous. Il ne resta donc d'autre moyen que d'entrer en négociations avec le pape. On en vint à un accommodement. Les Romains renoncèrent au patrice, et se soumirent de nouveau au siége apostolique de la même manière qu'ils s'y étaient soumis précédemment. Le pape, en revanche, laissa aux Romains leur sénat, et sans la moindre hésitation, soit qu'il dût choisir lui-même les sénateurs, ou seulement donner son approbation au choix qui en serait fait (7). Après cette convention, le saint-père rentra dans Rome vers la fin de l'année 1145, et célébra les fêtes de Noël dans la ville immortelle.

Mais il ne fallut que peu de jours pour désunir de nouveau le pape et les Romains; car la discorde était dans les principes et dans les sen-

liments, et les deux partis ne s'étaient pas donné la main avec des esprits réconciliés. On ignore par quels événements la rupture fut alors produite; mais le saint-père avait probablement oublié que les pensées qui avaient porté les Romains à un si grand mouvement agissaient encore, et que les esprits fanatisés avaient besoin de beaucoup de ménagement. Cependant on assure que les Romains avaient de jour en jour assailli de nouveau le pape pour qu'il ordonnât la destruction de la ville de Tivoli; mais le pape, à qui une telle méchanceté était insupportable, s'était retiré, abandonnant le palais de Latran, au delà du Tibre, probablement dans la citadelle de St-Ange. Mais ce rapport suscite des doutes légitimes. Si le pape avait conclu avec les Romains la paix dont il a été question, tandis que les hommes de Tivoli étaient en armes à ses côtés, peut-on croire que les Romains, quand cette paix était à peine en exécution, seraient venus lui exiger que Tivoli fût détruit? ou la supposition ne nous vient-elle pas plutôt, que des différends d'une autre espèce se seraient élevés, et que ce ne fut que dans le cours de ceux-ci que l'ancien désir des Romains fut de nouveau exprimé? Peut-être le pape agissait-il comme si, par son entrée dans la ville, la situation des choses était entièrement rétablie dans l'état où elle se trouvait à une époque antérieure; peut-être croyait-il pouvoir agir comme si les événements sous Innocent, Célestin et Lucien n'étaient pas arrivés; peut-être ramena-t-il par là les Romains divisés et troublés à l'union et à la réflexion. Dans tous les cas il paraît certain que le saint-père fut forcé de consentir à la destruction de Tivoli; que là-dessus les Romains recommencèrent la guerre contre Tivoli; mais que le pape, pénétré de honte et de chagrin par ces horreurs, s'était décidé à la fuite. Sous le prétexte qu'il voulait établir sa demeure de l'autre côté du Tibre, il abandonna le palais de Latran, et se rendit d'abord à Sutri; ensuite il voyagea plus loin, de lieu en lieu, à Viterbe, à Pise, à Lucques, et enfin, pendant l'automne de l'année 1146, il s'approcha de plus en plus des frontières de France.

Ainsi s'embrouillèrent de différentes manières les affaires publiques de l'Empire et de l'Église. Un schisme proprement dit n'eut lieu ni ici ni là; le pape n'eut pas plus un anti-pape à combattre que l'empire ne fut réellement disputé au roi Kunrad. Le roi et le pape n'étaient pas non plus opposés l'un à l'autre, comme autrefois; mais, au contraire, il régnait entre les deux, sinon un accord confiant, du moins un commerce amical, lequel, de ce côté comme de l'autre, était maintenu, moins peut-être par bienveillance que par prévoyance. Cependant tout présentait un aspect si singulier, qu'un choc violent était presque inévitable. Le pape avait abandonné Rome, non devant un parti ecclésiastique, mais devant un parti politique; non devant un parti qui reconnaissait la dignité et le pouvoir du siége apostolique, et ne voulait que revêtir un autre homme de cette dignité et de ce pouvoir, mais devant la totalité des habitants de Rome, ou du moins devant la plus grande partie de ces habitants, qui voulait arracher son pouvoir au siége apostolique pour le remettre entre les mains de l'empereur. Sans secours temporel, il semblait, le pape, hors d'état de regagner Rome et le siége apostolique, et, dans son embarras, il ne s'était pas rendu en Teutschland auprès du roi Kunrad; à qui appartenait un droit à la couronne impériale, qui avait été salué par les Romains comme seigneur suzerain; mais il s'était dirigé vers la France, vers le pays dans lequel les papes antérieurs avaient si souvent cherché et trouvé un refuge contre la colère ou les poursuites de l'empereur. Pourquoi cette conduite du pape démontrait-elle de la méfiance envers Kunrad le roi? Mais pourquoi cette méfiance? Le pape croyait-il par hasard que le roi avait des raisons de mécontentement et de châtiment, parce que lui Eugène, comme ses devanciers, était entré en alliance avec le roi Roger, et avait osé conférer l'investiture de pays qui étaient du ressort des empereurs? ou soupçonnait-il le roi de n'être pas si étranger aux mouvements de Rome qu'il s'en donnait l'apparence? D'ailleurs Eugène pouvait bien ne se rendre en France qu'à cause d'une nouvelle croisade qui se préparait dans ce pays, comme on le remarquera bientôt; et en même temps il pouvait entretenir le désir, dans son affliction, d'être près de l'homme de la sagesse et de la parole, de son professeur et de son ami, l'abbé Bernard de Clairvaux. Pourtant, aux yeux de Kunrad, le voyage du pape en France devait toujours avoir quelque chose d'équivoque, et la circonstance que l'abbé de Clairvaux l'avait, le roi, déjà depuis longtemps excité de toute la puissance de son élo-

quence à la protection de l'Église, sans qu'il fût disposé ou qu'il eût été en état de répondre à cette excitation, n'était certainement pas propre à lever ses soupçons. Et maintenant devait-il aussi, le roi, abandonner Rome à elle-même, et exposer la ville orpheline, laquelle se considérait comme majeure, au danger d'être conquise par Roger? Dans quelle situation devait-il se trouver placé par cette inactivité du pape? Si au contraire il risquait une expédition, que faire ensuite? Devait-il inviter le pape à le suivre? Devait-il conquérir la ville de Rome pour le pape, placer celui-ci par la force des armes sur le siége de l'Apôtre, peut-être recevoir la couronne impériale pour récompense, et laisser tout derrière lui dans l'incertitude, pour retourner dans sa patrie? Ou devait-il profiter des circonstances, suivre et remplir les conseils et les prières des Romains, pour ériger un plus vaste pouvoir impérial sur de nouvelles bases? Mais qui pouvait prévoir l'horrible confusion qu'une telle entreprise pourrait produire?

On ne peut nier que les affaires s'étaient singulièrement embrouillées, et il était difficile, il était à peine possible de trouver une issue hors d'une telle confusion.

## CHAPITRE X.

LE ROYAUME DE JÉRUSALEM ET SES RELATIONS AVEC L'OCCIDENT. — L'ABBÉ BERNARD DE CLAIRVAUX. — KONRAD III REÇOIT LA CROIX.

L'an 1146.

Cependant on trouva une route qui, si elle ne conduisait pas hors des désordres, menait cependant dans une autre direction et à d'autres changements. Lorsque le jugement disparut, la foi fit son entrée. Les nœuds serrés, dans lesquels les affaires de l'Église et de l'État semblaient s'embrouiller de plus en plus, furent brisés par une nouvelle et vaste croisade, qui attira l'attention de tout le monde chrétien, et devant laquelle beaucoup d'efforts parurent vains, qui jusqu'alors avaient été poursuivis avec zèle et passion. L'armée chrétienne, qui, comme on l'a remarqué, s'était réunie, un demi-siècle plus tôt, sous le signe de la croix, pour porter secours aux frères opprimés d'Orient, pour conquérir la Terre-Sainte, et en particulier pour arracher des mains des infidèles le tombeau de celui de qui le salut du monde était sorti, avait loyalement rempli son vœu religieux, et avait accompli son œuvre au milieu de la plus grande adversité, des plus grandes souffrances et des plus grands malheurs, avec gloire et héroïsme. Le monde chrétien avait retenti de la victoire miraculeuse de cette armée, et, dans la joie d'une telle grâce de Dieu, avait peu réfléchi à la perte énorme que l'entreprise avait coûtée; il avait aussi recueilli, pour le commerce et les communications, pour l'esprit et le jugement, de la conquête de la Terre-Sainte, des avantages inappréciables; d'ailleurs, des milliers d'hommes, grands et petits, avaient profité abondamment de la sécurité que la conquête semblait garantir, pour satisfaire, par un pèlerinage en Terre-Sainte, les désirs de leur cœur, soit pour exercer leur dévotion, soit pour faire pénitence d'un péché ou pour remplir un vœu. Mais depuis longtemps on n'avait plus songé à consolider ce qu'on avait gagné. La situation de la vie dans laquelle on se trouvait réclamait toutes les forces et toutes les passions. Il paraît aussi qu'on croyait à peine possible que la Terre-Sainte, une fois qu'elle avait été arrachée aux infidèles, pût tomber de nouveau entre leurs mains; car on ajoutait soit une confiance aveugle aux miracles à la faveur desquels la victoire avait été remportée, ou on abandonnait au Seigneur, avec une indifférence singulière, le soin de défendre maintenant ce qui avait été conquis en son honneur avec de si grands sacrifices.

Ainsi les vainqueurs de la Terre-Sainte n'obtinrent pas un appui suffisant pour pouvoir résister d'une manière durable et dans les voies humaines à leurs ennemis, les peuples musulmans d'Asie et d'Égypte, qui avaient à venger leur propre honneur et celui de leur prophète, même quand ces peuples eussent continué dans la discorde où ils avaient jusqu'alors été plongés les uns envers les autres, et laquelle avait été la seule cause qui eût rendu possible à l'armée des croisés la conquête de la Terre-Sainte. Mais ce qu'il y avait de pis, c'est que les vainqueurs eux-mêmes ne faisaient pas ce qui était au pouvoir et à la volonté des hommes pour maintenir ce qu'ils avaient acquis par l'épée. Soit qu'ils ne connussent pas le danger dont ils

étaient entonrés, soit que, fiers de leur gloire et du mérite qu'ils croyaient avoir acquis en combattant pour Dieu et pour son fils, ils méprisassent tout danger, ou soit aussi que, par une présomption extraordinaire, ils abandonnassent leurs affaires à Dieu, parce qu'elles étaient les affaires de Dieu même, et parce que c'était à lni de les protéger et de les accomplir; il est certain que tout ce qui arriva, quelque bonnes quo fussent les intentions, était plus propre à désunir les forces qu'à les unir, était plus propre à affaiblir le royaume de Jérusalem qu'à le fortifier. Comme toute l'eatreprise avait été, dès le commencement, plutôt une œuvre d'enthousiasme que de mûre réflexion, de même il se montra ensuite dans la vio des vainqueurs plus d'enthousiasme que de raison. C'est pour cette raison que, quoique des actions grandes, héroïques et extraordinaires fussent souvent accomplies, elles l'étaient toujours d'nne manière aventureuse, et contribuaient moins au bien public qu'à l'honaeur et à la gloire de ceux qui en étaient les héros; et, pour cette même raison, elles excitaient plus d'étoanement que de joio. Et de plus, quoique les institutions fondées pour les rapports sociaux pussent avoir été établies, par les fondateurs, avec les meillenrs desseins, il arriva cependant que ce qu'elles avaient de bon ea elles pnt rarement être mis en pratique, et ne fut pas confirmé dans l'exécution. Car la uature des hommes n'avait pas ebaagé sur la Terre-Sainte, et peu d'entre eux avaient abjuré leurs opinions et leurs préjngés. Sur les traces du Sauveur, beaucoup sans doute, peut-être tous, éprouvèrent le sentiment le plus vif dont le cœur de l'homme soit capable; mais ce sentiment même ne détruisit pas les semences de dédain et de mépris, do fierté et de moquerie, de vanité et d'arrogance, d'égoïsme, de bassesse et de crime, que les malheureux rapports entre les peuples de l'Europe avaient jetées et fait germer dans les cœurs des hommes. Même au tombeau du Sauveur, au service de qui on soutenait être, des passions hideuses éclataient souvent d'une manière farouche, arrêtaient ou détruisaient le bien, et occasioanaient et causaient des malheurs innombrables.

Avec une telle vie, rien ne pouvait prospérer. Le petit royaumo de Jérusalem se trouvait placé dans la position la plus hostile envers l'empire grec, dont l'empereur se considérait comme le seigneur légitime do la Terre-Sainte, et à qui aussi les premiers croisés avaient prêté serment de fidélité. Les habitants chrétiens du pays, que l'on avait désignés comme des frères, pour l'affranchissement desquels on avait tiré l'épée, étaient considérés par les vainqueurs orthodoxes comme des hérétiques, et peut-être, pour cette raison, traités comme des vaincus, souvent même comme des serfs, et dévoués à la colère, à la méchanceté et à la vengeance. Entro les ecclésiastiques et les laïques existait cette discorde destructive qui avait occasionné en Europe la guerre longue et cruelle entre le trône et l'autel, laquelle a été racontée dans cet ouvrage. L'état féodal, qui n'était pas non plus épargé à la Terre-Saiate, faisait sentir son pouvoir négatif avec plus d'âcreté que dans les empires européens, et poussait à un malheureux orgueil et à une noblesse exclusive. Même cette noblesse s'empara, dans la terre des choses sacrées, d'un vêtement saint, ecclésiastique, et acquit par là un éclat si brillant, que les rayons s'en répandirent sur les peuples d'Europe, et en amenèrent ici le germe à un prompt développement. Certainement on ne mettra pas en doute les vertueux desseins des hommes qui conçurent la pensée des ordres de chevaliers qui furent créés dans la Terre-Sainte; personne non plus ne niera que ces associations belliqueuses ne fussent vis-à-vis des Musulmans des alliances bienfaisantes; même on peut bien dire qu'ils furent le seul établissement important qui ait été formé pour la protectioa et la défense de la Terre-Sainte. Mais il est également certain que, dans la même situation des rapports sociaux que les ordres de chevalerie ont produits, un autre esprit devait bientôt s'y introduire qui les arracherait à lenr destination primitive. Il n'est pas moins certain que ces ordres de chevalerie étaieat une excroissaaee qui s'était attachée au corps malade du royaume de Jérusalem, et qui tantôt l'arrêtait, tantôt le rendait boiteux, tantôt le forçait intérieuremeat à une fausse direction. Il n'est pas moins certaia enfin que les ordres de chevalerie ont autant nui que profité dans la Terre-Sainte aux affaires publiques; et pour l'Europe, ils sont devenus un coin aign par lequel les fissures entre les hommes ont été élargies, l'union readue plus difficile, l'organisation empêchée, et l'esprit culevé à la domination, lequel lui appartient, et qu'elle obtien-

dra toujours là où un libre développement des pouvoirs est permis.

Cependant le petit royaume de Jérusalem, en dépit de tous les calculs humains, s'était conservé presque pendant un demi-siècle, et tous les efforts des musulmans pour le détruire avaient été sans succès. Pour cette raison, on paraît à peine en avoir remarqué la faiblesse et la décadence. Dans la conscience du courage personnel, dans la confiance du secours de celui pour lequel on croyait combattre, enfin dans l'espoir qu'il viendrait toujours de l'Occident des hommes fidèles, instruits dans l'art militaire et amateurs de la guerre, pour servir dans les armées avec piété et humilité, ainsi qu'avec l'épée au poing, on vivait avec une certaine insouciance un jour après l'autre, on s'abandonnait aux passions, on inventait des ruses, on exécutait des faits aventureux, et on ne s'inquiétait pas des événements qui se passaient ou se préparaient dans le monde musulman.

Mais un événement déplorable chassa la sécurité d'une manière épouvantable. Aux fêtes de Noël de l'année 1144, la grande et forte ville d'Edessa fut conquise par le prince, aussi noble que puissant, Zenki de Mosul, et un grand nombre de chrétiens de tout âge et de tout sexe tomba sous le glaive des musulmans. Ce malheur, produit par la négligence et la légèreté, excita dans la Terre-Sainte la plus grande consternation. La principauté d'Edessa était la première conquête que les frères de la croix avaient faite en Orient. La ville d'Edessa faisait partie des cinq villes saintes du monde chrétien; par sa position et sa force, elle passait à juste titre pour le boulevard de la ville de Jérusalem et de tout le royaume. Et ce boulevard était détruit, et l'on regardait avec horreur ces énormes décombres; car le royaume de Jérusalem était alors gouverné par une femme (1), et l'on ne pouvait nulle part découvrir les forces qui étaient nécessaires pour le rétablissement, pour la vengeance ou la défense. Pour cette raison, un cri d'anxiété universelle s'éleva dans la terre de la désolation, et tous les cœurs sollicitèrent de là assistance et salut. Des lettres et des ambassades à des ecclésiastiques et à des laïques dépeignirent en Europe ce besoin incalculable, et prièrent, comme quelques pieux individus, de la manière la plus pressante qu'on leur envoyât du secours.

Dans les pays chrétiens de l'Europe, on n'apprit nullement avec indifférence la nouvelle du malheur qui avait en partie éclaté et en partie menaçait le royaume de Jérusalem. Mais la sympathie ne consistait que dans le sentiment de la compassion; elle ne consistait que dans la répétition du cri de détresse qui avait retenti si plein de douleur hors de la Terre-Sainte; elle consistait dans de vaines paroles sur la nécessité de hâter les secours; mais elle n'en vint jamais à une prompte résolution, à une action spontanée.

Dans le Teutschland, où l'enthousiasme pour les expéditions dans la Terre-Sainte n'avait pas été grand à cette époque, où pour la première fois retentit l'appel de la croix du Seigneur, chacun en effet avait assez affaire avec les nécessités intérieures. La Terre-Sainte avait été conquise par des Français, des Lotharingiens et des Italiens; elle était en possession de seigneurs et de vassaux qui étaient pour la plupart Français; un Français était assis sur le trône du royaume de Jérusalem; les saints lieux étaient bien une bénédiction pour tous les chrétiens; des milliers de personnes, hors du Teutschland, depuis leur conquête, avaient bien trouvé au tombeau du Sauveur consolation et tranquillité dans les afflictions de la vie et les tempêtes de leur propre sein. A cause de cela, le danger qui menaçait la Terre-Sainte répandit sans doute une grande consternation; mais le devoir de la défense et de la protection ne semblait pas reposer sur les Teutschs, dont le nom avait été rarement entendu dans la Terre-Sainte, dans les affaires publiques, mais sur les Français. C'est pourquoi il est bien possible que la nouvelle de la perte d'Edessa, et le récit des conséquences que cette perte pouvait entraîner à sa suite, aient excité parmi les Teutschs plus de mécontentement et de colère de la négligence des défenseurs du saint sépulcre, que de pensées de guerre et d'armement.

En France, au contraire, l'accord était différent. Ce pays avait acquis, peut-être parce que le pape y avait trouvé à plusieurs reprises secours et protection, la réputation d'une grande piété, ou du moins d'un fort sentiment ecclésiastique (2). Les Français en étaient fiers avec une certaine vanité. Les saintes expéditions étaient parties de chez eux; ils étaient fiers du

royaume de Jérusalem, qu'ils considéraient comme leur fondation. Maintenant, dans tous les cas, cette race s'y trouvait en grande partie qui avait une fois vu ou ressenti l'enthousiasme, d'où était sorti un ouvrage si grand et si pieux; et dans la nouvelle race vivaient de nouveaux sentiments, et d'autres rapports l'entouraient. Mais il était cependant toujours resté entre la France et le royaume de Jérusalem une union étroite et multipliée. Beaucoup de grandes familles avaient à garder de grands souvenirs de gloire et de malheur, d'actions héroïques et de mésaventures; plusieurs d'entre elles avaient des possessions à Jérusalem; plusieurs avaient des fils cadets pour lesquels il ne se montrait peut-être en France aucune carrière illustre; mais, dans la Terre-Sainte, soit comme vassaux, soit comme chevaliers des nouveaux ordres, ils pouvaient être employés avec beaucoup d'honneur. La pensée que la Terre-Sainte pouvait être perdue devait par conséquent être épouvantable pour beaucoup de Français, et en particulier pour les grandes familles, non-seulement comme à de pieux chrétiens, comme aux fidèles de tous les peuples chrétiens; elle devait aussi leur paraître épouvantable parce qu'elle avait été la carrière de la gloire pour leurs prédécesseurs et leurs parents, et parce qu'elle avait accordé et promis d'accorder des avantages terrestres dont il était aussi difficile de se passer que de les remplacer. Pour cette raison même, la nouvelle de la perte de la ville d'Edessa répandit en France une plus grande consternation que dans tout autre pays. Aussi beaucoup d'âmes chevaleresques, parmi ce peuple facile à émouvoir, parurent avoir immédiatement conçu la pensée de se rendre dans la Terre-Sainte pour sauver ce qu'il y avait encore à sauver. Mais, d'abord, cette pieuse résolution ne procédait que rarement et même jamais d'une pure sympathie humaine pour la situation des chrétiens latins dans l'Orient, ou d'un estimable sentiment religieux. Celui qui n'était pas mû par des considérations mondaines était généralement poussé par sa conscience, qui était chargée de quelque action impie. De même que le jeune roi Louis VII crut devoir entreprendre un pèlerinage en Terre-Sainte, parce qu'entre autres péchés, il avait, dans une colère violente, commis le crime de faire mettre le feu à une église dans laquelle un nombre considérable de personnes s'étaient réfugiées; de même, chez la plupart de ceux qui ne pouvaient résister à l'idée d'aller à Jérusalem, cette pensée pouvait bien être produite par la conscience de méfaits chevaleresques; car le monde des vassaux était tombé en France dans cette confusion dans laquelle le monde des vassaux teutschs a été si souvent représenté dans cet ouvrage. Secondement, cependant, le feu qui s'était enflammé soudainement paraît s'être aussi promptement éteint de lui-même; car, à peine quelques semaines s'étaient-elles passées après la première commotion, qu'il ne fut plus question de toute l'affaire. Le roi lui-même ne fit aucune disposition pour une expédition, soit parce qu'il s'était tranquillisé, soit que son conseil lui eût mis sous les yeux le péril d'une telle entreprise, ou soit que tout fût oublié.

Mais le pape n'oublia pas la circonstance, et personne ne l'oublia qui tenait fermement aux principes du siége apostolique, et réfléchissait à la position dans laquelle ce siége se trouvait. Mais il importait au pape, par-dessus tout, d'insister sur ce, que les peuples chrétiens ne devaient pas laisser de nouveau tomber au pouvoir des infidèles ces lieux saints où leur foi avait pris naissance, qui avaient été arrachés aux infidèles avec de si grands sacrifices de fortune et de sang, et parmi de nombreux miracles, et ne pas laisser les compagnons de leur foi exposés aux mauvais traitements des barbares. Aussi les supplications pressantes des ecclésiastiques d'Orient étaient particulièrement adressées à l'évêque de l'Eglise de Rome, comme au chef de toutes les Églises catholiques en Orient comme en Occident. Mais les circonstances singulièrement embrouillées dans lesquelles le saint-siége se voyait placé vis-à-vis des Romains, vis-à-vis des Normands, vis-à-vis le roi romain (comme on avait souvent l'habitude d'appeler le roi des Teutschs depuis le temps de Lothar, jusqu'à ce qu'il eût obtenu par le couronnement papal la dignité d'empereur romain), et par le roi romain, vis-à-vis de tout le monde chrétien; ces circonstances ont cependant contribué d'une manière qui ne peut être méconnue, et peut-être plus que tout le reste, à exciter le zèle des fidèles de St-Pierre pour la cause de l'Orient.

En effet, on peut à peine s'empêcher de re-

connaître que le malheur d'Edessa ne soit arrivé à une époque favorable pour le saint-siége; car il donna au pape l'occasion la plus digne de parler à tous les confesseurs de la religion de Jésus avec toute l'importance qui convenait au chef de l'Église, et ainsi d'éprouver les esprits et d'ébranler les âmes. S'il réussissait cependant à produire dans le monde chrétien un mouvement à peu près semblable à celui qui avait eu lieu du temps d'Urbain II; s'il réussissait à mettre sur pied une nouvelle grande croisade, et surtout à décider le roi des Teutschs, Kunrad III, que les Romains s'étaient efforcés d'attirer à Rome par des offres séduisantes et de grandes promesses, à prendre part à une telle expédition, il semblait pouvoir être certain du rétablissement de la considération papale tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de Rome. Urbain II s'était trouvé, par rapport aux circonstances extérieures, dans une position bien plus délicate; il s'était opposé à un homme qui lui avait disputé son saint-siége, et à qui il ne manquait nullement un parti considérable, et un empereur qui avait fait preuve de la résistance la plus opiniâtre et la plus énergique contre un monde ennemi était plein des sentiments les plus hostiles contre lui. Et cependant, par la première grande croisade, dont il n'avait pas été l'instigateur, qu'il n'avait pas voulue, et à laquelle il n'avait donné son assentiment que poussé par la nécessité, il avait été arraché à tous ses embarras, et élevé à un honneur et à une considération que peu de temps auparavant il n'aurait pas osé espérer. Avec d'autant plus de confiance, le pape devait-il donc maintenant prévoir les conséquences heureuses d'une croisade à laquelle il donnait lui-même l'impulsion, que personne ne s'était déclaré ouvertement contre lui, excepté la ville mutinée de Rome seule.

La première nouvelle de la conquête d'Edessa par Zenki pouvait être parvenue environ vers la même époque qu'Eugène III succéda à la dignité papale. Les affaires difficiles de ce pape avec les Romains, et sa fuite précipitée de Rome avec ses conséquences, l'empêchèrent, pendant la majeure partie de l'année 1145, de rien faire pour ce grand ouvrage. Mais, aussitôt que le cours des choses lui parut assez avancé à Rome pour pouvoir être certain de son retour dans cette ville, il envoya, le 1er décembre, un écrit au roi Louis de France, sur lequel il devait en tout cas reposer ses plus belles espérances. Dans cet écrit, le pape requérait le jeune roi, ainsi que tous les hommes pieux de France, mais particulièrement les puissants et les nobles, de s'armer pour marcher contre les infidèles, pour défendre l'Église d'Orient, qui avait par tant de sang délivré leurs pères du joug de ceux-là, et pour dégager les mains de leurs frères prisonniers; il leur ordonnait même cette entreprise pour le pardon de leurs péchés.

Mais à ces exhortations et à ces prières il ajouta des arrangements dont chacun doit reconnaître la belle disposition, qui étaient en rapport avec les circonstances dans lesquelles le saint-père s'était trouvé jusqu'alors, et où il se trouvait encore; car ils ne renfermaient pas seulement de grands appâts pour tous les pécheurs, pour tous les hommes farouches, opprimés et coupables, enfin pour tous les vassaux avides de guerre et experts dans l'art de la guerre, mais encore ils étaient de telle sorte, si, ce dont on ne pouvait guère douter, ils venaient à être reconnus, qu'ils étendaient le pouvoir du pape d'une manière jusqu'alors inouie, au point que celui-ci paraissait à peu près sans bornes. D'abord, par exemple, le pape accorda à tous ceux qui étaient décidés à entreprendre et à accomplir avec une véritable piété cette œuvre sainte et nécessaire, toute remise de péchés, remis une fois par Urbain. Secondement, il plaça leurs femmes et leurs enfants, ainsi que leurs biens et leurs possessions, sous la protection de la sainte Église de Dieu. De plus, il décida que personne ne pourrait jamais élever de prétentions à un bien dans la paisible possession duquel seraient ceux qui prendraient la croix, tant que le retour ou la mort de ceux-ci n'aurait pas été prouvé. Quatrièmement, il exhorta le roi à éviter toute dépense inutile, toute magnificence, toute vanité, toute volupté, mais à donner les plus grands soins aux armes, aux chevaux et à ces sortes de choses qui pouvaient servir pour combattre les infidèles. Et pour faciliter les préparatifs, il défendit, cinquièmement, à tous ceux qui, chargés de dettes, voulaient entrer dans la sainte expédition avec un cœur pur, de payer le tribut mérité, et leva d'avance le serment qu'ils avaient prêté eux-mêmes ou que d'autres avaient prêté pour eux touchant le payement de ces dettes. Enfin il permit à tous ceux qui prenaient la croix, dans le cas où leurs parents

ou leurs seigneurs féodaux ne voudraient pas ou ne pourraient pas leur prêter tout l'argent dont ils avaient besoin, d'engager leurs terres ou autres possessions à des églises, des ecclésiastiques ou autres hommes pieux, sans obstacle et sans avoir égard à aucune opposition.

Il tombe sous les yeux que de telles instructions, qui n'empiétaient pas moins sur le droit public que sur le droit particulier, et soumettaient même les affaires de fortune des hommes à l'arbitraire du pape, devaient éprouver de tous les laïques, grands et petits, la répugnance la plus marquée. Cependant il ne paraît avoir convenu à personne de former une opposition directe. Chacun fléchit devant le but sacré que le pape voulait atteindre par de pareils moyens. Et on ne peut le nier : quelques-uns pouvaient perdre dans leur fortune par les mesures du saint-père ; mais, en général, l'esprit y gagnait, et le développement de la vie fut obtenu particulièrement, parce que par la rupture dans les droits féodaux une source fut ouverte aux villes, où elles pouvaient espérer de puiser des libertés, des droits et des possessions.

Dans le roi Louis VII, cependant, l'écrit du pape paraît avoir excité aussitôt de nouveau l'ancienne idée d'une expédition en Terre-Sainte. Il tint aux fêtes de Noel une grande cour à Bourges, et chercha dans cette occasion à y décider les seigneurs et les vassaux; mais ses efforts n'eurent aucun résultat important. Plus les uns vantaient hautement la résolution du roi, et plus ils se montraient disposés à l'accompagner dans la sainte expédition, plus les autres, ecclésiastiques et laïques, se montraient froids, et plus ils conjuraient le roi avec appréhension de ne pas prêter de serment prématuré. Même l'abbé Bernard de Clairvaux, le prophète enthousiaste de cette époque, aux lèvres duquel le monde semblait suspendu, se refusa à prononcer un mot décisif; car il pouvait considérer, dans la position où il se voyait vis-à-vis du monde, comme aussi délicat de condamner une entreprise que le pape avait encouragée, qu'il croyait être contre les intérêts du saint-siége et contre sa propre dignité d'approuver l'entreprise comme particulier, sans l'injonction pressante du pape. Il renvoya les chercheurs de conseils à l'évêque apostolique, d'où l'encouragement était sorti. Comme là-dessus le roi envoya au saint-père une ambassade particulière à Rome, pour lui soumettre les difficultés qui s'opposaient à l'entreprise, et le fit prier de venir lui-même en France pour poursuivre la sainte œuvre; comme le pape, qui n'avait eu vue que le saint-siége et l'Eglise, quoiqu'il se vit obligé de refuser l'invitation du roi, persévéra dans ses ordres et ses sommations, et qu'en même temps saint Bernard de Clairvaux s'acquittait d'une mission précise, accompagnée sans doute de pleins pouvoirs étendus, pour ainsi dire comme Hérold, pour devancer le saint-siége et prêcher la croix, par laquelle seule l'Eglise pouvait être sauvée; tout prit bientôt une tournure que personne n'aurait pu prévoir, que personne n'avait espérée et que personne n'avait appréhendée.

Bernard avait été doué par la nature d'un corps bien proportionné, mais nullement vigoureux. Par des efforts répétés depuis sa jeunesse, en partie pour se rendre maître de tous les désirs et de toutes les inclinations nouvelles qui s'étaient élevés en lui, et en partie pour atteindre la science, par laquelle il s'est distingué, et le pouvoir de l'éloquence, pour lequel il était unique dans son temps; en partie pour propager de toutes les manières l'ouvrage du Seigneur, auquel il s'était dévoué avec le zèle le plus ardent, tant dans son couvent que dans les cent soixante couvents, qui jusqu'au Danemark et jusqu'en Suède avaient été peuplés par degrés de moines de Clairvaux; en partie pour assister les grands de la terre, ecclésiastiques et laïques, dans leurs actions et leurs afflictions, par ses conseils et sa sagesse; en partie enfin pour procurer aux pauvres, aux malheureux et aux malades, par leur foi dans sa sainteté, des consolations, le salut et la guérison par ses paroles, ses actions et ses prières : par de si énormes efforts, son faible corps avait été abattu et brisé, de sorte que maintenant, à l'âge de cinquante-cinq ans, ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'il pouvait parvenir à se tenir debout. Aussi, à cause de sa maladie et de sa faiblesse, depuis un certain laps de temps, il avait à peine, et seulement forcé par la nécessité, quitté son couvent. Cependant il entreprit la commission que lui confia Eugène III; non, à ce qu'il paraît, qu'il espérât qu'une expédition si sainte et si dangereuse eût jamais un heureux résultat pour le royaume de Jérusalem, mais unique-

ment par obéissance pour les ordres du saint-père, et parce qu'il avait acquis la conviction que l'Église, d'où semblait dans son opinion dépendre le salut du monde, ne pouvait pas exister ni prospérer, si son chef, le pape, ne parvenait pas à une meilleure situation que celle où il se trouvait alors. Et quand il l'eut entreprise, cette commission, il la conduisit avec un zèle et une persévérance que personne ne pouvait certainement contempler sans étonnement et sans admiration. Il démontra au monde d'une manière incontestable que l'on ne peut trop calculer la puissance de l'esprit sur le corps des hommes, et qu'aucune force n'est plus opiniâtre que la volonté d'un homme sensé. Aucune de ses paroles ne fut perdue, aucun de ses mouvements ne demeura sans effet; chacun de ses pas accompagnait, aux yeux de la multitude, une œuvre miraculeuse; les traces de ses pas laissaient derrière elles une force merveilleuse. Par une ardeur infatigable, il avait gagné les connaissances et cette brusque vibration de l'esprit qui forment les orateurs; par une conduite pure et sévère, il s'était entouré d'une apparence lumineuse de sainteté. Par ces deux moyens, savoir : le pouvoir de l'éloquence et l'éclat d'une sainte vie, il faisait partout une impression puissante sur les méchants comme sur les bons; tous croyaient en lui, parce que personne, même quand il combattait avec violence des opinions erronées, ne pouvait lui reprocher le mensonge ou l'injustice; mais, dans l'opinion du monde, il opérait des miracles innombrables par ses prières, par ses doigts, par sa simple apparition; enfin chaque miracle donnait à ses paroles une nouvelle force, et à sa volonté une puissance irrésistible sur les esprits des hommes. Pour cette raison, on ne doit pas s'étonner que toute la France, quoique moins sensible aux miracles que le Teutschland, fût mise en mouvement lorsque la nouvelle se répandit que cet homme, saint Bernard, prêchait la croix, comme on recevait çà et là ses lettres, comme on entendait çà et là sa voix; on ne doit pas s'étonner que lors du grand parlement qui fut résolu à Bourges aux fêtes de Pâques de l'année 1146, et qui fut tenu à Vézelai, dans le comté de Nevers, une foule innombrable d'hommes de toute condition et de toutes familles se rassemblassent pour voir et pour entendre le saint homme, qui avait entrepris dans cette assemblée la direction des affaires du pape et du Sauveur; on ne doit pas non plus s'étonner que lorsqu'il monta dans la tribune aux harangues, laquelle, à cause du concours innombrable d'hommes, avait été construite en plein champ, et que le jeune roi Louis, qui déjà, avec son épouse Eléonore et plusieurs des principaux seigneurs, était décoré de la croix, se présenta pour ainsi dire à l'assemblée comme modèle, Bernard eût à peine besoin d'élever la voix pour exciter l'enthousiasme de l'auditoire; que, bien plus, il fût forcé plutôt de jeter que de distribuer les croix qu'il avait apportées avec lui en grand nombre; qu'il fût forcé de déchirer ses propres vêtements pour satisfaire les demandes de croix.

De cette manière on obtint beaucoup plus qu'on n'aurait pu espérer d'après des calculs raisonnables. Une croisade fut réellement obtenue à une époque où il ne paraissait y avoir aucun enthousiasme pour une entreprise de cette nature. On pouvait calculer que le nombre des hommes qui avaient pris la croix à Vézelai, ou qui y accoururent plus tard pour la recevoir, était déjà assez grand pour envoyer en Terre-Sainte le secours suffisant, si on n'avait eu d'ailleurs en vue que le salut de la Terre-Sainte; et l'abbé Bernard n'avait pas eu besoin, pour atteindre ce but, de parcourir la France, après cette assemblée, pour étendre davantage le cercle du mouvement qu'il avait excité. Mais, d'après les desseins du pape et de son apôtre l'abbé Bernard, le plus facile seulement était fait, et le plus difficile était encore à faire. D'après ces desseins, le roi romain, Kunrad III, devait, par la prise de la croix, être amené à s'éloigner de son empire, afin que les Romains rebelles perdissent la dernière espérance sur laquelle ils avaient fondé leurs projets téméraires. Et pour y arriver, cela semblait une entreprise beaucoup plus grande que de mettre en mouvement des Français mobiles avec un jeune roi à leur tête; car Kunrad comptait déjà un si grand nombre d'années, qu'il était plus près de la vieillesse que de la jeunesse; il était bien instruit, par sa propre expérience, de la situation malheureuse de la Terre-Sainte, ainsi que des difficultés d'une croisade; les tempêtes de sa vie l'avaient froissé et secoué de bien des manières; sa position vis-à-vis des Welfs dans le Teutschland était d'autant plus délicate, que son frère

aîné, le duc Friedrich de Souabe, par maladie et par faiblesse, était forcé à l'inactivité; et la situation des choses en Italie, et les événements extraordinaires de Rome semblaient, dans tous les cas, exiger de sa part beaucoup d'attention et de préparation. Comment pouvait-on espérer que lui, ce roi, pourrait se déterminer à prendre la croix? Mais, s'il se tenait à distance, il fallait aussi que les Welfs, ses adversaires, se tinssent à distance, et alors la croix demeurait étrangère aux Teutschs comme lors de la première sainte expédition. Tout au plus pouvait-on gagner quelques hommes pieux, aventureux ou hardis du Teutschland, dont la participation ne pouvait être bien avantageuse ni pour le pape ni pour la Terre-Sainte. Certes il paraissait impossible de décider le roi Kuorad à l'expédition, tant qu'il conserverait de la circonspection. S'il y prenait part, il fallait qu'il fût entraîné par une telle excitation des esprits, que la résistance ne lui serait plus ni possible ni convenable. Et pour cette excitation travailla l'abbé Bernard, et cet ouvrage encore fut accompli par lui après un long travail.

Le pieux homme commença par un écrit aux archevêques, aux évêques, à tout le clergé et le peuple teutsch; par un écrit dont plusieurs copies furent sans doute répandues dans les districts teutschs. Le voici en grande partie, cet écrit, dans lequel l'homme paraît avec ses propriétés, et dans lequel on peut voir de quelle manière l'éloquence de ce siècle était dirigée pour pénétrer les âmes des hommes.

« Je vous parle de la chose du Christ, dans lequel est votre salut. Je dis ceci afin que l'autorité du Seigneur excuse l'indignité de celui qui parle : le même peut aussi excuser la considération de vos propres avantages. Quoique je sois un homme médiocre, mon désir n'est cependant pas médiocre de vous savoir tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Maintenant, la raison, le fondement pour lequel je vous écris est de telle sorte, que j'ose vous adresser à tous ensemble une lettre. Je le ferais avec plus de plaisir de vive voix, comme la volonté n'en manque pas, si la possibilité y était. Voyez, mes frères, maintenant est le temps agréable, maintenant est le jour du salut, la plénitude du salut : car la terre est émue et ébranlée, parce que le Dieu du ciel a perdu une partie de son pays; de son pays, dis-je, dans lequel il a paru pour enseigner la parole de son Père, et a fréquenté les hommes comme homme pendant plus de trente ans; de son pays qu'il a glorifié par des miracles, qu'il a sanctifié par son propre sang, dans lequel se sont montrées les premières fleurs de la résurrection, et où maintenant, par la faute de nos péchés, les ennemis ont levé leur tête abominable à Dieu, tandis qu'ils ont dévasté par le glaive la terre de la promesse. S'il ne se trouve personne pour leur résister, ils s'empareront bientôt de la ville du Dieu vivant, ils détruiront le chantier de notre rédemption, ils souilleront les lieux saints qui sont teints du sang de l'Agneau sans tache. Ah! ils convoitent déjà la sainteté de la religion chrétienne avec des bouches calomniatrices; ils osent même saisir et fouler aux pieds le lit dans lequel notre vie a reposé pour nous dans la mort. Et vous, que faites-vous, hommes vaillants? que faites-vous, serviteurs de la croix? Voyez-vous jeter les saintes choses aux chiens, et les perles devant les truies? Déjà un grand nombre de pécheurs ont, là même, avouant leurs péchés avec larmes, obtenu leur pardon, depuis que par l'épée de nos pères les immondices des païens ont été éloignées. Le méchant le voit et s'irrite; il grince des dents et pâlit; il secoue le vase de la méchanceté, et si toutefois, ce que Dieu garde, il pouvait réussir, il ne laisserait aucun signe, aucune trace de piété. Mais ce serait dans l'avenir, pendant tous les siècles, comme une honte indélébile ainsi qu'une douleur incurable, en particulier cependant pour cette race impie une confusion sans fin, un reproche éternel. Cependant, que pensons-nous, mes frères? La main du Seigneur est-elle donc trop courte, est-elle devenue impuissante pour le salut, qu'il nous appelle à lui, nous pauvres vers, pour protéger et rétablir son héritage? Ne peut-il pas envoyer plus de douze légions d'anges, ou au moins dire un mot pour délivrer cette terre? Certes il le pourrait s'il le voulait. Mais, je vous le dis, le Seigneur votre Dieu vous induit en tentation; il jette les yeux sur les fils des hommes si peut-être quelqu'un se trouve qui reconnaisse, sonde et ait pitié de son infortune. Car Dieu a compassion de son peuple, et offre à ceux qui sont tombés rudement des moyens de salut. Examinez combien d'art il emploie pour votre salut, et soyez étonnés! contemplez l'abîme de sa miséricorde, et ayez confiance. Vous, pécheurs! il ne veut pas votre mort, mais que

vous vous repentiez et que vous viviez, parce que de cette manière il cherche une occasion, non contre vous, mais pour vous : car qu'est-ce autre chose qu'une occasion de salut recherchée que Dieu seul peut découvrir, que le Tout-Puissant condescende de souffrir à son service des meurtriers, des voleurs, des adultères, des parjures, et autres gens chargés de crimes, comme s'ils étaient un peuple qui pratique la justice ? N'ayez aucune méfiance, ô pécheurs ! le Seigneur est bon ; s'il voulait vous punir, non-seulement il ne désirerait pas vos services, mais encore il n'accepterait pas les services offerts. Et de nouveau je dis : réfléchissez à la richesse de la bonté de Dieu, et respectez le décret de sa miséricorde, car il agit et se place comme s'il avait besoin de vous, quoiqu'il n'ait pour but que de soulager vos besoins. Il veut paraître comme débiteur envers ceux qui combattent pour lui, pour pouvoir tendre le salaire, c'est-à-dire le pardon des péchés et la gloire éternelle. Pour cette raison, je pourrais appeler heureuse cette race sur laquelle un temps si plein de miséricorde est tombé, qui, par la bienveillance de ce Dieu, a atteint cette année de jubilation. Car cette bénédiction a été répandue sur le monde entier, et tous se rassemblent avec émulation autour du signe de la vie. Maintenant, comme votre pays est fertile en hommes vaillants et rempli d'une jeunesse pleine de force, comme donc votre éloge est grand dans le monde entier, et que la renommée de votre bravoure remplit le cercle de la terre, ceignez donc virilement vos reins et saisissez virilement les armes du bonheur, dans le zèle pour le nom chrétien. Cessez cet ancien service, non de guerre, mais réellement de péché (3), dans lequel vous êtes accoutumés de vous jeter réciproquement à terre et de vous abîmer, dans lequel vous vous détruisez les uns les autres. Quel sentiment cruel pousse donc les misérables, qu'ils percent avec l'épée le corps de leur prochain, dont l'âme est peut-être en même temps anéantie ? Mais lui n'échappe pas non plus qui ose se glorifier ; son âme sera aussi percée d'une épée. S'exposer à un pareil danger, c'est de la folie et non de la vertu ; on ne doit pas l'attribuer à la hardiesse, mais à la frénésie. Ici pourtant, brave combattant, ici, homme belliqueux, tu trouves une cause, sans danger à combattre : car la victoire, c'est la gloire, et la mort, c'est le gain. Et si tu es prudent, toi, marchand, quand tu cherches le gain dans ce monde, à toi aussi je montre quelques grands marchés. Ne les passe pas ; prends le signe de la croix, et tu obtiendras aussi, pour tout ce que tu reconnais avec un cœur contrit, le pardon. »

Il ne souffre aucun doute qu'un tel écrit d'un tel homme pouvait d'autant moins manquer de produire une profonde impression que les âmes d'un grand nombre d'hommes avaient déjà été excitées par la nouvelle des évènements en France, surtout dans les contrées les plus rapprochées des frontières françaises. En effet un moine nommé Radulf s'était déjà échappé de son couvent, et sans commission et sans appel s'était mis à prêcher la croix ; il avait parcouru les villes sur le Rhin, Cologne, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg et autres, et dans les villes et dans les villages il avait persuadé plusieurs milliers d'hommes de prendre la croix, parce qu'il s'entendait à se donner l'apparence d'une sévérité religieuse. Mais il avait aussi ranimé l'ancienne haine contre les juifs, et avait excité la sauvage cupidité de la multitude. Plusieurs accusations absurdes, auxquelles des malentendus de plusieurs espèces, quelquefois aussi des différences dans les mœurs et la manière de vivre des chrétiens et des juifs, pouvaient avoir donné naissance, furent mises en circulation, et soigneusement attisées par les passions les plus hideuses, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint une forme sous laquelle elles devaient exciter l'horreur et la colère. Ainsi se répétèrent tout d'un coup les abominations qui, cinquante ans auparavant, avaient été accumulées sur ces malheureux. Cependant, à cette époque, les ecclésiastiques, les évêques et les archevêques semblent avoir montré plus de pitié et de miséricorde que du temps de Pierre l'Ermite, de même qu'en général beaucoup plus de chrétiens se montrèrent plus nobles et plus sensés qu'auparavant. La plupart des juifs purent être pillés, beaucoup furent massacrés, d'autres maltraités et mutilés ; mais un grand nombre échappèrent à la ruine par la fuite, et trouvèrent dans ces jours d'affliction protection et salut auprès de chrétiens qu'ils avaient connus dans des jours meilleurs. Ils trouvèrent partout salut et protection dans les forteresses des seigneurs et des vassaux, et en particulier auprès du roi Konrad, qui les reçut à Nuremberg et dans d'autres villes,

lesquelles étaient au pouvoir de ses armes.

Ces abominations étaient très-désagréables à l'abbé Bernard; d'abord sans doute par humanité et par pitié, mais ensuite peut-être parce qu'il ne pouvait pas se dissimuler que le saint-père, cette fois, n'était nullement sans culpabilité; car la libération des débiteurs par le pape du payement des dettes arriérées, quoiqu'elle n'eût pas été simplement dirigée contre les juifs, semblait cependant d'abord n'avoir été mise en usage que contre eux, et pour cette raison le pape paraissait avoir sanctionné le dépouillement des juifs, et y avoir excité. Dans tous les cas, Bernard travailla de toutes ses forces, par des écrits et des messages, contre ces horreurs qui ne pouvaient que déshonorer la sainte œuvre et non lui profiter. Mais comme ses efforts dans l'éloignement demeureraient non-seulement sans résultats, mais qu'au contraire les poursuites contre les juifs s'étendaient de plus en plus jusque dans l'intérieur de l'Allemagne, et même jusqu'à la Bohême et jusqu'à la Carinthie, tandis que ces poursuites donnaient elles-mêmes occasion à la révolte des villes contre leurs seigneurs (4); et comme, dans tous les cas, personne ne pouvait prévoir où ces révoltes conduiraient, à une époque à laquelle l'esprit des villes se montrait si vif et si irritable, Bernard considéra soit comme nécessaire d'aller lui-même en Teutschland pour mettre opposition au mal, ou bien il trouva dans de tels événements un prétexte convenable pour se rendre en Teutschland et s'approcher du roi. Il vint à Mayence. Là il rencontra le moine Radulf, contre lequel son zèle fut d'abord dirigé; mais il trouva aussi la ville de Mayence dans une telle excitation, et même si près d'une véritable révolte, qu'il n'osa ou ne put jamais prendre contre ce moine, qui était en grande considération parmi le peuple, une mesure sévère. C'est pourquoi il s'adressa à l'homme lui-même, et chercha à le convaincre qu'il avait eu tort d'abandonner son couvent sans permission et de parcourir le monde sans mission, et d'amener le peuple à un mouvement que personne ne serait bientôt plus en état de conduire ni d'apaiser. Ses efforts réussirent. Radulf rentra dans l'obéissance, et retourna dans son couvent. Mais le peuple de Mayence fut très-aigri de l'éloignement de cet homme, et la grande réputation de sainteté de l'abbé Bernard put seule le protéger contre les mauvais traitements de la foule (5).

A la même époque, le roi Kunrad se trouvait à Francfort. L'abbé se rendit dans cette ville, non pas avec l'espoir qu'il déciderait sur-le-champ le roi à la prise de la croix, mais avec le dessein de sonder ses dispositions, et de découvrir les côtés par lesquels il était vulnérable. Il vit le roi en secret, et lui parla de son Salut et de ce temps riche en miséricorde. Cependant, aussitôt que le roi eut prononcé ces froides paroles : « Ce n'était pas son dessein d'entreprendre cette expédition, » Bernard répliqua : « qu'il ne lui appartenait pas d'être importun près de sa majesté royale, » et se retira aussitôt avec modestie. Cette manière d'agir du pieux homme ne resta pas cependant sans effet sur le roi. Son esprit fut ébranlé. Par ses raisonnements il combattit le grand mouvement du peuple et le dessein du pape et de son apôtre. Mais il appartenait à son époque et en partageait la croyance; il craignait d'avoir offensé l'homme de Dieu, et était inquiet dans sa conscience Dans cette inquiétude, il fit prier l'abbé Bernard de ne pas abandonner encore le Teutschland. Et comme une fois, dans ces jours, la foule des hommes, excitée au plus haut degré par les miracles que l'abbé accomplit aussi à Francfort, était si grande, que Bernard fut en danger, dans l'église, d'être écrasé par ceux qui ne voulaient que voir, que toucher cet homme extraordinaire et lui montrer leur vénération, le roi jeta les insignes de sa dignité, saisit le saint dans ses bras vigoureux, et le porta en sûreté hors de la presse. De ce moment il ne put plus lui échapper.

Alors Bernard, certain de sa victoire, quitta la ville de Francfort, et parcourut, en descendant le Rhin, sur l'invitation de l'évêque de Constance, les villes et les villages. Et partout où il vint les hommes accoururent en masse, et l'accueillirent avec toutes les marques de la vénération et de la joie; et partout il prêcha ces hommes à leur grande édification, quoiqu'il n'y en eût que peu qui le comprissent, parce qu'il parlait une langue étrangère; et une foule de miracles accomplis ébranlèrent même les hommes qui s'approchaient de lui avec incrédulité ou méfiance. Mais un grand nombre aussi reçurent la croix de la main du prédicateur merveilleux, et l'enthousiasme fut si grand, qu'à

plusieurs reprises il arracha les vêtements qu'il portait, afin qu'on pût obtenir une croix qu'il avait portée sur son corps, cet homme.

De tels événements devaient nécessairement augmenter l'impression que l'apparition de Bernard avait faite sur l'âme du roi Kunrad; et ils l'augmentèrent. Les fêtes de Noel approchaient. Le roi résolut de les célébrer à Spire, soit qu'il craignît les mouvements du peuple, et pour cette raison n'osât pas s'éloigner du Rhin, ou, ce qui est plus probable, parce qu'il se sentait entraîné à demeurer dans le voisinage de l'abbé Bernard, et éprouvait le désir de le revoir. Dans tous les cas, il était attiré dans le cercle mystérieux du saint homme, et ne pouvait plus s'en affranchir. Bernard se trouva à Spire, soit de son propre mouvement, soit par invitation, c'est ce qui est incertain (6). La conduite du roi fut telle, qu'il semblait toujours être mal disposé pour une expédition en Terre-Sainte, et ensuite, comme si son âme était suspendue à cette pensée, Bernard était près de lui en public et en secret; il travaillait incessamment par ses paroles et ses miracles. Mais Kunrad laissa même passer les saints jours de cette grande fête sans se déclarer ouvertement, sans s'éloigner de Spire et du voisinage du pieux homme. Le jour de Saint-Jean-l'Évangéliste, Bernard n'obtint du roi, pour réponse à ses importunités, comme on les appelle, que ces paroles: « Il voulait considérer les choses en lui-même, et prendre conseil des siens; cependant le lendemain il voulait faire connaître sa décision. » Mais il est difficile de dire si Kunrad était encore indécis dans son âme, ou si, quoiqu'il fût depuis longtemps d'accord avec Bernard, et qu'il se fût conditionnellement engagé à entreprendre la sainte œuvre, il voulait seulement avoir l'apparence de l'hésitation aux yeux du monde. Cette dernière supposition est pourtant, d'après tout le cours des choses, la plus vraisemblable. Kunrad, comme le démontre sa vie antérieure, était trop enclin aux actions hardies et aventureuses. Cette inclination est démontrée par sa conduite contre Wurtzbourg dans sa jeunesse; elle est démontrée par son expédition en Terre-Sainte et sa campagne en Italie, ainsi que par la manière dont il avait acquis la couronne, et celle dont il avait cherché à assurer cette couronne contre Heinrich le Superbe. Mais maintenant, en effet, ses affaires étaient si embrouillées, qu'il pouvait bien avoir conçu le désir de faire par une grande entreprise une brèche dans ce désordre, surtout aujourd'hui que le roi de France ayant pris la croix, il avait le pape même à craindre. De l'autre côté, par contre, il avait des raisons suffisantes pour se montrer irrésolu, pour obtenir du monde l'opinion qu'il ne suivait qu'une nécessité conforme aux mœurs: car il devait souhaiter que sa résolution pour la croix eût un grand effet, qu'il fût reconnu qu'il faisait un grand sacrifice au saint, qu'un grand nombre de princes et de seigneurs teutschs prissent la croix avec lui, et surtout que son ennemi, le Welf, vînt en personne avec lui en Terre-Sainte, en garantît au moins la paix, et que pendant son absence il n'ébranlât pas son trône et n'usurpât pas sa couronne. On ne peut par conséquent s'empêcher de croire que Kunrad, déjà depuis longtemps à Francfort, s'était entendu avec l'abbé Bernard, et avait fait à celui-ci le serment d'une croisade, à la condition que le duc Welf, son ennemi le plus dangereux, devait être et serait amené à prendre la croix; que pour cette raison Bernard, reconnaissant la justice de cette demande, avait négocié, par l'entremise de ses aides et de ses partisans, avec le duc Welf, et que pour la même raison le roi, ayant en vue le trône et l'empire, avait ajourné sa déclaration publique pour attendre l'issue de la négociation; que la négociation avait réussi, et qu'on avait déjà reçu à Spire la nouvelle que Welf était décidé à prendre la croix, lorsque Kunrad avait donné l'assurance que le lendemain il déclarerait sa détermination. Dans tous les cas, il est certain que le duc Welf avait, pendant la nuit de la fête de la naissance du Sauveur, dans sa ville de Betengen, prêté le serment d'entreprendre une expédition en Terre-Sainte, et avait reçu la croix avec plusieurs de ses partisans; et de ce serment et de cette prise de croix le roi Kunrad pouvait sans contredit être instruit le 27 décembre, jour auquel il lui avait été donné cette assurance.

Quelle que soit cependant la manière dont on raisonne sur ces événements, le lendemain 28 décembre, suivit la déclaration du roi, comme il l'avait promis; mais elle suivit concertée d'une manière inouïe, et paraît, pour cette raison, avoir été calculée pour produire

une profonde impression. L'abbé Bernard, en effet, célébra la sainte messe en présence du roi, de beaucoup de princes et de seigneurs ecclésiastiques et laïques, et d'une grande foule de peuple. Tout à coup, au milieu du saint exercice, il s'arrêta, se tourna vers le peuple étonné et confondu, et prononça, comme s'il avait été saisi de l'esprit de Dieu, des paroles de flamme sur la grande chose à la perpétration de laquelle il était envoyé. A la fin du discours, il adressa la parole à Kunrad, non au roi, mais à l'homme; non avec des fleurs de rhétorique hypocrites, par lesquelles la puissance des discours adressés aux grands de la terre est détruite, mais avec toute la simplicité de la parole, par laquelle celle-ci atteint sa force et sa véritable signification. Il lui rappela tout ce que Dieu lui avait accordé, le trône et l'empire, la richesse et la raison, l'esprit, le courage et la force; puis il le renvoya au jour du jugement, et lui demanda quel parti il comptait prendre ce jour-là, et par quelles œuvres il s'était montré reconnaissant d'une telle grâce? A cette interpellation, le roi répondit « qu'il reconnaissait les bienfaits de la grâce divine; avec l'aide de Dieu, il ne se montrerait pas ingrat dorénavant. Il était prêt à dévouer sa vie et son service au Seigneur, comme il avait été appelé au nom du Seigneur à ce service. » Aussitôt l'assemblée entière se dispersa avec des cris de joie, et loua et remercia Dieu. Mais l'abbé Bernard prit un étendard sur l'autel, et le présenta au roi, afin qu'il le portât dans l'armée du Seigneur, et en même temps il lui posa la croix sur l'épaule. Sur ce, reçut aussi la croix Friedrich, neveu du roi, celui qui devint après lui roi et empereur; et un grand nombre de princes et de seigneurs prirent la croix des mains du saint homme, l'abbé Bernard, et un grand mouvement eut lieu dans les districts de la patrie. Lui-même cependant, l'abbé Bernard, ressentait une joie sincère de la réussite de son œuvre; lui, ses partisans et ses amis considérèrent comme le plus grand miracle parmi ses miracles, qu'il eût décidé le roi des Teutschs à prendre la croix.

## CHAPITRE XI.

GRANDE SYMPATHIE DES TEUTSCHS POUR LA CROISADE DE L'EMPEREUR. — DÉFECTION DES SAXONS. — PREMIER DÉBUT DE HEINRICH LE LION. — COLONIES DES PAYS DANS LE HOLSTEIN.

L'an 1147.

A la même époque où le roi Kunrad et Friedrich, son neveu, faisaient le vœu d'une expédition en Terre-Sainte, le père de celui-ci, Friedrich le Borgne, duc de Souabe, frère du roi, atteint d'une maladie dangereuse, était confiné dans une de ses possessions sur la rive gauche du Rhin. L'âme du duc était suspendue sur son fils; car Friedrich lui était né de sa première épouse, sœur de Heinrich le Superbe (1), et son cœur était attaché à cette noble femme avec l'amour de la jeunesse, malgré les malheureuses querelles entre sa maison et la maison des Welfs. La nouvelle que son fils avait pris la croix ébranla donc de la manière la plus violente le père malade, et remplit son cœur de la colère la plus amère contre son frère Kunrad, parce que celui-ci n'avait pas retenu le jeune homme d'un tel serment.

Lorsque saint Bernard eut connaissance que le duc Friedrich, dans sa maladie, était saisi d'une douleur si profonde de la pieuse détermination de son fils, il quitta Spire, et se hâta de se rendre près de lui, pour lui apporter paix et consolation, et peut-être aussi pour lui rendre la force et la santé. Mais cette œuvre pieuse échoua, sinon entièrement, du moins dans sa partie la plus importante. Les paroles et les prières de Bernard purent rendre moins brûlante la blessure que Friedrich portait dans son cœur, mais son pouvoir miraculeux manqua. Le duc Friedrich succomba à sa faiblesse et à sa douleur, et le jeune Friedrich, son fils, obtint le duché de Souabe. L'abbé Bernard, au contraire, descendit le Rhin jusqu'à Cologne, et retourna en France par Aix-la-Chapelle, prêchant partout la croix avec succès, gagnant des hommes habiles pour l'éclat et la gloire de son couvent, et illustrant partout sa route par de nombreux miracles.

Kunrad cependant, le roi, se rendit, en s'éloignant du Rhin, vers la Bavière. Au mois de février de l'année 1147, il tint une grande cour à Ratisbonne. Près de lui était l'abbé Adam d'Eberach, pour prêcher maintenant la croix en l'absence de Bernard. Pourtant l'ex-

citation des esprits était si grande, qu'aucun homme éloquent n'osait plus engager beaucoup de personnes à la prise du signe sacré. A peine Adam avait-il lu un écrit de l'abbé Bernard, et commencé à y ajouter quelques simples paroles d'exhortation, qu'on accourut de tous côtés pour recevoir la croix. Mais parmi ceux qui la prirent se trouvaient l'évêque Heinrich de Ratisbonne, Othon de Freisingen, l'historien, le frère du roi, et Reginbert de Passau. Parmi ceux-là se trouvaient le duc Heinrich Jasomirgott, frère d'Othon de Freisingen, et le frère du roi Kunrad, ainsi qu'un grand nombre de comtes, de nobles et d'hommes illustres. Bientôt se déclarèrent aussi en faveur de la croix, le duc de Bohême, le marquis de Stuer, ainsi que le comte Beraard de Carinthie, et un grand nombre de leurs partisans suivirent l'exemple qu'ils avaient donné. Outre ceux-là, des filons et des voleurs de grands chemins, qui considéraient l'occasion propice soit pour l'exercice de leur industrie, soit pour l'absolution de leurs crimes, accoururent en si grande foule, que des hommes bons et pieux, considérant le chemin que prenaient ces criminels pour la véritable voie du salut et de la conversion, furent non-seulement frappés d'étonnement, mais furent encore chrétiennement édifiés d'une si belle apparence.

Et maintenant le Teutschland et même presque tout l'Occident prit un tout autre aspect que celui qu'il avait eu auparavant. Partout régnaient la paix et la tranquillité. Ceux qui étaient enrôlés sous le signe vénéré de la croix ne pensaient qu'à leur équipement et aux préparatifs nécessaires pour leur grande entreprise; tous les autres, au contraire, osaient à peine se montrer sous les armes, et bien moins s'en servir contre quelque ennemi que ce fût. Plus étaient grandes les prétentions que les premiers fondaient avec confiance sur le mérite qu'ils voulaient maintenant acquérir, plus une retenue modeste et sincère était indispensable pour les derniers : car l'enthousiasme perdit bientôt, parce que sa fraîcheur et sa vivacité, on peut bien le dire, n'avaient été engendrées que par une violence morale; et, dans la conviction que cet enthousiasme commençait à manquer, les croisés cherchèrent à en dissimuler l'absence par l'orgueil, le dédain, la dureté, et même souvent par de mauvais traitements envers les récalcitrants. Et cependant la nouvelle était arrivée d'un nouveau grand malheur en Orient, la nouvelle, en effet, de l'entière destruction de la sainte ville d'Édesse, et du massacre des habitants.

Mais, quelque grande que pût être la joie du Teutschland en général, à cause de la paix intérieure dont il avait doublement besoin dans cette année de nécessité et de misère, le cœur du roi, et celui de tout homme raisonnable, devait être cependant rempli de l'appréhension que cette paix ne pouvait être d'aucune durée. Cependant les divisions qui avaient existé jusqu'alors semblaient être anéanties; les Welfs et les Waiblingen étaient unis par l'association armée de la croix, et on pouvait bien entretenir l'espoir que l'accord momentané pour la sainte expédition conduirait à un but par les mêmes efforts et les mêmes dangers, à une réconciliation sincère, à une véritable harmonie. Mais une circonstance s'éleva contre cet espoir, et engendra beaucoup de difficultés; car les Saxons, fermement unis à leur jeune duc Heinrich le Lion, se refusèrent à prendre part à l'expédition en Orient; et ils s'y refusèrent avec de si bonnes raisons, que ni Kunrad le roi, ni aucun des princes qui s'étaient trouvés à Ratisbonne à la cour de celui-ci, n'osèrent ni ne purent les blâmer (2).

En effet, depuis l'éloignement de la duchesse Gertrude de la Saxe, des changements avaient eu lieu dans ce pays, lesquels promettaient aux Saxons et à l'Empire de si grands avantages, que ceux-ci devaient être maintenus, cultivés et étendus, et ne pouvaient en aucune manière être sacrifiés. Le comte Adolf II, du retour duquel dans le Holstein, et des combats duquel contre le comte Heinrich de Bodewid il a été question précédemment, après que la duchesse Gertrude eut abandonné le pays, avait paru en présence du jeune duc Heinrich et de ses conseils, et avait élevé des prétentions au pays de Wagrie, lequel, quoiqu'on le lui eût enlevé, avait été cependant conféré au comte Heinrich de Bodewid par la mère de Heinrich. Les conseils du jeune duc avaient reconnu légitimes les prétentions d'Adolf. Un nouvel accommodement avait en conséquence été conclu, par lequel Adolf obtint Sigeberg et tout le pays de Wagrie; et Heinrich de Bodewid, au contraire, dut se contenter de Ratzebourg et du pays de la Pologne.

Mais le comte Adolf, aussitôt qu'il fut devenu maître du Holstein et de la Wagrie, ne contempla qu'avec une douleur amère les pays qui étaient soumis à son gouvernement : car ces pays avaient été partout ravagés de la manière la plus horrible par les hostilités avec les Danois et avec les Wendes, ainsi que par des guerres intérieures; ils ne présentaient à l'œil que ruine et destruction. Les hommes étaient en petit nombre, et les contrées occidentales étaient tantôt inondées, tantôt abandonnées par les vagues déchaînées de la mer, de sorte que ce n'était rien, à cette époque, que mer et marécages, et dans d'autres temps, au contraire, des plaines florissantes, mais qui n'offraient jamais aucune sûreté pour les demeures des hommes. Le comte Adolf résolut de remédier à de pareils maux. Après avoir rebâti Sigeberg, l'avoir entouré d'une muraille, et, par cet ouvrage, avoir fondé, comme il l'espérait, une forte citadelle pour le christianisme, il envoya des messages dans toutes les contrées pour enrôler des hommes pour son pays désert; mais il envoya en particulier des messages avec ces commissions en Hollande et en Flandre, en Frise et en Westphalie (5) : car Adolf voulait obtenir pour son pays des hommes qui fussent d'une race alliée avec les Holsates, et par conséquent familiers avec la mer, afin qu'ils s'entendissent à protéger, par des digues, des chaussées, des fossés et des écluses, les plaines qui s'étaient une fois élevées au-dessus des eaux. Déjà longtemps auparavant l'archevêque Friedrich de Brême avait tenté un semblable projet pour attirer de ces mêmes contrées des hommes dans son diocèse, pour en arracher les bas-fonds, le Seidland, au pouvoir de la mer; mais ce projet, s'il n'échoua pas complétement, ne sembla avoir produit aucun résultat important.

Une grande foule, au contraire, répondit à l'appel du comte Adolf; car il engagea tous ceux qui manquaient de terres avec leurs familles, leur promit des possessions excellentes, vastes et fertiles, riches en poissons, en viande et en pâturages florissants. Les conditions auxquelles ces possessions devaient leur être abandonnées ne sont pas d'ailleurs connues; mais toutes les circonstances font paraître vraisemblable qu'elles leur furent accordées soit comme propriété légitime, soit avec de si grandes franchises, qu'elles ne peuvent être connues dans les pays sur les côtes, dans la Frise et dans la Hollande. Dans tous les cas, il est certain que les propositions du comte furent assez séduisantes pour engager une grande multitude d'hommes à abandonner leurs demeures actuelles, et à se rendre dans le Holstein. Mais lui, le comte Adolf, lorsqu'il vit cette migration, invita d'abord ses Holsates et ses Stormans, qui jusqu'alors avaient combattu à ses côtés et sous ses ordres, à prendre possession de la terre des Slaves, laquelle, conquise par le sang de leurs frères, promettait la plus grande sûreté; et les Holsates et les Stormans suivirent son invitation, et s'établirent à l'ouest de Sigeberg, autour de la Trave, plus loin dans les plaines du Schwentinefeld, et dans tout le territoire depuis le fleuve de la Schwalo jusqu'à la mer de Plœner. Ensuite il assigna aux Westphaliens le district de Dargun, aux Hollandais le district de Cutin, et aux Frisons celui de Susel. Au reste des Slaves, cependant, qui devaient se reconnaître vaincus, il abandonna, parce qu'ils n'étaient à craindre à l'avenir sous aucun rapport, les pays sur les côtes dans les contrées d'Aldenbourg et de Lütgenbourg; mais ces pays même ne leur furent cédés par lui que moyennant un rude tribut, lequel, s'il n'était pas au commencement une complète servitude, devait nécessairement y conduire.

Enfin le comte Adolf voulut mettre le pays qu'il venait de distribuer de cette manière en communication avec la mer Baltique, et lui procurer l'avantage qui devait naître du commerce et du trafic avec les pays et les peuples étrangers. Il résolut en conséquence de fonder une ville qui fût convenablement située et destinée pour le commerce et le trafic; et il trouva entre la Trave et le Wackenitz, parmi les ruines d'une ancienne forteresse, un endroit qui semblait remplir son but, parce que les bords marécageux du fleuve semblaient la couvrir de trois côtés, et l'embouchure de la Trave offrait cependant un havre excellent. Il commença donc à bâtir une ville dans cet endroit, et lui donna le nom de Lubeck, parce qu'une vieille ville détruite, qui avait été située dans ce lieu ou dans le voisinage, avait porté le nom de Lubeck.

Ces institutions et ces constructions remplirent le pays, qui n'avait été témoin jusqu'alors que de sang et d'horreurs, d'une nouvelle vie,

de richesse et de prospérité. De Sigeberg, le christianisme agit au loin avec plus de noblesse et de bonté sur les âmes des hommes. L'agriculture atteignit bientôt une grande prospérité, et des villages florissants rendirent le progrès des villes aussi facile que nécessaire. Hambourg se releva de nouveau de ses ruines, et Lubeck montra bientôt une si grande activité, qu'on ne pouvait entretenir aucun doute qu'elle atteindrait complétement le but pour lequel le comte Adolf avait fondé cette ville. Mais la séparation de la Wagrie et de la Polabie du pouvoir des Abodrites engendra maintenant aussi parmi les Saxons l'espérance qu'on réussirait à détruire entièrement cette puissance, et à établir enfin fermement dans le pays de ces peuples slaves le christianisme et la domination des Teutschs. Cependant le comte Adolf avait offert au prince des Abodrites libres, Niklot, la paix et l'amitié; et Niklot n'avait pas rejeté cette offre, car elle avait été faite en paroles amicales, et accompagnée de beaux présents pour le prince et son entourage. On peut, par conséquent, à peine croire qu'Adolf ait essayé d'atteindre par cette alliance plus que la tranquillité qui lui était indispensable pour l'accomplissement de ses grands projets. Mais, quand même il aurait eu le dessein d'une paix durable pour élever et vivifier en quelque sorte sa nouvelle ville de Lubeck par le commerce avec les Abodrites, les Saxons, le jeune duc Heinrich et ses conseils avaient sans doute d'autres projets. Ils avaient trop à venger sur les peuples slaves, et trop à craindre d'eux, tant pour des choses temporelles que pour des choses spirituelles, pour pouvoir jamais renoncer à la pensée de la conquête du pays slave. Et jamais les circonstances n'avaient été plus favorables pour l'accomplissement de cette pensée, particulièrement par rapport aux Abodrites, qu'à cette époque même. C'est pour cette raison que les Saxons se refusèrent à prendre part à l'expédition en Orient; et pour cette même raison le reste des Teutschs, et le roi à leur tête, se firent scrupule de blâmer leur refus. Les Saxons prirent pourtant aussi la croix; mais ils la prirent comme signe d'un tout autre vœu, du vœu d'une expédition hostile : savoir, contre les peuples wendes, dans leur voisinage, pour extirper entièrement le paganisme chez ces peuples, et les soumettre à la domination de l'empire teutsch. Et cette différence dans le but, du temporel et du spirituel réunis, devait bien aussi être rendue évidente par la manière irrégulière dont les Saxons portaient la croix sur leurs habits. Le roi et ses compagnons en Orient, ainsi que tous les pèlerins qui partaient pour la Terre-Sainte, avaient la croix simplement cousue à leurs habits; mais les Saxons firent coudre un disque à leurs vêtements, et au bord supérieur de ce disque la croix s'élevait dans l'air. Sans doute, de même que la croix représentait la religion, le disque représentait l'empire, dont ils espéraient non moins établir la domination que celle du christianisme parmi les peuples slaves.

Mais la séparation des Saxons de la grande armée de la croix, dans laquelle se trouvait le roi, était une chose dangereuse. Qui pouvait en prévoir les suites? Il devait être particulièrement désagréable au roi que tant de princes vaillants, qui vivaient et gouvernaient à cette époque en Saxe, restassent en arrière. Le jeune Welf, le duc Heinrich, était maintenant un adolescent de 18 ans; ce qu'il y avait en lui d'esprit et de force, de ferme volonté et de sentiments héroïques, était encore ignoré du monde, parce que, suivant une direction étrangère, il n'avait pu encore le faire voir au monde. Mais le sort de son enfance, et personne n'osait se le dissimuler, devait bien avoir agi sur lui; le souvenir de la ruine de son noble père n'était certainement pas éteint dans son âme, et la hardiesse qu'on avait depuis longtemps remarquée en lui faisait espérer qu'il n'hésiterait pas à poursuivre son droit, à user de son pouvoir, et à chercher son bonheur. Et personne, et moins que tout autre le roi, ne pouvait nier qu'on avait maltraité la jeunesse du duc Heinrich. Par conséquent il ne pouvait se faire autrement que Kunrad ne fût pas pénétré d'une méfiance cuisante contre ce jeune homme; et il ne pouvait non plus contempler sans scrupule le reste des princes de Saxe. Le markgraf de Meissen, Kunrad de Wettin, homme distingué, doué de plusieurs des qualités glorieuses du prince et du héros, avait déjà atteint si loin, qu'il paraissait ne pouvoir guère cesser de s'efforcer d'acquérir quelque chose de plus et de plus considérable; le markgraf Adelbert de Salzwedel avait vu, comme nous l'avons raconté, de grandes espérances frustrées, et avait renoncé avec une grande répugnance à ce qu'il croyait déjà posséder : il était presque indis-

pensable de supposer que de grandes passions agissaient et combattaient dans le sein de ceux-là. Le comte Adolf de Holstein avait, par des actions hardies et une conduite sensée, acquis une si grande gloire, qu'il était naturel de lui attribuer le désir d'une gloire encore plus grande. Et il y en avait d'autres qui, parce qu'ils se trouvaient dans certaines positions, pouvaient avoir des idées différentes; mais il ne s'en trouvait peut-être pas un dont on osât dire avec confiance que son âme était dirigée vers le maintien de la tranquillité dans l'empire et vers les affaires du Hohenstaufen. En tout cas, il est vrai, les Saxons avaient, ainsi que le roi et ses compagnons, reçu la croix; ils avaient, comme ceux-là, prêté le serment de combattre pour Dieu et pour le fils de Dieu. Mais la croix qui était cousue sur l'épaule d'un homme ne maintenait pas les passions, et n'apaisait pas les désirs qui vivaient et brûlaient dans son sein. Celui qui ne savait pas cela dans l'histoire des croisades, jusqu'alors, n'avait qu'à regarder dans ses propres mains pour n'en pas douter.

Mais deux événements eurent encore lieu qui pouvaient avoir augmenté l'appréhension du roi par rapport à la défection des Saxons. D'abord, en effet, le duc Kunrad de Zæhringen forma, avec les Bourguignons qui étaient sous son gouvernement, la résolution de renoncer tout d'un coup à l'expédition en Orient, et d'entrer de nouveau avec les Saxons dans la lutte avec les peuples païens sur les frontières du Teutschland; et secondement, les princes et les peuples du nord-ouest du Teutschland, des pays du bas Rhin, de Hollande et de Flandre, de Westphalie et de Frise jusqu'au Weser, quoiqu'ils voulussent bien assister à la pieuse entreprise, ne voulurent pas cependant prendre avec le roi la route de Constantinople par la Hongrie, mais ils résolurent de s'embarquer, de faire le tour de l'Europe, et de diriger par la mer Méditerranée leur course vers la Terre-Sainte. Ni l'un ni l'autre ne pouvait être indifférent au roi. La résolution du duc Kunrad et des siens de ne pas aller en Orient, mais de combattre les infidèles dans le voisinage de la patrie, faisait craindre que le projet des Saxons ne se répandit, et peu à peu ne parût le plus juste; elle faisait craindre que les princes mêmes qui avaient renoncé formellement au vœu d'aller en Orient ne se ravisassent et ne changeassent ce vœu, aussitôt qu'il serait démontré que la croix rapportait également les mêmes bénédictions pour le temps et l'éternité, soit qu'on combattit contre les infidèles dans le voisinage, ou dans des pays éloignés. Des négociations, au contraire, qui purent avoir lieu avec les pèlerins de la partie nord-ouest de l'empire, touchant leur désir d'entreprendre leur sainte expédition sur des vaisseaux, nous ne savons réellement rien, et on ignore également quel événement peut avoir été conduit d'après cette pensée. Il est cependant difficile de croire que cette pensée n'ait pas eu quelque rapport avec la défection des Saxons. Dans tous les cas, elle avait quelque chose de neuf; dans tous les cas, elle faisait voir des projets et des desseins extraordinaires; dans tous les cas, elle pouvait bien exciter l'appréhension que la pieuse œuvre ne se détachât d'elle-même, qu'un désaccord général ne s'y introduisit dont on ne pouvait calculer les conséquences.

De quelque manière cependant que le roi ait considéré les nouveaux événements, il ne pouvait ni les retenir ni les empêcher; car tous les efforts échouèrent qu'il sembla avoir faits dans ce but.

D'abord, il poussa les préparatifs avec beaucoup de zèle, afin de hâter autant que possible le départ de l'armée de la croix. Plus promptement l'expédition était commencée, moins les croisés avaient le temps de réfléchir; plus ils étaient obligés de diriger toutes leurs pensées vers leurs préparatifs, moins l'incertitude et le doute pouvaient avoir d'accès dans leur âme. De sorte que la convention fut faite avec Louis, roi de France, que les deux armées, l'armée teutsche et l'armée française, se mettraient en marche vers le temps de la Pentecôte : la teutsche, de la contrée de Ratisbonne, et la française, de la contrée de Metz. Entre le jour où le roi avait reçu la croix et le jour auquel le départ devait avoir lieu, il n'y avait qu'un espace de temps de cinq mois à peine; un espace de temps si court, qu'on ne peut se défendre de la pensée que beaucoup de choses devaient avoir été trop hâtées, et que le dessein du roi devait avoir été d'entraîner avec lui les compagnons de la croix, afin que tous ne fussent pas saisis du désaccord qui s'était élevé, lequel pouvait tout faire échouer.

Deuxièmement, Kunrad convoqua tous les princes de l'empire à une grande assemblée

publique à Francfort; et les princes se rassemblèrent à son appel en grand nombre, car beaucoup d'entre eux paraissent avoir partagé son inquiétude et ses appréhensions. Le but de cette réunion était sans doute de persuader et de tr...quilliser, afin que l'empire, pendant son absence, ne fût pas ébranlé ou troublé. Et les princes tous ensemble, non-seulement se montrèrent enclins aux projets du pieux monarque, mais encore ils sortirent pleins do la pensée du saint ouvrage, des principes qui, depuis l'extinction do la maison franconienne, avaient été hautement reconnus : ils choisirent unanimement, d'après la propre assurance de Kunrad, son fils mineur, nommé Heinrich, pour lieutenant de l'empire pendant son absence, et pour son successeur en cas de mort (3). Kunrad, le roi, réjoui de cette prompte exécution de ses désirs, par laquelle l'empire semblait si simplement et si facilement être assuré à sa race, conduisit le jeuno prince, aussitôt après son élection, à Aix-la-Chapelle, afin de le faire sacrer et couronner roi romain dans la cathédrale de Charlemagne. Ceci eut lieu le dimanche de *Lætare*, le 30 du mois de mars. Aussitôt il confia le jeune roi au respectable archevêque Heinrich de Mayence, qui devait non-seulement veiller sur lui, mais encore avoir le gouvernement de l'empire comme régent; et il mit à côté de l'archevêque le noble et savant abbé Wibald de Corvei, des lumières et du zèle duquel il osait d'autant plus attendre uno impression favorable sur les Saxons, quo l'amitié était plus intime qui existait entro lui et cet homme.

Quelque parfaitement que tout cela semblât remplir les désirs du roi, son âme devait cependant sans doute être de nouveau inquiétée par un autre événement qui eut également lieu lors de la réunion à Francfort. A Francfort, en effet, parut aussi parmi les princes de l'empire le jeune duc Heinrich de Saxe, pour la première fois, comme prince indépendant; et ce Heinrich éleva en présence du roi des prétentions au duché de Bavière. « Il lui appartenait par droit d'héritage, et son père en avait été injustement dépouillé. » Il est incertain si Heinrich était venu à Francfort uniquement avec le dessein d'élever cette prétention, ou bien s'il l'éleva seulement parce que peut-être le roi, soit par rapport à la croisade, soit par rapport à la conservation de la paix dans l'empire, lui avait fait des demandes qu'il se faisait scrupule d'accorder, et contre lesquelles, pour cette raison même, il jugeait nécessaire d'opposer quelquo chose de contraire. Dans tous les cas, le roi fut embarrassé : car que pouvait-il répondro au jeuno prince sur le reproche qu'il n'avait pas eu égard au droit? peut-être que même sa mère, peut-être que lui-même avaient consenti à la séparation des deux duchés? Mais comment aurait-il osé rappeler au jeune homme sa mère, la duchesse Gertrude? Par qui cette malheureuse femme était-elle devenue sitôt veuve? et comment était-elle forcée ou amenée à un second hymen, à peine son voyage commencé? Ou comment aurait-il osé lui rappeler à lui-même la parole qu'on l'avait forcé à donner sans qu'il en sût la portée?] En effet il ne restait au roi, dans les circonstances où il se trouvait, d'autre alternative que de promettre au duc l'investiture de la Bavière. Aussi paraît-il, d'après la conviction de Heinrich le Lion, avoir réellement fait cette promesse, quoiqu'il ait, enveloppant lo jeune homme d'artifices adroits, si on en croit l'opinion générale, parlé d'uno manière si ambiguë que lui-même ne se considérait pas comme lié. Le propre frère du roi, le noble évêque Othon de Freisingen, parle avec beaucoup de retenue de cette circonstance; il semble cependant qu'on peut induire de ses paroles ce qu'on vient de dire ici; il semble qu'on en peut induire que le roi n'obtint du duc la promesse de ne pas essayer, pendant son absence, de troubler la tranquillité, que par la parole qu'il lui donna que lui, Heinrich, pouvait attendre l'investiture de la Bavière à son retour.

Plus cette affaire était désagréablo ou dangereuse, plus était fort le désir dans le cœur de Kunrad que le saint-père, le pape Eugène III, pût cependant venir lui-même dans le Teutschland, pour arranger, pour réconcilier, pour réunir, soit par les douces paroles de l'exhortation, soit par la terreur quo lo pouvoir do l'Église pouvait inspirer aux chefs de ce pays. Mais tous ses efforts furent inutiles. Aussitôt après sa prise de croix, Kunrad avait donné au pape la nouvelle de son vœu, et l'avait prié de lui donner sa bénédiction et tout encouragement pour la sainte œuvre, mais il demandait surtout sa présence dans le Teutschland. Le pape, alors déjà en route pour la France, d'où le mouvement pour la croix était sorti, pouvait

maintenant avec d'autant moins de scrupule donner cours à son ancien mécontentement contre le roi, que Kunrad était plus fermement lié par son vœu, et qu'il était devenu par là moins dangereux pour le saint-siége; de sorte que non-seulement il rejeta d'une manière péremptoire et en s'excusant la prière du roi de venir dans le Teutschland, mais il profita encore de cette belle circonstance pour montrer son autorité papale, exprimant finement le plus grand étonnement de ce que lui, le roi, avait reçu la croix sans autre formalité, quand il n'aurait cependant dû l'accepter qu'après que, comme le roi de France, il se serait concerté avec lui, le pape, et aurait sollicité et obtenu de lui la permission d'entreprendre la sainte expédition. Dans d'autres circonstances, le roi se serait peut-être opposé à cette arrogance du pape avec quelque énergie; mais, dans la position où il se trouvait pour le moment, il n'osa nullement s'engager dans une querelle avec le saint-père. En conséquence, non-seulement il reçut le cardinal Thietwin, que le pape lui envoya comme légat, afin que celui-ci le représentât dans la sainte expédition avec le respect convenable, mais encore il continua les négociations avec le pape pour obtenir une partie, sinon tout. Il envoya trois princes distingués de l'Église à la rencontre du pape, savoir : les évêques Bucco de Worms et Anselme de Havelberg, ainsi que l'abbé Wibald de Corvei, dont il a déjà été question plus haut. Ces envoyés atteignirent le saint-père sur sa route vers le roi de France, à Dijon, lui délivrèrent un écrit de Kunrad, et en appuyèrent le contenu de toute leur autorité. Le roi s'efforçait d'abord de se justifier du reproche que lui avait fait le pape, touchant sa prise de croix sans la permission du chef de l'Église; cependant il sollicitait cette justification sous l'apparence de l'humilité chrétienne, de telle manière que le pape devait bien reconnaître que le roi n'était nullement trompé : car Kunrad trouvait la réprimande du pape louable et bonne, parce qu'elle prouvait le zèle religieux et l'amour paternel du saint-père; mais il la rejetait loin de lui, comme non méritée, car il avait été saisi et poussé par le Saint-Esprit, et on ne lui avait pas donné le temps d'implorer l'assentiment du pape; mais personne ne pouvait résister au Saint-Esprit. Ensuite il exprimait la prière que le pape, puisqu'il ne pouvait demeurer plus longtemps dans le Teutschland, se décidât cependant à une entrevue avec lui, et qu'il se trouvât en conséquence, un jour convenu, savoir, le sixième jour de la semaine de Pâques, à Strasbourg, car il désirait s'entendre et s'entretenir avec lui sur les sujets les plus importants, sur la conservation de la paix dans l'Église et de la tranquillité dans l'empire. Mais ni l'écrit du roi, ni les paroles des seigneurs ecclésiastiques qui l'avaient apporté, ne purent faire fléchir le saint-père dans sa résolution de poursuivre sa route jusqu'à Paris sans s'arrêter. Et en effet le pape aurait déjà dû être arrivé près du roi de France, puisqu'ils voulaient célébrer en commun les fêtes de Pâques prochaines; et, pour cette raison, il pouvait considérer comme dangereux de se détourner de sa route, car il aurait pu par là perdre beaucoup en France, sans savoir ce qu'il gagnerait dans le Teutschland. Cependant Eugène traita les deux évêques et l'abbé Wibald de la manière la plus amicale et la plus bienveillante, non-seulement par considération personnelle, mais aussi parce qu'ils étaient les délégués du roi; en outre, il envoya un nouveau légat, le cardinal Wido, chancelier de l'Église romaine, à Kunrad, en partie sans doute pour rendre l'ambassade, mais en partie aussi cependant pour empêcher que son refus de se rendre à Strasbourg n'indisposât trop le roi, et ne l'entraînât à quelque action passionnée.

Et le roi se vit obligé, ou du moins jugea convenable de supporter cette mortification en silence. Mais un mécontentement plus profond, à ce qu'il paraît, remplit son sein, et presque rien ne restait de l'enthousiasme que Bernard de Clairvaux, par ses paroles et ses miracles, avait imprimé dans son âme. Cette disposition ne resta pas cachée aux compagnons de son expédition; et comme les circonstances et les événements dont il a été question avaient également produit la même impression sur tous les hommes sensés que sur le roi, on pouvait bien supposer en général que l'enthousiasme parmi les frères de la croix, lequel n'avait jamais été grand, avait entièrement disparu. Comme le roi, tous continuèrent à marcher dans la carrière qu'ils avaient une fois choisie, mais nullement avec le désir d'accomplir la course, et uniquement parce qu'ils avaient fait vœu de parcourir cette carrière. De là vient qu'il y eut quelque chose de sombre dans le mouve-

ment. Oui, même la magnificence avec laquelle les princes et les seigneurs s'équipèrent, et l'éclat avec lequel ils se rendirent, à l'époque désignée, à Ratisbonne, semblaient plutôt provenir d'une certaine jalousie par laquelle ils voulaient réciproquement se distinguer dans l'accomplissement de leur vœu, que d'une ferveur religieuse de l'âme, laquelle ne calcule pas et ne fait qu'agir.

Le roi célébra les fêtes de Pâques à Bamberg. De là il se rendit à Nurnberg, où il avait invité encore une fois les princes les plus considérables de l'empire. Avec ceux-là beaucoup de choses furent encore débattues et conclues; ce fut aussi dans ce lieu que le gouvernement de l'empire fut conféré au jeune roi Heinrich.

Sur ces entrefaites, ce fut dans ce temps-là, vers la fin du mois d'avril et le commencement du mois de mai, que les guerriers de la croix commencèrent à se rassembler en foule dans le camp près de Ratisbonne, et bientôt une multitude innombrable, équipée par toutes sortes de sacrifices, fut réunie dans ce camp. Le nombre des cavaliers cuirassés fut estimé à soixante-dix mille; car, en Souabe, en France et en Bavière, tous les vassaux et les seigneurs qui n'étaient pas empêchés par des circonstances particulières avaient pris la croix. Le nombre des cavaliers armés à la légère, des fantassins, des femmes et des enfants, au contraire, était si grand, que personne ne se serait hasardé à en faire l'estimation. Toute cette multitude attendait le roi et les princes pour commencer l'expédition; et elle ne l'attendit pas longtemps, car Kunrad parut bientôt à cheval, dans le camp, entouré de ses frères, de son neveu et des autres princes du midi du Teutschland, et fut reçu, sinon avec joie, du moins avec acclamation. Et bientôt, quelques jours avant la fête de l'Ascension du Christ, ou le jour de cette fête même, eut lieu le départ de cette armée innombrable.

Vers la fin du mois de juin, l'armée française arriva aussi sur le Rhin, et franchit ce fleuve près de Worms, pour se diriger vers Ratisbonne et suivre les traces des Teutschs. Celle-ci n'était pas inférieure en nombre à l'armée teutsche; elle n'était pas non plus équipée avec moins de magnificence que celle-ci. Certainement les Français avaient pu entreprendre l'expédition avec beaucoup plus de satisfaction que les Teutschs; chez eux n'existaient pas toutes les circonstances défavorables que le mécontentement et le désaccord du roi Kunrad et de l'armée teutsche y avaient introduites, comme on l'a dit. D'ailleurs la bénédiction apostolique leur avait été accordée en abondance. Cependant l'enthousiasme ne paraît pas non plus avoir été grand dans l'armée française; chez la plupart, les pensées osaient se diriger plutôt vers les choses mondaines que vers les choses saintes. Mais le passage des Français fut très-nuisible aux Teutschs; car, dans cette année, 1147, il régnait en Teutschland, comme on l'a déjà remarqué, sinon une famine réelle, du moins un grand manque de moyens d'existence çà et là. Maintenant le Teutschland méridional avait déjà beaucoup souffert de l'approvisionnement de la grande armée teutsche; mais les Français élevèrent des prétentions d'antant plus grandes qu'ils avaient moins oublié les choses de ce monde. Il était donc difficile de satisfaire leurs besoins ou plutôt leurs prétentions; et pour cette raison ils se permirent des cruautés, des oppressions, des exactions, arrogamment et sans ménagement, en deçà et au delà du Rhin. Du reste ils quittèrent la contrée de Ratisbonne, d'où l'armée teutsche était partie, environ deux mois après le départ de celle-ci.

Dans le même temps que ces grandes armées se dirigeaient par la Hongrie, et plus loin par la Bulgarie, vers Constantinople, les pèlerins du nord-ouest du Teutschland qui s'étaient décidés à se rendre sur des vaisseaux en Terre-Sainte, se trouvaient on en pleine mer ou sur les côtes d'Espagne; car ces pèlerins avaient déjà commencé, à la fin du mois d'avril, à sortir du Rhin. Ils avaient désigné un port d'Angleterre pour lieu de réunion de tous les vaisseaux. Il y avait là une grande flotte, à laquelle s'étaient joints aussi beaucoup de vaisseaux et de pèlerins anglais; cependant on ne peut estimer avec certitude ni le nombre des hommes ni celui des vaisseaux. Mais, quand tous les vaisseaux furent réunis, on mit à la mer, et on atteignit, malgré des tempêtes violentes, les côtes du Portugal, et d'abord le comté occidental du royaume de Castille, lequel, depuis six ans, avait été élevé en royaume par Alphonse de Bourgogne. Appelés par ce prince à son secours contre les Sarrasins, ils accomplirent de grandes actions pour Dieu et son fils, et acquirent une gloire durable (5).

En ce qui concerne enfin l'entreprise des Saxons contre leurs voisins les Wendes païens, celle-ci n'eut lieu que la dernière, et longtemps après le départ du roi. Pour cette raison, et comme elle est d'un tout autre genre que celle si éloignée, on n'en fera mention que par ses rapports étendus avec d'autres événements en Saxe.

## CHAPITRE XII.

CROISADE DES SAXONS CONTRE LES PEUPLES SLAVES. — QUERELLE DE HEINRICH LE LION AVEC L'ARCHEVÊQUE HARTWIG DE BRÊME. — VICELIN, ÉVÊQUE D'ALDEMBOURG.

De l'an 1147 à l'an 1149.

L'absence du roi Kunrad de l'Allemagne dura deux ans. Pendant ce temps, l'empire disparut presque entièrement de l'histoire, et il n'est guère question des affaires publiques. Dans les derniers temps, la querelle entre les Waiblingen et les Welfs avait occupé tous les esprits; la terminaison de cette querelle par la croisade fut donc pour tous les Teutschs un événement agréable qui eut des effets avantageux. D'ailleurs, tant de princes et d'hommes puissants avaient quitté le Teutschland, tant de forces sensitives et spirituelles étaient sorties de l'empire, que les passions qui étaient restées en arrière dans une grande partie des pays teutschs ne pouvaient trouver aucun retentissement. Enfin le jeune roi Heinrich, aux faibles mains duquel le gouvernement de l'empire avait été confié, n'était nullement en état d'élever jamais une prétention royale, d'occasionner jamais un mouvement; et les deux seigneurs ecclésiastiques, l'archevêque Heinrich de Mayence et l'abbé Wibald de Corvei, qui avaient été placés à ses côtés, le premier pour les pays méridionaux, le second pour les pays septentrionaux de l'empire, se donnaient toutes sortes de peines pour maintenir partout la tranquillité et la paix pendant la sainte expédition du roi Kunrad; car il était important pour eux que ceux qui prenaient part à cette expédition ne souffrissent aucun tort dans leurs biens et dans leurs possessions. Pour cette même raison, le saint-père, le pape Eugène III, appuya aussi leurs efforts de toute son autorité; car c'était à lui, comme chef de l'Église, que la conservation de la tranquillité pendant la croisade devait sans doute tenir le plus à cœur. Par conséquent, non-seulement il entretint avec le jeune roi Heinrich et ses deux lieutenants un commerce amical par lettres (1), mais il vint aussi en personne, vers la fin de l'année 1147, dans le Teutschland. D'abord il ne suivit réellement, pour ce voyage, que l'invitation de l'archevêque Adalbert de Trèves; réellement aussi le concile qu'il convoqua dans cette ville ne s'occupa que de choses ecclésiastiques et spirituelles, et nullement des affaires de l'empire : mais déjà son apparition en deçà des frontières de l'empire était d'un bon effet, parce qu'elle donnait la preuve du bon accord entre le pouvoir temporel et le clergé, et d'un effet d'autant plus grand qu'il resta trois mois entiers à Trèves, et entretint et augmenta l'impression qu'avait faite son apparition.

Dans ces circonstances, des hostilités isolées pouvaient bien avoir eu lieu entre des vassaux et des seigneurs belliqueux et avides de vol; mais ce n'étaient dans tous les cas que des querelles communes, et les affaires publiques du peuple teutsch et de l'empire n'en furent émues ni au commencement ni par la suite; aussi n'eurent-elles aucunes conséquences nuisibles. Par conséquent il n'est d'abord nécessaire de mentionner, à cette époque, que la guerre que les Saxons, sous l'étendard de la croix, avaient projeté d'entreprendre contre les Wendes païens, et qu'ils entreprirent réellement, et aussi surtout les événements en Saxe.

Mais la croisade des Saxons, comme on l'a déjà une fois remarqué, n'eut lieu que la dernière; lorsque le roi Kunrad partit de Ratisbonne avec son armée, les Saxons ne paraissaient encore penser à aucuns préparatifs. Les raisons de ce délai sont incertaines; dans tous les cas, il était beaucoup à regretter. Il produisit une tournure dans les affaires, qui attira non-seulement beaucoup de malheurs sur un grand nombre d'hommes, mais eut encore pour suite le mauvais succès de toute l'entreprise.

Niklot, en effet, prince des Abodrites, dont il a déjà été question plusieurs fois, était un homme habile, vigilant, sensé, brave, hardi, et d'une grande force de volonté. Pour cette raison, et comme personne ne doutait de l'honnêteté de ses desseins, il avait dans ses mains le cœur de son peuple. Mais il ne lui était pas resté caché que les Saxons avaient fait le vœu

d'une grande expédition armée, pour l'extirpation de la religion de ses pères, pour sa propre destruction et pour l'asservissement de son peuple. Pour lors il n'hésita pas; il appela tout son peuple sous les armes, fortifia tellement une citadelle, Dubin, située au sein du golfe de Wismar (2), qu'en cas de malheur elle pouvait servir d'appui et de lieu de refuge, sinon pour son peuple, du moins pour son armée, et s'adressa en même temps au comte Adolf de Holstein, pour inviter celui-ci, en lui rappelant leur alliance, à une entrevue. Adolf tomba dans un grand embarras. Il n'avait certainement pas oublié que Niklot lui avait rendu de grands et d'utiles services, et que ses institutions n'auraient pas en un jour de durée, si Niklot avait persévéré dans son inimitié contre lui, et était venu au secours des alliés de son peuple en Wagrie, avec toutes ses forces. L'honneur, la fidélité et la reconnaissance auraient donc dû le retenir du côté de Niklot. Mais d'abord Adolf avait à peine contracté l'alliance avec une âme loyale; et quand même ses intentions au commencement eussent été loyales, comment aurait-il pu, lui chrétien et vassal saxon, se décider à se joindre à un prince païen contre une croisade saxonne? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adolf rejeta l'entrevue. Sur ce, Niklot lui fit signifier ce qui suit : « J'étais décidé à être ton œil et ton oreille dans le pays des Slaves, et j'ai réellement retenu la main des Slaves. Mais toi, tu renies ton ennemi dans le temps du besoin, et tu ne lui accordes pas de voir ton visage. C'est pourquoi je retire maintenant ma main, et te laisse à toi-même. » Surpris de ce reproche menaçant, Adolf envoya une ambassade à Niklot, et le fit prier de tenir ferme à l'ancienne amitié comme lui. Adolf n'avait refusé l'entrevue que par crainte des princes saxons. Niklot promit. Mais, comme il avait été d'abord trahi, il devint maintenant traître; car il pénétra tout à coup avec une flotte considérable dans l'embouchure de la Trave, et son envoyé, qui devait instruire le comte Adolf de la reprise de sa promesse, ne parut que le soir avant le débarquement à Sigeberg, de sorte que son message était d'autant plus inutile qu'Adolf ne se trouvait pas alors à Sigeberg. Niklot débarqua donc, dans la nuit du 26 juin, sans trouver de résistance, surprit la ville de Lubeck, tua plus de 300 hommes, assiégea la citadelle, produisit de grands désordres par le pillage et l'incendie, et fit parcourir et dévaster par ses hordes tout le pays de Wagrie. Sigeberg fut pillée, à l'exception de la citadelle, Dargun incendiée; la calamité s'étendit jusqu'au lac de Plœner, et Custin seule opposa de la résistance. On fut cependant surpris que les Wendes n'exerçassent leur rage que sur les colons que le comte Adolf avait attirés de Hollande, de Frise et de Westphalie, et qu'au contraire ils épargnassent partout les villages et les possessions des Holsates. Cette conduite fit naître le soupçon que les Holsates étaient d'accord avec Niklot, et que, par envie des droits et libertés que le comte Adolf avait accordés aux colons étrangers, ils avaient favorisé et encouragé les entreprises du premier. Ce soupçon opéra naturellement d'une manière malheureuse, quoiqu'il ait pu être mal fondé, car il est possible et même probable que le prudent Niklot n'avait préparé cette manière d'agir que pour répandre les semences de la discorde parmi les habitants du pays, et pour affaiblir leurs forces par la désunion. A la fin cependant, une grande masse de Wendes trouvèrent dans le canton frison de Seisel, quoique la petite forteresse n'eût qu'une faible garnison, une résistance si mâle, qu'ils furent obligés de renoncer à leur attaque. En même temps, la nouvelle se répandit que le comte Adolf s'approchait avec une armée. Pour cette raison, les Wendes se hâtèrent de se réfugier à bord de leurs vaisseaux, pour ne pas perdre le butin qu'ils avaient fait, dans le pays de Wagrie, en prisonniers et en choses pillées, et ils rapportèrent heureusement ce butin dans leur pays.

Maintenant les lamentations que des événements si malheureux excitèrent semblent avoir enfin rappelé aux princes saxons l'accomplissement de leur vœu. Mais leurs préparatifs ne furent guère terminés avant le printemps de l'année suivante; car, si les auteurs des annales de cette époque placent ordinairement leur expédition dans l'année 1147, il n'est cependant guère possible que cette année-là tout soit arrivé de ce qui, dit-on, arriva. En effet il se forma deux armées. Dans la première armée était le premier prince ecclésiastique, l'archevêque Friedrich de Magdebourg. Avec lui étaient beaucoup d'autres évêques saxons, ainsi que l'abbé Wibald de Corvei. Parmi les princes laïques, les plus considérables étaient Kunrad

de Wettin, marquis de Meissen, et le comte du Nordmark, Adalbert de Salzwedel, l'Ours, qui de cette époque se fit appeler marquis de Brandebourg, sans doute parce qu'il avait conquis le Brandebourg en 1147. Dans la seconde armée, l'archevêque Adalbert de Brême était le premier prince ecclésiastique; les plus grands princes laïques, au contraire, étaient le jeune duc Heinrich le Lion de Saxe et le duc Kunrad de Zæhringen. La première armée devait être forte de 60,000 hommes, l'autre de 40,000. En même temps s'approcha une armée danoise, qui est estimée non moins forte que les deux armées teutsches ensemble; car les deux princes qui se disputaient alors la couronne, Suéno, fils d'Erich, et Kanut, petit-fils de Nicolas, appelés par le pape à la croisade, avaient conclu une trêve, et s'étaient préparés d'autant plus volontiers pour la sainte entreprise, que leurs peuples avaient souffert de diverses manières des pirateries des Wendes. Avec Kanut étaient les Jutes, et avec Suéno s'embarquèrent les Seelandais.

Mais à ces grandes masses d'hommes il manquait l'esprit. Même la longue hésitation avec laquelle elles furent organisées semble démontrer tout à fait que l'œuvre n'était pas entreprise avec amour et plaisir. Tous ceux qui se rendaient dans la Terre-Sainte avaient du moins une pensée commune, de défendre les lieux saints contre les infidèles, et de les mettre en sûreté contre leurs violations; la plupart ne songeaient pas à l'acquisition de possessions terrestres. Mais les Saxons voulaient faire une conquête durable, et ne semblaient pas être cependant d'accord sur les résultats de la conquête. Par conséquent chacun des princes craignait de ne pas combattre pour lui, mais pour un autre; et cette crainte, à ce qu'il paraît, les dégoûta tous de la grande entreprise. Le désir d'établir le christianisme parmi les païens se changea d'autant plus facilement dans la pensée de possession terrestre, qu'on pouvait moins se dissimuler que le christianisme ne pouvait fermement prendre pied que dans le pays assujetti. D'ailleurs les croisés du midi du Teutschland, les Allemanni, à la tête desquels était le duc de Zæhringen, semblent ne pas s'être plu dans le nord du Teutschland; et la partie la plus désagréable pour eux était le pays maritime inférieur sur la rive droite de l'Elbe. De là surgit une nouvelle cause de discorde. Enfin les Saxons et les Danois paraissent n'avoir eu aucune sympathie les uns pour les autres; le souvenir de nombreuses hostilités dans des temps plus reculés s'opposa à la nouvelle amitié, et personne n'était disposé à porter les armes de concert avec ceux contre lesquels on les avait portées si souvent.

Les deux armées de la Saxe franchirent l'Elbe dans des endroits différents : celle dans laquelle se trouvait l'archevêque de Magdebourg, peut-être à Magdebourg; l'autre, qui voyait dans son sein l'archevêque de Brême et le duc Heinrich, plus bas, à peu près dans la contrée où est située Boitzenbourg. La première armée formait par conséquent l'aile droite, l'autre la gauche. Celle-là s'avança jusqu'à la forteresse de Dimin sur la Peene (3), sur les frontières de la Poméranie; l'autre jusqu'à la forteresse de Dubin, dont il a été question plus haut. Devant cette forteresse se réunirent les Saxons et les Danois. Les deux forteresses furent assiégées, mais sans résultat. Toutes les machines de siége des chrétiens échouèrent contre la bravoure des païens. Alors disparut peu à peu le reste du zèle qui existait encore dans les armées chrétiennes. Les princes étaient divisés, et ce désaccord n'échappa pas aux assiégés. Niklot pouvait bien aussi s'être adressé à quelques-uns, et avoir cherché à les détacher de la cause commune. Dans une sortie dirigée contre les Danois, les Saxons ne vinrent point à leur secours, ni à celui des compagnons de la croix : d'après un rapport, parce que le terrain difficile et marécageux qui les séparait des Danois les en avait empêchés; d'après un autre, parce qu'ils s'étaient laissé gagner pour de l'argent à une perfide inaction; d'après un troisième, parce que les Saxons étaient mécontents de l'inaction où les Danois étaient restés jusqu'alors. Quoi qu'il en soit, les Danois éprouvèrent une grande perte en tués et en prisonniers, et cet accident n'était pas propre à ranimer le feu languissant. Cependant il sembla renaître un instant, soit qu'on voulût tirer vengeance de la défaite des Danois, soit qu'on voulût combattre le soupçon de perfidie (4); mais ce ne fut que pour disparaître ensuite complétement : car, lorsque, bientôt après, la flotte danoise fut attaquée par les Rugieas, et souffrit une perte considérable, les Danois s'enfuirent de Dubin à bord de leurs vaisseaux, pour sauver ce qu'on pouvait encore sauver; et ils réus-

sirent cependant à disperser les Rugiens et à s'ouvrir la mer, mais ils jugèrent pourtant, pour cela, que le mieux était de profiter du libre passage pour retourner chez eux, et d'abandonner aux Saxons la conquête de Dubin. Là-dessus, le désir de retourner chez eux s'éleva aussi dans le cœur des Saxons. Les princes ecclésiastiques pouvaient encore tenir fermement à la croix; mais deux princes laïques : le duc Heinrich, de l'armée de Dubin, et le marquis Adalbert, de l'armée de Demin, en vinrent, avec leurs alliés, à la connaissance qu'ils auraient pu réussir à conquérir les pays des Wendes plutôt par l'épée seulement qu'avec une telle croisade, et que par conséquent il valait mieux, ou du moins qu'il devait être plus avantageux pour eux, que ce pays ne fût pas davantage accablé et ravagé, et qu'il ne fût pas volé et pillé par tant de mains. En conséquence ils empêchèrent la réussite de toutes les attaques, et rendirent toutes les entreprises boiteuses.

Dans de telles circonstances, on en vint à une négociation qui, si elle fut aussi proposée par Niklot, fut cependant préparée secrètement par Heinrich et Adalbert; les conditions en donnent la preuve. Les Slaves, en effet, promirent de recevoir le baptême et de délivrer les Danois prisonniers; réciproquement, l'armée des croisés s'engagea à évacuer le pays. Il est par conséquent évident que, quoique les Teutschs pussent se vanter d'avoir fait quelque chose qui était d'une grande importance pour les peuples wendes, cependant ces peuples ne s'engagèrent à rien de ce qui pouvait assurer aux Teutschs un profit réel : car le baptême, que les princes laïques de l'armée de la croix ne désiraient que pour procurer aux ecclésiastiques quelque satisfaction, pouvait être considéré par les Wendes comme une action indifférente, sans suites et sans importance; et la délivrance des prisonniers pouvait se faire avec d'autant moins de mal, que les Teutschs n'en connaissaient certes ni le nombre ni le nom. En effet beaucoup de Wendes reçurent le saint baptême, mais personne ne naquit par là à une nouvelle vie, personne ne fut amené à un changement de ses sentiments. Aussi délivrèrent-ils des prisonniers danois, mais seulement ceux d'entre ces prisonniers qui, par leur âge ou leurs blessures, étaient incapables de travail; ils retinrent les autres dans la servitude, ou les firent esclaves. Là-dessus l'armée chrétienne se retira. Ils avaient pénétré dans le pays sans accord, sans esprit, sans unité; ils l'abandonnèrent sans gloire et sans honneur, mécontents, découragés, pleins de méfiance et d'animosité les uns contre les autres. Tout resta dans le même état, et la dévastation du pays slave et la rage des habitants furent les seules preuves qu'une guerre hideuse avait eu lieu.

Cependant le jeune duc Heinrich le Lion revint tout autre qu'il n'était parti. Il s'était enrichi de toutes sortes de connaissances, et avait en particulier acquis un meilleur jugement de la position des princes ecclésiastiques et laïques les uns vis-à-vis des autres. Aussi pouvait-il, principalement par son commerce avec le duc Kunrad de Zæhringen, avoir été éclairé sur les princes de la maison de Hohenstaufen et sur ses rapports envers eux; de même qu'il pouvait avoir acquis la conviction que le roi Kunrad, s'il revenait sain et sauf de la sainte expédition, ne remplirait certainement pas sa promesse de lui conférer le duché de Bavière, et que par conséquent il aurait à soutenir une lutte avec le roi, et avec toute la maison de Waiblingen. Pour cette raison, il pouvait avoir rapporté avec lui du pays des Slaves la résolution de se préparer sur-le-champ à cette lutte, afin d'être en état de la commencer en tout temps avec succès. Réellement nous sommes très-incomplétement instruits de sa vie et de ses actions. Il est certain cependant et important de savoir qu'il épousa Clémentine, fille du duc Kunrad de Zæhringen; car, quoique dans toutes les circonstances cette union eût pu être jugée convenable, il ne peut cependant pas y avoir de doute que le beau-père et le gendre avaient projeté de fonder dessus une ferme alliance contre les Hohenstaufen, pour se venir mutuellement en aide en cas de nécessité. Qu'il ait ou aussi en vue, dans sa manière d'agir dans le nord de l'empire, dans son propre duché, sa position vis-à-vis des Hohenstaufen, quoiqu'il se soit quelquefois trompé dans ses moyens et sa route pour l'accroissement de son pouvoir, cela est d'autant plus probable, que maintenant, à dater de l'année 1148, il n'hésita plus à se donner le titre de duc de Saxe et de Bavière.

Au mois d'août de la même année, par exemple, mourut Adalbert, archevêque de Brême, après avoir fait avec le duc Heinrich

et d'autres princes saxons une expédition contre les Ditmarsches révoltés. Il eut pour successeur au siége archiépiscopal, Hartwig, prieur de l'église de Brême, de la maison des comtes de Stade, et le dernier de la race. Cet homme était à tous égards au-dessous du grand archevêque Adalbert, qui, pendant la jeunesse de Heinrich IV, avait eu une influence si puissante. Il y avait cependant en lui quelque chose de ce dernier : la propension au pouvoir et à la domination (5). Il lui était désagréable que la considération archiépiscopale du siége de Brême dans les pays septentrionaux de l'Europe, qu'Adalbert avait obtenue, eût disparu si complétement, et ne pût maintenant être regagnée. Pour cette raison, il se décida, afin que ce siége ne manquât plus entièrement d'évêques suffragants (6), à fonder de nouveaux évêchés dans les pays slaves en deçà de l'Elbe, ou plutôt à en rétablir d'anciens; car Adalbert avait, comme on l'a raconté dans son temps, non-seulement relevé l'évêché d'Aldenbourg, fondé par Othon le Grand, de nouveau détruit par les Wendes, mais il avait aussi érigé deux autres évêchés près de celui-ci. Mais, après la mort du roi Godeschalk, l'enthousiaste chrétien, dont il a également été parlé, ces trois évêchés, comme tout sentiment chrétien avait été extirpé, furent également détruits: depuis quatre-vingts ans ils étaient en ruines. Et encore dans cette année 1148, la ville d'Aldenbourg avait été réduite en cendres par le Danois Suéno; car Suéno et Kanot, aussitôt qu'ils furent de retour de leur malheureuse croisade, avaient renouvelé leur lutte pour la couronne danoise. Le comte Adolf de Holstein s'était laissé décider à embrasser le parti de Kanut, et Suéno s'était vengé de cette préférence par une irruption dévastatrice dans la Wagrie. Mais Hartwig, le nouvel archevêque de Brême, fut à peine assis sur le siége archiépiscopal, qu'il déclara que les trois évêchés dans le pays slave étaient rétablis, et sacra, au commencement de l'année suivante, à Rosseweld, le respectable prêtre Vicelin évêque d'Aldenbourg, et Emmehard évêque de Meklembourg, sans s'être le moins du monde concerté avec le comte Adolf ou le duc Heinrich, ou les avoir gagnés en faveur de son pieux ouvrage (7).

Hartwig, l'archevêque, avait déjà, quatre ou cinq ans auparavant, été rudement heurté par le jeune duc Heinrich, ou par les lieutenants du duché pendant sa minorité. Alors le duc Rudolf II de Stade, frère de Hartwig, avait été massacré dans son comté de Ditmarschen. Comme le dernier de sa maison, Hartwig se considérait par conséquent comme l'héritier des deux comtés. Il fit cependant cadeau de tout l'héritage à l'église de Brême, lui abandonna même le pays des Ditmarsches, et se fit investir en récompense, par l'archevêque Adalbert, du comté de Stade, lequel était un fief de cette église; le fils de sa sœur, le pfalzgraf Friedrich, obtint du roi Kunrad l'étendard avec lequel il devait se tenir auprès de son oncle, ou le suivre dans les affaires temporelles. Contre cette convention, cependant, s'éleva le duc Heinrich, qui prétendit avoir des droits au comté de Stade. Un jugement arbitral, prononcé par le roi Kunrad, fut en conséquence publié pour que les vassaux du duc s'emparassent de l'archevêque Adalbert et du prieur Hartwig, et les conduisissent tous les deux comme prisonniers à Lunebourg. Les deux seigneurs ecclésiastiques ne furent, à ce qu'il paraît, délivrés de leur captivité que par un accommodement auquel ils souscrivirent, par suite duquel Ditmarschen resta à l'église de Brême; Stade, au contraire, on fut sur-le-champ abandonné au duc Heinrich de Saxe, ou du moins dut lui être conditionnellement promis (8). Depuis ces événements, le prieur Hartwig pouvait avoir conservé un sentiment hostile contre Heinrich le Lion. Cependant l'expédition contre les Abodrites avait réuni les trois princes sous le saint étendard de la croix; le jeune duc paraît aussi, dans cette occasion, s'être rapproché des deux seigneurs ecclésiastiques, et avoir cherché à effacer l'impression qu'avaient produite sur eux les événements pendant sa minorité; il fit même, au retour, une expédition avec eux dans le pays des Ditmarsches, pour venger la murt du comte Rudolf, et pour ramener ce peuple amoureux de la liberté à l'obéissance envers l'église de Brême. Mais les passions qui provenaient d'une époque antérieure furent aussi peu oubliées, par suite d'une croisade, dans le nord que dans le midi; Hartwig, par conséquent, pouvait bien avoir accepté le siége archiépiscopal avec la résolution de faire ressentir son pouvoir au jeune duc, dont il avait reconnu l'esprit orgueilleux pendant l'expédition en commun. Et par ce premier pas, c'est-à-dire

par le rétablissement des trois évêchés, il croyait peut-être pouvoir avec d'autant plus d'assurance se passer de l'approbation de Heinrich, que dans le concordat de Worms, sur les rapports des princes ecclésiastiques de l'empire envers les laïques, rien n'avait été fermement établi, et que lui, le nouvel archevêque, pouvait, dans cette affaire, être sûr du pape et du roi Kunrad. Et l'homme qu'il avait sacré pour le premier évêché, celui d'Aldenbourg, semblait assurer une raison justificative de plus à sa conduite. Vicelin était un prêtre pieux, respectable et dévoué à Dieu, qui déjà, depuis l'espace d'un âge d'homme, avait travaillé de tous ses efforts et par tous les sacrifices à la fondation, au maintien et à la propagation du christianisme dans la Wagrie et dans les pays voisins des Slaves, et dont le zèle ne s'était jamais refroidi, même dans les circonstances les plus malheureuses. Et ses efforts n'avaient pas été purement dirigés pour amener un grand nombre d'hommes au baptême et à la foi, ou à la connaissance de la foi; mais il avait cherché, par sa vie et sa conduite, à prouver la divinité de la doctrine de Jésus-Christ, et s'était pardessus tout intéressé aux pauvres et aux malheureux. Encore, lors de la dernière irruption du prince Niklot dans la Wagrie, il avait révélé son activité pour les pauvres, non par des paroles faciles de consolation, mais encore par de véritables secours, à un degré où elle pouvait être louée par un saint zèle, mais ne pouvait cependant guère être défendue par une prudence morale. Mais, par une telle vie et par un tel zèle, Vicelin s'était cependant acquis une si grande considération, tant auprès des grands qu'auprès des petits, qu'il n'était pas facile de craindre que personne s'élevât jamais contre cet homme et rejetât ce qu'il avait approuvé.

Cependant cela arriva. A peine fut-il connu qu'il avait reçu la consécration comme évêque d'Aldenbourg, que le duc Adolf, jusqu'alors ami fidèle du saint homme, et probablement influencé par le duc Heinrich, retint entièrement la dîme qui devait être payée à l'église d'Aldenbourg. Vicelin, dans son embarras, s'adressa au duc Heinrich; mais le duc lui répondit avec dureté : « Tu as mérité, dit-il, que je te refuses complétement accès à moi, puisque tu as accepté sans mon consentement le nom épiscopal. Car c'était à moi qu'appartenait la conduite de cette affaire, surtout dans un pays que mes actions dans la dignité ducale avec le bouclier et l'épée ont acquis, et qui m'appartient aussi par héritage. Maintenant pourtant, à cause de ta sainte vie, et parce que tu t'es toujours montré fidèle à tous mes actes, je veux bien te pardonner cette faute, mais seulement à la condition que tu recevras de ma main l'investiture épiscopale. » Le pieux Vicelin ne savait que faire : les seigneurs laïques, tels que Heinrich de Witha, lui conseillaient de souscrire sans scrupule aux volontés du duc; par là il atteindrait sur-le-champ son but, son Église prospérerait, et lui-même, affidé du duc, trouverait partout estime et honneur. Mais l'opinion de Vicelin était que le droit d'investiture n'appartenait qu'au pouvoir impérial, et nullement à un prince de l'empire. C'est pourquoi il demanda du temps pour réfléchir, et se réfugia alors auprès de l'archevêque Hartwig. Hartwig et tout le clergé de Brême exigèrent unanimement du vieillard malade qu'il osât se refuser absolument aux injonctions du duc : « Ce n'est qu'à la dignité impériale, dirent-ils, qu'appartient l'investiture des prêtres, dont la dignité est la plus élevée parmi les enfants des hommes. Et ce n'était pas en vain que les empereurs avaient acquis le droit d'oser s'appeler les seigneurs des évêques; ils avaient agrandi et orné les églises des plus grandes magnificences de l'empire, et l'Église pouvait bien, sans rougir, se courber devant un seul pour dominer sur plusieurs. Mais les princes de l'empire, ducs, marquis et autres, s'empressaient avec émulation de devenir des gens de l'Église, afin d'avoir une part dans ses biens féodaux. Si Vicelin, cependant, cédait au duc, les évêques deviendraient bientôt les serviteurs des princes, dont ils avaient été les seigneurs jusqu'alors; et lui, Vicelin, soit à cause de son âge, soit à cause de la dignité de sa vie, ne devait pas faire le commencement de cette abomination dans la maison du Seigneur. » Vicelin ne put résister à cette tempête. Il se rendit dans le pays des Slaves, pour essayer s'il lui serait possible, sans l'assistance des princes laïques, d'effectuer quelque chose dans sa sainte vocation. Mais tous ses efforts furent inutiles; il reconnut bientôt que les esclaves opiniâtres ne se courberaient pas sous le joug léger de la foi chrétienne, si les princes laïques ne conquéraient pas leurs cœurs. Dans cette conviction, il se rendit encore une fois près du duc

Heinrich à Luneborug; mais il avait encore une raison particulière pour faire cette démarche. Le duc, en effet, rassembla une armée avec laquelle il projetait de marcher contre la Bavière, pour faire valoir ses prétentions à ce duché; et Vicelin pouvait craindre qu'une plus longue absence de celui-ci ne fût très-préjudiciable à ses pieux efforts s'il persévérait dans cette position hostile. L'évêque trouva le duc, de même qu'auparavant, plein de respect pour sa personne, mais inébranlable dans ses exigences. Par conséquent l'évêque déclara : « Pour celui qui s'est abaissé à cause de nous, je me déclarerais le serf du moindre de tes gens; pourquoi donc pas de toi-même, que le Seigneur a élevé si haut par ta naissance et ton pouvoir parmi les princes? » Il reçut ensuite une crosse de la main du duc Heinrich, et avec elle l'investiture du duché d'Aldenbourg (9). En même temps le duc s'occupa des besoins les plus pressants du respectable évêque, promit d'accorder beaucoup à son retour, et fut cause que le comte Adolf de Holstein se montra également favorable à l'évêque. Adolf céda aux désirs du duc; il abandonna à l'évêque ce que le duc lui avait reconnu, et lui accorda aussi la moitié de la dîme, mais avec la déclaration formelle que ceci n'avait pas lieu parce qu'il devait la dîme, mais uniquement par considération pour son seigneur le duc de Saxe.

De cette manière Heinrich le Lion exerça sur les choses de l'Église une autorité qui avait été inconnue auparavant. Un jeune homme de vingt ans n'avait peut-être en d'autre but que le pouvoir même, dont l'usage lui donnait de la joie; mais il n'était certainement pas sans amis et sans conseillers raisonnables. Il est difficile de dire quel avait été leur dessein par l'investiture des évêques sur les terres slaves. Le pouvoir du duc contre les Hohenstaufen ne pouvait pas ouvertement en être augmenté, parce que l'archevêque Hartwig était ennemi irréconciliable du roi, et qu'il était impossible que le pape pût être gagné à la chose, quand même, à cause de ses rapports avec le roi, il ne la condamnerait pas sur-le-champ. Ou bien Heinrich et ses conseillers savaient-ils que l'archevêque était déjà irréconciliable sans retour, et espéraient-ils peut-être attirer de leur côté l'abbé Wibald, qui devait avoir vu avec chagrin que lui, l'ami du roi, avait été oublié dans la nomination au siége archiépiscopal; ou avaient-ils, enfin (Heinrich et ses amis), peut-être le dessein de conquérir le pays slave, et, en cas que la querelle avec les Hohenstaufen eût une malheureuse réussite, de quitter l'empire, et de fonder un État indépendant dans le nord. Dans tous les cas, la conduite de Heinrich envers Vicelin devait, à ce qu'il paraît, produire de nouvelles et de grandes passions. Le cours des choses, cependant, fut autre qu'on n'aurait pu s'y attendre, et autre, à ce qu'il paraît, qu'on ne s'y attendait.

# NOTES DU LIVRE XXI.

## CHAPITRE Ier.

(1) *Fridericus* menoculus, *Luscus*.

(2) C'est-à-dire par le concordat de Calixte.

(3) Tous les écrivains, nationaux et étrangers, lui donnent toute sorte d'éloges. Certaines de ces louanges peuvent sans doute être un peu suspectes, parce qu'elles viennent toutes d'ecclésiastiques, et que Lothar, selon l'expression d'ANSELME GEMBLAC (an 1125), était *ecclesiastico juri devotus*; mais OTTO DE FREISENGEN (*de gestis Friderici I*, lib. I, cap. 16) appelle aussi Lothar *vir ex probitatis industria omni honore dignus*.

(4) Calixte II était mort avant Heinrich V, le 12 décembre 1124. Honorius II, dont il sera question par la suite, est le même Lambert d'Ostie qui mena à fin le traité d'Ostie.

(5) *Proinde eum dimissis jam prænominatis* (Lotharie et Liupoldo) *principes admonerentur, ut communicato consilio diligenti ratione personam quærerent, quam... regno præficerent...*

(6) Que dès lors il ait été question du mariage et du duché de Saxe, c'est ce que ne dit aucun contemporain. Mais il est impossible qu'il n'en ait pas été question. Ce qui le prouve, ce sont toutes les intrigues, toute la conduite d'Adelbert. Et comment pourrait-on expliquer autrement la conduite du duc Heinrich?

(7) Outre la *narratio incerti auctoris* d'après laquelle j'ai raconté l'élection de Lothar, c'est encore ALBERTUS STADENSIS (an 1126) qui donne le plus de détails sur cette élection.

## CHAPITRE II.

(1) L'annaliste saxon (an 1125) se borne à cette simple indication : *Domna Richeza.... in reginam consecratur*.

(2) *.....Ad castrum quod Hlumec dicitur*. Chlumetz est situé dans le cercle de Kœnigsgraetz.

(3) ANSELMUS GEMBLAC (an 1126) : *Lotharius... quorumdam suorum principum traditione magnam stragem militum passus est*. Cela ne serait pas inouï; mais Anselme ne parle peut-être ici de trahison que parce que l'on était accoutumé à la trahison.

(4) C'étaient, selon l'annaliste saxon, *majores Magdeburgensis ecclesiæ*. Ils agirent comme plénipotentiaires. On ne sait, après tout, s'ils avaient été réellement désignés ou élus.

(5) Ce qui rend vraisemblable que cet événement eut lieu dans la Marche en remontant le Rhin, c'est que Norbert figure déjà à Strasbourg en qualité d'archevêque de Magdebourg.

(6) Son frère, le duc Bertold de Zæringen, avait été marié à Sophie, sœur de la femme du duc Friedrich de Souabe et du duc Heinrich le Superbe, dont il va être question.

(7) La CHRONIQUE D'URSPERG dit que Heinrich assiégea *Friderici, Ratisponensis ecclesiæ advocati, castrum fortissimum Falchenstein*; pourtant *relictis in obsidione militibus, festinavit socero suo venire in auxilium*. Mais les choses restent les mêmes. La chronique ne dit point ce qui se passa ensuite à Nuremberg, mais elle fait un saut merveilleux vers Spire. *Lotharius ce tempore obsederat Spiram*.

(8) OTTO FRISING. (*de gestis Frid.* I, cap. 17).

(9) LANDULPHUS Jun. (*Historia Mediol.*, cap. 38 et seqq., dans MURATORI, *Res. Ital. sept.*, voyez p. 509). C'est de cet auteur aussi que nous avons tiré ce qui suit. Il fut témoin oculaire des faits, en grande partie du moins.

(10) ANNAL. HILOESH. (en 1130) : *In festo sanctorum Innocentium*. ALBÉRIC dit néanmoins que la remise de la ville de Spire eut lieu *tertio nonas januarii feria sexta*. Or le 3 janvier 1130 tombe un vendredi.

(11) Ce dernier point est d'autant plus vraisemblable que, d'après la Chronique d'Ursperg, l'archevêque ménagea cette convention. *Mediante Maguntino archiepiscopo, Spirenses in gratiam imperatoris redeunt*.

## CHAPITRE III.

(1) Ou le 16. MURATORI (*Annali*, VI, p. 427) se prononce pour le 14.

(2) Voyez particulièrement ARNULPHI SAGIENSIS, *Tractatus de schismate orto post Honorii II papæ decessum* (MURATORI, *Scrip. rer. It.*, III, p. 423). Les preuves de tout ce que nous disons ici ou plus loin sur les événements accomplis à Rome se trouvent dans BARONIUS (ed. an. 1130).

(3) SUGERIUS (*de Vita Ludovici Grossi*, dans BOUQUET, XII, p. 57) : *Cum Ecclesiæ romanæ majores et sapientiores, ad removendum Ecclesiæ tumultum, consensissent apud S. Marcum, et non alibi, et non nisi communiter, romano more celebrem fieri electionem; qui assiduitate et familiaritate propinquiores apostolici fuerant, timore tumultuantium Romanorum illuc convenire non audentes, antequam

*publicaretur domini papæ decessum.... eligunt pontificem.*

(4) Gérard, évêque d'Angoulême, rejeta l'élection du pape Innocent, et détermina Guillaume X, comte de Poitiers, à se déclarer pour Anaclet.

(5) *Ludovicus, comes Thuringiæ*, comme on trouve souvent.

(6) *Consecratis Lotharii regis*, dit le *Chronica Pegar.*

(7) Selon Orderic Vital, *idibus januarii.*

(8) Il s'intitula dans les diplômes : *Rogerius Dei gratia Italiæ et Siciliæ rex.*

(9) Chronic. Ursperg. *Ideoque apostolicus non modicum est turbatus, et de adventu suo contristatus, de reditu quoque auxlus effectus.* On lit dans la *Vita S. Bernardi*: *Ad quod verbum* (la demande du roi Lothar) *expavère et expalluere Romani, gravius se apud Leodium arbitrati periculum offendisse.* Et saint Bernard lui-même (*epist.* 150) parle de *mucro barbaricus cervicibus imminens.*

(10) L'issue des conférences de Liége ne peut guère avoir été autre, ce semble. Otto Frising. dit, il est vrai, *rex auxilium romanæ Ecclesiæ promittit*; mais souvent on ne peut guère se fier aux indications vagues du noble évêque. On lit aussi dans le *Chron. Casinense* (IV, cap. 97) : *Innocentius... ei* (au roi), *virgam et annulum, antiquo ex more confirmans, et terram comitissæ Mathildæ tradens...* Et ces deux assertions ne peuvent guère se soutenir. Mais le *Chronic. Ursperg.* fait consister tout l'effet de l'éloquence de saint Bernard en ce que le pape put partir en sûreté : *Interveniente consilio et orationibus beati Bernhardi, securus recessit* (apostolicus) *ab imperatore.*

CHAPITRE IV.

(1) Annal. S. (ad a. 1131)... *Plurima castella in eadem provincia ab ipso.. obsessa et confracta sunt.*

(2) Toutefois l'année de sa mort est incertaine. L'annaliste saxon écrit, sous l'année 1121 : *Dux Luiderus... Sclaviam invadit, terramque Cujusdam Zventubaldi usque ad mare prædabundus perambulat.* Or Zventebald était fils de Heinrich; il est donc à supposer que Heinrich était mort; mais depuis combien de temps ?

(3) Helmod. (I, cap. 50). *Et posuit imperator coronam in ejus caput, ut esset rex Obotritorum, recepitque eum in hominium.*

(4) Tous les écrivains s'en tiennent à ce motif.

(5) *Chronic.* Pantaleonis et Dodechin. (ad an. 1132).

(6)... *Supplicatoria verba, ad fædus et ad pacem pertinentia.*

(7) Annalista S. (an. 1132) : *Civitas fere tota conflagravit, et multi tam gladiis quam flammis perierunt.*

(8) Ces conditions, ainsi que ce qui suit, sont tirées de l'acte d'investiture qu'Innocent rédigea, *Lothario imperatori augusto et Rigel imperatrici*, et que l'on trouve dans Baronius (ad an. 1133, III).

(9) D'abord il est dit : *Allodium Mathildæ vobis committimus*; puis : *Henrico eadem terram concedimus*; enfin encore une fois : *Post quorum* (à savoir de Heinrich et de sa femme) *obitum prædictum Mathildæ allodium ad* (au lieu de *et*) *jus et dominium S. R. E. reducatur.*

(10) *Datum Laterani sexto idus junii.*

CHAPITRE V.

(1) Annal. S. (ad a. 1131)... *ubi* (à Cologne) *temerarius tumultus urbanorum coram imperatore exoritur, quo nondum sedato inde discessit.*

(2) *Annal. Hildesh.* (ad a. 1132). Il accorda à l'évêque et à ses successeurs *usum Rationalis*, toutefois seulement dans les occasions solennelles, et *in proprio tantum episcopatu.* Sur le *Rationals*, voyez Schatenius (*in Annal. Paderbonens.*, p. 733).

(3) C'est ce que semblent indiquer les *Ann. Bosovienses* (ad an. 1131).

(4) Auparavant (Helmold.) il est nommé *Ericus Hasenvoth, id est pes leporis, propter fugam continuam.* Maintenant, *creatum est ei nomen novum, ut Ericus emum, hoc est, memorabilis appellaretur.*

(5) A savoir la libre élection du roi.

(6) Le diplôme se trouve dans Menken. (tom. III, col. 1017). Il est néanmoins daté *anno Incarn. dominicæ*, 1131, VII *maii*, par conséquent un an plus tôt.

(7) *Cives etiam de omnibus, quæ ad cibaria pertinent, inter se judicent, et quæ pro his a delinquentibus pro negligentia componentur, tres partes civibus, quarta pars cedat in usum judicis.*

(8) *Epistola Lotharii imp. ad Papam* (dans l'Ann. S., ad an. 1135) : *Commonuit nos sæpe et rogavit paternitas tua, ut quantum possemus, salva imperiali reverentia, rigorem nostrum contra imperii inimicos remitteremus*, relig.

CHAPITRE VI.

(1) Pour tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur les événements d'Italie, nous renvoyons à Muratori (*Annali d'Italia*, aux années 1133-1136, t. VI, p. 437-448).

(2) Chronic. Ursperg. (pag. 212)... *In hac expeditione, præfatus Heinricus dux mille quingentos milites duxit in Italiam.*

(3).... *Non longe ab Arra*, dit le moine de Weingarten.

(4) Ann. S.... *Apud Breduvan villam, in faucibus Alpium constitutam.* Comparez sur ce lieu Mascovii *annotationes ad res Lothari II* (VII. *de loco in quo Lotharius imperator diem obiit*).

(5) On sait que c'est Kœnigs-Lutter, entre Brunswiek et Helmstædt.

CHAPITRE VII.

(1) OTTO FRISING. (*Chronic.* VII, cap. 23) : *Princeps... potentissimus et cujus auctoritas (ut ipse gloriabatur) a mari usque ad mare, id est, a Dania usque in Siciliam extendebatur.*

(2) Anaclet mourut le 25 janvier 1138.

(3) Il s'était fait investir non-seulement de la Toscane, mais aussi de Garda et de Guastalla.

(4) Albert l'Ours.

(5) OTTO FRISING. (*Gest. Frid*). *Imperatoris odium in mentibus plurimum jam deferbuerat. Albertusque Moguntinus archiepiscopus jam recenter vivendi finem fecerat.* Mais, selon DODECHIN. (ad an. 1137), Albert était mort 9 *cal. julii.*

(6) C'est du moins ce que disent les *Gesta Archiep. Treverens.* (dans MARTEN. et DURAND. *Collect.* t. IV, p. 109).

(7) DODECHIN. (ad a. 1138) précise le jour où cette entrevue eut lieu : *in cathedra S. Petri.*

(8) OTTO FRISING. (*Gest. Frid.*, lib. I, cap. 22.) *Qui* (à savoir Adelbert le jeune), *Patruum suum seniorem Albertum non exuens, non bene gratus beneficiorum extitit, nec plene fidum principi suo se exhibuit.*

(9) L'*annaliste saxon* nomme, outre le markgraf Kunrad, *Fridericus palatinus comes, Sifridus comes de Boumeneburh, Rodulphus comes de Stadhen.*

(10) *Chronic. Bohemiæ* (ad an. 1138).

(11) Selon la *Vita Conradi, archiepiscop. Salisburg.*

(12) CHRONIC. URSPERG.... *Super Licum ex opposito civitatis.*

(13) Du moins on ne trouve pas d'autre motif qui eût pu pousser le Zæhringen contre les Hohenstaufen.

(14) OTTO FRISING. (*Gest. Frid.* I, cap. 26).

CHAPITRE VIII.

(1) L'assertion du *Chronicon Lubecense*, que Heinrich le Lion était né en 1129, peut du moins être exacte, quoique sa mère fût encore très-jeune.

(2) *Comitissa totius Saxoniæ*, dans un diplôme de l'an 1142 (dans GUDEN, I, page 231).

(3) *Annal. Bosov.* (Col. 1013) : *Eodem anno* (1140) *destruuntur castella Anahald, Gruninge, Geblitzi, Withekke.*

(4) Après la mort d'Anaclet, en janvier 1138, ses partisans firent, il est vrai, encore une tentative pour établir un nouveau pape, et cela avec l'assentiment du roi Roger. L'élu toutefois, le cardinal-prêtre Grégoire, auquel on avait donné le nom de Victor, se retira bientôt volontairement, sans que son élection eût eu de suite (BARONIUS, ad an. 1138, num. 3).

(5) Au sujet de ces événements, voyez encore MURATORI.

(6) *Boritius* (OTTO FRISING., *Gest. Frid. I*, cap. 30).

(7) Il mourut le 18 ou le 20 octobre 1141.

(8) *Ita me Deus;* Jochsamergott, Jasomergott, Jasomirgott.

(9) OTTO FRISING. (*Gest. Frid. I*, cap. 30). *Styrensis marchio* ONDACER.

(10) *Chronic.* S. PANTALEONIS (ad an. 1143) : *Ob difficultatem partus diem clausit extremum.*

CHAPITRE IX.

(1) Selon OTTO FRISING. (*Gest. Frid. I*, cap. 23), l'empereur grec recherche cette alliance. *Joannis regiæ urbis imperatoris apocrisiarii.* — *Romanorum principem adeunt.*

(2) Ici, comme précédemment, nous renvoyons, en ce qui concerne les affaires d'Italie et de Rome, à BARONIUS, PAGI et MURATORI (ad an. 1137-1146).

(3) Il ne mange ni ne boit, dit de lui saint Bernard.

(4) GUNTHERUS :

*Veraque multa quidem, nisi tempora nostra fideles Respuerent monitus, falsis admixta docebat.*

(5) MANSI (XXI, col. 523-546).

(6) C'est l'opinion de MURATORI, et elle nous paraît fondée.

(7) OTTON DE FREISENGEN ajoute : *Christianissimus princeps hujusmodi verbis sive næniis præbers aures abnuit.*

(8) OTTO FRISING. (*Chronic. VII*, cap. 34) : *Eugenius cum Romanis... pacem fecit, ut... senatores ex ejus auctoritate tenerent.*

CHAPITRE X.

(1) De Melisende, veuve du roi Fulco, qui mourut vers ce temps. Melisende avait la tutelle de son fils mineur Balduin III.

(2) *Mirabilis Francorum probitas.*

(3) *Cesset pristina illa non militia, sed plane malitia.*

(4) OTTO FRISING. (I, cap. 39).... *Rudolfo, occasiones Judæorum crebras in civitatibus seditiones populo contra dominos suos moventi....*

(5) Id. (ibid.).... *Populo graviter indignante, et nisi ipsius sanctitatis consideratione revocaretur, etiam seditionem movere volente.*

(6) OTTO FRISING. (I, 30) dit même que Kunrad avait ordonné à Spire *generalem curiam* pour les fêtes de Noel, lorsqu'il avait appris que Bernard voulait venir.

CHAPITRE XI.

(1) OTTO FRISING. (I, cap. 39) : ... *Quem ipse nunquam primogenitum ac nobilissimæ prioris comparis suæ filium.*

(2) Id. (ibid.) : *Saxones vero.... ad Orientem proficisci abnuentes...*

(3) HELMOLD. (cap. 57 [58]) : *Misit nuncios in omnes regiones, Flandrium et Hollandiam, Trajectum, Westphaliam, Fresiam...*

(4) Epistolæ Wibald. (dans Marten. et Durand, *Collect. ampl.* t. II, num. 20.)... *Filium nostrum, Henricum, in regem et sceptri nostri successorem unanimi principum convenientia, et alacri totius regni acclamatione electum*...—Otto Frising. (*Gest. Frid.*, lib. I, cap. 43 : ... *Filio suo, Henrico, adhuc puero, per electionem principum regno constituto.*

(5) Cette croisade est racontée par Wilken (*Hist. des croisades*, t. III, p. 264 et suiv.).

## CHAPITRE XII.

(1) Parmi les *Epistolæ* Wibaldi (dans l'*Amplissimo collectio* de Marten. et Durand, t. II) se trouvent plusieurs lettres de cette double correspondance.

(2) On a placé Dubin sur la mer de Schwerin, au nord de l'ile de Liepz, dans cette mer. Mais Dubin semble avoir été un port. Saxo Grammaticus (*Histor. Danica*, ed. Stephanius, l. XIV, p. 254) appelle ce lieu *insigne piraticæ oppidum.*

(3) Helmold. (cap. 65 [66]) écrit *Dimin.*, sans aucun doute Demmin.

(4) Helmold (*loco cit.*) *Ob quam rem exercitus ira permotus pertinacius instabat expugnationi.*

(5) Albertus Stadensis (*in Chron.*, ad an. 1144) *explicat genealogiam ejusdem Hartovici.*

(6) Helmold. (cap. 69 [70]) : *Ne omnino careret suffragoneis.*

(7) Helmold. (cap. 69 [70]), ....*Facta sunt inconsulto duce et comite nostro.*

(8) Peut-être si Hartwig arrivait au siége archiépiscopal.

(9) Helmold. (cap. 70 [71]) : *Et suscepit episcopatum per virgam de manu ducis.*

# LIVRE XXII.

LE TEUTSCHLAND SOUS LE HOHENSTAUFEN FRIEDRICH I$^{er}$. — PROJETS, EFFORTS ET PREMIÈRE EXPÉDITION DE FRIEDRICH EN ITALIE. — ACCOMMODEMENT DE LA QUERELLE ENTRE LES WAIBLINGEN ET LES WELFS.

## CHAPITRE PREMIER.

MALHEUREUSE ISSUE DE LA CROISADE EN TERRE-SAINTE. — RENOUVELLEMENT DE LA QUERELLE ENTRE LES WELFS ET LES WAIBLINGEN. — MORT DU ROI KUNRAD III.

De l'an 1149 à l'an 1152.

Tandis que les événements qu'on vient de raconter avaient lieu en Saxe et dans les pays voisins, la grande expédition entreprise par le roi Kunrad avec tant de princes et de seigneurs, et une puissance si grande de peuple inférieur, contre l'Orient, avait eu une issue déplorable. Le germe du mauvais succès était déjà dans la manière dont cette entreprise avait été exécutée; il avait violemment poussé, ce germe, même avant l'arrivée en Asie, par la désunion des princes, par les fautes des chefs, par la sensualité des pèlerins, par le mécontentement et le dépit de toute l'armée, par les artifices et les ruses des Grecs inquiets et maltraités, enfin par des malheurs extraordinaires qu'il n'était guère au pouvoir de la prévoyance humaine de détourner. Ensuite le glaive des Turcs, dans l'Asie-Mineure, avait terriblement fauché parmi ces malheureux; et à cause de ce glaive, et à cause de la faim, du besoin et du dénûment, l'armée était tellement fondue, qu'à peine la dixième partie environ atteignit le sol de la Terre-Sainte, et l'atteignit dans un état qui n'était rien moins que brillant. Et par ce reste malheureux, exténué et découragé, malgré la réunion avec les croisés français, et malgré les pèlerins qui arrivaient individuellement ou par petites troupes, il ne fut pas accompli dans la Terre-Sainte une seule action qui pût relever de nouveau le cœur, qui pût être nommée avec gloire et honneur.

Avant cependant que cette malheureuse entreprise fût arrivée à son entier dénoûment; avant que l'armée se fût totalement débandée, et que ceux qui avaient pris part à la croisade se réfugiassent de la Terre-Sainte dans leur patrie, Welf, oncle de Heinrich le Lion, qui avait antérieurement cherché inutilement à acquérir le duché de Bavière, abandonna l'étendard du Seigneur pour retourner dans le Teutschland. Depuis que Welf et Kunrad le

roi s'étaient trouvés ensemble sous la croix, ils avaient vécu, d'après les apparences, non-seulement amicalement, mais même d'une manière intime. Kunrad avait distingué le duc de différentes manières par ses mots et ses actes, comme s'il avait entretenu l'espoir d'amener, pour tout l'avenir, l'ancien ennemi de son côté; et Welf s'était par conséquent aussi conduit envers le roi comme s'il avait réellement oublié les choses qui avaient existé. Mais, maintenant, les deux rois de l'armée de la croix, Kunrad et Louis, le roi des Français, résolurent de tenter une attaque sur Damas, et de conquérir cette ancienne et célèbre ville de l'Orient pour le royaume de Jérusalem; et Welf ne prit aucune part à cette expédition. S'excusant sur une maladie qui le mettait dans l'impossibilité de prendre cette part, il resta en arrière, et désespérant, à ce que l'on dit, de sa convalescence en Terre-Sainte, il s'embarqua pendant l'entreprise du roi, pour retourner dans sa patrie, environ vers le mois d'août de l'année 1148. Sur mer il se rétablit. Il dirigea cependant d'abord sa course vers la Sicile, pour voir le roi Roger, son ancien allié. Reçu avec beaucoup de solennité par Roger, soigné avec attention, et richement fourni d'argent, il promit volontiers de renouveler en Teutschland la guerre contre le Waiblingen Kunrad. Il continua son voyage par Rome; il y arriva en secret et déguisé, et fut caché, conduit et protégé par les anciens ennemis du nom teutsch et du roi des Teutschs, à la tête desquels était continuellement la maison des Frajapani. De cette manière il échappa lui-même heureusement; mais de ses gens, au contraire, le sénat romain, dont les espérances reposaient toujours sur Kunrad, roi des Teutschs, en fit arrêter quelques-uns; et sur ces gens on trouva des lettres du roi Roger à plusieurs princes teutschs, et entre autres au duc Heinrich de Saxe, au duc Kunrad de Zæringen et à son fils Bertold, et même au duc Friedrich de Souabe. Tous ces princes étaient sans doute invités, par de grandes promesses et par l'excitation des passions, à encourager et à soutenir les entreprises du duc Welf (1). La saisie de ces lettres paraît cependant avoir fait échouer les desseins de Welf, et avoir donné aux choses une autre tournure.

Kunrad en effet, le roi, avait, pendant ce temps-là, peu après le départ de Welf, au commencement du mois de septembre, accompagné de ses parents et des autres princes de l'empire, également quitté la Terre-Sainte, où on n'avait plus à espérer aucune réussite ni aucune prospérité. Il s'était rendu par mer à Constantinople, et de Constantinople à Thessalonique, où se tenait l'empereur Manuel. Kunrad se vit forcé, à cause de sa santé ébranlée, de rester quelque temps à la cour impériale; il fut alors retenu plus longtemps encore par la saison. Pendant ce temps-là, une alliance fut conclue entre lui et l'empereur grec contre Roger, leur ennemi commun. Kunrad promit, à ce qu'il paraît, par cette convention, de se rendre aussitôt vers la Lombardie, de faire dans ce pays des préparatifs, et de se diriger aussi promptement que possible avec une armée vers l'Italie méridionale; l'empereur Manuel entreprit d'attaquer l'empire de Roger de l'autre côté. Mais, sur ces entrefaites, on apporta aussi au roi les lettres de Roger qui avaient été saisies à Rome; dans tous les cas, il reçut la nouvelle que c'était l'intention de Welf de renouveler la guerre dans le Teutschland. Cette nouvelle le détermina à envoyer en avant par terre son neveu, le duc Friedrich de Souabe, qui s'était montré, sous tous les rapports, pendant la sainte expédition, comme fidèle et habile, par la Bulgarie et la Hongrie, dans la mère patrie, pour repousser ou du moins pour rendre plus difficiles les entreprises que Welf projetait (2). Friedrich arriva au mois d'avril de l'année 1149 dans son duché de Souabe. Depuis combien de temps Welf y était-il déjà entré, cela est incertain; mais il se trouvait déjà en Souabe, s'était déjà rendu maître de quelques biens de la maison des Waiblingen, et avait commencé à assiéger leurs places fortes. Peut-être avait-il aussi cherché à entrer en alliance avec son neveu Heinrich le Lion, et avec le beau-père de celui-ci, Kunrad de Zæringen; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était pas très-avancé dans ses efforts, non plus que dans ses propres entreprises; car Henri le Lion ne pouvait avoir grande confiance dans un oncle qui avait fait tous ses efforts pour le dépouiller du duché de Bavière. Dans tous les cas, tout fut interrompu par l'arrivée du duc Friedrich; et cette interruption opéra d'autant plus fortement, que bientôt après, le roi lui-même, Kunrad III, arriva. Il débarqua à Pola en Istrie, et se rendit plus loin à Aquilée. Quant à l'expédition de

la Lombardie contre le roi Roger de Sicile, à laquelle il s'était engagé par le traité avec l'empereur Manuel, il crut devoir y renoncer et être obligé d'y renoncer, parce que son propre trône semblait flotter dans le danger. Il se dirigea donc plus avant vers le Teutschland, et célébra la fête de la Pentecôte, le 22 mai, à Salzbourg. Ensuite il alla en toute hâte, toujours accompagné de son beau-frère le duc Heinrich de Bavière, vers Ratisbonne. Là parurent devant lui plusieurs princes de l'empire pour lui souhaiter du bonheur à son arrivée, pour lui témoigner leur fidélité et leur dévoûment, et bien aussi pour lui exprimer leur sympathie douloureuse pour les malheurs terribles qui avaient assailli l'armée de la croix.

Mais Kunrad n'était pas le même à son retour dans sa patrie qu'à son départ, que ce qu'il avait été dans les temps antérieurs. Le malheur incalculable de l'armée de la croix avait fait sur lui une profonde impression; la vue incessante d'hommes misérables, de cadavres et de gens mutilés, l'avait émoussé. Ses propres fatigues, ses efforts et ses privations, le sentiment de son incapacité dans tant et de si graves événements, son dégoût continuel de tant de versatilité, d'infidélité et de trahison, avaient affaibli ses forces. En Grèce, comme on l'a remarqué ci-dessus, il avait déjà été attaqué d'une maladie dont il était à peine convalescent. L'air de la patrie lui avait cependant rendu quelques forces; mais il pouvait d'autant moins se guérir au milieu d'un mal si profond, lequel en partie était d'une nature morale, qu'il ne pouvait échapper aux plaintes de tant de milliers de personnes qui déploraient la perte des leurs, lesquels étaient partis avec le roi, mais n'étaient pas revenus avec le roi. Et quand, dans cette disposition, il passait en revue sa vie, songeait au but vers lequel il avait tendu, pesait les moyens qu'il avait employés, et mesurait la carrière qu'il avait parcourue et celle qui lui restait encore à fournir, il se pouvait fort bien aussi que les jours qu'il voyait devant lui ne lui parussent réellement pas assez sereins pour qu'il pût en être rempli d'espérance et de plaisir. Avant que trois mois ne fussent écoulés, il fut tellement épuisé par une fièvre tierce intermittente, qu'il fut, jusqu'aux fêtes de Pâques de l'année suivante, 1150, presque incapable de toute affaire publique.

Cette maladie du roi, et son inactivité, conséquence de sa faiblesse, semblent avoir de nouveau amené sous les armes les deux Welfs, le duc Heinrich le Lion et son oncle le duc Welf. Qu'ils aient été d'accord, que chacun ait pris sa propre route, ou qu'ils aient bien pu agir avec des sentiments hostiles l'un envers l'autre, c'est ce qui est incertain. En revanche, il ne peut exister aucun doute, comme il sera bientôt démontré, que, depuis l'arrivée du roi, des négociations avaient eu lieu entre lui et le duc de Saxe. Dans tous les cas, Welf osa seul, au commencement du mois de février 1150, tandis que le roi, toujours indisposé, se trouvait dans des affaires publiques à Spire, entreprendre une expédition contre la forteresse de Flochberg (2), appartenant à la maison des Hohenstaufen, sans doute avec l'espoir de s'en rendre maître par surprise. Mais le jeune roi Heinrich, qui se trouvait prêt dans le voisinage (3) avec un corps de troupes, marcha contre lui aussitôt qu'il reçut la nouvelle de son approche, le surprit, et, favorisé de la fortune, le battit si complétement, que non-seulement trois cents cavaliers furent faits prisonniers, mais que lui et tous ceux qui étaient venus avec lui durent leur salut uniquement à la nuit tombante. Kunrad cependant, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'attaque du duc Welf, résolut, dans sa colère, laquelle fut excitée et entretenue par ses amis, et en particulier par l'abbé Wibald, d'employer maintenant tous ses efforts pour l'anéantir. Mais, dans son état de maladie, il était plus facile de former une pareille résolution que de l'exécuter : il soupirait après le repos, et avait besoin de repos. Comme ensuite le duc Friedrich de Souabe, neveu du roi Kunrad, neveu du duc Welf, se plaça comme médiateur et comme conciliateur entre ses deux oncles, ils donnèrent tous deux volontiers la main à la paix : Welf, parce qu'il venait d'éprouver une défaite près de Flochberg, et appréhendait sa ruine totale; Kunrad, parce que la vie lui était dure, et qu'il tenait à obtenir ou rétablir la paix dans l'empire. Welf obtint comme fiefs quelques terres de l'empire, parmi lesquelles Merdingen paraît avoir été la plus considérable, et renonça, en revanche, à son inimitié contre les Waiblingen, ainsi qu'à ses prétentions sur le duché de Bavière. Les prisonniers furent rendus.

Mais, dans la rapide conclusion de la paix, une

autre circonstance pouvait avoir eu de l'influence, sinon sur le duc Welf, certainement du moins sur le roi Kunrad. Déjà, vers la fin de l'année précédente, en effet, le duc Heinrich de Saxe paraît avoir rappelé au roi la promesse qu'il lui avait faite avant sa croisade, et avoir exigé la restitution du duché de Bavière; car le roi lui donna rendez-vous à une jour de gala qui devait être tenu à Ulm au commencement du mois de janvier 1150, afin que les princes assemblés décidassent sur sa prétention d'après les droits féodaux. Dans cette invitation, le prince pouvait bien ne reconnaître qu'une raillerie de ses droits, car le roi pouvait se dire d'avance que Heinrich, pensant au sort de son père, ne se rendrait certainement pas dans cette ville éloignée, située au milieu des possessions des Hohenstaufen. Dans tous les cas, il ne parut pas; bien plus, il continua ses préparatifs, et partit vers le printemps pour le midi du Teutschland, peut-être en même temps qu'avec Welf, après la défaite de celui-ci près de Flochberg, la paix dont il vient d'être question fut négociée. Mais, sur cette entreprise de Heinrich, rien ne nous a été transmis qui soit instructif ou seulement compréhensible. Il paraît être venu sans s'arrêter jusque vis-à-vis du Danube, et ensuite avoir pénétré sur les frontières de la Souabe et de la Bavière, sans doute pour donner occasion à son beau-père, le duc Kunrad de Zæringen, de se joindre à lui pour couper le passage à son beau-père le duc Heinrich de Bavière, comme aussi pour engager les partisans de son oncle Welf, troquant la paix pour la guerre, à adopter son parti. Cependant ses espérances ne furent pas remplies; il se maintint longtemps, mais il ne gagna rien. Le roi l'invita de nouveau à une assemblée de princes qui devait avoir lieu, le jour de la fête de saint Barnabas, à Ratisbonne. Heinrich paraît aussi avoir eu le dessein d'accepter cette invitation; mais, ou cette assemblée n'eut pas lieu, ou Heinrich conçut de nouveau de la défiance de la promesse du roi de lui prêter une oreille impartiale. Il ne vint pas. En même temps ses affaires reculèrent par la raison même qu'elles n'avançaient pas. Peu à peu il fut entouré à un tel point, qu'il paraissait ne plus pouvoir s'échapper; mais on ne pouvait le vaincre. Dans ces circonstances, le roi reçut du marquis Adalbert de Brandebourg, qui convoitait toujours le duché de Saxe, l'invitation de venir vivement en Saxe, de se rendre maître de Braunschweig, et de tomber de Braunschweig sur la puissance du duc dans le Teutschland septentrional, afin de la détruire. L'abbé Wibald l'invita aussi; Kunrad se laissa convaincre. Comme il avait en effet eu le malheur de perdre son fils, le jeune roi Heinrich, dans le courant de l'année, il confia follement à ses partisans, les ducs de Bavière et de Souabe, la surveillance du duc Heinrich de Saxe, et se rendit lui-même, vers les fêtes de Noel, à Goslar, pour, de cette ville, surprendre Braunschweig. Mais Heinrich le Lion, lorsqu'il reçut la nouvelle du voyage du roi à Goslar, prit avec lui trois hommes affidés, et se hâta de traverser avec eux, sous un déguisement, les ennemis qui l'avaient entouré, comme des chasseurs font le gibier. En cinq jours il se rendit à cheval de la Souabe à Braunschweig, et arriva dans cette forteresse au même moment où le roi sortait de Goslar pour aller l'attaquer. Mais aussitôt que Kunrad apprit les acclamations avec lesquelles Heinrich avait été salué à Braunschweig à son arrivée inattendue, il abandonna l'attaque, et retourna vers le Teutschland méridional.

Ces relations pauvres et décousues ne se trouvent que dans les rapports de cette époque. C'étaient, on ne peut le méconnaître, de misérables guerres que les princes se faisaient entre eux, avec le roi, ou contre le roi. Le service féodal avait rendu boiteuse toute vie du peuple. De petites troupes de cavaliers cuirassés parcouraient l'empire d'un bout à l'autre, et pouvaient attirer le malheur et la destruction sur des hommes sans défense, sur lesquels ils tombaient sur leur route; ceux cependant qui ne venaient pas en contact avec eux ne prenaient aucune part à leurs travaux, et ne s'inquiétaient pas de leur sort; tout dépendait de la personnalité des princes et des chefs de ces bandes armées. Tant qu'elles existèrent, il y eut peu de changement dans la situation. La victoire ne procurait pas au vainqueur un grand pouvoir; la défaite n'attirait sur le vaincu aucune destruction. Le lendemain ou le surlendemain les partis se trouvaient de nouveau en présence, et celui qui avait été la veille le plus fort paraissait aujourd'hui le plus faible. Mais

toujours les passions étaient alimentées et accrues, le commerce arrêté, et de puissantes entraves élevées contre l'instruction.

On ignore complétement ce que devinrent, après la fuite de Heinrich le Lion, les guerriers qui l'avaient accompagné en Souabe et en Bavière. On ignore également ce qu'il entreprit lui-même après le départ du roi de la Saxe. Il s'était, dit-on, défendu contre des princes qui cherchaient à l'anéantir; il avait maintenu le duché de Saxe et augmenté de jour en jour en force et en puissance. Mais aucun prince n'est nommé, et pas un mot n'est dit de quelle manière on avait cherché à l'anéantir, ou par quelles actions et quelles acquisitions il était devenu plus grand et plus fort. En même temps, il est probable qu'il avait acquis une grande influence dans le pays slave; car, pendant son absence de Saxe, Niklot, prince des Abodrites, avait été attaqué par les peuples de la Poméranie, et s'était vu forcé de chercher du secours près de Clémentia, épouse de Heinrich le Lion. Clémentia abandonna le comte Adolf de Holstein, à qui Heinrich avait confié le soin de son épouse et du duché, pour porter secours au prince. Les peuples poméraniens furent battus. Depuis ce moment, Niklot, qui déjà auparavant avait renouvelé les anciens rapports d'amitié avec Adolf, demeura fidèle au comte, à la duchesse, aux Saxons. Comptant sur cette fidélité, le duc Heinrich paraît maintenant avoir toujours acquis et conservé une influence de plus en plus grande sur le pays et le peuple slave.

Et Kunrad le roi ne le troubla nullement dans ses occupations et dans ses projets; il se contenta d'avoir défendu contre lui la Bavière. A une telle modération, à une telle indifférence, il pouvait d'ailleurs être arrivé par le sentiment de ses forces chancelantes; car, quand même il eût pu se tromper sur l'état de sa santé autant que les autres s'y trompaient, il est cependant impossible de méconnaître qu'il n'était nullement le même qu'il avait été avant son expédition en Terre-Sainte. Cependant il n'était pas inactif: il parcourait le Teutschland méridional et oriental, terminait les guerres, établissait la paix, et cherchait à accommoder les différends qui s'étaient élevés sur l'occupation de places ecclésiastiques; il accueillit aussi son beau-frère, le duc de Pologne, qui, chassé de son pays, avait cherché un asile dans le Teutschland. Mais il avait bien plus de confiance dans les paroles amicales que dans l'épée, qu'il saisissait si volontiers dans les jours de sa force: ce qui l'occupait le plus, c'était la pensée d'une expédition en Italie. On ne peut cependant se défendre de la pensée qu'il était plus disposé à céder aux importunités des autres qu'à former lui-même le désir de franchir les Alpes, et de s'exposer en Italie à toutes sortes de dangers, tandis qu'il laissait derrière lui, dans le Teutschland, un ennemi qui semblait devenir tous les jours plus terrible.

Le roi, en effet, comme on l'a remarqué, était convenu, à Thessalonique, avec l'empereur grec, qu'ils combattraient en commun leur ennemi commun, Roger de Sicile. Kunrad n'avait pu remplir sa parole, et, quant à Manuel, la guerre qu'il avait à conduire seul contre le rusé et puissant roi Roger n'avait continuellement produit que des pertes et de la honte. Pour cette raison, il ne cessait de solliciter et de presser le roi des Teutschs de lui prêter l'assistance à laquelle il s'était engagé; et Kunrad ne pouvait, en conséquence des rapports de parenté qui existaient entre lui et l'empereur, s'empêcher de se donner l'apparence que sa promesse lui tenait fortement au cœur. D'ailleurs le roi Kunrad, depuis son retour d'Orient, avait été de toutes les manières supplié et invité par les Romains à ne pas différer plus longtemps son expédition en Italie: car les Romains étaient toujours placés envers le saint-père dans les rapports hostiles qui avaient forcé le pape, cinq ans auparavant, à quitter la ville. Cependant Eugène III était retourné en Italie; cependant il avait aussi réussi, dans l'année 1149, à rentrer dans Rome; mais il avait, peu de temps après, jugé nécessaire de chercher de nouveau son salut dans la fuite, parce que les Romains ne voulaient nullement renoncer à leur ancien principe, qu'à l'état ecclésiastique n'appartient aucun bien temporel. Et, après la fuite du pape, ils avaient chassé Cencius Frangipanus et les enfants de Pierre, fils de Léon, les plus violents adversaires de l'empereur et des Teutschs. C'est pourquoi ils assiégeaient le roi Kunrad pour qu'il vînt maintenant sans délai à Rome prendre possession du trône impérial, et exercer par ce moyen une véritable domination impériale. Enfin les querelles entre les villes d'Italie, dont il a été si souvent question, continuaient toujours, ou se montraient inces-

samment de nouveau; on en vint aux guerres et aux combats; le parti le plus faible mettait toujours son espoir dans le roi des Teutschs, et cherchait, maintenant comme autrefois, à le décider à une expédition au delà des Alpes.

Mais, quelque amicales, flatteuses et pressantes que pussent aussi être toutes ces invitations et ces sollicitations, il était impossible que Kunrad fût disposé à entreprendre l'expédition en Italie. Il avait appris à connaître les Grecs pendant sa croisade; l'Italie des temps antérieurs lui était connue. Il ne pouvait pas s'abandonner aux Grecs; il n'osait pas se fier aux Italiens. Et une puissance assez forte pour qu'il pût se passer des Grecs, et pour qu'il pût remplir toute l'Italie d'anxiété et de terreur, était à sa disposition. Il est vrai que les Romains avaient déjà depuis plusieurs années bravé le pape, et tenu ferme aux idées que le temps et Arnold de Brescia avaient engendrées et alimentées en eux; mais leur œuvre était composée du passé et du futur, et avait besoin du ferme terrain du présent. Kunrad lui-même considérait leurs efforts comme des extravagances, et conseillait la modération et la raison. Réellement aussi le pouvoir de l'Église, dans ce moment, était loin d'avoir la force dont il avait si souvent fait preuve précédemment, et la non-réussite complète de la croisade avait soulevé un grand mécontentement qui souvent se transformait en indifférence et en mépris; mais les bases de l'Église n'étaient pas ébranlées, et si le pape actuel ne savait pas conserver le siége de l'Apôtre, un autre pouvait facilement, le lendemain ou le surlendemain, relever l'éclair qui semblait lui être tombé de la main. Le pape cependant était toujours en alliance avec le roi Roger, et attendait de lui sa réinstallation à Rome; et le pape, et les ecclésiastiques qui lui étaient attachés, considéraient l'alliance du roi Kunrad avec l'empereur Manuel contre le roi Roger, comme une ligue pour la destruction de l'Église romaine, catholique et apostolique. Toutes ces choses ne pouvaient être ignorées du roi Kunrad; aussi ne peut-on présumer que lui, après avoir survécu à des malheurs si énormes, fût tellement ébloui par l'éclat de la couronne d'empereur, qu'il ne fit pas attention à ces événements, ou qu'il ne les pesât pas mûrement.

Il est cependant certain que Kunrad ne donna pas l'apparence d'être fermement résolu à tenter l'entreprise. Il envoya, à ce qu'il paraît, dans le premier mois de l'année 1151, une ambassade d'hommes illustres, ecclésiastiques et laïques, en Italie, avec la mission d'annoncer l'arrivée du roi, d'accommoder les querelles qui troublaient la paix du pays, de convenir de tout avec le pape, afin qu'aucune désunion ne demeurât entre le clergé et l'Empire, afin d'effectuer une réconciliation entre le pape et le peuple romain (5). Le pape pouvait être terrifié, surtout lorsque les ambassadeurs emploieraient des négociations avec lui sur « le rétablissement de la dignité de l'empire romain; » car cette expression, que Kunrad lui-même avait employée dans un écrit au pape, semblait prouver qu'il avait consenti aux propositions des Romains. Mais, comme il n'osait pas s'opposer à l'expédition, il agit en apparence comme si l'arrivée du roi lui serait agréable, comme s'il accomplirait le couronnement de celui-ci avec joie. Pour cette raison, il envoya aussi alors une ambassade en Teutschland pour inviter le roi. Cette ambassade parut le jour public que Kunrad tint à Ratisbonne après la fête de la Pentecôte, et où il annonça l'expédition en Italie pour l'année suivante. Les princes présents se déclarèrent prêts à l'accompagner; mais ces princes, en grande partie ecclésiastiques, étaient presque tous du Teutschland méridional. Lors d'un nouveau jour, au contraire, que le roi tint à Wurtzbourg le 16 septembre, parurent aussi plusieurs princes de l'état ecclésiastique et laïque de Saxe, et ces princes aussi déclarèrent leur empressement à prendre part à l'expédition. Là-dessus, une nouvelle ambassade, encore plus brillante, fut envoyée au pape : car l'archevêque Arnold de Cologne lui-même en fit partie; le chancelier du roi pour l'Italie, et Wibald, l'abbé de Corvei, dont il a été question si souvent. On fit part aussi à l'empereur Manuel des résolutions de l'assemblée des princes à Ratisbonne et à Wurtzbourg.

On ne peut nier que tout cela avait une telle apparence de vérité et de sérieux, qu'il est encore à peine permis de mettre en doute le dessein du roi. L'étonnement à ce sujet semble cependant devoir encore augmenter, lorsqu'on considère le nom des princes qui voulaient et devaient accompagner le roi. Dans le Teutschland méridional cependant, Friedrich, duc de

Souabe, neveu du roi, devait rester en arrière; mais Heinrich, duc de Bavière, frère du roi, voulait participer à l'expédition. Et pourtant Kunrad de Zæringen, beau-père de Heinrich le Lion, était un prince qu'on ne peut estimer de peu d'importance; dans l'âme de Welf, la paix avait bien extirpé l'ancienne haine contre les Hohenstaufen, et des partisans des Welfs étaient maintenant présents en grand nombre en Bavière et en Souabe. De Saxe, en revanche, non-seulement l'archevêque Hartwig de Brême et l'abbé Wibald de Corvei voulaient accompagner le roi, mais aussi les marquis Kunrad de Meissen et Adalbert de Brandebourg. Le duc Heinrich de Saxe, par conséquent, n'avait donc plus contre lui aucun prince d'importance; mais on lui laissait, si on peut s'exprimer ainsi, les mains libres pour exercer son pouvoir, soit pour faire valoir ses prétentions, soit pour l'exécution d'autres projets.

Mais, quoi que le roi eût pu opposer à une pareille conduite, ou de quelque manière qu'il eût pu s'être représenté à lui-même le cours des choses, l'exécution de ses projets n'eut pas lieu; avant qu'il eût pu les entreprendre, il était un cadavre. Il mourut à l'âge de cinquante-huit ans (6), à Bamberg, le 15 février de l'année suivante, 1152. Le soupçon qu'il fut empoisonné par des médecins italiens qu'il avait autour de lui peut, dans tous les cas, prouver comment on considérait cette époque, et en particulier la position du roi. Il n'est cependant pas nécessaire de croire à un tel crime, pour concevoir la mort d'un roi qui avait été si longtemps malade, et qui avait tant fait, vu et souffert. Son cadavre fut d'ailleurs inhumé à Bamberg, près du cadavre de l'empereur Heinrich II le Saint.

## CHAPITRE II.

### LE ROI FRIEDRICH I^er BARBEROUSSE.

L'an 1152.

La maison impériale franconienne avait laissé derrière elle au peuple teutsch la perspective d'un empire assez puissant, et d'un trône royal fort et brillant. Cette perspective avait déjà été obscurcie, en ce que les princes teutschs n'avaient pas, par un choix libre et unanime, élevé au trône le prince auquel seul il semblait être dû, qui par-dessus tous en paraissait digne, savoir, le duc Friedrich de Souabe, neveu de Heinrich V; mais qu'au contraire ils avaient, séduits par les artifices d'un prêtre rusé et passionné, l'archevêque Adelbert de Mayence, laissé parvenir le vieux duc Lothar de Saxe à l'empire. Lothar n'était pas capable de porter le fardeau qu'il avait pris sur ses faibles épaules. Pour se tenir debout, pour acquérir un puissant soutien, il saisit des moyens dont celui-là même rougissait au profit duquel ils étaient employés. Par cette conduite, il produisit dans l'empire teutsch un déchirement qui, pendant sa vie, s'il ne s'étendit pas de plus en plus, devint cependant de plus en plus profond. A sa mort, il eût peut-être encore été possible de l'effacer, si les princes teutschs avaient dès lors réparé les négligences antérieures. Le noble Welf Heinrich, duc de Bavière et de Saxe, père de Heinrich le Lion, aurait dû être élevé, par un choix libre et unanime, au trône des Teutschs. Il était le seul prince, dans le Teutschland, qui, d'après les prévisions humaines, ne manquât ni de volonté ni de puissance pour maintenir l'honneur de la couronne, assurer la paix de l'Empire, et laisser donner au génie toute la culture dont il avait besoin parmi le peuple teutsch, pour prendre un développement énergique et conforme au caractère national. Mais Kunrad de Hohenstaufen eut la témérité d'essayer de prendre pour la seconde fois le titre de roi des Teutschs; et les artifices des prêtres, unis à la jalousie et à l'envie de la grandeur de la maison des Welfs, unis aussi au mécontentement, à la lassitude et à l'indifférence, surent lui conserver ce titre. Mais il ne sut protéger son trône, construit à la hâte et sans éclat, contre un écroulement, que par des ruses qui ne purent lui gagner aucune âme élevée. Pour cette raison, il chancelait incessamment de côté et d'autre, au point qu'il est difficile de dire si Kunrad servit ou nuisit davantage à sa considération royale par son expédition dans la Terre-Sainte. Dans tous les cas, l'Empire fut troublé et déchiré de la manière la plus malheureuse. Pour l'accommodement de la querelle incurable entre sa maison et la maison des Welfs, il n'avait rien atteint; et quant à ce qui restait de considération royale, il ne l'avait fait valoir, dans les derniers temps de sa vie, que pour amener de nouveau les Teutschs

dans une carrière qui ne pouvait conduire qu'au malheur et à la ruine (1).

Kunrad lui-même semble non-seulement avoir reconnu la dissolution de l'Empire, mais avoir même quitté la vie avec la conscience qu'il avait à supporter le fardeau d'une grande culpabilité. Peut-être, dans les derniers temps, n'avait-il montré une si grande réserve envers Heinrich le Lion, que parce que l'idée lui était insupportable d'une collision hostile avec ce jeune homme dont il avait maltraité la jeunesse, et dont le père avait été privé par lui du trône, sinon aussi de la vie. Précédemment il s'était efforcé, comme on l'a raconté, de faire reconnaître son fils aîné Heinrich comme son successeur à la dignité royale; il y avait réussi, et facilement. Mais le fils était descendu avant lui dans la tombe, et l'on ne trouve pas qu'il ait jamais fait quelque chose pour faire élever son second fils Friedrich au rang de son successeur. Ce Friedrich était sans doute encore un enfant; mais Heinrich, le fils aîné, était aussi fort jeune lorsqu'il l'avait fait couronner. Par conséquent il est incertain si Kunrad négligea son plus jeune fils parce qu'il était encore mineur, s'il ne croyait peut-être pas sa mort si proche, ou s'il pensait que son neveu Friedrich, duc de Souabe, fils de son frère aîné, ne serait pas disposé à se retirer en arrière. D'ailleurs le cours des choses est obscur; ce qu'il y a de certain, c'est que le dix-huitième jour après la mort de Kunrad, le mardi quatre du mois de mars, Friedrich Ier, jusqu'alors duc de Souabe, fut roi des Teutschs. Aucun, parmi les princes du Teutschland, ne lui disputa la couronne. Cinq jours plus tard, le dimanche *Lætare*, il fut couronné dans l'église de la Sainte-Vierge, à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque Arnold de Cologne, et élevé avec une grande solennité sur le siége de l'empire des Francs, lequel avait été fondé par Charlemagne dans cette église. Mais comment tout cela fut et arriva, c'est ce qu'il n'est pas possible de découvrir.

Le roi Kunrad, comme on le rapporte, désespérait que son jeune fils Friedrich fût élevé à la dignité de roi. Pour cette raison, il pensait que ce qu'il y aurait de mieux pour sa maison et pour le bien de l'Etat, serait que son neveu le duc Friedrich de Souabe lui succédât sur le trône. Il abandonna donc à celui-ci les insignes de la dignité royale, lui recommanda son fils, et obtint de lui la promesse qu'il investirait ce fils, aussitôt qu'il aurait atteint sa majorité, du duché de Souabe. Ces relations n'excitent aucun doute, elles sont probables et concevables; mais ce qui est moins concevable, c'est le rapport subséquent que déjà le 4 du mois de mars toute la puissance des princes de l'incommensurable empire teutsch, ainsi que quelques barons d'Italie, se soient réunis à Francfort comme en un seul corps, et que ce même jour, avec une union admirable, et même avec une parfaite unanimité, et avec l'approbation de tout le peuple, le duc Friedrich de Souabe ait été élu roi.

Il est vrai, le roi Kunrad avait eu le dessein de tenir à Bamberg une assemblée publique. Il était mort avant l'ouverture de cette assemblée; mais un certain nombre des princes de l'Empire pouvait bien être déjà arrivé. Avec ces princes, Friedrich pouvait bien, en quittant le tombeau de son oncle, s'être rendu à Francfort; ils pouvaient avoir formé le noyau de la réunion qui eut lieu dans cette ville. Les barons d'Italie pouvaient accidentellement être présents; quelques autres princes pouvaient encore y avoir été appelés, ou y avoir paru en personne avec leurs vassaux, ou y avoir envoyé des délégués (2). Ceux maintenant qui étaient venus de Bamberg, témoins de la mort du roi, témoins de l'abandon des joyaux de l'empire au duc, sous l'impression des paroles par lesquelles Kunrad mourant avait recommandé son fils au duc, étaient déjà gagnés en faveur de Friedrich avant leur arrivée à Francfort. Par ces prosélytes, ceux qui arrivèrent plus tard peu à peu purent aussi sans doute être facilement attirés du côté de Friedrich; car des ennemis personnels de la maison des Hohenstaufen ne sont probablement pas venus du tout à Francfort, ni Heinrich le Lion, ni Welf, l'oncle de celui-ci, ni un partisan déclaré de la maison des Welfs: qui donc aurait été disposé à la résistance? Il est par conséquent vraisemblable que, dans l'assemblée des princes, on n'en vint pas à une négociation réelle, à une opinion véritable, mais que le duc Friedrich fut aussitôt salué par toute l'assemblée comme roi des Teutschs (3). Et ainsi se vérifient les expressions d'un ouvrage du temps, lequel rapporte ces choses: « Friedrich Ier reçut l'empire plutôt par la transmission de son oncle que par le choix des princes. »

Et en effet un choix était aussi peu nécessaire que possible. Friedrich de Souabe devait être roi; personne ne pouvait s'élever contre lui, excepté peut-être Heinrich le Lion. Mais ce jeune prince, éloigné du théâtre des événements, et ignorant peut-être encore tout à fait la mort de Kunrad lorsque Friedrich était déjà certain d'un grand nombre de princes, se serait lui-même difficilement senti excité à obtenir la couronne. Mais aucun autre, en le comparant à Friedrich, ne pouvait être disposé à rejeter le Hohenstaufen. Heinrich était un adolescent de 22 ans, Friedrich un jeune homme de 31 ans. Tous deux étaient fils de nobles pères; en talent et en vertu, on pouvait les estimer égaux; mais ce qui n'était encore que de l'espoir dans Heinrich semblait déjà être, dans Friedrich, de l'accomplissement, ou sur le point d'être accompli. Dans la guerre, Heinrich n'avait encore eu aucune occasion de montrer ce qu'il pouvait y avoir en lui: la croisade contre les Wendes n'avait rapporté de gloire à personne; l'expédition contre les Ditmarsches était peu connue du reste du Teutschland; enfin l'expédition de Heinrich en Bavière et en Souabe s'était terminée par la fuite de celui-ci, laquelle, quoiqu'elle pût prouver en faveur de la prudence et de l'adresse du jeune prince, n'en était pas moins une fuite, et par conséquent ne pouvait pas même lui être comptée comme un honneur extraordinaire. Pendant la paix, cependant, Heinrich, dans sa querelle avec l'archevêque Hartwig de Brême, soit par principe ou par inclination, avait fait preuve d'efforts qui devaient irriter tous les ecclésiastiques, et pouvaient bien aussi exciter les scrupules d'un grand nombre de laïques. Friedrich, au contraire, même dans son adolescence, aussitôt qu'il eut été déclaré capable de porter les armes, avait montré son esprit belliqueux contre le comte de Wolfrathshausen et contre le duc Kunrad de Zæringen, devant Zurich et devant Zæringen même, la forteresse héréditaire, de telle sorte qu'il avait obtenu l'approbation et l'admiration d'hommes adeptes dans l'art de la guerre. D'ailleurs il s'était distingué pendant la croisade; il avait, dans les jours heureux et malheureux, fait preuve d'une âme héroïque, et était estimé même des vieux guerriers, devenu pour beaucoup d'entre eux un exemple et un modèle. De plus, il avait montré de la prudence et de la modération dans les affaires paisibles, et n'avait été une cause d'offense et de scandale ni pour les ecclésiastiques ni pour les laïques. Mais il avait principalement gagné beaucoup d'âmes en ce que, songeant à sa descendance des Waiblingen du côté de son père, et des Welfs du côté de sa mère, il s'était placé comme médiateur entre ses deux oncles Kunrad et Welf, et avait empêché la continuation d'une lutte mortelle. On osait espérer qu'il conserverait ce sentiment, qu'il ménagerait les membres des deux maisons, et obtiendrait cependant pour son cousin Heinrich le Lion le duché de Saxe, mais qu'il empêcherait la réunion des duchés de Bavière et de Saxe dans une seule main, et qu'il préviendrait néanmoins le renouvellement de l'ancienne querelle. On avait d'ailleurs à craindre, au contraire, d'Heinrich le Lion que, s'il parvenait à l'empire, il n'essayât aussitôt d'arracher à son beau-père, le duc Heinrich Jasomirgott, oncle de Friedrich, le duché de Bavière, parce qu'il le considérait comme son pays héréditaire et lui appartenant par droit de succession. Et une telle tentative ne pouvait ni réussir ni échouer sans un désordre incalculable, sans perte de sang et sans de nombreuses horreurs.

D'après ces observations, on peut soutenir avec quelque assurance que Heinrich le Lion ne pouvait se maintenir comme compétiteur à la couronne de l'empire teutsch devant le duc Friedrich de Souabe; et comme aucun autre prince de l'Empire ne pouvait oser entrer avec Friedrich dans la lice, il ne restait d'autre alternative que de l'élever sur le trône. Dans tous les cas, il est certain que le nouveau roi, à part les Welfs et leurs partisans, fut accueilli avec une rare unanimité; et les Welfs eux-mêmes ne pouvaient guère désirer un autre roi. Le Teutschland entier considérait Friedrich I^er^ comme le seul roi qui eût la volonté ainsi que le pouvoir de le secourir dans les maux dont il avait si longtemps et si cruellement souffert. Pour la même raison, il regardait en avant, avec de grandes espérances, vers un meilleur avenir. Mais le Teutschland ne s'est pas longtemps réjoui de sa belle foi dans l'avenir, et a été cruellement déçu dans ses espérances. Négligé, méconnu, méprisé par son propre roi, il n'a pas apporté à la passion de celui-ci un sacrifice calculé pour les mauvais traitements et l'assorvissement d'un peuple

étranger; il a été lui-même entraîné par des passions sauvages, et s'est lui-même combattu, déchiré, et a usé ses propres forces de la manière la plus déplorable; enfin il est sorti avec son empereur de la lutte mortelle contre l'Italie, sans honneur et sans profit, et, contemplant ses propres blessures, il a en même temps désespéré de la possibilité de la guérison, et a, fatigué et abattu, donné son désistement de ses anciens et vigoureux efforts pour la réunion pleine de vie de tous les peuples teutschs en un seul puissant empire sous un roi habile.

Mais il est difficile de décider, au milieu d'événements si monstrueux, combien il y eut de la faute de l'empereur Friedrich, et combien appartient aux circonstances dont il ne put se rendre maître. Depuis lors, depuis l'époque de ses actions jusqu'à nos jours, les jugements portés sur lui ont été bien différents: il a été loué de la manière la plus éclatante, il a été blâmé de la manière la plus cruelle, et même de temps en temps tout jugement a été anéanti devant une haute admiration. Sa gloire nous est parvenue, parce que la première année de son règne, d'après son propre désir et ses propres données, a été consignée par son oncle, l'évêque Othon de Freisingen, dans l'histoire. Cet évêque Othon était certainement un honnête homme, qui entendait honnêtement la vérité; pour lui, l'histoire n'était nullement une vaine compilation d'événements accidentels, mais il voyait en elle une grande révélation de Dieu, et devait par conséquent ressentir une sainte horreur de tout mensonge, de toute injustice. Il était cependant dans la nature des choses que, dans un livre qu'il dédiait lui-même au puissant empereur, et qui était composé à son sujet et d'après ses propres données, les faits ne pussent être représentés que comme Friedrich désirait paraître devant la postérité. D'ailleurs Othon sentait vivement sa parenté avec l'empereur; il ne contemplait pas sans satisfaction et sans orgueil le neveu que le Teutschland avait accueilli avec tant de joie, et qui avait été regardé avec étonnement, admiré et craint par d'autres nations. Enfin on ne doit pas oublier qu'Othon n'a vu que le commencement, que la plus petite partie de la longue carrière de Friedrich, et a écrit à une époque où il était encore permis d'espérer et d'attendre une tout autre réussite, honneur pour l'empereur, éclat pour le trône, et guérison pour l'empire. Il est très-vraisemblable que son exposition au moins aurait pris une couleur tout autre et plus sombre, s'il avait écrit trente ou quarante ans plus tard (4). Et cependant la description des faits de Friedrich Ier par le noble évêque est devenue le noyau principal sur lequel se développe, sur lequel s'est enchaîné ce qui a été dit par d'autres historiens teutschs sur son compte (5). Du reste, cela se comprend de soi-même, un prince si puissant, qui avait en son pouvoir d'élever et de détruire, de récompenser et de châtier, ne pouvait manquer de flatteurs et de panégyristes (6). Mais, devant tant de gloire, disparaissait facilement le blâme qui retentissait dans les nations étrangères; et, dans la contemplation de l'éclat de tant d'événements extraordinaires, on ne faisait aucune attention aux hommes qui, chassés de leurs maisons et de leurs foyers, erraient, mourant de faim, au milieu de leurs plaines dévastées; et les lamentations n'étaient pas entendues, lesquelles étaient poussées avec désespoir sur les ruines de tant de villes incendiées. On avait même moins égard à la dévastation de la patrie elle-même, à cause de la personnalité de celui qui en était l'auteur; car un héros trouve toujours de la sympathie dans le malheur comme dans le bonheur, soit immédiatement, soit plus tard. La plupart abandonnent volontiers leur honneur, dans la guerre, à l'agitateur du genre humain, et il s'en trouve bien peu qui demandent pourquoi et comment, ne réfléchissant pas que la valeur d'une action, même la plus grande, la plus hardie, la plus digne d'étonnement, ne gît nullement en elle-même, mais uniquement dans le but qu'elle doit servir à atteindre. Enfin trois choses encore ont principalement gagné beaucoup de cœurs à Friedrich et aux Hohenstaufen, lesquelles ne peuvent être entièrement passées sous silence.

D'abord, de toute antiquité le peuple teutsch avait occupé le premier rang dans les armes; pour l'adresse, la bravoure et toutes les vertus guerrières, aucune armée n'avait pu égaler une armée teutsche. Après le temps des Hohenstaufen, cette ancienne prééminence disparut de plus en plus. L'homme teutsch, en particulier, se montra constamment digne de son origine; les bandes d'un prince teutsch particulier se montrèrent souvent dignes de leurs pères; mais, sur le trône de l'empire teutsch, il tombait rarement un rayon de l'éclat des armes

de l'empire teutsch qui pût montrer au monde la majesté de celui-ci. L'empereur Friedrich Ier, cependant, demeura pendant longtemps enveloppé dans une brillante gloire guerrière, et en dispersa le dernier les rayons sur tout l'empire. Sur lui, plus tard, reposait d'abord l'œil des petits-fils, quand ils regardaient en arrière pour reconnaître et pour apprécier les grandes actions de leurs pères. Deuxièmement, les Hohenstaufen ont été singulièrement élevés, eu égard aux rois qui vinrent après eux, et à ceux de la race suivante, de la race des Lutzelburger. Devant l'ombre qui était étendue sur ces rois, les Hohenstaufen, Friedrich Ier en avant, étaient placés dans une lumière éblouissante. Ils marchaient en avant, comme de puissants géants parmi des hommes d'une stature ordinaire; leur maison, la maison des Waiblingen, paraissait comme une forteresse monstre élevée sur un rocher près d'une demeure érigée d'après les principes d'une architecture bourgeoise. Troisièmement, la manière dont Friedrich Ier termina sa vie réconcilia bien ses ennemis avec lui, jeta pour la postérité un voile saintement poétique sur ses premières années, et fit oublier bien des choses, par la sympathie universelle qu'elle excita.

Pour pouvoir maintenant, dans de telles circonstances, arriver à un jugement de Friedrich Ier qu'on osât soi-même considérer comme juste, il semble être nécessaire de séparer en lui l'homme du chef de l'empire teutsch; d'apprécier l'homme d'après son époque et les plus nobles sentiments de notre âme, et le roi, au contraire, d'après les besoins du peuple teutsch et la situation de l'empire.

L'apparence extérieure de Friedrich rappelle les anciens Teutschs, qui avaient excité, douze cents ans auparavant, l'admiration et la terreur des Romains. Il était non-seulement d'une stature basse, mais grêle; la poitrine très-bombée, la structure du corps entier roide et forte, de sorte qu'il paraissait aussi léger que puissant, et capable de supporter les plus grandes fatigues; le visage frais et délicat, les yeux bleus, les cheveux et la barbe roux et crépus : pour cette raison on l'a surnommé Barberousse (7). Mais dans ce corps habitait un esprit puissant; tout ce que la nature peut faire pour un homme, elle l'avait fait pour lui : il avait la capacité d'atteindre tout ce dont les forces humaines sont capables; un esprit adroit, un jugement vif, un regard perçant, et une mémoire si heureuse, qu'il pouvait sur-le-champ saluer par son nom quiconque avait été une fois connu de lui, même après une très-longue absence. Et quand même il n'aurait perfectionné ces pouvoirs de l'esprit tous ensemble, et tout au plus que dans des choses guerrières et pour des choses guerrières, et se fût un peu négligé dans d'autres connaissances scientifiques, il en connaissait aussi beaucoup d'autres, et cherchait, même comme empereur, autant qu'il était possible, à rendre bon ce qui pouvait être rendu bon. Par-dessus tout, semblable sur ce point à Charlemagne, il aimait à lire ou à se faire lire des histoires des temps antérieurs, reconnaissant bien qu'un homme, qu'il soit prince ou roturier, à qui le passé est fermé, doit aussi être étranger au présent, et ne peut avoir d'autre mesure pour l'avenir qu'une règle commune de calcul. Mais ni son siècle ni sa position ne lui permirent de pousser bien loin le grand ouvrage de pénétrer jusqu'à la morale et l'esprit de l'histoire. Il savait aussi s'exprimer avec beaucoup de charme dans sa langue maternelle; et, par ce charme en particulier, il réussissait facilement à gagner les cœurs qu'il lui était avantageux de gagner.

De telles et de semblables qualités de l'esprit et du corps auraient fait de Friedrich un homme habile et distingué dans toutes les circonstances de la vie; aussi le rendirent-elles, sur le trône, le premier homme de son temps. Mais quelle que soit la confiance avec laquelle cette sentence est rendue, sans aucun doute, il devient d'autant moins sûr de formuler un jugement, si l'on interroge ce qu'il y a de plus noble dans le cœur de l'homme, la moralité. Dans cette voie, il n'est guère possible d'accompagner Friedrich avec satisfaction. Il peut toujours avoir fait preuve envers ses amis et ses affidés, envers ses serviteurs et ses inférieurs, de beaucoup de vertus humaines, mais il n'était pas maître de ses passions, et montrait, dans la poursuite de celles-ci, une opiniâtreté, une force de volonté qui excitent l'horreur et l'effroi. C'était dans sa haine qu'il était le plus terrible; et sa haine était excitée par tous ceux qui osaient lui résister. Il ne connaissait pas le pardon; la douceur lui était étrangère. Et comment peut-on croire à la générosité et à la grandeur d'âme de l'homme qui poursuit sans ménagement dans sa colère les coupables

et les innocents, sans distinction d'âge et de sexe, jusqu'à la destruction; qui avec une cruauté sauvage détruit les richesses de la nature, réduit en cendres des villes entières, en contemple les ruines sans compassion, sans miséricorde et sans repentir, et se glorifie de pareilles actions? Certes les rois doivent venger le parjure, châtier la perfidie, poursuivre et punir la trahison, comme Friedrich était accoutumé d'excuser sa cruauté; mais souvent il est aussi blâmable d'accepter une parole que de la trahir: les rois ne sont pas toujours des juges impartiaux de la perfidie et de la trahison, du moins dans un pays assujetti, et, dans tous les cas, il y a, pour la vengeance, le châtiment et la punition, des limites dont la violation est une cruauté qui ne trouvera aucune justification ni parmi les contemporains ni parmi la postérité.

Enfin il est à peine nécessaire de faire quelques observations sur Friedrich comme roi des Teutschs. En quoi consistaient les besoins du Teutschland, cela a été dans cet ouvrage clairement exprimé, non d'après de vagues exposés ou des idées générales, mais d'après l'état des choses et le cours de l'histoire; la voie dans laquelle devait entrer un roi des Teutschs, si les Teutschs tous ensemble voulaient devenir un seul peuple craint, estimé, ferme, avec une organisation particulière; s'ils voulaient conserver dorénavant la gloire qu'ils avaient acquise avec tant d'honneur et qu'ils avaient conservée si longtemps, la gloire d'être le premier des peuples, supérieur à tous en bravoure, et n'étant inférieur à aucun autre en force et en jugement, cette voie a été clairement dépeinte. Friedrich n'a fait aucun effort pour secourir ces besoins, soit qu'il ne les ait pas reconnus, soit qu'il ne sût pas les apprécier; il n'est pas entré dans cette voie, soit qu'il ne l'ait pas découverte, soit qu'elle ne lui promît rien; non, il a pris un tout autre chemin, qui devait conduire à un tout autre but, et a même rendu impossible à ses successeurs le retour à la première voie. Ce qu'il avait lui-même projeté, à quelle distance il avait placé son dernier but, c'est ce qu'il est sans doute difficile et même peut-être impossible de découvrir; aussi pouvait-il bien, plus tard, avoir adopté des idées différentes de celles qu'il avait eues au commencement de sa course. Mais on ne peut nier que son ambition ne fût incommensurable, et son amour de la gloire sans bornes. La puissance était son désir, le pouvoir son plaisir, la domination sa joie. Et, pour le contentement de telles passions, il ne trouva dans le Teutschland, tel qu'il était situé devant lui, aucun terrain propice. Mais il trouva, sinon chez tous, du moins chez la plupart des princes et des vassaux, une passion générale par laquelle il pouvait espérer de les saisir, de les exciter et de les unir pour l'accomplissement de ses efforts: c'était la haine de la noblesse et des vassaux teutschs contre l'esprit bourgeois, lequel ne s'était encore que rarement remué dans les villes du Teutschland, mais qui déjà, dans les villes d'Italie, parvenu à une hauteur formidable, était là audacieux et menaçant, et duquel on pouvait prévoir que, s'il n'était pas comprimé, il franchirait les Alpes, et s'établirait avec une égale audace et une égale arrogance dans les villes du Teutschland. De là vient qu'en réfléchissant aux entreprises de Friedrich, on peut à peine se défendre de la pensée qu'il espérait, à l'aide du pouvoir, de l'esprit des vassaux, asservir les villes d'Italie, soumettre par ce moyen l'Italie entière à sa domination, et enfin, avec les moyens que le pays conquis offrirait en abondance, devenir aussi dans le Teutschland irrésistible aux vassaux épuisés, et dominer tout avec un pouvoir vraiment impérial.

Mais le récit des événements et des accidents fournira le meilleur témoignage sur Friedrich ainsi que sur son époque; ensuite chacun pourra former son jugement.

## CHAPITRE III.

### PREMIÈRES ANNÉES DE FRIEDRICH Ier. — CONTINUATION ET DÉCISION LÉGALE DE LA QUERELLE SUR LE DUCHÉ DE BAVIÈRE. — PRÉPARATIFS POUR UNE EXPÉDITION CONTRE L'ITALIE.

De l'an 1152 à l'an 1154.

Dans l'église d'Aix-la-Chapelle, lorsque le sacre de Friedrich fut terminé, et que même la couronne lui eut été posée sur la tête, un homme profondément courbé sortit tout à coup de la foule joyeuse, se jeta aux pieds du roi, et implora sa clémence et sa miséricorde. C'était un ancien serviteur de Friedrich, qui, pour un

délit inconnu, avait excité la colère de son maître, et qui avait reçu son congé pour punition (1) : il pouvait penser que, durant l'allégresse de ce jour, la vie antérieure devait disparaître, et que le roi ne vengerait pas les fautes commises envers le duc. Mais Friedrich resta inébranlable sur le siége de Charlemagne, et repoussa l'infortuné avec sévérité. « Ce n'est pas par haine, dit-il, que je t'ai refusé ta grâce, mais par amour pour la justice; pour cette raison la porte te reste fermée. » Quelques-uns des princes présents, saisis de compassion, s'avancèrent entre le roi et cet infortuné, et cherchèrent à gagner l'âme du premier pour les supplications de l'autre. Mais Friedrich eut aussi peu d'égards pour leurs paroles que pour la faveur de la fortune ou la solennité de la journée; il demeura ferme dans sa décision, et laissa l'homme courbé dans sa misère. Cet événement, qui fut sans doute pour la fête un intermède désagréable, parut avoir produit une vive impression sur l'assemblée. Beaucoup virent dans la conduite de Friedrich une fermeté de caractère et une opiniâtreté dans la justice, qui étaient dignes de toutes sortes d'éloges, et qui méritaient chez un si jeune homme la plus haute admiration; d'autres pouvaient être remplis d'appréhension et de crainte devant un roi qui était inexorable, qui ne connaissait pas de pardon, qui cherchait à étouffer, sous le nom de justice, les sentiments les plus sacrés dans le cœur de l'homme, et à justifier son obstination; mais tous durent bien reconnaître que le Teutschland avait obtenu un roi devant la sévérité duquel chacun devait avoir soin d'être sur ses gardes. Et avec cette impression, tous, après la fin des cérémonies, grands et petits, quittèrent la ville d'Aix-la-Chapelle, et retournèrent, non sans réfléchir, dans leurs palais ou dans leurs chaumières.

Lui-même, le roi Friedrich, envoya bientôt une grande ambassade en Italie, pour informer le pape Eugène, la ville de Rome, et les peuples de tous les pays, de son avénement à l'empire. Les envoyés étaient Hélin, élu archevêque de Trèves; Eberhard, évêque de Bamberg, et Adam, abbé d'Eberach. Ceux-ci obtinrent un écrit pour le pape, dans lequel le roi reconnaissait que le monde était régi par deux pouvoirs, par la sainte autorité des prêtres, et par le pouvoir royal; dans lequel il se déclarait même prêt à courber le cou avec humilité sous l'obéissance de tous les prêtres; dans lequel il promettait d'accomplir tout ce que Kunrad, son oncle, avait projeté et arrangé pour l'affranchissement et la glorification du siége apostolique; dans lequel il promettait enfin que les ennemis du saint-siége seraient ses ennemis, et les amis de ce dernier ses amis. En effet, il n'y a pas de doute que l'âme entière de Friedrich était déjà à cette heure dirigée vers l'Italie. On ne sait quels désirs remplissaient son sein quelques années plus tôt, quelles idées occupaient son esprit; mais les longues négociations dans lesquelles Kunrad avait été engagé avec les Romains, les invitations nombreuses et pleines de grandes promesses de ces derniers, enfin les préparatifs d'une expédition contre l'Italie et contre la ville immortelle, n'avaient certainement pas manqué de produire sur Friedrich une puissante impression, et le souvenir de l'empereur franconien dont il descendait pouvait avoir alimenté et accru cette impression. Enfin, à Aix-la-Chapelle, sur le tombeau de Charlemagne, sur le siége de Charlemagne, partout l'ombre de ce puissant empereur avait pu paraître devant son âme, et avoir engendré en lui la pensée d'imiter ce dernier, et de devenir son égal en actions, en bonheur et en gloire. A Aix-la-Chapelle même, le désir fut exprimé par plusieurs seigneurs ecclésiastiques, et non sans l'approbation du roi, que celui-ci, en recevant la couronne, pût promettre l'expédition en Italie que Kunrad avait préparée. Ce désir ne fut véritablement pas rempli. En revanche, les évêques présents, l'archevêque Arnold de Cologne à leur tête, pressèrent le roi, le lendemain du couronnement, pour qu'il obligeât les vassaux, par un serment, à prendre part dans cette expédition pour l'éloignement des afflictions du saint-siége; les princes laïques, en même temps, présentèrent aussi cette demande contraire : « Un nouveau roi, disaient-ils, ne pouvait pas sitôt s'enchaîner par un vœu si difficile; ses ennemis augureraient la plus grande audace, s'ils savaient qu'il voulait s'éloigner si promptement du Teutschland. » Pour cette raison, rien ne fut conclu ni préféré. Mais, pour le jeune roi, ces expressions et ces efforts, qui étaient si favorables à ses pensées et à ses actions, ne furent pas perdus. C'est pourquoi la résolution d'entreprendre aussitôt que pos-

sible une expédition en Italie, et de recevoir de la main du pape la couronne d'empereur, signe de la plus haute dignité de ce monde, cette résolution fut formée et invariablement et fermement conservée. Dans tout ce que le jeune roi faisait et entreprenait, il avait, à ne pas s'y méprendre, l'exécution de cette résolution devant les yeux; il ne cherchait d'abord qu'à établir les affaires intérieures du Teutschland, de telle sorte que celle-ci ne pût pas être retardée, ou rendue impossible.

D'Aix-la-Chapelle, il se rendit à Utrecht, pour faire valoir une décision que Kunrad avait donnée dans le choix contesté d'un évêque, laquelle n'avait pas été suivie, et pour châtier les rebelles. Il réussit aisément dans ce projet. Ensuite il descendit le Rhin, réglant, pacifiant et décidant; et, après avoir célébré les fêtes de Pâques à Cologne, il s'avança à travers la Westphalie vers Mersebourg. De tous les pays de l'empire, la Saxe lui tenait le plus à cœur. C'était de la Saxe qu'il avait à craindre les plus grands empêchements pour ses desseins sur l'Italie. Déjà les rapports des Saxons avec les Danois, et avec les peuples slaves entre l'Elbe et la mer, entre l'Elbe et l'Oder, étaient de telle sorte, qu'ils ne pouvaient être facilement ni négligés ni jugés. D'ailleurs l'autorité royale n'était, dans aucun pays teutsch, moindre qu'en Saxe. Depuis leur asservissement, les Saxons s'étaient toujours considérés comme en opposition à l'empire, et presque jamais comme une partie intégrante de l'empire; et cette pensée avait été, du temps de Heinrich IV, fortement formée et affermie en eux. Dans les choses temporelles ils ne reconnaissaient pas de pouvoir plus élevé que le pouvoir ducal, si ce n'est en effet, du moins en paroles (2). Mais le duc des Saxons était Heinrich le Lion, leur nourrisson depuis son enfance, maintenant un jeune homme florissant, avec des prétentions bien fondées, de l'acceptation ou du refus desquelles la tranquillité de l'empire semblait dépendre. Enfin beaucoup de querelles eurent lieu en Saxe, lesquelles, si elles n'avaient pas été apaisées, auraient également menacé de grands désordres; et de ces querelles, une en particulier paraît avoir été causée par le roi, qui s'était rendu d'abord en Saxe pour convoquer à la Pentecôte une grande cour à Mersebourg.

Au commencement de celle année en effet, avant même que Kunrad III fût mort, le comte Hermann de Winzenbourg et son épouse furent assassinés, on ignore par qui, de quelle manière, et pour quelle raison. Sa forteresse héréditaire avait été, vingt-deux ans auparavant, comme on l'a raconté, détruite par l'empereur Lothar, par une juste vengeance; cependant, sous Kunrad III, il avait été remis en possession de ses biens, et les avait reçus comme fiefs de l'évêché de Hildesheim. Maintenant il ne laissait pas d'enfants. Pour cette raison, le duc Heinrich de Saxe et le prince Adelbert de Brandebourg élevèrent des prétentions sur ses possessions, peut-être par la seule raison que le comte manquait de proches parents. Moins cependant les deux princes avaient de droits à ces possessions, plus vivement ils s'étaient mis sous les armes; et la circonstance seule que Frédéric avait été si promptement élevé sur le trône de l'empire teutsch, et avait ensuite convoqué sur-le-champ une cour à Mersebourg, avait arrêté les déprédations et les hostilités qu'ils avaient déjà commencé à exercer l'un contre l'autre. Mais le jeune roi ne réussit point à décider à la paix ces deux princes téméraires à Mersebourg : ils recommencèrent de nouveau la guerre; et ce ne fut qu'à une assemblée qui, comme on le racontera, fut tenue plus tard à Wurtzbourg, au mois d'octobre, qu'un accommodement put avoir lieu. Il fut possible, parce que le comte Bernard de Plötzke trouva la mort dans la croisade, et ne laissa pas non plus d'enfants. Friedrich le roi parvint alors à obtenir que le marquis Adelbert se contentât de cet héritage de Plotzke, lequel était très-commodément situé pour lui; et Heinrich le Lion obtint ainsi l'héritage de Winzenbourg.

Une autre affaire au contraire fut négociée à Mersebourg d'une manière qui semble jeter un grand éclat sur la couronne teutsche, et qui fut dans tous les cas très-caractéristique des manières et des sentiments du nouveau roi, quoiqu'elle n'eût ni ne promît aucunes conséquences pour le Teutschland.

Dans le Danemark, la lutte mortelle, dont il a été question à plusieurs reprises, entre Suéno, fils d'Eric, qui était reconnu des Seelandais, et Kanut, fils de Magnus, qui était reconnu dans le Jutland, pour le trône de l'empire danois, avait toujours continué. A cette lutte avait pris part, dans les derniers temps, le jeune Walde-

mar de Schleswig, fils du pieux Kanut, lequel, comme on l'a également raconté, fut assassiné par Magnus. Waldemar s'était déclaré pour Suéno, et, par son secours, le pouvoir de Suéno était devenu si grand, que Kanut, après de grands efforts et des entreprises aventureuses, s'était vu forcé de fuir du pays. Il vint dans le Teutschland, et s'adressa alors, à ce qu'il paraît, par l'entremise de l'archevêque Hartwig de Brême, qui l'avait déjà favorisé précédemment, au nouveau roi des Teutschs, pour obtenir de celui-ci le secours nécessaire qu'il avait jusqu'alors cherché en vain en Suède, ainsi qu'auprès de quelques princes particuliers de l'empire teutsch; et, pour gagner le roi, il se déclara prêt à accepter l'empire des Danois comme un fief de l'empire teutsch, si le roi Friedrich voulait lui aider à en obtenir le gouvernement. Friedrich lui donna rendez-vous à Mersebourg. En même temps, il envoya une invitation à Suéno, afin qu'il vînt aussi lors de la fête de la Pentecôte à Mersebourg. Sans doute que Friedrich promit au Danois, soit par des paroles explicites, soit cependant par des expressions polies mais ambiguës, qu'il avait l'intention d'amener un accommodement entre lui et Kanut, d'après lequel l'empire des Danois lui resterait, et Kanut serait forcé de lui rendre hommage. L'invitation était cependant encore appuyée par une autre raison. Suéno avait précédemment, étant adolescent, passé quelque temps à la cour du roi Konrad, et dans cette cour il avait contracté une liaison amicale avec Friedrich, qui était alors également adolescent. Friedrich rappela ces jours au roi danois, et lui exprima le désir de revoir encore une fois l'ami de sa jeunesse. L'accommodement proposé parut suspect au roi Suéno, comme il paraissait ne pouvoir être qu'à son désavantage à lui, le vainqueur; mais il ne put renoncer à sa foi dans l'ami de sa jeunesse. Pour cette raison, il accepta l'invitation, se rendit à Mersebourg, et y fut reçu par Friedrich, roi des Teutschs, de la manière la plus prévenante et la plus affectueuse. Mais, après les premières salutations, Friedrich expliqua au roi Suéno son plan d'accommodement, sur lequel il était probablement déjà d'accord avec Kanut : Suéno devait posséder l'empire danois comme roi unique, mais comme homme ou vassal du roi des Teutschs; Kanut, en revanche, devait obtenir l'île de Seeland comme sous-fief, ou comme homme du roi Suéno. Kanut, chassé du pays et par les habitants, sans moyens et sans espoir, saisit la proposition des deux mains; Suéno, au contraire, en fut surpris de la manière la plus douloureuse; car il était en possession de tous les pays danois, et devait maintenant renoncer à la fidèle Seeland, par les efforts et la persévérance de laquelle il avait remporté la victoire sur son rival. Plus sévèrement il avait été trompé dans ses espérances par le roi des Teutschs, plus grandes étaient ses appréhensions de cet ami. La menace de Friedrich qu'il enverrait une armée toute prête en Danemark pour élever Kanut sur le trône, si Suéno osait résister à ses propositions, pouvait même ne pas être estimée par Suéno comme au-dessus de ses forces; mais il se trouvait au milieu du Teutschland, il était au pouvoir de Friedrich. Il paraît qu'il craignit qu'on ne lui refusât de retourner au milieu de son peuple, s'il ne se soumettait pas à la volonté du roi. Il s'exécuta donc avec une bonne volonté apparente, mais retint cependant les biens qui avaient été la propriété de son père dans le Seeland, afin qu'il pût d'autant moins manquer de prétextes pour renouveler la querelle avec Kanut. Il prêta au roi le serment féodal, reçut de sa main la couronne de l'empire danois, et porta, le jour de la Pentecôte, couronne en tête, l'épée devant le roi, également couronné, afin de rendre par là la majesté de celui-ci plus brillante aux yeux de la brillante assemblée (3).

On ne saurait le nier, la situation de l'empire danois était déplorable : les luttes longues et non interrompues des princes qui élevaient des prétentions à la couronne avaient rempli le pays de sang et d'horreur, et on ne pouvait prévoir la fin de ces malheurs. Si alors Friedrich I^er avait raisonnablement et énergiquement mis à profit les circonstances comme elles ont été décrites, et réuni tous les pays danois, la péninsule comme les îles, avec l'empire teutsch, et rétabli ou consolidé la paix et l'ordre dans celui-ci, certainement personne ne lui en aurait demandé compte; car il aurait pour le moment prévenu des malheurs incalculables, et accompli pour tout l'avenir ce que les précédents rois des Teutschs avaient négligé. Le Teutschland, s'étendant au nord jusqu'à ses frontières naturelles, aurait gagné des côtes maritimes d'une telle étendue, qu'elles auraient été proportionnées au grand corps de l'empire,

et acquis par là tant d'accès au monde et aux productions des pays étrangers, que le perfectionnement du peuple teutsch aurait été nécessairement facilité de beaucoup de manières. Les Danois, au contraire, auraient non-seulement partagé avec leurs frères les Teutschs les avantages d'une pareille union avec le monde; mais ces avantages seraient venus d'abord à eux, et seraient parvenus aux Teutschs par leurs mains. Mais il est difficile de dire ce que Friedrich Ier avait réellement projeté de la mortification et de l'humiliation du roi Suéno, car son âme était certainement déjà dirigée vers l'Italie, et était par conséquent incapable de faire valoir sa décision parmi les Danois. Il prévoyait certainement que les princes danois, aussitôt qu'ils seraient de retour dans leur patrie, ne se conformeraient pas pendant un seul jour à la convention de Mersebourg : pourquoi donc alors cette conduite ambiguë, qui, si elle jetait même un éclat transitoire sur sa couronne, ne pouvait procurer aucun honneur durable ni au dedans ni au dehors? Toute cette affaire n'était-elle qu'un vain ouvrage auquel on avait été entraîné par les circonstances? Friedrich voulait-il peut-être montrer aux Saxons qu'il n'était pas inférieur à leur précédent duc, l'empereur Lothar, devant qui Magnus, père de Kanut, dix-huit ans auparavant, à Halberstadt, après avoir été couronné par lui comme homme lige de l'empire teutsch, avait porté l'épée royale? Voulait-il, prévoyant avec un esprit hardi un grand avenir, maintenir les prétentions de l'empire teutsch sur le Danemark, afin qu'après l'assujettissement de l'Italie, le prétexte ne lui manquât pas de faire aussi valoir dans le Nord son pouvoir agrandi, et d'établir ici, comme là, sa domination? Ou bien Friedrich craignait-il l'union entre les Danois? craignait-il la puissance de Suéno comme roi unique des Danois, et voulait-il jeter parmi eux de nouvelles semences de discorde, afin qu'occupés d'eux-mêmes, ils ne pussent ni entrer en alliance avec les peuples slaves, ni entreprendre jamais quoi que ce fût qui pût servir de prétexte aux Saxons et à Heinrich le Lion pour se dégager de prendre part à l'expédition contre l'Italie, et par là même retarder, rendre vaine et anéantir cette expédition? Il avait du moins atteint ce but; et les ménagements qu'il observa surtout envers Heinrich le Lion, pour le décider à prendre part à l'expédition, semblent parler en faveur de cette supposition.

A la diète était aussi venu le respectable évêque Vicelin, tourmenté et pressé par l'archevêque Hartwig pour qu'il sollicitât du roi lui-même l'investiture des biens laïques de son évêché d'Aldenbourg, qu'il avait reçus seulement du duc Heinrich. Vicelin, profondément courbé par le nombre de ses années et par des souffrances longues et cruelles, céda aux importunités de l'orgueilleux prince-prêtre. Mais Friedrich n'était nullement disposé à être l'instrument d'une passion étrangère. Il devait aussi s'apercevoir que l'Église chrétienne, dans les pays slaves, était encore trop peu affermie pour pouvoir se passer de l'appui du pouvoir laïque, et qu'elle pouvait trouver cet appui uniquement près du duc de Saxe. Au surplus, il pouvait aussi se faire qu'il prévît qu'une rupture mortelle aurait lieu aussitôt entre lui et le duc Heinrich, s'il entreprenait de faire rougir ce noble jeune homme devant l'orgueilleux prêtre, s'il déclarait nulle l'investiture que Heinrich avait conférée, que Vicelin avait reçue. Pour cette raison, il rejeta la demande des ecclésiastiques. Cependant il paraît n'avoir pas encore reconnu l'investiture que le duc avait conférée, parce qu'il ne pouvait pas encore clairement examiner l'affaire; mais il jugea cependant convenable de la rejeter (4).

Et peut-être que le roi aurait laissé toute l'affaire dans l'état indécis où elle avait été jusqu'à présent, surtout parce que le vénérable évêque Vicelin, bientôt après son retour, fut attaqué d'une grave maladie, causée par la peine et le chagrin, laquelle le rendit incapable de toute affaire, et enfin, après des souffrances inouïes, mit fin à sa vie, si un autre événement ne lui avait pas fait sentir qu'il devait agir avec circonspection vis-à-vis de l'Église. A Magdebourg, le siége archiépiscopal était devenu vacant; mais, pour le choix d'un nouvel archevêque, une division avait eu lieu : un parti s'était déclaré pour le prieur de l'église de Magdebourg, nommé Gérard; l'autre parti pour le doyen Hazzo. Friedrich le roi devait maintenant, d'après le décret du concordat de Worms, décider entre les deux candidats. Il chercha cependant à réconcilier et à réunir les partis; et comme il échoua dans cette tentative, il prit une route qui pouvait sans doute conduire au but, mais qui n'était nullement

régale. Au lieu de se déclarer pour l'un des candidats, et de lui conférer par le sceptre l'investiture de la régale, il amena le doyen et son parti, par la conviction et autres artifices concluants, à un nouveau choix, et tourna ce choix sur l'évêque Wichmann de Zeiz, qui était encore un jeune homme, mais, ce qui semble auprès de Friedrich avoir fait pencher la balance, un jeune homme d'une race illustre. Et à peine ce choix avait-il eu lien, que le roi conféra à l'archevêque nouvellement élu les régales en lui présentant un sceptre, et Wichman prit possession de l'église do Magdebourg. Mais le prieur Gérard, le chef du parti contraire, justement irrité de son échec, avec la conviction aussi qu'un grand nombre d'hommes distingués avaient été choqués de l'élévation de l'évêque Wichmann par faveur princière, se rendit en toute hâte en Italie auprès du pape Eugène III, et éleva des plaintes amères sur ce que le pouvoir temporel s'immisçait dans les affaires de l'Église, et sur les artifices par lesquels l'église de Magdebourg avait été jetée à la tête du jeune et non méritant évêque Wichmann. Le pape fut étonné et terrifié de ces empiétements du nouveau roi, qu'il pouvait considérer comme un pronostic défavorable do la domination de celui-ci, et il ne fut probablement retenu de prendre des mesures énergiques que par la position désagréable dans laquelle il se trouvait toujours alors. Cependant il ne consentit pas à la confirmation du nouvel évêque. Bien plus, il envoya un écrit au clergé de Magdebourg, par lequel il défendait, sous des peines sévères, que personne le protégeât ou le favorisât, mais qu'au contraire chacun s'éloignât de lui comme d'un intrus (5). Et comme, sur ces entrefaites, trois archevêques et huit évêques teutsclıs, parmi lesquels se trouvait Othon de Freisingen, intercédèrent pour Wichmann auprès du saint-père, nullement parce qu'ils tenaient la cause de celui-ci pour bonne et juste, mais au contraire, comme Othon lui-même le reconnaît, par amour pour le roi (6), le pape n'eut aucun égard à cette intercession, mais adressa au contraire aux évêques une réponse tranchante et sévère. « Vous n'aviez pas devant les yeux le bien de l'Église de Dieu, écrivait Eugène, mais seulement ce qui plaît aux princes mondains; vous n'avez pas consulté la justice, vous ne vous êtes pas élevés comme un mur devant la maison d'Israël; vous n'avez pas non plus pensé à la parole de l'apôtre : d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes, mais vous avez uniquement cherché la faveur du roi. Mais nous, placés sur le rocher inébranlable sur lequel l'Église est fondée, nous n'osons et nous ne voulons pas tourner de côté et d'autre comme des girouettes, ni nous laisser par aucun obstacle détourner du droit chemin des saints préceptes. C'est pourquoi nous vous ordonnons par cet écrit de ne pas dorénavant solliciter ces choses; bien plus, vous devez travailler par vos exhortations auprès de notre bien-aimé fils Friedrich, que Dieu a présentement élevé à la majesté de l'empire pour la protection des libertés de l'Église, afin qu'il s'abstienne de son dessein, qu'il ne favorise pas davantage ces choses contre Dieu, contre les saints préceptes, contre le devoir de la dignité royale, mais, au contraire, qu'il accorde à l'église de Magdebourg, comme à toutes les églises de l'empire, que Dieu lui a confiées, une pleine liberté d'élection, et qu'il accorde ensuite à cette libre élection sa faveur, comme il appartient à la majesté royale. »

Tel fut l'écrit du pape. Il ne peut exister de doute que cet écrit parvint à la connaissance du roi. On ne peut vraiment déclarer avec certitude s'il eut quelque influence sur l'affaire de l'investiture du duc Heinrich de Saxe, mais cela est, sans contredit, probable; car la situation dans laquelle le roi s'était placé, avec son nouvel archevêque de Magdebourg, vis-à-vis du pape, devait, d'un côté, engendrer en lui la résolution de ne pas s'inquiéter du moins des droits qui lui appartenaient conventionnellement sur l'occupation des siéges épiscopaux du Teutschland; tandis que, d'un autre côté, il conservait fermement le désir de demeurer dans des rapports d'amitié avec le duc Heinrich. Et il pensa avoir atteint ce double but par le moyen d'un acte qui fut probablement rédigé l'année suivante, 1153, d'autant plus sûrement que l'archevêque Hartwig de Brême était passé de son côté dans l'affaire de l'évêque Wichmann de Magdebourg. Car, dans cet acte, le roi déclare : « qu'il avait concédé à son bien-aimé Heinrich, duc de Saxe, dans le pays au delà de l'Elbe, que celui-ci tenait en sa possession de sa libéralité à lui, le roi, pour l'accroissement de la domination du nom chrétien, le droit d'ériger, de fonder, de bâtir des évêchés et des églises, et lui avait accordé le libre pouvoir de doter

ces églises d'autant de biens qu'il le jugerait convenable, d'après la situation du pays; et, afin qu'il se consacrât à ses affaires avec plus de zèle et de dévotion, il avait également concédé, à lui et à ses successeurs, dans ce pays, l'investiture des trois évêchés d'Aldenbourg, de Mecklembourg et de Ratzbourg, afin que quiconque fût promu à ces évêchés reçût les régales de la main du duc comme de sa main à lui, le roi. » Et ainsi Heinrich ne fut pas offensé; les droits du trône demeurèrent, sinon dans le fait et la vérité, du moins en paroles, sans être écornés, et le clergé ne put se plaindre qu'il avait été soumis à un prince laïque de l'Empire, et avait été par là privé de son ancien honneur.

Enfin ce fut sans doute à Mersebourg qu'une autre affaire fut encore amenée sur le tapis, laquelle inquiétait le plus Friedrich Ier, et qui aussi en effet, par les conséquences qu'en devait avoir la solution, était de la plus grande importance. Le duc Heinrich de Saxe s'avança, soit ouvertement dans l'assemblée des princes, soit, après sa dissolution, devant le roi son cousin, et demanda la restitution du duché de Bavière, l'héritage de sa maison, dont il avait été dépouillé injustement. Friedrich était placé envers le jeune prince dans une tout autre position que celle qu'avait occupée Kunrad vis-à-vis de lui; il se sentait pur de tout crime, tandis que Kunrad n'avait ni osé secouer le poids de sa propre action, ni n'avait pu le secouer. Friedrich pouvait avouer qu'une injustice avait été commise envers le jeune duc; il pouvait le plaindre de cette injustice avec une âme sincère; il pouvait même désirer avec autant de sincérité de remédier à ce à quoi la situation des choses permettait de remédier; même ce désir devait lui tenir d'autant plus vivement au cœur, qu'il reconnaissait plus clairement le Lion dans le duc, et qu'il avait, pour cette raison, plus ardemment à cœur de le gagner pour ses projets sur l'Italie. Cependant la réunion de deux duchés dans une seule main, et surtout dans la main d'un homme tel que Heinrich promettait de devenir, devait aussi lui paraître très-dangereuse; mais, à cause des grands desseins qu'il avait dans l'esprit, et même à cause des grandes espérances qu'il fondait sur l'exécution de ces desseins, il n'avait peut-être pas calculé le danger qui paraissait exister dans une telle réunion. Dans son désir de ne pas être empêché dans son expédition contre l'Italie, et de voir dans sa suite le duc Heinrich dans la plénitude de la jeunesse et de la force, toute autre considération disparut. Maintenant cependant on ne peut découvrir ce qui fut concerté et conclu entre Friedrich et Heinrich concernant le duché de Bavière; mais le cours entier des choses rend probable que le roi dut promettre au duc la restitution du duché, sous la condition que Heinrich s'engagerait à prendre part à l'expédition au delà des Alpes, et que Heinrich consentit à cet engagement.

En quittant la Saxe, le roi se rendit en Bavière. A la fête des Apôtres, le 15 juillet, il tint une cour solennelle à Ratisbonne. On ne peut guère douter qu'il ne se soit décidé à ce voyage en Bavière principalement par suite de son entrevue avec Heinrich le Lion, et qu'il n'ait cherché à s'entendre avec son oncle le duc Heinrich Jasomirgott. Mais ses offres sont aussi peu connues que les réponses que lui fit l'oncle. Il paraît cependant que celui-ci se montra contraire aux propositions du roi, ou qu'il chercha à lui échapper par des déclarations vagues. La chose pouvait être d'autant plus désagréable pour Friedrich, qu'à Ratisbonne les ambassadeurs qu'il avait envoyés en Italie revinrent, et apportèrent avec eux des nouvelles qui étaient très-favorables pour une prompte entreprise dans ce pays; à son mécontentement était peut-être aussi jointe la proposition qu'il avait faite aux princes à Ratisbonne d'une expédition militaire en Hongrie, pour ramener ce pays sous la domination de l'empire teutsch. S'il est cependant facile de reconnaître qu'une guerre contre les Hongrois devait être des plus pénibles pour la Bavière et l'Autriche, et pouvait avoir pour les deux pays de fatales conséquences; et si, pour cette même raison, on peut supposer que Friedrich espérait trouver dans cette guerre un moyen de terminer la querelle entre les deux Heinrich, son oncle et son cousin, il n'en est que moins facile de découvrir ce qu'il projeta réellement, lorsque la guerre, ayant été rejetée par les princes présents, dut pour cette raison être entièrement abandonnée.

Dans tous les cas, Friedrich s'était convaincu, pendant sa résidence à Ratisbonne, qu'il ne réussirait pas par des négociations amicales et confidentielles à produire un ac-

commodement. Par conséquent, il résolut d'amener l'affaire, le jour d'une assemblée publique, devant les princes de l'empire, pour être discutée et décidée. Il convoqua réellement cette assemblée, qui devait avoir lieu à Wurtzbourg au mois d'octobre. A celle-ci il invita les deux ducs, mais seulement, à ce qu'il paraît, de la même manière que les autres princes y furent invités, sans doute par ménagement. L'invitation cependant ne fut acceptée que par le duc Heinrich de Saxe; Heinrich Jasomirgott, au contraire, resta en arrière. Le roi répéta plusieurs fois son invitation, mais le duc ne vint pas. En effet Heinrich, duc de Bavière, savait bien que son droit à ce duché reposait uniquement sur l'investiture que son frère, Kunrad III, lui avait conférée; mais cette investiture même était rejetée par Heinrich le Lion, comme contraire au droit et à l'usage. Véritablement elle avait eu lieu dans de telles circonstances et d'une telle manière, que Heinrich Jasomirgott avait certainement de fortes raisons pour éviter toute transaction publique sur le cours des choses; d'ailleurs rien ne lui était resté incertain à Ratisbonne, et pour cette raison il pouvait considérer comme parfaitement superflu un procès public. Le roi devint de plus en plus mécontent, car son désir pour l'Italie était de plus en plus fort; et il ne manquait pas non plus de nouvelles sommations pour l'entreprise, soit que son projet fût déjà connu des Italiens, soit que lui-même y donnât occasion. A Wurtzbourg parurent des fugitifs d'Apulie, dépouillés de leurs biens par le roi Roger; des hommes illustres, le prince Robert de Capoue, le comte Andreas de Rupecanina et d'autres grands seigneurs; ils se jetèrent aux pieds du roi en présence des princes de l'empire assemblés, et implorèrent avec des larmes et des lamentations secours et salut. Aussi ne manquèrent-ils pas de représenter l'expédition comme moins difficile et comme promettant à la fois gloire et avantage. Friedrich ne put que leur recommander la patience et les renvoyer à l'avenir; mais il profita de leur apparition et de leur description de la situation de l'Italie, pour lier les princes présents par le serment qu'avant le laps de deux ans ils voulaient prendre part à une expédition contre ce pays.

Mais, durant les mêmes jours que cette résolution fut formée, le pape Eugène III réussit à conclure une convention avec les Romains, d'après laquelle il rentra de nouveau dans la ville immortelle, et fut reçu par le sénat et le peuple de la manière la plus solennelle et, à ce qu'il paraît, la plus cordiale. De sa vie et de ses actes pendant les deux années qu'il avait passées de nouveau éloigné du saint-siége, on est peu instruit; cependant, toujours assisté du conseil amical de l'abbé Bernard de Clairvaux, il n'avait jamais violé la dignité apostolique, et avait, par sa piété et sa résignation, attiré en abondance la sympathie des hommes vertueux. On en sait encore moins des négociations qui eurent lieu entre lui et les Romains pour son retour, et par suite desquelles lui furent ouvertes les portes du siége apostolique. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que les Romains, dans leur ardeur républicaine, par laquelle ils n'avaient atteint aucun des buts qu'ils désiraient, fatigués et déçus aussi dans leurs dernières espérances par la mort de Kunrad III, avaient commencé à calculer la perte que devait faire éprouver à leur ville l'absence du chef supérieur de l'Église; qu'après ce calcul ils étaient devenus mécontents et divisés, et qu'en particulier le peuple et le sénat s'étaient aussi divisés. Du moins il est certain que le peuple romain se montra très-bien disposé pour le pape; et le pape, respectable par son âge, sa piété et son austérité, acquit en peu de temps une si grande autorité, que le sénat perdit tout pouvoir, de sorte que l'on pensait que le pape serait assez fort pour l'abolir entièrement. D'un autre côté, le pape pouvait aussi avoir reconnu que, quoiqu'il se réjouît dans ce moment d'une grande considération, il devait aussi peu en être sûr que précédemment, et une longue expérience lui avait appris qu'il ne pouvait compter sur l'appui qui lui serait nécessaire de la part du roi Roger de Sicile, son vassal: car la position de Roger était trop précaire et ses affaires trop embrouillées pour qu'il pût, avec ses dispositions, ses sentiments et son âge, lui accorder longtemps encore quelque confiance. Par conséquent, se souvenant des temps antérieurs, il tourna les yeux du côté du Teutschland, vers le nouveau roi des Teutschs, qui ne cachait pas que la couronne impériale lui tenait fortement au cœur. De lui seulement on pouvait attendre l'affermissement du siége apostolique

et le rétablissement de l'ancien état de choses. De sorte qu'il ne pouvait guère en être autrement : le pape et le roi devaient, malgré les différends qui s'étaient déjà élevés, s'entendre bientôt l'un avec l'autre. On ignore cependant les moyens et les voies par lesquels et sur lesquels ils devinrent d'accord.

Au mois de mars, cependant, de l'année suivante, 1153, le roi se trouvait à Constance; et, avant la fin de ce mois, fut sous ses yeux conclue et confirmée de la manière la plus solennelle, dans cette ville, une convention entre des plénipotentiaires du pape et des plénipotentiaires du roi. Le roi s'engagea en substance, d'abord, à ne conclure aucune paix avec les Romains sans la connaissance préalable et l'approbation du pape, mais bien plus, au contraire, de travailler à ce que les Romains fussent de nouveau assujettis au pape, comme ils lui avaient précédemment été assujettis depuis un siècle; secondement, il s'engagea à ne faire aucune paix avec le roi Roger de Sicile, sans le libre acquiescement et consentement des Romains et du pape Eugène ou de ses successeurs; troisièmement, enfin, de n'abandonner à l'empereur grec aucun pays en Italie, mais au contraire, dans le cas où celui-ci vint jamais à y pénétrer, de l'en expulser avec ses meilleures forces. Le pape, en revanche, promit au roi de l'honorer comme le fils le plus cher de saint Pierre, de lui conférer, aussitôt qu'il paraîtrait à Rome, sans délai et sans opposition, la couronne impériale, de lui prêter secours pour le maintien, l'accroissement et l'extension de l'honneur de l'empire, et de forcer au repos tous ceux qui oseraient essayer de violer ou de détruire les droits et l'honneur de l'empire, à la demande de l'empereur, par les moyens de l'Église, et même, dans les cas nécessaires, de lancer contre eux l'excommunication.

Et les légats du pape, joyeux de l'achèvement de cet ouvrage, devant lequel l'affaire de l'église de Magdebourg fut aisément oubliée, ne négligèrent pas de donner sur-le-champ, entre les mains de Friedrich, une preuve de l'utilité d'un accord amical entre l'empire et le clergé. Car ces hommes complaisants dénouèrent, au nom de l'Église, les liens du mariage entre le roi et son épouse Adelheid, fille du marquis Théobald de Vohburg. L'histoire est obscure; on ne sait pas depuis quand durait cette union, ni pourquoi Friedrich désirait et avait accompli sa séparation d'avec son épouse. Othon de Freisingen passe si précipitamment sur cette affaire, qu'il semble avoir craint de s'en occuper. Il donne comme raison de la séparation ce que les hommes emploient souvent comme prétexte quand ils veulent satisfaire leurs passions, c'est-à-dire une trop proche parenté. La justesse de cette déclaration est cependant douteuse, puisque ce divorce fut par la suite condamné par un autre pape, Anastase IV, comme illégal. Une autre raison, au contraire, qu'un autre historien rapporte, que la reine avait mené une vie déréglée, serait concluante si elle était fondée, et si elle n'excitait pas le soupçon que beaucoup d'hommes qui désiraient répudier leurs femmes accusaient ces femmes de choses dont ils s'étaient eux-mêmes rendus coupables.

Mais à Constance un autre événement eut lieu qu'il faut rapporter, parce qu'il eut par la suite une grande influence sur le cours des choses. On peut cependant observer d'avance que le récit en est dû à Othon Morena, un savant en droit de Lodi, qui, à cause d'une haine irréconciliable contre Milan, était un partisan inébranlable du roi teutsch, et un serviteur adulateur de Friedrich Ier.

A Constance se trouvaient deux bourgeois de Lodi, appelés par l'évêque Hermann pour des affaires particulières. L'un, un Teutsch, s'appelait Albernard, l'autre Homobonus, surnommé le Maître. Lorsque ces hommes virent que riches et pauvres s'adressaient au roi, lui exposaient leurs chagrins et trouvaient du secours, ils en vinrent à la pensée qu'il leur réussirait bien aussi d'obtenir du roi quelque chose à l'avantage de leur ville. Lodi, en effet, quarante-deux ans auparavant, après une lutte longue et désastreuse avec Milan, avait été vaincue (7). Les vainqueurs avaient démoli les murs et saccagé la ville. Ils avaient forcé les habitants, sans doute pour les réduire plus facilement à la soumission, à se renfermer dans six forteresses par lesquelles les faubourgs de la ville étaient entourés. Mais eux, ces habitants, avaient trouvé une riche source de bien-être dans un marché qui se tenait tous les mardis. Pour cette raison, ils avaient, après leur assujettissement, rétabli de nouveau ce marché dans la plus grande de leurs forteresses, celle de Placentin; et ce nouveau marché avait peu

à peu acquis la même réputation que l'ancien. De Milan même, de Pavie, Plaisance, Crémone, Crême et Bergame, des acheteurs et des vendeurs venaient à Lodi; et les bourgeois de cette ville, malgré la domination des Milanais, faisaient de grands profits. Mais, à mesure que leur bien-être s'accroissait, l'esprit et le courage purent aussi se réveiller. L'ancien malheur fut oublié, et peut-être des pensées d'indépendance s'élevèrent-elles dans les âmes des hommes de Lodi. Ce qu'il y a de certain, c'est que Milan conçut de l'appréhension, et, dans cette appréhension, l'ordre fut intimé aux habitants de Lodi que, quoiqu'ils pussent conserver le marché, ils devaient cependant le tenir hors de la forteresse, en plein champ. Par un pareil ordre, la vie du marché fut perdue, le bien-être naissant de la ville de Lodi reçut un rude choc. C'est l'adoucissement de l'effet de ce choc, et la restitution à Lodi de son marché, que les deux bourgeois de cette ville, dont les noms ont été cités ci-dessus, espéraient obtenir du roi. Dans ce but, ils allèrent dans une église, prirent deux croix à la main, s'avancèrent avec celles-ci devant le roi, obtinrent audience, dépeignirent alors l'injustice de Milan dans la translation du marché de Lodi, avec l'éloquence d'hommes qui ont eux-mêmes souffert dans leur commerce, et supplièrent le roi d'envoyer, par un délégué, l'ordre aux Milanais de rétablir sur-le-champ le marché à Lodi.

Friedrich, entraîné par la violence de son caractère, et nullement retenu par les princes présents, mais bien plus exaspéré, ne rechercha pas si les deux hommes de Lodi, sans mission et sans pouvoirs, avaient aussi dit la vérité. Il réfléchit peu aussi que les Milanais, à qui ces hommes n'avaient su reprocher rien autre chose, pouvaient peut-être cependant avoir de bonnes raisons pour le déplacement du marché. Non; il exauça sur-le-champ la prière exprimée, il fit écrire l'ordre par son chancelier, et envoya un délégué, nommé Sichérius, pour le porter à Milan. A peine ceci s'était-il passé, que les deux bourgeois de Lodi, Albernard et Homobonus, retournèrent à la hâte en Italie, précédant le délégué royal Sichérius. A leur arrivée à Lodi, ils informèrent les consuls et les sages de cette ville de ce qui avait eu lieu à Constance, et cela avec toute la joie de l'âme, laquelle provient de la conviction d'avoir accompli quelque chose de grand et de bon pour le bien public. Mais leur étonnement ne dut pas être moindre que leur terreur, lorsque d'abord ils ne trouvèrent aucune croyance, lorsque ensuite ils furent sévèrement blâmés avec les paroles les plus injurieuses, lorsque plus tard ils furent menacés de l'exil, et qu'enfin on leur imposa le plus profond silence, sous peine de mort. Ils croyaient en effet avoir parfaitement agi, comme de bons citoyens, et avoir bien mérité les remerciments de la ville de Lodi. Les consuls et les sages, au contraire, pouvaient reconnaître l'imprévoyance et l'exagération de leur description de l'injustice de Milan; ils pouvaient en craindre les suites pour Lodi et Milan : aussi pouvaient-ils ne pas faire grand cas d'un ordre du roi des Teutschs, puisque, depuis quinze ans, on n'avait pas vu d'armes teutsches en Italie.

Mais leur espoir que toute l'affaire serait plongée dans l'oubli par le silence fut, quelques jours après, cruellement trompé; car Sichérius, le délégué royal, prit sa route pour Lodi, parce qu'il espérait causer une grande joie aux habitants de cette ville. Mais, quand il déploya devant les consuls et devant le reste des spectateurs l'écrit royal, tous demeurèrent muets d'étonnement et de terreur; enfin ils lui assurèrent, sur ce qu'il y a de plus saint, que tout ce que ces deux imbéciles, c'est ainsi qu'ils appelaient Albernard et Homobonus, avaient dit et fait à Constance, leur était complétement étranger, et le supplièrent en grâce de ne pas aller à Milan, mais de leur laisser l'écrit royal, afin qu'ils pussent, en temps opportun, après l'arrivée du roi en Italie, l'envoyer aux Milanais : car du Teutschland le roi ne pouvait pas les protéger contre la vengeance des Milanais, dont ils n'avaient à attendre que la mort ou le bannissement. Mais Sichérius, connaissant bien la sévérité de son maître, n'osa exaucer leur prière. Il se rendit à Milan, peu satisfait de sa résidence à Lodi, de laquelle ville il avait fermement espéré, comme messager d'une joyeuse nouvelle, emporter de grands présents. Les consuls de Milan, n'étant plus depuis longtemps accoutumés aux ordres royaux, ne purent peut-être pas concevoir que le jeune roi des Teutschs, à peine parvenu au trône, qui n'avait pas encore paru en Italie, commençât par leur donner des ordres; ils tinrent peut-être pour impossible qu'un tel roi les condamnât sans autre préambule, les dam-

nât comme injustes et cruels, sans avoir examiné la chose, sans les avoir entendus; ils purent même bien douter de l'authenticité de l'écrit que Sichérius leur présentait, en dépit du cachet impérial, et jeter sur le messager des regards incertains. Pour cette raison, ils convoquèrent l'assemblée du peuple. L'écrit du roi fut lu. Il excita l'étonnement, la surprise et le mécontentement, peut-être aussi le soupçon contre l'homme qui l'avait apporté. On paraît en être venu à un débat très-vif. Sichérius fut effrayé devant la populace irritée, et s'éloigna aussi promptement qu'il put. Il revint à Lodi et y raconta ce qu'il répéta ensuite au roi : on avait à Milan jeté à terre le message du roi, et on l'avait foulé aux pieds; lui-même avait été dans un tel danger que ce n'était que par une fuite secrète et nocturne qu'il avait pu se sauver. De ce moment tout fut, à Lodi, dans la crainte et l'anxiété. Quelques habitants s'en furent avec leur avoir; d'autres ne vinrent que pendant le jour à Lodi, et se dispersèrent pendant la nuit dans la campagne, pour échapper à une surprise; et d'autres encore s'éloignèrent pendant le jour, et revinrent comme des voleurs pendant la nuit. Cependant cette manière d'agir était complétement inutile. Les Milanais purent rire de la pusillanimité de ceux de Lodi, mais ils n'entreprirent rien contre les terrifiés, et continuèrent leurs occupations comme auparavant. Friedrich, cependant, le roi, entra, lorsque Sichérius lui eut rendu compte de sa mission, dans une grande colère, ainsi que tous les princes qui étaient autour de lui : car, dans leur arrogance chevaleresque, ils ne voyaient unanimement, le roi, les princes, les vassaux tous ensemble, dans les Milanais comme dans les habitants de toutes les villes, toujours rien que des esclaves, des serfs; ils regardaient l'occupation des bourgeois, l'ouvrage manuel et toutes les industries des villes, avec raillerie et mépris, et leur colère contre ceux-ci était d'autant plus grande qu'ils pouvaient moins se dissimuler que par ces occupations ils devenaient toujours plus à leur aise, et par l'armement général toujours plus puissants. Par conséquent, ce que les Milanais avaient fait, ou du moins ce qu'ils avaient dû faire d'après le récit de Sichérius, leur paraissait une rébellion, une révolte, et la nécessité de leur infliger un prompt châtiment devait leur sembler d'autant plus grande, que l'esprit et le courage, hors de la vie et du mouvement des villes, leur étaient moins cachés, et que tous les jours ils se montraient plus hardis et plus menaçants.

Cependant le roi avait depuis longtemps quitté Constance lorsque Sichérius revint en Italie. Il célébra les fêtes de Pâques à Bamberg. Là parurent deux légats du pape, les cardinaux Bernard et Grégoire, dans le dessein d'éloigner de leurs siéges plusieurs évêques teutsches, et d'en déposer plusieurs autres : ceux-là, parce qu'aux yeux de ceux qui s'étaient assuré leur succession ils vivaient trop longtemps, comme l'évêque Burkhard d'Eihstadt et Bernard de Hildesheim; ceux-ci, parce que ceux par qui leurs siéges avaient été achetés ne cessaient de les noircir, et, mêlant le vrai et le faux, de les représenter comme indignes de leur saint ministère, comme l'évêque Heinrich de Minden. Car les ecclésiastiques romains, toujours prêts à jeter l'hameçon là où ils voyaient l'eau trouble, ne voulaient pas manquer de mettre à profit l'accord qui avait eu lieu à Constance entre le trône et l'Église. Le roi avait recueilli le premier avantage de la nouvelle alliance, il avait obtenu le divorce d'avec son épouse : les ecclésiastiques romains, abusant de la vieillesse et de la faiblesse du vénérable pape, désiraient rétablir l'équilibre; et en effet Friedrich leur laissait non-seulement la main libre, mais encore il prêtait la main à l'exécution de leurs projets. Et cependant, entre les évêques nommés, le premier prince ecclésiastique de l'empire, l'archevêque Heinrich de Mayence, devait être renversé de son siége éminent. Ce dont on chargea véritablement cet homme infortuné est incertain. Les contemporains se taisent, ou parlent en termes généraux (8); un historien, au contraire, qui, quoique un siècle plus tard, écrivait à Mayence même (9), le considère comme parfaitement innocent, et sa persécution et sa chute comme l'ouvrage de la ruse, de la calomnie et de la corruption. En effet Heinrich l'archevêque paraît avoir été un homme pieux et bon, mais un homme d'une grande faiblesse et d'une grande simplicité; et, pour cette raison, tantôt il négligeait, tantôt il précipitait trop les choses, de sorte qu'il n'inspirait aux ecclésiastiques qui lui étaient subordonnés ni crainte ni estime. De là vint qu'un ecclésiastique, nommé Arnold, en qui il avait montré la plus grande confiance, qu'il avait élevé

aux premières dignités de l'église de Mayence, conçut la pensée de le précipiter du siége archi-épiscopal, afin qu'il pût lui-même s'y asseoir. Et il réussit non-seulement à faire parvenir au siége papal des plaintes de toute espèce contre son seigneur et son ami, mais aussi à corrompre si profondément quelques cardinaux, du nombre desquels étaient les deux ci-dessus nommés, Bernard et Grégoire, qu'ils persévérèrent, peut-être parce qu'on leur avait promis quelque chose de plus considérable que ce qu'ils avaient reçu. Ils allèrent encore plus loin dans la voie de la persécution. Ils environnèrent tellement le pape Eugène, que lui-même n'eut pas égard à l'intercession de l'abbé Bernard de Clairvaux en faveur du persécuté. « Il ne devait pas, écrivait Bernard au saint-père, briser le roseau chancelant, ni éteindre la mèche vacillante. » Et ces paroles mêmes restèrent sans effet; car le seul homme qui eût pu le sauver, le roi Friedrich Ier, ne s'avança pas, soit qu'il pensât à Constance, soit que Heinrich ne lui parût pas être l'homme dont il pouvait espérer quelque chose d'avantageux pour ses projets, ou que, pour son arbitraire dans l'occupation du siége archiépiscopal de Magdebourg, il désirât voir un pendant par lequel l'arbitraire demeurât du côté de l'Église. Sans doute après une conférence avec les deux cardinaux, le roi se rendit, lors de la Pentecôte, à Worms. Là le suivirent les deux cardinaux. Par eux l'archevêque Heinrich fut invité à paraître devant leur tribunal et à se justifier. Heinrich parut, et on lui déclara qu'il était déposé. Cet homme infortuné dédaigna de faire un appel au pape; il assigna ses juges pour sa justification devant le juge suprême, et accepta dans la foi d'une justice éternelle le sort auquel il reconnaissait qu'il ne pouvait échapper : il trouva d'abord un asile dans un cloître, et bientôt après dans la tombe. Cependant quelques ecclésiastiques et quelques laïques de Mayence, qui s'étaient trouvés là en même temps, élurent sur-le-champ le chancelier Arnuld, par les ruses duquel l'archevêque Heinrich avait été renversé, pour archevêque de Mayence. Et Friedrich ne se fit aucun scrupule de conférer aussitôt l'investiture des régales de l'archevêché à un tel homme; et il croyait d'autant plus avoir acquis le droit de faire triompher son protégé l'archevêque Wichmann de Magdebourg. Et comme ensuite les légats du pape mirent aussi sur le tapis l'affaire de cet homme, et donnèrent clairement à entendre que celui-là devait également être éloigné de sa charge, Friedrich s'opposa à eux, quoiqu'ils fussent dans leur droit, et leur donna le conseil de retourner maintenant chez eux par-delà les Alpes.

Quatre semaines après ces événements, lorsqu'il en avait à peine reçu la nouvelle, mourut le pieux et respectable pape Eugène III, le 8 juillet; seulement, et quelques semaines plus tard, le 20 août, l'ami, le conseiller et le protecteur de celui-ci, le saint abbé Bernard de Clairvaux, quitta aussi la vie. Aussitôt après la mort d'Eugène, un cardinal, Kunrad, Romain de naissance, fut élevé sur le siége apostolique, sous le nom d'Anastase IV. Ce nouveau pape, bientôt après son élévation, envoya un autre légat, le cardinal Gerhard, dans le Teutschland, pour terminer l'affaire de l'église de Magdebourg. Celui-ci arriva près du roi aux fêtes de Noël à Worms. Il pouvait avoir une conscience plus pure que son prédécesseur, et par conséquent être moins disposé à se laisser dominer par un coup d'œil du roi. Mais Friedrich, sachant bien qu'il avait des comptes à régler avec l'Église, ne supporta pas cette manière d'agir; il donna au cardinal l'ordre sévère de quitter l'empire sur-le-champ. En revanche, il décida l'archevêque Wichmann à aller en personne à Rome, accompagné de quelques-uns de ses affidés qui devaient y diriger ses affaires. Et le nouveau pape fut aisément amené par les envoyés royaux à donner la confirmation à l'archevêque Wichmann, et sinon à lui conférer le pallium, du moins à y consentir; de sorte qu'au moins l'apparence de la dignité apostolique fut sauvée. Mais l'issue de la querelle ne demeura pas sans effet. Les Romains avaient hautement reconnu que l'Église ne céderait pas, ne pouvait pas céder. C'est pourquoi ils changèrent alors leurs âmes, mais non sans dépit; car ils avaient vu de nouveau que, quand même l'édifice serait fondé sur un roc inébranlable, cependant les habitants, semblables au reste des hommes, ont l'habitude de se tourner selon le vent et le temps (10).

D'ailleurs, au premier jour de cour que le roi avait tenu à Worms, à la fête de la Pentecôte, étaient venus aussi les deux ducs Heinrich de Saxe et de Bavière, non pas invités,

mais volontairement, pour féliciter le roi. Friedrich voulut profiter de la circonstance pour essayer de nouveau un accord; mais le duc Heinrich de Bavière s'en défendit sur ce qu'il n'était pas venu à Worms pour s'occuper de pareilles affaires. Il arriva la même chose au mois de septembre, dans une assemblée publique à Ratisbonne; de même à Spire, où le roi lui-même avait assemblé une diète au mois de décembre: Heinrich rejeta toutes recherches sur cette affaire, parce qu'il n'avait aucun honneur à y gagner. Sur ces entrefaites, le temps se passait. L'année suivante, 1154, comme le roi l'avait promis à un grand nombre de princes de l'empire à Wurtzbourg, l'expédition contre l'Italie devait être entreprise. Le duc Heinrich de Saxe s'était engagé à y prendre part, mais conditionnellement seulement. Il ne cessait pas de presser le roi pour qu'il lui accordât enfin ce qui lui avait déjà été promis, six ou sept ans auparavant, par Kunrad, et il faisait suivre cette réclamation de la déclaration menaçante, laquelle devait être extrêmement désagréable au roi, que, s'il ne parvenait pas enfin à la possession légitime du duché de Bavière, l'héritage de sa maison, non-seulement il se dégagerait de toute part dans l'expédition d'Italie, mais encore il chercherait à faire valoir ses droits les armes à la main.

Dans de telles circonstances, le roi jugea nécessaire de faire quelque chose qui pût contenter l'impétueux jeune duc pour le moment, sans se fermer à lui-même le choix d'une autre route dans d'autres circonstances. Au printemps de cette année, 1154, il convoqua une assemblée de princes à Goslar, et à celle-ci il invita, d'après l'ancienne manière, les deux ducs qui se disputaient la Bavière; l'un, Heinrich Jasomirgott, son oncle, pour lui prouver la légitimité de sa possession; l'autre, Heinrich le Lion, son cousin, pour lui expliquer la légitimité de sa prétention; tous les deux, pour qu'ils attendissent dans l'obéissance son jugement et celui des princes rassemblés. Mais Heinrich le Lion seul se rendit à cette invitation; Heinrich Jasomirgott, au contraire, resta en arrière. De là suivit alors, dans l'absence du duc de Bavière, et sans un examen plus approfondi de la chose elle-même, le jugement de l'assemblée, par lequel le duché de Bavière fut promis au duc Heinrich le Lion. Probablement que Heinrich obtint aussi l'investiture avec ce duché; cependant il n'en fut pas mis en possession, sans doute par suite d'une convention entre lui et le roi. Heinrich avait pu consentir au délai, parce qu'il voyait bien que l'expédition d'Italie devait souffrir un retard si le jugement était mis de suite à exécution; et ce retard aurait non-seulement rendu le roi très-mécontent, mais il aurait encore pu faire échouer toute l'entreprise. Mais Friedrich insista peut-être sur ce délai, en partie parce qu'il voulait que son cousin Heinrich pût être, par la perspective de la Bavière, éperonné à la fidélité et à l'activité en Italie, et méritât la faveur qu'il avait si abondamment déployée envers lui, et en partie aussi parce qu'il espérait que s'évanouirait le mécontentement que beaucoup de princes teutschs, et parmi ceux-là sans doute et principalement l'archevêque Hartwig de Brême et le marquis Adelbert de Brandebourg, les anciens ennemis du duc Heinrich de Saxe, avaient éprouvé de la décision, et qu'ils ne dissimulaient nullement.

D'ailleurs le roi croyait ne pouvoir maintenant retarder plus longtemps l'expédition contre l'Italie, malgré la vexation de son oncle le duc Heinrich de Bavière, et malgré le mécontentement de princes si puissants.

## CHAPITRE IV.

### PREMIÈRE CAMPAGNE DE FRIEDRICH Ier EN ITALIE. — CONDUITE ARBITRAIRE ET DURE DE CELUI-CI EN LOMBARDIE. — SIÉGE ET CONQUÊTE DE TORTONA.

De l'an 1154 à l'an 1155.

Au mois de septembre de ladite année 1154, le roi Friedrich envoya une ambassade à Constantinople à l'empereur Manuel. Celle-ci devait annoncer à l'empereur que maintenant l'expédition contre l'Italie, qui avait déjà été projetée et promise par Kunrad III, s'avancerait réellement et conjointement; elle devait aussi s'entendre avec lui sur une attaque commune contre l'ennemi commun, le roi Wilhelm de Sicile : car Roger, père de Wilhelm, était mort au mois de février, et à l'homme fort avait succédé l'homme faible; elle devait enfin demander en mariage une princesse grecque pour le roi, qui croyait peut-être cette der-

nière proposition propre à procurer à la première une réception d'autant plus favorable (1). Pendant ce temps, les princes qui, deux ans auparavant, s'étaient engagés par serment à Wurtzbourg à l'expédition d'Italie, ou qui, gagnés plus tard à cette expédition, peut-être engagés à celle-ci par de grandes promesses, étaient restés fidèles à leur serment, se rassemblèrent avec leurs hommes sur le Lech (2), dans les plaines d'Augsbourg. Parmi eux parut le roi avec les seigneurs de sa maison. L'armée était grande; on l'appelle une forte armée, mais on ne nomme pas les princes qui parurent, et on ne donne pas le nombre des guerriers qui les suivirent. Il n'y en a que quelques-uns dont on fasse occasionnellement mention, comme Heinrich, le duc de Saxe, dont on rapporte que les forces qui l'accompagnaient étaient à peine inférieures aux forces du roi lui-même.

L'armée se mit en marche vers la fête de la St-Michel. On prit la route de Brixen et de Trieste, en descendant l'Etschthal, vers les plaines de Vérone. On ne s'inquiéta pas des moyens d'existence nécessaires; dans les défilés des Alpes il y eut une telle disette, que l'armée se permit de grandes violences, et n'épargna même pas les lieux saints. Lorsque ensuite l'armée eut franchi les monts, et fut campée près du lac de Garda, Friedrich, pour que le clergé fût réconcilié, convoqua une assemblée dans toute l'armée, afin de rembourser du moins les pertes que les églises et les couvents avaient souffertes: il envoya l'argent recueilli, en parts proportionnées, aux évêques de Trieste et de Brixen. Au mois de novembre, le roi dressa son camp dans les plaines de Roncale, dans le voisinage de Plaisance, là où Heinrich III et Heinrich V, que l'empereur Friedrich voulait considérer comme ses aïeux, avaient campé dans leurs expéditions les plus brillantes contre l'Italie, et d'où ils s'étaient élancés sur ce pays. Là même une revue des troupes fut passée, et de la même manière. Le roi, comme si cette action était dans les mœurs anciennes, fit dresser très-haut un bouclier, sans doute pour représenter le but de son entreprise comme étant tout de paix, de protection et d'appui. Ensuite, les vassaux de l'empire, tant ecclésiastiques que laïques, furent publiquement appelés par un héraut pour monter la garde, la nuit suivante, auprès du roi. Les princes imitèrent la manière d'agir du roi, et firent aussi appeler leurs hommes liges pour monter la garde. Mais ceux des vassaux, directs comme indirects, ecclésiastiques comme laïques, qui n'obéirent pas à cet appel, furent déclarés le lendemain comme traîtres envers leurs seigneurs, et déchus de leurs fiefs. Et en effet beaucoup de princes de l'empire, ecclésiastiques et laïques, se rendirent coupables de cette trahison, et furent pour cette raison punis de la perte de leurs fiefs. On ne nomme aucun des laïques qui furent atteints par ce châtiment; parmi les ecclésiastiques, au contraire, on cite par leur nom l'archevêque Hartwig de Brême et l'évêque Ulrich de Halberstadt. Cependant les églises de Brême et de Halberstadt ne furent pas dépouillées de leurs biens, mais seulement les deux évêques qui avaient négligé leurs devoirs.

Mais le roi se trouvait placé avec son armée, envers le pays où il se trouvait, dans une position singulière et désagréable. Un homme teutsch des jours d'Otto ou de Heinrich, qui serait alors venu de nouveau en Italie avec le roi Friedrich, se serait difficilement retrouvé dans ces circonstances; il aurait difficilement pu se défendre d'un sentiment pénible; car, depuis le commencement de ce siècle, le douzième, de grands et même d'immenses changements avaient eu lieu en Italie, et l'ancien état des choses avait été presque entièrement oublié sous la race actuelle. Aussitôt, en effet, qu'autrefois un roi des Teutschs venait en Italie pour prendre également possession de l'empire langobard, il se faisait en même temps dans cet empire une trêve de toute domination et de tout pouvoir public; prévenus à l'avance par des messages, les princes et les seigneurs ecclésiastiques et laïques, les dignitaires et les vassaux, accouraient de toutes parts pour saluer et pour reconnaître le roi, pour lui prêter serment d'allégeance, et pour recevoir de lui la confirmation de leurs honneurs et de leurs dignités. En même temps, d'après la sommation contenue dans le message envoyé à l'avance, on procurait tout ce que le roi désirait pour lui et pour son armée: car il était établi comme principe que tout devait être livré de ce qui pouvait être exigé ou nécessaire pour le service du roi, excepté le bétail du labourage et le blé de semailles pour l'ensemencement de la terre. Enfin les vassaux se plaçaient tous en même

temps sous l'étendard du roi, et le suivaient partout où il les conduisait; celui qui se dérobait à ce devoir était considéré comme un ennemi du roi et de l'empire, et perdait, si on réussissait à l'atteindre, ses dignités et ses honneurs.

Maintenant tout était différent : l'esprit féodal était détruit et anéanti ; toute domination et tout pouvoir avaient disparu devant l'esprit des villes. Les ducs, les marquis, les comtes, ne s'étaient pas vus moins forcés que les petits vassaux, ou du moins avaient dû trouver bon de se voir partout enchaînés par les communes des villes, et de recevoir des lois d'hommes à qui ils avaient autrefois le droit et le pouvoir de donner des ordres : les premiers étaient contents lorsqu'ils étaient acceptés par les villes comme capitans, les autres comme vavasseurs; tous, quand ils pouvaient, par une telle dégradation, gagner l'amitié des communes, à l'inimitié desquelles ils ne pouvaient plus résister. Même les princes ecclésiastiques, les évêques et les abbés, n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Cependant ils demeuraient toujours, dans les affaires ecclésiastiques et de l'Eglise, les chefs des communes; mais, dans les affaires temporelles, ils devaient aussi obéir aux lois qui avaient été faites par les communes. C'est pourquoi il parut dans le camp royal de Roncale peut-être plusieurs évêques; mais il n'y parut qu'un seul prince laïque, le marquis Wilhelm de Montferrat, qui presque seul avait réussi à se dérober jusqu'alors à la domination des villes. Mais en même temps arrivèrent des communes les consuls et les anciens des villes, qui, quoiqu'ils se présentassent de différentes manières, devaient déplaire au roi et aux princes de l'empire teutsch, parce qu'ils se présentaient tous ensemble au nom de ceux devant lesquels l'ancienne majesté du monde des vassaux avait été anéantie, et avec lesquels un trône royal qui s'était élevé dans le monde des vassaux semblait ne pouvoir guère être traitable. Pour la même raison, il ne pouvait qu'être agréable à eux, au roi et aux princes, que non-seulement les princes d'Italie, le marquis Wilhelm et les évêques présents, élevassent des plaintes et des doléances contre les villes, mais que les villes aussi, par le moyen de leurs délégués, fissent entendre des paroles pleines d'envie et de jalousie les unes contre les autres. Cela devait leur être d'autant plus agréable, qu'il s'était élevé contre Milan, laquelle noble ville était depuis longtemps exposée à la colère du roi, une haine violente, parce que Milan était la plus puissante et la plus fière parmi les villes de la Lombardie; car plus la passion contre Milan était violente, plus la vengeance semblait facile, plus facile semblait le châtiment. Mais, si Milan tombait ou était humiliée, quelle ville pourrait rester debout devant la puissance et la colère du roi?

L'affaire des bourgeois de Lodi conduisit devant le roi, outre les consuls de cette ville, le marquis Wilhelm de Montferrat, que la crainte de Milan avait poussé de leur côté. Par ce prince, ils avaient déjà précédemment envoyé au roi une clef de l'or le plus pur. Friedrich avait accepté avec bienveillance ce présent significatif, et avait promis aux gens humiliés qui l'imploraient sa grâce et sa protection. Les Milanais, instruits sans doute de cette brigue, s'étaient cependant efforcés de contrebalancer ceux de Lodi ; ils avaient envoyé au roi un bassin d'or rempli d'argent (3) : cependant ils n'avaient pas atteint leur but. Friedrich avait, à ce qu'il paraît, accepté le cadeau comme une preuve d'hommage dû, mais son âme était demeurée hostile contre la riche cité. Les plaintes de Lodi étaient aussi puissamment appuyées par des doléances secrètes des bourgeois de Côme, de Crémone, de Pavie, de sorte que la jalousie du roi trouvait constamment un nouvel aliment. Maintenant les plaintes continuaient de tous côtés, et Friedrich pouvait être d'autant plus ulcéré contre Milan, que les doléances contre cette ville ne se rapportaient pas seulement à des choses passées, mais à des choses présentes. Cependant ceux de Lodi échouèrent dans leurs efforts pour induire les Milanais à une mesure qu'ils auraient pu faire valoir comme une preuve certaine de la révolte de ceux-ci contre le roi; mais cet échec même n'adoucit pas le roi, mais parut seulement démontrer la finesse des Milanais, et donna par là une occasion de les soupçonner comme d'autant plus dangereux. Friedrich en effet envoya un délégué à Lodi, pour recevoir le serment de fidélité des habitants de cette ville. Les hommes de Lodi répondirent à l'envoyé : « qu'ils n'osaient pas prêter ce serment sans la permission des Milanais, dans le pouvoir et la puissance desquels

ils vivaient. » Il leur fut accordé le temps nécessaire pour envoyer à Milan solliciter des instructions. Les Milanais cependant ne s'y trompèrent pas, et évitèrent le piége qui leur était tendu. « Ils verroient avec plaisir, répondirent-ils, que les habitants de Lodi jurassent fidélité ou roi. » Ainsi il n'y avait rien à dire aux Milanais. Mais eux, les Milanais, vivaient en même temps dans une guerre contre Pavie. Dans cette guerre, on avait combattu avec des avantages balancés : de grandes pertes, de grandes déprédations d'un côté et de l'autre; les deux partis toujours avec les armes à la main. Maintenant, cependant, les Milanais avoient aussi envoyé deux de leurs consuls, Obert d'Orto et Gérard le Noir, au camp du roi, pour lui prouver leur vénération et représenter Milan comme une ville fidèle. Mais Friedrich écouta ces assurances avec indifférence, même avec répugnance; et sa répugnance pouvait, à cause de la méfiance qui était en lui, de la passion qui le dominait, être d'autant plus forte, que les consuls de Milan lui offrirent de grosses sommes d'argent s'il voulait reconnaître et confirmer leur pouvoir sur Lodi et Côme (4). Friedrich rejeta leur proposition, et se montra d'ailleurs si dur et si méprisant envers les consuls de Milan, que ceux-ci et leurs concitoyens devaient nécessairement devenir incertains, et pleins d'anxiété; et, dans cette anxiété, ils pouvaient parler et agir avec une grande circonspection, qui paraît n'avoir été qu'un effet de leur embarras, mais qui fut représentée au roi circonvenu, aux superbes seigneurs de son armée, et à la plupart de leurs ennemis italiens dans l'entourage du roi, comme celui du dédain, de la ruse et d'une malice innée. Les événements particuliers sont difficiles à reconnaître; des deux côtés, des griefs furent mis en avant. Les griefs des Milanais contre le roi et son armée pouvaient être exagérés; les griefs du roi et des Teutschs contre les Milanais tronquent incontestablement la vérité, et prouvent en partie contre eux-mêmes.

Le roi, ainsi que le rapportent les auteurs du parti milanais, avait ordonné que la guerre entre Milan et Pavie fût sur-le-champ interrompue, et que les prisonniers de chaque parti fussent rendus. On obéit à cet ordre des deux côtés. Friedrich cependant mit sur-le-champ en liberté les prisonniers de Pavie; mais, quant aux prisonniers de Milan, au contraire, lorsqu'il quitta son camp dans la plaine de Roncale, après une résidence de cinq ou six jours, vers la fin du mois de novembre, il les fit attacher à la queue des chevaux, et les fit traîner de cette manière cruelle à travers la boue; quelques-uns de ces prisonniers réussirent cependant à s'échapper, d'autres furent rachetés, et ce ne fut que par ce moyen qu'ils recouvrèrent leur liberté. Pendant ce même voyage, des boulangers et autres industriels sortirent de Milan pour offrir à l'armée ce dont elle pouvait avoir besoin; mais le roi fit ôter à ces hommes tout ce qu'ils possédaient, il les laissa dépouiller complétement, et les renvoya nus et dénués de tout dans la ville. Friedrich et les siens, au contraire, non-seulement assurent en général que les Milanais se montrèrent perfides en paroles et en actions, mais ils ajoutent encore : « Le roi avait pensé, pour atteindre la partie supérieure de l'Italie, à traverser les États de Milan. Pour cette raison il avait retenu les consuls de Milan, afin qu'ils le conduisissent par le meilleur chemin, et qu'ils lui enseignassent les meilleurs lieux de campement; mais les consuls, au lieu d'obéir aux ordres royaux, avaient fait parcourir pendant trois jours à l'armée teutsche la contrée qui avait été le plus cruellement ravagée pendant la guerre avec Pavie, de sorte que le nécessaire ne pouvoit être obtenu ni par achat ni par prestation. Exaspéré par cette conduite, le roi avait renvoyé les consuls et dirigé ses armes contre Milan. »

Tels sont les griefs. Il est cependant à peine nécessaire de remarquer que Friedrich, par ses explications, n'a nullement justifié les hostilités contre Milan; bien plus, un doute qu'on ne peut repousser suit chacune de ses paroles. D'abord, le roi voulait-il, après avoir déjà franchi le Pô, réellement retourner dans les contrées supérieures de l'Italie, ou fallait-il pour cette raison qu'il prît sa route par les états de Milan, ou le but de ce voyage n'était-il qu'un prétexte pour pénétrer dans le Milanais et s'approcher de l'odieuse ville? La dernière hypothèse paraît la plus vraisemblable; car il ne se trouve rien qui pût rendre nécessaire le voyage dans l'Italie supérieure. Secondement, pourquoi le roi force-t-il donc les consuls à entreprendre le métier de guides? Est-ce qu'on ne pouvait trouver personne qui connût le chemin, ou voulait-il faire sentir aux consuls

qu'ils n'étaient pas des hommes libres, et qu'ils devaient être par conséquent obligés à des services vulgaires? D'après tout le cours des choses, on ne peut guère s'empêcher de décider que le roi avait cherché à offenser les consuls. Troisièmement, que les consuls ne pussent avoir ni éprouvé ni montré aucune satisfaction de cette offense préméditée, cela est d'autant plus probable qu'une telle marche guerrière devait dans tous les cas être plus destructive pour les États milanais, et qu'ils devaient plus clairement reconnaître que l'entreprise était réellement dirigée contre Milan même. Mais il est difficile de croire que les consuls eussent pu réussir, malgré toutes leurs ruses et tous leurs artifices, à abuser l'armée teutsche au point de la conduire pendant trois jours entre Plaisance et Milan, et de la priver du nécessaire. Il serait difficile de le croire, quand même Othon de Freisingen ne parlerait pas de grandes pluies, lesquelles avaient engendré un découragement général, mais qui semblent aussi suffisamment prouver le manque de moyens d'existence, surtout si ce qui a été raconté ci-dessus est vrai, que les boulangers et autres industriels avaient été pillés par les Teutschs. Et enfin, que Friedrich, aigri de la perfidie des consuls, ait permis à ces hommes le libre retour dans leur ville, et ait tourné ses armes contre la ville, comment expliquer une telle conduite, comment la justifier?

Mais, quoi qu'il en soit de ces particularités et de la manière dont elles ont eu lieu, le cours des choses peut tout au plus en avoir été tant soit peu altéré, mais il n'en a été nullement décidé. Toutes les relations de cette époque démontrent que les Milanais, d'après les mêmes principes et par les mêmes passions par lesquels d'autres républiques sont devenues grandes et puissantes, cherchaient à amener et à maintenir en leur pouvoir toutes les villes d'Italie qu'ils pouvaient atteindre, mais qu'ils n'avaient négligé envers le roi des Teutschs, à son apparition en Italie, ni attention ni respect; et elles ne démontrent pas moins, ces relations, que la guerre entre le roi Friedrich et les Milanais ne provenait que du désir de la faire, parce que l'esprit libre qui se manifestait dans les habitants non libres des villes lui était odieux. Pour cette même raison, toute leur condescendance ne servit de rien aux Milanais; ils furent forcés de défendre leur pouvoir contre le roi.

Pour l'expédition hostile contre Milan, l'armée vint à la forteresse de Rosate, laquelle, située dans le voisinage de la ville, avait été fournie par les Milanais de cinq cents hommes équipés. Devant celle-ci le roi dressa son camp. Ensuite il intima aux Milanais cet ordre : « On devait aussitôt retirer les hommes armés de Rosate; lui et ses chevaliers pourraient se servir de tout ce qui se trouvait dans l'intérieur de la forteresse pour leurs besoins. » Aussitôt les Milanais envoyèrent ce message à Rosate : « Les hommes armés devaient retourner à la ville, et abandonner au roi tout ce qui se trouvait dans la forteresse. » Et les hommes armés quittèrent Rosate le même jour. Mais les habitants de la forteresse, pénétrés de la pensée qu'ils étaient maintenant abandonnés sans défense aux violences des Teutschs, prirent la résolution de suivre la bande de cavalerie qui se retirait. Ils exécutèrent cette résolution avec des hurlements et des lamentations, quoique ce fût dans l'hiver, qu'une forte pluie tombât continuellement, et que le jour commençât à baisser. Ils ne purent rien sauver de ce qu'ils avaient appelé le leur. Le lendemain matin, l'armée teutsche occupa la forteresse, s'empara des bâtiments, ainsi que de toutes les provisions, et s'occupa de toutes les manières de se restaurer des fatigues de la marche et des effets destructifs de l'hiver. Mais l'empressement avec lequel Milan avait livré la forteresse de Rosate n'adoucit ni le roi ni son armée chevaleresque. Bien plus, des guerriers teutschs se répandirent en foule depuis Rosate jusqu'aux portes de Milan, et blessèrent ceux qu'ils rencontraient, ou les emmenaient prisonniers, quoiqu'ils n'eussent nulle part levé l'épée contre les arrogants guerriers. A Milan, cette conduite d'un prince qui voulait aussi être leur roi les jeta dans la plus grande consternation. Moins on la comprenait, moins on savait ce qu'il y avait à faire pour diminuer une telle amertume. Pendant qu'on prenait là-dessus des mesures en silence, pour pouvoir protéger en cas de nécessité les personnes et les propriétés, on fit encore une tentative pour détourner la colère du roi, que personne ne comprenait. Il était venu à leur connaissance que Friedrich s'était montré mécontent de leurs consuls; pour cette raison ils démolirent la

maison d'un de ces consuls, Gérard le Noir, sans doute avec l'assentiment secret de celui-ci, et informèrent le roi de ce qui avait eu lieu. Mais Friedrich ne fit point de cas de ce sacrifice; devant l'esprit féodal qui existait en lui, et dont les Milanais, dans leurs idées bourgeoises, n'avaient aucune connaissance, toute autre chose disparaissait. Ce sentiment, qui tendait à rétrograder, et qui rejetait tout progrès, était nécessaire à la servitude du monde, pour que la chevalerie ne souffrît pas dans sa majesté, et que la couronne royale ne perdît point de son éclat sur la tête du premier chevalier, le prince des princes.

En même temps le roi devait s'être convaincu que ce serait en vain qu'il entreprendrait une attaque sur la ville même de Milan avec les moyens de secours qu'il avait à sa disposition. Pour cette raison, il résolut de retarder cette attaque, et de n'employer les forces qu'il avait actuellement à sa disposition que pour encourager les ennemis de Milan, pour terrifier ou châtier ses ennemis et ses alliés; de troubler autant que possible toute l'Italie supérieure, et en outre mettre la division dans l'esprit des villes, et par ce moyen de dénuer Milan de tout, afin qu'elle pût, par la suite du temps, tomber plus complétement en son pouvoir: de sorte qu'il fit piller Rosate, sortit avec son armée de la forteresse, et livra aussitôt aux flammes l'endroit dans lequel il s'était rafraîchi et restauré avec ses guerriers. Il prit sa route vers le fleuve du Tésin, dans la juridiction de Novare. Sur ce fleuve les Milanais avaient bâti deux ponts de bois qu'ils avaient bien fortifiés à cause de leurs guerres et de leurs querelles avec Pavie. Friedrich se rendit maître du castel par surprise, conduisit son armée sur le pont, et livra ensuite tout, pont et fortifications, aux flammes. Là-dessus les Milanais, qui, depuis le départ du roi, étaient revenus de leur première terreur, mais nullement de leur surprise, de leur colère et de leur chagrin, envoyèrent une nouvelle ambassade au roi. Celle-ci atteignit le roi dans la citadelle de Blandrat, et chercha à négocier avec lui, afin de le gagner; elle dut lui offrir de nouveau de grosses sommes d'argent. Mais cette fois Friedrich reçut les envoyés durement, les appela des traîtres artificieux et perfides, leur ordonna de quitter sa cour sans délai, et leur déclara qu'entre lui et eux il ne pouvait y avoir aucune communauté s'ils ne se soumettaient pas à lui sur-le-champ et sans condition, à cause de l'affaire de Lodi. Avec cette déclaration, les délégués retournèrent désolés vers la ville désolée. Friedrich, en revanche, emporta d'assaut trois forteresses, belles et solides, que les Milanais avaient bâties contre Novare sur le territoire de cette ville, et les détruisit par le feu. Après de telles conquêtes, comme il appelait ces malheureuses déprédations, il célébra avec une grande majesté la fête de la naissance de Jésus-Christ à Novare.

Au commencement de l'année suivante, 1155, l'armée s'avança plus loin par Vercelli et Turin, et, franchissant le Pô, vers Chieri et Asti. Sur ces deux villes, le marquis Wilhelm de Montferrat et l'évêque d'Asti avaient déjà, au camp de Roncale, fait de grandes plaintes; sur ces plaintes, Friedrich avait ordonné aux bourgeois de donner satisfaction: les bourgeois n'avaient nullement obéi à cette décision partiale, et furent, à cause de cette désobéissance, déclarés ennemis de l'empire. Lorsque l'armée royale s'approcha, alors les habitants de ces deux villes abandonnèrent leurs demeures, et, instruits par l'exemple de Milan, faisant moins de cas de la rigueur de la saison que de la dureté d'un roi qui semblait ne marquer sa route que par le ravage et l'incendie, s'enfuirent dans les montagnes. Friedrich, par conséquent, entra sans obstacle, d'abord à Chieri, ensuite à Asti, et séjourna dans la première ville ainsi que dans la seconde pendant plusieurs jours. A son départ, il fit démolir les tours et autres fortifications, et fit incendier les maisons. Il abandonna les décombres au marquis de Montferrat.

Il s'avança ensuite vers Tortone. Cette ville était alliée de Milan; elle avait aidé les Milanais dans leurs luttes avec Pavie, et avait occasionné, pour son propre compte, de grands dommages à Pavie. Car Pavie possédait un territoire considérable au midi du Tésin et du Pô, d'où elle tirait sa principale force; pour cette raison, l'inimitié de Tortone lui était sinon plus dangereuse, du moins plus pénible que l'inimitié de Milan, parce que, bien qu'elle pût se défendre contre les attaques de Milan, elle ne pouvait défendre ce territoire des irruptions et du pillage de ceux de Tortone. Pavie avait, par conséquent, élevé de grandes plaintes contre Tortone, et avait supplié le roi de la

délivrer d'une telle ennemie. Pour Friedrich, c'était assez que Tortone fût alliée de Milan pour exciter sa colère; il n'est pas nécessaire de considérer comme vraie l'accusation qu'il avait accepté de l'argent de Pavie pour déclarer son inimitié sans bornes contre Tortone (5). Dans tous les cas, il envoya ce message à Tortone : « Cette ville devait sur-le-champ, et sans condition, se soumettre et attendre sa décision ultérieure. » Mais comment les bourgeois de Tortone, les amis des Milanais, auraient-ils pu avoir confiance au roi, après des procédés tels que ceux dont eux et tous les Lombards avaient été témoins? Ils ne méprisèrent pas l'ordre, mais ils ne se hasardèrent pas à obéir, parce que Friedrich paraissait avoir pris son parti et ne connaître aucune justice. Ils se soumirent aussi peu à une nouvelle injonction de renoncer sans délai à l'alliance avec Milan, et d'entrer en une ligue avec Pavie. Comment auraient-ils pu se résoudre, dans des circonstances si orageuses, à abandonner d'anciens amis éprouvés, qui pouvaient même maintenant leur avoir promis du secours, pour se joindre à leurs ennemis jusqu'alors, dont la haine était sur eux? Et leur ville n'était-elle pas aussi bien fortifiée par la nature et par l'art? N'osaient-ils pas, par conséquent, espérer que Friedrich, qui s'était détourné des murs de Milan, craindrait aussi une lutte contre les rochers de Tortone? Ils demeurèrent fermes, préférant une mâle résolution à une soumission pusillanime. D'autant plus violente fut la rage de Friedrich, d'autant plus violente la rage des siens; avec d'autant plus de précipitation Friedrich mit-il la ville au ban de l'Empire, avec d'autant plus d'impétuosité l'armée s'élança-t-elle contre Tortone pour la vengeance et le châtiment, parce que les forces de Pavie s'approchaient pour hâter et pour accomplir l'œuvre. Et l'armée teutsche parut si promptement au milieu du mois de février devant Tortone, que, des barons voisins qui s'étaient décidés à Milan à accourir au secours de la ville, à peine quelques-uns, et parmi ceux-ci le marquis Obitius Moluspina, purent arriver, et que, du secours que Milan envoyait à ces infortunés, à peine cent cavaliers et deux cents archers purent atteindre la ville.

Un incident eut lieu pour les habitants de Tortone. Le roi envoya son frère Kunrad, le duc Berthold ou Berloff de Zæringen, maintenant nommé duc des Bourguignons, et le comte palatin de Bavière, Otto de Wittelsbach, avec une faible troupe, pour reconnaître la position de l'endroit et l'état des fortifications. Ces princes arrivèrent sans obstacle jusque dans le voisinage de la ville. Mais, avant que le roi eût pu suivre avec l'armée, le Tanaro enfla si prodigieusement, qu'il fut retenu trois jours entiers sur la rive gauche du fleuve, et que même alors il ne put le franchir qu'après les plus grands efforts. Ce retard dans l'attaque procura aux habitants de Tortone le temps nécessaire pour quitter la ville basse, et se réfugier avec tout ce qu'ils possédaient dans la forteresse même, laquelle, construite sur des rochers hauts et escarpés, ne pouvait guère être réduite par l'art des armes. Cependant le roi réussit bientôt à se rendre maître de la ville basse; car celle-ci, quoiqu'elle fût entourée de murailles et de tours, n'était pas du tout défendue par les Tortonais, parce qu'ils voulaient ménager leurs forces et ne pas les employer dans des demeures vides. Mais avec cette conquête rien n'était gagné : la forteresse était là, debout, devant les vainqueurs, et les regardait d'un air menaçant. Friedrich pouvait se trouver dans un assez grand embarras. Il était entré en Italie avec des prétentions puissantes, et avait maintenu ses exigences avec une dureté méprisante; mais, dans son expédition actuelle, il n'avait pas accompli un seul fait d'armes glorieux; tout ce qu'il avait fait, c'étaient des actes violents, des surprises, du vol et de l'incendie. Il s'était détourné devant les portes de la puissante Milan; s'il se retirait aussi devant les rochers et les tours de la petite Tortone, il était sans doute à croire que non-seulement toutes les villes d'Italie s'opposeraient à lui, mais que son armée même l'abandonnerait, parce que sa parole n'était ou ne pouvait paraître qu'un son creux, et sa menace qu'un vain et grossier langage. Dans tous les cas, Friedrich jugeait la conquête de Tortone nécessaire, soit pour cette raison, soit parce qu'il en avait promis la destruction à la ville de Pavie (6), et qu'il croyait devoir remplir cette promesse, pour employer plus tard le pouvoir de cette ville contre Milan.

Le siége de Tortone fut donc entrepris. Le roi lui-même prit position à l'occident; le duc Heinrich de Saxe se campa dans la ville basse, qui s'étendait au midi de la forteresse; enfin

les forces de Pavie étaient situées vers l'orient et le nord. Et ce que l'accomplissement de l'ouvrage semblait exiger encore en machines, en instruments et en outils, fut construit ou procuré; et ce que l'art de la guerre pouvait offrir à cette époque fut recherché et employé; et rien ne fut épargné, et rien ne fut négligé, et rien ne fut ménagé. Des pierres énormes, ou plutôt des blocs de rochers effrayants, furent lancés contre les tours et les murs, et même dans l'intérieur de la forteresse; des passages souterrains furent creusés ou taillés, pour obtenir accès dans la citadelle, ou pour renverser les fortifications de la nature et de l'art; des essais hardis et des faits audacieux furent entrepris et accomplis; le roi fit élever un gibet sous les yeux de la ville, et y fit pendre tous les ennemis qui eurent le malheur de tomber entre ses mains. Mais, malgré tous ces artifices et tous ces efforts, rien ne fut atteint. Les Tortonais, pressés dans la citadelle comme dans une prison, résistèrent avec beaucoup de fermeté aux tourments auxquels ils étaient réduits. L'évêque Othon de Freisingen est cependant d'avis que leurs peines morales étaient encore plus grandes que les corporelles; car les malheureux devaient toujours ressentir les tortures de leurs consciences, et le gibet leur rappelait incessamment à la mémoire ce crime, qu'ils étaient sous les armes contre leur propre roi, contre leurs juges et leurs seigneurs légitimes. Mais il est certain qu'on ne remarque en eux aucun signe particulier de contrition; ils n'étaient ni abattus ni découragés. Confiants dans leur cause, dans la force de leurs retranchements, dans leur propre courage, et bien aussi dans le secours que Milan paraissait leur devoir, ils contemplaient sans découragement le danger. Ils opposèrent à l'injustice du roi leur ferme volonté, à sa cruauté leur mépris. Ils répondirent aux projectiles par des projectiles; ils cherchèrent à opposer des mines aux mines, et avec tant de bonheur, qu'ils atteignirent les travailleurs ennemis, les étouffèrent dans leurs trous, et ôtèrent à d'autres le désir de continuer l'ouvrage. Sans s'inquiéter du gibet, ils faisaient continuellement des sorties de la citadelle, et combattaient d'autant plus héroïquement pour éviter d'être faits prisonniers. Mais celui qui avait le malheur de tomber au pouvoir de l'ennemi recevait peut-être la corde avec la conviction que la honte n'atteindrait pas le pendu, mais le bourreau. Et ils n'entreprenaient pas ces sorties uniquement pour le désir de combattre et pour nuire à leurs ennemis, mais ils y étaient encore forcés pour leur propre conservation. La plus grande souffrance des assiégés, en effet, consistait dans le manque d'eau. La ville basse était traversée par un ruisseau qui procurait au commencement de l'eau aux assiégés; mais le duc Heinrich de Saxe le fit détourner, et le garda si soigneusement, que l'accès leur en était tout à fait impossible. Il ne restait plus alors qu'un seul puits, et ce puits se trouvait du côté de la forteresse où Friedrich avait placé les guerriers de Pavie. De là s'éleva une lutte quotidienne entre les assiégés et les forces de Pavie; car ceux-là se pressaient hors de la citadelle pour obtenir de l'eau à tout prix; ceux-ci s'efforçaient de les repousser du puits. La lutte était engagée avec d'autant plus de rage, que le désir des assiégés d'obtenir de l'eau était plus ardent, et que plus grande avait déjà été, même avant ces jours malheureux, la haine de la ville de Pavie contre Tortone. Et, dans ces combats, l'avantage restait, sinon toujours, du moins ordinairement, aux Tortonais, qui combattaient pour la vie comme des désespérés; car ils payaient de leur sang l'eau dont ils avaient besoin. Friedrich envoya en conséquence au secours de ceux de Pavie le marquis Wilhelm de Montferrat, afin que cette lutte mortelle d'Italiens contre Italiens pût être conduite avec des résultats plus décisifs; mais Wilhelm ne put non plus repousser les assiégés du puits. En conséquence, on chercha à les en détourner d'une autre manière. On jeta des cadavres humains et des viandes corrompues dans le puits. Les infortunés combattirent avec le même acharnement pour l'eau impure, et leur soif brûlante vainquit même le dégoût de ces abominations.

De cette manière funeste se passèrent environ cinq mortelles semaines. Alors arrivèrent les jours où l'on célèbre les souffrances et la résurrection de Notre-Seigneur. A cause de ces fêtes, le roi accorda aux assiégés une trêve depuis le jeudi saint jusqu'au jour de Pâques, ces deux jours inclus. Mais son âme ne fut pas adoucie par les grands souvenirs qui se rattachent à ces fêtes. Le jour de la fête de la Résurrection du Christ, les ecclésiastiques et les moines, revêtus de leurs vêtements pontificaux, la croix

et l'encensoir en main, sortirent des portes de la ville et se rendirent au camp royal. Friedrich envoya à leur rencontre quelques évêques pour leur demander ce qu'ils voulaient; car ils ne purent voir le visage du roi. Les ecclésiastiques de Tortone, confus, dépeignirent alors la désolation inexprimable de la malheureuse ville; avec des torrents de larmes, et les mains levées vers le ciel, ils implorèrent la pitié et la miséricorde, d'abord pour eux-mêmes, sur qui ne pouvait reposer aucun tort, mais ensuite aussi pour la ville : car la ville non plus, dirent-ils, n'est pas coupable. Tortone expie les péchés de Pavie. Tortone ne s'est réfugiée sous l'aile de Milan que pour obtenir quelque protection contre les violences menaçantes de Pavie. Mais le roi, lorsqu'on lui rapporta les plaintes et les prières des ecclésiastiques de Tortone, ne fut pas ému. Il leur donna l'ordre de retourner sans délai dans la citadelle. Ensuite il montra quelque sympathie pour le sort des ecclésiastiques, mais il ne put pas réprimer un sourire de satisfaction sur le sort du peuple dédaigneux (7). Il crut alors avoir la preuve que la ville, réduite à la dernière extrémité, ne serait plus longtemps en état de résister.

Cependant elle tint encore jusqu'à la troisième semaine, et le combat continua de la même manière qu'auparavant. Mais les secours des Tortonais devenaient moindres tous les jours. Milan, sur l'assistance de laquelle les assiégés avaient sans doute compté, envoya cependant une couple de centaines de cavaliers et une couple de centaines d'archers pour harceler l'armée royale et pour lui causer toute espèce de dommages (8). Ces bandes pouvaient avoir activement rempli leur mission, et s'être rendues assez gênantes pour l'armée royale, et surtout pour les troupes de Pavie; mais ils ne pouvaient pas par là opérer la délivrance des Tortonais, et les Milanais n'envoyèrent aucune force supérieure, peut-être parce qu'ils n'osaient pas s'opposer en rase campagne à l'armée chevaleresque du roi. Cependant ce qu'il y eut de plus décisif, ce fut qu'on rendit impossible aux assiégés de se procurer, même par des combats et du sang, une eau impure et corrompue; car on jeta dans le puits des torches enflammées de goudron et de soufre, lesquelles rendirent l'eau si amère, que personne ne put s'en servir pour assouvir sa soif. Pour cette raison, les assiégés se virent forcés d'offrir au roi la reddition la ville : cependant ils ne se soumirent pas encore tout à fait, et ne cédèrent que conditionnellement. Mais les rapports ne sont pas tous d'accord : d'après l'un, le roi leur assura la vie et la liberté, et leur accorda de prendre avec eux de leurs biens ce qu'ils pourraient emporter; d'après l'autre, le roi promit que la ville ne serait pas détruite, raison pour laquelle aussi une partie des habitants attendirent son entrée dans la grande église. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après que les Tortonais eurent donné à leurs alliés un grand exemple de persévérance et de courage, et eurent combattu d'une manière remarquable, pendant deux mois entiers, pour leur vie et leurs biens, pour leur honneur et leur liberté, au milieu de privations et de tribulations de toute sorte, ils cédèrent à la nécessité et livrèrent leur forteresse au roi Friedrich Ier. Ils en sortirent dans l'état le plus déplorable, semblables à des cadavres errants, spectacle horrible même pour ceux qui se félicitaient comme vainqueurs (9); et, tandis qu'ils tournaient le dos aux tombeaux de leurs pères, ils se dispersèrent, dans leur misère, où ils pouvaient çà et là se trouver un abri. Friedrich, au contraire, prit avec son armée possession de la forteresse, laissa piller ce qu'il y avait encore à piller, et ensuite livra aux flammes ce qui pouvait être brûlé. Puis il livra les ruines aux troupes de Pavie, afin qu'elles détruisissent et transformassent en un monceau de décombres les tours, les murs et ce que le feu n'avait pas consumé. Lui-même conduisit l'armée à Pavie, pour recevoir du peuple aveuglé et séduit de cette ville des acclamations et des félicitations pour un fait si héroïque, et pour paraître devant lui, couronne en tête, le dimanche suivant, pendant que les églises chantaient le jubilé, 17 avril, dans l'église de St-Michel, comme on avait l'usage de le faire les jours de grande fête. Il séjourna pendant trois jours dans la ville; ensuite il s'avança plus loin dans l'intérieur de l'Italie, vers Rome, la ville immortelle.

Il ne peut exister de doute que Friedrich ne fût venu en Italie avec l'espérance que la cours des choses serait tout autre qu'il n'avait été jusqu'alors. Il avait pensé que les villes d'Italie, et en particulier Milan, n'étaient que comme des prisonniers qui, lorsque le géo-

lier s'éloigne, prennent des allures arrogantes, parce que depuis longtemps ni empereur ni roi n'avait paru parmi eux (10); pour cette raison, il avait espéré qu'ils courberaient tous ensemble le cou aussitôt qu'il paraîtrait seulement sur les traces de ses aïeux dans les défilés de Roncale. Mais il avait trouvé que c'était tout autrement. Quand il regardait maintenant en arrière la route qu'il avait parcourue, malgré les acclamations des habitants de Pavie, il devait nécessairement s'avouer qu'il avait entrepris et accompli un ouvrage insensé, qu'il n'avait fait que répandre à pleines mains les semences d'une haine ineffaçable; il devait s'avouer que, s'il abandonnait maintenant la Lombardie, il n'avait pas gagné la moindre chose, mais qu'il laissait le pays en proie à toutes les passions qui peuvent trouver place dans le cœur humain. Et cependant son départ était nécessaire, parce qu'il était hors d'état de soutenir une seconde lutte comme celle devant Tortone, parce que même une nouvelle victoire ne pouvait lui procurer aucun avantage, tant que la puissante Milan restait là debout; parce qu'il n'osait s'aventurer contre Milan, devant les portes de laquelle il avait déjà passé une fois: car son armée avait souffert des pertes réitérées, en partie des fatigues de la rude saison, en partie de la longue et cruelle lutte devant Tortone (11); et de même que le nombre des guerriers avait diminué, de même la force morale avec laquelle ils étaient entrés en Italie n'était pas restée à ceux-ci. Déjà précédemment de grands désordres et de grandes mutineries s'étaient élevés dans l'armée (12), et souvent on pouvait en être venu jusqu'à tirer l'épée; car déjà, à Asti, Friedrich, avec l'approbation de son conseil, avait lancé une ordonnance portant que personne dans l'intérieur du camp ne devait porter les armes au préjudice d'un autre; il avait fait jurer cette ordonnance par les grands et les petits par un serment solennel, et la perte de la main et même de la tête était la punition infligée à quiconque se parjurerait. Depuis, les querelles particulières pouvaient avoir cessé. Difficilement cependant le siége de Tortone avait-il réuni les esprits. Bien plus, il est probable que beaucoup d'hommes respectables s'étaient détournés de ces horreurs, surtout aussi lorsque la mine fut faite contre la citadelle, et que le soupçon s'éleva que la chose était connue des Tortonais par trahison, et qu'ils étaient ainsi préparés à établir une contre-mine. Enfin il n'y avait personne parmi les Italiens à qui Friedrich pût se fier. On ne trouve pas qu'outre le marquis Wilhelm et la ville de Pavie, personne ait rien fait d'important en faveur du roi; et le marquis avait, dans la position qu'on lui avait assignée devant Tortone, deviné les desseins du roi, et avait été profondément ébranlé par le sort des Tortonais. Quant à Pavie, au contraire, il était au moins incertain si elle conserverait son zèle antérieur, maintenant que ses anciens ennemis les Tortonais étaient anéantis; mais la pensée du retour dans sa patrie devait aussi être très-désagréable à l'orgueilleux roi. Que pourrait-il donc montrer dans sa patrie comme le résultat de cette expédition qui avait été tant débattue, depuis si longtemps résolue, et entreprise avec tant de pompe? Il ne pouvait certainement reparaître sans honte dans le Teutschland; et ce n'était que de la couronne impériale qu'il pouvait espérer que, par l'ancien respect dont elle avait toujours été entourée, beaucoup de choses tomberaient dans l'oubli, et qu'en particulier serait étouffée la question pour laquelle lui, le roi, avait réellement franchi les Alpes. Il résolut donc d'aller à Rome pour recevoir la couronne impériale.

## CHAPITRE V.

LE PAPE ADRIEN IV. — VOYAGE DE FRIEDRICH A ROME, SON COURONNEMENT COMME EMPEREUR ET SON RETOUR DANS LE TEUTSCHLAND. — FIN MALHEUREUSE D'ARNOLD DE BRESCIA.

L'an 1155.

Le roi ne tarda pas à mettre son projet à exécution. Mais déjà devant Plaisance il éprouva quel effet sa conduite cruelle avait fait sur les âmes des hommes. Plaisance lui ferma ses portes, et Friedrich fit d'autant moins de tentatives pour conquérir la ville, que Milan, irritée et honteuse du sort des Tortonais, ne se fit maintenant aucun scrupule d'envoyer des forces considérables au secours de celle-là. Friedrich passa outre en toute hâte. A la Pentecôte il se trouva à Bologne, et continua sa route sans interruption. La pensée

le poursuivait, qu'il n'avait pas de temps à perdre, qu'il devait éviter toute querelle, et maintenir son armée fondue ensemble, s'il voulait atteindre Rome, et donner quelque autorité à son désir d'obtenir la couronne impériale. Mais cette hâte même avec laquelle il traversait l'Italie, et qui était en grande contradiction avec la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors, inquiétait singulièrement, sinon les Romains, du moins le saint-père. Elle ne donnait pas à la marche du roi l'apparence d'un voyage paisible, mais celle d'une entreprise guerrière. Pour cette raison, le pape se méfiait des desseins du roi (1).

Mais sur le siége apostolique n'était plus assis à cette époque le pape Anastase IV, dont il a été question plus haut, mais Adrien IV. Anastase, homme vieux et faible, était déjà mort depuis le 2 décembre de l'année précédente, et le 3 du même mois Adrien avait été choisi pour son successeur. Celui-ci, nommé Nicolas avant son élection à la dignité papale, était un homme distingué. Il rappelait le souvenir de Grégoire VII, et, d'après les idées humaines, aurait été un Grégoire, du temps de Heinrich III et de Heinrich IV. Né dans la citadelle de St-Alban en Angleterre, il avait passé une paisible jeunesse; il avait eu une rude lutte à livrer à la pauvreté et à toutes les privations qui assaillent ordinairement un jeune homme dans les classes les plus basses de la société. Dans des circonstances qui nous sont inconnues, il s'était rendu en France. Là, revêtu du capuchon de moine, il avait, au moyen d'une ardeur infatigable, acquis une grande instruction, gagné l'estime universelle par une vie pure et morale, et, par ses manières unies à un extérieur agréable, par son éloquence, sa prudence et sa sagesse, il s'était fait universellement aimer. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit de plus en plus élevé en montant les degrés des dignités ecclésiastiques, de même qu'il rendit des services de plus en plus grands dans l'esprit de l'Église. Car il est un bienfait de l'Église qui doit être conservé par un souvenir reconnaissant, et dont il faut lui tenir meilleur compte qu'on ne le fait communément. Ce bienfait le voici : Dans les relations temporelles, non-seulement on s'opiniâtrait à maintenir l'antique et impie barrière entre les libres et les non libres, mais encore les grands, les forts, les riches et les puissants de cette terre, entraînés par une sotte et vaniteuse affectation de supériorité, étendaient sur la vie de nouvelles chaînes destinées à séparer les hommes des hommes, alors même que les choses d'un instant obtenaient la préférence sur les choses éternelles, la chair et le sang sur l'esprit et la vertu; alors que l'extraction d'un homme était estimée plus haut que ce qu'il faisait et ce qu'il était. Dans ces circonstances précisément, l'Église rappelait à tous les hommes sans distinction, au sein du sanctuaire et dans les circonstances solennelles, leur origine commune, leur salut commun, et l'éternité qui les attend tous, à la terreur et à la honte des uns, à la consolation et à l'élévation des autres. De plus, elle maintenait les droits du génie, de la vertu et de la civilisation, et tenait toujours ouvert même aux plus pauvres, aux plus humbles et aux plus dédaignés, l'accès de ses plus hautes dignités, devant lesquelles s'inclinaient les empereurs et les rois eux-mêmes. Nicolas était venu en France comme un adolescent pauvre et méprisé; comme un prêtre riche en influence, il fut envoyé au pape à propos des affaires de l'Église, et Eugène III, appréciant les grandes qualités et les grandes vertus qui étaient en lui, l'avait nommé évêque d'Albane. Et même dans cette haute dignité il était resté le même, affable, doux, conciliant, et, ce qui pouvait le moins être oublié, ayant bonne mémoire et miséricordieux pour les pauvres et les amis de sa jeunesse. Mais il ne se déroba pas non plus aux services les plus pénibles de l'Église; il alla, comme légat du pape, en Norwége, et travailla, comblé de bénédictions, dans ce pays éloigné, pour la propagation ou l'affermissement du christianisme. Par conséquent on ne doit pas s'étonner s'il fut, après la mort du pape Anastase, élevé avec d'autant plus d'unanimité sur le siége apostolique, qu'il semblait moins faire d'efforts pour y parvenir, et que les circonstances étaient moins satisfaisantes dans lesquelles se trouvait le saint-siége.

En effet, à l'époque où Adrien monta sur ce siége, la situation paisible dans laquelle Eugène III était revenu à Rome avait déjà disparu de nouveau. Pendant que lui-même, ce pape, pendant qu'Anastase son successeur, avaient occupé le siége apostolique, l'hérétique amoureux de la liberté, Arnold de Brescia, dont il a été question précédemment, ou était toujours resté à Rome, ou du moins était

revenu à Rome, poussé par l'esprit qui le conduisait au-devant de sa destinée; et il ne cessa jamais de jeter des matières inflammables dans le feu qu'il avait allumé longtemps auparavant, pour le ranimer de nouveau, quand il venait de temps en temps à brûler avec moins de vigueur. Sous le faible pape Anastase, ceci paraissait lui avoir réussi de nouveau; le sénat de Rome parait avoir regagné sa considération, et la considération du pape au contraire avoir beaucoup décliné dans la ville immortelle. Cependant la grande maison des Frangipani tenait fermement à ses anciens principes, et Pierre aussi, le préfet de la ville, agissait, autant que les circonstances le démontrent, dans le sens de l'ancienne puissance papale. Mais Adrien, aussitôt qu'il se vit sur le siége apostolique, prit la résolution de mettre fin à cette malheureuse situation, et de tenter intrépidement si l'Église pouvait encore se maintenir ou non dans son ancienne majesté. Peut-être que la nouvelle de l'arrivée du roi Friedrich en Italie avait influencé cette résolution, parce que Adrien pouvait bien se dire que celui-là viendrait à Rome pour recevoir la couronne impériale qui lui était déjà promise. Comme en conséquence, avec ses regards sans doute dirigés vers Friedrich, il ne se fit aucun scrupule de commencer une rude lutte avec le roi Wilhelm de Sicile, il ne craignit pas non plus de marcher avec résolution contre les Romains révoltés. Et l'épée ecclésiastique était plus ferme dans sa main que dans celle de ses derniers prédécesseurs; aussi fit-elle des blessures plus profondes. Il lança l'excommunication de l'Église sur l'hérétique Arnold, ce qui avait déjà eu lieu sans effet. Des deux côtés on sentit le poids de cette excommunication. Les fidèles de St-Pierre prirent une nouvelle confiance; les partisans de l'hérétique tombèrent dans une passion sauvage. Par suite de cette passion, un cardinal, Gérard, sur sa route vers le saint-père qui habitait le Vatican, fut surpris, maltraité et mortellement blessé. Ce crime, qui eut lieu peu de temps avant Pâques de l'année 1155, décida le pape à lancer un interdit solennel sur toute la ville de Rome. Les ecclésiastiques romains remplirent les ordres du pape. Depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au mercredi avant le jeudi saint, aucune affaire de l'Église n'eut lieu aucun signe extérieur n'indiqua que Rome, la sainte ville, fût une ville chrétienne. En même temps, le repos de tout esprit de l'Église remplit les hommes d'anxiété et de terreur; ils ne se reconnurent plus, ni la ville immortelle. Le désir de la distribution des choses sacrées, lequel, quand elles étaient présentées en abondance, était à peine sensible, devint à ce moment, parce qu'elles manquaient, d'autant plus grand qu'on approchait davantage du saint jour des souffrances et de la résurrection du Seigneur. Pour cette raison, le sénat fut forcé par les ecclésiastiques et le peuple de se rendre auprès du saint-père, et de le prier de lever l'interdit. Adrien promit d'exaucer cette prière, mais seulement à la condition qu'Arnold de Brescia, comme les Romains refusaient probablement de se décider à le livrer à l'Église, serait du moins expulsé de la ville et de son territoire, et que les plus zélés partisans de celui-ci seraient aussi expulsés, s'ils ne voulaient pas se soumettre à ses ordres. Les sénateurs jurèrent sur les Evangiles que les demandes du pape seraient remplies; et ils tinrent leur promesse. Ensuite le pape, entouré de tout le clergé dans la plénitude de la pompe de l'Église, au milieu des acclamations et de la dévotion du peuple, se rendit le jeudi saint, en traversant la ville, au Latran, et administra lui-même, les jours de fête, suivant les coutumes de l'Église.

Mais on ne peut décider d'après les publications de cette époque si l'union qui fut rétablie de cette manière entre le pape et les Romains fut de longue durée, ou si de nouvelles querelles éclatèrent peut-être à la nouvelle de l'approche du roi. Cependant la dernière supposition, d'après le cours subséquent des choses, est la plus vraisemblable. Car le pape quitta Rome, soit parce qu'il ne se trouvait pas en sûreté dans la ville immortelle, ou parce qu'il craignait que les Romains ne le prévinssent auprès du roi. Dans tous les cas, il prit la route par où le roi s'avançait. Il atteignit Viterbo. Pierre, préfet de la ville, des membres de la famille des Frangipani, ainsi que les premiers ecclésiastiques de l'Église de Rome, étaient autour de lui. A Viterbo il apprit que le roi se hâtait comme s'il accourait à une entreprise hostile. Surpris de cela, il lui envoya, d'après le conseil de son entourage, trois cardinaux, pour avoir la certitude de ses desseins, et agir avec lui d'après les circonstances. Lui-même retourna vers Rome, et se rendit dan-

un château fort, Castellana, où il croyait pouvoir attendre sans danger le cours des choses. Mais le roi, plus inquiet encore des difficultés que pourrait faire le pape pour lui conférer la couronne impériale, que le pape ne l'était des véritables desseins du roi, avait également envoyé une ambassade au saint-père. Pour cette ambassade, il avait choisi l'archevêque Arnold de Cologne, et l'évêque Anselme d'Havelberg, qu'il venait de récompenser par l'archevêché de Ravenne, pour l'heureuse réussite de son ambassade à Constantinople. Les deux ambassades arrivèrent sans s'être rencontrées en chemin, sans rien savoir l'une de l'autre. Toutes les deux rendirent compte de leur mission, l'une au pape, l'autre au roi. Mais ni le roi ni le pape ne voulurent se déclarer sur ces missions, jusqu'à ce qu'ils sussent tous les deux quelle réponse leurs envoyés avaient obtenue réciproquement; de sorte que les délégués s'en retournèrent des deux côtés sans instructions.

Quelque disposé cependant que fût le roi Friedrich à accorder satisfaction au pape pour ne pas éprouver de retard dans son couronnement, il le fit déjà alors d'une manière qui ne peut lui être attribuée ni comme éloge ni comme vertu. Arnold de Brescia, en effet, homme aussi noble et aussi libéral d'esprit qu'il était fanatique et dangereux, était tombé, après son expulsion de Rome, dans les mains d'un cardinal, Gérard, qui l'avait gardé prisonnier; mais avant qu'on pût rien décider à son égard, il avait été enlevé au cardinal par le duc de Toscane et amené sur les biens de celui-ci. Là il obtint, en qualité de voyant béni de Dieu, toutes sortes de respects. Maintenant, une des demandes du pape, et, à ce qu'il paraît, la première, consistait en ce que le roi remît au pouvoir de l'Église l'hérétique Arnold, qui se trouvait dans le ressort de ses armes. En conséquence, Friedrich, quoique rien ne fût encore conclu entre lui et le pape, fit surprendre sans autre forme un des comtes toscans, et le fit prisonnier. A ce prisonnier il n'accorda la liberté qu'à condition de lui livrer l'hérétique Arnold. Dans celui-ci il avait, dans tous les cas, un gage contre toute prétention exorbitante du pape. La menace de le mettre en liberté, de prendre parti pour lui, semblait devoir amener le saint-père à la modération et à la complaisance. Et c'était peut-être la réflexion sur ces affaires qui rendait le roi si ardent à s'emparer de l'odieux prêtre Arnold. Mais véritablement il était toujours dangereux d'avoir cet homme en son pouvoir. Il ne pouvait guère le refuser au pape. On peut même soutenir que Friedrich aurait entrepris de livrer Arnold au pape quand il était en son pouvoir, soit qu'il en eût su ou non d'avance les suites. Il n'y a que la faiblesse de son armée qui puisse lui servir d'excuse; et cependant cette faiblesse était son propre ouvrage.

Sur ces entrefaites, les envoyés réciproques du roi et du pape étaient revenus. En chemin ils se rencontrèrent; cela ne pouvait manquer. Aussitôt que les prêtres se furent entretenus ensemble, ils se comprirent. En effet, ils se readirent bientôt réunis auprès du roi. Ils le trouvèrent au camp près de Viterbo; mais ils trouvèrent aussi près de lui un cardinal nommé Octavian, appartenant à la famille des comtes toscans, qui avaient été autrefois si puissants à Rome. Celui-ci était un partisan de l'hérétique Arnold, et avait été par conséquent déposé par le pape. Il s'était probablement rendu auprès du roi pour intervenir en faveur d'Arnold et des affaires des Romains; aussi paraît-il que ses paroles et ses propositions n'avaient pas été écoutées dans de mauvaises dispositions (2). Mais l'arrivée des délégués papaux et l'accord des délégués du roi avec ceux-là rendirent bientôt vains les desseins du cardinal Octavian. Il est certain que Friedrich aurait été facilement prévenu contre Arnold, cet homme dont l'esprit d'un essor élevé, dont l'âme républicaine, dont le cœur plein de miséricorde s'élevait avec autant d'hostilité et aussi incessamment contre la féodalité asservissante, la chevalerie méprisante et le sauvage pouvoir temporel, que contre l'abus du pouvoir des prêtres et de l'Église. Pour cette raison il est probable que Friedrich, ébranlé par la lutte inégale des prêtres désunis, livra dans le camp près de Viterbo l'infortuné Arnold entre les mains des cardinaux, et l'abandonna entièrement. Mais par ce même moyen il s'était lié les mains lui-même; il ne pouvait plus guère résister au pape. Il pouvait marchander et négocier avec lui, mais il ne pouvait plus en venir à une véritable querelle. Pour cette raison, il permit donc, avec l'approbation des princes et

des conseils, à un de ses principaux vassaux choisi par eux, de prêter en son nom et sur son âme le serment que le pape avait exigé de lui. Ce serment, prêté sur la croix et sur les Evangiles, était de la teneur suivante : « Il, le roi, ne voulait pas nuire au pape et à ses cardinaux dans leur corps et dans leur vie, mais leur confirmer et leur faire confirmer tous les droits qui leur étaient dus; il ne voulait pas non plus les faire prisonniers ni offenser leur honneur, ni s'emparer de leurs biens, ou consentir que cela arrivât de la part d'un autre. » Et munis de ce serment confirmé par les princes, les cardinaux se hâtèrent de retourner auprès du pape. Le malheureux Arnold était sans doute comme prisonnier dans leur suite.

Et maintenant le saint-père crut ne pouvoir retarder plus longtemps une entrevue avec le roi. Il quitta donc la ville de sa sûreté et de sa crainte, et se rendit au camp royal, près de Sutri. Les princes teütschs, une grande foule d'ecclésiastiques et de laïques accoururent à sa rencontre, et le conduisirent avec de grandes démonstrations de joie à la tente du roi. Mais Friedrich oublia ou négligea, lorsque le pape descendit de cheval, de remplir l'office de palefrenier (3), qu'il avait probablement promis de remplir à Viterbo. A peine les cardinaux eurent-ils remarqué cette négligence qu'ils conçurent de la méfiance, et se hâtèrent, comme si le plus grand danger menaçait, de retourner à Castellane, sans s'inquiéter du sort du saint-père, et ne pensant qu'à leur propre salut. Le pape, effrayé, s'assit tristement sur le siége d'honneur qu'on lui avait préparé, incertain de ce qu'il devait faire. Friedrich, le roi, se prosterna devant lui, lui embrassa les pieds, et se releva ensuite pour lui donner le baiser de paix. Le pape, revenu, par l'humilité du roi, de sa première consternation, le repoussa. « Tu ne m'as pas, dit-il, accordé l'honneur dû, qui a été accordé par tes prédécesseurs les empereurs orthodoxes à mes prédécesseurs, par respect pour les apôtres Pierre et Paul; avant que tu ne m'aies donné satisfaction de cette faute, je ne t'accorderai point le baiser de paix. » Le roi, exaspéré de cette froide déclaration, s'écria : « Je n'y suis point obligé (4). » Après cette exclamation, il quitta le pape. Mais aussitôt les princes intervinrent, reconnaissant bien que, quoique le pape fût au pouvoir du roi, il réussirait d'autant moins à décider par la terreur un tel homme au couronnement, qu'il était plus clair à tous les yeux qu'ils n'avaient pas de temps à perdre. Maintenant, cependant, tout le jour suivant fut encore occupé par des négociations sur la question de savoir si le pape avait le droit d'exiger que les empereurs et les rois lui tinssent l'étrier lorsqu'il voudrait monter à cheval ou en descendre; mais comme les plus anciens princes de l'armée teutsche témoignèrent qu'en leur présence l'empereur Lothar avait réellement tenu l'étrier au pape Innocent II, et comme d'autres furent d'avis que ce service était une ancienne coutume, le roi Friedrich se déclara prêt aussi, par respect pour les saints apôtres, à faire le métier de palefrenier auprès du pape Adrien. Le pape, acceptant cette déclaration, s'arrangea là-dessus pour un second tour à cheval. Le roi en effet changea son camp de place et s'avança vers Rome. Le pape le suivit. Lorsque celui-ci s'approcha, le roi s'avança à cheval à sa rencontre. A la distance d'un jet de pierre, il se précipita de son cheval et courut vers le pape. Ensuite il saisit, en présence de l'armée, l'étrier du saint-père d'une main ferme, et chercha à adoucir l'humiliation qu'il avait lui-même ressentie de cette vile occupation aux yeux des spectateurs, en la couvrant du prétexte d'une humeur joviale. Mais Adrien, le pape, ne fit pas attention à cette humeur; car il savait bien que, quoique Friedrich n'eût paru vouloir lui tenir l'étrier qu'en plaisantant, il lui avait cependant réellement tenu l'étrier. Pour cette raison, il ne lui refusa pas plus longtemps le baiser de paix.

Mais dans ce camp du roi, entre Sutri et Rome, dans les gras pâturages près de Nepi, il se passa un autre événement qui n'était pas sans importance. En effet il parut, de la part du sénat et du peuple romain, et après avoir obtenu un sauf-conduit, une ambassade au roi composée de gens industriels et scientifiques. Friedrich la reçut entouré de ses princes et de ses conseils. Devant cette réunion, les envoyés tinrent un discours au roi, au nom de la ville immortelle, comme si c'était elle-même, l'ancienne Rome, qui lui parlât, qui se représentait elle-même comme la dominatrice de l'univers, et se déclarait prête à recevoir le roi Friedrich comme son prince, son empereur et

son seigneur. C'étaient des mots pompeux par lesquels ils cherchaient à transformer leur singulier aveuglement en sagesse; c'étaient des expressions boursouflées par lesquelles ils démontraient leur orgueil; c'étaient de vains jeux de mots par lesquels ils unissaient leurs idées creuses aux actions des anciens Romains, et exprimaient l'espérance que sous un tel prince l'empire du monde reviendrait à elle, la ville de Rome. Après ce discours sans raison et sans fondement, la dominatrice du monde, par la bouche de ses délégués, adressa les paroles suivantes au roi : « Et maintenant, mon prince, reçois de sang-froid et avec bonté quelques paroles sur ta justice et sur la mienne. Tu étais un hôte; je t'ai fait citoyen. Tu venais comme étranger de l'autre côté des Alpes; je t'ai fait prince. Je t'ai donné ce qui était à moi de droit. Pour cette raison, tu dois d'abord me garantir la sécurité pour mes bonnes coutumes et mes anciennes lois, authentiquement octroyées par les empereurs tes prédécesseurs, afin qu'elles ne fussent pas violées par la rage des barbares; tu dois payer à mes dignitaires, qui te recevront avec acclamation au Capitole, une somme de cinq mille livres d'argent, et tenir éloignée toute injustice de la république, même au prix de ton sang. Tu dois solennellement t'engager à tout cela par des écrits, des serments et des actions. »

Le roi fut surpris et irrité de ce discours; il eut cependant assez de pouvoir sur lui-même pour comprimer sa colère et pour répondre aux envoyés avec une tranquillité apparente. Sa réponse ne fut pas moins prolixe que ne l'avait été le discours; elle ne manqua pas non plus de redondances, d'expressions ambiguës et de jeux de mots, qu'on peut du reste mettre sur le compte de l'historien Othon de Freisingen, qui nous les a conservés; mais l'opinion du roi fut exprimée sans équivoque. Friedrich chercha à prouver aux Romains par l'histoire, dont il se rappela quelques grands noms, que Rome, de même que tout le reste, avait subi le changement des choses humaines et n'était pas restée l'ancienne Rome. « Veux-tu, dit-il, reconnaître l'ancienne gloire de ta Rome, le sérieux de la dignité sénatoriale, l'ordonnance des camps, la bravoure et la vaillance de l'ordre des chevaliers, qui vont au combat avec une hardiesse invincible et sans tache : regarde alors notre république. Chez nous tout cela existe; chez nous tout cela est resté avec la dignité impériale. Ce n'est pas la dignité impériale nue qui nous est parvenue; elle est venue à nous revêtue de sa vertu, elle s'est fait suivre de sa parure. Chez nous sont tes consuls, chez nous est ton sénat, chez nous est ton défenseur. — Tu dis que je suis venu à ton appel; oui, il est vrai que je suis appelé, mais réponds : pourquoi ai-je été appelé? Ton appel fut une supplication. Tu m'as supplié comme le misérable supplie l'heureux; le timide, le brave; le faible, le fort; le peureux, l'homme sûr de lui. Je suis le possesseur légitime de Rome. — Que celui qui peut enlever à Hercule sa massue le fasse? — Le poing des Francs et des Toutschs n'est pas encore devenu faible. — Tu demandes la justice que je te dois. Je n'alléguerai pas que c'est au prince à donner des lois au peuple, et non au peuple à en donner au prince. Je n'alléguerai pas non plus que le possesseur peut s'emparer sans condition de sa possession. Je veux te parler avec raison. — Tu exiges de moi un triple serment. D'abord je dois te jurer que je maintiendrai les lois des précédents empereurs et tes bonnes coutumes; et deuxièmement tu ajoutes que je dois défendre la patrie au péril de ma vie. Ce que ces deux demandes renferment est ou juste ou injuste. Si c'est injuste, tu ne dois pas l'exiger, je ne dois pas l'accorder. Si c'est juste, à quoi sert une promesse par serment? Je me reconnais engagé à le faire. Pourquoi violerais-je aussi tes droits, puisque je désire moi-même en obtenir le moins possible? Et comment ne défendrais-je pas le siége de mon empire au péril de ma vie, puisque j'ai résolu, comme je l'ai bien prouvé, d'en rétablir les limites sans avoir égard à un tel danger? Enfin, en ce qui concerne ta troisième demande, que je dois m'engager par serment à payer de l'argent, je ne puis que dire que tu devrais rougir de honte. Toi, Rome, tu exiges de ton prince ce que le cabaretier ose exiger du fripier! Nous exigeons de l'argent des captifs, et je ne suis point ton prisonnier; non, je suis ici assis et entouré d'une armée nombreuse et brillante. Le prince des Romains ne doit pas payer, mais dépenser. Je suis accoutumé à distribuer ce qui est à moi, d'après mon bon plaisir, et autant qu'il convient, et surtout à le distribuer à ceux qui m'ont rendu des services. Car, de même qu'on exige avec justice des gens médiocres ce qu'ils doivent,

de même on attend justement les bienfaits des hommes placés dans une position élevée. Pourquoi ne ferais-je pas preuve aussi envers les citoyens de Rome de ces usages hérités de mes aïeux, et auxquels je suis toujours resté fidèle? Pourquoi ne rendrais-je pas la ville joyeuse par mon entrée? Mais tout sera refusé à ceux qui demandent injustement des choses injustes (5). »

Les délégués ne répliquèrent rien à cette réponse royale, mais retournèrent vers la ville avec la déclaration qu'ils devaient, avant de se décider à une réponse, délibérer sur ce qu'ils avaient appris. Mais le pape, connaissant bien les sentiments des Romains, exprima contre le roi la conviction qu'après un tel procédé les Romais s'opposeraient à son entrée dans la ville; et cette conviction pouvait être en lui d'autant plus ferme que les Romains avaient vu combien était faible l'armée qui s'approchait de leurs portes. Poor cette raison, il conseilla au roi d'envoyer la nuit suivante un détachement de l'armée pour occuper la ville léonienne sur la rive droite du Tibre, et les ponts sur ce fleuve, afin du moins de s'assurer de l'église de St-Pierre, où le couronnement devait avoir lieu. Cette entreprise, ajoutait-il, n'offrait aucune difficulté, car cette partie de la ville était occupée par sa cavalerie, et celle-ci recevrait l'ordre d'introduire les troupes royales par une petite porte latérale. Cette idée parut bonne au roi. Quelques milliers de jeunes gens furent en conséquence choisis pour entreprendre l'œuvre nocturne. Elle fut entreprise, et avec succès. Car le cardinal Octavian, dont il a été question plus haut, qui était haï du pape et do clergé, mais qoi était dévoué au roi; qui peut-être aussi, voyant prendre aux choses une tournure autre qu'il n'avait espéré, avait formé un autre plan, et fait un accord avec les circonstances; ce cardinal, disons-nous, guida les troupes du roi, et les conduisit à la poterne secrète.

Ce fut probablement aussi pendant cette même nuit que fut décidé le sort du malheureux Arnold de Brescia, dont il paraît qu'on n'entendit plus parler à Rome après sa fuite. Les historiens passent rapidement sur les infortunes inouïes d'Arnold, et taisent tout ce qu'il est possible de taire. Mais, d'après la situation des choses, la supposition ne paraît pas sans fondement, que le pape et le clergé tous ensemble aient mis à profit la colère du roi et des princes teutschs touchant l'insolence des Romains, pour détruire entièrement leur sympathie pour le prisonnier, en cas que les uns ou les autres eussent jusqu'alors éprouvé pour lui quelque sympathie, en le représentant comme l'instigateur, l'attiseur et le propagateur du mauvais esprit qui s'était développé parmi les Romains; ils avaient pu se hâter d'en finir avec Arnold, avant que le roi pût être ramené par le cardinal Octavian, qui était alors absent, sinon à l'humanité et à la clémence, du moins à la raison et à la réflexion. Arnold fut en conséquence livré au pouvoir ecclésiastique du préfet de la ville. Celui-ci le fit conduire, pendant la nuit, sur une éminence située du côté nord de Rome, et d'où l'on dominait une grande partie de la ville. Là un bûcher fut érigé, et le lendemain de grand matin, aux yeux de l'armée teutsche et de la ville de Rome, ou peut même ajouter sous la protection des armes teutsches, s'élevèrent dans les airs les flammes qui mirent fin aux grands projets et à la vie misérable d'Arnold. Et lorsque le bûcher fut consumé, les cendres en furent jetées dans le Tibre, parce qu'on appréhendait que le peuple, dont Arnold avait toujours été l'ami pendant sa vie, ne consacrât les restes du corps consumé comme de saintes reliques de sa vénération.

Mais le même jour de grand matin, le 18 juin, lorsque le soleil était à peine levé, l'armée teutsche, ayant en tête le pape avec les cardinaux et ecclésiastiques marchant devant le roi, fit son entrée dans la ville léonienne, et s'avança directement vers l'église de St-Pierre. Sur les degrés de cette église, le pape reçut le roi et le conduisit dans le sanctuaire. Il célébra bientôt après la messe, et ensuite plaça la couronne impériale sur la tête du roi. Les ecclésiastiques et les laïques présents firent retentir l'air de leurs acclamations, et souhaitèrent au nouvel empereur santé et bonheur. Ensuite le pape se rendit à son palais du Vatican, dans le voisinage de l'église. Mais Friedrich monta à cheval avec toute la pompe impériale, et sortit sans s'arrêter par la porte d'or, par laquelle il avait fait son entrée dans la ville léonienne. Tous les autres, princes et seigneurs, ainsi que les simples vassaux, abandonnant leurs chevaux à des valets, le suivirent à pied, soit par respect pour la majesté impériale, soit parce que Friedrich s'éloigna si promptement qu'ils ne

purent atteindre leurs chevaux. L'armée dressa un camp près des murs de la ville, pleine de joie de l'accomplissement de cette œuvre, et, fatiguée de ses efforts, et ayant besoin de rafraîchissements, prit ses dispositions pour terminer la solennité par des festins.

Mais tout à coup la nouvelle se répandit que les Romains, pleins de colère et de rage, franchissaient le Tibre en foule, et s'avançaient vers l'église de St-Pierre; ils avaient déjà atteint cette église; ils avaient même commis le crime de massacrer dans l'église même des valets teutschs qui étaient restés en arrière. A Rome en effet, la double rumeur de l'auto-da-fé du martyr Arnold et du couronnement secret et clandestin du roi pouvait s'être répandue à la fois, et avoir pénétré toutes les âmes de douleur, de mécontentement et de rage. Pour cette raison les Romains avaient couru aux armes. Dans leur trouble ils s'étaient précipités de différents côtés. Les uns avaient couru au Capitole, où le sénat même se réunissait, les autres à l'endroit où Arnold avait été mis à mort, la plupart enfin à la ville léonienne, vers le camp de l'empereur. Les premiers perdirent sans doute leurs peines, car une délibération raisonnable était à peine possible; les autres ne virent que le lieu des dernières souffrances de l'homme auquel leur âme avait été attachée; les derniers se précipitèrent avec violence, sans ordre et sans union, sans autre pensée que de tirer vengeance de la fourberie dont ils croyaient avoir été victimes de la part de Friedrich, l'empereur. Cependant l'armée teutsche, à la première nouvelle de l'irruption des Romains, courut aux armes et au combat avec la plus grande promptitude; Heinrich le Lion, qui était campé le plus près des murs, en avant de tous avec ses Saxons, donna à l'armée entière l'exemple et l'entrain, par sa résolution, sa vivacité et sa hardiesse; et alors un combat terrible s'engagea entre la cavalerie courageuse et disciplinée de l'empereur, et les masses en désordre du peuple romain. Ce combat dura pendant toute la journée. Plus d'une fois l'issue en fut douteuse. Quelquefois les Teutschs furent repoussés jusque dans leur camp; quelquefois les Romains s'enfuirent jusqu'au pont sur le Tibre, à la citadelle de Crescentius. Mais sous cette citadelle, le combat, d'après le témoignage même des Teutschs, se serait terminé au désavantage de ces derniers, si la garnison avait osé se déclarer avec énergie en faveur des Romains; mais comme cette garnison resta spectatrice paisible du désordre, et ne lança ni ne jeta de flèches ni de pierres sur l'armée teutsche, la victoire demeura enfin du côté de l'empereur. Ce fut une victoire malheureuse. Près de mille Romains furent en partie massacrés, et en partie trouvèrent la mort dans le Tibre. Le nombre des blessés est incalculable; il tomba environ deux cents prisonniers dans les mains des Teutschs. Ces Teutschs éprouvèrent aussi sans doute une perte immense. Cependant l'historien Othon de Freisingen assure qu'il n'y eut qu'un seul Teutsch de tué et un seul de blessé; mais comme il ne peut lui-même s'empêcher d'exprimer son étonnement de ce rapport (6), il doit être rejeté par nous, ses descendants, sans aucun scrupule. Les Teutschs purent bien aussi massacrer leurs ennemis avec une raillerie sauvage; car Othon de Freisingen remarque qu'ils s'étaient servis de leurs épées avec hardiesse et cruauté, comme s'ils eussent voulu dire aux Romains : « Maintenant, Rome, reçois au lieu d'or arabe, du fer teutsch. Voici l'argent que ton prince t'apporte en échange de la couronne. C'est ainsi que les Francs achètent l'empire. Voici le marché que ton prince conclut avec toi, voici le serment qu'il te prête. » Mais il n'a pas démontré qu'il y eût dans cette raillerie un bouclier contre les armes et la rage des Romains.

Dans tous les cas, il est certain que la victoire des Teutschs ne produisit aucun avantage durable. Le lendemain même l'empereur quitta son camp près de Rome, descendit le Tibre, passa ce fleuve à gué et se dirigea vers Tivoli. La principale raison d'un si prompt départ après une victoire si glorieuse, comme on appela l'issue du combat dans Rome ou auprès de Rome, fut certainement le manque de vivres, que les Romains irrités interceptèrent ou firent intercepter; il peut aussi se faire que Friedrich ait jugé nécessaire d'éviter le renouvellement du combat avec les Romains, et la circonstance que le saint-père, qui ne pouvait guère manquer de vivres, s'était joint à l'armée teutsche, semble le prouver. Et la marche fut peut-être dirigée vers Tivoli, parce que d'abord cette contrée fertile y engageait; secondement, parce que l'éclat d'une victoire aurait disparu, si l'empereur n'était pas resté dans le voisinage de Rome,

et s'il n'avait pas conservé l'apparence qu'il persistait dans ses projets menaçants; parce qu'enfin le saint-père pouvait aussi désirer un délai et une occasion de s'entendre en quelque sorte dans le silence avec les Romains. Car il était à prévoir, et le pape l'avait certainement reconnu depuis longtemps, que l'empereur ne pourrait se maintenir que fort peu de temps en Italie, et qu'il ne réussirait à soumettre par la force des armes ni les Romains, ni bien moins encore Wilhelm, roi de Sicile. Et il devait d'autant plus considérer comme nécessaire de s'occuper de lui-même, afin qu'il pût acquérir protection et abri autrement que par les armes de l'empereur.

A ces événements se rattachaient peut-être aussi les querelles dans lesquelles Friedrich avait été engagé avec le pape, et que le saint-père, dont l'âme était dirigée vers Rome, avait sinon fait naître à dessein, du moins vues sans déplaisir. En effet, les deux premiers princes du monde chrétien vécurent pendant quelques jours dans l'union et dans la paix. A la fête des saints apôtres Pierre et Paul, tous les deux parurent l'un à côté de l'autre, Friedrich avec la couronne impériale, Adrien avec la couronne papale sur la tête. Mais pendant ces mêmes jours parurent des délégués de la ville de Tivoli, qui appartenait à l'Église romaine, devant l'empereur, lui apportèrent les clefs de la ville, se déclarèrent déliés envers le pape, et se livrèrent eux et la ville à l'empereur, comme à leur maître légitime. Et Friedrich, toujours disposé en faveur de toute soumission, ne put prendre sur lui de refuser une telle avance. Il accueillit gracieusement la déclaration des délégués de Tivoli, reçut les clefs de la ville, et se laissa prêter sans scrupule le serment de fidélité. Aussitôt le pape éleva la voix contre une telle offense commise sans raison contre St-Pierre. Il exigea de suite et sans condition la remise de la ville de Tivoli au saint-siége, avec d'autant plus de résolution, que, comme il le disait, l'empereur lui-même était en même temps le défenseur de l'Église romaine. Nous ne connaissons pas les particularités de la négociation; Friedrich reçut cependant des princes teutschs le conseil désagréable d'éviter toute querelle avec le pape, et de satisfaire à sa demande. De sorte qu'il fut forcé de déclarer aux habitants de Tivoli, dans un écrit autographe, que, par vénération pour les princes des apôtres, il abandonnait leur ville au pape Adrien; qu'il les déliait, par conséquent, du serment de fidélité qu'ils venaient de lui prêter, et qu'il les engageait à l'obéissance envers le saint-père. Dans cet écrit, le droit impérial était à la vérité réservé; mais cette réserve, comme l'empereur, comme le pape, comme tout le monde le savait fort bien, était une locution vague, à laquelle on ne pouvait que dans fort peu de cas donner une signification favorable. Le pape, au contraire, se trouvait vis-à-vis des Romains sur un terrain dont il pourrait plus tard profiter.

Sur l'armée teutsche, une querelle et un accommodement de cette espèce ne pouvaient dans aucun cas agir d'une manière élevée. D'ailleurs la chaleur était insupportable pour les Teutschs. Les émanations des marais et des eaux environnantes, unies à une manière de vivre étrangère, commencèrent à engendrer des maladies qui devinrent très-dangereuses. En outre les moins clairvoyants s'apercevaient qu'on ne pouvait dorénavant compter aussi peu sur des actions glorieuses que sur le gain et la jouissance; de sorte que personne ne pouvait concevoir à quoi servirait une plus longue résidence en Italie. Pour cette raison, l'empereur fut pressé de toutes parts au sujet du retour dans la patrie. Et Friedrich, qui maintenant éprouvait sans doute plus que tout autre le désir de quitter un pays où il n'avait à attendre que des dangers et des malheurs, céda volontiers aux sollicitations des siens. En conséquence il livra les prisonniers romains au pouvoir du pape, afin que celui-ci eût un gage de plus entre les mains; il l'abandonna ensuite à sa propre prudence et à son pouvoir (7), se mit en marche, et prit la route de Spoletto, soit qu'il eût déjà conçu le dessein de se rapprocher, en cas de besoin, du rivage de la mer, qui paraissait dans tous les cas pouvoir lui procurer un départ commode, soit qu'il jugeât dangereux de retourner par la même route qu'il avait prise en venant. De même, quand il s'approchait d'une ville ou d'une citadelle, il leur imposait une contribution ou un tribut en manière de subsides pour les besoins de l'armée. Les villes et les forteresses apportaient aussi ce qu'on leur demandait, pour se libérer, et éloigner les étrangers aussi promptement que possible. Mais il en fut tout autrement des habitants de Spoletto. On avait exigé d'eux huit cents livres d'argent. Mais ceux-ci, soit qu'ils

considérassent cette demande comme exorbitante, soit qu'ils eussent prémédité de narguer dans tous les cas l'empereur, n'envoyèrent qu'une partie de cette somme, et cette partie encore en fausse monnaie. En outre, ils avaient retenu et gardé prisonnier, on ignore pour quel motif, un délégué impérial, le comte Guido, surnommé Guerra, qui traversait leur ville. L'empereur crut devoir tirer vengeance de ce triple crime. En conséquence il prit une position hostile contre la ville. Les habitants de Spolette, non contents de la sûreté que leur garantissaient les murs et les hautes tours de cette ville, envoyèrent des frondeurs et des archers contre l'armée impériale, en rase campagne, pour la tenir éloignée des portes. Ceci était une faute qui leur porta malheur. Car Friedrich fit faire par ses cavaliers cuirassés une attaque furieuse contre ces archers, toujours lui-même en avant, à la fois chef et soldat. Et la bravoure des Spolétains ne put résister à un tel choc. Ils s'enfuirent bientôt vers la ville, poursuivis de près par les Teutschs. Le reste des habitants de la ville ne pouvait tenir les portes fermées à ces fuyards, leurs concitoyens, leurs fils, qui avaient combattu et répandu leur sang pour la ville : car les malheureux étaient exposés sous leurs yeux à une mort certaine. Mais, pendant qu'ils les laissaient entrer dans la ville, les guerriers teutschs qui les poursuivaient y pénétrèrent aussi, et il fut impossible de les en expulser. Le feu fut bientôt mis dans plusieurs endroits. L'incendie, croissant, répandit la consternation parmi les habitants de la ville, détruisit toute discipline et anéantit toute idée de résistance. Certains de la perte de leurs propriétés, les malheureux habitants ne cherchèrent qu'à sauver leur vie et celle de tous ceux qui leur étaient chers. Ils s'enfuirent, nus et dénués de tout, sur une montagne voisine, et abandonnèrent la ville, avec tout ce qu'elle contenait, à l'empereur et à son armée. Friedrich livra Spolette au pillage, encore en proie à l'incendie. Il passa la nuit entière dans la partie la plus élevée de la ville, où se trouvait le siége épiscopal, à laquelle les flammes ne pouvaient atteindre, et d'où il pouvait contempler commodément la mer de feu. Le lendemain matin, il dressa un camp dans le voisinage de la ville brûlée ou brûlant encore, et il passa deux jours entiers dans ce voisinage, afin d'empêcher que ce qui avait été épargné par le feu ne fût mis à profit par les malheureux Spolétains, mais servît de butin à l'armée teutsche (8).

Après ces hauts faits, l'armée, à la fin du mois de juillet, s'avança plus loin vers Ancône. Cette ville était alors au pouvoir des Grecs. On se campa sur les limites du territoire. Les Grecs procurèrent des vivres. Aussi parut un prince grec, nommé Paléologue, au nom de son empereur, pour engager l'empereur Friedrich à une expédition en Apulie, contre le roi Wilhelm de Sicile. Cette entreprise semblait promettre un succès d'autant plus grand, que plusieurs princes normands, qui s'étaient enfuis du pays à cause des rois Roger et Wilhelm père et fils, et dont quelques-uns avaient aussi paru dans le Teutschland, avaient, pendant que Friedrich marchait contre Rome, fait une incursion en Apulie, et s'étaient facilement rendus maîtres de plusieurs villes et forteresses: car la haine contre le roi de Sicile était grande dans le pays; et l'assurance que donnaient ces princes que le roi lui-même et son armée gagneraient du terrain en Apulie et en chasseraient les Siciliens, fut crue d'autant plus facilement, que des délégués de l'empereur, qui accompagnaient ces princes, ne se firent aucun scrupule de confirmer cette assurance. Par conséquent on s'était soulevé contre le roi Wilhelm partout où l'on avait pu seulement apercevoir des armes qui lui fussent hostiles. Il était donc à présumer que le soulèvement serait plus grand qu'il serait général, si l'empereur se montrait en personne dans le pays. Mais Friedrich fut assez sensé pour ne pas s'engager dans cette grande intrigue. Son armée eût-elle été plus forte qu'elle ne l'était, le désir de retourner dans leur patrie ne les eût-il pas tous invinciblement dominés, il devait néanmoins reconnaître que, quoiqu'on pût faire de grandes conquêtes dans l'Italie méridionale, il n'était nullement possible de conserver ces conquêtes, et que par conséquent une expédition dans ces contrées serait toujours une entreprise aventureuse. Dans le cas le plus heureux, il ne pouvait que ramener le pays au pouvoir de l'empereur grec; et lui, chef de l'Empire, devait être aussi peu désireux que le pape, chef de l'Église, de voir le pouvoir de l'empire grec rétabli en Italie. Soit que Friedrich ait clairement reconnu ces choses, et pour

cette raison ait rejeté la proposition du prince grec, ou que le refus des princes teutschs d'entrer en Apulie ait été décisif, c'est ce qui est tout à fait incertain; mais il est certain que Friedrich envoya cependant une ambassade à Constantinople, pour entretenir les relations amicales avec la cour impériale, mais en même temps il donna l'ordre du retour dans le Teutschland.

On avait résolu de se retirer par diverses routes, afin de ne pas s'exposer aux mêmes accidents, et afin de pouvoir atteindre sans obstacle la patrie, disséminés et sans bruit. En conséquence une partie s'embarqua à bord des vaisseaux, et mit à la voile pour Venise; d'autres se dirigèrent vers la gauche, et prirent par les contrées sud-ouest de la Lombardie et de la Bourgogne pour retourner chez eux; lui-même, l'empereur Friedrich, choisit le chemin le plus court pour revenir dans son pays, et la plus grande partie se joignirent à lui, soit par amour pour lui, soit parce qu'ils pensaient qu'il devait avoir pris le meilleur parti. Il traversa Sinegaglo, Fano, Imola et Bologne, et campa au commencement du mois de septembre, au delà du Pô, dans les plaines de Vérone.

Vérone lui ferma ses portes, comme la plupart des villes paraissent l'avoir fait. Mais il fallait passer l'Etsch. Les habitants de Vérone soutenaient que de toute antiquité les empereurs romains, à leur arrivée et lors de leur départ, n'avaient jamais passé par la ville pour traverser l'Etsch, mais l'avaient franchi sur un pont de bateaux qui se trouvait un peu au-dessus de la ville. Mais ils avaient construit ce pont si faiblement, que, d'après l'expression d'Othon de Freisingen, il ressemblait plutôt à une souricière qu'à un pont. En outre ils avaient lié ensemble, plus haut dans le fleuve, de grosses poutres, dans le dessein de les chasser par la violence du courant contre le pont, et d'en détruire la légère construction au moment où l'armée teutsche passerait dessus. Par ce moyen ils pensaient anéantir la plus grande partie de cette armée dans les flots ou par l'épée. Les Teutschs, ou ne remarquèrent pas cette conduite perfide, ou dans la conscience de leur faiblesse jugèrent à propos d'avoir l'air de ne pas s'en apercevoir. Ils passèrent sur le pont. Un hasard ou leur propre promptitude les sauva. Lorsque le pont fut détruit, ils se trouvaient déjà sains et saufs et sans perte sur l'autre bord.

Mais il n'y avait qu'un danger d'évité; il s'en présenta bientôt un autre non moins imminent devant l'armée harassée. La route de la vallée de l'Etsch, qu'avait prise l'armée, était très-étroite; sur plusieurs points elle n'avait qu'un pas de largeur. A gauche mugissait le fleuve, avec ses bords escarpés, inaccessibles et sans gué; à droite se dressaient des rochers élevés, dont quelques-uns s'étendaient tellement en avant, qu'ils couvraient le passage dangereux. Sur un de ces rochers inaccessibles, lequel dominait entièrement la route, un certain Alberich, homme de race noble et chevalier de Vérone (8), avait rassemblé une troupe d'audacieux compagnons pour voler et dépouiller à volonté les passants; et ces voleurs étaient bien pourvus de matériaux et d'instruments pour écraser ceux qui ne voulaient pas acheter un libre passage. Le même jour que l'armée teutsche avait passé le pont, quelques guerriers franchirent la passe sous le rocher et continuèrent leur route sans obstacle. Mais quand d'autres, le lendemain matin, firent la même tentative, ils furent accueillis par des flèches et des éclats de rochers, à tel point qu'ils furent forcés d'abandonner leur dessein. L'intention des voleurs était sans doute de prouver, par cette manière d'agir, à l'empereur et à son armée, qu'ils étaient en leur pouvoir, et qu'il fallait qu'ils se rachetassent ou qu'ils fussent exterminés. L'empereur avait dans son armée deux des principaux chevaliers de Vérone, qui l'avaient accompagné dans son expédition contre Rome, et qui ne l'avaient pas encore quitté, peut-être parce qu'ils avaient trouvé les portes de Vérone fermées. Il envoya ces deux hommes au brigand Alberich, pour obtenir un libre passage. Mais Alberich ne voulut pas écouter ses concitoyens, et les chassa à coups de pierres. Là-dessus Friedrich lui fit intimer par d'autres hommes l'ordre de s'éloigner avec les siens, parce que c'était lui, l'empereur, qui voulait passer. Les voleurs répondirent que l'empereur ne passerait point, à moins qu'il ne payât d'avance une forte somme d'argent, et qu'il ne livrât la cuirasse ou le cheval de chacun de ses chevaliers; et ils renforcèrent de nouveau cette réponse à coups de pierres. Friedrich était dans le plus grand embarras. Il lui semblait honteux que lui, l'empereur, fût

obligé de payer une rançon à un voleur. Et cependant comment pouvait-il faire autrement? Il était impossible de se sauver en traversant le fleuve, en franchissant les rochers. Il était également impossible de rétrograder et de tenter le sort des armes contre Vérone, car il se trouvait qu'un défilé qu'on avait par-derrière était occupé par les habitants de Vérone et ne pouvait être emporté. On se voyait partout enveloppé : sur les côtés par les ouvrages inaccessibles de la nature, et en avant et en arrière par les artifices et les armes d'hommes sauvages et irrités.

Mais plus grande était la nécessité, plus puissante se montra la volonté. Friedrich et les siens reconnurent bientôt qu'aucun salut n'était possible si l'on n'emportait pas le nid de voleurs d'Alberich. La pensée que l'empereur et son armée à la fois, sur le seuil de la patrie, seraient anéantis, remplit tous les cœurs des sentiments les plus nobles, et les rendit tous aussi forts que disposés à tout entreprendre. Mais on manquait de temps pour réfléchir et pour délibérer. Pour cette raison, l'empereur fit décharger les bagages et dresser les tentes, comme s'il se proposait de séjourner. Ensuite les deux Véronais dont on a déjà parlé durent lui donner une description aussi exacte que possible des environs de la forteresse, des montagnes, des sommets, des vallées, des défilés et des ravins. Par cette description, il apprit que la forteresse des voleurs n'était accessible de l'autre côté que par le sommet d'un rocher, qui était cependant si roide et si escarpé, qu'il n'était jamais troublé par aucune créature vivante, excepté les oiseaux, et qui pour cette raison n'était ni occupé ni gardé par les voleurs. Aussi s'offrit le porte-étendard de l'empire et palatin de Bavière, Othon de Wittelsbach, pour gravir ce rocher, et de là emporter le nid de voleurs. Deux cents jeunes gens hardis se déclarèrent prêts à suivre ce chef hardi. Othon fit un rouleau de l'étendard impérial, et se mit en marche plein d'ardeur avec les deux cents jeunes gens. Après une route longue et fatigante, la petite troupe arriva au pied du rocher. Mais le plus difficile restait encore à faire. Ils reconnurent la témérité de la tentative de grimper sur le rocher; cependant leurs âmes ne fléchirent point. L'un aida l'autre. Celui-ci grimpa plus haut sur le dos ou sur les épaules de celui-là, et aussitôt qu'il avait pris pied, rendant service pour service, secourait celui qui l'avait secouru, ou le dernier arrivé grimpait jusqu'au plus avancé sur des lances qu'on lui tendait. Enfin tous atteignirent, sans avoir été aperçus des voleurs, le sommet du rocher, et virent alors la forteresse accessible sous leurs pieds. Aussitôt Othon de Wittelsbach déroula l'étendard de l'empereur, et, au milieu des chants et des acclamations, cette troupe audacieuse s'avança en ordre vers la forteresse, Othon en tête. Au même moment, lorsqu'on aperçut l'étendard et qu'on entendit l'appel d'Othon et des siens, tous ceux qui se trouvaient près de l'empereur élevèrent un bruyant cri de victoire, et s'élancèrent avec un sauvage cliquetis d'armes contre le rocher, comme s'ils voulaient emporter la forteresse d'assaut. Mais les voleurs, surpris, confus, consternés en voyant l'étendard et en entendant les cris au-dessus d'eux et au-dessous, ne concevant pas ce qui était arrivé ni ce qui devait arriver, perdirent tout jugement et s'abandonnèrent à un désespoir sans défense. Sans réfléchir qu'il était impossible de fuir en bas du rocher, ils prirent la fuite comme en démence. Mais personne n'échappa, qu'un seul homme qui se cacha par hasard dans une cavité de la montagne. Les autres se précipitèrent à bas du rocher, et n'atteignirent le sol que comme des cadavres dont les membres étaient brisés et horriblement mutilés, ou ils trouvèrent une mort plus douce par le glaive de leurs ennemis. Cependant le capitaine des voleurs, Alberich, fut fait prisonnier par Othon de Wittelsbach, avec douze de ses compagnons. Ces douze voleurs appartenaient tous, comme leur capitaine, à la noblesse, et étaient de l'ordre des chevaliers.

L'honneur de ce fait d'armes, le plus brillant de tous ceux qui furent accomplis pendant cette expédition de Friedrich I[er] en Italie, appartient aux deux cents jeunes gens par qui il fut exécuté. La gloire de cette action reste cependant de droit au palatin Othon de Wittelsbach, le chef des deux cents, dont le nom seul nous est parvenu. Othon s'est non-seulement montré par cette action un homme vaillant, hardi et réfléchi, capable de tous les sacrifices, mais il a aussi par là sauvé son empereur et toute l'armée teutsche, qui entourait encore l'empereur, d'une ruine inévitable.

Le vainqueur conduisit les prisonniers de-

vant l'empereur. Friedrich ordonna qu'ils fussent tous pendus ensemble. Cette sentence fut accueillie de tous les autres en silence, parce que tous reconnaissaient qu'ils avaient mérité ce châtiment; un seul cependant s'avança, et pria l'empereur de prêter une oreille favorable à un homme excessivement malheureux. « Il n'était pas, dit-il, un Lombard, mais un Gaulois; quoique pauvre, de condition chevaleresque, un homme libre. Non par orgueil, mais par nécessité, il s'était joint aux voleurs pour soulager sa pauvreté. Les voleurs lui avaient promis de le conduire dans des lieux où il ferait facilement fortune. Lui, homme misérable, les avait suivis avec confiance et était ainsi tombé dans un tel malheur. Mais il ne s'était jamais douté d'avance qu'on pouvait avoir le projet de poser des entraves au prince puissant, le dominateur de Rome et du monde. » Ce discours plut à l'empereur. A lui, l'ami de la chevalerie, la tentative d'améliorer sa position par le vol devait paraître assez chevaleresque, comme le vol était réellement aussi un ancien droit des vassaux. Pour cette raison il accorda la vie au Français. Mais comme celui-ci avait aussi pris part aux embûches contre lui, l'empereur, Friedrich ordonna qu'il passerait la corde au cou des autres prisonniers, de son capitaine et de ses compagnons. Ceux-ci offrirent alors de grosses sommes d'argent pour racheter leur vie; mais l'empereur rejeta cette offre, et les prisonniers furent tous pendus par le Français, les chevaliers par le chevalier.

Après ce retard, Friedrich continua sa route sans obstacle par Trieste et Botzen; et le même mois pendant lequel il avait une année auparavant franchi les frontières de sa patrie, il salua de nouveau ces frontières, sans doute avec des sentiments d'autant plus joyeux, que le danger avait été plus grand auquel lui et son armée venaient d'échapper.

## CHAPITRE VI.

L'EMPEREUR FRIEDRICH I[er] DANS LE TEUTSCHLAND, ÉTABLISSANT L'ORDRE ET INSPIRANT LA TERREUR. — ACCOMMODEMENT DE LA QUERELLE SUR LE DUCHÉ DE BAVIÈRE. — LE MARKGRAVIAT D'AUTRICHE EN DUCHÉ.

De l'an 1155 à l'an 1156.

Les petites guerres, les misérables querelles qui avaient depuis des siècles bouleversé le Teutschland d'une manière déplorable, et qui avaient cependant dans un petit nombre d'hommes, les seigneurs et les vassaux, entretenu l'esprit guerrier et augmenté la force du corps, mais qui au contraire, affaiblissaient, diminuaient et atrophiaient sans cesse les forces du peuple, qui enfin arrêtaient tout commerce libre, entravaient toute industrie, rétrécissaient ici et comprimaient là toute activité de l'esprit; ces guerres et ces querelles s'étaient depuis un siècle en partie dissoutes dans la querelle entre les maisons des Welfs et des Waiblingen, et avaient en partie disparu devant elle. Par là l'ancien déchirement de l'empire avait acquis quelque chose de plus noble et de plus brillant. Car dans cette querelle il ne s'agissait pas de choses vulgaires, mais de ce qu'il y avait de plus élevé au monde, de la domination et du pouvoir. Mais après qu'une rupture eut été causée dans la maison des Welfs par Heinrich le Lion et son oncle le duc Welf, et une désunion dans la maison des Waiblingen par le roi Friedrich et son oncle le duc Jasomirgott, l'expédition du roi Friedrich en Italie excita de nouveau chez un grand nombre, chez la plupart de ceux qui n'y prirent pas part, les anciennes et mesquines passions; et moins on pouvait s'attendre à un prompt retour du roi, à cause des rumeurs qui pouvaient s'être répandues concernant ses exploits, ses aventures et ses affaires, plus générale était la rupture, plus effrénée était la conduite des princes, des seigneurs et des vassaux, tant ecclésiastiques que laïques. Le Teutschland entier était de nouveau rempli de meurtres et d'incendies, et partout on brandissait le glaive dans des combats acharnés. Cependant les historiens font à peine mention des événements particuliers pendant l'absence du roi. Ils n'étaient pas en état d'observer les détails du tumulte; ils devaient aussi être bien fatigués du continuel retour des anciens maux et des anciennes horreurs; et d'ailleurs ils ne pouvaient espérer du récit de ces misérables événements ni l'échauffement, ni l'enseignement, ni surtout l'excitation de quelques nobles sentiments humains. Particulièrement cependant, il s'éleva une querelle violente entre l'archevêque Arnold de Mayence et le comte palatin Hermann du Rhin, parce qu'une grande étendue de la contrée limitrophe

du Rhin, et surtout l'archevêché de Mayence, fut ravagée et détruite de la manière la plus barbare par ce dernier. Mais cette guerre mortelle, qui fut occasionnée par la manière illégale dont Arnold, comme on l'a raconté, s'était emparé de l'archevêché, n'a pas non plus de couleur ni de forme particulière dans ses détails. C'est sans doute pour cette raison qu'elle n'excita aucune sympathie.

Ce fut dans cette situation que Friedrich trouva sa patrie, lorsque, décoré de la couronne impériale, il revint d'Italie, et il ne la contempla certainement pas sans douleur et sans colère. Son esprit était sans doute plein de grandes et de nombreuses pensées. Si les flammes des villes détruites en Italie n'avaient pas aussi engendré en lui le pressentiment qu'un jour le superbe édifice qu'il avait élevé dans son âme, de sa domination et de celle de sa maison sur ce pays, et avec le secours de ce pays, sur le Teutschland, s'écroulerait sans qu'on pût l'arrêter, cependant les derniers événements près de Spolète, et surtout près de Vérone, lui avaient ouvert les yeux sur les circonstances au milieu desquelles il s'était présenté devant les habitants de l'Italie. Une nouvelle expédition en Italie devait lui paraître nécessaire, s'il ne voulait pas être l'objet de la raillerie de ce pays, dont il avait déjà été le fléau. Il fallait que sa considération fût rétablie aussitôt que possible. Et comme l'humanité et la douceur, à cause de son aversion pour le peuple des villes, qui, né pour la servitude, avait la présomption de désirer la liberté, et même de se considérer comme égal à lui et à ses chevaliers, lui étaient aussi étrangères qu'elles auraient été probablement alors sans succès, par suite de la méfiance des Italiens; par conséquent cette considération ne paraissait pouvoir être tout à fait rétablie que par le pouvoir et la violence, le châtiment et la vengeance, la crainte et la terreur. Mais il n'était pas facile de réunir de telles forces. L'expédition contre l'Italie avait coûté fort cher à l'empereur. Il était à craindre que les princes du Teutschland ne fussent plus également disposés à sacrifier de nouveau et si promptement leurs biens et leur sang. La couronne impériale, acquise par l'usage ou d'une manière légitime, possédait véritablement un charme extraordinaire composé de vieilles traditions et d'espérances mystérieuses; elle inspirait à un grand nombre de la vénération, à beaucoup de la crainte; personne ne la considérait avec indifférence. Maintenant pourtant, l'impression devait être d'autant plus forte, que la couronne impériale depuis un siècle avait à peine répandu son éclat sur les Teutschs : Heinrich IV ne l'avait pas obtenue du pape, que l'Église reconnaissait pour son chef légitime; Heinrich V l'avait sinon volée au pape, du moins la lui avait arrachée avec violence; sur la tête de Lothar, elle avait été, à cause de son âge et de sa position, sans importance, et Kunrad III ne l'avait pas obtenue. Cependant elle ne donnait aucune puissance extérieure. L'homme qui la portait devait acquérir cette puissance soit par des qualités supérieures, soit en profitant sagement des circonstances.

L'empereur Friedrich, quelque fier qu'il pût être de la couronne de l'empire romain, ne méconnaissait pas ces circonstances. Il voyait de la manière la plus claire qu'une nouvelle expédition en Italie serait impossible s'il ne réussissait pas d'abord à pacifier le Teutschland et à rendre la considération impériale grande parmi les Teutschs. Il ne voyait pas moins clairement que cette tentative ne pouvait réussir qu'autant qu'il maintiendrait le duc Heinrich de Saxe dans son parti, et acquerrait par là une puissance estimée des grands et crainte des petits. Et il ne devait pas tergiverser. Heinrich le Lion, qui s'était distingué en Italie par ses actions et sa fidélité, quoiqu'on n'en fasse mention personnellement que devant Tortone et devant Rome, où l'on dit qu'il fut blessé dans le combat contre les Romains, faisait croire qu'il voudrait maintenant être mis sans délai en possession de son héritage paternel, le duché de Bavière; et il avait déjà osé exprimer ce désir à l'empereur en Italie. En effet, Friedrich, en revenant d'Italie, avant d'avoir revu les possessions paternelles, avait eu une conférence avec son oncle dans la contrée de Ratisbonne. Mais le duc Heinrich de Bavière résista aux artifices de langage par lesquels son neveu espérait le décider à renoncer au duché de Bavière. La tentative fut donc infructueuse; mais il ne fut pas sans conséquence que l'empereur se déclarât ouvertement pour le duc Heinrich le Lion, et s'assurât ainsi l'alliance durable et amicale du prince le plus puissant du Teutschland. Car, lorsque l'empereur désigna au duc de Bavière, dans ce pays, un autre jour, afin qu'il

pût s'entendre avec lui sur ces mêmes affaires, et que des médiateurs bienveillants pussent ménager entre les deux parties une négociation plus étendue (1), plusieurs princes qui, comptant sur la discorde, n'avaient pas pris part à l'expédition, et avaient pendant son absence agi à leur guise, parurent devant lui, pour le féliciter, pour s'excuser, et gagner sa bienveillance impériale. Parmi ces princes se trouvaient le duc Ladislaus ou Wladislav de Bohême, le marquis Adelbert, der Bar, et même ce comte palatin Hermann du Rhin, dont on vient de rapporter la guerre violente avec l'archevêque de Mayence. Friedrich reçut probablement ces seigneurs d'une manière conforme à la situation des choses; de sorte qu'il les tint suspendus entre la crainte et l'espérance, car les affaires des deux ducs de Bavière et de Saxe étaient encore assujetties aux circonstances. Réellement aussi on n'obtint encore rien cette fois par le moyen des médiateurs, parmi lesquels se trouvait le frère du duc de Bavière, l'évêque Othon de Freisingen l'historien. Le duc Heinrich, convaincu de son bon droit, rejeta toutes les propositions, et s'éloigna sans avoir vu l'empereur.

Irrité de l'opiniâtreté de son oncle, offensé du dédain avec lequel celui-ci s'était éloigné, Friedrich crut devoir prendre une autre route, pour prouver au moins au duc de Saxe et au monde qu'il n'était pas d'accord avec son oncle, mais qu'il avait la ferme volonté de tenir sa parole envers le duc de Saxe. Pour cette raison, il se rendit, vers le milieu du mois d'octobre, dans la ville de Ratisbonne, accompagné du duc Heinrich le Lion, qui ne l'avait pas encore quitté, ou qui du moins était resté dans le Teutschland méridional. Dans cette ville il tint une cour plénière. Et Heinrich, le duc de Bavière, n'osa d'aucune manière troubler ou empêcher cette cour; car, dans le sentiment de sa faiblesse, il pensait qu'il valait mieux, vis-à-vis des deux princes réunis, l'empereur et le duc Heinrich le Lion, se poser comme le parti souffrant, comme la victime qui devait être sacrifiée à la passion ou aux efforts de ces princes, mais nullement au bien de l'empire. Mais à cette cour plénière furent aussi appelés tous les princes et les seigneurs de Bavière, et ils parurent sinon tous, du moins en grande partie. Dans une assemblée générale, le roi déclara que le duc Heinrich le Lion, fils du duc Heinrich le Superbe, de Bavière, était maintenant assis sur le siége de son père, et engagea alors tous les Bavarois présents à prêter publiquement au nouveau duc de Bavière, d'après l'usage féodal, le serment de fidélité comme ses hommes liges; les bourgeois de la ville durent non-seulement jurer, mais encore délivrer au nouveau duc des otages comme caution de l'exécution du serment prêté.

De cette manière la grande affaire fut du moins avancée d'un pas, mais elle ne fut nullement terminée. Heinrich Jasomirgott n'avait pas encore renoncé à la Bavière; il s'était probablement retiré dans la Marche bavaroise d'Autriche, et y restait sinon dans une attitude menaçante envers les opérations de Ratisbonne, du moins mécontent, souffrant, se plaignant et rejetant. Et si les deux grands princes, l'empereur et Heinrich le Lion, n'avaient pas à craindre son pouvoir, cependant son attitude devait bien leur donner de l'inquiétude : car la matière inflammable s'était beaucoup amassée dans le Teutschland; la moindre circonstance pouvait y mettre le feu, et dans ce cas les prétentions de Heinrich sur la Bavière pouvaient facilement alimenter et accroître l'incendie. Welf, au contraire, oncle de Heinrich le Lion, qui avait aussi prétendu au duché de Bavière, avait déjà un apanage. On ne sait depuis quelle époque Friedrich et lui étaient d'accord. Il est probable qu'il avait déjà obtenu les investitures qui lui furent conférées avant l'expédition d'Italie, à laquelle il avait aussi pris part, ou du moins pendant la résidence de l'armée teutsche en Italie. Du reste son apanage était une possession très-incertaine. Ce qu'il avait obtenu des biens héréditaires de sa maison, dans le Teutschland, était réellement aussi sûrement en son pouvoir que pouvait l'être quelque possession que ce fût dans ces temps de violences; mais les terres sur lesquelles reposaient ses hautes dignités étaient situées, si l'on en croit les rapports, dans le monde des infidèles, dans l'incertaine Italie. C'étaient le marquisat de Toscane, le duché de Spolette, et même les possessions entières de la marquise Mathilde, que Welf, le frère de son père, avait autrefois épousée, et encore l'île de Sardaigne, dont la principauté lui avait été conférée. On peut dire aussi que sa part consistait plutôt en espérance qu'en jouissance, et il dépendait du succès des projets de l'em-

pereur sur l'Italie qu'il atteignit jamais avec ces hautes dignités au pouvoir qui aurait dû y être joint, et sans lequel elles n'étaient d'aucune importance.

Mais Friedrich l'empereur croyait, par sa décision de Ratisbonne, laquelle semblait lui assurer Heinrich le Lion, avoir affermi le droit et le pouvoir, et être à même aussi maintenant de faire valoir son autorité contre d'autres princes, afin de rétablir l'ordre et la tranquillité. Puisqu'il n'avait pas épargné son propre oncle, pourquoi serait-il scrupuleux à l'égard des autres? Il se mit sur-le-champ à l'œuvre, et avec succès. Pendant son absence, Hartwig avait été élevé par le choix des ecclésiastiques et du peuple à l'évêché de Ratisbonne, et avait été sacré évêque. Ensuite il avait sans scrupule conféré ou confirmé aux vassaux de l'évêché leurs fiefs, avant que les régales de l'évêché lui eussent été conférées à lui-même par Friedrich le roi. Il fut appelé par l'empereur à rendre compte de ces actes arbitraires. L'évêque ne put se justifier; il ne s'excusa que sur son ignorance. Cependant il fut, d'après l'ancienne coutume, puni d'une amende de cent livres d'argent; et tous ceux qui avaient reçu des investitures de l'évêque non investi durent également payer une amende plus ou moins forte, selon le rang plus ou moins élevé qu'ils occupaient, mais aucune n'était au-dessous de dix livres (2). Ensuite Friedrich, tandis que Heinrich le Lion retournait en Saxe, se rendit sur le Rhin. Il célébra les fêtes de Noel à Worms. Là se réunirent un grand nombre de princes pour lui faire leur cour d'après l'ancien usage. Parmi eux se trouvaient aussi l'archevêque Arnold de Mayence et le comte palatin Hermann du Rhin, invités probablement parce qu'ils avaient déjà paru tous les deux à Ratisbonne devant l'empereur, et par des plaintes réciproques avaient cherché à se renvoyer mutuellement le crime qui leur était imputé. A Worms, ils comparurent tous deux devant le tribunal des princes réunis, et furent tous deux reconnus également coupables. On montra cependant quelque ménagement pour l'archevêque, à cause de son grand âge et de la dignité ecclésiastique dont il était revêtu; mais Friedrich crut devoir faire un exemple terrible du comte palatin Hermann et de ses complices, afin que les seigneurs et les vassaux dévergondés, qui ne tenaient aucun compte de la morale et des lois, fussent du moins arrêtés dans leurs crimes et leurs malversations par la terreur du châtiment et de la honte. Lui-même cependant, par sa conduite en Italie, n'avait pas acquis de grands droits à se représenter comme le vengeur du pillage, du meurtre et de l'incendie; mais ce que lui, le chef de l'empire, se permettait, ne devait pas être accordé aussi aux membres de l'empire; et ce qu'il avait fait avait été exécuté pour ramener les villes arrogantes à l'obéissance envers l'empire, tandis qu'Hermann, au contraire, avait conspiré contre l'obéissance même que lui et les siens devaient à l'empire. Pour cette raison, l'empereur ne se fit aucun scrupule de le condamner, lui et dix comtes qui lui avaient été attachés, au châtiment de porter des chiens, châtiment qui, d'après les traditions qui nous sont parvenues, avait été rarement mis en usage dans les temps reculés, et qui depuis le temps des premiers empereurs saxons était tombé entièrement en désuétude. Friedrich le remit en vigueur: le comte palatin Hermann et les dix comtes ses complices durent porter un chien l'espace d'un mille teutsch. On ne peut s'empêcher de frissonner à la pensée qu'au milieu du douzième siècle, lorsque déjà l'orgueil de la naissance avait pris le dessus, et que l'appel à une ancienne et illustre race n'était nullement ordinaire pour ceux qui pouvaient s'en glorifier, non-seulement des hommes de noble naissance étaient pendus par douzaines au gibet, mais encore que de grands princes de l'empire étaient condamnés à porter des chiens, et qu'ils étaient assez lâches pour accepter un fardeau aussi honteux avec autant de patience qu'on voit de nos jours les écoliers porter les oreilles d'âne. Mais un tel châtiment pouvait bien aussi être nécessaire. Friedrich en fit publier dans tout l'empire l'exécution sur le comte palatin Hermann et les comtes ses alliés (3); et l'on assure que cette publication excita une si grande épouvante, que même les brigands les plus sauvages se retirèrent avec terreur derrière les murs de leurs antres ou de leurs châteaux, pour laisser l'orage se dissiper.

Mais Friedrich, dans son ardeur, ne se contenta pas de cette tranquillité momentanée. Il voulut renforcer l'impression passagère de sa publication, venger les crimes passés, et les rendre plus difficiles à l'avenir. Il parcourut

donc le pays en tous sens, détruisant les forteresses, démolissant les fortifications, anéantissant les repaires; et quand les habitants de tous ces nids de voleurs tombaient entre ses mains, il faisait exécuter sur-le-champ quelques-uns de ces prisonniers, et faisait souffrir aux autres le martyre de la croix. Et si lamentable était la situation des choses, que l'historien, le vénérable évêque Othon de Freisingen, déplore que la Bavière, à cause de la querelle sur le duché, n'ait pas eu sa part de ce bienfait (4).

Cependant Friedrich, l'empereur, ne se donnait pas entièrement à des occupations de cette nature, qui, bien que nécessaires et salutaires, devaient aussi, dans tous les cas, être très-désagréables. Bien plus, il se plaisait, tandis qu'il poursuivait celles-là, à des choses plus douces, et même plus tendres. On a déjà raconté plus haut qu'avant son expédition contre l'Italie, il avait envoyé des ambassadeurs à Constantinople, lesquels, entre autres affaires, devaient aussi s'occuper d'un mariage; car Friedrich désirait obtenir pour épouse la princesse Marie, nièce de l'empereur Manuel. Cependant la négociation, pour des raisons inconnues, n'eut aucun succès. Peut-être éleva-t-on d'un côté des prétentions qui parurent exagérées de l'autre; peut-être aussi le roi des Teutschs, comme les Grecs le soupçonnaient, n'avait-il jamais pensé sérieusement à ce mariage; de sorte qu'il avait continué les négociations, en partie parce qu'elles avaient déjà été commencées, pendant la croisade, par son oncle le roi Kunrad, beau-frère de l'empereur Manuel, et en partie parce qu'il désirait entretenir des relations amicales avec les Grecs, à cause de ses desseins sur l'Italie. Il est cependant possible aussi que l'issue de l'entreprise en Italie y ait contribué en quelque sorte, et que les Grecs, n'ayant reçu de Friedrich aucun secours efficace, aient, comme on les en a accusés, abusé de son nom et de son sceau pour soulever l'Apulie et la Calabre contre le roi de Sicile. Il est certain que les derniers ambassadeurs qui arrivèrent de Constantinople dans le Teutschland, pour conclure l'affaire du mariage, furent longtemps sans pouvoir réussir à voir l'empereur; ils n'obtinrent audience que lorsque leur principale proposition ne pouvait plus être admise, c'est-à-dire après le mariage de l'empereur.

On a déjà également raconté plus haut comment le comte Rainald de Châlons, après le meurtre du comte Wilhelm III de haute Bourgogne, son cousin, s'était emparé des possessions de celui-ci; comment il était par là devenu si puissant et si orgueilleux, qu'il avait osé refuser l'investiture du roi Lothar II, et comment, irrité de cette audace, Lothar avait conféré l'investiture de la Bourgogne au duc Kunrad de Zæringen, oncle du comte Wilhelm assassiné. Depuis cette époque, une guerre entre le Zæringen et le comte Rainald avait continué pendant plus de vingt ans avec des succès différents. Zæringen n'avait point réussi à vaincre le comte, ni le comte à expulser Zæringen des possessions qu'il considérait comme les siennes, lesquelles sans doute lui auraient aussi appartenu par les droits reconnus dans ces contrées, s'il ne s'était pas opposé à l'investiture; et il pouvait même considérer cette opposition comme étant dans ses droits ou fondée sur les droits de son peuple. Kunrad de Zæringen occupait en grande partie les pays situés en deçà du Jura; Rainald, au contraire, se trouvait continuellement dans les pays au delà du Jura. Mais celui-ci n'aurait peut-être pu réussir à soutenir une lutte si longue, si son adversaire, le duc Kunrad, attiré dans la querelle entre les Hohenstaufen et les Welfs, ne se fût pas déclaré l'adversaire des Hohenstaufen. Tandis qu'il combattait contre Rainald, il fallait aussi qu'il fît face aux Hohenstaufen, et tandis qu'il ne pouvait avancer contre le premier, il était forcé de reculer devant les derniers. Friedrich de Hohenstaufen, qui portait maintenant la couronne impériale, avait acquis sa première réputation militaire par la conquête de Zurich, et même Zæringen, la forteresse héréditaire de la famille, fut emportée. Enfin Kunrad obtint la paix des Hohenstaufen, lorsque, par l'intermédiaire de saint Bernard, il parut à Bamberg devant Kunrad III, et implora le pardon et l'investiture de ce roi. Du reste il n'avait jamais été question de l'autorité royale dans ce pays pendant cette longue querelle; et même pendant tout le siècle qui venait de s'écouler, depuis que Kunrad III avait amené l'empire bourguignon sous la domination de l'empire teutsch, ni roi ni empereur n'avait pu y faire valoir son autorité.

Cependant le comte Rainald était mort en 1148, quatre ans avant la mort du roi Kun-

rad III, et de son ancien ennemi le duc Kunrad de Zæringen. Il n'avait laissé qu'une fille unique, Béatrix, comme héritière de tous ses biens et de toutes ses prétentions. Mais Friedrich, avant son départ pour l'Italie, avait pourtant promis à Berthold, fils du duc Konrad de Zæringen, l'investiture de la Bourgogne et de la Provence, si Berthold voulait l'accompagner en Italie avec des forces convenues, et en outre se tenir prêt à lui prêter secours. Soit cependant que le traité n'eût pas été confirmé régulièrement, soit qu'il n'eût pas été exécuté par Berthold selon les idées de l'empereur, ou soit quo Berthold eût lui-même reconnu que l'investiture de la Bourgogne et de la Provence n'aurait pour effet que d'attirer sur ses épaules une guerre pénible, dont l'issue serait du moins très-douteuse; c'est ce qui est incertain. Mais il est certain, au contraire, quo l'investiture réelle de Berthold n'eut pas lieu; bien plus, l'empereur lui-même se maria cette année à Wurtzbourg, vers l'époque de la Pentecôte, avec Béatrix, fille de Rainald. Par ce mariage il apporta dans sa famille les empires de Bourgogne et de Provence, sans en augmenter cependant la puissance d'une manière remarquable (5). Mais il accorda au duc Kunrad de Zæringen, comme dédommagement, les trois villes de Sitten, de Lausanne et de Genf, et lui céda la suzeraineté des trois évêchés dont ces villes étaient les sièges.

Mais Friedrich n'oublia pas plus au milieu des plaisirs de la demande en mariage et des fêtes de noces, que dans les combats contre les forteresses de voleurs, et dans la punition d'audacieux criminels, la grande affaire qui tenait tout le Teutschland en suspens, savoir la querelle au sujet du duché de Bavière. Il avait tout intérêt à en éviter la solution par l'épée, tant par des raisons politiques que par des raisons de parenté. Il passa maintenant tranquillement les fêtes de la Pentecôte, peu de temps après son mariage, près du comte palatin Othon de Wittelsbach; et l'on pouvait presque croire que cet homme, à qui il devait déjà la conservation de sa vie et de celle des siens, avait aussi dressé le plan d'un accommodement possible entre les deux Heinrich, peut-être d'accord avec le duc Wratislav de Bohême, beau-frère du duc Heinrich de Bavière. Car l'empereur quitta aussitôt la forteresse où il s'était trouvé avec Othon, pour se rendre à une entrevue avec son oncle, dans le voisinage de Ratisbonne; et dans cette entrevue il décida le duc Heinrich à se déclarer prêt à un accommodement. Ensuite la chose fut négociée avec Heinrich le Lion, puis de nouveau avec Heinrich Jasomirgott, pendant tout l'été (6). L'Autrichien put reconnaître qu'il n'obtiendrait jamais la paisible possession du duché do Bavière; le Saxon, de son côté, devait sentir qu'il était trop dur pour l'Autrichien, qu'il était contraire à l'honneur de l'oncle impérial, après avoir une fois porté la dignité ducale, de se résoudre à se placer de nouveau comme comte de l'ostmark bavarois sous l'étendard du duc de Bavière; il devait sentir qu'il était nécessaire de conserver le duc parmi les premiers princes de l'empire, ne dépendant de personne que du roi seul. En conséquence on en vint de toutes parts à un traité qui contenait en substance ce qui suit : Heinrich Jasomirgott devait remettre le duché de Bavière ainsi que la marche d'Autriche entre les mains de l'empereur; l'empereur devait alors investir le duc de Saxe du duché de Bavière; mais la marche d'Autriche, entièrement séparée de la Bavière, devait être élevée en duché, et comme duché conférée à l'aîné des Heinrich, Jasomirgott, selon l'usage féodal; et non-seulement à lui, mais aussi à son épouse Théodora, afin que le nouveau duché demeurât héréditaire dans sa maison, tant parmi ses descendants femelles que parmi les mâles.

On ne peut nier que cet accord ne fût, eu égard aux circonstances décrites, le meilleur qu'il fût possible d'obtenir. Friedrich méritait, pour les peines et l'habileté avec lesquelles il l'avait accompli, les remercîments de la patrie entière, et le jugement dont il avait fait preuve pendant toute l'affaire méritait toute reconnaissance. Mais on ne peut nier aussi que l'événement était toujours dangereux et ne pouvait rester sans conséquences importantes. Friedrich ne peut être rendu responsable de ces conséquences, puisqu'il avait trouvé les circonstances qui avaient rendu l'accommodement nécessaire, et n'en avait point été l'auteur; mais pour lui-même et pour sa maison il pouvait, dans tous les cas, avoir considéré l'accommodement comme avantageux, car son oncle avait du moins obtenu l'ancienne dignité, et le pouvoir de Heinrich le Lion était moins considérable que s'il lui avait abandonné la

Bavière avec la Marche : dans tous les cas, celui-ci avait un ennemi placé sur ses derrières (7). Cependant il demeure certain que c'était à lui qu'il était échu de produire quelque chose de neuf dans la vie. Jusqu'alors on avait été habitué à considérer l'empire teutsch en deçà du Rhin comme consistant en quatre grandes nations, dont chacune avait réellement ou aurait dû avoir un duc à sa tête. De ces ducs, tous les autres pouvoirs devaient dépendre, mais eux n'avaient personne au-dessus d'eux que le roi. Lorsqu'alors l'Autriche reçut un duc, lequel, tout à fait indépendant du duc de Bavière, était placé immédiatement sous l'empire, une nouvelle nation teutsche parut. La réunion de la Thuringe à la Saxe, la cession du duc de Franconie, pouvaient être considérées comme un pas vers la réunion de tous les Teutschs, comme la formation d'un seul peuple teutsch; la séparation de l'Autriche de la Bavière, au contraire, était un pas vers le plus grand morcellement de l'empire, à la plus grande division du peuple. Et où ne pourraient pas conduire les efforts et les passions humaines? Puisque le marquisat d'Autriche était devenu duché, pourquoi les marquisats de Brandebourg ou de Meissen, jusqu'alors égaux, pourraient-ils être dissuadés d'atteindre aussi à la dignité ducale? Et pourquoi les comtes resteraient-ils en arrière, pourquoi chacun d'eux ne désirerait-il pas être placé un échelon plus haut sur l'échelle de l'ordre social? Si cependant ce désir venait à être exaucé, comme il n'était guère possible qu'il ne le fût pas, serait-ce donc un gain pour l'union de l'empire et du peuple? Charlemagne avait pu oser éloigner ou déposer les grands ducs, parce qu'il était sûr de réunir dans sa main le pouvoir qu'ils avaient exercé; mais aucun roi n'oserait maintenant entretenir cette espérance. Un esprit aussi puissant que celui de ce Charles n'avait pas encore reparu, et on ne devait pas s'y attendre. Mais si lui-même était revenu, le grand Charlemagne, même sa force gigantesque aurait été, au milieu des circonstances qui avaient eu lieu depuis un quart de siècle, et par la force des choses, puissamment entravée, et même rendue boiteuse. L'hérédité de la couronne était là, et les charges de l'empire, lesquelles étaient autrefois conférées arbitrairement par le roi, avaient atteint l'hérédité; l'Église, subordonnée du temps de Charlemagne et s'occupant de sa conservation plus qu'elle ne pensait à la domination, et s'efforçant par conséquent d'obtenir l'appui du roi, était placée maintenant, sinon au-dessus du pouvoir temporel, du moins dans une attitude fière et majestueuse vis-à-vis de celui-ci. Du ban et de l'arrière-ban, dans lequel Charles avait possédé un pouvoir invincible, il n'était depuis longtemps plus question, et les troupes de la maison du roi, toujours prêtes, audacieuses et avides de gloire, nommées les bandes franconiennes, avaient disparu; de sorte que le roi se voyait maintenant obligé, repoussé par les vassaux de ses possessions héréditaires, de négocier en suppliant avec les princes et les seigneurs de l'empire, afin d'obtenir quelques secours pour son service. L'amour des grandes actions pour le bien public, pour l'affermissement, pour l'accroissement, pour la majesté de l'empire, maintenu pendant le temps de Charlemagne par des victoires continuelles et alimenté par de grands et frais souvenirs, était étouffé chez beaucoup d'hommes par les longues et sauvages dissensions, et par des passions désordonnées; et la soif de la gloire était éteinte par le goût des guerres antérieures; enfin la vie des villes ne s'élevait jamais à cette époque contre l'autorité royale avec des prétentions, et bien moins à main armée, parce que dans le Teutschland proprement dit, ou il n'existait pas du tout de villes, ou du moins aucune ville d'importance, ou parce que les villes des temps primitifs, dans les autres pays de l'empire, ne s'étaient pas encore rétablies des mauvais traitements qu'elles avaient eu à souffrir lors du démembrement de l'empire romain, ou depuis la fondation de l'empire germanique. De sorte que tout était changé. Alors le roi pouvait espérer du morcellement des grands duchés une forte augmentation de son pouvoir, ou le peuple pouvait en appréhender un grand préjudice; maintenant un pareil morcellement ne pouvait que menacer le peuple d'un grand préjudice, sans promettre aucun avantage pour l'empire.

Mais s'il est vrai que Friedrich ait non-seulement séparé, comme on l'a dit, de la Bavière, et élevé en duché le marquisat d'Autriche, mais qu'il ait, comme on l'a soutenu et cherché à le prouver authentiquement, accordé au nouveau duché des franchises particulières et des droits jusqu'alors inouïs; quand même il aurait

spécialement déclaré que le duc d'Autriche n'était subordonné ni à l'empire ni à aucun autre, mais seulement, afin que le prince de l'empire fût reconnu, qu'il serait obligé, à ses propres frais et avec une faible armée, de servir l'empire dans une guerre avec la Hongrie, tandis que l'empire serait obligé de lui fournir des secours contre tous ses ennemis; de plus, que le duc d'Autriche ne devait pas être obligé de chercher son fief envers l'empire hors des frontières de son pays, mais que ce fief devait lui être concédé en dedans des frontières de l'Autriche; en outre, que le duc d'Autriche n'était pas obligé d'assister aux diètes, tandis qu'on ne pouvait lui enlever le droit de prendre part à ces assemblées; qu'aussi toute juridiction temporelle en Autriche était dépendante du duc; que le duc ne devait en aucun cas de compte à personne, pas plus à l'empire qu'à d'autres; qu'enfin ni l'empereur ni aucun autre pouvoir ne pouvait changer en aucune manière ce que le duc avait une fois ordonné et établi dans son pays : s'il est vrai que tout cela, et encore autre chose de moindre importance cependant, mais non sans conséquence, ait été en effet accordé et consenti par Friedrich en vertu de son pouvoir impérial et avec l'assentiment des princes, comme un droit pour tous les temps futurs, on peut bien affirmer qu'alors seulement la puissance territoriale des princes de l'empire fut décidée, et la dissolution de l'empire rendue presque inévitable. Car une telle masse de franchises et de droits ne pouvait rester sans effet, et chaque prince savait ce qu'il pouvait atteindre, et par conséquent quels efforts il avait à faire. Mais il existe des raisons suffisantes pour élever des doutes légitimes contre de telles concessions. Quoi qu'il en soit de l'authenticité des documents qui les contiennent, Friedrich, encore au commencement de sa carrière, n'étant abandonné ni de la fortune ni des hommes, n'était nullement forcé d'aller si loin. Quelque grande que fût son affection pour son oncle, quelque ardent que fût son désir de franchir de nouveau les Alpes aussi promptement que possible et avec des forces plus considérables, son esprit était trop fort pour qu'il pût lui être difficile de vaincre la passion, et son sentiment de la dignité de la couronne et de la majesté du trône était trop élevé pour qu'il pût consentir, dans sa position présente, à un morcellement de l'empire.

Mais, quoi qu'il en soit de la situation des affaires, et quel que soit le jugement qu'il est possible d'en porter, au milieu du mois de septembre l'empereur tint une cour plénière à Ratisbonne, où se trouvèrent un grand nombre de princes, particulièrement de la Bavière, surtout du midi du Teutschland, et peut-être bien aussi de la Saxe avec Heinrich le Lion. L'Autrichien, le duc Heinrich, se rapprocha aussi de cette assemblée, comme il avait été convenu. Il ne vint cependant pas à Ratisbonne, mais dressa un camp à la distance de deux milles. Aussitôt l'empereur s'avança au-devant de lui, et les princes et les seigneurs tous ensemble y accoururent. Ensuite, dans le camp, le traité entre l'empereur et les deux Heinrich fut non-seulement rendu public, mais immédiatement mis à exécution. Heinrich d'Autriche rendit à l'empereur les sept étendards avec lesquels le duché de Bavière et la marche d'Autriche lui avaient été conférés comme fiefs; puis l'empereur, par la concession de cinq de ces étendards, conféra au duc Heinrich de Saxe l'investiture du duché de Bavière; il abandonna au contraire les deux autres étendards au duc Heinrich, et l'investit ainsi de la marche d'Autriche et de trois comtés, lesquels, comme on le pensait, avaient appartenu à celui-ci depuis l'antiquité. Il éleva la marche et les duchés en un comté, et délivra au nouveau duc un acte, afin qu'à l'avenir rien ne fût détruit ou changé de ce qui était maintenant ordonné. Ensuite Friedrich retourna à Ratisbonne; et après un tel événement il amena facilement les princes et les seigneurs à jurer le maintien de la paix jusqu'aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1158, afin que la Bavière se réjouît aussi de la tranquillité qu'il avait rétablie dans les autres pays de l'empire. Et la joie fut grande de ces événements; et tous les Teutschs, ne pensant qu'aux nécessités du moment et s'inquiétant peu de l'avenir, prirent une part si sincère à la réconciliation des deux maisons des Welfs et des Waiblingen; que le titre de père de la patrie ne parut pour Friedrich ni trop grand ni trop beau (8).

## CHAPITRE VII.

BOULEVERSEMENT DE L'ITALIE. — HEINRICH LE LION. — PROJETS ET EFFORTS DE CELUI-CI.

De l'an 1156 à l'an 1158.

L'empereur Friedrich ne se montra ni harassé des fatigues de l'expédition d'Italie, ni fatigué de ses luttes désagréables contre les vassaux farouches du Teutschland, ni détourné par les négociations sur le duché de Bavière; mais il se montra joyeux de ce qu'il avait réussi à atteindre, et persévéra avec de nouvelles forces dans son activité pour accomplir la pacification du Teutschland. Et le succès surpassa toutes les espérances (1). En effet, on ne peut se défendre d'un sentiment douloureux lorsqu'on contemple ce succès, et qu'on pèse ce qu'un pareil homme aurait pu faire du Teutschland, à quelle hauteur d'union et de puissance il aurait pu élever l'empire, à quelle civilisation et à quelle majesté il aurait pu conduire ce peuple, s'il avait pu gagner sur lui de consacrer toutes ses forces à la patrie, d'oublier d'anciennes prétentions sur des pays étrangers, et de ne chercher la grandeur de sa propre maison que dans la grandeur du peuple teutsch. Mais la pensée de l'Italie était continuellement dans l'âme de Friedrich; dans son sein vivait le désir de châtier Milan et toutes les villes qui tenaient avec Milan, qui avaient déployé envers lui, l'étranger, une aversion nationale, ou qui lui avaient montré, à lui le dur dominateur, de la haine et du mépris. Et il pouvait bien avoir reçu d'Italie beaucoup de sollicitations de revenir de nouveau dans ce pays des passions violentes, et de le soumettre à son autorité impériale; c'était une manière de parler qui ne signifiait autre chose que d'opprimer et de punir les adversaires de ceux desquels émanaient ces sollicitations. Car il avait éclaté dans la Lombardie, comme on l'a déjà rapporté plus haut, aussitôt après l'éloignement de l'empereur hors de ce pays, et tandis qu'il se dirigeait vers Rome, une lutte profondément embrouillée, laquelle était conduite avec d'autant plus de violence, que les anciennes passions avaient été de nouveau mises en conflagration par l'apparition et la conduite de Friedrich. La lutte se déclara sur les ruines de Tortone : Milan et Pavie étaient au premier rang. Les Milanais, pénétrés de colère, de douleur et de honte, voulaient rebâtir Tortone, moins sans doute pour railler Pavie et pour narguer l'empereur, que pour procurer un toit et un foyer aux malheureux fugitifs qui avaient été leurs alliés, qui avaient été les victimes de leur cause, et qui pouvaient être tombés à la charge de la ville de Milan. Les habitants de Pavie firent tous leurs efforts pour faire échouer les desseins des Milanais, certainement moins par fidélité envers l'empereur que parce qu'ils craignaient le retour de l'ancien danger, dans lequel ils avaient été jetés par l'alliance entre Milan et Tortone. Le marquis Wilhelm de Montferrat contempla tranquillement la querelle, mais conseilla néanmoins à ceux de Pavie, malgré la part qu'il avait prise à la destruction, de ne pas empêcher le rétablissement de Tortone; nullement parce qu'il était bien disposé en faveur des Milanais, mais parce qu'il pouvait éprouver quelque compassion pour les Tortonais, et parce que son sang italien pouvait s'échauffer à la pensée que des malheurs incalculables avaient pu être produits en Italie par des étrangers. Au commencement, la balance pencha de côté et d'autre; le sort semblait même se déclarer en faveur de Pavie. Mais bientôt Milan, par sa propre force, par le secours de Brescia et d'autres amis de sa cause, ramena la victoire sous ses étendards, et se montra ensuite si grande et si puissante, qu'elle fit trembler tous ceux qui, par jalousie, par envie, par incertitude ou par timidité, s'étaient adressés à l'empereur. Et ces ennemis de Milan ne cessèrent certainement pas d'exposer à l'empereur leurs appréhensions, et d'entretenir et d'accroître sa haine contre Milan.

Mais des nouvelles très-défavorables provenaient aussi de l'Italie méridionale. Tandis que la Lombardie était horriblement déchirée par la guerre des villes entre elles, l'Italie méridionale était en proie aux scènes les plus hideuses, et était, on peut le dire, déchirée et démembrée. On a raconté plus haut que plusieurs princes de ce pays, expulsés par le roi Wilhelm de Sicile, s'étaient réfugiés près du roi des Teutschs. Ces princes, lorsque Friedrich marcha sur Rome et s'arrêta près de cette ville, avaient pénétré jusqu'aux possessions qui leur appartenaient autrefois, afin de

regagner leur ancien pouvoir. Après le départ de Friedrich, ils continuèrent avec beaucoup d'activité cette œuvre dont les commencements avaient réussi. Le saint-père, Adrien IV, sinon réconcilié avec les Romains, ne vivant pas du moins en querelle ouverte avec eux, se déclara pour eux, leur conféra l'investiture de leurs dignités et de leurs terres, et favorisa leurs entreprises. Vers le même temps, les Grecs commencèrent à attaquer, et réduisirent en leur pouvoir, plutôt par l'argent et leurs artifices que par la force des armes, non-seulement une ligne de villes sur les côtes, mais encore la plus grande partie de l'Apulie. Wilhelm, le roi, laissa à dessein, à ce qu'il paraît, s'accomplir ces événements, afin que ceux qui se croyaient victorieux se laissassent embrouiller dans des querelles dont ils ne pourraient plus se dégager, et qui lui permettraient de les écraser avec d'autant plus de succès. Ses troupes n'occupaient plus que quelques villes, et ses ennemis entonnaient déjà des chants de triomphe sur son entière expulsion d'Italie. Mais il parut bientôt de nouveau sur les côtes avec une flotte, et débarqua une armée régulière et bien disciplinée, laquelle ne respirait que la vengeance. Il s'adressa aussitôt au pape, et, se déclarant fils obéissant de l'Église, sollicita le saint-père de lever son excommunication. Peut-être le roi était-il inquiet dans sa conscience de l'excommunication lancée contre lui; peut-être croyait-il la puissance de ses nombreux ennemis plus grande qu'elle ne l'était en effet; dans tous les cas, il pouvait espérer une plus prompte terminaison du soulèvement et de toute la guerre, s'il avait le pape et tout le clergé de son côté. Mais Adrien rejeta les propositions du roi, en partie peut-être parce qu'il pensait voir dans la condescendance de celui-ci une preuve de sa faiblesse, en partie certainement parce qu'il considérait comme dangereux d'abandonner sur-le-champ ceux en faveur desquels il s'était d'abord déclaré, et auxquels il venait de conférer l'investiture de leurs possessions. Sur ce refus du pape, Wilhelm s'avança avec impétuosité et sans ménagement à la tête de son armée, et renversa devant lui tout ce qui ne put se sauver par la fuite. Les villes tombèrent en son pouvoir, et furent en partie livrées à la destruction; les Grecs reculèrent, après avoir une fois tenté à leur désavantage le sort des armes, partout où ils apercevaient le Normand, et évitèrent quand ils le purent d'être découverts par lui. Les princes intrus perdirent tout appui et toute confiance; plusieurs barons d'Apulie qui tombèrent au pouvoir du roi Wilhelm furent punis de mort comme des vassaux infidèles; à d'autres on creva les yeux; plusieurs furent condamnés à mourir de faim dans leurs prisons; et le saint-père lui-même courut un grand danger. Il se trouvait avec plusieurs barons à Bénévent, et fut assiégé dans la citadelle. Dans cette situation, il jugea qu'il ne lui restait d'autre ressource que d'offrir la paix et l'amitié au roi Wilhelm. Wilhelm fut assez prudent pour n'avoir pas égard à ce qui s'était passé, et pour accepter avec une humilité véritable ou simulée les propositions du pape. Adrien obtint pour les barons qui se trouvaient avec lui la permission de quitter le pays sans obstacle; il obtint pour lui-même que les biens de l'Église seraient épargnés, et en même temps l'honneur du saint-siége, en ce que Wilhelm se contenta de l'investiture des terres qu'il possédait ou qu'il désirait posséder. Car la charge d'un tribut annuel était une ancienne coutume, et la promesse de prêter secours au saint-siége contre tous ses ennemis avait été si souvent faite et si souvent rompue qu'on ne pouvait guère y compter.

Toutes ces choses ne pouvaient manquer de produire leur impression sur Friedrich l'empereur. Elles contrecarraient ses projets, elles trompaient son attente; elles excitaient bien aussi ses espérances, et augmentaient la répugnance avec laquelle il était sans doute revenu d'Italie. S'il existait aussi une différence notable entre l'esprit des villes arrogantes de la Lombardie et la conduite mutine des vassaux de l'Italie méridionale, cependant la promptitude avec laquelle le roi Wilhelm de Sicile avait rétabli son autorité pouvait bien aussi avoir agi sur l'empereur, et l'avoir affermi dans l'espérance qu'il pouvait encore faire valoir son autorité impériale dans la Lombardie, aussitôt qu'il paraîtrait avec une puissante armée au milieu des villes belligérantes. En outre, quelques-unes des villes ennemies paraissaient déjà découragées. Vérone avait, si l'on peut se fier aux rapports dont on a fait mention plus haut, cherché d'une manière artificieuse à anéantir l'empereur et son armée lors de sa

retraite d'Italie, et avait ainsi moatré des sentiments non moins bostiles que ceux de toutes les autres villes. Cependant les habitants de Vérone, instruits sans doute de la colère et des menaces de Friedrich par les deux chevaliers de leur ville qui avaient accompagné l'empereur à Rome, et qui na l'avaient quitté que lorsque tout danger avait disparu, pensèrent qu'il reviendrait bientôt avec nae nouvelle armée ea Italie pour en tirer vengeance. Les Véronais crurent, aussitôt qu'ils eurent appris que l'empereur était arrivé sain et sauf dans le Teutschland, qu'ils ne devaient pas perdre de temps pour détourner sa colère. Ils envoyèrent en conséquence, aussi promptement que possible, ces deux chevaliers, nommés Garzebar et Isaac, avec leur évêque, à l'empereur : car ils savaient bien que si Friedrich revenait de nouveau ea Italie, ils auraient à supporter le premier choc de sa noavelle puissaace, et le sort de Tortone leur avait appris combien était terrible la vengeance de Friedrich. Déjà, comme on l'a raconté, à la première cour pléaière qao tint Friedrich à Ratisbonne, peu de temps après son retour d'Italie, pour faire reconnaître Heiarich le Lion comme duc par les priaces et les seigneurs de la Bavière, l'ambassade do Véroao parut devaat l'empereur. L'évêque porta la parole pour assurer celui-ci de la fidélité et du dévoûmeat de la ville de Vérone, et pour le supplier de ne coacevoir aucun soapçon, aucuae rancune coatre ses habitants. Il passa sous silence la fermeture des portes et la souricière du pont; il ne parla que des voleurs de grand chemin qui avaient tenté dans l'Etschthal de barrer le chemin à l'armée impériale, et déclara que Vérone était tout à fait innocente de ce crime inoui, et que la ville entière s'était réjouie avec lui de la manière la plus sincère du juste châtiment des coupables. L'empereur et les princes qu'il avait assemblés en conseil pouvaient considérer que l'entrée de l'Italie pourrait aussi biea leur être rendue difficile par les Véroaais, que la retraite d'Italie leur avait été rendae difficile; qu'au contraire ils auraient obtenu un grand avantage s'ils pouvaient sans obstacle preadre pied au delà des Alpes et être amicalement accueillis à leur entrée dans le pays. Pour cette raison, l'empereur ne se fit aucun scrupule d'accepter la justification de l'évêque et d'accueillir gracieusement la soumission des Véronais; il s'en fit d'autant moins de scrupule, que la ville de Vérone non-seulement lui fit un riche présent en argent comme preuve de ses bons seatiments, mais s'engagea aussi par serment à aider l'empereur de tout son pouvoir coatre les Milanais.

Friedrich, en effet, à la nouvelle du progrès des armes grecques en Apulie, avait déjà résolu d'eatreprendre au priatemps de l'année suivante (2) nae nouvelle expédition en Italie, et de diriger d'abord cette expédition contre l'Italie méridionale pour en expulser les Grecs. Déjà à Wurtzbourg, où un grand nombre de princes s'étaient réuais à l'occasion du son mariage, il avait fait prêter à ceux-ci le serment qu'ils l'accompagneraient dans cette entreprise. Mais bientôt après parvint la nouvelle de la tournure des affaires, telle qu'on l'a racontée ci-dessus. Cette nouvelle de l'arrivée du roi Wilhelm en Italie avec une noavelle armée, de l'expulsion des Grecs hors de l'Apulie, et de la réconciliation du pape avec le roi do Sicile, décida l'empereur à chaager son dessein. Il n'était pas nécessaire de se hâter pour le châtimeat des villes de Lombardie. Le retard n'eatraînait aucun danger; bien plus, on devait s'attendre que la discorde entre les villes deviendrait de plus en plus grande, et que pour cette raison l'ouvrage de l'empereur devait devenir plus facile. D'ailleurs la querelle concernant le duché de Bavière n'était pas encore décidée, et Friedrich ne pouvait prévoir quelle issue elle aurait. Pour cette raison il adressa un écrit circulaire aux princes de l'empire, soit à toas, soit à ceux qui lui avaient promis par serment à Wurtzbourg de prendre part à la nouvelle expédition au delà des Alpes. Dans cet écrit, l'empereur les informait que l'entreprise jurée contre l'Apulie n'était plus nécessaire maintenant, à cause du changement des circonstances. « Mais, ajoutait-il, comme l'orgueil des Milanais contre l'empire romain a relevé la tête, et s'efforce d'envelopper l'Italie entière ou de la réduire sous sa domination, nous avons le projet, afin qu'une telle usurpation ne réussisse pas de notre temps, et que cette canaille criminelle ne nous arrache pas notre gloire pour la fouler aux pieds, de poursuivre vigoureusement la prochaine entreprise, et d'appeler toutes les forces de l'empire à la destruction des Milanais. » Il fixe l'époque de l'expédition de la Pentecôte

prochaine en un an, donc à la Pentecôte de l'année 1158, priant et ordonnant instamment que les princes puissent être et soient réunis pour cette époque près d'Ulm. Il termine par la promesse qu'aucun des princes ne sera forcé par lui de franchir les Apennins (5).

Si l'empereur avait été sûr de la prompte et heureuse solution de la querelle entre les deux ducs, il n'aurait nullement reculé si loin qu'il le fit dans cette circulaire l'expédition contre l'Italie. Peut-être aussi devait-il être alors, après l'accommodement, désagréable pour l'empereur d'avoir renvoyé si loin l'entreprise; mais l'ordre était donné, et il n'eût certainement pas été convenable, il eût même été presque impossible de le changer. Car l'empereur devait nécessairement désirer que le premier prince de l'empire, le duc Heinrich le Lion, qui s'était montré si fidèle et si habile dans la première expédition, et dont il s'était assuré la fidélité de toutes les manières, prît part à la nouvelle expédition; et Heinrich le Lion s'était placé dans une telle situation, qu'il n'aurait guère pu se décider plus tôt à cette entreprise.

Heinrich le Lion, en effet, jeune homme distingué par son esprit et son pouvoir, était maintenant placé dans tout l'éclat du bonheur, de l'action et de l'espérance. Mais les événements de sa vie l'avaient gâté, ils avaient étouffé en lui en grande partie ce qu'il y a de noble et de beau dans le cœur humain, et l'avaient rempli d'une certaine arrogance et d'un certain mépris. Le sort pénible qui avait en partie atteint, en partie menacé son enfance, avait passé devant lui, mais sans se retirer de lui. A cause de sa jeunesse, il en avait été effleuré, mais non courbé. Lorsqu'il était à peine encore adolescent, maintenu et soigné par la fidélité des Saxons, le roi Kunrad III, qui voulait, à cause de son expédition en Terre-Sainte, obtenir à tout prix la paix dans l'empire, lui avait fait connaître l'importance de sa position, et à peine en fut-il instruit qu'il eut rarement des rapports avec d'autres hommes que ceux qui recherchaient sa faveur et son amitié. Aussitôt que Friedrich I[er] fut parvenu à l'empire, il employa aussi tous les moyens pour le gagner. On peut franchement douter si dans tous ces efforts pour acquérir l'amitié de Heinrich la justice avait plus de part que le calcul, si l'on recherchait plus la bienveillance des liens de parenté que l'appréciation des circonstances, la volonté de pacifier le Teutschland que le désir d'assujettir l'Italie : dans tous les cas, ces efforts devaient entretenir et accroître dans le jeune duc l'idée de son importance. Pendant l'expédition d'Italie, le jeune duc s'était montré sous l'aspect le plus favorable, hardi et héroïque, prompt à l'action et persévérant dans l'exécution; mais ses actions et ses manières n'avaient certainement pas échappé aux louanges et à la renommée, et ces louanges et cette renommée avaient engendré ou accru en lui, outre le sentiment de sa haute position, un orgueil excusable pour son habileté et sa vertu, de sorte qu'il pouvait facilement avoir conçu la pensée que les projets de l'empereur et le sort du Teutschland étaient entre ses mains, et qu'il ne tenait qu'à lui de les diriger et de les décider. La conduite de Friedrich et de l'armée teutsche tout entière en Italie ne pouvait manquer non plus de produire son effet sur le caractère du jeune héros. Cette froideur méprisante envers les hommes, parce qu'ils vivaient laborieusement et en communauté dans des villes, et ne dissipaient pas dans des châteaux le produit du travail étranger; cette violente manière d'agir, souvent sans raison, ordinairement sans but; ces incendies et ces déprédations continuelles qui marquaient la route de l'armée teutsche, devaient rendre un jeune prince qui se voyait entouré de pareilles horreurs, qui parmi les premiers était obligé d'y donner les mains, dur pour les souffrances d'autrui, sourd envers les plaintes d'autrui et opiniâtre dans sa volonté. Les nobles sentiments qui, on ne peut le méconnaître, étaient naturels chez Heinrich, ne disparurent cependant pas entièrement; ils purent de temps en temps se faire jour; mais les passions bouillaient facilement dans son sein, et la colère et l'arrogance vainquirent encore plus facilement la modération et la réflexion. Et lorsqu'enfin son désir le plus intime, celui d'obtenir le duché de Bavière, l'héritage de son père, eut été rempli, et quand il se fut par ce moyen élevé en considération et en puissance au-dessus de tous les princes de l'empire, comment aurait-il pu, après avoir tant acquis si jeune, se défendre de la pensée que tout pouvait s'acquérir? comment aurait-il pu se poser des bornes et ne pas placer son but à une distance démesurée? Il pouvait encore

montrer de la générosité, de la modération, de la douceur et de l'humanité envers les humbles; mais envers ceux qui déployaient de la franchise, de l'élévation d'esprit, des efforts personnels ou des prétentions à l'égalité ou à la reconnaissance, il ne pouvait opposer que de la dureté et de la violence. En effet, deux formes gigantesques telles que celles de Friedrich Barberousse et Heinrich le Lion ne pouvaient se trouver à l'aise l'une près de l'autre; ils pouvaient encore, pendant quelque temps, rester attachés l'un à l'autre, tant que l'un croirait ne pouvoir se passer de l'autre pour l'exécution de ses projets; ils devaient pourtant nécessairement se heurter l'un à l'autre, aussitôt que l'un croirait pouvoir se maintenir sans l'autre, et leur choc devait être mortel pour l'un et peut-être pour tous deux, dans tous les cas malheureux pour la patrie. Cependant ils cheminèrent encore longtemps ensemble.

Lorsque Friedrich, l'empereur, à peine de retour de l'Italie, après la première cour plénière à Ratisbonne, se rendit sur le Rhin, pour y ordonner, y châtier et y punir, Heinrich le Lion, comme on l'a raconté, se rendit en Saxe. Mais lui, le duc Heinrich, se dirigea sur Brême. Il y arriva le 1<sup>er</sup> septembre, pendant le grand marché dont il a été question plus haut. Aussitôt il tomba sur les Frises présents, qu'on appelait les Rustringiens, les attaqua, et leur enleva tout ce qu'ils avaient apporté au marché pour vendre, et tout ce qu'ils y avaient acheté. Le prétexte fut qu'il avait été, on ignore comment, offensé par les Frises Rostringiens; mais la véritable raison pouvait bien être qu'il désirait remplir à tout prix ses coffres, qui avaient été vidés par suite de l'expédition d'Italie. Après ce crime, dont l'archevêque Hartwig ne fut pas témoin, parce qu'il s'était retiré dans sa forte ville de Stade, Friedrich entreprit aussi une expédition hostile contre les Frises, probablement l'année suivante, 1156. Le prétexte fut le même : la raison pouvait être qu'il voulait dissimuler l'acte de violence de Brême par l'éclat des armes, et qu'il avait l'intention d'augmenter le vol par un nouveau vol; peut-être espérait-il amener entièrement en son pouvoir le pays des Frises. Mais il fut déçu dans toutes ses espérances. Les Frises, nation forte et indépendante d'esprit, protégés par la nature du sol qu'ils habitaient, repoussèrent le prince et ses bandes téméraires, non sans lui avoir fait éprouver une perte sensible.

En revanche, il fut plus heureux dans son inimitié contre l'archevêque Hartwig de Brême. Cette inimitié, comme on n'a pas manqué de le faire remarquer, datait d'une époque antérieure. Elle fut, sinon renforcée, du moins ranimée par de nombreux événements. L'archevêque n'avait pas tenu sa promesse d'accompagner le roi en Italie; par là il avait excité la colère de l'empereur et de tous les princes qui avaient été avec celui-ci en Italie. Mais Heinrich, le duc de Saxe, pouvait ne pas avoir cessé d'entretenir l'empereur de l'archevêque, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, et d'en parler avec la rancune qu'il éprouvait intérieurement contre l'orgueilleux prélat. La colère de Friedrich pouvait avoir augmenté de violence à cause de la rancune de Heinrich, et la rancune de Heinrich avoir augmenté d'amertume à cause de la colère de Friedrich. Et un événement particulier exaspéra de nouveau le duc, pendant qu'il se trouvait en Italie, contre l'archevêque, et lui donna en même temps une bonne occasion d'exprimer son mécontentement contre lui en présence de l'empereur. Le pieux évêque Vicelin d'Aldenbourg, en effet, était mort après de longues souffrances, quelque temps après le départ du duc pour l'Italie. Aussitôt les moines de Faldera ou du nouveau Munster, lequel cloître avait été fondé par Vicelin, sans doute pour se rendre agréables à l'archevêque, s'étaient déclarés indépendants d'Aldenbourg, et avaient choisi de leur propre pouvoir un nouveau prieur. Pour mettre un frein au désordre, l'épouse de Heinrich avait proposé son chapelain, Gérold, pour évêque d'Aldenbourg, et le candidat avait été élu. Ce Gérold était un prêtre habile, sans reproche et sans défauts. Dans son petit corps habitait un esprit distingué. Il était professeur à l'école de Braunschweig, et chanoine de cette ville; aussi passait-il, Souabe de naissance, pour l'homme le plus savant de la Saxe : de sorte qu'il était, sous tous les rapports, digne de l'évêché.

Mais l'archevêque Hartwig entretenait, à cette époque, d'autres pensées. Il voulait profiter de l'absence du duc, pour se préparer contre celui-ci, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Il fit fortifier ses villes et ses citadelles de Stade, de Verden, d'Harbourg et de Frei-

bourg, et s'était rendu lui-même dans la Saxe occidentale, pour s'allier contre Heinrich le Lion avec d'autres princes de Saxe et de Bavière, avec lesquels il avait déjà d'avance négocié par écrit (1). Gérold, l'évêque nouvellement élu, le suivit dans la Saxe occidentale, et parut devant lui à Mersebourg, pour recevoir de lui la consécration. Mais Hartwig rejeta ses prières; il rejeta l'élection précipitée, et ne put être décidé à conférer la consécration à l'ami du duc Heinrich. Gérold aussitôt accourut en Saxe, et en donna de là avis au duc. Heinrich l'invita à se rendre près de lui. Gérold arriva devant Tortone, près de l'armée teutsche, après avoir été en route pillé et blessé par les voleurs, et informa le duc de toutes les manœuvres de l'archevêque. Il suivit le duc à Rome. Lorsque le pape parut dans le camp royal, Heinrich pria aussitôt le saint-père de conférer la consécration à l'évêque élu, Gérold. Mais Adrien, déjà instruit par l'archevêque Hartwig, ne put accorder cette demande, pour ne pas faire à l'archevêque une insulte qui pouvait ne pas être méritée. Cependant, le lendemain du combat sanglant qui suivit le couronnement de Friedrich, lorsque la bravoure de Heinrich pendant la bataille eut été louée et reconnue de tous, le pape ne voulut pas rester en arrière pour en exprimer sa reconnaissance et sa gratitude. Il sacra, à l'honneur et à la joie de Heinrich, l'évêque Gérold, mais pourtant avec la déclaration expresse que cette action ne pouvait nullement porter préjudice à la considération de l'archevêque de Brême. Mais cet événement ne réconcilia pas Heinrich avec l'archevêque; bien plus, son âme fut encore plus irritée que Hartwig se fût refusé à faire ce que le saint-père lui-même avait si volontiers accompli. Et le duc avait fort à cœur les fortifications que l'archevêque avait élevées, et les alliances qu'il avait conclues. Mais Friedrich non plus n'oublia pas l'insulte que lui avait faite l'archevêque. Il envoya, bientôt après son retour d'Italie, un délégué en Saxe, pour punir l'archevêque Hartwig et l'évêque d'Halberstadt pour leur absence de l'expédition d'Italie. Ce délégué déclara bien fiscal toutes les cours de l'évêque, et prit possession de tout ce qu'il trouva, au nom de l'empereur. Le duc Heinrich prêta les mains à ces actes fougueux et arbitraires, attaqua partout avec l'apparence d'appuyer les affaires de l'empereur, s'empara des villes, des biens et des possessions qui appartenaient à l'archevêque. De cette manière, devint de plus en plus violente l'inimitié qui s'était élevée entre l'église de Brême et le duc de Saxe.

Et pendant que Heinrich soulevait contre lui le clergé en Saxe, il ne cherchait nullement, fier qu'il était de son pouvoir, et plein de confiance dans sa bonne fortune, à gagner les sentiments des princes laïques. Il offensa le comte Adolf de Holstein de plus d'une manière. Déjà quelque temps avant son expédition en Italie, des négociations avaient été commencées entre lui et le comte, lesquelles avaient été amenées à une solution qui irritait le comte sans contenter le duc. La ville d'Adolf, Lubeck, en effet, florissait de plus en plus. Favorisée par sa position et par les soins du comte, elle acquit bientôt une grande activité et un commerce étendu. Aucune ville dans le Teutschland septentrional, excepté Brême, ne pouvait être comparée à Lubeck, surtout quand on considérait ce qu'elle promettait de devenir. Cette prospérité pouvait déjà avoir excité l'envie de Heinrich. Mais bientôt le duc s'aperçut que sa ville de Bardewik, renommée depuis des siècles pour son commerce, dépérissait; car tous les négociants, à cause du plus grand marché, se rendaient plutôt à Lubeck qu'à Bardewik. En outre, les habitants de Luneburg se plaignirent que leurs salines étaient anéanties par les salines qu'Adolf avait établies à Thodeslo ou à Oldesloh. Pour cette raison, le duc fit au comte la demande qu'il lui cédât la moitié de Luneburg et d'Oldesloh, parce qu'autrement l'épuisement de ses villes lui serait insupportable. Adolf rejeta cette demande. Là-dessus, le duc défendit le commerce de la Saxe et hors de la Saxe avec Lubeck, et donna l'ordre que toutes les marchandises fussent apportées à Bardewik. Mais il fit violemment détruire les salines d'Oldesloh. Par une telle conduite il empêcha les progrès du pays wagrien, et occasionna entre lui et le comte une inimitié qui ne pouvait guère être jamais éteinte.

Le duc pouvait penser qu'il avait commis une injustice envers le comte, et qu'Adolf ne pardonnerait jamais cette offense. Il pensa encore moins, à son retour d'Italie, dans son éclat, dans son bonheur et dans la faveur de l'em-

pereur, devoir l'épargner, quoique Adolf, se contraignant lui-même, eût, pendant l'absence de Heinrich, assisté fidèlement la duchesse Clémentia, épouse de ce dernier, de ses conseils. Pour cette raison il continua à sa manière. Adolf avait promis 300 mesures de terre à l'église d'Aldenbourg. Il n'avait pas donné cette terre, soit parce que l'église, depuis la maladie et la mort de Vicelin, était tombée entièrement dans la décadence, soit parce qu'il se repentait de cette promesse. Maintenant, le nouvel évêque Gérold se plaignait vivement au duc de la pauvreté de son église, et de sa propre misère. Et aussitôt le duc ordonna au comte Adolf de concéder à l'église les 300 mesures de terre. Adolf obéit. L'évêque fit mesurer la terre concédée, mais en en excluant les marais, les bois et les forêts; on n'en trouva alors que cent mesures. Le comte, au contraire, lui fit mesurer la terre, et on en trouva plus de 300 mesures; mais Adolf avait non-seulement fait passer le cordeau à travers des marais et des bois, mais il fut encore accusé par l'évêque de s'être servi d'une mesure trop petite. De là de nouvelles plaintes, de nouveaux ordres. La mesure devait être juste, sans marais et sans bois. Mais cette fois le comte Adolf refusa résolument de donner plus qu'il n'avait donné, et donna ainsi lieu à une sorte de négociations qui n'étaient pas propres à arranger d'une manière amicale les démêlés entre lui et le duc (3).

Pendant ce temps, Heinrich tenait continuellement les yeux fixés avec avidité sur Lubeck, laquelle ville pourrait être pour lui, comme il l'espérait, une source intarissable de riches revenus. Mais le comte Adolf veillait sur sa création, bravant l'oppression dont il la voyait entourée. Enfin, cependant, un grand malheur vint au secours des désirs de Heinrich: Lubeck devint la proie des flammes. Aussitôt les habitants, désespérés, n'apercevant aucune issue et aucune possibilité d'une nouvelle prospérité sur les cendres de leurs demeures, envoyèrent une ambassade au duc : « Depuis qu'il avait défendu le marché de Lubeck, la ville avait décliné; ils auraient depuis longtemps abandonné ce lieu, s'ils n'y avaient pas eu leurs demeures; ils avaient aussi constamment vécu dans l'espoir que lui, le duc, leur rendrait sa bienveillance. Maintenant leurs maisons étaient des décombres; ils ne pouvaient les rebâtir dans un endroit qui n'avait pas de marché; il pouvait donc leur assigner une autre position pour la fondation d'une nouvelle ville. » Le duc pria le comte de lui abandonner, dans de telles circonstances, le port et l'île de Lubeck. Adolf refusa aussi cette prière. Là-dessus le duc bâtit une nouvelle ville sur les bords du Wackenitz, et lui donna le nom de Lœwenstadt. Mais il se trouva bientôt que cette nouvelle fondation ne pouvait être en état ni de déposséder Lubeck, ni d'empêcher le renouvellement de la prospérité de cette ville dans des circonstances plus favorables; car de petits vaisseaux pouvaient seuls arriver à Lœwenstadt, et même la fortification de cette ville éprouva des difficultés. Dans son mécontentement du mauvais succès de cette entreprise, le duc s'adressa encore une fois au comte Adolf, et sollicita les ruines de Lubeck avec tant d'instance, qu'Adolf reconnut clairement qu'il ne pourrait pas échapper longtemps aux armes de Heinrich, et contre ces armes il se sentait trop faible. Pour cette raison il s'efforça de poser des conditions aussi bonnes que possible, et abandonna sa chère Lubeck au duc de Saxe. Aussitôt Heinrich fit démolir les murs de Lœwenstadt, et ordonna à tous ceux qui avaient quitté Lubeck pour se rendre dans cet endroit, d'y retourner. Tous obéirent à cet ordre avec beaucoup de joie. La reconstruction de la ville, fut aussitôt mise en œuvre, et les fortifications en furent commencées. Maintenant aussi, Heinrich ne négligea pas un seul moment la ville qu'il avait obtenu avec tant de peine. Il la considérait au contraire comme un précieux joyau, et s'efforça de toutes les manières de la soigner et de l'avancer ; peut-être pas sans le désir que le monde pût reconnaître la différence entre ses soins et la destruction cruelle des villes d'Italie par Friedrich. Il envoya des délégués dans tous les pays du Nord, en Danemark et en Suède, en Norwége et en Russie, pour inviter tout le monde à venir vendre et acheter à Lubeck; il promit à tous sûreté, libre accès et commerce non interrompu. En même temps il s'occupait de l'organisation de la vie intérieure. Il accorda à la ville des droits de douane et de péage, lui donna un territoire convenable, et surtout, soit d'après ses propres vues, ou d'après le désir et les besoins des habitants, ou d'après le modèle que son beau-père, le duc Kunrad de Zæringen, avait établi dans sa ville de Fribourg, à

l'exemple que d'autres et de plus anciennes villes offraient généralement; soit, ce qui est le plus probable, d'après tous ces éléments réunis, il lui octroya des lois municipales si honorables, qu'elles pouvaient devenir la base d'un beau développement civique, et qu'elles furent en effet, par la suite, vivement désirées et imitées de loin comme de près. C'est ainsi que Heinrich acquit un grand et durable mérite, parce que les droits et l'organisation de Lubeck ne pouvaient manquer de produire une grande influence sur le Teutschland septentrional, et même aussi au delà du Teutschland septentrional; meis le comte Adolf n'oublia pas Lubeck, et çà et là de grandes passions furent alimentées.

Et le duc Heinrich était encore engagé dans d'autres affaires. S'il pouvait espérer que la ville de Lubeck serait pour lui la riche source d'un bon avenir, il ne pouvait cependant compter sur la réalisation de ces espérances que plus tard et peu à peu. Mais sa caisse épuisée éprouvait le besoin d'un secours instantané, tant à cause de la nouvelle expédition d'Italie, que l'empereur méditait, qu'à cause de ses résolutions et de ses projets personnels, comme on l'a déjà remarqué (6). Pour cette raison il paraît avoir extorqué des malheureux Slaves qui étaient soumis à son pouvoir tout ce qu'il était possible d'en extorquer. Helmold l'historien, à cette époque curé de Bosow sur la mer de Plöner, raconte l'anecdote suivante, qui se passa en sa présence. Le nouvel évêque Gérold d'Aldenbourg quitta le duc Heinrich à Brunswick, pour entrer dans sa charge à la fête de la Purification de la sainte Vierge; Helmold faisait partie de la suite de celui-ci. Aldenbourg était tout à fait abandonné et désert; un petit logement seul, que le pieux Vicelin avait construit, était encore debout. Gérold se vit forcé de célébrer l'office divin sur un autel de neige. Il n'y avait que quelques Slaves de présents, et parmi ceux-ci le prince Pribislav. Celui-ci prit avec lui le prélat dans sa demeure, et lui donna une belle preuve de l'hospitalité du peuple slave. Cette preuve fut fortifiée par la réception amicale qu'ils trouvèrent auprès d'un autre puissant seigneur, nommé Tesmar: cependant ils virent aussi chez celui-ci des fers et des instruments de torture destinés à des prisonniers chrétiens du Danemark; ils y virent des prêtres du Christ qui gémissaient depuis longtemps dans les fers, et ne purent décider cet homme illustre à leur accorder la liberté. Le dimanche suivant, un grand concours de peuple se rassemble au marché de Lubeck, car c'était encore avant l'incendie par lequel cette ville avait été détruite. A ce peuple le vénérable évêque adressa des paroles d'exhortation : ils devraient cependant, abandonnant leurs idoles, adorer le Dieu unique du ciel; ils devraient recevoir la grâce du baptême, et renoncer à leurs œuvres impies, les pirateries et le meurtre des chrétiens. Mais, après son discours, se lève le prince Pribislav, sur un signe de la multitude, et il parla de la manière suivante: « Tes paroles, respectable prêtre, sont des paroles de Dieu, et ont pour but notre salut. Mais comment pouvons-nous suivre ce chemin, entourés que nous sommes de si grands malheurs? Afin que tu puisses avoir une idée de notre affliction, accueille nos paroles avec patience : car le peuple que tu aperçois est ton peuple; pour cette raison il est juste que nous nous pleignions à toi de notre misère; tu auras compassion de nous. Nos princes, en effet, nous surchargent de tributs et de service avec une telle dureté, que la mort nous serait préférable à la vie. Vois, cette année, nous les habitants de ce petit coin, nous avons payé mille marcs au duc (Heinrich) et cent marcs au comte (Adolf); et cependant nous n'avons pas fait assez pour eux, car nous sommes journellement foulés et pressurés jusqu'au sang. Comment pourrions-nous donc nous adonner à cette nouvelle religion? comment pourrions-nous bâtir des églises et recevoir le baptême, puisque nous sommes journellement sur le point de prendre la fuite? Et si nous savions seulement où pouvoir fuir? Si nous franchissons la Trave, nous trouvons la même oppression; si nous nous dirigeons vers Peine, c'est la même misère. Que nous reste-t-il donc à faire que de nous jeter sur la mer, et de vivre sur les abîmes? Et est-ce notre faute, si, chassés de notre patrie, nous troublons la mer, et si nous acceptons la charité des Danois et des marchands, qui trafiquent sur la mer; ou n'est-ce pas la faute des princes qui nous chassent? »

A ce discours, l'évêque Gérold put à peine répondre. Il se vit obligé et ne se fit aucun scrupule de reconnaître les mauvais traitements des princes envers les peuples slaves; aussi ne

sut-il comment excuser la conduite de ces princes, mais il chercha seulement à l'expliquer en ce qu'ils croyaient que cette conduite n'était pas un crime envers des idolâtres, envers des hommes qui n'avaient pas de Dieu. Pour cette même raison il exhorta de nouveau les Slaves à revenir à Dieu. « Les Saxons et les autres peuples, dit-il, qui portent le nom de chrétiens, ne vivent-ils pas en paix, et ne sont-ils pas contents de leurs institutions judiciaires? Mais vous seuls, parce que vous vous éloignez de l'adoration de Dieu, laquelle est reconnue de tous, vous êtes livrés au pillage de tous. » Pribislav répliqua : « Si le seigneur duc veut et si tu veux que nous ayons le même culte de Dieu que le comte, qu'on nous donne les droits des Saxons pour possession et pour revenu : alors nous deviendrons volontiers chrétiens ; nous bâtirons des églises et nous payerons la dîme. » Devant ces paroles, l'évêque devint muet. Mais elles renferment une grande preuve de l'état des pays slaves, et méritent une profonde attention, non-seulement parce qu'elles sont rapportées par un prêtre chrétien et parce qu'un évêque chrétien s'est tu devant elles, mais aussi parce qu'elles sont en même temps les paroles d'un mourant ; car avec elles disparaît entièrement de la vie l'infortuné prince Pribislav, et l'histoire ne sait rien de son sort ultérieur ni du sort des siens.

Sur l'évêque Gérold ces paroles avaient aussi, à ce qu'il paraît, produit une impression profonde et non purement momentanée. Le duc Heinrich, en effet, tint bientôt après ces événements une assemblée des états à Erthembourg, à laquelle les chefs des peuplades slaves furent aussi appelés. L'évêque Gérold s'y trouva pareillement, et informa le duc de ce qui lui était arrivé pendant son voyage dans l'intérieur des pays slaves, de ce qu'il avait entendu, de ce qu'il avait observé. En conséquence Heinrich lui-même prit la parole pour engager les Slaves présents à embrasser le christianisme. Ils devaient, dit-il, reconnaître le Dieu du ciel, le créateur et le conservateur de toutes choses ; lui, ce Dieu, les assisterait dans tous leurs besoins (7). Niklot, roi des Abodrites, lui répondit. Il devait être désagréable pour celui-ci, homme habile, sensé et prudent, que le prince qui était leur oppresseur, d'où provenait leur misère, les renvoyât comme par raillerie au Dieu du ciel, afin qu'ils en obtinssent le secours qu'il pouvait lui-même leur accorder ; pour cette raison, il ne prononça que quelques mots, mais amers : « Le Dieu qui est au ciel peut demeurer ton Dieu ; sois notre Dieu, et nous serons secourus. Adore-le, et nous ensuite nous t'adorerons (8). » Le duc paraît avoir ressenti la sévérité du reproche que contenaient les paroles de Niklot ; car il renonça sur-le-champ à l'œuvre de la conversion, blâma le prince Niklot pour ses blasphèmes, rompit toute négociation ultérieure, et ne diminua rien des impôts, ni ne s'inquiéta de la meilleure dotation des églises chrétiennes. Car, ajoute l'historien, son âme n'était occupée que de l'augmentation de ses revenus. Mais, pour cette raison même, ses efforts devaient tendre à accroître sa sévère domination sur les Slaves, à l'affermir et à la rendre plus profitable. Et plus grands étaient les pas qu'il faisait dans cette voie, plus ses affaires devaient devenir embrouillées ; plus ses résolutions devaient s'élever, et plus ses pensées sur l'Italie devaient être vives.

Mais les circonstances dans lesquelles le duc Heinrich se laissa attirer, ou dans lesquelles il s'engagea, allèrent encore bien plus loin. Il se mêla aussi des affaires des Danois. Il n'est pas sans doute facile de décider, à propos de la part qu'il prit dans ces affaires, quel était le dernier but qu'il avait devant les yeux, puisqu'il n'a ni fait connaître ses desseins, ni été en état de suivre longtemps la voie qu'il avait adoptée. Il n'est cependant guère croyable qu'il n'ait eu que l'idée d'entreprendre une expédition aventureuse, ou qu'il n'ait été mû que par la vanité de faire monter un roi sur le trône. Peut-être ne s'était-il encore nullement posé à lui-même de bornes positives, et la mesure de ses desseins pouvait bien être celle de son pouvoir. Cependant, d'après toute sa conduite, maintenant et plus tard, il semblerait résulter qu'il considérait pourtant le duché de Bavière comme un gage précieux qui pouvait être de la plus grande importance pour lui faciliter le moyen d'en venir à ses fins, et peut-être d'atteindre de plus grands résultats. Mais comme il le considérait aussi comme une possession incertaine qu'à cause de la proximité du pouvoir de Waiblingen il serait à peine en état de conserver, il semble en résulter qu'il avait l'intention de fonder dans le Nord, peut-être dans les environs des forêts thuringiennes, et certaine-

ment dans ceux des montagnes du Harz, une puissance indépendante avec laquelle il serait en état de braver tous ses ennemis. Qu'il ait eu l'intention de soumettre à cette puissance tous les pays slaves jusqu'à l'Oder et à la mer, cela ne souffre aucun doute ; mais il est possible, il est même probable qu'il espérait y joindre tous les pays danois. Pour un jeune prince de vingt-huit ans, à qui tant de choses avaient déjà réussi, cette pensée paraît d'autant moins extraordinaire qu'il avait sans doute plus clairement reconnu le désir passionné qu'avait Friedrich, l'empereur, d'assujettir l'Italie. Dans tous les cas, il est certain que la situation du Danemark aurait pu engager à une tentative un voisin moins puissant que ne l'était Heinrich le Lion, et elle laissait espérer, sinon alors, du moins à l'avenir, un grand succès d'une entreprise raisonnable et persévérante.

En Danemark, en effet, les événements n'avaient pas manqué qu'on avait pu prévoir d'après ce qui était arrivé à Mersebourg, lorsque Suéno avait reçu l'investiture de l'empire danois des mains de Friedrich, roi des Teutschs. A peine de retour en Danemark, les cousins ennemis, Suéno et Kanut, poussés par d'anciennes passions, avaient recommencé la querelle qui n'avait été que peu de temps interrompue. Suéno était devenu odieux aux Danois, parce qu'il avait accepté l'humiliation de Mersebourg. L'assurance donnée par lui qu'il n'avait pas agi librement, mais qu'il avait été surpris, et n'avait cédé qu'à la nécessité, fut reçue avec d'autant moins de crédulité, qu'il avait épousé, peut-être à Mersebourg, une princesse teutsche, Adelheid, fille de Kunrad de Wettin, grand markgraf de Meissen. Par sa résidence antérieure à la cour de Kunrad III, il s'était mis au fait des mœurs et des manières d'une cour teutsche ; la diète de Mersebourg lui avait rappelé ces souvenirs de sa jeunesse d'une manière brillante ; sa jeune épouse avait pu cultiver, accroître et fortifier son amour pour la vie princière du Teutschland. Pour cette raison, il apportait alors à sa cour des dispositions telles qu'elles étaient ordinaires à cette époque-là dans le Teutschland à la cour des princes. Mais il offensa par là les mœurs de son peuple et s'aliéna les esprits : car les Danois ne voyaient dans ces manières courtoises, propagées par des étrangers qui servaient de modèles, qu'une vaine pompe, de l'éclat sans âme, de la mollesse et de l'extravagance, par suite desquelles la vertu des pères ne pouvait revivre dans leurs petits-enfants ; et tous ceux qui secrètement ou ouvertement quittèrent son parti, se déclarèrent en faveur de Kanut, son ennemi. En même temps on faisait des tentatives pour un nouvel accommodement entre Suéno et Kanut. Ces tentatives pouvaient d'autant moins avoir des suites durables, que le duc Waldemar de Schleswig, prince jeune, vaillant et doué de beaucoup de vertus, par le secours duquel Suéno avait été auparavant victorieux, exaspéré par les artifices et les débauches de Suéno, non-seulement se déclara en faveur de Kanut, mais encore fut affermi dans sa fidélité envers celui-ci par son mariage avec la jolie sœur de Kanut, Sophie. On en vint bientôt aux armes. Le sort se déclara contre Suéno. Celui-ci se vit forcé d'abandonner ses partisans et son pays, et de chercher son salut dans la fuite. Il se rendit dans le Teutschland. Le comte Adolf de Holstein lui donna les plus grandes preuves d'humanité et d'amitié hospitalière ; mais il n'osa pas le garder, à cause du voisinage de celui devant lequel Suéno avait fui. Suéno se rendit ensuite auprès du markgraf Kunrad, son beau-père, et vécut près de lui deux ou trois ans. Sur ces entrefaites, il s'adressa à Heinrich le Lion ; et Heinrich, quoique bien au fait des intrigues et des artifices de Suéno, écouta les offres avantageuses que le roi exilé lui fit, considéra comme vraie, ou du moins comme vraisemblable, l'assurance que lui donna celui-ci qu'il avait encore un parti considérable parmi les Danois, et résolut de le reconduire en Danemark. Son dessein pouvait bien ne pas être de rétablir le roi Suéno sur le trône, quoiqu'il ait déclaré à l'empereur Friedrich que tel était son but ; bien plus, il est à présumer qu'il désirait entretenir ou rallumer la guerre civile parmi les Danois, afin qu'eux-mêmes pussent affaiblir leurs forces, et deviassent pour lui une proie plus sûre. Et il atteignit entièrement ce but. Mais les événements prirent cependant par la suite une telle tournure, que son ouvrage ne lui servit de rien.

Heinrich en effet pénétra avec le roi Suéno, vers la fin de l'automne de l'année 1155, ou dans les premiers mois de l'année suivante,

sur les terres du Danemark. Devant la terreur de son nom et à l'aspect de son armée, les Danois reculèrent de toutes parts. Les villes de Schleswig et de Riper tombèrent sans résistance en son pouvoir. Mais aucun Danois ne s'approcha du roi Suéno, aucun ne se déclara en sa faveur. Par là le duc vit clairement qu'il n'y avait rien à obtenir de cette manière. Il se retira donc avec son protégé, l'envoya à Niklot, prince des Abodrites, et ordonna aux habitants slaves des pays sur les côtes de le secourir. Ceci réussit. Avec un petit nombre de vaisseaux slaves, Suéno s'empara de l'île de Laland; il s'empara de Fuuens; il réduisit en son pouvoir plusieurs petites îles. Ici les princes alliés Kanut et Waldemar ne purent rien faire contre lui; ils rassemblèrent une armée, mais ils ne purent l'employer. Là-dessus ils se décidèrent à une négociation : un nouveau partage des pays danois eut réellement lieu; à Roskild fut célébrée la fête de la concorde entre les trois princes. Mais Suéno, plein de rancune et de vengeance, fit tout à coup surprendre les deux autres princes pendant un festin. Kanut fut massacré, et Waldemar, blessé, n'échappa à la mort qu'à la faveur de la nuit et par suite de son agilité corporelle et de son esprit fougueux. En conséquence, une guerre éclata entre Suéno et Waldemar; mais, dans le combat près de Wiborg, Suéno perdit la vie, et Waldemar, le vainqueur, l'auteur et le fils de la paix, fut par tous les Danois accueilli et reconnu avec joie comme roi unique (9). Certes cet événement était contraire aux désirs de Heinrich le Lion; mais il ne pouvait certainement ni le prévoir ni l'empêcher.

Enfin Heinrich le Lion, au milieu de tous ces troubles et de tous ces efforts, était continuellement occupé à pacifier, à étendre et à allier ensemble ses possessions en Saxe, afin de concentrer et de fortifier sa puissance. Et l'empereur, de même qu'il lui avait laissé la main libre contre les Slaves et les Danois, seconda aussi ses affaires dans cette occasion. Il accepta volontiers un troc des biens que Heinrich avait acquis, par son mariage, des possessions de Zæringen en Souabe, contre des biens qui lui appartenaient personnellement en Saxe; il confirma volontiers d'autres acquisitions que Heinrich réussit à faire. Ce ne fut qu'à la ville importante de Goslar qu'il tint ferme, laquelle le duc aurait volontiers acquise, parce qu'elle était située si commodément pour lui, et qu'elle pouvait lui garantir de si grands avantages. Friedrich non-seulement portait en haute ligne de compte ses mines du Harz, mais il pouvait bien aussi se rappeler de quelle importance Goslar avait été, du temps de Heinrich IV, pour l'empereur, par rapport aux Saxons. En revanche, l'empereur passa sur beaucoup de choses qui devaient être désagréables pour ses affaires personnelles, parce qu'il désirait, ayant les yeux fixés sur l'Italie, éviter d'offenser et même de choquer le duc en quoi que ce fût. Le duc, quoique son âme fût entièrement occupée de la Saxe et des pays septentrionaux, ne négligeait cependant pas la Bavière. Il tint des diètes dans ce duché, s'occupa de la conservation de la paix et de la tranquillité, et seconda de toutes les manières tous les bons efforts. Alors l'évêque Othon de Freisingen, l'historien, oncle de l'empereur par son frère, le roi Kunrad III, avait obtenu pour sa chère Freisingen un marché, et le droit exclusif de battre monnaie dans tout l'évêché. Mais ces priviléges avaient peut-être excité chez le vénérable évêque le désir d'en acquérir davantage. Il avait fait construire près de Voringen un pont sur l'Eser, sur lequel devaient passer tous les chariots qui portaient des marchandises dans la Franconie, dans la Souabe ou sur le Rhin. En outre, le sel de Reichenball passait sur ce pont; Othon y avait établi un entrepôt de ce sel, et en retirait en même temps un tribut lucratif. Tout cela lui fut accordé par ses frères, le roi et le duc de Bavière. Mais Heinrich le Lion ne voulut pas reconnaître ces priviléges. Comme il avait réclamé tout le duché de Bavière, il réclama aussi ce que les derniers possesseurs illégitimes de ce pays avaient pu concéder au préjudice du duc. Mais, dans la position où il se trouvait alors, il n'était nullement disposé à se fatiguer par de longues négociations. Il tomba donc sur Voringen, enleva les magasins de sel, et détruisit le pont sur l'Eser. Et aussitôt il fit bâtir un autre pont un peu plus haut, dans un endroit petit et misérable, situé dans un défilé sauvage et désert, appelé Munich. Ensuite il établit à Munich un marché et une monnaie, y fit bâtir, et jeta ainsi, dans l'année 1157, les fondements de la grande et brillante capitale qui de nos jours, sous une autre race non moins noble que la race des Welfs, par de

nombreuses distinctions, et surtout par les ouvrages des sciences et des arts, a attiré sur elle l'étonnement et l'admiration du monde, et promet de les attirer de plus en plus. L'évêque Othon fut cependant très-irrité de la violence du Heinrich; mais son pouvoir n'était pas assez grand pour lui résister, et auprès de l'empereur son neveu, qui était sur le point de franchir de nouveau les Alpes, il ne trouva pas l'appui qu'il pouvait en espérer. Friedrich se posa comme médiateur, et l'évêque dut se déclarer satisfait lorsque le duc promit de lui payer le tiers de l'impôt et du profit de la monnaie.

Ce fut ainsi que Heinrich le Lion fut occupé avant comme après sa prise de possession du duché de Bavière. Mais, au milieu de ces occupations, qui élevaient ses pensées de plus en plus, il devait sentir la valeur du moment, et une nouvelle campagne en Italie ne devait nullement lui être agréable; car, dans le Teutschland, il travaillait pour lui-même, et en Italie pour l'empereur seul. Et cependant il n'osa pas refuser ce service à l'empereur, parce qu'il ne pouvait pas encore se passer de lui.

## CHAPITRE VIII.

### EXPÉDITION DE L'EMPEREUR EN POLOGNE. — SON SÉJOUR EN BOURGOGNE. — QUERELLE ENTRE L'EMPEREUR ET LE PAPE.

De l'an 1155 à l'an 1158.

Pendant que Heinrich le Lion poursuivait sa route de la manière que nous venons de décrire, Friedrich l'empereur n'était pas non plus dans l'inaction. Il employait ses efforts à la pacification de l'empire et à l'accroissement de son autorité. Il accommodait les querelles, pacifiait les dissensions et décidait les différends, tant dans les affaires ecclésiastiques que dans les temporelles, et cherchait surtout à établir et à faire valoir le pouvoir impérial. Pourtant il n'oubliait jamais l'Italie, et il cherchait de plus en plus à décider les princes de l'empire à une nouvelle expédition en Italie. Même dans une entreprise guerrière contre la Pologne, dans laquelle on pouvait le moins reconnaître quelque rapport avec les desseins de l'empereur sur l'Italie, il devait avoir son expédition d'Italie devant les yeux: car on ne peut nullement se figurer qu'un tel homme n'ait eu en vue que d'occuper ses loisirs dans une guerre à l'avantage d'un parent, et peut-être en même temps d'éprouver les sentiments des Saxons; bien plus, les événements qui suivent paraissent avoir eu une influence décisive sur les résolutions de Friedrich.

Le markgraf Kunrad de Meissen et de Lusace était vieux, rassasié de la vie et fatigué de ses pompes. Mais d'après ses propres aveux, de grands péchés commis au temps de sa jeunesse chargeaient sa conscience; il craignait la colère du Juge éternel. Pour cette raison, il résolut d'abdiquer toutes ses dignités et tous ses honneurs, et de se retirer dans le cloître sur le Péters-Berg, auprès de Hall, qu'il avait lui-même fondé et doté richement, pour s'y consacrer entièrement au salut de son âme. Mais il avait cinq fils, entre lesquels il désirait partager ses honneurs et ses dignités: l'empereur accéda à ce désir d'autant plus volontiers que Kunrad renonçait à la haute Lusace, et que Friedrich obtenait ainsi le moyen de récompenser dignement son fidèle ami, le duc Wladislav de Bohême, et, par cette récompense, de le fortifier dans sa fidélité. L'aîné des fils, Othon, devint markgraf de Meissen; le second, Théoderic, comte de la Marche orientale, ou markgraf de la basse Lusace; les trois plus jeunes fils, Heinrich, Dedo et Friedrich, obtinrent les comtés de Wettin, de Rochlitz et de Brene. Ensuite le vieux marquis, en présence de ses fils, du markgraf Adelbert l'Ours et d'un grand nombre d'hommes illustres, se fit donner solennellement, par son neveu l'archevêque Wichmann de Magdebourg, l'habit de frère lai; mais, trois mois après avoir pris congé du monde, il prit congé de la vie, le 5 février de l'année 1157.

Maintenant, par ce partage des terres que le markgraf Kunrad avait possédées seul, les frontières de l'empire du côté des Polonais furent affaiblies. C'est pourquoi l'empereur pouvait bien juger nécessaire de montrer aux Polonais encore une fois l'empire avant son départ pour l'Italie, afin qu'ils n'éprouvassent pas le désir, pendant son absence, d'y tenter une irruption; et ceci était d'autant plus à craindre, que, comme on vient de le remarquer, il existait dans le Teutschland un prince qui avait des prétentions sur la Pologne. Cependant il pou-

vait encore juger nécessaire d'accoutumer les princes qui avaient succédé aux terres de Kunrad à agir en commun. Le cours des choses fut ainsi qu'il suit :

Trois fils du duc Boleslav de Pologne avaient déjà depuis dix-neuf ans succédé à leur père dans le gouvernement du pays : Wladislav, Boleslav et Casimir. Wladislav avait obtenu la dignité ducale; les deux autres avaient eu en partage des portions de terre séparées. Mais lui avait épousé Agnès, fille de Léopold d'Autriche et de son épouse Agnès, fille de l'empereur Heinrich IV, laquelle avait eu aussi d'un premier mariage le roi Kunrad III et le père de l'empereur Friedrich. Ce fut peut-être à cause de cette illustre parenté, dont on a parlé à plusieurs reprises, que Wladislav tenta d'expulser ses frères, et de réunir tous les pays de la Pologne. Mais cette tentative tourna contre lui; il se vit forcé par ses frères de fuir dans le Teutschland, et de chercher secours auprès de son beau-frère Kunrad III. Par le fait, Kunrad avait été assez disposé, en l'année 1146, à accorder du secours; mais à peine s'était-il mis à l'œuvre, qu'il y renonça, décidé par les sages conseils d'hommes raisonnables, et par la pensée de l'expédition jurée contre la Terre-Sainte. Depuis cette époque, Boleslav, vainqueur de son frère, avait gouverné la Pologne sans s'inquiéter de la puissance de l'empire teutsch, et Wladislav était resté dans son infortune parmi les Teutschs. Mais il n'avait jamais cessé de prier et de solliciter les Teutschs de le reconduire dans le pays qu'il considérait comme son héritage paternel. Cette prière, à laquelle on n'avait fait jusqu'alors aucune attention, ou que du moins on n'avait jamais exaucée, fut répétée par le malheureux duc le jour de l'assemblée publique que l'empereur avait réunie à Wurtzbourg, l'an 1156, pour la célébration de son second mariage; et cette prière fut alors si puissamment appuyée par le duc Wladislav de Bohême, que Friedrich ne put faire autrement que de donner au duc de Pologne banni l'espérance que sa prière serait exaucée. Dans la suite des temps, mais seulement peut-être après la mort du markgraf Kunrad de Meissen, une négociation fut entamée avec Boleslav, pour essayer s'il serait possible d'amener un accommodement d'une manière paisible. Mais Boleslav, se fiant à la nature du pays, aux fortifications et aux retranchements qu'il avait élevés ou consolidés, et enfin comptant aussi sur l'alliance des peuples slaves voisins, ou refusa toute négociation, ou éleva si haut ses prétentions, qu'on ne put songer à un accommodement. Pour ces raisons, Friedrich, considérant les circonstances dont il a été question plus haut, résolut d'entreprendre une expédition hostile contre la Pologne, et il se mit en marche pour cette expédition au mois d'août de l'année 1157. Mais on ignore cependant la force de son armée, de quelles troupes elle était composée, et quels furent les princes qui l'accompagnèrent. On assure seulement, ce qui serait à présumer même sans qu'on l'assurât, que ce furent des Saxons qu'il conduisit contre les Polonais (1). Si cependant la supposition que le partage des terres du markgraf Kunrad de Meissen était la véritable cause de l'entreprise avait quelque apparence de vérité, on pourrait aussi soutenir, non sans assurance, que les héritiers et les parents de ce markgraf composaient l'armée que Friedrich conduisait en Pologne : les fils de Kunrad, le markgraf Adelbert, gendre de Kunrad; l'archevêque de Magdebourg, neveu de Kunrad, et le duc Wladislav de Bohême, à cause de la haute Lusace, nouvellement acquise. On ne parle nullement, au contraire, de Heinrich le Lion; et à cause de la position et des circonstances dans lesquelles se trouvait ce dernier, son absence de l'expédition était à peine possible.

L'empereur arriva sans obstacle jusque sur l'Oder. L'armée franchit ce fleuve avec beaucoup de hardiesse, partie à la nage, partie à gué. Aussitôt les Polonais, soit qu'ils fussent terrifiés d'une telle audace, ou qu'ils désirassent attirer plus loin leurs ennemis dans l'intérieur du pays, afin de mieux les anéantir, mirent le feu à la citadelle de Glogau et à d'autres fortifications, et battirent en retraite devant les Teutschs. Friedrich poursuivit les fuyards jusqu'à l'évêché de Posen, et ravagea par le feu et l'épée le pays environnant de la manière la plus cruelle. Ces horreurs, qui occasionnèrent des malheurs inouïs, inspirèrent, à ce qu'il paraît, aux Polonais, d'autres pensées. Ils savaient bien, et leurs pères en avaient fait une grande expérience, que l'empereur, qu'une armée teutsche ne pourrait ni facilement ni promptement revenir en Pologne, si on réussissait seulement une fois à éloigner cette armée, et à mettre fin à ces horreurs; ils savaient que si

une fois ils redevenaient les maîtres dans leur propre pays, il dépendrait d'eux de remplir ou de ne pas remplir les conditions qu'ils seraient peut-être obligés d'accepter. Le duc Boleslav demanda donc la paix à l'empereur; et Friedrich n'accueillit pas défavorablement cette proposition, parce qu'il reconnaissait sans doute qu'une plus longue continuation de la lutte serait dans tous les cas une tentative dangereuse. Boleslav parut dans le camp de l'empereur, et implora à genoux grâce et pardon. Ensuite il jura, pour lui et pour tous les Polonais, que son frère Wladislav n'avait pas été expulsé du pays par moquerie envers l'empire romain. Il promit de payer à l'empereur 2,000 marcs d'or, aux princes 1,000, et à l'épouse de l'empereur 20; mais à la cour impériale, parce qu'il n'y avait pas paru pour y prêter le serment de fidélité, 200 marcs d'argent. Il s'engagea par serment à accompagner l'empereur dans son expédition d'Italie. Il promit enfin de paraître, lors des fêtes de Noel, à la cour de l'empereur à Magdebourg, et de se justifier des griefs de son frère Wladislav contre lui. Il fut obligé de jurer tout cela. En outre il prêta à l'empereur le serment de fidélité, et livra son frère Casimir et d'autres hommes illustres, comme otages pour l'exécution de toutes ses promesses.

Après ces événements, Friedrich revint dans le Teutschland sans avoir gagné autre chose que des promesses et des serments; même le sort de son parent, le duc Wladislav, était resté tout à fait sans solution. Déjà à l'assemblée publique qu'il tint, immédiatement après son retour, au mois de septembre, à Wurtzbourg, il reçut la nouvelle que Boleslav ne songeait plus à toutes ses promesses, et dominait et gouvernait de la même manière que si lui, l'empereur, n'était pas du tout allé en Pologne. Par la suite, la vérité de cette nouvelle fut confirmée. Pendant ce temps-là, Friedrich se consola par les hommages qui lui étaient rendus non-seulement par les princes teutschs, mais aussi de la part des étrangers, et qui étaient une preuve évidente qu'il avait rendu son nom fameux parmi les peuples du monde chrétien : car sa conduite en Italie avait jeté la terreur dans l'âme de tous les hommes; la considération incessante qu'il avait acquise dans le Teutschland excitait un étonnement général, et les projets dont son âme puissante semblait être remplie tenaient les esprits des hommes dans l'attente, tant de loin que de près. A l'assemblée de Wurtzbourg parurent des ambassadeurs de princes étrangers, du Midi et du Nord, de Constantinople et d'Angleterre, d'Italie et de Danemark, qui apportèrent des présents, et témoignèrent à l'empereur l'amitié et les dispositions bienveillantes de leurs maîtres. Ces ambassades résultaient véritablement en partie d'ambassades précédemment envoyées par l'empereur (2); elles n'étaient en partie porteurs que de vains compliments; mais tout cela était fait d'une manière qui prouvait clairement que l'empereur Friedrich Ier occupait une place élevée dans l'opinion du monde. Deux choses, d'ailleurs, qui se passèrent à cette même assemblée de Wurtzbourg, méritent d'être rapportées. D'abord, les ambassadeurs de l'empereur grec Manuel ne purent obtenir accès auprès de l'empereur Friedrich, parce qu'ils se présentèrent avec des discours qui parurent irrespectueux. Mais lorsqu'après avoir cédé aux exigences de Friedrich, ils parurent devant lui, ils insistèrent sur ce que l'empereur déclarât maintenant son neveu, le jeune Friedrich, fils du roi Konrad III, qui était aussi, du côté de sa mère, le neveu de l'impératrice grecque trène, majeur ou capable de porter les armes, et qu'il lui livrât pour le gouverner lui-même le duché de Souabe, qui lui avait été promis ou conféré. L'empereur souscrivit aux désirs des ambassadeurs. En leur présence le jeune homme reçut les insignes de l'homme et du guerrier, et on lui ceignit l'épée. En second lieu, Friedrich avait proposé au roi Heinrich II d'Angleterre non-seulement qu'une paix durable existât entre le Teutschland et l'Angleterre, mais qu'on accordât aussi toute sécurité aux communications et au trafic entre les deux pays. Maintenant les ambassadeurs du roi apportèrent à l'empereur, outre des présents magnifiques (3), une lettre pleine de paroles mielleuses. Dans celle-ci, Heinrich acceptait la proposition de la paix, ainsi que d'un commerce sûr; cependant il ajoutait, non sans une nuance de raillerie : « L'empereur devait d'abord s'occuper de la paix et de la sécurité, et qu'ensuite, lui, n'y manquerait pas; à lui l'empereur appartenait, à cause de ses plus hautes dignités, la présénnce, et lui, à qui il convenait de suivre, ne resterait certainement pas en arrière. » Les récits de cette époque ne contiennent cependant rien sur les suites de cette négociation.

De Wurtzbourg l'empereur se rendit en toute hâte dans les pays bourguignons qu'il avait acquis par son second mariage. Il vouloit d'abord conférer aux vassaux et aux seigneurs des ordres ecclésiastiques et laïques l'investiture de leurs biens et de leurs possessions, recevoir d'eux le serment de fidélité, surtout régler et gouverner, et aussi acquérir et gagner pour l'entreprise italienne. Et il trouva réunis à Besançon, vers le milieu du mois d'octobre, non-seulement une foule de ces seigneurs et de ces vassaux, mais il s'y trouvait aussi des ambassadeurs des pays et des empires étrangers, pour le féliciter ou pour conclure avec lui des alliances. Mais tous n'étaient pas venus dans ce but, quoique tous donnassent aussi cette raison de leur présence. Une ambassade de Louis VII, roi de France, avoit la mission de s'informer des desseins de l'empereur, s'ils étaient favorables ou hostiles envers la France, et le roi lui-même avait adopté des mesures pour no pas être pris à l'improviste en cas de nécessité. Car on était inquiet en France à cause des immenses possessions que Friedrich avait acquises, on peut dire, en deçà des frontières naturelles de la France, et on ne se tranquillisa que lorsqu'on eut atteint la conviction qu'il étoit occupé de tout autres pensées que celles de conquêtes dans les Gaules. Une ambassade du pape Adrien IV, au contraire, qui s'y trouvoit également, était chargée d'instructions particulières, et se montrait, ainsi que le saint-père, avec de telles dispositions, qu'on craignit généralement que l'ancienne querelle entre l'empire et la prêtrise ne fût rallumée de nouveau, et conduite d'une manière non moins abominable qu'à une époque antérieure.

En effet, depuis le retour de l'empereur d'Italie en Teutschland, les relations entre lui et le pape, lesquelles avoient été établies d'une manière en quelque sorte amicale devant Rome, s'étaient peu à peu altérées au point qu'on pouvait les appeler hostiles. L'ancienne méfiance que les deux princes avoient conçue l'un envers l'autre avait été à peine étouffée pendant un moment, mais n'avait jamais été entièrement éteinte; elle devait reparaître aussitôt qu'une occasion se présenterait. Et cette occasion ne pouvait pas manquer : les efforts sans bornes de l'empereur pour acquérir de la grandeur, de la puissance et du pouvoir, ne pouvaient rester cachés à personne; la jalousie éclatante du pape concernant l'autorité de son siége s'était développée assez clairement au jour. Il devait bien être désagréable au saint-père que l'empereur, après avoir causé un soulèvement monstrueux dans l'Italie méridionale, eût quitté le pays, l'eût également abandonné à son sort, et fût resté pendant des années entières au nord des Alpes, sans opposer jamais le moindre obstacle au changement des choses dans la basse Italie; il n'était pas moins désagréable à l'empereur que le pape se fût accordé et réconcilié avec le roi Roger de Sicile, sans s'inquiéter de lui, sans penser à lui. Certainement tous les deux n'avaient fait que céder à la nécessité : l'empereur n'avoit quitté l'Italie que pour ne pas y être anéanti; il n'avait pas entrepris une nouvelle expédition, parce qu'au milieu des désordres qu'il avait eus à combattre, il lui avait été impossible d'exécuter cette expédition assez tôt pour pouvoir s'opposer aux Grecs et aux Normands, protéger le pape, et empêcher son traité avec le roi Roger; et le pape s'était vu contraint à conclure ce traité, pour ne pas s'exposer, lui et Rome, le saint-siége et l'Église, aux plus grands dangers. Tous deux cependant, le pape comme l'empereur, s'imputaient leurs actions à tort, comme si elles étaient arrivées volontairement, sinon comme offense réciproque, du moins par indifférence mutuelle. En même temps le pape acquit sans doute l'expérience de la hauteur à laquelle la considération de l'empereur s'était promptement élevée dans le Teutschland; il apprit avec combien peu de ménagement il agissait, parce qu'il était sûr de son affaire et avait tout rempli de terreur; il apprit aussi qu'il s'était mis à l'œuvre contre les princes ecclésiastiques, ainsi que contre l'archevêque de Brême, avec autant de sûreté que contre les princes temporels, et qu'il gouvernait la première position ecclésiastique du Teutschland, de même que le siége archiépiscopal de Cologne, avec autant d'arbitraire que si lui, le pape, n'avait rien eu à faire avec l'occupation de celui-ci. Car à Cologne, après la mort de l'archevêque Arnold, un choix schismatique avait eu lieu : d'un côté, le prieur Gérard de Bonn avoit été élu; de l'autre côté, Friedrich, fils du comte Adolf : l'empereur s'était déclaré pour ce Friedrich, et lui avait conféré, sans autre préambule, l'investiture des régales.

D'un autre côté, des plaintes de plus en plus violentes pouvaient lui parvenir de la Lombardie, touchant la conduite dure et cruelle de l'empereur dans ce pays, et de nombreuses appréhensions pouvaient lui être exprimées touchant la conduite qu'il se permettrait, s'il franchissait les Alpes avec une nouvelle armée plus considérable. Et il devait d'autant plus considérer avec un mécontentement croissant l'augmentation de pouvoir de la maison de l'empereur par son second mariage avec Béatrix de Bourgogne, que Friedrich paraissait, par les possessions de son épouse, s'être ouvert un nouvel accès en Italie; son désir pouvait aussi être d'autant plus fort d'imposer à l'empereur des chaînes ecclésiastiques, d'exciter la discorde dans le Teutschland, et d'embrouiller l'empereur dans des querelles qui pourraient l'entraver, l'empêcher, et lui rendre nécessaire le secours apostolique. Mais il fallait qu'il attendît une occasion de laisser éclater son mécontentement; et il paraît presque que les ecclésiastiques du Teutschland se firent scrupule de porter devant le pape des plaintes contre l'empereur.

La première occasion que saisit Adrien IV de manifester son mécontentement contre l'empereur, fut le fait du deuxième mariage de celui-ci. Il blâma son divorce d'avec sa première femme, et se déchaîna contre son union avec la seconde; mais on ignore jusqu'où il alla, combien de fois il répéta ses reproches, et ce que l'empereur répondit. Il n'abandonna nullement la pensée d'attaquer personnellement l'empereur de ce côté; il dut même enfin avoir pris la résolution de prononcer, à cause de cette affaire, l'excommunication contre l'empereur; mais il dut bien reconnaître qu'il ne pouvait agir avec trop de précipitation, parce que le premier mariage de l'empereur avait été conclu par les légats et avec l'approbation d'un de ses prédécesseurs au saint-siége, Eugène III.

Maintenant il advint de plus que l'archevêque Eslyn de Lund en Suède, à son retour de Rome, ayant pris sa route à travers la Bourgogne, fut attaqué dans ce pays, pillé, et retenu prisonnier dans quelque forteresse, afin qu'il rachetât sa liberté par une forte rançon. Et le pape luimême, ainsi que d'autres personnes, avait porté ses plaintes de ce crime devant l'empereur. Mais Friedrich n'avait rien fait pour procurer la liberté au respectable prélat, et encore moins pour punir les criminels; bien plus, il ne s'était pas du tout inquiété de l'affaire, et s'était contenté de donner l'assurance qu'il n'en avait aucune connaissance. Soit que cette assurance de l'empereur fût fondée sur la vérité, soit qu'il se fût fait scrupule de se déclarer contre les vassaux de pays nouvellement acquis, à cause d'actions auxquelles ils pouvaient être accoutumés, ou soit qu'il ait agi ainsi par mécontentement et pour offenser les ecclésiastiques, c'est ce qui doit rester indécis. Mais le saint-père, dans tous les cas, considéra sa parole comme hypocrite, et crut pouvoir avec d'autant plus de confiance se déclarer en cette occasion contre l'empereur, qu'il comptait d'avance avoir tous les ecclésiastiques, et certainement un grand nombre des princes laïques, de son côté. Il envoya donc en ambassade auprès de l'empereur, à Besançon, les deux premiers hommes de l'Église romaine, les cardinaux Roland, qui était chancelier de l'Église romaine, et Bernard, qui ne se distinguait pas moins que le premier par sa fortune, par son âge et par son savoir; et il remit à ces ambassadeurs un écrit pour l'empereur, qu'ils devaient lui porter eux-mêmes et appuyer de leur éloquence et de leur considération personnelle.

L'empereur, entouré des princes fidèles de l'empire, accueillit les envoyés papaux de la manière à la fois la plus gracieuse et la plus solennelle. Mais déjà le discours avec lequel ils s'approchèrent de l'empereur le choqua, ainsi que ses fidèles. « Notre saint-père et le corps des cardinaux de l'Église romaine, dit le cardinal Roland, vous saluent; le premier comme un père, ceux-ci comme des frères (4). » L'écrit du pape, au contraire, excita chez l'empereur et chez tous les princes présents l'étonnement, le mécontentement et la colère. Il était conçu dans les termes les plus durs. Le pape exprimait avec reproche, et même d'une manière railleuse, la plus grande surprise qu'un crime aussi abominable que celui commis sur l'archevêque de Lund eût pu avoir lieu dans le pays teutsch; bien plus encore, de ce que l'empereur, instruit de ce crime, et excité à poursuivre et à punir les coupables, se fût tenu parfaitement tranquille, et se fût donné l'apparence comme si rien n'était arrivé. Et cependant c'eût été son devoir à lui, l'empereur, de poursuivre cet acte honteux de la manière la plus sévère, et de

diriger le glaive que la Providence divine lui avait confié pour la punition des méchants et pour la protection des bons, contre la cou des mécréants. Il comprenait d'autant moins, disait-il, cette hypocrisie et cette négligence de l'empereur, qu'il ne se rappelait pas lui avoir jamais occasionné personnellement la moindre offense, mais qu'au contraire il lui avait toujours témoigné un véritable amour et une sincère bienveillance comme à son fils le plus cher et au premier prince chrétien. « Tu devrais, ajoutait-il, te rappeler, mon glorieux fils, avec quelle clémence et avec quelle joie ta mère la très-sainte Église romaine t'a accueilli, avec quelle cordialité elle t'a traité, quelle plénitude de dignités et d'honneurs elle t'a conférée, et avec quel empressement elle s'est efforcée, en te conférant la couronne impériale, de t'élever au sommet de la magnificence dans son sein béni. Et cependant nous ne nous repentons pas d'avoir rempli les désirs de ton cœur; bien plus, nous nous réjouirions avec raison si ton mérite avait reçu encore de plus grands *beneficia* de nos mains, si nous considérons quel accroissement et quels avantages l'Église de Dieu pourrait obtenir de ta part. »

Ces dernières paroles excitèrent une violente agitation dans l'assemblée. La couronne impériale avait été appelée par le pape un *beneficium*, et ce mot semblait, même dans sa signification générale de bienfait, de complaisance, très-insultant, parce que les partisans du roi teutsch avaient considéré comme un devoir du pape son couronnement comme empereur romain, quoiqu'il eût été assez souvent tantôt refusé, tantôt retardé. Mais ce mot était aussi, depuis l'établissement de la féodalité, comme on le démontrera victorieusement en temps et lieu, employé en particulier pour chaque fief, et il est resté en usage jusqu'à présent. Si, par conséquent, le pape appelait la couronne impériale un fief, lequel était conféré par sa main, et si les rois ne recevaient l'empire que par l'investiture de la couronne impériale, il était incontestable, d'après l'assertion du pape, que l'empire lui-même était un fief du siége apostolique, et que l'empereur était un vassal du pape romain. Alors quelques-uns des Teutschs présents se rappelèrent qu'ils avaient entendu de quelques Romains l'audacieuse assertion que les rois teutschs avaient jusqu'à présent possédé l'empire romain et l'empire italien comme un cadeau de l'évêque romain; on se rappelait avoir vu à Rome un tableau représentant le roi Lothar, avec l'inscription suivante en vers : « Le roi paraît devant les portes, et jure d'abord de maintenir les priviléges de la ville; ensuite il devient l'homme du pape, et reçoit la couronne comme un présent du pape. » Friedrich avait déjà demandé à Adrien, en Italie, que ce tableau et d'autres semblables fussent enlevés, que cette inscription et d'autres semblables fussent effacées, parce que cela pouvait donner lieu à des querelles et à des discordes entre l'empereur et le pape; et Adrien avait promis de faire droit à cette demande. Et plus on s'étonnait que le même pape eût choisi une expression aussi ambiguë, plus facilement on concevait l'opinion qu'une ruse y était renfermée, et que le pape avait eu en effet l'intention de faire considérer l'empire romain comme un fief de l'Église romaine; de sorte qu'on demanda aux envoyés du pape des explications sur ce sujet; et, dans la discussion, le cardinal Roland se laissa entraîner à tant de violence, qu'il fit la question suivante : « De qui le roi tenait-il donc l'empire, si ce n'était du seigneur pape? » Cette question excita la colère des princes teutschs à un tel point, que le comte palatin Othon de Wittelsbach tira son épée pour trancher la tête du prêtre insolent; mais l'empereur lui retint le bras, et apaisa la tempête par son autorité. Il fit reconduire les légats du pape sous une sûre escorte à leur demeure. Là leurs bagages furent fouillés, et on y trouva non-seulement plusieurs copies de l'écrit du pape qu'ils avaient remis à l'empereur, mais encore des feuilles en blanc, lesquelles étaient revêtues du sceau du pape, et sur lesquelles ils devaient et oseraient écrire ensuite ce qu'ils trouveraient bon ou nécessaire de répandre promptement dans le Teutschland (5). En conséquence Friedrich crut ne pouvoir accorder à des hommes si dangereux un plus long séjour sur les terres de l'empire. Il leur donna donc le lendemain matin l'ordre formel de partir sur-le-champ par le chemin le plus direct, et sans s'écarter ni à droite ni à gauche, pour retourner à Rome, d'où ils venaient.

Cet événement produisit une profonde impression. On avait entretenu dans le Teutschland l'appréhension que les vassaux de la Bourgogne, tant ecclésiastiques que laïques, ne se courberaient pas devant l'empereur sans com-

bat et sans qu'il y eût du sang de répandu. Se souvenant que la Bourgogne avait été autrefois un royaume particulier, ils s'étaient toujours montrés opiniâtres contre le roi étranger, celui des Teutschs. Depuis longtemps ils n'avaient pas eu l'occasion d'honorer la puissance royale; là-dessus ils étaient abrutis ; et à cause de leurs efforts pour la liberté, laquelle, comme ajoute Radewirh l'historien, devrait être un bien inestimable, ils n'avaient aucune inclination à l'obéissance; mais la conduite brusque de Friedrich contre les légats du pape amena d'autres dispositions. Tous les princes ecclésiastiques et laïques qui purent arriver à Besançon, l'archevêque Etienne de Vienne, archichancelier de Bourgogne, l'archevêque et primat Héraclius de Lyon, les évêques Odon de Valence et Ganfred d'Avignon, le puissant prince Silvio de Claria, parurent devant l'empereur, prêtèrent le serment de fidélité, se reconnurent ses hommes liges, et reçurent de lui leurs fiefs avec humilité. Ceux au contraire qui, à cause du manque de temps, ne purent atteindre Besançon, tels que l'archevêque d'Arles, ainsi que d'autres archevêques, évêques, primats et seigneurs laïques, envoyèrent des ambassades à Friedrich, et témoignèrent à l'empire romain toute la soumission et la fidélité qui lui était due. De sorte que tout se passa selon les désirs de l'empereur, et le monde s'émerveilla de ces choses inouïes.

Friedrich cependant, non ébloui de ces résultats, semble avoir craint que la nouvelle de la rupture entre lui et le pape, ou le renouvellement de l'ancienne querelle entre l'empire et la prêtrise, de même qu'elle lui avait procuré des avantages là où il se trouvait, ne tournât à son préjudice là où il n'était pas présent. Pour cette raison, il envoya aussitôt un écrit détaillé à tous les princes du Teutschland, dans lequel il racontait le cours des événements, et se justifiait de toute culpabilité. A ce récit il ajouta une déclaration, laquelle est vraiment assez étonnante, mais n'est pas moins digne de remarque : « Nous ne tenons l'empire et la dignité impériale que de Dieu seul, par le choix des princes. Dieu, par les souffrances du Christ, son fils, a soumis le monde au gouvernement de deux glaives nécessaires, et l'apôtre Pierre a donné au monde ce précepte : Craignez Dieu, honorez le roi. Par conséquent, celui qui dit que nous avons reçu la couronne impériale comme un *beneficium* de N. S. le pape, s'oppose aux commandements de Dieu, nie la doctrine de l'apôtre, et est un menteur. » L'empereur, après ce ferme discours, conclut son écrit par l'exhortation suivante : « Nous nous sommes jusqu'à présent efforcés d'arracher des mains des Egyptiens l'honneur et la liberté des églises, lesquelles étaient opprimées depuis longtemps sous le joug d'une servitude non méritée, et nous avons le dessein d'obtenir pour tous les droits leurs dignités non endommagées; en conséquence nous vous prions tous de partager avec nous et l'empire la douleur d'un tel opprobre. Nous espérons que votre fidélité à tous ne souffrira pas que l'honneur de l'empire, qui s'est toujours maintenu glorieux et sans diminution depuis la fondation de la ville et depuis l'introduction du christianisme jusqu'à votre époque, soit maintenant diminué par une innovation si inouïe, par une usurpation si flagrante; car vous savez que nous préférerions mourir que de subir l'ignominie d'un tel désordre. »

Quelque assurance et quelque hardiesse que renfermât cet écrit, Friedrich paraît pourtant n'avoir pas été sans appréhension pour savoir s'il produirait réellement sur les princes ecclésiastiques l'impression qu'il en attendait. Et en effet il avait pour cela de bonnes raisons. La querelle à Besançon ne provenait véritablement que d'un mot à double sens, auquel on aurait indubitablement pu donner une signification plus modérée que celle que lui avaient donnée Friedrich et les princes présents ; cependant le cardinal Roland semblait avoir reconnu cette signification la plus dure comme la véritable; mais sa question téméraire, lancée dans le cours d'une querelle orageuse, semblait plutôt le résultat de l'aigreur et de l'arrogance que de la conviction. Dans tous les cas, le saint-père ne pouvait être rendu responsable d'une expression accidentelle de son légat; cependant, dans l'écrit de Friedrich, le pape était directement accusé de s'être opposé au commandement de Dieu, d'avoir nié la doctrine de l'apôtre; oui, le pape y était nettement traité de menteur; car il ne s'en prenait nullement, dans cet écrit, à la question du cardinal Roland, mais uniquement à la parole du pape. Et cependant il n'avait pas encore pu s'expliquer du tout sur le sens qu'il avait attaché et qu'il avait voulu attacher à sa parole. Mais, quand même il serait admis que le pape avait le dessein de dire ce

que Friedrich et ses amis lui reprochaient, l'assertion que le pape conférait la couronne impériale comme un *beneficium* était-elle donc un mensonge si frappant, que l'on dût s'attendre à ce que chaque prince teutsch, tant ecclésiastique que laïque, la rejetterait et la décrierait comme une innovation inouïe, comme une usurpation flagrante ? L'histoire semblait le contredire. Depuis que Léon III avait fait accepter la couronne impériale à Charlemagne, tous les empereurs qui lui avaient succédé n'avaient nullement considéré le couronnement comme une obligation, mais comme un acte volontaire de la part du pape. Même les rois les plus grands et les plus puissants étaient entrés d'avance en négociation avec le pape, et n'avaient reçu la couronne qu'après une convention pour ainsi dire conditionnelle. Un grand nombre même, après le couronnement, avaient cherché à prouver au pape leur reconnaissance du traité par de riches présents. Et ne s'était-il donc pas trouvé des princes teutschs avec Friedrich en Italie? et n'avaient-ils pas vu de leurs propres yeux avec quelle circonspection le roi avait agi; comment il avait envoyé au pape et reçu du pape des ambassades; comment il avait négocié, cédé, conclu; comment il avait livré l'infortuné Arnold de Brescia; comment il avait rempli les fonctions de palefrenier du pape? Devait-on donc s'attendre que tous ces princes reconnaîtraient sans autre préambule le pape comme menteur? Ensuite il se trouvait dans l'écrit impérial d'autres expressions tellement obscures et ambiguës, qu'elles pouvaient bien sans doute exciter des scrupules, et paraissaient même devoir en exciter. L'honneur et la liberté des églises (non de l'Église), y était-il dit, avaient été depuis longtemps opprimés sous le joug d'une servitude non méritée, et il s'était efforcé de les sauver de la main des Égyptiens. De qui parlait donc l'empereur en ces termes? Qui désignait-il sous le nom d'Égyptiens? Il est possible que Friedrich n'ait fait allusion en effet qu'au traité conclu à Bénévent entre Adrien IV et le roi Wilhelm de Sicile; traité qui avait été fort désagréable à l'empereur, et fortement désapprouvé d'une partie des cardinaux, soit par un sentiment ecclésiastique, soit parce qu'ils étaient gagnés par Friedrich. Mais ne pouvait-il pas aussi entendre par le joug de la servitude la dépendance des églises teutsches du siége romain? et ce nom d'Égyptiens ne désignait-il pas peut-être les Romains? Pourquoi d'ailleurs Friedrich n'avait-il pas parlé de l'Église, mais bien des églises? Et sa conduite arbitraire dans le Teutschland, au sujet de l'investiture de quelques charges de l'Église, ne semblait-elle pas prouver que l'influence de l'évêque de Rome sur les affaires des églises du Teutschland lui était désagréable? Mais il paraissait impossible qu'une telle pensée, quelque mérite qu'il eût en lui et pour lui, quelque poids qu'il pût avoir dans les affaires de cette époque, pût lui gagner les cœurs des évêques teutschs. C'était dans l'unité de l'Église, et sous le chef de celle-ci, le pape, qu'ils étaient devenus ce qu'ils étaient; par la destruction de cette unité, ils pourraient peut-être s'affranchir de leur servitude envers le siége apostolique, mais ils échapperaient difficilement à la servitude envers le trône, et on ne pouvait guère supposer qu'ils fussent disposés à préférer la dernière à la première. De sorte qu'il était sans contredit possible que, quelles que fussent les dispositions des princes laïques du Teutschland, l'écrit de l'empereur ne procurât point un grand contentement aux princes ecclésiastiques.

Maintenant il est vraiment incertain si de telles pensées ou d'autres semblables traversèrent ou non l'âme de Friedrich; mais, en revanche, il est certain qu'il ne séjourna pas en Bourgogne, mais qu'il retourna dans le Teutschland avant d'avoir reçu le serment de fidélité de tous les vassaux. Dans les récits de cette époque, on ne trouve pas la moindre mention de ce qui avait occasionné ce prompt retour de l'empereur; on ne trouve pas que son apparition à Besançon ait produit aucune impression désavantageuse, ou même qu'elle ait produit en général aucune impression. De là il ne s'ensuit pas qu'on y soit resté généralement indifférent. Bien plus, une mesure que prit Friedrich pendant qu'il était encore à Besançon semble prouver le contraire : il fit en effet garder toutes les routes d'Italie, afin d'être instruit de toutes les communications entre le Teutschland et Rome; les gardiens avaient l'ordre de retenir tous ceux qui se rendaient du Teutschland à Rome, ou de Rome dans le Teutschland, sans pouvoir démontrer suffisamment leur identité. De là on conçoit que chacun se tint en repos, pour ne pas s'embrouiller dans quelque désagrément; on conçoit que tous ceux qui ne pouvaient parler selon les sentiments de l'em-

pereur préféraient garder le silence. Dans tous les cas, il est certain que l'empereur put continuer à travailler dans la même voie qu'il avait suivie jusqu'alors, et à poursuivre ses préparatifs pour l'expédition d'Italie. Il célébra les fêtes de Noel à Magdebourg, où il avait donné rendez-vous au prince Boleslav de Pologne. Il est probable cependant qu'il ne l'y attendit pas; du moins il ne s'y rendit point, et Friedrich dut se contenter du mépris avec lequel le Polonais désobéit à ses ordres. De Saxe, l'empereur se rendit à Ratisbonne. Là il tint, le 13 janvier de l'année 1158, une grande cour plénière, à laquelle se trouvèrent un grand nombre de princes. Pendant cette assemblée, l'empereur décora d'une couronne royale le duc Wladislav de Bohême, qui s'était distingué d'une manière si brillante dans la campagne contre les Polonais, par sa bravoure, son audace, sa fermeté, et toutes les vertus guerrières, qu'on entretenait de lui les plus grandes espérances pour la campagne d'Italie, et lui octroya l'usage de tous les insignes de la dignité royale. Wladislav fut ravi de l'honneur dont il était revêtu par un tel empereur, et retourna en Bohême avec la résolution de s'équiper, pour l'expédition d'Italie, d'une manière digne de sa nouvelle dignité (6). Cependant les Bohêmes furent d'avis que leur prince, quoiqu'il parût plus grand, était, tout bien considéré, le même qu'auparavant; que même il était devenu plus petit, puisque avec les mêmes moyens il était obligé de subvenir non-seulement aux anciens besoins, mais encore à sa nouvelle magnificence; il s'était aussi avili, ainsi que son peuple, puisqu'il avait accepté, comme une grâce, d'un prince étranger, ce qu'il aurait pu, en dépit du monde, obtenir de son peuple. Mais le nouveau roi ne se laissa troubler ni dans sa joie ni dans son zèle pour l'empereur, et Friedrich eut toutes les raisons possibles d'être satisfait.

Sur ces entrefaites, les légats du pape, qui avaient excité si vivement à Besançon la colère du roi, étaient revenus à Rome, et avaient fait au saint-père le récit de tout ce qui leur était arrivé. Ce récit dut être d'autant plus douloureux pour le pape, qu'il ne trouva pas chez les cardinaux et chez le reste du clergé la sympathie sur laquelle il avait cru pouvoir compter. La désunion qui s'était montrée parmi les cardinaux depuis sa négociation avec le roi Wilhelm éclata de nouveau, et, à ce qu'il paraît, d'une manière dangereuse. Une partie du clergé romain témoigna cependant envers le saint-père l'ancien zèle pour le bien de l'Église et pour la considération du siége apostolique. Mais une autre partie se montra froide ou tiède, jeta la faute de ce schisme mortel sur les légats du pape, les cardinaux Roland et Bernard, et les accusa hautement de nonchalance et d'incurie. Le saint-père se trouvait dans l'embarras de cette désunion. Il était impossible qu'il laissât tomber ses légats; par là il eût reconnu les principes de Friedrich, qui eussent par leurs conséquences ébranlé l'Église jusque dans ses fondements. Il était dangereux, à cause du schisme qui s'était déclaré parmi le clergé romain, et à cause de l'incertitude où se trouvait le pape par rapport aux sentiments des ecclésiastiques du Teutschland, de recourir sur-le-champ aux armes, ou seulement de menacer d'employer les armes avec lesquelles le siége apostolique avait si souvent renversé ses ennemis à des époques antérieures. Adrien n'osait pas non plus passer la chose sous silence, parce qu'il devait craindre qu'on ne considérât ceci comme une retraite pusillanime devant une querelle que l'empereur avait sinon commencée à dessein, du moins poursuivie avec passion. Qui pouvait calculer les suites que produirait la conviction que le pouvoir de l'Église était détruit, que l'anathème du pape avait perdu sa force, et que le pape n'osait même plus se servir de cet anathème?

Dans cette situation, Adrien IV, pour gagner du temps, pour découvrir une voie d'accommodement, pour se conserver les mains libres pour l'avenir, adressa un écrit aux évêques teutschs, lequel, rédigé avec beaucoup de modération, cherchait au moins à conserver la dignité du siége papal. Dans cet écrit, il raconte simplement l'événement de Besançon. Il ne s'explique nullement sur le sens de ses paroles dans le passage que Friedrich avait trouvé si choquant; il dit seulement que dans le cours de sa lettre s'était présentée l'expression de *beneficium* de la couronne; cette expression avait été relevée par son fils bien-aimé l'empereur romain, qui avait à cause de celle-ci indignement traité les légats papaux; il les avait violemment chassés du pays, et avait ensuite défendu toute communication entre le Teutschland et Rome. Cette conduite l'inquiétait, lui le pape, considérablement; cependant il trouvait

une grande consolation dans la pensée que l'empereur n'avait pas agi ainsi d'après le conseil des évêques et des princes, mais d'après ses propres idées. « Pour cette raison, continuait-il, pour cette raison, mes chers frères, puisqu'il s'agit dans ces circonstances seulement des affaires de notre Eglise, j'en appelle à votre amour, et je vous exhorte au nom du Seigneur, afin que vous vous placiez comme un mur devant la maison du Seigneur, et que vous tentiez, aussi promptement que possible, de ramener dans le droit chemin notre fils susnommé. Employez les plus grands soins pour qu'il exige de son chancelier Rainald et du comte palatin, qui se sont permis d'articuler d'horribles blasphèmes contre nos légats et contre votre mère la très-sainte Eglise romaine, une satisfaction si grande et si authentique, que, de même que l'amertume de leurs discours a offensé beaucoup d'oreilles, de même la satisfaction qu'ils accorderont devra en rappeler un grand nombre dans le droit chemin. Puisse notre fils ne pas suivre le conseil des impies! puisse-t-il, considérant les temps anciens et modernes, suivre la voie qu'ont suivie Justinien et d'autres empereurs catholiques! C'est ainsi qu'il acquerra de l'honneur sur la terre, et de la félicité dans le ciel. Et vous aussi, quand vous l'aurez ramené dans le droit sentier, et prouvé ainsi votre joyeuse obéissance à St Pierre, le prince des apôtres, vous obtiendrez la liberté pour vous et pour vos églises. D'ailleurs notre fils sus-nommé apprendra par vos exhortations, il apprendra par la vérité de la promesse évangélique, que la très-sainte Eglise romaine a été fondée par Dieu lui-même sur un rocher solide, et que, quoique souvent qu'elle puisse être ébranlée par des tempêtes, elle demeurera ferme, avec l'appui de Dieu, jusqu'à l'éternité. »

Ce fut sans doute cet écrit du pape qui engagea l'empereur, bientôt après avoir quitté Ratisbonne, à se rendre de nouveau sur le Rhin, et à remonter et à redescendre ce fleuve alternativement. C'était là en effet le véritable siége de la prêtrise teutsche, et le foyer de l'esprit de l'Eglise. Si l'empereur s'entendait avec les archevêques de Cologne et de Mayence, qui avaient tous deux appris à connaître, quoique pas de la même manière, son esprit résolu, c'était en tout cas beaucoup de gagné. Et le but de son voyage paraissait être de s'entendre avec eux. Et il y réussit parfaitement; car un écrit fut rédigé, lequel devait être et fut réellement envoyé au pape, comme une réponse au nom des évêques teutschs; et cet écrit est conçu de telle sorte, qu'on est presque disposé à croire que l'empereur s'était chargé de sa rédaction, ou que les termes en furent écrits sous sa dictée. Il est réellement incertain comment la chose se passa; on ne peut guère pourtant se défendre de la supposition qu'il fut rédigé à Cologne ou à Mayence pendant le séjour de l'empereur, et soumis ensuite à l'approbation des autres évêques. Du moins une assemblée générale des évêques teutschs n'eut pas lieu (7).

L'écrit même commence par cette déclaration : Quoique les évêques teutschs sachent que l'Eglise de Dieu est fondée sur un rocher solide, ils tremblent cependant, hommes faibles et découragés qu'ils sont, aussitôt qu'une tempête s'élève. Ils ont été ébranlés de la manière la plus violente, parce qu'elle menaçait d'être entre l'empereur et le pape la source de bien des maux. Les paroles du pape, dans son écrit à l'empereur, avaient mis tout l'empire en mouvement. Elles étaient insupportables à l'empereur, elles étaient insupportables aux princes; et il était impossible qu'eux aussi, les évêques, approuvassent ces paroles, à cause de leur malheureuse ambiguïté. « L'écrit cependant, continuent les évêques, que vous nous avez envoyé, a été reçu par nous avec tout le respect convenable. Nous avons aussi exhorté, d'après vos ordres, votre fils l'empereur, notre seigneur, et nous avons, grâce à Dieu, obtenu de lui une réponse digne d'un prince catholique. La voici : « Notre empire doit être gouverné d'après les lois sacrées de l'empereur et d'après les bonnes coutumes de nos prédécesseurs et de nos pères. Nous ne pouvons ni ne voulons pénétrer dans le domaine de l'Eglise; nous n'adoptons pas ce qui est contraire à l'Eglise; nous rendons volontiers l'hommage que nous devons à notre père. Nous tenons la libre couronne de notre empire uniquement du *beneficio* divin; nous reconnaissons que le premier vote appartient à l'archevêque de Mayence, les autres votes aux autres princes selon leur rang, le sacre royal à l'archevêque de Cologne; le plus élevé, lequel est le sacre impérial, au pape. Ce qui outre-passe cela est superflu et mauvais. Nous n'avons point expulsé les cardinaux de

notre pays par offense envers notre bien-aimé et vénérable père; mais nous ne voulions pas les laisser circuler à volonté avec et pour ce qu'ils avaient écrit, ou ce qu'ils avaient encore à écrire pour la honte et le scandale de notre empire. Nous n'avons pas fermé et nous ne voulons nullement fermer l'entrée et la sortie d'Italie aux pèlerins, ou à ceux qui, par besoin, et porteurs d'un témoignage convenable de leurs évêques et de leurs prélats, désirent se rendre au siége romain; mais nous avons le dessein de nous opposer à ces abus par lesquels les églises de notre empire ont été opprimées et accablées, et par lesquels toute discipline a été anéantie dans les cloîtres. Dieu, par le moyen de l'empire, a élevé l'Eglise au-dessus de l'univers; au-dessus de l'univers, l'Eglise maintenant, sans l'assistance de Dieu, détruirait, à ce que nous croyons, l'empire. Elle a commencé par un tableau; le tableau s'est transformé en un écrit, et l'écrit tente de se faire valoir comme décision. Nous ne le souffrirons pas, nous ne le supporterons pas (8). Nous préférons déposer la couronne que de consentir que la couronne de l'empire soit ainsi jetée à terre avec nous. Les tableaux doivent être effacés, les écrits doivent être retirés, afin qu'il n'existe pas des souvenirs éternels de l'inimitié entre l'empire et la prêtrise. » Cela et autre chose, comme par exemple concernant la convention avec Roger et Wilhelm de Sicile, et d'autres traités conclus en Italie, et dont nous ne nous hasarderons pas à parler davantage, est ce que nous avons entendu de la bouche de l'empereur, notre seigneur. Le comte palatin est absent; il a été envoyé en avant, à cause des préparatifs de l'expédition d'Italie. Du chancelier, qui se trouve également en Italie, nous n'avons rien appris que d'humble et de paisible. De plus, tous témoignent en sa faveur qu'il a protégé de toutes ses forces ceux qui (à Besançon) étaient en danger de mort de la part du peuple. D'ailleurs nous supplions instamment votre sainteté et la conjurons d'avoir du ménagement pour notre faiblesse; apaisez, comme un bon pasteur, par un écrit paisible qui adoucisse votre précédent écrit, la magnanimité de votre fils, afin que l'Eglise se réjouisse d'une piété tranquille, et que l'empire puisse se glorifier de sa sublime position. Puisse ceci être négocié, et obtenir le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ. »

Personne ne peut nier que cet écrit, quelle que soit la manière dont il fut produit, ne soit extrêmement remarquable. Ceux qui se souviennent des temps antérieurs pourront à peine comprendre comment des évêques teutschs purent être amenés à rédiger un pareil écrit au pape, au nom de tous les évêques teutschs. Il est à peine possible de croire que les prêtres y aient exprimé leur conviction, leur véritable opinion. D'autant plus forte est la preuve que renferme l'écrit de l'autorité de l'empereur Friedrich dans le Teutschland, de son pouvoir sur les âmes des hommes, de l'estime inspirée par son esprit, de la terreur causée par sa manière d'agir; d'autant plus vivement aussi se présente l'ancienne pensée : qu'est-ce qu'un tel homme n'eût pas réussi à atteindre dans le Teutschland, s'il avait pu se résoudre à vivre entièrement pour la patrie, et à ne rien entreprendre que pour la force de l'empire et l'organisation du peuple teutsch? Mais, ensuite, qui est-ce qui n'éprouvera pas d'inquiétude au fond du cœur, lorsque, considérant les efforts de Friedrich contre l'Italie sous des points de vue si contradictoires, on jette un coup d'œil sur l'avenir? Dans ce moment personne n'était dans une plus fâcheuse position que le saint-père : enveloppé dans le schisme du clergé romain; abandonné du clergé de l'empire teutsch; nullement certain des ecclésiastiques de la Lombardie; ayant vis-à-vis de lui un empereur puissant et ingénieux, qui était sur le point, avec une armée (laquelle paraissait irrésistible par sa force et sa confiance en elle-même), de franchir les Alpes, de se diriger vers la Lombardie, et, en cas de nécessité, vers Rome même; exposé à tous les jugements du monde; lui-même vieux et maladif, il restait à peine d'autre alternative au saint-père qu'une prudente condescendance et l'espérance de jours plus heureux.

## CHAPITRE IX.

RÉCONCILIATION DE L'EMPEREUR ET DU PAPE. — SECONDE EXPÉDITION DE FRIEDRICH EN ITALIE. — RÉDUCTION DE MILAN.

L'an 1158.

Sur ces entrefaites, l'époque s'approchait qui

avait déjà été fixée, deux ans auparavant, pour l'expédition d'Italie, et l'empereur attendait sans doute avec une grande impatience le jour du départ. Il devait craindre qu'un plus long retard ne rendît l'entrée en Italie, sinon impossible, du moins très-difficile : car, en Lombardie, la situation des choses était épouvantable ; la lutte de Milan avec ses alliés, et de Pavie avec les siens, continuait sans interruption, et la balance penchait de plus en plus en faveur de Milan. Rendue hardie et orgueilleuse par ce succès, bien instruite des projets de l'empereur, bien informée en même temps des accès de désespoir des villes ennemies, et des brigues de celles-ci pour acquérir la faveur de l'empereur, la ville de Milan faisait tous les jours plus d'efforts pour être préparée à la résistance contre tout, contre les forces réunies de l'empereur et des amis de celui-ci en Italie. Elle dévasta de la manière la plus cruelle les villes ennemies qu'elle réussit à vaincre ; elle fortifia celles qui lui étaient favorables, telles que la ville nouvellement rebâtie de Tortone, avec zèle et talent ; elle érigea partout des forteresses sur son propre territoire et sur le territoire étranger, pour étendre de plus en plus le cercle de ses moyens de défense ; elle construisit de nouveaux ponts sur le Tésin et sur l'Adda, pour faciliter sa réunion avec ses amis ; en particulier elle fit des travaux et des frais énormes pour se garantir elle-même, la ville de Milan, du danger dont elle se voyait menacée. Mais les Milanais se conduisirent envers leurs anciens ennemis, qu'ils ne purent gagner d'aucune manière, et qui tenaient avec une persévérance outrée à l'espoir qu'ils entretenaient de l'empereur, avec le secours duquel ils comptaient obtenir une vengeance terrible, ils se conduisirent envers ces ennemis avec la plus grande cruauté. Soit que cette conduite leur ait été davantage inspirée par l'arrogance, la morgue et le mépris, ou soit que leur colère de l'alliance de leurs ennemis avec les Teutschs, et le désir d'augmenter leurs forces et leurs moyens, et de diminuer les forces et les moyens de leurs adversaires, les y aient poussés, c'est ce qui doit rester indécis. Côme pourtant et Lodi furent opprimées par eux jusqu'à la cruauté ; et comme ceux de Lodi se refusaient toujours à reconnaître sans condition la domination des Milanais, comme au contraire ils faisaient toujours parade de la fidélité qu'ils avaient jurée à l'empereur, ils furent enfin, l'année 1158, forcés de quitter leur ville dans l'état le plus misérable. Ensuite la ville fut pillée de fond en comble, et, après que les meubles eurent été transportés à Milan, elle fut entièrement détruite.

Cette situation des choses en Italie semble avoir donné à réfléchir à l'empereur. Les rapports hostiles entre lui et le pape devaient encore augmenter ces réflexions. Ce n'était qu'à la Pentecôte que devait se rassembler l'armée avec laquelle il se proposait de franchir les Alpes ; et la Pentecôte ne tombait cette année que le 8 juin. Par conséquent il ne pouvait paraître en Italie avant le mois de juillet. Mais jusqu'à cette époque il pouvait encore arriver des malheurs incalculables à ses partisans et à ses amis en Italie. Un grand nombre pouvaient aussi se décourager et se joindre aux Milanais : la force des Milanais pouvait encore s'accroître considérablement. En conséquence, Friedrich jugea nécessaire d'envoyer en avant quelques troupes au delà des Alpes, pour s'assurer avant tout d'un libre passage à travers les défilés des montagnes, et qui seraient ensuite une caution certaine, pour ses amis en Italie, de sa prochaine arrivée dans ce pays ; elles devaient maintenir l'ardeur des amis, les dresser à un usage habile des armes, à l'union entre eux, et à tous les préparatifs ; elles devaient, au contraire, remplir d'anxiété et de terreur l'esprit des ennemis, par le récit de l'armée innombrable avec laquelle l'empereur était en marche, ou était sur le point de se mettre en marche. Et il choisit pour chefs et pour conducteurs de cette entreprise deux hommes qui semblaient, plus que tous les autres, propres à accomplir cette dangereuse mission. C'étaient le comte palatin Othon de Wittelsbach et le chancelier Rainald ; les mêmes hommes qui avaient attiré sur eux avec le plus de violence le mécontentement du pape. Tous deux étaient dans la force de l'âge ; tous deux étaient des hommes d'une fidélité éprouvée, de bonnes mœurs, pleins du désir d'acquérir de la gloire et de la considération, et sinon désintéressés, du moins libéraux : tous deux étaient vifs et emportés ; mais, tandis qu'Othon mettait volontiers à exécution ses desseins violents par la hardiesse et des actions audacieuses, Rainald s'efforçait à maintenir ou à regagner les dignités de sa position ecclésiastique, et savait adoucir la sévérité de ses

discours par des paroles mielleuses et des manières flexibles (1). De tels hommes parurent comme avant-coureurs de l'empereur en Italie.

Et leur œuvre réussit au delà de toute espérance, en partie parce qu'ils la commencèrent avec autant d'habileté que d'énergie, et bien aussi en partie parce qu'on fut stupéfié de leur apparition, et qu'on répandit en Italie que l'empereur était déjà lui-même en marche avec la grande armée. Ils s'emparèrent d'abord de la forteresse de Rivola, qui dominait le défilé des Véronais, et s'assurèrent ainsi de l'entrée en Italie par la vallée de l'Etsch. Ensuite ils furent reçus dans toutes les villes où ils se présentèrent, çà et là, par joie véritable; dans la plupart, par crainte et prévoyance, de la manière la plus splendide. A Vérone, l'évêque et les bourgeois de la ville prêtèrent sur les Évangiles un serment solennel qu'ils seraient fidèles et prêts envers l'empereur, qu'ils soutiendraient ses droits et ses dignités, qu'ils appuieraient ses entreprises, et qu'ils obéiraient à ses ordres. La même chose eut lieu dans d'autres villes. Ils se dirigèrent plus loin par Mantoue vers Crémone. Ici même parut pour les féliciter et pour témoigner son dévoûment à l'empereur, non-seulement l'archevêque de Ravenne, Anselme, précédemment évêque de Havelberg, promu par l'empereur Friedrich lui-même à sa haute dignité actuelle, mais aussi l'archevêque de Milan, soit pour son propre compte, soit parce que les Milanais n'avaient pas encore renoncé à l'espoir d'apaiser l'empereur. Il y parut quinze évêques; il y parut des comtes et des marquis, les consuls et autres bourgeois principaux des villes voisines. Ce fut une véritable cour plénière où se trouvèrent placés Rainald et Othon. L'historien Radewich assure que, dans les temps antérieurs, on avait déployé envers peu de rois autant de respect et de prévenances qu'envers ces délégués de l'empereur Friedrich I<sup>er</sup> (2). Mais eux, ces délégués, apprirent dans cette assemblée des choses désagréables, par rapport aux desseins de l'empereur grec. Ancône, en effet, était encore entre les mains des Grecs. Dans cette ville se trouvait Paléologue, dont il a été question précédemment, et d'autres généraux et conseillers de l'empereur grec. Ceux-ci enrôlaient des troupes et des soldats en grand nombre pour de l'argent. Ils prétendaient vouloir employer ces troupes contre le roi Wilhelm de Sicile, avec lequel les Grecs étaient encore engagés dans une guerre opiniâtre et interminable; mais il se trouva qu'ils cherchaient aussi à engager des Italiens, qu'ils étaient d'ailleurs en rapport avec des hommes remarquables dans les ports de mer, qu'ils employaient des artifices de toute espèce, et qu'ils épargnaient aussi peu l'argent que les paroles flatteuses. Ceci parut aux légats impériaux, sinon dangereux, du moins suspect. Si les projets des Grecs réussissaient, si ceux-ci se rendaient maîtres des ports de mer, contre lesquels ces projets paraissaient être dirigés, l'empereur pourrait du moins être inquiété par les Grecs dans l'exécution de ses desseins. Pour cette raison, ils crurent devoir faire une tentative pour détruire le tissu sur lequel l'empereur grec faisait travailler.

Othon et Rainald rassemblèrent autour d'eux autant de guerriers qu'ils purent en gagner en Italie, et se dirigèrent, augmentant toujours leurs forces, par Ravenne vers Ancône. Ils rencontrèrent en chemin un nombre assez considérable des principaux hommes du pays, qui venaient d'Ancône. La vue de ceux-ci excita chez le comte palatin Othon le soupçon qu'ils entretenaient des relations perfides avec les Grecs d'Ancône. On leur demanda donc une explication. Le comte palatin entra dans une violente colère; il tira son sabre, et saisit de l'autre main le principal citoyen de Ravenne, Wilhelm de Traversara, qui était le premier dans la foule suspecte (3); en même temps il lui déclara qu'il était son prisonnier. Cette action téméraire causa une si grande terreur, que ni Wilhelm ni aucun autre de ses compagnons ne purent articuler une seule parole. Mais Othon changea de ton. Peut-être fut-il lui-même effrayé de la terreur de ces hommes; il considéra peut-être aussi le petit nombre de ses gens, et se souvint du voisinage de Ravenne. En conséquence il laissa aller le prisonnier et ses compagnons, avec l'injonction, laquelle ne resta pas sans effet, de s'abstenir à l'avenir de tous rapports avec les Grecs. A son arrivée dans le voisinage d'Ancône, Othon de Wittelsbach dressa un camp. Il fit inviter les chefs des Grecs à s'y rendre; ils parurent. Aussitôt Rainald et Othon les abordèrent durement. On connaissait, dirent-ils, les filets des Danois; on connaissait les artifices des Grecs; avec un dévoûment hypocrite, ils avaient résolu le mal. Ils destinaient à leurs amis ce qu'ils prétendaient

avoir préparé contre leurs ennemis. Il était prouvé, par des signes certains, qu'ils étaient les ennemis de l'empire romain ; par conséquent ils devaient être punis de mort pour le crime de la majesté outragée. De telles paroles plongèrent les pauvres Grecs dans la terreur et l'anxiété. Ils se voyaient au pouvoir de ces hommes violents. Qu'avaient-ils à répliquer? Il ne leur restait plus qu'à protester de leur innocence de la manière la plus humble. Et les légats de l'empereur, en partie adoucis par ces protestations, en partie et bien plus encore par les présents magnifiques qui leur furent offerts, se déclarèrent satisfaits, et mirent les patients en liberté. Mais ils n'avaient pas gagné l'amitié de ceux-ci.

Eux-mêmes, Othon et Rainald, retournèrent à Modène. Vers ce même temps, deux légats du pape, les cardinaux Heinrich et Hyacinthe, qui se rendaient dans le Teutschland pour essayer de réconcilier l'empereur avec le saint-père, arrivèrent à Ferrare. A une époque antérieure, des délégués impériaux n'auraient pas tardé un seul instant d'aller au-devant de légats du saint-siége, revêtus de si hautes dignités, pour les recevoir et les féliciter respectueusement. Mais Rainald et Othon ne s'inquiétèrent nullement de ces saints hommes ; et telle était la crainte qu'inspiraient l'empereur et ses partisans, que les cardinaux jugèrent nécessaire de se rendre eux-mêmes humblement près des légats impériaux à Modène, et de solliciter d'eux en même temps la permission de continuer leur voyage. Comme ils se donnaient pour des messagers de paix, envoyés pour accorder à l'empereur, au nom du pape, toutes les satisfactions qu'il pourrait désirer, cette permission leur fut délivrée sans difficulté. Mais avec cette permission ils n'avaient évité qu'un seul danger, si toutefois ils étaient menacés de quelque danger de la part d'Othon et de Rainald ; un autre et bien plus grand était devant eux. Depuis qu'il était connu que les sentiments de l'empereur étaient hostiles envers le pape, un grand nombre croyaient se rendre agréables au seigneur temporel par leur insolence envers le seigneur ecclésiastique, et pouvoir cacher leur goût pour le vol et le pillage sous le manteau hypocrite d'un véritable zèle. Les deux légats du pape descendaient l'Etschthal. Pour leur plus grande sûreté, ils étaient accompagnés de l'évêque de Trieste. Mais deux comtes, nommés Friedrich et Heinrich, qui exerçaient de grandes violences dans ces contrées, tombèrent sur les trois vénérables prêtres, se rendirent maîtres de leurs personnes et les retinrent prisonniers. L'évêque de Trieste réussit cependant à s'échapper de la prison ; mais les légats romains n'obtinrent leur liberté que parce qu'un noble romain, frère du cardinal Hyacinthe, se livra comme otage entre les mains du comte. Pour ce crime, Heinrich le Lion, par la médiation et les sollicitations duquel le pape s'était réellement décidé à envoyer les légats, tira réellement par la suite une vengeance sévère des comtes ; mais, pour le moment actuel, le voyage des légats fut retardé si longtemps, que ce fut à peine s'ils arrivèrent à temps dans le Teutschland. Ils trouvèrent l'empereur dans le camp, près d'Augsbourg, prêt à entreprendre l'expédition au delà des Alpes.

Friedrich, informé sans doute d'avance du but de cette ambassade, et gagné par Heinrich le Lion, reçut les cardinaux avec bonté et affabilité. Et la harangue des légats prouva déjà qu'ils désiraient donner une signification plus douce au discours de leurs prédécesseurs à Besançon : « Le chef de la sainte Église romaine, dirent-ils, le saint père en Jésus-Christ de votre hautesse, vous salue comme le premier et le plus cher des fils de saint Pierre. Aussi vous saluent nos vénérables frères, vos ecclésiastiques, tous les cardinaux, comme le seigneur et l'empereur de la ville et du monde. » Ensuite ils remirent l'écrit du pape. Celui-ci était conçu avec tranquillité, dignité, finesse et soumission. « Il s'était, disait Adrien, conduit dans toutes les circonstances d'une telle manière, qu'il espérait que l'esprit de l'empereur serait de jour en jour animé d'un plus grand amour et de plus de vénération pour le siége apostolique. Et c'était pour cela qu'il avait été d'autant plus surpris que deux cardinaux, des hommes qui avaient toujours travaillé pour l'honneur de la majesté impériale, et qui avaient été envoyés vers lui, l'empereur, avec des desseins pacifiques, eussent été traités d'une manière indigne de la dignité impériale. Et l'occasion en avait été donnée par un pauvre petit mot, *beneficium* ; un petit mot qui ne devait irriter aucun homme médiocre, et encore moins un si grand prince : car ce mot signifiait une bonne action, un

bienfait. A la vérité, quelques-uns l'employaient pour fief; mais on aurait dû expliquer le mot d'après son idée à lui, le pape. Et dans le langage de l'Église, celui-ci signifie, comme dans la sainte Écriture, nullement un fief, mais bien une bonne action. Il en est de même de l'expression : « Nous t'avons conféré la couronne d'empereur; » elle n'a été mal interprétée que par des hommes à qui la paix entre l'Empire et l'Eglise était odieuse; car cette expression ne devait signifier autre chose que : nous t'avons posé la couronne impériale. Si, par conséquent, l'empereur a réellement donné l'ordre de retenir des ecclésiastiques qui désiraient visiter la sainte Eglise romaine, il s'apercevra bien qu'il s'est trop hâté. Si quelque chose lui était désagréable, il aurait dû s'adresser, par message ou par écrit, à lui-même le pape, et alors il aurait certainement pris soin de l'honneur de son fils le plus cher en Christ. Maintenant il envoyait, décidé par le duc Heinrich de Saxe et de Bavière, deux de ses frères, les cardinaux Heinrich et Hyacinthe, hommes prudents et respectables. L'empereur pouvait bien les accueillir; il pouvait avoir confiance en leurs paroles. Il pouvait aussi, sous la médiation du duc, se montrer disposé à anéantir toutes les semences de discorde entre lui et sa mère la très-sainte Eglise romaine. » Telle était la lettre du pape. L'empereur se montra doux et apaisé, soit qu'il fût satisfait de la déclaration du pape, soit, ce qui est plus probable, qu'il fût ramené à la prévoyance et à la réflexion par les représentations de Heinrich le Lion, dont il craignait l'inimitié. Cependant il posa encore quelques questions, lesquelles, si on n'y eût pas répondu convenablement, auraient pu donner occasion à une nouvelle discorde; mais les légats y répondirent avec une habileté si amicale, que l'empereur ne crut pas devoir exiger aucune autre satisfaction. En conséquence, il donna aux cardinaux, pour le pape et tout le clergé romain, le baiser de paix, et leur assura, après leur avoir fait de riches présents, leur retour dans la ville immortelle.

Mais, pendant les mêmes jours où se passaient ces transactions, les princes de l'empire, à qui il avait été octroyé d'accompagner l'empereur dans son expédition au delà des Alpes, se réunirent à cet effet avec leurs troupes sur les bords du Lech. Mais comme, en effet, le nombre de ceux qui de toutes les contrées du Teutschland voulaient prendre part à l'entreprise était fort considérable, on était convenu que l'armée pénétrerait en Italie par différentes routes. Le duc Heinrich d'Autriche et Heinrich de Karnten devaient conduire une division, dans laquelle se trouvait aussi une troupe de Hongrois, à travers le Frioul. Le duc Berthold de Zæringen, à qui s'étaient joints les Lotharingiens, devait prendre sa route par la Bourgogne par-dessus le Saint-Bernard. Un grand nombre de Francs, d'habitants des bords du Rhin, et de Souabes, avaient l'ordre de se diriger par Chiavenne et par le lac de Côme. Avec l'empereur même se trouvaient le roi de Bohême, Friedrich, duc de Souabe, fils de Konrad III; Konrad, beau-frère de l'empereur, comte palatin du Rhin; les archevêques de Cologne, de Mayence et de Trèves; les évêques d'Eichstadt, de Prague, de Verden, de Wurtzbourg; enfin, d'abbés, de markgrafs et de comtes en grand nombre. Ceux des princes qui ne parurent point avaient sans doute obtenu la permission de rester chez eux. On peut assurer ceci avec confiance de Heinrich le Lion; car il avait encore, comme on le remarquera plus tard, à travailler et à débrouiller avec les Danois et avec les peuples slaves; l'empereur dut se contenter de la promesse qu'il suivrait aussitôt que sa présence en Saxe ne serait plus nécessaire. On peut l'assurer de même de l'oncle de l'empereur, l'évêque Othon de Freisingen, qui était vieux et malade; et bien aussi du duc Welf, oncle de Heinrich le Lion. L'archevêque Hartwig de Brême n'y parut point, parce qu'il ne fut pas invité; et il paraît qu'il ne fut pas invité, parce que l'empereur et Heinrich le Lion lui en avaient enlevé les moyens, et par conséquent aussi l'obligation. D'autres purent manquer par d'autres raisons, mais personne ne manqua certainement par opiniâtreté. Dans tous les cas, on peut affirmer que l'empire avait rarement pris une telle part à une expédition de son roi, qu'à cette expédition de Friedrich Ier. Et cependant celle-ci n'était nullement désirée avec ardeur; bien plus, elle avait été à plusieurs reprises blâmée comme une entreprise imprudente (4). Elle était uniquement l'œuvre de l'empereur et de quelques hommes hardis qui avaient lié d'une manière inextricable leurs efforts à sa fortune. La plupart furent entraînés par son esprit.

Le passage des Alpes s'effectua heureusement. Dans les premiers jours du mois de juillet, les armées descendirent la montagne, et pénétrèrent en Italie, le roi de Bohême en avant de tous. Ce fut devant Brescia que commencèrent les hostilités : Brescia, en effet, était dans l'alliance des Milanais. Les Bohêmes formaient l'avant-garde, et se permirent, dans les villages de l'évêché, des pillages et d'autres violences. Aussitôt les bourgeois de Brescia prirent les armes, se précipitèrent sur les pillards et les mirent en fuite. Cependant le roi de Bohême s'approche aussitôt avec le noyau de ses forces, accule habilement les Brescians, et les força à se réfugier dans la ville ; et l'empereur arriva bientôt avec l'armée entière, et compléta le châtiment de ces malheureux, qui sans réflexion s'étaient hasardés à défendre leurs propriétés. L'empereur séjourna quatorze jours sur le territoire de Brescia, démolit les forteresses, pilla les villages, détruisit tout par le feu jusque devant les portes de la ville, et amassa un butin considérable. Les bourgeois de Brescia contemplèrent ces déprédations avec anxiété et horreur. Leur ville était exposée sans défense devant l'armée de l'empereur ; eux-mêmes avaient perdu tout courage à l'aspect de si grands malheurs. Ils se soumirent donc sans condition à l'empereur, payèrent, accordèrent ce qu'on exigeait, et donnèrent soixante otages pour garants de leur fidélité.

Sur ces entrefaites les villes d'Italie avaient reçu l'ordre impérial d'envoyer leurs forces à son armée. Ces renforts commencèrent peu à peu à arriver. Il vint des marquis, des comtes et des vassaux, qui contemplaient probablement, dans l'apparition de Friedrich, le retour de l'époque de leur puissance, laquelle était passée depuis longtemps ; et il est également probable qu'ils venaient tous à cheval avec le harnais et le casque. Cependant les historiens de l'époque font aussi mention d'une grande masse de fantassins, de frondeurs, d'archers et de lanceurs de javelots, qui se trouvaient dans l'armée impériale. Ces fantassins étaient fournis par les villes, comme Langobards et Toscans. Mais, aussitôt que ces renforts furent incorporés dans l'armée, il s'éleva des discussions, des disputes, des querelles et des dissensions, par lesquelles le bon ordre fut troublé, des inquiétudes excitées et de mauvaises actions commises. En conséquence l'empereur, avec l'approbation des princes, fit distribuer dans l'armée une suite d'édits que l'historien Radewich a conservés. Ces édits sont très-sévères, et menacent de punitions qui n'entraînent pas moins que la castration et la mort. Ils sont rédigés d'après l'usage des anciennes lois du peuple, et ne contiennent que des punitions spéciales pour certains cas déterminés. Il semble digne de remarque, dans le souvenir de ces lois du peuple, que le plaignant pouvait prouver la légitimité de son accusation par deux témoins, et qu'à défaut des témoins, il pouvait rejeter le serment de justification de son adversaire l'accusé, et exiger la justification de celui-ci par le combat singulier. Mais ce qui suit semble encore plus digne de remarque. Dans tout le cours du décret, il n'est question que de deux classes d'hommes, le vassal et le serviteur ou valet, dont la punition était bien différente pour le même délit. Quand le vassal, après la réparation d'un vol, était mis en liberté, le serviteur, au contraire, flagellé et rasé, devait être marqué sur le dos. Maintenant on comprend facilement pourquoi le décret ne va pas au delà des vassaux ordinaires, et pourquoi il n'est pas question des archevêques, des évêques et des abbés, des ducs, des marquis et des comtes : c'est que ce décret avait été fait par ces princes eux-mêmes, et seulement pour ceux qui étaient placés au-dessous d'eux. On pourrait cependant s'étonner que parmi les vassaux personne ne soit nommé que les serviteurs ou valets : car ces serviteurs ou valets dans l'armée, qui pouvait-on nommer ainsi, si ce n'étaient les guerriers des villes, tels que les fantassins, les frondeurs, les archers et les lanceurs de javelots? Mais quand même cette explication serait juste, comme elle semble l'être d'après le signalement déjà donné des villes par Friedrich, les lois pour la conservation de la paix dans l'armée renfermaient une nouvelle preuve des dispositions de l'empereur envers les villes. On pourrait en même temps être justifié dans l'opinion que ces lois ne produisirent aucune impression favorable sur les habitants des villes ; et cette opinion, ensuite, servira à faire comprendre pourquoi l'empereur fit faire aux archevêques, aux évêques et aux abbés, une promesse solennelle qu'ils infligeraient les châtiments de l'Église à ceux qui contreviendraient à ces lois (5).

Mais un certain mécontentement paraît s'être

généralement répandu dans l'armée, mais particuliérement parmi les Italiens. On était incertain des projels de Friedrich; on craignait qu'il n'eût l'intention de conduire l'armée contre Rome, ou, vers l'Apulie, contre Wilhelm, roi de Sicile ; et personne n'était disposé à le suivre dans ces pays éloignés, et à en subir le climat pernicieux. Ce mécontentement n'échappa nullement à l'empereur. En conséquence, pour le prévenir, il convoqua une assemblée des hommes les plus considérables de l'armée pour leur découvrir ses projets. Dans cette assemblée, joignant d'une manière agréable la vivacité de la jeunesse à la dignité impériale, et s'adressant tantôt aux uns, tantôt aux autres, il prononça un discours qui devait en particulier entraîner les Italiens, dont un grand nombre entretenaient une haine violente contre Milan. « Je ne puis, dit-il, assez rendre grâce au Roi des rois. Lorsqu'il a plu à sa sagesse que je prisse, comme son lieutenant, le gouvernail de votre empire, il m'a aussi inspiré une telle confiance dans votre habileté et votre prudence, que je crois pouvoir facilement réduire tout ce qui tenterait de troubler le bien public de l'empire romain ; de l'empire romain, dis-je, dont le gouvernement est en moi, dont la considération est en vous, qui êtes les premiers hommes de l'empire. Personne ne doit croire que je fais la guerre par plaisir. L'issue en est douteuse, et ses conséquences, la faim, la soif, les veilles de nuit et la mort, ne me sont point inconnues. Ce n'est pas le désir de dominer, mais la violence de la rébellion qui m'excite au combat. C'est Milan qui vous a chassés du foyer paternel, qui vous a arrachés des bras chéris de vos enfants et de vos femmes, et qui a amassé toutes ces misères sur vos têtes par son insolence et son audace. Ils vous ont donné de justes raisons pour la guerre, lorsqu'ils se sont présentés comme des rebelles envers l'empire légitime. Ce n'est donc pas par cupidité et par cruauté que vous entreprendrez la guerre, mais par ardeur pour la paix, pour que la hardiesse des méchants soit châtiée, et que les bons jouissent des fruits que mérite leur obéissance. Si, par indolence ou par négligence, nous ne vengions pas par l'épée de tels griefs contre Milan, ce serait en vain que nous la porterions, et notre patience ne mériterait aucune louange, mais notre nonchalance mériterait le blâme. C'est pour cette raison que je vous demande votre appui comme serviteur de la justice. Nous ne causons aucune offense, nous la détournons. La guerre est juste ; entreprenez-la donc tous avec confiance; en temps opportun, vous recevrez la récompense de vos travaux et de vos mérites. La miséricorde divine sera avec nous. La ville ennemie ne nous trouvera pas dégénérés; elle ne nous trouvera pas pusillanimes dans la protection de ce que mes prédécesseurs Charles et Othon ont acquis à l'empire. »

Ce discours produisit un grand effet. Les paroles en furent suivies d'un cliquetis d'armes et de cris de jubilation. Chacun souhaita, par acclamation, à l'empereur, succès et bonheur, dans sa langue maternelle, parce que chacun se réjouissait de n'avoir pas à chercher l'ennemi au loin, mais d'avoir à le combattre dans le voisinage; et on se serait précipité sur-le-champ avec ardeur et joie sur Milan, si Friedrich avait donné aussitôt l'ordre d'attaquer cette ville. Mais il se trouvait dans l'armée de l'empereur des hommes sages qui étaient déjà bien au fait du langage et des manières du droit romain; ceux-ci étaient d'avis que les Milanais devaient être assignés, entendus, et légalement condamnés, s'ils ne pouvaient parvenir à se justifier. Et Friedrich, soit qu'il partageât cet avis, soit qu'il désirât quelque délai, ou soit qu'il eût déjà reconnu quels avantages il pourrait retirer des principes du droit romain, et que pour cette raison même il voulût d'abord volontiers faire valoir ces principes au profit de ses ennemis, afin de pouvoir par la suite les employer plus facilement à son propre profit; Friedrich, disons-nous, consentit si promptement à cette demande, que l'on pouvait presque croire qu'il avait lui-même engagé les savants docteurs à la faire. Les Milanais furent donc invités; ils obéirent à l'invitation. Des hommes savants dirigèrent, devant l'empereur et les princes qui l'entouraient, les affaires de leur patrie avec habileté et éloquence. Mais comme Milan était déjà condamnée d'avance, les paroles et les raisons des avocats ne produisirent aucune impression sur l'esprit des juges. Les sommes d'argent qu'ils offrirent comme amende ne furent pas non plus acceptées; bien plus, la ville de Milan fut déclarée ennemie de l'empereur et de l'empire, et avec cette sentence les délégués furent renvoyés vers leur ville.

Bientôt après l'empereur se mit en marche avec l'armée entière, et se dirigea vers l'Adda. Il n'y avait qu'un pont sur le fleuve près de Cassano. Celui-ci, construit par les Milanais, était aussi soigneusement gardé par des guerriers milanais à cheval et à pied. Friedrich se vit forcé de faire halte; car on ne pouvait obtenir de force le passage du pont. Il se montra dépité de cet obstacle qui se présentait à lui au commencement même de la guerre, et qui était difficile à surmonter; mais son dépit ne dura pas longtemps. L'armée s'étendit le long du fleuve. Les plus éloignés en descendant le fleuve étaient les Bohêmes et les Teutschs, qui étaient avec eux, examinant l'état de celui-ci; bientôt ils arrivèrent à un endroit où l'eau ne paraissait pas profonde, de sorte qu'ils crurent avoir découvert un bon gué. Aussitôt ils se précipitèrent sans hésiter, hommes et chevaux, dans le fleuve. Mais ils s'étaient trompés sur la profondeur des eaux; le fleuve entraîna les téméraires, et menaça de les engloutir tous. Deux cents hommes, en effet, trouvèrent la mort dans les flots; les autres atteignirent heureusement, mais non sans de grands efforts, l'autre rive.

Aussitôt que les troupes milanaises, sur le pont de Cassano, apprirent qu'il y avait des ennemis sur la rive droite de l'Adda, elles furent, sans doute trompées par de faux rapports sur le nombre de ceux-ci, saisies d'une telle frayeur, qu'elles abandonnèrent le pont, et, sans risquer le combat, prirent la fuite du côté de la ville. Rien ne s'opposait donc plus au passage. Mais la joie de ce premier succès ne resta pas sans un mélange amer. L'empereur, en effet, voulut faire passer l'armée sur le pont; lui-même, le roi de Bohême, d'autres princes et une grande partie de l'armée atteignirent sains et saufs l'autre bord. Mais tout à coup, lorsque le pont était encore chargé d'un bout à l'autre d'hommes, de chevaux et de bêtes de somme, une partie s'écroula, et tout ce qui se trouvait sur cette partie, hommes et chevaux, fut précipité dans les flots. Quelques-uns furent sauvés, d'autres y trouvèrent la mort. Ensuite ceux qui étaient restés en arrière furent transportés peu à peu de l'autre côté du fleuve. Mais ceux qui étaient passés avant l'écroulement se joignirent aux Bohêmes, qui les premiers avaient traversé le fleuve, et, réunis à eux, poursuivirent les Milanais fugitifs. L'empereur lui-même s'empara de la forteresse voisine de Trezzo, et y mit, pour avoir un point d'appui plus sûr, une garnison teutsche : de sorte qu'il fut maître de ses mouvements contre la ville de Milan au commencement du mois d'août.

Mais tous ces événements jetèrent les Milanais dans une grande consternation. Tant que l'armée impériale se trouvait de l'autre côté de l'Adda, ils l'avaient contemplée, sinon avec indifférence, du moins sans une grande appréhension; ils avaient bien aussi, considérant la grandeur de leur ville, et la solidité des fortifications par des fossés, des murs, des chaussées et des forteresses, entretenu l'espoir que l'empereur, comme il avait déjà une fois passé devant leurs portes, n'entreprendrait encore, maintenant que leurs ouvrages de défense avaient reçu tant de renfort, aucune attaque. Mais l'apparition de l'armée impériale sur la rive droite de l'Adda ébranla leurs espérances, et produisit de la confusion dans leurs âmes. D'abord les fuyards du pont de Cassano répandirent la consternation et l'effroi; et ces guerriers furent bientôt suivis d'une grande foule d'hommes des villages environnants, qui, se rappelant les horreurs que Friedrich, pendant son premier séjour en Italie, avait ou accomplies ou ordonnées, et qu'il avait dans tous les cas tolérées, s'étaient arrachés avec peine et anxiété de leurs maisons et de leurs foyers, pour chercher dans la ville un asile, protection et abri. La vue de ces masses désordonnées et misérables, parmi lesquelles se trouvaient des vieillards et des malades, des femmes enceintes et des enfants à la mamelle, et qui pénétrèrent par les portes de la ville au milieu des plaintes et des hurlements, jeta le doute et le découragement même dans les âmes des hommes les plus forts; les plus faibles, au contraire, perdirent tout jugement, et les femmes et les jeunes filles, qui ne voyaient plus aucune sûreté au dedans des murs, puisque toute sûreté avait si promptement disparu au dehors, remplissaient la ville de plaintes et de cris d'effroi. Toutes les passions qui habitent l'âme des hommes étaient en mouvement.

Dans de telles circonstances, les principaux de la ville, afin de n'omettre aucune tentative de ranimer par la nécessité le courage abattu, ou au moins pour gagner du temps, jugèrent convenable d'envoyer encore une fois des délégués à l'empereur. Friedrich avait quitté Trezzo

pour se diriger vers les ruines de Lodi. Les malheureux habitants de Lodi étaient venus la croix en main au-devant de lui, et avaient imploré vengeance et appui; et leur apparition et leurs prières avaient rempli toutes les âmes de compassion et de miséricorde pour eux, et de mécontentement et de colère contre les Milanais. Par conséquent, sur les ruines de Lodi, les délégués des Milanais, quoi qu'ils pussent dire ou proposer, ne pouvaient guère recevoir une autre réponse que celle avec laquelle on les congédia, sans qu'ils eussent même vu le visage de l'empereur : on les mesurait à leur propre mesure. Ensuite l'empereur assigna à ceux de Lodi un terrain sur lequel ils devaient bâtir une nouvelle Lodi. Ils avaient eux-mêmes choisi la position. Friedrich la trouva convenable, parce que la nature du terrain semblait rendre facile à l'art d'y élever de solides fortifications capables de la plus grande résistance. Et ensuite l'empereur conduisit l'armée contre Milan. Le six août elle était en vue de la ville.

Mais ce petit nombre de jours avait été suffisant aussi, sinon à rappeler entièrement les Milanais à l'assurance de leur ancienne confiance, du moins à vaincre le complet découragement qui avait assailli la ville par suite du malheur sur l'Adda. On savait sans doute dans l'armée impériale la confusion sauvage à laquelle Milan était en proie. Par conséquent quelques hommes teutschs d'illustre naissance crurent peut-être pouvoir, par une tentative hardie, acquérir de grands avantages pour l'armée, ou dans tous les cas atteindre eux-mêmes une belle renommée. Parmi ces hommes se distinguait par-dessus tous le comte Eckbert de Buten (6), par sa noblesse, par sa richesse, par les qualités de l'esprit et du corps; des guerriers qui appartenaient aux troupes de la maison impériale se joignirent à eux. Ils réunirent quelques milliers de cavaliers bien armés, et se précipitèrent avec eux contre une des portes de la ville, dans l'espoir sans doute de réussir à la forcer, et de soumettre ce peuple timide par la terreur. Mais ils trouvèrent devant la porte leurs ennemis en grand nombre et en bon ordre : on ne pouvait plus éviter le combat. Il commença à la lance; on continua à l'épée et corps à corps. Les Teutschs combattaient en désespérés, non plus pour le succès, non plus pour la gloire, mais pour la vie; les Milanais, comme des hommes qui du fond de l'âme avaient reconnu qu'il était nécessaire de rétablir chez les ennemis, par un rude châtiment, l'estime que Milan paraissait avoir perdue. Personne n'est instruit du cours du combat. Une poussière épaisse avait transformé le jour en nuit, de sorte que personne ne pouvait reconnaître s'il frappait un ennemi ou un ami; et le cliquetis des armes, le bruit et les cris étaient si étourdissants, que l'oreille ne pouvait distinguer la voix d'un compatriote de la voix d'un étranger. On ne fut instruit de tout l'événement dans le camp royal que par ceux qui, sauvés par le hasard ou par leur propre prévoyance et leur bravoure, revinrent en fugitifs de cette malheureuse lutte. Un grand nombre, et entre autres des hommes illustres, y trouvèrent la mort; un grand nombre furent faits prisonniers par les Milanais. Le comte Eckbert de Bute lui-même avait disparu. Selon les uns, percé d'une lance, il avait trouvé la mort au moment où il cherchait à sauver la vie à un de ses compagnons; selon d'autres, il aurait été conduit à Milan comme prisonnier, et décapité dans la ville. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne se retrouva plus, et qu'on n'entendit plus jamais prononcer son nom que dans les plaintes grandes et retentissantes sur les héros tombés. Cependant l'empereur, en considérant ce malheur, fut hors de lui de douleur et de colère. « Les Milanais, dit-il, font tout avec réflexion, tout avec prudence, et c'est pour cela que la fortune favorise leurs desseins. Mais les Teutschs, que la fortune favoriserait pour leur habileté militaire et leur obéissance envers leur chef, pèchent par le contraire. C'est pour cela qu'ils ont été battus et repoussés selon leurs mérites; car c'est ce qu'il y a de pire d'aller au combat sans chef, en présence de l'empereur; une victoire même remportée sans l'ordre du chef est un déshonneur. Mais, ajoutait-il, la sévérité des lois atteindra tous ceux qui ont agi avec tant de présomption. » Et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté, et sur les instantes prières des princes, qu'on put le retenir de mettre ces menaces à exécution. Et il ne les prévint que plus fortement de se garder à l'avenir d'une telle imprévoyance.

Mais il lui parut aussi nécessaire de développer aussitôt toutes ses forces devant les yeux des Milanais, afin que l'impression favorable que la victoire pouvait avoir produite sur

l'esprit de ces derniers pût être effacée aussi promptement que possible. En conséqnence, le lendemain, il condnisit l'armée en tenne guerrière, comme ponr le combat, autour de la ville. Le son des trompettes et des cors accompagnait l'aigle, et des chansons guerrières se faisaient entendre au milieu des bandes armées. Les Milanais, de leur côté, également bien armés, étaient debont sur leurs mnrailles, et contemplaient dans un profond silence ce mouvement prodigieux. L'impression qne l'armée impériale produisit snr les Milanais paraît en tout cas avoir été forte: car cette armée était composée de plns de cent mille combattants; parmi ceux-là il s'en trouvait quinze mille à cheval avec le harnais et le casque; mais la foule des valets, des onvriers et des manœuvres qui étaient employés à la construction des machines et d'antres instruments de travail, était innombrable. D'nn antre côté, il se ponvait que ni l'emperenr, ni aucun de cenx qui composaient son armée, n'eussent le cœnr léger, lorsqu'ils tournaient les yeux dn côté de Milan. Sa circonférence, en embrassant les travaux des fortifications, était évaluée à cent stades, on 3 milles ½ teutschs (7); et quand même on ponrrait raisonnablement considérer cette évalnation comme exagérée, ello prouvo néanmoins que la circonférence devait être très-grande. Autour de la ville s'étendait nn fossé largo et profond, qui n'avait été ontièrement terminé qne l'année précédente; ensnite venait une forte muraille, puis des chaussées et d'autres onvrages, lesqnels semblaient braver tontes les attaqnes. En outre les portes étaient bien défendues. Qne d'ailleurs les hommes de Milan possédaient de bonnes épées, et qu'ils s'entendaient bien à s'en servir, c'est ce qn'ils avaient suffisamment pronvé contre le comte Eckbert et ses compagnons. Une telle ville, défendne par de tels hommes, était difficile à attaqner, et encore plus difficile à conquérir.

En offet l'emperenr abandonna sur-le-champ la pensée de réduiro Milan en son pouvoir par la force des armes. Il espérait d'autant plns d'un blocus sévère de la ville, qu'il était à prévoir que parmi cette grande multitnde de peuple, et par l'addition do tant d'hommes dn territoire milanais, le besoin se ferait bientôt sentir, et même la faim, avec sou cortége do maladies et d'épidémies, de mécontentement et de discordc. Il partagea donc son armée en sept divisions, assigna à chacune d'elles nu chef choisi parmi les princes de l'empire, et leur fit occnper ensemble des camps bien fortifiés, de manière à ce que toutes les portes de la ville pussent être gardées et menacées. Mais, par ces dispositions, les plns sensées sans donto qu'il fût possible de prendre, l'armée impériale, au commencement, et tant que les snites du blocus de la ville ne se firent pas sentir, fut jetée de l'offensive sur la défensive. Déjà pendant la fortification des sept camps, les Milanais firent des sorties répétées contre lenrs ennemis, pour détruire, pour interrompre, pour rendre pénibles leurs travaux. Mais les Milanais ne réussirent pourtant pas à forcer l'ennemi à lever lc siége, on seulement à changer ses dispositions; mais l'armée impériale devait tonjours être prête à prendre les armes, et ce n'était que parmi des combats continuels qno les travaux de fortification pouvaient s'exécuter, et certainement pas sans do grandes pertes. Et même après l'achèvement de ces travanx, les Milanais ne négligèrent aucune occasion de harceler, de troubler et d'inquiéter les assiégeants. Parmi les tentatives qu'ils durent faire en grand nombre dans ce but, il y en a une qni a paru anx historiens mériter une mention particulière. La partic de l'armée, en effet, commandée par le comte palatin Kunrad du Rhin et le duc Friedrich de Souabe, le premier beau-frère, le dernier neveu de l'empereur, se tronvait dans un camp qni, d'après la position de la porte vis-à-vis de laqnelle il était placé, était plus éloigné des antres camps, à droite et à gauche, qu'aucnn antre de ses voisins. Cette circonstance, ainsi que la jeunesse des deux princes, desquels l'empereur était si proche parent, et les faibles forces qui se tronvaient sons lenrs ordres, inspirèrent anx Milanais la pensée de tenter une surprise. S'ils réussissaient à faire prisonniers les deux jeunes princes, ils auraient tonjours ontre les mains un gage dont l'empereur reconnaîtrait sans donte la valeur. Et la tentative, entreprise pendant la nuit, promettait d'abord le plns grand snccès. Les Teutschs étaient plongés dans le sommeil; les sentinelles posées furent aisément vaincnes; avant qne les gnerriers, pleins d'effroi, eussent pn se couvrir de lenrs armes, les forces milanaises qui avaient été envoyées pour cette entreprise avaient pénétré dans le camp. Un combat s'en snivit, sauvage

et furieux, comparable au combat où le comte Eckbert de Bute avait trouvé la mort; et les Milanais auraient probablement complétement atteint leur but, si le roi Wladislav de Bohême, qui était campé le plus près, n'eût par hasard entendu le bruit, et en homme de guerre, soupçonnant l'événement, ne fût arrivé en toute hâte à leur secours. Devant lui les ennemis prirent la fuite, et furent poursuivis jusque devant la porte de leur ville. Mais le comte palatin Othon de Wittelsbach ne voulut pas endurer cette témérité des Milanais; il crut devoir y répondre par une témérité semblable, par une témérité encore plus grande, afin que les Milanais ne pussent pas trop s'enorgueillir de leurs actions. Il observa donc attentivement les allées et venues des Milanais à la porte dont l'inspection lui était confiée; et une fois qu'il crut remarquer en eux une certaine négligence, il résolut de faire, la nuit suivante, sa tentative projetée, par laquelle il espérait au moins jeter la terreur dans la ville. Avec ses deux frères, Friedrich et Othon, le plus jeune, et avec une troupe de compagnons choisis, accompagnés de serviteurs qui portaient du feu et des matières combustibles, il se précipita contre le pont de bois qui conduisait de l'autre côté du fossé jusqu'à un ouvrage en bois qui avait été érigé pour la défense de celui-ci, et fit jeter des paquets enflammés en grand nombre dans les ouvrages et sur le pont. Au bruit qui s'éleva et aux cris des postes de garde, un mouvement se fit aussitôt dans la ville, lequel s'accrut de plus en plus. Les hommes de Milan accoururent vers la porte menacée; mais l'ennemi avait disparu, et les flammes qui éclataient du milieu des retranchements montraient seules ce qui était arrivé.

De telles scènes, et d'autres de même espèce, durent avoir lieu en grand nombre. Elles coûtaient de la peine et du sang, et alimentaient l'amertume réciproque; aussi acquirent-elles à plus d'un homme habile, d'un côté comme de l'autre, de l'honneur et de la réputation, de même qu'on eut des deux côtés à déplorer la perte de plus d'un homme habile. Mais rien ne se décidait avec de pareilles scènes, et la situation des ennemis les uns envers les autres demeurait réellement la même; même la cruauté avec laquelle le territoire milanais fut dévasté tout à l'entour ne changea rien. Le déracinement des vignes, la coupe des figuiers et des oliviers, causaient, pour le moment, aussi peu de tort aux Milanais que l'incendie des villages et des villas. De telles actions étaient des crimes d'un orgueil impie ou d'une sauvage vengeance, qu'on peut comprendre, mais qui ne sont guère pardonnables. Elles furent particulièrement mises à la charge des Crémonais et des Pavésans; mais d'autres ne manquèrent pas d'y prendre part. Dans tous les cas, ces horreurs eurent lieu sous les yeux de l'empereur et furent souffertes par lui. D'ailleurs l'empereur lui-même était toujours alerte et en mouvement; il se rendait sans cesse d'un camp dans un autre, et observait la ville de tous côtés; il ne pouvait cependant découvrir aucun endroit faible par où il pût tenter une attaque. La seule chose qu'il put atteindre fut de maintenir la vigilance et l'activité parmi les siens; et encore ne réussit-il qu'avec beaucoup de peine à couper entièrement les communications des Milanais avec le reste du monde; car, dans les premiers jours du siége, ils savaient toujours tromper leurs ennemis, et, tantôt ici, tantôt là, rester en rapport avec le dehors. De sorte que l'empereur se voyait toujours forcé d'en revenir à la pensée que Milan ne pouvait être réduite que par la famine; mais aussi il était certain qu'elle devait bientôt y être réduite. Et il fut d'autant moins trompé dans cet espoir, qu'il entretenait dans la ville des relations avec quelques hommes qui ne cessaient de profiter à son avantage des besoins des habitants.

Milan en effet n'était pas à comparer à Tortone. Contents de leurs moyens bornés et de leur situation gênée, les Tortonais, pénétrés de la même pensée, s'étaient levés tous ensemble comme un seul homme contre l'ennemi qui les avait menacés d'asservissement. Milan, au contraire, était une grande ville, habitée par des hommes de toute espèce, riches et pauvres, illustres et médiocres, voluptueux et languissants. Ces hommes agissaient dans des directions opposées les uns contre les autres, et toutes les passions y trouvaient leur aliment et leur cours. Moins le présent semblait favorable au clergé, l'archevêque en tête, plus le passé lui paraissait brillant. Les vassaux autour d'eux, aussi bien les princes que les simples feudataires, lorsqu'ils s'étaient vus forcés de devenir bourgeois de la ville, n'avaient pas changé de sentiment.

Ils n'avaient nullement onblié l'époque de lenr pnissance, qui n'était pas encore très-éloignée; ils ne supportaient la bonrgeoisio que commo un fardeau désagréable, dont ils se seraient volontiers débarrassés ponr retonrner à lenr ancienne majesté. Ils tenaient anssi fermement, autant qn'il était possible, à lenrs anciennes coutnmes. Comme ils avaient conservé lenrs dignités féodales, ils ne faisaient lo service de guerre exigé qn'à cheval, et formaient nne chevalerie mnnicipale. Par ce moyen, ils étaient à la fois bien venns et suspects anx antres habitants; mais ils répondaient à la méfiance ouverte par une baine secrète. Tandis qne beanconp d'entre enx, par leur esprit et lenr bonheur dans les métiers et le commerco, s'étaient élevés à nne grande fortune, d'antres par inactivité on mauvaise cbance étaient restés dans différentes positions voisines de la panvreté, ou étaient tombés dans la panvreté méme. De là s'étaicnt élevées des passions de tonte nature, l'envie, la jalousie et les désirs effrénés. En ontre, commo on l'a déjà remarqué, nne foule innombrable d'bommes s'étaient réfugiés de la campagne dans la ville, et y avaient introdnit avec eux la conscience de lenrs pertes et lo sentiment de lenr misère; et cette foule d'hommes fortifiait le tumnlte des passions et angmentait les besoins d'nno manièro inconcevable.

Il ne ponvait en être antrement : parmi nn si grand nombre d'bommes de natures différentes, pressés ensemble entre des fossés et des murs, l'accord n'était guère possible; la discordo était presque nécessaire. Il n'y avait qu'nn grand danger anqnel personne n'anrait espéré de so sonstraire, il n'y avait que de longues souffrances que tous eussent été obligés de snpporter avec nn sacrifice égal, qui anraient pu réunir les esprits. Et un tel danger n'était pas encore arrivé, et on n'avait pas encore éprouvé de telles souffrances. Mais le besoin et les maladies donnèrent lien à l'explosion des passions; parce qn'on avait été trop en sûreté, on ne s'était pas précantionné de provisions suffisantes. Cependant les ricbes pouvaient avoir amassé pour eux-mêmes ce qui lenr était nécessaire pour leurs besoins et leurs jonissances. Alors il n'échappa pas aux plus pauvres quo les ricbes vivaient dans l'abondance, tandis qn'ils manqnaient du nécessaire; il ne leur écbappa pas davantage que les riches circnlaient en bonno santé, tandis qn'eux et les leurs étaient en partie attaqués, en partie menacés d'épidémies dangereuses; et cependant on pouvait leur imposer facilement les travanx les plns durs. Co fut pour cette raison que s'éleva, avant l'espace d'un mois, lo cri qn'il fallait mettro fin au mal, qn'il fallait so réfugier près de l'emperenr. Il se trouva cependant des bommes à Milan, et non pas seulement parmi cenx dont le conrage était moins abattu parce que lenrs corps étaient mieux nourris; il se trouva des bommes qui excitèrent à la persévérance, qui représentèrent la liberté do la patrie et l'bonneur de la villo comme nn grand bien, qui ne reculèrent devant ancun sacrifice, ni même devant la mort; mais leur parole se perdit dans la foule, et ne trouva chez la plnpart que des oreilles sonrdes.

Ce fut de cette manière que fnt prodnit nn état de choses que ceux qui penchaient des deux côtés avaient désiré et bien anssi amené; les anciens vassanx, par exemple, dont le cœur était ponr l'empereur et ponr ses compagnons chevaleresqnes, mais qui n'avaient pas cependant abandonné Milan, soit qn'ils aient craint de perdre leurs propriétés, soit qn'ils aient essayé de se mettre en sûreté, quel qne fût lo résultat, ou soit qu'ils aient cru prodnire plus d'effet à l'intérieur qu'à l'extérienr. L'bomme lo plns distingné de ce parti était le comte Gnido de Blanderat. Né à Milan, bien instruit de la situation de la ville et des mœurs des différentes classes dn penple, il avait d'antant plus facilement réussi à acquérir de l'antorité parmi les habitants, que ses discours étaient plns agréables et ses paroles plus flatteuses. Il jouissait d'nne grande confiance de la part de l'emperenr, et avait sn s'y prendre, pendant lo tnmnlte passionné des derniers jonrs, avec tant de prévoyance et de prudence, qn'il ne s'était élevé ancnne défiance contre lni parmi le penple milanais. Cet homme parla donc à une assemblée des Milanais composée d'hommes du même sentiment, avec cette manière artificieuse qn'on sait être propre à fasciner des esprits faibles, à étonrdir on à tronbler les plns nobles sentiments dn cœur bumain, à ôter sa laideur an mal, et à représenter la vertu comme lo chemin des plus grands malbenrs. Le sens de son discours était quo les Milanais se devaient à eux-mêmes, à l'empire et à Dieu, de ne pas pousser la résistance jusqu'à la

dernière extrémité, mais au contraire, afin de ne pas être anéantis d'une manière horrible, de s'adresser aussi promptement que possible à la clémence de l'empereur, de la générosité duquel de grands et beaux résultats pouvaient encore être espérés. Et comme il avait fondé cette proposition sur des arguments subtils qui se soutenaient les uns les autres, il conclut comme il avait commencé : « Personne ne croira que ce soit par timidité que j'ai émis ce conseil, lequel est fondé sur la considération du danger. Non, je suis moi-même prêt à mourir pour mon peuple et pour ma ville. Je répandrai mon sang avec joie pour votre salut. »

Ce discours produisit l'effet qu'il devait produire. Tous n'y acquiescèrent pas, mais le plus grand nombre. On l'appela le triomphe de la raison sur l'imprudence. Dans tous les cas, il est certain que les consuls de la ville et d'autres hommes haut placés s'adressèrent d'abord au roi de Bohême et au duc d'Autriche, ensuite à d'autres princes, et enfin, par l'intermédiaire de ceux-ci, à l'empereur. Friedrich ne montra nulle répugnance pour la paix ; c'eût été une trop grande perte que de priver la grande et riche ville de ses habitants, et de priver les habitants de la ville. Il pouvait aussi espérer que la soumission de Milan aurait pour résultat la soumission de toute la Lombardie. D'ailleurs le commencement même de la domination n'en était pas la fin ; si seulement l'étendard impérial flottait sur les tours de la cathédrale de Milan, on pourrait demain terminer ce qui était resté aujourd'hui incomplet. L'empereur entra donc en négociation avec les Milanais, et le 7 septembre un traité fut conclu, dont les deux partis parurent être ravis, parce qu'il les tirait de leurs embarras actuels, et n'enlevait à aucun l'espérance en l'avenir. En substance, ce traité contenait ce qui suit :

Les villes de Côme et de Lodi devaient être rebâties sans obstacle ; Milan devait renoncer à tout droit sur elles ; elles devaient être aussi indépendantes de Milan que Milan le serait d'elles, mais cependant avec réserve des droits de l'archevêque de Milan dans les affaires de l'Église. Tous les Milanais, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à 70, devaient jurer fidélité à l'empereur. Ils devaient, en l'honneur de l'empereur, rebâtir le palais impérial; ils devaient payer à l'empereur, à l'impératrice et à la cour, 9,000 marcs d'argent ou d'or, et le tout, divisé en trois termes, dans l'espace d'une demi-année. Pour l'exécution de tous ces engagements, ils devaient livrer trois cents otages, capitans, vavassors et hommes du peuple, lesquels seraient reconnus par l'archevêque, le comte de Blanderat, le marquis de Montferrat et trois consuls, qui, s'il plaisait à l'empereur, prêteraient serment : soixante d'entre eux pourraient-être emmenés dans le Teutschland ; tous devaient vivre dans une parfaite sûreté. Les consuls actuels doivent, sous l'autorité impériale, demeurer dans leur charge jusqu'au premier février prochain, et prêter serment à l'empereur à cause de cette charge; mais les consuls suivants devront être élus par le peuple, confirmés par l'empereur, et ensuite, après qu'ils auront prêté serment à l'empereur, recevoir leur charge de celui-ci. Avant la levée du siége, tous les prisonniers devaient être livrés au roi de Bohême; celui-ci devait les remettre au roi aussitôt que l'empereur aurait conclu une paix entre Milan et les alliés de Milan, d'un côté, et toutes les villes de l'Italie qui avaient été jusqu'alors leurs ennemis, de l'autre côté; mais, dans le cas où cette paix n'aurait pas lieu, les prisonniers faits précédemment par les Milanais devaient leur être rendus. La commune de Milan devait renoncer entièrement à toutes les régales, telles que le droit de battre monnaie, les droits de douane, de route et d'escorte ; et si quelqu'un maintenait violemment ces droits, et ne se soumettait pas aux droits de l'empereur ou d'un délégué impérial, les Milanais devaient en tirer vengeance sur sa personne et sur ses propriétés, et remettre scrupuleusement les régales à l'empereur. Les Crémonais aussi étaient admis à merci par l'empereur, et délivrés de la proscription, s'ils payaient cent marcs, et délivraient tous les prisonniers faits tôt ou tard.

Tel était le traité. Il était dur pour les Milanais, mais non insultant. La générosité de l'empereur ne pouvait être niée. D'après les événements antérieurs, et en considérant la longue inimitié entre lui et la ville, on pourra s'en étonner. Mais déjà, le lendemain, les Milanais, jusqu'alors si fiers et si arrogants, apprirent combien était grand le changement qui avait eu lieu. En effet, tous les Milanais au-dessus de 14 ans sortirent pour prêter à l'empereur le serment qu'ils étaient forcés de prêter

par le traité. Friedrich s'était à cet effet éloigné de la ville aussi loin qu'il était nécessaire, en partie sans doute pour maintenir l'ordre, mais bien aussi en partie pour réjouir son armée par le spectacle plus commode des vaincus. Pour cette raison, il avait aussi disposé toute l'armée sur deux rangs, à travers lesquels les Milanais devaient passer pour arriver jusqu'à lui, l'empereur, qui était assis sur un trône magnifique, entouré des princes de l'empire. En avant marchaient les ecclésiastiques, l'archevêque Obert à leur tête, portant à la main des croix, des encensoirs et d'autres instruments sacrés, et ayant les pieds nus; ensuite les consuls et autres dignitaires, les feudataires et les hommes libres tous ensemble, revêtus du manteau de guerre, les pieds nus, et l'épée nue sur le dos. Enfin le reste des troupes de guerre, et tous ceux de condition non libre, suivaient en désordre, de sorte qu'au commencement ce n'était qu'avec peine qu'ils pouvaient cheminer à travers l'armée impériale; mais ensuite ils se pressèrent à un tel point autour de l'empereur et des princes, que c'était à peine si on pouvait maintenir l'espace nécessaire. Mais tous se prosternèrent devant l'empereur pour lui prêter le serment de fidélité. L'empereur les reçut fort gracieusement; il embrassa les principaux dont les sentiments devaient lui être bien connus, et adressa à ceux-ci des paroles de consolation, à ceux-là des paroles d'encouragement, à tous des paroles d'avertissement toujours douces et amicales.

Mais toute la cérémonie avait quelque chose de choquant et d'à peine explicable. Les Milanais s'étaient soumis par traité; dans le traité il n'est pas dit un mot de cette procession. Les Milanais s'imposèrent-ils à eux-mêmes l'humiliation de paraître ainsi devant l'empereur et l'armée impériale, ou bien n'y furent-ils forcés qu'après qu'ils eurent quitté la ville? Qui peut le décider? Il peut bien aussi y avoir exagération de la part des historiens, particulièrement des Teutschs, qui, en dépeignant l'infortune qui avait assailli les Milanais, pensaient donner plus d'éclat à la majesté de l'empereur. Ils ne s'accordent pas tous non plus. Tandis qu'un Italien passe la chose entièrement sous silence, comme si rien n'était arrivé; tandis qu'un autre dit simplement que les Milanais sortirent de la ville sans souliers et l'épée nue à la main, et se soumirent, eux et leur ville, à l'empereur (8), des historiens teutschs disent ce qu'on vient de raconter. D'autres vont encore plus loin : ils attachent aux guerriers du peuple, ou, d'après notre manière de parler, aux guerriers de condition bourgeoise, la corde au cou, comme s'ils avaient tous mérité d'être pendus; ils leur donnent en outre des visages défaits, et les habillent de sales baillons, comme si le siége avait duré un an. Cependant il est certain que Milan se soumit à l'empereur, et reçut les ordres impériaux; et il est certain aussi qu'un grand nombre de Milanais éprouvèrent une douleur amère lorsque la première confusion fut passée, et qu'ils virent alors flotter l'étendard impérial sur les plus hautes tours de la ville et du pays.

## CHAPITRE X.

DIÈTE DANS LES PLAINES DE RONCAGLIA. — NOUVELLE QUERELLE ENTRE L'EMPEREUR ET LE PAPE. — NOUVELLE ÉLÉVATION DES MILANAIS.

De l'an 1158 à l'an 1159.

Milan avait été considérée par l'empereur comme la motrice et l'auteur de tous les désordres et de toute l'arrogance de l'Italie. Lorsqu'il eut soumis cette ville, il crut avoir vaincu et être certain de l'obéissance de toute la Langobardie. Lorsqu'en conséquence, conformément au traité, il quitta Milan, il y laissa une partie considérable de son armée. Le roi de Bohême, le duc d'Autriche, l'archevêque de Mayence, le duc de Zæringen, un grand nombre de marquis et de comtes, passèrent les Alpes avec joie pour retourner dans leur patrie. Lui-même, l'empereur, purifia l'armée qui restait réunie autour de lui de toute la canaille inutile et corruptrice qui s'y était glissée (1), afin que les vertus guerrières de cette armée ne fussent pas détruites par la mollesse et le relâchement; il conduisit ensuite de nouveau cette armée dans la contrée de Vérone, châtiant sévèrement toutes les petites mutineries qui se montraient çà et là, mais déployant aussi la plus grande libéralité dans la manière dont il récompensait ceux qui lui étaient véritablement dévoués, tels que les habitants do Lodi. En même temps il convoqua une assemblée publique, laquelle devait être tenue dans les plaines de Roncale,

le jour de la Saint-Martin, dans le but d'affermir par des lois ce qui paraissait avoir été acquis par les armes. Et il devait bien éprouver un sentiment d'orgueil de ce qu'il pouvait maintenant montrer aux Italiens sa puissance et sa grandeur dans tout leur éclat, aux mêmes lieux où il avait trouvé si peu de considération à sa première apparition en Italie. La différence entre cette époque-là et celle-ci prouvait clairement quel effet avaient produit son esprit et ses efforts.

La diète fut magnifique; aucune assemblée convoquée antérieurement par un roi teutsch en Italie n'avait été si nombreuse. Friedrich, pendant la durée de celle-ci, se trouvait placé à l'apogée de son bonheur. La pensée qu'on pouvait atteindre à tout en Italie, après que tant avait déjà été atteint; la pensée qu'il faudrait que l'Italie se jetât à ses pieds, comme Milan s'était mise à ses pieds, donnait à toutes ses manières une confiance, une hauteur et une dignité devant lesquelles le plus grand nombre se courbaient avec humilité, et que personne ne contemplait sans étonnement et sans admiration. Les Teutschs se montraient fiers de la grandeur de leur empereur, pour laquelle ils avaient loyalement combattu près de lui; ils se complaisaient dans son élévation, et marchaient avec éclat dans sa splendeur. Les Italiens se trouvaient comme éblouis à l'ombre des Teutschs. Étourdis par le changement subit des choses, ils ne pouvaient ni gouverner leurs pensées ni se rendre maîtres de leurs sentiments. Ils considéraient la puissance de l'empereur comme un météore éblouissant, flottant entre la crainte et l'espérance, soit qu'il se dissipât d'une manière pernicieuse, ou qu'il disparût sans laisser de traces.

Sur les deux rives du Pô, réunies par un pont, un camp fut dressé, et entouré à la manière des anciens Romains par un rempart. A l'intérieur de ce camp les Teutschs prirent position d'un côté du fleuve, et les Italiens de l'autre. Les tentes et les baraques furent érigées de manière que des rues droites et larges furent formées, et que le tout prit l'apparence d'une ville bien bâtie; et il ne manqua pas non plus d'équivalents pour les faubourgs, car des marchands de toute espèce et des ouvriers de tous les métiers s'établirent en dehors du rempart, pour offrir leurs marchandises et leur travail aux besoins et à la sensualité de tous ceux qui pouvaient ou qui voulaient les payer. Mais dans le milieu du camp s'élevait la tente royale, semblable à un temple, haute et spacieuse; et autour de celle-ci, à droite et à gauche, les tentes des princes, dans l'ordre où ils se trouvaient placés les uns vis-à-vis des autres en honneurs et en dignités; et plus loin derrière, les tentes des vassaux et du menu peuple.

Ce camp donne d'avance un tableau des négociations et des délibérations de la diète que Friedrich avait convoquée. Tout était apparence et tromperie, construit pour le moment seulement, sans solidité et sans durée. Le tout ressemblait à une ville; mais les maisons consistaient en toile ou en planches, et le moindre tourbillon les eût renversées. La tente impériale n'était nullement un palais, et le pont sur le Pô, bâti en deux jours, était un ouvrage léger que le premier orage pouvait détruire. La diète se montra de même dans toutes ses opérations. Certes l'homme réfléchi ne peut échapper à une pensée douloureuse, lorsqu'il voit qu'un esprit aussi extraordinaire que celui de l'empereur Friedrich pouvait être emprisonné dans une erreur aussi profonde que celle où il se montra emprisonné ici; quand il voit qu'un si grand homme put concevoir la croyance qu'il réussirait, lui, un roi étranger, qui était venu de si loin, par-dessus de hautes montagnes, avec une armée qui n'avait entrepris cette expédition qu'à force de prières et après deux ans de négociations, et dont une partie seulement était encore sous les drapeaux; qu'il réussirait, disons-nous, par des proclamations, des édits ou des lois, à organiser un état de choses à sa convenance; qu'il y réussirait parce qu'il avait réussi à soumettre une couple de villes par le pouvoir des armes, et à attacher à son nom une terreur générale. Et sa conduite démontre qu'il vivait réellement dans cette erreur.

Outre les princes et les seigneurs de condition ecclésiastique et laïque, les consuls et les juges de toutes les villes d'Italie furent également appelés à la diète. Ils avaient obéi à cet appel. Après un conseil préliminaire avec les évêques et quelques princes laïques de confiance, l'empereur posa devant cette grande assemblée la question de savoir comment les affaires en Italie devaient être réglées, afin que les églises de Dieu pussent se réjouir de la paix, et que l'honneur et la majesté de l'empire pus-

sent être garantis. L'assemblée conféra pendant trois jours entiers. Le quatrième jour, l'empereur parut, et, du haut d'une tribune qui avait été construite à cet effet, tint, par le moyen d'un interprète, un discours à l'assemblée, lequel prouvait clairement qu'il croyait être sûr de son affaire. Les paroles sonnaient bien; le discours était convenable; les principes devaient paraître dignes de la plus grande approbation. Tout était dit avec la confiance d'un vainqueur qui sait bien qu'il tient la décision entre ses mains. « Il aimait mieux, dit Friedrich, gouverner un empire légitime que régner arbitrairement. Le succès ne changerait pas son caractère; mais il ne souffrirait pas non plus que personne diminuât jamais la gloire et la hauteur de l'empire. Les droits municipaux avaient été par lui garantis et consolidés; ils convenaient aux mœurs et étaient assez forts. Les lois de l'empire, au contraire, étaient tombées en décadence, et éprouvaient le besoin d'une révision avec le secours impérial et les lumières de l'assemblée. Si cependant (ainsi l'empereur finissait son discours) notre droit et le vôtre doit être dressé par écrit, on doit prendre soin, dans sa rédaction, qu'il soit honorable, juste, possible, nécessaire, utile et approprié au temps et au lieu. Par conséquent nous devons, ainsi que vous, procéder avec prévoyance à la fondation de ce droit; car, lorsqu'une fois les lois sont établies, on ne doit plus les juger, mais on doit juger d'après elles. »

Ce discours reçut l'accueil qu'on en attendait d'avance. De même qu'autrefois toute la sagesse du sénat romain dégradé consistait à applaudir l'empereur par acclamation, et à montrer sa soumission de toutes les manières possibles, de même cette diète, dans les plaines de Roncalo, ne crut devoir manifester envers l'empereur Friedrich que l'étonnement et l'admiration. L'assemblée entière se leva, et l'un après l'autre exprima les plus hautes louanges d'une telle sagesse et d'une telle éloquence. Tout le jour s'écoula en vaines paroles. Enfin l'archevêque de Milan résuma l'opinion générale dans un discours qui, considéré équitablement, était le plus riche en prolixité et le plus emphatique. Mais le véritable sens de ce discours est exprimé sans ambiguïté dans les paroles suivantes : « Nous t'abandonnons toute la législation du droit du peuple. Ta volonté est le droit, ainsi qu'il est écrit que ce qui plaît au prince a force de loi, puisque le peuple lui a remis tout son pouvoir et toute sa majesté. Par conséquent il est certain que tout ce que l'empereur établit par un écrit, ou décide par un jugement, ou prescrit par un édit, est loi. »

En effet, on ne pouvait guère faire une autre réponse au puissant et victorieux empereur entouré de son armée; il n'aurait pas accepté une autre réponse embrouillée ou ambiguë. Il ne paraît cependant pas avoir réfléchi, au milieu de toutes les chansons qui furent chantées à la louange de ses actions (2), que celui qui offre tout a l'intention de ne rien donner; bien plus, il crut, ou il agit du moins comme s'il croyait avoir maintenant la main entièrement libre. Il avait appelé auprès de lui, de Bologne, quatre savants très-célèbres comme connaisseurs et professeurs du droit et des lois, et particulièrement du droit romain, qui était recherché et pratiqué avec beaucoup de zèle à cette époque. Ces savants s'appelaient Bulgar, Martin, Jacob et Hugo. Conseillé par ces hommes, et entouré d'autres adeptes en droit des autres villes, il se mit à juger, et s'occupa des plaintes et des griefs qui lui furent soumis en grand nombre. Beaucoup de différends furent accommodés, d'autres décidés; et quoique l'empereur trouvât que la multitude des affaires était trop grande pour qu'il pût les écouter et les examiner toutes lui-même, il eut soin du moins que les hommes impartiaux cherchassent un accommodement ou terminassent leurs querelles par une sentence judiciaire. Tout fut donc arrangé à la grande satisfaction du plus grand nombre. Le plus important restait cependant à faire : c'était le ferme établissement du droit public, par lequel l'empereur comptait consolider ce qu'il avait fait. C'était sans doute principalement à cause de ce droit public que Friedrich avait appelé auprès de lui les quatre célèbres professeurs de droit de Bologne. Il voulait prendre leurs avis; ils devaient fortifier de leur autorité ce qu'il avait l'intention d'instituer, s'il trouvait d'ailleurs leurs opinions conformes à ses desseins et à ses résolutions; car il savait bien qu'un grand nombre de juges des villes étaient des disciples de ces hommes, et que pour cette raison même leurs décisions trouveraient partout des défenseurs. Il les sonda de cette manière condescendante, amicale et confiante avec laquelle il savait si bien tromper et éblouir, et il trouva

que leurs idées de l'étendue du pouvoir impérial allaient bien au delà de ses propres idées, et qu'ils étaient, si l'expression est permise, plus impérialement disposés que lui-même. Un jour, Friedrich faisait une promenade d'agrément à cheval avec les deux savants en droit Bulgar et Martin. Le cours de la conversation l'amena à la question : « S'il était donc, en droit, le maître du monde? » A cette question, Bolgar, oubliant dans sa surprise son éloquence dorée, répondit vivement et d'un ton résolu « qu'il n'en était pas propriétaire. » Mais Martin, qui avait perdu son indépendance à la recherche des lois, mais qui en revanche les avait apprises fond, répliqua d'un ton bref et décisif : « Oui, il était le maître du monde. » Et cette opinion pouvait bien être la plus ordinaire parmi les savants en droit. En effet ces savants considéraient la dignité impériale qui était attachée au nom de Charlemagne, et qui dépendait maintenant du nom de Friedrich, comme un renouvellement, comme une continuation de l'ancienne dignité impériale qui était autrefois issue de la république romaine, qui s'était élevée au-dessus de cette république, et avait englouti tout l'État. Ils devaient leur réputation uniquement à l'étude sérieuse du droit romain, lequel est contenu dans le fameux recueil que l'on croit devoir à une ordonnance de l'empereur Justinien. Moins ce recueil paraissait accessible à la plupart des hommes, plus haut s'élevait la considération de ceux qu'on croyait y avoir pénétré. Plus le débrouillement de choses confuses était difficile pour ces savants, plus était difficile le sens d'institutions et de situations qui n'existaient plus, et plus étaient fatigants leurs efforts et leur zèle. Plus ils éprouvaient de surprise à la découverte de beaucoup de choses, plus les principes leur paraissaient rédigés avec finesse, plus profonde leur paraissait la sagesse qui en découlait; plus leur jugement était comprimé, plus leur esprit était obscurci, et plus leur foi était implicite en tout ce qu'ils avaient réussi à force de peines à mettre au jour de l'ancien trésor. Pour cette raison on conçoit qu'ils aient oublié ou qu'ils n'aient pas remarqué que le droit, dans sa forme actuelle, provenait d'une époque pendant laquelle tous les hommes de l'empire romain étaient esclaves, tous les autres esclaves de l'empereur, et l'empereur esclave de quiconque savait le dominer. Et par conséquent il n'est pas moins concevable que Martin, professeur de droit à Bologne, ait pu faire à l'empereur la réponse qui a été rapportée, quand même on n'attribuerait rien à la crainte et rien à la flatterie, qui semblent être d'autant plus maladroites chez ceux qui n'en ont pas l'habitude.

La réponse de Martin ne déplut nullement à l'empereur; il l'en récompensa d'une manière très-gracieuse. Mais, de même qu'il était de son temps, le temps était en lui. Il n'avait aucune idée d'une domination telle que celle des anciens empereurs, on considérait comme impossible sans légions romaines, qu'il n'avait pas sous ses ordres, et sans les revenus des empereurs romains, dont les sources étaient taries, de rétablir une pareille domination. Ses pensées n'allaient pas au delà de la féodalité. Être tout-puissant dans les bornes de cette féodalité était tout son désir et son ambition; et les droits auxquels il pouvait prétendre en deçà de ces bornes ne pouvaient guère, d'après la situation des choses et les vues dominantes, lui être refusés. En effet ils ne furent pas refusés. Friedrich chargea les quatre savants en droit de Bologne de chercher et de déterminer ce qu'on entendait véritablement par les régales qui lui appartenaient. Ces hommes circonspects demandèrent à pouvoir consulter les juges de toutes les villes. Vingt-huit de ces juges leur furent adjoints, et alors ils déclarèrent que tout appartenait aux régales, les duchés, les marquisats, les comtés, les consulats, les monnaies, les péages, les prestations, les impôts, les ports, les moulins, les pêcheries, les ponts, la taille personnelle, et beaucoup d'autres. L'empereur lui-même parut étonné d'une telle liste de droits et de revenus, qui, par l'usurpation des particuliers et des communes, ou par la nonchalance du roi, auraient été perdus pour l'empire. Mais aucun de ceux qui étaient en possession de ces choses ne se refusa à les remettre entre les mains de l'empereur. L'archevêque de Milan fut le premier qui se déclara prêt à rendre ce qui lui appartenait, et son exemple fut suivi d'abord par le reste des évêques, et ensuite par tous les particuliers et les communes. L'empereur surpris se montra, en récompense d'un tel empressement, très-gracieux et très-libéral. Il promit de laisser les régales à tous ceux qui pourraient prouver authentiquement qu'elles leur avaient été con-

cédées par leurs aïeux ; et il pouvait faire cette promesse avec d'autant moins de scrupule, qu'il n'avait aucune perte considérable à craindre. Il avait encore assez de raisons de se réjouir, car un calcul qui fut fait prouva que les revenus publics s'étaient augmentés, par les régales rendues, d'environ 30,000 livres d'argent; et sur cette donnée l'empereur et ses calculateurs semblent avoir oublié qu'il n'avait encore rien de cet argent, et qu'on ne lui avait offert jusqu'à présent que des paroles, rien que des paroles.

Mais à l'empereur avait été aussi concédé le droit de nommer arbitrairement toutes les autorités des villes. L'adhésion du peuple avait été, à la vérité, réservée; mais cette réserve devait d'autant moins sembler au roi un obstacle à ses nominations arbitraires, que les villes devaient non-seulement jurer qu'elles recevaient lesdites autorités fidèlement et sans fraude, mais qu'à l'appui de ce serment elles devaient aussi livrer ou du moins elles promirent de livrer des otages. C'est pour cette raison que Friedrich ne se fit aucun scrupule, en même temps qu'il congédia dignement l'assemblée, de lancer deux édits vigoureux : le premier concernant les fiefs; l'autre, « adressé à tous les sujets de son empire (3), » concernant le repos public.

Dans le premier édit se trouvaient deux articles d'importance, parce que des conséquences incalculables pouvaient en dériver. D'abord, en effet, non-seulement la vente ou l'engagement d'un fief, ou même d'une portion de fief, fut entièrement interdit pour l'avenir, mais encore toute vente ou tout engagement déjà fait, quelle que fût l'époque à laquelle il avait eu lieu, fut déclaré nul et non avenu, et la restitution ordonnée. Mais cet article, s'il fut réellement mis à exécution, dut occasionner, particulièrement aux villes et à quelques bourgeois, de nombreuses et rudes pertes; car les villes et quelques bourgeois des villes avaient acquis, depuis le commencement de la croisade, un grand nombre de fiefs par achat et emprunt : et tout le territoire des villes, d'où provenait-il, si ce n'était aux dépens des propriétaires de fiefs? Deuxièmement, il fut établi que, quoiqu'il fût permis de partager les plus petits fiefs, cependant ce ne serait qu'à la condition que tout possesseur actuel ou futur d'une portion recevrait l'investiture du seigneur féodal, et prêterait serment de fidélité; au contraire, les duchés, les marquisats et les comtés devaient être indivisibles, et sans doute ce qui en avait été arraché devait être rendu. Mais que deviendrait maintenant la liberté des villes, si cette disposition était mise à exécution?

Par le deuxième édit, toutes guerres et tous combats étaient défendus, sous les peines les plus sévères; toute alliance de ville à ville, ou entre des villes et des particuliers, rigoureusement interdite. Celui qui avait un grief contre un autre devait chercher son droit devant le pouvoir judiciaire; et le pouvoir judiciaire était instruit, par de rudes châtiments, à user de justice envers chacun. Ainsi devait être maintenue perpétuellement la paix que les vassaux ainsi que les villes furent contraints de jurer.

Mais toute cette conduite de Friedrich, laquelle a été en partie décrite, et en partie désignée ici, fut, comme on ne peut guère le nier, malheureuse, si l'on pense au Teutschland qui était négligé, ou à l'Italie qui était maltraitée. Ses efforts étaient pervers, dénaturés, violents, et il devait nécessairement manquer son but. Il peut être vrai qu'il ait considéré dans son âme ce but comme noble et désirable; il peut être vrai qu'il désirât remédier aux anciens désordres en Italie, et rétablir la paix et la tranquillité. Mais la tranquillité n'est bonne que lorsqu'elle est protégée par la civilisation, et la paix ne mérite de louanges sans bornes que lorsqu'elle est secondée par l'esprit. Toutes deux, pour qu'elles soient désirées et appréciées, doivent dériver d'une liberté par laquelle toutes les forces humaines peuvent atteindre à un développement favorable. Mais Friedrich voulait, pour faire valoir ses desseins, entraver la vie dans son cours; il voulait enchaîner les nouvelles forces qui avaient déjà trouvé leur voie; il voulait faire rétrograder l'époque, comme si le dernier siècle n'avait pas existé, pour engendrer un passé qui avait déjà disparu; il voulait, on n'en peut douter, rétablir l'esprit féodal détruit, et fonder sur celui-ci une puissance royale qui n'avait jamais existé, que même la nature de la féodalité contredisait de la manière la plus tranchante. Et on ne peut conquérir des idées par les armes; les passions ne peuvent être réprimées par des lois, et contre les sentiments d'un peuple entier les armes et les lois perdent éga-

lement leur force. Les Italiens se turent, mais ils n'oublièrent pas; ils se courbèrent devant la violence, mais avec des âmes rebelles; ils s'accordèrent, mais avec des langues mensongères. D'ailleurs les délégués des villes n'étaient pas les villes mêmes; ce que les premiers avaient accepté sous la sévérité des armes impériales pouvait être rejeté par les dernières, derrière leurs murs et leurs remparts. Même avant que les lois de Friedrich eussent été écrites, un grand nombre de villes d'Italie étaient résolues à les violer partout où il s'en présenterait l'occasion.

L'empereur, cependant, alla plus loin dans cette voie, soit qu'il crût n'avoir aucun obstacle à craindre, soit qu'il considérât comme aussi dangereux de rester tranquille que de retenir ses pas; il se donna l'apparence d'une superbe sécurité. Même pendant la diète, il avait dirigé son attention vers les Iles de Sardaigne et de Corse. Il avait fait faire des recherches sur ce qui appartenait réellement à l'héritage de la maison de la marquise Mathilde, et d'où venaient ces biens, dont son oncle le duc Welf avait été investi. Il avait fait des acquisitions partout, jusqu'en Calabre, ainsi que sur les biens de l'Église romaine. Il avait même, par des voies secrètes, cherché à découvrir quels droits l'Empire pouvait prétendre sur ces biens de l'Église romaine, que les papes avaient l'habitude de considérer et voulaient voir considérer comme la véritable propriété de St-Pierre ou du siége apostolique. Et l'empereur resta fidèle à ces efforts jusqu'à la dissolution de la diète, et voulut d'autant moins y renoncer, que les rapports des hommes à qui il avait confié la poursuite de ces affaires étaient plus favorables; et même il dépouilla alors, par une sentence judiciaire, les Milanais de la ville de Monza et de son territoire, qui était considérée comme le siége du royaume d'Italie (4). Cependant il parut çà et là, même avant la fin de l'année, et avant que l'empereur pût célébrer les fêtes de Noel à Alba, quelques phénomènes dangereux; mais l'empereur y fit peu d'attention; de même les premiers mouvements furent réprimés, sinon de la manière ordinaire, du moins à son avantage. Les troupes armées de Plaisance firent une irruption sur le territoire de Crémone, pendant que les troupes armées de cette ville se trouvaient encore dans le camp impérial, sur les bords du Pô. Friedrich alors, sur la plainte de Crémone, ne mit pas Plaisance au ban de l'empire, mais soumit l'affaire à une décision judiciaire : Plaisance dut payer une somme considérable et détruire ses belles fortifications. Avec Gênes, au contraire, qui, se fiant sur sa position et sur ses ouvrages solides, auxquels on avait travaillé jour et nuit, avait rejeté les exigences impériales, il conclut un accommodement, parce qu'il ne pouvait en venir à un combat avec cette ville; et si cet accommodement n'augmenta pas sa considération royale, elle n'y perdit cependant rien. Et comme Friedrich attendait pour le printemps prochain l'arrivée du duc Heinrich le Lion avec des troupes fraîches considérables, il pouvait avec d'autant moins de danger persévérer dans la voie qui, de même qu'elle convenait à son caractère, était alors exigée par sa position.

La plus forte preuve cependant de la confiance qu'il avait en son esprit et en son pouvoir se montre peut-être dans les différends où il fut, vers cette époque, engagé avec le pape Adrien IV. Il était impossible que le saint-père vît avec indifférence les choses que Friedrich avait en partie accomplies, en partie tentées en Italie. Déjà la fondation d'un pouvoir impérial en Langobardie, tel que celui auquel Friedrich avait prétendu, devait lui paraître dangereuse. La position antérieure des ecclésiastiques vis-à-vis des communes, des villes, devait sans doute aussi avoir occasionné beaucoup de dépit au pape; la différence de cette position cependant, laquelle était autre dans d'autres villes, maintenait l'espoir que des alternatives favorables pourraient se présenter, et que pour cette raison les affaires de l'Église universelle n'éprouveraient aucun dommage. L'empressement, au contraire, avec lequel les ecclésiastiques s'étaient soumis à l'empereur par découragement ou par perfidie, et avaient sacrifié les biens de l'Église, comme s'ils avaient oublié le passé et n'avaient pas pensé à l'avenir, excita nécessairement la surprise et de justes appréhensions. Et jusqu'où pensait-il donc aller, ce puissant et violent empereur? Quels projets avait-il sur les biens de la maison de la marquise Mathilde? Pourquoi faisait-il examiner la situation des biens qui appartenaient immédiatement au siége apostolique? Véritablement il n'avait pas livré l'hérétique Arnold de Brescia à la mort par le feu, mais il l'avait cependant

abandonné à cette même mort. Mais, comme Friedrich s'était montré tout autre à la recherche de la couronne impériale, et tout autre depuis qu'il portait cette couronne, était-il donc entièrement impossible, était-il donc, d'après les événements qui s'étaient passés jusqu'alors, invraisemblable qu'il fût éclairé du moins par un des principes de cet hérétique, savoir le principe d'après lequel les ecclésiastiques ne devaient avoir aucunes possessions temporelles? Il est clair qu'entre l'empereur et le pape il ne pouvait dorénavant exister aucun accord; on devait attendre l'occasion; mais, lorsque cette occasion se présenta, le pape devait, d'après la conviction que l'empereur travaillait secrètement et ouvertement contre lui, s'opposer à lui secrètement et ouvertement.

Pendant cette méfiance réciproque, qui devenait tous les jours plus forte, il arriva que l'archevêque Anselm de Ravenne, que Friedrich avait élevé à cette haute dignité, mourut. Aussitôt l'empereur travailla à ce qu'à la place du défunt un jeune homme, Guido, fils de ce comte Guido de Blaaderat qui lui avait rendu à Milan de si importants services, fût élu archevêque de Ravenne. Ce jeune homme avait été précédemment recommandé au pape par l'empereur lui-même. Le pape l'avait placé à Rome comme sous-diacre, et l'avait honoré en même temps, à cause de son habileté, d'une grande confiance. Mais de l'Eglise romaine aucun ecclésiastique ne pouvait passer à une autre Eglise sans le consentement du pape. En conséquence, l'empereur fit demander au pape qu'il congédiât le sous-diacre Guido, qu'il le confirmât archevêque de Ravenne, et qu'il l'honorât de la consécration. Mais cette proposition parut dangereuse au pape; il put même la considérer comme indigne. Comme la conduite équivoque du père, le comte Guido de Blanderat, ne lui était certes pas restée inconnue, cette faveur accordée au fils lui parut peut-être une récompense pour les services du premier, qu'il devait refuser. Et le nouvel évêque, suivant les traces de son père, ne dévouerait-il pas son âme tout entière à celui à qui il devrait son élévation, à l'empereur, que lui-même, le saint-père, considérait comme son ennemi? En effet il était impossible qu'Adrien conférât une des premières dignités de l'Église à un homme qui pourrait facilement en abuser au préjudice de l'Église. Il rejeta donc la demande de l'empereur. Là-dessus l'empereur envoya l'évêque de Vercelli à Rome, pour poursuivre cette affaire. Il confia à celui-ci un écrit qu'il devait remettre au pape. Cet écrit était conçu d'une manière inaccoutumée, dans les mêmes sentiments d'après lesquels Friedrich avait l'habitude de parler et d'agir, sérieux, sec, plus menaçant que suppliant. L'empereur racontait simplement le cours des choses. Il s'était empressé, disait-il, après la mort de l'archevêque Anselm, d'appeler au siége archiépiscopal de Ravenne, afin que sa cour ne manquât pas d'un si grand prince, un homme qui lui semblait propre à rétablir les pertes de cette Eglise et à remplir son service à lui, l'empereur. Pour cette raison, il avait formé la résolution, pour l'honneur du pape et de l'Église romaine, d'élever au siége archiépiscopal le fils du comte Guido de Blanderat, un homme qui ne se distinguait pas moins par sa science et par ses mœurs que par sa naissance, et qui d'ailleurs était lui-même aimé et honoré du pape. « Par conséquent, c'est ainsi que l'empereur terminait son écrit, que la décision de cette affaire dépende d'un plus mûr examen de votre part, de ce qui est conforme tant à votre majesté et à votre honneur qu'au nôtre. »

Le pape répondit : « qu'il avait admis le jeune Guido, à la recommandation de l'empereur et de son père, dans sa société, dans sa confiance. Il l'avait nommé sous-diacre, et lui avait confié, après avoir remarqué ses nobles sentiments et ses progrès dans les sciences, une église particulière comme s'il était déjà diacre. L'Église romaine pouvait en espérer beaucoup; il pouvait lui-même s'élever très-haut dans l'Église romaine. Il ne pouvait maintenant, d'après les conseils de ses frères, abandonner un gage aussi précieux; d'ailleurs il n'était pas strictement convenable qu'un fils et un ecclésiastique de l'Église romaine passât de cette Église à une autre. Il avait par conséquent confiance en la majesté impériale; qu'elle ne le prendrait pas mal, mais qu'elle accepterait, et le louerait de ne pas exaucer la prière de l'empereur. »

L'empereur fut très-irrité de cet écrit papal. Mais le contenu seul n'excita pas sa colère, mais bien encore la rédaction. Le pape s'était nommé lui-même le premier dans l'écrit, et

non l'empereur; aussi avait-il parlé de lui-même au pluriel : Nous, notre; de l'empereur, au contraire, au singulier : Tu, ton. Cette manière d'écrire fut considérée par l'empereur comme inconvenante, comme impertinente et comme offensante. Il donna sur-le-champ l'ordre que dorénavant, dans les écrits au pape, le nom impérial fût toujours placé le premier, et qu'on s'adressât au pape dans le nombre singulier. Ce fut de cette manière qu'on dut aussi écrire. Mais pendant que l'empereur offensait le pape par ces édits, il ne cessait pas non plus de lui faire sentir sa puissance supérieure par des actions. Le pape ne cessait de se plaindre, tantôt de l'arrogance avec laquelle les employés impériaux faisaient leurs réquisitions, tantôt des mauvais traitements qu'on faisait souffrir à ses délégués, tantôt d'autre chose. Par rapport aux régales au contraire, qui étaient reconnues à l'empereur non-seulement par les villes et les seigneurs laïques, mais encore par les évêques et les abbés, il ne se contenta pas d'adresser à ceux-ci un écrit virulent, mais il envoya aussi cet écrit par un messager vulgaire qui disparut aussitôt.

L'empereur fut de plus en plus outré. Il envoya de nouveau l'évêque Hermann de Verden à Rome, pour amener la confirmation de Guido comme archevêque de Ravenne. Mais le pape persévéra dans son refus, parce qu'il ne croyait pas qu'une condescendance de sa part pût arrêter l'empereur dans sa voie. Pour cette raison, Friedrich put bien lâcher contre le pape, dans le cercle de ses confidents, quelques expressions très-amères et menaçantes. Le cardinal Heinrich, qui avait paru dans le camp de l'empereur auprès d'Augsbourg, écrivit une lettre à l'évêque Eberhard de Bamberg, qui se trouvait auprès de l'empereur, sans nul doute dans le dessein d'agir sur les ecclésiastiques, de les détacher de leur alliance avec l'empereur, et de l'attirer du côté du pape. La lettre était en tout cas rédigée avec beaucoup de circonspection. Le cardinal exprimait l'appréhension que les sentiments de l'empereur envers le pape fussent altérés, et la crainte que la paix ne fût troublée. Il rappelait le souvenir de la dignité épiscopale, de la condition ecclésiastique, de l'honneur de l'Église de Dieu. Mais il engageait aussi l'évêque, pour l'honneur de Dieu et le sien propre, d'employer tous ses efforts pour la considération et la liberté de l'Église, afin que l'inviolabilité de celle-ci fût maintenue dans ses anciennes limites. Il observait que la paix ne pouvait être maintenue, tant que les affaires publiques seraient dirigées par des hommes à qui les choses divines étaient inconnues. Il exprimait cependant l'espoir que si l'archevêque Eberhard et l'archevêque de Magdebourg voulaient y travailler sérieusement et avec zèle, ils réussiraient à obtenir la paix, à leur honneur et à celui de l'Église, ainsi qu'à la gloire de l'empereur. « Mais si, ainsi terminait le cardinal Heinrich, dans ce temps de colère, personne ne se trouve pour travailler à la réconciliation, et par les paroles duquel un tel scandale puisse être éloigné, il faut que la chose elle-même soit exigée d'une autre manière, et que ce qui est aujourd'hui inviolable soit arraché par un pouvoir plus fort à la nécessité. » Cet écrit inspira le plus grand effroi à l'évêque Eberhard. Il y répondit en tremblant et avec découragement, comme si le pape et l'Église étaient menacés du plus grand danger. Il parla d'une manière mystérieuse, avertissant et exhortant; il fit allusion à des événements terribles qui ne pouvaient être détournés que par une prompte condescendance. « Où est la sagesse, écrivait-il, où est la prudence dans l'empire et dans la prêtrise? Ne nous dites plus : venez; mais venez, vous qui avez les clefs des sciences, à notre rencontre; venez sans être invités, et instruisez vos fils, non dans l'amertume de l'esprit, mais dans la douceur et la bonté. Que Dieu pardonne à ceux qui, jetant à la fois de l'huile dans le feu, sèment la discorde entre le père et le fils, le royaume et la prêtrise. Vous connaissez l'empereur : il aime ceux qui l'aiment, et se détourne des autres; car il n'a pas encore bien appris à aimer aussi ses ennemis. »

Mais le vénérable évêque Eberhard ne se contenta pas de cette réponse; il écrivit aussi au saint-père lui-même, dans le même sens, avec le même chagrin, et même, d'après ses expressions, avec désespoir : car, second Jérémie, il voyait à minuit le vase en ébullition, et remarquait les étincelles par lesquelles le feu caché commençait à éclater. « Jusqu'à présent, écrivait-il, il ne s'est échangé entre vous et notre seigneur l'empereur que des paroles hostiles. Je crains cependant que du choc

des paroles ne s'élance enfin une flamme qui pourrait s'étendre au loin sur la prêtrise et sur le royaume. Celui-là, votre fils, est, comme vous savez, notre seigneur; mais vous êtes, comme le Christ, maître et seigneur. Personne d'entre nous ne se hasarde à demander pourquoi faites-vous cela? pourquoi dites-vous cela? Nous ne désirons et ne demandons que ce qui contribue à la paix. Aussi ne servirait-il de rien, comme je le crois dans ma simplicité, de hasarder des paroles isolées et d'éplucher le sens de chaque mot; car, quand le feu flamboie, il n'est plus temps de discuter de quel côté il est venu, mais on doit s'efforcer d'en arrêter les progrès. »

En effet, l'évêque Eberhard craignait, comme les passions avaient été poussées si loin, certes non sans raison, que l'empereur ne dirigeât bientôt la puissance de ses armes contre le pape, et ne soumît à une solution violente la discussion en paroles qui avait été soulevée au commencement de l'année 1159. Cette crainte devait être d'autant plus grande, que la rumeur s'éleva bientôt qu'on avait saisi des lettres adressées par le saint-siége apostolique aux Milanais et à quelques autres villes, par lesquelles on les exhortait toutes à un nouveau soulèvement contre l'empereur. Mais, pour cette fois, le danger se dissipa; un nouvel événement se présenta, qui rendit impossible à l'empereur une expédition contre Rome, qui put lui montrer combien peu on avait gagné par la décision de la diète de Roncale, et qui donna peut-être naissance à la rumeur que le pape avait excité les villes à la révolte.

Pendant les événements qu'on a rapportés, en effet, au mois de janvier de la nouvelle année, l'empereur envoya deux ou trois princes dans les villes de la Lombardie pour y installer, d'après les décisions de Roncaglia, les consuls et autres autorités. A Pavie, à Plaisance, à Crémone et à Lodi, cette opération fut exécutée sans difficulté; les autorités furent prises parmi les bourgeois des villes (1). A Milan furent envoyés le chancelier Rainald, qui avait été nommé archevêque de Cologne, le comte palatin Othon de Wittelsbach, et un comte Gozwin, dans le même dessein, tous hommes accoutumés à une manière d'agir hardie. On ignore ce qui se passa de particulier à l'arrivée de ceux-ci à Milan; mais les Milanais, qui éprouvaient une amertume d'autant plus profonde que l'empereur s'était moins contenté de leur humiliation, et, contrairement au traité, les avait arbitrairement dépouillés d'un plus grand nombre de leurs anciennes possessions, reçurent les délégués impériaux avec mécontentement et répugnance, et en vinrent bientôt avec eux à une querelle violente. Ils en appelèrent à leur traité avec l'empereur, d'après lequel leurs consuls devaient être élus par eux et confirmés ensuite par l'empereur; les délégués, au contraire, s'en tenaient aux décisions de Roncale, d'après lesquelles appartenait à l'empereur l'installation des consuls. Ceux-ci affirmaient, ceux-là niaient que le traité entre l'empereur et les Milanais eût été annulé par les lois roncales. Mais aussitôt qu'on sut parmi le peuple de Milan de quoi il s'agissait, la fureur éclata. De tous côtés se précipita la foule vers la maison où l'on croyait que se trouvaient les délégués impériaux, et au milieu d'un grand bruit elle fut assaillie de pierres et d'autres matériaux. Il ne servit à rien que le comte Guido de Blanderat, qui était probablement arrivé avec les délégués impériaux, les exhortât, ainsi que d'autres hommes de la noblesse, à la tranquillité : car les Milanais étaient devenus maintenant, sinon tout à fait certains, du moins soupçonneux des menées de cet homme; et peut-être supposaient-ils que lui-même, le comte Guido, était destiné à devenir un des principaux de la ville. Le tumulte fut si grand, le danger si pressant, que les délégués de l'empereur ne crurent plus leur vie en sûreté. Le comte palatin Othon prit la fuite pendant la nuit; le chancelier Rainald quitta la ville le lendemain matin. Leurs compagnons échappèrent également tous sains et saufs. Mais ils firent à l'empereur, avec une passion toute fraîche, le récit de tout ce qui était arrivé, de ce qu'ils avaient souffert et de ce qu'ils avaient craint.

Pendant les mêmes jours un autre événement eut lieu, qui n'était pas non plus sans importance. La ville de Crémone avait été jusqu'alors l'alliée de Milan; elle était bien fortifiée par sa position et par l'art; mais les Crémonais, au comté et au diocèse desquels Crême appartenait autrefois, et de laquelle ils avaient été dépouillés, auraient volontiers repris possession de cette ville. En conséquence ils offrirent à l'empereur une forte somme d'argent, s'il voulait ordonner aux

Crémois la destruction de leurs fortifications, la démolition des murs et le comblement des fossés. Friedrich consentit à leur prière, décidé soit par l'alliance de Crême avec Milan, ou par l'argent des Crémonais. Il envoya des délégués à Crême avec l'ordre de détruire sur-le-champ leurs fortifications. Mais les bourgeois de Crême trouvèrent cet ordre si dur et si douloureux, qu'ils se soulevèrent, et se tournèrent avec la plus grande colère contre les délégués de l'empereur. Ceux-ci ne sauvèrent leur vie qu'en se tenant cachés jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'occasion de se sauver par la fuite, pour informer l'empereur de leur mauvais succès.

L'empereur apprit cette nouvelle en apparence avec la plus grande tranquillité. Aussi était-il bien nécessaire de conserver cette apparence, en partie pour ne pas détruire chez les ambassadeurs étrangers qui avaient paru à sa cour, de Constantinople, de France, d'Angleterre, de Hongrie, la croyance en sa puissance, en partie pour ne pas encourager à la défection les Italiens qui lui étaient encore fidèles. Mais il était impossible que son cœur n'en fût pas ému. Par où devait-il maintenant commencer? S'il quittait l'Italie et retournait dans le Teutschland, les conséquences pouvaient en être incalculables. Avant qu'il eût atteint le pied septentrional des Alpes, l'excommunication du pape serait lancée contre lui, et l'Italie entière serait perdue, parce que le petit nombre de ceux qui lui étaient encore sincèrement attachés ne pourrait opposer aucune résistance à l'impétuosité de ses ennemis. Et de quelle manière aurait-il paru dans le Teutschland? que deviendrait la gloire au milieu de laquelle son nom avait brillé jusqu'alors avec tant d'éclat? Et aurait-il osé espérer de recommencer encore une fois avec succès, et avec le secours des princes teutschs, l'œuvre dans laquelle il avait si promptement échoué, après un début si brillant? Certes, la pensée du retour dans le Teutschland devait lui être insupportable. Mais, s'il voulait rester en Italie, il ne se présentait aussi devant lui qu'un avenir incertain. Il devait être maintenant bien convaincu des dispositions hostiles des Italiens : il les avait ébranlés par son entrée dans le pays; il les avait exaspérés par sa conduite outrageante et sans ménagement. La peur est d'ailleurs une mauvaise alliée, et a toujours la fourberie pour compagne. Et par quel moyen pouvait-il obtenir la crainte? Une partie de son armée était retournée dans son pays; l'autre partie avait souffert de nombreuses pertes dans le pays étranger, et diminuait tous les jours en nombre. Dans tous les cas il était obligé de reculer sa vengeance contre Crême et contre Milan, qui l'avaient amené par leur témérité dans cette position désagréable. Il ne lui restait d'autre moyen que de gagner du temps, sous l'apparence de la modération, pour conserver ce qu'il possédait encore, jusqu'à ce qu'il arrivât du Teutschland un renfort considérable de forces, pour le mettre à même de prendre une autre route. En conséquence il envoya à son épouse, dans le Teutschland, des courriers, afin qu'elle vînt elle-même en Italie avec autant de troupes qu'elle pourrait en rassembler; il envoya des courriers à Heinrich le Lion, avec la prière pressante de ne pas retarder plus longtemps son expédition; il envoya enfin à d'autres princes, aux évêques et aux seigneurs laïques, des courriers, leur rappela leur fidélité jurée, et les pria de ne pas souffrir que de tels transfuges de l'empire pussent impunément se réjouir de leur crime; bien plus, ils devaient prouver leurs bonnes dispositions pour le maintien de l'empire, et repousser les attaques ennemies. Et il attendit alors, mais non sans crainte et sans anxiété, l'arrivée de ceux qu'il avait invités.

## CHAPITRE XI.

SITUATION DE HEINRICH LE LION ET SON EXPÉDITION EN ITALIE. — POSITION MALHEUREUSE DE L'EMPEREUR EN ITALIE. — SA NÉGOCIATION AVEC LE PAPE. — SIÉGE ET PRISE DE CRÊME.

De l'an 1158 à l'an 1160.

Pendant le temps que l'empereur, sans s'inquiéter de son pays, avait passé en Italie avec autant d'éclat que peu de résultats, il ne paraît pas s'être rien passé de quelque importance dans le Teutschland. La conduite antérieure de Friedrich était encore toute fraîche dans les souvenirs; un grand nombre craignait sa colère; d'autres, éblouis par les premiers rapports du bonheur de l'empereur, pouvaient se réjouir de sa gloire comme s'ils l'avaient par-

tagée. Tous étaient sans doute dans l'anxiété du développement des affaires, et personne n'osait tenter de saisir le rayon de la roue pendant qu'ils la voyaient tourner avec tant de rapidité. Mais les princes et les vassaux qui étaient revenus par-dessus les Alpes, dans l'automne de l'année 1158, se glorifiaient bien aussi de leurs actions et des actions de l'empereur; ils repoussaient bien, par la majesté dont celui-ci se réjouissait en Italie, toute pensée défavorable et tout sentiment contraire.

Quant à Heinrich le Lion, ce qu'il avait entrepris et exécuté depuis le départ de l'empereur est incertain. Quoiqu'on puisse affirmer avec confiance qu'il était resté fidèle à ses efforts, qu'il avait dirigé toute son attention sur les Danois et sur les peuples slaves, ses voisins, on sait aussi peu ce qu'il avait fait et jusqu'où il était allé. La réunion des Danois sous un seul roi, Waldemar, semble avoir troublé ses desseins contre ce peuple. Il lui restait d'abord à peine d'autre moyen que de rechercher l'amitié du jeune roi; il paraît avoir aussi, en effet, acquis cette amitié. Sur les Slaves, au contraire, il fit valoir de plus en plus sa puissance : les Abodrites obéirent à ses ordres. Mais il doit rester ignoré s'il porta de nouveau vers cette époque ses armes dans le pays des peuples slaves, pour y étendre et y consolider sa domination, ou s'il l'affermit par une conduite raisonnable et par les arts d'une civilisation supérieure. On trouve que dans l'année 1158 il ravagea le pays slave par le feu et l'épée(1); mais une telle assertion est sans valeur, à cause de l'incertitude de la supputation du temps. Ce qui s'y oppose encore, c'est que les Slaves, sur les côtes de la mer Baltique, exerçaient à cette époque de fortes pirateries contre les Danois; et cette occupation ne leur eût été guère possible, si le duc Heinrich s'était trouvé en hostilité dans leur pays, ou s'y était livré à des ravages. Heinrich paraît même avoir favorisé leurs pirateries; il prenait part au butin. Plus leurs prises étaient riches, plus le tribut qu'il leur imposait pouvait être fort, et, sans leur métier de voleurs, ils n'auraient pas été en état de lui payer les contributions qu'il avait l'habitude d'exiger d'eux arbitrairement.

Pendant ce temps Heinrich le Lion n'oubliait nullement l'expédition d'Italie, à laquelle il s'était engagé. L'empereur aussi avait soin sans doute que cette promesse ne s'échappât pas de sa mémoire. Par conséquent la dernière et pressante sollicitation qu'il eût maintenant à hâter son voyage ne put le surprendre, à moins que ce ne fût par l'occasion. Aussi résolut-il de remplir sur-le-champ sa parole. Mais, afin de pouvoir faire ce voyage avec plus d'éclat et de commodité, il mit à profit les rapports du roi des Danois et de Niklot, prince des Abodrites, envers lui-même et l'un envers l'autre, d'une manière si adroite, qu'on ne sait si l'on doit le louer davantage de son équité ou l'admirer pour sa prudence. Il envoya, en effet, un message au roi Waldemar pour l'inviter à une entrevue; Waldemar accepta l'invitation. Heinrich le reçut avec tant de finesse, que Waldemar conçut pour lui une ferme confiance, et qu'une véritable amitié sembla exister entre les deux princes. Dans cette confiance et cette amitié, Waldemar se plaignit alors des brigandages par lesquels les Slaves opprimaient son peuple et lui faisaient tort, et pria le duc de lui procurer, ainsi qu'à son peuple, le repos de la part des Slaves. Heinrich savait sans doute fort bien qu'étant sur le point de quitter la Saxe et le Teutschland, il était aussi peu disposé qu'entièrement hors d'état de remplir les désirs du roi. Cependant il ne se fit aucun scrupule de se faire payer par Waldemar plus de mille marcs d'argent, afin de lui accorder, pour cette somme, ce que celui-ci avait demandé. En effet, il somma sur-le-champ le prince Niklot et d'autres chefs des Slaves de paraître devant lui, et leur intima, sans doute en présence de Waldemar, l'ordre d'observer, pendant son absence, non-seulement la paix avec les Saxons, mais encore avec les Danois, et que même, pour plus grande sûreté, ils eussent à conduire tous les vaisseaux pirates des Slaves à Lubeck, et à les livrer à ses délégués. Les princes slaves, soit, ce qui est le plus probable, qu'ils fussent instruits par le duc, ou qu'ils rendissent ruse pour ruse, se courbèrent humblement devant l'ordre de leur seigneur. Ils amenèrent réellement des vaisseaux pirates à Lubeck, et les livrèrent comme ils en avaient reçu l'ordre; mais ils n'amenèrent que des vaisseaux vieux et hors d'usage, et retinrent au contraire les bons et utiles dans leurs ports et sur leurs côtes. Waldemar fut renvoyé chez lui avec la vaine espérance qu'il avait bien employé son argent, et Heinrich ne remarqua pas la tromperie des Slaves, ou du moins eut

l'air do ne pas s'en apercevoir. Comme si tout avait été dans le meilleur ordre, il dirigea maintenant son âme tout entière vers l'expédition d'Italie.

Vers la fête de la Pentecôte, un an après le départ de l'empereur, il se mit en marche avec mille vassaux cuhernachés, avec des préparatifs habiles, bien pourvu de tout co qui était nécessaire pour une expédition si éloignée, et de ce que pouvait nécessiter la guerre qui se préparait. Il était accompagné d'un grand nombre de princes et do seigneurs de Saxe et de Bavière, avec leur suite guerrière. Parmi ceux-ci se trouvait le comte Adolf de Holstein, qui avait avec adresse obtenu de Niklot la promesse que son pays serait épargné pendant son absence; promesse que le prince slave remplit fidèlement. L'évêque d'Augsbourg se joignit aussi au duc; l'oncle de celui-ci, le duc Welf, au contraire, resta en arrière, soit que ses préparatifs ne fussent pas terminés, soit qu'il ne jugeât pas convenable d'être le second dans une armée où son neveu devait être considéré comme le premier : il suivit quelques semaines plus tard. Mais l'impératrice fit avec Heinrich le Lion le voyage par-dessus les Alpes. Et ce voyage paraît avoir été très-heureux; du moins on ne nous apprend pas que l'armée eût éprouvé quelque accident, ou qu'elle ait rencontré quelque obstacle. On rapporte que l'armée entière était très-forte, mais personne n'en donne le nombre.

Jusqu'à l'arrivée de cette armée en Italie, l'empereur fit ce qu'il put pour retenir et pour affermir d'un côté ses partisans et ses amis dans leur fidélité envers lui, et pour conserver, de l'autre côté, vis-à-vis de ses ennemis, l'apparence de ne retarder nullement par faiblesse le châtiment de Crême et de Milan, mais uniquement par modération et par respect pour le droit et la loi. Pendant une cour plénière, à laquelle s'étaient réunis un grand nombre de seigneurs illustres et de vassaux de Lombardie, il leur parla avec douleur et dépit do la perfidie et de la sauvage arrogance des Milanais. Il se servit des expressions les plus dures : il appela Milan une ville impie, et ses habitants un peuple de vauriens; il représenta ce qu'elle avait fait comme haute trahison, comme un crime de lèse-majesté (2). Il engagea l'assemblée, avec des expressions également dures, à tirer vengeance de ce crime. « Levez-vous, dit-il, avec des forces générales, pour anéantir l'ennemi général. Prenez soin de l'empire romain; bien que nous en soyons la tête, vous en êtes pourtant les membres : employez-nous pour cette affaire comme il vous plaira, comme simple guerrier ou comme empereur. Avec l'assistance de Dieu nous tirerons de ces soulèvements répétés des Milanais une vengeance répétée qui en sera digne. » A ces mots l'assemblée entière se leva, pour témoigner à l'empereur son empressement à prendre part à une pareille œuvre; et tous commencèrent à parler en même temps, parce que chacun craignait qu'un autre ne le prévînt, et n'acquît ainsi auprès de l'empereur l'apparence d'un plus grand zèle. Enfin l'évêque de Plaisance obtint la parole au nom de tous, et prononça un discours qui était d'abord une répétition du discours impérial, mais cependant, d'après l'usage des prêtres, était aussi riche en onction qu'en flatteries envers l'empereur. Ensuite le respectable évêque continuait ainsi : « Les Milanais se trompent s'ils croient que chez toi la chose n'existe pas que les rois ont de longs bras. Tu es venu, et tu es vaincu; il t'est aussi facile de vaincre des vaincus qu'il a été facile de les réduire la première fois qu'ils se sont soulevés. Tu as encore le même empire, la même force de corps et d'esprit, la même bravoure du guerrier, le même dévoûment du combattant. Il te reste cependant une chose à considérer : avec quelle vengeance, avec quel châtiment seront renversés à terre ceux qui se sont si souvent moqués des lois et de l'empire; car, bien qu'ils doivent subir un châtiment extraordinaire, ta douceur impériale observera cependant la modération, afin que tu ne poursuives pas l'offense comme ils le méritent, mais comme il te sied. Chez toi, le crime des Milanais ne doit pas être estimé plus haut que ta propre dignité; tu ne dois pas avoir l'apparence de servir la passion plutôt que la justice. C'est pour cette raison que je suis d'avis qu'on agisse envers eux d'après les lois; qu'un bon empereur, un juge intègre doit combattre contre ses ennemis plutôt avec les lois qu'avec les armes. »

A ce conseil, qui ne fut certes pas donné sans discussion, se conforma non-seulement l'assemblée entière, mais l'empereur lui-même. Les Milanais furent en conséquence informés qu'ils devaient, dans le délai légal, paraître en justice pour conduire leur affaire. Les Milanais,

convaincus de la justice de leur cause, ne firent aucune difficulté d'obéir à la sommation. Ils envoyèrent, au jour désigné, quelques délégués, à la tête desquels était l'archevêque de Milan, à l'empereur, qui se trouvait dans une villa nommée Marnica. L'archevêque, cependant, se déroba à cette désagréable mission, sous le prétexte qu'il était malade; mais les autres délégués parurent devant l'empereur. Maintenant, comme ces hommes étaient poussés à bout, et qu'on leur reprochait en particulier que même tous les Milanais avaient prêté à l'empereur le serment de fidélité, et qu'ils avaient violé ce serment, ils auraient répondu : « qu'ils avaient en effet prêté le serment, mais qu'ils n'avaient pas promis de le tenir (3). » Mais on peut maintenir avec assurance que cette réponse ne nous a certainement été transmise que mutilée. Non-seulement les sentiments les plus sacrés du cœur humain témoignent en faveur de cette assertion, mais aussi la circonstance que les Milanais ne se trouvaient nullement vis-à-vis de l'empereur dans une position à être forcés à une infamie aussi déhontée. Il est probable que la réponse était conçue à peu près dans ces termes : « Ils avaient en effet prêté serment, mais ils n'avaient pas promis de le tenir, même dans le cas où l'empereur ne remplirait pas les conditions du traité. » Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que les délégués des Milanais furent accusés d'avoir prononcé encore d'autres paroles criminelles; et ces paroles criminelles n'étaient cependant que des reproches adressés par eux à l'empereur sur sa conduite en général et sur sa conduite envers Milan en particulier, et conçus dans des termes en contradiction avec l'humilité et la soumission avec laquelle on avait l'habitude en Italie de parler à l'empereur. Par conséquent l'apparition des délégués milanais ne pouvait avoir aucun résultat, comme elle ne devait en avoir aucun. Cependant on ne prononça pas malgré cela une sentence contre eux; mais un nouveau jour fut assigné aux Milanais, auquel ils devaient comparaître de nouveau.

Après ces opérations, l'empereur établit son armée teutsche dans la contrée de Bologne; il renvoya au contraire dans leurs foyers les Italiens qui étaient encore auprès de lui. Lui-même, accompagné d'un brillant corps de troupes, se dirigea de côté et d'autre, pour engager des princes, des vassaux et des villes à une nouvelle campagne; et partout où il parut, il fut reçu, sinon avec joie, du moins avec solennité. Il disposa aussi les fortifications de plusieurs places qui étaient commodément situées pour seconder ses desseins belliqueux, et donna des soins particuliers à la fortification de la nouvelle Lodi, qui lui tenait le plus à cœur à cause de sa proximité de Milan.

Vers les fêtes de Pâques, il se rendit à Bologne, pour chercher sans doute dans son affliction des conseils et des consolations auprès de ses chers savants en droit, qui lui persuadaient si savamment et avec tant de prévenance ce qu'il désirait. Et cette fois encore les savants en droit s'accommodèrent aux désirs de l'empereur; car Friedrich fit assigner les Milanais à Bologne pour y recevoir la décision de leur affaire. Mais les Milanais, qui pouvaient voir d'avance quelle serait la teneur de cette décision, ne parurent point à Bologne, de même qu'ils s'étaient déjà abstenus de comparaître lors de précédentes invitations. Pour cette raison, il s'ensuivit, de la part d'une assemblée des savants en droit, en présence de l'empereur, après beaucoup de discours, une sentence judiciaire contre eux, comme désobéissants, rebelles et transfuges de l'empire, les déclarant ennemis de l'empire, et condamnant leurs propriétés au pillage et leurs personnes à la servitude.

Mais, pendant les mêmes jours que le ban de l'empire fut prononcé contre Milan, les Milanais se hasardèrent à commencer les hostilités, auxquelles ils désespéraient maintenant d'échapper. Le dimanche après Pâques, des forces considérables, bien pourvues d'instruments de guerre et d'outils de toute sorte, sortirent des portes de la ville, et parurent subitement devant la forteresse de Trezzo, dont la conquête par l'empereur a été rapportée plus haut. La garnison de cette forteresse se composait en partie de Teutschs, en partie de Lombards. L'empereur y avait déposé une grande partie de l'argent qu'il avait levé dans les villes de la Lombardie. Pour cette raison même, et à cause de la situation de cette forteresse dans le voisinage de la ville, les Milanais tenaient beaucoup à sa conquête, et ils considéraient encore maintenant cette conquête comme possible. Aussi l'attaquèrent-ils avec leurs forces réunies, et continuèrent cette attaque sans interruption

pendant trois nuits et trois jours entiers. La garnison fit ce qu'elle put; mais les Lombards qui s'y trouvaient ne prirent qu'une faible part au combat. Enfin, lorsque les Teutsehs furent épuisés par leurs veilles et leurs efforts, les Milanais réussirent à pénétrer dans la forteresse. Dans ce même moment, une partie des Lombards se débanda et se sauva par la fuite. Les vainqueurs se déchaînèrent contre tout ce qui était italien sans ménagement, et avec beaucoup plus de fureur que contre les Teutschs. Mais de ceux-ci non plus personne ne s'échappa; ceux qui ne tombèrent pas par l'épée furent emmenés prisonniers à Milan. Ensuite la forteresse fut pillée, et on emporta un butin considérable. Enfin tout ce qui pouvait être consumé fut livré aux flammes.

Lorsque l'empereur reçut la première nouvelle de l'attaque de Trezzo par les Milanais, il accourut aussitôt, pénétré de douleur et de colère, à Nouvelle-Lodi; mais à son arrivée Trezzo était déjà en ruines. Il eut le nouveau chagrin (4) d'être obligé de retourner à Bologne, sans avoir rien fait ou sauvé. Là était arrivée, probablement pendant ces entrefaites, une ambassade du pape Adrien IV, pour l'accommodement des différends qui s'étaient élevés entre lui, le pape, et l'empereur, et qui avaient été conduits avec tant d'amertume. Elle se composait des quatre cardinaux Octavien, Heinrich, Wilhelm et Guido. Le saint-père savait sans doute quelle était la situation des choses dans la Lombardie. Il ne pouvait pas non plus lui échapper qu'il s'était opéré un grand changement dans les dispositions des hommes, que l'anxiété des Italiens commençait à se transformer çà et là en espérance, que les Teutschs pouvaient à peine dissimuler un certain abattement, et que même sur l'empereur les derniers événements n'avaient pas manqué de produire de l'effet. En conséquence il se présenta maintenant avec des exigences qu'il n'aurait nullement osé se permettre quelques mois plus tôt. Parmi ces exigences, les plus importantes étaient les suivantes : « Il ne devait être envoyé, sans que le pape en fût prévenu, aucuns délégués de l'empereur à Rome, comme tous les pouvoirs et toutes les régales de cette ville appartenaient à Saint-Pierre. On ne devait exiger aucunes réquisitions des biens apostoliques, excepté à l'époque du couronnement de l'empereur. Les évêques d'Italie, bien qu'ils dussent prêter à l'empereur le serment de fidélité, ne devaient pas être considérés comme ses hommes liges. Les évêques ne devaient pas être obligés de recevoir des délégués impériaux dans leurs palais. Les possessions de l'Église romaine, et les revenus de Ferrare, de Massa, de Figherolo, de tout le pays de la marquise Mathilde, de tout le pays d'Aquapendente jusqu'à Rome, du duché de Spolette et des îles de Corse et de Sardaigne, devaient être restitués. »

Ces demandes devaient être d'autant plus désagréables à l'empereur, qu'il avait parlé plus brièvement et plus hardiment d'abord au saint-siége; et, afin de dissimuler son dépit, il déclara qu'il était prêt à faire et à prendre droit sur toutes ces choses, si eux aussi, les délégués du pape, voulaient faire et donner droit. Mais les cardinaux répondirent : « qu'ils voulaient bien prendre droit, mais qu'ils ne le feraient pas, parce que le pape ne pouvait se soumettre à une sentence judiciaire. » Sur une foule de griefs que l'empereur éleva contre le siége apostolique, les légats papaux rendirent également des réponses évasives qui ne conduisirent à rien. Enfin l'empereur fit une déclaration concernant les demandes du pape, laquelle n'était pas tout à fait en contradiction avec ses discours précédents; mais il la fit précéder, afin qu'elle n'eût pas pour suite une rupture complète des négociations, de l'observation qu'il ne pouvait se déclarer personnellement sans l'adhésion des princes, et que ce qu'il disait n'était dit qu'en passant. « Je n'exige pas que les évêques d'Italie soient mes hommes liges, s'ils n'exigent rien de nos régales. Ils entendent volontiers de l'évêque romain : « Qu'as-tu de commun avec le roi? » Il ne sera donc pas désagréable pour eux d'entendre de l'empereur : « Qu'as-tu de commun avec les possessions temporelles? » J'accorde que les évêques ne soient pas obligés de recevoir nos délégués dans leurs palais, tant qu'un évêque prouvera que le palais est élevé sur son propre sol et non sur notre sol. Mais si les palais des évêques sont sur notre sol et sur notre alode, ils sont nos palais, comme tout ce qui est bâti appartient au sol. Ce serait donc une offense de repousser nos messagers des palais royaux. En ce qui concerne la circonstance qu'aucun légat de l'empereur ne doit être envoyé à Rome, parce que toutes les autorités ainsi que toutes les régales appartiennent

à St-Pierre, ceci est, je l'avoue, une grande et importante chose qui mérite un plus mûr examen; car comme j'ai été, par la grâce divine, nommé empereur romain, et que je le suis réellement, je ne serais que l'ombre d'un dominateur et ne porterais qu'un nom complétement vide, si le pouvoir sur la ville de Rome s'échappait de notre main. »

Personne ne niera que cette déclaration de l'empereur était sensée et bonne, et était fondée sur des principes qui avaient leur appui en eux-mêmes; mais personne ne niera non plus qu'elle s'écartait beaucoup, dans la manière dont elle était donnée, des discours que Friedrich avait précédemment l'habitude de prononcer. Cette manière était modérée et adroite; par conséquent elle ne barra nullement le chemin à d'autres négociations. Et les envoyés papaux ne se montrèrent pas non plus contraires à cette continuation des négociations, et ils devaient, par la conduite de l'empereur, être affermis dans l'espoir d'heureux résultats. Une circonstance particulière vint encore contribuer à les amener à des dispositions paisibles. Le sénat et le peuple de Rome, en effet, envoyèrent également une ambassade à l'empereur à Bologne. Il est réellement impossible de découvrir clairement les circonstances de la ville de Rome à cette époque; en même temps on ne peut guère s'empêcher de supposer que les Romains, engagés avec le pape sévère dans de nouvelles querelles, soient revenus de nouveau aux idées dont ils avaient été si vivement imbus du temps de Kunrad III et d'Arnold de Brescia, et qu'ils aient espéré gagner l'empereur, par suite de ses différends avec le pape, en faveur de ces idées. Maintenant les cardinaux devaient très-bien savoir que l'empereur Friedrich ne pourrait jamais être d'accord avec l'esprit qui agitait et poussait les Romains; mais ils ne pouvaient pas non plus se dissimuler qu'il serait facile à l'empereur de susciter de grands embarras au saint-père. En conséquence ils prièrent l'empereur de ne pas s'engager avec les envoyés du sénat et du peuple, mais d'envoyer d'abord des délégués à Rome pour s'entendre avec le pape, et de n'écouter les propositions des Romains qu'en cas de mauvais succès de cette tentative. L'empereur accepta cette proposition. Il reçut les envoyés romains gracieusement, et les congédia de même, mais n'entra avec eux dans aucune négociation. Il fut au contraire convenu que du côté du pape six cardinaux, et du côté de l'empereur six évêques, conféreraient entre eux sur les affaires de l'Église et de l'Empire, afin de réprimer la discorde qui s'était élevée entre eux, et de rétablir la paix.

Pendant ce temps, Friedrich pouvait avoir reçu la nouvelle que les secours qu'il attendait du Teutschland se mettraient bientôt en marche. L'époque s'approchait aussi qu'il avait assignée pour la réunion des Italiens. En conséquence il se mit en marche avec les Teutschs qui étaient encore auprès de lui, et dressa de nouveau un camp dans les plaines de Roncale : là même se réunirent autour de lui des forces considérables de la Lombardie, qu'il put considérer comme une réserve pour l'armée qui s'approchait du Teutschland. En conséquence il se dirigea, à la fin du mois de mai, avec ces forces, vers le territoire de Milan, pour ravager aussi près que possible les alentours de la ville, afin que les Milanais fussent dans l'impossibilité d'amasser en dedans de leurs murs plus de provisions qu'ils n'en avaient encore amassé. Il fit incendier les grains dans les champs, couper les vignes, déraciner les figuiers, abattre tous les autres arbres fruitiers ou enlever leur écorce, et détruire en même temps les forteresses, les tours et autres fortifications. De cette manière il fit un désert du pays, et força dès lors les Milanais à subir toutes les rigueurs et les privations qu'un siége rigoureux impose ordinairement aux hommes. Cependant ils cherchèrent à se venger de ces dévastations; mais ils ne furent heureux ni eux, ni leurs alliés. Pendant qu'à la Pentecôte, leurs amis les Bresciens firent une irruption sur le territoire des Crémonais pour voler et pour piller, cinq cents cavaliers milanais se dirigèrent contre Nouvelle-Lodi, pour enlever le bétail de cette ville comme un bon butin. Et ceux-ci ainsi que ceux-là furent repoussés, non sans une perte considérable. Les Milanais durent faire aussi la tentative de mettre secrètement le feu à Nouvelle-Lodi par le moyen de huit incendiaires salariés; et cette tentative dut aussi échouer. Il est plus certain que deux hommes saisis et soupçonnés de cette tentative furent pendus à un gibet, quoique l'un des deux fût revêtu de l'habillement d'un moine.

Mais les Milanais furent même soupçonnés

d'avoir voulu attenter par un meurtre à la vie de l'empereur; cependant ce soupçon, quoique cause de la mort d'hommes infortunés, est peu fondé, et prouve seulement la méfiance et la haine que l'on portait aux Milanais. L'empereur, en effet, se trouvait dans le camp sur l'Adda; sa tente était tout près du bord élevé de ce fleuve. Dans ce camp parut un homme grand et fort, avec les manières, le langage et les gestes d'un insensé. Comme il paraissait doux, et faisait des folies qui excitaient l'hilarité, il pouvait circuler en liberté de tente en tente, et les guerriers en faisaient l'objet de leurs plaisanteries. Il osait même s'aventurer dans la tente de l'empereur. Mais un matin, comme l'empereur sortait seul pour aller prier aux saints lieux, cet homme se glissa après lui, le saisit et le traîna çà et là. L'empereur, effrayé, cria au secours pendant qu'il se débattait avec cet homme. Tous deux s'embarrassèrent dans les cordes qui servaient à dresser les tentes, et tombèrent à terre. Sur ces entrefaites accoururent les serviteurs de l'empereur, qui saisirent l'infortuné, et le jetèrent dans l'Adda. Ils répandirent en effet, ce qui fut accueilli généralement alors dans l'armée impériale, et plus tard dans le Teutschland, que cet homme avait été payé par les Milanais pour assassiner l'empereur, et qu'il s'était fait passer pour insensé, afin d'accomplir cette action infâme. Mais l'historien Radewich, après avoir raconté l'événement d'après cette opinion, comme s'il n'y avait pas de doute sur la culpabilité des Milanais, ajoute noblement : « qu'il avait appris sur ces entrefaites que l'homme était réellement insensé, et qu'il était mort innocent. » Et toute la conduite de ce malheureux témoigne en faveur de ce récit.

Une autre fois l'empereur reçut un écrit : « Il était venu en Italie un vieillard, soit un Espagnol ou un Sarrasin, d'un visage hideux, louche, avec environ vingt disciples ou compagnons; celui-ci était bien supérieur à tous les autres en mauvais desseins et dans l'art d'empoisonner; il méprisait la mort; aussi entretenait-il avec ses compagnons la croyance qu'il obtiendrait une bonne récompense s'il acquérait un nom par le sang de l'empereur. Il apportait avec lui de petites choses précieuses, des médecines, des anneaux, des perles, des brides, des éperons, qui étaient recouverts d'une substance empoisonnée si forte et si efficace, que l'empereur ne pouvait échapper à la mort, s'il touchait seulement ces choses avec la main nue; en outre il avait sur lui un poignard pour exécuter son abominable dessein, si l'empoisonnement ne réussissait pas. » L'empereur donna ses ordres. Le vieillard parut; il fut sur-le-champ incarcéré. Friedrich crut reconnaître, à certains indices, que les insinuations de la lettre étaient justes. On posa en conséquence au prisonnier cette question : qui avait pu l'engager à un tel crime? On lui promit en même temps que tout châtiment lui serait épargné, s'il voulait avouer sincèrement, et on le menaça d'être mis à mort par la torture, s'il mentait : le vieillard nia tout. Il fut flagellé, torturé : le vieillard n'avoua rien. Il assigna seulement l'empereur devant le tribunal de Dieu, à cause des souffrances qu'il lui avait fait endurer, et qu'il lui ferait encore endurer. En conséquence l'empereur le fit attacher à une croix, et remercia Dieu ardemment de l'avoir préservé de ce poison et de ces artifices. Mais on conçoit que les Teutschs qui se trouvaient près de l'empereur crussent à la culpabilité du malheureux vieillard, et l'on conçoit aussi qu'ils aient considéré les Milanais comme les promoteurs de cette action; et cependant ni le rédacteur inconnu de la lettre n'avait accusé les Milanais, ni on n'était parvenu à amener par la souffrance et la torture le vieillard à quelque déclaration contre eux; et poartant la chose elle-même dont le vieillard était accusé était si invraisemblable, et même si impossible, qu'un homme de l'esprit et des lumières de Friedrich l'aurait rejetée sans examen, s'il n'eût été aveuglé par des passions mauvaises.

Ces horreurs eurent lieu pendant les quarante jours que Friedrich employa à la dévastation du pays autour de Milan. Pendant ce temps-là, la nouvelle armée du Teutschland, qui était attendue avec tant d'ardeur, franchissait les Alpes, et arrivait heureusement dans les plaines d'Italie. Là-dessus la joie fut grande chez tous les Teutschs qui se trouvaient en Italie; mais elle ne fut chez personne plus grande que chez l'empereur lui-même, lorsqu'il put saluer en même temps son épouse bien-aimée, et son cousin et ami Heinrich le Lion. Il se vit encore une fois à la tête d'une armée teutsche qui n'était pas inférieure en nombre à celle avec laquelle il s'était, à une époque précédente, approché des murs de Milan. Par cette raison, il

croyait aussi certainement être assez fort pour renverser tous ses ennemis en Italie, et pour accomplir l'œuvre qu'il avait commencée avec tant de confiance, mais qui avait été si grandement entravée dans son exécution. Il congédia en conséquence sur-le-champ l'armée qu'il avait formée en Lombardie, et dont il pensait n'avoir plus besoin.

Ensuite il partagea son armée. Avec une partie, il se mit lui-même en marche pour terminer la destruction du pays, d'où Milan aurait pu tirer des vivres ou d'autres moyens de résistance; et cette entreprise, appuyée par Lodi, Pavie et d'autres ennemis de Milan, quoique pas sans combat ni sans perte, lui réussit si parfaitement, que ces paroles du prophète Joël auraient pu être appliquées au pays ravagé : « Ce que les chenilles laissent est dévoré par les sauterelles; et ce que les sauterelles laissent est dévoré par les scarabées; et ce que les scarabées laissent est dévoré par la vermine. » L'autre partie de l'armée, au contraire, fut chargée du siége de Crême. Il est difficile de décider pourquoi l'empereur ne marcha pas sur-le-champ contre Milan. Il ne pouvait pas se dissimuler que la conquête de Milan entraînerait celle de Crême, mais nullement celle de Crême la conquête de Milan. Et cependant il préféra épargner l'écorce, et essayer d'abord le rameau. On trouve rapporté que les Crémonais lui promirent onze milles livres d'argent quand il aurait accompli la réduction de Crême; et il est certain que les Crémonais, aussitôt que l'arrivée de la nouvelle armée teutsche fut connue, se mirent en marche sans retard pour commencer le siége de Crême, sans doute pour entraîner également l'empereur à cette entreprise. Mais il est même difficile de croire que Friedrich, bien que la perte de Trezzo lui eût rendu l'argent nécessaire, se fût laissé séduire par les promesses d'argent des Crémonais, et qu'il se fût laissé influencer par les passions violentes de ceux-ci au point d'entreprendre un siége qu'il n'eût pas jugé avantageux à sa position. Peut-être aussi Friedrich pensait-il que la conquête de Milan, maintenant que les bourgeois étaient encore dans la première ardeur, et pourvus de tout le nécessaire, si elle n'était pas impossible, coûterait certainement de grands efforts et beaucoup de sang, et que plus tard au contraire, lorsque la dévastation du pays environnant aurait produit son effet, lorsque le besoin et la misère y auraient pénétré et auraient courbé les esprits, elle serait beaucoup plus facile. Peut-être calculait-il aussi qu'il ferait un tel exemple des Crémois, que les Milanais en seraient terrifiés. Dans tous les cas, il pouvait penser que Crême ne serait pas en état d'opposer une longue résistance à ses armes. Mais le cours des choses fut autre que Friedrich, d'après toutes les probabilités, ne l'avait espéré, soit que par cette raison, soit que par une autre, il eût dirigé d'abord ses armes contre Crême. Tortone avait donné un grand exemple, Crême n'en donna pas un moindre. Le siége de Crême dura presque autant de mois que le siége de Tortone avait duré de semaines. Il commença dans la première moitié du mois de juillet de cette année 1159, et ce ne fut que vers la fin du mois de janvier de l'année suivante que la ville se rendit à l'empereur, et non encore sans conditions.

La ville de Crême était située dans une plaine unie, et était privée des avantages que les Tortonais tiraient de la position inaccessible de leurs rochers. En revanche, elle n'avait pas à lutter avec l'ennemi par lequel Tortone avait été vaincue, la soif. Vers le midi, elle était protégée par un marais qui rendait presque impossible toute attaque de ce côté; vers l'orient, le fleuve Serio opposait à tout ennemi un grand obstacle, quand même il n'aurait pu défendre la ville; vers le nord et l'occident, l'accès était facile et commode; mais là où la nature avait refusé son appui, l'art de l'homme s'était employé : des fossés profonds, un double mur, érigés pour la garde et la défense des tours et des citadelles, entouraient la ville. Mais ce qu'il y avait de plus important, c'est que derrière ces fortifications habitaient des hommes, des hommes qui avaient reconnu la valeur de la liberté, des hommes qui méprisaient la mort, et qui, bien qu'ils ignorassent l'honneur chevaleresque, ressentaient une horreur religieuse pour la honte de la servitude. Ils avaient aussi obtenu quelques secours de Milan et de Brescia, et dans ces deux villes on savait bien qu'en défendant Crêma on se défendait soi-même. En outre, les Milanais et les Bresciens ne cessaient d'entreprendre de temps en temps des expéditions contre le camp des troupes impériales, pour harceler celles-ci, pour les inquiéter, pour les détourner de Crême, pour leur causer tous les dommages possibles, et pour entretenir con-

tinuellement le courage des Crémois et les encourager à la persévérance.

Le combat commença, hors des murs de la ville, contre les Crémonais et les premiers Teutschs que l'empereur avait envoyés. Dans l'intérieur de la ville, les Crémois ne furent attaqués que lorsque Friedrich lui-même fut revenu de l'expédition dévastatrice dont il a été question plus haut. Comme il avait été heureux dans cette expédition, comme il avait non-seulement dévasté le pays, mais qu'il était tombé d'une embuscade sur les Milanais lorsque ceux-ci poursuivaient avec trop d'ardeur les troupes de Pavie qu'ils avaient mises en fuite, et, comme il s'en vante lui-même, en avait tué environ 150, et avait emmené prisonniers 600 de leurs hommes les plus courageux ; alors commença le siége avec beaucoup de vigueur. Mais les assiégés ne restèrent pas en arrière; on n'était pas moins actif, dans la ville, à construire des machines et d'autres instruments de destruction, que dans le camp impérial, là pour la défense, ici pour l'attaque. Les assiégés répondirent par des sorties aux tentatives des assiégeants pour pénétrer dans la ville, et la plus grande perte fut, on ne peut le méconnaître, du côté de l'empereur, parce qu'il était plus facile d'assaillir l'ennemi de l'intérieur de la ville que d'y pénétrer. Plus d'une fois les assiégés paraissent avoir réussi à détruire par le feu les tours de leurs ennemis, leurs béliers, leurs frondes et leurs instruments à briser les murs et à leur causer de grandes pertes. Mais plus le combat était rude, plus les ennemis étaient acharnés, et plus cruelle était la guerre ; de telle sorte que, opposant la cruauté à la cruauté, ils furent cause que l'empereur et les Teutschs franchirent toutes les bornes.

Une fois les assiégés pénètrent pendant la nuit, pour mettre le feu aux machines, dans la partie du camp même devant leurs portes, où se trouvait l'empereur en personne. Les Teutschs étaient plongés dans le sommeil; le cri des sentinelles ne put les appeler assez promptement aux armes pour empêcher de mettre le feu. Mais bientôt les assaillants furent mis en fuite par les Teutschs, et le feu fut éteint avant d'avoir causé de grands dommages. Des Crémois fugitifs, quatre furent faits prisonniers ; et la rage était tellement sans bornes, qu'on trancha la tête à l'un de ces infortunés ; à l'autre on coupa les deux cuisses, au troisième on abattit les deux bras; on tua le quatrième, qui était couvert de blessures, et on les abandonna tous quatre, morts ou vivants, en plein champ. Parmi le reste des Crémois, un grand nombre, qui ne purent atteindre les portes, se précipitèrent dans les fossés, et, comme les forces leur manquaient pour nager, ils y trouvèrent la mort.

Une autre fois l'empereur s'était éloigné pour visiter son épouse. Aussitôt une bande de cavaliers, dont le nombre est évalué à 600 hommes, sortit de la ville, et fit une attaque sur les forces de la maison de l'empereur. Ceux-ci, saisis de honte d'être pressés par des gens de basse classe, combattirent avec le plus grand acharnement. Ils ne purent cependant faire reculer les Crémois : le combat dura un jour entier ; des deux côtés tombèrent beaucoup d'hommes vaillants. Ce ne fut que le soir, lorsque les deux partis furent également épuisés, que les uns retournèrent dans leur camp, et les autres dans la ville. Et le lendemain les Teutschs tranchèrent la tête des ennemis tombés ou tués, et jouèrent avec, en guise de balles. Pénétrés de douleur et de dégoût à la vue de telles horreurs, les assiégés découpèrent les corps des Teutschs prisonniers ou tués, et pendirent les membres sanglants au-dessus des murs.

Lorsque Friedrich, à son retour au camp, apprit ce qui s'était passé, il tomba dans la plus violente colère contre l'insolence opiniâtre des assiégés, qui ne contenaient même pas leur fureur par respect pour l'empereur. Dans cette colère il déclara que, puisque sa douceur, jusqu'alors, n'avait pu les rendre meilleurs, ils seraient liés par le châtiment d'une mort certaine. Et aussitôt il fit venir les prisonniers qui étaient encore en son pouvoir, leur adressa un discours sévère, et les fit tous pendre ensuite à la vue de la ville. Mais les bourgeois de Crême, témoins de ces nouvelles horreurs, amenèrent aussi quelques prisonniers qu'ils tenaient en prison, et les attachèrent par représailles à une croix. Encore plus exaspéré de ce crime, que des hommes qui se trouvaient dans une position de captivité voulussent égaler les vainqueurs dans leur manière d'agir, l'empereur leur fit alors signifier par un héraut qu'il n'en épargnerait aucun doréuavant; les Crémois pouvaient se défendre s'ils en étaient capables; il ne ferait qu'appliquer le droit du

guerrier. Aussitôt il fit sortir quarante hommes que les Crémois avaient précédemment livrés comme otages, pour les faire pendre. Cependant ces hommes échappèrent encore cette fois à la mort, pour souffrir plus tard une mort plus horrible. En effet, au moment même où ils allaient être emmenés, on amena prisonniers six Milanais de condition noble, qui avaient été saisis pour être entrés dans des négociations perfides avec Plaisance. Un d'entre eux était neveu de l'archevêque de Milan, homme riche et hautement estimé à Milan à cause de sa sagesse. L'empereur les fit tous pendre, quoique beaucoup d'argent eût été offert pour leur rançon. Il paraît cependant, à cause de cet incident, avoir épargné les otages de Crème jusqu'à une autre occasion; et cette occasion ne manqua pas de se présenter.

Friedrich résolut en effet de diriger d'abord les forces de sa maison contre le boulevard le plus important des Crémois, par la conquête duquel la ville paraissait devoir tomber en son pouvoir. Il fit, en conséquence, construire un grand et puissant bélier, avec lequel ce boulevard devait être détruit. Les Crémonais érigèrent en même temps une tour mobile si grande et si forte, qu'elle ressemblait à une petite citadelle. Par les flèches et les projectiles de cette tour, il espérait tellement maîtriser les machines des Crémois, d'où ils pouvaient lancer des pierres énormes et des quartiers de roc, que le bélier serait amené contre la muraille, et pourrait opérer sans obstacle. Lorsque les deux machines furent terminées, Friedrich entreprit de combler les fossés, et d'ériger une chaussée sur laquelle on pourrait faire avancer le bélier. Les habitants de Lodi fournirent ce qui était nécessaire pour cette chaussée, et menèrent la charpente sur plus de deux mille chariots. La chaussée fut réellement conduite si loin, que le bélier put être approché à portée de trait. Là-dessus la tour des Crémonais, pour couvrir le reste de l'entreprise, fut amenée jusqu'au bord du fossé. Mais à peine ceci était-il exécuté, que les Crémois lancèrent dessus des pierres d'une grosseur si extraordinaire, que l'empereur craignit que la tour ne fût défoncée avant qu'il pût en tirer aucun avantage. Pour déterminer maintenant les Crémois à ne plus lancer leurs projectiles contre la tour, il fit amener tous les otages des Crémois et des Milanais qui étaient en son pouvoir, pères et fils, sur la tour, et en fit placer et attacher une partie sur le front et sur les côtés de celle-ci; car il pensait que les assiégés épargneraient leurs enfants, leurs pères et leurs parents. Mais les assiégés, estimant le bien public au-dessus de la vie de quelques particuliers, ne discontinuèrent pas un moment leur œuvre, et firent éprouver à la tour de si grands dommages, que l'empereur se vit forcé de la faire retirer pour la réparer et la consolider. Mais des otages que l'empereur avait exposés aux projectiles, neuf avaient été tués; le dixième avait les cuisses brisées, et le onzième un bras (5). Les Crémois et les Milanais qui étaient dans la ville ne découvrirent ce malheur que lorsque le combat eut été interrompu. Poussés à la colère et à la fureur par la vue d'une telle calamité, ils amenèrent les Teutschs, les Crémonais et les Lodiens qui étaient prisonniers dans la ville, sur les murailles, pour montrer à l'empereur et à son armée qu'ils étaient en état de se venger. Et en effet ils en massacrèrent, à la vue et à la honte de l'empereur, un nombre égal à celui des leurs qui avaient été si horriblement anéantis.

Mais qui pourrait continuer à raconter de telles abominations? qui pourrait en entendre davantage? L'imagination humaine recule avec horreur devant des malheurs si épouvantables, et le cœur se serre quand on en demande la cause et le but. C'est pourquoi on doit se contenter ici de faire connaître en abrégé l'issue de cet affreux combat.

Lorsqu'on eut vu des deux côtés que les cruautés par lesquelles on cherchait à se surpasser ne secondaient ni l'œuvre de la servitude, ni l'œuvre de la liberté, mais attiraient seulement le malheur sur quelques-uns et la honte sur tous, on paraît en être revenu peu à peu, et avoir cherché ici la victoire, là le salut, dans les armes. Mais, dans les armes non plus, aucun des partis ne céda à l'autre. Il s'ensuivit un combat monstrueux, riche en actions admirables d'un côté comme de l'autre. On employa tout ce que la force humaine peut exécuter, tout ce que l'art humain peut concevoir et accomplir; mais ni les assiégeants ni les assiégés ne purent se glorifier d'une victoire importante. La balance baissait quelquefois terriblement au commencement, mais à la fin elle regagnait toujours son équilibre. Avec des efforts qui excitent l'étonnement et la sympa-

thie, les Teutschs s'approchaient toujours plus près du mur de la ville; ils réussirent à l'ébranler, et même à y mettre le pied; mais, avec des efforts égaux qui n'excitent pas moins l'étonnement et la sympathiu, les assiégés surent frustrer toutes les espérances de leurs ennemis, et se montrer toujours de manière à paraître n'avoir rien perdu. Six mois se passèrent ainsi. La rigueur de la saison fut bien plus pénible aux assiégeants qu'aux assiégés, qui trouvaient dans leurs demeures, après les efforts du combat, des soins et des rafraîchissements dont ceux-là devaient se passer. L'armée impériale se décimait par l'épée, par la maladie et le froid; plusieurs princes perdirent un grand nombre de leurs guerriers; et on ne pouvait prévoir la fin. Il servit même fort peu que l'empereur eût réussi à séduire et à attirer dans son camp et dans son parti l'habile architecte Marchese, qui avait conçu ou exécuté à Crême toutes les machines avec lesquelles les assiégés avaient jusqu'alors accompli leur défense. Sous la conduite de cet homme, qui connaissait tous les côtés faibles des fortifications, on fit cependant des tentatives contre ces fortifications, et des machines construites par lui rendirent d'utiles services; mais aucun terme ne paraissait, et Crême, quoiqu'elle eût souffert horriblement, se montrait aussi alerte que jamais : car les forces des assiégeants diminuaient plus sensiblement que les forces des assiégés.

Toutes ces choses engendrèrent beaucoup de mécontentement chez les Teutschs. Ils étaient si las de ce siége, qu'ils ne souhaitaient rien plus vivement qu'un accommodement qui mettrait leur honneur à l'abri. Et les Crémois, parmi lesquels il eût été difficile de trouver une famille qui n'avait pas eu à pleurer quelque perte, et qui pouvaient aussi prévoir quelle serait l'issue, puisqu'ils avaient déjà découvert des trahisons; les Crémois étaient dans le sentiment d'hommes qui, sachant avoir combattu pour les biens les plus précieux de la vie, ne sont pas éloignés d'un accommodement. Maintenant les propositions vinrent-elles d'un côté plutôt que de l'autre? Il est certain du moins qu'on en vint à une entrevue où assistèrent, d'après les désirs des assiégés, du côté impérial le patriarche Peregrin d'Aquilée et le duc Heinrich le Lion, qui depuis longtemps conseillait la douceur et la paix, et du côté de Crême, au contraire, les premiers hommes de la ville. Le patriarche exhorta les Crémois à la condescendance et à la soumission, et leur démontra le danger auquel ils s'exposeraient, eux, leurs femmes et leurs enfants, par une plus longue résistance. Les délégués de la ville répliquèrent: « Nous n'avons pas pris les armes contre l'empereur, mais contre nos alliés les Crémonais. Nous avons une fois pris la résolution de ne servir ni celui-ci ni celui-là, mais seulement Dieu et l'empereur; et nous avons bien prouvé que nous préférons la mort à la servitude. Nous avons conclu une alliance avec les Milanais, et y sommes restés fidèles tant qu'il a plu à Dieu; la colère de Dieu nous a frappés à cause de nos péchés. Le bonheur de l'empereur triomphe. Nous avons encore des armes en abondance, nous ne manquons nullement de vivres; cependant Dieu nous a enlevé l'espoir de la victoire. Nous vous adressons pourtant une prière : c'est que nous ne soyons pas punis par nos ennemis les Crémonais, mais par l'empereur. Nous désirons mettre fin à la guerre; nous ne pouvons nous dérober à la valeur de l'empereur. »

Il fut ensuite, d'après l'édit de l'empereur, stipulé que les Crémois quitteraient leur ville, et auraient la liberté de se retirer là où ils voudraient avec leurs femmes et leurs enfants. Ils pouvaient emporter de leurs propriétés ce que chacun avait la force de porter à la fois sur ses épaules. Les Milanais et les Bresciens qui se trouvaient dans la ville abandonneraient leurs armes, et se retireraient librement.

Par suite de ce traité, les habitants de Crême, au nombre de 20,000, quittèrent, le 27 janvier de l'année 1160, leur ville, leurs foyers, les tombeaux de leurs pères, et s'en allèrent dans la misère. L'empereur livra la ville au pillage, et, après le pillage, y fit mettre le feu. Ensuite il rentra comme un triomphateur à Pavie, dans laquelle ville il avait aussi trouvé la plus grande solennité après la destruction de Tortono (6).

# NOTES DU LIVRE XXII.

### CHAPITRE Ier.

(1) *Epistola* Johannis *notarii ad R. principem comitem Ric.* dans les Epist. Wibaldi (num. 239, col. 423). *Sciatis Guelphum domini Conradis proditorem cum Siculo concordem esse, magnamque pecuniam ab eo accepisse, et clam ductu Cencii Frajapani et Salaguefi Romam transiit; homines tamen sui cum quatuor Saracenis et totidem dexturiis Romæ a senatoribus capti et dimissi fuere, qui litteras ex parte Siculi Friderico duci Suaviæ, Enrico duci Saxaniæ, Bertholdo, filio ducis Conradi, Conrado duci de Cebering, pro damno et guerra domini regis Conradi deferebant, quibus commonebantur et rogabantur a Siculo, ut quæ illis Guelphus de suo preficuo diceret, facerent.* On pourrait s'étenner de trouver oussi dans cette séria de noms celui de Friedrich de Soonbe. Mais pourquoi ne s'y trouveroit-il pas? Friedrich tenait d'aussi près au duc Welf qu'au roi Kunrad. Celui-ci, le roi Kunrad, était malade; il pouvait être bientôt questleo de le remplacer sur le trône des Teutschs. Sans doute Heinrich, le fils du roi, était déjà élu; mais Welf savait probablement fort bien, et Roger pouvait avoir appris par lui, qu'en tout cas Friedrich se considérait comme le plus digne. Après tout, nous savons en général bien peu de choses de la position respective des princes et de leurs efforts les uns contre les autres.

(2) Otto Frising. (lib. I, cap. 59).

(3) Le jeune roi lui-même (*Epist.* Wibaldi, num. 189) appelle ce château *castrum Flocpereh.* Il était situé entre Nerdlingen et Bopfingen.

(4).... *In alio castro Horburc* (sur la Jaxt), *distante ab illo per spatium restæ et dimidiæ.*

(5) Dans les Epist. Wibaldi (num. 256 et 257, col. 438).

(6) Selon Otto Frising. (*de Gestis Frid. I*, cap. 10), Kunrad était âgé de deuze ans lorsque sa mère épousa Léopold d'Autriche, et ce mariage eut lieu en 1106.

### CHAPITRE II.

(1) Il s'agit de l'expédition d'Italie, qu'il préparait, et dont il a été question à la fin du chapitre précédent.

(2) Friedrich informa le pape Eugène III de son élection et de son couronnement, par une lettre qui se trouve dans les *Epist.* Wibaldi (num. 345, col. 516). On lit dans cette lettre : *Universi principes, regni tanquam divino Spiritu suscitati..... in oppidum Frankenevort, tam per se ipsos, quam per responsales honoratos, convenerunt.* Otto Frising., au contraire (II, cap. 1), dit qu'on vit venir *universum principum robur.*

(3) Friedrich dit lui-même, dans la lettre citée dans la note précédente : *Eadem die cum ingenti divinitus data concordia, ipsi principes et ceteri proceres cum totius populi favore et alacritate nos in regni fastigium elegerunt.* Otto Frising., de son côté, a sans doute en vue les promesses des princes, faites avant le 4 mars, lorsqu'il dit : *Ubi* (à savoir dans l'assemblée de ce jour) *cum de eligendo principe primates consultarent : ..... tandem ab omnibus Fridericus.... petitur, cuncterumque favore in regem sublimatur.*

(4) La *Vie de Friedrich Ier*, par Otto, ou plutôt ses deux livres *de Gestis Friderici I, imperatoris*, ne vont que jusqu'à l'an 1156. Ce vénérable évêque mourut en 1159.

(5) Le premier qui suit Otto est Radevicus *canonicus Frisingensis*, et Radewich est tout à fait dans l'esprit de son maître.

(6) Et tous les auteurs, qu'ils aient écrit en prose ou en vers, ne sont pas aussi honorables que le bon moine Guntherus *poeta.* Celui-ci, dans son *Ligurinus sive de Gestis Friderici I* (*Veter. script. ex Biblioth.* Reuberi, *Francofurti*, 1684, p. 275), est tout à fait ampoulé. En offrant son poëme à l'empereur, il dit :

*Suscipe cunctorum regnator maxime regum,*
*Suscipe lux mundi, cui nullum parce priusve*
*Spirat in orbe caput : te gaudet principe mundus;*
*Te populi, te regna timent; te solis ab ortu,*
*Solis ad occasum, submisso vertice, cuncti*
*Suscipiunt, dominumque simul regemque fatentur.*
*Nec solum nostri, vir maxime, temporis omnes*
*Prægrederis virtute viros, sed cuncta retrorsum*
*(Pace loquar veter; cedunt tibi nomina regum.*
*Solus ab Augusto consorte gaudet honore,*
*Et socium claris admittit Carolus actis.*

Plus loin, lorsqu'il arrive aux preuves, il dit hardiment (p. 279) :

*At nos, si quid erit pulchrum minus eximiumque,*
*Vel quod ad egregios non multum Cæsaris actus*
*Pertineat, veri nihil adjectura decoris*
*Sponte relinquentes, tantum potiora secuti*
*De multis modicum nitemur condere summum.*

Toutefois il n'outrage pas la vérité, mais il indique à son lecteur où il peut la trouver, et s'en lave les moins :

*Si quem igitur rerum prolixior ordo, Adesque*
*Incorrupta juvat, doctorum scripta virorum*
*Consultat,...*

Malheureusement aussi il n'y a pas surabondance de *scripta* de ce genre.

(7) Toutefois ce n'est qu'à partir du XVe siècle que dans l'histoire on l'appela *Barbarassa*, *Rubrobarbus*, *Barbarusa*, et même, par une forme savante, *Ænobarbus*.

CHAPITRE III.

(1) C'était, selon OTTO FRISING. (II, cap. 3), *quidam de ministris ejus, qui pro quibusdam excessibus gravibus a gratia sua adhuc privati, sequestratus fuerat.*

(2) HELMOLD. (cap. 73 [74]) : *In hac enim terra sola ducis auctoritas attenditur.*

(3) OTTO FRISING. (II, cap. 5).... *In die Pentecostes ipse coronatus gladium regis sub corona incedentis portavit.*

(4) HELMOLD. (loc. cit.). OTTO DE FREISINGEN ne parle pas de cette affaire.

(5) Parmi les *Ep.* WIBALDI (num. 381, col. 55).

(6) ... *Ob amorem regis*, dit OTTO DE FREISINGEN (II, cap. 8).

(7) En 1111. Voyez MURATORI (*Annali d'Italia*, ad h. a., tom. VI, p. 370).

(8) OTTO DE FREISENGEN l'appelle : *Virum pro distructione ecclesiæ suæ frequenter correptum, nec correctum.*

(9) L'évêque Kunrad, qui a écrit le *Chronicon Moguntiacum.*

(10) OTTO FRISING. (II, cap. 10) : ... *Non sine quorumdam scandalo, qui ne unquam id fieret, immobiliter fixum Romanos teners a proprio ipsorum ore audierant.*

CHAPITRE IV.

(1) OTTO FRISING. (II, cap. 11) parle de cette ambassade avec des circonstances telles, que l'on est forcé de la placer à l'an 1153; mais il rend ceci difficile, en faisant mention de *Guilhelmus Siculus, qui patri suo Rogerio noviter defuncto successerat*; car Roger ne mourut qu'en février 1154. Comparez MURATORI (*Annali d'Italia*, sous cette année).

(2) OTTO FRISING.... *In campania Lici fluminis termino Bojoariæ, contra sivitatem Augustensem.*

(3) OTTO MORENA (col. 967) : *Unam cuppam auream, et ex denariis plenum.*

(4) Selon OTTO MORENA (col. 969), ils lui offrirent 4,000 marcs d'argent.

(5) Le Milanais SIRE RAUL (col. 1175) parle d'argent que Friedrich aurait accepté de la ville de Pavie.

(6) C'est ce qu'assure SIRE RAUL.

(7) C'est ce que dit OTTO DE FREISENGEN, par conséquent un homme raisonnable (II, cap. 20) : *Condescendebat (princeps) miseræ cleri sorti, sed subridebat superbi populi fortunæ, quem quasi disparatum*, rel.

(8) SIRE RAUL (col. 1175); comparez OTTO MORENA (col. 982).

(9) OTTO FRISING. (loc. cit.) : *Videres miseros oppidanos .... funebri facie tanquam de bustis egredientes imitari*, rel.

(10) Lettre de Friedrich à Otto de Freisengen : *Longobardia propter longam absentiam imperatorum ad insolentiam declinaverat.*

(11) Dans cette même lettre, Friedrich dit : *Post non modicum damnum nostrorum arcem .... occupavimus.*

(12) OTTO FRISING. (II, cap. 16) : *Propter crebras quæ in exercitu ortæ fuerant seditiones.*

CHAPITRE V.

(1) *Vita Hadriani*, dans le Cardin. *Arag.* (comparez Baronius, ad a. 1155, III) : *Rex ... celeriter properabat ad urbem, et tanta festinantia, ut merito crederi posset magis hostis accedere quam patronus.*

(2) *Vita Hadriani* : — *Venerat autem ad eum Octavianus ... cardinalis, non missus a pontifice, sed dimissus, jam parans seditionem ex schismatis ... Idem Octavianus quod hauserat virus vomere cœpit et pacem turbare.*

(3) Pourquoi ne pas appeler la chose de son véritable nom? *Officium stratoris exhibere*, telle est l'expression. Nous avons dit en son temps comment cette coutume (*mos*) avait été introduite par le malheureux fils aîné de Heinrich IV.

(4) *Rex dixit se hoc facere non debere.*

(5) Comment traduire autrement ces mots : *Quod quilibet lixa potius petere deberet ab institore?*

(6) OTTO FRISING. (II, cap. 23) : *Adjuvabantur nostri, quod a castro Crescentii saxorum ictibus, seu jaculorum non lædebantur spiculis.*

(7) ... *Salvo in omnibus jure imperiali.*

(8) ... *Ut potius muscipulam quam pontem diceres.*

CHAPITRE VI.

(1) OTTO FRISING. (II, 28) ne nomme pas le lieu; c'était *in Bajoaria versus confinium Bohemorum.*

(2) OTTO FRISING. (II, cap. 29). *Est enim lex curiæ, quod quisquis de ordine principum principis sui iram incurrens, compositionem persolvere cogatur, centum librarum debitor existat; cæteri minoris ordinis viri, sive ingenui, sive liberi vel ministri, decem.*

(3) *Hoc .... judicio per totam transalpini imperii latitudinem promulgato....*

(4) ... *Sola Bajoaria, propter prænominatam litem* (entre les deux Heinrich, le Lion et Jasomirgott), *hujus gratiæ particeps nondum fieri meruit.*

(5) OTTONIS, DE S. BLASIO Chronic. (cap. 21); MURAT. *Ss. rer. ital.*, (VI, col. 880). *Regnum Burgundiæ cum Archisolio Arelatensi, quod duces de Zæringan, quamvis sine fructu, tantum honore nominis jure beneficii ab imperio jam tenuerant, à Bertolfo duce EXTORSIT.* — OTTO FRISING. (II, cap. 30).... *Non solum Burgundiam, sed et provinciam imperio jam dici alienatus, sub uxoris titulo familiariter*

comme bien patrimonial, pensons-nous), *possidere cœpit.*

(6) Otto Frisinc. (II, cap. 32, in fine).

(7) *Chronic. Pegar. coll. et cont.* (Menken, III, col. 140) : *Austria a Bavaria divisa est, ne nimium Bavari superbirent.* — Andreæ Presbyt. *Chron. Bav.* (Schilter) : ... *Ut duces Bavariæ, minus deinceps contra imperium superbire valerent.*

(8) Otto Frisinc. (II, cap. 33).... *Tanta pacis jucunditas arrisit imperio, ut non solum imperator Augustus, sed et pater patriæ jure dicatur Fridericus.*

## CHAPITRE VII.

(1) Radevici *Frising. Canon. Append. ad Ottonem* (I, cap. 1, dans Muratori, VI, col. 741). *Ea denique pax in Germania erat, ut mutati homines, terra alia, cœlum ipsum mitius molliusque videretur.* Ces expressions, dont Florus (IV, cap. 12) se sert pour le temps de Drusus, sont employées avec une certaine maladresse, sans doute, par le chanoine; toutefois on les rencontre avec plaisir au commencement de son livre. Radewich avait donc lu Florus?

(2) Cela est du moins vraisemblable.

(3) Otto Frisinc. (III, cap. 31) donne la lettre qu'il a reçue, et il dit auparavant : *Tale scriptum ad principes destinatum invenitur.*

(4) Helmold. (I, cap. 79 [80]) : *In diebus illis orientalis Saxoniæ principes et aliqui de Bavaria, conspirationis, ut dicebatur, gratia, condixere colloquium, evocatusque archiepiscopus, occurrit eis in saltu Bohemico.*

(5) Le récit de ces événements est donné par Helmold. (I, cap. 83 [84]). Le dernier ordre du duc était que l'on donnât à l'évêque *mensura juxta morem terræ hujus, nec mensurandæ paludes et sylvæ robustiores. Multum ergo laboris*, ajoute Helmold, *adhibitum est in requirendis prædiis his. Non per ducem, aut episcopum requiri potuerunt, usque in hodiernum diem.*

(6) Helmold. (I, cap. 83 [84]). *Camera enim erat inanis et vacua.*

(7) Helmold ne dit pas que Heinrich prononça ces paroles; il dit seulement : *Dux habuit verbum ad Slavos de christianitate.* Mais le duc a dû dire ce que nous lui faisons dire, ou du moins quelque chose d'analogue, parce qu'autrement la réponse du *regulus Obotritorum* ne porterait pas et n'aurait pas de sens.

(8) *Sit Deus, qui in cœlis est, Deus tuus; esto tu Deus noster, et sufficit nobis. Excole tu illum, porro nos te excolemus.*

(9) Tout ce récit est tiré de Helmold et de Saxo Grammaticus.

## CHAPITRE VIII.

(1) *Chron. M. S.* (ad an. 1157) : *Imperator cum Saxonibus Poloniam ingressus....* Selon Radevicus (I, cap. 3), *penetravit imperator cum magnis copiis Poloniam, fretus ope divina.*

(2) Ceci résulte de la lettre de Henri III, roi d'Angleterre, que Radivicus (I, cap. 7) nous a conservée, et dont il sera tout à l'heure question dans le texte. Friedrich avait envoyé une ambassade en Angleterre, avec des présents pour le roi de ce pays.

(3) Il n'est peut-être pas sans intérêt d'indiquer les présents envoyés par le roi d'Angleterre. C'étaient *varia et pretiosa donaria. Inter quæ papilionem unum quantitate maximum, qualitate bonissimum perspeximus. Cujus si quantitatem requiris, non nisi machinis, et instrumentorum genere et adminiculo levari poterat : si qualitatem, nec materia nec opere ipsum putem aliquando ab aliquo hujusce apparatu superatum iri.*

(4) Radevicus (I, cap. 8), auquel nous empruntons ce récit : *Salutat vos beatissimus pater noster papa Adrianus et universitas cardinalium S. romanæ Ecclesiæ. Ille ut pater, illi ut fratres.*

(5) Ceci se trouve dans la lettre de l'empereur donnée par Radevicus, et dont il va être question. *Porro quia multa paria litterarum apud eos reperta sunt, et schedulæ sigillatæ, ad arbitrium eorum adhuc scribendæ, quibus, sicut hactenus consuetudinis eorum fuit, per singulas ecclesias teutonici regni conceptum iniquitatis suæ respergere.... nitebantur.*

(6) Radevicus (I, cap. 13) ... *Ad italicam expeditionem rex* (*Labeslaus*, comme Radewich appelle le duc des Bohêmes) *pariter cum imperatore fastu regali profecturus accingitur.*

(7) Radewich (I, cap. 16) s'exprime en termes équivoques et avec réserve : *Præsules Alemanniæ communicato in unum assensu et consilio sedi apostolicæ in hæc verba rescribunt.*

(8) *In capite orbis Deus per imperium exaltavit Ecclesiam, in capite orbis Ecclesia, non per Deum ut credimus, nunc demolitur imperium. A pictura cœpit, ad scripturam processit, scriptura in auctoritatem prodire conatur.*

## CHAPITRE IX.

(1) C'est ainsi que les dépeint Radewich (I, cap. 18); c'est ainsi qu'ils se montrent par leurs actes.

(2) Radevic. (I, cap. 20) : ... *Celebre colloquium, et si mavis curiam tenuere.... idque veraciter asserere potero, multis ante hæc regibus denegatam eam, quam tunc probitate sua evicerunt isti legati principes, magnificentiam et gloriam.*

(3) Radewich (I, cap. 20) appelle ce personnage *Guilhelmum, cognomento Maltraversar.* Selon lui, il était *melior et nobilior omnium Ravennatensium.*

(4) *Chronic. Weingart.*, ad an. 1158 : *Fridericus imperator secundam expeditionem in Italiam imprudenter movit.*

(5) *Hanc trengam archiepiscopi, episcopi, abbates, datis pro se dextris firmaverunt, et violatores pacis pontificalis officii severitate coercendos promiserunt.*

(6) *Comes Ekebertus de Butena*, dit Radewich (I, cap. 31). Le *Chronicon Mortisser.* (ad an. 1158) le nomme *Eckebertus comes de Bavaria.*

(7) Radev. (I, cap. 33) ... *Ambitus ejus super centena stadia circumvenitur.*

(8) Le premier est OTTO MORENA, l'autre SIRE RAUL.

### CHAPITRE X.

(1) Malgré la sévère loi militaire dont nous avons parlé, il s'y trouva (RADEV., I, cap. 15) une *turba calonum, meretricum et lixarum.*

(2) RADEV. (II, cap. 4): *Fuere etiam qui ibidem in publico facta imperatoris carminibus favorabilibus celebrarent.*

(3) *Fridericus, Dei gratia Romanorum imperator, semper Augustus, universis suo subjectis imperio, hæc edictali lege in perpetuum valitura jubemus.*

(4) Parce que là se trouvait la couronne de fer que jadis on plaçait sur la tête des nouveaux rois.

(5) OTTO MORENA (col. 1021).

(6) SIRE RAUL (col. 1181). Comparez OTTO MORENA (col. 1021) et RADEWICH (II, cap. 21).

### CHAPITRE XI.

(1) Dans le *Chronicon Montis Sereni* (ad h. an.).

(2) ... *Crimen perduellionis, scelus læsæ majestatis.*

(3) *Juravimus quidem, sed juramentum attendere non promisimus.*

(4) SIRE RAUL (col. 1182): *Ad mortem usque doluit (imperator).*

(5) OTTO MORENA (col. 1037). Il cite même les noms de plusieurs de ces otages de Milan et de Crémone qui furent mis à mort ou mutilés.

(6) Ce récit est en majeure partie tiré de RADEWICH (II, cap. 57-62), comparé avec OTTO MORENA (col. 1039-1052).

# LIVRE XXIII.

LE TEUTSCHLAND SOUS LE HOHENSTAUFEN FRIEDRICH I^er^. — LUTTE NON DÉCIDÉE DE FRIEDRICH I^er^ CONTRE L'ÉGLISE ET CONTRE LES LOMBARDS. — LE PEUPLE TEUTSCH ENTIÈREMENT NÉGLIGÉ DE LA PART DE SON ROI. — INIMITIÉ SECRÈTE DE BARBEROUSSE ET DE HEINRICH LE LION L'UN ENVERS L'AUTRE.

## CHAPITRE PREMIER.

MORT DU PAPE ADRIEN IV. — SCHISME DANS LE CHOIX D'UN PAPE. — ALEXANDRE III ET VICTOR IV. — COUR PLÉNIÈRE A PAVIE.

De l'an 1159 à l'an 1160.

Vers l'époque des fêtes de Pâques de l'année 1159, l'empereur Friedrich I^er^ avait, comme on l'a raconté, reçu gracieusement et congédié de même des ambassadeurs du sénat et du peuple de Rome à Bologne; mais aucune négociation n'avait eu lieu publiquement; au contraire, il fut convenu entre les délégués de l'empereur et les délégués du pape que des négociations seraient entamées entre six cardinaux nommés par le pape et six évêques nommés par le roi. Mais on on n'en vint pas du tout à ces négociations, ou elles restèrent sans effet; les Romains, sénat et peuple, furent inculpés d'avoir tout fait échouer (1). Ce qui est certain, c'est que l'empereur et le pape avaient persévéré dans leur ancienne position hostile.

Les Romains ne laissèrent pas de profiter de ces malheureuses circonstances. Aussitôt que l'arrivée de Heinrich le Lion en Italie sembla faire pencher la balance en faveur de l'empereur, ils envoyèrent une nouvelle ambassade à celui-ci, dans l'espoir bien fondé de trouver maintenant une réception plus favorable. Et ils ne furent point trompés. Friedrich reçut les envoyés, comme il venait de commencer le siége de Crémone, non-seulement d'une manière très-amicale; non-seulement il les retint quelques jours dans son camp, et leur fit des présents avec une libéralité impériale, mais il envoya aussi lui-même des délégués avec eux à Rome. Ces envoyés reçurent la mission de négocier avec les Romains sur l'organisation intérieure de la ville, afin de rendre décisive l'influence de l'empereur; en même temps ils devaient chercher à s'entendre avec le pape sur les demandes que celui-ci avait faites à Bologne par l'entremise de ses légats. Sans doute cette double mission n'était pas facile à remplir. Les envoyés impériaux devaient atti-

rer sur eux-mêmes une apparence d'ambiguïté, comme le but était bien aussi d'exciter, par une conduite mystérieuse, les soupçons réciproques du pape et des Romains, pour rendre les deux partis d'autant plus flexibles. Dans tous les cas, Friedrich choisit pour son ambassade des hommes qui, il en était sûr, ne négligeraient ses affaires sous aucun rapport : car il plaça à la tête de l'ambassade le comte palatin Othon de Wittelsbach, par qui avaient été accomplis hardiment et avec bonheur tant d'ouvrages dangereux, et le maître Haribert, prieur d'Aix-la-Chapelle, qui était aussi connu pour sa prudence que pour ses connaissances et son expérience des affaires publiques; puis le rusé comte Guido de Blanderat, qui fut envoyé à Rome avec Othon de Wittelsbach, ou qui, par sa connaissance de la langue du pays, et par l'adresse dont il avait déjà si bien fait preuve à Milan, reçut probablement, vers le même temps, la mission de venir au secours des délégués teutschs, et de leur préparer partout les voies (2).

On ignore ce que ces délégués de l'empereur entreprirent ou firent à Rome en particulier. On ne peut cependant méconnaître qu'ils n'atteignirent pas grand'chose. Le saint-père pouvait être fatigué de la lutte; du moins il quitta Rome, et se rendit à Anagni, de laquelle ville il pouvait facilement atteindre, en cas de nécessité, les possessions de son allié et vassal le roi Wilhelm de Sicile. Là même, il était, dit-on, sur le point de lancer l'excommunication contre l'empereur Friedrich. On assure aussi que, pendant le siége de Crémone, les Milanais avaient juré une ligue avec les Bresciens et les Pisantins, à laquelle Crémone même prit part. Les alliés avaient envoyé à Anagni des ambassadeurs au pape Adrien, et avaient conclu avec lui la convention qu'ils n'entreraient dans aucune paix et dans aucun traité avec l'empereur Friedrich, sans la permission du pape Adrien ou de ses successeurs catholiques; qu'au contraire le pape lancerait, dans le courant de quelques jours, l'excommunication de l'Église contre l'empereur. Cependant le pape fut empêché par la mort de remplir cette promesse. Il est certain qu'Adrien ne prononça point l'excommunication, soit qu'une rumeur calomniatrice lui ait seule attribué ce dessein, soit que l'exécution en ait été réellement empêchée par sa mort. Adrien IV, en effet, mourut subitement d'une inflammation de gorge, le premier du mois de septembre 1159, et laissa derrière lui la réputation d'un homme bon, pieux et juste, digne sous tous les rapports du siége apostolique. C'est pourquoi la nouvelle de sa mort produisit aussi une profonde impression sur tout le monde chrétien.

Et en effet ce fut un événement très-important. Les circonstances dans lesquelles le respectable pape mourut étaient terribles. L'Église s'était rarement trouvée dans un danger aussi imminent que dans ce moment. Elle avait perdu ses anciens appuis dans le Teutschland et dans l'Italie, et n'en avait pas encore acquis de nouveaux. Tous les princes et les seigneurs laïques tenaient à l'empereur, avec lequel elle était en pleine discorde, n'importe que ces derniers fussent poussés par un véritable dévoûment pour le puissant héros, ou par haine pour les villes, et par jalousie des grandes possessions de l'Église. Les ecclésiastiques étaient ébranlés ou découragés; un grand nombre d'entre eux pouvaient aussi être séduits ou éblouis par l'empereur; même parmi les cardinaux il ne régnait aucun accord. Depuis la conclusion du traité qu'Adrien IV avait été forcé de consentir avec le roi Wilhelm de Sicile, ils s'étaient séparés de lui (3); et ce schisme avait été sans doute augmenté et même rendu mortel par l'empereur ou par les partisans de l'empereur, de toutes les manières possibles. En outre, les grandes questions sur lesquelles on avait disputé depuis le début du sublime hérétique Arnold de Brescia, et sur lesquelles, même en ce moment, il s'était élevé en Lombardie des discussions si amères entre l'empereur et les villes, avaient produit une grande impression sur les cardinaux, et surtout sur les ecclésiastiques. Par ces questions, le schisme était devenu vraiment venimeux. De là on pouvait prévoir que le choix d'un nouveau pape éprouverait de grandes difficultés. On ne devait pas penser à une réconciliation des cardinaux; ou l'un des partis devait vaincre l'autre, ou un choix schismatique pouvait seul avoir lieu; et dans un cas comme dans l'autre, les conséquences devaient être incalculables.

Si en effet le parti impérial réussissait, parmi les cardinaux, à amener au siége apostolique un homme d'au milieu d'eux, celui-ci

devrait nécessairement, soit par conviction, soit par condescendance ou par crainte, reconnaître les principes qui avaient été exprimés par Friedrich avec tant de roideur et de vivacité contre l'Église. Lors de la mise à exécution de ces principes, l'empereur franchirait de beaucoup les limites qu'il avait respectées jusqu'alors. Puis, dans le cas le plus favorable, l'union pourrait être tout à fait rétablie entre la prêtrise et l'empire; mais l'Église serait placée au-dessous de l'empire, l'autel au-dessous du trône. L'unité de l'Église, qui s'était étendue au loin sur tous les pays de l'Europe, serait anéantie, et sur ses ruines s'élèveraient maintenant difficilement des églises nationales, lesquelles pourraient déposer l'Église universelle. Et que deviendrait aussi la liberté citoyenne, qui avait son sol et son germe dans la vie des villes? Cette liberté ne pourrait que grimper le long des parois de la crevasse qui avait éclaté entre l'empire et la prêtrise, jusqu'à ce qu'elle fût assez forte pour se tenir debout toute seule; le double pouvoir de la féodalité et de l'esprit de l'Église, exercé par une seule main, aurait broyé et détruit la jeune plante avant qu'elle eût porté quelques fruits. Si, au contraire, le parti apostolique vainqueur élevait au saint-siége un homme qui fût pénétré du pur esprit papal, de l'esprit qui s'était montré si puissant dans Grégoire VII, il ne pouvait en être autrement que la lutte qui avait déjà éclaté entre le pape et l'empereur ne devînt terrible; elle devait amener une confusion incalculable, qui produirait son effet bien au delà des frontières de l'empire romain proprement dit. Par conséquent, on ne peut s'empêcher de considérer, toutes les circonstances étant bien pesées, le deuxième cas, savoir un choix schismatique, comme le moindre des deux maux. Par un tel choix, quelque déplorable qu'il fût, on pouvait prévenir, si l'empereur agissait avec sagesse, tant l'abus de la puissance ecclésiastique dans les affaires temporelles, que le choix immédiat entre l'Église et l'Empire. La lutte semblait en effet devoir prochainement commencer entre les deux papes. L'empereur pouvait rester en dehors de celle-ci; il pouvait se donner une apparence d'impartialité, et, en faisant semblant de n'avoir à cœur que le salut de l'Église et la réconciliation de l'Église et de l'Empire, il pouvait gagner du temps. En même temps il pouvait retirer d'immenses avantages du schisme entre les ecclésiastiques; il pouvait, comme beaucoup, sinon tout, semblait dépendre de sa décision, se rendre également nécessaire aux deux partis; et s'il ne prenait cette décision qu'après un mûr examen de toutes les circonstances, et après avoir éprouvé le sentiment de tous les peuples chrétiens, et qu'il la fit connaître ensuite sans passion et sans égoïsme, il devait espérer d'une manière salutaire sur les races futures, prévenir de grands malheurs, et mériter la reconnaissance du monde et de la postérité.

Si toutes ces considérations ont quelque vérité, on peut bien considérer comme un bonheur qu'Adrien soit mort si subitement. L'empereur, retenu par une lutte terrible devant Crême, embrouillé dans une confusion incalculable par sa haine contre Milan et contre d'autres villes, n'inspirait aucune terreur à Rome au parti apostolique. D'un autre côté, Wilhelm, roi de Sicile, n'avait pas non plus de forces disponibles qui pussent donner de l'appréhension au parti impérial. Par conséquent, comme les cardinaux n'étaient menacés d'aucun danger immédiat, et étaient abandonnés à eux-mêmes, il s'ensuivit réellement un choix schismatique. Mais on ne peut cependant découvrir comment ce choix eut lieu. Les rapports des deux partis aux ecclésiastiques, au monde et à l'empereur, sont rédigés dans un style partial et passionné; on ne peut déchiffrer les contradictions qui y sont contenues. Mais ce qui semble résulter de plus important comme vérité historique, après un examen approfondi de ces rapports, pourrait être ce qui suit.

Aussitôt que la nouvelle de la mort du pape Adrien fut connue, les cardinaux qui se trouvaient à Rome et dans les environs, soit qu'ils appartinssent à l'un ou l'autre parti, se rendirent en toute hâte à Anagni. Les cardinaux du parti impérial y arrivèrent avec des sentiments hostiles, et furent reçus par leurs adversaires avec des sentiments hostiles. Ceux-là croyaient que ceux-ci avaient fait au saint-père, avant la mort de celui-ci, la promesse par serment qu'un prêtre du milieu d'eux seuls serait élevé au siége de l'Apôtre, et le nouveau pape devait lancer l'excommunication de l'Église sur l'empereur; ceux-ci entretenaient de ceux-là l'opinion que, vendus à l'empereur, ils étaient sur le point de commettre une trahison envers

l'Église. Cependant ils furent d'accord d'accompaguer le cadavre à Rome, et de l'enterrer solennellement dans l'église de Saint-Pierre. Mais avant que ces obsèques eussent été terminées, le 5 septembre, tous les cardinaux qui étaient présents, au nombre de vingt-trois, conclurent, pour ainsi dire sur le cadavre du défunt, une convention par écrit, dans laquelle ils s'engageaient à procéder d'après la manière accoutumée à l'élection d'un nouveau pape : s'ils se trouvaient unanimes pour ce choix, bien; sinon personne ne devait continuer sans l'approbation générale. Cette condition fut, on ne peut le méconnaître, artificieusement introduite par le parti impérial; elle fut reçue sans soupçon par le parti apostolique. Les apostoliques croyaient que tout ce qu'on désirait, c'était qu'on ne se divisât pas pour un choix praticulier, et ils firent cette promesse avec d'autant moins de scrupule qu'ils se croyaient plus sûrs de la pluralité des voix. Les impériaux se réservèrent d'interpréter ainsi la condition, qu'ils ne reconnaîtraient pas un choix qui aurait été obtenu par la pluralité des voix, mais insisteraient sur l'unanimité des voix; et ils croyaient ainsi avoir entre les mains le moyen de faire échouer tout choix dans le sens apostolique.

Les négociations pour l'élection continuèrent jusqu'à la fin du troisième jour, quoique à huis clos, mais en présence du sénat romain et d'un grand nombre d'hommes de la ville ou du peuple. Enfin la pluralité des voix, quatorze contre neuf, se déclara pour le cardinal Roland, natif de Sienne en Toscane, le même qui avait excité d'une manière si violente à Besançon la colère de l'empereur et des princes teutsches, et surtout du comte palatin Othon de Wittelsbach; un homme, d'ailleurs, qui se distinguait nonseulement par un sentiment profond pour l'Église et par un zèle ardent pour la prêtrise, mais qui brillait aussi par son instruction, ainsi que par sa connaissance du monde et des affaires du monde; dont la vie, enfin, avait toujours été pure, et qui avait fait preuve d'un grand nombre des plus belles vertus humaines. Personne n'oserait tenter de le déclarer indigne du siége apostolique; personne n'oserait en désigner un autre qui méritât la préférence. Mais lui, lorsque son nom fut déclaré, rejeta l'élection, et nullement, à ce qu'il paraît, par une modestie hypocrite, mais avec le désir sincère qu'on lui épargnât la plus haute dignité de l'Église. Il connaissait son époque : il savait bien que le siége papal serait difficile à maintenir; que lui-même, s'il réussissait à le conserver, ne devait pas espérer d'y trouver un siége bien doux; il ne pouvait pas non plus se dissimuler qu'il s'était attiré la haine irréconciliable de l'empereur et d'un grand nombre des princes de l'empire. C'est pour cette raison qu'il considéra peut-être comme un devoir d'échapper à l'orage, dans le tourbillon duquel il ne pourrait peut-être pas une fois conserver ses propres principes, il ne pourrait pas demeurer une fois le maître de ses propres actions. Mais les cardinaux qui l'avaient élu ne firent aucun cas de ce refus; ils lui posèrent les vêtements papaux sur les épaules (4), et le saluèrent comme chef légitime de l'Église, comme le pape Alexandre III.

Mais, sur ces entrefaites, un autre homme parut, pour lequel la minorité des cardinaux s'était déclarée. C'était le cardinal Octavien, Romain de naissance, le même qui, brouillé avec le pape, avait paru dans le camp de l'empereur lors du premier séjour de Friedrich en Italie, et qui avait acquis, mérité et su conserver la confiance de ce dernier. Et cette circonstance même prouve que lui aussi, ce cardinal Octavien, devait être un homme habile et distingué. En effet il n'était nullement inférieur à son adversaire, le cardinal Roland, en instruction, en connaissance du monde, en adresse et en belles manières. Mais le monde était autrement arrangé dans sa tête : l'esprit papal n'était pas en lui, ni la sévérité apostolique; il avait même été, sinon un protecteur, du moins un partisan secret de l'hérétique Arnold de Brescia. Il est donc probable que ce ne fut nullement par inclination, mais seulement forcé par le grand schisme de cette époque, qu'il se plaça du côté de l'empereur; et, pour la même raison, il est à présumer que, s'il eût été unanimement élu pape, il se serait placé en opposition à l'empereur, quoique peut-être dans un autre sens que Roland ou Alexandre III.

Cet homme se présenta donc, et s'opposa à ce que le cardinal Roland fût revêtu des insignes et salué du titre de pape. Il maintint que personne ne devait être forcé à accepter la dignité papale; il en appela à la convention que tous les cardinaux présents avaient souscrite, et dans laquelle on était convenu de l'unanimité. Auprès de lui se trouvaient deux autres cardinaux

qui non-seulement réclamaient cette unanimité, mais déclarèrent aussi qu'ils reconnaîtraient pour pape le cardinal Octavien, à qui ils avaient donné leurs voix. Contre cette assertion et cette déclaration s'élevaient les cardinaux apostoliques par qui Roland avait été élu. On en vint à une querelle si furieuse, qu'Octavien se précipita, et enleva avec violence le manteau papal à son adversaire, sans doute pour s'en faire revêtir lui-même. Cependant un des sénateurs, qui se trouvait tout près, exaspéré, à ce qu'il paraît, de cet emportement, lui retira le manteau des mains (3); mais Octavien s'était prémuni contre un cas semblable, ce qui était une preuve qu'il était venu à l'assemblée avec la résolution de ne céder dans aucun cas. Il appela aussitôt son chapelain, pour qu'il lui donnât un autre manteau. Le chapelain obéit; et Octavien jeta sur lui le nouveau manteau avec tant de violence, que le bas se trouva placé en haut et le devant derrière. Ensuite il se déclara le pape Victor IV, et fut reconnu et salué comme tel par ses partisans parmi les cardinaux.

Mais tout à coup les portes de l'église s'ouvrirent, et une foule armée s'y précipita avec des épées nues. A cette vue, Alexandre et les siens prirent la fuite, afin, d'après leurs propres expressions, de ne pas être contraints « à adorer l'idole, » dans la partie fortifiée de l'église, et il abandonna le champ de bataille à son adversaire. Celui-ci paraît avoir été aussitôt, au milieu des armes de la foule insurgée, revêtu des insignes de la dignité papale, placé sur le siége de l'Apôtre, et reconnu solennellement par ses partisans et par tout le peuple comme le pape Victor; mais personne ne semble avoir entrepris le sacre; bien plus, il paraît qu'il ne l'obtint que plus tard, et avec beaucoup de difficultés. Maintenant cependant il fut conduit au palais papal, et le peuple le salua de ses acclamations, comme il avait toujours l'habitude de faire quand on l'excitait aux acclamations. L'autre pape, au contraire, Alexandre, et les cardinaux qui avaient fui avec lui, furent gardés dans leur cachette, et, comme ils ne voulurent pas se soumettre, ils furent retenus huit ou neuf jours prisonniers.

Quelle part prirent les délégués impériaux, et en particulier le comte palatin Othon de Wittelsbach, à ces événements et à ces violences, c'est ce qui est incertain. Qu'Othon se soit trouvé à la tête des hommes armés qui pénétrèrent dans l'église, ou seulement au milieu d'eux, c'est ce dont il n'est pas accusé. Il est cependant difficile de croire qu'il soit resté inactif au milieu d'un si grand mouvement. Il fit aussi par la suite tout ce qui était possible pour faire reconnaître partout le pape Victor dans le territoire de Rome, et les cardinaux qui avaient élu Alexandre portèrent à l'empereur des plaintes amères sur sa violence.

Sur ces entrefaites, en effet, la position de Victor et d'Alexandre l'un envers l'autre avait subi des changements. Le tumulte qu'avait excité l'élection d'un nouveau pape, ou dans lequel le peuple de Rome s'était précipité par aveuglement et par désordre, avait disparu en peu de jours; la raison était revenue. On demandait après le pape Alexandre et après les cardinaux qui l'avaient élu; on commençait à condamner la conduite du pape Victor pendant l'élection, et l'irruption de la force armée dans l'église; et on trouva bientôt tout l'événement impie, insupportable, abominable. Beaucoup d'âmes se tournèrent vers l'opprimé, dont personne ne pouvait révoquer en doute les hautes vertus. La sympathie pour son sort fut d'autant plus vive, qu'on pouvait moins apprendre quelle était sa véritable position. Dans ce sentiment se distingua de nouveau la maison des Franjipani, qui n'avait jamais fait défaut au siége apostolique, et qui s'était toujours montrée en avant parmi les ennemis des rois étrangers qui avaient manifesté le désir de gouverner comme empereurs de Rome. Les Franjipani remuaient et attisaient partout, exhortant, encourageant, troublant et réconciliant. En peu de temps ils eurent attiré un si grand nombre de Romains dans leur parti, que les partisans du pape Victor craignaient que leurs prisonniers ne fussent délivrés par le peuple irrité, et ne leur disputassent de nouveau la victoire. En conséquence ils crurent nécessaire de retirer de prison le pape Alexandre et les cardinaux qui étaient auprès de lui. C'est ce qui eut lieu; mais ce ne fut pas pour rendre la liberté aux prisonniers, mais pour les mettre sous une autre garde plus sûre. Cette nouvelle violence ne servit qu'à augmenter le mécontentement des masses du peuple. Le mouvement parmi celles-ci fut si fort, que les sénateurs et les hommes de la noblesse, pour prévenir de plus grands malheurs, considérèrent comme le

meilleur moyen de mettre les prisonniers en liberté, sans leur accorder cependant de demeurer dans la ville. Il est probable qu'ils conclurent avec eux une convention. En conséquence Alexandre et ses cardinaux, le douzième jour après l'action impie qui s'était passée dans l'église de Saint-Pierre, furent retirés de leur captivité et conduits à travers la ville, au son des cloches et parmi plusieurs autres témoignages de la sympathie du peuple. A la procession se joignirent un grand nombre d'ecclésiastiques, beaucoup de sénateurs, une grande partie de la noblesse, et une foule énorme d'hommes du peuple. Le pape se rendit à Neinfe. Le dimanche suivant, il fut, avec toute la solennité que le lieu et les circonstances pouvaient permettre, en présence d'une grande réunion d'ecclésiastiques et de laïques, décoré et sacré pape sous le nom d'Alexandre III. Bientôt après il se rendit, le nouveau pape, à Terracine, et ensuite plus loin, à Anagni.

Mais, sur ces entrefaites, Victor s'était aussi éloigné de Rome, terrifié sans doute du violent mouvement qui s'était élevé contre lui parmi le peuple. Il paraît qu'il jugea à propos de partir secrètement; dans tous les cas il établit sa résidence à Ségni. Mais Alexandre, aussitôt qu'il eut recouvré la liberté et qu'il eut pris le titre papal, lui assigna, à lui le pape Victor, un délai de huit jours dans le courant duquel il devait se soumettre, et le menaça de l'excommunication de l'Église, s'il n'obéissait pas à cet ordre. Et comme Victor se montra désobéissant, l'excommunication fut réellement lancée contre lui. Mais il ne la laissa pas sans réplique, et répondit à cet anathème par un autre anathème contre son ennemi Alexandre. Et le schisme de l'Église fut ainsi accompli. Mais comme chacun devait maintenant prendre un parti, qu'il fût ecclésiastique ou laïque, il s'éleva nécessairement, d'abord à Rome et sur le territoire de Rome, puis peu à peu dans un cercle plus étendu, et avec de moindres forces, partout un désordre sauvage et multiplié, qui ne manquait pas çà et là de violence, et nulle part d'artifices, de prudence, de ruse et de fourberie. D'un côté comme de l'autre il se trouvait des apostats et des transfuges; en général, cependant, il semble s'être réuni à Rome un plus grand nombre en faveur d'Alexandre qu'il ne s'en détacha : car, quoique deux cardinaux, qui avaient été attachés à Alexandre, se fussent déclarés en faveur de Victor, il ne se trouve cependant que cinq cardinaux du côté de Victor, et par conséquent six de ses partisans primitifs durent embrasser la cause d'Alexandre, s'il est vrai d'ailleurs que Victor eût été élu par neuf cardinaux. Les hommes bons, nobles et réfléchis, dans tous les pays chrétiens, contemplaient avec douleur ce désordre déplorable, et gémissaient « sur l'Église à deux têtes, » dont on ne devait attendre aucun salut. Mais ce schisme ouvrait à Friedrich un vaste champ. Cependant il ne put prendre sur lui d'attendre le temps de la moisson qui semblait lui être promise, et de soigner avec prudence et jugement la semence jusqu'à cette époque. Il ne put comprimer sa passion ; il se précipita sans prévoyance dans le champ, et saisit tout pour ne rien perdre. En même temps, on ne peut nier qu'il ne se fût si profondément embrouillé dans les affaires de l'Italie, qu'il était forcé d'aller en avant, sans savoir s'il trouverait une issue, et si le retour lui serait possible.

A l'époque où lui parvint la première nouvelle de la mort d'Adrien, il tenait prisonniers deux cardinaux; il est incertain depuis quand, et pour quelle raison. Aussitôt il mit ces cardinaux en liberté, et leur permit de se rendre à Rome, sans doute sous la promesse que, lors de l'élection d'un nouveau pape, ils donneraient leurs voix à l'homme qu'il désirait voir sur le siége apostolique, le cardinal Octavien. Les cardinaux acceptèrent leur liberté, et se rendirent à Rome. A leur arrivée, l'élection avait déjà eu lieu; pour cette raison, ils se considérèrent comme libérés de leur promesse, et se déclarèrent pour le pape Alexandre.

Mais le dépit que dut éprouver Friedrich de cette conduite des deux cardinaux fut bientôt étouffé par le dépit encore plus grand que lui occasionnèrent les événements qui avaient eu lieu pendant l'élection et après l'élection du pape. Sa colère dut être d'autant plus violemment enflammée, qu'il fallut bien qu'il reconnût avec douleur qu'il s'était mis lui-même hors d'état d'entrer à pas mesurés dans la voie à laquelle seule il devait tous les résultats dont il pouvait se glorifier. Il fallait, pour faire quelque chose, qu'il employât des moyens auxquels il pouvait difficilement lui-même avoir grande confiance. Il écrivit en effet à tous les

archevêques et à tous les évêques, pour les engager à ne pas se déclarer trop précipitamment pour le pape Alexandre, ou, comme il s'exprimait, par convenance, pour l'un des deux papes, afin d'éviter le schisme dans l'Église, et afin qu'un homme parvînt au siége apostolique, qui fût aussi décidé à maintenir la dignité de ce siége que disposé à respecter l'honneur de l'empire. Il n'écrivit pas moins aux rois des peuples chrétiens environnants, et en particulier aux rois de France et d'Angleterre, et leur proposa la convention qu'aucun d'entre eux ne reconnaîtrait un pape qui ne serait reconnu ou ne pourrait pas être reconnu par tous. Mais toutes ces exhortations et ces propositions ou ne produisirent aucune impression, ou en firent une tout autre que celle que Friedrich avait espérée, ou que du moins il avait désirée. Le but était trop visible. Qui aurait pu se résoudre, à moins d'y être forcé, à encourager ce but? Aussi loin que le bras de Friedrich pouvait atteindre, les ecclésiastiques tremblaient et se conformaient à ses volontés; mais il en était autrement hors de ce cercle. Et comment les rois de France et d'Angleterre, entre lesquels était partagé le reste des Gaules qui n'appartenait pas à l'empire teutsch, auraient-ils pu travailler à procurer à lui, leur puissant voisin, au pouvoir duquel se trouvaient la Lotharingie et la Bourgogne, une domination arbitraire en Italie, et à lui soumettre le siége apostolique? Ou comment les rois de Hongrie et de Danemark, qu'il considérait si volontiers comme ses vassaux, auraient-ils pu prêter les mains à un pareil ouvrage? Aussi le pape Alexandre, sitôt qu'il fut résolu à accepter la dignité apostolique, ne négligea-t-il nullement d'envoyer des légats non-seulement dans tous les pays dont il a été question, mais encore en Espagne et en Sicile, à Constantinople et à Jérusalem, pour informer les princes et les peuples, les ecclésiastiques et les laïques, de la véritable situation des choses, et pour gagner les âmes. Il peut être vrai que les légats représentèrent les événements d'une manière partiale, qu'ils en exagérèrent quelques-uns, et qu'ils en embrouillèrent et en déguisèrent d'autres; il peut être non moins vrai que les légats de Victor ne manquaient nulle part non plus, qu'ils aient travaillé de toutes les manières possibles à l'encontre des légats d'Alexandre, et aient cherché à faire échouer les efforts de ces derniers; mais on ne pouvait ni méconnaître ni se dissimuler que ce n'était qu'à cause de sa confiance dans l'empereur qu'Octavien avait saisi les vêtements papaux, et que Roland, au contraire, avait été élu malgré la haine et tous les efforts hostiles de l'empereur. Et cette certitude seule était suffisante pour détacher de Victor et ramener au parti d'Alexandre tous les hommes réfléchis, s'il tardait encore quelque temps jusqu'à ce qu'Alexandre fût déclaré partout le seul pape légitime, excepté en Italie et dans le Teutschland (6).

Mais on trouve aussi rapporté que le pape Alexandre envoya à Crémone des légats près de l'empereur Friedrich, moins certainement avec l'espoir de le gagner, que par le sentiment qu'il était dans l'ordre, qu'il était même dans les convenances, de faire part de son élévation à l'empereur. Mais Friedrich paraît avoir été tellement exaspéré de l'apparition de ces légats, qu'il eut l'intention de les faire pendre, et qu'il ne fut retenu de l'exécution de ce dessein que par le duc Welf et Heinrich le Lion. On peut en tout cas admettre comme certain que le projet de les faire pendre ne fut inspiré à l'empereur que par l'effroi des délégués papaux, parce qu'ils observèrent que les gibets et les cordes n'étaient pas rares devant Crémone; il semble aussi être digne de remarque que dans cette circonstance le duc Heinrich se soit opposé à l'empereur (7). Dans tous les cas il est certain que Friedrich ne s'engagea en aucune manière en négociations avec Alexandre; bien plus, il se déclara énergiquement en faveur de Victor, quoiqu'il cherchât à conserver une apparence d'impartialité aux yeux du monde; et ceci même eut lieu d'une manière qui devait exciter toute sorte d'appréhensions pour l'ancienne liberté de l'Église.

Friedrich, en effet, convoqua les évêques du Teutschland et d'Italie qui se trouvaient dans l'armée devant Crémone, ainsi que les princes et les seigneurs laïques, à une assemblée, pour considérer avec lui ce qu'il y avait à faire à cause du schisme de l'Église, lequel était hautement dangereux même pour l'empire. L'assemblée déclara que, d'après les décrets des évêques romains, et d'après les commandements de l'Église, dans le cas d'un schisme occasionné par la discorde entre deux papes, l'empereur devait assigner les deux papes, et

décider la querelle d'après l'opinion et les conseils des orthodoxes (8). En conséquence de cette déclaration, laquelle, exigée et obtenue dans le camp au milieu des passions d'un combat terrible, ne pouvait être autre, l'empereur fit adresser sur-le-champ à tous les évêques, non-seulement du Teutschland et de l'Italie, mais encore de tous les empires chrétiens de l'Occident, des lettres d'invitation à une diète solennelle ou assemblée générale, laquelle devait avoir lieu, le 13 janvier de l'année suivante, à Pavie, afin que les évêques, en sa présence à lui l'empereur, décidassent, après un examen approfondi de l'affaire, lequel des deux papes devait obtenir le gouvernement de l'Eglise universelle. En même temps il envoya aux deux papes, par les évêques Hermann de Verden et Daniel de Prague, un écrit qui contenait en substance ce qui suit :

« Comme nous avons pris sur nous, par la grâce de la Providence divine, l'empire romain, il nous appartient de toutes les manières de veiller sur ses lois. Nous sommes obligé d'accorder protection à toutes les églises de notre empire. Nous devons porter des soins d'autant plus zélés envers la très-sainte Église romaine, qu'on croit davantage que la prévoyance divine nous en a accordé particulièrement la défense et la protection. Par conséquent nous sommes on ne peut plus désolé de la discorde qui s'est élevée parmi vous à l'occasion de la nomination d'un évêque de Rome. Nous craignons que les églises qui ont été sauvées par le sang du Christ ne soient démembrées par cette discorde à la fois, parce que leur force semble devoir fléchir à l'extérieur, si leur unité est détruite par les querelles intérieures. Pour combattre cette perte d'une manière satisfaisante et agréable à Dieu, nous avons, d'après le conseil d'hommes religieux, convoqué une diète et une réunion générale pour le 13 janvier à Pavie. Nous y avons appelé de toutes les parties de notre empire, ainsi que d'autres empires, savoir : d'Angleterre, de France, de Hongrie et de Danemark, les archevêques, les évêques, les abbés, les hommes religieux et craignant Dieu, afin que la grande affaire de l'Église soit soumise, sans qu'il s'y mêle aucun jugement mondain, à la décision des personnes de l'Église; de sorte qu'à Dieu seul soit réservé l'honneur qui lui est dû, que l'Église romaine ne soit violée par personne dans son intégrité et sa justice, et que la ville qui est la capitale de notre empire ne soit inquiétée par personne. C'est pourquoi nous vous invitons et vous ordonnons, de la part du Dieu tout-puissant et de l'Église catholique tout entière, de vous trouver à la diète ou à l'assemblée pour entendre et pour recevoir le jugement des personnes de l'Église; car Dieu nous est témoin que nous ne cherchons dans cette diète, ni par amour ni par haine d'un homme, aucune autre chose que l'honneur de Dieu et l'unité de son Eglise. » En outre l'empereur promettait aux papes, à la conclusion de son écrit, que, s'ils voulaient venir à l'assemblée, il leur serait garanti par ses délégués un sauf-conduit, et il ajoutait un mot menaçant en cas de refus de leur part.

De cet écrit on prépara deux copies : l'une avec l'adresse : « A Victor, l'évêque romain, et les cardinaux qui l'ont choisi; » l'autre avec l'adresse : « Au chancelier Roland et au reste des cardinaux qui l'ont élu évêque de Rome. » Toutes deux, ornées de cachets d'or (9), furent confiées aux évêques de Verden et de Prague. En même temps ces délégués reçurent l'ordre de se rendre d'abord auprès du cardinal Roland, et ensuite près du pape Victor, ainsi que les instructions nécessaires à la direction de leur conduite.

Tout ceci fut aussitôt rapporté au pape Alexandre : car il ne manquait certainement pas lui-même d'amis dans l'entourage de l'empereur. Alexandre connaissait trop intimement l'empereur, il connaissait trop bien toutes les circonstances, pour que cette nouvelle pût lui inspirer de l'étonnement ou de la terreur. Mais il avait maintenant entre les mains la preuve que l'assurance de l'empereur qu'il agissait sans amour et sans haine, uniquement pour l'honneur de Dieu et l'unité de son Église, était fausse; que l'autre déclaration était également fausse, que ses affaires à lui, Alexandre, et à son adversaire, ne seraient décidées que par des ecclésiastiques, sans aucune intervention de laïques: l'empereur lui-même avait déjà décidé. Ainsi donc, comme Alexandre devait le penser, l'assemblée qui devait avoir lieu à Pavie, au milieu des armes de l'armée impériale, ne serait qu'une fantasmagorie, qu'une indigne hypocrisie. Pour cette raison, il délibéra avec ses ecclésiastiques, les cardinaux et autres, sur ce qu'il y avait à faire dans de telles circon-

stances; et chez tous ces hommes la colère était si forte et la douleur si grande, qu'ils s'engagèrent tous les uns envers les autres à ne pas fléchir, mais à sacrifier leur vie, en cas de nécessité, pour la liberté de l'Église.

Lorsque maintenant les délégués de l'empereur, les évêques de Verden et de Prague, arrivèrent à Anagni, Alexandre, entouré de ses ecclésiastiques, et en présence d'un grand nombre de laïques, les reçut de la manière la plus solennelle. Mais ils se présentèrent avec un air qui n'était pas propre à répandre la tranquillité dans l'assemblée. Ils ne témoignèrent pas au pape le moindre respect; bien plus, ils se posèrent devant lui sans aucuns égards, exposèrent leur mission en termes froids et méprisants, et lui remirent l'écrit impérial. Alexandre et les siens crurent devoir d'autant plus soumettre cet écrit à un examen sévère; et plus ils réfléchissaient sur son contenu, plus grandes étaient leurs appréhensions. Il leur déplaisait que l'affaire qui était en question ne fût pas examinée et jugée par un concile, mais par une diète, pour laquelle l'empereur avait envoyé des invitations aux ecclésiastiques. Il leur paraissait arbitraire et inadmissible que l'empereur envoyât un ordre au pape et à ses cardinaux « de la part du Dieu puissant et de l'Église catholique tout entière, » qui ignorait entièrement toute cette transaction. Il leur semblait que l'ancien ordre de choses, que la dignité de l'Église était en danger par l'arrêté qui avait été pris dans le camp de l'empereur, par l'arrêté, en effet, que lui, l'empereur, devait décider une querelle entre deux papes, d'après l'opinion et les conseils des orthodoxes; et ce danger semblait d'autant plus grand, qu'il dépendait de l'empereur de déterminer qui était orthodoxe et qui ne l'était pas. Après une longue délibération, le pape remit donc enfin aux deux évêques de Verden et de Prague, en réponse à la lettre royale, un écrit qui contenait en substance ce qui suit :

« Nous reconnaissons notre seigneur l'empereur comme le gardien et le protecteur spécial de la très-sainte Église romaine; par conséquent nous sommes prêts à l'honorer au-dessus de tous les princes de l'univers, et à lui obéir dans toutes les choses par lesquelles l'honneur du Roi des rois ne peut souffrir aucun dommage. Mais, si ce cas se présentait, on devrait préserver l'honneur de celui qui est le Roi des rois et le maître des dominateurs, et qui peut condamner le corps et l'âme aux enfers. Nous sommes donc surpris que l'empereur, que nous aimons sincèrement, nous refuse, ou bien plutôt refuse à saint Pierre et à la très-sainte Église romaine l'honneur qui lui est dû. En effet, dans l'écrit que vous nous avez apporté de lui, à nous et à nos frères, il se trouve, entre autres choses : Il a, aussitôt qu'il a eu connaissance de la discorde qui s'est élevée dans l'Église romaine, convoqué les ecclésiastiques de cinq empires. En ceci il semble s'être de beaucoup éloigné des usages de ses prédécesseurs, et être sorti des limites de sa dignité, lorsqu'il convoque un concile sans la participation de l'évêque de Rome, et nous ordonne, comme s'il était un homme qui eût de l'autorité sur nous, de paraître devant lui. Mais il a été concédé à saint Pierre, et par celui-ci la très-sainte Église romaine a obtenu du Seigneur Jésus-Christ et des saints Pères le privilége, lequel a été conservé dans les temps heureux et malheureux, et même, quand il a été nécessaire, au prix du sang, jusqu'à nos jours, que les affaires générales de l'Église fussent conduites et terminées par son autorité, et qu'elles fussent soumises à son jugement et non à celui d'aucun autre. En conséquence nous ne pouvons et n'osons souffrir que celui qui devrait protéger l'Église romaine contre les attaques des autres attente à ce privilége, ni qu'on écrive à la mère comme à une servante. Mais d'aller à sa cour, ou d'accepter la décision de sa diète, n'est pas permis par les traditions des canons, ni par la respectable autorité des Pères. Même dans les Églises inférieures, les gardiens de celles-ci, et autres princes laïques, ne prétendent à des convocations, des négociations et des décisions sur des affaires de cette nature, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs cours, mais ils attendent la manifestation et la détermination de la métropole ou du siége apostolique. C'est pourquoi ce serait au plus haut degré blâmable, et d'un augure d'autant plus dur pour l'Église entière, si, plus l'Église universelle est menacée de danger, par notre ignorance ou par la pusillanimité du chef, ce qu'à Dieu ne plaise, un tel malheur paraissait de notre temps, et si nous souffrions que l'Église, rachetée par le sang précieux du Christ, fût précipitée dans la servitude; l'É-

glise, pour la liberté de laquelle nos pères ont versé leur propre sang, pour la liberté de laquelle nous devons, en cas de nécessité, nous exposer aux plus grands dangers. »

Aussitôt que les deux évêques eurent obtenu cette réponse du pape Alexandre, ils se rendirent, avec l'apparence d'un grand mécontentement, à Segni, où Victor avait établi son siége. Le comte palatin Othon et les autres délégués de l'empereur les y accompagnèrent ou les y suivirent. Ils remirent avec respect l'écrit impérial, et lorsque Victor l'eut reçu, ils se prosternèrent devant lui, et lui baisèrent les pieds comme au saint-père de l'Église. Victor fut ravi; il crut être sûr de la victoire, et dans cette conviction il déclara volontiers qu'il paraîtrait à Pavie. Mais le monde chrétien se mit en mouvement aussi loin que retentit la nouvelle de ces événements. Beaucoup d'hommes distingués se détournèrent avec dégoût de ce désordre embrouillé; beaucoup furent assaillis de pensées hérétiques; tous attendaient avec anxiété l'assemblée de Pavie que l'empereur avait convoquée.

Mais cette assemblée ne put avoir lieu à l'époque fixée. Friedrich s'était abusé; la résistance de Crémone dura plus longtemps qu'il ne s'y était attendu, et le combat autour de cette ville était devenu trop acharné pour que lui et les évêques qui se trouvaient dans son armée pussent s'absenter. Ce ne fut que lorsque Crémone fut réduite en cendres, ce ne fut que lorsque l'empereur put annoncer à tout l'empire « que Dieu lui avait accordé une victoire complète sur Crémone, et qu'il avait célébré sur la ville un triomphe si glorieux, qu'il avait fait grâce aux misérables habitants de la vie, parce que, d'après les lois divines et humaines, un empereur doit toujours déployer la plus grande douceur; » ce ne fut qu'alors, le 4 février 1160, que l'assemblée put être ouverte.

Mais elle ne répondit pas aux espérances de l'empereur. Il s'y trouva un grand nombre d'ecclésiastiques d'un rang obscur, mais en revanche il y manqua beaucoup d'évêques. On assure cependant que près de cinquante évêques étaient présents; mais on ne les nomme pas. Ce rapport indéterminé inspire déjà de la méfiance; et ce qui en inspire encore plus, c'est la circonstance que ceux-là mêmes qui auraient dû signer de leur propre main les déterminations de l'assemblée n'étaient pas tous présents. La plupart paraissent s'être trouvés dans l'armée de l'empereur, et être venus avec lui de Crémone à Pavie; d'autres, et en petit nombre, sont peut-être accourus par-dessus les Alpes, parce qu'ils jugeaient l'occasion favorable soit pour gagner la faveur de l'empereur (40), ou pour se maintenir dans cette faveur; celui-ci et celui-là parurent bien aussi, parce qu'ils pouvaient être facilement atteints par les armes impériales. Dans tous les cas, il est certain que tous les évêques présents étaient du Teutschland ou de la Lombardie; même les évêques de la Bourgogne avaient presque tous envoyés des délégués. Toutefois il est aussi question de délégués des rois de France, d'Angleterre et de Hongrie; mais il paraît que ces délégués n'avaient d'autre mission que d'apporter les lettres par lesquelles ces rois avaient répondu aux missives de l'empereur; peut-être devaient-ils aussi observer les opérations de l'assemblée, mais ils ne devaient nullement prendre part à ces opérations.

D'abord, d'après les exhortations de l'empereur, les affaires de l'Église catholique furent recommandées à Dieu par le jeûne et la prière, et on implora l'intercession des saints pour l'assistance divine. Ensuite Friedrich adressa quelques mots aux évêques, dans le but, à ce qu'il paraît, de transformer, maintenant encore qu'il avait appris la déclaration d'Alexandre, la diète qu'il avait convoquée en un concile: « Quoique je sache bien, dit-il, qu'à moi appartient, surtout dans un danger aussi imminent de l'Église, le pouvoir de convoquer des conciles : car Constantin, Théodose et Justinien l'ont fait, de même qu'à une époque plus rapprochée les empereurs Charlemagne et Othon ; cependant j'abandonne la solution de cette affaire d'une haute importance à votre prudence et à votre pouvoir : car Dieu vous a nommés prêtres, et vous a donné le pouvoir de juger aussi au-dessus de nous. Et comme il ne nous appartient pas, dans des choses qui concernent Dieu, de juger au-dessus de vous, nous vous exhortons à agir comme si vous n'attendiez au-dessus de vous que le jugement de Dieu. » Après ces paroles, l'empereur quitta l'assemblée; mais son esprit resta en arrière, et la pensée de lui et de ses ducs était terriblement imprimée dans les âmes des prêtres (41).

Les opérations durèrent sept jours entiers;

ce ne fut que le huitième qu'on en vint à une conclusion. Il paraît qu'on s'occupa pendant cinq jours de la question si l'on devait et si l'on oserait s'occuper en bloc de toute l'affaire. La plupart des évêques étaient d'avis que l'assemblée était trop peu nombreuse, et qu'elle n'était pas par conséquent compétente pour conclure et pour décider une chose si importante. Ils tenaient aussi pour injuste qu'on jugeât pendant son absence le cardinal Roland, qui se faisait appeler le pape Alexandre III. Pour cette raison ils demandèrent la remise de la chose, et la convocation d'un concile général, jusqu'à l'ouverture duquel la vérité pourrait être aussi mieux recherchée. Mais les jours qui s'étaient écoulés pendant cette opération ne laissèrent pas d'être mis à profit. L'un fut gagné, l'autre fut ébranlé, et un troisième fatigué. D'ailleurs ce qui semble avoir opéré fortement, sinon sur les esprits, du moins sur les discours des évêques, c'est qu'on mit devant eux des lettres écrites par Alexandre et par les cardinaux qui étaient avec lui, et adressées aux évêques et aux villes de Langobardie, lettres qui avaient été saisies par les partisans de l'empereur, et sembleraient avoir démontré de la manière la plus claire qu'ils avaient formé et ourdi des projets et des intrigues contre l'empire. En outre les évêques teutschs étaient contraires à la pensée d'entreprendre un nouveau voyage coûteux et dangereux pour se rendre à un autre concile en Italie. Il fut donc résolu qu'on en viendrait à une conclusion. En conséquence on lut le sixième jour le rapport des événements lors de l'élection des deux papes; savoir: les rapports des cardinaux qui avaient élu Octavien, et d'autres ecclésiastiques de Rome qui étaient ou qui avaient été gagnés pour lui, et un assez grand nombre d'entre eux furent reçus comme témoins, sous l'affirmation envieuse de leurs déclarations. Là-dessus Roland, qui se faisait appeler le pape Alexandre, fut rejeté comme rebelle, parjure et transfuge, comme un homme qui prêchait la discorde, les querelles et le parjure, et son élection fut déclarée nulle et non valide. L'élection de Victor, au contraire, fut déclarée bonne et confirmée; lui-même, « qui était venu comme un agneau doux et innocent pour recevoir avec humilité le jugement de l'Église, » fut reconnu comme seigneur pape, comme père spirituel et comme évêque universel. Les évêques, à ce qu'il paraît, rédigèrent cette sentence non unanimement, mais à la pluralité des voix; quelques-uns n'y acquiescèrent qu'avec une certaine réserve; et même les promoteurs les plus zélés de la décision ne purent indubitablement se défendre d'un sentiment désagréable, ni de la pensée que tout n'était pas comme cela devrait être. Ils se justifièrent, il est vrai, par l'assurance qu'ils ne voyaient pas d'autre issue pour le rétablissement de la paix et de la concorde entre l'empire et le sacerdoce (12), mais certainement plus aux yeux des autres qu'à leurs propres yeux: car ils savaient tous fort bien que la querelle entre l'Empire et l'Église n'était pas apaisée par leur décision, mais qu'elle n'était au contraire que plus embrouillée; ils savaient fort bien que l'Église n'était nullement dans le Teutschland et dans la Lombardie, mais qu'elle s'étendait en voûte sur tous les pays chrétiens de l'Occident, et que par conséquent il ne leur appartenait pas à eux seuls de décider qui devait être pape; ils savaient fort bien qu'entre Friedrich et Octavien aucune querelle n'avait eu lieu, et que par conséquent aucune concorde ne pouvait être rétablie; mais que la querelle même existait entre Friedrich et Alexandre, qui avait été rejeté par l'empereur; et enfin ils savaient aussi que souvent déjà les papes avec lesquels les précédents empereurs avaient été en querelle avaient trouvé contre les armes de ces empereurs l'appui nécessaire dans d'autres pays, en France par exemple, et que de ces pays ils avaient soutenu victorieusement la lutte qu'ils eussent été hors d'état de soutenir à Rome. C'est pour cela que l'on conçoit pourquoi la décision de l'assemblée ne put exciter une joie très-vive, même chez ceux qui y avaient le plus contribué.

L'empereur cependant paraît avoir pensé que par la décision des évêques il s'était de beaucoup rapproché de son but. Et on ne peut nier qu'il n'ait en tout cas obtenu quelque chose, que les évêques ne se soient décidés en faveur de l'homme qu'il avait déjà, sinon ouvertement, du moins de la manière la plus directe, reconnu comme pape, et auquel il avait même donné le titre de pape. Si la majorité des évêques avait persévéré dans le refus qui avait été exprimé au commencement de décider maintenant la chose, l'empereur se serait brouillé avec sa propre armée; alors il lui serait à peine resté d'autre parti qu'un prompt départ d'Italie. Et, dans ce

cas, que seraient devenues ses affaires en Italie? et qu'aurait-il trouvé dans le Teutschland? Mais, par l'issue des opérations de Pavie, il avait le droit de maintenir la position qu'il avait occupée jusqu'alors, de se donner l'air d'un vainqueur, et de se présenter partout avec son ancienne confiance. C'est pour cette raison qu'il approuva volontiers ouvertement l'élection de Victor, et tous les princes qui l'entouraient l'approuvèrent. Ensuite on demanda trois fois à toute la foule qui était présente s'ils voulaient ou non pour pape le Victor élu; et la foule entière déclara, comme elle devait le déclarer, par trois fois, qu'elle le voulait.

Le lendemain vendredi douze février, Victor fut conduit de la manière la plus solennelle de l'église de Saint-Salvator, laquelle est située à l'extérieur de la ville, dans la ville et à l'église principale. Devant l'église l'attendait l'empereur, qui lui tint humblement l'étrier lorsqu'il descendit de cheval, le conduisit par la main à l'autel, se prosterna devant lui, et lui baisa les pieds. Tous ceux qui étaient présents, les archevêques, les évêques et les abbés, les princes et les seigneurs laïques, et enfin tout le peuple, suivirent l'exemple de l'empereur; ils baisèrent les pieds du pape. Enfin, le lendemain, les évêques tinrent une assemblée sous la présidence de leur pape. Là ils prononcèrent, à la lueur des cierges, l'excommunication contre le chancelier Roland et ses principaux partisans; ils le vouèrent, pendant qu'ils soufflaient les cierges, à Satan pour la destruction de son corps, afin que son âme pût être sauvée au jour du Seigneur.

Et aussitôt des légats furent envoyés aux rois de tous les pays chrétiens, en Espagne, en Angleterre, en France, en Danemark, en Bohême et en Hongrie, ainsi qu'à l'empereur grec de Constantinople, lesquels, de même que les précédents délégués avaient eu la mission de s'abstenir d'une reconnaissance précipitée de l'un des deux papes, reçurent maintenant celle de presser et de hâter la reconnaissance du pape Victor.

## CHAPITRE II.

RETOUR D'UN GRAND NOMBRE DE PRINCES DANS LE TEUTSCHLAND. — DÉLIVRANCE PÉRILLEUSE DE L'EMPEREUR. — CONTINUATION DE LA QUERELLE ENTRE L'EMPEREUR ET LE PAPE ALEXANDRE. — RÉVOLTE A MAYENCE.

L'an 1160.

Depuis le départ de Heinrich le Lion de la patrie pour l'Italie, il s'était écoulé huit mois; l'empereur lui-même était depuis vingt mois éloigné de son pays, n'étant nullement sans penser à cette patrie, mais hors d'état de s'occuper de ses besoins. Dans le Teutschland aussi, il ne paraît pas, pendant les huit derniers mois, s'être rien passé d'important. Il n'avait certainement pas manqué de nombreux et réciproques efforts, ni de passions violentes, mais celles-ci n'en vinrent pas à un éclat, ceux-là ne menèrent à aucun but, et ce ne fut que plus tard qu'on en eut la preuve. Certainement aussi des événements eurent lieu qui n'étaient pas sans importance pour des villes, des pays ou des contrées particulières, mais ils semblent n'avoir eu aucune influence sur la généralité de l'empire et de la nation. L'absence de l'empereur avec tant et de si grands princes tenait les âmes tendues; les yeux étaient fixés sur l'Italie; les rapports qui venaient de ce pays par-dessus les Alpes, vrais ou faux, excitaient alternativement les espérances et les appréhensions concernant l'issue d'une lutte si terrible, concernant le débrouillement de circonstances si compliquées. Et même les hommes qui cherchaient à transmettre à la postérité le souvenir des événements de leurs jours ne suivaient de leurs regards que le puissant empereur, qui produisait un si grand mouvement dans le monde, et oubliaient aisément la nation et l'empire.

Lui-même cependant, l'empereur Friedrich, ne s'était pas, pendant son long séjour en Italie, rapproché d'un seul pas de son but. Ni la sagesse scolastique des savants en droit de Bologne, ni le pouvoir de ses armes n'avaient aucunement avancé ses affaires. Il avait embrouillé, mais non gagné; il avait détruit, mais non fondé; il avait butiné, mais non acquis. La ville de Crème, il est vrai, avait été châtiée de la manière la plus dure pour sa résistance; mais ce combat monstrueux ne lui avait rien rapporté qu'un triomphe stérile; l'esprit qui avait animé les bourgeois de Crémone n'était pas enterré sous les ruines de cette ville. Déjà, pendant le combat, tous les nobles sentiments

du cœur humain étaient du côté des bourgeois (1). La vue de la misère, lors de la reddition, de l'émigration, de l'incendie de la ville, avait ébranlé même la forte âme de l'empereur, et l'avait entraîné à accorder des secours personnels ; les calamités inouïes que les fugitifs avaient répandues de tous côtés excitèrent l'effroi, la compassion, l'horreur, et engendrèrent nécessairement de dignes sentiments et de grandes résolutions. Et même maintenant, après si longtemps, qui n'aurait pas mieux aimé être au nombre des vaincus de Crême que de ses vainqueurs? Cependant les désirs de l'empereur avaient aussi été exaucés à Pavie ; l'homme à qui il avait destiné le siége de l'Apôtre avait été salué comme le pape Victor; mais le bénéfice qui résultait pour lui de cette salutation était d'une nature très-équivoque. De tous ceux qui, suivant l'exemple de l'empereur, avaient baisé les pieds du nouveau pape, il n'y en avait peut-être pas un seul qui s'y fût prêté avec un cœur léger et joyeux. Dans toute cette transaction il y avait un nuage de crainte, d'hypocrisie et de mensonge. Chacun avait le sentiment, même la conviction que l'empereur s'engageait par là dans une nouvelle querelle à perte de vue, qui ne pourrait être décidée ni par son propre esprit héroïque ni par la force de ses armes. L'impression fut si forte, que même les deux hommes qui ont célébré le plus hautement ses actions et ses efforts, et qui ont pris toutes les peines possibles pour le représenter dans l'éclat de la plus grande gloire à la postérité, que Radewig l'historien et Gunther le poëte posent leurs pinceaux avant l'assemblée de Pavie, et prennent congé de l'empereur et de leurs lecteurs. Il n'y eut que lui seul, l'empereur Friedrich, qui restât là inébranlable, sinon par foi aux princes et seigneurs qui étaient avec lui, du moins par confiance en lui-même et dans le bonheur qui l'avait favorisé depuis sa jeunesse ; il contemplait tranquillement l'avenir, comme s'il eût été pénétré de l'assurance que son esprit était assez puissant et assez fort pour échapper ou pour résister glorieusement aux coups qui pourraient le menacer.

Aussitôt après la dissolution de l'assemblée de Pavie, l'empereur accorda à la plupart des princes teutschs de condition ecclésiastique ou laïque la permission de retourner avec leurs troupes par-dessus les Alpes dans leur patrie. Lui-même resta en Italie, soit parce qu'il se croyait réellement assez fort pour résister à toutes les hostilités, ou parce qu'il prévoyait que son éloignement de ce pays exposerait ses affaires au plus grand danger, au désordre et à la division. Il ne conserva avec lui que les forces de sa maison, et il ne resta que quelques princes qui lui étaient attachés par les liens du sang, ou qui, par des actions d'importance ou par l'accomplissement de missions difficiles à son service, étaient unis à lui à un tel point qu'ils ne pouvaient encore s'en séparer. Parmi ces princes on nomme le cousin de l'empereur, le duc Friedrich de Souabe, fils de Kunrad III ; le comte palatin Kunrad du Rhin, beau-frère de l'empereur, et le comte palatin Othon de Wittelsbach (2). Le jeune Welf, fils du duc Welf, demeura aussi en Italie, mais pour ses propres affaires, et non pour celles de l'empereur. Le duc Welf, en effet, avait conduit ses hommes de Crémone dans l'intérieur de l'Italie, vers la Toscane, et plus loin encore, pour prendre enfin possession des terres dont l'investiture avait été faite en son nom par l'empereur, et surtout des domaines de la marquise Mathilde, et pour profiter aussi des revenus des terres sur lesquelles reposaient ses dignités. Mais maintenant que le plus grand nombre des princes teutschs repassaient les Alpes, il abandonna ses troupes à son fils Welf, et se rendit également dans le Teutschland, en même temps que les autres princes, ou peu de temps après, soit qu'il fût attaqué du mal du pays, soit qu'il craignît que certaines possessions ne vinssent à être perdues dans le Teutschland, pendant qu'il était absent de ce pays, et qu'il était occupé à acquérir l'incertain en Italie.

Nous ne sommes que très-imparfaitement instruits ; mais on peut certifier avec assurance que Friedrich ne vit partir les princes qu'à regret, et qu'il ne le leur permit que parce qu'il ne pouvait pas les retenir. Le temps du service féodal, tel qu'il était dû selon les lois et les coutumes, était échu pour les deux années 1159 et 1160. Par conséquent, quand même les lois et les coutumes eussent conservé leur ancienne vigueur, et eussent été appliquées aux circonstances de cette époque, l'empereur n'avait pas le droit d'exiger un plus long service des princes, et les princes n'avaient plus rien à

exiger de leurs gens. Mais personne ne pouvait guère être disposé à rester plus longtemps en Italie, ni princes ni vassaux. Le combat devant Crémone, et la rigueur de la saison pendant laquelle il avait eu lieu, avaient coûté de grands et de rudes sacrifices aux hommes et aux choses; le besoin de repos, le rétablissement des forces sur le sol de la patrie, étaient également nécessaires chez les grands et chez les petits; puis ensuite personne n'avait trouvé dans la victoire une satisfaction morale dont on pût se glorifier. En outre il pouvait venir du Teutschland de nombreuses sommations de retour, des plaintes, des prières et des désirs passionnés, lesquels ébranlaient même les esprits les plus fermes. Cependant les princes les plus faibles, et particulièrement les ecclésiastiques, se seraient difficilement hasardés à abandonner l'empereur, si Heinrich le Lion n'avait pas donné l'exemple. Mais ce prince, aussi peu disposé à combattre pour des projets étrangers qu'à servir des passions étrangères, n'avait nullement répondu avec plaisir et amour à l'appel de l'empereur en Italie, car dans ce pays il ne s'ouvrait devant lui aucune voie aux grandeurs et à la puissance. Il n'avait entrepris l'expédition d'Italie que parce que, pour attendre une occasion favorable, il en avait fait la promesse, et parce que, pour la même raison, il ne voulait pas manquer à cette promesse. Par conséquent il ne l'avait tenue qu'avec la résolution de repasser les monts aussitôt que possible. Peut-être ne voyait-il pas avec déplaisir que Friedrich s'embrouillât de plus en plus dans ses affaires, parce que par ce moyen il s'affranchissait lui-même. Du moins sa conduite en Italie fut en quelque sorte vacillante; tandis qu'il combattait bravement avec l'empereur, il savait acquérir ou conserver la confiance de ceux contre lesquels on se battait : et si on considère l'autorité que possédait Heinrich, non-seulement dans l'armée entière, mais encore près de l'empereur, et l'on se souvient de l'estime dont le duc jouissait universellement parmi les ennemis de l'empereur; si l'on pense enfin aux efforts de l'empereur pour gagner et pour anéantir ce puissant prince, et la condescendance avec laquelle il lui cédait, on ne peut guère se défendre de la pensée que le duc aurait peut-être réussi, s'il s'était interposé, à détourner l'empereur d'un grand nombre d'actions, à lui inspirer de la douceur et de l'humanité, surtout à apaiser les passions de ce côté comme de l'autre, et à donner au cours des choses une autre direction. Mais, quoi qu'il en soit, dans ce moment il y avait, pour hâter son départ d'Italie, un motif particulier très-convenable, qui avait été, avec ou sans dessein, préparé par lui-même.

On a raconté plus haut comment Heinrich le Lion, peu de temps avant d'entreprendre son expédition en Italie, lors d'une entrevue avec Waldemar, roi des Danois, avait donné l'ordre aux peuples slaves qui lui étaient tributaires de cesser leurs brigandages contre les Danois, et de livrer leurs vaisseaux pirates. A ce sujet, on n'a pas oublié de remarquer que Heinrich s'attendait peu à ce que ses ordres fussent exécutés, et qu'il le désirait même à peine; bien plus, il est probable que les vols des Slaves n'étaient pas vus par lui de mauvais œil, parce qu'il recueillait en quelque sorte, par le tribut qu'il levait sur eux, une partie du butin. Peut-être même peut-on aller plus loin, et affirmer que Heinrich devait désirer le renouvellement des brigandages contre les Danois, par la raison que cela lui fournissait un motif pour abréger son séjour en Italie. Dans tous les cas, il est certain que les peuples slaves recommencèrent leur ancien métier, après l'éloignement de Heinrich, avec la plus grande audace, comme s'ils n'eussent eu personne à redouter, et ils occasionnèrent aux Danois toute sorte de dommages. Le roi des Danois en fut violemment exaspéré, et menaça de s'en venger sur les Saxons, soit qu'il eût conçu des doutes de la sincérité du duc Heinrich, soit qu'il ne pût s'en prendre qu'aux Saxons. La première hypothèse est la plus vraisemblable; car les menaces du roi des Danois causèrent en Saxe une grande consternation, et Gérold, l'évêque d'Aldenbourg, qui chercha à apaiser la colère de Waldemar par des messages et par ses propres paroles, promit assistance et satisfaction aussitôt que le duc et les princes du pays seraient de retour (3). Mais Waldemar put avoir exigé que Heinrich le Lion hâtât son retour pour remplir ce qu'il avait promis, et les Saxons ne cessèrent certainement pas de le solliciter pour qu'il eût à les protéger contre les menaces du roi danois; de sorte que le duc put représenter à l'empereur le danger de son peuple, le danger des frontières de l'empire, pour justifier à ses yeux et à ceux de l'armée

son désir de retourner dans sa patrie. Friedrich accorda ce qu'il n'osait ni ne devait avec justice refuser. Et comment aurait-il pu refuser aux autres princes ce qu'il avait accordé au premier, à Heinrich, duc de Saxe et de Bavière?

Mais, quelque désagréable que fût pour l'empereur le départ d'un si grand nombre de princes, il sut encore, dans cette circonstance, maintenir sa dignité et faire croire que ce départ était dans ses propres désirs et dans ses projets. Il assembla les princes autour de lui, et leur adressa des paroles gracieuses et enjouées. Il les remercia tous de la fidélité et du dévoûment dont ils avaient fait preuve envers lui; il leur témoigna sa satisfaction de toute leur conduite, et loua la bravoure qu'ils avaient déployée dans les jours les plus difficiles et au milieu des plus grands dangers. Il appela par leur nom ceux qui avaient accompli quelque action extraordinaire, et les exalta hautement devant l'assemblée. Il représenta la séparation comme nécessaire à cause de la situation du pays dans lequel on se trouvait, qui était en partie dévasté, en partie épuisé, et qui avait besoin de quelque repos; en conséquence, il engagea ceux qui partaient à revenir l'année suivante, lorsque ce repos aurait été obtenu, et à revenir avec des troupes fortifiées, rafraîchies et plus nombreuses; enfin il leur distribua des récompenses avec une munificence impériale, des vases d'or et d'argent, de magnifiques vêtements et des armes, tous sans doute provenant du pillage de l'Italie, ou des biens féodaux dont les propriétaires avaient peut-être été anéantis pendant la lutte avec la ville de Crémone. C'est ainsi que Friedrich les vit partir, certainement avec d'autres sentiments que ceux avec lesquels il les avait accueillis à leur arrivée, huit mois auparavant. Et il arriva bientôt des événements qui étaient bien propres à entretenir ces sentiments et à les rendre amers; événements tous insignifiants par eux-mêmes, mais très-importants par leurs conséquences.

Même avant la fin du mois de février, parut à Milan le cardinal Jean comme légat du pape Alexandre, qui, de concert avec Obert, archevêque de Milan, prononça dans la cathédrale de cette ville l'excommunication contre Octavien, qui s'appelait le pape Victor, et contre Friedrich l'empereur (4). Quelques jours plus tard, le même cardinal prononça aussi l'excommunication contre plusieurs hommes d'Italie de condition ecclésiastique et laïque, qui, par leur propre mouvement, ou forcés par les circonstances, s'étaient montrés zélés partisans et adhérents de l'empereur et de l'anti-pape; contre les évêques de Mantoue et de Lodi, contre le marquis de Montferrat et le comte de Blanderat, contre les recteurs et les consuls de Crémone, de Pavie, de Verceil et de Lodi. Mais lui-même, le pape Alexandre, ne temporisa pas. Il semble qu'il voulait, par l'anathème que lança son légat, prévenir l'empereur; aussi fit-il, à ce qu'il paraît, exhorter l'empereur à changer de parti, et à abandonner celui d'Octavien. Mais Friedrich non-seulement rejeta cette proposition, mais il fit publier en même temps, en réponse à celle-ci, l'ordre par tout l'empire que tous les prélats d'Italie se rendissent auprès du pape Victor pour lui témoigner leur respect, ou qu'ils quittassent le pays pour ne jamais y revenir; qu'au contraire tous ceux, tant ecclésiastiques que laïques, qui oseraient se rendre près du pape Alexandre, seraient saisis, dépouillés de ce qu'ils possédaient, et punis de mort. En conséquence, Alexandre crut ne pas devoir hésiter plus longtemps; il assembla donc, le jeudi saint 24 mars, les évêques et les cardinaux qui se trouvaient auprès de lui, à Anagni, et prononça publiquement l'excommunication contre l'empereur Friedrich, comme persécuteur principal de l'Église de Dieu. En même temps il délia tous ceux qui lui avaient prêté serment de fidélité, de ce serment; enfin il répéta contre Octavien et ses complices l'anathème qu'il avait déjà une fois prononcé contre eux.

Friedrich ne pouvait s'attendre à autre chose; car il aurait pu difficilement croire qu'Alexandre n'oserait pas lui imposer les chaînes de l'excommunication; par conséquent il ne dut pas être surpris à la nouvelle de cet événement. Mais il dut bientôt reconnaître que la chose n'était pas sans importance. D'abord toute l'Italie fut dans une singulière agitation. On ne pouvait, au commencement, se figurer que l'empereur eût sérieusement donné un ordre aussi cruel. Pour cette raison, il y en eut plusieurs, même du Teutschland, qui firent la tentative de se rendre près du pape Alexandre. Mais ces alexandrins (c'est ainsi qu'on les nommait), s'ils se laissaient arrêter, durent

réellement, par le zèle, la méchanceté ou la cupidité des serviteurs et des partisans de l'empereur, subir la punition que Friedrich avait appliquée à une telle tentative. Cependant un grand nombre d'ecclésiastiques en Italie ne purent se résoudre à adorer « l'idole impériale, » Victor; bien plus, sacrifiant tout, ils quittèrent le pays, pour sauver leur conscience, dans la misère, nullement terrifiés de la menace que le retour ne leur serait jamais accordé. Çà et là les églises furent entièrement abandonnées; les paroisses chrétiennes restèrent veuves, ou obtinrent des ecclésiastiques qu'elles considéraient comme de faux prêtres. L'œil des fidèles, troublés dans leurs pensées les plus saintes, regardait de tous côtés pour chercher la consolation qui ne pouvait se trouver nulle part.

En second lieu, l'alliance qui fut reconnue maintenant publiquement entre le pape Alexandre et les villes rebelles de la Lombardie était sans doute une chose dangereuse. Si Alexandre était réellement rejeté par les autres nations de l'Europe, et si au contraire le pape impérial Victor était reconnu comme véritable chef de l'Église catholique, cette alliance était une œuvre vaine que Friedrich pouvait regarder avec indifférence et mépris. Mais si Victor était rejeté par ces nations, et Alexandre reconnu, cette alliance aurait peut-être des conséquences qu'aucune raison humaine ne pouvait calculer d'avance. C'était en adoptant la religion catholique que les rois francs avaient fondé leur puissance; l'esprit féodal avait atteint, avec l'appui de l'Église, son perfectionnement et sa majesté; la dignité impériale même avait été créée par le pape, et ne pouvait être conférée que par le pape; l'Empire et l'Église s'étaient réciproquement protégés et affermis; le trône et l'autel s'étaient, des deux côtés, donné la forme, la lumière et la couleur; la parole et l'épée s'étaient prêté secours là où le secours avait été nécessaire. Qui pouvait prévoir où cela conduirait, si la grande alliée, l'Église, se détachait et s'unissait à un nouveau pouvoir, issu du schisme de la féodalité, qui s'était déjà montré l'ennemi de la féodalité, qui menaçait la féodalité de destruction? Où cela conduirait-il, si la prêtrise s'unissait à la bourgeoisie? Assez souvent cependant l'Église s'était trouvée en discorde avec l'Empire, et la querelle avait été conduite avec une assez grande amertume; mais chaque parti avait soutenu la lutte avec ses propres forces et ses propres moyens, spirituels et moraux, et aucun troisième parti, hostile à tous les deux, n'était venu à leur secours. Heinrich IV avait, à la vérité, pour conjurer l'orage qui s'était élevé contre lui parmi les vassaux ecclésiastiques et laïques, fait la tentative de s'appuyer sur les villes du Teutschland; mais cette tentative avait été entreprise trop tôt; les villes étaient encore trop faibles, leurs forces étaient trop désunies; l'empereur lui-même, enveloppé dans des désordres trop grands, avait été hors d'état de les réunir et de leur donner un soutien et une direction; et cependant la tentative n'avait pas été sans importance. Maintenant la France offrait la preuve que l'esprit bourgeois, qui se remuait et s'agitait partout puissamment dans les villes, assurerait une grande autorité à celui qui se lierait sincèrement avec lui; car l'alliance du trône avec les villes, dans ce pays, avait procuré aux villes un libre état de communes, de même qu'un trône la grandeur qui dans les circonstances actuelles ne paraissait guère lui être échu en partage. Et Friedrich lui-même n'avait-il pas rencontré devant Tortone, devant Milan, devant Crême, ainsi que devant beaucoup d'autres villes, l'esprit de liberté bourgeoise, qui, quoique expulsé par la force brutale, n'avait pu cependant être détruit? Où cela conduirait-il, si cette liberté prêtait sa force au pape? et il était d'ailleurs soutenu par la richesse, le pouvoir et les artifices de l'Église. Quoique l'union entre la prêtrise et la bourgeoisie fût toujours hors nature; quoique Friedrich pût prévoir qu'entre ceux qui prétendaient à la domination universelle et ceux qui haïssaient la servitude et aspiraient à la liberté, aucune union durable ne pouvait exister; cependant, en revanche, un danger commun, alimenté par les passions humaines, réussirait sans doute à procurer une force devant laquelle les projets de l'empereur pourraient échouer avec honte.

En outre, l'empereur reçut des nouvelles qui, quand même il n'eût pas été d'ailleurs entièrement arrêté dans ses efforts, étaient bien propres à lui inspirer des appréhensions concernant les sentiments des princes laïques, particulièrement des princes de la maison des Welfs, qui maintenant, au milieu des événements et des désastres en Italie, paraissaient

s'être parfaitement entendus entre eux. Déjà le vieux duc Welf, oncle de Heinrich le Lion et oncle de l'empereur, dont il a été question précédemment, s'était, à son entrée en Toscane, conduit d'une manière qui semblait s'éloigner beaucoup de la manière d'agir de l'empereur. Il avait cependant aussi cherché à rétablir l'ancien ordre de choses; il avait, dans une assemblée publique, investi sept barons de comtés, en leur remettant à chacun un étendard; il avait aidé à en rétablir d'autres dans leurs honneurs, et avait réclamé lui-même ce que certaines villes avaient usurpé à leur profit des anciens droits féodaux (5). Il paraît cependant qu'il avait fait tout cela d'une manière amicale et conciliante; car il fut reçu partout dans les villes où il se rendit, telles que Pise et Lucques, avec joie et honneur. Et son fils, également nommé Welf, sut, après son départ pour le Teutschland, acquérir à un plus haut degré encore la faveur des habitants du pays. Le jeune Welf, en effet, se montra partout bienveillant et sensé, et accorda asile et protection contre toutes les violences. Mais ce qui produisit le plus d'effet, c'est qu'il repoussa résolument et par la force des armes les troupes impériales qui voulaient aussi incendier et piller ce pays. Par ce moyen, il gagna sans doute les âmes des hommes, mais il offensa l'empereur d'autant plus que cette conduite agit avec plus de préjudice sur les affaires de celui-ci en Italie. C'est pour cette raison même qu'on a peut-être vu, non sans raison, dans ces événements, l'origine des partis des Welfs et des Gibelins, comme on appelait les Waiblingen en Italie (6).

Mais l'impression que produisit en Italie la discorde naissante entre les Welfs et l'empereur fut peut-être encore accrue par plus d'un message du Teutschland. Mais ici tout est véritablement obscur sur cette époque. Une couple de phénomènes cependant se détachent tellement, qu'ils permettent en quelque sorte aux esprits de s'accorder, parce qu'ils ne sont pas sans importance.

Parmi les ecclésiastiques du Teutschland, l'archevêque Eberhard de Salzbourg jouissait d'une grande considération, et cette considération était bien méritée. Eberhard était un homme qui déjà à cette époque était respectable par son âge. Il était aussi fort instruit dans les saintes Écritures des chrétiens, et avait montré pendant le cours de sa vie entière une piété sincère en général, et particulièrement en ce qu'il avait adopté les pauvres et les malades, et avait cherché à adoucir par toutes sortes de sacrifices la dureté de leur sort. Il avait été pendant sa vie tout pour tous. On pouvait dire de lui que sa parole était comme sa vie, et sa vie comme sa parole; qu'il faisait ce qu'il enseignait, et qu'il enseignait ce qu'il faisait. Par conséquent il importait de savoir pour lequel des deux papes cet homme se déclarerait. Sur l'invitation de l'empereur, il s'était mis en chemin pour assister à la diète de Pavie. Aussi était-il venu jusqu'à Vicence; mais, atteint dans cette ville d'une grave maladie, il s'était vu forcé de renoncer au voyage et de retourner à son siége archiépiscopal. En conséquence, après que l'assemblée se fut décidée pour le pape Victor, Friedrich écrivit lui-même à l'archevêque Eberhard, pour l'engager à approuver cette détermination, et sans délai (7). Mais Eberhard obtint aussi de quelques évêques un rapport sur le cours des opérations, et la promesse de plus grands éclaircissements par la suite. Par conséquent il prit un délai pour se déclarer, et son exemple fut suivi par un des évêques de son diocèse, l'évêque Hartmann de Brixe. Pendant ces entrefaites, Heinrich le Lion, à son retour d'Italie, vint en Bavière et y séjourna quelque temps dans son duché, en partie sans doute pour procurer quelque repos à ses troupes, et bien aussi en partie pour gouverner et ordonner comme duc du pays. Il est très-probable que Heinrich, à cette occasion, vit aussi les deux princes ecclésiastiques Eberhard et Hartmann, et conféra avec eux; car il n'est guère croyable que dans des temps si difficiles, pendant le schisme incurable de l'Église, la longue négligence du roi envers l'empire, la tension douloureuse de tous les esprits, un prince si puissant et si hautement considéré que le duc Heinrich, venant d'Italie, ait pu séjourner en Bavière sans être recherché de tous ceux qui jouissaient de quelque considération dans l'Église ou dans l'Empire. Dans tous les cas, il est certain qu'entre les deux évêques et le duc Heinrich des négociations eurent lieu, qu'ils se témoignèrent réciproquement une grande confiance, que les prêtres conférèrent au duc des curatelles avec la plus grande amitié, que Heinrich accepta l'investiture de ces curatelles

avec de pieux sentiments, et qne l'archevêque, en souvenir de son père, témoigna au duc, l'héritier de la piété peternelle, le plus grand amour et la plus grande sympathie. Pour ces raisons, on est porté à croire qu'entre le duc et les deux évêques, sur la grande affaire de cette époque, sur la question de savoir lequel des deux papes était le chef légitime de l'Eglise catholique, il ne put régner aucune dissidence d'opinion; de même qu'il est certain que le vieux duc Welf s'accordait parfaitement avec l'archevêque Eberhard. Cependent Eberhard et Hartmann retardèrent encore quelque temps leur déclaration; mais comme enfin ils ne pouvaient retenir plus longtemps cette déclaration, ils rejetèrent d'une manière forte et décisive le pape impérial Victor, et se prononcèrent en faveur d'Alexandre comme le successeur légitime de l'Apôtre. Dans l'âme do Friedrich l'empereur, il devait bieo, lorsque d'ailleurs ces choses parvinrent à sa connaissance, s'élever quelque méfiance, qoelque soupçon contre Heinrich le Lion et contre la maison entière des Welfs.

Le second phénomène, au contraire, fut d'une autre espèce. Parmi les princes qui, congédiés par l'empereur, avaient repassé les Alpes, se trouvait aussi l'erchevêque Arnold de Mayence; le premier ecclésiastique de l'empire teutsch. Contre ce prêtre se soulevèrent, à peine trois mois après son retour, à la fête de Saint-Jean-Baptiste, les citoyens de Mayence avec une rage terrible. D'après un récit qui nous est parvenu, l'archevêqoe, vers le soir de ce jour, s'avança de Bingen vers la ville. D'après un autre récit, il avait déjà été précédemment chassé de la ville par les bourgeois, s'était réfugié en Thuringe, y evait rassemblé des forces considérables, et avait conduit ces troupes jusque dans le voisinage de Mayence, pour châtier la ville; mais, avant que les siens fussent réunis, il avait été surpris par les bourgeois de Mayence. Beaucoup d'autres récits, d'accord avec celui-là, assurent que la surprise eut lieu lorsque Arnold se tenait dans le cloître de St-Jacques, qui se trouve dans le voisinage de la ville. Comme ce bâtiment avec ses entoureges était fort et ne pouvait être pris à l'improviste, la masse de peuplo furieuse qui entourait le cloître en criant et tempêtant, amassa des matières combustibles pour y mettre le feu. L'archevêque fut longtemps dans la position la plus déplorable, par suite de la fumée, des flammes, et des menaces de la multitude. Ses prières, ses supplications et ses promesses ne furent pas écoutées, on ou y répondit par la raillerie et le mépris. Enfin les flammes atteignirent les bâtiments du cloître même. Dans cette extrémité, cet homme infortuné tenta, sous les vêtements d'un moine, de s'échapper du cloître avec les moines; mais il fut reconnu, et massacré, ainsi que plusieors des siens, de la manière la plus cruelle. Son cadavre fut horriblement maltraité, insulté, mutilé, et ce ne fut que trois jours après qu'on put l'inhumer secrètement à la faveur de la nuit. Maintenant il est vraiment aussi impossible de découvrir les véritables raisons de cette conduite qu'il l'est d'en donner les motifs les plus proches. Il est même possible que cette action n'eût rien de commun avec le schisme qui s'était élevé dans l'Eglise. Depuis que l'archevêque Arnold avait précipité de son siège son prédécesseur dans cette digeité, le respectable archevêque Heinrich, par trahison, par rose, par corruption et par d'autres méchants artifices; qu'il s'était assis sur ce siége, protégé, ou du moins toléré par l'empereur Friedrich, qui lui avait conféré l'investiture des biens temporels de l'église de Mayence, comme toot cela a été raconté plus haut; depuis ce temps, de nombreuses discordes avaient régné à Mayence et dans l'étendue de l'archevêché. Même le sévère châtiment du comte palatin Hermann du Rhin, pour sa guerre contre l'archevêque, n'avait pas remédié au mal; bien plus, il paraît qu'on en vint de nouveau et à plusieurs reprises aux armes et au sang entre les citoyens, et même la division entre les partisans et les ennemis d'Arnold paraît être devenue toujours plus vive et plus maligne. Arnold lui-même aurait d'ailleurs mésusé, de la manière la plus méchante, de sa dignité et de son pouvoir archiépiscopal en faveur de ses amis et pour l'oppression de ses ennemis; il aurait tourmenté les habitants de la ville de Mayence de toutes les manières, sans épargner l'âge ni le sexe. Les ordres impériaux venus d'Italie à l'occasion des plaintes réciproques, et toujours rédigés en faveur de l'archevêque, n'avaient aucune influence sur les habitants; l'archevêque lui-même, dans sa superbe assurance, avait rejeté tous les avertissements salutaires par ces paroles arro-

gantes : « Les chiens de Mayence ne peuvent pas mordre (8). » C'est ainsi que s'expriment les récits ou relations. Dans celles-ci paraissent, à part quelques exceptions, les bourgeois de la ville par qui les dernières horreurs furent commises, comme les ennemis de l'archevêque; les propres amis de l'archevêque ne pouvaient donc avoir été par conséquent que ses vassaux. Dans cette acception, la désunion paraît donc aussi, dans cette circonstance, une querelle entre la féodalité et la bourgeoisie. Mais il demeure toujours choquant que la rage des bourgeois de Mayence n'ait pas fait explosion plus tôt, pendant l'absence de l'archevêque, ou à son retour d'Italie. C'est pour cette raison que les événements plus nouveaux ne durent pas être non plus sans influence. Dans tous les cas, il est certain que le meurtre de l'archevêque Arnold dut être douloureux pour l'empereur Friedrich, parce qu'il perdit en lui un prince ecclésiastique puissant, qui lui serait resté fidèle contre le pape Alexandre, contre l'odiense Milan, et contre les villes qui étaient dans l'alliance do Milan. Et il est également certain que l'événement de Mayence dut être pour l'empereur, dans sa position envers les villes d'Italie, et dans ses sentiments contre l'esprit des villes, comme une marque d'un temps très-désagréable; il dut même lui être d'autant plus désagréable, que d'autres scènes étonnantes dans le Teutschland prouvaient qu'ici encore les esprits étaient dans une grande effervescence, et que les hommes se tournaient çà et là, parce qu'ils ne trouvaient nulle part l'appui dont ils avaient besoin (9). Mais lui, retenu en Italie, n'était ni en état de tirer sur-le-champ vengeance de Milan, ni surtout de prendre des mesures contre l'agitation de l'empire teutsch.

Enfin il vint peu à peu à la connaissance du roi que ce pape dont il avait baisé les pieds, que Victor, malgré tous ses plus grands efforts pour le faire reconnaître d'eux, avait été rejeté par tous les peuples du monde chrétien, et qu'au contraire le pape Alexandre, qu'il avait rejeté, était considéré et honoré partout comme le véritable évêque apostolique; que même l'ordre entier des cisterciens, qui, en Teutschland ainsi que dans d'autres pays, était en possession d'un grand nombre de couvents, et avait une puissante influence, s'était déclaré du côté d'Alexandre. Il se trouvait donc, ou pent dire tout seul, avec son pape; et il était à prévoir que la considération de Victor ne subsisterait dorénavant qu'autant qu'on aurait besoin de sa faveur à lui l'empereur, ou qu'on aurait à craindre son épée (10). Par ce rejet universel de Victor, Alexandre était devenu un ennemi dangereux; c'est de là que tous les événements dont il a été question jusqu'à présent tiraient d'abord leur importance et leur enchaînement.

## CHAPITRE III.

LUTTE DE FRIEDRICH I^er CONTRE MILAN. — NOUVEAUX RENFORTS VENUS DU TEUTSCHLAND. — PRISE ET DESTRUCTION DE MILAN.

De l'an 1160 à l'an 1162.

Au milieu de ces circonstances difficiles, pressantes ou menaçantes, l'empereur fut obligé de continuer la guerre contre Milan et ses alliés. La chute de Crémono put produire une interruption de quelques jours, parce que les vainqueurs voulaient se réjouir de leur triomphe, et les alliés de Crémone étaient pénétrés de terreur et d'anxiété. Mais à peine les princes teutschs avaient-ils commencé leur marche rétrograde avec leurs troupes, à peine l'empereur avait-il conduit le petit nombre de guerriers teutschs qui étaient restés près de lui, de Pavie au delà du Pô, sans doute pour leur procurer quelque repos dans une contrée un peu moins dévastée, que les Milanais entreprirent une expédition guerrière contre l'odieuse Lodi, pour surprendre ou pour effrayer cette nouvelle ville; et, pour cette expédition, ils ouvrirent une nouvelle lutte, laquelle continua pendant le cours de toute cette année, jusqu'à la moitié de l'année suivante, 1161, et même jusqu'à la fin de celle-ci, sans subir de changement dans la forme. Ce fut cependant une lutte malheureuse, qui ne pouvait avoir de résultat dont la nature et dont le but ne fussent pas la destruction. Certainement, de même qu'il s'y passa des choses cruelles et criminelles, il s'y accomplit aussi des actions grandes et dignes d'admiration : tout l'art des armes, de la prudence et de la ruse, fut mis en pratique; le bonheur et le malheur furent souvent réciproques; mais les événements ne prennent au-

enne tournure déterminée, mais tournent toujours sur eux-mêmes; ils n'ont rien de relevé ni d'instructif, mais ne font qu'entretenir les passions, et ne doivent exciter chez les spectateurs futurs que la pitié et la colère : car la guerre, jusqu'à l'époque donnée, eut lieu uniquement entre les villes de la Lombardie; ce fut une guerre civile, une guerre de peuples alliés. D'un côté se trouvaient Milan, Brescia et Plaisance, fermement unies par la haine contre la véritable domination de l'étranger du Nord, par la rage contre les alliés de leur peuple qui s'étaient attachés à cet étranger pour l'oppression de l'Italie, par amour pour leur propre liberté et pour la liberté du pays, par le désir enfin de protéger leurs possessions, de favoriser leurs efforts et de se réjouir en sûreté du produit de leur travail. De l'autre côté, les villes de Pavie, de Crémone, de Novare, de Lodi, de Côme, de Vercelli, et d'autres de moindre importance, avaient pris les armes avec les marquis de Montferrat et de Malespina, avec le comte de Blanderat et d'autres princes et seigneurs, pour combattre contre Milan et contre les alliés de Milan, souvent avec des forces particulières, rarement avec une puissance unie. Les princes et les seigneurs, dans cette ligue, savaient vraiment très-bien ce qu'ils voulaient; presque jamais, au contraire, les villes ne le savaient. Elles étaient bien toujours en partie poussées par leur vieille inimitié contre Milan, par leur jalousie et leur envie de la richesse et de la grandeur de cette ville; en partie elles craignaient bien aussi une rude vengeance, si la victoire demeurait aux Milanais; le plus généralement cependant elles s'engageaient dans la querelle avec le cœur gros, enveloppées dans le désordre monstrueux dans lequel elles vivaient, ou poussées par leur appréhension des armes teutsches, des atrocités desquelles les ruines de Crémone et de Tortone portaient témoignage, ou bien encore aiguillonnées par la méfiance réciproque et par les passions que Friedrich s'entendait à entretenir en elles. Car l'empereur demeurait souvent en dehors du combat, au foyer de ces passions, pour attiser et alimenter sans cesse le feu, et il ne lui manquait ni serviteurs ni partisans pour jeter toujours de nouvelles matières dans les flammes. Cependant il prenait souvent aussi part au combat, lorsque celui-ci était entrepris en son nom par les villes fidèles contre les révoltées; cependant, avec son esprit hardi, il ne s'épargnait pas de rudes journées, afin de demeurer l'âme de la guerre, d'animer les siens, et de paraître à tous comme modèle et comme exemple; mais ses moyens étaient trop faibles pour qu'il pût réussir à autre chose qu'à continuer la guerre selon l'ancienne méthode destructive.

C'est pour cela même qu'il ne cessait de manœuvrer et de presser dans le Teutschland, pour qu'on lui envoyât de nouveaux secours. On ignore quels artifices il employa, combien de messages et d'écrits il envoya aux princes teutschs; mais il n'y a aucun doute qu'il pressait d'autant plus qu'à mesure que le temps s'écoulait, ses embarras devenaient plus grands. Sur Heinrich le Lion, cependant, il n'osait pas compter; car ce prince était, comme nous le raconterons par la suite, engagé dans une guerre de conquête et d'asservissement contre les peuples slaves, laquelle promettait de trop grands résultats, pour qu'il pût, quittant le certain pour l'incertain, et sacrifiant son profit personnel à des désirs étrangers, se résoudre à une nouvelle expédition au delà des Alpes. Friedrich ne pouvait donc attendre que des princes inférieurs, tant ecclésiastiques que laïques, le secours qui lui devenait chaque jour plus nécessaire. Mais aussi, pour ne pas être privé de ce secours, il délégua, pendant l'été de l'année 1160, son beau-frère Kunrad, comte palatin du Rhin, et son cousin le duc de Souabe, Friedrich de Rothenbourg, troisième fils de Kunrad, qu'il avait gardé près de lui, et les envoya en Teutschland, pour rappeler aux princes leur parole donnée, l'honneur de l'empire, la dignité de l'empereur, et chercher par tous les moyens à les décider à une nouvelle expédition au delà des Alpes (1). On ignore, il est vrai, quelles négociations, quelles peines et quels efforts furent mis en œuvre par les deux princes délégués; il n'y a pourtant pas de doute qu'ils ne négligèrent rien. Aussi trouve-t-on en effet des traces d'assemblées de princes ecclésiastiques et laïques, nommément à Erfurt et à Francfort, pour délibérer sur les affaires publiques; et ces assemblées furent probablement convoquées par le duc Friedrich et le comte palatin Kunrad, ou dans tous les cas mises à profit par eux pour remplir leur mission. Aussi est-il certain qu'au printemps de l'an-

née suivante, 1161, il arriva en Italie un grand nombre d'évêques, de marquis, de comtes et d'autres princes et seigneurs, avec une suite guerrière considérable. En même temps revinrent le duc Friedrich et Kunrad le comte palatin. En outre on nomme le landgrave Louis II de Thuringen, beau-frère de l'empereur; le chancelier Rainald, qui avait été élu archevêque de Cologne, et le fils du roi de Bohême, accompagné de son oncle, qui avait été créé duc de Bohême. Mais on ne peut découvrir quelle était la force de l'armée que ces princes conduisirent par-dessus les Alpes. On dit seulement du duc Friedrich qu'il amena en Italie plus de six cents vassaux bien armés; de l'archevêque de Cologne, qu'il amena au-dessus de cinq cents vassaux; du landgrave Louis, cinq cents vassaux, et du fils du roi de Bohême, trois cents cavaliers (2).

Mais plus, sans doute, avait été violent le désir avec lequel l'empereur attendait l'arrivée de ces troupes fraîches, moins il tarda à essayer leurs forces. Déjà vers la fin du mois de mai il conduisit les nouveaux arrivés, avec un grand nombre de guerriers de la Lombardie, sur le territoire milanais, et contre la ville, nullement pourtant pour attaquer la ville ou l'assiéger, mais avec le dessein, par une nouvelle dévastation du pays, de couper les voies à Milan de tous côtés, de la borner à elle-même, et de la réduire aux extrémités de la famine. Friedrich connaissait trop bien la grandeur et les fortifications de Milan, pour qu'il pût facilement concevoir la pensée d'un nouveau siége, et Crémone lui avait prouvé de la manière la plus évidente que des hommes braves, derrière les fossés et les murs d'une ville si grande, ne pouvaient guère être vaincus avec ses moyens et ses armes. De l'effet de la dévastation générale autour de la ville, au contraire, il pouvait attendre, sinon une prompte, du moins une sûre réduction de la ville. La terrible destruction du pays depuis sa première apparition en Italie, et les combats sanglants qui avaient été la suite de cette apparition, avaient déjà sans doute produit le renchérissement des moyens d'existence, et des besoins nombreux dans la masse du menu peuple. Les suites de la misère que le siége de Milan avait attirée trois ans auparavant sur ses habitants, n'étaient certainement pas encore effacées. Après la soumission de Milan, en l'année 1158, les champs dans le voisinage de la ville avaient pu être de nouveau préparés, et, pendant les deux années suivantes, on avait pu récolter, semer de nouveau, et récolter encore une fois; car le siége de Crémone avait procuré aux Milanais de la sécurité pendant la première année, et même la lutte qui avait eu lieu l'année suivante, avec quelque cruauté qu'elle eût été conduite, était rarement venue jusque dans le voisinage de la ville et s'était encore plus rarement maintenue dans ce voisinage. Mais les ceps de vigne qui avaient été arrachés par l'ordre de Friedrich, les arbres fruitiers qui avaient été abattus ou dont on avait enlevé l'écorce, n'avaient pas fourni leur contingent pour les besoins de la ville; les mains des hommes industrieux qui avaient été chassés des villes et des villages incendiés n'avaient pu être remplacées; il était difficile de faire venir des secours importants des lieux amis éloignés. En outre, l'hiver précédent, une grande partie de la ville avait été la proie des flammes, et beaucoup de vivres qui y avaient été amassés furent détruits par l'incendie, sans que le nombre des hommes qui devaient être nourris fût diminué. Si par conséquent l'empereur détruisait entièrement la récolte de cette année, qui approchait des jours de la moisson, un tel besoin, une telle famine devait assaillir Milan, que la ville arrogante n'aurait bientôt ni la force ni la volonté d'opposer une plus longue résistance, ou de persévérer dans ses idées opiniâtres. En conséquence il n'avait d'autre but que la destruction des récoltes.

Cette œuvre déplorable fut exécutée pendant deux jours entiers jusqu'aux fossés de la ville, sans que les Milanais aient tenté la moindre résistance. Ce ne fut que le troisième jour, le dernier du mois de mai, lorsque l'armée impériale s'avançait plus loin, qu'ils firent une sortie. Entre eux et ceux de Pavie, et d'autres Lombards, un rude combat s'engagea, qui fut soutenu des deux côtés sans résultat. Pendant le cours de celui-ci, un Milanais de condition noble tomba entre les mains de l'ennemi. Cet homme fut amené à l'empereur, et Friedrich le fit pendre sur-le-champ en vue de la ville. Ensuite l'armée impériale continua sa marche plus loin, autour de la ville. Cette œuvre de destruction dura dix jours. A cette époque, les Milanais paraissent avoir fait tous

les jours de nouvelles sorties, rarement sans doute dans l'espoir d'arrêter ces horreurs, mais dans une profonde douleur des infortunes que devait leur occasionner la destruction de leurs moissons; mais la victoire ne demeura jamais de leur côté, soit que la confiance leur manquât après de si grands désastres, soit parce que l'ordre et l'union avaient disparu; car il n'est nullement probable qu'ils aient été toujours les plus faibles par le nombre. Et cependant les guerriers teutschs de l'armée impériale ne prirent aucune part dans les combats, mais seulement les Lombards. Friedrich avait ordonné aux Teutschs de se tenir éloignés, nullement parce que l'œuvre de la destruction leur était réservée, mais sans doute parce que lui, l'empereur, voulait les préserver autant que possible de toute perte, et parce qu'il voulait conserver autour de lui une troupe fidèle, qui lui était aussi nécessaire pour retenir ensemble ses amis d'Italie que pour combattre ses ennemis (5).

Les Milanais, à la vue de la destruction, tombèrent dans une si grande appréhension concernant les moyens d'existence pour l'avenir, qu'ils soumirent aussitôt les provisions qu'ils possédaient encore à une surveillance particulière. De chaque paroisse, deux hommes furent choisis, et de chaque district de la ville, trois, d'après la décision desquels tout le grain, le vin et tous les comestibles devaient être vendus, et qui régleraient les emprunts qui devaient être faits. Au nombre de ces hommes était Siro Raul l'historien; et, d'après son propre témoignage, cette mesure contribua à la perte de la ville. Par conséquent on est porté à supposer que le comité choisi stipulait le prix auquel les vivres devaient être donnés et reçus, plus la mesure qui devait être accordée à chacun, et de laquelle chacun devait se contenter, enfin aussi les conditions auxquelles on devait donner et recevoir de l'argent pour l'achat du nécessaire; et que ce règlement put engendrer un égal mécontentement chez les pourvoyeurs et chez les nécessiteux, chez les vendeurs et les acheteurs, chez les riches et chez les pauvres.

L'empereur, qui maintenant aussi, comme par le passé, avait des amis à Milan, ne pouvait ignorer cette situation de la ville. C'est pour cette raison qu'il ne crut pas dangereux, mais au contraire avantageux, d'éloigner entièrement son armée du voisinage de Milan : car il pouvait bien supposer que les Milanais, abandonnés à eux-mêmes, continueraient leurs divisions et leurs querelles, et les pousseraient peut-être jusqu'à l'entière dissolution de leur communauté, et, par ce moyen même, jusqu'à ce qu'ils fussent sans défense; tandis qu'on devait s'attendre que la vue continuelle de son armée, qui les menaçait tous d'un égal danger, les conduirait à vaincre leurs discordes, à réunir leurs forces, et à mépriser leur misère. D'ailleurs il avait encore d'autres raisons : les guerriers lombards de son armée étaient rudement harassés, et avaient besoin de quelque repos; les bandes teutsches, qui arrivaient à peine de leur patrie, demandaient aussi quelque relâche, afin qu'elles pussent s'accoutumer à l'air et au pays, et ne fussent pas anéanties dans l'inaction par le soleil brûlant d'un ciel étranger. D'un autre côté, Friedrich devait juger nécessaire de faire quelque chose pour son pape, Victor, afin que celui-ci, pendant qu'Alexandre était célébré dans les principaux pays du monde chrétien comme le véritable successeur de l'Apôtre, et avait même fait la tentative d'établir son siége dans la ville immortelle, ne fût pas entièrement négligé là même où régnaient les armes de l'empereur. Il est certain que Friedrich renvoya les Lombards chez eux, amena les Teutschs dans une position convenable, et se rendit lui-même, avec les princes qui étaient auprès de lui, à Lodi, dans laquelle nouvelle ville fut aussi construit, d'après ses ordres, un nouveau palais impérial. Le pape Victor avait aussi convoqué auparavant un concile qui devait se réunir d'abord à Pavie, et plus tard à Crémone; mais celui-ci, à cause du désordre des derniers temps, ne put avoir lieu. Maintenant ce concile, d'après le désir de l'empereur, fut transféré à Lodi; car Friedrich considérait cette nouvelle ville comme la sienne, et désirait lui procurer tous les avantages possibles pour contribuer à sa prospérité. Le 19 juin, le concile fut ouvert sous la présidence de Victor. L'empereur y assista, ainsi que tous les princes laïques qui se trouvaient dans son armée. Le nombre des ecclésiastiques devait être fort grand; ils étaient cependant tous de l'Empire. Outre le patriarche d'Aquilée, il y avait quatre archevêques, ceux de Ravenne, de Cologne, de Trieste et de Vienne; mais les deux premiers, Guido de Ravenne et Rainald

de Cologne, dont il a été question précédemment à plusieurs reprises, étaient des créatures de l'empereur et de Victor le pape impérial, et les sentiments des deux autres étaient demeurés douteux à l'époque de l'assemblée de Pavie. Le nombre des évêques, des abbés, prieurs, prévôts et autres ecclésiastiques, n'est pas donné. Tous du reste rejetèrent unanimement, en partie pour la première fois, en partie de nouveau, l'élection d'Alexandre, et reconnurent Victor comme chef légitime de l'Église universelle. Des écrits durent être aussi produits des rois de Danemark et de Norwége, de Hongrie et de Bohême, ainsi que de six archevêques inconnus, de trente évêques également inconnus, enfin d'un grand nombre d'abbés et de prieurs non moins inconnus, par lesquels non-seulement Victor était reconnu comme pape, mais tout était approuvé d'avance de ce que ce pape trouverait bon d'ordonner et de conclure au concile de Lodi. Et ce fut avec d'autant plus de confiance qu'une foule d'excommunications furent lancées sur les ennemis de l'empereur Friedrich et du pape Victor, sur des laïques et des ecclésiastiques, sur ceux qui avaient massacré l'archevêque Arnold de Mayence, ou qui avaient consenti à ce meurtre, ainsi que sur l'archevêque Obert et sur les consuls de Milan (5).

Mais, en substance, d'ailleurs, les affaires de l'empereur ne furent même pas favorisées par les excommunications et par le reste des décrets de ce concile. Il était nécessaire de continuer la guerre, surtout comme les Milanais s'aventuraient de nouveau hors de leurs murs, moins il est vrai pour combattre que pour explorer. Dans le fait, se renouvelaient les anciens accidents, les embuscades, les surprises, et avec le renouvellement de celles-ci les anciennes cruautés se présentaient de nouveau. Mais la désunion dont l'origine a été rapportée plus haut semblait se développer de plus en plus à Milan; car, le 7 du mois d'août, l'empereur, instruit sans doute de la continuation de la discorde, s'avança de nouveau contre la ville, mais seulement avec les Teutschs et les Bohêmes. Et cependant les Milanais envoyèrent aussitôt des délégués au landgrave Louis, au duc de Bohême, et à Kunrad, frère de l'empereur, pour amener une entrevue entre ces princes et les consuls de la ville. Leur proposition fut acceptée; les deux partis se garantirent sûreté réciproque. Se fiant à la parole des trois princes, les consuls de Milan se rendirent dans le camp ennemi, laissant en arrière les troupes qui les avaient accompagnés hors de la ville. Mais à peine se furent-ils livrés à cette protection, qu'ils furent attaqués et faits prisonniers par les vassaux de l'archevêque Rainald de Cologne. Lorsque les guerriers milanais furent témoins de cette action, qui leur parut une infâme perfidie, ils se précipitèrent avec rage et fureur sur les vassaux de l'archevêque, pour délivrer de leur captivité leurs consuls trompés. Les Teutschs cherchèrent à repousser l'attaque avec leur bravoure accoutumée. Ainsi s'engagea un combat meurtrier.

Maintenant on assure cependant que Rainald l'archevêque ne savait rien de la négociation entre les princes teutschs et les Milanais; encore moins avait-il appris qu'une entrevue avait été arrêtée entre lesdits princes teutschs et les consuls de Milan. Mais à cette assertion à peine croyable s'opposent des récits qui en tout cas paraissent mériter plus de croyance. Les trois princes teutschs, en effet, qui avaient donné leur parole, ainsi s'expriment ces récits, entrèrent, lorsqu'ils apprirent la capture des consuls, dans une telle colère, qu'ils résolurent de massacrer l'archevêque, pour tirer vengeance de la foi trahie. Rainald, pour se dérober à cette colère, se réfugia auprès de l'empereur. Friedrich ordonna aux princes de ne rien entreprendre contre Rainald, son chancelier; mais il ne donna pas l'ordre de mettre les consuls captifs en liberté; bien plus, il accourut lui-même, avec ses vassaux et ceux du duc Friedrich de Souabe, au combat, qui était devenu dangereux et même très-violent par la fureur des Milanais contre la conduite perfide de leurs ennemis. Mais le landgrave et le duc de Bohême, doutant de l'accord entre ces choses, et exaspérés de la rupture de leur parole donnée, se refusèrent à suivre l'empereur, et se tinrent éloignés de ce combat déshonorant. Le combat continua cependant avec beaucoup d'acharnement jusqu'au soir. L'empereur se plaça où il était le plus furieux et le plus chaud. Il eut son cheval tué sous lui; lui-même fut blessé, sans qu'il pût se décider à quitter le champ de bataille. Plusieurs de ses guerriers furent massacrés; quatre-vingts cavaliers et 260 fantassins furent faits prison-

niers; enfin tous furent forcés de se retirer dans la ville. Une partie cependant, qui ne put atteindre le pont sur lequel il fallait passer pour arriver dans la ville, se jeta dans l'église de Saint-Laurent, et s'y défendit si vigoureusement, que l'empereur jugea nécessaire, à l'entrée de la nuit, d'interrompre le combat, et de retourner dans son camp.

Ainsi échoua le désir des Milanais d'arriver à un accommodement avec l'empereur. L'empereur cependant pouvait s'être trompé; en général les têtes s'étaient plus facilement remises qu'il ne s'y était attendu. Les Milanais n'avaient certainement pas acquis un nouvel esprit; mais l'amertume qu'ils éprouvèrent de la conduite de l'archevêque de Cologne et de l'empereur lui-même leur rendit de nouvelles forces. La guerre continua; et comme l'empereur n'était pas assez fort pour attaquer la ville, il fit la cruelle tentative de renfermer par la terreur tous les Milanais, pauvres et riches, derrière les murs de la ville, afin que chacun fût forcé de se servir continuellement du peu de provisions qui s'y trouvaient, afin que la ville entière fût exposée plus promptement au besoin et sans défense. Il ordonna en effet que tous les Milanais qui seraient saisis en dehors des murs eussent les poings coupés; punition, d'ailleurs, qui avait été jusqu'alors mise en usage de temps en temps. Et pour donner à l'anathème l'influence nécessaire, il recommença de nouveau la dévastation du pays, afin que tout ce qui avait été d'abord accidentellement épargné, ou tout ce qui sur ces entrefaites était près de mûrir, fût détruit. En outre, il fit élever des fortifications et ériger des forteresses dans lesquelles il plaça des garnisons, en partie pour faciliter les chasses autour de la malheureuse ville, en partie pour intercepter et saisir plus sûrement tous les convois qui tenteraient d'arriver de l'extérieur, et particulièrement de Brescia et de Plaisance, à Milan. Lui-même prit position à Lodi, pour être dans le voisinage, et pour accourir vivement, en cas de nécessité, au secours des garnisons de ses forteresses. Mais on ne peut méconnaître que ces dispositions, qui eurent pour résultat une espèce de guerre de brigandages, ne provenaient nullement de la joie que Friedrich pouvait éprouver de pareilles souffrances chez les Milanais, mais qu'elles furent en grande partie la conséquence de la position pressante dans laquelle il se trouvait. Ses forces diminuaient de jour en jour; il avait congédié les Italiens, parce qu'ils étaient harassés, et par conséquent découragés, lors de l'arrivée des nouveaux renforts du Teutschland; et de ces Teutschs qui étaient arrivés au printemps, il en renvoya également une grande partie au delà des Alpes, sans doute parce qu'il y fut contraint. Le landgrave de Thuringe et le duc de Bohême retournèrent chez eux avec leurs hommes. Il est difficile de dire s'ils partirent de leur propre mouvement, sans congé et sans permission, ou s'ils obtinrent de l'empereur celle du retour. Comme ils avaient déjà, irrités de la conduite de l'empereur, refusé d'obéir à ses ordres devant Milan, l'acceptation de la première hypothèse n'est peut-être pas trop téméraire; mais, quand même Friedrich leur en eût accordé la permission, elle n'eut certainement pas d'autre cause que la scène devant Milan, et parce qu'il jugeait le ressentiment qu'ils portaient en eux plus préjudiciable que leur éloignement. Mais il congédia aussi les vassaux de son chancelier l'archevêque de Cologne, qui avaient opéré la capture des consuls de Milan. On ne trouve nulle part ce qui l'engagea à cette mesure. Voulait-il peut-être, par le licenciement de ces guerriers, donner au monde la preuve qu'il n'avait pris aucune part à l'œuvre qui avait été considérée comme perfide? et dans ce cas il est à présumer qu'il aurait également mis les consuls milanais en liberté. Ou était-ce peut-être que ces guerriers étaient devenus si universellement odieux, que leur éloignement parût nécessaire? ou Rainald le chancelier craignait-il que ses possessions dans le Teutschland n'eussent besoin de protection contre la vengeance du landgrave irrité, et insista-t-il en conséquence sur le retour de ses hommes? Aucune relation ne répond à de telles questions.

Cependant la guerre continuait de la manière barbare dont elle devait maintenant être conduite, et dura ainsi pendant six mois entiers. Les Milanais éprouvèrent la misère la plus affreuse; leurs amis et leurs alliés de Brescia et de Plaisance firent ce qu'ils purent pour leur faire parvenir des vivres; mais Friedrich fit couper le poing droit à tous ceux qui faisaient cette tentative, aussitôt qu'ils tombaient en son pouvoir: en un seul jour, vingt-cinq hommes de Plaisance durent subir ce mal-

heur. Devant de telles abominations, les amis de Milan durent reculer de plus en plus, et la ville fut entièrement réduite à elle-même. Mais bientôt aussi aucun homme armé n'osa se hasarder à en sortir ; la pensée de la possibilité d'être faits prisonniers les effrayait. Friedrich, raconte-t-on, fit crever les yeux à cinq Milanais de ceux qui étaient retenus prisonniers à Lodi, deux desquels étaient capitans, et les fit reconduire dans ce misérable état à Milan, par un sixième à qui l'on fendit le nez, mais à qui on laissa un œil, afin qu'il pût reconnaître la route. Et qui pouvait savoir, à la vue de telles horreurs, ce qu'était devenu le reste des prisonniers? et quel Milanais pouvait être prêt à s'exposer à une aussi horrible mutilation?

Mais plus les faits qui se passaient étaient médiocres, et moins les âmes des hommes étaient ébranlées ou occupées par de nouveaux événements; plus l'emprisonnement était oppressif, plus la faim était amère; plus terrible était la pensée des jours présents, plus furieuse aussi la discorde qui s'était déjà depuis longtemps déclarée à Milan. Les pauvres et ceux de la plus basse classe du peuple, ainsi que tous les autres hommes pusillanimes, parlaient de soumission au pouvoir de l'empereur, rien qu'afin de pouvoir manger tout leur content, de sortir de cette prison, et de espirer l'air frais en liberté. Les esprits forts, au contraire, les hommes courageux et les femmes, persévéraient par fermeté et pour maintenir la liberté, et attendaient de quelque événement heureux une tournure favorable aux affaires. Le père se brouillait avec le fils, l'homme avec sa femme, le frère avec son frère (4). On répandit la rumeur que les principaux s'étaient engagés par serment à fuir de la ville, et à abandonner le pauvre peuple à son sort. De là le soupçon et les querelles, des disputes et des combats publics dans les rues, tandis que la misère augmentait de plus en plus, et que la faim devenait de plus en plus cruelle. Beaucoup d'hommes moururent de la manière la plus deplorable. On n'entendait partout que des cris d'anxiété et de douleur; ailleurs régnait le silence de la tombe, ou les hurlements de la rage et du désespoir. Les consuls, les autres sages de la ville, tous ceux qui tenaient ferme et cherchaient à retarder autant que possible le dernier moment, furent menacés de mort. La tempête chez la multitude fut d'autant plus terrible, qu'on répandit la rumeur qu'on pouvait compter sur la clémence de l'empereur; que Friedrich avait l'intention de laisser la ville dans sa situation présente, et de garantir la propriété de chaque citoyen.

Ces circonstances produisirent généralement la conviction qu'une plus longue opiniâtreté ne pouvait avoir d'autres résultats que d'amener des malheurs nouveaux et plus grands et même incalculables. En conséquence, des délégués furent envoyés à l'empereur à Lodi, pour offrir la soumission de la ville. Ces délégués furent peu à peu amenés aux déclarations suivantes : « Les Milanais étaient prêts à rendre hommage à l'empereur et à faire leur soumission, à démolir leurs murs tout autour des six côtés, à combler les fossés, à livrer 300 otages, à reconnaître quelque podestat, fût-il même Teutsch, que l'empereur voudrait leur imposer, à renoncer à toutes les régales, à payer de l'argent, à construire aussi un palais impérial à l'extérieur de la ville, à ne plus jamais conclure d'alliance avec d'autres villes, à expulser 3,000 hommes de la ville, et à y recevoir l'empereur avec son armée. » Friedrich délibéra avec ses princes à l'égard de ces propositions ; la plupart furent d'avis qu'on devait les accepter, parce que dans ce cas les Milanais se décideraient sur-le-champ à la reddition de la ville, et que l'empereur, s'ils ne remplissaient pas les conditions, pourrait agir contre eux avec toute la dureté possible, sans pécher trop grièvement contre la douceur et la clémence. D'autres, au contraire, soutenaient que les propositions devaient être rejetées, parce que la victoire devait être complète, et parce qu'il était toujours au pouvoir de l'empereur de montrer de la douceur et de la clémence. Cette opinion fut le plus fortement et le plus vivement défendue par un homme qui occupait un haut degré dans la faveur de l'empereur, savoir par le chancelier et archevêque élu, Rainald de Cologne, qui n'avait encore jamais pu oublier avec quelle gravité il avait été une fois insulté à Milan. Mais malheureusement l'empereur prit aussi les conseils des délégués de Crémone de Pavie, de Novare, de Côme, de Lodi et d'autres villes, ainsi que des princes lombards. Ces Italiens, chez lesquels la soif de la vengeance n'avait pas été éteinte même par les malheurs inouis de Milan, qui pouvaient aussi considérer comme nécessaire de déployer leur zèle envers

l'empereur de la manière la plus éclatante, paraissaient s'être rangés du côté du prêtre de Cologne, dont le conseil plaisait sans doute le plus à l'empereur, et avoir affermi la résolution de châtier sans ménagement l'ancienne arrogance de la superbe ville, afin de dompter son esprit pour l'avenir. Il est certain qu'après conseil, les Milanais obtinrent pour réponse qu'ils n'avaient pas de propositions à faire; bien plus, ils devaient se soumettre sans condition et obéir aux ordres que l'empereur leur transmettrait.

Milan fut saisie d'effroi à ces paroles; un pressentiment amer traversa les âmes des hommes; personne cependant ne savait quel chemin prendre pour échapper à l'arbitraire impérial. En conséquence, une nouvelle ambassade de seize hommes nobles, à la tête desquels était Othon Visconti, et d'autres consuls de la ville, se rendit à Lodi, et parut le 1er du mois de mars dans le palais impérial. L'épée nue à la main, ils s'avancèrent avec des cœurs abattus devant l'empereur, au nom de toute la ville, se soumirent eux et la ville, et prêtèrent le serment solennel qu'eux et tous les citoyens de Milan obéiraient aux ordres de l'empereur. Quatre jours après ces événements, vinrent de Milan à Lodi, sans doute d'après le désir de Friedrich, environ 300 cavaliers, parmi lesquels se trouvaient 36 porte-étendards. Ces guerriers se prosternèrent devant l'empereur, lui remirent avec désespoir, non-seulement les étendards, mais encore les clefs de la ville, lui baisèrent les pieds, et jurèrent qu'eux et tous les citoyens de Milan rempliraient fidèlement et sans fraude ce que lui-même l'empereur, en sa justice, trouverait bon d'ordonner concernant les citoyens et la ville. Friedrich les retint tous en lieu de sûreté. Mais en même temps il ordonna, de plus, que d'abord tous ceux qui avaient été consuls pendant les trois dernières années paraîtraient devant lui, ainsi qu'une partie de l'infanterie milanaise. Et deux jours plus tard, ses ordres furent exécutés. Mille guerriers parurent avec le carroccio ou bannière de la ville, qui était considéré comme la sauvegarde de la liberté, avec 96 autres étendards et deux trompettes d'airain, dont le son éclatant, mélancolique et mourant, devait présager l'accord ainsi que la chute de la république entière. La bannière, un arbre élevé sur un grand et fort chariot, et consolidé avec beaucoup d'art, portait une grande croix sur le devant de laquelle saint Ambroise était représenté donnant sa bénédiction. L'arbre fut, au milieu des gémissements de contrition de l'auditoire, incliné jusqu'à terre devant l'empereur; les étendards et les trompettes furent posés à ses pieds. Ensuite Friedrich donna à ces guerriers, qui étaient tous de la plus basse classe du peuple, la permission de retourner dans la ville. En revanche, outre les cavaliers qui étaient déjà en son pouvoir, il en exigea 114 de plus; de sorte qu'il eut au moins 400 otages qui lui répondaient de l'exécution du serment prêté. Et tel était l'effroi des Milanais, qu'ils en livrèrent 26 de plus qu'il n'en demandait. Enfin Friedrich envoya six de ses affidés du Teutschland et six de ses affidés de Lombardie (5) à Milan, pour recevoir des habitants tous ensemble le serment d'une soumission illimitée, qu'ils furent obligés de prêter par la bouche de leurs délégués. Et tandis que les Milanais, stupéfaits, prêtaient ce serment, toutes les portes de la ville furent défoncées, les murs autour de ces portes démolis et les fossés comblés, afin que l'empereur pût pénétrer partout avec son armée en larges divisions et avec un pas égal.

Après ces humiliations des Milanais, que l'archevêque de Cologne avait sans doute projetées, conseillées, et bien encore persuadées à l'empereur, Friedrich, accompagné de son épouse et de tous les princes et seigneurs teutschs de condition ecclésiastique et laïque qui se trouvaient auprès de lui, et avec tous les vassaux qui s'étaient joints à lui ou à ces princes, se rendit à Pavie; les Milanais aussi qu'il avait retenus prisonniers à Lodi comme otages durent se joindre au cortége. A Pavie, Friedrich donna alors, le 19 du mois de mars, aux consuls de Milan, l'ordre de prendre soin que la ville, sous huit jours, fût entièrement purgée de tous ses habitants, tant du sexe mâle que du sexe féminin. Et cet ordre, auquel personne ne s'attendait, fut aussi accompli de la manière la plus complète, au milieu des cris de douleur des infortunés et de scènes qui déchiraient le cœur humain. Cependant l'archevêque Obert avait prévenu cet ordre; il avait déjà quitté la ville le jour de sa publication, et s'était rendu, avec l'archiprêtre Milon, l'archidiacre Galdino et quelques autres ecclésiastiques, à Gênes, où se trouvait en ce

moment le pape Alexandre lui-même. Mais tous les autres, jeunes et vieux, hommes et femmes, sains et malades, abandonnèrent, dans le cours de l'espace de temps désigné, leurs demeures, le palais comme la chaumière, et sortirent des portes de la ville dans les murs de laquelle reposaient les ossements de leurs pères, et se répandirent dans les plaines désertes. Ce qu'ils réussirent, pendant les six jours qui leur furent accordés pour leur migration, à transporter de leurs biens portatifs hors de la ville, ou, dans l'espoir de jours plus heureux, à enfouir ou à sauver par d'autres moyens, fut mis sans doute par eux en sûreté; et on ne trouve pas qu'on leur ait enlevé rien de ce qu'ils avaient emporté avec eux. Cependant ils durent en abandonner derrière eux la plus grande partie. Ils se réfugièrent eux-mêmes, en partie, auprès de ceux qui s'étaient montrés jusqu'alors des ennemis cruels de la ville de Milan; ils se dirigèrent vers Pavie et vers Lodi, vers Bergame, vers Côme, vers toutes les villes où ils avaient quelques amis, ou dans lesquelles ils espéraient trouver de la compassion ou de l'humanité. Mais tous ceux qui firent cette tentative paraissent avoir été des hommes illustres ou riches, dont les connaissances étaient nombreuses, dont les liaisons étaient étendues, et qui, par ces raisons, pouvaient être sûrs de trouver partout un établissement. La grande masse du peuple, au contraire, quoiqu'elle sortît des murs, se tint cependant dans le plus proche voisinage, en partie, il est vrai, parce que personne ne savait où diriger ses pas, mais bien aussi en partie parce qu'aucun d'entre eux ne pouvait s'arracher du lieu de sa naissance, de sa vie, de ses souffrances et de son ardent désir; en partie enfin, parce que tous nourrissaient la conviction que l'empereur, à la vue de leur misère inouïe, leur accorderait et devait leur accorder le retour dans leurs demeures. Ils se partagèrent en grandes troupes, selon les quartiers de la ville qu'ils avaient habités, et chacune de ces troupes fit une église à l'extérieur des murs, pour ainsi dire comme protection. Tous demeurèrent aussi près que possible des fossés, et attendirent avec crainte et espoir la décision de l'empereur.

L'empereur parut au jour désigné, savoir le 26 du mois de mars, devant la ville vide d'habitants. Il était accompagné des forces guerrières des villes de Lombardie qui lui étaient restées fidèles. Ces troupes s'étaient probablement réunies autour de lui à Pavie, et probablement aussi on avait assigné à chacun d'eux un quartier de la ville désigné pour le pillage et la dévastation. Sans s'inquiéter de la foule d'hommes qui lui adressaient autour de la ville des prières de merci, l'armée se dirigea en même temps que l'empereur, par les portes élargies, chacun vers son quartier; et aussitôt commença l'œuvre terrible. Le pillage fut poussé avec tant d'acharnement, que les richesses des églises furent aussi peu épargnées que la magnificence des palais, ou la pauvreté des chaumières : les cadavres seuls des trois rois saints furent sauvés par l'archevêque Rainald, afin d'être transportés à Cologne pour l'adoration des fidèles. Aussitôt après le pillage, et même pendant qu'il durait encore, commença la destruction (6). D'abord on mit le feu, et ce qui pouvait être consumé par les flammes devint la proie des flammes. Là où le feu n'avait pas de prise, on employa des instruments à démolir; et les Lombards travaillèrent avec une ardeur si cruelle, qu'en moins d'une semaine on accomplit ce qui paraissait pouvoir à peine être exécuté en deux mois. Tous les vestiges de l'antiquité, souvenirs remarquables concernant leur architecture et leur origine, furent anéantis; tout ce que les arts nouveaux avaient produit dans les choses divines et humaines pour l'admiration des indigènes et des étrangers, disparut de la terre; ce qui était beau fut transformé en poussière, ce qui était solide fut réduit en ruines. On ne manifesta nulle part ni estime ni respect, rien que la cupidité et une fureur sauvage. Quelques églises restèrent cependant saines et sauves à l'extérieur, quoique l'intérieur fût pillé, mutilé et souillé (7); mais il est incertain s'ils furent retenus de la tentative de démolir ces édifices par vénération pour leur sainteté, ou par défiance de leurs propres forces, ou peut-être encore par le désir de rendre, par la conservation de ces églises au milieu de la destruction générale, l'abomination plus évidente et plus hideuse. On ne se hasarda pas non plus au mur de fortification de la ville; il était si fort et bâti en pierres si grosses, qu'on crut, rempli d'étonnement devant un ouvrage aussi grandiose, devoir en réserver la destruction jusqu'à une époque ultérieure. Cependant

ce mur magnifique, quoique déjà entamé aux portes, ne renfermait rien dorénavant que des décombres affreux. Et ce ne fut pas pour longtemps encore; l'été entier de cette année fut employé à terminer d'une manière horrible ce qui avait été commencé sans ménagement. Presque toute la Lombardie fut conviée à ce travail; et la tranquillité ne fut rétablie que lorsque la superbe fille de la Lombardie, Milan, la ville magnifique, eut été effacée de la terre; lorsque les églises qui étaient restées debout sur le sol rasé demeurèrent là solitaires, pareilles à des pierres tumulaires sur des tombeaux monstrueux, plongées dans un silence mélancolique.

L'empereur lui-même était resté, pendant le temps qu'on jugea nécessaire pour rendre Milan inhabitable, cinq ou six jours entiers dans l'intérieur des murs. Il avait donc été témoin oculaire de l'incendie et de la dévastation. On ne trouve pas qu'il se soit interposé nulle part avec douceur; on ne trouve pas davantage que personne ait intercédé pour ce pauvre et misérable peuple, qui était campé tout autour de la ville, et qui voyait de ses propres yeux la destruction de ses dernières espérances. Un grand nombre, exténués enfin par des souffrances continuelles, et accablés par la faim et les maladies, durent avoir le cœur brisé; le reste peut avoir rempli l'air de ses plaintes et de ses cris douloureux, jusqu'à ce que cette affreuse indifférence de la dignité humaine leur eût aussi inspiré de l'indifférence pour la vie, et les eût rendus émoussés et insensibles à tout ce qui se passait. Mais leur voix fut étouffée par le tumulte de l'incendie, le fracas des murs qui s'écroulaient, le craquement des toits renversés, et personne ne fit attention à leurs plaintes. Ce ne fut qu'un mois plus tard qu'on pensa à leur avenir, quand même on devrait admettre, pour l'honneur de l'humanité, qu'on ait pris soin plus tôt de leur subsistance. L'évêque Heinrich de Luttich, qui fut nommé leur chef par l'empereur, leur indiqua, dans les plaines dévastées qui leur avaient appartenu autrefois, quatre positions où ils pouvaient et devaient bâtir; et peut-être aussi ces Milanais qui s'étaient dispersés dans les villes de la Lombardie furent-ils obligés de s'enchaîner sur ces quatre points, s'ils n'avaient d'ailleurs aucun répondant qui se rendît caution de leurs bons sentiments à l'égard de l'empereur. De cette manière on rendit aux Milanais au décuple ce qu'ils avaient autrefois criminellement exécuté contre Lodi; il y eut pourtant cette différence, que la mesure dont on se servit à leur égard avait été remplie et comblée par une main étrangère, et que les plus grands malheurs atteignirent ceux qui avaient été les moins coupables.

Friedrich fit célébrer, le dimanche des Rameaux, le service divin dans l'église de Saint-Ambroise, sur les ruines de la ville de Milan, qui avait toujours honoré le pieux Ambroise comme son saint patron. Il assista lui-même au service divin, et reçut dans l'église le rameau béni (8). Ensuite il partit le jour même, et retourna dans la ville d'où il était sorti la dernière fois contre Milan. Pavie eut de nouveau l'honneur d'être le premier témoin du triomphe de destruction de Friedrich, et d'être la première entre toutes à célébrer sa victoire. Aux fêtes de Pâques, se réunirent à Pavie un grand nombre d'évêques, de markgrafs, de comtes, tous ceux qui étaient grands et illustres ou qui désiraient le devenir, de toute la Lombardie, près de l'empereur, pour lui présenter leurs souhaits de bonheur, et pour lui témoigner leur fidélité. Après l'office divin, qui fut à la fois une fête de réjouissance et d'actions de grâces pour l'heureuse issue de la longue lutte, Friedrich réunit tous ces princes et ces seigneurs autour de lui à un repas, et invita aussi à ce repas les consuls des villes qui étaient présents à Pavie. Les évêques, revêtus de toute la magnificence de leur dignité élevée, étaient assis à côté de l'empereur et de l'impératrice, à droite et à gauche, et eux-mêmes, Friedrich et son épouse, portaient des couronnes sur la tête. Depuis trois ans Friedrich ne s'était pas montré avec la couronne. Lorsque Milan renvoya ses délégués, il fit le vœu de ne pas porter la couronne avant d'avoir conquis Milan. Ce vœu était maintenant rempli; avec d'autant plus de joie Friedrich, décoré de la couronne, fut-il salué par l'assemblée; avec d'autant plus de joie l'impératrice aussi avec l'ornement de la couronne. Friedrich accueillit les acclamations de jubilation de ses convives; il accueillit toute espèce de solennité avec bienveillance, comme un hommage mérité. Mais il oublia que même parmi ses convives il devait y en avoir plusieurs qui pensaient autrement qu'ils ne parlaient; il paraît avoir espéré que par la chute de Milan la

force de tous les Italiens était détruite, et que dorénavant personne, après avoir vu sa fermeté inébranlable, et la persévérance avec laquelle il savait accomplir ses desseins, n'oserait tenter de nouveau de s'élever contre lui. Mais il oubliait que peut-être bien des hommes sensés, en considérant l'événement, pourraient dire qu'il était arrivé quelque chose de remarquable, mais rien d'extraordinaire. Friedrich avait cependant détruit Milan, non pas par son propre pouvoir, mais par la discorde des Lombards eux-mêmes; non par une lutte longue et honorable, et par des actions héroïques dignes d'admiration, mais par la ruse, la cruauté et des mesures horribles qui avaient introduit la famine dans Milan, par le moyen de laquelle tout est entravé. Il oubliait que le destructeur peut bien trouver des compagnons pour ses travaux et des complices à ses vols, qui peuvent tous se courber devant lui lorsqu'il leur montre son visage, et qui, derrière lui, lui montrent le poing et grincent des dents; mais jamais des amis qui tiennent à lui dans le malheur comme dans le bonheur. En effet la nouvelle de la destruction de Milan fut reçue avec un cri d'horreur dans toute l'Italie; et le nom de Friedrich était rarement prononcé sans qu'on y joignît une malédiction. Il contemplait cependant avec une telle confiance l'endroit où Milan avait existé, qu'il ne daigna même pas calculer les années d'après l'époque de la destruction de la ville.

## CHAPITRE IV.

### ALLIANCE DE HEINRICH LE LION ET DE WALDEMAR LE DANOIS CONTRE LES SLAVES. — MORT DE NIKLOT, ROI DE SLAVIE. — SOUMISSION DES ABODRITES.

De l'an 1160 à l'an 1162.

Tandis que l'empereur Friedrich I^er^, le puissant Waiblingen, combattait, conquérait et célébrait des triomphes sanglants en Italie, comme nous l'avons rapporté, moins pour l'honneur de l'empire teutsch et pour l'avantage du peuple teutsch que pour son honneur et son pouvoir personnels et pour le contentement de ses passions, le duc de Saxe et de Bavière, Heinrich le Lion, le grand Welf, soutenait aussi des combats qui n'étaient pas moins terribles, et qui cependant, quoiqu'ils pussent être entrepris pour sa grandeur et sa puissance personnelles, conduisaient à des victoires qui promettaient à la patrie des avantages grands et durables.

Lorsque le duc Heinrich fut revenu d'Italie en Saxe, au printemps de l'année 1160, il eut une entrevue avec Waldemar, roi des Danois, à Ertheneboung (1). Waldemar éleva des plaintes sévères contre les peuples slaves, qui avaient méprisé les ordres de Heinrich, et avaient attiré tant de maux sur les Danois. Le duc ne pouvait pas être mécontent de la colère de Waldemar contre les Slaves, car il y trouvait l'assurance que le roi, en cas d'une guerre avec les Slaves, ne le traverserait en aucune manière et ne lui gâterait pas la victoire. Il aurait certainement volontiers entrepris seul la vengeance; mais, comme le roi lui promit même de venir à son aide avec une armée danoise et une flotte, il dut se décider à la guerre avec d'autant plus de plaisir.

Sur ces entrefaites, le comte Adolf de Holstein, qui était parti avec le chancelier Rainald de Pavie avec une mission de l'empereur en Angleterre (2), arriva en Saxe. Aussitôt le duc convoqua une assemblée des états à Berenvorde, et y appela tous les feudataires des provinces frontières, nommés *markmann*, qu'ils fussent Teutschs ou Slaves. Cependant les Slaves ne répondirent pas à l'appel du duc. S'ils s'étaient abusés d'abord sur les desseins de celui-ci, l'entrevue de Heinrich avec Waldemar leur avait certainement ouvert les yeux; ils voyaient bien que l'on cherchait maintenant un motif contre eux, et savaient bien qu'on pourrait facilement trouver un prétexte. Par conséquent ils ne voulaient pas s'exposer au danger de perdre peut-être sans gloire, par la ruse ou la violence, leurs hommes les plus habiles. Mais Heinrich se montra furieux de la désobéissance des Slaves; dans sa colère, il les déclara ses ennemis et ceux de l'empire, et en même temps il ordonna à tous ses gens de se tenir prêts pour une expédition qui serait entreprise vers l'époque de la moisson.

Le prince des Abodrites, Niklot, homme non moins distingué par son jugement éclairé que par sa bravoure, sa persévérance et son amour pour la liberté, pénétra clairement les circonstances. Il reconnut visiblement qu'après

le comble de mauvais traitements que son peuple avait soufferts, on ne pouvait guère projeter autre chose que de l'anéantir entièrement, rien autre chose que de transformer le dur tribut auquel les Slaves étaient assujettis en un asservissement complet; mais il ne lui fut pas difficile d'opter entre le choix d'une ruine honorable et celui d'une soumission pusillanime. Par cette raison il résolut promptement de ne pas perdre de temps en négociations qui ne pouvaient conduire qu'à de nouvelles humiliations, mais de prendre les devants, de commencer aussitôt la guerre, d'attaquer le duc Heinrich dans ses positions les plus vulnérables, et de l'obliger, par ce moyen, d'abord à diviser ses forces, et à revenir ensuite à la justice et à la modération.

Dans ce dessein, il envoya aussi promptement que possible deux de ses fils, Pribislav et Wertislav, avec une petite flotte et quelques troupes, pour surprendre Lubeck, la ville que Heinrich avait acquise avec tant de peine, qu'il avait soignée avec tant d'amour. Les deux jeunes gens se montrèrent dignes de la confiance de leur père. Ils surent si bien choisir leur temps, qu'ils effectuèrent leur débarquement dans le voisinage de Lubeck sans avoir été remarqués de personne. Ensuite ils s'avancèrent avec tant de prévoyance contre la ville, qu'ils atteignirent, également sans avoir été remarqués, le pont sur le Wakenitz, par lequel ils croyaient pouvoir pénétrer dans la ville. Mais sur ce point un incident fit échouer leur entreprise, et cette tentative hardie finit comme une aventure sans but. Un ecclésiastique nommé Othelo demeurait dans le voisinage du pont; de la maison de celui-ci on remarqua quelque chose de suspect. L'ecclésiastique se précipita promptement, sans savoir peut-être ce qu'il faisait, vers le pont, et leva la trappe du côté de la ville. Les Slaves étaient déjà sur le milieu du pont; il était impossible de franchir l'abîme qui était devant eux. Ils se hâtèrent donc, pour échapper eux-mêmes à la captivité, de retourner à bord de leurs vaisseaux, et revinrent dans leur pays sans avoir rien fait (3).

Cette mauvaise réussite d'un projet bien conçu fut un grand malheur pour les Slaves; l'impression fit son effet plus tard. De l'autre côté, cette tentative effraya Heinrich le Lion, et le poussa à accélérer ses préparatifs. Il jeta aussitôt une garnison dans Lubeck, pour mettre la ville à couvert d'une surprise, et s'avança alors avec une forte armée dans le pays slave, non certainement avec le dessein seul de se venger, mais avec celui d'accomplir l'assujettissement. Niklot reconnut le danger; pour ne pas désunir ses forces, il abandonna ce qu'il ne pouvait pas défendre. Il détruisit ses forteresses de Ilow, Mikilenburg, Zuerin et Dobin, et réunit toutes ses forces près de la forteresse de Wurle sur le Warnow. Là, sur les frontières de Kussin, il voulut tenter le combat. Le duc Heinrich ne se hâta pas d'attaquer, soit qu'il trouvât assez à piller et à ravager dans le pays abandonné, ou bien qu'il ne se crût pas assez fort d'accepter le combat avec les Slaves tant que ceux-ci seraient dans le premier feu. Il resta en position près de Mikilenburg. Aussitôt les Slaves commencèrent à faire des courses et à voltiger autour du camp saxon, pour connaître la force et la position de l'armée, pour intercepter les renforts, pour s'emparer de ceux qui s'étaient attardés ou égarés, et en général pour les inquiéter et pour leur nuire autant que possible. Ces tentatives ne restèrent pas sans heureux résultats. Pour cette raison, les deux fils du prince Niklot, Pribislav et Wertislav, entreprirent eux-mêmes une semblable course contre les Saxons. Ils parvinrent à intercepter une troupe qui avait quitté le camp pour aller au fourrage. Mais, comme ils poursuivaient ces Saxons, une troupe plus forte accourut à leur secours. Un combat eut lieu, et la victoire se déclara en faveur des Saxons. Plusieurs des guerriers slaves furent conduits prisonniers devant le duc Heinrich; et Heinrich le Lion fut assez cruel pour faire pendre ces malheureux, qui, quoique païens, combattaient honorablement pour la liberté de leur peuple (4). Les deux fils de Niklot s'échappèrent; ils parurent à Wurle dans le camp de leur père, mais dans une triste position, car l'élite des hommes à cheval et à pied qu'ils avaient emmenés ne revinrent pas avec eux. A leur vue, le vieux prince fut saisi d'une douleur si violente, qu'il s'écria avec colère : « Je croyais avoir élevé des hommes, mais vous êtes plus timides que des femmes; c'est pourquoi je veux marcher moi-même, et essayer si je réussirai à quelque chose de plus grand. »

Il tint sa parole, le vieux héros. Avec un corps d'élite, il quitta son camp, et se plaça avec celui-ci dans une embuscade près du

camp des Saxons. Peu après il sortit de ce camp une troupe de valets de suite pour chercher du fourrage; mais parmi ceux-ci se trouvaient soixante vassaux (5) bien cuirassés, et portant la cuirasse sous un vêtement commun, de sorte qu'ils ne pouvaient être distingués des valets, soit que les Saxons eussent été informés de l'embuscade, ou qu'ils voulussent être préparés à une surprise possible. La troupe s'approcha de la cachette des Slaves. Aussitôt Niklot se précipita en avant avec sa bande contre les Saxons, lui-même sur le cheval le plus rapide en avant de tous, au milieu de la mêlée. Il porta le premier coup à un vassal; le fer se brisa sur la cuirasse de celui-ci, et la lance ricocha. Ce ne fut qu'alors que le prince reconnut au milieu de quels ennemis il se trouvait. Il tourna vivement son cheval, pour voir où étaient les siens; mais il en était séparé, et au milieu des ennemis; de sorte qu'il fut aisément arraché de son cheval, et massacré. Les siens, qui le virent tomber, qui le virent disparaître, prirent la fuite, étourdis par l'effroi et la douleur. Sa tête, apportée au camp du duc, fut placée sur un poteau; et quoiqu'il pût ici se manifester beaucoup de joie de la mort d'un si grand ennemi, cependant personne ne peut refuser son admiration au héros tombé, et personne ne peut retenir ses plaintes de ce qu'un tel prince ait trouvé la mort sans être défendu par un seul des siens, sans voir un seul des siens à ses côtés. Mais lui Niklot, prince des Abodrites, d'après les idées humaines, ne quitta pas trop tôt la vie. C'est le dernier prince qui ait combattu avec honneur et gloire pour la liberté, pour la religion, pour les mœurs paternelles des peuples wendes entre l'Elbe, l'Oder et la mer. Mais lui non plus n'aurait pas été en état de détourner le sort de ce peuple; la vue de calamités plus grandes lui fut épargnée, et jusqu'au dernier moment il conserva l'espérance de la victoire.

Avec la mort de Niklot finit le combat. Sa chute ébranla trop fortement les âmes des hommes pour qu'aucun eût le courage de penser à la vengeance ou à la résistance. Ses fils, Pribislav et Wertislav, pouvaient bien aussi se sentir opprimés par la pensée que leur père était sorti pour leur faire honte de la timidité qu'il leur avait reprochée : comment auraient-ils osé rappeler à leur peuple la liberté, la patrie et l'honneur, et les exciter à une courageuse résistance? En outre, il se présenta deux ou trois circonstances nouvelles qui rendaient impossible le retour de la réflexion. D'un côté, les marquis Adelbert, der Bar de Brandebourg; Thiederich, fils de Kunrad de Meissen, avaient déjà fait irruption dans les terres slaves de leur voisinage qui ne leur étaient pas encore assujetties, soit de connivence avec Heinrich le Lion, soit pour profiter du moment actuel; et quoique les entreprises de ces princes ne fussent pas dirigées contre les Abodrites, elles étaient cependant menaçantes pour ceux-ci, et leur enlevaient dans tous les cas tout espoir de secours de la part de leurs alliés. D'un autre côté, Waldemar, roi des Danois, amenait au duc le secours qu'il lui avait promis à Ertenebourg; il parut avec une flotte sur les côtes; il pénétra avec celle-ci dans le Warnow; il mit le feu à la ville de Rostock (6). Et parmi les Danois qui débarquèrent avec Waldemar, se trouvait un troisième fils de Niklot, nommé Prisslav, qui, à cause de son amour pour le christianisme et de sa haine pour les coutumes païennes, expulsé de sa patrie, s'était réfugié chez les Danois, et y avait épousé une sœur du roi Waldemar. Ce jeune prince, dans son enthousiasme pour sa nouvelle croyance, avait si entièrement effacé de son âme tout amour pour les siens et toute fidélité pour son ancienne patrie, qu'il apprit non-seulement avec indifférence la nouvelle de la mort de son père, mais qu'il s'en réjouit, et déclara son bienfaiteur l'homme qui avait tué son père. Pour cette raison, Prisslav combattit aussi contre sa patrie et contre ses frères avec un terrible acharnement, et enseigna à ses nouveaux alliés par la foi des moyens perfides pour réduire plus promptement à la servitude ses frères et son peuple. Il était impossible que cette malheureuse apparition ne produisît pas un effet terrible sur les deux princes abodrites Pribislav et Wertislav, qui auraient dû être l'âme et l'appui de leur peuple; elle dut contribuer à entraver la nation entière et à détruire partout l'espoir et la confiance.

Il est certain que le camp des Wendes près de Wurle se débanda; les troupes se dispersèrent de tous côtés, ne considérant pas bien, dans ce moment, qu'ils se plongeaient dans la servitude en jetant leurs armes. Il ne resta

d'autre alternative aux princes eux-mêmes, abandonnés de leurs guerriers, que de penser à leur propre salut. Ils réduisirent Wurle en cendres, mirent leurs familles en sûreté sur leurs vaisseaux, et se cachèrent dans les bois, reculant devant l'idée d'abandonner leur chère patrie. Là-dessus Heinrich le Lion s'empara, sans éprouver de résistance, de tout le pays des Abodrites, ou du royaume de Slavie. Il dut pourtant réfléchir que, bien qu'une guerre ouverte n'offrît dorénavant aucun danger, cependant la lutte secrète et mortelle des vaincus contre leurs vainqueurs ne cesserait pas tant que les princes seraient libres et que le peuple pourrait encore compter sur ses princes. En conséquence il résolut de découvrir ces princes, de les séduire, de les séparer du peuple, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de réduire plus facilement ces infortunés dans leur aveugle sécurité. Comment le duc et les princes wendes se rencontrèrent-ils, cela est réellement incertain; mais la situation et l'issue des choses semblent prouver que Heinrich le Lion attira à lui les princes slaves, et les trompa par un traitement amical. Il conclut avec eux une convention par laquelle il rendit aux princes la forteresse de Wurle et tout le pays environnant qui en avait dépendu. Il est possible et même probable que cette restitution eut lieu d'après les coutumes féodales, et que les princes jurèrent au duc comme à leur seigneur féodal une inviolable fidélité. Cependant on ne paraît pas avoir exigé d'eux de recevoir le baptême et d'embrasser la foi chrétienne. Mais Heinrich, maintenant, considérait le pays des Abodrites, à la manière des anciens conquérants de l'empire romain, comme sa propriété. Il le partagea en fiefs à ceux qui l'avaient suivi à la guerre, et qui lui avaient rendu la conquête possible; il abandonna à ces nouveaux vassaux les anciens propriétaires en qualité de serfs. La forteresse de Zuerin, la plus facile à défendre à cause de sa position insulaire, fut rétablie; on y mit une garnison, dont le commandant paraît avoir eu en même temps sous sa juridiction tout le pays conquis. Les forteresses de Kussin, de Malchow, d'Ilinbourg et de Mikilenbourg furent également restaurées, et reçurent des garnisons et des commandants particuliers jusqu'à Ilinbourg, qui furent placés immédiatement sous le commandant de Zuerin. Et pendant que Heinrich prenait ainsi soin de la conservation du pays, il ne négligeait pas non plus, soit par piété, soit par prudence, les églises. Usant du droit qui lui avait été accordé par Friedrich, il nomma des évêques aux trois siéges épiscopaux dans le pays dont on n'avait pas jusqu'alors pris possession, ou qui étaient vacants, leur fit une donation de 300 mesures de terrain, ou leur confirma des donations antérieures, et imposa aux Slaves des tributs et des redevances qu'ils devaient acquitter envers les siéges épiscopaux. En revanche, les évêques durent non-seulement lui prêter le serment de fidélité, mais encore se déclarer ses serviteurs. Les seigneurs ecclésiastiques trouvèrent, il est vrai, dangereux de promettre par serment au duc ce que les évêques n'avaient l'habitude de promettre qu'à l'empereur; ils cédèrent cependant à la volonté du duc. En outre, bientôt après ces événements, le siége épiscopal de Mikilenbourg fut transféré à Zuerin (7), et celui d'Aldenbourg, d'après le désir de Gérold l'évêque, deux ou trois ans plus tard, à Lubeck, parce que cette ville était plus peuplée et fortifiée, et que par conséquent elle faisait espérer plus d'éclat et de plus grands résultats à l'Église. A cette occasion, le prêtre Athelo, par qui la ville avait été sauvée, fut nommé premier prieur de l'église de Lubeck.

Ce fut ainsi que Heinrich le Lion acquit un pays fertile et abondant en blé, avec de belles forêts et de beaux pâturages, des mers poissonneuses, et une côte qui, considérée comme limite de l'empire, paraissait devoir être d'une importance incalculable pour le peuple teutsch. Mais il ne s'inquiéta nullement de l'empereur, ni pour l'acquisition ni pour l'installation; il se conduisit comme un prince indépendant, et usa sans scrupule de tous les droits d'un seigneur suzerain. Par là il devint l'exemple et le modèle de tous les princes, comme Heinrich d'Autriche. Il n'était plus nulle part question de l'empire teutsch; c'était tout au plus si les évêques jetaient un souvenir fugitif à l'empire. Comme l'empereur, retenu par le tumulte des passions en Italie, ne s'inquiétait pas des droits de la couronne, qui s'en serait occupé? D'ailleurs l'allié du duc Heinrich, Waldemar, roi des Danois, pendant que le premier fondait et organisait, retourna dans son empire, content du butin qu'il avait sans doute fait; mais aupa-

ravant il inspira l'effroi chez les Rugiens, qui avaient espéré détruire sa flotte dans le Warnow, et les réduisit d'autant plus facilement à un langage humble, que sur ces entrefaites le sort des Abodrites avait été décidé.

Mais Albert l'Ours, markgraf de Brandebourg, ne resta pas en arrière de Heinrich le Lion, dans les pays slaves nouvellement acquis, par ses règlements et ses établissements. L'ardente ambition qui avait engagé autrefois cet homme violent dans de trop grandes entreprises s'était peu à peu refroidie par le mauvais succès de celle-ci. Albert avait reconnu qu'il ne pouvait diriger ses efforts ni contre la puissance des Waiblingen, ni contre la puissance des Welfs, sans être écrasé. Il avait évité de prendre part à la dernière expédition en Italie, par un pèlerinage en Terre-Sainte; et, pour cette expédition, son âme, à ce qu'il paraît, était plus favorablement disposée qu'auparavant. Maintenant il avait soumis une grande partie du pays slave sur le Havel, le long du cours de l'Elbe; mais, pendant la longue lutte contre les Slaves opiniâtres, qui continuaient à ne pouvoir s'accoutumer au joug paisible du christianisme, de même que la dure domination des Teutschs leur paraissait insupportable, le pays s'était dépeuplé (8). Albert, en conséquence, suivit, ainsi que Gunzelin, le commandant du duc Heinrich à Zuerin, l'exemple du comte Adolf de Holstein. Il appela de Holland, de Suland et de Flandres, un grand nombre d'hommes, pour coloniser les terres slaves en son pouvoir. Et les évêques de Brandebourg et de Havelberg secondèrent cette tentative de toute leur influence : car les colons étaient des hommes robustes et actifs au travail, dès que les églises pouvaient attendre une riche dîme. Mais un si grand nombre obéit à l'invitation du marquis, que tout le pays conquis, bien plus, tout le pays sur la rive gauche de l'Elbe, ne put fournir assez pour les occuper et les gagner. En conséquence on accorda à beaucoup d'entre eux des terrains à cultiver sur la rive gauche du fleuve de l'Elbe, à partir de la ville de Salzwedel, en remontant (9). Et les nouvelles colonies prospérèrent peu à peu de telle sorte, que ces indigènes des Pays-Bas se dispersèrent toujours plus loin en remontant les bords de l'Elbe. Mais, par tous ces établissements fondés et conduits par Heinrich le Lion et Albert l'Ours, fut préparé l'entier anéantissement de la vie et des mœurs slaves de ce côté-ci et de l'autre côté de l'Elbe, ainsi que le rétablissement d'une pure vie teutsche, laquelle avait disparu de ces contrées depuis cinq cents ans.

Mais, pendant ce temps, le duc Heinrich, dans ses nouvelles acquisitions du pays des Slaves, n'oubliait nullement ses anciennes possessions du Teutschland. En effet il devait bien penser qu'il pouvait maintenant abandonner avec confiance le pays conquis à ses vassaux, parce qu'il était à prévoir qu'ecclésiastiques et laïques travailleraient avec une égale vigueur et avec les mêmes sentiments à la destruction de la propriété chez les vaincus. Il traversa d'abord l'Elbe pour retourner en Saxe. Pendant ces entrefaites, Eberhard, légat du pape Victor, y était arrivé, lequel avait la mission d'éloigner l'évêque Ulrich d'Halberstadt de son siége, parce qu'il avait embrassé ouvertement le parti du pape Alexandre, et d'élever sur le siége de l'église d'Halberstadt un homme de principes différents; et le duc Heinrich prêta la main à l'exécution de cette mission du légat. Ulrich, sur lequel on lança l'anathème, fut déposé, et le prieur Géro élevé à sa place sur le siége épiscopal. On ne peut nier que la part que prit Heinrich à cet acte de violence ne fût en contradiction avec la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors à l'égard du schisme de l'Église. Sa manière d'agir avait été du moins jusqu'à ce moment réservée, même en quelque sorte équivoque, et par la suite il ne se montra pas non plus partisan sincère du pape impérial. Mais on ne trouve dans aucun récit ce qui le décida maintenant à se déclarer pour ce pape; peut-être avait-il quelque sujet particulier de mécontentement contre l'évêque Ulrich : car Ulrich était ami du markgraf Albert l'Ours, et avait fait avec ce prince le voyage de la Terre-Sainte; et on ne peut guère supposer que Heinrich ait été sans inimitié contre le marquis, qui avait autrefois convoité le duché de Saxe, et qui, par sa position actuelle dans le pays des Slaves, devait aussi exciter beaucoup d'appréhension. Mais peut-être que Heinrich, comme il n'était pas retourné en Italie, et ne pensait pas y retourner, jugea nécessaire de prendre une mesure ouverte pour adoucir l'empereur et le tromper sur ses sentiments, d'autant plus que sa conduite dans les pays slaves était propre

à exciter la défiance, ou à augmenter celle qui existait déjà. Les routes que suivaient les deux princes étaient trop éloignées l'une de l'autre pour qu'ils pussent jamais être animés d'un esprit sincère l'un envers l'autre, ou qu'ils pussent jamais se seconder; mais ils étaient aussi trop puissants et s'estimaient trop réciproquement pour tenter d'essayer leurs forces l'un contre l'autre. Par conséquent l'un laissa l'autre s'arranger à sa guise, et se donna l'apparence de se réjouir des conséquences. Mais il est bien possible, après tout, que Heinrich, dans sa conduite contre l'évêque Ulrich, n'ait eu d'autre motif que le maintien de la tranquillité en Saxe. Nous connaissons trop peu la situation de ce pays, et trop peu l'accord des esprits, pour pouvoir énoncer un jugement avec confiance; il semble cependant que les ecclésiastiques en Saxe s'étaient en général déclarés pour le pape Victor, soit par ignorance des circonstances et par confiance en la décision du synode de Pavie, soit par crainte de l'empereur, par les armes et la colère duquel Victor était protégé, et peut-être aussi par haine contre Heinrich le Lion, qui avait souvent combattu et avait rarement respecté les prétentions du clergé. Il pouvait en tout cas paraître dangereux au duc qu'un évêque en particulier se déclarât pour le pape Alexandre. De ce foyer, si on l'endurait, il pouvait s'élever un incendie qui serait d'autant plus difficile à éteindre qu'il serait plus facile d'en alimenter les flammes; et cet incendie pourrait décider l'empereur, à son retour d'Italie, à entreprendre une expédition contre la Saxe, des frontières de laquelle Heinrich devait en tout cas souhaiter de le tenir éloigné.

De Saxe, Heinrich se rendit dans son second duché de Bavière. Dans ce pays la civilisation était beaucoup plus avancée qu'en Saxe; la religion ainsi que la morale, les métiers ainsi que les arts, et même les sciences, y avaient trouvé plus de protecteurs et de propagateurs. Par cette raison, la querelle dans l'Église de Bavière avait été portée bien plus loin, et les opinions des hommes s'énonçaient de différentes manières; de sorte que de grands désordres s'étaient élevés ici, contre l'irruption desquels Heinrich avait peut-être travaillé en Saxe. Il est cependant impossible de pénétrer clairement dans les circonstances. Parmi les partisans du pape Alexandre, se trouvait sans aucun doute au premier rang, comme on l'a remarqué plus haut, le vénérable évêque Eberbard de Salzbourg; et ce parti gagnait journellement en force, soit par l'influence de cet homme, soit qu'on jugeât dangereuse l'intervention du pouvoir temporel dans l'occupation du saint-siége, et qu'on trouvât nécessaire une prêtrise indépendante. Parmi les évêques qui s'étaient placés du côté de l'empereur et du pape impérial se trouvait certainement l'évêque d'Augsbourg, et peut-être aussi l'évêque de Ratisbonne. Contre le premier, le duc Welf avait déjà dirigé ses armes, et lui avait causé de nombreux dommages; on ne sait sous quel prétexte, mais il n'est nullement probable qu'il ait donné pour raison de son inimitié l'attachement de l'évêque au pape Victor. Contre le second, au contraire, l'évêque Hartwig de Ratisbonne, ce fut le duc Heinrich qui entreprit une expédition hostile; et on ne peut non plus découvrir quelle fut l'occasion ou le prétexte de cette expédition. Cependant on assura plus tard que l'évêque Hartwig avait mené une vie très-peu canonique; il s'était plus occupé de chevaux et de chiens que du salut des âmes de son diocèse; la chasse avait été sa joie, la sensualité son plaisir; les trésors mêmes de l'Église avaient été criminellement saisis par lui pour sa magnificence et sa bonne chère. Les sciences, au contraire, avaient été oubliées par lui, et il n'avait pas pensé aux pauvres. Il n'est cependant pas probable que Heinrich, sans but et sans mission, se soit posé comme vengeur de la discipline de l'Église, comme protecteur des sciences, comme soutien des pauvres, et qu'il ait pris les armes contre un prêtre qui avait paru oublier les saints devoirs de sa charge. En revanche il est bien possible que le duc, se fiant au mécontentement que la vie de Hartwig avait excité chez les grands et chez les petits, ait eu le dessein de faire aussi en Bavière, pour humilier les ecclésiastiques, une tentative qui lui avait si bien réussi en Saxe. Dans cette tentative, il comptait peut-être aussi sur le schisme de l'Église, et espérait que les ecclésiastiques qui tenaient au pape Alexandre, et en particulier le premier et le plus respectable prélat de Bavière, l'archevêque Eberbard de Salzbourg, prêteraient volontiers la main pour combattre et châtier un évêque qui avait suffisamment prouvé par sa vie qu'il n'était pas de leur opinion et que tout sentiment de l'Église

lui était étranger. Dans de telles circonstances, il ne fut peut-être pas possible au duc de surmonter sa cupidité; car Heinrich ne négligeait pas facilement une occasion qui lui laissait espérer du profit ou du butin. Mais il s'était abusé. A peine avait-il, d'après l'usage de cette époque, signalé son entrée dans l'évêché par des pillages et des dévastations; à peine avait-il enfoncé la forte citadelle de Donau-Stauf, qui était le trésor de l'évêché, que le respectable évêque Eberhard accourut pour mettre un frein à ces horreurs. Et il était grand temps; l'évêque Hartwig avait, à ce qu'il paraît, appelé les habitants de Ratisbonne à la défense de leur ville : une partie des bourgeois avait répondu à l'appel; mais une autre partie, par colère pour la vie indigne de l'évêque, avait ou refusé de s'armer, ou n'avait pris les armes qu'avec des sentiments hostiles : une guerre intérieure était sur le point d'éclater. D'ailleurs Eberhard devait considérer que cela ne tournerait pas au profit de l'Église, qu'un prince laïque, sans la participation de l'Église, entreprît le châtiment d'un évêque même indigne, et qu'un prince temporel, pour châtier ou pour humilier un évêque, dévastât l'évêché et dépouillât l'Eglise de ses richesses. Pour cette raison il se plaça comme médiateur entre le duc Heinrich et l'évêque Hartwig; et ses efforts réussirent aisément à rétablir la paix et l'ordre, quoiqu'on ne nous ait pas transmis quels moyens il employa, quelles conditions il imposa.

Après la conclusion de cette affaire, le duc Heinrich demeura probablement jusqu'à une époque avancée de l'année 1162 parmi les Bavarois. Pendant ce temps il opéra et gouverna avec vigueur et jugement; il accommoda des querelles et en réprima d'autres; il tint des assemblées publiques pour délibérer avec les princes et les vassaux du duché sur le bien public, et fit tout ce qui était possible pour obtenir et consolider la paix dans le pays. Ensuite il se rendit en Bourgogne, où l'empereur, à son retour d'Italie, avait l'intention de se rendre pour s'entendre, entouré des princes de son empire, avec le roi de France, sur le rétablissement de l'unité dans l'Église.

## CHAPITRE V.

SOUMISSION DE TOUTES LES VILLES D'ITALIE A LA VOLONTÉ DE L'EMPEREUR. — NÉGOCIATIONS DE L'EMPEREUR AVEC LOUIS VII SUR LE RÉTABLISSEMENT DE L'UNITÉ DANS L'ÉGLISE. — RETOUR DE L'EMPEREUR DANS LE TEUTSCHLAND.

L'an 1162.

Après la destruction de la ville de Milan, l'empereur Friedrich Ier séjourna plusieurs mois à Pavie. Quoique éloigné déjà depuis quatre ans du pays de sa naissance et de son pouvoir, il ne pouvait sitôt quitter l'Italie; il voulait en finir avec la résistance des villes; il voulait recueillir les fruits de la semence qu'il avait semée. Aussi son espoir que les membres perdraient d'eux-mêmes leur force après que la tête serait tombée ne fut-il nullement déçu.

Aussitôt après les fêtes de Pâques, tous les Italiens qui avaient célébré avec lui cette fête à Pavie furent obligés de prêter le serment qu'ils l'accompagneraient contre Plaisance, pour mettre le siége devant cette ville. Mais déjà le dimanche 22 avril, quatorze jours après Pâques, parurent les consuls et d'autres délégués de la ville de Brescia devant l'empereur, pour offrir leur soumission et celle de la ville. Friedrich ne rejeta pas cette proposition, mais il leur imposa les conditions suivantes : « Les Bresciens devaient démolir toutes leurs tours, ainsi que le mur de ville tout entier, et combler les fossés; ils devaient accepter le podestat que l'empereur leur imposerait; ils devaient lui remettre, à l'empereur, tout l'argent qu'ils avaient reçu de Milan pour combattre contre lui, et payer en outre six mille livres de l'ancienne monnaie milanaise; ils devaient lui livrer toutes les forteresses et toutes les fortifications dans l'évêché de Brescia; ils devaient enfin jurer en corps qu'ils obéiraient à ses ordres, quels qu'ils fussent, et en particulier s'il les appelait à une expédition guerrière contre Rome, contre l'Apulie, n'importe où. » Brescia, ayant devant les yeux le sort de Milan, s'imposa un joug si lourd pour éviter la ruine.

Plaisance avait tenu bon après la chute de Milan; la ville n'avait pas non plus fait un pas pour détourner le siége auquel l'empereur avait obligé par serment ses partisans dans la Lombardie. Mais elle fut profondément ébranlée par la soumission de Brescia; cependant les bourgeois de Plaisance persévérèrent. Ce ne

fut que le 11 du mois de mai que les consuls et autres hommes illustres parurent devant l'empereur à Pavie, pour implorer sa clémence. Et le frère de l'empereur, le comte palatin Kunrad du Rhin, arrangea leur réconciliation; ils durent se soumettre en substance aux mêmes conditions par lesquelles Brescia avait évité sa perte. Et maintenant non-seulement l'empereur nomma, comme on l'a déja observé pour les Milanais errants, un podestat pour chacune des villes de Brescia et Plaisance, mais encore pour les autres villes de la Lombardie qui, après l'assemblée roncale, n'en avaient pas encore obtenu; et partout ceux qui avaient été nommés furent reçus sans résistance; de sorte que maintenant la volonté de l'empereur semblait avoir force de loi dans presque toute la Lombardie. Ce ne fut qu'aux villes qui avaient pris une part si fidèle à ses entreprises et à ses destructions, telles que Crémone, Pavie, Lodi, qu'il donna des consuls choisis dans leur sein, sans leur en accorder cependant le libre choix, même sans leur permettre une seule voix à leur nomination. Les podestats étaient tous étrangers aux villes qui leur furent soumis.

Sur ces entrefaites, la ville de Bologne se montra rebelle. Le nom de Bologne sonnait sans doute agréablement aux oreilles de l'empereur, parce que dans cette ville l'étude du droit, dont les principes paraissaient si favorables à ses idées de pouvoir et de domination, était pratiquée avec la plus grande ardeur. Cependant Friedrich fit éclater sur elle sa colère, soit que peut-être l'amour des bourgeois pour la liberté fût plus grand que l'influence de professeurs de droit flatteurs, ou bien que ces professeurs de droit aient cru peut-être que Bologne pouvait prétendre à des préférences, parce qu'elle avait donné un prétexte à l'arbitraire de l'empereur; c'est ce qui est incertain. On est également incertain sur ce dont on accusa particulièrement Bologne; il paraît que les entreprises de l'empereur contre Crême et Milan ne furent pas convenablement appuyées par Bologne, et que Bologne aussi, après la victoire de l'empereur, n'avait pas été prodigue en souhaits de bonheur et en félicitations; peut-être aussi Bologne ne se montra-t-elle pas disposée à accueillir sans autre forme un podestat impérial. Dans tous les cas, Friedrich trouva la position de cette ville si dangereuse, qu'il jugea nécessaire d'entreprendre lui-même contre elle une expédition hostile. Il se mit en marche au mois de juillet, accompagné d'un grand nombre de ducs, de marquis, de comtes et de vassaux, tant du Teutschland que d'Italie; il dressa son camp en vue de la ville, sur les deux bords du Reno. A la vue de l'armée, les bourgeois de Bologne furent saisis d'effroi; ils craignirent la ruine totale de leur ville, s'ils se soumettaient à l'empereur; ils craignirent le sort cruel qui avait fait disparaître Milan, la fleur de l'Italie (1), de la surface de la terre, s'ils opposaient de la résistance à l'empereur. Dans cette extrémité, ils prirent bientôt, soit de leur propre mouvement, soit qu'ils y fussent décidés par le conseil de leurs professeurs de droit, la résolution de préférer la conservation de la ville, et d'attendre de jours meilleurs le rétablissement de la prospérité; et l'empereur leur imposa à peu près les mêmes conditions auxquelles Plaisance et Brescia s'étaient soumises. Et maintenant toutes les autres villes obéirent à ses volontés sans résistance. Jusqu'à Rome, tout fut soumis. Il n'y eut que la forteresse de Gardo, non loin de Vérone, qui se défendit encore longtemps, et ne fut réduite qu'après un siége pénible entrepris par les Lombards.

On conçoit que Friedrich, lorsqu'il contempla ce découragement des Italiens, lorsqu'il apprit les humbles supplications de ceux-ci pour obtenir quelques ménagements, de même que lorsqu'ils n'eurent plus de vigueur dans les bras, ni de glaive au poing; lorsqu'il vit tomber les murs des villes et se combler les fossés, de sorte que toutes se trouvaient devant lui comme des villages ouverts; on conçoit que l'empereur, dans de telles circonstances, ait été saisi de plus en plus de la pensée qu'il serait et resterait dorénavant unique maître en Italie, excepté peut-être de la petite portion que le Normand Sicilien pouvait protéger de ses armes. Quelque chose cependant lui était incommode, même dangereux, et lui faisait craindre que tout ne fût pas encore terminé. C'était le schisme dans l'Église. Il était évident que les bourgeois des villes ne s'étaient courbés devant lui qu'avec des intentions hostiles, et n'avaient reconnu leur incapacité de se défendre que la rage au cœur. Pour cette raison il n'osait se fier à eux; ils devaient, aussitôt qu'ils pourraient concevoir quelque espoir, être prêts à la révolte et à la vengeance; et cet espoir ne pouvait jamais leur

être arraché, tant que le schisme durait dans l'Église, tant qu'il existait en opposition à l'empereur un homme qui prenait le titre de pape, de chef légitime de l'Église une et universelle, de successeur de l'Apôtre, et qui était reconnu par la plus grande partie du monde chrétien pour ce qu'il soutenait être. La foudre que ce pape avait lancée sur sa tête avait glissé sur lui sans effet, parce qu'un esprit aussi fort que celui qui vivait en lui ne pouvait être ni brisé ni ébranlé par des paroles d'anathème ; mais, dans l'âme d'un grand nombre de ceux qui avaient été atteints avec lui, l'éclair avait rejailli, et tous ceux qui s'étaient déclarés pour le pape Alexandre, ou qui penchaient pour lui, ne contemplaient pas sans anxiété et sans horreur l'empereur et les compagnons de l'empereur qui étaient avec lui sous le poids de l'excommunication. Friedrich ne pouvait espérer aucune soumission paisible, tant qu'on regarderait cet anathème avec espérance ou crainte. Et même ceux qui, par colère contre ce déchirement ou dans le doute de leurs esprits, se plaçaient en dehors du cercle de cette espérance et de cette crainte, se tenaient aussi éloignés de lui et de son pape, que d'Alexandre le pape et du reste du monde chrétien. Ces hommes commençaient partout à se partager, à former des sectes particulières, et à établir sous différents noms des hérésies qui étaient aussi peu favorables à l'empereur qu'à son ennemi le pape Alexandre, et qui dans tous les cas entretenaient une agitation extraordinaire aussi préjudiciable à l'obéissance envers le trône qu'à l'obéissance envers l'autel. En effet, il était impossible de décider comment cette effervescence des esprits pourrait être autrement réduite, et pour la même raison on ne pouvait calculer comment une obéissance durable pourrait être autrement effectuée que par la destruction du pape Alexandre III. Et plus grande était la part que Friedrich avait jusqu'alors attribuée à ce pape et à ses partisans dans la résistance des villes de la Lombardie, et plus était ardente la haine qu'il avait conçue depuis si longtemps contre l'homme même, contre le cardinal Roland, qui s'appelait le pape, plus aussi il avait à cœur l'oppression complète du prêtre abhorré. Mais de cette oppression il était maintenant aussi éloigné que jamais, et, pour cette raison, la soumission de l'Italie était aussi une œuvre tout à fait hasardeuse.

On a déjà en effet remarqué plus haut qu'Alexandre III avait tenté, en l'année 1160, d'établir son siége dans la ville de Rome même ; mais on n'a pas manqué aussi d'observer qu'entouré des ruses et de la haine du parti contraire, il ne s'était pas cru en sûreté dans la ville immortelle, et l'avait, pour cette raison, quittée de nouveau. En tout cas il aurait trouvé une résidence sûre dans la basse Italie ou en Sicile, dans le pays de son vassal le roi Guillaume ; mais, dans ce coin reculé, il aurait été, à cause de la toute-puissance que Friedrich avait acquise dans tout le reste de l'Italie, presque en dehors de toute alliance avec les peuples les plus importants du monde chrétien. C'est pourquoi il préféra aller en France, pays dans lequel ses prédécesseurs avaient souvent trouvé protection contre le pouvoir de l'empereur. Le roi Wilhelm mit quatre vaisseaux à sa disposition. Alexandre, en quittant Rome, nomma l'évêque Jules de Préneste son lieutenant, et se rendit ensuite, accompagné de ses cardinaux et d'autres ecclésiastiques, à Terracine. Là même il s'embarqua. A peine en mer, la petite escadre fut assaillie par une violente tempête, et jetée sur les côtes de Sicile. Les vaisseaux furent si fortement endommagés, que le saint-père jugea impossible de continuer son voyage. Mais, après quelque temps, lorsque les vaisseaux eurent été réparés ou remplacés par d'autres, Alexandre et les siens se rendirent de nouveau à bord, dans la dernière semaine de l'année 1161, et atteignirent heureusement, au mois de janvier de l'année suivante, le port de Gênes. Vers la même époque, la ville de Milan était réduite à la dernière extrémité par les armes et les mesures de l'empereur ; la tension des esprits était grande, l'anxiété générale. Il semblait presque que le pape n'avait débarqué à Gênes que pour sonder une fois, pour éprouver les esprits, et pour apprendre la disposition des âmes. Peut-être contre son attente, il trouva cependant à Gênes une réception très-honorable, non-seulement de la part du peuple, mais encore de la part du clergé, en dépit des ordres de l'empereur. Par cette raison il fut engagé à séjourner à Gênes, probablement dans la pensée qu'il réussirait peut-

être à relever les esprits et à procurer de la consolation et des forces. Mais la chute de Milan le décida à quitter Gênes. Il était lui-même trop ébranlé pour souhaiter de rester; la consternation des Génois était aussi trop grande pour qu'ils osassent désirer un plus long séjour de sa part. Après un voyage d'abord heureux et plus tard orageux, il débarqua, le 11 avril, à Maguelone, sur les côtes de France, et se rendit, de cet endroit, d'abord à Montpellier. Et à peine la nouvelle de l'arrivée du saint-père s'était-elle répandue, que les prélats français, aussi bien ceux qui vivaient sous la domination de Heinrich II, roi d'Angleterre, que ceux qui étaient sous le sceptre de Louis VII, roi de France, accoururent de toutes parts pour le féliciter comme évêque supérieur de toute l'Église catholique. Mais le peuple manifesta un véritable enthousiasme; hommes et femmes se pressèrent avec tant d'ardeur autour de lui, qu'il pouvait à peine se remuer dans sa place, et que chacun s'estimait heureux qui avait réussi à toucher le bord de ses vêtements (2).

L'empereur Friedrich, comme on l'a rapporté à plusieurs reprises, s'était donné beaucoup de peine, au commencement du schisme, pour amener les rois de France et d'Angleterre à reconnaître son pape Victor. Mais les deux rois n'étaient pas non plus disposés en faveur des desseins de l'empereur; le désir naturel à tout prince, tant dans les temps anciens que modernes, d'accroître son pouvoir et d'augmenter l'éclat de sa couronne, était aussi en eux; et ils n'avaient pas moins que les rois teutschs à lutter contre l'orgueil et l'arrogance des vassaux laïques, ainsi que contre les prétentions croissantes des ecclésiastiques. Pour cette raison, un pape comme Victor, lequel, créature de la puissance laïque, promettait d'être bien disposé envers le trône, devait sans doute leur être plus agréable qu'un pape comme Alexandre, imbu de l'esprit de l'Église et de la sévérité de la prêtrise, et qui par conséquent ne s'écarterait pas de l'épaisseur d'un cheveu des principes de Grégoire VII. Louis VII était cependant un homme pieux, doué de bons sentiments et de mœurs pures, mais sans volonté et sans force, toujours livré à des influences étrangères, et toujours aux mains du dernier qui savait le saisir. Chez un tel prince, le désir d'un esprit aussi puissant que celui de Friedrich I[er] devait avoir un grand poids, et à peine pouvait-il tenter de s'en débarrasser. Friedrich lui était aussi bien connu : pendant l'expédition de la Terre-Sainte, ils avaient été souvent sans doute en contact l'un avec l'autre, et il avait certainement été obligé de reconnaître la supériorité du jeune prince. La grande considération que Friedrich avait su acquérir parmi les princes et les seigneurs du Teutschland ne lui était pas restée cachée; et même la lutte de celui-là en Italie n'avait peut-être pas manqué de produire une impression favorable; car les communes des villes, qui s'étaient formées en France sous Louis VII, ne se réjouissaient nullement de la faveur des vassaux en France, et par ces vassaux beaucoup de doutes pouvaient aussi avoir été jetés dans l'âme du roi Louis VII. Dans tous les cas, le sentiment orgueilleux avec lequel Friedrich parlait de ses actions, de ses victoires et de la grandeur de son empire, ne pouvait manquer de produire une profonde impression sur l'âme molle de Louis, mais devait exciter en elle les sensations de l'étonnement, de la jalousie, de la crainte (3). Heinrich II, au contraire, était un prince d'une autre espèce. Parvenu, par un bonheur singulier, encore adolescent, au trône d'Angleterre, il était venu, continuellement favorisé par la fortune, à de grandes résolutions, et pouvait facilement croire que beaucoup lui réussirait encore, puisque beaucoup lui avait déjà réussi. Mais lui aussi était embrouillé dans de nombreuses perplexités; en Angleterre, ainsi que dans ses grandes possessions de France, il se voyait retenu et arrêté par ses vassaux; et s'il manœuvrait en France de concert avec les vassaux laïques, le clergé, en Angleterre, s'opposait à lui avec encore plus de force. Cette résistance du clergé en Angleterre lui était par-dessus tout désagréable, et plus il était violent dans tout ce qu'il faisait et entreprenait, plus il aurait éprouvé de joie s'il avait pu briser le pouvoir que le clergé d'Angleterre trouvait dans l'Église universelle, laquelle avait son unité dans le pape. Mais les deux princes n'osèrent pas tenter de céder à leurs désirs et de se décider pour Victor, parce que le peuple ainsi que le clergé, en Angleterre et en France, exprimait toujours plus haut la

conviction qu'Alexandre avait de meilleurs droits, était un des plus dignes, même l'homme le plus digne du siége de l'Apôtre. Après qu'ils eurent longtemps hésité, et qu'ils se furent tenus individuellement, après de nombreux différends entre eux et avec leurs vassaux, dans une position équivoque vis-à-vis des deux papes, on convoqua enfin, dans l'année 1161, un concile à Toulouse, que l'on appela général. Il s'y réunit environ cent prélats, dont une partie d'Angleterre, mais la plus grande partie de France. Les rois de France et d'Angleterre assistèrent à cette assemblée; il s'y trouva aussi des délégués de l'empereur et du roi d'Espagne. Devant ceux-ci, trois cardinaux du pape Alexandre et deux cardinaux du pape Victor défendirent les prétentions que l'un et l'autre soutenaient avoir au saint-siége. La vénérable assemblée soumit les raisons de chaque parti à un long examen. Enfin elle se décida pour Alexandre, et prononça l'excommunication contre Victor, le faux pape. Les deux rois approuvèrent la décision, mais non avec une âme libre et des cœurs bien disposés. Cette répugnance ne fut certainement pas ignorée de l'empereur Friedrich, et par cette raison il considéra sa cause et celle de son pape Victor comme n'étant nullement perdues en Angleterre et en France. On ne pouvait véritablement espérer de Heinrich II qu'il se laisserait encore entraîner du côté de Victor; il semblait aussi être moins intéressé dans toute l'affaire, puisqu'il avait réussi à élever son chancelier et son ami Thomas, qui s'était montré jusqu'alors aussi zélé pour lui que le chancelier de l'empire, l'archevêque Rainald de Cologne, pour l'empereur, au premier siége de l'Église anglaise, le siége archiépiscopal de Cantorbéry. On pouvait cependant espérer avec quelque confiance que Heinrich, à cause de ses vastes possessions en France, ne resterait pas en arrière, si Louis et les prélats de son empire pouvaient être gagnés en faveur de Victor. Et Louis était, comme on vient de le remarquer, vulnérable de plusieurs côtés. Par cette raison, Friedrich continua ses efforts en France, et les ecclésiastiques qui étaient attachés à Victor mirent toutes les occasions à profit. L'affaire fut poussée avec un zèle extraordinaire, lorsque Alexandre eut échappé aux armes et aux artifices du parti impérial en Italie, et eut reçu en France un accueil si brillant. L'empereur représenta le fléau du schisme dans l'Église, et démontra la nécessité de rétablir l'union; et personne ne pouvait nier les grands malheurs qui étaient déjà résultés de ce schisme et qui en résulteraient encore. Il ne se fit aucun scrupule, partout où cela paraissait nécessaire ou utile, de tenir des discours menaçants et de faire allusion au pouvoir de ses armes. Les envoyés du pape Victor, au contraire, étaient, envers les ecclésiastiques ainsi qu'envers les laïques, si prodigues de promesses et de concessions, qu'un grand nombre pouvaient espérer de bons jours, et même l'accomplissement de leurs désirs les plus chers.

Nous ne devons pas apprécier l'étendue des manœuvres secrètes, lesquelles n'offriraient d'ailleurs individuellement qu'un intérêt médiocre. Mais, parmi les hommes qui favorisaient en France la cause du pape Victor, il s'en présente en particulier deux qui eurent une grande influence : l'évêque Manassès d'Orléans, et le comte Henri de Troyes. Le premier, conseiller adroit du roi, espérait sans doute monter plus haut sur l'échelle des dignités de l'Eglise, si Victor conservait le siége de l'Apôtre; l'autre, à la fois beau-frère et gendre de Louis, et possédant par conséquent une influence décisive sur le roi, admirait peut-être l'esprit, les actions et la force de l'empereur, et savait bien aussi que son pays, la Champagne, serait le premier exposé au danger, si Friedrich mettait à exécution ses menaces contre la France : car Friedrich avait montré au monde qu'il savait faire valoir ses paroles. Il arriva maintenant que les sentiments de Louis envers le pape Alexandre, bientôt après l'arrivée de celui-ci en France, furent plus défavorables qu'ils ne l'avaient paru précédemment. Friedrich, en effet, n'avait pas cessé, aussitôt après le départ du pape d'Italie, de faire remarquer que le fugitif, le pape Alexandre, chargé d'iniquités, était venu en France pour s'ouvrir de nouvelles sources de secours (4). En effet le pape devait manquer de tout ce qui était nécessaire pour la conservation de sa dignité et la réussite de sa cause; il n'est pas non plus improbable qu'il ait fait sur-le-champ des efforts de différentes sortes pour se procurer les moyens dont il manquait. Par cette raison, non-seulement beaucoup d'autres, tant ecclésiastiques que laïques, pouvaient éprouver l'ap-

préhension que cet hôte illustre ne leur devînt à charge, mais le roi lui-même put craindre qu'un tel hôte ne lui coûtât cher, à lui qui ne possédait qu'une petite partie de la France. Pendant ces entrefaites, le roi envoya deux délégués, l'abbé Théobald et le prêtre Cardueus, au pape Alexandre à Montpellier. La mission de ces derniers est inconnue; sans doute ils devaient féliciter le pape au nom du roi; il est probable aussi qu'ils devaient prendre des informations, et chercher à empêcher que le pape ne fît des demandes exorbitantes. Mais Alexandre, excité et élevé par l'enthousiasme que son apparition avait engendré parmi le peuple, paraît avoir été peu satisfait de la tiédeur du roi; peut-être avait-il aussi la conviction que plus il était abandonné, plus il avait besoin de secours, et moins il devait céder de la dignité apostolique qui reposait sur sa tête. Ce qui put se passer entre le pape et les délégués royaux est également incertain; mais il est au contraire hors de doute qu'Alexandre congédia ces délégués d'une manière très-peu gracieuse.

Cet incident paraît avoir été singulièrement désagréable au roi; dans son dépit il put employer de dures expressions. En particulier il paraît avoir dit qu'il voulait maintenant se réunir à l'empereur Friedrich, et faire examiner encore une fois par un concile les droits de cet homme présomptueux, pour mettre fin à ce schisme mortel. L'évêque mit alors ces expressions à profit pour obtenir du roi la permission d'adresser une lettre au comte Heinrich de Troyes, afin que celui-ci se rendît en Italie, et conclût avec l'empereur une convention pour le rétablissement de l'unité dans l'Église. Ce que le roi dit en termes généraux paraît avoir été développé par l'évêque selon son jugement des choses en particulier. Le comte obtint en tout cas des pouvoirs très-étendus, et l'évêque s'était rendu caution que le roi approuverait ce qu'il conclurait avec l'empereur en vertu de ces pouvoirs. Le comte Heinrich se rendit en toute hâte auprès de l'empereur.

Friedrich fut ravi de l'apparition du comte. Quoiqu'il doutât que l'évêque Manassés n'eût rempli que la mission de son roi, il conçut cependant aussitôt l'espoir qu'il réussirait maintenant certainement à faire universellement reconnaître son pape Victor comme évêque apostolique de l'Eglise entière, et, dans cet espoir, il conclut avec le comte la convention suivante : « Le 29 du mois d'août, jour de la décollation de St Jean-Baptiste, les deux rois, Friedrich et Louis, devaient se rencontrer sur les frontières de leur empire, sur le fleuve Arar, à St-Jean-de-Losne en France, accompagnés des premiers hommes de leurs empires de condition ecclésiastique et laïque; Friedrich également accompagné du pape Victor, Louis du pape Alexandre. Là, les deux papes devaient alors, en présence de l'Eglise tout entière, défendre l'un contre l'autre leurs droits au siége apostolique. Après cette discussion, quelques-uns des hommes les plus experts en droit, en partie ecclésiastiques, en partie laïques, devaient être choisis pour décider entre les litigants. Si cette décision se prononçait contre Octavien, l'empereur devait aussitôt, rejetant le pape Victor, se jeter aux pieds du cardinal Roland, et le saluer comme le pape Alexandre; mais si elle se déclarait contre Roland, le roi de France devait aussitôt, rejetant le pape Alexandre, se jeter aux pieds du cardinal Octavien, pour le reconnaître comme le pape Victor. » Le comte Heinrich lui-même témoigna aussitôt au pape Victor le respect auquel l'évêque apostolique avait le droit de prétendre (5).

Mais, de cette convention, le roi Louis, d'après le désir de l'empereur, ne fut instruit qu'en général. Il fut informé de l'entrevue convenue avec l'empereur sur l'Arar pour le rétablissement de l'unité de l'Eglise, et nullement de ce qui était convenu en particulier par rapport à la transaction. Friedrich, au contraire, avec le sentiment de sa supériorité, écrivit aussitôt aux princes de son empire, tant aux ecclésiastiques qu'aux laïques, pour les inviter à l'entrevue arrêtée entre lui et le roi de France; mais dans ces invitations il exprima ses desseins très-clairement, et toujours d'une manière qui ne semblait pas tout à fait d'accord avec le traité qu'il avait conclu avec le comte Heinrich, ou du moins avec le traité que le comte avoua plus tard, et qu'on vient de rapporter (6). En effet, dans l'écrit aux ecclésiastiques, l'empereur dit : « Il a été convenu entre nous et le roi des Français, avec l'aide du Saint-Esprit, avec une volonté égale et un accord unanime, que nous tiendrions ensemble, avec les archevêques, les évêques,

les Pères de la foi, ainsi que les hommes religieux, les barons et tous les princes des deux empires, le jour de la décollation de St Jean-Baptiste, sur la Saône, dans l'évêché de Besançon, un concile général (7) dans lequel le roi des Français, avec tous les archevêques et princes de son empire, et avec l'Eglise gallicane tout entière, acceptera notre vénérable père, le seigneur pape Victor, comme il a été réglé d'avance par des serments et par les gages les plus sûrs, pour évêque apostolique et universel de la sainte Eglise de Dieu, et lui témoignera le respect convenable. » A la conclusion de l'écrit est ajoutée l'injonction que les vassaux des seigneurs ecclésiastiques se présentent bien équipés avec l'épée et le bouclier, et qu'ils apportent aussi avec eux des tentes, afin d'être préparés dans tous les cas. Dans l'écrit aux laïques, au contraire, les expressions sont différentes, mais contiennent le même sens : « L'empereur a, d'après le conseil des princes, résolu de tenir avec Louis, roi des Français, un concile, par lequel il espère que le règne de la paix et l'unité de l'Eglise seront restaurés, et que le seigneur pape Victor obtiendra la puissance du siége apostolique. » En outre, l'empereur envoya des messages et des lettres d'invitation aux rois de Danemark, de Hongrie, de Bohême, ainsi qu'au roi Heinrich d'Angleterre, pour décider aussi ces princes à assister à la grande assemblée. Et, dans le Teutschland, ses efforts obtinrent presque partout le résultat désiré; de tous côtés arrivèrent en Bourgogne les invités, comme le jour désigné s'approchait, pour se joindre à lui l'empereur, qui s'était rendu d'Italie sur l'Arar. Et les rois de Danemark et de Bohême acceptèrent aussi l'invitation. La Hongrie, au contraire, était plongée dans une confusion si profonde, qu'on ne savait à peine qui était roi, et en même temps on devait être trop sur ses gardes contre l'empereur grec Manuel, pour que l'on pût faire attention à la parole de l'empereur. Enfin Heinrich II, roi d'Angleterre, ne pouvait être détaché du parti du pape Alexandre, pour lequel il s'était une fois déclaré; il se montra résolu à le défendre de tout son pouvoir, soit qu'il jugeât la cause d'Alexandre légitime, soit qu'il craignît l'empereur, ou qu'il eût reconnu plus clairement que Louis les dispositions des ecclésiastiques et du peuple.

Sur ces entrefaites, le pape Alexandre reçut probablement la nouvelle de l'écrit de l'empereur aux princes de l'empire; du moins il fut suffisamment informé de l'entrevue projetée entre l'empereur et le roi des Français. Il fit sur-le-champ demander au roi une audience. Celle-ci eut lieu à Souvigny. Le roi pria le pape de l'accompagner à l'entrevue avec l'empereur; Alexandre s'y refusa. Le roi lui garantit la plus grande sécurité; mais Alexandre, se considérant comme le chef légitime de l'Église, dit qu'il ne pouvait, comme pape, se soumettre une fois au jugement d'un concile général, bien moins au jugement d'une assemblée telle que celle qui devait avoir lieu sur les bords de l'Arar. Louis ne pouvait comprendre comment un homme qui était persuadé de la justice de sa cause se faisait un scrupule de la défendre et d'établir les bases de son droit. Mais Alexandre savait fort bien qu'il renonçait à son droit en le mettant de nouveau en doute, et en le soumettant à une nouvelle décision; il savait également, et il l'exprima, que le projet de l'empereur n'était pas d'établir un examen impartial, mais qu'il n'avait d'autre but que de le renverser du siége de l'Apôtre : de sorte qu'il fut impossible de le décider.

La conférence du roi avec le pape à Souvigny n'eut donc aucun résultat. Cependant le pape et son entourage pouvaient avoir excité beaucoup de doutes dans l'âme de Louis et de ceux qui se trouvaient avec le roi; il pouvait maintenant être parvenu à la connaissance de Louis que le roi d'Angleterre faisait des préparatifs guerriers pour défendre, en cas de nécessité, le pape Alexandre par la force des armes, et les desseins de ce plus terrible de ses vassaux devaient lui paraître d'autant plus dangereux, qu'il prévoyait clairement que la plus grande partie du clergé français, et certainement aussi un grand nombre des vassaux laïques, seraient du côté de Heinrich. En outre, il reçut de son frère, l'archevêque Heinrich de Reims, une lettre qui produisit aussi une forte impression sur son esprit. L'archevêque, en effet, envoyait au roi l'écrit que Friedrich, comme on vient de le rapporter, avait adressé aux évêques de son empire, et par lequel il avait invité ceux-ci à assister au concile sur la Saône. Il témoignait, au commencement de la lettre, sa plus haute surprise et sa plus grande consternation de cet écrit impérial, qui lui avait

été sans doute communiqué par un évêque teutsch, et terminait ainsi son exhortation ecclésiastique et fraternelle : « Lui, le roi, devait agir, dans ces circonstances difficiles, avec la plus grande circonspection, pour qu'il ne souffrît pas dans son innocence, de la part des fils des ténèbres, un naufrage déplorable en corps et en âme. » De sorte que Louis fut certainement rejeté dans la plus mauvaise disposition. Dans cette disposition, il prit la route de St-Jean-de-Losne. A Dijon, le comte Heinrich de Troyes vint au-devant de lui. Ce ne fut qu'alors qu'il apprit de lui les dispositions particulières du traité qu'il avait conclu avec l'empereur. Le roi, surpris, rejeta ces dispositions. Le comte répondit avec la colère la plus amère : « J'ai prêté le serment, si ta majesté refusait d'approuver ces dispositions et de les soumettre à la sentence des juges à l'égard du pape, de passer du côté de l'empereur, de lui transmettre tout ce que j'ai en fief du fisc royal, et d'en recevoir de lui, l'empereur, l'investiture. » Plus surpris encore, le roi demanda : Comment as-tu pu avoir la présomption de conclure de telles choses avec l'empereur, à mon insu et sans mon approbation? Heinrich répondit qu'il lui en avait lui-même donné, par l'entremise de l'évêque Manasse, les pleins pouvoirs et la mission. L'évêque nia, et chercha à s'esquiver par des paroles évasives; mais le comte Heinrich lui montra la lettre qu'il avait reçue de lui. Par cette lettre l'évêque fut réduit au silence; le roi, au contraire, se vit enveloppé dans des circonstances si extraordinaires, qu'il ne pouvait découvrir aucune issue. Il s'épouvantait à l'idée de se trouver avec l'empereur, et il s'en épouvantait d'autant plus qu'il n'ignorait pas que Friedrich s'avançait avec des forces guerrières, et que les princes aussi qui avaient été invités par lui accouraient au lieu de la réunion, accompagnés de leurs vassaux, et équipés comme pour une œuvre guerrière. Mais il s'épouvantait aussi de reprendre la route par laquelle il était venu, et de renoncer à toute négociation avec l'empereur; car il avait à ménager le comte Heinrich, qui, dans la croyance qu'il agissait en son nom à lui le roi, soutenait avoir juré devant l'empereur le traité conclu. Dans ces circonstances, il fut résolu que le roi devait gagner du temps, et essayer de s'échapper par des subterfuges. Dans tous les cas, le roi Heinrich d'Angleterre s'approcherait pendant ce temps-là, et parmi les princes et les vassaux de l'empereur il pourrait bien aussi s'en trouver plusieurs qui éprouveraient des scrupules, lorsqu'ils apprendraient la répugnance du roi de France ainsi que des prélats français, et seraient informés de la résolution du roi d'Angleterre.

Pendant ces entrefaites, l'empereur fit son entrée à Dôle, avant le jour désigné, dans un grand palais qu'il avait fait construire sur les frontières de l'empire. La première entrevue de celui-ci avec le roi de France devait avoir lieu sur un pont qui, conduisant de Dôle à Dijon par-dessus la Saône, réunissait les deux empires. Louis avait envoyé des délégués à Dôle pour complimenter l'empereur. Ces délégués apprirent que le pape Victor n'était pas auprès de lui. Il s'était probablement fait scrupule de s'avancer en présence des évêques français et des partisans de son adversaire de Rome et d'Italie, les premiers princes de l'Église, et de voir enlever, à ses yeux, le manteau mensonger que la diète de Pavie avait jeté sur son élection et sur les artifices par lesquels cette élection avait eu lieu. Et l'empereur lui-même n'avait jamais bien eu le dessein de placer son pape vis-à-vis des recherches et des opérations d'un concile; mais il avait espéré amener, par la séduction ou la terreur, le roi de France et les prélats français à reconnaître son pape, et déployer en même temps devant le monde l'appareil d'un concile. Mais les délégués français déclarèrent que la conférence de l'empereur avec le roi ne pouvait avoir lieu, puisque le pape impérial était absent, et ils purent bien chercher à rendre l'empereur responsable de l'exécution du traité. On envoya sur-le-champ chercher le pape Victor; puis aussitôt l'empereur, accompagné de celui-ci, se rendit, le soir même du jour désigné, jusqu'au milieu du pont, mais revint cependant sans délai à Dôle, comme s'il eût maintenant dégagé sa parole, et rempli pour sa part le traité. Bientôt après parut également au lieu de la conférence le roi Louis, de la même manière clandestine, comme s'il eût été engagé dans une partie de chasse; et comme il ne trouva pas l'empereur, il retourna sur ses pas, et se rendit à Dijon, d'où il était venu. Par de telles jongleries, les deux princes pensaient pouvoir se tromper et se duper réci-

proquement. Chacun d'eux savait pourtant bien la pensée de l'autre, et maintenant aucun des deux ne pouvait désirer l'entrevue.

Après ce débat, on continua cependant quelques négociations, mais toujours avec d'autant moins d'espoir de succès, que les cardinaux que le pape Alexandre avait envoyés étaient été partis pour se rendre près de ce dernier, pour lui porter le message joyeux de la rupture de l'entrevue entre l'empereur et le roi, et l'avertir que Louis faisait des dispositions pour défendre le fleuve, si l'empereur tentait de franchir d'une manière hostile les frontières de son empire. Il n'y eut qu'un homme, le comte Heinrich de Troyes, qui maintint encore quelques jours les communications entre les deux rois, soit qu'il fût véritablement troublé dans sa conscience par rapport au serment qu'il avait prêté à l'empereur, soit qu'il se promît des avantages particuliers si Victor conservait le siége apostolique. Il déclara à plusieurs reprises au roi que si la parole n'était pas dégagée qu'il avait jurée en son nom à lui le roi, et d'après sa mission, il se verrait forcé de se tourner du côté de l'empereur, et de lui transmettre son pays, qu'il avait tenu jusqu'ici comme un fief de lui le roi. Louis fut effrayé, et promit, dans son effroi, qu'il se rendrait à Saint-Jean-de-Losne pour s'y rencontrer avec l'empereur, et qu'il remplirait d'ailleurs les conditions du traité. Et il tint parole. A Losne cependant, où l'empereur avait promis de venir, Louis l'attendit en vain; il n'y vint qu'une ambassade impériale, dont le chef était l'archevêque Rainald de Cologne; car Friedrich, déçu dans ses espérances, ne pensait plus maintenant au rétablissement de l'unité dans l'Église, mais à une retraite qui ne porterait aucun préjudice à son honneur, et n'obscurcirait pas l'éclat de son trône. Par cette raison il crut devoir rompre les négociations. Dans ce dessein sans doute, l'archevêque Rainald déclara au roi Louis : « Notre seigneur Friedrich, empereur romain, gardien particulier de l'Église romaine, vous fait savoir que le jugement concernant l'affaire de l'élection de l'évêque romain n'appartient qu'aux prélats de l'Église qui dépendent de l'empire romain ; en conséquence il paraît juste et légitime que vous vous rendiez auprès de lui avec vos évêques, comme auprès de votre ami et de votre allié, pour apprendre leur opinion. » Ces paroles arrogantes choquèrent tellement le roi Louis, que, sans se mettre pourtant en colère, il répondit à l'orgueilleux prêtre avec un sourire : « Je suis surpris qu'un homme prudent puisse exprimer des choses si étonnantes et si erronées. Peut-être ne sait-il pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ a confié à St Pierre la garde de ses brebis? Ou peut être les rois des Français et les prélats des autres Églises, et en particulier de l'Église de France, n'appartiennent-ils pas à ces brebis? » Ensuite le roi, adressant la parole au comte Heinrich de Troyes, qui se trouvait parmi sa suite : « N'était-il pas convenu que l'empereur se trouverait ici? » Le comte répondit affirmativement à cette question. « Les dispositions du traité n'étaient-elles pas d'une teneur autre que ce que les ambassadeurs de l'empereur déclarent? » Heinrich ne put le nier. « Ne suis-je pas par conséquent maintenant dégagé du traité? » Et le comte et tous les évêques et abbés présents, ainsi que tous les compagnons laïques du roi, déclarèrent unanimement qu'il avait rempli sa parole, et qu'il était dégagé du traité. Alors Louis tourna brusquement son cheval, et s'éloigna au grand galop, sans s'inquiéter des exclamations des ambassadeurs de l'empereur.

De cette manière, l'empereur réussit sans doute à se donner l'apparence que les négociations n'avaient été rompues qu'à cause de ses principes impériaux; mais l'issue ne lui en fut certes nullement agréable. Dans son esprit, le schisme de l'Église était maintenant devenu incurable; ce qu'il avait atteint était de nouveau remis en doute, et ce qu'il s'était proposé d'atteindre plus tard était plus reculé de lui qu'il ne l'avait jamais été. Il était placé avec son pape dans une position hostile vis-à-vis du monde chrétien en dehors de son empire; et qui pouvait lui garantir l'obéissance des hommes de son empire, lorsque tant d'esprits s'étaient déjà détournés de lui? Même dans son camp de Dôle, le dégoût et le mécontentement se manifestèrent de diverses manières. Le besoin et la misère étaient universels pendant cette année; et comme on n'avait pas suffisamment pourvu aux moyens d'existence, tout ce dont on avait besoin devait non-seulement être payé fort cher, mais il n'était pas toujours possible de se le procurer. Le roi Waldemar de Danemark, décidé par de grandes promesses, était venu

au camp impérial, et ce ne fut que par le secours amical de Heinrich le Lion qu'il fut arraché aux plus grands embarras. Sa mauvaise disposition s'accrut encore de ce qu'au lieu de voir ses espérances remplies, il fut pressé par l'empereur, comme Suéno l'avait été autrefois, de reconnaître le Danemark comme fief de l'empire teutsch, et de prêter le serment de fidélité comme vassal de l'empereur. Friedrich avait sans doute appris maintenant par expérience combien peu il gagnait de véritable puissance par un tel hommage; il ne pouvait donc guère avoir en d'autre but que de rendre à son trône l'ancien éclat, en cas de mauvais succès de ses entreprises contre Louis VII, et de compter des rois parmi ses vassaux, de même que le roi Heinrich d'Angleterre avait paru comme vassal devant le trône de Louis VII (8). Waldemar savait également que la prestation du serment de vassal ne lui ferait éprouver aucune perte dans son pouvoir; mais il voulait maintenir son honneur, et rétablir la liberté de la couronne de Danemark; il lui était désagréable que, sourd aux conseils des siens, il eût entrepris ce long voyage avec des espérances qui paraissaient aujourd'hui des folies. Maintenant il se trouvait cependant au pouvoir de l'empereur; mais il n'était pas sans amis dans le camp de celui-ci, et, en cas de nécessité, une fuite en France paraissait pouvoir être accomplie sans difficulté notable. En conséquence il s'opposa au désir de l'empereur; et en effet l'empereur ne l'amena à consentir à ses volontés que par la promesse de lui soumettre le pays slave, la Slavie. Mais la transaction tout entière fut, on ne peut le méconnaître, une œuvre hypocrite. Friedrich promit ce qu'il ne pouvait accorder, et ce qu'il n'était pas non plus disposé à accorder; Waldemar jura ce qu'il ne pouvait guère avouer vis-à-vis de son peuple, et ce qu'il n'avait guère le dessein de tenir : tous deux se firent probablement d'autant moins de scrupule d'entrer dans des conventions si singulières, que chacun prévoyait fort bien que l'autre lui donnerait l'occasion de s'affranchir de toute obligation. Il n'est nullement question de Heinrich le Lion dans tout le cours de la transaction. Il s'était cependant tenu extérieurement jusqu'à présent dans une position amicale envers l'empereur, de même qu'à l'égard de Waldemar, roi des Danois. Et comme il était, dans tous les cas, le plus intéressé dans l'affaire, puisqu'il considérait la Slavie comme son pays, et avait continuellement formé la résolution de ne pas se laisser arracher ce pays, on ne peut se défendre de la supposition que Heinrich, s'interposant comme médiateur entre Friedrich et Waldemar, put amener la proposition d'un accommodement, avec la conviction qu'aucun des deux n'y gagnerait rien, que lui-même aussi n'y perdrait rien, et que ce ne fut que pour séparer ces deux princes, et les sauver de l'apparence d'avoir l'un ou l'autre cédé quelque chose. Cependant l'incertain doit rester incertain.

Mais Waldemar, tout en cédant ou paraissant céder dans les choses temporelles, tint d'autant plus fermement dans les choses de l'Église. Lorsque le roi Louis eut quitté Losne, il y eut à Dôle une assemblée des évêques et des princes qui se trouvaient près de l'empereur. Dans cette assemblée, le pape Victor parla d'abord de la justice de sa cause, et éleva la dignité et étendit les droits des évêques au préjudice du siége romain, pour se rendre les esprits plus favorables. Ensuite l'empereur parla avec orgueil, et non sans dépréciation, des rois provinciaux Louis et Heinrich, qui n'avaient pas paru, parce qu'ils désiraient nommer l'évêque de Rome par offense envers l'empereur romain, et prétendaient, par leur accord, exercer les droits d'une ville étrangère. Enfin l'archevêque Rainald de Cologne chercha à défendre les principes qu'il avait établis à Losne. Il le fit, à la grande édification de l'assemblée, en trois discours, en latin, en français et en teutsch, pour se faire comprendre de tous ceux qui étaient présents. « Si, dit-il, il s'élevait dans les villes de ces rois provinciaux un différend sur l'élection d'un évêque, et que l'empereur voulût décider ce différend, ils considéreraient une telle prétention comme une grave offense; et cependant ils veulent avoir des voix décisives à Rome, la ville impériale. » Dans ces mots était renfermé, sans contredit, un système entier qui n'était réellement engendré dans l'âme de Friedrich et de ses amis que par la rage d'avoir échoué dans leurs projets; il s'y trouvait quelque chose de monstrueux. Parce qu'on n'avait pas réussi à faire reconnaître le pape impérial Victor comme évêque apostolique, comme chef de l'Église une et universelle, et à soutenir et à seconder ainsi

les desseins impériaux par la puissance de St-Pierre, l'ancien ordre de choses tout entier devait être détruit, l'Église une et universelle devait être déchirée et dissoute, non-seulement dans les églises nationales, mais dans les églises de l'empire, et même non-seulement dans les églises de l'empire, mais encore dans les églises de *celui* qui réussirait à employer contre elles le pouvoir de l'épée. Et cependant personne n'osait contredire une telle doctrine. Même l'infortuné pape Victor, — une argile à laquelle le potier ne demande pas, que fais-tu? — n'osa pas élever la voix contre l'empereur, dans les mains duquel il était. Se livrant lui et le siége apostolique, il fit apporter des cierges allumés, pour prononcer encore une fois un anathème solennel contre son adversaire Alexandre, et contre les partisans de ce dernier. Mais il fut troublé dans cet acte : car Waldemar, roi des Danois, se leva sur un signe de son fidèle compagnon, l'évêque Absalon, qui l'avait suivi avec répugnance, et qui était resté fidèle à ses côtés en le conseillant et l'avertissant, et quitta l'assemblée. Absalon le suivit à pied, et ne se laissa retenir par aucune exhortation (9). Et cet éloignement dut d'autant moins rester sans effet sur l'assemblée, qu'il s'y trouvait certainement un grand nombre d'hommes qui entretenaient déjà des scrupules, et peut-être n'y en avait-il pas un seul qui eût examiné avec un cœur tranquille la situation des choses (10).

Parmi toutes ces circonstances et ces événements, il ne restait guère d'autre parti à l'empereur que de lever promptement le camp, et de retourner dans sa patrie, qu'il n'avait pas vue depuis quatre ans et demi. Et, quelle que fût sa position, il n'y retourna point avec une âme aussi sereine que celle avec laquelle il en était parti, ni avec un triomphe aussi brillant que celui qu'il aurait pu espérer d'après ses succès en Italie.

## CHAPITRE VI.

### SITUATION DE L'EMPEREUR FRIEDRICH ENVERS LE PEUPLE TEUTSCH ET L'EMPIRE. — CHATIMENT DE LA VILLE DE MAYENCE. — NOUVELLE EXPÉDITION DE HEINRICH LE LION POUR L'ASSERVISSEMENT DES SLAVES.

De l'an 1162 à l'an 1163.

Le Teutschland et le roi du Teutschland, l'empereur Friedrich Barberousse, étaient maintenant devenus, sinon étrangers, du moins indifférents l'un à l'autre. On ne trouve pas que l'empereur ait salué avec quelque enthousiasme le roi des fleuves, l'ancien Rhin paternel; on ne trouve pas non plus que la joie et la gaîté aient été réveillées par le retour de l'empereur dans les districts teutschs. Friedrich et les Teutschs n'avaient plus d'amitié réciproque. Le trône de l'empire teutsch n'était pas plus maintenant qu'autrefois dans un lieu désigné; il se trouvait encore aujourd'hui partout où était le roi. Mais, depuis une suite d'années, Friedrich ne s'était pas montré dans le Teutschland; par cette raison les esprits s'étaient détournés. On s'était efforcé, autant que possible, de s'accommoder à sa position abandonnée, et on avait oublié le roi. Qui donc aurait pu avoir un cœur pour lui, l'empereur Friedrich? On ne doit pas l'oublier : la maison des Hohenstaufen était jeune; son histoire n'était pas mêlée, et n'avait pas crû avec l'histoire des peuples teutschs. De cette maison n'étaient pas issus, depuis des siècles, des sages et des héros qui eussent dirigé, dans les jours heureux, les affaires des Teutschs, et qui, dans les jours de nécessité, eussent paru à la tête des armées teutsches pour la défense de la patrie. Ce n'était que depuis deux générations que le nom de Hohenstaufen était connu; dans le nord du Teutschland il avait été rarement entendu, et même alors ce n'était que d'une manière équivoque; Kunrad III n'avait pas pu gagner les Saxons, et aussi peu les peuples voisins. Il eût été facile à Friedrich, l'empereur actuel, de fonder une véritable puissance royale sur tous les peuples teutschs, si cette pensée ne lui avait pas semblé trop médiocre. Poursuivant de plus grands projets, il avait quitté et fui le Teutschland, et n'en avait employé les forces qu'à soumettre et à dominer l'Italie. Qui aurait pu se réjouir de son retour? ses armes mêmes ne répandaient autour d'elles aucun éclat pur; la gloire de ses actions était tachée; personne ne voyait un résultat certain. En dépit

de tous les récits de victoires, Friedrich n'avait produit, par une lutte et une guerre de cinq années, qu'un plus grand embrouillement de ses affaires, qu'un éloignement plus considérable du but auquel il visait. Il paraissait n'être revenu dans le Teutschland qu'afin de lever de nouvelles forces pour l'oppression de l'Italie, et épuiser sa patrie de plus en plus. Certes il ne sera jamais difficile aux rois de gagner le cœur de leurs sujets; mais aucun roi ne gagne le cœur de son peuple, s'il ne lui accorde pas son propre cœur.

Les princes et les guerriers qui revinrent avec l'empereur poussèrent de bruyantes acclamations en louchant le sol teutsch; mais ils ne poussaient pas ces acclamations parce que le souvenir de ce qui se trouvait derrière eux les ravissait, mais parce qu'ils apercevaient les défilés familiers de la patrie, et comprenaient le langage de leur peuple. Et leurs jubilations disparurent bien aussi, lorsqu'ils regardèrent autour d'eux dans leurs palais et dans leurs chaumières : tous ceux qui étaient partis n'étaient pas revenus; bien des choses étaient changées, d'après l'usage des choses humaines. Le butin de l'Italie ne donnait pas non plus à tous des dédommagements pour leurs sacrifices, et si l'on se consolait d'abord par la promesse de récompenses, le doute finissait bientôt par se faire jour. Ceux des princes et des seigneurs, au contraire, qui n'avaient assisté à aucune des expéditions d'Italie, quelles que fussent les circonstances qui les en avaient empêchés, contemplaient sans doute avec anxiété les jours qui devaient suivre, et étaient plus près de la crainte que de l'espérance. Les habitants des villes pouvaient bien, dans l'origine, avoir dirigé leurs regards vers Friedrich avec beaucoup de confiance; car en eux vivait le souvenir reconnaissant de l'empereur franconien, de la parenté duquel les Hohenstaufen se glorifiaient si volontiers. Mais l'espoir que Friedrich marcherait sur les pas des Heinrich s'était maintenant sans doute évanoui. Il n'avait rien fait pour eux; il ne s'était pas inquiété d'eux; il les avait abandonnés à l'arbitraire de ceux contre lesquels ils auraient si volontiers fait cause commune avec lui, parce qu'ils étaient leurs ennemis ainsi que les siens. Et l'appel douloureux de Crême, et le cri de mort de Milan, étaient certainement aussi parvenus à leurs oreilles; il ne leur était certainement pas resté caché avec quel mépris Friedrich avait parlé des citoyens des villes italiennes, comme de vassaux vulgaires, et avec quelle froide cruauté il avait traité des ennemis si insignifiants. Ce qui était arrivé au bois vert pouvait aussi arriver au bois sec. L'amour naturel de tous les hommes pour la liberté unit les nations plus intimement que tous les liens de l'esprit, que tous les intérêts mondains. Un peuple, une ville, qui combat pour la liberté, ou qui la soutient, peut être sûre de la sympathie de tous les hommes bons; le tyran qui détruit la liberté, et qui la foule aux pieds, est poursuivi, même dans sa plus grande splendeur, d'une haine universelle. Les fondateurs de villes ont toujours et universellement été estimés : la dévastation des villes n'a jamais excité d'autre joie que celle des passions les plus sauvages; elle n'a causé l'admiration des âmes nobles que lorsqu'elle provenait des habitants mêmes, pour sauver dans le plus extrême danger ce qu'il y a de plus élevé dans la vie, par le sacrifice de la vie; mais le destructeur a été en tout temps précédé d'horreur, et sa propre destruction a été universellement désirée. C'est pour cela qu'il était impossible que ces villes du Teutschland vissent avec un sentiment joyeux ou serein le retour de l'empereur Friedrich.

Enfin on ne pouvait pas non plus oublier le désordre que Friedrich avait introduit dans les affaires de l'Église. Ce désordre était profondément empreint dans l'âme des hommes. La plupart des seigneurs laïques pouvaient bien, de même qu'ils étaient d'abord entrés dans les desseins de Friedrich par une vieille rancune contre le riche clergé et une fraîche convoitise des biens de l'Église, y avoir adhéré de nouveau pour arracher au pouvoir de l'Église ce qu'il avait de formidable; mais un grand nombre avait été amené par la suite des temps à d'autres desseins, et peut être ne s'en trouvait-il pas un seul qui n'eût jamais tergiversé. Chez les ecclésiastiques il en était de même : parmi eux, comme on l'a remarqué à plusieurs reprises, il s'était élevé depuis le commencement une divergence d'opinions. Cette divergence, comme on peut le concevoir, n'avait fait qu'augmenter; on, bien plus, le nombre des ecclésiastiques qui, du moins en secret, avaient passé du côté d'Alexandre, s'était accru, et le

nombre des partisans de Victor avait diminué. Parmi les évêques et les abbés il s'en trouvait sans doute plusieurs dont les sentiments étaient plutôt mondains que spirituels; il s'en trouvait parmi eux d'autres qui, au milieu des horreurs dont ils avaient été témoins et qu'ils avaient bien aussi suscitées en Italie, avaient dévié de la voie de leur sainte vocation. Ceux-ci avaient bien pu dans l'origine, par jalousie contre la puissance du siége apostolique, pour être plus indépendants dans leurs désirs, et pour accroître leur propre autorité, avoir pris le parti de Victor; ils pouvaient bien être maintenant encore fidèlement attachés à ce parti, parce qu'ils avaient à craindre la vengeance qu'Alexandre pourrait exercer contre eux. Mais on aurait difficilement pu trouver un évêque dont la vie fût pure, et dont l'âme fût dirigée vers le bien de l'Église, qui fût réellement et par conviction du côté de Victor. Et tout le clergé inférieur, quoique la véritable situation des choses pût lui être cachée, semblait n'avoir de sympathie que pour Alexandre. En outre, l'ordre des prémontrés était une société puissante; plusieurs évêques en faisaient aussi partie; et cet ordre faisait sans doute tout ce qui était possible pour maintenir et pour élever la cause d'Alexandre, tant auprès des ecclésiastiques qu'auprès des laïques de toutes les conditions. Si cependant quelqu'un, qu'il fût haut ou bas placé, ne pouvait concevoir la raison de la discorde dans l'Eglise, et honorait par ce motif en Victor le véritable chef de l'Église, il ne pouvait cependant contempler avec indifférence la discorde elle-même, les violations réciproques, les anathèmes de l'un et de l'autre côté, et les manœuvres et les trames secrètes et ouvertes dans des sens opposés. Bien plus, il est certain que la pensée que Friedrich était placé avec son pape en opposition à tout le monde chrétien, et que Victor ne serait jamais honoré que là où la parole et les armes de Friedrich avaient de l'influence, que cette pensée devait affecter péniblement les grands et les petits.

L'empereur, à son retour dans sa patrie, ne pouvait échapper à cette situation des choses. Accoutumé à la lumière, à l'air, et aux nombreuses beautés de l'Italie, la vue même de sa patrie pouvait bien ne pas le réjouir; et elle dut lui paraître d'autant plus désagréable que son entrée avait été à peine remarquée. Les sombres dispositions dans lesquelles se trouvait le Teutschland tout entier étaient peu propres à le gagner ou à l'encourager. En Italie il avait régné arbitrairement, et avait fièrement foulé aux pieds les têtes des hommes; dans le Teutschland il ne devait penser à aucune domination; il manquait partout de moyens et de pouvoir. Son esprit était véritablement si riche et sa volonté si forte, qu'il pouvait bien avoir la confiance de vaincre tous les obstacles qui s'opposeraient à lui; mais il lui aurait fallu du temps, et il n'avait pas de temps à perdre. Cinq années eussent été nécessaires pour qu'il lui eût été possible, avec les ressources du Teutschland et d'une grande partie de l'Italie, de remporter une victoire douteuse sur le reste de ce malheureux pays. De réduire le Teutschland lui-même par le Teutschland, c'était une tout autre entreprise, et difficile à exécuter. Ce qu'il avait obtenu dans le Teutschland, pendant les premières années de son règne, avait été perdu par lui en Italie. Il lui aurait fallu commencer de nouveau; et qui garantissait les conséquences? Heinrich le Lion avait franchi avec lui le Rhin comme un ami et un vassal, et était ici à ses côtés comme ami et vassal; mais il s'était tenu éloigné de l'Italie, et poursuivait maintenant comme toujours ses propres projets. Il était impossible que Friedrich fût plongé dans l'erreur; il devait avoir reconnu que l'amitié et la fidélité de Heinrich ne dureraient qu'autant qu'il l'intéresserait, et même qu'autant qu'il le seconderait. Mais, si Heinrich se présentait comme ennemi, son pouvoir, dans la situation des affaires en Teutschland, serait tout à fait incalculable.

En effet, l'empereur Friedrich se trouvait dans des circonstances très-difficiles et très-malheureuses, hors desquelles il ne paraissait y avoir aucune issue. S'il restait dans le Teutschland pour y exercer une véritable puissance royale, soit comme ce pouvoir était dans les besoins du peuple teutsch, ou comme il s'était formé dans son esprit, il se plongeait nécessairement dans une lutte opiniâtre; et, quelle que fût l'issue de cette lutte, l'Italie était perdue pour lui, ses efforts en Italie pendant cinq ans étaient perdus, et toutes ces horreurs auraient été exercées en vain, et tout ce sang aurait été en vain répandu. Mais s'il retournait en Italie, pour affermir dans ce pays la domination qu'il croyait y avoir acquise, alors le trône

de l'empire teutsch semblait tomber en pièces, les princes teutschs semblaient s'emparer de ces pièces, et le véritable siége, quoique sans appui par-derrière et sur les côtés, ne paraissait pas pouvoir échapper à Heinrich le Lion. Et encore, l'affermissement de la domination sur l'Italie pouvait-il donc s'effectuer? Quand Friedrich n'eût même pas reconnu que cette domination était contre Dieu et la nature, il savait cependant très-bien qu'elle ne pouvait être obtenue que par l'épée, et qu'elle ne pouvait être maintenue que par l'épée. Et comment pourrait-on réunir les forces qui paraissaient nécessaires pour un pareil ouvrage?

L'empereur lui-même paraît avoir été dans l'incertitude sur la route qu'il devait prendre maintenant. Il séjourna près d'une demi-année dans le haut Rhin, sans doute, pour la plus grande partie, sur les possessions de sa maison, sans rien entreprendre et sans qu'on entendît parler de lui. Immédiatement après son arrivée sur le Rhin, il tint, au mois de novembre, une diète à Constance, mais seulement, à ce qu'il paraît, avec les princes qui l'avaient accompagné de Dôle. Dans cette assemblée fut proposée la séparation de Heinrich le Lion d'avec sa noble épouse Clémentia, et l'empereur seconda le désir de Heinrich. On ignore ce qui put décider le duc à désirer ce divorce. Il n'est guère croyable que Heinrich, après une union de 15 ans, n'ait découvert que maintenant que Clémentia lui était trop proche parente pour qu'elle pût être son épouse, quoiqu'on ait donné cette raison sans cesse renouvelée. Plus croyable est la supposition que Heinrich était mécontent de la stérilité de Clémentia; nous sommes cependant trop peu instruits des affaires domestiques et matrimoniales du duc, pour que cette supposition puisse être maintenue avec raison. Mais on peut assurer avec plus de confiance que si des différends eurent lieu dans la maison ducale, la faute doit en être attribuée au duc, et non à son épouse; car, si assez souvent des princes teutschs sont tombés dans le vice et l'extravagance, les princesses teutsches, au contraire, se sont presque toujours distinguées par de hautes vertus domestiques, et ne se sont que rarement écartées de leurs devoirs. On ignore également les raisons qui engagèrent l'empereur à favoriser le divorce du duc et de son épouse. En général, cependant, Friedrich, comme on l'a démontré, n'était pas dans une position à pouvoir refuser quelque chose au duc, ou à empêcher sans nécessité l'accomplissement de quelqu'un de ses désirs; et, dans cette circonstance, Friedrich avait certainement plus de gain que de perte à attendre du divorce, car il pouvait espérer qu'il entraînerait après lui la division de la maison de Zæringen et de la maison des Welfs : ce fut peut-être cette espérance qui servit le plus à le déterminer.

Il put bien aussi avoir été question de l'Italie à la diète de Constance; les nouvelles qu'on recevait de ce pays n'étaient, comme on le remarquera plus tard, nullement rassurantes. Friedrich prévoyait la nécessité d'une nouvelle expédition. Il avait probablement sondé les princes rassemblés, pour savoir s'ils n'étaient pas disposés à faire une telle expédition. Dans tous les cas, il est certain qu'aucun d'eux, excepté un seul, ne se montra prêt. Tous ceux qui avaient été avec lui en Italie étaient las du pays et de la chose; leur répugnance ne pouvait pas non plus être un encouragement pour les autres. Mais le plus puissant de tous, le duc Heinrich le Lion, avait de justes raisons pour rejeter de nouveau une expédition au delà des Alpes : car il s'était manifesté dans les pays slaves des mouvements qui rendaient sa présence nécessaire, quand même toutes ses conquêtes n'eussent pas été mises en danger, ou n'eussent pas été perdues. Le seul, au contraire, qui se montra prêt à remplir la volonté de l'empereur, fut l'infatigable archevêque Rainald de Cologne, le serviteur et le conseiller le plus fidèle de l'empereur, qui pouvait avoir gagné la faveur de son maître par sa prudence et son amabilité sociale, mais qui n'avait su ensuite conserver cette faveur que par le dévoûment avec lequel il se conformait à la volonté de l'empereur, et par la persévérance tantôt rusée, tantôt sévère, avec laquelle il avait l'habitude d'exécuter les missions de l'empereur. Rainald ne fit que se rendre en hâte, pour déposer dans sa ville, d'une manière convenable, dans la grande église de Saint-Pierre, le butin le plus précieux qu'il avait fait à Milan (1), savoir les corps de trois rois saints, et, aussi grand politique et guerrier que prêtre et évêque, il retourna aussitôt par-dessus les Alpes. Il était sans doute accompagné d'une suite

guerrière aussi forte qu'il avait pu rassembler, et que l'empereur avait pu lui procurer. Peut-être avait-il encore maintenant avec lui l'homme héroïque qui avait été si souvent à ses côtés, l'audacieux comte palatin Otheu de Wittelsbach. Dans tous les cas, Raiuald se rendit en Italie pour prendre dans ce pays, comme lieutenant de l'empereur, la direction des affaires publiques.

Lui-même, l'empereur, célébra, en l'année 1165, la fête de la Purification de Marie à Wurtzbourg, et les fêtes de Pâques à Worms. Dans ces deux endroits, plusieurs princes, comme on l'assure, lui firent la cour. De Worms, l'empereur entreprit une expédition hostile contre la ville de Mayence, pour laquelle les princes s'étaient sans doute préparés à Wurtzbourg, et s'étaient ensuite réunis à Worms. Le but de cette expédition était de châtier la ville de Mayence pour le soulèvement qu'elle avait entrepris, trois ans auparavant, contre l'archevêque Arnold, de tirer vengeance du meurtre de ce prêtre, qui s'était réjoui de la faveur de l'empereur, et d'établir un nouvel archevêque.

En effet, après le meurtre de l'archevêque Arnold, les habitants avaient élu Rudolf, frère du duc Bertold de Zæringen, pour leur archevêque, et les ecclésiastiques de Mayence se virent obligés ou jugèrent convenable de donner leur approbation à ce choix. Ceci arriva parce qu'on avait l'espoir qu'un seigneur si illustre gagnerait facilement la bienveillance des grands et des puissants du Teutschland, et en particulier la bienveillance de l'empereur, dont il était même parent. Mais, quatre semaines après, eut lieu à Erfurt cette assemblée de princes dont il a été question précédemment, cette assemblée qui devait délibérer sur les affaires publiques, et en particulier sur la réunion d'une nouvelle armée pour l'Italie. Dans cette assemblée, l'excommunication fut prononcée, par les évêques présents, contre la criminelle Mayence, à la lueur des cierges allumés; et, se fondant sur cette excommunication et sur l'approbation des évêques suffragants de l'archevêque de Mayence et de l'archevêque de Trèves, qui avait envoyé un légat, le comte palatin Kunrad du Rhin et le landgrave Louis de Thuringe, lorsqu'ils se réunirent à Francfort pour l'expédition d'Italie, établirent un nouvel archevêque, le prieur Christian ou Christan de Mersebourg. Là dessus Rudolf le Zæringen prit les joyaux, les vases d'or et d'argent et les encensoirs de l'église de Mayence; il prit aussi les fragments d'une grande croix d'or qui, pesant dans l'origine 600 livres, avait été élevée par l'archevêque Willigis dans le couvent de St-Martin, mais avait déjà été mutilée et volée par plusieurs archevêques, et en dernier lieu par l'archevêque Arnold. Il prit toutes ces richesses avec l'approbation des habitants de Mayence, et sous la promesse solennelle de rendre le tout intégralement. Avec celles-ci, il se hâta de se rendre en Italie, pour gagner en sa faveur l'empereur et le pape Victor. En effet, le soupçon s'éleva que l'empereur avait accepté l'or qui lui était offert; mais, avant que quelque chose eût été décidé en faveur de l'archevêque élu Rudolf, la nouvelle se répandit que Kunrad, comte palatin du Rhin, et Louis, landgrave de Thuringe, lui avaient opposé un autre archevêque, savoir le prieur Christan. Cette nouvelle perdit la cause de Rudolf auprès de l'empereur (2). S'il s'était décidé en sa faveur, il aurait offensé ces deux princes, qui lui amenaient dans ce moment même le secours dont il avait besoin; mais, s'il donnait la préférence à l'archevêque de ces princes, le prieur Christan, la maison de Zæringen aurait pu, à bon droit, se considérer comme insultée. C'est pourquoi il les rejeta tous deux, et son pape Victor en prononça l'exclusion au synode de Lodi, d'après l'usage de l'Église. En revanche, Kunrad de la maison de Wittelsbach, frère du comte palatin Othon, fut par l'empereur, sans doute avec l'approbation du pape Victor, déclaré archevêque de Mayence. Aussitôt disparurent devant la volonté de l'empereur les deux autres hommes qui avaient pris le titre d'archevêques. Cependant la décision impériale ne resta pas sans suites. Le comte palatin Kunrad du Rhin, frère de l'empereur, avait peut-être comprimé en lui-même les sentiments amers qu'il éprouvait du rejet de l'homme à l'élévation duquel il avait contribué; mais la rancune avec laquelle le landgrave Louis avait quitté l'Italie dut s'augmenter de la décision de l'empereur dans cette affaire; et la maison de Zæringen n'y resta pas non plus indifférente. Pendant les différends entre l'empereur et le roi de France sur les affaires du siége apostolique, comme Fried-

rich avait fait entendre, dans son dépit, des menaces contre la France, parce que le pape Alexandre avait été reçu avec honneur dans ce pays, et avait été partout salué et honoré comme chef légitime de l'Église, Bertold, duc de Zæringen, écrivit une lettre au roi Louis, dans laquelle il appelait l'empereur le destructeur de l'Église et des lois, et dans laquelle il promettait aussi au roi que si l'empereur, dans son arrogance, voulait mettre à exécution ses menaces contre la France, il serait prêt, avec tous ses amis et vassaux, à prêter secours à ce roi par ses conseils et ses actes. Et Bertold fut indubitablement poussé à cette mesure par le rejet de son frère; car il recommande ce frère au roi; il prie le roi de s'intéresser à lui en général, et en particulier auprès du pape Alexandre; il avait été légitimement élu, et Friedrich ne l'avait rejeté que par haine contre les Zæringen. S'il est maintenant probable aussi que l'empereur n'ait pas eu connaissance de cet écrit, la mauvaise disposition des Zæringen ne dut cependant nullement lui échapper; et ceci rendit peut-être l'empereur encore plus disposé à favoriser le divorce de Heinrich le Lion et de son épouse.

Mais, parmi toutes ces circonstances, les affaires de l'église de Mayence étaient restées dans le plus grand désordre, et les habitants de Mayence dans l'inquiétude et la misère. Ce fut pour cette raison même que Friedrich entreprit l'expédition guerrière contre cette ville. Et ce n'était pas une œuvre difficile que celle qu'il entreprit; la terreur le précédait. A la nouvelle de l'approche de l'empereur, les habitants de Mayence prirent la fuite tous ensemble; il n'y eut que quelques hommes de la plus basse classe du peuple, à qui la fuite était impossible, qui restèrent en arrière, et quelques autres qui avaient réussi, on ignore par quel moyen, à mériter la grâce de l'empereur. Son entrée à Mayence n'éprouva par conséquent pas d'obstacles. Il put tenir sur-le-champ une diète dans la ville dépeuplée, et y faire connaître les résolutions qu'il avait sans doute prises depuis longtemps à l'égard des mutins. On avait arrêté un seul homme, nommé Brunger, qui était convaincu, ou du moins accusé d'avoir pris part au meurtre de l'archevêque Arnold; celui-là fut puni de mort. Tous les coupables qui avaient pris la fuite furent bannis à perpétuité; et comme on ne pouvait pas bien connaître tous les criminels, cette sentence générale portait peut-être aussi que chacun des fugitifs devait se justifier et prouver son innocence. Gotfrid, abbé du couvent de St-Jacques, dans lequel le crime avait été commis, fut soupçonné, ainsi que ses moines, de ne pas être sans culpabilité, peut-être par la raison seule qu'il appartenait aux adversaires de la victime. L'abbé ne réussit pas à se justifier de tout soupçon; il fut en conséquence dépouillé de sa dignité, et condamné à la misère. Les moines, qui sur l'ordre de l'empereur avaient été renfermés dans une maison, furent saisis d'une telle terreur, qu'un grand nombre se précipitèrent par les fenêtres, ou cherchèrent par d'autres moyens leur salut dans la fuite; on permit ensuite à ceux qui étaient restés d'aller où ils voudraient. Là-dessus, la ville fut déchue de tous ses droits et de toutes ses libertés, et même tous les habitants furent déclarés infâmes à tout jamais (3). Ensuite les murs furent démolis, les fossés comblés, et toutes les tours et les fortifications furent détruites jusque dans leurs fondements, avec défense de rien reconstruire. Enfin Kunrad de Wittelsbach fut placé sur le siége archiépiscopal de cette ville dépeuplée, également accessible aux loups et aux voleurs.

Personne ne peut nier que le meurtre de l'archevêque Arnold, et de quelques autres qui étaient avec lui, ne fût un crime digne d'un châtiment sévère; les désordres qui suivirent cet attentat étaient des événements déplorables, parmi lesquels cependant on ne pensait pas à un crime particulier. Mais ce meurtre avait eu lieu dans un soulèvement qui avait éclaté par suite de la colère longtemps retenue, causée par les artifices indignes qui avaient amené Arnold au siége archiépiscopal, par la conduite peu orthodoxe de l'archevêque, et par la raillerie dont il avait accompagné les mauvais traitements qu'il faisait subir au peuple. La mort de l'archevêque n'avait peut-être été préméditée par personne, mais la passion du moment avait poussé à ce crime. Dans tous les cas, il n'y avait que peu d'hommes qui eussent pris part à cette malheureuse action, et la plupart n'apprirent que plus tard ce qui s'était passé. Les désordres ultérieurs ne furent certainement que la conséquence naturelle de ce qui était arrivé; le choix du Zæringen Rudolf avait été une ten-

tative pour rétablir l'ordre. Cette tentative avait échoué, parce que le frère de l'empereur, le comte palatin Kunrad du Rhin et le landgrave Louis de Thuringe s'en étaient mêlés. Depuis ce temps, les habitants devaient avoir vécu dans la misère et l'anxiété ; ils devaient avoir combattu et lutté pour obtenir ou pour rétablir une position sociale régulière. On ne trouve pas que jusqu'à leur fuite ils se soient rendus coupables d'aucun délit ; et la fuite même prouve de la manière la plus évidente combien peu ils étaient opiniâtres, et combien ils auraient facilement pu être gagnés. Mais, si l'on se demande quelle fut la première raison de tout ce malheur, qui peut excuser Friedrich, l'empereur, de la plus grande faute? Depuis l'infâme expulsion du respectable archevêque Heinrich du siége archiépiscopal, et l'élévation de l'indigne Arnold sur ce siége, la première amertume avait été jetée dans l'âme des hommes, et la semence de nombreuses discordes répandue. Cette amertume fut alimentée, et cette semence fécondée par l'archevêque Arnold lui-même, arrogant, sans frein, parce que l'empereur demeurait absent, ravageant et foulant aux pieds avec une passion sauvage un pays étranger, sans s'inquiéter des affaires intérieures de l'empire teutsch et des souffrances du peuple teutsch. Et maintenant la première chose entreprise par Friedrich, à son retour d'Italie, n'était pas seulement de rechercher et d'infliger la punition méritée aux criminels particuliers, aux instigateurs du soulèvement, les meurtriers de l'archevêque, les protecteurs et les fomentateurs du désordre, mais encore d'exercer une vengeance terrible sur tous les habitants de Mayence, confondant ensemble les innocents et les coupables ; et même non-seulement d'exercer une vengeance (car qu'avait-il à venger ?), mais de maltraiter tous les habitants. La noble ville de Mayence avait conservé un nom illustre depuis douze cents ans. Destinée, par les premiers et les plus rusés ennemis du peuple teutsch, à servir de forteresse pour l'oppression de ce peuple, elle avait vu ce qui peut arriver de plus monstrueux dans la vie des peuples, et s'était fait jour à travers toutes les tempêtes, à travers les transformations les plus violentes. Tantôt elle avait érigé un autel solide au christianisme ; le plus pieux et le plus zélé des apôtres de l'Evangile dans le Teutschland, saint Boniface, l'avait choisie entre toutes les villes pour fonder le premier siége archiépiscopal ; et dans les habitants de Mayence il s'était montré un esprit adroit qui n'avait besoin que de la liberté, qu'il désirait ardemment, pour atteindre au grand et au sublime. Et cette ville était maintenant abandonnée et déserte ; elle était, contre l'arrogance de ses vassaux, dépouillée de ses fortifications, et réduite à une déplorable nudité ; elle était déshonorée même chez les races futures, comme si le lieu était éternellement maudit : et ce n'était pas de la part d'un conquérant étranger, non, mais par le roi de l'empire teutsch ; et ce n'était pas après un combat terrible et un assaut sanglant, non ; c'était après une entrée paisible, par la sentence d'une diète brillante. En effet Friedrich semblait, au milieu des ruines des villes d'Italie qui avaient été détruites par sa volonté et par ses armes, avoir totalement perdu de vue l'esprit de la royauté et le but de la domination. Il avait oublié le passé, et ne pensait pas qu'il y aurait un avenir. Il ne pouvait donc pas lui venir à l'esprit que Mayence, par sa position, par la richesse du pays environnant et par l'activité de ses habitants, était destinée, dans l'avenir, à devenir le boulevard de la liberté du peuple teutsch et le siége des sciences, et que de cette ville naîtrait une puissance plus forte que les armes des vassaux, par laquelle l'esprit féodal serait extirpé jusqu'à la dernière racine. Cependant il put bientôt apercevoir clairement que sa conduite ne le conduirait pas à son but ; car l'homme qu'il avait élevé à la dignité archiépiscopale de Mayence, Kunrad de Wittelsbach, se détourna aussitôt de lui, ébranlé peut-être jusqu'au fond de l'âme par le sort de Mayence, s'attacha bientôt au pape Alexandre, et se posa vis-à-vis de lui comme son plus cruel ennemi.

On ignore d'ailleurs quels princes accompagnèrent l'empereur dans sa terrible expédition contre Mayence ; mais il est certain que le duc Heinrich le Lion n'y prit point part : il s'était rendu de Constance en Bavière, et bientôt après de Bavière en Saxe, en partie pour apaiser des troubles qui avaient eu lieu en Wagrie, en partie pour en finir avec les princes slaves fils de Niklot, qui étaient encore en possession de Wurle et du pays environnant (4).

Les Holsates, en effet, qui, à cause du comte Adolf, s'étaient établis en Wagrie, s'étaient af-

franchis dans leur ancien siége du payemeat de la dîme qu'on avait l'usage de payer à l'Église. Ils n'avaient donné que six petites mesures par charrue, et l'église de Hambourg, à laquelle ils appartenaient, n'avait pas élevé d'autres prétentions, à cause de ses guerres continuelles avec les Slaves. Mais la Wagrie, qu'ils habitaient maintenant, appartenait au nouvel évêché de Lubeck. L'évêque Gérold de Lubeck crut alors devoir aussi exiger d'eux la dîme que payaient les Slaves chrétiens de soa diocèse; mais les Holsates refusèrent, peut-être avec d'autant plus d'opiniâtreté, de se soumettre à cette demande, qu'ils ne voulaient pas être assimilés aux Slaves assujettis. Le respectable prêtre ne put s'empêcher de témoigner aux Holsates qu'ils se distinguaient par un grand nombre de vertus chrétiennes, qu'ils pratiquaient l'hospitalité et l'humanité, qu'ils agissaient d'après la parole de Dieu, qu'ils prenaient soin de l'édification et du maintien de l'Église, et menaieat une vie chaste (5); mais il leur déclara en même temps que tout cela n'était d'aucune valeur, s'ils ne payaient pas la dîme à l'Église en l'honneur de Dieu et pour le bien des pauvres. Mais les Holsates ne furent cependant pas convaincus par les paroles pleines d'onction de l'évêque; ils y répondirent, non sans emportement : Jamais ils ne courberaient le cou sous un tel joug d'esclaves, par lequel presque tout le monde chrétien était soumis à l'oppression des prêtres; ils savaient aussi fort bien que la plus grande partie de la dîme était employée aux voluptés des seigneurs laïques. Et l'historien Helmold assure même que cette dernière assertion ne s'écarte pas de la vérité (6). Mais Gérold l'évêque porta l'affaire devant le duc Heinrich. Le duc ordonna aux Holsates, sous peine d'encourir sa disgrâce, de payer la dîme. Mais contre cet ordre ils déclarèrent également qu'ils préféreraient mettre le feu à leurs maisons et quitter le pays. Ils avaient en la pensée de massacrer l'évêque, le comte, et tous les colons étrangers qui payaient la dîme; de mettre tout en flammes, et ensuite de se réfugier dans le pays des Danois. Mais ce projet parut bientôt inexécutable; car le duc Heinrich avait conclu avec Waldemar, roi des Danois, probablement dans le camp sur la Saône, une convention par laquelle tous les deux s'étaient engagés à rendre mutuellement les transfuges. Par conséquent les Holsates se virent forcés de patienter. Dans de telles circonstances, parut maintenant Heinrich, au commencement de l'année 1163, dans la Wagrie, et il amena facilement, dans cette position, un accommodement entre l'évêque et les Holsates. L'évêque renonça à l'ancienne dîme; les Holsates promirent, en revanche, d'abandonner à l'Église (7), sur chaque mesure en leur possession, six boisseaux de froment et huit boisseaux d'avoine; mais ils exigèrent que cette convention, afin qu'à l'avenir on ne fît pas de nouveau de plus fortes demandes, fût écrite et revêtue du sceau. Et la tentative de cette formalité échoua; car les notaires exigèrent, d'après l'usage de la cour impériale, pour l'expédition de l'acte, un marc d'or; et les Holsates trouvèrent cette demande, qui ne leur avait pas été imposée par le traité, si exorbitante, qu'ils rejetèrent toute l'affaire et s'en allèrent.

Aussi n'avaient-ils, du moins pour le moment, rien à craindre; car le duc Heinrich, lorsque ce nouveau différend s'éleva, était déjà parti avec son armée pour se rendre dans le pays des Abodrites. Son projet était indubitablement de surprendre les fils de Niklot, à qui, comme on l'a raconté, il avait abandonné Wurle, pour les empêcher de continuer la guerre, et pour détruire la confiance de leur peuple en eux. Une telle attaque inattendue, dans la saison d'hiver, ne paraissait pas devoir échouer. L'occasion, ou plutôt le prétexte de cette entreprise aurait été la connaissance donnée par le comte Gunzelin de Zuerin, que les deux princes Pribislav et Wertislav, non contents du pays qui leur avait été abandonné ou restitué, cherchaient, par des manœuvres secrètes, à obtenir de nouveau le pays entier des Abodrites. Cette accusation eût-elle été vraie, qui aurait osé blâmer les deux princes? Il était certainement aussi pardonnable que facile à concevoir que ces princes, fils de Niklot, ne renonçassent pas si aisément à la bonne vieille cause pour laquelle leur père avait lutté, combattu et répandu son sang; que, bien plus, ils s'efforçassent par tous les moyens possibles de détruire la domination des étrangers sur leur malheureux peuple, et d'ériger de nouveau, dans la patrie affranchie, aux anciens dieux leurs autels, et pour eux-mêmes le trône royal. Mais l'accusation est à juste titre douteuse; car les deux princes fu-

rent non-seulement surpris, mais remplis de mécontentement et de colère par l'incursion de Heinrich pendant cette saison, sans doute parce qu'ils s'aperçurent alors pour la première fois de la ruse avec laquelle on avait jeté sur eux les filets du malheur; et ce ne fut qu'alors qu'ils occupèrent la forteresse et cherchèrent à rétablir les fortifications (8), sans doute parce qu'ils ne voulaient pas se laisser prendre comme un gibier traqué et extenué, et qu'ils voulaient faire la tentative de détourner encore une fois la destruction. Leurs efforts furent cependant vains; mais aussi Heinrich le Lion ne se réjouit pas d'un résultat aussi prompt de ses projets qu'il paraissait l'avoir espéré.

Le duc Heinrih, en effet, lorsqu'il fut sur le point de se mettre en marche, ordonna à ses vassaux dans le pays des Abodrites, et en particulier au comte Gunzelin de Zuerin, de bloquer vivement la forteresse de Wurle, afin que les princes slaves ne pussent s'échapper. Cette mission fut exécutée, mais l'exécution ne réussit qu'à moitié; car Pribislav, le frère aîné, ne s'était pas rendu dans la citadelle, mais avait rassemblé une troupe de cavaliers, et s'était jeté avec eux dans les bois; Wertislav, au contraire, s'était renfermé dans Wurle avec plusieurs Slaves illustres et une grande foule d'hommes de toute condition, sans doute parce qu'on espérait ou défendre avec l'aide de la saison rigoureuse la ville paternelle, la seule forteresse qui restât encore aux Slaves, ou parce que l'on jugeait déshonorant de livrer sans combat à l'ennemi le dernier foyer de la vie du peuple slave. Quoi qu'il en soit, le duc Heinrich ressentit une grande joie de ce qu'au moins Wertislav s'était renfermé avec tant d'hommes illustres et une si grande foule d'hommes de basse classe; car il se croyait assuré que cette forteresse serait hors d'état d'opposer une longue résistance, et entretenait bien en même temps l'espoir qu'en réussissant à vaincre l'un des frères, il vaincrait aussi l'autre. A son arrivée, il défendit aux siens toute attaque contre les portes, et tout combat particulier. En revanche, il fit apporter du bois des forêts, et construire des instruments de siége, des béliers et des tours, et tout ce qui peut servir à effrayer et à endommager. On n'avait pas encore vu de telles machines dans le Teutschland septentrional, et encore moins dans le pays des Slaves; et l'impression en fut d'autant plus forte. Les Slaves éprouvèrent un tel effroi à la vue des machines destructives et des fortifications mobiles, qu'ils n'osèrent tenter aucune sortie, ni se montrer une fois sur les remparts de leur ville. Ainsi Heinrich put non-seulement terminer ses instruments sans obstacle, mais il put encore les mettre en usage avec succès. Et peut-être aurait-il forcé encore plus promptement que cela n'eut lieu la forteresse à se rendre, d'autant plus que Wertislav lui-même avait eu le malheur d'être grièvement blessé par une flèche, si son frère Pribislav n'avait soutenu la guerre. Sortant impétueusement avec ses cavaliers des bois et des marais, et disparaissant de nouveau avec la même impétuosité dans les bois et les marais, il tenait continuellement les assiégeants sur un qui-vive désagréable, leur causait un dommage sensible, et faisait aussi un butin considérable. En outre il enlevait les convois, et surprenait les troupes qu'on envoyait pour se procurer des fourrages et des vivres. Une fois, le comte Adolf de Holstein entreprit, avec une bande de jeunes gens choisis, de poursuivre l'ennemi fugitif. Adolf erra un jour entier, conduit par un Slave, et il ne trouva personne sur son chemin, peut-être parce que le guide, comme on le supposait, l'avait égaré. Pour ce jour même, le duc avait défendu que personne quittât le camp pour chercher du fourrage. Mais un nombre de Holsates téméraires ne fit pas attention à cet ordre; cependant, à peine avaient-ils quitté le camp, que Pribislav tomba sur eux, leur tua cent hommes avec le tranchant de l'épée, et força le reste à une fuite honteuse.

Mais, quelque glorieux que fussent de tels combats, et quelle que fût la preuve qu'ils donnaient de l'esprit et du courage du prince, ils ne pouvaient détourner le sort de la forteresse de Wurle, ni donner à la guerre une autre direction. Heinrich poussait le siége avec beaucoup de vigueur, et ses machines, ses mines et autres artifices causaient toujours de grands ravages. Terrifié de ces résultats, et exténué aussi par sa blessure, Wertislav se rendit au camp de comte Adolf de Holstein. Adolf, autrefois l'allié du roi Niklot, ne donna au malheureux fils de son ancien ami ni conseil ni consolation; il ne lui restait plus, dit-il, qu'à se rendre. Dans son désespoir, Wertislav

promit cette soumission, si on lui garantissait seulement à lui et aux siens la conservation du corps et de la vie. Par l'intermédiaire du comte, le duc promit que chaque Slave qui était en son pouvoir aurait le corps et la vie saufs; mais ce n'était cependant qu'à la condition que Pribislav aussi mettrait bas les armes. Soit que Wertislav et les siens aient réellement accepté cette condition, dont l'accomplissement n'était pas en leur pouvoir, et qui par conséquent aurait dû être aussi peu exigée qu'acceptée, soit que Heinrich ne l'ait peut-être pas imposée, ou que même il ne l'ait ajoutée que plus tard, pour justifier ou pour excuser sa conduite, c'est ce qui doit rester indécis; mais il est certain que, sous la garde du comte Adolf, Wertislav et tous les principaux Slaves se rendirent de la forteresse au camp du duc. Là ils se jetèrent aux pieds du duc, ayant chacun une épée sur le cou. Heinrich les fit tous emprisonner (9). Le bas peuple ainsi que la forteresse de Wurle furent épargnés. Le duc nomma un vieillard, nommé Lubemar ou Ludemar, gouverneur du pays, et lui enjoignit de garder la forteresse, et de maintenir le peuple dans la sujétion. Il fit mettre des menottes de fer à l'infortuné prince Wertislav, et l'entraîna avec lui à Braunschweig. Il fit conduire par troupes le reste des prisonniers au delà de l'Elbe, et les retint séparément en captivité jusqu'à ce que le dernier denier de la rançon fût payé.

Lorsque Pribislav, non vaincu, apprit le sort cruel de son frère, il n'eut pas d'autre pensée que de l'alléger. Il chercha en conséquence, par le moyen de délégués, à toucher le cœur du duc, et promit de maintenir dorénavant la paix. Heinrich exigea des otages. Pribislav répliqua : « Tu es mon maître, pourquoi as-tu besoin d'otages de ton serviteur? Mon frère et tous les Slaves les plus illustres ne sont-ils pas dans tes fers? Considère-les comme des otages, et traite-les comme il te plaira, si je n'agis pas d'après la foi promise. » Nous ne sommes pas informés des conséquences de ces paroles. Cependant les hostilités cessèrent; car l'historien Helmold ajoute que maintenant, depuis le mois de mars jusqu'en février de l'année suivante inclus, la paix ne fut pas troublée dans la Slavie. Il y régna en effet la paix qui repose sur le lieu de l'incendie lorsque les flammes sont étouffées, et qu'on ne remarque pas le feu qui couve sous les ruines.

## CHAPITRE VII.

### SOUFFRANCES DE L'ITALIE SOUS LA DOMINATION TEUTSCHE. — TROISIÈME SÉJOUR DE L'EMPEREUR EN ITALIE. — MORT DE VICTOR. — ÉLECTION DE PASCAL. — LIGUE DE VÉRONE.

De l'an 1162 à l'an 1164.

A la même époque que l'empereur partit d'Italie pour se rendre en Bourgogne à l'entrevue avec le roi Louis VII, l'évêque Heinrich de Liége, sous lequel Friedrich avait placé les Milanais, quitta aussi l'Italie, probablement pour suivre d'abord l'empereur à cette entrevue, et ensuite pour visiter encore une fois son église. A son départ, l'évêque remit, sans doute avec l'approbation de l'empereur, et peut-être sur l'ordre de celui-ci, le gouvernement de sa charge à un homme à qui les écrivains de cette époque donnent le nom de Pierre de Cunin. Ce nouveau gardien paraît avoir été un homme actif et habile dans la direction des affaires; mais c'était aussi un homme d'une grande dureté de cœur. Il ne fut nullement touché du malheur énorme des Milanais; il ne les considérait que comme des valets expulsés sur lesquels s'était appesantie la colère de leur maître, et qu'il était chargé de leur faire sentir; et Pierre s'entendait à la leur faire sentir. Il était très-ingénieux à découvrir des moyens à l'aide desquels il pourrait faire souffrir toute sorte de mauvais traitements aux Milanais, qui dans leurs quatre espaces de terrain avaient à peine trouvé un misérable asile où ils pussent pleurer en secret sur leur sort amer, et il s'entendait aussi à envelopper dans ces mauvais traitements tout le reste des habitants de l'ancien territoire de Milan. Ce que les premiers avaient sauvé avec peine et misère du terrible naufrage, ce que les autres avaient soustrait avec ruse et adresse des mains avides de vainqueurs rapaces, leur fut impitoyablement extorqué par lui. Le fruit de leur travail leur fut enlevé; du produit de leurs champs, de leurs jardins et de leurs prairies, on ne leur laissa que deux tiers, et même qu'un tiers. En même temps, les vaincus étaient contraints au travail le plus dur et le plus opiniâtre. En effet, de grandes constructions furent entreprises : ici, on érigea des forte-

resses menaçantes contre les Lombards; là, une tour puissante fut construite, laquelle devait rappeler le souvenir du triomphe impérial sur l'Italie, et devait servir en même temps de lieu de sûreté pour l'argent extorqué; et, dans d'autres endroits, furent élevés des palais impériaux, grands et magnifiques, afin qu'ils pussent être dignes d'un vainqueur si puissant. Pour ces constructions, qui ne furent certainement pas érigées sans l'ordre formel de l'empereur, les Milanais des quatre endroits, et le reste des habitants du pays, durent transporter les pierres, sur des chariots s'ils avaient des attelages, et sur leurs épaules s'ils manquaient de chariots. Et les pierres, c'étaient les mêmes avec lesquelles avait été autrefois bâtie la ville de Milan, les demeures des citoyens, les édifices publics, les souvenirs des arts de l'antiquité, les fortifications de la ville, les murs et les tours, ainsi que les églises de Dieu.

Mais Pierre de Cunin n'était pas le seul qui méditait ou du moins exécutait de telles cruautés; bien plus, il avait partout de fidèles aides. Heinrich le Souabe, Marquard de Wenibak, le comte Gozolin, et Rudolf, inspecteur de la monnaie impériale, travaillaient, sous lui ou avec lui, aux mêmes fins et dans les mêmes sentiments. A Côme et à Plaisance on agissait sinon de la même manière, du moins dans le même but qu'envers les Milanais. Tous les employés impériaux, quel que fût leur nom, dans quelque ville qu'ils se trouvassent, étaient animés du même sentiment; ils voulaient ébranler les esprits par la violence; assurer la soumission par la terreur, briser les dernières forces par les tracasseries et les vexations, détruire par des extorsions et des dilapidations les moyens par lesquels on aurait pu effectuer un nouveau soulèvement. Non, Pierre de Cunin n'était pas même le pire des employés impériaux. Lorsque l'évêque Heinrich de Liége, par colère sans doute contre la conduite de Pierre, le rappela, et envoya l'écolâtre Friedrich (1) pour le déposer, les Milanais reconnurent bientôt qu'il y avait encore de plus méchants gouverneurs; car Friedrich déploya une avidité si sale et si insatiable pour le bien des autres, que les infortunés ne purent s'empêcher de désirer le retour de leur cruel oppresseur Pierre. Et le retour de l'archevêque Rainald de Cologne, archichancelier de l'empire, ne produisit pas non plus de changement notable. Rainald avait en tout cas obtenu de l'empereur de pleins pouvoirs pour ordonner tout ce qui était nécessaire pour maintenir en effet les Italiens dans la soumission et dans l'obéissance; mais il ne paraît pas avoir obtenu la mission de garantir justice et adoucissement aux opprimés, et de forcer les employés impériaux à la douceur et à l'humanité. D'ailleurs Rainald n'était nullement l'homme de la douceur (2). Il était tout à fait dans les idées du roi, ou du moins l'empereur était dans les siennes.

Toutes les mesures sévères prises jusqu'à présent par l'empereur avaient du moins eu son approbation, si elles n'avaient pas toutes aussi été conseillées par lui. En outre, il avait plus à cœur de maintenir debout la cause du pape Victor en Italie, que de secourir les Italiens. Cependant il parcourut alors la Lombardie et la Marche, la Toscane et la Romanie, de ville en ville, de lieu en lieu, et s'efforça d'affermir ici les villes, là les princes dans leur obéissance envers l'empereur, et non sans succès; cependant ce dont il s'occupa le plus, ce fut des recherches sur la disposition des évêques, et de déposer la plupart des évêques soupçonnés d'attachement au pape Alexandre, et d'élever sur leurs siéges des hommes qui eussent des raisons pour être de fidèles partisans du malheureux pape Victor. L'évêque Hermann de Verdun, qui fut également envoyé par l'empereur en Italie, était un homme de sentiments nobles, pieux, miséricordieux, fervent, prévenant et ami de la justice. Par lui beaucoup de douleurs durent être apaisées, beaucoup de larmes essuyées; mais il n'avait que la mission d'accommoder les querelles entre les Italiens, ou de les décider au nom de l'empereur. Du haut de son siége de juge, il pouvait bien en secourir quelques-uns en particulier, mais il ne pouvait produire que peu d'effet en général. Aussi cette situation déplorable continua-t-elle pendant l'année entière que l'empereur passa dans le Teutschland, et, d'après la nature des choses humaines, devint pire de jour en jour. Il n'y eut que les villes qui s'étaient montrées si zélées pour la destruction de Crême et de Milan, et pour combattre Plaisance et Bologne, telles que Pavie, Lodi, Crémone, non parce qu'elles étaient inébranlables dans leur fidélité envers l'empereur,

mais parce qu'elles ne pouvaient comprimer la haine longtemps contenue contre leurs ennemis; il n'y eut que ces villes qui ne furent pas atteintes de la calamité universelle; mais il ne pouvait en être autrement. Elles durent aussi être offensées de diverses manières, car dans la conscience que l'empereur n'avait remporté la victoire que par leur secours, elles se présentaient volontiers elles-mêmes avec l'orgueil du vainqueur; les Teutschs, au contraire, qui ne se souvenaient qu'avec répugnance du secours des villes, considéraient cet orgueil comme une arrogance insupportable, et pouvaient bien ne voir volontiers dans ce qu'elles croyaient être de grands mérites en faveur de l'empereur, que des services que le maître peut exiger de son valet.

C'est un besoin du cœur humain de croire que l'empereur lui-même ignorait les souffrances des Italiens. Aussi bien ses employés, les gardiens, les podestats, quel que fût leur nom, pouvaient-ils, par des événements particuliers parmi les Italiens, être souvent forcés ou entraînés à une telle conduite. En outre, beaucoup doit leur être compté comme excuse; ils étaient placés dans des circonstances singulièrement difficiles : ils étaient responsables envers l'empereur du maintien de ce que l'on appelait l'ordre et la tranquillité; ils n'avaient pas à leur disposition une force armée de quelque importance; ils ne pouvaient par conséquent laisser éclater quelque mouvement que ce fût; mais ils devaient le comprimer d'avance, ils devaient s'opposer avec dureté et détermination à toute espèce de manifestation, à tout mécontentement, à toute opiniâtreté. Et comment était-il possible, avec l'anxiété qu'ils devaient éprouver vis-à-vis du sévère empereur, et les soupçons qu'ils devaient entretenir à l'égard des vaincus, comment était-il possible de distinguer les convulsions avec lesquelles la nature humaine s'oppose involontairement à l'injustice, des signes d'une résistance préméditée? De nouvelles injustices occasionnaient de nouvelles convulsions; une surveillance non interrompue, un espionnage continuel, étaient nécessaires. Pour cet effet, on employait des sbires secrets et des serviteurs muets, lesquels coûtaient beaucoup d'argent. Il peut se faire que quelques employés aient saisi et cherché à détourner à leur profit ce qu'ils pouvaient atteindre; il n'est pas non plus improbable qu'ils fussent souvent accusés par les Italiens de l'avarice la plus sordide et de la cupidité la plus basse, lorsqu'ils n'avaient prêté l'oreille qu'à la nécessité. Ils se croyaient obligés de tenir les Italiens dans les fers, et considéraient par conséquent comme juste de faire préparer ces fers aux frais de ces derniers. Ils considéraient le frottement désespéré de leurs chaînes comme l'explosion d'une fureur intérieure qui bouillait et menaçait de la vengeance, et se croyaient par conséquent le droit de les rendre plus lourdes pour en prévenir la rupture. Enfin on ne doit pas oublier que le sentiment le plus noble du cœur humain, l'amour de la liberté, qui seul rend l'homme capable d'être un véritable homme, de même qu'il inspire les actions les plus grandes et les plus belles là où il trouve ou espère trouver son contentement, pousse et conduit, au contraire, tantôt aux actes les plus déplorables, tantôt aux violences les plus cruelles, lorsqu'il n'entrevoit pas la possibilité du contentement. Ceci a lieu pour les peuples comme pour les particuliers. Ceux-là aspirent, pour être libres, à la suprématie; ceux-ci pour avoir le droit de commander, sans être obligés d'obéir à une domination illimitée. Israel a dû souvent se souvenir que lui aussi avait été captif, et les dominateurs des peuples n'ont pas souvent rendu des comptes à Dieu et à eux-mêmes. Ceux-là, au contraire, qui n'osent pas porter leurs regards si haut, semblent concevoir la présomption qu'ils pourraient changer les vêtements de valet qui les couvrent, en vêtements de maître, s'ils laissent tomber rudement leurs bras sur les plus faibles qu'ils peuvent atteindre. D'ailleurs celui qui contemple debout un cou courbé, éprouve ordinairement une joie chatouillante, parce qu'il s'estime plus haut, et par conséquent plus libre; et il regarde certainement ceux qui sont à genoux devant lui comme d'autant plus violemment abaissés, qu'il a plus à craindre d'être éclipsé par eux s'ils se relevaient.

Mais, quand même toutes ces considérations fussent imputées à bien aux gardiens de l'empereur Friedrich, il demeure cependant certain que leur conduite devait peu à peu exaspérer toutes les âmes italiennes qui valaient quelque chose contre elles-mêmes et contre l'empereur, au nom duquel ils agissaient. Derrière les terribles ravages que l'empereur lui-même

avait ordonnés et exécutés par les armes d'une grande armée, la majesté offensée s'était toujours trouvée là comme une divinité en fureur, et la magnificence du manteau impérial avait, jusqu'à un certain point, caché la source d'où ces horreurs rejaillissaient. Ces ravages avaient ébranlé et étourdi les hommes, comme une grande catastrophe de la nature, comme un tremblement de terre, comme un ouragan, devant lesquels les villes s'engloutissent et les pays disparaissent. Comme personne n'avait cru ces événements possibles jusqu'à ce qu'ils arrivassent, c'était à peine aussi si on pouvait croire qu'ils fussent arrivés. Mais ces mesures aussi basses que cruelles des employés impériaux, cette soif de sang, ces vexations continuelles, étaient tout à fait propres à ramener les hommes au sentiment, et à leur rendre visible toute la misère dans laquelle un si grand nombre d'Italiens avaient été plongés par les arrogants étrangers du Nord, dont l'Italie entière était menacée. Partout où les forces n'étaient pas entièrement détruites, toutes les pensées devaient se porter vers le salut et la vengeance. Même les villes qui s'étaient montrées si zélées pour l'empereur, et qui avaient partagé le butin avec les Teutschs, ne pouvaient pas rester indifférentes. Elles n'étaient liées à l'empereur par aucun lien sacré ou moral; la passion seule les avait unies à l'étranger : l'empereur leur avait servi, comme elles avaient servi à l'empereur. Mais maintenant que l'ennemi commun, savoir la ville de Milan, était renversé à terre, qu'avaient-ils encore à attendre de l'empereur? L'arrogance de ses gardiens leur montrait assez clairement ce qui les attendait.

Mais, sur ces puissantes affaires temporelles, les affaires ecclésiastiques opéraient aussi, et d'une manière incalculable. On n'ignorait pas en Italie que la tentative de l'empereur pour gagner la France en faveur de son pape Victor avait entièrement échoué. Lorsque l'empereur quitta le pont sur la Saône pour retourner dans le Teutschland, le pape Victor revint en Italie, et, à ce qu'il paraît, avec le cœur brisé. Il établit son siége à Crémone, et semble être venu ici, désespérant de sa cause, et peut-être aussi honteux de son impureté reconnue, dans l'embarras et l'inactivité. Pendant ce temps-là, son adversaire, le pape Alexandre, continuait à résider en France, et gagnait, si c'était d'ailleurs possible, tous les jours en considération et en dignité. Louis, roi des Français, semblait se repentir profondément d'avoir hésité entre cet évêque apostolique et le faux pape qu'un roi étranger cherchait à imposer au monde, pour seconder par ce moyen ses projets d'ambition et de conquête; par conséquent il s'efforçait, par sa condescendance, par son respect, par toutes sortes de solennités, à réparer ce qui pouvait avoir manqué. Le roi Heinrich d'Angleterre, au contraire, qui se tenait souvent sur ses possessions en France, s'imputait, à ce qu'il paraît, à honneur particulier, d'avoir tenu ferme du côté d'Alexandre, et de l'avoir soutenu debout par ses préparatifs belliqueux : d'autant moins voulait-il se laisser atteindre ou surpasser. Il s'éleva donc entre les deux rois une émulation dans leur zèle à fêter et à honorer le saint-père. Les ecclésiastiques, à peu d'exceptions près, ravis que leurs appréhensions touchant l'issue de l'entrevue du roi Louis avec l'empereur se fussent si heureusement dissipées, ne voulurent pas rester en arrière. Lorsque le pape, le 19 mai de cette année 1163, ouvrit à Tours un concile, il ne vit pas moins de 17 cardinaux, 124 évêques, 414 abbés, et une grande foule d'autres ecclésiastiques et laïques, rassemblés autour de lui. Mais le peuple, en voyant le zèle avec lequel les rois tenaient la bride du coursier papal, l'humilité avec laquelle les rois baisaient les pieds du pape, ou se prosternaient à ses pieds, la soumission avec laquelle les premiers ecclésiastiques du pays, évêques et archevêques, hommes de haute naissance et seigneurs princiers, écoutaient les paroles du pape; le peuple ne pouvait faire autrement que de reconnaître et d'honorer de toutes les manières, dans cet homme respectable, le vrai vicaire du Christ, le chef de l'Eglise une et universelle. Et ces choses n'étaient nullement ignorées en Italie; les ecclésiastiques de France, les fidèles de Saint-Pierre, avaient soin que tout fût répandu pour la consolation, l'édification et l'affermissement des esprits en Italie. Et l'Eglise avait beaucoup de moyens et d'artifices pour répandre ces nouvelles. A Gênes se trouvait un beau foyer; cette noble ville, qui avait déjà bien prouvé au pape Alexandre ses fidèles dispositions, trouvait une telle sécurité dans sa position et une telle confiance dans ses richesses, qu'elle ne se fit aucun scrupule de se montrer active en faveur d'une cause qu'elle tenait pour juste et sacrée. Venise aussi, la superbe fille

de la mer, qui florissait dans toute la fraîche beauté de sa jeunesse, prêta volontiers sa puissante main pour travailler contre l'empereur Friedrich, dont les projets étaient contraires et destructifs, et même préjudiciables à ses propres efforts. A Rome même, la ville immortelle, et dans beaucoup d'autres villes d'Italie, Alexandro avait de fidèles partisans, qui étaient d'autant plus infatigables qu'il paraissait plus dangereux de travailler pour le pape et contre l'empereur. Là même où on était soumis aux ordres de l'empereur, et où le nom de Victor était hautement reconnu, la libre conviction était souvent en opposition aux aveux de la nécessité. Les dépositions exécutées par l'archevêque de Cologne ébranlaient bien çà et là; mais Rainald ne pouvait pas non plus être sûr des hommes qu'il plaçait sur les siéges vacants, et les évêques qu'il avait chassés ne cessaient d'être les ennemis remuants de Victor et de Friedrich.

Il est incertain si l'empereur connaissait ou non cette situation de l'Italie. Il est probable que, de même qu'il s'était abusé en Italie sur le Teutschland, il s'abusait dans le Teutschland sur l'Italie. Il n'avait même jamais fait d'efforts pour gagner les cœurs des Italiens, mais n'avait cherché qu'à les assujettir et à les amener par la crainte à l'obéissance et au repos. Ce but était atteint : les projets roncals étaient exécutés; les rebelles étaient châtiés; les fortifications des suspects et des incertains étaient détruites; tous étaient sans défense, jusqu'à ceux qui avaient prouvé leur fidélité par de si grands sacrifices. Les rapports qu'il recevait d'Italie ne pouvaient que l'affermir dans une telle opinion : l'Italie était tranquille et obéissait; ce que l'Italie souffrait ne l'inquiétait pas.

Après la dévastation de Mayence, Friedrich resta encore plusieurs mois dans le Teutschland. Pendant ce temps il assembla en différents endroits, mais seulement dans les villes sur le Rhin, les princes de l'empire autour de lui, délibéra avec eux sur les affaires publiques, régla et décida (3). Il ne paraît pas avoir proposé une nouvelle expédition en Italie, soit qu'il reconnût la répugnance des princes, et que pour cette raison il n'osât pas leur imposer de nouveaux efforts; ou, ce qui est plus probable, parce que, retenu dans l'erreur mentionnée, il ne jugeait pas une nouvelle expédition nécessaire, et espérait conserver l'Italie par l'Italie même sous sa domination. Dans tous les cas, il est certain qu'en automne il franchit les Alpes de nouveau, sans une nouvelle armée, tout au plus à la tête d'une suite guerrière qu'il avait rassemblée sur les possessions de sa maison, mais qui pouvait aussi en partie être composée de partisans volontaires; et la circonstance que son épouse l'accompagna dans ce voyage, car c'était le voyage d'un dominateur dans le pays conquis par lui, et non une expédition, semble démontrer qu'il était en parfaite assurance. C'était sans doute une faute, et une faute d'autant plus grande, qu'elle ne pouvait être réparée; car la soumission des Italiens ne reposait que sur leur croyance en son pouvoir : on ne devait donc pas faire chanceler la croyance en ce pouvoir. Comme l'empereur revenait maintenant en Italie sans une nouvelle armée qui pût exciter la terreur, il était à prévoir que les Italiens, dans leur excitation morale et religieuse, reconnaîtraient dans cette apparition plutôt un signe de faiblesse que de modération, plutôt la preuve que l'empereur, maudit par le pape, était abandonné des princes teutschs, que celle qu'il avait négligé ou dédaigné d'appeler ces princes.

Ce fut en octobre que Friedrich arriva en Italie. Le 28 de ce mois, il se trouvait à Lodi, et autour de lui étaient rassemblés tous les princes et les guerriers qui étaient restés en Italie, ou qui y étaient venus avec lui. Parmi les princes les plus considérables étaient l'archevêque Rainald de Cologne, l'évêque Hermann de Verden, l'archevêque Kunrad de Mayence, le frère de celui-ci, le comte palatin Othon de Wittelsbach, et le plus jeune Welf, le fils du duc Welf, cousin de Heinrich le Lion. Le pape Victor parut aussi à Lodi avec ses cardinaux et d'autres ecclésiastiques qui tenaient à lui, et eut l'honneur, avec l'empereur, le patriarche d'Aquilée et l'abbé de Cluny, de porter sur ses propres épaules les os de saint Bassianus le confesseur, hors de l'église de la vieille Lodi et dans l'église de la nouvelle Lodi, à la grande édification des habitants de cette ville. L'empereur cependant se rendit bientôt de Lodi à Pavie, pour séjourner dans cette ville pendant l'hiver, et aussi pour y régner et dominer. Soit que Pavie, où il avait tant de fois célébré ses victoires, lui rappelât de vieux souvenirs, soit qu'il fût déterminé par d'autres circonstances, il est certain qu'à

Pavie l'empereur donna au peuple lombard la preuve qu'il n'avait changé ni ses principes ni ses manières. On a en effet raconté plus haut que Tortone, laquelle ville avait été détruite par Friedrich pendant sa première résidence en Italie, avait été rebâtie, après son départ, par les Milanais et d'autres amis des Tortonais. Elle fut aussi de nouveau, au grand dépit de Pavie, entourée d'une muraille. Maintenant Friedrich ordonna à la ville de Pavie de détruire de nouveau Tortone, qui avait été de nouveau rebâtie et fortifiée à sa honte à lui et à elle. Aussitôt les bourgeois de Pavie se mirent à l'œuvre, et transformèrent encore une fois Tortone en un monceau de décombres. Les malheureux Tortonais, dont la calamité se perdit dans la calamité universelle de l'Italie, furent sans doute derechef pillés et volés, expulsés dans la misère au milieu de l'hiver, et abandonnés à leur sort après avoir été dispersés. Maintenant on assure cependant que l'empereur n'avait lancé cet ordre qu'à la pressante prière de la ville de Pavie; mais on trouve aussi, au contraire, qu'il ordonna la destruction sans que les habitants de Pavie aient pensé à faire une pareille prière. Dans tous les cas, la prière prouve que l'empereur avait le sort des Tortonais entre ses mains, et qu'il aurait pu par conséquent détourner d'eux ce malheur. On dit même que les bourgeois de Pavie n'avaient été chargés par l'empereur que de la démolition des murs de Tortone, et qu'ils entreprirent en outre la destruction de la ville, au delà de leur mission; mais on ne trouve nulle part que l'empereur les ait punis, ou seulement blâmés, d'avoir ainsi outrepassé ses ordres; on assure bien plus, on assure que les Pavésans, après la destruction de la ville, lui apportèrent, à l'empereur, une grosse somme d'argent; de sorte qu'il paraît que Friedrich aurait partagé avec les pillards les produits du pillage. En tout cas on conçoit que cette seconde destruction, non moins que la première, ait été mise dans l'Italie tout entière à la charge de l'empereur.

Et il se passa bientôt un nouvel incident qui accrut encore l'impression produite par le malheur de Tortone. Au commencement du mois de décembre, l'empereur se rendit à Monza; la route le conduisit, par Vigiautino, dans le voisinage d'un des quatre espaces de terrain occupés par les exilés milanais. C'était le soir qu'il s'approcha de cet endroit, et il tombait une forte pluie; cependant tous les Milanais exilés, hommes et femmes, enfants et vieillards, allèrent à sa rencontre, se prosternèrent dans la boue, et implorèrent sa compassion et sa miséricorde. Friedrich continua son chemin en silence; mais l'archevêque de Cologne, qui était à sa suite, leur cria que quelques-uns d'entre eux pouvaient venir le lendemain à Monza. Ces délégués obtinrent de l'empereur la liberté des otages qui étaient encore prisonniers; mais il n'en restait qu'un cent en prison, car on en avait déjà mis précédemment trois cents en liberté, sans doute parce qu'on trouvait qu'il était d'autant plus onéreux de les garder en captivité qu'on n'en avait moins besoin. La joie d'avoir du moins obtenu quelque chose dut être grande parmi les pauvres exilés; mais à peine l'empereur, après des fêtes voluptueuses dans cette contrée plongée dans une affreuse misère (4), fut-il retourné à Pavie, que les Milanais reçurent de l'archevêque Rainald l'ordre que de chaque espace de terrain comparussent douze délégués devant lui et devant le comte de Blandrat, l'ancien traître des Milanais, parce qu'ils avaient de pleins pouvoirs de l'empereur pour régler les affaires de ces derniers. Ce ne fut pas sans espoir et sans joie que les quarante-huit délégués accoururent à Monza; mais la première parole qu'ils apprirent du prêtre étranger fut la proposition d'apporter à l'empereur, pour la grâce qu'ils en avaient obtenue, un présent volontaire. Ces malheureux, pleins d'effroi, cherchèrent par des larmes et des lamentations à exprimer leur misère et à démontrer qu'ils étaient hors d'état de rien offrir; ils n'avaient que ce qu'ils apportaient maintenant, des larmes et des lamentations. Cependant l'archevêque de Cologne leur imposa silence avec cette sentence : « Pas de sagesse, mais de l'argent, » et les obligea, par des menaces et des actes de violence, à prêter le serment solennel qu'ils payeraient dans l'espace de quelques semaines 880 livres au trésor royal. Et cette contribution dut réellement être acquittée.

Il ne peut exister aucun doute que ces procédés et d'autres semblables renouvelèrent non-seulement chez les Milanais la douleur la plus amère de la perte de leur liberté, mais montrèrent aussi aux Italiens en général l'abîme qui menaçait de les engloutir. Et chez ceux

qui pouvaient ne pas être capables de pensées élevées et de nobles sentiments, les passions furent aisément soulevées par de nombreux délits dont les seigneurs chevaliers au service de l'empereur se rendirent coupables, par arrogance et par sensualité, sur des femmes et de jeunes filles. L'empereur lui-même paraît avoir passé l'hiver entier dans une superbe sécurité; il s'occupa de la continuation de ses constructions, de règlements et de décisions, et même de projets gigantesques. Pise et Gênes, quoiqu'à peine amenées à quelque repos, et quoique toujours occupées de quelque but hostile l'une envers l'autre, entretenaient cependant en lui, par de grandes offres, la pensée d'une guerre contre le roi de Sicile. Il est difficile de dire si les deux villes étaient sincères dans les offres qu'elles firent à l'empereur pour une telle guerre; mais il est certain que l'empereur n'avait pas en Italie une force disponible telle, qu'il pût entreprendre cette guerre; il est certain que, l'empereur l'eût-il commencée, ce n'est pas lui, mais seulement les villes d'Italie, et peut-être la ville de Gênes seule, qui en eussent retiré quelque avantage. Mais cette pensée ne fut pas mise à exécution: l'empereur fut tout à coup dérangé dans tous ses projets; car il arriva en Italie deux événements, dont le premier lui suscita sans doute beaucoup de difficultés, quoique, s'il eût été convenablement mis à profit, il parût devoir tourner autant à son profit qu'à son désavantage, mais dont le second dut le surprendre et l'inquiéter d'autant plus qu'il lui rendit visible la vanité ou la versatilité de ses efforts. Et en même temps arrivèrent des nouvelles du Teutschland qui n'étaient propres qu'à accroître ses embarras.

En effet, le 22 avril de l'année 1164, mourut à Lucques, de chagrin et de souffrances de cœur, l'infortuné Octavien, qu'ils appelaient le pape Victor. Deux cardinaux seuls étaient restés à ses côtés, Jean de Santo-Martino et Guido de Crême. Ces deux hommes invitèrent aussi les évêques italiens qui leur étaient connus comme partisans de Victor, ainsi que les évêques teutschs qui se trouvaient en Italie, à assister aux funérailles. Il paraît qu'un petit nombre seulement des invités se rendit à Lucques; parmi eux se trouvaient cependant l'archevêque Rainald de Cologne, et Heinrich, évêque de Liége. Mais l'agitation des esprits était si grande, qu'on fut obligé d'enterrer le corps dans un couvent hors de la ville, parce qu'on refusa de le recevoir dans l'église principale. Cependant les évêques réunis résolurent d'élire sans délai un autre pape à la place de Victor. En effet, ils devaient se trouver dans un grand embarras: devaient-ils, eux, princes de l'Église, en partie accoutumés à la domination sous la puissance de l'empereur, naguère encore si fiers et si orgueilleux, rétrograder tout à coup dans leur route pour s'approcher du siége d'Alexandre, pour baiser les pieds de ce pape, pour implorer le pardon d'un homme qu'ils avaient forcé à la fuite, qu'ils avaient raillé, vilipendé, injurié, sur lequel ils avaient soufflé les cierges et prononcé l'anathème de la damnation? Ils devaient, d'après les idées humaines, reculer devant une telle pensée. Mais, quand même ils auraient pu la supporter, cette pensée, quand même ils auraient pu se résoudre à l'exécuter, étaient-ils certains d'une bonne réception? Alexandre était-il donc dans une telle position, qu'il eût besoin d'eux, qu'il dût se réjouir de leur retour? Ou pouvaient-ils, d'un autre côté, négliger ou oublier leur position envers l'empereur? Et était-il donc si facile de prévoir de quel côté Friedrich se tournerait, comment il serait reçu d'Alexandre, et dans quelles affaires ils seraient enveloppés par lui, s'il réussissait à se réconcilier avec le pape, et dans quelles affaires, si cette réconciliation ne réussissait pas? Dans tous les cas, ils jugèrent nécessaire l'élection d'un nouveau pape. Mais, pour cette résolution, il n'y avait pas de temps à perdre; car ce qui était encore facile aujourd'hui pouvait devenir, par des manœuvres ouvertes et des trames secrètes, impossible demain. Leur choix tomba sur l'évêque de Liége; mais Heinrich refusa cette haute dignité. Là-dessus le cardinal-évêque Guido de Crême fut élu; Guido accepta la dignité, et l'évêque de Liége ne se fit aucun scrupule de conférer au nouveau pape le sacre, quatre jours après la mort de Victor. Mais tout se passa également en secret, et sans nul égard pour les lois existantes de l'Église (5); du reste, on assigna au nouveau pape le nom de Pascal III.

La première nouvelle de la mort du pape Victor remplit le monde chrétien, aussitôt qu'elle fut connue, d'espérance joyeuse: car cette nouvelle engendra partout la croyance que maintenant l'unité de l'Église, que tous les gens sensés considéraient comme nécessaire,

qui était un besoin du cœur chez tous les fidèles, allait être de nouveau rétablie. Il n'y eut que le pape Alexandre, qui était encore en France et demeurait à Sens, qui en fut ébranlé; il pleura la mort d'un adversaire qui, bien que pour le salut de l'Église, avait été anéanti devant lui, et réprimanda sévèrement ses cardinaux de la manifestation de leur joie. L'autre nouvelle, au contraire, de l'élection clandestine d'un nouvel anti-pape par des ecclésiastiques sans mission, au mépris de tous les commandements de l'Église, dut nécessairement exciter partout une grande sensation, et remplir les cœurs de passions violentes. Excepté les ecclésiastiques qui, placés dans la même position que les hommes qui avaient élu Pascal, étaient inquiets pour leur avenir, on aurait difficilement pu trouver un homme qui se réjouît du nouveau choix. Et même la joie de ces hommes n'était nullement pure; ils avaient devant les yeux l'appréhension des suites d'un nouveau schisme dans l'Église, ainsi qu'une forte anxiété de conscience de la criminelle usurpation de circonstances desquelles paraissait dépendre le salut des âmes. Tous les autres, au contraire, étaient remplis de mécontentement et de colère, de rage et de douleur. Le nombre aussi de ceux qui étaient contraires à l'esprit actuel de l'Église augmentait continuellement, parce qu'on pouvait en abuser d'une manière affreuse au service de passions sauvages; ils considéraient comme plus convenable aux besoins de leurs cœurs un service divin silencieux; et beaucoup d'hommes nobles, par une forte impression d'esprit, ne trouvèrent d'issue hors de ce désordre que dans d'audacieuses hérésies. Mais, de quelque manière que l'on pensât, dans quelque disposition que l'on fût, chacun était dans l'attente de la résolution que prendrait Friedrich l'empereur. On reconnaissait ou l'on sentait généralement que la solution était entre les mains de l'empereur, soit que l'élection de Lucques disparût sans résultats, soit qu'elle fût le commencement de désordres nouveaux et malheureux.

Mais personne n'était certainement dans une plus grande inquiétude que l'empereur lui-même. On trouve, dans les récits de cette époque qu'il fut très-chagriné (6), qu'il fut malade d'une fièvre intermittente; on trouve aussi que son épouse enceinte, l'impératrice Béatrice, était très-souffrante. Et en effet il était bien naturel que la mort d'un homme bon et noble, qui s'était attaché à lui dans l'origine à cause d'un aspect plus libre de la vie, qui ne pouvait se faire valoir que par lui, qui s'était toujours vu par la suite plus étroitement enveloppé dans ses projets, qui à la fin était presque tombé comme une victime à son service; il était naturel que la mort d'un tel homme l'eût profondément ébranlé, lui, l'empereur, et que Béatrice eût partagé ce choc. Mais ce n'était nullement la mort de Victor seule qui tenait si fort au cœur de l'empereur: les grands seigneurs ont rarement l'habitude de s'inquiéter de ceux qui les ont servis, mais qui ne peuvent plus les servir, parce qu'ils ne tournent pas les yeux vers le passé, mais sur le présent et sur l'avenir; et Octavien avait été depuis longtemps usé comme pape, et malheureux comme homme. L'empereur était bien aussi, et encore davantage, plongé dans l'embarras par l'élection d'un nouveau pape. S'il approuvait cette élection, on pouvait prévoir une nouvelle et longue succession de querelles pénibles; il était à prévoir qu'il lui serait, dans les circonstances actuelles, bien plus difficile de maintenir debout le nouveau pape Pascal, qu'il ne l'avait été en quelque sorte à l'égard de l'ancien pape Victor. Et cependant était-il bien facile de rejeter cette élection? Il n'aurait véritablement offensé par ce rejet qu'un seul homme d'importance, l'archevêque Rainald de Cologne, et la joie de tout le monde chrétien le mettrait bien à l'abri de la colère de celui-ci. Mais d'autres difficultés se présentaient qu'il était difficile, et même impossible de vaincre, à cette époque, avec l'esprit et le caractère de Friedrich. Aussitôt en effet qu'il reconnaîtrait qu'Alexandre était le chef légitime de l'Église, il serait forcé de rejeter les efforts qu'il avait faits jusqu'alors, de condamner ses paroles et ses actions, et de se convaincre lui-même de mensonge. Et même tout cela n'était pas suffisant; il se soumettait au pouvoir de l'Église; il devait implorer la levée de l'excommunication de l'homme qu'il avait jusqu'alors poursuivi, qu'il avait cherché à offenser de toutes les manières. Mais comment? Devait-il renoncer à tout ce qu'il s'était efforcé d'obtenir contre l'usurpation du siége apostolique, ce qu'il croyait avoir réellement obtenu, et prendre sur lui les humiliations qui, environ cent ans auparavant, avaient été imposées par un pape

à un roi rebelle? Heinrich IV, maltraité depuis son enfance par le sort, la passion et le crime, avait bien pu, comme adolescent, abandonné et trahi par tous les princes teutschs, se courber devant un homme aussi puissant que Grégoire VII, sans attirer sur lui le mépris du monde; mais lui Friedrich, le héros de cette époque, le vainqueur couronné, le conquérant devant la voix duquel le Teutschland s'était effrayé, sous les pas duquel l'Italie avait frémi, comment aurait-il pu, dans toute la fleur de l'âge, supporter la pensée de se prosterner peut-être devant le siége de ce pape avec le cilice et dans les cendres, de baiser les pieds du pape, et d'implorer de lui le pardon de ses péchés? A l'apogée de son bonheur, où il pensait être alors, il devait repousser loin de lui une telle pensée. Et qui pouvait lui garantir qu'Alexandre, après les hommages qu'il avait trouvés en France, serait plus modéré dans ses exigences?

Friedrich cependant, quelque pressé qu'il fût, ne paraît nullement s'être déclaré sur-le-champ pour le pape Pascal; bien plus, son désir semble avoir été de se conserver les mains libres. Ce qui put bien aussi contribuer à cette circonspection, ce furent les querelles violentes entre le pouvoir temporel et l'Église, qui furent portées, en Angleterre, à cette époque de la mort de Victor et de l'élection de Pascal, aux extrémités les plus passionnées. En Angleterre, en effet, l'Église était encore bien loin d'avoir obtenu les libertés dont elle se glorifiait dans d'autres pays, et en particulier dans le Teutschland, savoir l'indépendance de ses serviteurs et de ses biens de la puissance temporelle: car Grégoire VII avait reculé devant l'idée d'exposer l'Église d'Angleterre au danger du sauvage pouvoir de Guillaume le Conquérant; il n'avait donc pas fait valoir auprès de ce roi sans ménagement les prétentions qu'il avait élevées auprès des empereurs, abandonnant à l'avenir le soin de terminer son œuvre en Angleterre. Un siècle s'était écoulé, et les droits du trône contre les ecclésiastiques et contre les biens de l'Église, qu'on appelait les coutumes royales, étaient restés en substance les mêmes; le chancelier et l'ami de Heinrich II, Thomas Becket, s'était même efforcé avec vigueur et adresse de maintenir ces coutumes. En même temps, pour récompenser ces services envers le trône royal, Heinrich avait élevé son chancelier, comme on l'a déjà remarqué, à la plus haute dignité ecclésiastique de son empire, au siége archiépiscopal de Cantorbéry. Mais à peine Thomas s'était-il affermi sur ce siége, qu'il renonça, à la surprise et au mécontentement de Heinrich, à la charge de chancelier. L'année précédente, à son retour du synode de Tours, il avait travaillé de toutes les manières pour la liberté de l'Église, pour dérober d'abord les ecclésiastiques à la juridiction temporelle, et ensuite les biens de l'Église à l'arbitraire du trône. Ces efforts, auxquels furent employés tous les artifices mis en usage parmi les prêtres, exaspérèrent au plus haut degré le violent monarque. Il crut devoir défendre les droits de son trône, et considéra les exigences de l'Église comme une usurpation insupportable, comme un empiétement criminel sur ces droits. Mais que Thomas, son ami, qui lui avait prêté secours dans le maintien des coutumes, qu'il avait estimé et honoré, qu'il avait placé sur le siége archiépiscopal, se détournât si complétement de lui, et entreprît de diriger les attaques contre ses droits royaux, cela lui paraissait de la dernière ingratitude, cela lui paraissait être un crime insupportable. Il tomba dans la passion la plus sauvage contre le prêtre insolent et hypocrite; et cette passion tourna en même temps avec une égale violence contre le pape Alexandre, qu'il avait naguère encore fêté d'une manière si solennelle; car lui, le roi, reconnaissait clairement que Thomas, s'il n'était pas excité par le pape, se reposait cependant sur celui-ci et comptait sur son appui. Pour mettre fin promptement à ce désordre, Heinrich convoqua, au commencement de cette année, un synode à Clarendon. Là il extorqua aux Pères assemblés la reconnaissance et la signature de seize chapitres, par lesquels ils devaient se refuser à toutes les prétentions que Thomas avait élevées en faveur des ecclésiastiques et des biens de l'Église; par lesquels même l'Église anglaise était détachée de l'Église universelle, parce que l'on se passait du pape comme s'il n'y eût pas eu de pape au monde. Thomas aussi, se courbant devant la violence furieuse du roi, avait signé les chapitres; mais il se repentit aussitôt de sa faiblesse, et chercha un appui auprès d'Alexandre le saint-père. Un tel événement aurait certainement été, dans tous les temps,

hautement désagréable au pape; mais, à cette époque, à laquelle l'empereur Friedrich avait également tenté d'arracher le lien de l'Église unique, il devait lui paraître du plus extrême danger. Il aurait tout laissé perdre, s'il avait laissé passer sous silence de pareilles choses. Bien convaincu de cela, il s'interposa vivement; il délia l'archevêque de la parole qu'il avait été contraint de donner au roi, et condamna, avec six exceptions, tout le chapitre de Clarendon, peu de semaines avant la mort du pape Victor. Ainsi la lice fut ouverte, et une lutte violente entre le pape Alexandre et le roi Heinrich était inévitable. C'est pour cela même que Friedrich avait de bonnes raisons d'être circonspect, et de ne prendre aucune résolution précipitée; car, quel que fût le cours de la lutte, il pouvait toujours espérer d'en tirer des avantages. Si Heinrich se trouvait pressé, il semblait devoir rechercher son alliance contre le pape; si le pape tombait dans l'embarras, il paraissait ne pouvoir s'adresser uniquement qu'à lui. Mais la position de Friedrich était déjà à cette époque d'une telle nature, qu'il n'avait plus à choisir lui-même sa route; cependant il ne paraît avoir été éclairé là-dessus que par un autre événement, auquel le pape Alexandre, par l'entremise de ses délégués, put bien avoir pris part.

Vers la même époque, en effet, lorsque Victor mourut et que Pascal fut élu, les villes de Vérone, de Vicence, de Trévise, et quelques autres plus petites, conclurent entre elles et avec la ville de Venise une ligue (7) pour détourner les oppressions et les mauvais traitements auxquels les Lombards étaient exposés d'une manière si affreuse. Les villes lombardes s'engagèrent les unes envers les autres par le serment, « qu'à la réserve de l'ancien droit impérial, elles n'accorderaient dorénavant rien à l'empereur Friedrich que ce qui avait été concédé par leurs pères à ses prédécesseurs, savoir à Charlemagne et à d'autres empereurs orthodoxes. » Et Venise, par l'entremise de laquelle la ligue paraît avoir eu lieu (8), y accéda, et promit d'être prête à aider les alliés, en cas de nécessité, de ses moyens et de son pouvoir. Ensuite les villes de Lombardie commencèrent à élever ou à restaurer les fortifications.

Par cette raison la ligue ne pouvait rester longtemps cachée à l'empereur. Sa première pensée ne peut guère avoir été autre que de châtier les mutins par la force des armes; mais le pouvoir lui manquait. Du petit nombre de princes teutschs qui, l'automne précédent, avaient été réunis autour de lui, quelques-uns, à ce qu'il paraît, et entre autres l'archevêque Kunrad de Mayence, étaient déjà retournés dans leur patrie, et ses fidèles parmi les Lombards ne montraient nul penchant à le suivre dans une pareille expédition. On trouve dans les récits de cette époque que les villes de Pavie et de Crémone, qui lui avaient prêté le plus de secours dans l'assujettissement de l'Italie, lui avaient déclaré à sa face qu'elles aussi seraient forcées de se détacher de lui, s'il ne changeait sa conduite tyrannique et ne leur accordait la liberté comme dans les jours antérieurs. Si ceci est arrivé, ce qui sans doute n'est pas probable, ce dut arriver dans cette occasion; dans tous les cas, Friedrich se vit forcé à une mesure qui n'était nullement dans ses habitudes, savoir à une négociation avec les révoltés. Il envoya en effet des délégués des villes amies, de Crémone et de Pavie, de Novare, Lodi et Côme, à Vérone, pour ramener cette ville et ses alliées de la folie qu'elles avaient commencée, et pour leur promettre justice complète au nom de l'empereur, si elles avaient à se plaindre des justiciers et des employés de l'empereur. Les alliés agréèrent la proposition, mais jugèrent convenable d'envoyer eux-mêmes des délégués à Lodi, pour apprendre de la bouche même de l'empereur ce qu'ils avaient à attendre de lui dorénavant. Friedrich reçut ces délégués à Lodi. Mais entre un prince qui ne voulait que la domination de l'arbitraire, et des citoyens qui pensaient à la liberté avec enthousiasme, il n'était pas possible de s'entendre. L'empereur posa l'exécution de la justice promise, à la condition d'une soumission absolue pour le moment; les Lombards firent dépendre leur obéissance d'une garantie pour l'avenir. Ce fut ainsi qu'ils se quittèrent.

Après cette vaine tentative, l'empereur crut devoir en faire une autre. Il voulut montrer ses armes aux arrogants bourgeois, sans doute dans l'espérance qu'ils seraient saisis, à cette vue, de l'ancienne terreur, et se soumettraient avec pusillanimité, en quelque sorte comme des esclaves révoltés qui n'écoutent pas les exhortations et ne font pas attention aux menaces, mais retournent ordinai-

rement à leur travail accoutumé, à la vue du fouet bien connu. Et il réussit à amener les Lombards à congédier leurs forces. On ignore ce qu'il lui en coûta pour les décider à ce nouveau sacrifice; mais on ne peut s'empêcher de faire la supposition qu'il dut leur promettre qu'on n'en viendrait pas du tout à un combat véritable, parce qu'il suffirait d'une expédition menaçante pour terrifier les coupables révoltés, et les disposer à l'obéissance due à la majesté impériale; et le reste des Lombards put bien y prendre part, pour apprendre eux-mêmes et pour montrer à l'empereur ce qu'il en était de la ligue de Vérone. Dans tous les cas, il est certain que les Lombards suivirent l'empereur, mais ils ne le suivirent qu'avec répugnance et tiédeur, peut-être même résolus à procurer la victoire aux ligueurs véronais. C'était au mois de juin. L'empereur dirigea sa marche vers Vérone; personne ne s'y opposa; par conséquent, la dévastation et la destruction, par lesquelles cette expédition se distingua également, n'éprouvèrent aucune difficulté. Mais, lorsque l'empereur arriva dans le voisinage de Vérone, il se présenta à lui une armée ennemie, à cheval et à pied, bien équipée, et attendant son attaque. Friedrich s'aperçut aussitôt que son plan avait échoué; il n'osa pas tenter l'attaque; par conséquent il battit en retraite, et reconduisit son armée, mais certainement pas sans honte et sans douleur, à Pavie, de laquelle ville il était parti. Il fut suivi des acclamations de joie des alliés véronais; il fut accompagné de la raillerie secrète de ses amis lombards (9).

Mais que lui restait-il maintenant, que l'espoir d'une nouvelle armée du Teutschland, qu'il s'était probablement depuis longtemps efforcé d'obtenir des princes? Mais les rapports qu'il continuait à recevoir sans doute du Teutschland étaient d'un contenu si accablant, qu'il ne put non plus conserver longtemps cette espérance; car le Teutschland était, à cette époque, rempli de si grands malheurs et de si nombreux désordres, que, depuis la mer Baltique jusqu'aux Alpes, on ne pensait nulle part à une expédition en Italie.

## CHAPITRE VIII.

NOUVELLE EXPÉDITION DE HEINRICH LE LION CONTRE LES SLAVES. — NOUVELLES HOSTILITÉS ENTRE LES WELFS ET LES WAIBLINGEN. — RETOUR DE L'EMPEREUR DANS LE TEUTSCHLAND. — DIÈTE DE WURTZBOURG.

De l'an 1164 à l'an 1165.

Le 16 février de l'année 1164, les pays sur les côtes de la mer teutsche, depuis l'Elbe jusqu'au delà du pays de Frise, furent désolés par un malheur inouï. Un ouragan terrible porta les vagues de la mer à une telle hauteur, qu'en dépit des digues et des chaussées elles se précipitèrent par-dessus le rivage, et submergèrent le pays à une grande distance. Des îles entières durent être englouties, beaucoup de villages détruits de fond en comble, et plusieurs milliers d'hommes et d'animaux anéantis; les fleuves furent élargis, les bords minés et changés, de nouveaux lits creusés; et l'ancien Flevus prit une telle forme, que dans le cours des temps parut une nouvelle Hollande, séparée de la Frise, et que dans cette Hollande, à la face de l'ancien Flevus, put s'élever une ville comme Amsterdam, destinée un jour, par l'industrie, le commerce, la richesse et l'esprit bourgeois de ses habitants, à occuper un rang brillant dans le monde.

Mais, à la même époque qu'eut lieu cet ouragan, éclata non moins subitement, dans le pays des Abodrites, une nouvelle guerre qui devait faire mordre la poussière à un grand nombre de Saxons, et faire tomber sur les malheureux Slaves des souffrances nouvelles et incalculables. Après que Heinrich le Lion, un an auparavant, eut rendu nuls les efforts des Slaves pour la liberté sous les fils de Niklot, Wertislav et Pribislav, le premier de ces princes, comme on l'a raconté, avait été conduit dans les fers par le vainqueur de Brunswick; l'autre, au contraire, avait sauvé sa vie et sa liberté, et s'était laissé consoler par l'espoir de temps plus favorables. Le duc, à ce qu'il paraît, ne s'était pas inquiété de lui, parce qu'il croyait avoir dans le frère captif la certitude que Pribislav se tiendrait tranquille dans son sort. Il s'était donc occupé sans relâche, dans ses deux duchés, des affaires publiques; il était allé de Saxe en Bavière, de Bavière en Saxe, selon que sa présence paraissait nécessaire ici ou là; partout il avait agi et gouverné avec beaucoup d'activité et de prudence, et

fondé beaucoup, beaucoup réglé, et beaucoup secondé. Par cette activité, par cette manière de gouverner, il put bien avoir gagné les cœurs d'un grand nombre d'hommes des basses classes dans les villes et dans les villages, mais il ne gagna pas les sentiments des grands seigneurs, ni ecclésiastiques ni laïques. Il tenait sévèrement la main aux ecclésiastiques, et limitait leurs droits ou leurs prétentions partout où il le pouvait; il offensait les laïques par sa fierté et par ses efforts incessants pour acquérir une plus grande puissance, et auxquels personne ne paraissait devoir résister : de là, partout de l'amertume, de la rancune et de l'envie. Et même parmi les basses classes il y en avait un grand nombre qui éprouvaient de l'anxiété; car toutes ses pensées et ses actions semblaient être dirigées vers l'argent et le pouvoir, et même dans ses desseins les plus nobles, l'arbitraire ne manquait pas dans l'usage des moyens. En outre, personne ne pouvait se dissimuler que la conduite du duc dans les affaires de l'Eglise avait quelque chose d'équivoque, de même que sa position envers l'empereur; c'est pourquoi il régnait contre lui dans un parti le soupçon, dans l'autre la méfiance. Mais lui, de même que Friedrich en Italie, poursuivait sa route avec un esprit arrogant, et ne remarquait rien de la ligue qui se formait contre lui, ou il se donnait du moins l'apparence de ne rien remarquer.

Pendant ces entrefaites s'écoulaient les semaines et les mois; mais l'espérance de jours meilleurs que le prince Pribislav avait conçue ne s'approchait pas de l'accomplissement : son frère était dans les liens du duc, son peuple parmi les otages du gouverneur ducal et des vassaux. Là-dessus son âme s'exaspérait et méditait la vengeance. Il avait, à ce qu'il paraît, trouvé un refuge parmi les Poméraniens, chez les princes de ce peuple, Kasemar et Bugeslar; sous leur protection, il rassembla une bande d'hommes adroits qui étaient prêts à lier leur sort au sien, et à tout tenter et supporter avec lui. Avec cette bande il se mit secrètement en marche, se reposant le plus sans doute sur son peuple, qui devait avoir appris, sous le fardeau de la souffrance et du malheur, à mépriser la vie. Au jour désigné, il parut devant les portes de Mikilenbourg. Il avait bien choisi le moment; le duc était éloigné et non préparé, et le commandant de la forteresse, Heinrich de Scathen (1), était absent. En conséquence il envoya aussitôt un message aux hommes de la forteresse :

« Ce pays est notre patrie; vous ne le possédez que par l'injustice et la violence; c'est pourquoi je vous laisse maintenant le choix entre la vie et la mort. Voulez-vous nous ouvrir les portes? vous pourrez partir librement avec vos femmes, vos enfants et tout ce qui vous appartient; mais, si vous tentez de défendre la forteresse, je jure que si le Dieu de la victoire (2) nous est favorable, vous périrez tous par le tranchant de l'épée. » Les hommes de la forteresse, des colons flamands, quoique sans chef, ne répondirent à cette sommation que par des flèches. Là-dessus s'ensuivit sur-le-champ un assaut des Slaves contre la forteresse. Et ce ne fut pas en vain; la forteresse fut emportée, et Pribislav ne négligea pas, après la victoire, de mettre à exécution la menace qu'il avait jurée. Tous les hommes, au nombre d'environ soixante-dix, furent massacrés, les femmes et les enfants conduits en captivité, et la forteresse livrée aux flammes. Et aussitôt Pribislav se hâta de se rendre avec un petit nombre des plus braves de sa bande vers Ilow, pour emporter aussi cette forteresse par surprise. Cependant le comte Gunzelin l'avait précédé avec quelques secours pour faire échouer son dessein. Pribislav demeura pourtant devant les murs jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent arrivées; ensuite il adressa un discours touchant aux habitants slaves d'Ilow sur les « restes de la race slave » dans ce pays, et les encouragea à la révolte contre ce ramas d'étrangers qui dissipaient l'héritage de leurs pères. Mais Gunzelin prit des mesures si sévères, que cet appel resta aussi sans suite. Pribislav se vit donc obligé de battre en retraite, et Gunzelin, de même qu'il n'avait pas tenté d'abord de marcher à sa rencontre en rase campagne, jugea maintenant convenable de ne pas troubler sa retraite. En revanche, les garnisons de Malachow et de Kussin, pour éviter le sort des hommes de Mikilenbourg, acceptèrent sans délai l'offre que leur fit Pribislav d'une libre retraite, et livrèrent les forteresses.

Sur ces entrefaites, la Saxe entière était en mouvement. Le duc Heinrich se leva avec la vivacité d'un seigneur grièvement offensé. D'abord il envoya un corps de troupes consi-

dérable pour sauver et pour protéger Zuerin; ensuite il ordonna au comte Adolf de Holstein d'entrer promptement en Slavie pour s'assurer d'Ilow. Lui-même assembla une grande armée. Il invita aussi le markgraf Albert der Bär de Brandebourg à lui prêter secours, sans cependant, à ce qu'il paraît, atteindre son but; car Albert nourrissait de plus en plus dans son cœur l'ancienne rancune, et pouvait bien aussi reconnaître qu'il n'y avait rien à gagner pour lui à cet ouvrage. Avec le roi Waldemar de Danemark enfin, il paraît avoir eu une entrevue (3) pour l'engager à prendre part à cette guerre, et même à l'entier anéantissement du peuple slave dans ces contrées. En tout cas, Waldemar se décida à soutenir l'entreprise du côté de la mer, mais uniquement à une condition à laquelle Heinrich n'aurait accédé que dans la première excitation, et dont par cette raison il devait bientôt se repentir, savoir, à la condition qu'après la conquête commune, on lui abandonnerait réellement la Slavie occidentale, une partie du pays derrière la Peene, et en particulier l'île de Rugen.

Le duc se joignit près de Malachow au comte Adolf, qui avait heureusement accompli sa mission. Le duc (telles étaient à cette époque la dureté et la cruauté des cœurs chez les grands seigneurs) avait amené avec lui son prisonnier, le prince Wertislav; là, devant Malachow, il fit attacher l'infortuné à un gibet, au milieu des froides railleries de la garnison et du reste du peuple slave (4). Il est vrai qu'il est question d'un bruit que le prisonnier avait, par de grands et saints souvenirs, excité dans son frère la détermination de renouveler la guerre; mais quand même ce bruit, qui semble avoir été inventé pour couvrir une abomination, aurait quelque vérité, qui pourrait blâmer le pauvre prisonnier d'avoir pensé à son peuple, même en prison, et d'avoir désiré pour lui-même la lumière et l'air? Il est vrai aussi que Pribislav avait désigné au duc son frère captif comme un otage pour le fidèle maintien de la paix; mais il n'avait certainement pas pensé que Heinrich pût croire avoir obtenu par cette parole, prononcée dans un moment de la plus grande nécessité, le droit de faire exécuter d'une manière infâme ce frère qui était dans ses fers et hors d'état de nuire. Non, dans cette occasion, la conduite de Heinrich ne peut trouver aucune justification. Lui aussi agissait, comme Friedrich, dans la plénitude de son pouvoir, avec un froid mépris, comme s'il n'était pas soumis à la mutabilité des choses humaines, comme s'il n'y avait pas d'avenir à son histoire. On peut cependant lui imputer à bien une chose, tant dans ce hideux début que dans toute sa conduite dans le pays des Slaves; et dans cette chose unique est renfermée du moins une grande excuse qui ne peut être admise en faveur de l'empereur Friedrich dans toute sa conduite en Italie. Wertislav, en effet, était un idolâtre, et les Slaves étaient tous peut-être, à peu d'exceptions près, idolâtres. Heinrich agissait d'après la doctrine des prêtres chrétiens, dans laquelle il avait été élevé, et de la vérité de laquelle il ne doutait pas; et, d'après cette doctrine, la fidélité, le ménagement et l'humanité n'étaient pas des devoirs que le chrétien dût manifester et accorder aux idolâtres: de sorte que les prêtres sont véritablement plus responsables que lui-même.

Pendant ces entrefaites Pribislav s'était retiré vers les frontières de Poméranie, et avait réuni autour de lui les hommes de son peuple que son appel avait amenés sous les armes. Les princes de la Poméranie, Kasemar et Bugeslav, sachant bien que leur inactivité ne les protégerait pas contre les mauvais traitements du vainqueur saxon, s'étaient aussi joints à lui avec leurs guerriers à pied et à cheval. C'est pourquoi Heinrich enjoignit au comte Adolf d'aller en avant jusqu'à Virnebuo ou Verchen, et de s'y établir dans un camp fortifié vis-à-vis de l'ennemi, sans doute pour l'empêcher de l'inquiéter lui-même avec le corps de l armée; il promit de le suivre dans l'espace de quinze jours, et d'apporter avec lui des vivres suffisants. Adolf se mit en marche, et avec lui le comte Gunzelin de Zuerin, Reinold de Dithmarsen et Christian d'Oldenbourg. Ils prirent position près de Verchen. Plusieurs jours s'écoulèrent; le comte n'arrivait pas, soit parce qu'il voulait attendre la prise de Malachow, soit parce qu'on n'avait pas pu se procurer les vivres nécessaires. Les Slaves ne firent aucun mouvement hostile, parce qu'ils croyaient pouvoir endormir leurs ennemis; et ils atteignirent leur but. Toute prudence guerrière fut négligée dans le camp saxon. Les simples guerriers ne dissimulaient pas leurs appréhensions; mais les comtes et les seigneurs rejetaient avec indifférence toute crainte. « Nous sommes en sécurité; la

force des Slaves est morte (5), » disaient-ils. Mais cette négligence ne demeura point inconnue aux Slaves de l'évêché de Lubeck, lesquels, parce que leur cœur était avec leur peuple et non avec leurs chefs, furent accusés d'avoir trahi la situation des choses dans le camp saxon. Mais ce qui est plus certain que cette accusation, c'est qu'un jour, de grand matin, les troupes slaves, infanterie et cavalerie, marchèrent en silence et en bon ordre contre le camp des Saxons, et les Slaves auraient réussi à surprendre les Saxons profondément endormis et à les anéantir complétement, si quelques valets qui avaient été envoyés hors du camp du duc pour se procurer des vivres ne s'étaient pas trouvés sur la route à la pointe du jour, et, regardant derrière eux, n'eussent pas remarqué la marche des Slaves. Aux cris de ces valets, les Saxons se levèrent promptement, coururent aux armes en désordre, et cherchèrent à se réunir pour la défense. Mais l'armée slave était déjà tout près; il s'ensuivit un combat furieux, régulier du côté des Slaves, désordonné du côté des Saxons. Dans ce combat tombèrent les comtes Adolf et Reinold, ainsi que les hommes les plus braves et les plus vigoureux, qui les premiers avaient pris les armes. Les autres, dispersés par la tempête, fuyaient de tous côtés, demeuraient comme étourdis, et regardaient comme des lâches la catastrophe. Les Slaves se rendirent maîtres du camp des Saxons, et tout ce qui s'y trouvait en chevaux, en armes et en autres choses, leur tomba comme bon butin entre les mains. Mais ce butin fut leur perte. D'après l'usage d'hommes barbares, ils se précipitèrent dessus, parce que personne ne voulait arriver trop tard. Ils y perdirent du temps, et tout ordre, toute discipline cessa. Sur ces entrefaites, le duc Heinrich, instruit aussi sans doute du danger par les valets qui avaient les premiers découvert l'approche des Slaves, accourut au secours avec ses troupes avides de combat. On découvrit bientôt de loin son étendard, bientôt on le vit lui-même, ce formidable duc. A cette vue, les Saxons recouvrèrent la réflexion et le courage; les fuyards se rallièrent; ceux qui étaient restés inactifs se mirent en mouvement; ils se précipitèrent avec fureur sur les masses en désordre des Slaves, et renouvelèrent et soutinrent le combat, avec la conscience qu'il se passait sous les yeux du duc, qui leur garantissait la victoire. Et maintenant le lion qui s'approchait fut aussi remarqué des Slaves. Aussitôt ceux-ci perdirent, avec le changement des circonstances, le courage et la réflexion. Ils abandonnèrent le camp saxon, prirent aussitôt la fuite sans qu'on pût les arrêter, et perdirent, poursuivis par les Saxons, un grand nombre d'hommes vaillants, qui, quelques moments auparavant, s'étaient réjouis de la victoire et du butin. Lorsque le duc entra dans le camp tout était décidé, et il ne lui resta plus qu'à pleurer la mort du comte Adolf et de tant de braves compagnons. On assura qu'on compta environ 2,500 Slaves tués; on remarque en revanche qu'on peut à peine dire lesquels, des Saxons ou des Slaves, éprouvèrent la plus grande perte.

Mais, quand même le nombre des morts eût été le même des deux côtés, l'issue du combat fut cependant bien différente. Heinrich était vainqueur; les Slaves ne tentèrent aucun nouveau rassemblement; ils abandonnèrent aussitôt leur forteresse de Demmin, livrèrent aux flammes la forte citadelle, et se retirèrent dans l'intérieur de la Poméranie. Lorsque le duc entra le lendemain à Demmin, il n'y trouva que des ruines et des décombres; cependant il y laissa une garnison qui devait protéger les blessés et aussi détruire les fortifications. Ensuite il continua son expédition en descendant la Peene.

Jusqu'ici le cours des choses est clair, si toutes les particularités ne sont pas croyables. Mais la suite des événements, d'après les récits qui nous sont parvenus, n'est pas facile à reconnaître. Le duc avait le dessein de se réunir avec Waldemar, roi des Danois. Waldemar en effet s'était, pendant ces entrefaites, d'après la convention, approché avec une flotte; il avait forcé les Rugiens, par la terreur, à reconnaître sa puissance et à prendre part à la guerre; il avait effectué son débarquement à l'embouchure de la Peene, et s'était étendu le long des côtes; mais il paraît avoir évité les ravages affreux auxquels les armées tautsches avaient coutume de se livrer. Après leur jonction, les deux princes traversèrent le pays des Poméraniens jusqu'à l'endroit appelé Stolpe. L'effroi des habitants était si grand, que tous, à l'approche de l'ennemi, mirent le feu à leurs villes et à leurs villages, et cherchèrent leur salut dans la fuite. La conquête de tout le pays pa-

raissait certaine; mais tout à coup un message serait arrivé avec la nouvelle qu'un envoyé de l'empereur grec était venu avec une suite nombreuse à Braunschweig, pour entrer dans des négociations avec le duc; et, sur ce message, Heinrich aurait renoncé, sans autre préambule, à l'œuvre presque achevée, et aurait congédié son armée. Mais qui pourrait croire que telle fut la raison du départ du duc victorieux? On ne parle plus du tout, par la suite, de l'ambassade de l'empereur grec. On conçoit aussi à peine comment l'empereur aurait pu en venir à une telle ambassade. On n'avait certainement aucune idée à Constantinople de la position d'un duc de Saxe et de Bavière vis-à-vis de l'empereur et de l'empire, et par conséquent on ne pouvait guère attribuer au duc Heinrich l'importance qu'il avait réellement dans les affaires de l'empire teutsch. Dans tous les cas, il était considéré comme un égal. Si donc, en effet, un envoyé de Constantinople était arrivé jusqu'à Braunschweig, il serait aussi bien venu jusqu'à Schwerin ou Malachow, et le duc Heinrich n'eût pas été obligé de renoncer à une guerre heureuse pour le recevoir à Braunschweig. Mais il existe deux ou trois autres raisons qui étaient bien propres à l'engager au retour. D'abord, en effet, Heinrich avait complétement atteint son but le plus cher : le pays qu'il avait déjà conquis précédemment était délivré des Slaves; la race slave y était presque entièrement extirpée, et le petit nombre de ceux que l'épée avait épargnés s'était enfui chez les Poméraniens et les Danois; il avait par conséquent à distribuer de vastes plaines, dans lesquelles il pouvait établir, par le moyen de ses gouverneurs, des colonies d'hommes teutschs qui paraissaient devoir lui être fidèlement attachés. De plus grandes conquêtes en Poméranie n'auraient pas, dans ce moment, été faites pour lui, mais pour d'autres; il les aurait faites pour le roi Waldemar; et il ne pouvait nullement souhaiter d'avoir ce roi pour voisin, et moins encore pouvait-il être disposé à lui abandonner les côtes et les îles de la Poméranie. Maintenant, lui et Waldemar étaient restés pour la seconde fois quelque temps ensemble; ce qui se passa entre lui et ce roi est inconnu, mais il est indubitable que leurs projets et leurs efforts étaient dirigés l'un contre l'autre (6). Waldemar avait fait des conquêtes pour lui-même; il se considérait, du moins en Poméranie, comme le maître, et le duc comme son allié qui lui prêtait des secours par suite de traités pour lesquels il avait déjà eu sa récompense dans le pays des Abodrites. D'ailleurs Heinrich fit une expérience qui lui démontra qu'il ne serait pas difficile au roi Waldemar de gagner les cœurs des Poméraniens : car ils entraient avec empressement dans des négociations et des traités avec le roi, tandis qu'ils ne prononçaient le nom du duc qu'avec terreur et anxiété, et déclaraient formellement qu'ils ne pourraient jamais avoir confiance en celui-ci. L'orgueilleux duc devait par conséquent non-seulement se sentir offensé par les Danois, mais il devait bien aussi considérer Waldemar comme un voisin aussi dangereux qu'incommode, et être par conséquent d'autant moins disposé à le seconder dans ses conquêtes. Enfin, pour comble d'embarras, il arriva vers cette époque, dans le Teutschland méridional, des choses qui, si elles ne touchaient pas immédiatement le duc, durent cependant fortement occuper son attention, surtout pendant l'absence de l'empereur. C'est pourquoi il pouvait bien désirer d'être plus près du théâtre des événements, et dans tous les cas d'avoir les mains libres, afin de ne pas perdre peut-être dans le pays des Teutschs bien plus qu'il n'était en état de gagner dans le pays des Wendes.

D'abord on peut rapporter un événement qui, s'il n'était pas aussi indifférent au duc Heinrich, le touchait cependant fort peu; car il était, quoique triste et pernicieux en lui-même et pour le peuple teutsch, selon l'usage des temps antérieurs, qu'avait engendré la longue absence de l'empereur hors du Teutschland. Le frère de l'empereur, en effet, Konrad, comte palatin du Rhin, se réunit avec le landgrave Louis de Thuringe (surnommé *de Fer*) et le duc Friedrich de Souabe, neveu de l'empereur, contre l'évêque de Cologne. Ce qui donna la première occasion à une alliance dans un pareil dessein est incertain; ce pouvait bien être le sentiment de la licence que le trône vide éveillait partout parmi les princes et les seigneurs belliqueux de cette époque; mais la raison en était peut-être dans la vieille rancune des trois princes contre l'archevêque Rainald, à cause de sa conduite équivoque devant Milan; du moins il est frappant que justement les trois princes qui s'étaient alors

sentis si grièvement offensés par ce prêtre se soient réunis pour cette expédition contre l'archevêché. Il ne serait peut-être même pas trop hardi de supposer que les trois princes, considérant la grande autorité dont jouissait Rainald auprès de l'empereur, mécontents aussi des artifices avec lesquels l'archevêque servait l'empereur et cherchait à maintenir le schisme dans l'Église, aient voulu lui faire sentir combien l'éloignement de l'empereur de son pays était et devait être pernicieux. Mais le rusé prêtre ne fut pas surpris; il avait deviné ou appris le dessein; c'est pourquoi il avait envoyé d'Italie au doyen Philippe, qui devint plus tard archevêque, et aux autres prélats de l'Église de Cologne, la mission, avant toutes choses, de retenir les ennemis éloignés de la ville, de fortifier une montagne, et de prendre ensuite d'autres mesures de défense. Sur la montagne fut aussitôt construite une forteresse, qui reçut le nom de Rheineck; et les dispositions de défense furent prises avec tant d'ardeur par les seigneurs ecclésiastiques, qu'une armée de 125,000 hommes, à pied et à cheval, put, à ce que l'on assure, entrer en campagne. Maintenant les habitants de Cologne assignèrent aux ducs eux-mêmes un jour pour le combat. Mais les princes, lorsqu'ils apprirent ces préparatifs, jugèrent convenable ou de ne pas venir du tout, ou de retourner chez eux sans avoir donné un coup d'épée. L'armée des habitants de Cologne demeura douze jours en campagne, et se retira ensuite, ravie de cette victoire sans effusion de sang.

Mais un autre événement arriva qui fut plus grave en lui-même, et plus important pour le duc Heinrich. Le comte palatin Hugues de Tobingen avait probablement déjà, pendant l'année 1163, saisi quelques voleurs de grand chemin de condition chevaleresque; il avait détruit leur forteresse, Moringen; quant aux prisonniers, il en avait mis en liberté quelques-uns qui étaient ses feudataires, et les autres, au contraire, serviteurs du duc Welf, qui le considérait lui-même comme son vassal, il les avait fait pendre au gibet. Ceci était injuste. Pourquoi les petits n'auraient ils pas fait ce que les grands se permettaient? Cependant Welf exigea une satisfaction pour l'exécution de ses serviteurs; le comte palatin la refusa. Welf fit des menaces; Hugues les brava. Mais cette bravade du comte palatin provenait de la circonstance qu'il était sûr de trouver un appui de la part du duc Friedrich de Souabe, fils du roi Kunrad III. On ignore ce qui décida le duc Friedrich à le lui prêter; peut-être n'était-ce que de l'orgueil; cependant il est plus probable que Friedrich le Waiblingen, en souvenir de son père, nourrissait dans son âme une rancune amère contre le Welf. En tout cas, il est certain que le souvenir de l'ancienne querelle entre les Wolfs et les Waiblingen était encore vivant dans les deux partis; l'empereur Friedrich, pour exécuter d'autres et de plus grandes entreprises, avait mis un frein aux passions, mais les esprits n'étaient pas réconciliés. Maintenant le duc Welf ne pouvait pas ignorer longtemps l'alliance entre Hugues et Friedrich, et, aussitôt qu'il eut remarqué cette alliance, il dut aussi concevoir la pensée que le duc Friedrich avait excité le comte palatin à sa conduite violente; qu'ainsi la querelle avait proprement lieu entre lui et Friedrich, et même entre les Welfs et les Waiblingen. Cependant lui-même, le duc Welf, quelque grande que pût être sa colère, n'avait nulle inclination à entrer dans une lutte sérieuse; son âge le retenait, et son penchant pour les jouissances intellectuelles le rendait inactif. Mais l'honneur de sa maison ne lui permettait pas de laisser passer inaperçue l'offense que ses anciens ennemis lui avaient faite avec tant d'insolence; c'est pourquoi il rappela, à ce qu'il paraît, au printemps de l'année suivante, son fils Welf d'Italie, pour que celui-ci pût conduire la guerre, qui menaçait d'être trop dure pour lui; de son côté, il se rendit en Italie, sans doute pour y protéger ses possessions, si l'empereur Friedrich cherchait à s'en rendre maître. Welf le fils, aussitôt après son arrivée, exigea d'une manière brève et déterminée satisfaction de Hugues le comte palatin. Hugues rejeta aussi résolument ses demandes, et ajouta des menaces à ce refus insultant.

Maintenant Welf le fils demanda le secours de tous les parents et amis de sa maison. Un grand nombre de princes et de seigneurs ecclésiastiques et laïques se montrèrent favorables à sa prière. Parmi ceux qui marchèrent à son secours après des préparatifs convenables, les plus considérables étaient les évêques d'Augsbourg, de Spire et de Worms, le duc Bertold de Zæringen, les markgrafs Bertold de Vohbourg

et Heinrich de Feringen, et enfin Kunrad, gardien de l'église de Constance. Tous ces princes et le reste de leurs alliés rassemblèrent une armée de plus de cinq mille deux cents cavaliers, avec harnais et casques. En même temps se joignit au comte palatin Hugues le duc Friedrich avec ses vassaux et tous ceux qu'il put rassembler. Parmi ses amis se distinguaient particulièrement les comtes de Zollern par leur zèle et leur équipement. Le parti Waiblingen ne se fiait pas tant à sa force inférieure qu'aux fortifications du château de Tubingen : il résolut d'y attendre ses ennemis. Le parti welf arriva le 5 septembre, vers le soir, en vue du château, dont ils étaient séparés par le Necker. Le lendemain était un dimanche. Les hommes les plus raisonnables des deux côtés conçurent la pensée de consacrer ce jour du Seigneur à des négociations, pour amener un accommodement de la querelle; mais, le lendemain matin, quelques jeunes gens d'une folle témérité sortirent du camp welf, et s'approchèrent en raillant de la forteresse; aussitôt d'autres sortirent de Tubingen pour les repousser et les combattre. Le bruit qui s'était élevé, le danger qu'on remarqua ici ou là, en amenèrent incessamment davantage d'un côté et de l'autre. Il s'ensuivit un combat terrible et destructif. L'avantage du terrain était du côté des Waiblingen, parce que les Welfs étaient obligés de traverser le fleuve, et ne pouvaient, tantôt effrayés, tantôt retenus par eux, parvenir à gagner de l'ordre et une position après avoir gravi les bords. De sorte qu'il arriva que non-seulement 900 hommes du côté des Welfs furent faits prisonniers par l'ennemi, mais qu'ils perdirent tout courage et même la présence d'esprit. Ils prirent la fuite et se dispersèrent, poursuivis par l'ennemi, chacun ne pensant qu'à son salut, au point que Welf lui-même ne put atteindre sa forteresse d'Achalm qu'avec trois compagnons.

Mais, outre ces deux guerres, il y avait encore partout d'autres querelles et d'autres différends, de sorte qu'il ne manquait peut-être dans aucune contrée du Teutschland de scènes hideuses et sanglantes. Cependant ces scènes sont trop ordinaires, trop insignifiantes et trop dénuées de couleur, pour qu'on en fasse mention. En revanche, on ne doit pas omettre de rapporter que le schisme dans l'Eglise excitait toujours de plus grands mécontentements dans le Teutschland, et que, bien plus, non-seulement les âmes se tournaient de plus en plus du côté du pape Alexandre, mais qu'il se déclarait de plus en plus hautement des voix pour ce pape. Car, quand même le renouvellement de la querelle entre les Welfs et les Waiblingen suffirait pour expliquer pourquo Heinrich le Lion était revenu si subitement des pays slaves en même temps qu'il pouvait prévoir le retour de l'empereur d'Italie, et quand même il serait vraisemblable que les affaires de l'Eglise n'avaient eu aucune influence sur ses résolutions à lui, le duc Heinrich, il est cependant indubitable que ces affaires étaient observées de la manière la plus scrupuleuse par l'empereur Friedrich. Mais quelques exemples pourront être suffisants pour démontrer les dispositions de cette époque.

L'empereur avait, comme on l'a raconté, élevé le Wittelsbach Kunrad, frère du comte palatin Othon, son ami, lequel avait été précédemment chanoine de l'église de Salzbourg, au siége archiépiscopal de Mayence. Le nouvel archevêque avait ensuite, comme il a été également remarqué, accompagné l'empereur en Italie; mais il était bientôt, par des raisons inconnues, revenu dans le Teutschland. Ensuite, à ce qu'il paraît, sous le prétexte d'un pèlerinage en Espagne, il s'était rendu secrètement en France auprès du pape Alexandre, pour apporter à celui-ci son hommage et son respect comme au véritable chef de l'Église universelle, et pour l'assurer de son fidèle dévoûment. Alexandre, ravi de l'apparition de cet homme, l'avait honoré de toutes les manières, et s'était entendu avec lui sur leurs efforts communs en faveur de l'Église. Depuis, l'archevêque avait en effet incessamment travaillé pour le pape, et non sans succès. Mais lorsqu'après l'élection du nouvel anti-pape Pascal, un envoyé de celui-ci vint à Mayence, Kunrad le fit non-seulement reconduire hors de son pays, mais il entra encore dans une telle colère, qu'il prononça la menace, si ce délégué du faux pape osait jamais revenir, de lui faire crever les yeux, ainsi qu'à tous les autres envoyés de ce dernier.

Ainsi les choses allaient à Mayence, dans la première église de l'empire teutsch. Ce qui arriva vers le même temps à Salzbourg n'est peut-être pas d'une moindre importance. Ici mourut,

au mois de juin, le vénérable archevêque Eberhard, lequel, quoiqu'on n'eût pu le décider à reconnaître le pape Victor, avait cependant toujours conservé la considération de l'empereur, et en avait reçu des témoignages même dans les derniers temps (7). A sa place fut élu unanimement à l'archevêché, par le clergé et le peuple, l'évêque Kunrad de Passau, frère du duc Heinrich d'Autriche et du vénérable Othon, ci-devant évêque de Freisingen, oncle de l'empereur; mais la condition fut aussi unanimement imposée à l'élu que, de même que son prédécesseur, il tiendrait pour le pape Alexandre. Kunrad accepta cette condition d'autant plus volontiers qu'il considérait aussi Alexandre comme l'évêque apostolique. Ensuite il se rendit à Pavie auprès de Friedrich l'empereur, pour recevoir de celui-ci l'investiture, ainsi que les régales de l'église de Salzbourg. En même temps les évêques suffragants du diocèse de Salzbourg écrivirent à l'empereur, sans doute pour justifier leur choix et la condition de ce choix. Friedrich accueillit gracieusement le nouvel archevêque; il communiqua souvent avec lui en public et en particulier; il s'efforça de toutes les manières de le détacher du pape Alexandre, et de l'amener du côté de Pascal; il fit même la menace qu'il saurait bientôt les forcer tous à reconnaître ce dernier pape : mais Kunrad tint fermement à sa conviction et à son serment, et rejeta, à la face de l'empereur, le pape clandestin. Cependant Friedrich le congédia assez gracieusement, mais l'investiture des régales lui fut refusée.

Maintenant, de toutes ces choses qui occupaient les idées et ébranlaient les esprits dans le Teutschland, Friedrich obtint sans doute dans le cours de l'année des récits circonstanciés, à mesure qu'elles se développaient et arrivaient. Il ne peut en être autrement : Friedrich dut se trouver, à cause de ces événements, dans la plus grande inquiétude par rapport à sa position en Italie; le sol, si l'on peut employer cette expression ordinaire, devait lui brûler tous les pieds. Il demeura cependant encore, après la mauvaise réussite de son expédition contre les alliés de Vérone, trois mois entiers à Pavie, en repos, comme s'il n'était rien arrivé de contraire, et comme si rien n'était à craindre. Il ne perdit pas un moment son attitude impériale, et agit de la manière à laquelle les Lombards avaient été accoutumés par lui; mais il avait peut-être de bonnes raisons pour séjourner si longtemps en Italie, où rien ne pouvait plus être entrepris sans de nouvelles forces. D'abord il aurait certainement agi avec imprudence s'il avait quitté l'Italie sur-le-champ, après une retraite honteuse; son retour dans le Teutschland aurait eu l'apparence d'une fuite. Il fallait qu'il restât pour maintenir quelque confiance dans ses amis, et pour étouffer le rire railleur de ses ennemis; sa présence était également nécessaire pour terminer la construction de ses forteresses et de ses fortifications, au point que celles-ci pussent être redoutées et pussent servir par la suite de point d'arrêt. En second lieu, il pouvait bien aussi, au commencement, avoir nourri l'espérance que ni son frère, ni son cousin, ni ses autres parents et tous les princes véritablement dévoués du Teutschland, ne le laisseraient dans cet embarras, mais qu'ils lui amèneraient une nouvelle armée. Mais comme il reconnut de plus en plus que cette espérance, à cause de la querelle entre son cousin et les Welfs, ne serait nullement accomplie, il put lui-même, à cause de cette querelle, se faire un scrupule de paraître dans le Teutschland. En effet, quelle position aurait-il pu y prendre? Devait-il, comme il convenait à l'empereur, intervenir impartialement entre les partis, et les engager tous les deux à la tranquillité? Mais les passions étaient violentes, et il lui manquait le pouvoir nécessaire pour donner de la vigueur à ses paroles. Ou devait-il se ranger d'un côté pour combattre et vaincre l'autre parti? Mais, s'il se déclarait pour les Welfs, il amenait la discorde dans sa propre maison; il s'aliénait son cousin, il s'aliénait peut-être son frère, et ne pouvait cependant pas être sûr des Welfs. Si, au contraire, il se déclarait contre les Welfs, et se plaçait du côté de son cousin, n'était-il pas à craindre que Heinrich le Lion n'embrassât la cause de ses parents en péril, et ne cherchât à défendre l'honneur de sa maison contre les anciens ennemis de celle-ci, les Waiblingen? Mais alors la malheureuse querelle entre les Welfs et les Waiblingen, que l'empereur avait cherché par tant d'efforts et de si grands sacrifices à étouffer, éclaterait de nouveau avec son ancienne gravité, et même dans un cercle beaucoup plus étendu; ce qu'il avait jusqu'alors médité et accompli eût été inutile, et ce qu'il s'était pro-

posé de venger ou de fonder devrait être, à sa douleur et à sa honte, entièrement abandonné, ou du moins remis à une époque très-reculée. Dans de telles circonstances il ne pouvait guère arriver quelque chose de plus heureux pour l'empereur que la défaite de Welf et de ses alliés près de Tubingen. L'issue de ce combat le mettait dans l'impossibilité de paraître dans le Teutschland, non comme le chef d'un parti, mais comme le chef souverain de tout l'empire teutsch, comme le roi des Teutschs. C'est pourquoi il osait bien espérer de regagner dans toute sa plénitude son ancienne autorité, qu'on avait peu remarquée lors de son arrivée dans le Teutschland deux ans plus tôt, et laquelle, sans ce combat, aurait été maintenant encore moins remarquée; car les Welfs avaient besoin de lui, et il pouvait avec d'autant moins de scrupule se décider en faveur de leur cause, que le droit était de leur côté, et que le Waiblingen son cousin devait bien voir qu'en dépit de sa victoire il ne pourrait résister, si, outre les Welfs, l'empereur se déclarait aussi contre lui, ainsi que le frère de l'empereur et tous les amis que Friedrich pouvait encore avoir dans le Teutschland. L'empereur pouvait donc se dire avec confiance qu'il tenait dans ses mains la cause du Waiblingen; celle du Welf, aussi, fut volontiers remise entre ses mains; car, à peine la nouvelle des événements de Tubingen fut-elle arrivée en Italie, que le duc Welf le père parut devant l'empereur, et demanda satisfaction pour lui, son fils et ses alliés.

Aussitôt l'empereur plaça dans les villes de la Lombardie qui n'appartenaient pas à la ligue de Vérone, et qui avaient été réduites par lui à la soumission, de nouveaux gouverneurs, gardiens et autres autorités, régla ce qu'il y avait à régler, chercha à affermir dans leur fidélité ceux qui jusqu'alors lui étaient restés fidèles, menaça les autres, et les informa tous qu'il n'allait repasser les Alpes que pour ramener une nouvelle armée par les armes de laquelle il saurait récompenser et châtier. Ce fut au mois de septembre qu'il se mit en marche; au commencement du mois d'octobre il se trouvait dans sa patrie. Le duc Welf paraît l'avoir accompagné; du moins Welf revint-il vers la même époque d'Italie. Friedrich avait probablement disposé le duc à la réconciliation, et avait arrêté avec lui qu'ils s'efforceraient conjointement de terminer cette affreuse querelle de la manière la plus simple. Le duc put donc entreprendre alors de persuader son fils et l'empereur son consia. En tout cas, une paix eut bientôt lieu, par suite de laquelle le comte palatin Hugues devait mettre en liberté les prisonniers qui étaient tombés en son pouvoir à Tubingen, et accorder aux Welfs satisfaction pour son insolence. Et quand même le jeune Welf eût continué de plus en plus à entretenir dans son cœur la blessure dont il avait été frappé à Tubingen, et quand même Friedrich, duc de Souabe, eût aussi ressenti une amère rancune de ce que les fruits de sa victoire lui fussent enlevés, cependant la tranquillité fut obtenue, et le monde dut reconnaître qu'elle avait été rétablie par l'apparition de Friedrich dans le Teutschland. De cette manière il obtint, si l'on peut s'exprimer ainsi, pied et fondement dans sa patrie, et les princes teutschs, ecclésiastiques et laïques, commencèrent à reconnaître le roi et empereur. Lorsqu'il tint, quelques semaines plus tard, au mois de novembre, une cour plénière à Bamberg, un grand nombre de princes lui firent la cour, pour conserver ou pour obtenir sa faveur, ou du moins pour prévenir une disgrâce. Et, pendant cette assemblée, une nouvelle occasion lui fut préparée de voir reconnaître publiquement la puissance de la majesté impériale. L'archevêque Rainald de Cologne, en effet, le fomentateur et l'excitateur de toutes les passions de l'empereur, se présenta pour élever des plaintes contre Kunrad, comte palatin du Rhin, frère de Friedrich, à cause des desseins hostiles de celui-ci contre l'archevêque de Cologne, desseins dont il a été question. Mais à peine l'empereur avait-il répondu à cette plainte par quelques paroles d'une amertume apparente, que le rusé prêtre laissa tomber ce grief, et se courba avec humilité devant la volonté impériale. Cette scène était, on ne peut le méconnaître, une œuvre préparée. On voulait montrer aux princes avec quel respect on devait recevoir les paroles de l'empereur; et, d'après l'apparence, l'exemple ne fut pas sans résultats.

Dans de telles circonstances, Friedrich, avec la conscience de la force supérieure de son esprit, pouvait facilement avoir conçu la pensée que son autorité était toujours la même, de même que la confiance en son bonheur antérieur pouvait être revenue avec son ancienne

force; c'est pourquoi il ne jugea pas nécessaire d'abandonner ou de changer la pensée avec laquelle il était monté sur le trône, et qu'il avait suivie depuis sans repos et sans interruption.

On ignore ce qui fut en particulier entrepris et exécuté pendant l'hiver suivant. On ne trouve pas que rien ait eu lieu pour la législation ou le gouvernement de l'empire; on ne trouve pas non plus qu'il ait fait quelque chose pour seconder les efforts des villes, ni qu'il se soit souvenu des hommes malheureux, les cultivateurs opprimés. Toute son activité paraît avoir été employée à former avec ses propres moyens un corps de troupes nouveau et nombreux qu'il pût aussitôt que possible conduire en Italie, et en même temps à décider les princes teutschs à l'accompagner avec leur suite guerrière dans une nouvelle expédition contre ce pays. Il était cependant depuis longtemps évident pour lui qu'il ne réussirait pas à fonder une ferme domination en Italie, puisqu'il n'avait pas réussi d'abord à amener en son pouvoir le siége apostolique. Les villes de Lombardie pouvaient toujours s'allier; elles pouvaient être assujetties par les armes et par des manœuvres artificieuses: l'Église, au contraire, qui avait dans l'évêque apostolique son chef et son unité, ne pouvait pas être réduite par ses armes, et ne pourrait être privée de sa puissance que si un homme au service de l'empereur venait à être placé sur le siége de l'Apôtre, et était reconnu du monde chrétien comme le véritable successeur de ce dernier. Mais Friedrich pouvait bien croire, dans sa position actuelle et dans la situation du monde chrétien, que ce n'était pas une entreprise inexécutable pour lui de renverser le pape indomptable Alexandre, et de maintenir debout le pape clandestin Pascal, qu'il avait jusqu'à présent favorisé, mais pour lequel il ne s'était pas encore ouvertement et résolument déclaré, comme pape universel de l'Église universelle; car non-seulement en France les hérésies se multipliaient d'une manière effrayante, mais ces hérésies pénétraient encore dans d'autres pays, ou s'y élevaient par les mêmes causes. En même temps se manifesta une grande tendance scientifique, laquelle trouva un foyer et un riche aliment dans les écoles de Paris. Mais la lumière qui naquit de la science et de l'instruction opéra d'une manière bien différente sur les hommes qu'elle atteignit. L'un fut éclairé, l'autre aveuglé; l'un fut amené à la clarté, l'autre à la confusion; ici elle engendra l'indifférence, là de nombreux doutes. Les anciennes racines dans lesquelles étaient enlacées toutes les circonstances de la vie, la foi des hommes, et la doctrine de l'Église, furent partout embrouillées, et les liens qui unissaient l'Église au siége apostolique parurent universellement relâchés. Ce qui cependant devait frapper plus que tout le reste les yeux de l'empereur, et ce qui pouvait aussi lui donner une grande confiance, c'était la position hostile dans laquelle le roi Heinrich II d'Angleterre s'était placé envers l'Église en général, et envers le pape Alexandre en particulier, et d'où il paraissait à peine possible qu'il sortît.

Ce roi, en effet, éprouvait l'irritation la plus vive de ce que l'archevêque Thomas de Cantorbéry, comme on l'a rapporté plus haut, se fût repenti d'avoir souscrit aux constitutions de Clarendon, qu'il considérait comme nécessaires à la conservation de son empire, qu'il en eût rappelé, et qu'il eût été par le pape Alexandre, en même temps que celui-ci condamnait les constitutions en elles-mêmes, délié de son obligation. Dans sa rage, le roi chercha à tirer vengeance de l'homme qui lui avait hypocritement témoigné, à ce qu'il croyait, de l'amitié et un dévoûment sincère pour arriver au siége archiépiscopal, et qui, maintenant qu'il était assis sur ce siége, cherchait d'une manière méchante à l'offenser, à l'affaiblir, à l'anéantir. C'est pourquoi il n'avait dédaigné aucun moyen de causer du chagrin à l'archevêque, et même de le maltraiter. Il l'avait appelé à rendre compte d'une administration infidèle dans la charge de chancelier qui lui avait été autrefois confiée; il l'avait déclaré déchu du siége archiépiscopal, et coupable de trahison envers son roi et sa patrie; il avait étendu les poursuites contre le prêtre odieux sur tous ceux qui lui étaient attachés par les liens du sang et de l'amitié, ou qui, par respect ou par reconnaissance, paraissaient prendre part à son sort. Pour se dérober à ces poursuites, Thomas avait enfin pris la fuite, et s'était rendu secrètement en France comme un criminel honteux. Là il avait reçu non-seulement du pape Alexandre, mais encore du pieux roi Louis VII, un accueil gracieux et plein de respect. Mais cela ne servit qu'à rendre plus

ardente la passion de Heinrich; il s'était déchaîné d'une manière sauvage contre tous ceux qui étaient soupçonnés d'attachement pour l'archevêque, et un grand nombre furent contraints à la fuite ou réduits à la misère. Il avait aussi adressé, non-seulement au pape, mais encore à Louis, roi des Français, des lettres furieuses et même menaçantes, touchant la réception de l'archevêque Thomas, lesquelles, comme elles n'avaient pas été écoutées, semblaient ne devoir produire qu'une guerre contre la France. Heinrich paraissait d'autant moins pouvoir reculer qu'il était plus certain qu'il devait soutenir avec le pape Alexandre une lutte mortelle. Et comme la moitié de la France, d'après la manière féodale, appartenait au roi d'Angleterre, Louis le roi pouvait à peine espérer d'être à même de protéger le pape, surtout si l'empereur et le roi d'Angleterre formaient une alliance et faisaient cause commune.

Ces circonstances n'échappèrent point à l'empereur Friedrich; c'est pourquoi il envoya en Angleterre avec une suite brillante, probablement vers le printemps de l'année 1165, l'archevêque Rainald de Cologne, en qui il avait une ferme confiance. Le prétexte de cette ambassade était la proposition d'un mariage entre le fils de Friedrich et une fille du roi Heinrich; mais la preuve que cette négociation n'était qu'un prétexte, était fournie par la jeunesse du fiancé ainsi que de la fiancée: celui-là n'était âgé que de quelques mois, celle-ci que de quelques années.

Rainald aurait été aussi chargé de proposer un autre mariage entre Heinrich le Lion et la fille aînée du roi, nommée Mathilde. Mais on comprend encore moins cette mission. Qui l'aurait chargé de cette dernière? Heinrich le Lion pouvait bien avoir eu besoin de l'empereur pour répudier son épouse, mais il n'avait certainement pas besoin de lui pour en obtenir une autre; et du moins il n'aurait pas choisi l'archevêque Rainald, qui, comme on le démontrera bientôt, était son ennemi, pour faire la demande en mariage; d'ailleurs la princesse Mathilde était encore une enfant à laquelle Heinrich le Lion, quoiqu'il l'ait épousée plus tard, ne pouvait guère penser alors. Dans tous les cas, on peut regarder comme certain que la mission véritable de Rainald était de rechercher la situation réelle des affaires publiques, de s'enquérir de la position des partis, d'alimenter et d'exciter la colère du roi Heinrich contre le pape Alexandre, de gagner le roi en faveur de Pascal et de préparer avec lui une alliance, du moins de lui assurer la coopération et l'assistance de l'empereur dans sa lutte contre l'archevêque Thomas et le pape. Et par le fait son ambassade dans ce but paraît n'être pas restée sans résultats.

L'empereur, en effet, convoqua à la Pentecôte de cette année une grande diète, laquelle devait être tenue à Wurtzbourg. Il s'y trouva, outre un grand nombre de princes laïques, environ quarante évêques. Il y parut aussi deux délégués du roi Heinrich d'Angleterre. Dans cette assemblée, on soumit, à ce qu'il paraît sans que le plus grand nombre s'y attendît, la question du schisme de l'Église. La discussion sur cette affaire commença la veille de la fête, et fut continuée le lendemain; mais nous n'en sommes pas instruits. L'empereur lui-même informa le monde chrétien de l'assemblée de Wurtzbourg; mais il ne parle que des résultats, et nullement de la manière dont ces résultats furent obtenus. Un rapport qui, à ce que l'on dit, fut adressé au pape Alexandre par un de ses amis, contient plusieurs particularités qui dénotent le cours des transactions. Quelques-unes sont en elles-mêmes dignes de foi, parce qu'elles s'accordent avec la situation des choses et le caractère des hommes qui y parlèrent et agirent; d'autres soulèvent des doutes légitimes, et on peut dire avec confiance de quelques autres encore que, telles qu'elles sont énoncées, elles ne purent avoir lieu. D'ailleurs le rédacteur de l'écrit est inconnu; il ne paraît pas avoir été présent à l'assemblée, mais avoir tiré ses documents de récits des opérations. Du reste, son dessein a été de tout montrer sous un tel point de vue, que toute l'assemblée parût au pape aussi peu désagréable que possible, et qu'elle ne troublât aucune de ses espérances. Enfin il ne se trouve d'éclaircissements chez aucun des historiens; ces historiens ne se sont occupés que de l'issue et nullement de la discussion. Il ne peut, en attendant, y avoir aucun doute que la diète de Wurtzbourg ne fût éclairée d'aucune lumière vive, et qu'au contraire une sombre atmosphère fût répandue sur cette assemblée; il est hors de doute que personne n'y assista avec une âme libre et une ardeur

consolatrice, mais que tous, sans exception, se sentaient oppressés par une certaine contrainte; qu'il régnait, d'un côté, le mécontentement, l'amertume et l'arrogance, et de l'autre côté, la méfiance, la crainte et la terreur, et qu'il n'y manqua pas non plus d'hypocrisie, de délation et d'espionnage : car un grand nombre pouvaient voir maintenant à quoi réellement elle pouvait servir, à quoi réellement elle était destinée. En attendant, d'après la généralité des récits, ce qui suit paraît avoir été recueilli.

Aussitôt que la question fut posée sur ce qu'il y avait à faire dans la cause de l'Église, l'archevêque Rainald de Cologne se leva, et parla dans le sens suivant : « Le schisme dans l'Église dure déjà depuis trop longtemps, pour le grand malheur du monde chrétien; il est nécessaire d'y mettre un terme. Mais tous les efforts pour en venir à un accommodement avec le cardinal Roland, qui s'appelle le pape Alexandre, ont été inutiles, et tous les efforts ultérieurs seraient aussi inutiles. En conséquence il ne reste d'autre parti à prendre que d'enlever au schismatique Roland et à ses partisans tout espoir, ce qui est maintenant d'autant plus facile que le roi Heinrich d'Angleterre et son royaume, ainsi que le témoigneraient ses envoyés ici présents, se sont détachés de Roland, et sont prêts à reconnaître le pape Pascal. Mais, quand même le schismatique et ses partisans seraient dépouillés de tout espoir, il serait absolument nécessaire que l'empereur aussi bien que tous les princes de l'empire s'engageassent, par un serment solennel, à ne jamais reconnaître comme pape, ni le schismatique Roland, ni aucun autre homme qui, après lui, serait élu pape par le même parti et dans les mêmes principes; qu'au contraire ils maintiendraient et seconderaient le seigneur pape Pascal, et témoigneraient leur obéissance et leur respect à lui et à ses successeurs, comme au père et évêque catholique. Il était de plus nécessaire que les princes promissent en outre, par un serment non moins solennel, que, dans le cas où l'empereur Friedrich viendrait à mourir, ils ne couronneraient pas un autre roi avant qu'il n'eût prêté le même serment; enfin il était nécessaire que les princes se fissent prêter le même serment par tous les ecclésiastiques et par tous les vassaux laïques, et que celui, qu'il fût ici présent ou absent, qui se refuserait à prêter ce serment, perdrait, l'ecclésiastique ou le moine, les dignités de l'Église; le laïque, toutes ses possessions, les alodes non moins que les fiefs. »

L'empereur donna avec d'autant moins de scrupule son entière adhésion à cette proposition, qu'elle avait été sans doute convenue d'avance entre lui et l'archevêque Rainald. Aussi personne ne paraît avoir tenté de la contredire. Il n'y eut que Wichmann, archevêque de Magdebourg, qui se permit une observation, disant qu'il ne savait pas comment concilier la téméraire proposition dont Rainald était l'instigateur avec sa position de prêtre non consacré. Rainald avait en effet, ainsi que plusieurs autres évêques élus, évité de recevoir la consécration, d'abord au nom de l'anti-pape Victor, et maintenant à celui de Pascal, sans doute afin de se conserver une porte ouverte pour arriver, en cas de nécessité, aux pieds d'Alexandre. Mais, sur l'observation de Wichmann, l'empereur déclara aussitôt, d'une manière brève et décisive, qu'en tout cas l'archevêque Rainald devait être prêt sans délai à recevoir le sacre, ainsi que tous ceux qui avaient été nommés à des évêchés. Et Rainald et tous les évêques nommés et non encore consacrés répondirent qu'ils étaient prêts à recevoir sur-le-champ la consécration. Ensuite les serments dont Rainald avait fait la proposition furent réellement prêtés sur les Évangiles et sur des reliques, d'abord par l'empereur lui-même, puis par les évêques, et enfin par les princes laïques. L'archevêque Rainald précéda les princes ecclésiastiques; les autres auraient juré avec quelques réserves : furent-elles intérieures, quoique sans doute extérieures, c'est ce qui doit rester indécis; mais tous considérèrent certainement le serment comme forcé. Il n'y eut que les évêques dont les métropolitains n'étaient pas présents qui obtinrent un délai; mais l'archevêque Kunrad de Mayence s'enfuit secrètement, la nuit suivante, de Wurtzbourg, et, abandonnant le Teutschland, alla en France, auprès du pape Alexandre, où il trouva une réception amicale, protection ouverte, honneurs et dignités. Parmi les princes laïques qui prêtèrent le serment, on cite par leurs noms : le duc Heinrich le Lion, le markgraf Adelbert der Bar, le comte palatin Kunrad du Rhin, frère de l'empereur, et Louis le landgrave de Thuringe. Après les princes

tentschs, les envoyés du roi Heinrich prêtèrent aussi publiquement le serment que ce roi resterait fidèle à l'empereur avec tout son empire, qu'il rejetait le pape Alexandre, et qu'il maintiendrait également debout le pape Pascal que l'empereur maintenait debout. Ensuite l'archevêque de Cologne et tous les autres évêques non encore consacrés reçurent la consécration le dimanche suivant; le premier, cependant, seulement comme prêtre; il fut plus tard sacré comme archevêque à Cologne. Cependant l'empereur fit publier par tout l'empire l'ordre que tous ceux qui, sommés par leur évêque, leur supérieur ou leur seigneur féodal, de prêter le serment ci-dessus rapporté, s'y refuseraient, perdraient, s'ils étaient ecclésiastiques, leurs charges et leurs dignités ecclésiastiques, et, s'ils étaient laïques, leurs possessions féodales ainsi que leurs propriétés.

Ainsi se termina la diète de Wurtzbourg.

## CHAPITRE IX.

LIGUE DES PRINCES SAXONS CONTRE HEINRICH LE LION. — ACCOMMODEMENT DE CELUI-CI AVEC LES DANOIS ET LES SLAVES. — DURETÉ DE FRIEDRICH DANS L'EXÉCUTION DES DÉCISIONS DE WURTZBOURG. — RETOUR DU PAPE ALEXANDRE A ROME.

De l'an 1165 à l'an 1166.

Les décisions de Wurtzbourg avaient été le résultat de circonstances impies, de passions et de folles espérances. C'est pourquoi leur exécution devait éprouver de grandes difficultés; elle devait encore exciter plus profondément les anciennes passions, en engendrer d'autres, et produire de nombreux malheurs. Cependant il s'était certainement passé à Wurtzbourg d'autres choses que celles qu'on a racontées, desquelles ne fait pourtant mention aucun récit, mais dont les événements ultérieurs témoignent assez clairement. Comme en effet les pensées de l'empereur étaient constamment dirigées vers l'Italie, il est hors de doute qu'il avait cherché à Wurtzbourg à préparer les princes qui y étaient rassemblés à une nouvelle expédition contre ce pays; cela est d'autant moins douteux, que même ces princes avaient tous juré avec lui, non-seulement de maintenir debout le pape Pascal, mais certainement aussi de l'élever sur le siége de saint Pierre à Rome. Mais, parmi ces princes, le premier et le plus puissant était indubitablement le duc Heinrich le Lion. On peut par conséquent croire avec confiance que celui-ci fut tâté avant tous les autres par l'empereur, non-seulement parce que Friedrich avait besoin du duc pour terminer en Italie, mais encore parce qu'il était dangereux, avec le pouvoir toujours croissant de Heinrich, de le laisser tranquillement travailler à ses projets dans le Teutschland. Mais Heinrich n'entra point dans les vues de Friedrich; il était sans doute au fait du danger dont les Slaves et les Danois menaçaient la Saxe et les frontières de l'empire, et du ce danger découlait l'imprudence et même l'impossibilité pour lui de quitter le Teutschland. Et Friedrich, lorsqu'il se fut assuré de la ferme résolution du duc de ne pas franchir les Alpes, fut assez prudent pour dissimuler le dépit qu'avait certainement engendré en lui le refus de Heinrich, lequel pouvait bien ne pas demeurer sans de grandes conséquences.

Il n'osa pas en venir à une rupture ouverte; car il devait craindre une lutte longue et pénible, dans laquelle le Teutschland entier serait engagé, qui pouvait entraîner après elle la perte complète de l'Italie, et avoir pour conséquence la victoire décisive du pape Alexandre. C'est pourquoi il continua à montrer au duc le même visage qu'il lui avait montré la veille et l'avant-veille. Mais on conçoit, et, d'après les vues humaines, il est pardonnable qu'il ait désiré lier les mains au duc, afin qu'il n'accrût pas encore son pouvoir pendant son absence; qu'il ait désiré mettre le duc dans une position où celui-ci eût besoin de lui pour se soutenir. Et ce désir, s'il s'est d'ailleurs élevé dans son âme, fut bien aussi communiqué par lui à son conseiller le plus intime, l'archevêque Rainald. Mais Rainald, bien au fait des ruses, et bien expert en trames secrètes, put ne pas négliger alors de mettre l'occasion à profit pour exciter les princes saxons qui étaient présents à Wurtzbourg contre le duc, et pour les liguer les uns avec les autres dans le but de se déchaîner

avec des forces unies contre celui-ci, aussitôt que l'empereur se mettrait en marche pour son expédition d'Italie. Et les princes saxons, remplis depuis longtemps, comme on l'a souvent observé, de dispositions hostiles contre le duc Heinrich, durent mordre avec d'autant plus d'empressement à l'appât que le rusé archevêque leur présentait, que leur désir était plus fort de se dérober à la proposition d'une expédition en Italie. Il est certain que l'historien Helmold prouve que l'archevêque Rainald de Cologne fut l'âme de la ligue des princes saxons, laquelle, quoiqu'elle se déclarât subitement en apparence, l'année suivante, contre Heinrich, avait dû cependant être préparée depuis longtemps. La question ne peut donc être que de savoir comment et à quelle époque Rainald put conclure cette alliance; et entre l'assemblée de Wurtzbourg et le départ de l'empereur pour l'Italie, il ne put s'être présenté aucune occasion aussi bonne que celle qui s'était offerte à Wurtzbourg.

L'empereur Friedrich et le duc Heinrich se séparèrent, dans tous les cas, à Wurtzbourg comme deux amis, et bien aussi avec la résolution qu'ils conserveraient dorénavant, comme jusqu'alors, aux yeux du monde, l'apparence de l'amitié. Mais cette amitié ne fut certainement à l'avenir qu'une apparence, de même qu'elle n'avait peut-être pas été autre chose jusqu'alors. Les manœuvres de Rainald ne laissent aucun doute que Friedrich renfermait dans son cœur de l'irritation contre Heinrich. Il est toujours incertain et improbable que Heinrich ait emporté avec lui de Wurtzbourg une animosité aussi précise contre Friedrich.

Un certain soupçon semble cependant s'être élevé dans son âme. Il pouvait bien ne pas savoir ce que l'on préméditait contre lui, mais sa conduite ultérieure prouve qu'il avait remarqué que l'on préméditait quelque chose contre lui; car ses efforts furent avant tout dirigés vers la défense des frontières de Saxe, afin que les querelles intérieures ne permissent pas aux étrangers de pénétrer dans la Saxe et dans l'empire, de s'y livrer au pillage, ou de chercher à s'y établir.

Il a été en effet raconté plus haut que Heinrich, lorsqu'il avait, l'année précédente, réuni sur la Peene ses armes à celles de Waldemar, roi des Saxons, était parti subitement et avait repassé l'Elbe, sans s'inquiéter de son allié. Dans cet éloignement précipité du duc le roi ne vit qu'une perfide trahison. Son irritation fut d'autant plus grande, qu'abandonné et dénué de tout, il fut maintenant obligé à la fois de retourner dans son empire et de renoncer à ses projets, du moins pour le moment. Depuis cette époque, il avait existé entre les Danois et les Slaves, dans la Poméranie, une lutte mortelle qui se distinguait plutôt par des pirateries que par des actions guerrières, dans lesquelles personne n'était ni vainqueur ni vaincu, mais qui faisaient éprouver de grandes pertes aux deux partis. Et les pays aussi que le duc Heinrich avait conquis éprouvèrent les suites de son éloignement. Pribislav, dont l'âme n'était que raffermie et non brisée par le malheur, continuait la guerre. Protégé par le peuple, sinon par les princes de la Poméranie, il faisait des incursions hardies, volait et détruisait, disparaissant aussi vivement qu'il avait vivement paru; de sorte que la situation des choses n'était peut-être pas moins désagréable au duc qu'au roi Waldemar. Pourtant le sage conseiller de ce roi, l'évêque Absalon, réussit à donner aux rapports avec les peuples slaves une tournure favorable à l'avantage de celui-ci. Par l'entremise d'un négociateur habile (1), il représenta à ces peuples « que, malgré leurs petites victoires, ils ne seraient pas en état de se soutenir contre leurs deux ennemis, Waldemar et Heinrich; bien plus, ils devaient, après de longs malheurs, succomber sous l'un ou sous l'autre, s'ils ne se joignaient pas à l'un pour résister à l'autre. Mais entre les Saxons et les Danois il y avait une grande différence: les Saxons, non contents de butin et de gloire, signalaient leur route par la destruction, et cherchaient à anéantir entièrement la propriété des peuples par une rude domination et une nouvelle religion; les Danois, au contraire, n'avaient, dans leurs guerres, pas d'autre but que de se défendre eux-mêmes, et d'atteindre avec les peuples ennemis à un commerce paisible à leur avantage mutuel; par cette raison les Slaves ne devaient raisonnablement se faire aucun scrupule d'accepter l'amitié des Danois, pour expulser les Saxons du pays, et se réjouir ensuite de la liberté de leur patrie. » Ces représentations firent leur effet. Les Slaves commencèrent à se tourner du côté des Danois, et à reconnaître aussi le roi Waldemar comme leur

roi. En même temps Pribislav fut mieux soutenu par les Poméraniens; Demmin fut restauré, Row fut conquis, les frontières de Zuerin et de Razebourg furent violées. Mais Waldemar n'était pas en état de mettre suffisamment à profit cette tournure des choses; car, pour réunir les Slaves et les maintenir dans son alliance, il aurait fallu qu'il parût au milieu d'eux avec une forte armée, et qu'il leur prêtât secours; et il était forcé de rester dans son pays, à cause d'une querelle dangereuse dans laquelle il était engagé avec la Norwége, ainsi qu'à cause de la crainte que lui causait l'inimitié de Heinrich le Lion, et dans laquelle de petits mouvements hostiles l'avaient continuellement maintenu.

Mais Heinrich pensait, après les événements de Wurtzbourg, devoir rétablir la bonne intelligence avec le roi, afin qu'il ne causât pas la ruine de ses possessions slaves; il envoya donc les évêques de Lubeck et de Razebourg comme ambassadeurs à Waldemar, pour lui offrir amitié et alliance. Et Waldemar, quoiqu'il se fût amèrement plaint du peu de solidité de la fidélité teutsche (2), ne se fit aucun scrupule de faire preuve envers les Slaves d'une fidélité non moins fragile. Considérant sa position, il accepta avec d'autant plus d'empressement les propositions de Heinrich qu'elles étaient plus amicales, et que les garanties que Heinrich faisait offrir de la sincérité de ses sentiments étaient plus certaines. Une entrevue fut donc arrêtée entre les deux ducs. Elle eut peut-être lieu dans l'automne de cette année, tantôt sur l'Eider, tantôt à Lubeck. Les deux princes s'engagèrent à agir de concert contre les Slaves, à travailler avec vigueur contre les pirateries, et à partager loyalement entre eux le produit de leurs conquêtes. Et il ne fallut maintenant, probablement au printemps suivant, que quelques déploiements de forces militaires pour ébranler les malheureux Slaves. Le noble et courageux prince Pribislav fut abandonné par les princes de la Poméranie, arrêté dans sa carrière victorieuse, et condamné à une inactivité pénible. Les Poméraniens, en revanche, achetèrent la paix de Heinrich et de Waldemar; et Waldemar et Heinrich leur accordèrent volontiers la paix pour de l'argent et des otages, comme ils n'auraient pu même, sans argent et sans otages, la troubler longtemps.

Mais le duc Heinrich alla encore plus loin. Il en était venu à la découverte que les pays slaves qu'il avait soumis à sa puissance ne parviendraient à aucune tranquillité tant que Pribislav errerait comme fugitif et comme proscrit, et n'aurait rien que son épée; il savait aussi fort bien que ce prince portait dans l'âme une épine, laquelle ne lui permettrait jamais de déposer l'épée tant que celle-ci serait tout pour lui. Il exprima cette conviction aux comtes et aux seigneurs à qui il avait confié la garde et le gouvernement du pays; tous s'accordèrent avec lui. Heinrich entra donc en négociations avec Pribislav. Pribislav était seul; les plus affreux malheurs ne l'avaient pas vaincu, mais il avait bien perdu toute confiance dans les hommes et le bonheur. Il pouvait aussi être désolé du sort cruel des restes de son peuple, qui étaient dispersés, pauvres et soucieux, dans le pays, ou erraient à l'aventure comme de misérables fugitifs, et étaient livrés à la servitude par ceux-là même auprès de qui ils cherchaient un refuge, les Poméraniens et les Danois. Il accéda aux propositions de Heinrich. Il consentit probablement à embrasser le christianisme; il est certain que Heinrich lui rendit, d'après les coutumes féodales, l'héritage entier de son père, savoir, le pays entier des Abodrites; à l'exception cependant de Zuerin, sans doute parce qu'il voulait conserver un gage et un point d'appui. Mais cette précaution même eût été inutile, car Pribislav observa loyalement et consciencieusement toute sa vie le serment de fidélité inviolable qu'il prêta au duc (3).

Ce fut ainsi que le duc acquit la sécurité nécessaire afin de pouvoir donner toute son attention à ses possessions du Teutschland; il fortifia et consolida ses forteresses; il augmenta sa puissance, et prit, quoiqu'il ne manquât jamais à l'empereur, toutes les mesures de précaution. C'est pourquoi il put moins sentir l'atmosphère étouffante dont il était entouré; il put prévenir avec circonspection et confiance les choses qu'on ourdissait secrètement contre lui. De cette confiance pouvait bien témoigner aussi le lion d'airain qu'il fit ériger sur une forte colonne de granit dans sa forteresse de Braunschweig; la gueule ouverte que l'animal royal étendait vers ceux qui s'approchaient voulait sans doute avertir ses ennemis qu'on n'attaquerait pas sans châtiment le palais ducal. Véritablement aussi cet emblème n'était

pas propre à adoucir ces ennemis, qui devaient être effrayés; il n'excita que leur jalousie et leur arrogance, leurs railleries et leurs moqueries (4).

Voilà pour le Teutschland septentrional. En même temps il se passait aussi dans le Teutschland méridional et occidental de nombreux mouvements. On sait peu de chose de la vie et des manœuvres de l'empereur, mais il ne resta pas un moment dans l'inaction. Son premier soin fut de mettre à exécution les décisions de Wurtzbourg; le second, d'accommoder des querelles et d'apaiser des guerres; mais, parmi tout cela, il continua ses efforts pour une nouvelle expédition d'Italie. D'abord il se dirigea vers la Bavière, par Passau, jusqu'à Vienne, chez son oncle, le duc Heinrich d'Autriche; et là où il parut, il atteignit son but. De là il alla en Souabe, et ensuite, descendant le Rhin, dans l'archevêché de Mayence. Là même, pour punir le fugitif archevêque Konrad de sa trahison, il fit détruire les forteresses qui avaient été bâties pour la défense du pays, et commettre d'autres déprédations. Vers la même époque, le landgrave Louis de Thuringe, d'après son ordre, démolit les murs de la ville d'Erfurt, que l'archevêque Konrad n'avait rebâtis de nouveau, ou du moins restaurés et consolidés, que l'année précédente. Et Louis accomplit cette mission sans trop de répugnance; car il était un des princes qui, poursuivant leur propre plan, avaient été gagnés contre Heinrich le Lion, et il avait déjà la promesse que ce prieur Christian de Mersebourg, qu'il avait cherché à élever sur le siége archiépiscopal de Mayence, obtiendrait maintenant réellement ce siége. Mais lui-même, l'empereur, continua sa route le long du Rhin, et ordonna et organisa partout jusqu'à la Hollande.

Il célébra la fête de la naissance du Seigneur à Aix-la-Chapelle. Un grand nombre de princes et de seigneurs ecclésiastiques et laïques étaient réunis autour de lui. Pendant cette solennité dans ce lieu, Friedrich pensa à Charlemagne, qu'il avait l'habitude, ainsi que plusieurs autres, de représenter comme son modèle. Il en vint à la pensée d'élever au nombre des saints de l'Église le vieux héros qui, à cause de son zèle pour l'affermissement ainsi que pour la propagation de la religion chrétienne, avait été mis au rang des martyrs, et devait être considéré comme un véritable et saint confesseur. Et qui aurait pu l'empêcher dans l'exécution de cette pensée? Il pouvait être sûr, en effet, de l'approbation de son pape Pascal; et les évêques qui l'entouraient, sous le poids de l'excommunication d'Alexandre, n'avaient aucune objection à faire; ils avaient osé et souffert des choses plus importantes. On rechercha donc les os du grand empereur; ils furent, au milieu des cérémonies religieuses, célébrées par l'archevêque de Cologne et l'évêque Alexandre de Lutteih, au nom du pape Pascal, exhumés et placés comme reliques, avec une dotation impériale. Toute la cérémonie fut sans doute une solennité magnifique; mais on laisse avec justice au jugement de chacun à décider si ce fut un acte religieux édifiant chacun des assistants; et l'empereur lui-même et son épouse, ainsi que l'archevêque Rainald, purent difficilement se défendre d'une certaine sensation désagréable. On ne peut même maintenant réprimer une telle sensation. Lorsque l'empereur Othon III, dans son zèle maladif et extravagant pour la Rome immortelle, eut pris la résolution d'établir son siége dans cette ville, et de là, aux côtés de son cher Gerbert, le pape Sylvestre II, de faire usage de sa puissance impériale, et que, dans le même zèle, il ne put résister au désir de voir le tombeau de celui qui avait rétabli la dignité impériale, et qui d'ailleurs avait brillé comme une étoile étincelante dans la nuit des temps, on est saisi d'étonnement en voyant ce jeune homme qui n'avait à se glorifier d'aucune grande action devant les cendres de celui qui en avait accompli de si glorieuses. Et qui peut refuser sa sympathie à cet infortuné, lorsqu'avec le sentiment de sa mort prochaine dans le sein, qu'il avait décoré de la croix d'or volée, il s'enfuit avec précipitation hors de la vue des ossements de cette forme gigantesque, mais en fut ensuite poursuivi jusque dans ses rêves, parce qu'il avait troublé leur repos? Maintenant il en était tout autrement. Celui qui compare les actions de Friedrich avec celles de Charlemagne, les efforts de Friedrich avec ceux de Charles, la position de Friedrich avec celle de Charles, envers le monde, l'empire, l'Italie, l'Église et le siége apostolique, et réfléchit ensuite que les ossements de l'ancien fondateur et protecteur du lieu où ils avaient reposé pendant trois cent cinquante-deux ans, furent exhumés par un empereur

qui était sous le poids de l'anathème de l'Église, afin que la canonisation fût prononcée sur eux, au nom d'un pape clandestin, par des ecclésiastiques qui étaient également chargés de l'anathème de l'Eglise; celui, en effet, qui considère ces choses et y réfléchit, ne pourra guère s'empêcher de reconnaître dans cet acte un signe menaçant du malheur à venir.

Mais, quelque raison qui ait pu décider Friedrich à son action d'Aix-la-Chapelle, et quel que soit le jugement qu'on en porte, pendant qu'il séjournait dans ces contrées du bas Rhin, éclata de nouveau en Souabe la guerre entre le Welf et le Waiblingen, laquelle, quoique apaisée par Friedrich l'année précédente, n'avait été nullement étouffée. Welf le fils, et Hugues, comte palatin de Tubingen, prirent de nouveau les armes. Hugues se trouva dans l'embarras, car plusieurs de ses forteresses tombèrent au pouvoir de Welf. Dans cette extrémité, il appela à son secours le duc Friedrich de Souabe. Mais Friedrich, craignant peut-être l'empereur, ne marcha pas lui-même, mais pria le roi de Bohême d'envoyer des troupes guerrières. Les Bohêmes parurent au mois de janvier de la nouvelle année. Mais cette race sauvage, avide de vol et de butin, ne vint que pour piller, et non pour combattre. Elle parcourut le pays depuis les frontières de Bohême jusqu'aux montagnes de Bourgogne, et marqua sa route par des déprédations et toute sorte d'horreurs. Aussitôt l'empereur accourut des Pays-Bas pour mettre un frein au désordre. Heinrich le Lion accourut aussi dans le Teutschland méridional, en partie sans doute pour donner sa protection comme duc de Bavière, en partie aussi pour être prêt en tous cas. Avant l'apparition des deux grands princes, la fureur des petits s'apaisa, et les Bohêmes prirent la fuite et retournèrent chez eux.

Cette prompte cessation des hostilités décida probablement l'empereur, afin d'entreprendre autre chose dans cette affaire, à tenir, le 14 février, une diète à Nurnberg, qu'il avait sans doute convoquée antérieurement. L'empereur espérait, dans cette assemblée, terminer une affaire qui lui tenait beaucoup au cœur, et qui était en effet d'une grande importance. Son oncle, en effet, l'archevêque Kunrad de Salzbourg, comme on l'a raconté, n'avait pas reçu les régales, que celui-ci l'avait supplié de lui accorder, d'abord à Pavie, et plus tard à plusieurs reprises. Kunrad n'avait pas non plus paru à Wurtzbourg, et s'était ensuite refusé à prêter le serment, lequel devait être prêté d'après les décisions de Wurtzbourg, fidèle à la parole qu'il avait donnée lors de son élection. C'est pourquoi Friedrich l'avait invité trois fois, dans un délai fixé, à comparaître devant lui. Par deux fois il n'avait pas paru; maintenant, assigné pour la troisième fois à Wurtzbourg, il crut ne pas devoir y manquer. L'empereur lui reprocha ce qu'il lui avait déjà reproché antérieurement : qu'il possédait l'évêché par un vol, puisqu'il n'avait ni reçu de lui, l'empereur, les choses temporelles, ni du pape Pascal les choses spirituelles. L'archevêque avait choisi pour défenseur le duc Heinrich le Lion, et Heinrich ne se fit aucun scrupule de prendre sa défense. Il dit, quoiqu'au nom de l'archevêque néanmoins, en propres paroles à la face de l'empereur : « Il n'est pas vrai que Kunrad ait obtenu l'archevêché par un vol; bien plus, il l'a obtenu par l'élection légitime des ecclésiastiques, des vassaux, et du peuple tout entier; ensuite il a en effet par trois fois sollicité justice de lui, l'empereur, c'est-à-dire l'investiture des régales du siége archiépiscopal, et par trois fois cette justice lui a été refusée, par la seule raison qu'il ne voulait pas reconnaître Pascal comme pape: mais il ne pouvait pas reconnaître Pascal, parce que cet homme n'était pas le légitime pasteur de l'Église. »

Il est hors de doute que ces paroles avaient déjà été données à l'empereur en réponse par Kunrad lui-même, l'archevêque; mais que lui, l'empereur, fût obligé d'entendre ces paroles de la bouche du duc Heinrich, en présence des princes réunis, c'est ce qui devait nécessairement l'offenser jusqu'au fond de l'âme: car comment était-il possible que ces princes ne crussent pas que Heinrich avait exprimé sa propre conviction? Tous les ennemis du pape impérial Pascal ne devaient pas par conséquent considérer le duc comme un ami et un compagnon, un soutien et un protecteur. Les paroles prononcées après les décisions de Wurtzbourg devaient-elles donc sonner plus agréablement aux oreilles de l'empereur qu'une déclaration ouverte de guerre? Dans les circonstances embrouillées où Friedrich se trouvait enveloppé, il n'osait toutefois les considérer comme l'opinion de Heinrich, ou de les attribuer ouverte-

ment à la malveillance de Heinrich. Véritablement il ne paraît pas les avoir du tout relevées, mais il semble avoir renfermé son dépit dans son sein; cependant il laissa aussi toute l'affaire indécise, et chassa son oncle de sa cour avec des regards mécontents.

Ensuite l'empereur se rendit à Ulm pour terminer la guerre qui s'était élevée de nouveau entre Welf le fils et Hugues le comte palatin. Ces princes, et probablement tous les autres qui avaient pris part à la querelle, comparurent devant lui; plusieurs autres se rassemblèrent autour de lui. Heinrich le Lion vint aussi à la diète d'Ulm : il est incertain s'il fut invité ou si ce fut volontairement, pour se placer à côté de son cousin Welf, et pour défendre les intérêts de la maison Welf; et il advint maintenant ce qui ne pouvait advenir que dans les circonstances actuelles. Il importait moins de rechercher de quel côté était la justice et duquel était l'injustice, que de réprimer pour l'avenir le renouvellement de la guerre. Par conséquent le plus faible devait succomber; le plus fort promit peut-être sa coopération à l'expédition d'Italie, et les autres qui n'avaient pas reparu sur la scène depuis la bataille de Tubingen, tels que le duc Friedrich de Souabe lui-même, furent mis hors de cause. Le comte palatin Hugues fut forcé de plier le genou par trois fois devant le jeune Welf pour obtenir son pardon, et de se livrer ensuite à lui comme prisonnier. Welf le fils fit enchaîner le condamné, et le fit conduire en captivité dans le château de Neubourg. Dans cette prison Hugues resta pendant un an et demi; ce ne fut qu'à la mort du jeune Welf qu'il recouvra la liberté.

Après cette décision, Heinrich le Lion paraît être retourné en Saxe; l'empereur, au contraire, se rendit à Ratisbonne, pour entamer des négociations avec le duc Heinrich d'Autriche, touchant les affaires de Salzbourg, et pour engager celui-ci à s'interposer auprès de son frère l'archevêque Kunrad. Le duc entreprit la mission de l'empereur; mais Kunrad, quelques menaces qu'on prononçât contre lui, quelques séductions qu'on employât à son égard, ne put être décidé à renoncer à la cause du pape Alexandre, et à violer la parole dont dépendait son élection. Bien plus, il fortifia des citadelles, plaça des garnisons dans les forteresses, et prit des dispositions de toute nature pour repousser en cas de nécessité la violence par la violence. Cette persévérance, cette fermeté consciencieuse du vénérable prêtre dans sa conviction, ces préparatifs pour une résistance vigoureuse, parurent à l'empereur de l'obstination, de l'arrogance, et même de la trahison contre la majesté impériale; et cette trahison devait le chagriner d'autant plus vivement, que non-seulement elle provenait de son oncle, mais menaçait même de déchirer le véritable nerf de ses efforts. Dans sa colère, il tint une nouvelle diète à Laufeo sur la Salza. Le duc Heinrich d'Autriche s'y trouva; l'archevêque Kunrad était également dans le voisinage; et comme ici encore une dernière tentative que fit le duc Heinrich, appuyé par d'autres princes, pour décider son frère à céder, échoua complétement, l'empereur résolut, et en effet il lui restait à peine d'autre parti, de mettre à exécution sans délai les décisions de Wurtzbourg. Les princes présents gardèrent le silence, et il paraît qu'il n'y eut que ceux qui espéraient qu'il leur en reviendrait quelque chose. De sorte que Friedrich conféra les possessions de l'archevêché; il conféra même les dîmes qui faisaient partie des droits de l'archevêque, en fief aux laïques qui s'étaient déclarés prêts, par leur approbation, à accepter ces dons; il mit l'archevêque au ban de l'empire; il y mit aussi les cloîtres, les prélats et leurs possessions, qui étaient déjà sous le poids de l'excommunication du pape Pascal, et même tous ceux qui dépendaient de l'archevêché de Salzbourg. Et cependant commença une situation affreuse. L'empereur exigea de ceux qui avaient obtenu ou qui désiraient obtenir des investitures, qu'ils causassent tout le préjudice possible à l'archevêché; et ceux-ci commencèrent la lutte et la dévastation de la manière la plus horrible. L'archevêque Kunrad lança sur ses ennemis des anathèmes sévères, et ses vassaux opposèrent une résistance vigoureuse. Et quoique la lutte fût inégale, puisqu'un petit nombre combattait contre le plus grand, et quoique cette hideuse dévastation eût pu décourager des hommes moins forts, cependant elle dura une année entière avant que l'archevêque tombât dans la misère, et que Salzbourg même devînt la proie des flammes.

Pendant ces entrefaites, le temps ne resta pas sans profit pour l'empire. L'empereur était déjà depuis un an et demi de retour dans sa patrie; et qui pouvait indiquer le bien qu'il avait, pendant ce temps, projeté, exécuté ou

atteint en faveur de l'unité, de la paix et de la puissance de l'empire teutsch, ou pour la grandeur et la civilisation du peuple teutsch? qui même pouvait calculer de combien il s'était rapproché de son propre but? L'impression produite par son arrivée avait été extrêmement favorable pour sa considération, pour l'ordre et la tranquillité. Tous les esprits s'étaient tournés vers lui; on avait puisé une nouvelle confiance dans le caractère de l'homme fort. Mais les choses avaient bientôt pris une autre tournure. La confiance ne reposait pas sur les fermes fondements de faits et d'actions accomplis d'avance; mais elle dépendait, à cause des besoins humains, du nuage aérien de l'espérance en l'avenir. Mais ce nuage avait disparu; la tempête de Wurtzbourg l'avait dissipé, et les yeux des hommes qui cherchaient l'approche de l'accomplissement ne trouvaient même plus cette vapeur unique. Friedrich était placé dans une position malheureuse vis-à-vis de l'empire teutsch; le grand schisme qui divisait le monde chrétien s'était agrandi, et avait engendré dans le Teutschland, des deux côtés, des crevasses par lesquelles les liens même les plus intimes des familles étaient déchirés, et qui avaient séparé le père du fils et le frère du frère. L'histoire ne parle que des princes; on peut cependant admettre avec certitude que la douleur et la misère étaient générales; on peut admettre que dans les villes, que dans les chaumières du pays, la passion avait également régné, et que la haine et la colère s'étaient étendues au loin sur Mayence, Erfurt et Salzbourg. Et, parmi les princes mêmes, Friedrich en avait à peine gagné quelques-uns; en revanche, il en avait peut-être perdu un grand nombre. Comme il était hors d'état de rendre l'un inoffensif autrement que par des ruses perverses, de châtier l'autre autrement que par une affreuse dévastation de son pays, d'humilier le troisième qu'en le réduisant à la misère, comment était-il possible qu'il pût jamais compter sur quelqu'un avec confiance, à moins que ce ne fût peut-être sur ceux qui ne pouvaient sans lui échapper à l'excommunication de l'Église, ou dont le sort était lié au sien par les intérêts les plus vulgaires?

Mais tandis que l'empereur ne gagnait pas ainsi, mais perdait dans le Teutschland, disparut aussi l'espoir qu'il avait fondé sur le roi Heinrich d'Angleterre. Le serment que les envoyés de ce prince ne s'étaient fait aucun scrupule de prêter à Wurtzbourg demeura sans effets favorables pour le pape Pascal et l'empereur Friedrich. Heinrich, étranger en Angleterre, non aimé comme roi, non estimé comme homme; en France, au contraire, embarrassé au dernier point dans les affaires embrouillées de la féodalité, ne manquant ni d'esprit ni de force, mais de solidité et de puissance, n'était pas en état de soutenir une lutte heureuse ni même durable contre le pouvoir qu'exerçait l'Église, par la foi et la superstition, sur les esprits des hommes. L'archevêque Thomas, quoique vivant dans l'exil, avait une influence incommensurable non-seulement sur les ecclésiastiques, mais encore sur les laïques; et comme il avait été nommé par le pape Alexandre III légat du saint-siége en Angleterre, l'excommunication qu'il avait lancée contre le roi devait agir d'autant plus fortement, que Heinrich, étant souvent obligé de séjourner sur ses possessions françaises, conservait moins de moyens de s'y opposer avec une attention non interrompue.

En Italie, enfin, les affaires se présentaient sous une telle forme, que l'empereur ne pouvait sans danger retarder jusqu'à l'année suivante son expédition dans ce pays. En Lombardie, cependant, les événements qu'on pouvait généralement espérer lorsque l'empereur avait repassé les Alpes n'étaient nullement arrivés; mais d'autres incidents, qui alors paraissaient moins probables, menaçaient de sérieuses conséquences.

Dans la Lombardie, en effet, se maintenait l'ancienne vérité que le cœur de l'homme est une chose arrogante et timide. La ligue de Vérone s'était formée sous les yeux de l'empereur, et l'empereur, hors d'état de la dissoudre par des négociations, ou de la détruire par la force, avait battu en retraite devant elle. Cependant elle ne paraît pas, après l'éloignement de l'empereur de l'Italie, avoir fait aucun pas d'importance. La pensée pouvait bien s'être élevée que toutes les villes de la Lombardie seraient gagnées en faveur de la ligue, qu'elle s'étendrait à une alliance lombarde, et que de cet accroissement naîtrait une puissance assez forte pour chasser les Teutschs d'Italie, et pour résister à une nouvelle irruption de leur part; mais, quand même on eût conclu en secret des alliances, et qu'on eût stipulé des conventions,

on n'en vint pas à la résolution et au fait : l'ancienne terreur était encore trop vive dans l'âme des hommes; la méfiance était encore trop grande. Qui aurait osé faire aux villes qui avaient tenu si aveuglément à l'empereur, et qui avaient prêté les mains à la destruction de Tortone, de Crême et de Milan, la proposition d'une ligue contre l'empereur? laquelle de ces villes aurait osé se détacher de l'empereur, aux côtés de qui elles avaient combattu et vaincu, volé et pillé, incendié et violé, pour s'engager dans une ligue dont elles n'avaient à attendre, aussitôt que la nécessité serait passée, que la haine, le mépris et les mauvais traitements? Mais, tant que ces villes tiendraient à l'empereur, et seraient opposées aux autres villes d'Italie avec des sentiments hostiles et perfides, les esprits même les plus forts devaient considérer comme dangereux de prendre des mesures auxquelles non-seulement on pouvait ne pas répondre, mais des conséquences desquelles ils n'étaient pas non plus certains. Il pouvait par conséquent arriver que les gardiens et autres employés de l'empereur traitassent maintenant encore, pendant l'absence de celui-ci, leurs otages avec la même dureté qu'autrefois, aux yeux des malheureux assujettis. Ils extorquaient tout ce qu'il y avait encore à pressurer, et renforçaient leurs exigences de toutes les vexations qui pouvaient conduire au succès. Les Milanais ne conservaient qu'un tiers des fruits de leurs champs; aux Crémois, de même qu'à l'époque de la conquête de l'empire romain, on enlevait même le tiers de leur propriété. Tout foyer, la chaumière ainsi que le palais, était imposé avec la même dureté, chaque moulin rudement taxé, toute activité humaine opprimée par un impôt considérable. Et les Lombards souffraient tout ce que leurs oppresseurs leur imposaient. Ils étaient unanimes en cela, qu'il valait mieux mourir que d'endurer de telles tortures; mais ce qu'ils reconnaissaient en secret, ils n'osaient pas l'exécuter ouvertement; et quand même un grand nombre pussent être prêts en particulier à exposer leur vie, on n'en venait pas à une réunion. La plupart trouvaient aussi maintenant des forces dans la pensée que l'empereur ignorait ce que ses gardiens exécutaient, que l'empereur ne voulait pas ce que ses employés projetaient, que l'empereur remédierait à ces horreurs aussitôt qu'il reparaîtrait en Italie. C'est pourquoi tous les esprits découragés et toutes les âmes faibles soupiraient après l'arrivée de l'empereur (3).

C'était ainsi en Lombardie; mais d'autres choses se passaient à Rome. Ici, le nouveau lieutenant du pape Alexandre, le cardinal Jean, avait déjà, dans l'année 1164, amené dans son parti, par son éloquence et par de l'argent, le sénat et le peuple, et chassé de l'église de St-Pierre les schismatiques qui l'avaient eue en leur pouvoir. Depuis cette époque, la ville presque tout entière était pour Alexandre, et une fois qu'on eut embrassé ce parti, le désir s'était aussitôt élevé que le pape revînt à Rome et prît possession du siége de l'Apôtre. Une ambassade fut bientôt envoyée en France, pour porter au pape la prière du clergé et du peuple de Rome. Alexandre savait bien que, quelle que fût sa considération en France, il serait en état d'agir tout autrement sur le monde chrétien, s'il faisait entendre ses paroles de la ville immortelle, de l'ancien siége de l'Apôtre, à la fois comme chef et seigneur de l'Église, que lorsqu'il parlait aux ecclésiastiques, aux peuples et aux rois, du pays où il s'était réfugié, de la ville inconnue de Sens. Il s'entendit en conséquence avec le roi Louis et avec le clergé français, et accepta ensuite l'invitation des Romains. Après les fêtes de Pâques de l'année 1165, il quitta Sens, et se rendit à petites journées, par Paris, vers le midi de la France. Ce ne fut que vers le milieu du mois de juillet qu'il arriva à Montpellier. Il voyageait si lentement, en partie pour attendre l'équipement des vaisseaux nécessaires, mais bien aussi en partie pour essayer, par sa présence, de mettre un frein aux hérésies qui s'étendaient de plus en plus dans le midi de la France, et pour rendre aux esprits une direction selon l'Église. Au mois d'août il s'embarqua avec sa suite, parmi laquelle se trouvait aussi l'archevêque Konrad de Mayence. Son voyage ne se fit pas sans de nombreux dangers : ce ne furent pas seulement le vent et les vagues, mais encore les hostilités des Pisans et des Génois qui menacèrent de lui être fatales; car l'un était déjà contre lui, par la raison que l'autre était pour lui. Il se dirigea vers la Sicile, et débarqua à Messine, parce qu'il voulait s'entendre, en cas de nécessité, avec son ami et vassal le roi

Wilhelm. Wilhelm le fêta comme père et seigneur avec des présents et les plus grands honneurs. Il fit aussi équiper cinq galères magnifiques pour le conduire dans le Tibre, et nomma une brillante ambassade qui devait l'accompagner jusqu'à la ville immortelle. Il débarqua heureusement à Ostie. Le lendemain matin de son arrivée parurent en grande foule devant le saint-père, à Ostie, des ecclésiastiques et des laïques, des hommes de la noblesse et du peuple de Rome, pour lui témoigner leur joie, pour lui apporter leur respect comme au pasteur de leurs âmes, pour l'accompagner avec des branches d'olivier à la main jusqu'à la ville, jusqu'à la porte de Latran. Devant cette porte il fut reçu de la manière la plus solennelle, et accompagné, parmi les acclamations de joie de la foule réunie, jusqu'au palais de Latran. C'était le 23 novembre de cette année 1165.

A dater de ce moment tout changea. Les partisans de l'anti-pape Pascal tombèrent dans la consternation et le désordre. Lui-même, cet homme infortuné, était dans le plus extrême embarras, et avait perdu toute confiance aux Italiens. Son seul espoir reposait sur l'empereur, et sur l'arrivée d'une nouvelle armée teutsche en Italie. Le monde chrétien, qui n'était pas sous les armes ou sous la terreur de l'empereur, considérait la victoire d'Alexandre comme décisive; la puissance de ce pape augmentait d'une manière que personne ne pouvait calculer; et, bien qu'on n'eût pas encore agi en sa faveur avec des armes temporelles, il régnait cependant en Italie un esprit plus libre, et on devait s'attendre à des événements importants.

Ce changement n'échappa pas à l'empereur. L'entrée triomphale de son ennemi dans la ville de Rome n'était pas seulement pour lui un événement chagrinant et offensant, mais il en craignait aussi les conséquences pour la Lombardie et pour tous ses projets. En outre, il pouvait être excessivement tourmenté par son protégé, le pape Pascal; il pouvait être également tourmenté par les princes et les seigneurs d'Italie, ainsi que par les villes qui avaient à redouter la victoire de ses ennemis. C'est pourquoi il poussa d'autant plus à une nouvelle expédition, la quatrième au delà des Alpes, sans s'inquiéter beaucoup de l'empire teutsch et des affaires du peuple teutsch. Mais, malgré tous ses efforts, il ne lui fut pas possible de terminer ses préparatifs avant l'automne de l'année suivante. Il se mit en marche au mois d'octobre. A cette époque, la lutte mortelle dans l'évêché de Salzbourg continuait toujours avec sa première impétuosité. Friedrich ne se laissa pas retenir par cette circonstance; il ne la voyait peut-être pas sans plaisir; et s'il avait jeté les yeux encore une fois en arrière avant son départ, il aurait dû voir aussi éclater la lutte des princes saxons contre son cousin le duc Heinrich le Lion, lutte qui, après avoir couvé sous des passions longtemps contenues, avait atteint sa maturité et sa direction par des ruses et des artifices.

## CHAPITRE X.

QUATRIÈME EXPÉDITION DE L'EMPEREUR FRIEDRICH EN ITALIE. — RÉTABLISSEMENT DE LA VILLE DE MILAN. — LIGUE DES LOMBARDS. — FUITE DE L'EMPEREUR HORS DE ROME ET HORS DE L'ITALIE.

De l'an 1166 à l'an 1168.

Quelques semaines avant son départ pour l'Italie, l'empereur avait envoyé l'archevêque Rainald de Cologne en avant dans ce pays. Rainald était accompagné du nouvel archevêque de Mayence, de ce Christan ou Christian qui, après le meurtre de l'archevêque Heinrich, avait été amené par le frère de l'empereur, le comte palatin Kunrad, et par Louis, landgrave de Thuringe, sur le siége de Mayence, avait été cependant rejeté alors par l'empereur, mais maintenant, après la fuite du Wittelsbach, l'archevêque Kunrad, avait été élevé par lui, l'empereur, à l'archevêché de Mayence. Friedrich avait accordé à celui-ci sa faveur, en partie peut-être parce qu'il espérait par ce choix se réconcilier avec son frère et avec le landgrave Louis, ou se les attacher plus fermement, et en partie certainement parce qu'il avait reconnu en Christian un prêtre selon son cœur : car Christian était un homme animé d'un esprit adroit, remuant, éloquent et habile, propre à toutes les affaires, tant ecclésiastiques que temporelles, bien au fait des mœurs et du langage des peuples, exempt de beaucoup de préjugés, de sorte qu'il savait,

selon les circonstances, exécuter avec dignité et retenue, avec vigueur et fermeté, ce qu'on lui confiait; enfin assez hardi pour franchir les obstacles qu'on ne pouvait ni éloigner ni tourner; c'est pourquoi il préférait l'épée au poing et la massue au bréviaire, et préférait la coiffure d'un casque d'or à l'espoir de la couronne immortelle dans un monde meilleur que celui-ci. On pouvait attendre de lui un fidèle dévoûment et des services utiles.

Les deux archevêques, accompagnés d'un petit corps de troupes, traversèrent la Bourgogne et Ivreo pour se rendre en Italie. Ils choisirent cette route sans doute pour parcourir le pays aussi loin que possible, pour s'assurer aussi de la situation de l'Italie occidentale, et pour mettre eux-mêmes cette partie en mouvement; peut-être aussi voulaient-ils en même temps rendre douteuse la route que prendrait l'empereur. Le but de leur mission était principalement de donner avis de l'arrivée de l'empereur, d'amener sous les armes les amis de celui-ci, de terrifier ses ennemis, d'inspirer de la confiance aux fonctionnaires, et de faire des préparatifs pour la réception de l'empereur. Et ils paraissent avoir poursuivi ce but avec bonheur jusqu'à une grande distance en Italie.

Quant à l'empereur lui-même, on assure qu'il entreprit l'expédition avec une grande et forte armée, mais on n'en désigne pas le nombre exact. Il paraît avoir rassemblé le plus grand nombre de ses guerriers par ses propres moyens. Des plus grands princes laïques, il ne se trouvait près de lui que son cousin, le duc Friedrich, avec ses hommes de guerre. Un grand nombre d'évêques qui avaient prêté à Wurtzbourg serment contre le pape Alexandre l'accompagnaient également avec leurs vassaux. En outre, de toutes les parties méridionales et occidentales du Teutschland, il pouvait se trouver des comtes qui assistassent à l'expédition avec une suite guerrière, et bien aussi de tous les pays teutschs un grand nombre de simples et hardis chevaliers qui, cherchant ou ne dédaignant pas les aventures souhaitaient de faire fortune (1). Le jeune Welf, cependant, suivit plus tard l'empereur avec ses forces disponibles. Le vieux duc Welf accompagna peut-être aussi son fils dans cette expédition, non pas en tout cas comme chef ou comme guerrier, mais comme un pieux pèlerin; car le duc Welf avait, dès le commencement, considéré le pape Alexandre comme le chef légitime de l'Église; il pouvait intérieurement être d'autant plus résolument porté en faveur de ce pape, qu'on avait employé des moyens plus violents pour en détacher les esprits. Mais maintenant qu'il avait vu l'affreuse dévastation de l'archevêché de Salzbourg, qu'il avait vu éclater dans le Teutschland septentrional un violent incendie, et qu'il reconnaissait bien que Friedrich, dans sa nouvelle expédition, ferait tout son possible pour anéantir le pape lui-même; maintenant, en considérant sa vie, il lui était insupportable de demeurer dans un si grand désordre. C'est pourquoi il résolut d'abandonner ses possessions tout entières à son fils, et de visiter, pour le salut de son âme, le tombeau du Seigneur. Il prit sa route par l'Italie, peut-être pour recevoir à Rome même la bénédiction du saint-père.

L'armée impériale alla d'abord à Trieste; de là elle ne poursuivit pas sa route par l'Etsch-Thal (la vallée de l'Adige), parce que les Véronais défendaient avec soin tous les défilés en leur pouvoir; il était impossible de s'y frayer un passage. C'est pourquoi l'empereur se dirigea vers la droite, et alla vers l'ouest plus loin que le golfe de Garda, à travers la vallée Camonica, en descendant le fleuve Oglio vers Brescia. Sur cette route, il paraît avoir éprouvé de la résistance; car il ravagea les forteresses et les villas des Bresciens, et les força de lui livrer soixante otages, lesquels furent envoyés à Pavie, plus loin vers Lodi, la ville obéissante, soumise, et par conséquent chérie: c'était au mois de novembre. Les choses se montrèrent à Friedrich bonnes et favorables (2). Parmi ses hommes de Lodi il se trouvait toujours bien; aussi convoqua-t-il à Lodi tous ses partisans à une conférence. Il y déclara aux princes réunis que son dessein était de marcher avec toute son armée jusqu'à Rome, pour placer le pape Pascal sur le siége de l'Apôtre, et arrêta avec eux cette expédition: car il savait bien qu'Alexandre était l'âme de tous ses ennemis en Italie, et il espérait dompter facilement le corps quand il en aurait arraché l'âme. Mais à Lodi se trouvèrent aussi un grand nombre d'hommes de la Lombardie qui n'avaient pas pour but de se recommander à l'empereur ou de seconder ses entreprises guerrières, mais qui voulaient porter des plaintes contre ses

visait du moins ses forces de la manière la plus incertaine. C'était sans doute une grande faute que Friedrich, ne pouvant ou ne voulant pas satisfaire les griefs des Lombards, eût montré à ces hommes aigris, et en partie poussés jusqu'au désespoir, la faiblesse de ses forces, et se fût ensuite enfoncé avec ces forces jusque dans l'intérieur de l'Italie, comme dans une caverne dont la construction est dangereuse, dont l'issue est facile à boucher. Une retraite par-dessus les Alpes aurait pu encore une fois s'opérer d'une manière accablante pour les Lombards; par l'expédition dans l'intérieur de l'Italie, ils devaient nécessairement se sentir encouragés. En effet, à peine l'empereur fut-il hors de vue, que des mouvements extraordinaires eurent lieu dans les villes du pays. Il se répandit des rumeurs singulières dont personne ne connaissait l'origine, mais qui toutes s'accordaient au désavantage de l'empereur; des clins d'œil et des mots significatifs, des signes de rage intérieure et d'un désir ardent de vengeance, furent observés çà et là; entre les villes circulaient des hommes avec des affaires mystérieuses, envoyés par personne, conduits par personne. En peu de temps l'aspect du pays fut changé; les nerfs des bras se tendirent roides, les mines timides se transformèrent en une confiance hardie, et les poings fermés trahirent la crispation intérieure. Les hommes des villes qui avaient, dans l'ancienne rancune et la sauvage passion, travaillé, aux côtés de l'empereur, à la dévastation du pays, tendirent une main conciliatrice et fraternelle aux hommes des villes qui étaient réduites en cendres et en ruines; et la ligue véronaise fut sans doute universellement active, et chercha partout à négocier les raccommodements et la réconciliation.

Ce changement n'échappa nullement aux fonctionnaires impériaux. Ils cherchèrent, par une sévérité redoublée, à maintenir ou à rétablir l'ancien état de choses, nullement sans doute par orgueil et par plaisir, mais par embarras et par nécessité, pour dissimuler leur découragement; mais ils ne firent que jeter des matières dans l'incendie qui s'élevait. Le comte Heinrich de Disce (3), placé à cette époque comme gouverneur des Milanais, leur arracha encore 300 otages, lesquels, choisis en partie parmi les habitants des quatre forteresses, en partie parmi les habitants du pays, furent renfermés dans les prisons de Pavie; et en même temps il leur imposa de nouvelles contributions, afin qu'ils manquassent d'hommes ainsi que de moyens pour l'exécution de quelque entreprise dangereuse que ce fût. Mais, par cette conduite, il ne produisit point un plus grand découragement parmi les Milanais, mais il engendra en eux des résolutions plus hardies, et même les villes sur la fidélité desquelles envers l'empereur il devait compter furent saisies d'une telle compassion, qu'elles ne se firent aucun scrupule de tenter quelque chose en faveur de l'ennemi conquis. Des bourgeois de Côme et de Novare, de Lodi même et de Pavie, invitèrent les Milanais à leur confier ce qu'ils pouvaient encore posséder en effets mobiliers, et à être certains qu'ils les leur rendraient fidèlement dans des jours meilleurs. Et les infortunés, remarquant bien le changement qui s'était opéré dans les sentiments de leurs anciens ennemis, leur abandonnèrent, pleins de confiance, ce qu'ils avaient pu dérober aux yeux inquisiteurs de leurs oppresseurs et cacher dans lesdites villes, dans d'autres villes et villas Ils forcèrent même les hommes qui apportèrent ces choses de rester à Pavie, pour les sauver, ou pour prévenir toute découverte; et cette conduite excita chez les bourgeois milanais le soupçon que Pavie nourrissait des desseins hostiles, et par cette raison des plaintes amères.

On alla bientôt plus loin : des négociations furent entamées entre les Milanais et plusieurs villes. Au commencement du mois d'avril, il se rassembla des délégués de ceux-là avec des délégués des villes de Crémone, Bergame, Brescia, Mantoue, Ferrare, et, on ne peut guère en douter, de Vérone, dans le couvent de Pantida. Ces délégués conclurent un accommodement et une ligue; ils confirmèrent et jurèrent solennellement leur convention : chaque ville devait venir au secours de toute autre ville alliée, si dorénavant l'empereur ou les gardiens et autres fonctionnaires de l'empereur commettaient contre eux, sans cause, une injustice ou quelque mauvais traitement. Cependant ils ajoutèrent, dans la pensée de quelque catastrophe, qu'ils n'entraient dans cette alliance qu'avec la réserve de la fidélité envers l'empereur, et seulement pour ne pas heurter des âmes faibles (4) : car ils désignèrent en même temps un jour auquel ils entreraient avec une

force armée dans les forteresses milanaises, et reconduiraient les Milanais à l'endroit où la ville avait été autrefois située. Ils promirent enfin de travailler avec des forces unies au rétablissement des fossés et des murs et à la construction des maisons, et d'étendre leurs armes protectrices sur les Milanais jusqu'à ce que ceux-ci fussent en état de se défendre eux-mêmes dans la ville nouvellement rebâtie. Et cette promesse fut scrupuleusement remplie par tous les alliés, par les Crémonais, qui avaient appartenu précédemment aux ennemis les plus acharnés des Milanais, non moins que par les autres. Ils se mirent en marche avec de nombreuses bandes, des bannières déployées et de bruyantes acclamations. Le 27 du mois d'avril, les Milanais, dont les oppresseurs avaient pris la fuite, furent reconduits avec des larmes et d'innombrables cris de joie sur le théâtre de la destruction, où presque personne n'aurait pu désigner le lieu où les flammes avaient eu leur foyer. Aussitôt le travail commença, et toutes les mains s'employèrent avec tant de vigueur et de persévérance, qu'en peu de temps chaque Milanais eut un asile nécessaire, et que la nouvelle Milan n'eut plus à craindre une surprise subite. Ce fut ainsi que le nouvel esprit de bourgeoisie s'éleva avec vigueur contre l'ancien esprit de la féodalité. Celui-ci s'était montré à l'univers comme un esprit d'oppression et de destruction; l'autre se montra comme un esprit de fondation et de progrès: celui-ci comme un esprit de vol, d'asservissement, de mépris; celui-là comme un esprit d'affranchissement, de secours et d'élévation. Il ne pouvait en être autrement, de tels événements devaient produire une profonde impression sur tous les peuples de l'Europe.

Mais en même temps on travailla à étendre la ligue, pour amener une véritable union des Lombards. Ce qui parut à tous le plus désirable pour le maintien et la prospérité de l'alliance, ce fut l'adhésion de la ville de Lodi: Milan ne paraissait pas pouvoir se relever tant que Lodi lui demeurerait hostile et du parti de l'empereur. « Si Lodi, disaient les Milanais, ne leur amenait pas de vivres, ou même en empêchait le transport d'autres villes, il fallait qu'ils fussent anéantis. D'ailleurs Lodi était, par sa position et ses fortifications, une ville de la plus haute importance. Si l'empereur, à son retour de Rome, se fortifiait dans Lodi, il serait en état, de cette forteresse, sinon de détruire de nouveau, du moins de mettre en danger la liberté de toute la Lombardie. » Mais les circonstances où se trouvait Lodi étaient d'une nature particulière. L'ancienne ville avait été détruite dans la lutte déplorable avec Milan; quant à la nouvelle Lodi, l'empereur Friedrich avait choisi lui-même l'endroit le plus convenable et le plus commode. La ville avait été construite sous la protection des armes impériales; par la faveur de l'empereur, née de la haine de celui-ci contre Milan, et nourrie par l'importance de l'endroit en cas de guerre, la nouvelle ville s'était promptement élevée. Il était par conséquent à prévoir que Lodi n'entrerait pas volontiers et de bon gré dans la convention et la ligue contre l'empereur. Cependant Crémone, qui avait combattu avec Lodi sous les drapeaux de l'empereur, entreprit la tentative d une transaction. Deux ambassades de celle-ci à Lodi ne produisirent visiblement rien; les Lodiens rejetèrent, du moins en apparence, avec horreur la proposition, sans égard pour ces paroles trompeuses : « Avec la réserve de la fidélité envers l'empereur. » Là-dessus tous les alliés résolurent, indubitablement après une conférence secrète avec les principaux Lodiens, d'effectuer promptement un armement considérable, pour offrir à la ville un prétexte de se détacher de l'empereur; et pour donner à la chose une forte apparence de vérité et de sérieux, ils envoyèrent encore une troisième ambassade à Lodi, pour supplier les bourgeois d'éviter les extrémités auxquelles on serait obligé d'en venir en cas de nécessité. Lorsque ces envoyés, hommes sages et hommes de la noblesse, arrivèrent à Lodi, ils se jetèrent à genoux, et prièrent les Lodiens de la manière la plus pressante, pour l'amour de Dieu et pour l'honneur et le salut de toute la Lombardie, d'entrer dans la convention et la ligue des autres villes. Ils firent suivre cette prière des menaces les plus dures, qui seraient certainement mises à exécution s'ils étaient contraints d'assiéger la ville et de la conquérir par les armes. Cependant les bourgeois de Lodi se montrèrent ou prétendirent être sourds aux prières, et fermement résolus contre les menaces. « Jamais, déclarèrent-ils, ils ne feraient rien contre l'honneur de l'empereur; jamais ils ne violeraient leur

fidélité; ils préféraient souffrir ce qu'il y avait de plus horrible, et affronteraient même la mort; ils ne pouvaient pas croire non plus que les villes alliées mettraient à exécution contre Lodi les menaces qu'elles avaient prononcées; encore moins pouvaient-ils penser que les Crémonais prêteraient les mains à la destruction d'une ville à la reconstruction de laquelle ils avaient eux-mêmes aidé par leur travail et leur argent. »

Aussitôt une armée des alliés, bien pourvue de tous les instruments et de toutes les machines de guerre, s'avança contre Lodi, et parut devant la ville le 12 du mois de mai. Le 19, commença l'attaque avec beaucoup de fracas; la résistance se fit avec non moins de fracas: il n'y eut cependant pas de morts dans ce combat, mais il y eut des blessés. En outre, les assiégeants s'emparèrent du vin et des vivres nécessaires dans les villages voisins. Le feu continua de part et d'autre: il en fut de même le lendemain et les jours suivants. Pendant ce temps-là, les Lodiens en vinrent à la conviction que toute résistance serait inutile; et devant la crainte qu'après la conquête de la ville ils seraient « tués par les Milanais comme des chiens enragés, » disparut toute ardeur à défendre la ville. On renouvela donc les négociations, ou plutôt on continua les négociations. Et déjà le 22 mai, le quatrième jour après le commencement des hostilités simulées, la ville de Lodi entra dans la convention et la ligue des villes lombardes, dont la force armée était devant ses portes; mais cependant, comme cela se comprend de soi-même, « avec réserve de la fidélité envers l'empereur. » Aussitôt après la conclusion de ce traité, les bandes ennemies-amies se retirèrent, ravies de la prompte conclusion de cette comédie, par laquelle Lodi avait aussi peu trompé l'empereur que nous-mêmes, spectateurs éloignés et reculés de ces événements.

Mais les troupes de Milan et de Bergame ne retournèrent pas, comme les autres, dans leurs villes; elles se rendirent directement contre la forteresse de Trezzi. Cette forteresse, précédemment conquise et détruite par les Milanais, avait été restaurée et solidement fortifiée par Friedrich l'empereur; il y avait de nouveau établi son trésor. La garnison teutsche était sous les ordres d'un chevalier teutsch nommé Ruinus. Quelques Lombards s'étaient aussi rendus dans cette forteresse, pour aider à sa défense. Les assiégeants restèrent devant la forteresse jusqu'au milieu du mois d'août. Cependant il ne paraît pas qu'on en soit venu à un combat. Les assiégeants n'épargnèrent pas les menaces, mais ils ne tentèrent pas l'attaque, soit qu'ils ne la jugeassent pas nécessaire, soit qu'ils ne fussent pas assez forts. Les assiégés, trop faibles pour des sorties, espéraient du secours de l'empereur ou de leurs amis les Lombards. Voyant enfin que ces deux espérances étaient vaines, ils livrèrent la citadelle: hommes et femmes obtinrent tous une libre sortie, mais Ruinus et les guerriers teutschs et lombards furent conduits prisonniers à Milan. En outre la forteresse fut pillée par les vainqueurs, et ensuite complétement détruite par le feu et de toutes les manières.

De tous ces événements, l'empereur reçut, comme il est à peine nécessaire de le remarquer, des détails circonstanciés de ses fonctionnaires terrifiés, opprimés ou fugitifs. Il dut recevoir la nouvelle de la défection de la ville de Crémone, de l'alliance de cette ville avec les Milanais et les autres villes nommées plus haut, du retour des Milanais aux lieux de leur grandeur et de leur infortune, comme il séjournait encore dans la contrée d'Imola, et lorsqu'il était à peine arrivé devant Ancône. Cependant, quoiqu'on l'engageât de la manière la plus pressante au retour, il commença le siége de cette ville, et continua ce siége comme si tout était dans le meilleur ordre derrière lui. Mais Friedrich se trouva aussi maintenant dans une malheureuse position, hors de laquelle il ne s'offrait à lui aucune issue facile. Il est vrai, s'il était retourné, lorsque l'incendie éclata, par le même chemin qu'il était venu, la nouvelle ligue n'aurait probablement pas eu lieu, et on n'aurait pas tenté le rétablissement de la ville de Milan; il aurait certainement sauvé Lodi et défendu Trezzi: mais il est vrai aussi que son prompt retour aurait montré aux Italiens qu'il n'était plus le maître de ses mouvements; son expédition aurait été un sujet de raillerie; son pape Pascal, pour lequel il avait fait prêter serment aux princes teutschs, aurait été anéanti, et même son ami l'archevêque Rainald aurait été perdu. Dans de telles circonstances, il se peut que Friedrich, considérant la majesté de la dignité impériale, ait préféré tenir ferme dans ses projets, continuer la

route dans laquelle il était une fois entré, observer les alternatives de la guerre, et se confier à la fortune, qui jusqu'alors avait bien détourné quelquefois de lui son visage, mais ne lui avait encore jamais tourné le dos. Dans tous les cas, il est certain que, quelque fort que fût son dépit, quelque profond que fût son embarras, il conserva extérieurement sa tranquillité sereine, et parut devant le monde comme s'il n'avait rien à craindre.

Mais bientôt il reçut de l'autre côté un message qui fut cause qu'il renonça à la conquête d'Ancône, et qu'il s'avança plus loin vers Rome. L'archevêque Rainald, en effet, était venu jusque dans le voisinage de cette ville, et avait cherché à décider les villes et les villages, en partie par la conviction et des promesses, en partie par la force des armes, à reconnaître l'anti-pape Pascal, et non sans de grands résultats. Partant de l'opinion que Jugurtha avait autrefois acquise par une grande expérience, que Rome serait une ville vénale si elle trouvait un acheteur, il avait entrepris de faire valoir ses artifices de prêtre dans Rome même; et sa croyance s'était réalisée de la manière la plus brillante. Un grand nombre de Romains, tous ceux peut-être qui furent mis à l'essai, prirent l'argent qu'on leur faisait offrir, et firent les promesses qu'on exigeait d'eux. Le pape Alexandre, à qui ces manœuvres secrètes n'échappèrent pas, travailla à l'encontre par des exhortations et des paroles édifiantes; mais il remarqua bientôt qu'on pouvait atteindre beaucoup plus avec de l'argent qu'avec des paroles. Et il se trouva assez d'hommes qui, achetés par Rainald, acceptèrent l'argent du pape, et promirent à celui-ci la même marchandise qu'ils avaient accordée à celui-là. Par conséquent Rome tout entière demeura extérieurement du côté d'Alexandre, parce que Rainald ne se sentait pas assez fort pour se rendre maître de la ville immortelle; il se tint plutôt dans la contrée de Tusculum. Les habitants, par une ancienne inimitié contre les Romains, se montrèrent bien disposés en faveur des Teutschs; c'est pourquoi la pensée vint aux Romains de tirer enfin des habitants de Tusculum la vengeance dont ils avaient précé'emment été détournés à plusieurs reprises par les papes. Alexandre chercha encore maintenant à les retenir, mais en vain. Lorsque Raino ou Rinaldo, seigneur de Tusculum, apprit le dessein des Romains, il implora l'assistance de l'empereur. Friedrich, campé devant Ancône, ne voulut pas s'affaiblir; c'est pourquoi il enjoignit à l'archevêque Rainald d'accorder le secours demandé. Rainald entra à Tusculum; mais bientôt la forteresse fut entourée par les Romains et réduite à l'extrémité. L'empereur reçut la nouvelle de la dangereuse position de son ami; aussitôt il tint conseil pour savoir s'il ne serait pas nécessaire de lever le siége d'Ancône, pour délivrer Tusculum et l'archevêque. Les princes laïques considéraient la levée du siége comme une honte, et montrèrent de la répugnance à marcher sur Tusculum. Mais le belliqueux archevêque Christian de Mayence fut vivement irrité de cette indifférence des princes laïques pour le sort d'un archevêque. Dans sa colère il réunit, par des prières et des récompenses, une troupe de mille et quelques cents braves guerriers, en partie Teutschs, en partie Italiens de Lombardie et de Toscane, et se rendit en toute hâte avec eux vers Tusculum. Lorsque les Romains eurent connaissance de son approche, ils abandonnèrent le siége, et se rangèrent, le 30 mai, en bataille contre ce nouvel ennemi. Ils auraient été au nombre de trente mille hommes, de sorte que chacun des guerriers de Christian aurait eu en face de lui vingt Romains. Mais ceux-ci étaient indubitablement peu exercés dans l'art militaire; ils purent aussi être surpris par la brusque arrivée de l'ennemi, et par cette raison même empêchés d'amener leurs grandes masses dans l'ordre convenable. C'est pourquoi les bandes serrées et bien équipées de l'archevêque Christian réussirent à pénétrer dans ces masses confuses, qui n'avaient pour elles que leur nombre, et à les isoler les uns des autres. Mais pendant que le combat continuait avec acharnement, et que Christian et sa faible troupe étaient cependant rudement pressés, l'archevêque Rainald, que l'on avait oublié, à ce qu'il paraît, d'enfermer dans la citadelle, fit une sortie, accompagné sans doute de Rinaldo et de ses hommes, et bien des hommes de Tusculum comme archers (5), et se précipita sur les derrières des Romains. Cette attaque subite ne manqua pas son effet; les Romains perdirent toute présence d'esprit et tout jugement, et prirent la fuite. Ils furent poursuivis jusqu'aux portes de leur ville, et éprouvèrent une perte considérable.

On ne peut le nier, les deux archevêques s'entendaient à la guerre. Ils méritaient, sinon comme prêtres, du moins comme généraux, une belle gloire; ils procurèrent aux armes teutsches un éclat nouveau et plus brillant. Mais la victoire fut aussi exagérée de telle sorte, qu'elle peut à peine être encore appréciée: depuis la bataille de Cannes, les Romains n'auraient jamais éprouvé une telle défaite; un bien petit nombre de Romains auraient échappé à la mort ou à la captivité; un tiers à peine se serait sauvé; ils auraient perdu quinze mille hommes. Le compte le plus raisonnable peut être que deux mille furent tués et trois mille faits prisonniers. En attendant, on en compte deux mille sept cents tués et prisonniers.

Dans le camp de l'empereur devant Ancône, la nouvelle d'une telle victoire excita une grande joie; mais elle ne fut pas cause que l'empereur marcha vers Rome; c'est pourquoi aussi les vainqueurs ne retirèrent aucun autre avantage de la défaite des Romains que la liberté de parcourir le pays autour de la ville immortelle, de le piller et de le ravager. Même le pape impérial Pascal, qui s'était rendu de Lucques à Viterbo, ne put rien sur Friedrich; les plus pressantes représentations pour le déterminer à marcher enfin contre Rome, et à le placer sur le siége de l'Apôtre, restèrent sans effet; son appel : « La moisson jaunissante attendait le moissonneur, le raisin mûr attendait le vigneron, » ne trouva aucun accès. Il est probable que Friedrich espérait que les conséquences de la bataille de Tusculum se développeraient encore davantage, que les artifices de Rainald auraient plus d'effet, et enfin que Rome, courbée, découragée, déchirée, se soumettrait à lui sans contrainte, et rejetterait volontairement et unanimement le pape Alexandre, pour le recevoir lui et son pape. Mais une autre nouvelle se répandit bientôt, laquelle renversa sa résolution : une armée sicilienne s'avançait et dirigeait sa marche sur Rome. Aussitôt Friedrich conclut un accommodement avec Ancône; il se fit payer une somme d'argent, et leva le siége. Et il se mit aussitôt en marche; il fit une si grande hâte, que toute l'infanterie resta à une grande distance en arrière, et qu'il n'y eut que la cavalerie qui put le suivre. En effet il n'avait pas de temps à perdre; l'armée ennemie était déjà dans le voisinage de Rome, et aurait probablement atteint la ville avant lui, si celle-ci, se fiant à la persistance de Friedrich devant Ancône, n'avait pas été retenue par le siége de quelques citadelles qu'on jugeait dangereux de laisser derrière soi. Tout à coup retentit parmi les Normands le bruit de l'approche de l'empereur: l'effroi ajoutait qu'il était dans le voisinage avec sa grande armée tout entière. Ce message jeta parmi les Normands, qui n'étaient nullement sûrs des Romains, une telle consternation, qu'ils commencèrent aussitôt la retraite, et reprirent la même route par laquelle ils étaient venus. Friedrich les fit poursuivre, moins pour leur causer du dommage que pour s'assurer de leur éloignement réel. Pendant ces entrefaites ses guerriers, appelés de tous côtés, se réunirent autour de lui. Lorsqu'ils furent tous rassemblés et en ordre, il dirigea sa marche vers Rome, et parut devant la ville le 24 juillet.

Rome n'était pas sans préparatifs de défense. Alexandre le pape, richement pourvu d'argent de Palerme et de Constantinople, n'avait épargné aucune dépense et aucun effort pour pouvoir défendre la ville, et ses fidèles partisans avaient secondé son œuvre. Le courage de ceux qui pensaient loyalement n'était nullement détruit non plus par la bataille de Tusculum. Le plus grand fléau pour le pape, c'étaient les âmes vénales qui s'étaient vendues à lui ainsi qu'à l'empereur; c'étaient les dispositions perfides des transfuges, qui regardaient des deux côtés pour épier le moment : sur ceux-là l'empereur pouvait compter. Mais l'empereur avait lo dessein de s'emparer, avant tout, de la partie de la ville sur la rive droite du Tibre, du Vatican, et en particulier de l'église de Saint-Pierre. Et il réussit dès le lendemain, après un combat sanglant, à pénétrer dans cette partie de la ville.

Aussitôt les maisons furent pillées et livrées aux flammes. Cependant on n'avait pas encore gagné beaucoup. Les Romains, il est vrai, qui s'étaient réfugiés de l'autre côté du Tibre dans la ville proprement dite, ne se hasardèrent pas à en sortir; mais l'église de St-Pierre même, et l'église de la Sainte-Vierge, qui en dépendait, furent transformées en forteresses, et ceux qui s'étaient retirés dans ces forteresses, de fidèles partisans du pape Alexandre, se montrèrent résolus à défendre les saints lieux. On combattit en vain pendant six jours entiers;

les Teutschs ne purent ni forcer les fortifications, ni en réduire les défenseurs. Enfin l'empereur fit mettre le feu à l'église de la Sainte-Vierge. L'église fut consumée par les flammes, et d'anciens et précieux objets d'art furent réduits en cendres et en poussière. Cet incendie fut décisif; le feu s'étendit au-dessus de l'église de Saint-Pierre, et menaça de la détruire également. L'attention des défenseurs effrayés se porta vers le feu; et ce fut ainsi que les guerriers teutschs réussirent à enfoncer les portes. Conduits par le duc Friedrich de Souabe, ils se précipitèrent dans l'intérieur. Friedrich lui-même porta l'étendard ennemi jusque sur l'autel du Seigneur; mais ces guerriers commirent toutes sortes d'abominations dans le saint lieu. Toutefois on paraît en avoir épargné les défenseurs, afin qu'ils ne fissent pas plus longtemps usage de leurs armes. Ils furent obligés de prêter serment de fidélité à l'empereur, et obtinrent une libre sortie.

L'église fut en toute hâte purifiée de ses souillures. Le lendemain, 30 juillet, était un dimanche. Ce jour même, Pascal, amené de Viterbe à Rome, fut conduit avec toute la magnificence possible dans l'église de l'Apôtre, et assis sur le siége papal. Le pape bénit l'église, les autels et les vases sacrés, soit parce qu'ils avaient été souillés par Alexandre et ses partisans, qui étaient sous le poids de son excommunication, soit à cause des scènes affreuses de la veille. Ensuite il dit la messe, et, après cette sainte cérémonie, il décora l'empereur d'un cercle d'or (5), probablement pour lui conférer de cette manière, comme il avait été d'usage dans des temps antérieurs, le patriciat de Rome. Deux jours plus tard, le 1er août, Friedrich se fit poser, à lui et à son épouse qui l'avait toujours accompagné, une couronne sur la tête par le pape Pascal. Le couronnement de l'impératrice Béatrix était fondé sur les circonstances; mais Friedrich avait déjà reçu la couronne, douze ans auparavant, du pape Adrien IV. Il est difficile de dire pourquoi il se fit couronner une seconde fois. Voulait-il peut-être rejeter le premier couronnement, parce que le pape dont il l'avait sollicité, et dont il l'avait obtenu non sans condition, avait été élu et avait procédé à l'opération du couronnement d'après les mêmes principes dans lesquels le pape Alexandre persévérait si fermement? on voulait-il donner aux Romains, et surtout aux Italiens, un nouveau témoignage public qu'il considérait le pape Pascal comme le successeur légitime de l'Apôtre? ou le tout n'était-il qu'un vain jeu, afin que l'armée fût distraite de la considération des circonstances, et fût amenée, par une telle cérémonie, à l'oubli de ce qui se trouvait en arrière et de ce qui se trouvait en avant?

En effet, Friedrich avait bien des raisons de désirer que son armée n'en vînt pas à un retour sur sa situation : elle était critique, cette situation, même dangereuse. La possession de l'église de St-Pierre ne garantissait aucune sécurité à l'empereur, et n'augmentait pas son pouvoir. Il ne pouvait pas soumettre la ville de Rome par la force; la forteresse de St-Ange, les palais de Franjipani, le Colysée et plusieurs autres grands édifices, lesquels étaient bien fortifiés, offraient de nombreuses difficultés. En outre l'armée impériale avait beaucoup à souffrir de la petite guerre que les Romains continuaient, et chaque jour amenait de nouvelles pertes. C'est pourquoi l'empereur chercha à entamer des négociations avec les Romains, pour amener à un mouvement en sa faveur les hommes que l'archevêque Rainald avait gagnés. Rainald lui-même se rendit dans la ville avec le consentement du pape Alexandre, qui se trompait sans doute touchant le but de sa mission, et fit de nouveau, au nom de l'empereur, aux cardinaux et aux évêques l'ancienne proposition : les deux papes devaient renoncer à la dignité apostolique; ensuite un troisième pape serait élu uniquement par les ecclésiastiques; l'empereur s'abstiendrait de toute influence sur l'élection. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que la proposition était artificieuse; Friedrich savait bien qu'il était impossible qu'Alexandre consentît à l'accepter; et il était également impossible que lui-même, en réfléchissant aux serments de Wurtzbourg, en réfléchissant aussi aux événements de l'église de St-Pierre, eût le dessein de tenir ce qu'il promettait. Mais ce qu'il voulait atteindre fut atteint. Le peuple romain, leurré par d'autres promesses encore, fut facilement convaincu, par les partisans corrompus de l'empereur, que la proposition de celui-ci était le moyen le plus doux ainsi que le meilleur, et qu'un pasteur légitime ferait volontiers plus pour son troupeau que ce que l'empereur

exigeait d'Alexandre. En peu de jours, le peuple fut gagné par ces flatteries; il devint inquiet, turbulent. Alexandre dut craindre d'être saisi et livré entre les mains de l'empereur. Il était déjà, quelque temps auparavant, arrivé dans le Tibre deux galères pour recevoir le pape, les cardinaux et les évêques, en cas de nécessité; mais des vaisseaux de Pise rendaient la mer dangereuse. C'est probablement pour cette raison qu'Alexandre n'osa pas se servir de ces galères, et qu'il les renvoya. Cependant il s'échappa de la manière la plus heureuse. En effet il disparut tout à coup de Rome, et on apprit bientôt qu'il était arrivé, par Terracine et Gaëte, sain et sauf à Bénévent, où il avait été reçu avec les plus grands témoignages de respect (6).

Cette fuite du pape défit complétement le plan de l'empereur; il était de nouveau placé envers le pape et l'Église comme auparavant. Les Romains lui prêtèrent cependant alors le serment de fidélité; peut-être jurèrent-ils aussi de maintenir et d'honorer son protégé, le pape Pascal, comme véritable évêque apostolique. Mais ce serment ne le mit pas en possession de la ville immortelle; les Franjipani, les fils de Pierre-Léon, d'autres familles illustres, qui possédaient des tours solides, ou qui avaient transformé leurs palais en citadelles, refusèrent de prêter le serment, et se montrèrent décidés à repousser toutes les attaques; et l'empereur était hors d'état de tenter même maintenant une telle attaque. Pendant les jours mêmes où ses chargés de pleins pouvoirs reçurent des Romains le serment de fidélité, il éclata dans son armée une maladie avec une puissance tellement destructive, que la pensée d'aucune entreprise ne pouvait surgir. Les causes de cette maladie, comme on l'a remarqué plus haut, pouvaient s'être amassées depuis longtemps; les efforts des derniers temps, tantôt dans la misère et le besoin, tantôt dans l'abondance et le superflu, l'avaient augmentée, et le soleil brûlant de ce mois en hâta le développement. Mais la foi ou la superstition de cette époque vit dans cette épidémie une main plus élevée; elle y vit la vengeance des horreurs commises par Friedrich, des poursuites qu'il s'était permises contre le successeur de l'Apôtre, de la souillure des choses sacrées qu'il avait ou ordonnée ou soufferte. Et cette maladie était bien propre à ébranler le cœur humain, et à le soulever jusque dans ses plus grandes profondeurs. C'était une véritable peste : des hommes qui sortaient sains et bien portants de la maison tombaient morts subitement; d'autres restaient un moment étendus, puis rendaient l'âme avant qu'on pût leur porter le moindre secours. Dans les commencements, aucune médecine ne produisait d'effet; celui qui était attaqué de la maladie n'y échappait pas. Et elle attaquait tous les hommes sans exception, les grands comme les petits, les guerriers à cheval et à pied, les archevêques, les évêques, les ducs, les markgrafs, les comtes, les seigneurs de la noblesse, et les plus vils valets. Il en mourut un si grand nombre, qu'il devint impossible de les enterrer tous. Mais, parmi les princes et les seigneurs qui tombèrent victimes de l'épidémie, on cite parmi les principaux : l'archevêque Rainald de Cologne, qui fut suivi dans la tombe de nombreuses malédictions, tant en deçà qu'au delà des Alpes; les évêques de Spire, de Ratisbonne, de Verden et de Liége; le duc Friedrich de Souabe, appelé ordinairement de Rothenbourg, lequel fut universellement regretté en Italie, parce que cet homme, beau et brave, s'était souvent montré dans ce pays en seigneur bienfaisant; le duc Welf, avec lequel, comme son père était vieux, et que lui-même n'avait pas de fils, s'éteignit cette branche de la maison des Welfs; enfin, le comte Bérenger de Sulzbach, et Heinrich de Kuningen.

Il ne pouvait en être autrement, Friedrich lui-même fut profondément consterné de cette monstrueuse infortune, laquelle menaçait de les engloutir tous, jusqu'à lui-même. Pour sauver ce qui restait encore à sauver, il se décida à une prompte fuite, ou plutôt il fut entraîné dans cette fuite, parce que, dans l'effroi universel, personne ne tenait en place, mais chacun cherchait à s'échapper du camp, qui semblait être habité par la mort. Vers le milieu du mois d'août, il quitta Rome. Ceux qui ne pouvaient ni marcher ni se tenir à cheval furent abandonnés à leur sort; tout le bagage et l'attirail de guerre resta également en arrière. Le pape Pascal suivit cependant l'empereur jusqu'à Viterbe, mais resta volontairement ou forcément dans cette ville; l'archevêque Christian de Mayence, le héros belliqueux, resta près de lui pour le protéger.

Friedrich, au contraire, prit la route de Lucques. Cependant on ne pouvait dépasser la maladie; elle courait en avant avec la malheureuse armée, comme si elle s'était incorporée avec les chevaliers à cheval. Les cadavres désignaient au voyageur la route par laquelle Friedrich avait passé; il en périt plus de deux mille, les Teutschs subitement, les Italiens plus lentement. Parmi ceux-ci se trouvait Acerbus Morena, l'historien, homme loyal, qui avait suivi l'empereur au service de sa ville, et qui, quoiqu'il ne se démentît jamais dans sa fidélité, conserva en toutes circonstances la douceur de son âme. Ceux qui survécurent montrèrent au monde, par leur extérieur, les effets de l'horreur et de la douleur. Ressemblant plus à des cadavres qu'à des hommes vivants, ils erraient de tous côtés, comme s'ils cherchaient leur tombe et ne pouvaient parvenir à la trouver.

Lorsque l'empereur, après son départ de Lucques, arriva à la petite ville de Pontremoli, aux pieds des Apennins, il en trouva les portes fermées, et les habitants lui refusèrent le passage. Hors d'état de les contraindre à ouvrir les portes, son embarras fut d'autant plus grand qu'il n'ignorait pas que quelques-uns de ses ennemis lombards erraient dans les montagnes pour l'attaquer et l'anéantir. En attendant, il fut encore sauvé de ce mauvais pas, bien qu'il fût obligé d'abandonner tout ce qui lui restait d'attirail et de bagage. Le marquis Obizzo Malaspina le conduisit du côté de la mer, vers son propre territoire, par des défilés et des vallées étroites et cachées, dans lesquelles personne ne pouvait atteindre le puissant empereur Friedrich, allant avec circonspection d'un lieu à un autre, changeant toujours de direction, afin que la rumeur fût trompée continuellement en avant. Enfin il arriva à la ville de Pavie, qui lui était restée fidèle. Il y entra le 12 septembre.

Mais à peine avait-il, à son arrivée à Pavie, acquis le sentiment qu'il était en sûreté, qu'il se montra le même qu'avant cette malheureuse expédition. Il se posa vis-à-vis du monde comme si rien n'était changé, comme si le monde même n'avait rien appris des événements du mois précédent. Déjà, après l'espace de quelques jours, il prononça, en présence de quelques princes et seigneurs, ainsi que des délégués du petit nombre de villes qui n'avaient pas osé entrer dans la ligue contre lui, et en jetant son gant à terre, le ban de l'empire contre les villes alliées de la Lombardie. Lodi et Crémone furent exceptées de ce ban, sous le prétexte qu'elles avaient été contraintes de renoncer en apparence à l'ancienne fidélité, mais bien, par le fait, pour essayer s'il ne serait pas possible d'exciter la discorde ou du moins la méfiance parmi les alliés. Dans le même but, et pour découvrir quels effets pourraient être retirés de sa douceur ou de sa sévérité, il entreprit aussi une misérable expédition de vol, qui fut dirigée d'abord contre les domaines milanais, et ensuite contre ceux de Plaisance; car il avait trop peu de guerriers teutschs autour de lui, et pouvait trop peu se fier aux Italiens qui lui venaient des villes de Pavie, de Novare et de Vercelli, ou que les marquis de Montferrat et de Malaspina, ainsi que le comte de Blauderat, lui avaient amenés, pour pouvoir jamais espérer de ces expéditions quelques résultats. Et en effet, de quelque côté qu'il se tournât, les Lombards marchèrent contre lui pour lui offrir un combat ouvert. Mais il évita partout le combat; il se contenta du pillage et de la dévastation de quelques villages et villas, et retourna en toute hâte ou en fugitif à Pavie, où seulement il croyait se trouver en sûreté. Mais les villes d'Italie, lorsqu'elles virent cette faiblesse et cette perplexité de l'empereur, resserrèrent encore plus étroitement leur alliance, et l'étendirent à un tel point, qu'elle pouvait et devait dorénavant être considérée comme une véritable ligue des Lombards. Seize villes : Venise, Vérone, Vienno, Vicence, Trévise, Ferrare, Brescia, Bergame, Crémone, Milan, Lodi, Plaisance, Parme, Mantoue, Modene, Bologne, conclurent ou renouvelèrent, le premier décembre, une alliance à laquelle accès était ouvert pour toutes les autres villes d'Italie; une alliance pour la paix intérieure, pour des secours réciproques et pour la défense commune. Cette alliance ne fut cependant pas fermement établie; mais, d'après l'accord des âmes, elle semblait en tout cas durable, et ne pouvait être détruite par nuls moyens humains. Et si les villes alliées ne s'aventurèrent pas à s'opposer formellement à l'empereur comme à leur ennemi, elles exprimèrent cependant assez clairement qu'elles se lèveraient pour la défense et la protection, avec des forces communes, contre

tont homme qui vondrait lenr amener la guerre, leur canser préjndiee, ou qui méditerait d'exiger plus qu'on n'avait exigé d'elles depnis le temps du roi Heinrich jusqn'à l'arrivée de l'empercur Friedrich en Italie; et chacune d'elles savait fort bien, et le monde le savait ainsi qu'elles, que do pareilles tentatives n'étaient à craindre quo de l'empereur Friedrich et de ses gardiens.

Il est difficile de croire que ce renouvellement et cette extension de la ligue des Lombards soient restés inconnus à l'empereur; mais il se sentait sans donte embarrassé vis-à-vis de cette ligne, et toujours plus embarrassé de jour en jour; sonvent même il croyait ne pouvoir plus jamais être en sûreté. C'est pourquoi il ehangeait fréqnemment de résidenee. Il fut obligé de quitter la ville de Pavie, parce que les alliés lombards préparaient le bloens de cette ville, et parce qne par cette raison il ne pouvait plns se fier anx bourgeois. Il séjourna par la suite tantôt à Novare, tantôt à Vercelli, à Montferrat ou à Asti, mais rarement, à ce que l'on assure, au delà de trois jours. Cependant, d'après sa manière d'agir, il semblait conserver tonjours fermement son aneienne confiance; il ordonnait la constrnction de plus fortes citatelles, nommait des dnes et des markgrafs, des gardiens et autres fonctionnaires ponr des pays et des villes dans lesquels il ne pouvait même pas mettre le pied, et eberchait surtont à maintenir en tous points l'apparence de la grandeur impériale. On doit admirer qu'il ait eu tant de constance et nn tel empire sur luimême; mais on peut également s'étonner de ce qu'il demeurât encore, au milieu de circonstances si déplorables et d'événements si monstrueux, six mois entiers dans nn pays qu'il avait rempli de calamités et de la haine la plus terrible, plus semblable à nn aventurier qu'à un empereur de l'empire romain, qu'à nn roi de l'empire des Teutschs. Croyait-il encore pouvoir toujours maîtriser par la force de sa volonté l'esprit qui s'opposait à lui partout où il paraissait, qni le poursnivait partout où il se rendait, on le tromper et l'égarer par le prétexte qn'il vonlait se réconcilier avec le pape Alexandre, ou par d'antres artifices? Avait-il peut-être honte de paraître en Teutschland comme fugitif, et voulait-il dn moins donner aux plaintes les plus bruyantes, touchant les nombreux sacrifices que son expédition avait coûtés, le temps de se dissiper? Ou ne demeurait-il en Lombardie que parce qu'il trouvait tontes les routes des montagnes fermées, et parce qu'il ne réussirait pas de longtemps à s'ouvrir un sentier par des négociations, de l'argent et des promesses?

La dernière snpposition paraît la plus vraisemblable; car, au mois de mars de l'année 1168, lorsque le comte Ubert ou Humbert de Savoie lui ent promis un libre passage à travers son pays, il se mit en marche avec le petit nombre de Teutschs qui se trouvaient encore autour de lni. Le départ se fit dans un profond silence; aucun Lombard n'apprit quelque ehose de son dessein (7). Cependant ce dessein fut bientôt connn, et aussitôt les Lombards le suivirent. Pour mettre un frein à la poursuite, Friedrich fit pendre des otages milanais et autres, qu'il avait déjà placés d'abord dans les forteresses dn marquis de Montferrat, et qu'il avait maintenant rassemblés autour de lui; et par ce eruel moyen il atteignit réellement son bnt. Les Lombards, pénétrés de douleur et de tristesse, renoncèrent à la ponrsuite ponr sanver peut-être la vie des uns ou des antres des lenrs. Ce fut ninsi qn'il atteignit, avec uno escorte d'environ trente cavaliers, la ville de Suse. Dans le voisinage de cette ville il fit encore pendre un homme de la noblesse de Brescia, Zellio de Prandio, qui lui avait été livré comme otage, parce que celui-ci anrait contribné à la réunion des Lombards qui l'avaient chassé d'Italie. Lorsqu'il fut arrivé à Suse, les bourgeois fermèrent les portes de la ville, prirent les armes, et exigèrent que tous les otages que Friedrieh avait eneore près de lni leur fussent livrés; ils déclarèrent qn'ils ne souffriraient pas qu'un seul Italien fût conduit de l'autre côté des Alpes. Et comme l'empereur ne voulait pas consentir à les livrer, ils s'emparèrent des otages par force. Mais les esprits furent tellement excités par cet événement, que Friedrieh conçut l'appréhension que les bonrgeois ne s'opposassent à son départ, et ne s'emparassent de lui, mort ou vif. Cette erainte paraît avoir fait fléchir sa forte âme, car il quitta la ville dans le silenee de la nuit, contre l'attente des bourgeois de Suse, avec la petite suite qni était encore autour de lui, et sans doute aussi accompagné de son épouse, et sans autre mésaventure s'échappa par-dessus les Alpes en Bourgogne. Mais il fut

poursuivi de la raillerie et de la moquerie de l'Italie.

## CHAPITRE XI.

SOULÈVEMENT DES PRINCES SAXONS CONTRE HEINRICH LE LION. — EFFORTS DE L'EMPEREUR ET DU DUC POUR AUGMENTER LEUR PUISSANCE. — AUTORITÉ DE FRIEDRICH DANS L'EMPIRE ET SES GRANDES ACQUISITIONS. — CONTINUATION DE SON INIMITIÉ CONTRE ALEXANDRE III.

De l'an 1166 à l'an 1174.

L'arrivée de l'empereur Friedrich en Italia avait ébraalé ce pays jusque dans ses fondements les plus profonds, et avait excité ce qu'il y a da plus nobla et da plus vil dans la cœur hnmain. L'éloignement de l'empereur du Teutschland avait déchaîné dans ce pays de nombreuses passions, lesquelles étaient retenues en sa présence, moins par honta que par calcul. Nous ne pouvons cependant repasser les événements du Teutschland pendant les dix-huit ou vingt mois qua l'empereur fut de nouveau absent; les récits manquent. Aussi les différends, les querelles et les guerres qui eurent lieu dans le Teutschland sont loin d'être aussi instructives et aussi intéressantes qua les événements d'Italie qui ont été rapportés. En Italia, il s'agissait des biens les plus précieux de la vie; il s'agissait de l'affranchissement de l'Église et du pays : de l'Église, de la puissance laïque; du pays, de la domination étrangère. Sans cette liberté, celui-là ne pouvait guère être obtenu, et, sans la liberté de l'Église, la formation d'empires démocratiques ne pouvait guère être possible. Dans le Teutschland, au contraire, il n'était question d'aucune lutte pour la liberté : c'étaient des guerres princières par lesquelles l'empire était déchiré; des guerres produites souvent par des passions communes, dont les calamités tombaient sur les basses classes sans qu'elles eussent à se réjouir d'aucune élévation spirituelle ou morale. Et si quelquefois çà et là les affaires de l'Église étaient mêlées dans ces guerres, cette intervention provenait rarement d'une sympathie pure pour la cause de l'Église. En tout cas, les événements les plus importants se passaient en Saxe.

Vers la même époque, dans l'année 1166, où l'empereur quitta le Teutschland, les princes saxons, comme on l'a déjà rapporté, qui s'étaient ligués ou engagés par serment contre Heinrich le Lion, prirent les armes. Le plan d'attaque avait été sans doute dressé par Rainald, archevêque de Cologne. Le noble gibier devait, à ce qu'il paraît, être entouré par les chasseurs, et, avant qu'il pût se jeter là où menaçait le plus grand danger, il devait être attaqué en flanc, afin qu'irrité de ses blessures, il se retournât, et reçût alors avec plus de certitude la coup mortel. Les principales forces devaient, à ce qu'il paraît (1), être formées par l'archevêque Wichmann de Magdebourg, l'évêque Hermann de Wildesheim, et Adelbert, markgraf de Brandebourg. Au midi, le landgrave Louis de Thuringe devait conduire l'attaque, soutenu par les fils d'Adelbert, le markgraf Othon de Cambrig, et le comte palatin Adelbert de Sommersebourg. La même chose devait être exécutée au nord par le comte Christian d'Oldembourg, Othon d'Asel et Widikind de Dusenbourg. On na rapporte pas ce qui devait arriver à l'occident du pays, pour ainsi dire sur les derrières du duc; mais l'archevêque Rainald avait sans doute pris soin que les vassaux de l'archevêché de Cologne menaçassent du moins, s'ils n'agissaient pas. Enfin l'archevêque Hartwich de Brême, l'ancien et très-ulcéré ennemi du duc Heinrich, entreprit une tâche qu'on ne peut reconnaître, parce que, rendu circonspect, soupçonneux, défiant, par une grande expérience et par son âge, il ne put ou n'osa pas la mettre à exécution. Il prit cependant, abandonnant Brême, son siége à Hambourg; et pendant qu'il paraissait occupé ici à la construction de couvents et à d'autres affaires de l'Église, et tandis que, sans s'inquiéter des querelles de ses voisins, il ne prononçait que des paroles de paix, il fit rebâtir et fortifier ses citadelles de Fribourg et de Hambourg. Sans doute le but réel de sa résidence à Hambourg était de ramener plus sûrement dans sa possession le château héréditaire de sa maison, la villa de Stadt, qui lui avait été proposé, qui lui avait été promis par les alliés, et bien aussi d'agir avec plus de vigueur sur les Dithmarches, qu'on lui avait enlevés. Cette dernière entreprise semblait être d'autant plus facilement possible, que non-seulement Hartwig avait un fidèle appui dans

l'évêque Konrad de Lubeck, qui avait été autrefois l'ami du duc Heinrich, et qui avait été élevé par celui-ci au siége épiscopal; mais qu'aussi le comté du Holstein, Stormarn et Wagri, depuis la mort du comte Adolf, était, si l'on peut s'exprimer ainsi, gouverné par des mains de femme d'une manière faible et molle, par la veuve de celui-ci, au nom de son fils mineur.

Le duc Heinrich ne s'effraya ni de la foule ni des projets de ses ennemis. Sans doute pour causer des appréhensions aux évêques Hartwig et Kunrad, il nomma comme tuteur du jeune fils du comte Adolf l'oncle de celui-ci, le comte Heinrich d'Orlamunde, homme belliqueux et vigoureux; et cette prévision s'accomplit. Les deux évêques jugèrent nécessaire de cacher d'abord leurs sentiments hostiles sous une apparence d'inactivité et d'autres artifices; mais enfin, quand la dissimulation et le mensonge ne furent plus possibles, ils s'enfuirent tous les deux, d'abord Kunrad, et ensuite Hartwig; se réfugièrent près de l'archevêque Wichmann de Magdebourg, et cherchèrent sûreté et protection sous les armes des alliés. Heinrich tint ses propres forces réunies, et se plaça hardiment au milieu de ses ennemis, le visage tourné vers la contrée où son lion d'airain de Bruonschweig tournait ses mâchoires ouvertes. Il fit peu d'attention à ce qui se passait à ses côtés, et laissa tomber aux mains de ses ennemis ce qu'il ne pouvait défendre sans mettre en danger sa cause tout entière. Ainsi il ne vit nullement avec indifférence, mais il ne chercha pas à l'empêcher, que le comte Christian d'Oldembourg s'était emparé, avec ses alliés, de la ville de Brême et de tout le pays environnant; ainsi il ne s'inquiéta pas de ce que le landgrave Louis de Thuringe, réuni à ceux qui étaient destinés à l'appuyer, assiégeât sa forteresse d'Haldesleben, et cherchât à la réduire par des artifices que les mœurs guerrières de cette époque permettaient. Par cette conduite, il jeta le désordre dans les projets de ses ennemis contre lui. Lorsqu'il s'avança contre les forces réunies du markgraf Adelbert et de l'archevêque Wichmann, ces princes évitèrent le combat qu'il leur offrait. Sans doute ils sacrifièrent le pays, et se retirèrent dans la forte ville de Magdebourg; et une partie aussi traversa l'Elbe, car Heinrich ravagea le pays au loin jusqu'aux portes de Magdebourg, sans qu'il lui fût possible de causer à ses ennemis une grande perte par une bataille ouverte. Inquiet de cette manière de faire la guerre, il abandonna le pays dévasté, et marcha brusquement, probablement au printemps de l'année suivante, vers le nord de la Saxe. Il parut subitement devant Brême; à son arrivée, le comte Christian évacua la ville et se retira dans les Marches, en descendant le Wéser; mais il est incertain si ce fut de ce côté-ci du fleuve ou de l'autre. Et un grand nombre de bourgeois de la noble ville se réfugièrent également dans les Marches marécageuses, par effroi du duc; car, depuis que Heinrich avait, comme lieutenant de l'empereur, enlevé, dix ans auparavant, à l'archevêque, tout pouvoir temporel, il devait, comme la cupidité de celui-ci n'était pas facile à satisfaire, l'avoir assez souvent maltraité, et avoir opprimé assez durement le pays. C'est pourquoi les bourgeois de Brême, lorsque Christian d'Oldembourg parut dans leur ville et leur fit accroire que le duc devait nécessairement être anéanti par un si grand nombre d'ennemis, s'étaient détachés de Heinrich et avaient prêté le serment de fidélité au comte Christian. Pour cette précipitation, quoique causée par la nécessité du moment, ils craignaient la vengeance du duc, et cherchèrent à s'y dérober par la fuite. En effet, le duc vit dans leur serment une méchante perfidie. Il pénétra donc en ennemi dans la ville de Brême; il la mit au ban (2), comme un prince indépendant, et la livra au pillage de ses guerriers. Ce ne fut que plus tard que la ville, par l'intervention de l'archevêque Hartwig, obtint la paix et le pardon du duc, et lui paya plus de mille marcs d'argent. En outre, Fribourg, la forteresse de l'archevêque Hartwig, fut également emportée et rasée par le duc Heinrich.

Mais pendant que Heinrich était victorieux sur le Wéser, ainsi que sur l'Elbe inférieur, il perdit la forteresse d'Haldesleben. Ses ennemis, pendant son expédition de Brême, s'étaient aussi décidés et rassemblés de nouveau; ils avaient fait une irruption dans ses possessions, et avaient vengé par des déprédations les déprédations qu'il avait commises contre eux; ils avaient même amené de leur côté ou en leur pouvoir l'importante ville de Goslar, dont la possession avait depuis longtemps été ardemment convoitée par le duc. A la fin de l'année

1167, la balance pouvait donc ainsi pencher. Heinrich n'était pas vaincu, et ses ennemis n'osaient plus espérer de le vaincre; de l'autre côté aussi, Heinrich n'avait aucune perspective de réduire ses ennemis. Les deux partis devaient bien reconnaître qu'ils se causaient des dommages réciproques, et accumulaient mutuellement sur plusieurs milliers d'hommes des malheurs inouïs, sans pouvoir se glorifier d'aucun avantage. D'autant plus facilement devait avoir accès la parole de l'empereur qu'il leur avait fait parvenir de la Lombardie, après son malheur de Rome; la parole qu'ils devaient, en faveur de ses armes, attendre son arrivée et sa décision de leur affaire. Soit à cause de cette parole, ou à cause de la situation des choses, toutes hostilités paraissent en effet s'être apaisées dans le Teutschland jusqu'à l'arrivée de l'empereur; non pas qu'on eût conclu un accommodement formel, mais parce que les deux partis se faisaient scrupule de renouveler une lutte inutile.

Au mois d'avril de l'année suivante, à ce qu'il paraît, l'empereur arriva en Teutschland; car il ne dut pas séjourner longtemps en Bourgogne, bien qu'il soit probable qu'avec l'aide de son beau-père, des mesures furent prises pour dissimuler, jusqu'à un certain point, les apparences de sa fuite hors de l'Italie. Toutefois son arrivée de ce côté du Rhin ne paraît pas avoir produit la moindre sensation : il ne fut ni fêté ni raillé; il semble avoir été à peine remarqué. Cependant, après quelques jours ou quelques semaines, il reparut de nouveau debout dans toute sa grandeur, et put se réjouir d'une aussi grande considération qu'auparavant. C'était comme si la malheureuse expédition d'Italie n'eût pas eu lieu du tout, ou comme s'il fût revenu, non en fugitif à peine échappé, mais en triomphateur victorieux. On a de la peine à se défendre de l'étonnement de cette apparition; on ne peut guère la concevoir, tant il est difficile de se transporter, de nos jours, dans les circonstances de cette époque. En tout cas, l'esprit de l'empereur mérite le premier hommage : cet esprit exerçait une puissance extraordinaire sur les hommes, non parce que l'on honorait les sentiments élevés de l'empereur, ou que l'on avait confiance dans ses nobles desseins, mais parce que l'on frémissait à la vue de la tranquillité inébranlable avec laquelle il contemplait ce qu'il y avait de plus horrible, et parce que l'on considérait avec anxiété l'obstination avec laquelle il employait sans scrupule tous les moyens qui semblaient pouvoir conduire à l'accomplissement de sa volonté. Ce qui importait le plus, cependant, c'était le manque de toute espèce de liberté dans le Teutschland; car le peu de droits que quelques villes, en particulier, avaient acquis peu à peu, servaient à peine à leur procurer quelque considération. L'Église, en Teutschland, était dans le plus grand désordre; nulle part d'unité, nulle part de confiance : non, partout des artifices, de l'anxiété et des trames secrètes. Le bas clergé, dont le cœur était attaché au siége apostolique, craignait ses évêques; les évêques, leurs archevêques. Les évêques et les archevêques même avaient tous, à part quelques exceptions dont on a fait mention, juré au nom du faux pape, et pouvaient bien en conséquence être brouillés entre eux comme avec eux-mêmes. Pour la conservation de leurs siéges et de leurs biens temporels, il fallait qu'ils souhaitassent à l'empereur la victoire sur l'Église; mais ils ne voyaient cependant pas sans angoisse l'épée une levée sur l'autel, et aucun d'eux n'était non plus complétement indifférent touchant les effets de l'anathème apostolique dans ce monde et pour l'éternité. De là, relâchement, mollesse et découragement parmi les ecclésiastiques. Aussi les affaires publiques restaient-elles tout à fait abandonnées aux princes et aux seigneurs laïques; et le cours des choses et le développement de la féodalité avaient conduit à une telle situation des circonstances, que toutes les affaires publiques se trouvaient dans les mains d'un petit nombre de maisons princières. Elles se trouvaient même presque entièrement dans les mains des Waiblingen et des Welfs; car les princes et les seigneurs de la rive gauche du Rhin, depuis les hautes montagnes de la Bourgogne jusqu'aux bords de la mer au midi, s'inquiétaient peu des choses qui se passaient dans les pays teutschs sur le côté droit du Rhin; ils cherchaient à se soustraire par tous les moyens possibles à l'influence de l'empire teutsch ou de l'empereur; pensant aux temps reculés, ils rêvaient d'indépendance, et ne pouvaient résister à l'esprit industriel qui animait et élevait puissamment ce beau et fertile

pays, et qui facilitait les communications des hommes dans les villes par de nombreuses rivières. Mais, dans le Teutschland proprement dit, il ne se trouvait aucun prince qui pût se rendre do lui-même indépendant; bien plus, un grand nombre étaient forcés, tant que les Waiblingen et les Welfs seraient debout les uns près des autres ou les uns contre les autres, de se joindre aux uns ou aux autres. Et maintenant, quo l'empereur Friedrich aurait-il eu à craindre à son arrivée dans lo Teutschland? qui aurait osé se lever contre lui?

Les malheurs d'ttalie avaient bien fortement réagi sur les princes du Teutschland méridional. Entre Friedrich et son beau-frère Kunrad, comte palatin du Rhin, il s'était cependant élevé une grave mésintelligence, laquelle, existant probablement depuis longtemps, s'accrut peut-être do ce que Kunrad n'avait pas assisté à la dernière expédition de l'empereur en Italie, ou plutôt de ce qu'il s'était décidé trop tard; et par cette raison il fut renvoyé par l'empereur irrité. Mais la puissance de Kunrad était trop faible pour qu'il pût devenir dangereux à l'empereur; il n'était pas non plus l'homme qui aurait tenté de se soulever contre lui. De la maison Welf, personne n'existait plus que le vieux duc Welf, oncle de Heinrich le Lion et de l'empereur Friedrich. Mais celui-là, devenu depuis quelque temps un homme de conséquence par suite des circonstances, ne trouvait plus depuis longtemps de jouissance dans les grandeurs et la puissance terrestres, et bien moins encore dans les efforts et les luttes pour la domination et le pouvoir. Il avait déjà précédemment renoncé aux armes, et cherché un dédommagement dans les jouissances religieuses. A son retour du Saint-Sépulcre, il avait passé par Rome, et les horreurs de la dévastation que l'armée impériale commettait sur les saints comme sur le vulgaire lui avaient inspiré de l'épouvante et de l'abomination. Maintenant il était courbé par le chagrin de la mort de son fils unique. Lorsqu'il eut vaincu ce chagrin, il ne lui resta que le désir de passer lo reste de ses jours agréablement, paisiblement, et dans la plénitude de toutes les jouissances morales dont il était encore susceptible. De lui l'empereur n'avait rien à craindre, et les ennemis de l'empereur rien à espérer. En revanche, l'empereur avait gagné immensément par la mort de son cousin le duc Friedrich de Souabe, appelé communément de Rothenbourg. Par cette mort il avait acquis l'héritage entier de Kunrad III; outre le duché de Souabe et de Franconie, toutes les possessions de la maison des Hohenstaufen dans les deux pays: et Friedrich savait bien ce qu'il avait obtenu par cet héritage; il lui donnait de la confiance, parce qu'il lui donnait du pouvoir. Ainsi étaient les choses dans le midi du Teutschland. Heinrich le Lion devait désirer avec autant d'ardeur que les princes saxons alliés que l'empereur, par sa décision, tranchât le nœud dans lequel leurs affaires étaient embrouillées. Ils étaient tous prêts à prêter les mains à une telle œuvre, afin quo le coup portât juste au milieu. Il est donc maintenant assez concevable que l'empereur Friedrich, après des malheurs si monstrueux, pût reparaître avec une si grande considération parmi les Teutschs. Par cela même cependant qu'on peut concevoir cette considération, celle-ci n'en devient pas moindre. C'est pour cette raison quo se présente de nouveau l'ancienne opinion que Friedrich aurait encore pu maintenant même élever l'empire teutsch à l'union, à la grandeur et à la puissance, s'il avait dorénavant employé en faveur de l'empire toutes tes forces de son esprit, s'il s'était raccommodé avec l'Église et avait abandonné l'Italie à elle-même; mais par cela même que jusqu'alors, commo par la suite, il négligea l'empire, et pensait plutôt à l'Italie qu'au Teutschland, on peut dire qu'il est la cause quo l'empire demeura incurable, et que les Teutschs restèrent encore longtemps uno nation sans valeur.

Dès le 30 mai, Friedrich tint une grande diète à Francfort. Il y avait invité les princes saxons; ils y parurent. Friedrich blâma sévèrement la violation de la paix, dont ils s'étaient rendus coupables; il attribua même à leurs querelles les malheurs dont il avait été la victime en Italie; car ces dissensions avaient inspiré aux Lombards l'audace de se détacher de lui pour se soulever contre lui, à la honte des Teutschs. Et les princes saxons, le duc Heinrich, ainsi que ses adversaires, laissèrent planer sur eux ce reproche, soit qu'ils fussent forcés d'en reconnaître la vérité, soit que chacun d'eux s'effrayât de détourner l'empereur de la décision de leur mésintelligence.

Aussi tous ces princes se montrèrent-ils prêts à soumettre leur cause à la sentence de l'empereur; mais, quand on en vint maintenant à l'examen des griefs qu'ils alléguaient les uns contre les autres, il se présenta tant de confusion, de contradictions, de demandes et de contre-demandes, qu'il fut, à ce qu'il paraît, impossible à l'empereur de prononcer une décision; il dut se contenter d'abord de rétablir la paix, et de réserver l'accommodement final, après un examen convenable, pour une époque plus reculée. Ce retard semble alors avoir donné au duc Heinrich l'occasion ainsi que le courage d'insister sur le rétablissement des circonstances telles qu'elles étaient avant la conjuration. Et Friedrich ne jugea pas convenable de rejeter cette demande; l'œil fixé sur l'Italie, il agit d'après les mêmes principes qu'auparavant. Le puissant prince ne devait pas être offensé : s'il pouvait le décider à une nouvelle expédition au delà des Alpes, il pouvait être certain de l'adhésion de tous les princes de l'empire, et par cela même d'une victoire décisive sur les Lombards, et même aussi sur l'Église; si, au contraire, Heinrich le Lion se montrait hostile envers lui, il fallait ou qu'il le combattît, ou qu'il le laissât poursuivre son ancienne voie et prendre une route particulière. La première résolution pouvait peut-être le contraindre à renoncer entièrement à l'Italie, ce qui ne lui semblait compatible ni avec son propre honneur, ni avec la dignité de sa couronne; la seconde menaçait de le rejeter dans l'ancien danger auquel il venait à peine d'échapper. C'est pourquoi Friedrich pensa devoir montrer moins d'égards pour la justice que pour la position des parties belligérantes; devoir plutôt considérer l'habileté et la puissance de Heinrich que les plaintes des princes qui avaient pris les armes contre le duc. Et une circonstance encore put être avantageuse au duc. Heinrich, en effet, épousa en secondes noces Mathilde, fille du roi d'Angleterre Heinrich II. Il était donc possible, il paraissait même naturel, qu'il conservât dorénavant avec ce roi une alliance intime. Maintenant Friedrich, il est vrai, s'était grandement trompé dans les espérances qu'il avait fondées précédemment sur l'amitié de Heinrich II; et les circonstances dans lesquelles se trouvait ce roi étaient aussi tellement embrouillées, qu'il semblait avoir assez à s'occuper de ses propres affaires; mais, par cela même que l'amitié de Heinrich n'avait pas procuré les avantages qu'on en espérait, son inimitié n'était pourtant pas à mépriser, d'autant plus qu'une des colonnes de son trône se trouvait en Angleterre et l'autre en France, et ses affaires pouvaient peut-être se développer aussi promptement qu'elles s'étaient promptement embrouillées. Dans tous les cas, il est certain que l'empereur, fidèle à sa conduite antérieure, satisfit, dans une nouvelle diète qu'il tint six semaines plus tard à Wurtzbourg, les exigences du duc Heinrich, de telle sorte que celui-ci n'éprouva pas la moindre perte ni dans ses possessions ni dans ses droits; mais par cela même les dispositions hostiles des princes saxons contre le duc ne furent que réprimées, et nullement effacées. Ils se turent, mais ils n'oublièrent pas que Heinrich leur avait en partie enlevé et en partie extorqué leurs possessions, et que ses droits étaient en partie des usurpations qui devaient être également désagréables pour l'empereur, parce qu'elles portaient préjudice à lui ou à l'empire. Si, par conséquent, un accommodement n'eut peut-être pas lieu en secret entre Friedrich et les princes saxons, il est cependant à supposer qu'ils conçurent réciproquement des espérances les uns contre les autres, lesquelles pouvaient bien s'accomplir dans d'autres circonstances.

D'après la conduite du comte Widekind de Dusenbourg, on peut peut-être juger avec quels sentiments les princes saxons accueillirent la solution de leurs différends. Cet homme chevaleresque, disposé depuis sa jeunesse au vol et aux expéditions aventureuses, fier des fortifications de sa citadelle, et irrité du silence pusillanime avec lequel ses alliés avaient cédé et s'étaient en même temps livrés au duc, refusa la paix qui avait été négociée ou prescrite par l'empereur. Il continua la guerre avec ses propres forces, pour son propre compte. Le duc eut le bonheur de faire prisonnier le coupable. Dans sa captivité, Widekind jura la paix du pays, et promit au duc fidélité et obéissance; mais à peine eut-il recouvré la liberté, qu'il recommença de nouveau, et commit contre le duc tous les désordres et toutes les violences possibles. Heinrich se vit forcé d'assiéger Dusenbourg, pour mettre les rebelles hors d'état de nuire. Mais cette forteresse était si bien fortifiée, si favorablement située, et si bien pourvue de

vivres, qu'elle brava toutes les machines de guerre, et que l'interception des convois demeura aussi sans résultat. Enfin le duc fit miner les rochers par des mineurs de Harz (3). Ces mineurs défoncèrent les puits qui fournissaient de l'eau à la garnison de la forteresse; les puits furent bouchés; et maintenant Widekind et les siens se virent forcés, uniquement contraints par la soif, de se livrer, eux, la citadelle et tout ce qu'elle contenait, au pouvoir du duc.

Le reste des princes maintint la paix. L'archevêque Hartwig était retourné à son siége, mais le cœur brisé. Attaqué bientôt d'une maladie, il mourut quelques jours après, le dernier de l'ancienne race des comtes de Stadt. De ce moment le duc Heinrich put bien espérer de rester en possession incontestée du comté. L'évêque Kunrad de Lubeck obtint aussi la restitution de son évêché, mais ce ne fut qu'à la condition qu'il prêterait au duc le serment de fidélité comme vassal, ce qu'il avait refusé précédemment. Depuis cette époque, Kunrad parut être un autre homme; il renonça à tous les efforts mondains; il vécut dans la piété et dans l'humilité de ses devoirs de prêtre, et exerça avec joie sa miséricorde envers les malheureux. Cependant il défendit continuellement les ecclésiastiques avec les armes de l'Église contre tous, mais en particulier contre le comte Heinrich d'Orlamunde, qui convoitait avec des désirs insatiables les biens de l'Église.

Sur ces entrefaites, le duc Heinrich était engagé dans une nouvelle querelle avec Waldemar, roi des Danois, mais il sut encore tourner cette querelle à son avantage. Waldemar, en effet, pendant la guerre saxonne, entreprit une guerre contre les habitants idolâtres de l'île de Rugen. Que cette guerre commençât à cette époque, cela devait en tout cas paraître dangereux au duc; car il savait bien que Waldemar, malgré le traité que celui-ci avait conclu avec lui naguère, conservait son ancienne méfiance contre lui, et il ne pouvait non plus se dissimuler que cette méfiance n'était pas sans fondement. D'un autre côté, et encore à cause de cette méfiance, il devait être ravi que Waldemar eût trouvé une occupation qui l'empêchait du moins de se mêler des affaires saxonnes; par conséquent, et pour maintenir l'alliance, il enjoignit aussi aux princes slaves, à son ami Pribislav, non moins qu'aux princes des Poméraniens, Kasemar et Bugeslav, de prêter assistance au roi des Danois. Avec ce secours, les Danois réussirent à conquérir l'île de Rugen. La vieille religion païenne, qui pouvait bien être remplie de superstitions grossières, mais dans laquelle cependant se trouvaient et brillaient beaucoup de vertus, lesquelles auraient même orné le christianisme, telles qu'une grande vénération pour les parents, une belle hospitalité, et une telle bienveillance et douceur envers les malheureux, les faibles et les malades, que parmi le peuple des Rugiens il ne se trouvait ni pauvres ni mendiants; cette religion fut détruite violemment, et avec la même hardiesse qu'autrefois saint Boniface avait porté la hache sur le chêne de Jupiter; et avec non moins de violence le christianisme fut partout établi. Cependant le peuple fut soumis à un lourd tribut, et un grand butin et plusieurs otages furent emmenés.

Mais maintenant, après que Heinrich le Lion eut obtenu la paix des princes saxons, il exigea du roi Waldemar la part que lui accordait le traité, des otages, du butin et du tribut, savoir, la moitié. Waldemar ne se montra pas disposé à remplir un traité qui n'avait été conclu d'aucun côté avec une âme sincère. Les exhortations et les menaces de Heinrich furent inutiles. C'est pourquoi le duc excita de nouveau chez les Slaves en général l'ancien esprit de piraterie contre les Danois, lequel avait été si difficile à enchaîner, et soupirait toujours après la liberté. Et à peine le mot était-il prononcé, que les Slaves se précipitèrent, après avoir promptement réparé leurs vaisseaux pirates, avec des désirs sauvages sur la mer, semblables à des loups affamés, hors de la forêt, dans la plaine où ils sentent leur proie. Les vaisseaux danois qu'ils trouvèrent en mer furent pris; on débarqua sur les îles danoises; hommes et choses furent entraînés. Les Danois tombèrent dans une telle consternation de la sauvage audace des Slaves, qu'ils ne pensèrent à aucune résistance, et attendirent leur sort sans défense : on assure qu'un jour de marché, à Mikilenbourg, sept cents prisonniers, hommes, femmes et enfants, furent mis en vente. Cependant la raison revint peu à peu; les Danois se rappelèrent qu'ils étaient les mêmes qui avaient conquis Rugen, qui avaient été maîtres sur la Peene; le roi Waldemar se mit à faire des préparatifs pour

entreprendre des descentes dans le pays des Slaves, afin d'exciter chez ceux-ci de l'appréhension pour leurs propres foyers. Mais il en vint bientôt à la conviction que son peuple, dispersé comme il était sur un si grand nombre d'îles, éprouverait toujours le désavantage, et qu'avec tous ses efforts il n'atteindrait à rien de durable tant que le duc Heinrich se trouverait placé vis-à-vis de lui comme ennemi. C'est pourquoi il envoya des ambassadeurs au duc et proposa une entrevue. Celle-ci eut lieu le jour de St-Jean-Baptiste, l'an 1169, sur l'Eder. Heinrich obtint du roi des Danois tout ce qu'il avait exigé; l'ancienne amitié fut renouée et consolidée par un mariage entre Kanut, fils du roi, et Gertrude, fille du duc, qui, née de sa première épouse, avait déjà été mariée à Friedrich, duc de Souabe, qui avait trouvé la mort en Italie. Là-dessus, partout de la joie, des fêtes et des démonstrations joyeuses. Il n'y eut que les Slaves de tristes. Ils reçurent du duc l'ordre de s'abstenir maintenant de toute hostilité contre les Danois. Cet ordre fut pour eux un rude coup; l'ancien métier de la piraterie était non-seulement le plus productif, mais c'était aussi la jouissance de leur vie, dont l'interruption dut leur sembler d'autant plus douloureuse qu'ils n'en avaient obtenu l'exercice que pour peu temps, et qu'un grand nombre n'avaient pas encore recouvré les frais que l'encouragement de Heinrich leur avait occasionnés.

Par ce nouveau traité du duc avec le roi des Danois, fut maintenant garantie au premier la possession de toutes les côtes du pays slave entre l'Elbe et la mer jusqu'à l'Oder, depuis l'Eder jusqu'au delà du pays des Abodrites, et il put être considéré comme pays saxon (4). Les princes slaves furent ou ses vassaux, comme Pribislav, au fils duquel Heinrich donna en mariage sa fille naturelle Mathilde, on ils furent soumis, comme les princes des Poméraniens, à un tribut, et durent obéir à ses ordres. Le duc avait par conséquent acquis un vaste champ pour des fondations et des encouragements, pour l'accroissement de sa puissance, pour la consolidation ou l'extension du christianisme, pour la stimulation de l'agriculture, du commerce et du trafic. Et Heinrich donna ses soins avec amour au pays nouvellement acquis, reconnaissant bien, ou du moins pressentant de quelle importance les côtes de la mer seraient, avec le progrès du temps, pour la vie des hommes. Tandis qu'il accordait au prince Pribislav de construire ou de restaurer les forteresses de Mikilenbourg, d'Ilow et de Rostock, et de réunir les Slaves dispersés pour y établir des colonies, il fondait lui-même des forteresses et des villes pour la sûreté et la facilité des communications, faisait construire des églises, et s'occupait partout des progrès de la religion et de la vertu. Les évêques Evermod de Razebourg, l'ennemi réconcilié Kunrad de Lubeck, et le pieux et noble Berno de Zuerin, appuyaient son zèle de leur instruction et de leurs conseils. Mais en même temps il employait tous les moyens pour procurer l'ordre et la sûreté. Au commencement, les Teutschs et les Slaves ne pouvaient s'accoutumer à un commerce paisible : il fallait que les premiers, comme à une époque antérieure, maltraitassent fréquemment les Slaves; ceux-ci ne pouvaient concevoir que les Teutschs d'ennemis devinssent leurs amis, et continuaient à être déchirés par la rancune et la haine. Mais en peu d'années tout fut changé : les brigandages avaient cessé sur terre et sur mer; chacun mangeait son pain en repos; le marchand poursuivait sa route sans danger, et des femmes et des enfants se rendaient sans crainte de Saxe chez les Danois, en traversant le pays des Slaves.

Si l'on considère maintenant cette activité de Heinrich le Lion, qui est le plus sensible par ses conséquences glorieuses, qui ne se sentira pas disposé à lui accorder une considération encore plus grande? Comment! s'était-il peut-être aperçu que ce n'était pas de hautes montagnes que la nature semblait avoir placées comme des limites et des avertissements; que ce n'était pas dans les terres étrangères du Midi, dont les habitants étaient supérieurs aux Teutschs en connaissances, en sagesse, et en toute espèce de civilisation, que des conquêtes durables et avantageuses pouvaient être faites par les Teutschs, mais seulement au Nord, vers la Baltique et la mer teutsche; que par conséquent les Teutschs ne devaient pas porter leurs armes en Italie, où pour eux habitait la destruction, où la mort était suspendue sur eux partout et sous toutes les formes, mais au delà du Holstein et du Schleswig, au delà des îles, en remontant la côte méridionale de la mer Baltique? Était-ce pour cela peut-être qu'il

était si contraire à l'expédition de l'empereur au delà des Alpes? Etait-ce aussi dans cette pensée que se trouvait la cause de sa dernière querelle avec Waldemar, roi des Danois, dont il a été question? Ne s'amassait-il pas peut-être dans son âme un vif mécontentement de ce qu'il n'était nullement, ou du moins pas d'une manière loyale, appuyé dans ses efforts, et qu'au contraire il était tenu éloigné de son but, en partie par l'expédition de l'empereur en Italie, en partie par la jalousie et l'envie des princes saxons? Et n'est-ce pas de ce mécontentement que proviennent bien des actions de la vie du duc, lesquelles, considérées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, jettent quelques taches sur son caractère?

Mais, quoi qu'il en soit de ces choses, Heinrich paraît s'être réjoui de son ouvrage dans le pays des Slaves : et Friedrich l'empereur le voyait tranquillement; il céda même, comme aux assemblées de Francfort et de Wurtzbourg, ainsi que plus tard, aux désirs du duc, toutes les fois qu'une occasion favorable se présentait. A Brême devait avoir lieu, après la mort de l'archevêque Hartwig, l'élection d'un nouvel archevêque. Le duc envoya le comte Gunzelin de Zuerin à Brême, pour prendre soin de ses intérêts pendant l'élection. De là s'ensuivit une élection schismatique : une partie des électeurs, ennemis du duc, donnèrent leurs voix à un fils du markgraf Albert l'Ours, nommé Siegfrid; une autre partie se déclara pour le doyen Otbert. Le duc devait nécessairement être très-contraire à Siegfrid, le fils de son ancien ennemi, qui venait à peine de mettre bas les armes; c'est pourquoi aussi le comte Gunzelin se montra très-irrité, et chercha, à ce qu'il paraît, à le chasser du siége archiépiscopal. Il est certain que Siegfrid se vit forcé de chercher hors de Brême son salut dans la fuite. Sur ce, l'affaire fut portée devant l'empereur; et Friedrich rejeta, lors de l'assemblée de Bamberg, dont il a été question plus haut, les deux élus. En revanche, il éleva, d'après le désir du duc, le prieur Baudouin d'Halberstadt au siége archiépiscopal.

Sur ces entrefaites, l'empereur Friedrich ne négligeait nullement lui-même ses propres affaires. Précédemment il pouvait avoir espéré de s'acquérir, par le moyen des princes teutschs, une grande puissance pour sa maison en Italie, et ensuite, avec cette puissance, d'établir aussi dans le Teutschland une forte domination sur ces princes eux-mêmes; mais la grande expérience qu'il avait acquise lui avait démontré de la manière la plus évidente la vanité de cette pensée. Des princes teutschs il n'y avait plus à attendre de forces suffisantes pour soumettre l'Italie; il avait besoin d'une forte puissance domestique dans le Teutschland, par laquelle peut-être les princes seraient entraînés et décidés à lui fournir des secours. A ce qui lui appartenait d'abord il avait ajouté, comme on l'a observé, l'héritage entier de Friedrich de Souabe, son cousin; et maintenant il travaillait continuellement à augmenter cette masse. Mais plus ses efforts lui réussissaient, moins il entretenait de scrupules de les seconder par toutes sortes d'artifices; et c'est pour cela même qu'il jeta dans le sein de Heinrich le Lion une rancune si forte, qu'elle ne put être ni extirpée ni diminuée par d'autres complaisances.

Le duc Heinrich, en effet, était sans aucun doute, après la mort du jeune Welf, l'unique héritier du vieux duc Welf; le vieux Welf considérait véritablement le duc Heinrich comme son héritier. Mais, dans sa vie voluptueuse, faiblement traversée de souvenirs religieux, il oublia facilement tout, et n'eut aucun égard pour les sentiments les plus nobles qui se trouvent dans le cœur humain. Pour cette vie, pour ces banquets extravagants, ces chasses désordonnées, cette magnificence insensée, ces dissipations de toute nature auxquelles il se livrait, les revenus qu'il pouvait tirer de ses possessions ne suffirent pas; c'est pourquoi il demanda de l'argent au duc Heinrich. La vie de Heinrich n'était pas non plus sans tache : chez lui se rencontraient aussi les vices de son temps, de son rang et de sa position. Mais, en contradiction avec les autres grands seigneurs de cette époque, il s'était distingué, depuis sa jeunesse, par une grande sévérité de mœurs, au point qu'un écrivain étranger ne se fait aucun scrupule de l'appeler le Caton de ce siècle (5). Par conséquent il devait être douloureusement affecté de ce que son oncle rassemblât continuellement autour de lui, dans ses châteaux de Memmingen et de Ravensbourg, pour y passer le temps en tournois et en fêtes, un grand nombre de chevaliers et de seigneurs turbulents, sauvages et railleurs, de Souabe, de Bavière et de tous les

pays; et les débauches, les festins et les orgies dans lesquelles se plaisait le vieux duc au milieu de ces compagnons, devaient lui inspirer le dégoût et l'horreur, ainsi qu'à la triste Uta, l'épouse du duc. Les circonstances dans lesquelles il se trouvait le forçaient à l'économie et à une sage administration; et il estimait si fort ces vertus, qu'il paraît assez souvent être tombé, par horreur de la prodigalité, dans le vice contraire; du moins il fut non-seulement accusé de cupidité, mais aussi d'avarice. Mais, pendant ces années, il avait certainement de meilleures raisons que précédemment de faire cas de l'argent. Il ne sera pas question de son nouvel état de maison depuis son mariage avec la noble Mathilde; mais ses établissements dans les pays slaves nécessitèrent sans doute de grosses sommes; la dernière guerre à laquelle il avait été contraint par les princes saxons avait aussi coûté de grosses sommes; les dévastations de la Saxe par les Saxons avaient certes produit également de grandes pertes dans ses revenus; et l'avenir, loin de lui paraître brillant, devait au contraire lui sembler bien triste et menaçant.

Comment aurait-il pu, ce prince, se décider à donner ou à prêter de l'argent à son oncle, pour encourager les prodigalités de celui-ci; à cet oncle qui lui faisait craindre continuellement qu'il ne rognât, sons tous les rapports, l'héritage welf autant qu'il était en son pouvoir? Il est certain qu'il ne donna rien, ou pas assez. Il ne le laissa pas cependant manquer de promesses; mais comme ces promesses, la mort de Welf ne paraissant pas éloignée, ne furent pas remplies, le duc Welf fut très-irrité contre son neveu Heinrich, et la pensée de le priver de son héritage put s'élever en lui. Cette disposition du duc fut mise à profit par son autre neveu, l'empereur Friedrich, autant qu'il le put. Il donna au vieil extravagant, avec une main libérale, ce dont il avait besoin, ou ce qu'il demandait, et gagna par ce moyen son cœur tout entier. Par reconnaissance pour des services si gracieux, Welf abandonna à l'empereur sur-le-champ tous ses fiefs d'Italie, le duché de Spolette, le marquisat en Toscane, la seigneurie en Sardaigne; mais il lui conféra aussi, bientôt après, la propriété des biens héréditaires de la maison Welf, qui lui appartenaient, et ne les conserva comme fiefs, avec quelques augmentations, que pendant sa vie. Il doit rester indécis si Heinrich apprit dès lors tout ce qui avait été négocié et conclu entre Friedrich et Welf; mais il ne put l'ignorer longtemps. Il laissa arriver ce qu'il ne pouvait empêcher; mais il ne vit certainement dans tous ces événements qu'un abus artificieux de la faiblesse de l'oncle commun, et tint continuellement compte à l'empereur de cette conduite.

Mais Friedrich fit encore d'autres acquisitions, car un grand nombre de seigneurs, qui étaient également descendus dans la tombe sans héritiers mâles, lui conférèrent leurs possessions. Il en fut ainsi du comte Rudolf de Pfullendorf, dont l'épouse était sœur de la mère de Friedrich : le gendre de Rudolf, le comte Albert d'Habsbourg, obtint en revanche, outre d'autres possessions, le comté de Thurgau. Il en fut ainsi des seigneurs de Schwabek, de Warthusen, de Bibra, de Horningen, de Schwanhusen, de Biedertan, de Werde, et du riche comte de Lenzbourg, entre plusieurs autres. En outre Friedrich s'empara encore, par la mort de son beau-père, le comte Rainold, des possessions de celui-ci en Bourgogne; et il arracha au duc Bertold de Zæringen le gouvernement impérial dans l'ancien empire d'Axelat, lequel véritablement rapportait plus d'honneur que de puissance ou de revenus : il lui donna en dédommagement la garde des chapitres royaux de Lausanne, de Genf et de Sitten.

Mais l'empereur Friedrich chercha aussi à assurer à sa maison toutes ces acquisitions pour l'avenir. Depuis la naissance de son fils aîné, Heinrich, dont il a été fait mention, son épouse lui donna encore plusieurs fils, en partie avant la dernière expédition d'Italie, en partie pendant les sept années que Friedrich séjourna dans le Teutschland. Ce fut à ces fils, tous en bas âge, qu'il destina les anciens biens héréditaires de sa maison, ainsi que les nouvelles acquisitions. Déjà, à la diète de Bamberg, à la Pentecôte de l'année 1169, dont il a été question à plusieurs reprises, il fit élire, sur la proposition de l'archevêque Christian de Mayence, son fils Heinrich roi et son successeur à l'empire; et Heinrich le Lion, qui était présent, donna sans doute aussi sa voix. Le jeune roi, un enfant de cinq ans, fut couronné le jour de la fête de l'ascension de Marie, à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque Philippe de Cologne, que Friedrich avait déjà élevé en Italie à

la dignité archiépiscopale, après la mort de Rainald. Il nomma son second fils, Friedrich, duc de Souabe, et lui destina l'héritage du duc Welf et du comte de Pfullendorf. Il conféra au troisième, Kunrad, le duché de Franconie, dont une partie de la dignité fut cependant, d'après l'ancien usage, détournée en faveur de l'évêque de Wurtzbourg, ainsi que les biens et les fiefs de son cousin défunt, le duc Friedrich de Rothenbourg. Le quatrième fils, Othon, fut nommé lieutenant de l'empire en Bourgogne, et l'héritage de son grand-père, le comte Reinold, lui fut réservé. Et ainsi Friedrich pouvait bien croire qu'il avait non-seulement fait assez pour l'ancienne coutume et l'ancien droit, d'après lequel il ne pouvait conserver entre ses mains les grands fiefs de l'empire, mais qu'il avait gagné ensuite pour ses projets une grande puissance, et avait en même temps assuré cette puissance à sa maison pour l'avenir. En outre, l'empereur eut encore un cinquième fils, lequel reçut le nom de Philippe. On n'accorda aucun apanage à celui-ci, soit parce que le père n'avait plus rien à donner, soit parce qu'il destinait réellement cet enfant, comme on l'assurait, à l'état ecclésiastique. Mais, quand même la dernière hypothèse serait admise, la supposition ne serait pas, en tout cas, trop téméraire, que la pensée que Philippe pourrait un jour atteindre au siége apostolique serait venue à l'esprit de Friedrich.

Mais, pendant qu'on voit l'empereur Friedrich occupé de cette manière heureuse, pendant le cours de plusieurs années entières, de la grandeur de sa maison, on demande en vain où sont ses efforts pour obtenir une meilleure forme dans les affaires intérieures de l'empire, ou pour l'encouragement et la culture de l'esprit. Charlemagne avait été placé au nombre des saints pour son organisation des ecclésiastiques, qui, bien qu'ils fussent hérésiarques, n'en étaient pas moins des ecclésiastiques qu'il avait reconnus bons et légitimes; mais, pour Friedrich, on ne voit pas qu'il ait suivi l'exemple du nouveau saint dans ses plus nobles efforts. Pour le développement de la législation de la patrie, de la juridiction du pays, pour le gouvernement coutumier, il ne s'est rien passé qui mérite d'être rapporté, rien pour favoriser l'agriculture et l'industrie chez le peuple teutsch. Friedrich a suivi sur tous les points les principes étroits et boiteux de la féodalité; il n'a pas accueilli les basses classes; il n'a pas été miséricordieux pour les serfs; il n'a pas fondé de nouvelles villes; il n'a pas étendu les franchises de celles qui existaient. Presque aucun encouragement n'a été donné par lui aux sciences et aux arts; et, s'il a par-ci par-là pris quelques couvents sous sa protection particulière, on ne saurait guère dire si cela est arrivé parce que dans ces couvents se trouvaient des écoles qui, en partie, agissaient favorablement, ou si cela est arrivé par des circonstances mondaines. Cependant il est hors de doute que l'esprit s'est fortifié aussi à cette époque, et que son développement a fait des progrès; mais, quoique Friedrich ne lui ait pas aplani la voie, il a marché en avant, en dépit de tous les obstacles, par sa propre force, par l'aliment qu'il a puisé dans les soins d'une époque antérieure, par l'excitation violente qu'avait produite la croisade, et que le schisme dans l'Église avait entretenue et continuait à entretenir: car Friedrich, dans tout ce qu'il faisait et entreprenait, avait toujours l'Italie devant les yeux. Il peut demeurer incertain s'il pensait à des fondations ou à des destructions, à la réconciliation ou à la vengeance; dans tous les cas, il est certain que son âme était en Italie; au milieu de toute son activité dans le Teutschland, l'empire teutsch et le peuple teutsch n'étaient jamais seuls devant ses yeux. Et en effet, quand même Friedrich aurait pu oublier ce qui se trouvait derrière lui, et considérer maintenant ce qui arrivait en Lombardie comme une suite nécessaire de sa fuite hors d'Italie, et n'y faire par conséquent aucune attention, pourtant la position dans laquelle lui, l'empereur romain, se trouvait envers l'évêque romain Alexandre III, l'aurait forcé à une nouvelle expédition au delà des Alpes.

Friedrich, en effet, devait être revenu dans le Teutschland avec une haine d'autant plus grande contre le pape Alexandre, qu'il avait plus de raisons de considérer celui-ci comme le principal auteur de sa mésaventure. En attendant, il pouvait n'avoir eu dans le Teutschland aucune grande occasion d'exprimer sa haine contre les partisans d'Alexandre, car chacun supportait ce qu'il y avait à supporter, et cachait dans son sein son chagrin ou sa colère; même dans l'archevêché de Salzbourg, les horreurs de la dévastation avaient cessé vers le milieu de l'année précédente, 1167, par

l'entremise des évêques de Bamberg et de Passau, et le noble archevêque Kunrad avait, depuis cette époque, joui d'un repos sinon pur, du moins non interrompu, dans son asile, le couvent d'Admont, après avoir retiré l'excommunication contre ses ennemis : et l'empereur même ne troubla pas ce repos par son retour. Mais il advint maintenant que Kunrad mourut le 28 septembre 6). Aussitôt le clergé, les vassaux et le peuple de Salzbourg élurent un nouvel archevêque, dans le même esprit et les mêmes sentiments que Kunrad avait été autrefois élu. Leur choix tomba sur le diacre Adelbert, un jeune homme de qui ils attendaient, à cause de sa jeunesse et de sa parenté, d'heureux actes : car Adelbert était fils du roi de Bohême, neveu par sa sœur de l'archevêque défunt, et également cousin de l'empereur. Ce choix donna à Friedrich la première occasion de se prononcer. Le nouvel archevêque fut appelé par lui à la diète de Bamberg, devant laquelle son fils aîné fut reconnu roi après lui. Mais comme Adelbert, quoiqu'en société de son père, parut à Bamberg avec les vêtements archiépiscopaux que le pape Alexandre lui avait envoyés, l'empereur ne voulut pas l'entendre, et le chassa de sa cour.

Et il est vrai que l'empereur ne pouvait plus agir autrement à Bamberg; mais qu'il ne pût plus agir autrement, cela excita des plaintes universelles. Peu de jours, en effet, avant la mort de l'archevêque Kunrad, le malheureux anti-pape Pascal était également mort à Rome, dans le Vatican, où il avait été encore une fois reconduit par l'archevêque Christian. A sa place fut nommé pape, par les partisans de Pascal, l'ex-abbé Jean de Stenma; et Jean avait accepté, quoiqu'il eût été nommé évêque de Tuscolo par le pape Alexandre. Celui-ci s'appela Calixte III, ou reçut du moins ce nom de ceux qui l'avaient élu. La nouvelle de la mort de Pascal avait été apprise, par tous les hommes bons et réfléchis, avec une grande joie, parce qu'ils entretinrent l'espoir que l'empereur mettrait à profit cet événement pour mettre fin au schisme mortel de l'Église. La seconde nouvelle obscurcit cependant un peu la pure perspective d'une réconciliation prochaine, mais elle ne détruisit nullement la croyance que Friedrich pourrait s'entendre avec Alexandre; car, du nouveau pape, quoique ce ne fût nullement un homme insignifiant, c'était à peine si quelqu'un avait entendu dire quelque chose, et son élévation à la dignité apostolique avait eu lieu avec une telle précipitation et un tel mystère, qu'on ne pouvait même pas découvrir où l'élection clandestine s'était passée, et par quels électeurs elle avait été accomplie. L'empereur paraissait en conséquence avoir parfaitement le droit de rejeter cette élection. Alexandre, en outre, s'était, peu de temps avant, conduit de manière à donner en tout cas à l'empereur une bonne occasion pour entamer de nouvelles négociations. Après le départ de Friedrich d'Italie, en effet, l'empereur grec avait envoyé l'apocrisiaire, outre plusieurs autres grands seigneurs de son empire, au pape, et avait fait réitérer encore par ceux-ci, et d'une manière pressante, sa proposition antérieure : Le pape devait dépouiller son ennemi et celui de l'Église, Friedrich, de la couronne de l'empire romain, et la lui rendre, à lui l'empereur, à qui cette couronne appartenait; en revanche, il voulait, lui l'empereur, placer l'Église grecque tout entière sous le siége romain, afin que la parole de l'Évangile fût accomplie : Il y aura un troupeau et un pasteur. Et il avait accompagné cette proposition de sommes d'argent considérables, et de plus grandes promesses encore pour l'Église et le siége apostolique. Mais Alexandre, avec des expressions de reconnaissance pour les bonnes dispositions de l'empereur, avait fait la réponse décisive qu'il ne pouvait ni n'osait entrer dans une affaire si importante et si embrouillée; il ne lui appartenait que d'être le protecteur et le gardien de la paix. Et il n'avait pas accepté la moindre chose de l'argent de l'empereur; une telle conduite semblait devoir aplanir la voie vers un accommodement. Cependant Friedrich avait reçu, pendant l'assemblée de Bamberg, des délégués du nouvel anti-pape Calixte, lesquels lui furent sans doute amenés par l'archevêque Christian, et qui se donnaient le titre de cardinaux, comme de véritables légats apostoliques. Ensuite il avait reconnu cet homme pour évêque apostolique, et avait rejeté de nouveau le pape Alexandre. Et maintenant il était dans la nature des choses qu'il n'accueillît pas l'archevêque Adelbert, lequel était décoré du pallium d'Alexandre.

Bientôt après la diète de Bamberg, Friedrich envoya cependant, et sans doute après une convention avec les légats de l'anti-pape Calixte, une ambassade en Italie au pape

Alexandre, qui se tenait à cette époque à Bénévent. A la tête de cette ambassade était l'évèque Eberhard de Bamberg. Celle-ci avait la mission de négocier avec le pape pour l'union et la paix; mais elle avait aussi la mission de ne conduire ces négociations qu'en secret, avec le pape seul. Alexandre conçut donc sur-le-champ de la méfiance. Il ne vit dans cette ambassade qu'un nouvel artifice, et crut que l'empereur n'avait d'autre but que d'exciter contre lui la défiance des Lombards, et de les détacher de lui. C'est pourquoi il résolut de le prévenir; car il savait bien que, si la cause des Lombards avait jusqu'à présent prospéré par ses efforts, sa cause à lui devait aussi se maintenir et tomber avec eux. Aussi les Lombards lui avaient fait connaître si ouvertement leur reconnaissance et leur fidélité, et il était entré si ouvertement avec eux en alliance, que dans l'état actuel des choses il était impossible qu'il pût laisser éclater de la mésintelligence avec eux. Les Lombards avaient de nouveau étendu leur ligue après le départ de Friedrich; toutes les villes de la haute Italie, excepté Pavie, étaient ou des membres de la ligue, ou, comme Gênes, dans des rapports d'amitié avec la ligue. Même le petit nombre de vassaux qui s'étaient encore maintenus dans la haute Italie avaient été ou réduits par la force des armes, comme le comte de Blanderat, ou ils étaient volontairement entrés dans la ligue, comme le marquis Obizzo Malaspina, qui avait rendu naguère encore à l'empereur un si important service. Il n'y avait que le marquis de Monferrat qui se tint encore dans une position hostile. Cependant la ligue, par son accroissement et par la réception d'un ancien vassal de l'empereur, n'avait nullement gagné en fermeté intérieure, et les règlements qu'on avait établis, par lesquels on avait cherché à régulariser les rapports des villes entre elles, étaient restés bien imparfaits; mais un esprit pénétrait maintenant avec une force nouvelle tous les alliés, et les rendait unis et forts par leur union, l'esprit de liberté et de la patrie; et un sentiment animait tous les cœurs à de grandes résolutions, le sentiment de la victoire sur une dure tyrannie. Aussi les Lombards avaient-ils, avec des efforts communs, bâti une nouvelle ville qui devait être également, comme ville de ligue, grande et brillante dans le cours du temps; ils l'avaient fondée aussitôt après le départ de Friedrich, dans une contrée très-fertile, entre Pavie et Asti, là où les fleuves sauvages du Tanaro et du Bormido se réunissent. Ils avaient entrepris cet ouvrage, d'abord, en tout cas, à la honte du destructeur des villes, Friedrich l'empereur; encore plus en l'honneur de Dieu, de saint Pierre et de la patrie commune; enfin surtout pour diviser les forces de leurs ennemis, la ville de Pavie et le marquis de Montferrat, et pour assurer le pays par un fort boulevard contre de nouvelles irruptions de l'armée teutsche. Cette nouvelle ville, qui fut solidement fortifiée avec une promptitude extraordinaire, parce qu'elle trouva la sympathie la plus universelle, et garantissait plus de sûreté qu'aucune autre, fut si brusquement peuplée, que l'on assure qu'après l'espace d'un an elle pouvait mettre sous les armes 15,000 hommes à pied et à cheval. Cette ville fut nommée par eux, en l'honneur du pape, Alexandria; et ils rendirent ainsi le pape, de même qu'il était l'âme de la ligue, le protecteur et le foyer de leur défense. Par une ambassade extraordinaire envoyée à Bénévent, ils abandonnèrent cette ville au pape et à l'Église romaine en propriété, et la rendirent tributaire de St-Pierre. Comment donc Alexandre aurait-il pu se séparer des Lombards?

En effet, il donna aussitôt connaissance à la ligue du dessein de l'empereur, et chercha à affermir tous les alliés dans leur confiance. En même temps il les invita à lui envoyer de chaque ville un homme convenable, afin qu'ils pussent tous être en même temps témoins des négociations qu'il entamerait avec les envoyés de l'empereur. Les Lombards obéirent à ses paroles. Lorsque, par conséquent, les envoyés de l'empereur, peut-être seulement l'année suivante, parce qu'ils avaient échoué dans leur première tentative pour traverser l'Italie, furent reçus par le pape à Veroli en Campanie, où Alexandre s'était rendu, parce qu'Eberhard avait éprouvé de l'appréhension de mettre le pied sur le territoire du roi de Sicile, ils trouvèrent celui-ci entouré non-seulement de son consistoire tout entier, mais encore des délégués des villes liguées de la Lombardie. L'évêque Eberhard s'approcha du saint-père, lui baisa les pieds, et lui parla avec toute la vénération qui appartient au chef supérieur de l'Église; car, lui aussi, voyait dans le pape Alaxandre le

véritable évêque apostolique. Ensuite il sollicita une audience secrète; elle fut accordée avec l'approbation de l'assemblée, à la condition que le pape ferait part à l'assemblée de ce qu'il apprendrait, avant de donner une réponse. L'évêque exposa alors que l'empereur voulait tout reconnaître, et maintenir debout ce qu'Alexandre avait établi comme pape; mais, de la reconnaissance du pape lui-même, et de l'obéissance de l'empereur envers ce pape, il ne parla qu'en termes généraux et ambigus, et déclara, lorsque le pape le pressait de s'expliquer sans détours, qu'il n'osait pas employer d'autres paroles que celles qui lui avaient été prescrites. Aussitôt le pape communiqua à l'assemblée les ouvertures de l'évêque; ensuite il prononça devant cette assemblée, après l'avoir sévèrement blâmé de l'acceptation d'une telle mission, l'arrêt suivant : « Nous sommes prêts à honorer l'empereur au-dessus de tous les princes du monde, à l'aimer et à conserver sa justice inviolable; mais, avant, il doit aimer sa mère, la sainte Église romaine, qui l'a élevé au sommet de l'empire, et mettre sa liberté en sûreté. » Avec ces paroles il congédia l'ambassade, et le monde approuva la méfiance du pape envers l'empereur; car, pendant le même temps que cette ambassade se trouvait en Italie, Friedrich entra en campagne avec des forces considérables contre l'archevêque de Salzbourg, et menaça de commettre les plus grands ravages si quelqu'un tentait de s'opposer à lui. Le jeune archevêque Adelbert, ébranlé par ces menaces, ébranlé en même temps par les avertissements et les exhortations de quelques princes, particulièrement de son oncle, et craignant le jour du malheur, céda. Il renonça à l'évêché et à toutes les régales, et les abandonna à l'arbitraire de l'empereur. Mais Friedrich, fier de ce résultat et de ses conséquences subséquentes dans le Teutschland, entra, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'issue de ses négociations avec le pape Alexandre, dans une nouvelle colère. Dans une assemblée publique, après les fêtes de la Pentecôte de l'année 1170, tenue à Fulda, il déclara hautement et résolument que Roland (Alexandre III) ne serait jamais reconnu par lui comme évêque apostolique. Quel autre parti lui restait-il par conséquent à prendre qu'une nouvelle expédition en Italie, pour anéantir le pape, pour châtier les Lombards ? Et en effet, dorénavant tous ses faits et gestes ne furent dirigés que vers cette expédition.

# NOTES DU LIVRE XXIII.

### CHAPITRE Ier.

(1) Radevicus (II, cap. 31) : *Verum ex parte Romanorum etiam hoc consilium dicitur fuisse evacuatum.*

(2) Radevicus (II, cap. 41) ne nomme que les deux premiers ; selon Otto Morena (col. 1053), le *Comes Guido de Blanderate* y fut également envoyé. En tout cas, Guido fut présent à Rome, car on fait mention de lui à plusieurs reprises.

(3) Radevicus (II, cap. 52) : *Cardinales unius partis*, ceux à savoir qui se déclarèrent pour Octavien, commençaient ainsi leur lettre : *Ex quo.... amicitia inter papam Adrianum et Wilhelmum Siculum apud Beneventum facta est, dissensio et discordia non modica inter cardinales sacrosanctæ romanæ Ecclesiæ exorta est.*

(4) Cela se fit *juxta morem Ecclesiæ*, par *Odo prior diaconorum* (cardinalium).

(5).... *Spiritu divino succensus, mantum ipsum de manu sævientis eripuit*, dit Roland ou Alexandre III.

(6) Les preuves de tout ce que nous avançons ici se trouvent dans Baronius (ad an. 1159).

(7) *Vita Alexandri*, ex card. Arrag. (p. 449).

(8) C'est ainsi que s'exprime l'empereur lui-même dans sa lettre *ad transmontanos episcopos* (dans Radev. II, cap. 56) : .... *Quod exorto schismate in romana Ecclesia ex duorum apostolicorum dissensione, ambos vocare, et secundum sententiam et consilium orthodoxorum litem decidere deberemus.*

(9) *Vita Alexandri* (pag. 450) : *Bullatas auro ejus literas reddiderunt.*

(10) Comme l'archevêque Hartwig de Brême : *Ego Artuicus Bremensis archiepiscopus cum suffraganeis meis interfui et consensi.*

(11) Willelmus Neubrigensis (dans Baronius, ad an. 1160, II) : *Imperator cum suis ducibus terribilis aderat.*

(12) L'empereur lui-même avoue que c'était là le motif : *Victorem pro bono pacis inter regnum et sacerdotium conciliando elegerunt.*

### CHAPITRE II.

(1) Otto Morena (col. 1052) : *Imperator.... animi ferocitate deposita, et hostili odio abjecto, ipsos Cremenses per quemdam locum angustum, unde egrediebantur, exire adjuvans, suis propriis manibus quemdam ipsorum languidum cum aliis militibus exportavit.*

(2) Ces noms sont donnés par Otto Morena (col. 1061).

(3) Helmold. (I, cap. 86 [87]) : *Fuitque terra nostra in tremore a facie regis Danorum. At noster episcopus Geroldus*, rel.

(4) Selon Sire Raul (col. 1183), ceci eut lieu *tertio calendas martii.*

(5) *Chronic. Ursperg.* (p. 302). *Vuelfus.... maximum conventum.... habuit, ubi baronibus terræ VII, comitatus cum tot vexillis concessit, etc.*

(6) Muratori (*Annali d'Italia*, VI, pag. 543) : *Ciò è da notare per disporsi da intendere* l'origine de *Guelfi e Gibellini, cio è di quelle fazione*, etc.

(7) La lettre de l'empereur dans Radevic. (II, cap. 69). Elle est adressée à Eberhard, à ses suffragants, et à toute la *provincia Saltsburgensis.*

(8) *Chronic. Mogunt.* : *Canes maguntinenses* (la canaille) *mordere non norunt.* Sainte Hildegarde, aux oreilles de laquelle cette expression a pu venir, lui écrivit : *Pater, prospice tibi, canibus enim funes sunt abstracti, qui insequuntur te.* Mais ce fut en vain.

(9) Qu'on lise les choses singulières dont parle si singulièrement le *Chronicon* Alberici (ad an. 1160).

(10) Helmold. (I, cap. 90 [91])... *Receperunt eum* (Victorem) *omnes quos imperialis timor aut favor agebat.*

### CHAPITRE III.

(1) Il n'est pas fait mention, il est vrai, de l'envoi de ces princes dans le Teutschland ; mais on les trouve dans le Teutschland, et l'année suivante, 1161, ils reviennent en Italie à la tête de troupes fraiches.

(2) Otto Morena (col. 1087). Les hommes que Friedrich et Rainald amenèrent avec eux au nombre indiqué sont qualifiés *milites* ; ceux que le Bohême amena sont qualifiés *equites*, et, d'après un autre manuscrit, *viri.*

(3) Otto Morena (col. 1089 et suiv.)

(4) Expression de Sire Raul.

(5) Et parmi ces six Lombards se trouvait (Otto Mor., col. 1101) *Acerbus Morena*, fils d'Otto, qui a continué, à partir de ce temps, l'histoire commencée par son père. Acerbus était podestat à Lodi.

(6) Sire Raul. *Primo succendit* (*imperator*) *universas domos postea*, rel.

(7) Sire Raul : *Altaria omnia violata sunt.*

(8) *Chronic. Urspergense : Imperator nobili politus triumpho, in Olivarum festo, in beati Ambrosii basilica una cum olivu triumphalem gestavit victoriæ palmam.*

CHAPITRE IV.

(1) Helmold. (I, cap. 86 [87]). C'est de cet auteur que nous avons principalement tiré le récit des événements qui suivent.

(2) Vraisemblablement pour amener le roi Henri II à accepter les résolutions de la cour plénière, ou, si l'on veut, du concile de Pavie.

(3) Helmold raconte d'une manière fort peu claire comment fut découverte l'entrée des Slaves dans la maison du prêtre. Il ne dit rien de leur retraite, et les laisse au milieu du pont.

(4) Helmold. (I, cap. 87 [88]) : *Quos insecuti fortiores de exercitu* (des Saxons), *comprehenderunt multos eorum, fecitque dux eos suspendio affici.*

(5) *Milites*, dit Helmold. Saxo Grammaticus les appelle *equites*.

(6) Saxo Grammat. (pag. 295) : *Urbem quoque Rostock oppidanorum ignoria destitutam, nullo negotio perussit.* Helmold ne parle pas de la participation de Waldamar à la guerre.

(7) Il est fait mention de la translation de l'évêché de Mecklenbourg à Schwerin dans le *Chronic. Montis Ser.*, et dans le *Chronogr. S.* (ad an. 1160).

(8) Helmold. (I, cap. 88 [89]).... *Deficientibus sensim Slavis.*

(9)... *Ab urbe Snlsveldele* (sans doute *Soltvedele*...) *usque ad saltum Bojemicum*... Ces dernières expressions ne doivent pas sans doute se prendre à la lettre.

CHAPITRE V.

(1) *Mediolanum, flos Italiæ.*

(2) D'après la *Vita Alexandri.*

(3) Avec Kunrad III.

(4) Mansi (XXI, col. 1155).

(5) Ce doute de Friedrich ressort assurément de cette circonstance qu'il fit jurer au comte de ne pas ouvrir *ante diem constituti colloquii* les *cautiones* qu'il conclut avec lui. Il y avait même là plus qu'un doute.

(6) Il se peut bien qu'en secret le comte Heinrich ait consenti à tous les désirs de Friedrich.

(7) La lettre d'où est tiré le passage suivant a pour suscription : *Fridericus... dilecto suo... archiepiscop....* sans nom. C'est vraisemblablement une circulaire. Quoi qu'il en soit, on peut bien admettre que toutes les lettres aux seigneurs ecclésiastiques du Teutschland et d'Italie avaient au fond le même contenu.

(8) Ce récit et le suivant sont tirés de Saxo Grammaticus, à partir de la page 300. Les renseignements donnés par cet auteur nous semblent fort importants.

(9)... *Nunc latialiter, nunc gallice germaniceque fundo.*

(10) Comparez Helmold. (I, cap. 90 [91], à la fin).

CHAPITRE VI.

(1) Et selon Dodechin (ad an. 1162), il ne s'en était emparé que *clam auferens.*

(2) Dodechin : *Rodolphus... Longobardiam pergit, sed frustra perrexit; quia Conradus palatinus alium nomine Christianum episcopum levavit,* rel.

(3) *Chronic. Mogunt. : Insuper et plebs ipsa perpetua infamia subjaceat, totius deinceps exors gratiæ et honoris.*

(4) Le récit qui suit, jusqu'à la fin du chapitre, est tout entier tiré de Helmold. (I, cap. 91 et 92 [92-93]).

(5) Dans une lettre qu'il leur adressa *exhortatoriis verbis. — Deo siquidem gratias ago, quod multarum in vobis patent virtutum insignia, quod videlicet hospitalitati,* reliq.

(6) *Præterea hoc adjecerunt, non multum aberrantes a veritate : quod omnes pene decimæ in luxus secularium cesserint.*

(7)... *Et solverent de manso sex modios siliginis et octo avenæ, illius inquam modii, qui vulgo dicitur hemmethe.*

(8) *Porro illi consederant in urbe Wurle, et* (cela équivaut à dire : après qu'ils se furent jetés dans la ville) *munierunt castrum contra obsidionis impetum.*

(9) Helmold ajoute encore que Heinrich mit en liberté les prisonniers danois qui s'étaient trouvés dans Wurle, *et exiit de illis multitudo maxima.* On peut laisser cela de côté. Il est pourtant difficile de comprendre comment ces Slaves avaient pu encore une fois faire autant de prisonniers.

CHAPITRE VII.

(1) *Fedricus clericus, magister scholarum dictus.*

(2) L'empereur envoya l'archevêque dit Acerbus Morena, col. 1115), *ut vice sua, quæ forent in Italia ordinanda, statueret.*

(3) Otto de S. Blasin (cap. 16).

(4) Sire Raul : *Petrus quoque Dessus lignorum plaustra mille ad palatium congregaverat, et ibi coquinam fieri fecerat occasione adventus imperatoris: expensæ cujus fuerunt librarum centum imperialium.*

(5) *Chronic. Reichersp. : Hunc consecravit Leodicensis episcopus sine episcopis cardinalibus, et sine omnibus legitimis ordinatoribus, quos romanum pontificem ordinare conveniebat.*

(6) *Vita Alexandri* (pag. 455) : *Imperator vero ubi de morte Octaviani certitudinem habuit, non mediocriter mæstus et tristis effectus est.*

(7) La *Vita Alexandri* appelle cette ligue *Societas.*

(8) Selon Acerbus Morena, l'argent des Vénitiens, comme cela se conçoit, contribua efficacement à rendre les villes *rebelles contra imperatorem.*

(9) Acerbus Morena : *Imperator dolore commotus,* rel. Sire Raul : *Cum opprobrio rediit.*

## CHAPITRE VIII.

(1) Helmold. (II, cap. 2) : *Henricus de Scathen, præfectus castri.*

(2) ... *Si faverit nobis Deus et victoria.* Selon une autre leçon : *Deus de victoriq.*

(3) Saxo Grammat. (pag. 308) : *Rex... cum Henrico Saxoniæ satrapa belli societate condita.*

(4) Helmold. *Dux... fecit Wertizlavum principem Slavorum stipendio interfici prope urbem Malacowe.*

(5) Helmold. (II, cap. 4) : *Etdissimulavit comes, cæterique nobiles, et dixerunt : Pax et securitas, emortua est enim virtus Slavorum.*

(6) Saxo Grammat. (pag. 310) : *Rex non minorem in amico* (Henrico) *perfidiam, quam in hostibus levitatem expertus...*

(7) *Chronic. Reichersp.* (ad an. 1163).

## CHAPITRE IX.

(1) Saxo Grammaticus (pag. 316) appelle cet homme *Gutsratcus, qui et ipse Sclavis, tum ob linguæ eorum peritiam, tum... perfamiliaris habebatur.*

(2) *Theutonicæ fidei lubricitas* (Saxo Grammat. pag. 315).

(3) Helmold. (II, cap. 7).

(4) *Origin. Guelf.* (III, p. 67).

(5) ... *Quoniam semper imperatoris adventum quotidie expectabant, dicentes simul : Non credimus hoc malum et dedecus, quod missi imperatoris nobis inferunt, ipsos ex voluntate imperatoris facere,* rel.

## CHAPITRE X.

(1) Otto de S. Blasio (cap. 20) : *Ex omnibus regni visceribus congregato exercitu.*

(2) *Vita Alexandri* (pag. 457) : *Blandum se omnibus et hilarem demonstrabat.*

(3) Sire Raul (col. 1190 et 1191) : *Comes Anricus de Disce, Henricus de Disce*; peut-être Diez?

(4) ... *Salva tamen, sicut dicebatur* palam, *imperatoris fidelitate.*

(5) Le continuateur de Morena : ... *In capite imperatoris circulum aureum tantummodo imposuit.*

(6) D'après la *Vita Alexandri* (pag. 459).

(7) *Contin.* Morenæ (col. 1155) : *Privatim, ita quod etiam nec ipsi Longobardi, qui cum eo fuerant... scirerunt.* Entamait-il son voyage ?

## CHAPITRE XI.

(1) Le plan d'attaque exposé ici est conforme aux événements dont Helmold parle (cap. 7 et 8).

(2) Helmold. (II, cap. 8) : *Et posuit eos* (les bourgeois de Brême) *dux in proscriptionem.*

(3) Helmold. *Dux vocavit viros industrios de Rammersberg.*

(4) Helmold. (II, cap. 23). *Omnis Slavorum regio, incipiens... redacta est velut in unam Saxonum coloniam.*

(5) Radevic. (II, cap. 38).

(6) *Chronic. Reichersp.* (ad an. 1167 et 1168).

(7) ... *Corde catholicus semper extiterat*, dit la *Vita Alexandri* (pag. 461).

FIN DU TOME QUATRIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE TOME IV.

### LIVRE XIX.

L'empire teutsch sous les empereurs franconiens : Heinrich IV. — Suite de la lutte ouverte entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. — Le Teutschland en proie aux plus grands troubles.


CHAPITRE Ier. L'armée royale après la victoire de Hohenbourg. — Continuation de la guerre de Saxe. — Soumission des Saxons. 1

CHAP. II. Changement dans la position du roi à l'égard du pape. — Origine des querelles entre ces deux hommes. — Commencement de leur hostilité ouverte. 10

CHAP. III. Lutte ouverte entre le roi et le pape. — Déposition de Grégoire VII par les conciles de Worms et de Plaisance. — Déposition de Heinrich IV par le concile de Rome. 20

CHAP. IV. Effets de l'excommunication lancée par le pape. — Nouveau soulèvement des Saxons et des Thuringiens. — Nouvelle conjuration des princes du Teutschland méridional. — Nécessité inexprimable de Heinrich IV. 27

CHAP. V. Les princes à Tribur; le roi à Oppenheim. — Éloignement de Heinrich de l'empire, et soumission du trône royal au siége papal par les princes teutschs. — Le roi devant le pape à Canossa. 34

CHAP. VI. Position de Heinrich IV et de Grégoire VII l'un envers l'autre et envers l'empire après la scène de Canossa; élection de Rudolf de Souabe comme roi des Teutschs. — Commencement de la guerre entre Heinrich et Rudolf, et participation des villes teutsches à cette guerre. 45

CHAP. VII. Grand embarras du pape Grégoire VII. — Continuation de la guerre entre Heinrich et Rudolf. — Batailles de Melbrühstadt et de Flarsheim. 55

CHAP. VIII. Condamnation de Heinrich et confirmation de Rudolf par Grégoire VII. — Bataille sur l'Elster et mort de Rudolf. — Expédition de Heinrich en Italie, et élection de Hermann. 64

CHAP. IX. Heinrich devant Rome et dans Rome. — Son couronnement comme empereur. — Son retour dans le Teutschland. — Mort de Grégoire VII.

CHAP. X. Continuation de la lutte dans le Teutschland après la mort de Grégoire. — Abdication et mort de l'anti-roi Hermann. — Le markgraf Ekbert de Meissen. — Réconciliation de Heinrich IV avec les Saxons.

CHAP. XI. Le pape Victor III et Urbain II. — L'empereur Heinrich IV en Italie. — Révolte du jeune roi Kunrad contre son père. 90

CHAP. XII. Les croisades; Pierre l'Ermite. — Conciles de Plaisance et de Clermont. — Commencement des guerres saintes. 101

CHAP. XIII. Retour de Heinrich IV dans le Teutschland. — Influence des croisades; tranquillité dans le Teutschland. — Le pape Pascal II. — Couronnement de Heinrich V, qui se détache de son père. 107

## NOTES DU LIVRE XIX.


| | | | |
|---|---|---|---|
| Chapitre Ier. | 119 | Chap. VIII. | 120 |
| Chap. II. | ib. | Chap. IX. | 121 |
| Chap. III. | ib. | Chap. X. | ib. |
| Chap. IV. | 120 | Chap. XI. | ib. |
| Chap. V. | ib. | Chap. XII. | ib. |
| Chap. VI. | ib. | Chap. XIII. | ib. |
| Chap. VII. | ib. | | |


## LIVRE XX.

L'empire teutsch sous les empereurs franconiens : Heinrich V. — Reprise de la lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, et accommodement de la querelle des investitures. — Fin de la maison de Franconie.


Chapitre Ier. Lutte de l'empereur Heinrich IV contre son fils, le roi Heinrich V. — Mauvais traitements, captivité, déposition, délivrance, bonheur et mort de l'empereur. 123

Chap. II. Relations de l'empire et position de Heinrich V. — Renouvellement de la querelle entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. — Expédition de Heinrich V en Hongrie, en Pologne et en Bohême. 135

Chap. III. Mariage de Heinrich V avec Mathilde d'Angleterre. — Son expédition en Italie. — Sa querelle avec le pape; le saint-père fait prisonnier. 146

Chap. IV. Traité de Heinrich V avec le pape, et son couronnement comme empereur. — Son retour dans le Teutschland et sa conduite dans l'empire. — Excommunication de l'empereur et conjuration contre lui. 155

Chap. V. Conduite dure et arbitraire de Heinrich contre des princes de l'empire. — Grande conjuration et révolte contre l'empereur. — Guerre malheureuse de celui-ci. — Bataille de Welfesholze. 165

Chap. VI. — Suites de la bataille de Welfesholze. — Grand soulèvement des princes du nord de l'empire contre l'empereur. — Heinrich V dans le plus grand embarras. 171

Chap. VII. Heinrich pour la seconde fois en Italie; les domaines de la marquise Mathilde. — Suite de la querelle avec le siége apostolique. — Mort de Pascal II. — Les anti-papes Gélase II et Grégoire VII. 177

Chap. VIII. Grands troubles dans le Teutschland durant l'absence de l'empereur. — Les Hohenstaufen Friedrich et Kunrad. — Retour de l'empereur et mort du pape Gelase II. 185

Chap. IX. Le pape Calixte II. — Négociations de Heinrich V avec ce pape. — Concile de Reims; nouvelle excommunication prononcée contre l'empereur. 191

Chap. X. Nouveaux troubles de diverses natures dans l'empire. — Accord général des princes teutschs entre eux et avec l'empereur. — Arrangement de la querelle au sujet de l'investiture. 196

Chap. XI. Dernières années de Heinrich V. — Sa mort. — Extinction de la maison de Franconie. 206


## NOTES DU LIVRE XX.


| | | | |
|---|---|---|---|
| Chapitre Ier. | 216 | Chap. VII. | 217 |
| Chap. II. | ib. | Chap. VIII. | 218 |
| Chap. III. | ib. | Chap. IX. | ib. |
| Chap. IV. | 217 | Chap. X. | ib. |
| Chap. V | ib. | Chap. XI. | ib. |
| Chap. VI. | ib. | | |


## LIVRE XXI.

Le Teutschland sous Lothar le Saxon et sous le premier Hohenstaufen. — Ruine des espérances laissées par les empereurs franconiens pour l'unité et la puissance de l'empire. — Origine de la querelle entre les Welfs et les Waiblingen.


Chapitre Ier. Le duc Friedrich et l'archevêque Adelbert. — Élection de Lothar comme roi des Teutschs. 219

Chap. II. Commencement de la lutte entre le roi et les Hohenstaufen. — Le duc Heinrich le Superbe de Bavière, gendre du roi. — Kunrad le Hohenstaufen, anti-roi. — Sa malheureuse expédition en Italie. 228

Chap. III. Les anti-papes Innocent II et Anaclet II. — Suite des troubles dans le Teutschland. — Les landgrafs de Thuringe. — Innocent II en France et dans le Teutschland. 237

Chap. IV. Nouvelles relations à l'égard des Danois et des Wendes. — Désaccord avec le pape Innocent II. — Première expédition du roi en

Italie, et son couronnement comme empereur Lothar II. 244
Chap. V. Grande considération de l'empereur Lothar dans l'empire et chez les peuples étrangers. — Calme général dans l'empire. — Réconciliation de Lothar avec les Hohenstaufen. 253
Chap. VI. De l'état de l'Italie. — Deuxième expédition de Lothar II dans ce pays. — Mort de l'empereur. 260
Chap. VII. Avénement du Hohenstaufen Kunrad III à l'empire. — Lutte entre Kunrad et le Welf Heinrich le Superbe. — Malheur et mort du duc Heinrich. 268
Chap. VIII. Continuation de la guerre entre les Welfs et les Waiblingen. — Essai inutile d'un accord par le mariage de la duchesse Gertrude avec Heinrich d'Autriche. — Changement de situation du siége apostolique. 280
Chap. IX. Rome et l'Italie. — Arnold de Brescia ; établissement d'une république romaine. — Position singulière de Kunrad III et d'Eugène III vis-à-vis des Romains et l'un vis-à-vis de l'autre. 288
Chap. X. Le royaume de Jérusalem et ses relations avec l'Occident. — L'abbé Bernard de Clairvaux. — Kunrad III reçoit la croix. 297
Chap. XI. Grande sympathie des Teutschs pour la croisade de l'empereur. — Défection des Saxons. — Premier début de Heinrich le Lion. — Colonies des pays dans le Holstein. 308
Chap. XII. Croisade des Saxons contre les peuples slaves. — Querelle de Heinrich le Lion avec l'archevêque Hartwig de Brême. — Vicelin, évêque d'Aldembourg. 316

## NOTES DU LIVRE XXI.

Chapitre Ier. 323
Chap. II. ib.
Chap. III. ib.
Chap. IV. 324
Chap. V. ib.
Chap. VI. ib.
Chap. VII. 325
Chap. VIII. ib.
Chap. IX. ib.
Chap. X. ib.
Chap. XI. ib.
Chap. XII. 326

## LIVRE XXII.

Le Teutschland sous le Hohenstaufen Friedrich Ier. — Projets, efforts et première expédition de Friedrich en Italie. — Accommodement de la querelle entre les Waiblingen et les Welfs.

Chap. Ier. Malheureuse issue de la croisade en Terre-Sainte. — Renouvellement de la querelle entre les Welfs et les Waiblingen. — Mort du roi Kunrad III. 327
Chap. II. Le roi Friedrich Ier Barberousse. 333
Chap. III. Premières années de Friedrich Ier. — Continuation et décision légale de la querelle sur le duché de Bavière. — Préparatifs pour une expédition contre l'Italie. 338
Chap. IV. Première campagne de Friedrich Ier en Italie. — Conduite arbitraire et dure de celui-ci en Lombardie. — Siége et conquête de Tortona. 350
Chap. V. Le pape Adrien IV. — Voyage de Friedrich à Rome, son couronnement comme empereur, et son retour dans le Teutschland. — Fin malheureuse d'Arnold de Brescia. 359
Chap. VI. L'empereur Friedrich Ier dans le Teutschland, établissant l'ordre et inspirant la terreur. — Accommodement de la querelle sur le duché de Bavière. — Le markgraviat d'Autriche en duché. 371
Chap. VII. Bouleversement de l'Italie. — Heinrich le Lion. — Projets et efforts de celui-ci. 379
Chap. VIII. Expédition de l'empereur en Pologne. — Son séjour en Bourgogne. — Querelle entre l'empereur et le pape. 390
Chap. IX. Réconciliation de l'empereur et du pape. — Seconde expédition de Friedrich en Italie. — Réduction de Milan. 400
Chap. X. Diète dans les plaines de Ronceglia. — Nouvelle querelle entre l'empereur et le pape. — Nouvelle élévation des Milanais. 413
Chap. XI. Situation de Heinrich le Lion et son expédition en Italie. — Position malheureuse de l'empereur en Italie. — Sa négociation avec le pape. — Siége et prise de Crême. 422

## NOTES DU LIVRE XXII.

Chapitre Ier. 433
Chap. II. ib.
Chap. III. 434
Chap. IV. ib.
Chap. V. ib.
Chap. VI. ib.
Chap. VII. 435
Chap. VIII. ib.
Chap. IX. ib.
Chap. X. ib.
Chap. XI. 436

## LIVRE XXIII.

Le Teutschland sous le Hohenstaufen Friedrich Ier. — Lutte non décidée de Friedrich Ier contre l'Église et contre

les Lombards. — Le peuple teutsch entièrement négligé de la part de son roi. — Inimitié secrète de Barberousse et de Heinrich le Lion l'un envers l'autre.

Chapitre Ier. Mort du pape Adrien IV. — Schisme dans le choix d'un pape. — Alexandre III et Victor IV. — Cour plénière à Pavie. 437

Chap. II. Retour d'un grand nombre de princes dans le Teutschland. — Délivrance périlleuse de l'empereur. — Continuation de la querelle entre l'empereur et le pape Alexandre. — Révolte à Mayence. 448

Chap. III. Lutte de Friedrich Ier contre Milan. — Nouveaux renforts venus du Teutschland. — Prise et destruction de Milan. 455

Chap. IV. Alliance de Heinrich le Lion et de Waldemar le Danois contre les Slaves. — Mort de Niklot, roi de Slavie. — Soumission des Abodrites. 465

Chap. V. Soumission de toutes les villes d'Italie à la volonté de l'empereur. — Négociations de l'empereur avec Louis VII sur le rétablissement de l'unité dans l'Église. — Retour de l'empereur dans le Teutschland. 473

Chap. VI. Situation de l'empereur Friedrich envers le peuple teutsch et l'empire. — Châtiment de la ville de Mayence. — Nouvelle expédition de Heinrich le Lion pour l'asservissement des Slaves. 481

Chap. VII. Souffrances de l'Italie sous la domination teutsche. — Troisième séjour de l'empereur en Italie. — Mort de Victor. — Election de Pascal. — Ligue de Vérone. 490

Chap. VIII. Nouvelle expédition de Heinrich le Lion contre les Slaves. — Nouvelles hostilités entre les Welfs et les Waiblingen. — Retour de l'empereur dans le Teutschland. — Diète de Wurtzbourg. 500

Chap. IX. Ligue des princes saxons contre Heinrich le Lion. — Accommodement de celui-ci avec les Danois et les Slaves. — Dureté de Friedrich dans l'exécution des décisions de Wurtzbourg. — Retour du pape Alexandre à Rome. 512

Chap. X. Quatrième expédition de l'empereur Friedrich en Italie. — Rétablissement de la ville de Milan. — Ligue des Lombards. — Fuite de l'empereur hors de Rome et hors de l'Italie. 520

Chap. XI. Soulèvement des princes saxons contre Heinrich le Lion. — Efforts de l'empereur et du duc pour augmenter leur puissance. — Autorité de Friedrich dans l'empire et ses grandes acquisitions. — Continuation de son inimitié contre Alexandre III. 533

## NOTES DU LIVRE XXIII.

Chapitre Ier. 546
Chap. II. ib.
Chap. III. ib.
Chap. IV. 547
Chap. V. ib.
Chap. VI. ib.
Chap. VII. 547
Chap. VIII. 548
Chap. IX. ib.
Chap. X. ib.
Chap. XI. ib.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Poitiers. — Imp. de SAURIN frères.





